



**HAL**  
open science

# Genèse et réception de la pensée esthétique de K.W.F. Solger entre 1800 et 1830

Anne Baillot

► **To cite this version:**

Anne Baillot. Genèse et réception de la pensée esthétique de K.W.F. Solger entre 1800 et 1830. Littératures. Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis, 2002. Français. NNT : . tel-00783069

**HAL Id: tel-00783069**

**<https://theses.hal.science/tel-00783069v1>**

Submitted on 14 Feb 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Université Paris VIII — Vincennes–Saint-Denis  
Département d'études germaniques  
École Doctorale "Pratiques et théories du sens"

## THÈSE

pour obtenir le grade de  
Docteur de l'université Paris VIII  
*Discipline: études germaniques*

présentée et soutenue publiquement par

Anne Baillot

le 9 Novembre 2002

## **Genèse et réception de la pensée esthétique de K. W. F. Solger entre 1800 et 1830**

### **Volume 1**

Membres du jury:

Mme Elisabeth Décultot (CNRS, Paris)

M. Michel Espagne (CNRS, Paris), directeur de recherche

M. Wolfhart Henckmann (Université de Munich), rapporteur

M. Jean Mondot (Université de Bordeaux-III), rapporteur

M. Pierre Pénisson (Université de Paris-VIII)



*Lucy did not look at the view either. She would not enjoy anything till she was safe at Rome.*

E. M. Forster, *A Room with a View*



## Table des matières

Introduction générale . . . . .	9
0.1. A-t-on oublié Solger ? . . . . .	9
0.1.1. Courte biographie . . . . .	9
0.1.2. Publications posthumes . . . . .	10
0.1.3. Réception 1828–1934 . . . . .	11
0.1.4. Une nouvelle réception : les apports de Maurice Boucher . . . . .	13
0.2. Pour une lecture actuelle de Solger . . . . .	14
0.2.1. Progrès de la recherche historique : de H. Fricke à W. Henckmann . . . . .	15
0.2.2. Manques actuels . . . . .	16
0.2.3. Propositions pour une relecture de Solger . . . . .	17
0.3. Le savant et son temps . . . . .	18
0.3.1. Panorama historique . . . . .	18
0.3.2. Une vie culturelle agitée . . . . .	20
0.3.3. Statut social de Solger . . . . .	22
0.4. La place de l'esthétique dans la pensée de Solger . . . . .	23
0.4.1. L'esthétique dans la pensée de Solger . . . . .	23
0.4.2. Rapide présentation des œuvres portant sur l'art . . . . .	25
0.4.3. La place de l'esthétique dans la philosophie de Solger . . . . .	29
0.5. Méthodes et objectifs : présentation de notre recherche . . . . .	30
0.5.1. Première partie : l'œuvre philologique et philosophique . . . . .	31
0.5.2. Deuxième partie : le parcours intellectuel et politique . . . . .	32
0.5.3. Troisième partie : du philologique au littéraire . . . . .	33
1. Corpus édité et corpus manuscrit . . . . .	35
1.1. Présentation des œuvres autorisées sur l'art . . . . .	37
1.1.1. La traduction de Sophocle . . . . .	38
1.1.1.1. Argumentation du préambule . . . . .	38
1.1.1.2. Reprise des idées fortes du préambule . . . . .	45
1.1.1.3. La méthode philologique . . . . .	49
1.1.2. <i>Erwin</i> et les <i>Vorlesungen über Ästhetik</i> . . . . .	56
1.1.2.1. Plan d' <i>Erwin</i> . . . . .	57
1.1.2.2. Structure des <i>Vorlesungen</i> . . . . .	73
1.1.2.3. Mise en place d'un univers conceptuel et métaphorique . . . . .	75
1.1.2.4. Le réseau métaphorique dans <i>Erwin</i> . . . . .	79
1.1.2.5. Concepts nodaux . . . . .	81
1.1.3. La <i>Schlegel-Rezension</i> . . . . .	85
1.1.3.1. Plan de la <i>Schlegel-Rezension</i> . . . . .	85
1.1.3.2. Position de Solger par rapport à Schlegel . . . . .	91

1.1.3.3. La méthode critique . . . . .	96
1.1.3.4. La reprise de l'ironie dans la <i>Schlegel-Rezension</i> . . . . .	100
1.2. Apports du corpus manuscrit . . . . .	105
1.2.1. Relire les <i>Nachgelassene Schriften</i> . . . . .	106
1.2.1.1. Présentation des <i>Nachgelassene Schriften</i> . . . . .	107
1.2.1.2. La genèse des <i>Nachgelassene Schriften</i> . . . . .	110
1.2.1.3. Composition des <i>Nachgelassene Schriften</i> . . . . .	114
1.2.1.4. Les corpus manuscrits de 1819 et d'aujourd'hui . . . . .	120
1.2.2. Réécrire les <i>Nachgelassene Schriften</i> . . . . .	126
1.2.2.1. La censure éditoriale . . . . .	126
1.2.2.2. Les journaux . . . . .	131
1.2.2.3. La correspondance : fonctionnement des choix . . . . .	134
1.2.2.4. Rééquilibrer les <i>Nachgelassene Schriften</i> . . . . .	138
1.2.3. Lacunes du corpus manuscrit . . . . .	143
1.2.3.1. Lacunes thématiques . . . . .	143
1.2.3.2. Lacunes chronologiques dans la correspondance . . . . .	150
2. L'élaboration de la pensée esthétique : entre (dés-)engagement politique et carrefour des amitiés . . . . .	159
2.1. Les années de formation (1799–1808) . . . . .	161
2.1.1. Biographie historique et géographique . . . . .	162
2.1.1.1. Halle (1799–1801) . . . . .	162
2.1.1.2. Iéna (1801–1802) . . . . .	166
2.1.1.3. Strasbourg, la Suisse et Paris (1802) . . . . .	169
2.1.1.4. Berlin (1803–1805) . . . . .	171
2.1.1.5. Encore Berlin (1806–1808) . . . . .	173
2.1.2. La culture acquise par Solger . . . . .	174
2.1.2.1. Matières étudiées à l'Université de Halle . . . . .	175
2.1.2.2. Belles-lettres et beaux-arts . . . . .	180
2.1.2.3. La philosophie . . . . .	191
2.1.3. Emergence de réseaux sociaux . . . . .	195
2.1.3.1. Le <i>Freitag</i> . . . . .	196
2.1.3.2. La <i>Société grecque</i> . . . . .	201
2.1.3.3. Importance, pratique et théorique, de la sociabilité . . . . .	205
2.2. A la conquête de Berlin ? (1809–1815) . . . . .	207
2.2.1. Francfort-sur-l'Oder, 1809–1811 . . . . .	208
2.2.1.1. La solitude intellectuelle . . . . .	208
2.2.1.2. Cours dispensés et travaux personnels . . . . .	212
2.2.1.3. L'enseignement, de la pratique à la théorie . . . . .	221
2.2.2. La parenthèse Dresde (été 1812) . . . . .	226

2.2.2.1. Parenthèse de vie . . . . .	227
2.2.2.2. Les arts à Dresde . . . . .	230
2.2.2.3. L'art, pratique et théorie . . . . .	236
2.2.3. L'Université de Berlin . . . . .	239
2.2.3.1. L'installation à Berlin . . . . .	239
2.2.3.2. Solger et l'Université . . . . .	246
2.2.3.3. Le conflit avec Fichte . . . . .	250
2.2.4. La sociabilité berlinoise en question . . . . .	260
2.2.4.1. Structure des anciens réseaux sociaux . . . . .	261
2.2.4.2. Un autre Berlin . . . . .	269
2.3. Une identité intellectuelle aux prises avec la réalité (1816–1819) . . . . .	277
2.3.1. Pour une culture nationale . . . . .	278
2.3.1.1. Les beaux-arts . . . . .	278
2.3.1.2. Réévaluation du dramatique . . . . .	287
2.3.2. La question de la prise de position publique . . . . .	295
2.3.2.1. Prendre part à l'actualité : enjeux et moyens . . . . .	296
2.3.2.2. L'Union des Eglises et l'affaire Sand . . . . .	307
3. Entre écriture privée et écriture publique : la question du statut du texte . . . . .	315
3.1. L'écriture accompagnée . . . . .	318
3.1.1. L'élaboration de la traduction de Sophocle . . . . .	319
3.1.1.1. Premiers pas : <i>Oedipe Roi</i> . . . . .	320
3.1.1.2. Vers la traduction intégrale de Sophocle . . . . .	324
3.1.1.3. La position de Voß dans le travail d'accompagnement . . . . .	329
3.1.2. L'élaboration d' <i>Erwin</i> . . . . .	336
3.1.2.1. Difficultés de construction . . . . .	337
3.1.2.2. Problèmes formels . . . . .	342
3.1.2.3. La position de Tieck . . . . .	349
3.2. Du brouillon à la publication : pour qui écrire ? . . . . .	355
3.2.1. La question du destinataire . . . . .	356
3.2.1.1. Ecrire pour les amis . . . . .	357
3.2.1.2. Ecrire pour un public . . . . .	361
3.2.1.3. Ecrire pour soi . . . . .	368
3.2.2. L'après <i>Erwin</i> , ou le travail de la lecture . . . . .	372
3.2.2.1. Lectures extérieures . . . . .	372
3.2.2.2. La correspondance comme lecture du texte . . . . .	380
3.3. Les enjeux de la réception, ou la réécriture du texte . . . . .	390
3.3.1. Le Solger de Hegel . . . . .	390
3.3.1.1. La critique hégélienne de la philosophie de Solger . . . . .	391

3.3.1.2. La lecture par Hegel des <i>Nachgelassene Schriften</i> . . . . .	398
3.3.2. Le Solger de Tieck . . . . .	406
3.3.2.1. Le penseur . . . . .	406
3.3.2.2. L'ami . . . . .	412
Conclusion . . . . .	423
Bibliographie . . . . .	431
Index Nominum . . . . .	447

## Introduction générale

### 0.1. A-t-on oublié Solger ?

Solger n'a jamais entièrement disparu des livres, mais ses idées, et plus particulièrement certains des concepts forts de son esthétique, ont souvent été évoqués, et le sont encore, avec une imprécision qui rend peu justice à sa pensée. On le cite souvent : il est présent, par exemple, au titre de penseur de l'ironie, chez Jankélévitch<sup>1</sup> ; au titre de penseur du symbole, chez Todorov<sup>2</sup>. C'est presque en synonyme de ces deux concepts qu'il est évoqué dans le cadre des études littéraires, en particulier en Allemagne. Mais ces évocations ne prennent que très faiblement en compte l'ensemble de la pensée dans laquelle s'inscrivent ces deux moments théoriques et, *a fortiori*, la personnalité intellectuelle qui est à leur origine.

Pour retracer la façon dont cette présence incomplète, ou inexacte, de la pensée de Solger a pris racine dans la pensée moderne, et plus spécifiquement dans la pensée moderne de l'art, il n'est pas inutile de remonter aux débuts de sa réception. Une rapide présentation de la façon dont Solger a été perçu au cours du XIX<sup>ème</sup> et du début du XX<sup>ème</sup> siècle permet de déterminer comment on peut envisager de s'affranchir des interprétations dont les recherches récentes sont les héritières.

#### 0.1.1. Courte biographie

Karl Wilhelm Ferdinand Solger est né en 1780 à Schwedt sur l'Oder, petite ville située à l'est du Brandebourg. Il est issu d'une famille bourgeoise de quatre enfants, famille qui jouera toujours pour lui un rôle important. Il va d'abord à l'école communale de Schwedt puis, en 1795, au Lycée du *Cloître Gris*<sup>3</sup> à Berlin, où il se passionne, sous l'influence de certains enseignants, pour la philologie classique. Après avoir été un brillant lycéen, il étudie le droit à Halle, dans la perspective de faire carrière dans l'administration, comme son père (qui meurt en 1800) le désire, et étudie simultanément la philologie. Il passe ensuite un semestre à Iéna en 1801–1802 pour suivre les cours de Schelling, après quoi il entreprend un voyage en Suisse et en France avec l'un de ses amis. Quand il regagne l'Allemagne à la fin de l'année 1802, il est prêt à commencer sa carrière dans l'administration et, comme la plupart de ses amis d'études, il se retrouve stagiaire (*Referendarius*) dans une administration berlinoise.

---

<sup>1</sup> Cf. Jankélévitch, 1964, p. 18–19. Cf. aussi par exemple plus récemment Schoentjes, 2001, pp. 42 et 110.

<sup>2</sup> Cf. Todorov, 1977, notamment p. 256–258.

<sup>3</sup> *Graues Kloster*.

Il poursuit, dans le même temps, des études philologiques et philosophiques; publie anonymement une traduction d'*Oedipe Roi* en 1804 et, en 1806, décide d'abandonner sa carrière dans l'administration pour se consacrer entièrement à ses disciplines de prédilection. Très malade en 1807, il se rétablit lentement et publie<sup>4</sup>, en 1808, sa traduction de l'intégralité des tragédies de Sophocle (précédées d'une longue introduction sur la traduction et sur la versification) qui lui vaut le titre de docteur. En 1809, il est appelé à l'Université de Francfort-sur-l'Oder.

C'est alors que s'ouvre sa carrière universitaire à proprement parler. Après avoir enseigné deux ans à Francfort-sur-l'Oder, il est appelé à l'Université de Berlin en 1811, où il est responsable de la faculté de philosophie jusqu'à sa mort, en 1819. Parmi les événements personnels marquants de ces dernières années berlinoises, soulignons son mariage en 1813, et ses publications: *Erwin. Quatre Entretiens sur le Beau et l'art* en 1815, les *Entretiens Philosophiques* en 1817, et enfin, en 1819, le long compte rendu critique des cours d'August Wilhelm Schlegel *Sur la littérature et l'art dramatiques*.<sup>5</sup>

Il meurt brutalement de maladie à la fin du mois d'octobre 1819.

### 0.1.2. Publications posthumes

Avec une indéniable lucidité, les amis de Solger pouvaient constater dès sa mort à quel point l'œuvre du philosophe et philologue manquait de reconnaissance auprès du public, et les deux publications des années 1820 portant le nom de Solger reflètent avec acuité les problèmes déjà existants dans la réception de ses œuvres – autant qu'elles en ajoutent de nouveaux.

Parus en 1826, les *Ecrits posthumes et correspondance de Solger* sont édités par ses deux amis Ludwig Tieck et Friedrich von Raumer, à partir des manuscrits trouvés chez lui après sa mort (ouvrages en cours de rédaction, correspondance, journaux intimes, journaux de voyage). Les textes édités dans ce volume ont pour vocation de faire reconnaître l'importance des textes publiés par Solger de son vivant, notamment en apportant des éclaircissements sur ceux-ci (et plus spécifiquement sur *Erwin*), en présentant un panorama plus global de sa pensée, et en donnant une image moins austère du philosophe<sup>6</sup>. En cela, la démarche de Tieck et Raumer est tout à fait pertinente, particulièrement dans l'analyse du manque à gagner de l'œuvre de Solger. Sans parvenir véritablement à l'effet escompté, la publication de ces textes

---

<sup>4</sup> A partir de 1808, Solger signe de son nom toutes ses publications.

<sup>5</sup> Pour les références exactes de chacune de ces œuvres et leurs éventuelles rééditions, cf. bibliographie.

<sup>6</sup> Sur ces différents points, voir les déclarations d'intention des éditeurs dans leur préambule aux *Ecrits posthumes* (cf. *NS*, vol. 1, p. V–VII).

rend plus complexes encore les problèmes liés à la réception des œuvres de Solger, puisqu'ils y ajoutent une dimension supplémentaire : l'apport personnel des éditeurs. Leur travail éditorial était en effet guidé par des motifs qui leur étaient propres<sup>7</sup>.

La situation ne se simplifie pas lorsque, en 1829, un de ses anciens étudiants, Karl Wilhelm Ludwig Heyse, publie les *Cours d'esthétique* de Solger. Heyse veut apporter sa pierre à l'édifice de revalorisation de la pensée de Solger sur la scène publique inaugurée par Tieck et Raumer, en partant de la constatation que l'effort des deux amis de son ancien professeur n'a pas suffi à le faire connaître<sup>8</sup>. L'ouvrage qu'il publie, cependant, pose lui aussi des problèmes considérables quant à l'établissement du texte. Reprenant la pratique alors courante de la publication de notes prises en cours – une pratique qui prend toute son ampleur après la mort de Hegel et ne commence à être sanctionnée que plus tard, quand Schelling se retirera de l'enseignement à cause d'une publication à son insu de ses cours à partir de cahiers de ses étudiants –, il édite ce qu'il présente sous la signature de Solger lui-même.

Au delà des problèmes généraux d'établissement de ce type de textes (attention de l'étudiant, déformations à l'écoute et lors de la mise au propre, etc.), la publication par Heyse des cours de Solger pose différents problèmes plus singuliers. Tout d'abord, l'ancien étudiant publie en 1829 des notes qu'il a prises en 1819 : l'écart de dix ans n'a vraisemblablement pas contribué à ce que le texte établi reflète fidèlement le cours entendu. Ensuite, contrairement à ce qui pouvait se pratiquer par exemple avec les cours de Hegel, Heyse a travaillé exclusivement à partir de ses notes de cours personnelles<sup>9</sup>, c'est-à-dire sans pouvoir compenser les éventuelles faiblesses de sa prise de notes par la comparaison avec celles d'autres étudiants. Enfin, Solger lui-même s'était exprimé à plusieurs reprises contre la publication de cours<sup>10</sup>, et même si Heyse balaye cette objection<sup>11</sup>, elle demeure toujours à l'horizon de ce texte.

### 0.1.3. Réception 1828–1934

Il n'en demeure pas moins que c'est principalement sur ces deux textes, publiés à titre posthume, que s'appuie, à partir des années 1830, l'essentiel de la littérature sur Solger, pour une raison inhérente à leur projet même : en voulant permettre au

---

<sup>7</sup> Motifs que nous précisons dans le troisième chapitre de la troisième partie. Sur la façon dont il est possible de repérer ce travail éditorial, cf. deuxième chapitre de la première partie.

<sup>8</sup> Cf. préambule des *Vorlesungen*, première phrase p. VII.

<sup>9</sup> C'est ce qui nous a semblé ressortir, outre des déclarations de Heyse dans le préambule des *Vorlesungen*, de la lettre à son père du 16 avril 1828 (SBB).

<sup>10</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 225 et *NS*, vol. 2, p. 189–199.

<sup>11</sup> Cf. préambule aux *Vorlesungen*, p. XIII–XIV.

public de connaître mieux Solger, les éditeurs de ses textes posthumes ont présenté des ouvrages plus accessibles que les œuvres publiées par Solger lui-même – notamment d’un point de vue formel. Il n’y a donc rien de très surprenant à ce que la littérature esthétique et critique évoquant Solger s’appuie davantage sur les *Cours d’esthétique* que sur *Erwin*<sup>12</sup>.

Travaillant à évaluer l’écho recueilli par l’œuvre de Solger au cours des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, Wolfhart Henckmann, pour comprendre les lectures positive ou négative de Solger, renvoie à une première phase de glose hégélienne dans laquelle Solger est le plus souvent considéré dans le contexte romantique de la théorie de l’ironie, et de ce fait, le plus souvent également, condamné. Cependant, simultanément, et toujours dans la veine des commentaires hégéliens sur Solger<sup>13</sup>, on a également considéré Solger comme un prédécesseur de Hegel, en le rapprochant notamment du Schelling de la *Philosophie de l’art* ou de l’*Idéalisme transcendantal*<sup>14</sup>. Après cette phase qui s’étend jusqu’à la fin des années 1860 et un relatif désintérêt, Henckmann attribue la résurgence des problématiques solgériennes au renouveau kantien inauguré par Dilthey, qui s’interroge surtout sur l’affiliation de Solger au romantisme, et permet alors au philosophe de bénéficier d’une lecture globalement plus positive<sup>15</sup>.

A tout le moins est-il indubitable que la discussion publique de Solger, qui commence véritablement avec le compte rendu critique de ses *Ecrits posthumes* par Hegel en 1828 et reste ainsi durablement marquée par l’interprétation hégélienne de ses textes<sup>16</sup>, a été déterminée dans un contexte qui est d’une part, celui de l’idéalisme, et de l’autre, celui du romantisme. Ces deux axes ont contribué à entériner principalement deux visions de Solger, soit comme “romantique” (principalement comme avatar de Friedrich Schlegel<sup>17</sup>, plus rarement de Tieck<sup>18</sup>), soit comme

---

<sup>12</sup> Cf. par exemple Kutschera, 1988, p. 571 ; Zimmermann, 1973, p. V et, plus récemment, la traduction italienne des *Vorlesungen* (et non d’*Erwin*), par G. Pinna (Pinna, 1995).

<sup>13</sup> Notamment ceux de son compte rendu critique des *Nachgelassene Schriften* (cf. Hegel, *Solger-Rezension*).

<sup>14</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 531–532.

<sup>15</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 533–534.

<sup>16</sup> Nous verrons dans le troisième chapitre de la troisième partie les enjeux et les grandes lignes de cette lecture.

<sup>17</sup> Ainsi, dans l’ordre chronologique : Michelet, 1843, p. 223 ; Zeller, 1873, p. 713 ; Hartmann, H., 1916 ; Burgert, 1921, p. 5 ; Odebrecht, 1925, p. 242 ; Volkelt, vol. 2, 1925, p. 541 (note) ; Görland, 1937, p. 566 ; et encore récemment : Wellek, 1978, p. 298 et Schulz, 1985, p. 270. A l’inverse, soulignons l’intérêt du travail de F. Wagener, 1931, qui s’attache à ne pas assimiler Solger ni au romantisme ni à l’idéalisme, mais qui préfère le situer dans l’entre deux qui les sépare.

<sup>18</sup> Cf. Schönebeck, 1910.

“idéaliste” (c’est-à-dire épigone de Schelling<sup>19</sup>). Même Kierkegaard, qui le présente comme ce “chevalier métaphysique” dont la conception de l’ironie se distingue nettement de celle de Fr. Schlegel, reste encore très marqué par la lecture hégélienne de Solger<sup>20</sup>.

#### **0.1.4. Une nouvelle réception : les apports de Maurice Boucher**

Il faut attendre la publication de la thèse de Maurice Boucher en 1934 pour que les recherches solgériennes commencent à reconquérir une certaine légitimité et indépendance intellectuelles. Cette affirmation pourrait sembler paradoxale, tant la thèse de M. Boucher<sup>21</sup>, nourrie des découvertes phénoménologiques, semble tendre principalement vers la démonstration de ce que Solger peut être lu comme le premier phénoménologue. Celle-ci s’affranchit néanmoins des problématiques strictement romantique et idéaliste – un premier pas d’une importance considérable – et, de surcroît, il redonne droit de cité à *Erwin*, ouvrant ainsi la voie à une redécouverte des textes de Solger dans le contexte de leur statut éditorial et historique. En ce sens, la recherche ultérieure poursuit la voie tracée par M. Boucher.

Avant de revenir plus en détail sur les apports de la recherche récente, nous voudrions souligner les enjeux que dévoile ce panorama de la réception de l’œuvre de Solger au cours du XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup> siècle, car celui-ci met à jour deux champs de recherche importants à la fois pour la redécouverte de la pensée solgérienne et pour l’évaluation de l’ensemble de la vie intellectuelle au début du XIX<sup>ème</sup> siècle en Allemagne.

Le premier de ces deux champs d’investigation, c’est l’interrogation sur les sources textuelles, leur statut et leur rapport entre elles : Comment une époque détermine-t-elle un certain type de lecture d’un certain type de textes ? Ou, pour formuler cette question plus singulièrement encore ici : contre quelle tradition la recherche actuelle a-t-elle à se défendre pour proposer une lecture plus juste de textes comme ceux de Solger et dans quelle mesure dépend-elle elle-même d’une vision historiquement déterminée de l’histoire intellectuelle ? Notre recherche tâchera de prendre en compte ces aspects au fil de son élaboration.

---

<sup>19</sup> Cf., dans l’ordre chronologique : Danzel, 1855, p. 54 ; Zeising, A., *Ästhetische Forschungen*, Francfort-sur-le-Main, 1855, p. 23 ; Hartmann, E. v., 1886, pp. 28 et 61 par exemple ; Ueberweg, F., *Geschichte der Philosophie*, vol. 4, 12<sup>ème</sup> édition, 1923, p. 63 ; et plus récemment : Grunert, 1960, p. 23 et Tilliette, 1970, notamment vol. 2, p. 410.

<sup>20</sup> Cf. Kierkegaard, S., *Über den Begriff der Ironie*, 1841, notamment p. 315 l’expression “metaphysischer Ritter”. Sur la position de Kierkegaard entre Hegel et Solger, cf. aussi Henckmann, 1970, p. 532–533.

<sup>21</sup> Maurice Boucher, *K. W. F. Solger. Esthétique et philosophie de la présence*, 1934.

Deuxième interrogation qui se dévoile ici : la question de l'image historique, à la fois de l'individu porteur d'une pensée (ici Solger), et de cette pensée en elle-même en tant que construction intellectuelle. Les distorsions subies par la personnalité de Solger dans le miroir du XIX<sup>ème</sup> siècle ("disciple de Schelling" parce qu'il a suivi son cours six mois en 1801, "épigone de Fr. Schlegel" parce qu'il thématise l'ironie) suggèrent qu'il est nécessaire d'effectuer d'abord un important travail historique (notamment de recontextualisation) pour bien comprendre les informations biographiques dont nous disposons, ainsi que l'œuvre de l'auteur comprise comme totalité et dans sa totalité. Disons-le dès maintenant : l'ancrage de la pensée de Solger dans l'actualité qui lui est propre contribue à ce qu'un travail de ce type puisse effectivement fournir à la recherche de nouvelles strates de sens.

Les travaux ultérieurs à la thèse de M. Boucher ont en partie pris en compte ces *requisit*, qu'ils ont mis à jour avec une acuité croissante.

## 0.2. Pour une lecture actuelle de Solger

La littérature critique sur Solger telle qu'elle s'est développée après les années 1930 et la thèse de M. Boucher a suivi principalement deux orientations, que l'on peut sommairement qualifier de dogmatique d'une part, et historique de l'autre. Nous entendons par dogmatique les travaux visant à une lecture de Solger subordonnée à un angle de lecture donné, soit par une méthode<sup>22</sup>, soit par une perspective philosophique, notamment la perspective métaphysique<sup>23</sup> ou bien plus occasionnellement, la perspective religieuse<sup>24</sup>.

L'orientation historique est principalement issue des travaux d'Oskar Walzel<sup>25</sup> et de Hermann Fricke<sup>26</sup>, qui donnent par leurs travaux les grandes lignes qui s'affineront dans des recherches ultérieures : confrontation des concepts solgériens à leur contexte<sup>27</sup>, redécouverte de sa personnalité intellectuelle, et plus spécifiquement

---

<sup>22</sup> Ainsi dans les travaux de M. Titzmann, qui proposent une interprétation structuraliste du symbole solgérien (cf. Titzmann, 1978 et Titzmann, 1979).

<sup>23</sup> Une tradition de recherche qui s'affirme nettement vers la fin de la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, avec notamment R. Herzog en 1967 et D. Potz en 1995, ainsi que deux textes travaillant à mettre en évidence le lien entre métaphysique et esthétique : G. Pinna, *L'ironia metafisica. Filosofia e teoria estetica in K. W. F. Solger* paru en 1994, et M. Galland-Szymkowiak, *La place du symbole dans la philosophie dialectique de K. W. F. Solger* en 2000.

<sup>24</sup> Cf. Dannenhauer, 1988, et Pinto, 1995.

<sup>25</sup> Cf. Walzel, 1938 et Walzel, 1939, ainsi que Henckmann, 1970, p. 535 sur ce point.

<sup>26</sup> Cf. Fricke, 1972. L'ouvrage de Fricke, paru tardivement, a en fait été rédigé durant la seconde guerre mondiale.

<sup>27</sup> Telle qu'on la trouve plus tard par exemple dans les articles de B. A. Soerensen avec le concept de symbole (cf. Soerensen, 1963 ; Soerensen, 1972 ; Soerensen, 1979, ou chez G. Pochat, notamment dans Pochat, 1983), ainsi que chez I. Strohschneider-Kohrs avec l'ironie (cf. Strohschneider-Kohrs, 1960 et Strohschneider-Kohrs, 1967).

de ses grands textes, notamment *Erwin*<sup>28</sup>. Revenons sur les dernières étapes de cette orientation de la recherche.

### **0.2.1. Progrès de la recherche historique : de H. Fricke à W. Henckmann**

On peut adresser bien des reproches à H. Fricke, et notamment, comme le fait W. Henckmann, celui de l'inexactitude dans les sources et leur usage<sup>29</sup>, celui de l'inexactitude historique à vouloir faire de Solger une personnalité supplantant tous les grands penseurs de son époque<sup>30</sup>, inexactitude encore que de vouloir faire une lecture ancrée dans le terroir, d'un Solger attaché à sa terre d'origine comme explication ultime de sa biographie intellectuelle<sup>31</sup>. W. Henckmann voit également juste lorsqu'il souligne l'inextricable lien entre le texte de Fricke et la biographie fournie par Tieck dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>32</sup> qui, précisément, interdit à Fricke d'être le véritable fondateur d'un renouveau dans la recherche solgérienne. Il n'en demeure pas moins qu'en dépit de toutes les faiblesses de son travail, il désigne pour la première fois Solger comme l'objet possible d'une recherche historique, tout en indiquant les apports d'un travail historique dans l'élucidation de la doctrine.

C'est précisément de cet objet que s'empare W. Henckmann, sans doute à ce jour le chercheur solgérien le plus complet et véritable initiateur du renouveau dans la recherche solgérienne. L'ampleur de son travail sur Solger permet de surcroît de mettre en évidence la démarche méthodologique dont a procédé le comblement progressif de ce "manque dans la recherche"<sup>33</sup>, pour reprendre les termes mêmes du chercheur. Un premier ouvrage, une réédition d'*Erwin* en 1970, lui permet de contribuer à corriger les trois principaux défauts de la recherche antérieure : donner à lire *Erwin*, mais le donner à lire avec un appareil de notes et de commentaires portant à la fois sur la doctrine solgérienne et sur son contexte, c'est-à-dire œuvrer dans le même temps pour la restitution à l'œuvre de son sens historique, de son inscription dans les problématiques qui lui sont originellement propres, et montrer comment il est possible, sans sous-évaluer ni surévaluer la figure de Solger, de lui rendre quelque chose de la profondeur qui était la sienne. Cet ouvrage fondamental met également en évidence les tâches ultérieures de la recherche : manques du côté de la recherche paléographique dans l'exploration du bagage manuscrit de Solger, manques dans la recherche tieckienne et son rapport avec Solger, manques dans l'exploration de la

---

<sup>28</sup> Mais aussi les *Philosophische Gespräche*; cf. Wildbolz, 1952 et Fries, 1993.

<sup>29</sup> Cf. Henckmann, 1974, p. 175.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Cf. Henckmann, 1974, p. 176–177.

<sup>32</sup> Cf. Henckmann, 1974, p. 176.

<sup>33</sup> "Eine Forschungslücke", au cours d'un entretien en mai 1999.

pensée solgérienne comprise comme un tout, manques enfin dans la mise à jour d'une doctrine esthétique complexe.

Dans ses travaux ultérieurs, W. Henckmann n'a jamais cessé de faire la part de la recherche historique nécessaire, mais il s'est également appuyé sur celle-ci pour parvenir à une recherche plus proprement philosophique sur des points de doctrine solgérienne. Il a d'abord publié des textes, parfois peu connus, de Solger<sup>34</sup>, puis même des lettres inédites<sup>35</sup>, mais s'est aussi concentré sur certains points de doctrine forts, comme le symbole et l'allégorie<sup>36</sup>, et sur des aspects de la pensée solgérienne qui mettent en jeu des éléments extra-esthétiques<sup>37</sup>.

Les apports de W. Henckmann à la recherche solgérienne sont donc considérables. Afin de les compléter, la recherche ultérieure a également procédé à plusieurs essais de présentation systématique de la doctrine esthétique de Solger, destinés à restituer l'ensemble des enjeux esthétiques de la pensée de Solger.

C'est pourquoi nous voudrions insister ici – davantage que sur l'ouvrage de M. Engelmeier qui ne fait pas à *Erwin* la part qui lui revient<sup>38</sup> – sur l'ouvrage de F. Decher<sup>39</sup>, qui tire profit des apports à la fois des *Vorlesungen* et d'*Erwin* et prend en compte, d'une manière plus générale, les travaux antérieurs, pour étayer un travail de reconstitution qui rend fidèlement compte de la pensée esthétique de Solger et tâche également de retracer ses différentes sources d'inspiration philosophique. Dans l'espace linguistique francophone, les travaux de J. Colette occupent une fonction comparable, puisqu'ils permettent au public francophone, qui ne dispose jusqu'à aujourd'hui d'aucun texte de Solger en langue française, de cerner quelques grandes lignes de l'esthétique solgérienne<sup>40</sup> dans une interprétation qui rend bien compte de l'essentiel de ses enjeux.

### 0.2.2. Manques actuels

Précisons à présent, autant qu'il est possible, ce qui a été fait et ce qui reste à faire pour que la recherche solgérienne, à la fois dans sa dimension historique et dans sa dimension philosophique, puisse être considérée comme opérative à tous les niveaux qui la constituent.

---

<sup>34</sup> Cf. Henckmann, 1972 (deux publications).

<sup>35</sup> Cf. Henckmann, 1978.

<sup>36</sup> Cf. Henckmann, 1978 et Henckmann, 1990.

<sup>37</sup> Cf. Henckmann, 1993 et Henckmann, 1994.

<sup>38</sup> Cf. Engelmeier, 1983.

<sup>39</sup> Cf. Decher, 1994.

<sup>40</sup> Cf. Colette, 1983 et Colette, 1992.

En ce qui concerne la doctrine philosophique de Solger, le travail d'élucidation des relations de Solger au contexte dans lequel s'épanouit sa pensée, doit encore largement se poursuivre avant de pouvoir rendre compte de du jeu des références (notamment philosophiques) qui s'y croisent. Si l'on considère l'esthétique solgérienne en elle-même, c'est sans aucun doute elle qui a été jusqu'ici le mieux exposée, c'est-à-dire avec le plus de détails. On peut bien entendu envisager de poursuivre encore cette recherche fondamentale que les aspects peu limpides de la pensée de Solger rendent nécessaire. Mais il faudra surtout s'attacher, comme le fait déjà une partie de la recherche, à rattacher l'esthétique à l'ensemble de la philosophie de Solger, qui est loin de se réduire à la seule philosophie de l'art : c'est-à-dire la rattacher à la métaphysique solgérienne qui émerge de la littérature critique récente, mais surtout à son système philosophique dans son ensemble, car c'est seulement dans ce contexte qu'il est possible de mettre en évidence la place et la fonction de sa pensée esthétique. Prendre en compte la totalité de la pensée philosophique de Solger, donc ; prendre en compte également le fait que sa pensée n'est pas exclusivement philosophique, mais aussi, singulièrement, philologique : il faudra ainsi retracer l'ensemble de la carrière philologique de Solger, de son temps éminent spécialiste de littérature et de mythologie classiques.

On voit déjà ici comme la dimension historique de la recherche doit venir nourrir le travail philosophique, car seule une recherche historique détaillée sur la personnalité intellectuelle de Solger pourra nous permettre de définir les points forts de sa pensée, ainsi que son évolution. Qui plus est, un tel travail historique, loin d'être fertile pour la seule recherche solgérienne, peut également apporter un éclairage nouveau sur l'histoire des idées en Allemagne entre 1780 et 1830, c'est-à-dire contribuer à une réécriture de l'histoire intellectuelle qui s'émancipe des schémas inexacts d'une opposition caricaturale entre un classicisme et un romantisme qui coexistaient selon les termes d'un contrat idéologique, littéraire et politique complexe.

En ce sens, il nous semble primordial d'effectuer un travail philologique – soit-il philosophique, soit-il historique – sur l'œuvre de Solger, c'est-à-dire aller chercher les sources mêmes des premiers travaux sur Solger, ses manuscrits<sup>41</sup>, inédits ou non. Il sera alors possible de rendre compte de son œuvre à la lumière de sa personnalité intellectuelle, sous un jour nouveau.

### **0.2.3. Propositions pour une relecture de Solger**

Partant de ces constatations, il nous a semblé que, sans, d'une part, retomber dans les travers de H. Fricke et sans, d'autre part, considérer la philosophie de l'art comme

---

<sup>41</sup> Qu'ont déjà en partie utilisés Tieck, Fricke et Henckmann, mais surtout, dans un champ qui se veut initialement celui de la recherche tieckienne, P. Matenko dans Matenko, 1933.

un tout clos sur soi, il était possible d’aborder la pensée esthétique de Solger comme le produit d’une personnalité intellectuelle donnée dans un contexte donné.

Dans ces années cruciales pour la nation allemande que sont les années 1780–1830 – cruciales politiquement autant que culturellement –, nous avons choisi de prendre Solger pour guide plutôt que d’essayer de le repérer de loin en loin dans les méandres de l’histoire. En cela, notre travail ne se prétend pas véritablement historique : il tâche plutôt de rendre à une personnalité sa dimension historique.

Pour autant, c’est bien de cela qu’il va s’agir ici : relire Solger et sa pensée dans le contexte dans lequel ils se sont épanouis. Nous espérons ainsi contribuer à combler d’une manière cohérente une partie des manques que nous venons d’évoquer, et plus spécifiquement, les manques que nous avons qualifiés d’“historiques”. En établissant une biographie intellectuelle de Solger, nous voudrions ouvrir la voie à une recherche philosophique plus exacte sur ses sources d’inspiration, ainsi que sur une connaissance plus complète de la période.

### **0.3. Le savant et son temps**

#### **0.3.1. Panorama historique**

Il ne s’agit en aucun cas ici de présenter de manière exhaustive la toile de fond historique de la période que nous considérons, mais bien plutôt d’en esquisser les grandes lignes de manière à fournir quelques repères, dans la grande histoire, susceptibles d’éclairer la portée de la plus petite histoire, qui est celle qui se dessine en filigrane de la biographie de Solger : car il serait bien ambitieux d’espérer rendre compte de l’intégralité des événements qui ont agité, ne serait-ce que la seule Prusse, entre la Révolution Française et les décrets de Karlsbad.

Dans le domaine de la politique extérieure, Solger suivait de très près – autant que la presse de l’époque le permettait, mais aussi grâce à ses relations dans le monde politique – l’évolution européenne dans son ensemble, c’est-à-dire les grandes étapes des conquêtes et des défaites napoléoniennes. Comme la plupart des Allemands de sa génération, il est davantage marqué par les échos de la Terreur que par les progrès instaurés par la Révolution Française, et davantage enclin à soutenir une monarchie éclairée qui s’inscrit dans la droite ligne de la pratique politique des monarques prussiens, qu’à s’engager en faveur d’une démocratie difficile à contrôler. Plus que les événements de 1789, c’est la politique napoléonienne qui détermine ses positions politiques.

Cependant, bien qu’il soit profondément marqué par les défaites de Iéna et Auerstedt en 1806, bien qu’il suive de près l’évolution (et en particulier les réformes

politiques) des pays rhénans alliés de Napoléon, ce n'est qu'au moment où la Prusse s'affirme véritablement comme contre-pouvoir à Napoléon, et comme agent d'une possible unité nationale allemande, que la question politique devient, dans sa pensée, le point où se concentre la détermination mutuelle de l'action et de la réflexion qui définissent son horizon philosophique.

Le Berlin des vingt premières années du XIX<sup>ème</sup> siècle joue donc un rôle essentiel ici : Berlin qui voit ses rues occupées à plusieurs reprises par des soldats français, Berlin qui se vide lors des grandes campagnes d'enrôlement, notamment en 1813, Berlin qui attend le retour des héros, ou qui se prépare à lutter contre l'ennemi français, Berlin et ses faubourgs qui sont autant de lieux de vie et d'espaces politiques : Charlottenbourg, l'actuelle Mitte, mais aussi les faubourgs extérieurs de la ville, et, à quelques heures de fiacre, Wannsee et Potsdam. Mais Berlin ne joue pas seulement le rôle du symbole prussien par excellence dans la lutte contre Napoléon : c'est aussi, à l'échelle de la politique intérieure, un lieu crucial dans la mise à jour et le règlement des tensions, qui en fait un ferment d'émeutes quasi quotidiennes.

S'ajoutent en effet aux tensions internationales des difficultés plus spécifiques liées à la politique intérieure prussienne. La mise en place des réformes proposées par Hardenberg, Stein et Scharnhorst à partir de 1807 butte sur des réticences, et il faudra attendre plusieurs décennies pour qu'elles se mettent véritablement en place. A l'échelle de la ville de Berlin elle-même, ces réformes, et plus particulièrement les réformes de l'enseignement supérieur engagées par Wilhelm von Humboldt, auront pour conséquence immédiate la création de l'Université de Berlin en 1810, et cette dimension nouvelle de la capitale devenant ville universitaire, contribue là encore à exaspérer les tensions. La présence d'enseignants du supérieur à Berlin, sans doute fort bénéfique au gouvernement, qui peut tirer profit des analyses de ces conseillers triés sur le volet, ne contribue cependant pas exclusivement à apaiser les passions, car la nouvelle institution souffre au moins autant des querelles intestines de l'Université et des luttes de pouvoir entre les enseignants, que de l'agitation causée par la présence d'étudiants dont la soumission à la discipline pouvait éventuellement laisser à désirer. A partir du Congrès de Vienne, la puissance politique des corporations estudiantines ultranationalistes dans les grandes villes universitaires (notamment Berlin et Breslau) constitue une cause de trouble majeure en Allemagne, et contraint autant le gouvernement que les enseignants des universités à des prises de position tranchées qui sont loin d'éclaircir les débats politiques.

La vie de Solger s'achève en octobre 1819, dans l'effervescence de la réaction aux décrets de Karlsbad, et c'est bien peu de dire que la ville dans laquelle il a passé la majeure partie de son existence ne lui a laissé, durant toute sa vie – que ce soit à

l'échelle européenne ou à l'échelle de l'institution pour laquelle il travaille, l'Université – que peu de répit du point de vue de la vie politique.

Lorsqu'on se penche plus précisément sur les milieux que fréquente Solger, c'est-à-dire principalement les milieux lettrés, on peut faire la même constatation d'une situation particulièrement complexe et tendue.

### **0.3.2. Une vie culturelle agitée**

S'il est possible, comme cela a longtemps été fait, de discerner dans la vie culturelle allemande de cette fin du XVIII<sup>ème</sup> et début du XIX<sup>ème</sup> siècle, deux pôles, classique et romantique, définissables par des périodes de domination historique ou par des espaces géographiques, ou bien encore par des personnalités éminentes présentes sur la scène publique, toute tentative d'approche non schématique de ces deux pôles met immédiatement à jour leur confusion et, davantage que leur opposition terme à terme, leur coexistence, houleuse certes, mais féconde – que l'on pense seulement à des personnalités comme Goethe ou Friedrich Schlegel, qui ont su puiser dans les ressources autant classiques que romantiques ; que l'on évoque Weimar, et les quatre heures de cheval qui séparent la résidence des Saxe-Weimar de la ville universitaire de Iéna devient un saut de puce ; enfin, si les années 1796–1802 peuvent effectivement, retrospectivement, figurer une bataille rangée des uns contre les autres, les années qui suivent voient l'émergence de liens plus complexes.

Lorsque Solger publie le premier ouvrage dans lequel il prend position dans le débat littéraire de l'époque, en 1808, il a 28 ans, et la période du premier romantisme est déjà un phénomène littéraire historiquement déterminé qui a montré ses limites. De même que les oppositions entre Anciens et Modernes, les prises de parti pro-romantiques ou pro-classiques sont devenues l'affirmation d'un certain nombre de revendications qui ne sont pas nécessairement contradictoires.

A Berlin, une mouvance romantique s'affirme autour de 1810, en partie héritière du premier romantisme, mais définie plus particulièrement par un retour aux sources de la littérature populaire traditionnelle – caractéristique que l'on retrouve dans l'ensemble des romantismes postérieurs à celui de Iéna –, et par une prise de position politique nettement plus affirmé et pro-nationaliste : les exigences littéraires et politiques se mêlent dans une tentative de définition de la nation allemande en tant qu'entité culturelle, historique et politique. On peut dire en ce sens que les romantiques de Berlin s'opposent au clacissisme goethéen dans la mesure où celui-ci prône une politique pro-européenne qui l'a rapproché de Napoléon ; on peut dire également qu'ils s'y opposent dans la mesure où Goethe travaille à partir d'un horizon culturel qui n'est en aucun cas exclusivement germanique ou, inversement, dans

la mesure où les formes poétiques du romantisme – à bien des égards innovantes – constituent une avant-garde méconnue par Goethe. En réalité, le romantisme berlinois des années 1810 se définit non seulement par rapport aux expériences du premier romantisme, par rapport à l’impérialisme goethéen sur la littérature de langue allemande et par rapport à la politisation de la vie publique, mais aussi en réponse à la raideur intellectuelle dont les derniers représentants des Lumières avaient habité la capitale prussienne. A la fois mouvement novateur et mouvement réactionnaire au sens le plus conservateur du terme, il reflète bien l’ensemble des motifs intellectuels qui agitent la capitale prussienne, et si Solger ne peut pas véritablement être considéré comme appartenant à ce mouvement, il y a longtemps été assimilé parce qu’il fréquentait ses représentants et ses institutions les plus éminents. Il s’agit pour nous de le prendre en compte ici dans toute sa complexité, puisqu’il détermine l’horizon intellectuel et le quotidien de Solger, que nous retrouverons dans ce travail à travers les figures de Schleiermacher, Kleist, Brentano, Arnim, ou l’éditeur Reimer, pour ne citer que les plus connus d’entre eux.

Il serait cependant inexact de limiter la sphère intellectuelle de Solger à la seule capitale prussienne, car autant sa lecture de la presse que ses contacts épistolaires avec des amis de jeunesse résidant un peu partout en Allemagne lui permettent de suivre les polémiques de toute l’Allemagne savante, pour lesquelles il fait preuve d’un vif intérêt. Ainsi, la ville de Heidelberg est, elle aussi, le théâtre d’une opposition violente entre, d’une part, les tenants d’un romantisme savant représenté principalement par des professeurs de littérature qui travaillent à revaloriser la littérature allemande ancienne (Friedrich Heinrich von der Hagen et Büsching depuis Breslau, ainsi que les frères Grimm) et les mythologies oubliées (Creuzer) et, d’autre part, des représentants d’un classicisme en réalité plus proche du culte de l’antique que des productions goethéennes (avec Johann Heinrich Voß par exemple). Les conflits, dans ce cas, ont bien un enjeu politique, mais celui-ci s’efface derrière un enjeu intellectuel qui rappelle à bien des égards la querelle des Anciens et des Modernes. La prise de position de Solger dans ce conflit reste inexprimée<sup>42</sup>, et pourtant, elle demeure à l’horizon de la plupart de ses écrits. Comment Solger, philologue et passionné de mythologie, par ailleurs ami intime de Hagen comme du fils Voß, aurait-il pu ne pas participer à ces débats ?

Ceci se cristallise dans le discours de Solger de manière plus ou moins transparente. S’il va de soi que le terme de “romantisme” ne fonctionne comme catégorie littéraire qu’*a posteriori* et est donc absent du discours de Solger, il est

---

<sup>42</sup> Nous verrons dans le deuxième chapitre de la première partie qu’il manque à notre avis au corpus manuscrit des documents qui pourraient permettre d’éclaircir ce point.

plus surprenant de ne pas davantage trouver sous la plume d'un Solger rompu à la lecture de journaux littéraires les termes de "classique" et "classicisme". Les concepts littéraires les plus opératoires dans le discours de Solger sont utilisés de manière relativement ambiguë puisque, ce travail aura bien des occasions de le montrer, ils le sont tantôt en un sens positif tantôt en un sens négatif, et ils demeurent très redevables à la problématique déjà historiquement dépassée de l'opposition entre Anciens et Modernes. En réalité, il nous semble que Solger, comme la plupart de ses contemporains, mais d'une manière qui lui est propre, tâche de réconcilier ce qui reste perçu comme deux mondes irréconciliables, celui d'une Antiquité adulée, et celui d'une Modernité en train de se définir. En ce sens, il contribue à l'émergence d'une conscience de la modernité encore marquée d'ambiguïté, mais qui permettra à l'art du XIX<sup>ème</sup> siècle d'être véritablement novateur – notamment grâce à la philosophie de l'art et à l'histoire de l'art. Solger est au cœur de l'actualité littéraire, artistique, philosophique de son époque, et cette situation détermine sa pensée et la façon dont il entend la faire connaître. Mais sa situation socio-professionnelle y participe tout autant.

### **0.3.3. Statut social de Solger**

Solger a fait le choix d'être un homme de lettres. Son père l'avait destiné à devenir un homme d'affaires, et le fils obéissant a fait des études de droit. Il a même commencé à travailler dans l'administration, mais, comme un certain nombre de ses camarades d'études, il a finalement décidé de se consacrer à l'enseignement et à ses travaux scientifiques. C'est là, plus que dans une administration pourtant sur la voie de réformes considérables, qu'il voit sa place dans la société.

Solger accepte cette situation avec toutes les ambiguïtés qu'elle comporte : celle de l'homme d'enseignement qui, par sa position, est indubitablement doté d'un pouvoir, notamment d'un pouvoir intellectuel, celle du savant toujours en va-et-vient entre théorique et pratique. Sa situation sociale est comparable à celles de Fichte, Schleiermacher ou Hegel.

Comme chacun de ces penseurs qui, eux, n'ont pas été oubliés, Solger enseigne au département de philosophie de l'Université de Berlin ; comme Fichte et Hegel, très exactement entre la mort de l'un et l'arrivée de l'autre, il est responsable du département de philosophie ; avec eux, il partage également l'expérience de la présidence de l'Université. Les uns comme les autres disposent donc d'un indéniable pouvoir ; pour autant, Solger a toujours envisagé ses ambitions politiques sous un angle strictement pédagogique. En 1813, par exemple, il décide de ne pas prendre les armes afin de se consacrer à sa tâche d'enseignement, qu'il considère comme

sa véritable vocation. En ce sens, son action politique reste strictement limitée à l'Université. Mais on verra que les enjeux qui se jouent en ses murs sont loin d'être secondaires pour l'ensemble de la politique de l'époque.

Si Solger bénéficie des avantages de sa situation socio-professionnelle, son manque de pugnacité politique sur la scène publique a sans doute œuvré en sens inverse et contribué à le priver de la reconnaissance dont bénéficient encore aujourd'hui certains de ses collègues. De son vivant en revanche, il bénéficie d'une sphère d'influence en partie comparable à la leur : fréquentant les mêmes milieux, ayant le même statut social, il a toute légitimité à exercer, par sa profession, une forme d'influence (qu'il faudra définir) sur le public de ses étudiants et, par ses publications, à atteindre un lectorat plus vaste encore. Il s'agira donc d'analyser avec précision les conditions dans lesquelles il exerce sa profession, la façon dont il conçoit et orchestre sa vie en société, le contexte de ses différentes publications, ainsi que leur contenu, pour comprendre quel est véritablement son statut, en quoi il se démarque de figures comme Fichte, Schleiermacher ou Hegel, et dans quelle mesure tout ceci peut nous permettre de comprendre l'étrange oubli dans lequel il est arrivé jusqu'à nous, oubli, on l'a vu, partiel et partial.

Pour comprendre cette constellation de motifs, il est également nécessaire de connaître mieux sa pensée elle-même et, singulièrement, l'esthétique et la place qu'elle occupe.

#### **0.4. La place de l'esthétique dans la pensée de Solger**

Si, de son vivant déjà, ses collègues le qualifiaient, non sans un certain mépris, de "professeur d'esthétique", ce n'est pas seulement parce que ses principales publications touchent à ce domaine. L'esthétique joue un rôle singulier dans la pensée de Solger, un rôle qu'il est nécessaire de définir avec précision, au sein de la pensée de Solger dans son ensemble, puis au sein de sa philosophie. Ceci nous permettra de mettre en évidence la cohérence entre les différentes œuvres sur lesquelles s'appuie ce travail, et la fonction qui leur revient.

##### **0.4.1. L'esthétique dans la pensée de Solger**

Il faut d'abord distinguer entre l'esthétique comme pensée de l'art dans la pensée de Solger en général et l'esthétique comme philosophie de l'art au sein du système philosophique de Solger. En effet, la pensée de l'art s'étend chez Solger au delà de la seule philosophie, à un ensemble de réflexions de nature différente.

La pensée de Solger se veut une pensée complète : en ce sens, chaque domaine doit y trouver sa place. Cette structure fondamentalement encyclopédique de sa

pensée ne se reflète pas dans son œuvre imprimée, qu'il n'a pas eu le temps d'achever, et sans doute est-ce en ce sens qu'il est le plus dommageable à sa reconnaissance qu'il soit mort si jeune et si brusquement. D'après ce que nous pouvons trouver dans l'ensemble des œuvres qui sont à notre disposition (autorisées ou non), il apparaît que Solger avait non seulement une philosophie complète, mais abordait également d'autres domaines avec un égal intérêt et une égale intensité. Il s'agit de la philologie au sens le plus large, comprenant : la traduction, l'étude historique des textes anciens ou modernes, l'étude des mythologies, la critique littéraire. Si l'on veut parler de la pensée de Solger, il est donc nécessaire de prendre en compte à la fois ses réflexions philosophiques et ses réflexions philologiques.

Il est possible d'objecter à cette perspective que Solger s'est intéressé au droit ou à la politique autant qu'à la philosophie et à la philologie. Cependant, il nous semble que ce sont ces deux domaines-ci qui restent les plus forts dans sa pensée. En effet, la démarche de Solger est, elle aussi, déterminée autant par l'approche philosophique que par l'approche philologique. En ce sens, pour définir la place de l'esthétique dans l'ensemble de la pensée de Solger, il faudra préciser la relation entre la philosophie et la philologie à la fois comme champs disciplinaires et comme méthodes scientifiques.

Parce qu'elle relève de ces deux discours, la pensée de l'art permet de mettre à jour la démarche scientifique de Solger avec une clarté que les autres domaines qu'il explore ne mettent pas aussi nettement en évidence. C'est donc à travers cet exemple qu'il nous est possible de poursuivre l'évolution synchronique et diachronique de l'élaboration d'une réflexion sur plusieurs niveaux. Précisons ce point en revenant sur la méthode générale de Solger.

Après avoir effectué, sur un thème donné, un travail de fond spécialisé et tout à fait appliqué, il en donne une interprétation historique, puis philosophique. Le processus de théorisation philosophique se poursuit encore, et l'on trouve, dans les œuvres plus tardives de Solger, tout un méta-discours sur la philosophie elle-même, qui tend à englober dans un discours plus synthétique, présentant une vision globale du monde et de la philosophie.

Prenons l'exemple de la réflexion sur l'art. En amont de la philosophie de l'art, on trouve un travail spécialisé, à la fois sur les beaux-arts<sup>43</sup>, et sur la poésie, antique<sup>44</sup> et

---

<sup>43</sup> En témoignent, ses essais de 1802 lors de son voyage en France (cf. *NS*, vol. 1, p. 19–33), ainsi que ses notes prises à la Galerie de Peintures à Dresde en 1812, en Rhénanie en 1816, à Karlsbad en 1818 (cf. annexes).

<sup>44</sup> Cf. ses traductions d'Ovide, de Pindare (cf. deuxième chapitre de la première partie et premier chapitre de la deuxième partie) et de Sophocle (cf. premier chapitre de la première partie).

moderne<sup>45</sup>. D'abord objet d'observation<sup>46</sup>, puis de catégorisation en terme d'histoire de l'art<sup>47</sup>, l'art devient objet de la philosophie dans *Erwin*. La théorisation propre à *Erwin* introduit déjà, en particulier dans les dernières pages du texte<sup>48</sup>, l'ébauche d'une généralisation du discours philosophique sur l'art à un méta-discours sur celui-ci. Dans le domaine de la théorie de l'art, on observe ainsi comment s'étage la réflexion de Solger – d'autant plus aisément que l'œuvre centrale sur ce thème, *Erwin*, constitue une transition entre les différents niveaux. Ajoutons à cela un travail de retour, en aval, à la pratique littéraire par le biais de la critique<sup>49</sup> : la pensée de l'art de Solger est une pensée philosophique et philologique qui tâche à chaque instant de faire la part du pratique et du théorique.<sup>50</sup>

En ce sens, l'étude de l'articulation de ces différents moments de la réflexion est particulièrement intéressante dans la mesure où elle permet de voir comment se mettent en place le discours théorique et le discours critique en lien direct avec l'expérience esthétique : c'est dans cette perspective que nous avons choisi d'essayer de mettre en valeur ce lien, en nous intéressant plus spécifiquement aux trois œuvres qui effectuent le passage du philologique au philosophique et reviennent au philologique : la traduction de Sophocle de 1808 (et plus précisément le long préambule qui la précède), *Erwin* (1815) et le compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques (1819).

#### 0.4.2. Rapide présentation des œuvres portant sur l'art

Solger commence à traduire Sophocle à son retour de France en 1803, et il publie *Oedipe-Roi* anonymement en 1804. A cette époque-là, il se destine à faire carrière dans l'administration, et traduit seulement à ses heures oisives. Ce n'est qu'après avoir démissionné de son poste de fonctionnaire (1806), et après une longue maladie (1807), qu'il choisit de devenir philologue à plein temps. Les travaux sur Sophocle qu'il avait poursuivis pendant les années 1804–1808 en étroite collaboration avec Voß parviennent à leur point d'aboutissement, puisque Solger fait éditer sous son nom la traduction de la totalité des tragédies en 1808.

<sup>45</sup> En témoignent, ses notes de lecture des années 1800–1804 (cf. *NS*, vol. 1, p. 1–130 et annexes ; dans ce travail, premier chapitre de la deuxième partie).

<sup>46</sup> Cf. journaux de voyage, notamment en France (cf. *NS*, vol. 1, p. 19–84).

<sup>47</sup> Cf., outre le journal du voyage à Dresde de 1812, les journaux des voyages en Rhénanie de 1816, puis à Karlsbad de 1818 (cf. annexes et Baillot, Tusson, 2002).

<sup>48</sup> Cf. *Erwin*, pp. 390–391 et 394.

<sup>49</sup> Son compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques s'appuie sur les avancées de sa philosophie de l'art.

<sup>50</sup> On peut repérer les mêmes niveaux d'analyse, de manière moins développée cependant, dans les travaux de Solger dans les domaines du droit et de la mythologie par exemple.

Sans que cette première publication ne lui apporte une véritable notoriété publique, il n'en demeure pas moins que sa traduction de Sophocle a été une traduction de référence en Allemagne jusqu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, et qu'elle lui a valu son titre de docteur. Goethe comme Eckermann l'estiment et l'ont encore en tête vingt ans plus tard<sup>51</sup>, et Griesbach propose à Solger un poste à l'Université de Iéna après lecture de son ouvrage<sup>52</sup>. En dépit de lourds défauts formels (la traduction est à bien des égards aride et ardue), celle-ci brille par sa précision et sa fidélité au texte d'origine. Elle s'accompagne également d'un long préambule dans lequel Solger explique les principes auxquels il s'est tenu pour élaborer sa traduction, revient sur la littérature dramatique grecque dans son ensemble, et sur ses méthodes de traduction des vers grecs<sup>53</sup>. Ce faisant, il prend parti sans ambiguïté, dans le domaine de la philologie, pour les "Anciens", représentés principalement par Voß le père et Friedrich August Wolf, tout en s'appuyant explicitement sur la dimension historique de la recherche philologique, une tendance qui prendra son essor quelques années plus tard avec Böckh<sup>54</sup>.

Si l'on peut *a posteriori* trouver des points de recoupement entre la traduction de Sophocle et *Erwin*, il est en revanche difficile d'affirmer qu'une œuvre implique l'autre. Ceci tient notamment au fait que nous disposons de peu d'éléments qui, historiquement, peuvent permettre de présenter *Erwin* comme une évidence dans le parcours intellectuel de Solger. En dehors de l'œuvre, rien n'explique vraiment que Solger ait écrit *d'abord*, et à ce moment-là, un ouvrage d'esthétique<sup>55</sup>. On peut évoquer divers arguments qui expliquent en partie la démarche de Solger : sa lecture de Schelling et Fichte<sup>56</sup>, les débuts de l'élaboration d'un système philosophique propre<sup>57</sup>, la discussion des concepts romantique et classique utilisés pour classer les arts à cette époque, le contexte intellectuel d'une manière plus générale<sup>58</sup>. Mais l'argument le plus fort est contenu dans l'ouvrage lui-même<sup>59</sup> : la démarche et le

---

<sup>51</sup> Cf. *Gespräche mit Eckermann*, conversations en date des 21 janvier et 18 juillet 1827.

<sup>52</sup> Cf. lettre de Griesbach à Solger du 8 juin 1808 (cf. annexes).

<sup>53</sup> Sur ces divers points, cf. premier chapitre de la première partie.

<sup>54</sup> On sait étonnamment peu de choses des rapports de Solger et Böckh (cf. deuxième chapitre de la première partie sur ce point).

<sup>55</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 471–478, en particulier p. 471–472 : "Der Plan taucht scheinbar unvermittelt auf, durch nichts vorbereitet [...], so daß man auf Vermutungen angewiesen ist."

<sup>56</sup> Cf. Henckmann, 1970, pp. 473–474 et 478–479 sur le rapport à Schelling plus spécifiquement.

<sup>57</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 474–475.

<sup>58</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 476–477.

<sup>59</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 477–478.

fondement d'*Erwin* seuls justifient véritablement l'existence, le contenu théorique, et la forme de l'ouvrage. Du point de vue de l'évolution de la pensée de Solger, *Erwin* est l'ouvrage qui lui permet de développer sa philosophie et d'esquisser le passage vers une méta-philosophie.

Dans le contexte intellectuel qui l'entoure, *Erwin* lui permet de se situer dans l'histoire de la philosophie, dans la mesure où il y prend position par rapport aux doctrines de l'art de Kant, Baumgarten, Fichte et, dans une moindre mesure, Schelling, la redécouverte de Platon, et les Premiers Romantiques. C'est avec *Erwin* que Solger développe et expose sa position philosophique dans son contexte.

Enfin, il élabore dans ce texte une grille de lecture de l'art qui lui est propre, et qui n'est pas seulement un édifice théorique, mais peut effectivement être appliquée à l'art<sup>60</sup>. Son compte rendu critique des cours d'August Wilhelm Schlegel sur l'art et la littérature dramatiques en témoigne<sup>61</sup>.

Revenons sur le lien entre l'une et l'autre œuvre, et partons de cette constatation frappante : autant la rédaction d'*Erwin* fut longue et laborieuse (trois années séparent les premiers brouillons en 1812 et la publication en 1815), autant celle de la *Schlegel-Rezension* semble avoir été rapide<sup>62</sup>. Sans revenir dans le détail sur la question de la réception d'*Erwin*<sup>63</sup>, indiquons simplement, d'une part, que Solger était loin d'être satisfait de son ouvrage<sup>64</sup> et que, dès février 1816, il envisageait de rédiger un ou plusieurs autres dialogues afin d'élucider les points peu clairs dans *Erwin*<sup>65</sup>. D'autre part, *Erwin* est loin d'avoir été un grand succès commercial, ou même simplement scientifique : pas de compte rendu critique dans les journaux, pas de vente, pas de bouche à oreille<sup>66</sup>.

Solger n'avait pas de projet éditorial précis dans le domaine de l'esthétique (au sens le plus large) lorsque, par l'entremise de Tieck, il reçoit de l'éditeur des *Annales*

---

<sup>60</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 476 : "Das Besondere der Ästhetik Solgers liegt vielmehr darin, daß er diesen Zusammenhang zwischen Philosophie und Empirie nicht nur postuliert, sondern selbst herstellt und aufdeckt."

<sup>61</sup> Cf. Henckmann, à la suite de la phrase que nous venons juste de citer : "Ein schönes Zeugnis davon gibt z. B. die Schlegel-Rezension." (cf. Henckmann, 1970, p. 476).

<sup>62</sup> Entre la lettre à Tieck du 1er janvier 1819 (Matenko, 1933, p. 501) et celle du 12 mai 1819 (*ibid.*, p. 545), Solger a conçu et pratiquement intégralement réalisé ce texte quasiment long d'une centaine de pages.

<sup>63</sup> Il en sera question plus en détail dans le deuxième chapitre de la troisième partie.

<sup>64</sup> Cf. lettre à Tieck du 18 mars 1815 (cf. Matenko, 1933, p. 162).

<sup>65</sup> Cf. lettre à Tieck du 14 février 1816 : "Bei der Aesthetik, die ich jetzt lese, [...] bin ich auf mehrere Punkte gekommen, die mir im Erwin nicht vollständig genug entwickelt scheinen, und dies könnte auch wohl noch Stoff zu einem oder dem andern kleinen Gespräch geben." (cf. Matenko, 1933, p. 197).

<sup>66</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 482.

*Viennoises* la proposition de collaborer à son journal.<sup>67</sup> En janvier 1819, Solger accepte de lui fournir des critiques de livres philosophiques récents<sup>68</sup> ; en avril, Collin accepte avec enthousiasme le compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel sur l'art et la littérature dramatiques annoncé par Solger<sup>69</sup>, que ce dernier, à la mi-mai, a quasiment terminé<sup>70</sup>. Le texte est publié à l'automne : il aura donc fallu au plus six mois, plus vraisemblablement trois, pour que Solger rédige ce texte.

Du fait de l'investissement finalement minime de Solger dans ce travail, du fait également qu'il s'agit d'un travail de commande, la *Schlegel-Rezension* n'a un statut comparable ni à celui de la traduction de Sophocle (qui est le témoignage de la culture et le prolongement direct de la formation de Solger), ni à celui d'*Erwin* (qui est élevé par Solger même au rang de clef de voûte du système), encore moins à celui d'un compte rendu critique au sens où il était pratiqué à l'époque.

La *Schlegel-Rezension* constitue une application exemplaire de la théorie de l'art élaborée par Solger dans *Erwin*, application non pas à une seule œuvre d'art, mais à un travail sur l'art lui-même déjà théorique. Solger peut donc y critiquer à la fois les œuvres dramatiques interprétées par A. W. Schlegel et la théorie schlegélienne : il y expose dans le détail sa position personnelle sur l'art dramatique, ainsi que sa position sur la théorie de l'art dramatique. Plus nettement encore que dans *Erwin*, Solger a dans ce texte l'occasion de situer sa démarche intellectuelle par rapport à celle de ses contemporains, et en particulier par rapport au romantisme tel que le représente A. W. Schlegel<sup>71</sup>. C'est sans doute en pensant à ce texte que Heine écrit plus tard à propos d'A. W. Schlegel :

Comme je l'ai déjà dit, dans le domaine de la critique esthétique, il lui manque une assise philosophique, et certains de ses contemporains le surpassent de

---

<sup>67</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 17 décembre 1818 : "Ich lege Ihnen hier eine Aufforderung von meinem guten Freunde Collin in Wien bei, der es mit Wissenschaft und Kunst recht ehrlich meint und überhaupt einer der besten und treusten Menschen ist : aber sonderbar kommt es mir vor, daß er Ihnen anmuthet, Sie sollen sich da mit der Anzeige dieser und jener mittelmäßigen und schlechten dramatischen Produkte befassen. Haben Sie Lust und Zeit für diese allerdings gute Zeitschrift etwas zu thun, so machen Sie sich doch wahrscheinl. lieber an die Anzeige eines wichtigen philosophischen Buches." (*in*: Matenko, 1933, p. 490-491). Il s'agit des *Wiener Jahrbücher*.

<sup>68</sup> Cf. lettre à Tieck du 1er janvier 1819 ; *in*: Matenko, 1933, p. 511.

<sup>69</sup> Cf. lettre de Collin à Solger du 30 avril 1819 (cf. annexes).

<sup>70</sup> Cf. lettre à Tieck du 12 mai 1819 : "Mit der Recension über Schlegels Vorlesungen über dramatische Literatur bin ich bald fertig." (cf. Matenko, 1933, p. 545).

<sup>71</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 491 : "Außerdem hat Solger die Gelegenheit ergriffen, sein Verhältnis zur Romantik zu präzisieren, worauf er sonst in keiner Schrift weiter eingegangen ist."

loin, en particulier Solger.<sup>72</sup>

Il nous semble à cet égard que si le compte rendu critique parvient ainsi à unifier réflexion sur l'art dramatique et réflexion sur la théorie de l'art dramatique (pratique et théorie), abstraction de la philosophie et actualité de l'histoire intellectuelle, c'est aussi parce que Solger y articule les différents niveaux de réflexion constitutifs de sa pensée. Il est principalement question, dans ce texte, d'art dramatique, et c'est ce qui permet à Solger d'opérer un retour à la philologie : la *Schlegel-Rezension* constitue une synthèse de la traduction de Sophocle et d'*Erwin*, puisqu'elle est porteuse des principes méthodologiques et des acquis conceptuels de l'une et de l'autre œuvre.

Au sein de la pensée de Solger dans son ensemble, les trois œuvres portant sur l'art sont donc philologique, philosophique et critique, mais, dans leur continuité, elles permettent à Solger de mettre sur pied une pensée de l'art complète qui, contrairement aux philosophies de l'art de l'époque, s'accompagne d'une fréquentation assidue de l'art (et principalement de l'art dramatique).

De plus, l'esthétique occupe une fonction centrale dans le système philosophique de Solger, qu'elle étaye en un sens qu'il s'agit encore de préciser.

#### **0.4.3. La place de l'esthétique dans la philosophie de Solger**

La philosophie de Solger est une philosophie à la fois complète et incomplète : bien qu'embrassant l'ensemble des domaines couverts par la pensée philosophique, peu d'œuvres sont là pour témoigner de la globalité du système philosophique. On dispose principalement de la liste des cours donnés par Solger<sup>73</sup> et des textes inachevés publiés dans les *Nachgelassene Schriften* pour repérer les ébauches de ses philosophie du droit, philosophie de la religion, métaphysique, philosophie politique<sup>74</sup>. C'est dans ce contexte que la philosophie de l'art occupe une place tout à fait singulière.

Ceci tient d'abord au statut de l'art lui-même dans la vision qu'en a Solger. Dans sa correspondance avec Tieck, il s'explique sur ce point essentiel pour la compréhension de ses travaux sur l'art, et surtout *Erwin* :

Je crois par mon expérience pouvoir être sûr que, dans le monde actuel, c'est d'abord l'art qui attire le regard des hommes vers quelque chose de plus élevé ;

---

<sup>72</sup> Cf. H. Heine, *Romantische Schule*, 2<sup>ème</sup> livre : “In der ästhetischen Kritik fehlt ihm, wie ich schon gesagt, der Boden einer Philosophie, und weit überragen ihn andere Zeitgenossen, namentlich Solger.” Ajoutons à cet avantage justement souligné par Heine que la *Schlegel-Rezension* est, par sa forme, beaucoup plus accessible qu'*Erwin* et, à ce titre, fournit un exemple unique d'une œuvre de Solger qui ne serait pas grevée par la tension entre authenticité et accessibilité.

<sup>73</sup> Cf. Fricke, 1972, p. 261–262.

<sup>74</sup> Sur le détail des textes contenus dans les *NS*, vol. 2, cf. deuxième chapitre de la première partie.

que c'est d'abord lui qui nous entraîne vers l'intérieur des choses, si bien qu'il peut presque nous servir de propédeutique, tel que les mathématiques pouvaient le faire dans l'Antiquité.<sup>75</sup>

L'art lui-même est donc, aux yeux de Solger, ce qui éveille à une prise de conscience philosophique du monde. Revient du même coup à la philosophie de l'art une fonction propédeutique similaire au sein de la philosophie<sup>76</sup>, et notamment dans le cadre de la philosophie encyclopédique de ses dernières années.

S'il faut accorder un privilège à l'art et à la pensée de l'art dans la pensée de Solger, c'est donc non seulement parce qu'elle a une fonction propédeutique propre qui permet de définir de manière paradigmatique la structure et la dynamique du système dans son ensemble, mais aussi parce que le travail de Solger sur l'art est complet dans les textes autorisés dont nous disposons, tant du point de vue du contenu que de son évolution historique et de son rapport à l'expérience qui lui est consubstantielle, l'expérience artistique.

C'est du fait de ce statut unique, propre à la pensée de l'art au sein de la pensée de Solger, et plus spécifiquement dans sa philosophie, que nous avons choisi de nous intéresser à celle-ci.

Le choix de cette perspective s'est avéré particulièrement riche, tout d'abord au regard des problématiques héritées de la recherche solgérienne antérieure (que nous avons évoquées), et grâce au corpus manuscrit que nous avons pu mettre à jour.

### **0.5. Méthodes et objectifs : présentation de notre recherche**

Notre travail a pour objectif de mettre à jour l'intégralité du corpus solgérien dont nous disposons afin de comprendre les enjeux de sa pensée de l'art dans son contexte. En ce sens, il s'agit autant de retracer un parcours intellectuel que d'esquisser les problématiques philosophique, politique et littéraire qui prévalent à l'émergence d'une telle pensée dans les premières années du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Notre travail est philologique au sens où son principal effort consiste en un travail du texte, et singulièrement en une comparaison des manuscrits avec les textes

---

<sup>75</sup> Cf. lettre à Tieck du 15 juillet 1814: "Ich glaube, durch Erfahrung gewiß zu sein, daß in der heutigen Welt den Menschen der Blick auf ein Höheres noch am ersten durch die Kunst abgelenkt wird, und daß sie diese in das Innere der Dinge zuerst hineinzieht, so daß sie uns fast zu solcher Propädeutik dienen kann, wie den Alten die Mathematik." (Matenko, 1933, p. 139). On en retrouve un écho dans les *Vorlesungen*: "Die Kunst und das Schöne sind vorzüglich geeignet, den Menschen zu jenem Streben nach Einsicht, mithin zur Philosophie anzuregen. Die *Kunst* tritt in dieser Hinsicht zu unserer Zeit an die Stelle, die im Alterthum die *Mathematik* einnahm, welche die Alten für die beste Einleitung zur Philosophie hielten." (*Vorlesungen*, p. 10).

<sup>76</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 478.

édités. Il s'agit ici de relever les aspects des textes de Solger qui contribuent à la compréhension de la genèse et de la réception de sa pensée esthétique dans la mesure où celle-ci étaye une œuvre littéraire d'une qualité tout à fait particulière.

Notre travail est historique au sens où il n'aborde pas par la doctrine la dimension philosophique de la pensée qu'il a pour objet, mais tâche davantage de la restituer dans son contexte de manière à l'inscrire dans la dynamique intellectuelle de son temps. Pour autant, il n'aborde pas la dimension politique de cette pensée dans un contexte d'histoire strictement politique, mais par le truchement d'une personnalité intellectuelle : il s'agit donc de la situer dans le contexte de l'histoire politique, mais aussi de l'histoire de l'institution où il exerce, l'Université de Berlin, et dans le contexte de l'histoire intellectuelle (notamment philosophique) qui détermine les impulsions théoriques auxquelles répondent les prises de position publiques que nous entendons analyser.

La méthode philologique et la méthode historique ainsi définies prévalent donc dans cette recherche, dont l'objet n'est pourtant pas exclusivement philologique et historique dans le sens précisément ainsi défini. Si telle est en effet sa démarche, son contenu en revanche est d'abord philologique et philosophique, puis historique et politique, et, enfin, littéraire davantage que philologique, dans les trois parties qui le composent.

### **0.5.1. Première partie : l'œuvre philologique et philosophique**

La première partie de ce travail a pour objectif la mise à jour du corpus qui étaye les parties ultérieures. Les textes de Solger, mal connus du public francophone, méritent d'être présentés dans le détail de leur argumentation, et nous avons choisi de mettre en valeur ici, saisissant cette occasion de faire découvrir dans le même temps le contenu de cette pensée et son articulation, la cohésion de la pensée esthétique de Solger à travers son œuvre autorisée, depuis le premier texte, la traduction de Sophocle (1808) jusqu'au compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel (1819) en passant par *Erwin* (1815).

Dans ce premier chapitre, nous mettrons en évidence les grandes lignes de la pensée esthétique de Solger – sans qu'il s'agisse là pour autant de rendre compte de manière exhaustive de toute sa complexité. Pour le lecteur désireux de saisir dans leur ensemble les enjeux de la pensée esthétique de Solger, plus particulièrement en tant que pensée philosophique, nous renvoyons aux travaux de W. Henckmann et de Fr. Decher<sup>77</sup>. Dans le contexte de notre travail, ce chapitre a pour objectif de donner

---

<sup>77</sup> Cf. bibliographie et **0.2**.

le cadre général d'une pensée dont les parties ultérieures s'attachent à analyser la genèse et la réception.

Pour procéder à cette analyse, nous nous appuierons principalement sur un corpus que présente dans le détail le deuxième chapitre de la première partie : le corpus manuscrit qui figure en annexe de ce travail. Composé de documents que nous avons pu rassembler grâce à l'aide de la *Staatsbibliothek* de Berlin, ainsi que du fichier central des manuscrits conservés dans les bibliothèques allemandes qu'elle abrite<sup>78</sup>, ce corpus n'a jamais à ce jour été travaillé de manière systématique. Une analyse détaillée de son contenu permet de mettre en évidence les recoupements de ces textes avec des textes déjà publiés, notamment les *Ecrits posthumes et lettres* de Solger édités par L. Tieck et Fr. von Raumer en 1828, mais aussi les lacunes que présente ce corpus largement entamé par les deux siècles qui le séparent de nous, et les aléas de la conservation.

Dans ce deuxième chapitre de la première partie, il s'agit également de mettre en évidence les phénomènes philologiques que nous considérerons comme significatifs dans la suite du travail : groupes de textes particulièrement intéressants, phénomènes de censure envers certains textes et, inversement, parties du corpus peu ou mal utilisables du fait de trop grandes lacunes. On voit alors se dessiner une ligne de force majeure dans le corpus : la ligne esthétique. Un nombre considérable de phénomènes significatifs peut en effet s'observer sur des textes soit de qualité littéraire particulière, soit portant sur un sujet proche de l'esthétique au sens large. Nous retrouverons cette ligne de force dans la troisième partie du travail.

### **0.5.2. Deuxième partie : le parcours intellectuel et politique**

La deuxième partie est consacrée à une interprétation historique des éléments fournis par les manuscrits de manière à dégager le parcours intellectuel et politique de Solger depuis le début de ses études jusqu'à sa mort. Cette partie du travail nous permet de situer sa personnalité dans le contexte politique et intellectuel dans lequel s'élabore sa pensée. Cette recherche, initialement conçue comme une élucidation principalement conceptuelle destinée à faire émerger la genèse d'idées majeures dans la pensée de Solger, a évolué, au vu des résultats de cette recherche, vers un travail sensiblement différent.

Le travail philologique que nous avons effectué sur le corpus manuscrit a permis de mettre à jour une problématique politique beaucoup plus dense que ne le laissaient augurer les textes édités eux-mêmes. Nous avons donc choisi de faire à cette question

---

<sup>78</sup> *Zentralkartei der Autographen.*

une part importante dans la deuxième partie, et avons voulu rendre compte de l'intrication entre politique et philosophie dans le parcours de Solger, c'est-à-dire de la façon dont les événements politiques et la participation qu'y prend Solger déterminent son attitude intellectuelle (l'évolution de sa pensée et les façons dont il prend position sur la scène publique). En ce sens, la deuxième partie de notre travail dépasse le champ de l'esthétique ; pour autant, elle permet de mettre en évidence le lien entre, d'une part, l'élaboration de la pensée esthétique et les formes de publications choisies par Solger et, d'autre part, leur contexte immédiat, contribuant ainsi à dévoiler des dimensions nouvelles de la genèse et de la réception de cette pensée.

La deuxième partie est ordonnée chronologiquement : le premier chapitre porte sur la période 1799–1808, c'est-à-dire sur les années de formation de Solger, et tâche principalement de mettre à jour la culture, livresque, artistique et sociale, qu'il acquiert durant cette période. Le deuxième chapitre porte sur la période 1809–1815 et retrace les débuts difficiles de Solger dans le monde universitaire, en particulier à Berlin à partir de 1812. Le troisième chapitre porte sur la période 1816–1819, une période durant laquelle la personnalité politique et intellectuelle de Solger est déjà affirmée. Dans ce troisième chapitre, nous avons choisi de nous pencher sur deux points forts de ces dernières années qui concentrent la question de l'identité intellectuelle dans sa confrontation à la politique telle que les deux premiers chapitres ont permis de la mettre à jour : la question d'une identité culturelle nationale, à travers les exemples du rôle qu'il attribue aux beaux-arts et à l'art dramatique, et les rapports entre action et réflexion politiques.

Ce parcours historique de Solger, qui esquisse les principales constellations des motifs qui ont présidé à la genèse et à la réception de sa pensée, constitue également un travail de contextualisation et, dans notre perspective, un point de référence historique qui étaye la troisième partie.

### **0.5.3. Troisième partie : du philologique au littéraire**

La deuxième partie ayant en évidence au plan politique la difficulté pour Solger d'affirmer sa position de savant de manière publique, la troisième partie s'attache à montrer que cette problématique est, d'un point de vue littéraire cette fois, au cœur même de l'écriture de Solger.

Parce que nous disposons désormais, grâce au corpus manuscrit, des étapes successives de l'élaboration d'un même texte, depuis les ébauches jusqu'à leur version éditée, nous avons voulu nous pencher sur les rapports entre ces strates d'écriture, espérant initialement y déceler des modifications conceptuelles significatives. Or, ce travail, loin de nous plonger au cœur de la pensée de Solger, nous a orientée vers

son écriture elle-même, et c'est finalement l'analyse de ce long processus qui nous a paru apporter de nouveaux éléments d'information à la compréhension de la genèse comme de la réception de sa pensée.

Le premier chapitre de la troisième partie analyse en détail, grâce à différents états des textes, la production de la traduction de Sophocle et celle d'*Erwin*. On voit ici comment, loin d'être le produit d'un effort singulier, la production de textes est, chez Solger, un travail effectué en commun avec des relecteurs qui accompagnent de très près la genèse des œuvres.

Cette présence, difficile à percevoir dans les œuvres publiées, s'inscrit dans le cadre d'un problème majeur dans les textes de Solger, et qui fait partie des motifs essentiels de sa non-reconnaissance, pour des raisons que nous expliquerons dans le détail : pour qui écrit-il ? Le deuxième chapitre de la troisième partie revient sur la question du destinataire des textes publiés de Solger, et permet ainsi d'analyser les liens complexes entre la correspondance et les textes publiés de Solger, ainsi que les rapports entre la genèse et la réception de son œuvre.

Nous avons voulu approfondir encore ce point dans le troisième chapitre de la troisième partie, situé chronologiquement au delà de la mort de Solger, mais pendant la deuxième série des publications parues sous son nom, puisque l'œuvre qui est au centre de cette recherche, ce sont les *Ecrits posthumes*. Nous avons voulu montrer ici comment l'œuvre de Solger, non seulement de son vivant, mais aussi après sa mort, est tributaire de l'image qu'ont voulu donner de lui les deux principaux acteurs du travail de récupération de la pensée du philosophe et philologue : Hegel, qui tire Solger de son côté dans sa lutte contre les Romantiques, et Tieck, qui travaille à façonner un Solger plus tieckien que Tieck lui-même, augurant ainsi la mort prématurée de la pensée de leur collègue et ami, déjà lourdement grevée par son décès accidentel et ses difficultés à rester seul maître de son écriture depuis le brouillon jusqu'à la publication.

## Première Partie

Corpus édité et corpus manuscrit



Dans la première partie, nous nous attacherons d'abord à présenter la pensée esthétique de Solger telle qu'elle se constitue entre la traduction de Sophocle (1808), *Erwin* (1815) et le compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques (1819). Il s'agira de mettre en évidence les grandes orientations de la pensée de l'art chez Solger.

Le premier chapitre, qui reprend les grandes lignes des textes édités sur lesquels nous nous appuyons, se distingue par son contenu de présentation et d'interprétation philosophique du second chapitre, consacré à une présentation formelle de la partie encore neuve de notre corpus : les manuscrits de Solger.

En effet, comme le corpus manuscrit de Solger n'a jamais à ce jour été présenté dans sa totalité, nous avons tenu à le présenter dans le détail de manière à décrire précisément ses liens avec le corpus autorisé. C'est à partir de ces liens que s'élaboreront ensuite, dans les deuxième et troisième parties, les interprétations historique et littéraire de la pensée de Solger.

Nous nous abstiendrons donc dans les pages qui suivent de tout travail de contextualisation. Pour autant, ce n'est pas parce que nous évoquons la pensée de Solger pour elle-même qu'elle peut être, dans l'absolu, considérée comme un produit unique en son genre ou abstrait d'un contexte. Nous ne la considérons comme telle que de manière à pouvoir ensuite procéder au travail contextuel, car les problématiques qui vont se dessiner ici, on le verra dans les parties suivantes, sont déterminées par un horizon intellectuel dont il s'agira de préciser les enjeux et les rapports avec la pensée de Solger.

### **1.1. Présentation des œuvres autorisées sur l'art**

Notre présentation de la pensée esthétique dans l'ensemble de la pensée de Solger a montré que l'esthétique, autant que l'ensemble de l'œuvre de Solger, ne se limite pas à une réflexion strictement philosophique, mais consiste en un travail transdisciplinaire. Nous voudrions à présent montrer comment la pensée de l'art traverse ainsi chez Solger différents champs disciplinaires, en partant d'un travail philologique avec la traduction des tragédies de Sophocle pour aller vers les œuvres philosophiques (*Erwin*, et les *Vorlesungen* comme "instance comparative")<sup>1</sup> avant d'en venir à la critique avec le compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques.

Pour chacune de ces œuvres, nous tâcherons de mettre en évidence les grandes lignes thématiques, ainsi que les méthodes utilisées et leur évolution. Cette

---

<sup>1</sup> Cf. Decher, 1994, p. 12–13 et *infra*.

présentation des points forts de chaque œuvre nous permettra, d'une part, d'observer ce qui les articule entre elles, d'autre part, de mettre en valeur les recoupements et évolutions d'une œuvre à l'autre.

Sans explorer de manière systématique et exhaustive les moments forts de la pensée solgérienne de l'art, nous donnerons ici le cadre argumentatif dans lequel ils s'inscrivent. Nous tâcherons alors de dégager, à l'intérieur de problématiques solgériennes, les concepts qui nous semblent particulièrement pertinents dans l'histoire des idées et pour notre recherche en particulier.

### 1.1.1. La traduction de Sophocle

Nous nous intéresserons tout d'abord à cette première œuvre publiée par Solger sous son propre nom, ou plutôt, davantage qu'à la traduction elle-même, au préambule qui, dans l'édition originale de 1808, ainsi que dans les rééditions des années suivantes<sup>2</sup>, la précède. Ce préambule a été repris par Tieck et Raumer dans le second volume des *Nachgelassene Schriften*, où il figure juste avant la *Schlegel-Rezension*.<sup>3</sup>

Le texte proposé dans les *Nachgelassene Schriften* est plus court que celui qui figure dans la traduction de Sophocle<sup>4</sup>. Les *Nachgelassene Schriften*, en effet, ne comportent pas la longue partie technique consacrée à la métrique grecque. Nous présenterons d'abord le texte tel qu'il a été reproduit dans les *Nachgelassene Schriften*, avant de revenir sur la partie ne figurant que dans la traduction de Sophocle.

#### 1.1.1.1. Argumentation du préambule

Dans les *Nachgelassene Schriften*, le préambule se divise en deux parties distinctes annoncées par Solger : une partie sur l'émergence du drame comme genre littéraire à Athènes, et plus particulièrement sur les tragédies de Sophocle, puis une partie

---

<sup>2</sup> Cf. bibliographie.

<sup>3</sup> Dans la mesure où le texte reproduit dans le volume 2 des *Nachgelassene Schriften* ne l'est pas à partir d'un manuscrit, mais à partir d'un texte déjà précédemment édité, nous considérerons que le travail de copie a été effectué de manière fiable. Quelques comparaisons ponctuelles nous ont permis d'établir une concordance entre les deux textes à l'orthographe près (la seule exception que nous avons remarquée concerne le dernier mot du passage transcrit dans les *Nachgelassene Schriften*, "zugesellt", pour "zugestellt" dans la traduction de Sophocle, resp. pp. 492 et LII). Nous citerons le texte à partir des deux paginations, celles de la *Sophokles-Übersetzung*, et celle des *Nachgelassene Schriften*.

<sup>4</sup> Une petite cinquantaine de pages dans les *Nachgelassene Schriften* (p. 445–492) contre 90 dans la traduction de Sophocle (p. I–XCI).

sur les questions de langue<sup>5</sup>. Mais auparavant, il expose, dans une introduction plus générale, la conception de la traduction qui a présidé à son travail.

### **Introduction du préambule: qu'est-ce qu'une traduction ?**

L'introduction au préambule a pour objectif, selon ce que Solger y affirme, de permettre à son lecteur de réévaluer les traductions à l'aune du travail qu'elles impliquent, et de leur restituer ce qu'il considère comme leur véritable fonction. D'une part, écrit-il, les traductions ont pour objectif de contribuer à la culture et au plaisir de ceux qui les lisent<sup>6</sup>; d'autre part, de donner une image vivante de l'époque qui constitue le contexte de leur naissance<sup>7</sup>. Ce qui signifie que, moins qu'un travail artistique, la traduction est un travail scientifique<sup>8</sup>, et que c'est à ce titre qu'il faut juger de son statut et de son degré de réussite.

Dénier au résultat de ce travail le statut d'œuvre d'art ne rend pas la tâche moins honorable ni moins fastidieuse<sup>9</sup>. Pour Solger en effet, la "revivification"<sup>10</sup> d'une époque et d'un texte anciens dans une traduction suppose un travail considérable, et n'est jamais réalisable de manière complète et parfaite.

En ce sens, il comprend donc sa traduction comme une contribution parmi d'autres à la tâche infinie<sup>11</sup> que représente la traduction de Sophocle. Le préambule a dans cette perspective pour objectif d'éclairer le lecteur sur les principes auxquels obéit le travail de Solger<sup>12</sup> et de fournir des informations (notamment historiques) nécessaires à l'entreprise telle qu'elle vient d'être décrite.

---

<sup>5</sup> Un plan qu'annonce Solger lui-même: "Es sei mir daher erlaubt, hier ganz kurz im Allgemeinen über den Sophokles und seine Nachbildung zu sprechen, und sodann auch etwas über seine äußeren Formen hinzuzufügen [...]" ; in: *NS*, vol. 2, p. 449 et *Sophokles-Übersetzung*, p. V.

<sup>6</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 445 et *Sophokles-Übersetzung*, p. I: "[...] denen, welche nicht im Stande sind diese Werke in ihren Grundsprachen zu lesen, einen neuen Weg zum Genuß und zur Bildung zu eröffnen."

<sup>7</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 445 et *Sophokles-Übersetzung*, p. I: "Der ächte Geist philosophisch-historischer Wissenschaft verlangt nämlich nicht bloß Nachrichten von dem Einzelnen, was in vorigen Zeitaltern gethan, gedacht, gebildet worden sey; er strebt vielmehr, als zu seinem letzten Ziele, dahin, das ganze Leben jener Zeitalter selbst zu seiner eigenen unmittelbaren und lebendigen Anschauung zu bringen."

<sup>8</sup> Cf. *NS*, vol. 2, pp. 446 et 447, et *Sophokles-Übersetzung*, pp. II et III.

<sup>9</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 447-448 et *Sophokles-Übersetzung*, p. III-IV.

<sup>10</sup> "Wiederbelebung"; cf. *NS*, vol. 2, p. 446-448 et *Sophokles-Übersetzung*, p. II-IV, et *infra*.

<sup>11</sup> "ein Versuch zur Lösung einer unendlichen Aufgabe"; cf. *NS*, vol. 2, p. 448 et *Sophokles-Übersetzung*, p. IV.

<sup>12</sup> "Die Grundsätze, wonach es unternommen wurde [...] werden hoffentlich noch deutlicher aus dem Folgenden erhellen"; cf. *NS*, vol. 2, p. 449 et *Sophokles-Übersetzung*, p. V.

## Première partie: la tragédie athénienne, les tragédies de Sophocle

La première partie du préambule progresse de considérations générales vers le sujet particulier de chacune des œuvres: Solger y présente d'abord les genres littéraires de la Grèce antique et en vient à chacune des pièces de Sophocle en particulier. Dans un premier temps, son exposé est plutôt du domaine de l'histoire littéraire. Il explique pourquoi le drame athénien constitue le point culminant de l'art poétique grec<sup>13</sup>. Après avoir posé la problématique du beau (une dialectique ici de l'un et du multiple<sup>14</sup>), Solger présente la poésie épique<sup>15</sup>, puis la poésie lyrique<sup>16</sup>, et enfin le drame comme synthèse de la poésie épique et de la poésie lyrique<sup>17</sup>.

Suivant ensuite la chronologie de l'histoire du théâtre grec, Solger présente le prédécesseur de Sophocle, Eschyle<sup>18</sup>, et ses principales pièces, les *Sept contre Thèbes*, *Prométhée* et les *Euménides*<sup>19</sup>. Il compare ensuite Eschyle et Sophocle, notamment dans leurs traitements respectifs des rapports entre l'individu et le destin<sup>20</sup>, et dans l'usage que chacun fait du chœur<sup>21</sup>.

A partir de là<sup>22</sup>, Solger propose pour chacune des pièces de Sophocle qu'il a traduites un résumé et une interprétation de l'intrigue, en commençant par *Ajax*<sup>23</sup>, les *Trachiniennes*<sup>24</sup> et *Philoctète*<sup>25</sup>.

Pour la présentation des autres tragédies, il procède de manière différente. Plutôt que de partir des pièces, Solger part des personnages, ou des types représentés

---

<sup>13</sup> "... das athenische Drama sei überhaupt der Gipfel aller poetischen Kunst der Griechen"; cf. *NS*, vol. 2, p. 449–450 et *Sophokles-Übersetzung*, p. VI.

<sup>14</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 450–452 et *Sophokles-Übersetzung*, p. VI–IX, notamment p. 450–451 et *Sophokles-Übersetzung*, p. VII: "Jedes Einzelne also aus der Vielheit muß das Wesen des Ganzen und Allgemeinen in sich tragen, denn sonst könnte es auf keine Weise zu dem Einen gehören; und insofern es dieses Wesen des Ganzen als ein Einzelnes an sich selbst ausdrückt, nennen wir es schön."

<sup>15</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 453 et *Sophokles-Übersetzung*, p. IX–XI.

<sup>16</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 454 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XI–XII.

<sup>17</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 455–456 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XII–XIII.

<sup>18</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 456–457 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XIII–XIV.

<sup>19</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 457–458 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XIV–XV.

<sup>20</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 458–460 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XV–XVII, notamment p. 458 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XV): "Was Äschylos so in seinen Grundkräften nach allen Seiten mit dem höchsten Schwunge der Phantasie, und mit nicht minder verständiger Kunst, zuerst nach seinem wahren Wesen vorgestellt hatte, das bildete Sophokles zum vollendeten und mit sich selbst übereinstimmenden Ganzen."

<sup>21</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 460–461 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XVII–XVIII.

<sup>22</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 461–470 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XVIII–XXVIII.

<sup>23</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 461–462 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XVIII–XX.

<sup>24</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 462–464 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XX–XXI.

<sup>25</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 464–465 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXI–XXIII.

dans plusieurs d'entre elles. Il propose d'abord une analyse commune d'*Electre* et d'*Antigone*, puisque, dans l'une comme dans l'autre, l'héroïne est une jeune femme vierge<sup>26</sup>. Après une brève analyse du caractère d'*Electre*<sup>27</sup>, Solger revient plus en détail sur *Antigone*<sup>28</sup>. Il passe enfin à Oedipe, qu'il présente tel qu'il apparaît dans *Oedipe Roi*<sup>29</sup>, puis dans *Oedipe à Colone*<sup>30</sup>. Pour *Oedipe à Colone*, Solger souligne encore deux points: d'une part, la perfection atteinte avec la représentation d'une "mort bienheureuse"<sup>31</sup>, d'autre part, l'achèvement linguistique de la pièce<sup>32</sup>. Après une remarque sur l'inexhaustivité de son interprétation de chacune des pièces<sup>33</sup>, Solger passe à une analyse de l'intrigue en général dans les pièces de Sophocle.

Il compare alors la "fable"<sup>34</sup> sophocléenne à celle d'Eschyle<sup>35</sup> et à celle d'Euripide<sup>36</sup>, afin de mettre en relief l'élégance avec laquelle Sophocle sait introduire les informations nécessaires au déroulement de la tragédie<sup>37</sup>. Il revient alors sur un débat philologique de l'époque portant sur la vraisemblance d'un fait de scène dans *Oedipe-Roi*<sup>38</sup>.

### Seconde partie du préambule: la langue de Sophocle

S'ouvre alors la seconde partie du préambule, dans laquelle Solger se donne pour tâche d'initier son lecteur à la langue sophocléenne. La comparant à la langue d'Eschyle

<sup>26</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 465–466 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXIII: "In der *Elektra* und *Antigone* offenbaren sich die höchsten sittlichen Gesetze in ihrer erhabensten und schreckenvollsten Würde. Das Werkzeug ihrer Handhabung ist in jedem dieser beiden Stücke eine Jungfrau."

<sup>27</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 466 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXIII–XXIV.

<sup>28</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 466–467 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXIV.

<sup>29</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 467–468 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXIV–XXVI.

<sup>30</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 468–469 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXVI–XXVIII.

<sup>31</sup> "So gibt es also auch schon für den einzelnen Menschen eine vollkommene Wiedervereinigung, und diese hat uns hier Sophokles in der erhabenen Feier eines *seligen Todes* vor Augen gestellt." ; cf. *NS*, vol. 2, p. 469. Le passage sur la "mort bienheureuse" est assez long et se poursuit également p. 470 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXVII–XXVIII.

<sup>32</sup> "ein ganz eigenthümlicher süßer Zauber des Wohllauts" ; cf. *NS*, vol. 2, p. 470 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXVIII.

<sup>33</sup> "Erschöpfen soll es ihre Bedeutung bei weitem nicht ..." ; cf. *NS*, vol. 2, p. 470–471 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XVIII–XXIX), ici p. 471 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXIX).

<sup>34</sup> Il parle lui-même de "*Fabel*" ; cf. *NS*, vol. 2, p. 471, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXX.

<sup>35</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 471, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXX.

<sup>36</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 472, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXX.

<sup>37</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 472–473; notamment p. 472 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXX): "Sophokles dagegen setzt uns immer in den Punkt, wo sich gerade die zerstreuten Fäden zur Vorbereitung der nahen Entscheidung vereinigen, und das Frühere weiß er meistens schon in den ersten Reden, oft aber auch später und wohl tief in das Stück hinein so kunstreich anzubringen, daß keine Absicht darin auffällt".

<sup>38</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 473–475, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXX–XXXIV.

et à celle d'Euripide d'une manière très générale, il en souligne la grande simplicité, et le caractère éminemment vivant<sup>39</sup>. Il compare ensuite Sophocle aux deux autres tragiques athéniens par rapport à chaque type de discours utilisé dans les tragédies, qu'il décrit un à un : d'abord les dialogues dans lesquels une personne tâche d'en convaincre une autre<sup>40</sup>, ensuite les échanges plus brefs<sup>41</sup>, puis les épanchements passionnés<sup>42</sup>, enfin le récit de ce qui n'est pas montré sur la scène, et notamment les récits faits par les messagers<sup>43</sup>. Il revient ensuite de la même manière sur les différents types de chœurs : les chœurs qu'il appelle "philosophiques"<sup>44</sup>, puis les louanges aux dieux et à la vie<sup>45</sup>, les chœurs passionnés<sup>46</sup>, enfin ceux qui décrivent le destin des personnages principaux<sup>47</sup>.

Après cette analyse de la langue de Sophocle, Solger revient sur les grands principes de traduction auxquels il a voulu se conformer et qu'il a déjà en partie laissé deviner à son lecteur<sup>48</sup>. Sa traduction ne saurait en aucun cas se présenter comme un ouvrage moderne<sup>49</sup>, mais doit au contraire respecter autant que faire se peut les spécificités antiques du texte, c'est-à-dire les tournures grecques<sup>50</sup> et les tournures proprement sophocléennes<sup>51</sup>. En outre, ce respect de la langue d'origine s'accompagne, pour Solger, du respect de la métrique du texte d'origine<sup>52</sup>. Pour ce faire, il est nécessaire de bien connaître la métrique grecque<sup>53</sup>, mais aussi de garder

<sup>39</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 475–477 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXXIV–XXXV); notamment p. 476 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXXIV): "Sein Ausdruck ist immer lebendig, innig, würdevoll, mäßig und höchst einfach."

<sup>40</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 477–478, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXXV–XXXVI.

<sup>41</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 478–479, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXXVII–XXXVIII.

<sup>42</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 480, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXXVIII–XXXIX.

<sup>43</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 481–483, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XL–XLII.

<sup>44</sup> "die, welche ich die philosophischen nennen möchte" (*in*: *Sophokles-Übersetzung*, p. XLII); cf. *NS*, vol. 2, p. 484–485, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLII–XLIV.

<sup>45</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 485, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLIV–XLV.

<sup>46</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 486, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLV.

<sup>47</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 486–487, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLV–XLVI.

<sup>48</sup> "Da es nothwendig mein Bestreben gewesen sein muß, alles das was ich in meinem Dichter sah, in der Übersetzung, so gut ich es vermochte, wieder auszudrücken, so ergibt sich aus allem Gesagten schon von selbst, welche Ideen mich bei diesem Werke geleitet haben." ; cf. *NS*, vol. 2, p. 487 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XLVI).

<sup>49</sup> "Denn ich wollte kein modernes Werk schreiben" ; cf. *NS*, vol. 2, p. 487, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLVI.

<sup>50</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 488–489, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLVII–XLVIII.

<sup>51</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 489, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLVIII–XLIX.

<sup>52</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 490–491 ; notamment p. 490 : "Zur vollkommenen Treue gehört nach der jetzt allgemein gewordenen Überseinstimmung aller gründlichen Kenner auch die genaue Nachbildung der metrischen Form dieser Kunstwerke. Hierüber muß ich nun noch einiges beifügen [...]" (*Sophokles-Übersetzung*, p. XLIV–L).

<sup>53</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 490–491, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLIX–L.

présent à l'esprit le fait que les tragédies grecques étaient accompagnées de musique et donc, pour ainsi dire, chantées, bien que l'époque moderne ne dispose que de peu d'indications quant à la forme de cet accompagnement musical<sup>54</sup>.

### **Passages du préambule ne figurant pas dans les *Nachgelassene Schriften***

C'est sur cette remarque que s'achève le texte dans les *Nachgelassene Schriften*, c'est-à-dire sans véritable conclusion. Tout le passage figurant entre la remarque sur la musique et la conclusion du préambule, qui manque dans les *Nachgelassene Schriften*, consiste en une analyse détaillée des règles de la métrique grecque telles que Solger y a recours dans ses traductions. Sans revenir sur le détail de ces pages très techniques, indiquons-en les grandes lignes et les points qui, ne relevant pas de la seule technique, nous semblent importants pour la compréhension des thèses défendues ici par Solger.

Il évoque d'abord différents types de vers utilisés par Sophocle (trimètre iambique<sup>55</sup>, iambes et trochées en général<sup>56</sup>), et revient dans ce contexte sur les rapports entre la longueur des syllabes et la musique qui accompagnait leur diction<sup>57</sup>. Il est alors question des différents aspects que la traduction du trimètre sophocléen suppose de prendre en compte, et d'abord les types de vers utilisés : l'usage des dactyles<sup>58</sup>, des iambes<sup>59</sup>, et des spondées<sup>60</sup>. Il revient ensuite sur le traitement des césures (césure principale<sup>61</sup>, césures secondaires<sup>62</sup>), avant d'évoquer des types de vers moins fréquents chez Sophocle (le dimètre anapestique<sup>63</sup>, l'antispastique<sup>64</sup>, les hexamètres et tétramètres dactyliques<sup>65</sup>, les vers glykoniques<sup>66</sup>, les vers iambiques<sup>67</sup>,

---

<sup>54</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 491–492, et *Sophokles-Übersetzung*, p. L–LI; notamment p. 491 : “Es läßt sich hier nicht, vielleicht anderswo, gründlich ausführen, hat aber immer den höchsten Grad der Wahrscheinlichkeit, daß bei den Griechen metrische und musikalische Komposition der poetischen Rede völlig eins und dasselbe waren. Nur auf die ganze Natur dieser Künste bei diesem Volke will ich mich hier berufen. Was in Versen war, wurde gesungen, [...]” (*Sophokles-Übersetzung*, p. L).

<sup>55</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LII.

<sup>56</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LII–LIII.

<sup>57</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LIII–LIV, notamment p. LIV.

<sup>58</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LV–LVI : Solger s'oppose à l'usage systématique de dactyles dans la traduction.

<sup>59</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LVI–LVII.

<sup>60</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LVII–LVIII.

<sup>61</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LIX–LX.

<sup>62</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LX–LXI.

<sup>63</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXI.

<sup>64</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXIV–LXVII.

<sup>65</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXVII.

<sup>66</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXVIII–LXIX.

<sup>67</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXX–LXXI.

les choriambes<sup>68</sup>, enfin les vers ioniques, crétiques et les péons<sup>69</sup>).

Puis, dans une dernière partie<sup>70</sup>, il évoque les problèmes posés plus spécifiquement par la langue allemande, et notamment la langue versifiée, comme langue d'arrivée de la traduction. Ainsi, la force (*Stärke*) de l'accent en allemand ne correspond pas nécessairement à la longueur des syllabes en grec; de plus, en allemand, l'accent est porté en fonction de la signification, alors qu'en grec, il est purement musical<sup>71</sup>. Cependant, l'allemand présente tout de même des avantages pour la traduction du grec<sup>72</sup>. Mais si la fidélité au texte d'origine est bien nécessaire pour tirer parti de cet avantage, il ne faut pas en oublier pour autant la structure de l'allemand<sup>73</sup>. Solger expose ainsi pour finir la façon dont il a, en partant de ce principe, pris en considération l'économie des syllabes par rapport à leur longueur, leur accentuation et leur signification<sup>74</sup> (syllabes faibles, syllabes longues successives<sup>75</sup>, accents principal et secondaire en allemand<sup>76</sup>, syllabes courtes accentuées en grec<sup>77</sup>).

Enfin, il termine sur une présentation de l'ensemble de son ouvrage: le texte grec sur lequel il s'appuie<sup>78</sup>, les différentes annexes que contient chaque volume (notes sur le texte grec<sup>79</sup>, notes mythologiques<sup>80</sup>), les fragments qu'il a choisi de traduire<sup>81</sup>, et

---

<sup>68</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXIII.

<sup>69</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXII–LXXIV.

<sup>70</sup> A partir de la page LXXV de la *Sophokles-Übersetzung*.

<sup>71</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXVIII.

<sup>72</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXI–LXXXII, notamment p. LXXXI: “Dennoch ist es immer ein sehr schätzenswerther und wesentlicher Vorzug, der die deutsche Sprache vor allen übrigen neuen auszeichnet, daß ihre Sylben wirklich ein regelmäßiges, fest stehendes und bedeutungsvolles Verhältniß gegen einander haben; und wie wichtig das sei, haben wir gesehn, da die Erfindung der wahren, hierauf beruhenden Kunst durch Voß auf immer einen bedeutenden Abschnitt in der Geschichte der deutschen Gelehrsamkeit und Literatur bezeichnen wird. Diesen Vorzug müssen wir also allerdings benutzen, um etwas hervorzubringen, das den Schein der alten Verskunst habe, und uns so ein, wenn gleich schwaches und sehr getrübttes Bilde von derselben zu verschaffen.”

<sup>73</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXII–LXXXIII.

<sup>74</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXIII–LXXXIX.

<sup>75</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXIV.

<sup>76</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXVI.

<sup>77</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXVII.

<sup>78</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXIX: “Was den griechischen Text betrifft, so habe ich mich veranlaßt gefunden, die Bruncksche Ausgabe als meine Norm anzunehmen, ohne jedoch die älteren Lesarten und die neueren kritischen Arbeiten aus den Augen zu verlieren.” Il s'agit de Erfurdt et Hermann (cf. *infra* dans le prologue), mais aussi de Wolf et Spalding (cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804; cf. annexes)

<sup>79</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. XC.

<sup>80</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. XC.

<sup>81</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. XC–XCI: Il s'agit de ceux “welche an sich etwas Schönes

la biographie de Sophocle qu'il propose<sup>82</sup>.

Puis il conclut le préambule en ces termes :

Je m'estimerais heureux si des connaisseurs considéraient que l'esprit de cet ouvrage, et les aspirations de son auteur en général, ne sont pas indignes d'être encouragés. Car je suis loin de présumer avoir une connaissance et une maîtrise telles que je n'eusse point, de diverses manières, commis des erreurs de détail – ce que mes lecteurs et juges voudront bien avoir la grâce de pardonner.<sup>83</sup>

### 1.1.1.2. Reprise des idées fortes du préambule

Nous ne reviendrons pas de manière exhaustive sur la doctrine élaborée ici. De nombreux éléments y témoignent davantage de la culture érudite de Solger en matière de philologie que d'une véritable originalité intellectuelle. Nous ne reprendrons ici que les idées qui nous ont semblé les plus fortes, d'une part, pour mettre davantage en évidence la méthode qui préside à leur articulation et qui, on le verra, est ici essentielle, d'autre part, parce que la lecture de ce texte est en partie déterminée par une anticipation sur les thèses d'*Erwin*, que nous proposons de développer comme telles ultérieurement.

#### Le travail sur la notion d'imitation

Soulignons d'abord la façon dont Solger a recours, dans le préambule à la traduction de Sophocle, à la notion d'imitation. Il l'invoque en effet dans des sens et à des titres différents : il décrit en termes de rapports de "modèle" (*Urbild*) à "reproduction" (*Abbild*) les différences entre poésie lyrique et poésie épique d'abord<sup>84</sup>, puis la perfection même du genre dramatique<sup>85</sup>. Plus tard, dans *Erwin*, il critiquera cette

---

und Bedeutendes ausdrücken."

<sup>82</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. XCI : "Die kurze Nachricht von dem Leben des Sophokles, welche dieser Vorrede unmittelbar folgt, enthält hauptsächlich zusammengezogen das, was Lessing in seiner kleinen Schrift darüber gesammelt hat."

<sup>83</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. XCI : "Glücklich würde ich mich schätzen, wenn Kenner den Geist dieses Werkes und das Streben des Verfassers im Allgemeinen nicht der Aufmunterung unwerth fänden. Denn keineswegs traue ich mir Kenntniß oder Meisterschaft genug zu, um nicht im Einzelnen auf mancherlei Weise gefehlt zu haben. Welches denn meine Leser und Beurtheiler wohlwollend entschuldigen mögen."

<sup>84</sup> Cf. par exemple *in* : *NS*, vol. 2, p. 454 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XI) : "Wenn die epische Poesie, wie das Vorige zeigen sollte, von der Einheit des Urbildes und Abbildes ausging, so nimmt die lyrische den entgegengesetzten Weg und beruht auf der Verschiedenheit des Ideals und des Einzelnen."

<sup>85</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 456 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XII–XIII : "Diese Gattung drückt das ihr eingepflanzte Wesen eines Ganzen aus durch Maß und Gleichgewicht, wodurch sie das Abbild des Ideals, also mit diesem gleich unendlich ist [...]".

approche dans laquelle l'art est considéré comme la poursuite d'un idéal – une conception qu'il mettra alors dans la bouche du personnage d'Anselme<sup>86</sup>.

C'est dans un sens tout à fait différent du terme d'imitation qu'il écrit que le théâtre en général, et la tragédie en particulier, imitent la vie humaine<sup>87</sup>.

Enfin, dans un troisième sens et en utilisant un terme différent, il affirme que son travail de traduction ne constitue pas une "imitation" (*Nachahmung*) de Sophocle<sup>88</sup>, mais une "reconstitution"<sup>89</sup> de celui-ci. C'est au sens d'une telle reconstitution que l'exercice de la traduction est défini comme une copie :

Pour parvenir à cette fin, c'est-à-dire à la présentation d'une vie complète dans la réalité de son apparence, il faut que la recherche infatigable du singulier s'unisse par le lien le plus étroit avec l'esprit vivifiant de l'universel. Cette revivification doit être tentée de toutes les façons possibles, sous toutes les formes possibles, au premier chef dans des développements historiques, mais aussi par des reconstitutions qui s'en rapprochent, et dont relèveront également des copies d'œuvres d'art dans lesquelles l'universel et le singulier seront représentés dans l'unité la plus intime, et avec le plus de rigueur possible. [...] Les traductions aussi font partie de ces copies dont le but doit donc être de nous donner, avec les moyens d'accès qui sont les nôtres, une intuition, vivante pour nous, d'une œuvre d'art antique telle qu'elle existait jusque dans ses relations à son époque d'origine.<sup>90</sup>

---

<sup>86</sup> Cf. *Erwin*, p. 78–86, ainsi que Boucher, 1934, p. 146–150; Decher, 1995, p. 93–128; Galland-Szymkowiak, 2000, p. 65–70.

<sup>87</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 455–456 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XII–XIII), notamment p. 456 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XIII): "Eine solche Nachahmung aber, welche das lebendige Wesen des Ganzen so ungetheilt und vollkommen nachahmt und im vollsten Sinne das Wirkliche wiederholt, muß auch selbst als das Wirkliche in der höchsten Bedeutung des Worts sich darstellen, der Gegenstand selbst muß sich als gegenwärtig zeigen. Ja die öffentliche Vorstellung dieser Kunstwerke war auch selbst der höchste Gipfel des gemeinschaftlichen Lebensgenusses der athenischen Bürger, und diese Festspiele waren ihnen nicht von geringerem Wert, trugen nicht weniger zu dem Glanz und der Würde ihres Staates bei als ihre Kriegsheere und Volksversammlungen". Nous reviendrons sur ce point à propos du compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques (cf. **1.1.3**).

<sup>88</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 446 (*Sophokles-Übersetzung*, p. II): "Leicht könnte man dieses so mißverstehen, als sollte eine solche Wiederbelebung eine Erneuerung der Kunst für die jetzige Zeit, etwa die Herbeiführung eines neuen Kunstalters nach ehemaligen Mustern seyn".

<sup>89</sup> "*Nachbildung*", "*nachbilden*" en allemand, sont des termes dont le français "reconstitution" et "reconstituer" ne rendent en fait qu'imparfaitement compte.

<sup>90</sup> "Zu einem solchen Zwecke, der Darstellung eines vollständigen Lebens in seiner wirklichen Erscheinung, muß sich die unermüdliche Durchforschung des Einzelnen mit dem belebenden Geiste des Allgemeinen auf das innigste vereinigen. Diese Wiederbelebung muß auf alle mögliche Arten und unter allen möglichen Formen versucht werden, zuvörderst in historischen Entwicklungen, dann aber auch in sich annähernden Nachbildungen, wozu dann solche Kopien der Kunstwerke gehören werden, in welchen Allgemeines und Einzelnes in der innigsten Einheit und so streng wie möglich wieder dargestellt werden. [...] Zu

Cette “reconstitution” de l’esprit de Sophocle, que Solger se donne pour tâche dès le début du préambule, il la revendique également au niveau de la langue<sup>91</sup>.

On peut ainsi repérer dans ce texte une conception tout à fait classique de l’imitation (*Nachahmung eines Urbilds*, imitation d’un modèle, ou bien *eines Ideals*, d’un idéal, *durch ein Abbild*, par une reproduction) et, dans le même temps, l’émergence d’une notion polyvalente de reconstitution (*Nachbildung*). Cette coprésence de deux concepts concurrents nous semble aller dans le sens d’une prise de distance de Solger par rapport à la notion classique d’imitation. Or, cette prise de distance s’opère également à partir d’autres concepts classiques que l’on rencontre dans ce texte.

### **Remise en question des canons tragiques classiques**

On retrouve en effet un phénomène similaire au niveau du travail effectué par Solger sur les canons tragiques classiques. D’une manière générale, et bien qu’il cite Aristote à plusieurs reprises<sup>92</sup>, l’interprétation que propose Solger des tragédies de Sophocle tend à se démarquer nettement d’une lecture classique ou classicisante, notamment lorsqu’il analyse les pièces une par une.

Ainsi, dans son interprétation d’*Ajax*, Solger défend la structure de la pièce contre des interprétations qui y voient une entorse à la règle d’unité d’action<sup>93</sup> ; dans les *Trachiniennes*, il justifie la présence de deux personnages principaux (Heraklès et Déjanire) contre la règle d’unité de personnage<sup>94</sup> ; dans *Philoctète*, il refuse de dénoncer la représentation sur scène de la douleur physique, alors même que celle-ci s’oppose aux règles classiques<sup>95</sup>. Mais l’exemple le plus marquant en ce sens nous semble être la façon dont il aborde la question de la vraisemblance dans le traitement de l’intrigue. C’est son interprétation d’*Oedipe Roi* qui lui donne l’occasion d’aborder cette question.

---

diesen Kopien gehören denn auch die Übersetzungen, deren Zweck also sein muß, ein altes Kunstwerk, so wie es im Alterthum selbst in allen seinen Beziehungen zu seiner Zeit da war, uns durch unser eigenthümliches Organ wieder zur lebendigen Anschauung bringen zu helfen.” Cf. *NS*, vol. 2, p. 446–447, et *Sophokles-Übersetzung*, p. II–III.

<sup>91</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 2, p. 490: “Zur vollkommenen Treue gehört nach der jetzt allgemein gewordenen Uebereinstimmung aller gründlichen Kenner auch die genaue Nachbildung der metrischen Form dieser Kunstwerke” ; sur le style à adopter, cf. également *NS*, vol. 2, p. 488–489 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XLIX).

<sup>92</sup> Cf. *NS*, vol. 2, pp. 452 (note), 459 (note), 462 (dans deux notes), 473, 474, 478 (note), 492 (note) ; resp. pp. VIII–IX, XVI, XIX, XX, XXXI, XXXVII et LI de la *Sophokles-Übersetzung*.

<sup>93</sup> Et, dans une moindre mesure, de lieu, à partir du vers 974. Sur *Ajax*, cf. *NS*, vol. 2, p. 461–462 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XVIII–XIX).

<sup>94</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 463 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XX–XXI).

<sup>95</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 464 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXI–XXII).

Contre Aristote et contre Voltaire, entre autres<sup>96</sup>, Solger affirme qu'il n'y a pas à s'étonner que, dans *Oedipe Roi*, Oedipe ne sache encore rien de précis sur les circonstances de la mort de son prédécesseur. En justifiant cette affirmation par des arguments fondés sur une vraisemblance *historique*, Solger montre qu'il aurait surtout été étonnant, étant donné la situation dans laquelle se trouvait Oedipe, qu'il se soit préoccupé plus tôt d'en savoir davantage<sup>97</sup>. Solger oppose ici, aux objections habituelles, des arguments philologiques fondés sur une connaissance historique du monde grec.

Il adoptera la même position en 1809 lorsque, interrogé par Abeken il proposera une interprétation du vers 909 d'*Antigone*<sup>98</sup>. Dans le préambule à la traduction de Sophocle, l'amorce de rupture avec le modèle de la tragédie classique française s'effectue principalement dans la présentation-interprétation des pièces elles-mêmes, où l'on est, également dans l'analyse des personnages principaux, face à une analyse qui prendra toute sa force dans *Erwin*.

### **Emergence de figures tragiques**

La présentation des pièces une par une nous semble en effet également importante, parce que l'on peut y voir émerger des figures tragiques. Notons tout d'abord que la tendance de Solger à interpréter les pièces à partir de leurs personnages principaux semble devenir un parti-pris théorique avec la présentation simultanée et commune d'*Electre* et d'*Antigone*<sup>99</sup>.

Il introduit les deux héroïnes comme un type, celui de la jeune fille vierge. C'est après avoir exposé en quoi consiste ce "type" qu'il insiste sur la spécificité d'Antigone, et en fait non plus seulement un type, mais une figure, au sens où il l'érige en symbole. Antigone, comme figure tragique, symbolise alors la rébellion contre les lois humaines au nom des lois divines.<sup>100</sup>

---

<sup>96</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 473 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXXI). Sur l'*Oedipe* de Voltaire, cf. aussi *Schlegel-Rezension*, p. 429.

<sup>97</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 474–475, notamment p. 475 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXXIII): "Wußte er auch, daß den Laios Räuber erschlagen hatten, so wußte er deshalb nicht, daß er selbst es gethan hatte; näher nachzuforschen, war kein Grund da, und hätte Jokaste ihm den Ort der That und alles, was sie wußte, auseinander gesetzt, so würden wir wieder fragen können, warum sie das that."

<sup>98</sup> Il développera alors les arguments philologiques et historiques qui jouent en faveur du texte de Sophocle (cf. Baillot, 2001). Sur ce point, cf. aussi **1.1.3.2**.

<sup>99</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 465, et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXIII.

<sup>100</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 466–467 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXIII–XXIV). La différence est frappante avec les quelques lignes consacrées à la seule *Electre* (p. 466), présentée comme une fille luttant contre sa mère: "In der Elektra freilich finden wir sie oft ein wenig herber; aber hier braucht auch die treue Rächerin des Vaters nicht allein eine größere Anstrengung zum Kampf mit ihrer eigenen Mutter [...]"

C'est Oedipe qu'il présente ensuite comme une figure tragique, ne distinguant pas véritablement entre l'Oedipe d'*Oedipe Roi* et l'Oedipe d'*Oedipe à Colone*. La distinction est pour l'essentiel implicite et peut être déduite de la succession des tableaux dans lesquels Solger dépeint le roi de Thèbes. Présenté d'abord comme symbole de l'inconscience et de l'inanité humaine, ignorante et impuissante face à son propre destin<sup>101</sup>, il est présenté, à partir d'*Oedipe à Colone*, comme le symbole d'une mort bienheureuse<sup>102</sup>. Sans être contradictoires, ces deux représentations se prolongent dans l'histoire du personnage ; ainsi, Oedipe constitue aux yeux de Solger un point culminant dans l'art :

Celui qui est touché par la main du destin, sa personne est déjà, par là même, un objet sacré pour nous, et nous attendons que l'art, après nous avoir ébranlés avec l'agonie du temporel, nous montre aussi la façon dont il est lui-même marqué du sceau de l'éternité. Cette tâche suprême de l'art a été résolue dans *Oedipe à Colone*.<sup>103</sup>

Si Oedipe constitue un tel point culminant dans l'art aux yeux de Solger<sup>104</sup>, c'est, d'après ce qu'il en dit dans le préambule à la traduction de Sophocle, parce que celui-ci incarne de manière emblématique le conflit tragique et sa résolution. En ce sens, les ébauches de réflexion de Solger sur le tragique, dans la traduction de Sophocle, portent, davantage que sur le concept de tragique en lui-même, sur des figures telles qu'Antigone, et surtout Oedipe, présentées comme essentiellement porteuses du conflit tragique.

### 1.1.1.3. La méthode philologique

Pour repérer les grandes lignes de cette méthode (qui se met en place dans sa première œuvre), on peut se pencher sur la traduction elle-même, mais aussi sur ce qu'en dit

<sup>101</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 467–468, par exemple p. 468 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXVI) : “Es ist geschehen, wir schauern, daß es geschehen ist, nicht daß es gethan ward, und durch wen es geschah, der es nicht that, der muß in solcher inneren Entzweiung wohl gegen sich selber wüthen.”

<sup>102</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 469 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXVII), notamment le passage suivant : “So gibt es also auch schon für den einzelnen Menschen eine vollkommene Wiedervereinigung, und diese hat uns hier Sophokles in der erhabenen Feier eines *seligen Todes* vor Augen gestellt”.

<sup>103</sup> “Wen die Hand des Schicksals so traf, dessen Person ist uns schon dadurch ein heiliger Gegenstand, und von der Kunst, nachdem sie uns durch das Unterliegen des Zeitlichen erschüttert hat, erwarten wir, daß sie es uns nun auch darstelle, wie ihr eben dadurch das Siegel des Ewigen aufgedrückt wurde. Diese höchste Aufgabe der Kunst ist im *Ödipus in Kolonos* gelöst worden.” (cf. *NS*, vol. 2, p. 468 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXVI).

<sup>104</sup> Un point de vue auquel il restera fidèle dans la suite de son œuvre, notamment esthétique ; cf. *Erwin*, p. 390–391, mais surtout p. 237 et *Schlegel-Rezension*, p. 416–417.

le préambule. Nous nous appuyons pour l'essentiel sur ce texte pour repérer les principes essentiels observés par Solger dans sa traduction de Sophocle.<sup>105</sup>

### La scientificité

Les toutes premières pages qui, comme nous l'avons vu<sup>106</sup>, jouent un rôle d'introduction au reste du préambule, constituent l'énonciation du programme dont le préambule et la traduction elle-même représentent l'illustration. Les principes observés par Solger y sont exprimés à plusieurs reprises; c'est en particulier le cas pour son exigence de scientificité.

L'omniprésence du terme de "science" (*Wissenschaft*)<sup>107</sup> en souligne le caractère essentiel; encore faut-il noter ici que Solger y a abondamment recours dans ce texte: d'une part, pour affirmer la scientificité de la méthode philologique dans un sens très général, d'autre part, afin de définir son travail par rapport à d'autres approches scientifiques dont la traduction en général, et la sienne en particulier, se distinguent.

La science de la traduction telle que Solger la définit ici est, tout comme la science philologique historico-philosophique (dont elle est cependant distincte<sup>108</sup>), une tâche de reconstitution (*Nachbildung*), par opposition au travail poétique de création:

Car créer à partir de rien, produire la matière elle-même, la présenter à partir de ce que notre cœur possède en propre au plus profond de lui-même, tout cela est nécessaire à l'œuvre d'art et ne peut se trouver dans les traductions: elles ne sont ni en droit ni en mesure de l'offrir. Il s'agit d'une effcience plus érudite qu'artistique [...]<sup>109</sup>

L'érudition dont se réclame ici Solger, c'est donc une érudition philologique. C'est du moins ce que suggère le discours qu'il tient sur ses maîtres *ès* philologie, qu'il cite du

---

<sup>105</sup> Sur la genèse de cette méthode, et singulièrement sur les apports philologiques de J. H. Voß le jeune, cf. **3.1.1.**

<sup>106</sup> Cf. **1.1.1.1.**

<sup>107</sup> Répété six fois en trois pages (cf. *NS*, vol. 2, p. 445–448, et *Sophokles-Übersetzung*, p. I–V).

<sup>108</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 445–446 et *Sophokles-Übersetzung*, p. I–II: elle n'en est en effet qu'une partie (cf. *NS*, vol. 2, p. 446; *Sophokles-Übersetzung*, p. II: "Zu einem solchen Zwecke, der Darstellung eines vollständigen Lebens in seiner wirklichen Erscheinung, muß sich die unermüdliche Durchforschung des Einzelnen mit dem belebenden Geiste des Allgemeinen auf das innigste vereinigen. Diese Wiederbelebung muß auf alle mögliche Arten und unter allen möglichen Formen versucht werden, zuvörderst in historischen Entwicklungen, dann aber auch in sich annähernden Nachbildungen, wozu dann solche Kopieen der Kunstwerke selbst gehören werden, in welchen Allgemeines und Einzelnes in der innigsten Einheit und so streng wie möglich wieder dargestellt werden").

<sup>109</sup> "Denn die Schöpfung aus nichts, die Erzeugung des Stoffs selbst, die Darstellung aus der innersten Eigenthümlichkeit des Gemüths heraus, welches alles zum Kunstwerke nothwendig ist, darf und kann hier nicht sein. Es ist hier mehr eine gelehrte als künstlerische Wirksamkeit [...]" ; cf. *NS*, vol. 2, p. 447 (*Sophokles-Übersetzung*, p. III).

bout des lèvres. Il évoque Friedrich August Wolf sans le nommer et sans se réclamer de son école<sup>110</sup>. Lorsqu'il définit le degré de précision avec lequel il reproduit la langue grecque, il s'appuie explicitement sur les principes de Voß, auxquels il affirme cependant se rallier avec des réserves<sup>111</sup>. Les principes de ces deux maîtres sont ceux sur lesquels il s'appuie, comme en témoigne notamment son exigence de scientificité philologique.

Pour Solger, la rigueur scientifique doit s'exprimer dans le travail de "reconstitution", qui sera double, puisqu'il devra rendre compte de l'œuvre à la fois dans son esprit et dans sa lettre :

... si l'on considère quelle pénible mise en pièces de chaque détail en constitue le préliminaire [i. e. aux traductions], et l'esprit qui doit ensuite animer ces membres épars sans être dissemblable de celui qui habitait le texte original,

---

<sup>110</sup> "Der ächte Geist philosophisch-historischer Wissenschaft verlangt nämlich nicht bloß Nachrichten von dem Einzelnen, was in vorigen Zeitaltern gethan, gedacht, gebildet worden sey; er strebt vielmehr, als zu seinem letzten Ziele, dahin, das ganze Leben jener Zeitalter selbst zu seiner eigenen unmittelbaren und lebendigen Anschauung zu bringen. Dieses Ziel ist unerreichbar, aber eben deswegen einem unendlichen Streben nothwendig, und die Philologie (wie wir sie von ihrem wichtigsten Bestandtheil am liebsten nennen wollen) kann sich ihm bis zu zauberhaften Wirkungen nähern, wie noch neulich eine Abhandlung über die Alterthumswissenschaft von einem großen Meister derselben ausgeführt hat." (cf. *NS*, vol. 2, p. 445–446 et *Sophokles-Übersetzung*, p. I–II). Il y a tout lieu de penser que Solger fait allusion ici à Friedrich August Wolf, qui avait publié en 1807 sa *Darstellung der Alterthumswissenschaft nach Begriff, Umfang und Wert* chez Reimer.

<sup>111</sup> "Viele treffliche, unserer Sprache ganz neue und ihr bei tieferer Ansicht doch natürliche Wendungen, zum Beispiel, deren sich Voß im Homer und anderen Werken dieser Art bedient hat, würden in einem deutschen Sophokles sehr am unrechten Orte seyn; dagegen müssen in diesem neue Kühnheiten vorkommen, welche jener bewundernswürdige Meister der Übersetzungskunst der Natur seiner Vorbilder nach vielleicht nie hat wagen können." (cf. *NS*, vol. 2, p. 490 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLIX). De même, il opte pour une position très prudente par rapport aux textes proposés par Hermann et Erfurdt; cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXIX–XC: "Was den griechischen Text betrifft, so habe ich mich veranlaßt gefunden, die Bruncksche Ausgabe als meine Norm anzunehmen, ohne jedoch die älteren Lesarten und die neueren kritischen Arbeiten aus den Augen zu verlieren. Die Verdienste neuerer Kritiker, besonders *Hermanns* und *Erfurds*, um diesen Dichter, erkenne ich vollkommen an. Manche ihrer Meinungen sind aber immer noch zu sehr in Untersuchungen selbst begriffen, als daß ich ihnen überall hätte folgen können, und wenn ich öfters von ihnen abgewichen bin, ja ihnen wohl zu widersprechen gewagt habe, so möge man es darauf schieben, daß sie bei *mir* wenigstens noch nicht vollkommene Ueberzeugung bewirkt hatten. In der That ist besonders die Kritik der griechischen Metrik immer noch sehr schwankend, welches zum Theil am Mangel historischer Quellen liegt, und man kann daher nicht getadelt werden, wenn man das, was man von dem Wiederhersteller dieser ganzen Disciplin, *Hermann*, gelernt hat, im Einzelnen, seiner eigenen Beurtheilung nach, anzuwenden sucht. Möchte es mir nur so gut gelungen sein, daß dieser berühmte Mann in meiner Nachahmung im Ganzen die köstlichen Melodien wiedererkannte, die er uns zuerst in den Werken der Alten hören gelernt hat."

alors on peut reconnaître aisément que l'on s'approche ici des exigences scientifiques les plus élevées.<sup>112</sup>

Revenons d'abord sur la reproduction de la lettre. Ce dont Solger tient d'abord à restituer la teneur, dans sa traduction, c'est un contexte culturel au sens large<sup>113</sup>. L'ensemble du préambule, qui va du plus général (l'art poétique grec) au plus particulier (l'imitation des vers des tragédies de Sophocle), procède de ce principe : à chacune des étapes (qu'il soit question de l'art dramatique athénien, de la tragédie chez Sophocle, de chacune des tragédies sophocléennes, de l'intrigue dramatique, de la vraisemblance, ou de la langue), Solger s'attache à déterminer les faits de culture dont sa traduction a pour objectif de rendre compte. Ainsi, concernant la langue qu'il utilise pour traduire celle de Sophocle, Solger dit prendre en compte les éléments suivants : les spécificités de la langue grecque<sup>114</sup>, les spécificités de la langue sophocléenne<sup>115</sup>, les spécificités de chaque type de discours dans la tragédie<sup>116</sup>, et les spécificités de chaque type de vers<sup>117</sup>.

### Point d'achoppement de la rigueur scientifique

Mais la rigueur de transcription mise en avant ici se trouve confrontée à la contradiction que Solger avait initialement tenté d'éviter, et qui tient au fait qu'il veut traduire un texte *poétique*. L'exactitude scientifique doit se plier à l'exception que constitue la langue, car pour aussi proches que Solger considère le grec ancien et l'allemand, ainsi que les cultures propres à ces deux langues<sup>118</sup>, il confesse que

---

<sup>112</sup> "... wenn man bedenkt, welche mühsame Zergliederung des Einzelnen ihnen vorhergehen, und wie nachher diese zerlegten Glieder ein Geist wieder bewegen muß, der dem ursprünglich inwohnenden nicht unähnlich sey, dann erkennt man leicht, daß man sich hier den höchsten wissenschaftlichen Forderungen nähert" ; cf. *NS*, vol. 2, p. 447–448 (*Sophokles-Übersetzung*, p. IV).

<sup>113</sup> C'est en ce sens qu'il dit ne pas vouloir produire une œuvre moderne, mais "transposer" une œuvre antique : "Denn ich wollte kein modernes Werk schreiben, sondern gerade ein alterthümliches in unsere Sprache übertragen" ; cf. *NS*, vol. 2, p. 487 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLVI. On retrouve la même démarche dans la discussion autour d'*Oedipe Roi* p. 472–474 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXXI–XXXIII), et dans le débat de 1809 avec Abeken autour du vers 909 d'*Antigone* (cf. Baillot, 2001 et *supra*).

<sup>114</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 487–488, notamment p. 488 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XLVII) : "Diese Eigenthümlichkeiten durften also meines Erachtens nicht verwischt werden, wenn das Werk einmal ein Werk des Alterthums bleiben sollte, auch da nicht, wo die gewöhnliche Denkweise oder wohl gar Ziererei mancher heutiger Leser einen Anstoß nehmen könnte."

<sup>115</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 489–490 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XLVIII).

<sup>116</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 477–487 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XXXV–XLVI).

<sup>117</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 490–492 (*Sophokles-Übersetzung*, p. L–LXXXIX).

<sup>118</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 487 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XLVI) : "Denn ich wollte kein modernes Werk schreiben, sondern gerade ein alterthümliches in unsere Sprache übertragen, welche wegen einer gewissen Ähnlichkeit der Völker selbst, unter allen neuern am meisten fähig ist

sa traduction a achoppé sur tel ou tel point<sup>119</sup>, ou n'a pas satisfait aux exigences techniques en termes de fidélité<sup>120</sup> si bien qu'il a été amené à introduire des tournures nouvelles<sup>121</sup> ou à s'en remettre au sens poétique de son lecteur<sup>122</sup>. Pour se justifier de cette audace, Solger fait appel à l'autorité des grands auteurs de langue allemande :

Il faut bien voir aussi, d'une manière générale, que même chacun de nos bons auteurs allemands a une langue qui lui est spécifique et qui exige d'être connue avant de pouvoir être savourée, et que dans chaque imitation d'une œuvre ancienne, il faut aussi oser quelques nouveautés, précisément parce qu'il y a là un modèle d'origine nouveau.<sup>123</sup>

La scientificité exigée par Solger entre sur ce point en conflit avec le deuxième *requisit* fondamental de sa méthode philologique : la restitution de la "vie" inhérente à l'œuvre d'origine.

### Deuxième principe méthodologique : la "revivification"<sup>124</sup>

Le terme de "vie" recouvre un concept bien plus diffus que celui de "science", et ce d'autant plus qu'il traverse tout le texte du préambule avec des acceptions différentes, le plus souvent nettement distinctes du sens courant d'existence humaine<sup>125</sup>.

Solger écrit à plusieurs reprises que la tâche de son travail consiste en une restitution de la "vie" que recèlent les œuvres de Sophocle<sup>126</sup>, ou en une

---

griechische Ideen auszusprechen und griechischen Ausdruck nachzubilden." Sur ce point, cf. aussi *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXI–LXXXIII, notamment p. LXXXII.

<sup>119</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 489 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XCI.

<sup>120</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXVII–LXXXIX, notamment p. LXXXIX, après avoir donné un exemple : "Also ist er [i. e. der Vers] auf jeden Fall technisch unrichtig. Dennoch wollte ich lieber den lebendigeren und rascheren Ausdruck zu erreichen suchen, als mich ganz auf den regelmäßigeren Dochmius einschränken. Diese sind Beispiele einer Maxime, nach der ich in vielen solchen Fällen das richtige Maß nicht gewählt habe, um nur einen lebendigeren Rhythmus hervorzubringen."

<sup>121</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 490 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XLIX).

<sup>122</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXVI : "Indessen können wir eine vollkommene Strenge hierin nicht durchsetzen und müssen dabei auf das metrische Verständniß und die poetische Aussprache des Lesers rechnen."

<sup>123</sup> "Man muß dann aber auch im Allgemeinen bedenken, daß auch von unsern guten deutschen Schriftstellern jeder seine eigenthümliche Sprache hat, die erst gekannt seyn will, ehe sie ganz genossen werden kann, und daß bei jeder Nachbildung eines alten Werkes auch wieder manches Neue gewagt werden muß, weil eben wieder ein neues Urbild da ist" (cf. *NS*, vol. 2, p. 489–490 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLIX).

<sup>124</sup> *Wiederbelebung*.

<sup>125</sup> Nous avons relevé 63 occurrences de composés de "leben" (*lebendig*, *Wiederbelebung*, *Leben*, *Lebendigkeit*) dans l'ensemble du préambule tel qu'il figure dans les *Nachgelassene Schriften*.

<sup>126</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 445 et *Sophokles-Übersetzung*, p. I ("zu seinem letzten Ziele, dahin, das ganze Leben jener Zeitalter selbst zu seiner eigenen unmittelbaren und lebendigen

“revivification” de leur “esprit”<sup>127</sup>. Ces différents concepts désignent ce dont une description “scientifique” n’est pas en mesure de rendre compte, c’est-à-dire ce que Solger appelle la reconstitution de ce qu’il y a de plus “général”, d’“universel”, ici dans les tragédies de Sophocle<sup>128</sup>.

Dans la mesure où le flou et la récurrence du champ lexical employé ici par Solger s’accordent mal avec les intentions “scientifiques” de l’entreprise dans son ensemble, on peut s’interroger sur les raisons qui ont pu le pousser à y avoir ainsi recours. La première réponse, et la plus naturelle, serait sans doute que Solger, en se référant de manière indéfinie à l’“esprit” des Grecs, ou de Sophocle, cherche à pallier l’aridité effective de sa traduction, et donc à se prémunir contre d’éventuels reproches<sup>129</sup>.

---

Anschauung zu bringen”), *NS*, vol. 2, p. 446 et *Sophokles-Übersetzung*, p. II (“Zu einem solchen Zwecke, der Darstellung eines vollständigen Lebens in seiner wirklichen Erscheinung”), *NS*, vol. 2, p. 456 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XIII (“Eine solche Nachahmung aber, welche das lebendige Wesen des Ganzen so ungeteilt und vollkommen nachahmt und im vollsten Sinne das Wirkliche wiederholt, muß auch selbst als das Wirkliche in der höchsten Bedeutung des Worts sich darstellen, der Gegenstand selbst muß sich als gegenwärtig zeigen.”), *NS*, vol. 2, p. 471 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXIX (“Niemand möge dadurch verführt werden sich den Genuß dieser Kunstwerke zu verkümmern, indem er sie etwa nach diesen Ideen unter ein System zu zwingen suchte, und der Unbefangenheit entsagte, mit welcher diese Bilder des Lebens lebendig und kraftvoll aufgefaßt seyn wollen.”), *NS*, vol. 2, p. 475–476 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXXIV (“Aus der lebendigen Wahrheit der Handlung ergibt sich auch das Erfordernis der lebendigen Wahrheit des Ausdrucks in der Sprache. Die Sprache der Tragödie ist also allerdings die Sprache des Lebens, wohlverstanden, so, wie die Tragödie selbst das Bild des Lebens ist. Wie sich also die künstlerische Wahrheit zu der Wahrheit der Erfahrung verhält, so muß sich auch die Sprache des Lebens in der Tragödie zur Sprache des gemeinen Lebens verhalten.”), *NS*, vol. 2, p. 480–481 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXXIX–XL (“Eben so, wie die Empfindungen, welche die Worte aussprechen, doch wieder erst durch die Musik ihr eigentliches höheres Leben erhalten.”), *NS*, vol. 2 p. 487–488 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XLVII) sur la Nature, *NS*, vol. 2, p. 489 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLVIII (“so werde ich doch immer suchen, sofern es ohne unnatürlichen Zwang der deutschen Sprache geschehen kann, das Eigentliche und Spezielle wieder auszudrücken, und nicht durch das Allgemeinere und Erklärende die ganze Farbe zu verwischen und die Kraft der lebendigen Anschauung zu schwächen.”).

<sup>127</sup> *Wiederbelebung ihres Geistes*; cf. *NS*, vol. 2, p. 446 et *Sophokles-Übersetzung*, p. II (“Zu einem solchen Zwecke, der Darstellung eines vollständigen Lebens in seiner wirklichen Erscheinung, muß sich die unermüdliche Durchforschung des Einzelnen mit dem belebenden Geiste des Allgemeinen auf das innigste vereinigen. Diese Wiederbelebung muß auf alle mögliche Arten und unter allen möglichen Formen versucht werden.”), *NS*, vol. 2, p. 447 et *Sophokles-Übersetzung*, p. III (“geistige Wiedergebärung eines Ganzen”), *NS*, vol. 2, p. 447–448 et *Sophokles-Übersetzung*, p. IV (“Denn wenn man bedenkt, welche mühsame Zergliederung des Einzelnen ihnen vorhergehen, und wie nachher diese zerlegten Glieder ein Geist wieder bewegen muß, der dem ursprünglich inwohnenden nicht unähnlich sey. . .”).

<sup>128</sup> Cf. “belebender Geist des Allgemeinen”, in : *NS*, vol. 2, p. 446 et *Sophokles-Übersetzung*, p. II.

<sup>129</sup> Tels que ceux que lui fera effectivement Goethe, dans sa correspondance avec Rochlitz

Outre cet aspect commercial ou, du moins, diplomatique, il nous semble que l'on peut donner de la démarche de Solger deux autres interprétations. La première consisterait à dire que Solger avoue de cette manière les limites de ses compétences, sur lesquelles il bute non pas dans le détail de la lettre<sup>130</sup>, mais à un niveau plus général, puisque ce dont il ne rend qu'imparfaitement compte, c'est la vie, l'esprit de Sophocle, c'est-à-dire toute la dimension poétique de son œuvre, qu'il n'exprime qu'avec imprécision.

Au regard de l'évolution ultérieure de sa pensée enfin, on peut également rapprocher la façon dont Solger aborde la notion de "vie" de ses ébauches de réflexion sur le tragique. Si l'on reprend les diverses occurrences du mot "vie" dans le préambule, on peut en effet repérer un usage tout à fait particulier de ce terme : Solger y distingue en effet la vie de l'individu<sup>131</sup> de la vie de l'esprit, ou à tout le moins d'une instance universelle<sup>132</sup>, les lois de l'une et de l'autre entrant en conflit<sup>133</sup>. On verra plus loin que ces réflexions prendront avec *Erwin* une forme plus aboutie.

### **Un travail "historique et philosophique" ?**

Quel était le projet de Solger avec sa traduction de Sophocle ? A la fin de l'introduction du préambule, il cite Herder pour définir sa démarche :

*Herder*, dans ses fragments sur la littérature allemande, semble avoir eu à l'esprit pour les traductions un objectif semblable à ce que j'essayais d'exprimer plus haut. Mais pour parachever une œuvre de ce type, il préconise également une introduction qui développe en termes historiques et philosophiques le point de vue de l'ensemble. Sans prétendre vouloir satisfaire à ses hautes exigences, je crois tout de même qu'il est de mon devoir d'y

---

notamment ; cf. lettre de Goethe à Rochlitz du 26 décembre 1808 (lettre 5668).

<sup>130</sup> Contrairement à ce qu'il prétend à la fin du préambule, et qui, à bien des égards, semble davantage être une précaution oratoire qu'un authentique souci : "Glücklich würde ich mich schätzen, wenn Kenner den Geist dieses Werkes und das Streben des Verfassers im Allgemeinen nicht der Aufmunterung unwerth fänden. Denn keineswegs traue ich mir Kenntniß oder Meisterschaft genug zu, um nicht im Einzelnen auf mancherlei Weise gefehlt zu haben. Welches denn meine Leser und Beurtheiler wohlwollend entschuldigen mögen."

<sup>131</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 457–458 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XIV à propos d'Eschyle, *NS*, vol. 2, p. 459 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XVI ("Dieses wirkliche Leben, dieses menschliche Dasein in seiner höchsten, vollen Schönheit wiederholt uns Sophokles mit eigenthümlicher und fast göttlich schöpferischer Weisheit."), *NS*, vol. 2, p. 484 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLIII ("das menschliche Leben").

<sup>132</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 468 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XXVI ("so fühlen wir doch bald die Würde und Heiligkeit einer Erscheinung, in welcher sich das höchste und innerste Wesen der menschlichen Dinge offenbarte.") et *NS*, vol. 2, p. 485 (*Sophokles-Übersetzung*, p. XLIV) ; en ce sens aussi *NS*, vol. 2, p. 487 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLVII.

<sup>133</sup> Notamment dans *Antigone* et *Oedipe*, où les lois humaines s'opposent à une loi éthique plus élevée (cf. *NS*, vol. 2, pp. 466 et 469, resp. pp. XXIII–XXIV et XXIV–XXVI de la *Sophokles-Übersetzung*).

apporter ma maigre contribution, ne serait-ce que parce que je vois bien que c'est une chose que l'on néglige presque partout, et que le seul traducteur de Sophocle à avoir tenté de faire quelque chose de ce type, a sombré dans des délires aventureux.<sup>134</sup>

Non content de satisfaire à l'exigence herderienne, Solger est allé plus loin dans son préambule à la traduction des tragédies de Sophocle. Il ne s'est pas contenté d'apporter des éléments d'information historiques permettant à un lecteur ignorant des tragédies de Sophocle de les lire dans la traduction qu'il en propose. Il a également contribué au débat philologique de l'époque, s'inscrivant contre la ligne modernisatrice d'un Goethe notamment<sup>135</sup>, et contre une lecture classicisante (de l'art en général compris comme imitation, et du drame en particulier, dans sa soumission aux règles de la tragédie française): en ce sens, il présente une démarche singulière qui, si elle se place dans la lignée des grands philologues qui le guident, affirme déjà son originalité en s'inscrivant en faux contre des pratiques traductologiques qu'il a les moyens de renouveler. De plus, son préambule constitue un travail philologique, linguistique *et* métrique.

Que restera-t-il de cette nouveauté dans *Erwin*?

### 1.1.2. *Erwin* et les *Vorlesungen über Ästhetik*

Afin de présenter la philosophie solgérienne de l'art avec la plus grande exactitude philologique et philosophique possible, nous exposerons ici l'articulation générale d'*Erwin* en recourant aux *Vorlesungen* comme "instance comparative"<sup>136</sup>. Ceci nous permettra par ailleurs de mettre en évidence la façon dont l'une et l'autre œuvre se complètent.

A travers ces deux œuvres, nous reprendrons d'abord les grandes articulations de la philosophie solgérienne de l'art avant d'examiner plus précisément les principaux aspects de sa méthode et de sa doctrine. Nous espérons ainsi mettre en évidence l'évolution intellectuelle de Solger depuis sa traduction de Sophocle, et présenter la problématique qui sera celle dans laquelle s'inscrira, quelques années plus tard,

---

<sup>134</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 449 (*Sophokles-Übersetzung*, p. V) : "Herder in seinen Fragmenten zur deutschen Literatur scheint ein solches Ziel der Übersetzungen, wie ich es oben auszudrücken suchte, im Sinne gehabt zu haben. Zur Vollendung eines solchen Werkes verlangt er aber auch noch eine Einleitung, welche den Standpunkt des Ganzen historisch und philosophisch entwickle. Ohne die Anmaßung, seinen großen Forderungen Genüge leisten zu wollen, glaube ich doch auch hiezu das Meinige mit Wenigem beitragen zu müssen, zumal da ich sehe, daß man diese fast überall ganz übergeht, der einzige Uebersetzer des Sophokles aber, der etwas der Art versucht hat, in abentheuerliche Ausschweifungen gerathen ist." Il s'agit de Hölderlin, dont la traduction de Sophocle était parue en 1804.

<sup>135</sup> Cf. Baillot, 2001.

<sup>136</sup> Cf. Decher, 1994, p. 12–13.

son compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques.

### 1.1.2.1. Plan d'*Erwin*

*Erwin* se compose de quatre entretiens qui constituent un seul grand dialogue philosophique, mais ces quatre longs entretiens d'une centaine de pages chacun sont précédés d'un dialogue beaucoup plus bref dont le contenu et le statut sont tout à fait différents.<sup>137</sup>

#### La "brève introduction"

Solger est le premier aux yeux de qui le statut de ces quelques pages de dialogue préliminaire a semblé délicat à définir, et plus encore, à justifier<sup>138</sup> : bien qu'elles se présentent sous la même forme de dialogue que les quatre grands entretiens<sup>139</sup>, elles n'ont pas véritablement de teneur philosophique.

Deux personnages s'y retrouvent, Adelbert et son ami, au milieu de la nature. Ils décrivent le paysage qui les entoure et l'effet que celui-ci produit sur eux<sup>140</sup>. Le prétexte à cette rencontre et au lieu où elle se déroule est annoncé dès le tout début : Adelbert a quelque chose à communiquer à son ami mais, dit-il, pour ne pas

faire l'erreur de t'imposer mes affaires, je vais d'abord te laisser contempler tout cela tranquillement avant de sortir mes papiers.<sup>141</sup>

Ce n'est qu'une fois le décor posé qu'Adelbert révèle ce qu'il désire communiquer : il s'agit d'un "essai sur la beauté"<sup>142</sup>, qu'il a l'intention de lire à son ami parce qu'il l'a rédigé "pour lui"<sup>143</sup> ; en effet, il ne conçoit pas de philosophie sans que celle-ci soit destinée à être communiquée "de manière vivante" "à ceux qu'il aime"<sup>144</sup>.

Commence alors, avec le premier entretien, ce que le lecteur est tenu de considérer comme le texte lu par Adelbert à son ami, et dont Adelbert est lui-même l'un des protagonistes.

---

<sup>137</sup> Sur le prologue, cf. aussi **3.1.2.3.**

<sup>138</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 : "Ich bin daher auch jetzt in nicht geringer Verlegenheit, was ich mit der kurzen Einleitung machen soll." (Matenko, 1933, p. 138).

<sup>139</sup> A leur présentation près, les protagonistes, étant mentionnés explicitement au début de chacune de leur réplique, ce qui n'est pas le cas dans la suite du texte.

<sup>140</sup> Cf. *Erwin*, p. 2.

<sup>141</sup> Cf. *Erwin*, p. 1 : "... damit ich nicht in den bösen Fehler gerate, meine Sachen aufzudrängen, so will ich dich erst ruhig alles betrachten lassen, ehe ich mein Papier heraushole".

<sup>142</sup> Cf. *Erwin*, p. 3.

<sup>143</sup> Cf. *Erwin*, p. 3.

<sup>144</sup> Cf. *Erwin*, p. 3 : "Denn für dich habe ich es eigentlich aufgesetzt. Ich kenne ja kein größeres Glück, als recht lebendig und aus dem innersten Vertrauen meinen Lieben das mitzuteilen, was mir nach und nach über die Gegenstände, die uns am meisten am Herzen liegen, klar wird."

## Les protagonistes

Les quatre entretiens d'*Erwin* mettent en scène quatre personnages dont les premières pages du premier entretien permettent de cerner si ce n'est la doctrine philosophique qu'ils défendent, du moins le caractère (à titre dramatique), et les relations qu'ils entretiennent entre eux.

*Adelbert* se distingue des autres protagonistes parce que c'est de son point de vue qu'est retranscrit le dialogue; c'est également lui qui est maître de cérémonie, puisqu'il joue un rôle de juge, ou d'arbitre<sup>145</sup> dans la querelle que les trois autres protagonistes lui présentent. Il représente l'*alter ego* de Solger dans le dialogue<sup>146</sup>.

Ce rôle de juge, il en hérite: *Anselme* lui remet ce "fardeau" qui lui incombait initialement<sup>147</sup>. Dès les premières lignes du premier entretien, Solger souligne la différence entre un *Adelbert* cherchant le calme et la solitude et un *Anselme* sociable, attiré par l'animation et fréquentant volontiers la bonne société<sup>148</sup>. Cette différence de fond est tempérée peu après, puisqu'*Adelbert* et *Anselme* sont présentés comme des pairs, notamment dans leur opposition, par leur âge et par leur savoir<sup>149</sup>, aux deux jeunes gens dont *Anselme*, puis *Adelbert*, sont censés départager la querelle: *Erwin* et *Bernard*. Le texte nous livre davantage d'éléments descriptifs sur le caractère de ces deux jeunes gens, puisqu'*Anselme* et *Adelbert* s'entretiennent brièvement à leur sujet<sup>150</sup>. *Anselme* dresse un premier portrait de chacun. De *Bernard*, il dit:

Celui-ci est presque plus sec encore [qu'*Erwin*] ; car il possède déjà le vice funeste de vouloir tout ramener à des principes.<sup>151</sup>

Outre cette aspiration idéaliste dont le caractère systématique semble avoir frappé le personnage d'*Anselme*, *Bernard* n'est décrit dans un premier temps que par comparaison avec *Erwin*.

Si *Erwin* donne son nom au texte<sup>152</sup>, encore s'agit-il d'explicitier plus précisément dans quelle mesure il en est le principal protagoniste. Sociable et calme à la fois, *Erwin* est dépeint par *Anselme* comme un personnage d'une très grande sensibilité<sup>153</sup>, et

<sup>145</sup> Cf. *Erwin*, p. 6: "Schiedsrichter", et p. 7: "Richteramt".

<sup>146</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 502.

<sup>147</sup> Cf. *Erwin*, p. 6: "Vielleicht befreist du mich nun von dieser Bürde"; c'est *Anselme* qui parle.

<sup>148</sup> Cf. *Erwin*, p. 5.

<sup>149</sup> Cf. *Erwin*, p. 6, l. 34–37 et p. 7, l. 2–3, sur les rapports d'âge; p. 7, l. 24–27 sur la question du savoir.

<sup>150</sup> Cf. *Erwin*, p. 6–7.

<sup>151</sup> Cf. *Erwin*, p. 6: "Dieser ist fast noch trockener; denn er hat schon das unselige Übel an sich, alles auf Prinzipien zurückführen zu wollen."

<sup>152</sup> Sur ce point, cf. aussi Henckmann, 1970, p. 506, note 98.

<sup>153</sup> Cf. *Erwin*, p. 6: "Aber er war allzu still für einen kräftigen Jüngling, ob ich gleich seine Bescheidenheit schätzen muß. Er wurde rot, wenn er eine unserer weiblichen Schönheiten anreden sollte, und, kam gar die Reihe an ihn, so stockte er und verwirrte sich."

remarquable par sa beauté<sup>154</sup>. Adelbert tempère ce portrait en rappelant à Anselme de manière beaucoup plus positive d'autres qualités d'Erwin :

Tu es bien conscient qu'il s'agit là de l'un de nos jeunes les plus travailleurs et les plus actifs ?<sup>155</sup>

Après quelques pages, la constellation de personnages mise en place oppose, d'une part, les "jeunes" (Erwin et Bernard, qui sont encore en train d'apprendre) aux "vieux" (Adelbert et Anselme, l'un comme l'autre savants et capables de tenir le rôle de juge), d'autre part, les défenseurs d'une position idéaliste (Bernard et Anselme<sup>156</sup>) aux partisans d'une disposition d'esprit plus réceptive à la sensibilité (Adelbert dans son rapport à la nature et Erwin dans son rapport aux personnes qui l'entourent). Dans cette constellation, Erwin, le personnage-titre, est donc central au sens où, on va le voir, c'est en partant de sa prise de position initiale, que va progresser le débat philosophique : c'est-à-dire à partir d'une ouverture à la pédagogie (en son sens étymologique) et à la sensibilité (dans un sens que le travail conceptuel de l'œuvre permettra de définir).<sup>157</sup>

Le travail "dramaturgique" sur les caractères des différents protagonistes définit aussi, si ce n'est des positions philosophiques comme telles, du moins l'attitude scientifique de l'un ou l'autre personnage. Ce n'est que dans le courant du premier entretien que les positions dogmatiques elles-mêmes seront définies avec davantage de précision<sup>158</sup>.

### La "querelle"

La discussion en laquelle va consister l'ensemble de l'ouvrage est donc présentée comme une querelle entre Bernard et Erwin, dans laquelle l'un et l'autre, incapables de départager le vrai du faux, réclament pour ce faire l'aide d'un "juge" plus savant, qui, selon les souhaits de Bernard, énoncera pour eux la vérité<sup>159</sup>, et selon les désirs d'Erwin, les mettra sur la voie d'un point de vue qui rendra compte de la réalité<sup>160</sup>.

---

<sup>154</sup> Cf. *Erwin*, p. 6 : "... dieser hat uns wenigstens durch sein Dasitzen gedient, denn seine Schönheit war in unserm Kreise gut angebracht."

<sup>155</sup> Cf. *Erwin*, p. 6 : "Weißt du wohl, daß eben dieser einer von unseren fleißigsten und tüchtigsten Jünglingen ist ?"

<sup>156</sup> Cf. *Erwin*, p. 6 : "Indessen *ist er mir wirklich lieber* [nous soulignons], weil er doch auf Ideen und immer nach umfassenden Ansichten, ja nach dem Ganzen strebt", dit Anselme en parlant de Bernard.

<sup>157</sup> Sur l'image et le personnage d'Erwin, cf. aussi Henckmann, 1970, p. 506.

<sup>158</sup> Sur le fichtéanisme de Bernard, cf. notamment Henckmann, 1970, p. 505-506 ; sur le schellingianisme d'Anselme, cf. *ibid.*, p. 503-505.

<sup>159</sup> Cf. *Erwin*, p. 7, l. 22-29.

<sup>160</sup> Cf. *Erwin*, p. 8, l. 1-9 et p. 10, l. 37-p. 11, l. 21.

C'est Erwin qui semble à l'origine de la querelle, puisqu'il refuse de se rallier à une théorie imitative ou idéaliste de l'art du type de celles que défendent Bernard et Anselme, et achoppe, dans la définition du Beau, sur le rapport entre idéalité et réalité :

Je suis incapable, répondit-il [i. e. Erwin], d'accorder ensemble les contradictions qui sont, à mon avis, inhérentes à une telle opinion. L'idéal ne peut être qu'infiniment élevé au-dessus de la réalité, comme nous pensons, lorsque nous regardons une chose parmi celles qui nous entourent, qu'elle pourrait et devrait être. Ainsi, y parvenir, dans notre monde, qui est celui de l'imperfection, me semble impossible. Par contre, ce que j'appelle beau est d'une nature telle que, étant présence réelle, il attire puissamment mon sentiment. En l'occurrence, je ne pense pas à une infinité qui serait au-dessus du monde réel, mais au contraire au plus profond de ce monde-ci et, pour m'exprimer comme mes semblables, je l'aime, et souhaiterais m'y abîmer complètement. Pour être honnête, je dois avouer que je resterais presque froid à l'encontre du Beau si je devais le considérer comme le représentant d'une supériorité plus élevée qui me serait inconnue.<sup>161</sup>

### Le plan en trois entretiens

Pour explorer ce problème et définir l'essence de la beauté tout autant que la façon dont elle se manifeste dans ce monde-ci, Solger avait d'abord envisagé trois entretiens<sup>162</sup>. Le plan qu'il dresse en 1813 pour Abeken se compose de la façon suivante. Il y a d'abord un premier entretien, qui traite de l'essence de la beauté en proposant différentes positions, à partir soit de systèmes connus tels que ceux de Burke, Kant ou Fichte, soit de constructions théoriques plus récentes<sup>163</sup>, afin de montrer, pour chacune d'entre elles, les apports qu'elle représente, mais aussi les

---

<sup>161</sup> Cf. *Erwin*, p. 8–9: “Ich weiß die Widersprüche, versetzt'er, die für mich in dieser Ansicht liegen, nicht zu vereinigen. Das Ideal kann nicht anders, als unendlich über die Wirklichkeit erhaben sein, wie wir es uns denn auch denken, wenn wir irgend etwas in unseren Umgebungen betrachten, wie es sein könnte und sein sollte. Dieses also wirklich in unserer Welt der Unvollkommenheit zu erreichen, kommt mir unmöglich vor. Dagegen ist das, was ich schön nenne, von der Art, daß es, ganz gegenwärtig und wirklich, mein Gefühl gewaltig an sich zieht. Ich denke dabei nicht an eine Unendlichkeit, welche über der wirklichen Welt läge, sondern recht innig, und um mich so auszudrücken, wie meines gleichen liebe ich es, und wünschte ganz mich darein zu verlieren. Aufrichtig muß ich gestehn, daß ich fast kalt gegen das Schöne werden würde, wenn ich es nur für den Stellvertreter einer höheren fremden Vortrefflichkeit ansehen müßte.”

<sup>162</sup> Cf. par exemple la lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813; *in*: *NS*, vol. 1, p. 265: “Meine drei Dialogen habe ich schon erwähnt.”

<sup>163</sup> Cf. par exemple lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813: “Im ersten wird vom Wesen der Schönheit gehandelt, worüber verschiedene Meinungen, theils nach den bekannten Hauptsystemen von Burke, Kant, Fichte u. s. w., theils nach den jetzigen modernen Ansichten aufgestellt...” (*NS*, vol. 1, p. 265).

contradictions internes qui lui sont inhérentes<sup>164</sup>. Le deuxième entretien, dans ce plan, Solger le considérait comme plus original :

Dans le deuxième sera mis sur pied un point de vue particulier sur l'essence du Beau : celui-ci se décomposant dans l'existence réelle et dans les différentes façons dont apparaît le Beau que l'on connaît, il s'avère qu'il n'est absolument pas à même de subsister dans le monde réel, et qu'il est beaucoup plus parfait que la perfection que celui-ci serait en mesure d'abriter.<sup>165</sup>

A bien des égards, donc, un deuxième entretien ainsi conçu serait, au même titre que le premier, négatif. Le troisième aurait alors en charge toute la partie positive de l'enquête, *via* la résolution de l'antinomie exposée dans le deuxième :

Enfin, dans le troisième, cette antinomie serait elle aussi résolue grâce à la révélation de l'art, qui implique également une classification des arts et une caractéristique très détaillée.<sup>166</sup>

Lorsqu'il esquisse ce plan, Solger n'a rédigé que le premier entretien<sup>167</sup>. Ce n'est que lorsqu'il aura décidé d'ajouter un quatrième entretien qu'il reverra l'ensemble du plan. Tel que nous pouvons lire *Erwin* actuellement, c'est principalement ce quatrième entretien qui contient les idées propres à Solger<sup>168</sup>. Avec cet ajout, Solger a donc modifié la structure de l'ensemble, et rétabli une symétrie que ne recelait pas le plan en trois entretiens. Les deux premiers entretiens traitent ainsi du Beau, et les deux derniers de l'art. A l'intérieur de ces deux parties, le premier entretien procède, comme nous allons à présent pouvoir le voir, de la même démarche que le troisième, et le deuxième que le quatrième.<sup>169</sup>

### **Premier entretien**

Passée la présentation des protagonistes et l'exposition du cadre général du problème, le premier entretien suit le plan annoncé par Solger à Abeken en 1813, à cette précision

---

<sup>164</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 : "... und so untersucht werden, daß in jeder wirklich die Eigenschaften dessen, was wir schön nennen, vorgefunden werden, sich aber doch alles durch innere Widersprüche vernichtet." (*NS*, vol. 1, p. 265–266).

<sup>165</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 : "Im zweiten wird eine eigenthümliche Ansicht vom Wesen des Schönen aufgestellt : indem aber dasselbe in die wirkliche Existenz und die bekannten verschiedenen Erscheinungen des Schönen zerlegt wird, zeigt sich, daß es gar nicht in der wirklichen Welt bestehen kann und viel vollkommener ist, als daß dieselbe es in sich hegen könnte." (cf. *NS*, vol. 1, p. 266).

<sup>166</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 : "Im dritten endlich wird auch dieser Zwiespalt gelöst durch die Offenbarung der Kunst, wobei auch eine Eintheilung der Künste und ins Einzelne gehende Charakteristik derselben vorkommt." (*NS*, vol. 1, p. 266).

<sup>167</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 266.

<sup>168</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 19 mars 1815 : "Sie kennen ja wohl erst einen Theil meines Werks, und ich glaube, nur die beiden ersten Gespräche. Das meist Eigenthümliche werden Sie wohl im vierten finden [...]" (*NS*, vol. 1, p. 340).

<sup>169</sup> Sur la construction d'ensemble d'*Erwin*, cf. Henckmann, 1970, p. 507.

près que sa caractéristique principale tient à ce qu’il s’appuie d’abord sur le point de vue de la manifestation sensible du Beau.<sup>170</sup> Il s’agit donc pour l’essentiel d’une discussion de la question soulevée par Erwin<sup>171</sup>, contre laquelle Anselme est le premier à s’inscrire en faux<sup>172</sup>.

Le problème est alors analysée successivement du point de vue de la sensibilité<sup>173</sup>, du point de vue de l’entendement<sup>174</sup>, et du point de vue de la raison<sup>175</sup>. Ces trois investigations s’appuient respectivement sur les doctrines de Burke, Baumgarten et Fichte<sup>176</sup>. L’insuffisance de chacun de ces points de vue pour rendre compte du phénomène du beau oriente le dialogue vers une autre analyse : celle de Kant<sup>177</sup>. Mais là encore, le dialogue met en évidence les contradictions internes à la définition kantienne du beau comme ce qui plaît nécessairement, universellement et de manière désintéressée.

Bernard propose alors la thèse selon laquelle le beau est imitation de figures<sup>178</sup>, mais cette thèse est elle aussi réfutée<sup>179</sup>. Ainsi, aucune des analyses proposées dans le premier entretien n’est jugée satisfaisante : on peut donc bien dire que le premier moment est aporétique, comme le suggère Solger dans sa lettre à Abeken<sup>180</sup>.

## Deuxième entretien

Comme le premier, le deuxième entretien traite du beau, mais plutôt que de partir de la façon dont celui-ci se manifeste dans le monde sensible, il s’agit de déduire l’Idée de beauté. Cet entretien correspond exactement à la première partie des *Vorlesungen*

---

<sup>170</sup> Nous suivrons ici, et pour la totalité de la présentation des grandes lignes d’*Erwin*, l’exposé de doctrine proposé par W. Henckmann dans Henckmann, 1970, p. 502–530, avec moins de précision toutefois, et sans revenir encore sur les questions d’interprétation.

<sup>171</sup> Cf. *supra*, et *Erwin*, p. 8–9.

<sup>172</sup> Cf. *Erwin*, p. 9–10, notamment p. 9 : “Ich bitte dich um alles in der Welt, rief ihn Anselm an, [. . .] sprich mir nicht in einem Tone, der mich an das Häßlichste von allem erinnert, was ich kenne. Das Geständnis, daß man in dem Schönen wirklich nichts als den Gegenstand der Sinne liebe, ist sogar seiner Freimütigkeit wegen zurückstoßend.”, et plus bas : “Also ermahne ich dich, einmal hinweg von den bloßen Gestalten der sinnlichen Dinge dein Auge zu höheren Regionen zu erheben, wo die göttlichen Ideen wohnen, mit deren Abbildern du dich hier begnügen mußt.”

<sup>173</sup> Cf. *Erwin*, p. 11–40.

<sup>174</sup> Cf. *Erwin*, p. 40–54.

<sup>175</sup> Cf. *Erwin*, p. 55–67.

<sup>176</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 508

<sup>177</sup> Cf. *Erwin*, p. 67–74.

<sup>178</sup> Nous avons choisi de traduire ainsi le terme allemand *Gestalt* dans l’usage qu’en fait Solger (cf. Baillot, Paris, 2002).

<sup>179</sup> Cf. *Erwin*, p. 74–84.

<sup>180</sup> Cf. *supra*, lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813.

*über Ästhetik*<sup>181</sup>.

En repartant des résultats du premier entretien<sup>182</sup>, les quatre protagonistes s'efforcent de mettre à jour un niveau de réflexion plus élevé: le point de vue de l'Idée<sup>183</sup>.

C'est alors que le personnage d'Adelbert raconte une vision<sup>184</sup>, passage largement métaphorique et qui contient déjà "*in nuce*"<sup>185</sup> la solution du problème initial, qui ne sera cependant tout à fait explicitée qu'à la fin du quatrième entretien. Son introduction dans le cours de la conversation est au moins aussi abrupte que sa forme est inattendue :

Mais passons sur ce point, dis-je, que j'en vienne au fait. Tout récemment, j'étais assis dans cette vallée, au milieu des buissons qui voilent la source de ce ruisseau, profondément absorbé, avec toute mon âme, dans des contemplations et des doutes portant sur les objets dont nous parlions à l'instant, auxquels venaient s'en ajouter d'autres toujours plus élevés, si bien que non seulement toutes les autres idées, mais même les objets qu'offre aux sens cette contrée sympathique, s'évanouissaient complètement. Dans cet état, qui devait être celui du ravissement ou quelque chose qui s'en approche, j'ouvris les yeux et crus apercevoir devant moi une figure à demi-voilée qui, tout en me semblant connue, trahissait, par son incroyable beauté et par le doux rayonnement qui la baignait de toutes parts, quelque chose de plus élevé, quelque chose de plus divin qu'humain.<sup>186</sup>

---

<sup>181</sup> Cette partie des *Vorlesungen* s'intitule "Vom Schönen" et comporte deux sections, "Ableitung der Idee des Schönen" et "Von den Gegenständen und Beziehungen, durch welche die Idee des Schönen wirklich wird" (cf. *Vorlesungen über Ästhetik*, p. 47–109). Sur ce point de parallélisme entre *Erwin* et les *Vorlesungen*, cf. Henckmann, 1970, p. 509, plus particulièrement note 103.

<sup>182</sup> Cf. *Erwin*, p. 88.

<sup>183</sup> Cf. *Erwin*, p. 105–106. W. Henckmann (*in*: Henckmann, 1970, p. 510-512) l'appelle le niveau de la conscience de soi supérieure (*höheres Selbstbewußtsein*), qui est le concept fort de Solger à partir de 1818, et figure notamment dans les *Vorlesungen*. Il nous semble plus juste de nous en tenir ici à la terminologie d'*Erwin*, dans la mesure où l'usage de la terminologie solgérienne datant d'après 1818 nécessite d'être explicitée plus amplement, et notamment dans un cadre extra-esthétique (sur ce point, cf. Galland-Szymkowiak, 2000).

<sup>184</sup> Cf. *Erwin*, p. 108–113.

<sup>185</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 511.

<sup>186</sup> Cf. *Erwin*, p. 108: "Laß uns, sprach ich, dies jetzt übergehen, und mich zur Sache kommen. In diesem Tale saß ich neulich, mitten in dem Gebüsch, welches den Quell dieses Baches umhüllt, mit meiner ganzen Seele so tief versunken in Betrachtungen und Zweifel über die Gegenstände, von welchen wir jetzt sprachen, an die sich immer höhere und höhere anknüpften, daß mir nicht bloß alle übrigen Gedanken, sondern selbst die Gegenstände, welche diese freundliche Gegend den Sinnen darbietet, ganz entschwanden. In diesem Zustande, der eine Verzückung, oder ihr sehr nahe sein mochte, glaubte ich meinen Blick aufzuschlagen, und vor mir eine halb verhüllte Gestalt zu erblicken, die mir zwar bekannt schien, aber durch ihre unglaubliche Schönheit, und einen milden Schein, der sie von allen Seiten umfloß, etwas Höheres, ja mehr Göttliches als Menschliches verriet."

Le mode sur lequel il s'exprime, quoique non ésotérique, suggère largement qu'il faut comprendre la connaissance qu'il a ainsi acquise comme une révélation :

Elle siège donc au point central de l'univers, cette divinité qui s'illumine elle-même, et elle déverse sans interruption, dans toutes les directions, la lumière de sa force créatrice toute-puissante, d'une manière si merveilleuse que cette lumière, tandis qu'elle se développe, en réalisant tout, à partir du point central, comme extension connexe à ce point central, se répand cependant en même temps en rais simples qui mêlent ce qui a été créé à l'essence complètement simple de ce qu'il y a de plus intérieur.<sup>187</sup>

Selon Adelbert, cette révélation permet d'avoir une intuition de la place occupée, dans le monde ainsi dépeint, par la beauté :

Or, la beauté est une telle Idée: elle consiste précisément en ce que les dispositions propres des choses ne sont pas seulement ce qu'elles ont de singulier et de temporel, c'est-à-dire la forme sous laquelle elles nous apparaissent, mais aussi, en même temps, dans toutes les parties qui les composent, révélations de l'essence parfaite de la divinité, dans sa particularité et sa réalité. L'Idée transplante donc dans les choses, jusque dans leur particularité, une vie originellement divine et éternelle, dans toute sa perfection, et transmet à chacune d'entre elles l'éternité de Dieu dans toutes ses parties. Or, ce que nous appelons beauté dans notre monde, c'est précisément l'apparence de cette Idée originelle.<sup>188</sup>

A une description de la mise en scène de la vision succède<sup>189</sup>, non pas l'explicitation de son contenu – car, selon Adelbert, “pour ces mystères, comme pour les autres, il faut une initiation”<sup>190</sup> – mais les bribes d'interprétation<sup>191</sup> qu'il livre aux trois

---

<sup>187</sup> Cf. *Erwin*, p. 110: “In dem Mittelpunkte des All wohnt sie also, die sich selbst erleuchtende Gottheit, und ergießt nach allen Richtungen ununterbrochen das Licht ihrer allmächtigen Schöpfungskraft auf so wunderbare Weise, daß sich dasselbe zwar aus dem Mittelpunkt als die zusammenhängende Ausdehnung desselben allerfüllend entwickelt, aber zugleich in einfachen Strahlen ausströmt, die das Erschaffene mit dem ganzen einfachen Wesen des Innersten durchdringen.”

<sup>188</sup> Cf. *Erwin*, p. 111-112: “Eine solche Idee ist nun auch die Schönheit, die eben darin besteht, daß die besonderen Beschaffenheiten der Dinge nicht bloß das Einzelne und Zeitliche sind, als welches sie uns erscheinen, sondern zugleich in allen ihren Teilen die Offenbarungen des vollkommenen Wesens der Gottheit in seiner Besonderheit und Wirklichkeit. Sie pflanzt also den Dingen, selbst in ihrer Besonderheit, ein ursprünglich göttliches und ewiges Leben in seiner ganzen Vollendung ein, und teilt jedem von ihnen in allen seinen Teilen die Ewigkeit Gottes mit. Was wir aber in unserer Welt Schönheit nennen, ist eben die Erscheinung jener ursprünglichen Idee.”

<sup>189</sup> Cf. *Erwin*, p. 113-131.

<sup>190</sup> Cf. *Erwin*, p. 109: “denn der Weihe bedarf es bei diesen, wie bei allen anderen Geheimnissen.”

<sup>191</sup> “Nur etwas ganz allgemeines davon kann ich euch für jetzt eröffnen”, dit Adelbert (*Erwin*, p. 109).

autres. Tout ce passage est dominé par un dialogue<sup>192</sup> entre Adelbert et Erwin, qui annonce d'emblée que le “contenu [du récit d'Adelbert lui] est bien trop sacré pour oser demander des éclaircissements sur sa vérité dans la lettre”<sup>193</sup>, et reste donc très général.

Les quatre protagonistes passent ensuite à un examen détaillé des relations entre les quatre idées du vrai, de la béatitude, du bien et du beau<sup>194</sup>. C'est Erwin qui pose la question des conditions immanentes de la connaissance supérieure, qui est alors examinée en deux temps. Tout d'abord, ce sont les rapports de l'âme et du corps qui sont analysés de manière à définir la phantaisie (*Phantasie*)<sup>195</sup>. Le dialogue porte ensuite sur la question de l'unité du connaître et de l'être<sup>196</sup>.

Ces différentes investigations concluent concouramment à l'impossibilité d'avoir une révélation complète (*vollständig*) de la beauté dans l'apparence<sup>197</sup>. C'est à partir de cette constatation que sont critiquées différentes distinctions classiques telles que celle qui oppose beauté objective et beauté subjective, ou bien naïf et sentimental (reprenant là l'opposition schillerienne), ou bien encore beauté humaine et beauté naturelle.

---

<sup>192</sup> Qui se veut plus léger et moins ésotérique, comme en témoigne notamment la version initiale du manuscrit, très familière : “Sprich sie nur dreist aus, sagt'ich darauf” (cf. *Druckms* d'*Erwin* p. 209) qui, corrigée, donne l'expression moins familière mais encore relativement pragmatique : “Scheue dich nicht, sagt'ich darauf” (*Erwin*, p. 113).

<sup>193</sup> Cf. *Erwin*, p. 113 : “Mit deiner Erzählung, deren Inhalt mir zu heilig ist, als das ich nach der buchstäblichen Wahrheit fragen sollte [. . .]”.

<sup>194</sup> Cf. *Erwin*, p. 122–131 et, parallèlement, *Vorlesungen*, p. 59–71. Sur ce point, cf. aussi Galland-Szymkowiak, 2000, p. 27–55.

<sup>195</sup> Cf. *Erwin*, p. 140–150. Concept fort dans la pensée de l'art de l'idéalisme allemand, la “phantaisie” désigne ici une faculté créatrice de l'esprit, singulièrement de l'esprit de l'artiste (mais comme on n'a pas réellement, chez Solger, de distinction entre esthétique de la réception et esthétique de la production, elle est également présente, et nécessaire, pour le *Betrachter*, spectateur de l'art), supérieure à l'imagination ordinaire car créatrice. On retrouve là la terminologie fichtéenne (héritée de Kant), mais inversée puisque, chez Fichte, c'est la *Einbildungskraft* qui est l'imagination artistique supérieure. La coprésence des deux termes pour désigner ce que le français nomme “imagination” rend difficile la traduction de ce qui, chez Solger, s'appelle *Phantasie*, et qui n'a pas d'équivalent conceptuel en français. Nous avons choisi de garder l'orthographe “phantaisie” contre “fantaisie” qui, dans le domaine esthétique, peut créer des confusions d'une part du fait du sens musical du terme, et d'autre part du fait de la connotation légère de “fantaisie” et “fantaisiste” en français. Sur le concept solgérien de phantaisie, cf. Henckmann *in*: Baillot, Tusson, 2002, p. 47 ; Decher, 1994, D- Die Architektonik des künstlerischen Geistes (en part. p. 258–307) et Galland-Szymkowiak, 2000, p. 156–160, ainsi que *in*: Baillot, Tusson, 2002.

<sup>196</sup> Cf. *Erwin*, p. 150–155.

<sup>197</sup> Cf. *Erwin*, p. 155–159.

Contre Anselme, Adelbert affirme alors que la véritable opposition constitutive du beau est celle entre essence et apparence<sup>198</sup>, et non celle entre connaître et être. Ainsi, le dialogue permet de montrer que l'essence de la phantaisie est contenue dans l'unité de l'essence et de l'apparence.

Dès lors, la révélation complète ne peut être cherchée que dans le passage (*Übergang*) entre beauté divine et beauté terrestre<sup>199</sup>, et le beau est alors présenté comme l'activité qui opère ce passage.

La fin du deuxième entretien est consacrée à l'analyse de cette activité comprise comme un type particulier de création; le dialogue met en lumière deux directions dans lesquelles celle-ci peut aller. La première, c'est la beauté divine, qui produit ce qui est sublime (*Erhabenheit*) et ce qui est digne (*Würde*); la seconde, la beauté terrestre, qui produit ce qui est beau<sup>200</sup> et ce qui est gracieux<sup>201</sup>. Mais ces directions se rejoignent dans un concept de beauté plus général :

Mais après avoir reconnu la vérité et l'unité intérieure de tout ceci, il nous est aisé de remarquer comme le sublime et le beau, dans leur séparation apparente, renvoient à cette connexion intérieure, et il nous semble seulement étrange que cette opposition elle-même, ainsi que la façon dont sont faits l'un et l'autre côté, n'aie pas permis de deviner plus tôt qu'il s'agissait bien de la même activité, qui apparaît là dans des directions antinomiques.<sup>202</sup>

C'est en ce sens que le beau est opposé au laid<sup>203</sup>.

L'ensemble des analyses du deuxième entretien permet alors à Adelbert de présenter ce qui sera appelé la "tragédie du beau", et qui constitue un tournant essentiel :

Car ce qui devient autre d'après toutes ses déterminations selon que nous le rapportons à ceci ou à cela, de sorte qu'il ne devienne cette chose-ci que dans cette relation-ci et celle-là que dans cette relation-là, ne faut-il pas l'appeler une chose qui n'existe que dans un rapport, une apparence, un reflet qui, en soi, *ne vaut rien*?<sup>204</sup>

---

<sup>198</sup> Cf. *Erwin*, p. 161.

<sup>199</sup> Cf. *Erwin*, p. 165–167. Sur ce point, cf. Galland-Szymkowiak, 2000, p. 142–147 et Baillot, Tusson, 2002, introduction.

<sup>200</sup> *Schönheit*, au sens restreint.

<sup>201</sup> *Anmut*; cf. *Erwin*, p. 168–174.

<sup>202</sup> Cf. *Erwin*, p. 174–175: "Nachdem wir aber hiervon das Wahre und die innere Einheit erkannt haben, wird es uns leicht zu bemerken, wie Erhabenheit und Schönheit in ihrer scheinbaren Trennung auf diesen inneren Zusammenhang hindeuten, und es scheint uns nun seltsam, daß nicht schon dieser Gegensatz selbst und die äußerlich bemerkbaren Verhältnisse beider Seiten vermuten ließen, es sei nur die eine und selbe Tätigkeit, welche darin nach entgegengesetzten Richtungen erscheine."

<sup>203</sup> Cf. *Erwin*, p. 179–180.

<sup>204</sup> Nous soulignons. Cf. *Erwin*, p. 187–188: "Denn was allen seinen wesentlichen

De fait, d'après Adelbert, pour des êtres humains soumis à la contingence et à la temporalité, le beau est passager et changeant, et "il n'y a que pour Dieu que le beau soit quelque chose qui subsiste"<sup>205</sup>. Ainsi, dit Adelbert,

j'étais en droit de dire que notre discours a bien représenté une vraie tragédie du beau.<sup>206</sup>

Reste donc à déterminer l'issue de ce conflit tragique. Ceci fera l'objet des deux derniers entretiens, mais Erwin en suggère déjà l'orientation à la toute fin du deuxième entretien :

Ce que je pense, dit-il, c'est qu'il doit aussi y avoir en nous, qui avons été capables de nous élever, par la phantaisie, jusqu'à la saisie de cette création divine, une force destinée à répéter cet acte créateur dans le monde qui est le nôtre, ou du moins à l'imiter.<sup>207</sup>

### Troisième entretien

Le troisième entretien d'*Erwin* correspond à la deuxième partie des *Vorlesungen* et traite cette fois de l'art<sup>208</sup>. Reprenant le débat là où il s'était arrêté à la fin de l'entretien précédent, les protagonistes travaillent d'abord à définir l'activité créatrice par opposition à une imitation de la nature<sup>209</sup>. Ils se trouvent du même coup confrontés à la question de savoir comment penser l'activité divine dans l'apparence qui est la forme sous laquelle celle-ci se présente dans l'existence humaine. Une explication en est donnée par Adelbert – une fois encore de manière plus métaphorique que strictement conceptuelle :

Chaque âme dans laquelle est vivante la vraie phantaisie a en elle-même un domaine délimité et voué à la divinité, avec, en son milieu, un temple sacré, dans lequel n'est pas simplement révérée une reproduction de la divinité, mais où elle siège elle-même, présente et en train de créer. Car elle y est vraiment selon un mode divin, de sorte qu'elle est devenue à la fois la vie la plus intérieure et la plus essentielle de cette âme particulière, et à la fois, dans cette même flamme qui, brûlant sur l'autel de la divinité, éclaire toute l'intériorité

---

Bestimmungen nach etwas andres wird, je nachdem wir es auf dieses oder jenes Verhältnis beziehn, so daß es nur in der einen Beziehung dieses, in der anderen aber jenes Ding wird, muß das nicht ein bloßes Verhältnisding und ein an sich nichtiger Schein genannt werden?"

<sup>205</sup> Cf. *Erwin*, p. 188: "[...] es nur für Gott ein bleibendes Schönes [ist] [...]".

<sup>206</sup> Cf. *Erwin*, p. 188: "Mit Recht also konnt'ich sagen, daß unsre Rede wohl eine wahre Tragödie vom Schönen vorgestellt habe."

<sup>207</sup> Cf. *Erwin*, p. 189: "Was ich denke, sprach er, ist, daß es wohl in uns, die wir durch Phantasie uns bis zum Aufsaßen jener göttlichen Schöpfung erheben konnten, auch eine Kraft geben möchte, um jenes Schaffen in dieser unserer Welt zu wiederholen, oder wenigstens nachzuahmen."

<sup>208</sup> Cette partie s'intitule "De l'art" (*Von der Kunst*) dans les *Vorlesungen über Ästhetik*. Sur le parallèle entre *Erwin* et les *Vorlesungen* sur ce point, cf. Henckmann, 1970, p. 516–517.

<sup>209</sup> Cf. *Erwin*, p. 192–199.

de cette âme, se trouve maintenue vivante pour elle-même la flamme de vie qui est la sienne en propre.<sup>210</sup>

A la conscience de Dieu ainsi décrite par Adelbert correspondent deux attitudes possibles : celle du prêtre et celle de l'artiste<sup>211</sup>. C'est sur l'artiste que portera le dialogue, et tout d'abord sur l'enthousiasme qui l'anime<sup>212</sup>.

Toute la fin du troisième entretien, qui vient ensuite, porte sur les effets de la phantasie<sup>213</sup> ; c'est dans ce cadre qu'Adelbert guide ses interlocuteurs vers la découverte des deux concepts de symbole et d'allégorie, et de leur signification exacte<sup>214</sup>. Le premier à émerger du dialogue, c'est le symbole, défini par Adelbert de la manière suivante :

Ainsi, dis-je, d'après nous, le symbole serait une chose provenant de la phantasie qui, précisément en tant que telle, serait l'existence de l'Idée elle-même.<sup>215</sup>

La définition de l'allégorie est alors élaborée par opposition à celle du symbole<sup>216</sup>, et de manière à être nettement distinguée des usages rhétoriques du terme :

Pour choisir une expression précise du domaine de l'art qui correspondrait à celle de symbole, nous allons appeler allégorie une apparence du Beau dans l'art dans laquelle le Beau fait toujours référence, de la manière que nous avons dite, à quelque chose d'autre que soi.<sup>217</sup>

Adelbert propose ensuite à ses interlocuteurs des "exemples"<sup>218</sup> d'art symbolique d'abord, puis d'art allégorique : le meilleur exemple d'art symbolique qui lui vienne à

---

<sup>210</sup> Cf. *Erwin*, p. 200 : "Eine jede Seele, in welcher die wahre Phantasie lebendig ist, hat in sich selbst ein der Gottheit abgegrenztes und geweihtes Gebiet, und in dessen Mitte einen heiligen Tempel, in welchem nicht bloß ein Abbild der Gottheit verehrt wird, sondern sie selbst gegenwärtig und schaffend wohnt. Und zwar ist sie darin recht nach göttlicher Art, so daß sie zugleich das innerste und wesentlichste Leben dieser besonderen Seele geworden ist, und in derselben Flamme, welche auf dem Altare der Gottheit brennend dieser Seele ganzes Innere erhellt, zugleich die eigene Lebensflamme derselben für sich lebendig erhalten wird."

<sup>211</sup> Cf. *Erwin*, p. 200–211.

<sup>212</sup> Cf. *Erwin*, p. 211–214.

<sup>213</sup> Cf. *Erwin*, p. 217–282.

<sup>214</sup> Cf. *Erwin*, p. 218–232.

<sup>215</sup> Cf. *Erwin*, p. 218 : "Das Symbol also, sprach ich, wäre nach unserer Meinung ein Ding der Phantasie, das eben als solches das Dasein der Idee selbst wäre."

<sup>216</sup> Cf. *Erwin*, p. 221–226.

<sup>217</sup> Cf. *Erwin*, p. 226 : "Um aber einen bestimmten Kunstausdruck zu wählen, welcher dem des Symbols entspreche, wollen wir diese Art der Erscheinung des Schönen in der Kunst, worin es auf die angegebene Weise stets auf ein anderes deutet, die Allegorie nennen."

<sup>218</sup> Il insiste sur le terme de *Beispiele* et sur la fonction de ceux-ci, cf. *Erwin*, p. 226–227.

l'esprit, c'est, dit-il, l'art grec<sup>219</sup> ; et le meilleur exemple d'art allégorique, c'est l'art chrétien<sup>220</sup>.

Cette analyse des différentes activités de la phantaisie permet alors aux protagonistes de mettre sur pied une classification des arts.<sup>221</sup> C'est en fonction des concepts ainsi repérés qu'ils interprètent, pour commencer, la poésie<sup>222</sup>. La poésie est présentée sous les trois aspects de la poésie épique<sup>223</sup>, de la poésie lyrique<sup>224</sup> et de la poésie dramatique<sup>225</sup>. La poésie dramatique elle-même se décompose en drame comique d'une part, et drame tragique d'autre part<sup>226</sup>. Parmi les autres arts, sont d'abord analysés les arts dit corporels<sup>227</sup>, c'est-à-dire la peinture et la sculpture, puis l'architecture<sup>228</sup> et la musique<sup>229</sup>.

Cette classification oriente alors le dialogue vers la question de l'unité de l'art<sup>230</sup>, à laquelle répond Adelbert à la fin du troisième entretien :

Car les arts, s'ils sont le temple et le siège de la divinité, sont aussi dans le même temps son corps parfait, et donc l'auto-révélation immédiate et spécifique de son essence.<sup>231</sup>

---

<sup>219</sup> Cf. *Erwin*, p. 226–229.

<sup>220</sup> Cf. *Erwin*, p. 229–232. Les pages sur le symbole et l'allégorie sont celles qui ont fait couler le plus d'encre sur Solger. Parmi l'abondante littérature sur le symbole et l'allégorie chez Solger, soulignons : Henckmann, 1978 et 1990 ; Soerensen, 1963 et 1982 ; Todorov, 1977 et Galland-Szymkowiak, 2000.

<sup>221</sup> Il est juste de souligner le fait que cette classification des arts est organiquement liée à l'articulation philosophique (métaphysique) du système, comme le fait par exemple Volkelt, dans le volume 3 du *System der Ästhetik*, 1925, p. 381–382 : “Die Einteilung der Künste kann nämlich auch unter dem Gesichtspunkt des Werks erfolgen. Es steht dem einteilenden Ästhetiker ein höchstes Ziel der Kunst vor Augen, und die Künste werden nun je nach der Art und dem Grade, wie jede dieses Ziel erfüllt oder ihm nahekommmt, geordnet. So ergibt sich eine *teleologische* Gliederung der Künste. Dieses Ziel könnte etwa in der erschöpfenden Darstellung des Menschlich-Bedeutungsvollen gesehen werden. Ein anderer Ästhetiker könnte vielleicht noch tiefer greifen wollen : dann könnte das Ziel der Kunst in die Offenbarung des Göttlichen, des Unendlichen gesetzt werden. In diesem Falle wäre die teleologische Einteilung der Künste in eine *metaphysische* übergegangen. So ist es bei Solger, Hegel, Ziesing und vielen Anderen.”

<sup>222</sup> Ce passage d'*Erwin* (p. 241–259) correspond précisément au passage des *Vorlesungen* figurant dans la troisième partie (intitulée *Besondere Kunstlehre*) portant sur la poésie (p. 267–321).

<sup>223</sup> Cf. *Erwin*, p. 248–250.

<sup>224</sup> Cf. *Erwin*, p. 250–253.

<sup>225</sup> Cf. *Erwin*, p. 253–257.

<sup>226</sup> Cf. *Erwin*, p. 257–259.

<sup>227</sup> *Körperliche Künste* ; cf. *Erwin*, p. 259–266 et *Vorlesungen*, p. 321–333.

<sup>228</sup> Cf. *Erwin*, p. 267–272 et *Vorlesungen*, p. 334–339.

<sup>229</sup> Cf. *Erwin*, p. 272–276 et *Vorlesungen*, p. 340–343.

<sup>230</sup> Cf. *Erwin*, p. 278–281.

<sup>231</sup> Cf. *Erwin*, p. 278 : “Denn die Künste sind zwar der Tempel und die Wohnung

Dans cette perspective, les cinq arts tels qu'ils viennent d'être repérés sont, dans leur cohérence, nécessaires, et constituent en tant que tels une unité, comme en conclut Adelbert à la fin de son discours :

Ne voyez-vous donc pas comment, dans l'art, l'âme et le corps, jusqu'à son enveloppe apparemment extérieure, ne font qu'un, et que, tel qu'elle est en son temple, l'âme vit aussi en tant que son extériorité propre, et qu'aucun des cinq arts ne saurait faire défaut sans réduire à néant l'unité organique du tout ?<sup>232</sup>

### Quatrième entretien

Le dernier entretien reprend, là encore, où l'entretien précédent avait mené les protagonistes, c'est-à-dire au problème de l'unité de l'art, en abordant plus précisément la question de savoir comment l'essence complète de l'art peut apparaître dans la réalité. Les premières pages du quatrième entretien permettent de déterminer l'existence d'un "point central invisible" des arts sur lequel repose leur harmonie entre eux<sup>233</sup>. C'est donc la phantasie qu'il s'agira d'interroger<sup>234</sup>, dans la mesure où elle permet d'analyser les œuvres d'art singulières<sup>235</sup>.

Les quatre protagonistes abordent alors une question particulièrement complexe. Ils commencent par préciser la distinction entre la connaissance que permet d'avoir la phantasie d'une part, et l'intuition sensible qui nous parvient grâce à l'imagination ordinaire de l'autre<sup>236</sup>. Puis, à l'intérieur de la sphère de l'intuition de la phantasie, ils repèrent deux directions (*Richtungen*) de l'activité qui en procède : l'activité formatrice de la phantasie d'une part, et son activité réflexive d'autre part<sup>237</sup>. Cette première distinction les conduit à une seconde distinction, celle entre phantasie de la phantasie et sensibilité de la phantasie<sup>238</sup>. Là encore, le travail de repérage de

---

der Gottheit, aber auch zugleich ihr vollkommener Leib, und also die unmittelbare und eigenthümliche Selbstoffenbarung ihres Wesens."

<sup>232</sup> Cf. *Erwin*, p. 280 : "Seht ihr nun nicht, wie in der Kunst Seele und Leib und selbst die scheinbar äußere Hülle ganz eins und dasselbe sind, und auch in den Verhältnissen ihres Tempels die Seele als ihr eigenes Äußeres lebt, keine der fünf Künste aber fehlen darf, wenn nicht die organische Einheit des Ganzen vernichtet werden soll?"

<sup>233</sup> *Unsichtbarer Mittelpunkt*; cf. *Erwin*, p. 300–303.

<sup>234</sup> Cf. *Erwin*, p. 304.

<sup>235</sup> Cf. *Erwin*, p. 303–306 et, parallèlement, *Vorlesungen*, 2<sup>ème</sup> partie, 3<sup>ème</sup> section (p. 183–256).

<sup>236</sup> Cf. *Erwin*, p. 307–312.

<sup>237</sup> *Bilden der Phantasie, Sinnen der Phantasie*; cf. *Erwin*, p. 312–316.

<sup>238</sup> Cf. *Erwin*, p. 312–321 et Galland-Szymkowiak, 2000, p. 156–161, et plus particulièrement p. 159 : "La *phantasie de la phantasie*, ou phantasie au sens étroit, saisit le tout comme Idée, et l'activité seulement comme développement de l'Idée vers la particularité. Elle est la force créatrice en elle-même, et la renaissance de la "liberté" du fichtéen Bernhard

directions différentes repose la question d'un point central qui serait identique pour l'une et l'autre<sup>239</sup>.

Le travail de détermination d'un lien entre les deux directions de la phantasie<sup>240</sup> conclut à la domination de l'une ou l'autre tendance. En ce sens, on ne peut pas dire que, dans la réalité, il existe une perfection de l'art :

Tout ceci constitue une infinité de déviations différentes, de grades et de réconciliations apparentes, si bien que les contradictions ne surgissent jamais avec autant de pureté que ce que j'ai dit ; mais ceci prouve précisément que, dans tout, il y a une relation, et une aspiration à passer l'un dans l'autre, qui vient continuellement troubler la perfection de l'essence de l'art.<sup>241</sup>

C'est en s'interrogeant sur l'organe capable d'unifier l'une et l'autre direction de la phantasie qu'est découverte la fonction de ce qu'Adelbert appelle l'entendement artistique<sup>242</sup>, et qui est un "dérivé de l'entendement divin"<sup>243</sup>. L'activité de l'entendement artistique est un créer, qui peut s'exprimer dans deux directions : la contemplation<sup>244</sup>, qui domine dans l'art antique, et l'esprit (trait d'esprit)<sup>245</sup>, qui domine davantage dans l'art moderne. Cette nouvelle typologie, une fois harmonisée avec la représentation de la phantasie élaborée plus haut, permet de montrer que ces deux formes d'entendement artistique sont les seules à rendre possible la révélation de l'essence la plus intérieure de l'art.

La question de la révélation complète de l'art dans la réalité est une nouvelle fois au centre des investigations dans les toutes dernières pages du texte<sup>246</sup>. C'est par l'image de l'ellipse que Solger, par l'intermédiaire du personnage d'Adelbert, tâche d'abord d'en rendre compte<sup>247</sup> : l'entendement relie les deux "foyers" de l'art que sont

---

à l'intérieur de la phantasie. Dans la direction opposée, nous pouvons saisir la réalité comme ce qui est donné en premier et voir s'y développer la vie de l'Idée grâce à l'activité artistique : c'est la *sensibilité de la phantasie* (*Sinnlichkeit der Phantasie*), élévation à un niveau supérieur de la faculté simplement réceptrice que Bernhard appelait sensibilité."

<sup>239</sup> Cf. *Erwin*, p. 334–342.

<sup>240</sup> Cf. *Erwin*, p. 344–352.

<sup>241</sup> Cf. *Erwin*, p. 358 : "Alles dieses bildet eine Unzahl von verschiedenen Abweichungen, Graden und scheinbaren Versöhnungen, so daß die Widersprüche nie so rein hervortreten, wie ich sie eben aussprach ; dieses aber beweist eben, daß in allem eine Beziehung ist, und ein Streben, ineinander überzugehen, welches die Vollkommenheit des Wesens der Kunst unaufhörlich stört."

<sup>242</sup> *Künstlerischer Verstand* ; cf. *Erwin*, p. 359. L'ensemble de l'analyse occupe les pages 359 à 362.

<sup>243</sup> Cf. *Erwin*, p. 359 : "ein Abkömmling des göttlichen [Verstandes]". Cf. aussi Galland-Szymkowiak, 2000, p. 159–160.

<sup>244</sup> *Betrachtung* ; sur ce point, cf. *Erwin*, p. 362–367.

<sup>245</sup> *Witz* ; sur ce point, cf. *Erwin*, p. 367–375.

<sup>246</sup> Cf. *Erwin*, p. 378–395.

<sup>247</sup> Cf. *Erwin*, p. 383–384.

la sensibilité de la phantaisie et la phantaisie de la phantaisie. Devant l'enthousiasme que suscite chez Erwin cette représentation, Adelbert jubile :

Quelle joie, m'écriais-je alors, de voir que tu reconnais à présent tout l'édifice vivant du monde de la beauté, qui recèle deux foyers, la phantaisie et la sensibilité, entourés par la même révolution de l'effectivité et du devenir.<sup>248</sup>

Anselme renonce alors à sa théorie du modèle et de sa reproduction<sup>249</sup>, et Bernard à sa théorie de l'apparition de la liberté éthique dans le beau<sup>250</sup>.

Les toutes dernières pages reprennent l'ensemble des concepts élaborés précédemment, et les articulent à partir de l'image de l'ellipse. "Contemplation" et "esprit" n'existent que dans le passage de l'un à l'autre, qui est, selon les termes d'Adelbert, le "vrai siège de l'art" :

Or, ce moment du passage dans lequel l'Idée elle-même devient nécessairement néant, ce doit être le vrai siège de l'art, et c'est là qu'esprit et contemplation, qui tous deux créent et détruisent en même temps dans un mouvement opposé, sont identiques. C'est donc ici que l'esprit de l'artiste doit embrasser toutes les directions dans un regard qui domine tout, et ce regard qui plane au-dessus de tout, qui détruit tout, nous l'appelons l'ironie.<sup>251</sup>

Adelbert reprend là la vision qu'il avait déjà évoquée au cours du deuxième entretien. Il clôt ainsi son ultime tirade sur l'idée d'une forme d'art à venir qui unifierait ce que les œuvres d'art déjà existantes n'offrent que sous la forme d'une dualité<sup>252</sup> :

Et dans cette porte claire qui s'ouvre sur la connaissance parfaite, je vois à nouveau se dresser la Figure sacrée de la Sagesse ; car c'était bien elle qui m'était apparue également la première fois. De là où elle se tient, m'indiquet-elle, on peut trouver Vérité et Beauté et Félicité dans toutes les directions ; pour ses révélations, elle exige, d'un signe de sa main rayonnante, le vœu de ne pas s'attarder ici – sans quoi tout ce qu'elle nous a montré pourrait à nouveau disparaître – mais plutôt de continuer à progresser avec elle sur tous les autres chemins, en poursuivant le but qui ne se révèle que là où tous se rejoignent, au centre de l'univers divin. Ne sommes-nous pas tous prêts à faire ce vœu ?

---

<sup>248</sup> Cf. *Erwin*, p. 383 : "Mit Freuden, rief ich nun, sehe ich also, wie du den ganzen lebendigen Weltbau der Schönheit erkennst, in welchem zwei Brennpunkte, Phantasie und Sinnlichkeit, liegen, die von demselben Umschwunge des Wirkens und Werdens umgeben sind."

<sup>249</sup> Cf. *Erwin*, p. 384.

<sup>250</sup> Cf. *Erwin*, p. 384–386.

<sup>251</sup> Cf. *Erwin*, p. 387 : "Dieser Augenblick des Überganges nun, in welchem die Idee selbst notwendig zunichte wird, muß der wahre Sitz der Kunst, und darin Witz und Betrachtung, wovon jedes zugleich mit entgegengesetztem Streben schafft und vernichtet, eins und dasselbe sein. Hier also muß der Geist des Künstlers alle Richtungen in einen, alles überschauenden Blick zusammenfassen, und diesen über allem schwebenden, alles vernichtenden Blick nennen wir die Ironie."

<sup>252</sup> Cf. *Erwin*, p. 393–394.

Comment Erwin prononça ce vœu avec une émotion solennelle, et comment les deux autres se joignirent à lui après avoir attesté du sérieux de leur quête, je le taierai; car ce que je m'étais proposé de raconter, mesuré à mes forces, est, pour cette fois, achevé.<sup>253</sup>

### 1.1.2.2. Structure des *Vorlesungen*

Les *Vorlesungen*, après un préambule de Heyse<sup>254</sup>, reprennent l'essentiel du contenu d'*Erwin* dans un ordre sensiblement différent, puisque l'ouvrage se divise en trois grandes parties. Comme le suggère d'emblée la table des matières, les analyses y sont présentées de manière beaucoup plus systématique que dans *Erwin*, où certains thèmes sont parfois laissés de côté pour être repris plus loin dans le dialogue<sup>255</sup>.

Après une introduction philosophique<sup>256</sup> et une introduction historique<sup>257</sup> dans laquelle est repris l'essentiel des analyses du début d'*Erwin*, les cours de Solger traitent d'abord du Beau, puis de l'art, et présentent enfin une doctrine des arts considérés un par un.<sup>258</sup>

Plus que sur le contenu de chacune des parties, qui recoupe très largement les analyses d'*Erwin*, nous voudrions revenir sur les annexes aux *Vorlesungen*, qui occupent plus de cent pages et ne sont pas davantage spécifiées dans la table des matières<sup>259</sup>. Elles sont composées, en renvoi aux pages correspondantes des

---

<sup>253</sup> Cf. *Erwin*, p. 394–395: “Und in dieser hellen Pforte zum vollkommenen Erkennen sehe ich abermals die heilige Gestalt der Weisheit stehen; denn keine andere war es, die mir auch das erste Mal erschien. Von hier aus, deutet sie mir an, sei nach allen Richtungen Wahrheit und Güte und Seligkeit zu finden, und sie fordert für ihre Offenbarungen mit dem Wink der leuchtenden Hand das Gelübde, nicht hier zu ruhen, da uns sonst alles, was sie uns gezeigt, wieder verschwinden möchte, vielmehr ferner mit ihr auf allen übrigen Wegen fortzustreben nach dem Ziele, welches sich erst offenbart, wo sich alles wieder in der Mitte des göttlichen Weltalls verbinden. Wollen wir es nicht alle ablegen? – Wie Erwin es mit feierlicher Rührung leistete, und die beiden anderen, nach Bezeugung ihres ernstlichen Strebens einstimmten, davon will ich schweigen; denn was ich mir zu erzählen vorgesetzt hatte, ist für diesmal nach dem Maße meiner Kräfte vollendet.”

<sup>254</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. VII–XVIII.

<sup>255</sup> C'est par exemple le cas pour le travail sur le symbole, qui commence dans le premier entretien (cf. *Erwin*, p. 83 notamment) avant d'être repris dans le troisième, ou bien pour la phantasie, qui est écartée des analyses dans toute la fin du troisième entretien, davantage consacré à mettre sur pied une classification des arts.

<sup>256</sup> *Vorläufige Bemerkungen über Namen und Begriff der Aesthetik*; cf. *Vorlesungen*, p. 1–10.

<sup>257</sup> *Historische Einleitung*; cf. *Vorlesungen*, p. 11–46.

<sup>258</sup> Cf. *Vorlesungen*: première partie, *Vom Schönen*, p. 47–109; deuxième partie, *Von der Kunst*, p. 110–256; troisième partie, *Besondere Kunstlehre*, p. 257–345.

<sup>259</sup> Cf. *Anmerkungen, in: Vorlesungen*, p. 347–475.

*Vorlesungen*, d'extraits d'*Erwin*<sup>260</sup>, des *Philosophische Gespräche* et des *Nachgelassene Schriften*<sup>261</sup>, dont la fonction est d'éclairer les passages des *Vorlesungen* auxquelles elles renvoient<sup>262</sup>.

Arrêtons-nous sur quelques passages d'*Erwin* cités par Heyse dans ces annexes. Il s'agit notamment des extraits d'*Erwin* en exergue des passages des *Vorlesungen* portant sur Baumgarten, Burke, Kant et sa conception du sublime, Fichte<sup>263</sup>. Heyse renvoie également à *Erwin* lorsque les *Vorlesungen* traitent de la réfutation de la distinction entre art objectif et art subjectif, ou entre naïf et sentimental<sup>264</sup>, puis à propos de la différence entre beauté divine et beauté terrestre<sup>265</sup>, de la différence entre beau et sublime d'une part, dignité et grâce d'autre part<sup>266</sup>, à propos encore de l'activité artistique<sup>267</sup>, ou du symbole et de l'allégorie<sup>268</sup>. *Erwin* est de nouveau cité par paragraphes entiers lorsqu'il est question des activités formatrice et réflexive de la phantasie<sup>269</sup>, du point de vue de l'entendement artistique<sup>270</sup>, de la contemplation<sup>271</sup> et de l'esprit<sup>272</sup>, de l'ironie<sup>273</sup>, au sujet des différents arts et de leurs rapports entre eux<sup>274</sup> ou encore à propos du drame (et plus particulièrement du tragique<sup>275</sup>).

Nous retrouvons là les passages essentiels d'*Erwin*, et il nous semble bien, en ce sens, que tout cet appareil de notes tend à suggérer que les *Vorlesungen* ne peuvent se

---

<sup>260</sup> *Erwin* y est cité d'après la première édition en deux volumes, ce qui rend assez malaisé le repérage exact des passages cités, surtout pour les deux derniers entretiens, les éditions de 1907 et 1970, quasiment les seules accessibles actuellement, ne comportant qu'un volume (la pagination y est donc sensiblement différente).

<sup>261</sup> Volumes premier (quasi hors correspondance) et second.

<sup>262</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. XVII–XVIII, notamment p. XVII: “[. . .] sind nun Hinweisungen auf Solger's übrige Schriften, und wo es zweckmäßig schien, die bestätigenden oder erläuternden Parallelstellen selbst aus jenen Schriften [i. e. les œuvres éditées de Solger] getreten, deren Auswahl und Mittheilung in der Ordnung des vorliegenden Systems dem Leser nicht unlieb sein wird [ . . . ]”

<sup>263</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 355–359.

<sup>264</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 376.

<sup>265</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 378.

<sup>266</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 379.

<sup>267</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 388.

<sup>268</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 400. Et ce alors même que le texte des *Vorlesungen*, sur ce point précisément, est plus exact que le texte d'*Erwin* (cf. *infra*).

<sup>269</sup> *Bilden et Sinnen der Phantasie*; cf. *Vorlesungen*, p. 414–419.

<sup>270</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 427–429.

<sup>271</sup> *Betrachtung*; cf. *Vorlesungen*, p. 429–430.

<sup>272</sup> *Witz*, cf. *Vorlesungen*, p. 430–433.

<sup>273</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 434–438.

<sup>274</sup> Cf. *Vorlesungen*, pp. 439–456 et 464–475. Cf. notamment p. 453: “vergl. *Erwin* Th. II S. 224, wo dieselbe Bemerkung gemacht wird.”

<sup>275</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 457–463.

passer d'*Erwin*<sup>276</sup>. Ceci justifie la nécessité de s'appuyer principalement sur *Erwin*, et d'utiliser effectivement les *Vorlesungen* au titre d'"instance comparative"<sup>277</sup>, pour les points de doctrine qui pourraient y être exposés avec plus de clarté.

### 1.1.2.3. Mise en place d'un univers conceptuel et métaphorique

La principale caractéristique de la démarche de Solger consiste à progresser à partir de couples de concepts. Jusqu'à la découverte finale du concept d'ironie, l'essentiel du raisonnement présenté dans *Erwin* est dualiste<sup>278</sup>. Donnons-en quelques exemples pour illustrer ce point.

#### Exemple inabouti du symbole et de l'allégorie dans *Erwin*, et leur explicitation dans les *Vorlesungen*

Solger recourt initialement aux concepts de symbole et d'allégorie en les opposant, pour désigner des modes singuliers d'apparition de l'universel dans le particulier, c'est-à-dire deux types de relation entre essence et apparence. Il travaille d'abord à élaborer une définition du symbole<sup>279</sup>, puis une définition de l'allégorie<sup>280</sup>. Les exemples qu'il en propose ensuite tâchent autant que possible de délimiter leur portée historique et leur portée systématique<sup>281</sup>. A l'art "symbolique" des grecs, Solger oppose l'art "allégorique" chrétien<sup>282</sup>; il poursuit donc son parallèle terme à terme.

Une ambiguïté subsiste cependant concernant le symbole tel qu'il est défini dans *Erwin*. Adelbert dit en effet :

Et si nous voulons encore faire une différence entre Idée et symbole (non pas parce que l'une et l'autre seraient en soi quelque chose de différent, mais parce que nous devons, pour le mode de connaissance qui est le nôtre, séparer les moments d'une seule et même essence), ne faut-il pas appeler symbole cette unité de l'universel et du particulier, dans la mesure où nous la pensons dans

<sup>276</sup> A cet égard, remarquons également que, dans ses notes de lecture sur les *Vorlesungen*, Vischer relève un grand nombre des passages d'*Erwin* cités en annexe des *Vorlesungen* (cf. annexes et Baillet, *Schiller-Jahrbuch*, 46/2002). Heyse lui-même insiste sur le fait que la lecture des *Vorlesungen* ne dispense pas de celle des œuvres authentiques de Solger (cf. *Vorlesungen*, p. XVIII: "Es versteht sich übrigens auch ohne mein Erinnern, daß jene Schriften selbst dadurch keinesweges entbehrlich gemacht werden sollen oder können, da der Zusammenhang dort ein anderer ist und natürlich im Verhältniß zum ganzen Inhalt jener Werke hier nur Weniges aufgehoben werden konnte.").

<sup>277</sup> Cf. Decher, 1994, p. 12–13.

<sup>278</sup> Sur ce point, cf. aussi Siebert, 1965, en particulier p. 174–183.

<sup>279</sup> Cf. *supra* et *Erwin*, p. 218: "Das Symbol also [...] wäre nach unserer Meinung ein Ding der Phantasie, das eben als solches das Dasein der Idee selbst wäre."

<sup>280</sup> Cf. *Erwin*, p. 225–226.

<sup>281</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 520 et **1.1.2.1**.

<sup>282</sup> Cf. *Erwin*, p. 226–232.

l'universel, c'est-à-dire surtout l'Idée, mais telle qu'elle nous apparaît dans le particulier ?

C'est certainement, dit-il, la meilleure façon d'ancrer fermement cette différence.

Il est donc également certain, Erwin, poursuivis-je, qu'en ce sens, tout art est symbolique, mais en ce sens seulement. Le symbole n'est ni un signe arbitraire ni une imitation d'un modèle dont il serait en soi différent : il est au contraire la vraie révélation de l'Idée.<sup>283</sup>

Dans ce passage, Solger semble suggérer que le terme de symbole, qu'il introduit dans un sens nouveau, recouvre en fait deux significations, sans préciser véritablement le rapport entre les deux. Ce n'est que dans les *Vorlesungen* que les deux niveaux opératoires du concept de symbole sont exposés de manière explicite :

En effet, le Beau comme matière de l'art peut être considéré : 1) comme *objet pour soi*; 2) comme *résultat de l'activité*: dans ce second cas, l'objet doit nécessairement être rapporté à l'activité en tant qu'il est simplement l'effectivité de celle-ci. Dans la mesure où le Beau est la finitude de l'Idée, le fait qui clôture, nous l'appelons le *symbole*, et en ce sens tout art est symbolique. Mais le symbole, dans ce sens large, peut être considéré de deux façons : 1) dans la mesure où, en tant qu'objet, il contient, à l'intérieur de soi, l'Idée ; dans cette acception, nous disons que c'est le *symbole au sens restreint*; 2) dans la mesure où l'activité artistique a pour effet l'objet, c'est-à-dire en tant que ce qui est, comme fait, effectivité de l'activité : dans ce sens, nous disons que c'est l'*allégorie*.<sup>284</sup>

Le mouvement dualiste qui oppose symbole et allégorie suppose donc en fait d'être englobé dans un moment plus général du "symbole" au sens large, paradigme de l'art véritable dans lequel l'Idée est tout entière présente. En prenant en compte la coexistence du dualisme symbole/allégorie et du concept de "symbole" au sens large,

---

<sup>283</sup> Cf. *Erwin*, p. 219: "Und wenn wir noch einen Unterschied zwischen Idee und Symbol machen, nicht weil jedes von ihnen an sich etwas anderes wäre, sondern weil wir für unsere Weise der Erkenntnis die Verhältnisse eines und desselben Wesens von einander trennen müssen, ist dann nicht diese Einheit des Allgemeinen und Besonderen, sofern wir sie im Allgemeinen denken, vorzugsweise die Idee, wie sie uns aber im Besonderen erscheint, Symbol zu nennen? – Gewiß, sagt'er, befestigen wir so am besten diesen Unterschied. – Es ist also auch gewiß, Erwin, fuhr ich fort, daß in diesem Sinn alle Kunst symbolisch ist, aber auch nur in diesem."

<sup>284</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 123: "Das Schöne als Stoff der Kunst kann nämlich betrachtet werden 1) als *Object für sich*; 2) als *Resultat der Thätigkeit*, in wiefern das Object auf die Thätigkeit als bloßes Wirken derselben bezogen werden muß.– In sofern das Schöne die Endlichkeit der Idee, das abschließende Factum ist, nennen wir es das *Symbol*, und alle Kunst ist in diesem Sinne symbolisch. Das Symbol in dieser weiteren Bedeutung aber läßt sich zwiefach betrachten : 1) in sofern es als Object die Idee in sich hat ; in dieser Bedeutung nennen wir es das *Symbol im engeren Sinne*; 2) in sofern die künstlerische Thätigkeit das Object wirkt, also als das, welches als Factum Wirksamkeit der Thätigkeit ist ; in diesem Sinne nennen wir es die *Allegorie*."

on voit qu'il faut donner un sens bien précis à l'affirmation solgérienne selon laquelle "le beau est sauvé par le symbole et l'allégorie"<sup>285</sup>.

Dans le cas du symbole et de l'allégorie, que nous venons d'évoquer, c'est le recours aux *Vorlesungen* qui met en évidence la démarche de Solger. On en trouve également divers exemples à l'intérieur d'*Erwin* même, notamment à travers le concept de phantaisie.

### **Exemple du travail sur la phantaisie à travers *Erwin***

La phantaisie<sup>286</sup> est d'abord examinée dans le deuxième entretien, puis laissée de côté et reprise dans le quatrième entretien. La première fois, elle est définie comme ce qui unifie essence et apparence<sup>287</sup>, puis comme ce qui unifie le divin et le terrestre<sup>288</sup>. A partir de là, la phantaisie est présentée comme pouvant opérer dans deux directions : elle produit d'une part la beauté divine, d'autre part la beauté terrestre.

Le travail sur la phantaisie occupe ensuite une bonne partie du quatrième entretien, où les protagonistes distinguent d'abord sensibilité de la phantaisie et phantaisie de la phantaisie<sup>289</sup>. La recherche du point central à partir de ces deux moments de la phantaisie aboutit à une aporie. Le dialogue se déporte alors vers l'entendement artistique, compris comme organe de la phantaisie. Emergent de cette analyse les deux concepts de contemplation (*Betrachtung*) et d'esprit (*Witz*), dont l'exploration permet d'accéder à la découverte de l'ironie<sup>290</sup>.

Le concept de phantaisie est ainsi, à plusieurs reprises au cours du dialogue, et à différents niveaux d'analyse, déterminé par deux "directions", qui sont ensuite

---

<sup>285</sup> Cf. notamment *Vorlesungen*, p. 135. Sur l'interprétation de ce passage, cf. notamment Galland-Szymkowiak, 2000, p. 124–131.

<sup>286</sup> Sur l'usage du terme "phantaisie" dans ce travail, cf. *supra* 1.1.2.1.

<sup>287</sup> Cf. *Erwin*, p. 162: "Halt dir also ja recht gegenwärtig, daß in unsrem Inneren oder vielmehr in der höheren Erkenntnis überhaupt, die wir Phantasie nennen, das göttliche Wesen sich in eine wirkliche, ganz lebendige Gestalt kleidet, die uns, wenn wir sie mit den Erscheinungen der äußeren Welt vergleichen, wie ein Muster derselben vorkommt, und in diesem Sinne von vielen das Ideal genannt wird."

<sup>288</sup> Cf. *Erwin*, p. 164: "Willst du endlich beide Gattungen des Schönen vergleichen, so erkennst du wohl, daß in dem Göttlichen sowohl als im Irdischen die ganze Phantasie gegenwärtig sein muß, und also jedes für sich ein ganz eigenthümliches Weltall bildet."

<sup>289</sup> Cf. notamment *Erwin*, p. 321: "Die Phantasie also der Phantasie, und die Sinnlichkeit derselben, stehen einander hier gegenüber, und beide miteinander, so wie zugleich die verschiedenen Richtungen jeder von beiden, werden wir verknüpfen müssen, wenn wir den inneren Mittelpunkt der Kunst, den wir suchen, endlich auffinden wollen." Cette distinction s'articule à celle entre *Bilden* et *Sinnen der Phantasie*, cf. *Erwin*, p. 312–316.

<sup>290</sup> Cf. *Erwin*, p. 387: "Dieser Augenblick des Überganges nun, in welchem die Idee selbst notwendig zunichte wird, muß der wahre Sitz der Kunst, und darin Witz und Betrachtung, wovon jedes zugleich mit entgegengesetztem Bestreben schafft und vernichtet, eins und dasselbe sein."

confrontées l'une à l'autre de manière à aboutir à un point central qui les unifie. Avant d'atteindre le point central de l'ironie, les confrontations de concepts aboutissent à des apories. Lorsque le couple de concepts proposé (ici, esprit/contemplation) permet de dépasser le dualisme (ici, par l'émergence du concept d'ironie comme moment dialectiquement synthétique), le texte progresse vers l'affirmation d'une thèse. On retrouve cette démarche, on va le voir, dans le travail de définition opéré par Solger dans *Erwin*<sup>291</sup>.

### **Le travail de définition**<sup>292</sup>

Ce que nous venons de présenter constitue l'un des aspects du travail que fournit Solger dans *Erwin* pour élaborer un bagage conceptuel qui lui soit propre et qui rende compte de sa démarche. Cet aspect va de pair avec un travail de définition de concepts "solgériens"<sup>293</sup>.

Le procédé est le suivant : après un long travail d'élucidation conceptuelle sur la définition elle-même, le mot considéré comme celui qui lui correspond exactement est suggéré (par Adelbert) : la désignation vient en général après la détermination de son contenu.

C'est ainsi que Solger procède avec le symbole par exemple. On trouve dans le texte un premier travail d'élucidation de ce concept dans le premier entretien. Le dialogue porte alors sur le rapport entre le signe et l'Idée dont celui-ci est le signe<sup>294</sup>. On retrouvera cette thématique, mais posée en des termes plus propres à

---

<sup>291</sup> Concernant la question du travail de Solger sur les couples de concepts, et plus particulièrement sur les deux exemples proposés ici, il nous semble que l'interprétation de Soerensen rend très imparfaitement compte de la démarche de Solger (cf. Soerensen, 1963, p. 283 : "Solger aber faßt zuerst einmal beide Kategorien, das Symbol und die Allegorie, unter der gemeinsamen Bezeichnung "Symbol im Allgemeinen" zusammen. Innerhalb dieses Oberbegriffs unterschied Solger dann das "Symbol im engeren Sinne" und die Allegorie. Diese nicht besonders glückliche Terminologie ist für Solger sehr charakteristisch und kehrt auch bei anderen Begriffsbestimmungen bei ihm wieder. Das "Schöne im Allgemeinen" z. B. umfaßt bei ihm das "Schöne im engeren Sinne" und das Erhabene, die "Phantasie im Allgemeinen" die "Phantasie im engeren Sinne" und die Einbildungskraft, die "Poesie im Allgemeinen" die Poesie und die bildenden Künste usw.").

<sup>292</sup> Le travail de définition dont nous voulons à présent définir les forces reste cependant d'une portée très ambiguë dans l'édifice esthétique de Solger, comme en témoignent, entre autres, les corrections apportées dans le manuscrit destiné à impression : "Phantasie" y est ici et là remplacé en dernier recours par "Einbildungskraft", ce qui suggère nettement que la limite qui séparait ces deux concepts de statuts épistémologiques différents était loin d'être claire et définitive, dans l'esprit de Solger lui-même.

<sup>293</sup> Sur l'assainissement du vocabulaire philosophique auquel prétend Solger, cf. Henckmann, en particulier dans Baillot, Tusson, 2002, p. 38.

<sup>294</sup> Ce passage travaille principalement avec la définition du mot signe telle qu'on la trouve à la page 82 d'*Erwin* : "Wir müssen doch nun wohl annehmen, daß es eine bloße Erscheinung

la problématique esthétique solgérienne, dans le troisième entretien. Entre temps, le problème du Beau a en effet été identifié par les protagonistes comme issu de la tension entre essence et apparence<sup>295</sup>, et rapporté à l'activité de la phantasie. Les termes définis dans le cadre d'une problématique inexacte comme celle du premier entretien s'avèrent dès lors non pertinents :

Mais nous avons déjà rejeté les noms d'image, de signe, et autres noms semblables, et parmi tous ceux qui me sont venus à l'esprit, il me semble que c'est celui de symbole qui, d'après l'usage, admet le plus le sens que nous voulons lui donner.<sup>296</sup>

C'est donc dans la mesure où les termes qui la composent renvoient au travail philosophique effectué précédemment (ici, avec l'élaboration de la problématique du rapport entre essence et apparence, et les concepts d'Idée et de phantasie) que la définition du symbole prend tout son sens :

Ainsi, dis-je, d'après nous, le symbole serait une chose provenant de la phantasie qui, précisément en tant que telle, serait l'existence de l'Idée elle-même.<sup>297</sup>

Ce travail de définition est également relayé par un réseau métaphorique, sans lequel il ne peut être qu'imparfaitement compris.

#### **1.1.2.4. Le réseau métaphorique dans *Erwin***

Le travail conceptuel d'*Erwin* s'appuie en effet sur un ensemble de métaphores et d'images qui en étayent l'élaboration. Nous voudrions ici présenter les deux principaux réseaux, qui se recoupent largement : d'une part, les images recourant à la géométrie dans l'espace, d'autre part, le réseau métaphorique issu de la mystique.

##### **La géométrie dans l'espace**

Bien que les diverses métaphores géométriques utilisées par Solger soient peu exactes mathématiquement, il y a recours de manière récurrente, et notamment dans des passages où elles ont pour fonction d'éclairer l'explicitation de concepts spéculativement ardu.

---

gebe, welche, ohne das Wesen der Ideen in sich zu enthalten, dieselben doch andeute? Dies kann aber, denke ich, nur so geschehn, daß sich gewisse Merkmale an der Erscheinung auffinden lassen, welche durch den vergleichenden Verstand auf das Wesen der Ideen bezogen werden können. Was sich aber durch solche einzelne Merkmale auf ein anderes beziehen läßt, nennen wir ein Zeichen."

<sup>295</sup> Cf. *Erwin*, p. 155–159.

<sup>296</sup> Cf. *Erwin*, p. 218: "Die Namen aber des Bildes, des Zeichens und ähnliche haben wir schon verworfen, und unter allen, die mir vorgekommen sind, scheint mir der des Symbols den Sinn, den wir hineinlegen wollen, dem Gebrauche nach am meisten zuzulassen."

<sup>297</sup> Cf. *Erwin*, p. 218: "Das Symbol also, sprach ich, wäre nach unserer Meinung ein Ding der Phantasie, das eben als solches das Dasein der Idee selbst wäre."

C'est le cas pour l'image de l'ellipse, longuement décrite par Adelbert dans un passage qui précède immédiatement l'ultime avancée philosophique du texte, l'introduction du concept d'ironie. L'ellipse a ainsi pour fonction de synthétiser en une image l'ensemble des concepts définis dans l'ouvrage, et leurs rapports entre eux :

Quelle joie, m'écriais-je alors, de voir que tu reconnais à présent tout l'édifice vivant du monde de la beauté, qui recèle deux foyers, la phantasie et la sensibilité, entourés par la même révolution de l'effectivité et du devenir. Ils ne peuvent jamais se rencontrer et s'anéantir l'un l'autre, et ni l'un ni l'autre ne peut s'entourer d'un cercle d'existences séparé, car ce cercle ne serait autre que le point central lui-même, mais dilaté. Au contraire, c'est dans la figure, qui est ce qui exprime avec le plus de perfection une existence complètement réelle et qui revient pourtant éternellement vers soi, que l'entendement les entoure d'une orbite elliptique, en clôturant et en parachevant ce qui émane de l'Idée par la particularité réelle, et ce qui va se loger dans la figure individuelle par la perfection essentielle, dans un mouvement de métamorphose perpétuelle. L'un de ces deux foyers, celui de l'essence, c'est-à-dire de la phantasie, brille d'une lumière propre, qui tire dès l'origine sa force d'elle-même, et c'est la raison pour laquelle beaucoup ne voient que lui, et le considèrent comme le seul et unique point central. Mais l'autre, celui dans lequel nous avons trouvé la sensibilité, n'existe pas moins réellement, et il n'y a qu'à la connaissance ordinaire (qui demeure sur la surface obscure) que ce point paraît obscur, parce qu'il ne se contente pas d'absorber la lumière, mais va même jusqu'à se propager, à partir de cette lumière, dans une masse pleine de variété. Enfin, l'orbite qui enveloppe l'un et l'autre offre de l'extérieur l'aspect du devenir et du mouvement ; mais ce qui devient est toujours ce que l'un et l'autre ont en commun et qui revient vers soi, ce vers quoi la révolution oriente, précisément par ce mouvement de retour vers soi, l'œil qui observe de l'extérieur.<sup>298</sup>

---

<sup>298</sup> Cf. *Erwin*, p. 383 : "Mit Freuden, rief ich nun, sehe ich also, wie du den ganzen lebendigen Weltbau der Schönheit erkennst, in welchem zwei Brennpunkte, Phantasie und Sinnlichkeit, liegen, die von demselben Umschwunge des Wirkens und Werdens umgeben sind. Niemals können beide zusammenfallend einander vernichten, noch kann sich jeder von ihnen mit einem abgesonderten Kreise des Daseins umgeben, welcher nichts als der ausgedehnte Mittelpunkt selbst sein würde. Sondern in der Figur, welche ein ganz wirkliches und doch in sich selbst ewig zurückkehrendes Dasein am vollkommensten ausdrückt, umwindet sie mit einer elliptischen Bahn der Verstand, indem der, was von der Idee ausstrahlt, durch wirkliche Besonderheit, was in der einzelnen Gestalt sich verbirgt, durch wesentliche Vollkommenheit in ewiger Umwandlung abschließt und vollendet. Der eine von diesen Brennpunkten, der des Wesens oder der Phantasie, leuchtet mit eigenem, urkräftigem Lichte, und wird deshalb von vielen allein geschaut, und für den einzigen Mittelpunkt gehalten. Nicht weniger ist aber darum auch der andere wirklich da, in welchem wir die Sinnlichkeit fanden, und nur der gemeinen, auf der dunklen Oberfläche wohnenden Erkenntnis erscheint dieser als dunkel, weil nicht allein das Licht von ihm verschluckt ist, sondern sich auch von ihm aus in eine mannigfaltige Masse verbreitet. Der sich um beide schlingende Umschwung endlich bietet von außen den Anblick des Werdens und der Bewegung dar ; was aber wird, ist immer nur das in sich selbst zurückkehrende Gemeinsame von beiden, zu welchem er durch eben diese Rückkehr in sich selbst auch das von außen schauende Auge leitet."

Cette image de l'ellipse est un moment de synthèse et reprend également les principales caractéristiques des représentations dans l'espace auxquelles Solger a recours au fil du texte, et qui sont, pour l'essentiel : mouvement, attraction et répulsion, mouvement retour, et présence d'un centre.

Mais, on le voit notamment dans le passage qui vient d'être cité, se mêlent à ces représentations géométriques des images issues d'une tradition distinctement mystique.

### **Le réseau métaphorique issu de la mystique**

Certaines métaphores mystiques reviennent régulièrement dans le texte : celle de l'œil par exemple, mais aussi celle de la lumière, ou bien, dans une certaine mesure, celle du point central et la présence d'une "Figure" allégorique de la sagesse<sup>299</sup>. Ces différentes images sont reprises ensemble dans trois passages plus longuement développés : la vision d'Adelbert<sup>300</sup>, sa présentation du "temple sacré" porté par chaque individu<sup>301</sup>, et la "découverte" de l'ironie<sup>302</sup>. Il y a également recours pour résumer à Krause l'ensemble de sa démarche dans *Erwin* :

C'est précisément la façon dont les choses y sont considérées qui devra être ce qu'elle contiendra de meilleur. A partir d'une idée semblable à une lumière suspendue en son centre, toutes les figures obscures de la phantasie qui gravitent autour de celle-ci deviendront plus limpides et plus claires.<sup>303</sup>

Cette représentation du cheminement de la connaissance de l'obscurité vers la lumière caractérise à la fois la méthode de Solger et la théorie exposée dans *Erwin*. En ce sens, la dimension métaphorique fait corps avec la dimension conceptuelle de l'ouvrage pour donner leur cohésion aux forme, méthode et contenu de l'ouvrage.

#### **1.1.2.5. Concepts nodaux**

Plutôt que de dégager les grands concepts philosophiques à proprement parler opératoires dans *Erwin*<sup>304</sup>, nous voudrions tenter de cerner ceux qui nous semblent à

---

<sup>299</sup> Sur ce dernier point, cf. *Erwin*, pp. 108–113 et 394. Pour une analyse détaillée des apports de la mystique dans *Erwin*, cf. Decher, *in*: Baillot, Tusson, 2002.

<sup>300</sup> Cf. *Erwin*, deuxième entretien, p. 108–113.

<sup>301</sup> Cf. *Erwin*, troisième entretien, p. 200–202.

<sup>302</sup> Cf. *Erwin*, quatrième entretien, p. 392–fin.

<sup>303</sup> Cf. *Erwin*, p. 191–192 : "Die Art, die Sachen anzusehen, soll eben das Beste darin seyn. Von einem Gedanken aus, wird sich, wie von einem in der Mitte schwebenden Lichte, der ganze Umkreis der dunklen Phantasiegestalten nach und nach erhellen und verdeutlichen."

<sup>304</sup> Et ce, d'autant plus que certains d'entre eux – non des moindres – apparaissent, dans le manuscrit destiné à l'éditeur, comme interchangeables (par exemple *Wesen*, *Urbild* et *Idee*, comme on le voit dans le *Druckms* pp. 737 et 743 ; ou bien *Erscheinung* et *Offenbarung*, cf. p. 200 du *Druckms*), ou bien chargés de connotations à géométrie variable (le terme de

même de permettre de comprendre la démarche de Solger dans l'élaboration de son ouvrage d'esthétique.

### **Le concept de passage**

Le concept de passage (*Übergang*) ressortit aux deux réseaux métaphoriques que nous venons de mettre en évidence (il s'appuie sur une description géométrique, et sur une image issue de la mystique). Il constitue une articulation essentielle des principaux couples de concepts travaillés au fil de l'œuvre, compris comme relation active et dynamique entre deux termes. Il peut ainsi caractériser le mode de relation d'instances très différentes.

Considéré comme concept dans l'édifice théorique d'*Erwin*, le passage désigne en propre le mode de la relation entre essence et apparence tel que l'entendement artistique est capable de le produire :

Quelle est la force de l'âme qui joint le réel en elle par des relations et, en s'élevant ainsi du même coup à l'universalité, produit un commerce et un passage continuel entre les deux côtés ?

A mi-voix et en hésitant presque, il répondit : ce ne peut être que l'entendement.<sup>305</sup>

En ce sens, il est le mode d'existence de l'art lui-même :

Je comprends à présent, dit Erwin, que cette omniprésence de l'art n'est possible qu'au moyen de l'activité de l'entendement, que nous prenons sur le fait précisément dans le mouvement de passage qui part de l'Idée et qui va vers l'apparence, au point où l'un se métamorphose en l'autre.<sup>306</sup>

Mais ce n'est qu'à la fin du texte que la notion de passage prend tout son sens. C'est en effet à cette notion qu'a alors recours Solger pour définir l'ironie :

Or, ce moment du passage dans lequel l'Idée elle-même devient nécessairement néant, ce doit être le siège vrai de l'art, et c'est là qu'esprit et contemplation, qui tous deux créent et détruisent en même temps dans un mouvement opposé, sont identiques. C'est donc ici que l'esprit de l'artiste doit embrasser toutes

---

*Sinnlichkeit*, d'ordinaire utilisé de manière à lui restituer sa connotation positive ou, du moins neutre, est parfois conçu de manière tout à fait négative, et le *Druckms* montre bien – cf. p. 740 – que Solger tend à gommer les marques du discours permettant de distinguer entre un usage positif et un usage négatif du terme).

<sup>305</sup> Cf. *Erwin*, p. 360 : “Welche Kraft der Seele ist es denn nun, die das Wirkliche durch Beziehungen in sich selbst verknüpft, und, indem sie dasselbe dadurch zum Allgemeinen erhebt, einen beständigen Verkehr und Übergang zwischen beiden Seiten hervorbringt? – Halblaut und mit Zögern gab er zu Antwort: das ist wohl keine andere, als der Verstand.”

<sup>306</sup> Cf. *Erwin*, p. 377 : “Das begreif'ich nun wohl, sprach Erwin, daß diese Allgegenwart der Kunst nur möglich ist durch diese Tätigkeit des Verstandes, welche wir auf dem Übergange aus der Idee in die Wirklichkeit gerade an dem Punkte, wo eins sich in das andere verwandelt, ertappen.”

les directions dans un regard qui domine tout, et ce regard qui plane au-dessus de tout, qui anéantit tout, nous l'appelons l'ironie.<sup>307</sup>

Ainsi, le concept de passage, posé et reposé comme élément nodal au fil de l'entretien, trouve sa résolution dans l'ironie.

### Place de l'ironie

Nous avons déjà montré les différents enjeux méthodologiques et apports conceptuels propres à *Erwin* tels qu'ils interviennent dans les dernières pages du volume, plus particulièrement au moment de l'émergence du concept d'ironie lui-même. Nous voudrions préciser ici la fonction à accorder à ce concept dans l'ensemble de l'édifice théorique de Solger à partir de la place qu'il occupe dans *Erwin*.

Dans *Erwin*, l'ironie constitue la clef de voûte même de l'édifice<sup>308</sup>, mais elle n'acquiert cette fonction que de manière rétroactive, puisqu'elle n'apparaît que dans les dernières pages du texte. On ne peut dès lors comprendre l'ensemble de l'ouvrage qu'à la lumière de ce qui vient à sa toute fin, et qui définit non seulement le point central que les protagonistes cherchaient à situer et définir depuis le début, mais restitue également à chacun des concepts construits au fil du texte sa place dans l'ensemble (passage, existence, essence, présence, et entendement artistique notamment) :

Nous pourrions donc dire en bref que notre existence présente, réelle, reconnue et vécue dans son essentialité, est l'art ; et c'est donc bien là qu'est aussi vivant, partout, ce point central dans lequel essence et réalité se pénètrent l'une l'autre en tant que présence : l'ironie, le fruit le plus parfait de l'entendement artistique.<sup>309</sup>

Ceci signifie que, pour bien lire *Erwin*, il faut le lire au moins deux fois, la deuxième lecture étant éclairée par la connaissance de la fonction de l'ironie, explicitée à la

---

<sup>307</sup> Cf. *Erwin*, p. 387 : “Dieser Augenblick des Überganges nun, in welchem die Idee selbst notwendig zunichte wird, muß der wahre Sitz der Kunst, und darin Witz und Betrachtung, wovon jedes zugleich mit entgegengesetztem Bestreben schafft und vernichtet, eins und dasselbe sein. Hier also muß der Geist des Künstlers alle Richtungen in einen, alles überschauenden Blick zusammenfassen, und diesen über allem schwebenden, alles vernichtenden Blick nennen wir die Ironie.”

<sup>308</sup> Soulignons à cet égard que le propos de Solger, dans les pages consacrées à l'ironie, ne sert pas d'abord à fonder sa théorie de l'art, mais bien plutôt à fonder sa position métaphysique : ainsi, les paragraphes de ce passage, assez longs dans le texte édité, portant en propre sur l'art et sur l'histoire de l'art, sont en fait des ajouts de dernière minute ; dans le ms destiné à l'éditeur, ils sont ajoutés en marge (cf. *Druckms*, p. 745–746).

<sup>309</sup> Cf. *Erwin*, p. 394 : “So könnten wir wohl kurz sagen, unser gegenwärtiges, wirkliches Dasein, in seiner Wesentlichkeit erkannt und durchlebt, sei die Kunst ; und eben darin lebe auch überall jener Mittelpunkt, worin sich Wesen und Wirklichkeit beide als Gegenwart durchdringen, die Ironie, die vollkommenste Frucht des künstlerischen Verstandes.”

fin du texte. Par ailleurs, dans la mesure où seules quelques pages sont consacrées à l'exposition de ce concept (plus qu'à sa dissection détaillée), *Erwin* ouvre sur des travaux ultérieurs, et notamment sur une élucidation du concept d'ironie; elle ne constitue donc pas une théorie complètement achevée et fermée sur elle-même<sup>310</sup>.

### **Ironie et vision tragique du monde**

Bien que la vision tragique du monde soit élaborée plus en amont dans le dialogue<sup>311</sup>, c'est dans le passage final d'*Erwin* qu'elle est exposée complètement, c'est-à-dire en présence de toutes les avancées conceptuelles qui accompagnent l'émergence du concept d'ironie. On peut en effet lire ainsi l'explicitation que propose Erwin des rapports, pour l'homme, entre essence et apparence :

Seule cette inanité de l'Idée comme apparence terrestre, me semble-t-il, nous permet de parvenir enfin à reconnaître celle-ci en tant qu'elle est réelle, et à reconnaître, dans tout ce qui nous apparaît, l'existence de l'Idée. Car ici, l'essence et la temporalité sont mêlées l'une à l'autre dans la même unité originaire, et l'essence ne peut se perdre par la temporalité sans que celle-ci, inversement, ne soit gagnée dans l'essence. Toutes deux interviennent bien plutôt l'une dans l'autre par le truchement de l'effectivité de l'entendement artistique, qui s'accorde toujours avec soi sur le sens qu'elle prend, et étincelle pourtant en balançant entre les deux.

En vérité, mon cher Erwin, m'exclamai-je, tu dépasses largement mes espérances. Il n'y a que maintenant que me voilà pleinement convaincu que ce n'était pas la sensualité vulgaire qui t'enthousiasmait initialement; et l'ardeur des efforts que tu faisais pour reconnaître dans les choses réelles en tant que telles quelque chose de plus élevé, alors qu'il n'y avait que leur figure extérieure en décomposition qui daignait se montrer, c'était l'aube de l'ironie vraie.<sup>312</sup>

L'ironie est donc présentée ici, non pas seulement comme un concept spéculatif dans l'édifice théorique, mais aussi comme une posture – la seule que puisse adopter

---

<sup>310</sup> C'est ce que laisse entendre Solger dès sa lettre à Tieck du 14 février 1816: "Bei der Aesthetik, die ich jetzt lese [...] bin ich auf mehrere Punkte gekommen, die mir im Erwin nicht vollständig genug entwickelt scheinen, und dies könnte auch wohl noch Stoff zu einem oder dem anderen kleinen Gespräch geben." (cf. Matenko, 1933, p. 197).

<sup>311</sup> Cf. *supra*, présentation du deuxième entretien.

<sup>312</sup> Cf. *Erwin*, p. 388–389: "Eben durch jene Nichtigkeit der Idee als irdischer Erscheinung, so dünkt mich, gelangen wir erst dazu, sie als wirklich, und alles, was uns erscheint, selbst als das Dasein der Idee zu erkennen. Denn in derselben ursprünglichen Einheit sind ja hier Wesen und Zeitlichkeit miteinander durchdrungen, und es kann sich nicht das eine durch die andere verlieren, ohne daß diese wieder durch jenes gewonnen würde. Beides aber greift ineinander durch die stets mit sich selbst einige, und doch zwischen beiden hin und her blitzende Wirksamkeit des künstlerischen Verstandes.– Wahrlich, rief ich aus, mein Erwin, du übertriffst noch bei weitem meine Hoffnung. Und nun erst bin ich ganz überzeugt, daß es nicht die gemeine Sinnlichkeit war, die dich anfangs begeisterte; und dein dringendes Bestreben, in den wirklichen Dingen als solchen etwas Höheres zu erkennen, welche dir doch immer die zerfallende äußere Gestalt zeigen wollte, war doch wohl ein Aufdämmern der wahren Ironie."

l'homme dès lors qu'il se rend à la vision tragique du monde. C'est dans une telle vision du monde que l'art joue un rôle salvateur, dans la mesure où, tel que Solger le présente, il constitue un lieu privilégié où le tragique inhérent à la nature du monde et à la nature de l'homme ne reste pas seulement conflit, mais se résout dans le symbole compris comme réconciliation de l'essence et de l'apparence, du singulier et de l'universel, et dans l'ironie comme posture permettant de rendre compte de l'inanité humaine comme d'un postulat épistémologique.

*Erwin* ne constitue pas la totalité du système de Solger, mais en élabore les grandes lignes. Reprenant la méthode philologique déjà mise en œuvre dans la traduction de Sophocle, Solger y construit un édifice conceptuel esthétique qui est également une porte ouverte sur une philosophie plus complète. Ce sont des concepts tels que l'ironie comprise comme posture de réflexion, des représentations telles que la vision tragique du monde, qui nous semblent mériter d'être poursuivies dans l'œuvre de Solger, dans la mesure où elles permettent de mettre à jour la tension inhérente à la position de l'homme dans le monde, et non la résolution dogmatique d'une telle tension. Ce sont ces moments forts dont nous voudrions retracer l'évolution ultérieure dans le compte rendu critique de 1819 des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques.

### **1.1.3. La *Schlegel-Rezension***

Dernière œuvre publiée par Solger avant sa mort, la *Schlegel-Rezension* se distingue des textes que nous avons jusqu'ici analysés du fait qu'il s'agit d'un travail de commande destiné à un journal. Ceci explique en partie le plan qu'y adopte Solger, dont nous présenterons d'abord les grandes lignes, avant de revenir sur les points du texte qui nous semblent plus particulièrement intéressants.

#### **1.1.3.1. Plan de la *Schlegel-Rezension***

Le compte rendu critique fait par Solger des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques suit pour l'essentiel le plan des cours eux-mêmes. Solger revient le plus souvent davantage sur des points de détail que sur l'articulation d'ensemble<sup>313</sup>. Cependant, il procède de manière différente pour les trois premiers cours et pour les cours suivants.

---

<sup>313</sup> Nous ne reviendrons pas ici sur la pertinence dogmatique de la lecture solgérienne des cours de Schlegel. Notre travail de présentation a principalement pour objectif, comme pour la traduction de Sophocle et pour *Erwin*, de présenter la fonction de ce texte dans le système de Solger afin de dégager les enjeux de la problématique esthétique, et non de rentrer dans le détail de la doctrine.

## Plan d'ensemble ; présentation générale

Les trois premiers cours portent en effet sur les fondements théoriques de la critique, et notamment de la critique des œuvres dramatiques, et Solger, qui n'adhère pas aux principes schlegéliens, refuse de suivre pas à pas leur cheminement. Il préfère partir de ses propres principes pour redéfinir dans son sens la méthode critique. Nous ne saurions trop souligner, à cet égard, l'importance des premières pages du texte<sup>314</sup>, auxquelles Solger se réfère régulièrement dans la suite de son compte rendu critique.

A partir du quatrième cours, il suit point par point le texte de Schlegel, sauf dans son long *excursus* sur Shakespeare<sup>315</sup>.

Le tout début du texte s'attache à justifier l'entreprise de Solger et sa forme – une démarche qui est loin d'être superflue puisque le texte dépasse largement la longueur et la teneur habituelles d'un compte rendu critique. C'est le texte de Schlegel qui porte, à ses yeux, la responsabilité de ce format inhabituel :

Et dans la mesure où cet ouvrage [de Schlegel] ne va pas sans s'étendre sur l'histoire du drame de tous les peuples cultivés, il n'était pas possible de présupposer chez l'auditeur ou le lecteur une connaissance universelle et complète des éléments historiques : c'est pourquoi il était nécessaire de n'apporter des informations que sur les faits les plus nécessaires, et à tout le moins sur ceux-ci. Cette seule circonstance prête à elle seule déjà à ce que, au fil de notre travail de jugement de cette œuvre, nous revenions tantôt sur tel point de critique, tantôt sur tel point de philosophie, tantôt enfin sur tel élément historique.<sup>316</sup>

Calquant en ce sens sa démarche sur celle de Schlegel, Solger ne manque pas de commencer par faire l'apologie du texte qu'il s'apprête à critiquer, soulignant notamment son importance à l'échelle européenne<sup>317</sup>. Il entre ensuite dans le vif du sujet.

### Les trois premiers cours

La critique de Solger porte d'abord sur la définition, proposée par Schlegel dans son premier cours, entre l'art antique et l'art qu'il appelle moderne ou romantique<sup>318</sup>. Solger revient notamment sur l'attribution par Schlegel de la mélancolie à l'art de

---

<sup>314</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 396–414.

<sup>315</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 432–454.

<sup>316</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 396–397 : “Und da sich das Werk [. . .] über die Geschichte des Drama aller höher gebildeten Völker verbreitet ; so konnte auch wieder bey den Zuhörern oder Lesern keine allgemeine vollständige Kenntniß des historischen Stoffes vorausgesetzt werden, weßhalb wenigstens die nöthigsten Thatsachen erst herbeygezogen werden mußten. Schon diese Umstände können den Beurtheiler bald zu kritischen, bald zu philosophischen, bald zu historischen Bemerkungen veranlassen.”

<sup>317</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 397–398.

<sup>318</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 399.

l'époque moderne et de la sérénité à l'art grec<sup>319</sup>. Il critique ensuite la notion de dramatique (*das Dramatische*)<sup>320</sup>, mais surtout celle de mimique (*das Mimische*) dont Schlegel fait une simple imitation : pour Solger en effet, la phantaisie joue là un rôle important, et il ne saurait donc s'agir d'une pure et simple imitation<sup>321</sup>.

Dans le deuxième cours, c'est la relation entre le comique et le tragique qui retient l'attention de Solger<sup>322</sup> car, pour lui, l'un et l'autre procèdent de la même origine, c'est-à-dire une vision du monde qui prend en compte le rapport entre le néant humain et quelque chose de supérieur<sup>323</sup>. C'est à partir de là que Solger définit (nous l'avons vu déjà dans *Erwin*) sa vision tragique du monde, ainsi que ce qu'il appelle l'ironie, et dont il souligne l'absence dans le texte de Schlegel :

Nous avons été particulièrement frappé de voir que l'ironie, dans laquelle nous reconnaissons le vrai point central de tout l'art dramatique, de sorte qu'elle est indispensable au dialogue philosophique même, si celui-ci a quelque vocation dramatique, cette ironie, donc, n'est évoquée qu'une seule fois dans toute l'œuvre (2<sup>ème</sup> partie, 2<sup>ème</sup> section, p. 72), et encore, c'est pour lui dénier toute interférence avec le tragique authentique. Pourtant, nous nous rappelons certaines déclarations antérieures de l'auteur dans lesquelles celui-ci semblait à tout le moins beaucoup s'approcher de ces idées. L'ironie est exactement le contraire du point de vue sur la vie ici développé, dans lequel prennent racine le sérieux et la plaisanterie tels que les conçoit l'auteur.<sup>324</sup>

Solger évoque ici un autre point qui lui tient à cœur : le fait que l'ironie est une composante essentielle du drame.

Dans le troisième cours, Solger critique d'abord la notion de destin à partir de laquelle travaille Schlegel<sup>325</sup>, puis celle de liberté morale<sup>326</sup>. Il revient ensuite sur la description de la scène grecque et son agencement<sup>327</sup>, et souligne notamment que

---

<sup>319</sup> Une répartition qui va à l'encontre de la position de Solger sur la question, cf. *Erwin*, notamment p. 229–232 et *Schlegel-Rezension*, p. 400-401.

<sup>320</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 401–402.

<sup>321</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 403.

<sup>322</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 405.

<sup>323</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 407.

<sup>324</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 408 : “Es war dem Rec. höchst auffallend, der Ironie, in welcher er den wahren Mittelpunkt der ganzen dramatischen Kunst erkennt, so daß sie auch beym philosophischen Dialog, wenn er einigermaßen dramatisch seyn soll, nicht zu entbehren ist, in dem ganzen Werke nur Einmal erwähnt zu finden, Th. II Abth. 2, S. 72, und noch dazu um ihr alle Einmischung in das eigentlich Tragische zu untersagen ; und doch erinnert er sich an frühere Aeußerungen des Verfassers, welche sich an diese Ideen wenigstens sehr anzunähern schienen. Die Ironie ist aber auch das gerade Gegentheil jener Ansicht des Lebens, in welcher Ernst und Scherz, wie sie der Verfasser annimmt, wurzeln.”

<sup>325</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 410–411.

<sup>326</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 412.

<sup>327</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 412.

Schlegel n'attribue pas assez d'importance au chœur tragique<sup>328</sup>.

### **Les théâtres grec, romain, italien et français**

Les deux cours suivants portent sur le théâtre tragique grec et en présentent les principales œuvres. Pour chaque auteur, Solger ne revient que sur les pièces les plus importantes. Après avoir évoqué Eschyle<sup>329</sup>, Sophocle<sup>330</sup>, puis Euripide<sup>331</sup>, Solger revient sur un point dont il souligne la pertinence dans l'analyse de Schlegel : la comparaison des trois pièces de chacun des trois auteurs tragiques évoquant l'assassinat de Clytemnestre<sup>332</sup>.

Le sixième cours est consacré à la comédie grecque ancienne<sup>333</sup>, et les critiques de Solger portent sur deux points principaux : l'insuffisance de l'analyse théorique de ce type de drame proposée par Schlegel (que Solger impute à des fondements de départ erronés chez Schlegel) d'une part, et Aristophane d'autre part, au sujet duquel il fait la même remarque. Concernant la comédie grecque tardive (le *Lustspiel*), dont traite le septième cours, Solger adhère en revanche aux propos de Schlegel<sup>334</sup>.

Le huitième cours porte sur les théâtres romain, italien et français, mais Solger s'intéresse principalement au théâtre français, et notamment à la critique proposée par Schlegel des canons classiques français, à laquelle, pour l'essentiel, il se range, mais que dans le détail il préfère présenter différemment<sup>335</sup>. Enfin, il revient sur les comédies de Molière<sup>336</sup>.

### **La scène anglaise et la scène espagnole**

Bien que les derniers cours (à l'exception du tout dernier) soient consacrés au théâtre espagnol et au théâtre anglais, Solger n'en suit plus la structure pas à pas, puisqu'il saisit cette occasion pour se lancer dans un long développement très personnel sur Shakespeare<sup>337</sup>.

### **Shakespeare**

Il justifie d'abord cette démarche en revenant sur l'importance de Shakespeare dans le contexte historique et culturel qui est le sien :

---

<sup>328</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 413.

<sup>329</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 414–416.

<sup>330</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 416–418.

<sup>331</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 418–419.

<sup>332</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 419.

<sup>333</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 420–422.

<sup>334</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 422–424.

<sup>335</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 425–429.

<sup>336</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 430–431.

<sup>337</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 434–454.

Ainsi se tient notre grand poète, l'un des plus grandes esprits de tous les temps, l'une de ces merveilleuses révélations de l'esprit de l'univers, dans laquelle l'histoire universelle, pour ainsi dire, se résume et observe elle-même son propre reflet, à la frontière entre deux âges.<sup>338</sup>

Bien que Solger et Schlegel semblent s'accorder dans l'évaluation de l'importance à attribuer à Shakespeare, étant l'un et l'autre de grands admirateurs du dramaturge anglais, Solger critique cependant, dans l'analyse que Schlegel en propose, la façon dont celui-ci applique au drame shakespearien la notion d'ironie<sup>339</sup> : pour Solger, c'est une "fausse ironie" (*unechte Ironie*) que Schlegel prête aux personnages et aux scènes comiques dans Shakespeare<sup>340</sup>. En travaillant sur le mélange de tragique et de comique dans les différentes pièces, Solger élabore une classification de toutes celles dont on ne peut pas considérer qu'elles soient des tragédies à proprement parler<sup>341</sup>.

Pour les tragédies, Solger distingue entre celles dont le contenu est historique<sup>342</sup> et celles dont le contenu provient plutôt de la nature humaine<sup>343</sup>. Parmi ces dernières, il analyse en détail *Hamlet*<sup>344</sup> puis, moins précisément, *Le Roi Lear*<sup>345</sup>, et *Roméo et Juliette*<sup>346</sup>. Il revient ensuite sur l'effet produit par le tragique shakespearien en général<sup>347</sup>.

### Le théâtre espagnol

Après un détour par la scène anglaise ancienne<sup>348</sup>, et plus particulièrement par Marlowe, Solger en vient, dans sa critique du quatorzième cours, à retravailler le panorama du théâtre espagnol proposé par Schlegel<sup>349</sup>, mais surtout à préciser son opinion sur Calderon, et le rapport de celui-ci à la religion<sup>350</sup>. Il évoque encore les traductions allemandes de Calderon<sup>351</sup>, puis vient le dernier cours.

---

<sup>338</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 434: "So steht unser großer Dichter, einer der größten Geister aller Zeiten, eine jener wunderbaren Offenbarungen des Weltgeistes, worin die Weltgeschichte sich gleichsam selbst zusammenfaßt und bespiegelt, an der Grenzscheide zweyer Zeitalter."

<sup>339</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 435–438.

<sup>340</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 437–438.

<sup>341</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 439–443.

<sup>342</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 444–446.

<sup>343</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 446–453.

<sup>344</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 447–450.

<sup>345</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 450–451.

<sup>346</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 451–452.

<sup>347</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 452–454.

<sup>348</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 454.

<sup>349</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 454.

<sup>350</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 455–462.

<sup>351</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 462–463.

## Quinzième cours : le théâtre allemand

Tout le dernier cours est consacré au théâtre allemand, et Solger s'attache dans sa critique à rétablir la balance en faveur d'auteurs qu'il estime ne pas être assez mis en valeur par Schlegel. Il évoque bien sûr Lessing<sup>352</sup>, mais surtout, insiste sur Goethe et Schiller, et notamment sur les pièces historiques de ce dernier comparées à celles de Shakespeare<sup>353</sup>. Il évoque également le théâtre de Tieck, dont Schlegel ne parle pas explicitement<sup>354</sup>, et termine sur le drame bourgeois<sup>355</sup>. Il insiste alors sur l'importance de l'histoire dans le drame allemand à venir, un argument de Schlegel auquel Solger se rallie tout à fait.

Les toutes dernières lignes enfin ne vont plus au théoricien du drame, mais au dramaturge Schlegel :

Bienvenu soit-il sur le sol allemand, l'auteur de l'ouvrage que nous venons de critiquer!<sup>356</sup> Dès sa jeunesse, il a cherché, mû par une aspiration digne de gloire, à affirmer ce qui est authentique et vrai en se défendant des influences d'une époque pleine de fausseté. Pour imprimer son nom dans toutes les mémoires, il a déjà fait assez, car la nation allemande lui doit déjà un talent brillant, et qui s'appuie sur une vraie érudition, et peut-être a-t-elle davantage encore à espérer de lui, puisque le voilà revenu à elle. Peut-être lui fera-t-il le don magnifique, promis de longue date, d'un authentique poème épique, dont le début de son *Tristan* avait éveillé une espérance aussi justifiée qu'élevée. Mais nous n'osons pas nous faire l'interprète des désirs de tous, et ne pouvons que nous contenter de souhaiter du bonheur à la patrie qui a entièrement reconquis un esprit tel que celui-ci.<sup>357</sup>

Ainsi se conclut ce texte, dont nous voudrions à présent dégager les grandes lignes.

---

<sup>352</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 463–464.

<sup>353</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 464–469.

<sup>354</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 469.

<sup>355</sup> “bürgerliches und rührendes Schauspiel” ; cf. *Schlegel-Rezension*, p. 470–471.

<sup>356</sup> A. W. Schlegel avait passé quatorze ans (entre 1804 et 1818) avec Madame de Staël, en Suisse et en Europe. Il n'est revenu en Allemagne qu'à la mort de cette dernière, en 1818, pour prendre une chaire de littérature et d'histoire de l'art, à Bonn.

<sup>357</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 471 : “Willkommen sey uns darum auch der Verfasser des beurtheilten Werkes auf deutschem Boden! Von früh an hat er mit ruhmwürdigem Bestreben das Echte und Wahre gegen die verwirrenden Einflüsse einer verbildeten Zeit durchzusetzen gesucht. Genug, um seinen Namen unvergeßlich zu machen, verdankt die deutsche Nation schon jetzt seinen glänzenden, durch wahre Gelehrsamkeit unterstützten Talenten, und vielleicht hat sie noch mehr, da er sich aufs neue ihr angeschlossen hat, von ihm zu hoffen. Vielleicht erhält sie von ihm sogar das längst versprochene große Geschenk eines echten epischen Gedichts, wovon sein Anfang des Tristan eine so gerechte als hohe Erwartung erregt hatte. Doch wir dürfen nicht wagen, uns zum Dolmetscher allgemeiner Wünsche aufzuwerfen, und können nur überhaupt dem Vaterlande Glück wünschen, das einen solchen Geist wieder ganz zu eigen gewonnen hat.”

### 1.1.3.2. Position de Solger par rapport à Schlegel

En même temps qu'il rédigeait son compte rendu critique sur les cours d'A. W. Schlegel sur l'art et la littérature dramatiques, Solger donnait à Berlin les cours d'esthétique publiés dix ans plus tard par Heyse. On retrouve ainsi dans les *Vorlesungen* de nombreux échos à la *Schlegel-Rezension*. Solger y indique ainsi certaines de ses orientations :

Les cours d'A. W. Schlegel sur l'art dramatique sont, du point de vue de la critique appliquée, remarquables, du point de vue de la spéculation, insuffisants, voire contestables.<sup>358</sup>

On ne s'étonnera donc pas que l'essentiel du travail fait par Solger pour singulariser sa démarche par rapport à celle de Schlegel consiste davantage en une critique des fondements théoriques de Schlegel et en une affirmation de ses propres principes qu'en une critique de la critique elle-même.

#### Les notions schlégiennes de destin et de liberté morale

La notion de destin constitue aux yeux de Solger le principal fondement de la position de Schlegel sur le tragique<sup>359</sup> et, telle que la présente Schlegel, elle est pour lui indéfendable.

Solger reproche d'abord à Schlegel de définir le destin comme une "puissance sensible"<sup>360</sup>, ce qui lui semble inexact, tout particulièrement en rapport avec le monde de la tragédie grecque auquel Schlegel l'applique. Mais plus encore, il lui reproche d'utiliser plus loin le terme dans un sens contradictoire avec cette idée initiale de puissance sensible :

Ainsi, cela ne peut qu'augmenter le trouble lorsque l'auteur, se figurant autre chose, à la page 107, veut voir dans cette nécessité extérieure non plus une simple nécessité de la nature (pour reprendre ses termes), mais une nécessité résidant au delà du monde sensible, dans l'*abîme de l'infini*. Voilà qui sera difficile à accorder avec la définition de la page 112, dans laquelle il dit qu'elle

---

<sup>358</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 44 : "A. W. Schlegels *Vorlesungen über die dramatische Kunst* sind von Seiten der ausübenden Kritik vortrefflich, von Seiten der Speculation ungenügend, ja verwerflich."

<sup>359</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 400 : "Der Verfasser selbst muß ja [. . .] bey der alten Tragödie diese sogenannte Idee des Schicksals als den innersten Grund vor allem anerkennen." Sans doute faut-il voir là la résurgence d'un concept schellingien (hérité notamment des *Lettres sur le dogmatisme et le criticisme*) au delà de la prégnance fichtéenne de la problématique.

<sup>360</sup> "*eine sinnliche Gewalt*"; cf. *Schlegel-Rezension*, p. 409–410, et notamment : "In der Betrachtung der Kunst rührt diese Täuschung immer mit daher, daß man meint, das sogenannte Schicksal bestehe nur in einer äußern Gewalt, über welche sich unser Inneres frey und groß erheben könne, oder höchstens darin, daß unserer Vortrefflichkeit doch immer Schwächen und Schranken wegen der Endlichkeit beygegeben seyen, über die wir uns durch den Begriff, was man alsdann die Idee nennt, hinwegsetzen können."

est une *puissance à mesurer à l'aune de l'extérieur et du sensible*. C'est, dit-il, *le pouvoir insondable du destin*, auquel sont soumis les dieux eux-mêmes.<sup>361</sup>

Le destin joue également un rôle important dans la définition schlegélienne de la liberté morale<sup>362</sup>, autre principe schlegélien que Solger dénonce comme un préjugé infondé :

Mais le pire était que l'auteur voulait également supposer un consensus général sur ses propres résultats, et qu'il a donc dû insérer dans ses analyses d'autres préjugés, parmi lesquels la célèbre liberté morale, prise dans son sens idéalisateur négatif, était sans doute le plus puissant et le plus dangereux. Nous croyons avoir montré comment tout point de vue profond et exact sur l'art se trouve miné par le recours à un tel préjugé, et prétendons même nous faire fort d'en avoir dénoncé la barbarie.<sup>363</sup>

Concernant les deux notions de destin et de liberté morale, Solger use d'arguments philosophiques pour dénoncer l'approximation conceptuelle dont sont victimes ces deux idées fortes de Schlegel. D'une manière plus générale, Solger reproche bien à Schlegel sa superficialité.

### **Le reproche de superficialité**

Autant il peut sembler, si ce n'est légitime, du moins compréhensible, que le travail de Schlegel puisse être, sur tel ou tel point, incomplet, autant la récurrence du reproche de superficialité, et les sujets auxquels celui-ci est appliqué, en fait, sous la plume de Solger, un véritable défaut de méthode. Schlegel reste approximatif et/ou incomplet, selon Solger, par exemple à propos de Goethe et du dramatique<sup>364</sup>, dans son travail

---

<sup>361</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 411 : "Auf die Weise kann es die Verwirrung nur vermehren, wenn der Verfasser, etwas anderes ahnend S. 107, in dieser äußeren Nothwendigkeit keine bloße Naturnothwendigkeit, wie er sich ausdrückt, erkennen will, sondern eine, die jenseits der sinnlichen Welt im *Abgrunde des Unendlichen* liege. Dieß wird schwer damit zu vereinigen seyn, wenn er dieselbe S. 112 eine *äußerlich und sinnlich zu ermessende Gewalt* nennt. Sie ist, wie er sagt, die *unergründliche Macht des Schicksals*, der auch die Götter untergeordnet sind."

<sup>362</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 410.

<sup>363</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 411–412 : "Daß er sich selbst durch diese Stimmung zu leicht über manche Hauptpunkte hinwegführen ließ, war eine sehr nahe Gefahr. Aber das Schlimmste war, daß er für seine eigenen Resultate auch eine allgemeine gesellige Einstimmung voraussetzen wollte, und deshalb andere Vorurtheile unterschieben mußte, worunter das von der berühmten sittlichen Freyheit, in dem negativ idealisirenden Sinne genommen, das mächtigste und gefährlichste ist. Rec. glaubt gezeigt zu haben, wie dadurch alle tiefe und richtige Ansicht der Kunst untergraben wird, ja er wollte sich anheischig machen, darin das Princip einer neuen Barbarey aufzuweisen." C'est vraisemblablement Fichte, plus indirectement peut-être également Kant, qui sont visés ici.

<sup>364</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 402 : "Er hat in der letzten Vorlesung auch in diesem Sinne über *Goethes Faust* gesprochen, und sich dort durch einen Unterschied zwischen dem *Dramatischen* und *Theatralischen* zu helfen gesucht, der aber nicht ganz hinreicht."

sur Platon<sup>365</sup>, lorsqu'il évoque l'organisation matérielle de la scène<sup>366</sup>, sur Eschyle<sup>367</sup>, sur le théâtre allemand<sup>368</sup>, mais aussi, plus important encore, sur Shakespeare. La vigueur avec laquelle Solger critique ici Schlegel montre bien l'importance que Solger lui attribue :

Mais il est impossible que l'auteur n'aie pas mieux à dire sur ce sujet que ce qu'il en a dit et que, même si seule son intuition le discerne clairement, il s'est abstenu de communiquer. Quelle que soit la raison à cela, un tel procédé suppose vengeance contre celui qui veut enseigner le vrai, et a pour vocation de le faire, chaque fois, et ici aussi, vengeance il y a eu, dans la superficialité qui colle à toute l'œuvre, mais surtout au passage sur *Shakespeare*, où, précisément, on attendait de la part de l'auteur des éclaircissements les plus fouillés qui soient.<sup>369</sup>

Se dessine ici l'écart entre les flatteries annoncées initialement dans le texte, notamment dans les premières pages, où Solger se rallie avec force louanges à la perspective adoptée par Schlegel, et le contenu de la critique qui peut être, on le voit, acerbe au point de faire preuve d'une certaine mauvaise foi : Solger sait bien, en l'occurrence, que la superficialité qui domine toute l'œuvre tient au public même auquel elle est destinée<sup>370</sup>.

---

<sup>365</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 402–403 : “Er [i. e. der Rezensent] glaubt nicht, daß der Verfasser aus den Andeutungen *Platons*, in welchen die Keime einer echten Kunstlehre liegen sollen, im Wesentlichen etwas anderes ziehen würde, und bedauert nur, daß derselbe nicht einen Versuch gemacht, diese Keime zu entwickeln, und nicht mehr also nur den Namen *Platons* in dieser Sache angeführt hat.”

<sup>366</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 413 : “[. . .] alles dieses ist sehr bedeutend, und würde, recht ausgelegt, zeigen, wohin wir zu streben haben [. . .]”.

<sup>367</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 414 : “Anstatt des Urtheils, daß *Aeschylus* noch nicht verstanden habe, die Handlung gehörig zu verwickeln, hätten wir lieber eine Darstellung der tiefen Kunst gehabt, mit welcher er von *seinem* Gesichtspunkte aus ein Ganzes zu bilden wußte.”

<sup>368</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 463 : “Das *deutsche Theater* wird in der letzten Vorlesung fast nur anhangsweise mitgenommen [. . .]”.

<sup>369</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 436 : “Doch es ist nicht anders möglich, der Verfasser hat hier besseres, als er sagte, und war es auch nur seinem Gefühle deutlich, zurückgehalten. Der Grund hievon sey, welcher er wolle, so etwas rächt sich an dem, der das Wahre lehren will und soll, jedesmal, und es hat sich auch hier gerächt durch eine gewisse Oberflächlichkeit, die dem ganzen Werke anhaftet, vorzüglich aber dem Abschnitte über den *Shakespeare*, wo man gerade vom Verfasser die gründlichsten Aufschlüsse erwartete.”

<sup>370</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 397 : “Es [i. e. das Werk] besteht aus Vorlesungen, gehalten vor einer glänzenden Versammlung hoch gebildeter, ja höchst vornehmer Herren und Frauen, deren lebhaftige Theilnahme uns der Verfasser mit so gefühlvoller Anerkennung schildert, daß wir nicht zweifeln dürfen, sie werde auch auf ihn zurückgewirkt haben, und vieles könne nur aus dem gegenseitigen geistigen Verhältniß zwischen dem Vortragenden und den Zuhörern zu erklären seyn. Sein Bestreben mußte dahin gehen, auch das Schwierigste und Tiefste, ohne welches das Leichtere doch zuletzt nur oberflächlich geworden wäre, nicht allein allgemeiner

## Critique d'une vision romantique de l'art

Les différentes critiques adressées par Solger à Schlegel telles que nous venons de les voir, qu'elles soient méthodologiques ou théoriques, reviennent en fait plus ou moins immédiatement à une critique de la vision romantique de l'art que Solger attribue à Schlegel.

S'y rattache le reproche de superficialité, la critique de la notion de la liberté éthique<sup>371</sup> ainsi que, d'une manière plus générale, la représentation de l'art que Solger veut trouver chez Schlegel. D'une part, Solger reproche à Schlegel d'attribuer à l'art antique le caractère de sérénité qui lui semble davantage caractéristique de l'art chrétien<sup>372</sup> ; d'autre part, il lui reproche de ne pas distinguer entre art et religion :

Il est vrai que l'art et la religion sont liés de la manière la plus intime qui soit, mais celui-là ne saurait être seulement l'expression ou la présentation de celle-ci, sans quoi il ne serait pas art, mais une façon spécifique dont s'exprimerait la religion.<sup>373</sup>

Bien qu'il semble ainsi s'opposer à Schlegel, Solger se rallie cependant à sa position sur d'autres points également importants, et notamment sa critique des canons classiques.

## Adhésion de Solger à la critique des canons classiques proposée par Schlegel

Ce qui, dans notre analyse de la traduction de Sophocle<sup>374</sup>, était apparu comme une critique en germe des canons classiques dans la pensée de Solger, rejoint ici la position de Schlegel sur le théâtre classique français :

Dans sa critique de la scène française elle-même et de ses maximes obstinées, en particulier au regard des décors qui restent en place et des passages d'une scène à l'autre, nous retrouvons toute la perspicacité de notre auteur.<sup>375</sup>

Cependant, contre Schlegel, Solger s'applique à redéfinir la place d'Aristote, en lui accordant davantage d'estime. Distinguant entre classicisme à la française et

---

verständlich, sondern der großen, geselligen Welt annehmlich zu machen, ein Unternehmen, das deutsche Gelehrte so selten gewagt, und noch seltner mit Glück ausgeführt haben, und wozu wohl unter uns niemand geschickter seyn konnte, als der eben so gelehrte und tief gebildete als vielfach erfahrene und gewandte Herr von *Schlegel*."

<sup>371</sup> Défendue dans *Erwin* par le représentant de Fichte, Bernard, et démantelée par Adelbert.

<sup>372</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 400–401.

<sup>373</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 400–401 : "Kunst und Religion sind freylich auf das innigste miteinander verbunden, aber jene kann unmöglich blos der Ausdruck oder die Darstellung der anderen seyn, sonst wäre sie nicht Kunst, sondern eine besondere Art der Religion, sich zu äußern."

<sup>374</sup> Cf. **1.1.1.2.**

<sup>375</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 428 : "In der Kritik der französischen Bühne selbst, und ihrer eigensinnigen Maximen, besonders in Ansehung der stehen bleibenden Dekorationen und des Uebergangs der Scenen in einander, woraus unzählige Widersinnigkeiten entstehen, finden wir den ganzen Scharfsinn des Verfassers wieder."

classicisme grec ancien, Solger, selon la méthode qui lui est chère, s'attache à situer chaque constellation de problèmes dans l'époque dont elle provient :

Le brave *Aristote* doit ici payer pour des choses auxquelles il n'a en vérité jamais pensé. Car il ne lui est jamais venu à l'esprit d'appliquer le concept d'*action* tel qu'on peut le dériver du mot allemand; il est donc bien dur d'exiger qu'il faille sur ce point le prendre au pied de la lettre.<sup>376</sup>

Il est donc nécessaire de distinguer entre les canons établis par Aristote et ce qu'ils sont devenus dans la tragédie française :

Bien que nous ne trouvions pas davantage satisfaction à la doctrine d'*Aristote*, nous nous devons cependant de prendre sa défense si l'on exige de lui des points de vue kantien tout autant que si on lui fait porter le poids des règles conventionnelles françaises.<sup>377</sup>

### Déférence avouée

Cependant, bien qu'il critique (avec plus ou moins de vigueur, sur des points plus ou moins importants) la démarche de Schlegel, Solger n'en exprime pas moins à diverses reprises sa déférence et son respect pour l'auteur du texte qu'il est en train de juger. Ceci tient principalement à deux raisons. D'une part, Solger considère que la tâche que s'est donné Schlegel est loin d'être aisée :

Nous nous sommes permis un examen quelque peu sérieux des idées générales contenues dans cet ouvrage, qui sera sans doute plus agréable à son auteur qu'un flot de compliments vides. Cependant, nous ne méconnaissons pas pour autant la grande difficulté de la tâche telle qu'elle nous semble définie, et sommes bien loin de prétendre que nous nous en serions nous-mêmes mieux acquittés.<sup>378</sup>

D'autre part, Solger garde à l'esprit le souvenir des lectures schlegéliennes de sa jeunesse; c'est à ce titre qu'il pardonne la superficialité du texte – une superficialité qu'il attribue davantage à la forme de l'ouvrage qu'à la disposition d'esprit de son auteur :

Nous sommes rassuré du fait que, s'il ne s'agissait pas de dévoiler les fondements les plus profonds sans abandonner le ton de la conversation,

---

<sup>376</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 427: "Hier muß der gute *Aristoteles* für Dinge büßen, woran er wirklich nie gedacht hat. Es ist ihm nämlich niemals in den Sinn gekommen, hier den Begriff von *Handlung*, wie er aus dem deutschen Worte gezogen werden kann, anzuwenden; es ist also wohl sehr hart zu verlangen, daß er eben diesen streng nehmen sollte."

<sup>377</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 427: "Rec. begnügt sich freylich am *Aristoteles* auch nicht, aber er muß ihn eben so sehr in Schutz nehmen, wenn man kantisirende Ansichten von ihm verlangt, als wenn man ihm französische Regeln der Konvention aufbürdet."

<sup>378</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 411: "Rec. hat sich eine etwas ernstere Prüfung der allgemeinen Ideen in diesem Werke erlaubt, die dem berühmten Verfasser selbst ohne Zweifel angenehmer seyn wird, als ein Strom leerer Komplimente. Dabey verkennt er nicht die große Schwierigkeit der Aufgabe, wie sie genommen zu seyn scheint, und ist weit entfernt sich anzumaßen, daß er selbst sie besser gelöst haben würde."

l'auteur trouverait ce qui convient le mieux, et l'a déjà fait par ailleurs. Nous n'avons pas oublié l'infinie richesse que nous avons tirée, depuis notre jeunesse, des écrits de l'auteur, et qui nous a, pour tant de choses, indiqué le droit chemin.<sup>379</sup>

Mais là où le rapport de Solger à Schlegel s'exprime le mieux, ce n'est pas tant sur des points de doctrine, ou dans ce qui transparaît des rapports personnels entre les deux hommes, que dans la définition de la démarche critique.

### 1.1.3.3. La méthode critique

La démarche critique de Solger se définit dans ce texte par rapport à celle de Schlegel, qui est elle-même déjà appliquée à un texte critique, ce qui donne à l'exercice un caractère tout à fait singulier<sup>380</sup>. Nous reviendrons sur trois points qui nous semblent particulièrement éclairants : la définition solgérienne de la critique, la rhétorique critique qui est mise en œuvre, et la fonction de référence philosophique exercée par *Erwin*.

#### Définition de la critique

Le début du compte rendu critique de Solger s'appuie sur la définition de la critique appliquée par Schlegel à ses propres cours sur l'art dramatique :

Il s'agit, comme le désigne son célèbre auteur, d'une œuvre critique, parce qu'elle a pour vocation d'examiner les phénomènes historiques du domaine de l'art dramatique afin de les rapporter à leur signification essentielle.<sup>381</sup>

Une telle définition ne rend pas compte, aux yeux de Solger, de la totalité de la démarche. Solger montre en effet que Schlegel aussi est allé plus loin que ce qu'annonce cette définition, mais sans avoir théorisé sa démarche. Cette théorisation plus avancée, Solger en propose des éléments en affirmant la nécessité d'établir, pour la critique, des fondements théoriques solides :

Mais comme toute critique est cependant contrainte de se rapporter à un quelconque accord prédéfini sur les fondements ou bien les opinions de fond, quelle que soit la façon dont on les appelle, et que si un tel accord peut le

---

<sup>379</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 412 : "Seine Beruhigung ist, daß der Verfasser dann wo es ihm nicht darauf ankäme, die innersten Gründe aufzudecken, ohne den Ton der Unterhaltung aufzugeben, unbewußt das Bessere treffen würde, und es auch sonst getroffen hat. Rec. hat nicht der unendlich reichen Belehrung vergessen, die ihm von Jugend auf die Schriften des Verfassers gewährt haben, und wodurch er in so vielem auf den richtigen Weg geleitet worden ist." ; cf. aussi pp. 396–397 et 471 sur ses louanges de Schlegel et, sur les lectures de Schlegel faites par Solger dans sa jeunesse, cf. annexes, journaux des années 1799–1804.

<sup>380</sup> Sur ce point, cf. aussi Henckmann, 1970, p. 491–492.

<sup>381</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 396 : "Es ist, wie der berühmte Verfasser selbst es bezeichnet, ein kritisches Werk, weil es die historischen Erscheinungen im Gebiete der dramatischen Kunst prüfend auf ihre wesentliche Bedeutung zurückführen soll."

moins être supposé, c'est bien chez nous autres Allemands, et à notre époque : ainsi, l'auteur a été contraint de mettre sur pied ses propres fondements, et donc de passer dans le domaine dogmatique, qui ne saurait être autre que celui de la philosophie.<sup>382</sup>

Telle que Solger la définit, la critique relève donc à la fois de la philosophie, de l'histoire et de la critique d'art. C'est précisément une transdisciplinarité de ce type que met en œuvre Solger dans son compte rendu critique, et ce, d'autant plus que celui-ci porte à la fois sur Schlegel et sur les œuvres sur lesquelles celui-ci s'appuie<sup>383</sup>. C'est à ce titre que la critique bénéficie de la qualité d'universalité que lui reconnaissent Schlegel, et Solger à sa suite :

Le premier cours introduit à l'ensemble par quelques idées – qui n'ont certes rien de nouveau, mais que l'on ne saurait assez répéter – sur la définition de la critique, sa nécessaire universalité [...].<sup>384</sup>

Ces critères définissent explicitement la démarche adoptée par Solger dans son compte rendu critique, mais ils y sont également associés à une rhétorique que Solger ne définit pas comme telle, et qui joue cependant un rôle non négligeable.

### **Rhétorique de la critique**

Sans qu'il nous soit possible – du fait des sources – de comparer la *Schlegel-Rezension* à beaucoup de textes critiques de Solger, du moins nous semble-t-il certain qu'il avait une connaissance approfondie de l'écriture critique. Depuis sa jeunesse, il avait l'habitude d'en lire beaucoup<sup>385</sup>, et avait lui-même rédigé au moins deux textes pratiquement destinés à la publication<sup>386</sup>. Lorsqu'il rédige son compte rendu critique des cours d'August Wilhelm Schlegel en 1819, il n'ignore ni les problèmes d'accessibilité posés par ses œuvres précédentes (notamment *Erwin*), ni les règles méthodologiques et rhétoriques de ce genre littéraire très particulier qu'est la critique.

<sup>382</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 396: “Da aber alle Kritik sich doch auf irgend ein vorausgesetztes Einverständniß über die Grundsätze oder, wie man es nennen mag, Grundansichten beziehen muß, und eine solche Uebereinstimmung am allerwenigsten bey uns Deutschen, und in unserer Zeit angenommen werden kann, so war der Verfasser genöthigt, selbst Grundsätze aufzustellen, und also in das dogmatische Gebiet, welches hier kein anderes als das philosophische seyn kann, überzugehn.”

<sup>383</sup> On en a un exemple très net avec Shakespeare ; cf. *Schlegel-Rezension*, p. 432–454.

<sup>384</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 398–399: “Die erste Vorlesung leitet das Ganze ein, mit trefflichen, zwar nicht neuen, aber nicht genug zu wiederholenden Gedanken über die Bestimmung der Kritik, über die nothwendige Universalität derselben [...]”.

<sup>385</sup> Cf. notamment annexes : journaux et notes.

<sup>386</sup> La restriction a un sens différent pour chacun des deux textes, celui sur les *Affinités électives* (cf. *NS*, vol. 1, p. 175–185), que Solger lui-même n'a jamais véritablement destiné à la publication, mais que Goethe a diffusé plus tard, et celui sur l'*Attila* de Zacharias Werner, que Solger comptait publier mais que la *Jenaer Allgemeine Literatur-Zeitung*, puis les *Heidelberger Jahrbücher*, auxquels Solger l'avait proposé, ont refusé.

Ici, le problème de la structure du texte se pose de manière bien moins aiguë que dans *Erwin*, dans la mesure où Solger – comme le veut la règle du compte rendu critique – suit, pour l’essentiel, le cheminement de Schlegel. Pour autant, le dialogue entre le texte critiqué et le texte de la critique est (structurellement) biaisé. Non seulement Schlegel ne peut répondre aux reproches que lui adresse Solger, mais qui plus est, Solger interprète le texte de Schlegel comme il l’entend, déformant éventuellement son propos. De plus, Solger se permet de ne plus suivre le cheminement de Schlegel là où il estime pouvoir s’en émanciper : il s’appuie sur le plan des cours qu’il critique pour mieux s’en libérer lorsqu’il entend aller plus loin, notamment pour définir les fondements théoriques de la critique<sup>387</sup> ou à propos de Shakespeare<sup>388</sup>. Nous voudrions donc à présent examiner plus précisément la composition du texte, afin de repérer les marques de “dialogue” qui vont dans le sens de cette ambiguïté entre discours dialogique et discours dogmatique que nous venons d’évoquer. Solger met en effet en œuvre une série de procédés rhétoriques plus ou moins déloyaux à l’égard de Schlegel.

Lorsqu’il interroge le texte de Schlegel par des questions directes, c’est le plus souvent un moyen destiné à critiquer violemment une série d’affirmations de Schlegel<sup>389</sup> ; lorsqu’il cite de longs extraits de ses cours, comme il le fait notamment au tout début du texte ou bien dans le passage sur Shakespeare<sup>390</sup>, c’est le plus souvent avec une exactitude toute relative<sup>391</sup>. Qui plus est, Solger se réserve le droit d’écourter ou d’étendre ses propres analyses sans justification. Parfois, il s’interrompt dans une analyse qui le “mènerait trop loin”<sup>392</sup>, semble éventuellement ne s’y plier qu’avec amertume<sup>393</sup>, ou bien être saisi d’un éclair de lucidité pour couper court à

<sup>387</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, pp. 400–401 et 405–412.

<sup>388</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 432–454.

<sup>389</sup> Cf. avec plus ou moins d’ampleur pp. 399–400, 408, 410–411, 438, 443, 469 de la *Schlegel-Rezension*.

<sup>390</sup> Cf. notamment *Schlegel-Rezension*, p. 437.

<sup>391</sup> Sur ce point, cf. les remarques de W. Henckmann portant notamment sur pp. 402 l. 44 sqq, 408 l. 16, 417 l. 3, 426 l. 17 sqq, in: Henckmann, 1970, p. 463–467.

<sup>392</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, pp. 418 (“Die *Trachinierinnen* gegen den Verfasser, der sie etwas herabsetzt, zu vertheidigen, was Rec. sonst wohl unternehmen möchte, würde hier zu weit führen, wo es nicht darum zu thun ist, über Einzelheiten zu rechten” – cette dernière justification semble assez peu vraisemblable au regard des 20 pages consacrées à Shakespeare un peu plus loin), 428 (“In wie fern etwas daran ist, darüber ließe sich wohl noch etwas sagen, was wir aber der Kürze halber übergehen müssen.”), 443 (“Rec. muß sich überhaupt begnügen, hier seinen Standpunkt für das Verständniß der Lustspiele *Shakespeare’s* bezeichnet zu haben; was der Verfasser über jedes einzelne sagt, durchzugehen, erlaubt der Raum nicht.”).

<sup>393</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 450: “Rec. versagt es sich ungern, den *Hamlet* in allen Hauptargumenten auf das rechte Verständniß zurückzuführen, und auch auf manche andere Stücke in demselben Sinne näher einzugehen.”

une envolée critique<sup>394</sup>. Mais à l'inverse, il lui arrive également de décider qu'un sujet est suffisamment essentiel pour s'y arrêter, et ce sujet, c'est Shakespeare :

... un sujet d'une importance telle que nous ne pouvons nous empêcher d'y revenir un peu plus longuement, bien que nous redoutions déjà d'avoir dépassé les limites habituelles des comptes rendus critiques.<sup>395</sup>

Ce procédé de va-et-vient constant entre ce qu'il explicite et ce qu'il suppose, entre ce qu'il développe et ce qu'il abrège ou résume, Solger y a également recours dans la façon dont il fait référence à ses œuvres antérieures, et notamment à *Erwin*.

### La référence à *Erwin*

Quoiqu'il souligne l'importance qu'il attache aux fondements philosophiques de son édifice critique, Solger considère qu'un compte rendu critique n'est pas pour autant le lieu où développer une doctrine philosophique. Il lui arrive donc de renvoyer le lecteur à *Erwin*.

La référence à *Erwin* prend différentes formes. Solger cite parfois le dialogue philosophique à propos de points de doctrine qui y sont effectivement développés avec détail. C'est le cas par exemple pour l'ironie, que Solger reprend, dans son compte rendu critique, à partir des prises qu'offre le texte de Schlegel, mais sans revenir sur la démonstration qu'il en fait dans *Erwin* :

Mais l'absence de but et l'arbitraire ne sauraient jamais en eux-mêmes constituer l'effet produit par le beau. Il faut qu'il y ait là un ordre supérieur qui soit connaissable, et cet ordre, ici, c'est précisément l'ironie qui permet de le comprendre. Le rapport dont il s'agit est donc tout à fait plus élevé et plus essentiel que ceux qui sont présentés ici, et nous y avons déjà fait allusion plus haut<sup>396</sup>. Nous croyons pouvoir nous abstenir d'en dire davantage sur ce point, car nous l'avons développé ailleurs en partant de principes.<sup>397</sup>

Il en va de même avec le tragique : sur ce point de doctrine essentiel, Solger précise également le rapport entre le compte rendu critique des cours de Schlegel et un texte philosophique comme *Erwin*. Le travail critique peut bien, pour Solger, être le lieu

<sup>394</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 466 : "Doch wir erinnern uns unseres Vorsatzes."

<sup>395</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 432 : "... eine Sache von so großer Wichtigkeit, daß Rec. nicht umhin kann, sich wieder etwas ausführlicher darauf einzulassen, ungeachtet er schon fürchtet, er werde die gewöhnlichen Grenzen einer Recension überschreiten." ; cf. aussi p. 456 : "Wenn der Rec. sich hier so weit einlassen wollte, wie beym *Shakespeare*, so müßte er das ganze Werk des Verfassers thun, wozu er sich jetzt nicht entschließen kann."

<sup>396</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 401 notamment.

<sup>397</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p.420 : "Zwecklosigkeit aber und Willkür können an und für sich niemals die Wirkung des Schönen machen. Es muß darin eine höhere Ordnung erkennbar seyn, und diese wird eben nur durch die Ironie darin verstanden. Das Verhältniß, worauf es ankommt, ist daher durchaus ein höheres und wesentlicheres, als die hier aufgefaßten, und ist schon oben vom Rec. angedeutet worden. Mehr davon zu sagen, glaubt er sich hier überheben zu können, da er es an einem anderen Orte aus Prinzipien entwickelt hat."

d'une reprise, mais il suppose aussi d'aller chercher les approfondissements dans les œuvres philosophiques :

Mais nous ne ferions que répéter ce que nous avons déjà exposé ailleurs, si nous voulions aller plus loin ici.<sup>398</sup>

*Erwin* figure donc comme source philosophique première, mais Solger y apporte parfois des compléments d'information<sup>399</sup>, refuse éventuellement d'y renvoyer<sup>400</sup> ou bien encore, critique sans équivoque l'ouvrage, et tout particulièrement sa structure dialogique :

Même le dialogue philosophique, s'il prétend à un caractère dramatique, comporte au moins trois grandes parties, plus ou moins explicitement délimitées. Les nombres deux, quatre ou bien six ont toujours ici quelque chose de maladroit, et d'imparfait, parce qu'ils se décomposent en des moitiés qui ne sont pas reliées entre elles, inorganiques. Même le nombre des personnages principaux ne devra que dans de très rares cas être un nombre pair.<sup>401</sup>

S'il y a bien référence à *Erwin* comme ouvrage philosophique solide, cela n'en demeure pas moins une référence largement critique ou, du moins, distancée. Un examen des points importants du compte rendu critique devrait préciser dans quelle mesure *Erwin* et la *Schlegel-Rezension* se complètent en fait.

#### **1.1.3.4. La reprise de l'ironie dans la *Schlegel-Rezension***

Le point qui nous semble être proprement solgérien dans le compte rendu critique n'est pas un concept schlegélien, mais provient de l'esthétique solgérienne : il s'agit de l'ironie, qui témoigne de l'évolution de la pensée de Solger entre 1815 et 1819.

#### **L'ironie comme fondement philosophique**

Bien qu'il fonde l'essentiel de sa critique de Schlegel sur une critique de l'ironie, Solger ne reprend pas dans le détail sa théorie puisque, nous l'avons vu, il renvoie sur ce point à *Erwin*<sup>402</sup>. Cela ne l'empêche aucunement, comme nous l'avons également

<sup>398</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 409 : "Doch Rec. würde nur wiederholen, was er an einem andern Orte schon ausgeführt hat, wenn er hier weiter gehen wollte."

<sup>399</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 401 par exemple : "Wenn nun Rec. gefragt würde, was er denn eigentlich für den Sinn des großen Gegensatzes in der Geschichte der Poesie hielte, so würde er wiederholen müssen, was er an einem anderen Orte darüber gesagt hat. Es setzt hier nur hinzu, daß eine gewisse Trauer in jeder Art von Kunst enthalten ist."

<sup>400</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 458 : "Mit einem Worte, er wird durchaus allegorisch, was man hier selbst in dem gewöhnlichen Sinne nehmen kann, ohne des Rec. Theorie von Symbol und der Allegorie zuzugeben, deren Einmischung er hier absichtlich vermeiden wollte, um sich ganz an das gegebene Beyspiel zu halten."

<sup>401</sup> Cf. *Schlegel-Rezension*, p. 428 : "Selbst der philosophische Dialog, wenn er einen dramatischen Charakter haben soll, nimmt nothwendig wenigstens drey, mehr oder weniger merklich begrenzte Haupttheile an. Die Zahlen zwey, vier oder sechs haben hier immer etwas Ungeschicktes und Unvollendetes, weil sie in unverbundene, unorganische Hälften zerfallen. Ja selbst die Zahl der Hauptpersonen wird selten eine gerade Zahl seyn dürfen."

<sup>402</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 420.

déjà vu, de la présenter comme le point de dissension majeur entre la position de Schlegel et la sienne<sup>403</sup>, et de revenir à de multiples reprises sur l'ironie alors que Schlegel lui-même ne travaille pas à partir de ce concept<sup>404</sup>. L'essentiel du travail effectué par Solger dans le compte rendu critique consiste donc à cet égard à rendre à l'ironie sa fonction de fondement théorique, ou philosophique, de la critique, et à la redéfinir comme telle.

### L'ironie comme état d'esprit

Plus nettement encore que dans *Erwin*<sup>405</sup>, l'ironie est ici définie par Solger comme une posture, un état d'âme ou d'esprit (*Stimmung*<sup>406</sup>). Solger la définit de la manière suivante :

L'ironie vraie part du point de vue selon lequel l'Homme, tant qu'il vit dans le monde présent, ne peut accomplir sa destination, même prise en son sens le plus élevé, que dans ce monde-ci.<sup>407</sup>

En ce sens, l'ironie définit également le drame, puisque ce sont des hommes qui s'y trouvent mis en scène, et sous cet angle précisément :

Tout l'antagonisme entre ce qu'il y a d'imparfait en l'Homme et sa destination supérieure commence à nous apparaître comme quelque chose qui est de l'ordre du néant, où nous semble régner tout autre chose que cette seule dissension. Nous voyons les héros devenir fous à cause de ce que leurs convictions et leurs sentiments ont de plus noble et de plus beau, et qui est tel non seulement au regard de leurs succès, mais même par leur source et leur valeur ; nous allons même jusqu'à sentir en nous une élévation en voyant la ruine de ce qu'il y a de meilleur, et pas simplement parce que nous en tirons parti pour nous réfugier dans une espérance qui n'a pas de fin.<sup>408</sup>

---

<sup>403</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 408.

<sup>404</sup> Cf. *Solger-Rezension*, pp. 401, 408, 409, 420, 431, 435–438, 442, 445.

<sup>405</sup> Cf. *Erwin*, pp. 387 et 394.

<sup>406</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 407–408 : “Jene Stimmung aber, worin die Widersprüche sich vernichten und doch eben dadurch das Wesentliche für uns enthalten, nennen wir die *Ironie* [...]”

<sup>407</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 408 : “Die wahre Ironie geht von dem Gesichtspunkte aus, daß der Mensch, so lange er in dieser gegenwärtigen Welt lebt, seine Bestimmung, auch im höchsten Sinne des Worts, nur in dieser Welt erfüllen kann.”

<sup>408</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 407 : “Der ganze Widerstreit zwischen dem Unvollkommenen im Menschen und seiner höheren Bestimmung fängt an, uns als etwas Nichtiges zu erscheinen, worin etwas ganz anders zu walten scheint als dieser Zwiespalt allein. Wir sehen die Helden irre werden an dem Edelsten und Schönsten in ihren Gesinnungen und Gefühlen, nicht blos in Rücksicht des Erfolgs, sondern auch ihrer Quelle und ihres Werthes, ja wir erheben uns an dem Untergange des Besten selbst, und nicht blos, indem wir uns daraus in eine unendliche Hoffnung flüchten.”

## Implications du concept d'ironie ainsi défini

La lecture solgérienne du drame, et notamment du rapport entre tragique et comique, s'appuie ainsi sur son interprétation du concept d'ironie. Son travail sur Shakespeare, dans lequel il s'émancipe largement de l'analyse schlegélienne, lui permet de mettre en évidence non seulement l'écart théorique qui les sépare, mais aussi sa propre conception du drame, qui en découle :

Tout ce qui précède nous fait donc voir sans conteste qu'il n'y a pas d'art dramatique sans ironie et que, si cette ironie s'éclaire d'elle-même dans l'art antique, elle doit être tout à fait consciente d'elle-même chez *Shakespeare*, et doit en particulier pénétrer toute la disposition et les intrications des relations. Enfin, c'est également de là que procède le mélange de tragique et de comique [chez Shakespeare], qui n'a en fait lieu que dans le détail ; car dans l'ensemble, les deux directions se séparent assez clairement.

Il est vraiment à peine croyable que l'auteur, sur le thème de l'ironie, à laquelle *Shakespeare* a d'après lui recours de temps en temps, mais en fait pour la caractéristique, et qu'on ne peut expliquer qu'à partir de l'ironie au sens général, n'ait rien pensé ni senti d'autre que ce qu'il exprime ici.<sup>409</sup>

Ainsi, l'idée de Solger déjà présente dans la traduction de Sophocle, selon laquelle le drame est le miroir de la vie, est ici réinterprétée à la lumière de l'ironie comprise comme état d'esprit de l'humain dans un sens très général.

Tout un paysage littéraire accompagne la vision ironique de l'art et de l'homme chez Solger. Nous retrouvons ici l'interprétation solgérienne de Sophocle déjà suggérée dans la traduction de Sophocle, mais enrichie par l'introduction du concept d'ironie<sup>410</sup> ; nous découvrons une lecture approfondie de Shakespeare<sup>411</sup>, ainsi que, dans une moindre mesure, de Calderon<sup>412</sup>. Mais celui que met surtout en valeur le compte rendu critique, notamment à partir du rôle qu'y joue l'ironie, c'est Tieck.

---

<sup>409</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 435–436 : “Aus diesem allen erhellt nun wohl unwidersprechlich, daß es keine dramatische Kunst gibt ohne Ironie, und daß, wenn diese Ironie in der alten Kunst aus den Thatsachen selbst hervorleuchtet, sie bey *Shakespeare* sich ganz ihrer selbst bewußt seyn, und vorzüglich die ganze Anlage und Verwickelung der Beziehungen durchdringen muß. Endlich ist auch hieraus allein die Vermischung des Tragischen und Komischen zu erklären, welche aber eigentlich auch nur im Einzelnen statt findet ; denn im Ganzen scheiden sich doch diese beyden Richtungen deutlich genug.— Es ist wirklich fast unglaublich, daß der Verfasser bey der Ironie, die *Shakespeare* nach ihm zuweilen, in der That aber immer bey der Charakteristik anwendet, und die doch auch nur aus der allgemeinen Ironie erklärbar ist, nichts anderes gedacht und gefühlt haben sollte, als was er ausspricht.”

<sup>410</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 416–417 ; sur ce point, cf. déjà *Erwin*, p. 390–391.

<sup>411</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 432–454.

<sup>412</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 455–463. Sur ce point, cf. aussi **2.3.1.2.**

## Rôle de Tieck

Tieck est évoqué par Solger à deux titres dans son compte rendu critique : comme critique et savant d'une part, comme auteur dramatique d'autre part. A chacun de ces deux titres, il occupe une place de choix<sup>413</sup>.

C'est d'abord au titre de spécialiste de Shakespeare que Solger cite Tieck, sans pouvoir en fait véritablement le citer, puisque Tieck n'a jamais publié l'ouvrage sur Shakespeare qu'il préparait et dont Solger connaissait des extraits. Chaque fois qu'il y fait référence, Solger est donc contraint de citer un travail dont il n'a connaissance qu'à titre personnel. C'est le cas par exemple à propos de l'organisation des théâtres et de l'arrangement de la scène :

Mais sur ce point précisément, nous sommes en droit d'attendre les éclaircissements les plus importants des recherches érudites faites par *Tieck* sur *Shakespeare*, et c'est également par ce moyen que la lumière vraie s'est faite à nous pour la première fois sur ce sujet.<sup>414</sup>

De même, lorsqu'il annonce son long détour par Shakespeare, qu'il ne conçoit que comme un complément au travail de Tieck :

Cependant, nous nous limiterons à ce qui est absolument nécessaire pour donner des éclaircissements à une compréhension philosophique de l'essence de ce type d'art, et anticiper aussi peu que possible sur les recherches historico-critiques complètes que *Tieck*, nous l'espérons, livrera bientôt au public.<sup>415</sup>

---

<sup>413</sup> A. Hölter évoque la complexité des relations Tieck-Solger dans ce texte, soulignant la prépondérance de Tieck : "Explizit geht Tieck hingegen auf August Wilhelms 'Dramatische Kunst und Literatur' ein: Zunächst verfaßt Solger im Frühjahr 1819 eine umfangreiche Rezension von deren 2. Auflage (1817), über die er sich "gern" mit Tieck "bespräche". Wenn Schönebeck einen Einfluß Solgers auf Tiecks Essayistik vermutet, so scheint in diesem Fall von *Tieck* ein deutlicher Impuls auszugehen, den K. Schall ihm schon 1820 attestierte. Im einzelnen begegnet Solger Schlegel bei aller Anerkennung für das Bild des Sophokles u. a. mit tiefer Skepsis. Er kritisiert Mißverständnisse und Unterlassungen in den dramaturgischen Erörterungen zu Aristoteles u. a., besonders zum Ironiebegriff (514, 565–567), sowie das Shakespeare- (577) und das Euripides-Bild (589, desgleichen die spanische Dramatik (597), *Tieck* als Bühnendichter gar nicht (623f.). Die geringe Präsenz der Shakespeare-Zeitgenossen bzw. -Apokryphen in Schlegels 13. Lektion nutzt Solger zur Vorausdeutung auf Tiecks 'Buch'; in einer anderen Ergänzung ist das einzig identifizierbare Theorem aus Tiecks geplanter Parallelisierung der griechischen und elisabethanischen Bühne zu erkennen." (cf. Hölter, 1989, p. 143). Hölter cite d'après la pagination de *NS*, vol. 2.

<sup>414</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 413 : "Doch gerade hierüber haben wir die wichtigsten Aufklärungen von den gelehrten Nachforschungen *Tiecks* über *Shakespeare* zu erwarten, wodurch auch Rec. erst das wahre Licht über diesen Punkt erhalten hat."

<sup>415</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 432 : "Indessen wird er sich doch nur auf das beschränken, was nothwendig dazu gehört, um über das Wesen dieser Art von Kunst für die philosophische Einsicht Aufschluß zu geben, und so wenig wie möglich den gründlichen, historisch kritischen Untersuchungen vorgreifen, welche *Tieck* hoffentlich bald dem Publikum mittheilen wird."

A ce titre, Tieck n'est évoqué que de manière allusive, et au titre d'ami, puisque Solger évoque chaque fois sa connaissance de textes qui ne sont pas publiés. En revanche, lorsqu'il fait référence à Tieck comme auteur dramatique, c'est bien de ses œuvres publiées qu'il est question.

Solger cite Tieck à la toute fin du texte, et ce, alors même que Schlegel ne le nomme pas :

Mais il ne peut manquer de nous sauter aux yeux que l'auteur ne dit pas un mot de *Tieck*, n'évoque pas même son nom. [...] Ou bien *Tieck* serait-il caché parmi les "talents remarquables" qui, passée la page 425, "se sont jetés dans le spectacle romantique, mais lui ont le plus souvent donné une ampleur permise au seul roman, sans se soucier de la concentration que requiert absolument la forme dramatique" ?<sup>416</sup>

Ce n'est pas un hasard si Solger évoque Tieck dans les derniers paragraphes de son compte rendu critique. Le théâtre allemand, dont traite Schlegel dans son dernier cours, arrive en point d'orgue à l'ensemble de l'ouvrage. A l'intérieur du théâtre allemand moderne, Solger choisit, contrairement à Schlegel, de mettre en valeur Goethe, Schiller et Tieck. Il présente ce dernier comme le dramaturge de l'ironie, dont provient et proviendra la renaissance du théâtre allemand à l'âge moderne. C'est bien en pensant à Tieck qu'il écrit :

On ne saurait s'en tenir à un jugement si vite formulé<sup>417</sup>, surtout si, comme l'auteur entend le faire à la fin de son ouvrage, on veut montrer aux Allemands d'où doit partir une nouvelle revivification de leur théâtre.<sup>418</sup>

En ce sens, la *Schlegel-Rezension* offre donc à Solger la possibilité de redessiner, à la lumière de l'ironie, le panorama de la littérature dramatique proposé par Schlegel, et lui permet d'autant plus aisément d'en réécrire le texte que l'ouvrage de Schlegel ne bénéficie pas de fondements philosophiques tels que les conçoit Solger. Au sein

---

<sup>416</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 469: "Aber auffallen muß es uns, daß er von *Tieck* gänzlich schweigt, ihn nicht einmal dem Namen nach erwähnt. [...] Oder wäre *Tieck* mit versteckt unter den ausgezeichneten Talenten, welche nach S. 425 sich in das romantische Schauspiel geworfen, aber es meistens in einer Breite genommen haben, die nur dem Roman erlaubt ist, unbekümmert um die Zusammendrängung, welche die dramatische Form durchaus erheischt?"

<sup>417</sup> Cette phrase vient à la suite immédiate de la citation précédente.

<sup>418</sup> Cf. *Solger-Rezension*, p. 469: "So kurz ließe sich denn doch wohl das Urtheil über ihn nicht abmachen, zumal wenn man, wie der Verfasser am Ende seines Werkes, den Deutschen zeigen will, von wo eine neue Belebung ihrer Bühne wieder ausgehen müsse." Cf. aussi lettre de Solger à Tieck du 28 juillet 1816: "Auf Ihnen beruht das Heil der deutschen Kunst; Sie sind der Einzige, der mitten in dem gefälschten Zeitalter in reiner poetischen Klarheit dasteht; Ihr Treiben ist das Wahre und Göttliche, denn es ist immer reiner und reiner aus dem ganzen Gewirre hervorgegangen." (cf. Matenko, 1933, p. 260), ainsi que *Erwin*, pp. 112, 235, 256, 259.

de l'œuvre de Solger, la *Schlegel-Rezension* constitue un travail transdisciplinaire, qui mêle non seulement méthode philologique (au sens d'une philologie largement historique) et méthode philosophique, mais aussi les apports conceptuels de l'un et l'autre champ d'investigation, afin de mettre sur pied une vision ironique du monde, ainsi que sa possible application, notamment à l'art dramatique.

Après ce travail de reconstruction de l'évolution de la pensée esthétique de Solger entre 1808 et 1819, nous voudrions présenter les documents qui nous serviront à en analyser la genèse, et qui constituent l'apport le plus neuf de notre travail à la recherche solgérienne: le corpus manuscrit.

## 1.2. Apports du corpus manuscrit

Les tentatives antérieures d'élucidation de la pensée esthétique de Solger par le recours à ses manuscrits ne manquent pourtant pas, en particulier parce qu'à l'heure où la première contribution à cette tâche a vu le jour (il s'agit bien sûr des *Nachgelassene Schriften*<sup>1</sup>), la pratique de l'édition de textes posthumes était chose courante<sup>2</sup>. Les *Nachgelassene Schriften und Briefwechsel* éditées par Tieck et Raumer apportent une quantité considérable d'informations sur la genèse des différents ouvrages de Solger, la maturation de ses idées fortes, l'émergence de problématiques philosophiques, notamment à travers la correspondance. Mais en comparant les apports des *Nachgelassene Schriften* aux manuscrits encore conservés (qui recoupent en partie les textes des *Nachgelassene Schriften*), il nous est apparu que cette comparaison elle-même apportait des éléments d'information sur la genèse et sur la réception de Solger (plus particulièrement, sur ce point, pour la période qui suit immédiatement sa mort).

Nous voudrions donc montrer à présent à la fois quel type d'informations fournissent les *Nachgelassene Schriften*, d'une part en elles-mêmes, et d'autre part par rapport aux manuscrits aujourd'hui conservés, afin de dégager les éléments forts de ce corpus nouveau. Nous tâcherons ce faisant de ne pas surestimer la précision et la complétude des éléments ainsi fournis, c'est-à-dire d'en déterminer autant que possible les limites, notamment celles qu'impose le cadre de ce travail.

---

<sup>1</sup> Les autres tentatives étant, de manières fort différentes, les entreprises de P. Matenko (Matenko, 1933) et de H. Fricke (Fricke, 1972). Lors de sa parution, l'ouvrage de Matenko a bénéficié de critiques positives (plutôt tempérées sous la plume de Porterfield dans la *Germanic Review*, 1935/10, plus positives sous celle de Geissendoerfer dans le *Journal of English and Germanic philology*, 1938/37).

<sup>2</sup> Tieck ne s'essayait d'ailleurs pas à la chose pour la première fois; cf. notamment Hölter, 1989, p. 199: "Epistel (Briefe über Shakespeare u. a.), Bios (Kleist, Lenz), Nekrolog (Novalis, Solger) und Enkomion sind als Basistechniken in Europa durchgehend belegt; in ihnen erweist sich Tieck als Humanist."

Nous nous pencherons pour commencer sur les *Nachgelassene Schriften* telles qu'elles sont composées, en précisant les intentions et les principes éditoriaux dont elles sont le fruit, ainsi que les grands thèmes qui y sont abordés. Nous verrons comment le corpus manuscrit conservé aujourd'hui peut nous permettre de lire les *Nachgelassene Schriften* en ayant conscience de leur structure et de leurs parti-pris. A partir des éléments de ce corpus qui ne sont pas pris en compte dans les *Nachgelassene Schriften*, nous proposerons ensuite de celles-ci une réécriture qui aura pour but de compenser les déséquilibres inhérents à leur composition, ou du moins ceux qui se présentent comme tels dans le cadre que nous proposons ici. Enfin, nous tenterons de déceler les lacunes subsistantes du corpus, c'est-à-dire les éléments qui n'y figurent pas, et dont l'absence implique que nous n'ayons, à travers les éléments manuscrits, qu'une vision lacunaire de la genèse et de la réception de la pensée et de l'œuvre de Solger. Il s'agira donc pour finir de déterminer le sens et la fonction de la relation entre corpus manuscrit et corpus imprimé, avant de pouvoir, dans les deuxième et troisième parties, en proposer une interprétation.

### **1.2.1. Relire les *Nachgelassene Schriften***

Les ouvrages que nous avons présentés jusqu'ici sont des ouvrages imprimés et signés par Solger (la traduction de Sophocle (1808), *Erwin* (1815), la *Schlegel-Rezension* (1819)). Les *Vorlesungen über Ästhetik* ont déjà permis d'entrevoir les problèmes que soulève la présence d'un éditeur tiers dans un ouvrage portant le nom de Solger ; nous voudrions approfondir ce point et mettre en évidence les principaux procédés que l'on peut les observer, dans les *Nachgelassene Schriften* cette fois.

Pour ce faire, nous aurons recours à deux corpus manuscrits distincts. Le premier, c'est le corpus manuscrit solgérien à proprement parler, composé du *Nachlaß* de Solger ainsi que des éléments fournis par d'autres *Nachlässe*, mais dans lesquels Solger est toujours protagoniste direct, c'est-à-dire soit auteur (notamment, pour les lettres, expéditeur), soit destinataire. La seconde catégorie de documents ne ressortit pas véritablement au corpus solgérien, puisqu'il s'agit d'échanges entre tiers, en particulier entre Tieck et Raumer, dans lesquels il est question de l'élaboration et de la réception des *Nachgelassene Schriften*.

En comparant les informations tirées de ces deux corpus à celles que fournissent les *Nachgelassene Schriften*, nous voudrions mettre en évidence sa composition, ainsi que les travers auxquels celle-ci a été soumise, afin de permettre au lecteur moderne d'aborder les *Nachgelassene Schriften* d'un œil plus critique.

Nous présenterons d'abord les *Nachgelassene Schriften* dans leur ensemble, avant de revenir sur leur genèse. Une fois le contexte historique de leur élaboration éclairci,

nous détaillerons la composition de chacun des deux volumes, et dégagerons les principaux thèmes qui s'y trouvent représentés. Nous tâcherons, pour clore sur ce point, de mettre en évidence les déséquilibres propres à la composition du premier volume.

Cette première analyse nous permettra ensuite de proposer des rééquilibrages destinés à compenser les lacunes des *Nachgelassene Schriften* que nous aurons ainsi mises en évidence.

### 1.2.1.1. Présentation des *Nachgelassene Schriften*

Les *Nachgelassene Schriften* ont été publiées en 1826 chez Brockhaus ; Ludwig Tieck et Friedrich von Raumer en sont les éditeurs. Ludwig Krause, ami très proche de Solger, avait également participé à l'élaboration du recueil, mais était décédé peu avant la parution des deux volumes<sup>3</sup> ; l'ouvrage ne comporte donc que les noms de Tieck et de Raumer en concurrence avec celui de Solger.<sup>4</sup>

Le choix de la maison d'édition Brockhaus tient à Tieck, qui y avait fait paraître différents ouvrages<sup>5</sup>, et avait déjà des contacts avec l'éditeur. C'est chez ce même Brockhaus que Tieck et Solger envisageaient de publier leur journal<sup>6</sup> : celui-ci connaissait donc, ne serait-ce que vaguement ou partiellement, le contenu de l'ouvrage qu'il allait publier, puisque les *Nachgelassene Schriften* contiennent de nombreux textes initialement destinés au journal.<sup>7</sup>

Chacun des deux volumes se distingue de l'autre par son contenu, comme l'expliquent les éditeurs dès les premières lignes :

Le premier volume des textes posthumes de Solger que les éditeurs présentent au public contient de petits essais et la correspondance avec ses amis ; le

---

<sup>3</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XVI : "Bei Herausgabe des zweiten Bandes konnten wir den Rath eines der besten Freunde des Verstorbenen, des Justizraths Krause nicht mehr benutzen, da dieser durch Rechtschaffenheit, Kenntnisse, Scharfsinn und gründliches Urtheil ausgezeichnete Mann, leider auch in seinen besten Jahren dahingerafft wurde."

<sup>4</sup> Nous ne reviendrons pas dans le détail sur les relations entre Tieck et Raumer, amis de longue date en dépit de perspectives parfois divergentes.

<sup>5</sup> Cf. Matenko, 1933, p. 572.

<sup>6</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 22 septembre 1819, *in*: Matenko, 1933, p. 570, et note 4, p. 572.

<sup>7</sup> Il faudra ensuite attendre 1973 pour qu'une deuxième édition voie le jour : un reprint à l'identique du texte d'origine, auquel n'ont été ajoutés qu'une table des matières et une postface (cf. *Solgers Nachgelassene Schriften und Briefwechsel*, herausgegeben von Ludwig Tieck und Friedrich von Raumer, Faksimiledruck nach der Ausgabe von 1826 (2 Bände), mit einem Nachwort von Herbert Anton, Lambert Schneider, Deutsche Neudrucke, Reihe : Goethezeit, Heidelberg, 1973).

second volume comprendra les textes et traités plus scientifiques.<sup>8</sup>

Bien que destinée à introduire l'ensemble de l'ouvrage, la préface figurant dans le premier volume des *Nachgelassene Schriften* s'attache davantage à justifier de la raison d'être du premier volume que du second. Les éditeurs précisent en effet qu'il s'agit là principalement de rappeler de bons souvenirs aux amis<sup>9</sup>, de faire connaître *Erwin*<sup>10</sup>, ainsi que de faire prendre conscience au public de l'importance de cet ouvrage en particulier et de la pensée de Solger de manière plus générale<sup>11</sup>. C'est tout particulièrement dans la mesure où l'importance d'*Erwin* et les différents moments de sa genèse constituent pour les éditeurs un champ thématique de prédilection<sup>12</sup> que les *Nachgelassene Schriften* représentent un bagage essentiel à l'étude de la genèse et de la réception de la pensée esthétique de Solger.

Pour estimer à leur juste valeur les informations apportées par ces textes, il faut connaître les principes éditoriaux qui ont présidé à leur choix et à leur composition. On trouve, dans les premières pages des *Nachgelassene Schriften*, mention des grandes lignes éditoriales adoptées par Tieck et Raumer.

Pour le premier volume d'abord, les éditeurs précisent leur parti-pris concernant la qualité des textes qu'ils y proposent, car, comme ils l'écrivent :

chacun sait que dans les lettres, les expressions ne sont pas toutes pesées, des humeurs passagères s'expriment, et un juge équitable ne manquera pas de voir que ce qui peut sembler dur, et amer, ne manque en fait pas, profondément, de douceur et de tempérance.<sup>13</sup>

Les éditeurs affirment ne pas avoir voulu gommer les éventuelles faiblesses de style et de composition, ni les mouvements de colère ou de découragement caractéristiques de la correspondance de Solger. Ce principe est en partie entravé par un second

---

<sup>8</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. V: "Der erste Band des Solger'schen Nachlasses, welchen die Herausgeber dem Publicum vorlegen, enthält kleinere Aufsätze und den Briefwechsel mit Freunden; der zweite wird die mehr wissenschaftlichen Schriften und Abhandlungen in sich begreifen."

<sup>9</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. V.

<sup>10</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. VI.

<sup>11</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. VI–VII.

<sup>12</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. VI: "Am wenigsten endlich werden sich Freunde der Philosophie oder des Verstorbenen verwundern, daß vorzüglich von literarischen Gegenständen, und insbesondere vom "Erwin", dem wichtigsten Werke des Hingeschiedenen, gesprochen wird. Wir haben gerade die Stellen, welche darauf Bezug haben, am wenigsten abgekürzt [...]"

<sup>13</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. V–VI: "Nicht minder trugen die Herausgeber Bedenken, das Schärfere, Eigenthümliche des Briefwechsels auszustreichen, oder in Schwächliches und Unbestimmtes zu verwandeln; denn Jeder weiß, daß in Briefen die Ausdrücke nicht auf die Goldwaage gelegt werden, Stimmungen des Augenblicks sich geltend machen, und für den billigen Beurtheiler auch das scheinbar Harte und Bittere innerlich der Milde und Mäßigung nicht ermangelt."

principe, qui transparaît très nettement dans les premiers paragraphes de la préface : les égards pour les personnes encore vivantes évoquées ou concernées par l'ouvrage<sup>14</sup>. Enfin, les éditeurs se réservent le droit, là où ils estiment que cela est nécessaire, d'insérer des éléments biographiques entre les textes de Solger qu'ils ont choisi de faire figurer dans le premier volume<sup>15</sup>.

Pour le second volume, les éditeurs des *Nachgelassene Schriften* ont davantage buté sur leur incompétence dans l'un ou l'autre domaine dont Solger était lui-même spécialiste. Sont en effet regroupés là des textes provenant des différents champs d'investigation intellectuelle de Solger, et si, à n'en pas douter, Tieck a pu sans mal opérer les choix nécessaires parmi les textes philologiques et critiques, et Raumer parmi les textes politiques, en revanche, pour les textes vraiment philosophiques et mythologiques, aucun d'entre eux n'était suffisamment connaisseur pour procéder au même travail. Ici donc, les éditeurs ont eu recours à l'aide de professionnels :

En ce qui concerne l'ordre adopté pour la présentation des traités véritablement philosophiques, Monsieur le Professeur Hegel a donné son avis d'expert [...]. Enfin, nous remercions Monsieur le Professeur K. O. Müller de Göttingen qui, en tant qu'ami et ancien auditeur de Solger, a eu la bonté de rédiger, d'après les prises de position de celui-ci dans le domaine de la mythologie, un essai tout à fait instructif, et d'en autoriser la reproduction.<sup>16</sup>

Ces différents parti-pris éditoriaux se justifient si l'on considère l'intention qui était celle des éditeurs, ou plutôt, le souci qui les a incités à réaliser ce volumineux ouvrage. Ils décrivent la disparition de Solger comme un manque scientifique et affectif que leur travail a pour objectif de compenser : c'est notamment en ce sens que nous lisons ce passage saisissant qui figure en plein milieu de l'ultime notice biographique, dans laquelle il est question de la mort de Solger :

Pourquoi ne lui a-t-il pas été permis d'aller plus loin et de poursuivre, et achever, ses grands projets ? – qui est en droit de poser cette question à la Providence ? Nous savons seulement que ses amis, mais pas seulement eux : l'Allemagne aussi, et la Science, et même sans doute l'Europe, ont perdu

---

<sup>14</sup> Cf. notamment *NS*, vol. 1, p. V : “. . . , daß man zunächst die zahlreichen Freunde und Bekannten des Verstorbenen berücksichtigen mußte. . . ”

<sup>15</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XV : “Zwischen denselben [i. e. kleineren Aufsätzen und Briefen] ist das Nöthigste zur Erläuterung seines Lebenslaufs eingeschaltet, und am Schlusse des Briefwechsels über den Hingang unsers Freundes Bericht erstattet.”

<sup>16</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XVI : “Für die angenommene Reihenfolge der eigentlich philosophischen Abhandlungen, stimmte Herr Professor Hegel als Sachverständiger [...]. Herrn Professor K. O. Müller in Göttingen endlich müssen wir öffentlich danken, daß er als Freund und ehemaliger Zuhörer Solger's die Güte gehabt hat, über dessen mythologische Ansichten einen belehrenden Aufsatz zu entwerfen und dessen Abdruck zu erlauben.”

beaucoup en le perdant ; nous savons seulement que la somme de ce que nous avons perdu n'est pas quantifiable.<sup>17</sup>

Ainsi, sans en préciser exactement les modalités, les éditeurs suggèrent que le travail auquel ils ont procédé, consiste en une mise en valeur de la genèse de l'œuvre esthétique de Solger, mais déterminée en large partie par un souci de postérité, c'est-à-dire par une représentation tout à fait personnelle de l'œuvre de Solger et de sa réception. Ce sont précisément ces modalités que nous voudrions élucider. Pour ce faire, nous nous pencherons d'abord sur le discours non officiel des éditeurs eux-mêmes sur ce thème, et notamment sur les lignes de conduite adoptées par Tieck à Raumer en vue de la relecture des textes sélectionnés.

### 1.2.1.2. La genèse des *Nachgelassene Schriften*

Le *Nachlaß* de Tieck<sup>18</sup> contient cinquante-cinq lettres de Tieck à Raumer datant de la période 1815–1846 ; un certain nombre d'entre elles, datant de la période 1821–1828, évoquent avec plus ou moins de détails les progrès de la mise sur pied des *Nachgelassene Schriften*, et mettent notamment en évidence le rôle prépondérant joué par Tieck. C'est lui, en effet, qui procède à la première mise en forme des documents (après une phase de collection commune<sup>19</sup>), comme en témoigne d'abord sa lettre à Raumer du 6 décembre 1822 :

Je m'occupe des papiers de Solger. D'ici huit jours sans doute la première cargaison importante. Regardez le tout encore une fois pour voir ce que vous voulez supprimer. J'ai préféré faire copier trop de choses plutôt que pas assez.<sup>20</sup>

---

<sup>17</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 779 : “Warum er nicht fortschreiten und seine großen Entwürfe verfolgen und ausführen durfte?– wer darf der Vorsehung diese Frage vorlegen? Wir wissen nur, daß nicht bloß seine Freunde, sondern Deutschland, die Wissenschaft, ja ohne Zweifel Europa an ihm verloren haben, und soviel, daß sich die Summe des Verlustes nicht in Rechnung bringen läßt.”

<sup>18</sup> Conservé par la section des manuscrits de la *Staatsbibliothek zu Berlin–Preussischer Kulturbesitz*.

<sup>19</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer de novembre 1821, p. 214 (verso) du *Nachlaß Tieck*.

<sup>20</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 décembre 1822, p. 219 du *Nachlaß Tieck* : “Mit Solgers Pap.[ieren] bin ich beschäftigt. Gewiß in 8 Tagen die Erste bedeutende Ladung. Gehn Sie dann noch einmal durch, was Sie weglassen möchten. Ich habe lieber zu viel als zu wenig abschreiben lassen.” Cf. aussi sur ce thème, la lettre de Tieck à Raumer du 27 novembre 1823, p. 228 du *Nachlaß Tieck* : “Was Sie mit Solgers Papieren u[nd] Briefen anordnen, wird immer das Richtige sein, was Sie weglassen wollen, ist gewiß zu billigen, denn Sie erinnern sich, daß ich gleich erklärte, ich hätte lieber zu viel, als zu wenig abschreiben lassen wollen, weil wir darin leichter wegstreichen, als das Vergessene wieder entsuchen können.” ; sur la coordination du travail entre les deux hommes, cf. aussi lettre de Tieck à Raumer du 15 septembre 1823, pp. 222 verso et 223 du *Nachlaß Tieck*.

Tieck envoie effectivement à Raumer, le 6 octobre 1823, un nombre considérable de lettres et d'extraits de journaux destinés à être triés en vue de l'édition du volume de correspondance et journaux; dans la lettre qui accompagne son lourd paquet, Tieck propose également un plan prévisionnel du volume de textes philosophiques<sup>21</sup>. L'envoi s'adresse à Raumer ainsi qu'à Krause :

Vous deux, mes amis, avez désormais droit de vie et de mort, concernant les passages que vous êtes d'accord pour rayer ou pour garder de côté; le texte aura alors une triple caution.<sup>22</sup>

C'est dans cette lettre que Tieck, bien que prétendant laisser Raumer et Krause libres dans leurs choix, leur expose les principes éditoriaux auxquels il entend obéir dans l'ensemble du projet, et sur lesquels il désire attirer leur attention<sup>23</sup>. Tout d'abord, Tieck milite pour mettre en valeur les œuvres éditées de Solger, au prix même d'une certaine lourdeur ou faiblesse de la composition :

1) Il y a des répétitions, que je suis parfaitement conscient d'avoir laissées comme telles; en particulier concernant *Erwin* et les *Entretiens philosophiques*, elles me semblaient presque nécessaires, car chaque fois, même s'il récapitule des choses déjà dites, Solger apporte quelque chose de nouveau sur ces travaux remarquables [. . .]. Dans ces cas-là, les répétitions ne peuvent qu'avoir un effet positif, puisqu'elles en facilitent la compréhension. – Mais des répétitions telles que celles qu'il y a dans les lettres à son frère, on peut peut-être les abrégier, ou les supprimer, mais il y en a peu [. . .].<sup>24</sup>

---

<sup>21</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 décembre 1823, p. 224 dans le *Nachlaß Tieck* "Im Ersten Band wird also erscheinen: 1) die Rechtslehre, 2) die philosophischen Briefe, 3) über die Mythologie, 4) die Rezension über Schlegels Werk, so wie die Hälfte der Vorrede zum Sofokles, imgleichen ein kleinerer Aufsatz im Pantheon (die Recension über Werner wird wohl verlohren gegangen sein), dazu müßte wohl der Aufsatz über die Wahlverwandschaften kommen, vom dem hier gesprochen wurde, u[nd] 5) einige metrische Uebersetzungen, die ebenfalls im Pantheon stehn, denen ich hier noch einige abgeschrieben beilege für den Ersten Band." (cf. annexes). L'ordre entre les deux volumes sera finalement inversé (cf. *infra*).

<sup>22</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823: "Sie beide Freunde sollen also nun das Recht über Leben und Tod haben, d. h. worüber Sie beide einig sind, daß es ausgestrichen und zurückgelegt werde, dabei soll es alsdann drei Bewandten haben." (cf. annexes).

<sup>23</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823: "Nun mache ich Sie auf Folgendes aufmerksam, um Ihre Gemüther neben der Gerechtigkeit zu der eben so nöthigen Milde zu lenken" (cf. annexes).

<sup>24</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823: "1) Es kommen Wiederholungen vor, die ich mit Bewusstsein habe stehn lassen, und besonders schienen sie mir über den *Erwin* und die phil.[osophischen] Gespräche fast nothwendig, denn jedesmal sagt Solger, wenn er auch einiges rekapitulirt, doch etwas Neues über diese merkwürdigen Arbeiten [. . .]. Hier thun die Wiederholungen nur gut, um die Aufmerksamkeit, wo möglich, das Verständniss heran zu bringen.– Aber Wiederholungen, in Briefen an den Bruder, können vielleicht verkürzt, oder weggestrichen werden, doch ließen sich von diesen weniger finden [. . .]." (cf. annexes).

Deuxième point : il tient à mêler l'image de l'homme privé et de l'homme public, c'est-à-dire à sélectionner les lettres en fonction des différents aspects de la personnalité de Solger :

[. . .] et je ne voudrais pas 2) qu'on éradique tout à fait ce ton familial lorsqu'il est question de sujets insignifiants [. . .]. Il me semble que c'est une bonne chose que de percevoir aussi l'homme, l'époux, le père, en particulier dans les lettres à sa femme, cela permet de le connaître mieux que n'importe quel portrait ; et puis ces lettres font un si beau contraste avec beaucoup d'autres qui sont, elles, purement philosophiques et profondes.<sup>25</sup>

Troisième point : la valeur des lettres qui ne sont pas rédigées par Solger, mais adressées à lui par ses amis. Tieck veut leur accorder une fonction de cheville :

3) Pour les lettres des amis, il m'a semblé bon de les intercaler, d'autant plus que la plupart d'entre elles, même si ce n'est pas le cas pour toutes, sont nécessaires pour comprendre celles de Solger.<sup>26</sup>

La restriction s'applique assez explicitement aux lettres des éditeurs eux-mêmes, c'est-à-dire Tieck et Raumer (ainsi que, dans une certaine mesure, Krause), pour lesquels l'ouvrage doit également avoir une fonction publicitaire :

N'abrégez pas trop vos propres lettres, biffez peut-être seulement quelques passages suspects.<sup>27</sup>

Au paquet de textes de Solger, Tieck joint également :

1) Un épilogue, une postface, à propos de la maladie de Solger et de sa mort, description de son caractère et de sa personnalité, mais brève, et 2) la préface qui devra informer sur ses œuvres, et sur l'intention de cette édition. A ce sujet, il faudra que Krause et vous-mêmes me donniez quelques indications

---

<sup>25</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823 : “[. . .] und ich hätte auch nicht gern 2) jenen häuslichen Ton über unbedeutende Gegenstände ganz vertilgt [. . .]. Mir deucht es thut gut, auch den Menschen, den Gatten, den Vater, besonders in den Briefen an die Frau zu vernehmen, man lernt Solger dadurch näher kennen, als durch alle Schilderungen, auch kontrastieren diese Briefe so schön mit so vielen, die rein philosophisch und tiefsinnig sind.” (cf. annexes).

<sup>26</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823 : “3) Die Briefe der Freunde schienen mir deshalb gut dazwischen zu stehn, auch sind die meisten, wenn auch nicht alle, nothwendig, um die Solgerschen zu verstehn.” (cf. annexes).

<sup>27</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823 : “Verkürzen Sie an Ihre eigenen nicht zuviel, vielleicht nur einige dubiöse Stellen.” (cf. annexes). C'est également ce que laissait entendre la lettre de Tieck à Raumer de novembre 1821 : “Ich bitte recht sehr, daß es Ihnen nicht entgegen sein möge, die Briefe aus Ital.[ien] an Solger aus dem Nachlaß unsers Freundes einzuverleiben. Sie erlauben mir wenigstens, sie dazu abschreiben zu lassen, nachher steht die Entscheidung immer noch bei Ihnen ; sollten Sie sie künftig für ein grösseres Buch über Ital.[ien] brauchen wollen, so steht diesem eine frühere Bekanntmachung von einigen dieser Briefe ja nichts im Wege.” (*Nachlaß Tieck*, p. 214 verso).

sur sa doctrine du droit, faute de quoi je ne serais pas en mesure d'en dire quoi que ce soit.<sup>28</sup>

Tieck est donc, du point de vue du travail éditorial effectué pour les *Nachgelassene Schriften*, le maître d'œuvre. Cependant, s'il supervise le travail de transcription et de mise en forme, on ne peut pas vraiment lui imputer la totalité des choix qui apparaissent dans l'ouvrage imprimé. En effet, il semble qu'en amont comme en aval, il se soit déchargé d'une partie du travail sans que ceci ait toujours eu des conséquences très heureuses sur la propreté du résultat. D'une part, il a délégué le travail de copie des manuscrits destinés à être imprimés<sup>29</sup>. D'autre part, lors de l'impression, diverses erreurs semblent encore s'être insérées dans l'ouvrage :

Quant au fait qu'on n'est pas toujours le chef, je peux le constater en regardant ma liste initiale des passages de mes lettres figurant dans les Ecrits posthumes de Solger et dont j'avais souhaité qu'ils fussent omis, ou modifiés.<sup>30</sup>

On peut en fait répertorier, en dehors des modifications de quelques phrases, ou quelques mots, dont parle ici Tieck, deux grandes modifications survenues lors de l'impression qu'il expose à Raumer dans sa lettre du 10 décembre 1825. Tout d'abord, l'ordre des deux volumes a été inversé<sup>31</sup>. Par ailleurs, Tieck se dit également surpris de découvrir que ses remarques biographiques ont été ajoutées ici et là à l'intérieur du texte, ce qui tend à suggérer qu'il n'est pas (ou pas exclusivement) à l'origine de leur dissémination à travers tout le premier volume des *Nachgelassene Schriften*<sup>32</sup>. De plus, certaines erreurs survenues lors de la préparation de l'impression

---

<sup>28</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823: "Von mir erhalten Sie zweierlei. 1) Einen Epilog, eine Nachrede, von Solgers Krankheit u.[nd] Tod, Schilderung seines Charakters u.[nd] seiner Person, aber umkurz, u.[nd] 2) die Vorrede, die über seine Werke, u.[nd] über die Absicht dieser Herausgabe sprechen soll. Dazu müssen Sie und Krause mir aber Einiges über seine Rechtslehre mittheilen, weil ich über diese sonst nicht sprechen kann." (cf. annexes).

<sup>29</sup> Il y fait allusion dans diverses lettres à Raumer, notamment lettres de novembre 1821, du 6 octobre 1822, du 15 septembre 1823, du 6 décembre 1823 et du 27 novembre 1823 (cf. *Nachlaß Tieck*).

<sup>30</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 18 février 1826: "Daß man nicht immer befahlte, sehe ich aus einem Plane Stellen meiner Briefe in Solg.[ers] Nachl.[aß] wo ich auch wünschte, sie wären weggeblieben, oder geändert." (cf. *Nachlaß Tieck*, p. 239).

<sup>31</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 10 décembre 1825: "Aber zu meinem Erstaunen stehn die kleinern Aufsätze und die Correspondenz im Ersten Bande" (cf. *Nachlaß Tieck*, p. 235 verso).

<sup>32</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 10 décembre 1825: "Es wäre auch gut gewesen, wenn die Erste Seite mit der kurzen Lebensbeschreibung anhöbe, die ich voran geschickt habe; da nachher doch immer, wie ich sehe, meine kleinen Zwischensätze eintreten." (cf. *Nachlaß Tieck*, p. 235). Cf. aussi Hölter, 1989, p. 170: "Ob die kurze Vorrede zu dessen 'Nachgelassenen Schriften' und die drei Seiten über 'Solgers Tod' das bieten, was Tieck Brockhaus liefern wollte, ist ungewiß. Immerhin sind die Texte wohl ihm zuzuweisen."

sont mentionnées dans le texte lui-même, notamment dans le premier volume<sup>33</sup>.

D'une manière plus générale, il semble qu'il y ait eu davantage matière à débat entre Tieck et Raumer pour ce qui constitue finalement le volume premier des *Nachgelassene Schriften*, c'est-à-dire la correspondance et les "petits essais", que pour le second volume, composé des textes théoriques plus longs. Les lettres de Tieck à Raumer des 10 décembre 1825, 27 novembre 1823 et 6 octobre 1823 portent sur le contenu même du premier volume. Mais avant de revenir dans le détail sur la genèse du contenu même du premier volume à travers ces lettres, voyons comment se composent l'un et l'autre volume.

### 1.2.1.3. Composition des *Nachgelassene Schriften*

#### Premier volume

Prenons d'abord le premier volume, ou du moins celui qui est arrivé jusqu'à nous numéroté un. Le texte proprement dit est précédé du préambule rédigé par Tieck que nous avons déjà évoqué<sup>34</sup>. Celui-ci y présente d'abord les principes éditoriaux auxquels ont obéi les éditeurs, et la composition du premier volume. Puis vient un passage biographique sur sa famille, son caractère, sur son enfance, jusqu'à son départ pour Halle, c'est-à-dire le début de ses études. Enfin, le préambule évoque la composition et la rédaction du second volume des *Nachgelassene Schriften*.

Précisons tout d'abord le type de documents que Tieck et Raumer ont choisi de faire figurer dans les *Nachgelassene Schriften*, car ces documents imprimés témoignent de la variété des éléments d'information dont nous disposons dans le corpus manuscrit, et va également au delà, en introduisant des renseignements que le corpus manuscrit dont nous disposons actuellement ne fournit pas.

#### Grande variété des documents proposés par les *Nachgelassene Schriften*

Le premier volume des *Nachgelassene Schriften* reprend différents types de documents provenant des manuscrits de Solger juxtaposés de manière à en respecter la chronologie, quitte à mêler les types de textes, notamment journaux et lettres<sup>35</sup>.

Les premières pages de l'ouvrage sont consacrées à ce que les éditeurs appellent de "petits essais"<sup>36</sup>, et sont en fait composés de deux types de textes. On trouve une première catégorie de notes de lecture, longues d'une dizaine de lignes, et qui

---

<sup>33</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, p. VI, note de bas de page: "Von Seite 145 an hätte, statt der Überschrift *Kleine Aufsätze*, die Überschrift *Briefwechsel mit Freunden* eintreten müssen".

<sup>34</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. V-XV.

<sup>35</sup> Il faut ici mettre à part le passage récapitulatif sur le *Freitag*, qui représente un point de synthèse thématique plus qu'un événement dans la chronologie biographique de Solger, si l'on considère à quel moment il est introduit dans le volume (cf. *NS*, vol. 1, p. 140-145).

<sup>36</sup> *Kleine Aufsätze 1800-1803*, cf. *NS*, vol. 1, p. 1-16.

portent sur une œuvre, le plus souvent littéraire. Les énoncés y sont en général des jugements assez tranchés, formulés à partir de catégories esthétiques propres au jargon critique de l'époque (“génie”, “poésie”, “caractère”, etc.), et ils concernent des auteurs de l'époque (comme Tieck, Jean Paul, Goethe, Schiller, Friedrich Schlegel)<sup>37</sup>. On rencontre par ailleurs, mêlées à ce premier type de documents, des remarques personnelles, d'une longueur à peu près identique, soit de caractère plutôt philosophique<sup>38</sup>, soit concernant des projets élaborés par Solger<sup>39</sup>.

Après quelques lettres<sup>40</sup>, commence le long journal du voyage de Solger en France et en Suisse<sup>41</sup>. Il ne s'agit pas là de ses notes de voyage, mais d'une version retravaillée de ces notes<sup>42</sup>, dont ne sont reproduits que des extraits. Du fait des coupures opérées, chacun des extraits comporte un en-tête permettant de le situer historiquement et géographiquement dans la chronologie du voyage. Les passages que nous pouvons lire dans les *Nachgelassene Schriften* sont généralement composés d'une description, puis d'une analyse. Ils portent soit sur un moment esthétique particulièrement intéressant : observation de la nature<sup>43</sup>, ou bien observation d'œuvres d'art (architecture<sup>44</sup>, sculpture<sup>45</sup>, théâtre<sup>46</sup>)<sup>47</sup> ; soit sur une expérience davantage sociale<sup>48</sup>.

Après les extraits de journal de voyage, les extraits de notes de lecture (“petits essais”), tels qu'ils figuraient au début du volume, reprennent, mais datent cette fois de la période 1803–1804<sup>49</sup>. Les textes qui y figurent sont du même genre que ceux des journaux des années 1799–1800 ; notons tout de même qu'à partir de juin 1803<sup>50</sup>, la proportion des remarques personnelles tend à augmenter. Il s'agit là, le plus souvent,

<sup>37</sup> Sur ces auteurs et leur place dans les notes de lecture de Solger, cf. **2.1.2**.

<sup>38</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, p. 13.

<sup>39</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, p. 15–16.

<sup>40</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 17–19.

<sup>41</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 19–84.

<sup>42</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 19 : “. . . er machte nämlich mit einem Freunde eine große Reise, von der er unterwegs und gleich nach seiner Rückkehr ein Tagebuch ausgearbeitet hat. Dies ist so gut geschrieben, daß man vermuthen muß, er habe es wohl früher für den Druck bestimmt [. . .]”.

<sup>43</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 27 ou p. 38 par exemple.

<sup>44</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 30 ou p. 45 par exemple.

<sup>45</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 77–81 par exemple.

<sup>46</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 20, p. 54–71, p. 81 par exemple.

<sup>47</sup> Notons d'emblée l'absence frappante de remarques portant sur la peinture, qui semble correspondre à un choix des éditeurs plus qu'à une réalité du journal tenu par Solger : c'est du moins ce que laisse entendre la remarque à Raumer dans la lettre du 26 octobre 1812, cf. *NS*, vol. 1, p. 244.

<sup>48</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 24, 43–45, 51–54, 75–77 par exemple.

<sup>49</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 84–138.

<sup>50</sup> C'est-à-dire à partir de *NS*, vol. 1, p. 105.

de remarques générales, plus ou moins philosophiques, sur la vie, la religion, ou bien la définition de caractères<sup>51</sup>.

Là où les journaux s'arrêtent<sup>52</sup>, les éditeurs se concentrent sur la correspondance<sup>53</sup>, et commencent par passer explicitement sous silence l'année 1806<sup>54</sup>.

Les quelques pages qui viennent ensuite sont consacrées à la présentation de son cercle d'amis de Halle, le *Freitag*, sans que cette présentation s'inscrive tout à fait dans la chronologie suivie jusqu'alors, puisqu'il s'agit en bonne partie d'un retour sur les années 1799–1801<sup>55</sup>. La correspondance elle-même, reproduite dans l'ordre chronologique, commence donc en fait seulement en date de février 1807<sup>56</sup>.

Les quelques lettres figurant dans les *Nachgelassene Schriften* pour la période 1807–1808 sont des lettres de Solger à sa famille, ainsi qu'à quelques amis, portant principalement sur ses études et sa carrière<sup>57</sup>.

Commence alors<sup>58</sup> la partie principale du premier volume des *Nachgelassene Schriften*, qui est composé d'extraits de lettres plus ou moins longs, pouvant aller de quelques lignes à plus de dix pages, et qui s'étend de l'année 1807 à l'année 1819. Sans entrer dans le détail de la composition de ces lettres classées dans l'ordre chronologique, indiquons-en rapidement les points forts, période par période.

Pour la période 1807–1809, les lettres évoquent principalement les différents éléments ayant contribué à la formation de Solger (ses lectures et ses amis notamment), et permettent d'entrevoir quelques esquisses des problématiques qui commencent alors à se dessiner (rôle de la philosophie, question de la communication)<sup>59</sup>. Vient ensuite l'essai sur les *Affinités Electives*<sup>60</sup>, puis on ne trouve plus que des lettres jusqu'à la fin du volume.

---

<sup>51</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, p. 121.

<sup>52</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 140: "Jetzt hören auch jene Tagebücher und kleinen Aufsätze, Bemerkungen und dergleichen gänzlich auf, weil er alle seine Zeit größeren Arbeiten widmete [...]."

<sup>53</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 140: "Von jetzt sind die Herausgeber also nur auf seine Briefe beschränkt, um daraus mitzuthemen, was den Leser und seine Freunde interessieren könnte."

<sup>54</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 140: "Von diesem Jahre (obgleich er seinem Bruder fleißig schrieb) findet sich indeß noch nichts, das sich für die öffentliche Bekanntmachung eignete."

<sup>55</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 140–145, notamment p. 140: "Schon in Halle hatte sich eine Gesellschaft von Freunden vereinigt...".

<sup>56</sup> C'est-à-dire dans les *NS*, vol. 1, p. 145.

<sup>57</sup> Cf. aussi **1.2.1.3.** sur ce point.

<sup>58</sup> C'est-à-dire à partir de la page 145 des *NS*, vol. 1.

<sup>59</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 145–168.

<sup>60</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 175–185; cf. aussi sur ce thème lettres de Tieck à Raumer des 6 octobre 1823 (cf. annexes) et 10 décembre 1825 (*Nachlaß Tieck*).

Pour la période 1809–1812<sup>61</sup>, les deux grands thèmes récurrents dans la correspondance de Solger sont, d’une part, son expérience de l’enseignement et, d’autre part, son travail préparatoire à son grand ouvrage de mythologie. Pour la période 1812–1815<sup>62</sup>, *Erwin* fait bien entendu partie des préoccupations majeures de Solger, ainsi que l’Université de Berlin et la guerre civile, qui restent omniprésentes. Entre 1815 et 1817, ces trois thèmes, quoique très présents, sont contrebalancés par l’importance croissante des *Philosophische Gespräche* et, surtout, de la philosophie de la religion<sup>63</sup>. Avec les questions de réception des différentes œuvres publiées par Solger, on voit également les problèmes liés à ses relations avec ses contemporains gagner en ampleur.

Enfin, les deux dernières années de sa vie<sup>64</sup> sont dominées par le projet de journal avec Tieck et les textes rédigés à cet effet, dans lesquels la religion et, plus précisément, la révélation, jouent un rôle central. Les événements politiques sont également évoqués à de multiples reprises (notamment l’union des Eglises évangélique et luthérienne de 1817–1818 et les débats autour du père de la gymnastique, Jahn, en 1818–1819, ainsi que la persécution des démagogues). Les quarante dernières pages sont exclusivement consacrées à la querelle entre Solger et Hagen autour de l’interprétation étymologique et mythologique des *Nibelungen*.

Une dernière notice biographique clôt le volume<sup>65</sup>. Tieck y évoque la maladie de Solger, puis sa mort ; il trace un dernier portrait – physique – de son ami, et évoque pour finir la douleur de ceux qui l’ont perdu.

D’une manière générale, les extraits de correspondance sont entrecoupés d’interventions des éditeurs, interventions souvent destinées à apporter des informations biographiques lorsque celles-ci ne sont pas immédiatement lisibles dans les lettres, comme ils l’expliquent dans le préambule de ce premier volume :

On trouvera inséré entre ces extraits ce qui est nécessaire pour comprendre clairement le cheminement de sa vie et, en fin de volume, une note portant sur le décès de notre ami.<sup>66</sup>

---

<sup>61</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 170–230 à peu près.

<sup>62</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 230–380 à peu près.

<sup>63</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 380–580 à peu près.

<sup>64</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 580–777, correspondant aux années 1817–1819.

<sup>65</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 777–780.

<sup>66</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XV : “Zwischen denselben ist das Nöthige zur Erläuterung seines Lebenslaufs eingeschaltet, und am Schlusse des Briefwechsels über den Hingang unsers Freundes Bericht erstattet.”

Au même titre que ces nombreuses notices, biographiques<sup>67</sup> ou non<sup>68</sup>, il faut noter, d'un point de vue de composition générale, que chacune des lettres est introduite par un en-tête précisant destinataire, expéditeur, date et lieu d'expédition – un travail, là encore, dû à Tieck<sup>69</sup>. Le second volume des *Nachgelassene Schriften*, on va le voir, se présente de manière toute autre et pose des problèmes différents de composition et de présentation.

## Second volume

L'ordre adopté pour présenter les textes est effectivement non plus chronologique, mais thématique. Les essais de Solger y sont regroupés en fonction du domaine de compétence auquel ils font appel, mais sans que les groupements ni leurs orientations ne soient explicités, et le volume s'ouvre sur les tout derniers textes de Solger, c'est-à-dire ses textes destinés à être publiés dans le journal en projet avec Tieck et Raumer.

Le premier groupement est principalement spéculatif. Il comprend d'abord des textes tardifs, les *Lettres concernant les malentendus à propos de la philosophie et leur rapport à la religion*<sup>70</sup> et le long "manifeste"<sup>71</sup> *Sur la signification et la destination vraies de la philosophie, en particulier à notre époque*<sup>72</sup>, dans lesquels Solger expose la position générale de sa philosophie telle qu'il l'élabore dans les années 1818–1819. Un autre texte vient compléter ce premier groupement d'orientation plutôt métaphysique, les *Dialogues philosophiques sur Etre, Non-Etre et Connaître*<sup>73</sup>, vraisemblablement antérieurs<sup>74</sup>.

Viennent ensuite des textes portant davantage sur la politique et le droit, à commencer par la *Philosophie du Droit et de l'Etat*<sup>75</sup>, dont il est difficile d'estimer

---

<sup>67</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 5, 17, 18, 19, 85, 126, 139–140, 144, 155, 157, 161–162, 198, 207–208, 238, 256, 258, 283, 417, 733, 777–779.

<sup>68</sup> Qu'elles soient narratives ou explicatives; cf. *NS*, vol. 1, pp. 22, 27, 33, 38, 40, 42, 43, 45, 47, 48, 49, 51, 64, 75, 77, 82, 83–85, 87, 116, 127, 128, 144–145, 159, 216, 437, 522, 585, 779–780.

<sup>69</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 15 septembre 1823: "Lachen habe ich müssen, als ich fand, daß Datum und Jahreszahl in der Abschrift schon fast allenthalben beigefügt war; ich hatte mich schon vor meiner Krankheit damit beschäftigt, und es während dieser [XXX] vergessen." (*Nachlaß Tieck*, p. 223).

<sup>70</sup> *Briefe, die Mißverständnisse über Philosophie und deren Verhältniß zur Religion betreffend*, in: *NS*, vol. 2, p. 1–53.

<sup>71</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 22 novembre 1818 (Matenko, 1933, p. 485).

<sup>72</sup> *Über die wahre Bedeutung und Bestimmung der Philosophie, besonders in unserer Zeit*; in: *NS*, vol. 2, p. 54–199.

<sup>73</sup> *Philosophische Gespräche über Seyn, Nichtseyen und Erkennen*, in: *NS*, vol. 2, p. 200–262.

<sup>74</sup> La datation de ce texte autour de 1810 proposée par W. Henckmann dans Henckmann, 1993, nous semble pertinente. Pour plus de précisions sur ce point, cf. Galland-Szymkowiak in: Baillot, Tusson, 2002, p. 68, note 2.

<sup>75</sup> *Philosophie des Rechts und Staats*, in: *NS*, vol. 2, p. 263–365.

dans quelle mesure elle se distingue du cours donné par Solger sur ce sujet. En effet, les dernières indications fournies par le philosophe juste avant sa mort laissent plutôt entendre qu'il n'avait pas encore retravaillé son cours comme il le désirait initialement pour en faire un ouvrage distinct<sup>76</sup>. S'ajoutent à ce long traité d'autres textes moins importants, l'un *Sur la théorie et la pratique*<sup>77</sup>, l'autre *Sur l'enthousiasme patriotique*<sup>78</sup>, qui n'est en fait qu'un fragment, et ne comporte que le début d'un texte destiné à être poursuivi.

Le groupement suivant rassemble les textes philologiques (anciens et modernes) et critiques. Le premier texte, *Sur le sérieux dans la considération et l'étude de l'art*<sup>79</sup>, est un discours tenu par Solger en 1811; le deuxième, nous l'avons déjà évoqué: il s'agit d'une partie du préambule à la traduction de Sophocle<sup>80</sup> de 1808. Tieck, lorsqu'il prépare l'édition, dit ne reproduire que "la moitié" du préambule: il s'agit, nous l'avons vu<sup>81</sup>, de la moitié qui n'est pas consacrée à la métrique<sup>82</sup>. Pour clore cette série de textes vient, enfin, le compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel sur l'art et la littérature dramatiques<sup>83</sup>, rédigé par Solger dans les mois précédant sa mort et paru à la fin septembre 1819.

La fin du volume est consacrée aux travaux mythologiques de Solger, auxquels celui-ci n'a jamais donné de forme vraiment achevée<sup>84</sup>. Il s'agit donc principalement d'un assemblage de fragments. On a d'abord un essai *Sur la plus ancienne vision du monde par les Grecs*<sup>85</sup>, qui mêle géographie et mythologie; puis un autre *Sur l'origine de la doctrine des démons et des esprits protecteurs dans la religion des*

---

<sup>76</sup> Sur ce point, cf. d'une part ses derniers éléments de correspondance avec Raumer, in: *NS*, vol. 1, p. 730 ("Mit meiner Politik, die ich vor einer ganz guten Zahl von Zuhörern lese, geht es sehr zu meiner Zufriedenheit. Wenn ich am Schlusse ein gutes Heft davon bekommen kann, möchte ich gern, daß Sie es durchläsen [. . .]."; cf. aussi annexes) et p. 732, la réponse de Raumer ("Ich rechne bestimmt darauf, ein Heft von Ihrer Politik zu bekommen."), ainsi que les lettres de Solger à Dümmler (cf. annexes), notamment la dernière, en date du 16 juin 1819.

<sup>77</sup> *Über Theorie und Praxis*, in: *NS*, vol. 2, p. 366–386.

<sup>78</sup> *Über patriotischen Enthusiasmus*, in: *NS*, vol. 2, p. 387–423.

<sup>79</sup> *Über den Ernst in der Ansicht und das Studium der Kunst*, in: *NS*, vol. 2, p. 424–444.

<sup>80</sup> *Über Sophokles und die alte Tragödie*, in: *NS*, vol. 2, p. 445–492.

<sup>81</sup> Cf. **1.1.1.1.**

<sup>82</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823 (cf. annexes).

<sup>83</sup> *Bewurtheilung der Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur*, in: *NS*, vol. 2, p. 493–628.

<sup>84</sup> Cf. notamment ses déclarations à ce sujet en 1810 (*NS*, vol. 1, pp. 186–187 et 202), 1812 (*NS*, vol. 1, p. 251), 1819 (*NS*, vol. 1, p. 751).

<sup>85</sup> *Über die älteste Ansicht der Griechen von der Gestalt der Welt*, in: *NS*, vol. 2, p. 629–649.

*Grecs anciens*<sup>86</sup>. Pour pallier ce caractère fragmentaire du travail de Solger, les éditeurs ont chargé un spécialiste, K. O. Müller, de rédiger un texte à partir des notes de Solger : c'est le texte intitulé *Les opinions de Solger dans le domaine de la mythologie, réunies à partir de ses papiers par K. O. Müller*<sup>87</sup>. Mais le texte de Solger qui est sans doute le plus abouti et, surtout, le projet qui lui tient à cœur depuis le plus longtemps, dans ce domaine, ce sont ses *Idées sur la religion des Grecs et de quelques autres peuples de l'Antiquité*<sup>88</sup>. Il s'agit là d'un travail historique et philosophique sur la mythologie, auquel Solger travaillait depuis 1810<sup>89</sup>, et qui devait constituer un point fort de ses publications ultérieures.

Le volume se clôt enfin par deux discours en latin<sup>90</sup>, tenus par Solger à Berlin respectivement en 1814 et 1815, tous deux des discours officiels prononcés lors de célébrations en l'honneur du souverain.

Si l'on prend en compte les deux volumes des *Nachgelassene Schriften*, l'ouvrage est donc quantitativement important, et ses ambitions, du point de vue du contenu, ne sont pas des moindres. Cependant, il semble que la souscription mise en place par les éditeurs n'ait recueilli que peu de succès<sup>91</sup>. Tieck et Raumer destinaient une partie des profits espérés à la veuve de Solger et à ses enfants<sup>92</sup>.

L'entreprise se présente à tous égards comme destinée à réhabiliter Solger et son œuvre. Cependant, pour y parvenir, Tieck et Raumer, notamment dans le premier volume, sont loin d'avoir livré les manuscrits tels qu'ils les avaient sous les yeux.

#### 1.2.1.4. Les corpus manuscrits de 1819 et d'aujourd'hui

Le corpus solgérien actuel dont nous avons disposé pour la réalisation de ce travail, c'est-à-dire le *Nachlaß* de Solger et les textes provenant d'autres *Nachlässe*,

<sup>86</sup> *Über den Ursprung der Lehre von Dämonen und Schutzgeistern in der Religion der alten Griechen*, in : *NS*, vol. 2, p. 650–675.

<sup>87</sup> *Solgers mythologische Ansichten, aus seinen Papieren zusammengestellt von K. O. Müller.*, in : *NS*, vol. 2, p. 679–718.

<sup>88</sup> *Ideen über die Religion der Griechen und einiger andern Völker des Alterthums*, in : *NS*, vol. 2, p. 719–761.

<sup>89</sup> Cf. notamment sa lettre à Krause du premier trimestre 1810 : “Es soll den Titel erhalten : Betrachtungen (oder Ideen ?) über die Religionen der alten Völker.” (*NS*, vol. 1, p. 187).

<sup>90</sup> *Renunciatio Doctorum post Bökhii orationem in nataliciis Friderici Guilielmi III. anno MDCCCXIV dicta*, in : *NS*, vol. 2, p. 762–767 et *Oratio natalitiis Quadragesimis sextis Friderici Guilielmi III. Celebrandis Auctoritate Universitatis Litterariae Berolinensis d. III. Aug. MDCCCXV habita*, in : *NS*, vol. 2, p. 768–784.

<sup>91</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 27 novembre 1823 : “Die Liste der Subskribenten werden Sie bald zurück erhalten, ich fürchte aber, sie wird weniger aniebig, als ich erst hoffte.” (*Nachlaß Tieck*, p. 228).

<sup>92</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823 : “1000Rthl wenigstens müssen wir wohl für die beiden Bücher zum Besten der Witwe und Kinder verlangen.” (cf. annexes).

comprenant des parties de la correspondance solgérienne notamment, ne correspondent pas terme à terme à ce dont Tieck et Raumer ont disposé<sup>93</sup>. Les recoupements sont en fait inégaux dans les deux sens, puisque Tieck et Raumer disposaient de documents aujourd’hui inaccessibles et qu’inversement, il semble que certains documents aujourd’hui rendus accessibles ne leur aient pas été donnés à lire. Nous voudrions donc reconstituer l’ensemble de ce corpus, à partir de ce dont nous disposons et de ce dont Tieck et Raumer pouvaient disposer, qu’il s’agisse des journaux ou de la correspondance<sup>94</sup>.

### Les journaux

Les journaux constituent une part plus importante du *Nachlaß*, par rapport à la correspondance, que ce que les *Nachgelassene Schriften*, qui leur laissent une place assez réduite, pourraient laisser penser.

Indépendamment du fait que les notices telles qu’elles figurent dans les manuscrits sont souvent bien plus longues que la version proposée par les *Nachgelassene Schriften*, il nous semble important de noter qu’on a également à faire, dans les manuscrits, à des documents fort différents. Il est ainsi nécessaire de distinguer entre les journaux de voyage (*Reisetagebuch*) et les journaux intimes (*Tagebuch*).

Pour les journaux dans lesquels Solger consignait ses notes de lecture, il semble que nous disposions aujourd’hui, pour ce seul corpus, des mêmes documents que Tieck et Raumer. Il comprend trois parties ou cahiers distincts. Une première chemise contient un journal datant de la période qui va de février à août 1800. Une autre chemise contient un journal daté juillet-septembre 1800. Ces deux chemises ont été considérablement élaguées par Tieck et Raumer. De la première, qui compte 22 pages

---

<sup>93</sup> Ni même à ce dont H. Fricke, dans Fricke, 1972, pouvait disposer. L’ouvrage de Fricke, rédigé avant guerre, s’appuie sur des documents manuscrits en partie disparus depuis.

<sup>94</sup> Que faire de l’importante traduction d’Ovide (cf. *Nachlaß Solger*, K. 2, M. 19–27) rédigée par Solger dans sa jeunesse (elle n’est pas datée mais on reconnaît sur les feuillets son écriture de jeunesse)? Ce texte, long de plusieurs centaines de pages, peut être considéré comme un texte achevé dans la mesure où il comporte différentes indications qui laissent entendre que l’ouvrage était destiné à publication (cf. par exemple dans la chemise 27, la mention “Absatz” portée à différents endroits pour indiquer un passage à la ligne et une indentation non marquée dans le ms, et sans doute à marquer lors de l’impression). Il est composé non seulement de la traduction des *Métamorphoses*, mais aussi, notamment, de longues pages d’explication des noms et des différents livres avec renvoi aux vers correspondants (figurant dans le texte sous le nom de “Namensverzeichnis”), d’explications mythologiques (intitulées “Anmerkungen” dans le ms), et d’une préface (cf. *Nachlaß Solger*, K. 2, M. 19). Nous ne prendrons en compte ces documents que dans la mesure où ils témoignent de l’intérêt de Solger pour la philologie ancienne, et donnent une idée de l’investissement, en temps et en énergie, que de tels travaux ont dû exiger du jeune étudiant

manuscrites, on ne trouve dans les *Nachgelassene Schriften* que 10 pages d'extraits<sup>95</sup> ; de la deuxième, qui comptait 8 pages manuscrites, Tieck et Raumer ont gardé 8 pages éditées<sup>96</sup>. Les éditeurs font d'ailleurs eux-mêmes allusion à ces journaux dont ils n'ont transcrit qu'une petite partie, en résumant les grandes lignes des extraits qu'ils n'ont pas édités :

Les journaux montrent avec quel zèle Solger s'adonnait à ses études juridiques, avec quelle ardeur il prenait à cœur jusqu'aux choses les plus insignifiantes, et avec quel enthousiasme il s'adonnait à la philosophie.<sup>97</sup>

En revanche, ils se sont davantage attardés sur la troisième chemise, qui contient les notes de lecture de Solger des années 1803–1804, et compte 27 pages manuscrites, retranscrites quasi intégralement sur près de 40 pages dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>98</sup>.

La situation est plus confuse en ce qui concerne les journaux de voyage. En effet, la plupart d'entre eux sont rédigés dans un style tellement télégraphique qu'il est évident qu'ils sont impubliables tels quels. Cependant, pour un certain nombre d'entre eux, nous n'avons aucun moyen de savoir si Tieck et Raumer en disposaient ou non, dans la mesure où aucune allusion (ni à leur existence, ni à leur manque) n'est faite, que ce soit dans les *Nachgelassene Schriften* elles-mêmes ou dans la correspondance de Tieck et Raumer<sup>99</sup>.

Considérons à part le journal du voyage en Suisse et en France<sup>100</sup> : indépendamment du fait que nous ne disposons plus du manuscrit d'origine, il s'agit d'un texte retravaillé, et non pas d'un véritable journal de voyage<sup>101</sup>. Dans la correspondance dont nous disposons actuellement pour la même période, les trouvailles sont plutôt décevantes, puisque nous n'avons que trois lettres, et qu'elles ne recourent explicitement que très peu de passages du journal de voyage figurant dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>102</sup>.

---

<sup>95</sup> Avec de nombreuses coupures ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 1–10.

<sup>96</sup> *NS*, vol. 1, p. 11–19.

<sup>97</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 18 : “Die Tagebücher beweisen, wie fleißig Solger seine juristischen Studien trieb, wie eifrig er auch das Unbedeutende nahm, und mit welcher Begeisterung er sich der Philosophie hingab.”

<sup>98</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 87–126.

<sup>99</sup> Nous pensons ici particulièrement au journal de voyage à Dresde, aux journaux de voyage en Rhénanie et à Karlsbad.

<sup>100</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 19–83.

<sup>101</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 19.

<sup>102</sup> Cf. annexes, lettres à Abeken du 10 juin 1802 (Strasbourg), à Toll et Hain du 10 juillet 1802 (Zurich), à Abeken du 9 octobre 1802 (Paris). S'il fallait chercher une explication à cette censure dans les *NS*, sans doute faut-il prendre en compte, outre le fait qu'il s'agit

Indépendamment du journal de voyage en France, donc, le premier journal dont nous disposons aujourd'hui est (dans l'ordre chronologique) le journal du voyage à Leipzig d'avril 1799 – ou plutôt vaut-il sans doute mieux parler d'une excursion car il s'agit d'un voyage de quelques jours, et d'un voyage fait à pied. Datant sans doute de la même période, mais tellement fragmentaire et mal conservé qu'il est à peine lisible, on dispose également d'un autre journal. Sans doute les éditeurs des *Nachgelassene Schriften* avaient-ils lu ces documents (ou, vraisemblablement, des documents plus complets) sans estimer nécessaire de les publier ; du moins, c'est ainsi que nous interprétons leur remarque dans la préface aux *Nachgelassene Schriften* :

Depuis Halle, Solger fit plusieurs petits voyages. D'abord à Leipzig, puis, avec v. d. Hagen et d'autres amis, à Naumbourg, Iéna, Weimar, Erfurt, Gotha, Wilhelmsthal, Ruhla, Cassel, Göttingen, et de là, revenir à Halle ; à Magdebourg ; dans le Harz et, en traversant la Saxe, à Meissen et Dresde. On trouve partout, dans ses journaux, qu'il avait commencé à tenir en 1798, des remarques attrayantes, qui témoignent de la vivacité et de l'exactitude de sa vision du monde [...].<sup>103</sup>

Concernant tous les journaux de voyage ultérieurs, nous ne disposons donc d'aucune information permettant de déterminer si Tieck et Raumer les avaient ou non sous les yeux ; étant donné l'ampleur du corpus, il semble surprenant que, s'ils en avaient eu connaissance, ils n'y aient pas davantage fait allusion.

On a aujourd'hui plusieurs chemises de tailles variables, la plus petite étant celle qui contient les notes prises par Solger à la Galerie de Peintures lors de son voyage à Dresde de 1812. Le cahier de sept pages manuscrites, dans lequel Solger décrit différents tableaux, recoupe en partie certaines des lettres écrites pendant son séjour et immédiatement après<sup>104</sup>, mais sans que celles-ci atteignent le même degré de détail. Même lacune pour le voyage en Rhénanie de l'été-automne 1816 entrepris par Solger

---

d'une œuvre de jeunesse – manquant donc très vraisemblablement de maturité à tous points de vue – qu'à peu près à la même époque, le même Tieck était le destinataire d'un texte quasiment parallèle : les articles rédigés par Friedrich Schlegel, publiés ensuite dans la revue *Europa*, dans lesquels celui-ci décrit son voyage à Paris de juillet-août 1802, dont le contenu est vraisemblablement proche de celui du journal de Solger, et dont les qualités (littéraires et critiques) sont tout à fait éclatantes.

<sup>103</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XV : "Solger machte von Halle aus mehrere kleine Reisen. Zuerst nach Leipzig, dann mit v. d. Hagen und einigen andern Freunden über Naumburg, Jena, Weimar, Erfurt, Gotha, Wilhelmsthal, Ruhla, Cassel, Göttingen und von da nach Halle zurück ; nach Magdeburg ; nach dem Harz, und durch Kursachsen nach Meissen und Dresden. Überall finden sich in seinen Tagebüchern, die er schon seit 1798 hielt, anziehende Bemerkungen, welche von seinen scharfen und richtigen Auffassungen zeugen ;[...].". Raumer, dans ses souvenirs de jeunesse, évoque les mêmes épisodes à peu près dans les mêmes termes (cf. notamment Raumer, 1861, vol. 1, p. 35–37).

<sup>104</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 239–252.

avec son épouse : des 38 pages manuscrites consacrées à la description géographique, mais surtout artistique et sociale du voyage<sup>105</sup>, les *Nachgelassene Schriften* ne rendent compte que par quelques lettres rédigées au retour et très fortement marquées par l'évocation du décès du fils de Solger, survenu en plein milieu du voyage, et qui a incité les deux parents à hâter leur retour<sup>106</sup>.

Les *Nachgelassene Schriften* comportent davantage d'éléments recoupant les informations que fournit le troisième journal de voyage, bien que celui-ci n'y figure pas : les 12 pages manuscrites du journal de voyage rédigé par Solger lors de sa cure à Karlsbad à l'automne 1818 sont en effet largement compensées par la reproduction de nombreuses lettres destinées à son épouse, dans lesquelles on retrouve les principales étapes de son voyage, ses observations naturalistes, et ses observations artistiques<sup>107</sup>.

Les recoupements entre les journaux reproduits et les journaux conservés aujourd'hui sont donc bien rares, exception faite des notes de lecture. Pour ce qui est de la correspondance, on va le voir, le corpus manuscrit à l'origine des lettres reproduites dans les *Nachgelassene Schriften* semble également avoir été sensiblement différent et, contrairement aux journaux, bien plus important que le corpus dont nous disposons actuellement.

### La correspondance

La quantité de lettres dont nous disposons actuellement et la quantité de lettres reproduites dans les *Nachgelassene Schriften* est à peu près équivalente : hormis la centaine de lettres de la correspondance avec Tieck (reproduite, à quelques exceptions près, dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>108</sup>), notre corpus contient une bonne centaine de lettres<sup>109</sup>. Les *Nachgelassene Schriften*, elles, en contiennent 213, soit à peu près autant si l'on excepte la correspondance avec Tieck. Pour autant, il semble que Tieck et Raumer aient disposé, en ce qui concerne les lettres dont Solger est l'expéditeur, d'un corpus bien plus important que celui qui est disponible actuellement. Ils disposaient notamment de lettres à certains destinataires dont nous n'avons plus aucun exemplaire.

Cette remarque concerne d'abord la famille. À l'exception de trois lettres destinées à son frère, le *Nachlaß* tel qu'il se présente aujourd'hui ne comporte aucune lettre adressée aux membres de sa famille. Ne serait-ce que dans les *Nachgelassene*

---

<sup>105</sup> Sur la composition des journaux de voyage et la distinction entre “journal de voyage” et “journal d'art”, cf. Baillet, Tusson, 2002.

<sup>106</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 443–444, 458–462, 471–479.

<sup>107</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 655–680.

<sup>108</sup> Nous nous appuyons pour cette partie de la correspondance sur la transcription (fidèle) de Matenko, 1933.

<sup>109</sup> Cf. annexes.

*Schriften*, ceux-ci sont davantage présents, puisque le volume contient 16 lettres de Solger à son frère, également 16 lettres à sa femme (il s'agit de lettres de voyage), 3 lettres à sa belle-mère, et une lettre à sa sœur.

De même, Madame de Bassewitz<sup>110</sup>, cousine de Raumer, mécène et promotrice, à l'instar de ces nombreuses femmes issues de la noblesse (notamment brandebourgeoise) et avides de culture, de jeunes talents : Solger lui était particulièrement attaché depuis sa jeunesse, c'est-à-dire la période qui suit immédiatement ses études, et elle fait partie de ses correspondantes régulières dans les *Nachgelassene Schriften*. Les 4 lettres qui lui sont adressées dans les *Nachgelassene Schriften* tendent à suggérer qu'il s'agit là d'une correspondance suivie (et importante), dont le corpus actuel ne contient absolument aucune trace, hors quelques allusions dans la correspondance entre Solger et Raumer.

Enfin, de nombreux destinataires sont présentés sans leur identité dans les *Nachgelassene Schriften*, et il ne nous a pas été possible, dans le corpus actuel, de retrouver qui étaient ce "jeune ami"<sup>111</sup>, cette "amie"<sup>112</sup>, ce "jeune étudiant qui, engagé volontaire, s'apprête à partir en guerre"<sup>113</sup>.

### **Premier tableau global des *Nachgelassene Schriften***

Essayons de mettre en évidence les grandes tendances des *Nachgelassene Schriften* par rapport au corpus manuscrit actuel.

Tout d'abord, les *Nachgelassene Schriften* s'appuient principalement sur des textes intimes ou amicaux : n'y figure aucune lettre officielle ou à caractère strictement professionnel. On peut également dire qu'elles sont dominées par la présence de ses deux éditeurs, jusque dans la proportion de leur correspondance avec Solger qui se trouve reproduite dans le texte. Sur toute la période (1800–1819), on a dans les *Nachgelassene Schriften* 35 des lettres envoyées par Solger à Raumer, 19 des lettres envoyées par Raumer à Solger. Sur la période 1812–1819, on a 40 des lettres envoyées par Solger à Tieck, et 28 lettres de Tieck à Solger. A elles deux, ces correspondances occupent plus de la moitié de l'ouvrage du point de vue du nombre de lettres ; plus encore en nombre de pages, car c'est principalement de là que proviennent les lettres les plus longues.

Cette prédominance, en particulier de Tieck, se ressent également dans la chronologie puisque, proportionnellement, la part faite aux "années Tieck" de Solger

<sup>110</sup> Souvent désignée par "*Frau v. B.*" dans les *Nachgelassene Schriften*.

<sup>111</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, p. 288–289.

<sup>112</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 272–274.

<sup>113</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 275 : "einem jungen Studirenden, der als Freiwilliger mit in den Krieg zog."

est plus importante, et davantage encore la part faite aux années les plus intenses de leur amitié épistolaire, notamment les périodes 1815–1816 et 1817–1818.

Pour un certain nombre de textes dont nous n'avons plus, aujourd'hui, le manuscrit, nous sommes contraints de nous appuyer sur le texte des *Nachgelassene Schriften*. Mais pour rendre justice à ce corpus dans toute sa mesure, il faut présenter tous les prérequis méthodologiques qu'il s'agit de ne pas méconnaître pour faire une lecture aussi juste que possible de ce premier volume des *Nachgelassene Schriften*.

### **1.2.2. Réécrire les *Nachgelassene Schriften***

Nous nous sommes jusqu'ici contenté de présenter les principes éditoriaux dans leurs grandes lignes, et n'avons donné de ces procédés qu'une image générale par rapport à la composition des textes, afin de mettre en évidence les déséquilibres inhérents à la structure des *Nachgelassene Schriften* et d'en proposer une lecture qui rende justice à ses lacunes. Nous voudrions à présent rentrer dans le détail des procédés auxquels ont eu recours les éditeurs des *Nachgelassene Schriften*, et plus particulièrement Tieck, afin de compléter, autant qu'il est possible à partir du corpus manuscrit dont nous disposons actuellement, les manques propres aux *Nachgelassene Schriften*. En revenant ainsi sur la méthode philologique qui a présidé à leur édition, et sur leur contenu, nous voudrions montrer qu'il est au moins partiellement possible de réécrire *a posteriori* les *Nachgelassene Schriften* d'une manière qui rende davantage justice au corpus manuscrit d'origine.

#### **1.2.2.1. La censure éditoriale**

Nous sommes partie de l'hypothèse selon laquelle Tieck, à partir d'un lot de textes manuscrits originaux, a annoté ceux-ci afin d'indiquer quels étaient les passages à conserver, et a fait recopier par un scribe ce qui devait devenir le texte des *Nachgelassene Schriften*. Ce brouillon a été perdu, et n'est parvenue jusqu'à nous qu'une partie des textes d'origine annotés<sup>114</sup>. Nous avons donc concentré notre travail sur ces textes d'origine (ceux dont nous disposons), dans la mesure où les annotations de seconde main y sont équivalentes, au moins en partie, aux modifications lisibles entre le texte manuscrit d'origine et le texte édité des *Nachgelassene Schriften*. Une analyse des corrections apportées aux manuscrits d'origine par les éditeurs permet de mettre en évidence un certain nombre de procédés récurrents, qui relèvent de la

---

<sup>114</sup> On pourrait songer que cette annotation est ultérieure et provient d'un travail fait à partir des *Nachgelassene Schriften* sur les manuscrits, mais il nous semble que c'est bien l'écriture de Tieck ou, le cas échéant, celle de Raumer, qui se trouve sur les manuscrits d'origine là où est opérée la censure.

censure éditoriale, et fournissent donc des informations sur l'image de Solger lui-même, sur l'image que Tieck et Raumer désiraient donner de lui (ainsi que d'eux-mêmes) et, d'une manière plus générale, les problèmes de réception de la pensée de Solger.

A la lecture des *Nachgelassene Schriften*, un certain nombre d'indications typographiques peuvent permettre de déceler une coupure ou une réécriture, qui donne plus ou moins d'informations sur la partie censurée. Certaines de ces indications sont transparentes, d'autres moins.

### Les procédés voyants

Revenons d'abord sur les procédés les plus voyants : en réalité, même eux ne sont pas aussi clairs qu'ils peuvent le sembler.

Les coupures sont indiquées, dans le texte imprimé des *Nachgelassene Schriften*, par des tirets (–), un ou plusieurs, le nombre de tirets correspondant éventuellement à la longueur du passage coupé (plusieurs tirets pour un passage plus long). Ces coupures peuvent même survenir au milieu de la phrase, laissant le lecteur face à un “Car – – –”<sup>115</sup>. Cependant, Tieck utilise également les tirets de manière récurrente comme signe typographique pour aérer un texte trop dense. Il peut donc également s'agir d'une incursion stylistique de Tieck dans les textes, ou bien même d'une initiative au niveau de l'impression, lorsque sont ajoutés ici et là dans le texte des tirets qui ne figurent pas dans le texte original et n'indiquent aucune coupure<sup>116</sup>.

Les interruptions de texte plus conséquentes sont parfois indiquées par un trait vertical au milieu de la page et la reprise du texte sans autre forme de précision sous ce trait<sup>117</sup>. Ce procédé, ainsi que celui qui consiste à mentionner les coupures par un tiret (bien que cette dernière signalisation puisse en fait, on l'a vu, avoir une fonction stylistique), permet aux éditeurs de ne pas dévoiler le contenu de la coupure tout en préservant l'indication de sa présence. Nous dirons qu'il s'agit dans ce cas de “masquer” une information plus que de la cacher.

Parmi les informations “masquées”, on peut encore distinguer plusieurs degrés de masquage, comme le montre de manière particulièrement frappante le travail opéré dans les *Nachgelassene Schriften* sur les noms. En effet, lorsque les noms des personnes évoquées ne sont pas indiqués dans leur intégralité, ils peuvent soit être

---

<sup>115</sup> Cf. lettre de Solger à son frère du 18 avril 1819 : “– – Aber auch das Benehmen der Behörden scheint mir durchaus nicht das richtige und zum Zwecke führende. Denn – – –” (*NS*, vol. 1, p. 723).

<sup>116</sup> C'est le cas, par exemple, dans *NS*, vol. 1, pp. 506 (comparer avec Matenko, 1933, p. 340), 520–521 (comparer avec Matenko, 1933, p. 353–354), 536 (comparer avec Matenko, 1933, p. 359).

<sup>117</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, p. 248 ou p. 452.

réduits à l'initiale du nom, auquel cas on peut parler d'un masquage simple<sup>118</sup>. En revanche, on rencontre également d'autres formes de masquages plus ambiguës, dans lesquelles le nom est *a priori*, c'est-à-dire pour toute personne qui n'est pas familière du contexte intellectuel ou politique de l'époque, impossible à reconnaître<sup>119</sup>.

Enfin, on peut également considérer comme une forme de masquage transparent l'allusion, dans une lettre figurant dans les *Nachgelassene Schriften*, à une lettre qui n'y figure pas<sup>120</sup>. Mais viennent s'ajouter à ces procédés, que permet de repérer la typographie des *Nachgelassene Schriften* (ainsi que certaines allusions dans les lettres qui y sont retranscrites), des procédés moins transparents, mais tout aussi omniprésents dans le texte.

### Les procédés moins voyants

Un certain nombre de modifications de mise en page surviennent dans le texte sans être mentionnées comme telles, en particulier dans la correspondance entre Tieck et Solger ou entre Raumer et Solger. On trouve par exemple souvent des sauts de lignes ajoutés par les éditeurs, notamment après des tirets (qui n'indiquent pas nécessairement des coupures, en l'occurrence, mais figurent bien comme tels dans le manuscrit d'origine afin de marquer une respiration dans le texte), sans être explicités comme tels<sup>121</sup>. Mais inversement, il peut arriver qu'un saut de ligne figurant dans le manuscrit d'origine soit remplacé par un tiret dans le texte (tiret qui, là encore, n'indique donc pas nécessairement une coupure)<sup>122</sup>.

A ces tirets qui n'indiquent pas de coupures, il faut encore ajouter les coupures que rien ne vient signaler. La correspondance avec Tieck constitue à cet égard un terrain privilégié. En voici quelques exemples.

Dans sa lettre à Solger du 14 juin 1816, Tieck raconte à Solger la visite du jeune Leopold von Gerlach, avec lequel ses relations ont été relativement tendues et contre lequel il déverse toute sa bile dans sa missive. Le texte de la lettre tel qu'on le trouve dans les *Nachgelassene Schriften* rend bien compte du caractère provocateur,

---

<sup>118</sup> Cf. par exemple les lettres adressées à Madame de Bassewitz ("Frau von B.", pp. 230, 234 ou 239 par exemple), ou bien lorsqu'il est question de Schleiermacher: "S-s" p. 227 (comparer avec le texte en annexes), "S." p. 689 (idem), "S\*\*\*schen" p. 702 (comparer avec Matenko, 1933, p. 507), "S-r" p. 725 (comparer avec le texte en annexes).

<sup>119</sup> Cf. *NS*, vol. 1, par exemple le même Schleiermacher désigné par "–" p. 594 (comparer avec Matenko, 1933, p. 410), ou bien "X" pour Schelling p. 712 (comparer avec Matenko, 1933, p. 522), ou bien encore "\*\*\* – – Manier" pour "Brentano-Arnimsche Manier" p. 343 (comparer avec Matenko, 1933, p. 168).

<sup>120</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, p. 125.

<sup>121</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, pp. 424, 609, 612, 622, 637.

<sup>122</sup> C'est le cas, entre autres, dans *NS*, vol. 1, p. 614 (comparer avec le texte en annexes).

voire outrancier, de la lettre de Tieck, mais il y manque en fait un certain nombre de passages, dont l'absence n'est même pas signalée<sup>123</sup>. Il est remarquable, en particulier dans ce cas, que les coupures "normales", c'est-à-dire les débuts et les fins de lettres, qui sont plus personnels, soient indiquées, alors que les coupures polémiques ne le sont pas. On retrouve ensuite exactement le même procédé dans la réponse que Solger fait à Tieck les 16 et 20 juin 1816<sup>124</sup>. Les coupures sont encore plus ciblées, puisqu'elles portent parfois seulement sur un adjectif, comme par exemple dans la lettre de Solger à Raumer du 22 mars 1812, dans laquelle Solger raconte les problèmes (internes à l'Université de Berlin) liés au rectorat de Fichte<sup>125</sup>.

Viennent s'ajouter à ces coupures, souvent dans le même temps, des réécritures du texte qui ne sont pas signalées comme telles. Reprenons les mêmes lettres : on voit que, soit pour les passages où les coupures auraient risqué d'être voyantes, syntaxiquement ou sémantiquement, si elles avaient été effectuées sans autre forme de

<sup>123</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 417–419, et Matenko, 1933, p. 238–241. Dans *NS*, vol. 1, p. 417, il manque tout le début de la lettre, mais cette coupure est signalée par un tiret ; manque ensuite "der junge Hauptmann Leopold von Gerlach", remplacé par "X" ; p. 418, manque, sans que la coupure soit indiquée "anders formirt als im alten Herrn hier", petite pique destinée au Comte de Finckenstein ; p. 419, manquent sans être signalés : "(beiher, sollte sich nicht ein Affe zum Christenthum bekehren können ? Blumenbach und Werner müssen einmal in Compagnie das Experiment anstellen)", "Er war einige Monate in Berlin gewesen, hatte aber eigentlich nur Brentano viel gesehen, dessen Lachen er sich sogar angewöhnt hat.", "Verzeihen Sie mir nur, daß ich dem Gelüst unterlag, ihm den Ersten Ihrer neuen Dialoge, ohne Sie zu nennen, vorzulesen, weil er so viel über Kant sprach. Er wurde auch hierüber stutzig und so verdutzt ist er weiter gereist. Auch an Kriegskunst glaubt er so wenig, wie an andre Kunst oder Kritik, mit 20 000 wahrhaft Tapfren will er die ganze Welt erobern !" ; puis toute la fin de la lettre, qui est plus personnelle, et dont l'absence est signalée par un tiret.

<sup>124</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 420–422 et Matenko, 1933, p. 243–247 : la coupure du passage du début est indiquée p. 420 par un tiret et Gerlach est désigné par le même "X." ; p. 421, trois passages sont coupés sans être signalés ("Selten habe ich mich damit befaßt, so einen einzeln vorzunehmen ; dem jungen Bülow habe ich einige Mal den Text gelesen, dem jungen Götze bin ich zuweilen über das Maul gefahren, aber eigentlich immer ohne Frucht", un passage assez long sur un sermon de Schleiermacher, et une attaque de De Groote comme représentant des tendances ultra-nationalistes rhénanes) ; p. 422 "(Ich bedaure, daß in dem einen [Sonett von Goethe] Lacrimas als Repräsentant einer Gattung genannt wird)", critique de Goethe. Enfin, à la même page, la coupure de la fin de la lettre n'est même pas signalée.

<sup>125</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 223–229 et annexes. Prenons le passage sur Fichte (p. 226–228). Manquent : p. 226, " ; aber ich bitte sie[Sic.], es nicht weiter zu erzählen, erstlich weil ich es sonst ausgebracht, u[nd] zweitens, weil es unserer Universität nachtheilig sein kann." ; p. 227 : "hinterrücks", "um uns, die er alle in Pausch u[nd] Bogen für Schufte u[nd] Esel halten muß, ein Bad zu breiten.", "welches man sonst auf deutsch unterschlagen oder auffangen nennt", "animosen" ; p. 228, la coupure est signalée, et manque tout le passage sur le scandale de la gifle.

procès, soit simplement pour modifier le sens de la phrase, les éditeurs ont pris le soin de réécrire les passages concernés<sup>126</sup>. Dans le cas de la correspondance avec Tieck, il n'est pas difficile d'identifier le correcteur comme étant Tieck lui-même<sup>127</sup> ; dans la correspondance avec Raumer, c'est Raumer qui a opéré les coupures et réécritures<sup>128</sup>. En revanche, pour les manuscrits ne concernant pas les deux éditeurs, il est plus difficile de déterminer avec certitude qui a procédé aux corrections. D'après les lettres de Tieck à Raumer, l'hypothèse la plus vraisemblable semble être que Tieck aurait procédé à une première strate de corrections, avant que Raumer en ajoute à son tour une autre. Cependant, un certain nombre de corrections apportées dans les *Nachgelassene Schriften* ne sont pas repérables sur le manuscrit lui-même : c'est donc qu'ont été opérées d'autres modifications, qui peuvent également être dues au copiste ou à l'imprimeur.

### Les modifications à la copie et à l'impression

Certaines variantes en effet peuvent difficilement être imputées aux éditeurs, notamment dès lors qu'il pourrait s'agir d'une erreur de lecture de leur propre écriture<sup>129</sup>.

<sup>126</sup> Ainsi dans la lettre de Tieck à Solger du 14 juin 1816, “Kaum waren Sie weggefahren, so kam X., er besuchte mich gleich, auch am andern Tage sah ich ihn sehr lange in meinem Zimmer.” (*NS*, vol. 1, p. 417) résume le passage “Kaum waren Sie weggefahren, so stieg von seinem Rosse der junge Hauptmann Leop.[old] Gerlach, wohnte unten und blieb auch den folgenden Tag hier, er besuchte mich gleich, und auch am andern Tag sah ich ihn sehr lange in meinem Zimmer.” (Matenko, 1933, p. 239), “doch” (*NS*, vol. 1, p. 418) remplace “eben” (Matenko, 1933, p. 240). Dans la lettre de Solger à Tieck des 16 et 20 juin 1816, “Ich habe es lange nicht so, und darum denke ich immer, an Ihre Erinnerung, an unsern Umgang müsse sich etwas von Gefühl des Mangels in der Unzulänglichkeit mischen.” (*NS*, vol. 1, p. 420) pour “Ich habe es lange nicht so, und darum denke ich immer in Ihre Erinnerung an unseren Umgang müsse sich etwas von Gefühl des Mangels und der Unzulänglichkeit mischen” ; “Ist er recht charakteristisch ?” (*NS*, vol. 1, p. 421) pour “Es ist recht charakteristisch.” (Matenko, 1933, p. 245). Enfin, dans la lettre de Solger à Raumer du 22 mars 1812, notons les deux corrections à l'encre dans le manuscrit qui correspondent à la version des *Nachgelassene Schriften* : réécriture de “Das Departement hat sich dabei recht jämmerlich benommen” par “Das Departement hat sich dabei, nach meiner Ueberzeugung, irrig benommen” (*NS*, vol. 1, p. 227), et “Das Rescript des Departements, wodurch unsre Rechtfertigung gefordert wird, kam zuerst an den jüngsten Ordinarius, welcher Herastädt war, der ein Paar alberne Worte darauf schrieb, und hierauf an mich” par “Das Rescript des Departements, wodurch unsere Rechtfertigung gefordert wird, kam zuerst an den jüngsten Ordinarius, der ein Paar unbedeutende Worte darauf schrieb, und hierauf an mich” (*NS*, vol. 1, p. 228).

<sup>127</sup> Cf. ses déclarations dans sa lettre à Raumer du 18 février 1826 (*Nachlaß* Raumer, p. 239).

<sup>128</sup> Le plus souvent, son écriture est reconnaissable sur le manuscrit – en tout cas lorsqu'il y a correction et réécriture de plusieurs mots ou phrases. De plus, on retrouve des phénomènes typographiques identiques (notamment dans les abréviations et les indications de coupures) que dans ses *Lebenserinnerungen und Birefwechsel*.

<sup>129</sup> On en a un exemple dans la lettre de Tieck à Solger du 5 mai 1818 : “Kinder und Mütter” (*NS*, vol. 1, p. 626) à comparer avec Matenko, 1933, p. 434 : “Kinder und Narren”.

C'est parfois le sens qui permet de déterminer s'il est vraisemblable ou non que l'erreur provienne des éditeurs : dans le cas d'un contresens, même ponctuel, il nous semble plus cohérent que l'erreur se soit glissée dans le texte à l'impression ou à la copie<sup>130</sup>. Il est évidemment difficile d'estimer la portée de ce type de modifications, *a fortiori* lorsque nous ne disposons plus actuellement du manuscrit d'origine ; d'une manière générale, il nous semble surtout pertinent de compter avec, plutôt que sans, ces modifications.

Outre ces variantes modifiant sémantiquement et, éventuellement, syntaxiquement, le texte d'origine, notons que l'orthographe adoptée n'est pas celle à laquelle Solger semble avoir obéi, mais plutôt celle de Tieck, et l'ensemble des textes a été soumis à ces règles. Nous ne considérerons donc pas comme significatives les variantes orthographiques par rapport au texte d'origine dans la mesure où elles obéissent aux mêmes règles dans l'ensemble des deux volumes.

### 1.2.2.2. Les journaux

On dispose, dans la correspondance entre Tieck et Raumer, de peu d'éléments permettant de déterminer la ligne générale de la censure qu'ils ont délibérément opérée sur les journaux. Seule la lettre de Tieck à Raumer du 27 novembre 1823 suggère une demande de coupure de la part de Raumer, à laquelle Tieck répond :

Pour Jean Paul, vous avez raison, et les passages en question, qui pourraient effectivement choquer à cause des lacunes qu'ils contiennent, peuvent bien être supprimés [...].<sup>131</sup>

Comme nous disposons de peu d'informations explicites de la main de Tieck ou de celle de Raumer, c'est à partir du texte lui-même, c'est-à-dire de la comparaison entre le manuscrit et la transcription, que nous avons tâché de dégager les tendances générales de la censure opérée sur les journaux.

---

<sup>130</sup> Cf. par exemple dans *NS*, vol. 1, p. 600 : "Nicht Philosoph" (dans le texte original, cf. annexes, lettre de Solger à Abeken du 23 janvier 1818) a été remplacé par "Philosoph". Dans une moindre mesure, il faut sans doute imputer à l'imprimeur l'erreur survenue à la toute fin de la transcription du préambule à la traduction de Sophocle : figure dans *NS*, vol. 2, p. 492 "zugesellt", pour "zugestellt" dans *Sophokles-Übersetzung*, p. LII et rectifié dans le reprint des *NS* (1973).

<sup>131</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 27 novembre 1823 : "Auch mit J. Paul haben Sie wohl Recht, u[nd] auch diese Stellen, die durch das Mangelhafte anstößig werden könnten, mögen wegbleiben [...]" . Cette remarque a effectivement été prise en compte, puisqu'elle correspond à une réalité dans la censure des journaux : à la lecture des manuscrits, on est frappé de voir comme était importante la culture jean-paulienne de Solger, notamment du fait des nombreuses remarques concernant ses œuvres qui figuraient dans les journaux. Or, une grande majorité d'entre elles a été évincée de la reproduction dans les *Nachgelassene Schriften*. Sur ce point, cf. **2.1.2.**

Conservés sous forme de feuillets ou de cahiers, ceux-ci sont composés de trois unités distinctes, mais qui se recoupent en partie chronologiquement : le journal de février-août 1800<sup>132</sup>, celui de juillet-septembre 1800<sup>133</sup>, et celui de 1803–1804<sup>134</sup>. Leur contenu, approximativement similaire<sup>135</sup>, comporte en fait quatre types de notes ou notices.

On peut tout d’abord y trouver des notes de lecture du type de celles qui se trouvent dans les *Nachgelassene Schriften*, mais les thèmes qu’elles traitent, ainsi que leur longueur, sont beaucoup plus variables que dans les extraits qui se trouvent dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>136</sup>.

On y trouve également des indications de début ou de fin de lecture, destinées à permettre à Solger d’évaluer combien de temps il met pour lire un ouvrage ou pour se rappeler quand il l’a lu<sup>137</sup> : les *Nachgelassene Schriften* ne contiennent, elles, aucune note de ce type.

Troisième type de notes, proportionnellement important : les indications de comptes rendus critiques se bornant à donner les références exactes de l’ouvrage, celles du compte rendu critique, et la couleur générale du jugement qui y est émis<sup>138</sup>. Ces remarques ne permettent en aucun cas de savoir si Solger a lu ou non l’ouvrage critiqué ; elles ne donnent d’indication précise que sur sa connaissance de la littérature critique, et non sur la littérature primaire dont il est question dans ces textes.

Enfin, quatrième type de notes, les remarques générales personnelles, qui sont également représentées, on l’a vu, dans les *Nachgelassene Schriften*, et consistent en fait le plus souvent en une analyse d’une œuvre, ou d’un point d’une œuvre, dont Solger tire souvent une généralité philosophique ou psychologique.

Notons que, par rapport aux extraits qui en figurent dans les *Nachgelassene Schriften*, les notes de lecture (de quelque type qu’elles soient) présentent, dans leur manuscrit intégral, la caractéristique de revenir à plusieurs reprises sur certaines œuvres, plus encore sur certains auteurs, ce qui nous permettra de préciser quels

---

<sup>132</sup> Cf. *Nachlaß* Solger, K. 1, M. 5, cahier, 22 feuilles.

<sup>133</sup> Cf. *Nachlaß* Solger, K. 1, M. 6, feuillets, 8 feuilles.

<sup>134</sup> Cf. *Nachlaß* Solger, K. 1, M. 7, cahier, 27 feuilles.

<sup>135</sup> Bien que les journaux de l’été 1800 et de 1803–1804 comportent davantage de notes personnelles et/ou “philosophiques”, ce qui permet (du moins en partie) d’opérer une distinction qualitative entre journaux de février-août 1800 et journaux de juillet-septembre 1800.

<sup>136</sup> Sur le détail des thèmes figurant dans ces notes, cf. **2.1.2**.

<sup>137</sup> Cf. par exemple p. 35 du journal de février-août 1800 (cf. annexes).

<sup>138</sup> Cf. par exemple : “*Materialien zur wissenschaftlichen Erklärung der neusten allg. preuß. Landesgesetze* Halle. Rengen 1800. Tübing. Anz. 2. St. 1800 loben es außordentlich.” (journal intime de février-août 1800, p. 2).

auteurs, particulièrement bien représentés, peuvent être considérés comme des références importantes dans la culture de Solger<sup>139</sup>.

D'une manière plus générale, les manuscrits des notes de lecture de Solger apportent une quantité d'informations bien supérieure à celle fournie par les *Nachgelassene Schriften*.

### Valeur des notes de lecture manuscrites

Même si ces notes de lecture et notices personnelles comportent beaucoup d'éléments permettant de définir substantiellement la culture de Solger, il ne faut en aucun cas leur attribuer une quelconque valeur d'exhaustivité. D'une part, Solger n'y consignait sans doute pas la totalité de ses lectures, d'autre part, n'y figurent explicitement ni ce qu'il a été amené à apprendre dans le cadre de l'Université, ni ce qu'a pu lui apporter la fréquentation de ses amis.

La seule valeur qu'il nous semble légitime d'attribuer à ces documents tient donc plutôt, si l'on veut en tirer des informations statistiquement fiables, à la possibilité qu'elles offrent de dessiner les grandes lignes de la culture de Solger, davantage qu'à la reconstituer dans leur détail. Les limites de ce corpus se dessinent en effet d'elles-mêmes dès qu'on le confronte à la correspondance entretenue par Solger sur la même période.

Quels sont les textes qui ont été retenus par Tieck et Raumer ? Il s'agit d'un choix de notes portant sur des œuvres (le plus souvent de littérature), principalement d'actualité. Les notes choisies par Tieck et Raumer se démarquent, au regard de l'ensemble des notes existantes, par leur caractère peu polémique et par un choix de thèmes proche des intérêts de Tieck. Cette restriction thématique signifie que sont sous-représentées (de manière inversement proportionnelle) toutes les références qui mettent en évidence la culture juridique de Solger, ainsi que sa culture philosophique et, dans une moindre mesure, sa culture philologique classique. Nous reviendrons dans les deuxième et troisième parties sur ces différents points.

Soulignons enfin que, dans les passages figurant dans les *Nachgelassene Schriften*, les journaux ont été censurés de la même manière que pour la correspondance. Les jugements estimés trop tranchés sont supprimés, ou réécrits<sup>140</sup>.

---

<sup>139</sup> Sur ce point, cf. **2.1.2**.

<sup>140</sup> Pour ne prendre que quelques exemples frappants, notamment sur des œuvres de Tieck, on peut comparer les premières pages du premier volume des *Nachgelassene Schriften* avec le manuscrit d'origine. "*Tiecks romantische Dichtungen, zweiter Theil Genoveva. Der Dichter nennt dies Stück eine Tragödie.*" puis "Mit welchem Recht, weiß ich nicht." est supprimé sans que la coupure soit mentionnée comme telle (cf. *NS*, vol. 1, p. 7). A la page suivante, toujours à propos de cette même pièce, "Im Ganzen finde ich wieder die Sprache des Alterthums nachgeahmt, oft aber wohl wirklich mehr, als schön ist." donne dans les *NS*, vol. 1, p. 8 : "Im Ganzen finde ich wieder die Sprache des Alterthums nachgeahmt, oft aber wohl mehr als rätlich".

Comment rendre compte de ces déformations omniprésentes dans les *Nachgelassene Schriften*? Peut-on en rendre compte? On va le voir, c'est surtout la correspondance que la lecture des manuscrits permet de rééquilibrer.

### 1.2.2.3. La correspondance: fonctionnement des choix

Il est possible de rendre compte des choix opérés dans la correspondance par les éditeurs en fonction de deux principaux critères: les thèmes évoqués et les correspondants dont proviennent ou à qui sont destinées les lettres.

#### Le choix des thèmes

L'intention de Tieck et Raumer dans les *Nachgelassene Schriften*, on l'a vu, c'est de rendre justice<sup>141</sup> à la polyvalence intellectuelle et affective de Solger<sup>142</sup>: le choix des thèmes évoqués dans les *Nachgelassene Schriften* a donc pour objectif d'obéir à cette intention initiale.

Tieck et Raumer semblent avoir eu une idée assez précise des points importants qu'ils désiraient faire figurer. Dans sa lettre du 6 décembre 1823, Tieck est encore en train de chercher certains manuscrits:

Mais – où est la lettre adressée à Hagen à propos du *Chant des Nibelungen*?<sup>143</sup>

Il s'agit d'un thème auquel sera finalement accordé une part importante, puisque les quarante dernières pages du premier volume seront consacrées à quatre longues lettres de Solger et de Hagen sur leur querelle à propos de l'interprétation du *Chant des Nibelungen* et de l'importance à attribuer aux études étymologiques et mythologiques comparées.<sup>144</sup>

Même des lettres virulentes sont reproduites, au prix de coupures et de réécritures, afin de satisfaire aux exigences initiales:

La lettre sur Fichte me semblait indispensable, on y voit le mieux l'impartialité de Solger, et le fait qu'il ne s'est jamais laissé aveugler, ni même, après ces incidents, s'aigrir contre Fichte.<sup>145</sup>

Les éditeurs ont même sacrifié à leurs exigences de qualité pour faire figurer des textes, même médiocres, mais importants pour la réception de l'œuvre de Solger.

<sup>141</sup> Tieck utilise le mot "*Gerechtigkeit*" (cf. annexes, lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823).

<sup>142</sup> Cf. également lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823 (cf. annexes).

<sup>143</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 décembre 1823 (cf. annexes): "Aber – wo ist der Brief an Hagen über die Nibelungen?"

<sup>144</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 734–772.

<sup>145</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 27 novembre 1823 (*Nachlaß Tieck*, p. 228): "Der Brief über Fichte schien mich auch unerläßlich, man sieht S.[olgers] Unparteilichkeit so am schönsten, u[nd] daß er sich niemals hat blenden, auch durch diese Vorfälle [...] nicht gegen Fichte erbittern lassen."

C'est notamment le cas de l'essai de jeunesse de Solger sur les *Affinités électives* de Goethe :

La brève caractérisation des *Affinités électives* est plus purement philosophique que vraiment pertinente ou du moins, par rapport à notre projet.<sup>146</sup>

Si l'on considère le premier volume des *Nachgelassene Schriften* dans son ensemble, il nous semble que Tieck et Raumer ont effectivement fait un travail en cohérence avec le projet annoncé. Le texte, du point de vue des thèmes qui y sont représentés, témoigne d'une certaine justesse, par rapport à l'ensemble des informations fournies par un corpus manuscrit plus vaste. On y trouve notamment, en dehors des éléments importants concernant la genèse et la réception d'*Erwin* et des autres œuvres philosophiques et critiques de Solger, une véritable reconnaissance de l'importance de la politique dans sa vision du monde, notamment en 1813 puis, plus nettement encore, à partir de 1815. On y trouve également, par exemple, des éléments d'informations précis sur le souci pédagogique de Solger, d'abord au tout début de sa carrière d'enseignant puis, à partir de 1816, comme point d'ancrage dans un siècle auquel Solger semble devenir par certains aspects de plus en plus étranger<sup>147</sup>.

Cependant, on peut relever des faiblesses dans la gestion de certains thèmes, notamment dans la proportion des allusions aux différentes œuvres de Solger. Les *Nachgelassene Schriften* éclairent davantage les textes tardifs de Solger (notamment les *Philosophische Gespräche* et les textes destinés au journal) qu'*Erwin*<sup>148</sup>. Mais ce déséquilibre thématique se ressent plus particulièrement encore au niveau des sujets abordés : à cet égard, la disproportion est considérable si l'on compare le nombre de passages consacrés à l'ironie et ceux qui sont consacrés à la révélation. Outre le fait que la révélation (*Offenbarung*) est évoquée par Solger dans à peu près toutes ses lettres philosophiques ou mythologiques à partir de la fin de l'année 1817<sup>149</sup>, elle l'est

---

<sup>146</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 10 décembre 1825 (*Nachlaß Tieck*, p. 235, verso) : “Die kurze Ansicht der Wahlverwandschaften ist mehr rein philosophisch, als daß sie den Punkt träfe, oder wenigstens, über den wir uns verständigt haben.”

<sup>147</sup> On trouve ainsi deux séries d'allusions à l'enseignement dans les *Nachgelassene Schriften* ; cf. *NS*, vol. 1, pp. 169–171, 171–172, 173–175, 186, 192–193, 194, 197–198, 200–202, 204–205, 205–206, 209–210, 210–212, 217–218, 219, 225, 273, 325, 384–385, 386–387, 421, 422–423, 452, 454, 470, 494–495, 556, 592, 619–620, 628, 650–651, 691, 721, 723, 727, 730.

<sup>148</sup> 56 lettres traitant d'*Erwin*, dont 20 ne sont pas de Solger, sur la période 1812–1819 ; 50 sur les *Philosophische Gespräche* dont 17 ne sont pas de Solger, sur la période 1814–1819 ; 14 sur les textes destinés au journal (*Manifeste* et *Lettres sur la mécompréhension*), dont 3 ne sont pas de Solger, sur la période 1817–1819.

<sup>149</sup> Alors que les allusions à l'ironie sont disséminées sur toute la période (cf. *NS*, vol. 1, pp. 295, 315, 321, 338, 345, 360, 403, 413–414, 415, 416, 429, 448, 450, 456, 469, 493, 598, 606, 689, 704 et se rapportent tantôt aux œuvres de Tieck, tantôt à Shakespeare, tantôt à son usage philosophique dans les œuvres de Solger).

toujours avec grand détail d'explications, alors que l'ironie – dans les rares cas où elle apparaît – est le plus souvent évoquée sans être explicitée. Ceci est d'autant plus frappant que c'est précisément sur ce thème qu'*Erwin* aurait mérité d'être éclairé par d'autres textes, notamment par des lettres, où elle apparaît le plus souvent comme un élément fortuit.

Enfin, bien que Tieck ait eu l'intention de présenter "l'homme, l'époux, le père", il n'y est parvenu que très imparfaitement, notamment parce qu'il a voulu le faire en s'appuyant sur des lettres adressées par Solger à sa femme<sup>150</sup>, qui sont pour la plupart des lettres de facture littéraire médiocre, et qui témoignent davantage de son affection pour son épouse que de remarquables qualités humaines. Les allusions à ses enfants sont bien rares dans les *Nachgelassene Schriften*, hormis l'annonce du décès de son fils lors du voyage en Rhénanie<sup>151</sup>. Un lecteur moderne tirerait davantage d'informations, dans cette perspective, des passages comme la fin de la longue lettre philosophique de Solger à Tieck du premier janvier 1819<sup>152</sup>.

### **Le choix des correspondants**

L'exactitude dans le choix des thèmes, qui sont globalement représentatifs de l'ensemble des centres d'intérêt et des domaines de compétence de Solger, permet de penser que Tieck et Raumer avaient une idée précise de l'identité des correspondants majeurs de Solger. Tieck s'étonne dans sa lettre du 6 octobre 1823 de n'avoir trouvé, dans son paquet, aucune lettre adressée à Krause<sup>153</sup> : un manque qui sera sans doute rectifié par Krause lui-même, puisqu'il y a bien, dans le premier volume des *Nachgelassene Schriften*, des lettres de Solger à Krause<sup>154</sup>. Or, inversement, certains correspondants, et pas des moindres, sont complètement absents des *Nachgelassene Schriften* (ainsi que des échanges épistolaires entre Tieck et Raumer pendant la genèse des *Nachgelassene Schriften*). C'est-à-dire que même si Tieck et Raumer n'avaient pas toutes les lettres, ils n'ont pas non plus cherché à obtenir des copies de certaines d'entre elles, dont ils pouvaient savoir qu'elles étaient significatives, voire essentielles.

---

<sup>150</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 décembre 1823 (cf. annexes).

<sup>151</sup> Cf. lettre à Tieck du 30 septembre 1816 (*NS*, vol. 1, p. 443–444).

<sup>152</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du premier janvier 1819 (Matenko, 1933, p. 514). Cette prolixité concernant la famille, femme et enfants, on ne la trouve pas dans les lettres des correspondants de Solger ; s'il fallait chercher un équivalent, sans doute faudrait-il aller le chercher dans les lettres de Schleiermacher, notamment celles datant d'après son mariage avec la veuve de son ami E. v. Willich en 1809.

<sup>153</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823 : "Es ist zu vermerken, daß gar keine Briefe an Krause dabei sind." (cf. annexes).

<sup>154</sup> Il y en a dix au total, cf. *NS*, vol. 1, pp. 147–149, 155–156, 172–175, 186–188, 191–193, 194–198, 199–200, 208–209, 209–210, 212–214.

Pour procéder à un rééquilibrage et compléter les *Nachgelassene Schriften* au niveau des correspondants manquants, on peut d'abord se référer aux allusions faites dans les *Nachgelassene Schriften* elles-mêmes à des lettres qui n'y figurent pas. Deux exemples nous semblent particulièrement intéressants, tant l'allusion qui y est faite est infime par rapport à l'importance de la correspondance ainsi implicitement évincée.

Le premier de ces deux exemples provient d'un extrait de journal de mars 1804 :

D'après une lettre de H. Voß, Goethe n'est pas entièrement satisfait de la façon actuelle de distinguer l'Antique du Romantique.<sup>155</sup>

Se trouve évoquée là la correspondance de Solger avec le fils aîné de Voß, Heinrich Voß, mais cette allusion ne sert que de prétexte à commenter une assertion goethéenne. Or, les échanges épistolaires entre Solger et Voß constituent un élément essentiel pour comprendre l'évolution de la personnalité intellectuelle de Solger.

Le deuxième exemple provient de la longue lettre de Solger à Raumer du 26 octobre 1812, dans laquelle Solger évoque ses travaux mythologiques :

Cela me fait bien plaisir d'avoir de si bonnes relations avec Creuzer. Chaque étudiant qui vient de chez lui me dit bonjour et les choses les plus agréables qui soient de sa part.<sup>156</sup>

La nature de ces relations semble suggérer que les deux hommes ont dû avoir quelques échanges, en particulier épistolaires, même purement professionnels, dont les *Nachgelassene Schriften* ne comportent pas davantage de traces que cette allusion. Là encore, l'allusion est vraisemblablement minime par rapport à tout ce qu'elle suppose et qui est évincé des *Nachgelassene Schriften*.

Se pose également, dans le choix des correspondants, un problème d'équilibre entre lettres de Solger et lettres à Solger, dont on peut considérer qu'il a été plutôt heureusement résolu par Tieck et Raumer dans la perspective de leur projet<sup>157</sup>. On pourrait principalement reprocher à l'équilibre atteint dans le premier volume des *Nachgelassene Schriften* de faire la part trop belle aux lettres des deux éditeurs, notamment aux lettres de Raumer rédigées en Italie et aux lettres dans lesquelles Tieck commente ses propres œuvres (ainsi qu'aux lettres dans lesquelles Solger commente les œuvres de Tieck).

---

<sup>155</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 125 : "Nach einem Briefe von H. Voß ist Göthe nicht ganz zufrieden mit der neuern Art das Antike und Romantische zu unterscheiden".

<sup>156</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 251 : "Es freut mich, daß ich mit Creutzer in einem so guten Vernehmen stehe. Durch jeden Studenten, der hin und her geht, läßt er mich grüßen, u[nd] mir die angenehmsten Sachen sagen." (cf. aussi annexes).

<sup>157</sup> Celui-ci consistait à ne transcrire des lettres des amis que ce qui semble strictement nécessaire à la compréhension des lettres de Solger (cf. lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1823, en annexes, et *NS*, vol. 1, p. XV).

Pour résumer, sont sous-représentés dans les *Nachgelassene Schriften*, en raison de choix idéologiques des éditeurs : débats mythologiques et philologiques ; en raison de choix déterminés par l'orientation intellectuelle de l'ouvrage : les lettres très politiques, et les lettres professionnelles. Nous voudrions à présent essayer de combler ces lacunes, en décrivant aussi précisément que possible ce qu'il faudrait ajouter au premier volume des *Nachgelassene Schriften* pour qu'il rende compte avec justesse des préoccupations intellectuelles de Solger, notamment à partir des éléments d'information fournis par le corpus manuscrit actuel.

#### **1.2.2.4. Rééquilibrer les *Nachgelassene Schriften***

Le rééquilibrage que nous allons proposer reste cependant limité. Nous tâcherons de dégager ces limites après avoir donné autant d'informations qu'il nous est possible d'en donner à partir des éléments dont nous disposons.

##### **La philologie classique**

S'il est un point sur lequel la démarche de Tieck est bien représentative de l'un des travers du ou des romantismes, c'est bien dans sa méfiance vis-à-vis de la philologie classique<sup>158</sup>. La lecture des *Nachgelassene Schriften* conforte l'hypothèse selon laquelle les éléments de philologie classique – même épars – repérables dans le premier volume proviennent de choix opérés par Raumer. En font partie, par exemple, les lettres de et à Abeken<sup>159</sup>. Mais au regard de la correspondance avec Abeken telle qu'elle figure dans le premier volume des *Nachgelassene Schriften*, il y a aussi un grand absent : Voß.

##### **Le cas Voß**

La fille de Solger elle-même avait déjà perçu le déséquilibre lié à l'absence de Heinrich Voß dans les *Nachgelassene Schriften*, et elle est à l'origine de la publication, dans une revue scientifique, de dix lettres de Voß à Solger dont elle disposait, soit sous forme originale, soit sous la forme d'une copie (plus ou moins fidèle) de la main de sa mère<sup>160</sup>. Malgré tous ses défauts et ses inexactitudes<sup>161</sup>, ce travail a l'immense mérite d'affirmer l'importance de l'image d'un Solger philologue, à peine perceptible dans les *Nachgelassene Schriften*.

---

<sup>158</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 7 mai 1816 (Matenko, 1933, p. 229–230 et *NS*, vol. 1, p. 411–412).

<sup>159</sup> Sur ce thème, cf. *NS*, vol. 1, pp. 156, 162–166, 533–535 dans la correspondance avec Abeken, et en particulier 223–229 dans la correspondance avec Raumer.

<sup>160</sup> Cf. *Archiv für Literaturgeschichte*, Bd 11, Leipzig 1882, p. 94–140, et en particulier l'introduction de Karoline Solger, p. 94–96.

<sup>161</sup> Cf. notamment *AfLG*, p. 95.

Il n'en demeure pas moins que cette entreprise reste de petite ampleur par rapport à la quantité totale de lettres que devait effectivement recouvrir la correspondance entre Solger et Voß, comme l'écrit Karoline Solger elle-même :

De plus, le nombre de lettres que Solger a reçues de H. Voss a dû être bien plus important [...].<sup>162</sup>

Karoline Solger souligne notamment que la lettre à laquelle il est fait allusion dans l'extrait de journal sur Goethe des *Nachgelassene Schriften* ne figure pas parmi celles dont elle a disposé, qui ne sont de surcroît souvent que des extraits<sup>163</sup>. Qui plus est, il ne s'agit que de lettres de Voß à Solger ; aucune lettre, donc, de Solger à Voß dans ce volume.

Si la correspondance avec Voß constitue manifestement l'une des plus grosses lacunes des *Nachgelassene Schriften*, il est en revanche difficile de restituer, même à partir des documents publiés par la fille de Solger et des manuscrits inédits dont nous disposons actuellement, le contenu et l'ampleur de cette correspondance. Le corpus manuscrit actuel recoupe en bonne partie le corpus présenté par la fille de Solger, puisqu'il comporte 14 lettres de Voß à Solger, parmi lesquelles 8 figurent dans le *Archiv für Literaturgeschichte*<sup>164</sup>, ainsi qu'une lettre de Solger à Voß<sup>165</sup>. En réalité, la configuration du corpus manuscrit est particulièrement complexe puisque, comme l'indique déjà Karoline Solger<sup>166</sup>, on a affaire à une correspondance triangulaire, c'est-à-dire qu'une même lettre de Solger ou de Voß était le plus souvent également adressée à Abeken<sup>167</sup>. Pour rendre compte de la correspondance entre Voß et Solger, il faut donc la recouper avec la correspondance entre Solger et Abeken d'une part, entre Abeken et Voß d'autre part. Concernant la première partie de ce travail, on compte dans le corpus solgérien manuscrit actuel 3 lettres de Abeken à Solger et 14 lettres de Solger à Abeken<sup>168</sup>. La seconde partie du travail supposerait d'explorer un autre corpus manuscrit de grande ampleur, la correspondance entre Voß et Abeken<sup>169</sup>.

---

<sup>162</sup> Cf. *AFLG*, p. 95 : "Auch die Zahl der Briefe, die Solger von H. Voß erhalten hat, muss eine weit grössere gewesen sein [...]."

<sup>163</sup> Cf. *AFLG*, p. 95.

<sup>164</sup> Il manque au corpus manuscrit actuel, par rapport à *AFLG*, les lettres de Voß à Solger du 2 décembre 1806 et de fin juin 1810.

<sup>165</sup> Cf. annexes.

<sup>166</sup> Cf. *AFLG*, p. 95.

<sup>167</sup> On en a un excellent exemple dans la lettre de Voß à Solger du 15 mai 1804, dans laquelle Voß s'adresse soudain à Abeken et non plus à Solger (cf. annexes).

<sup>168</sup> Rappelons que l'on n'a, dans les *Nachgelassene Schriften*, que 10 lettres de Solger à Abeken, dont seulement 8 se recoupent explicitement avec le corpus manuscrit actuel (et peut-être deux autres).

<sup>169</sup> L'original de l'importante correspondance entre Voß et Abeken a été conservé à Dresde ;

Nous nous sommes contenté ici de considérer un corpus uniquement solgérien (lettres de et à Solger), malgré l'inexhaustivité qu'il suppose. De fait, la correspondance philologique de Solger (lettres de et à Voß, de et à Abeken) représente déjà un tiers du corpus manuscrit actuel (considéré hors correspondance avec Tieck), c'est-à-dire qu'il s'agit, en rang d'importance, du groupement de correspondants le plus complet, en nombre de lettres, après la correspondance avec Raumer, loin devant la correspondance avec la famille.

### **Thèmes abordés dans ces lettres**

De même que la correspondance avec Tieck ou Raumer revient de manière récurrente sur des thèmes de prédilection particuliers, de même la correspondance philologique recèle des thèmes qui se trouvent massivement sous-représentés dans les *Nachgelassene Schriften*.

Tout d'abord, et en particulier pour la période 1803–1808, la traduction des tragédies de Sophocle que Solger est en train d'élaborer. De même qu'on peut lire (dans les *Nachgelassene Schriften*), tout le travail d'accompagnement de Tieck auprès de Solger lorsque celui-ci rédige *Erwin*, de même, Heinrich Voß livre à Solger dans une partie de ces lettres des commentaires parfois vers à vers de sa traduction de Sophocle. On y trouve un accompagnement de la genèse de la traduction de Solger, des critiques, des encouragements, tout ceci de manière extrêmement précise et argumentée.<sup>170</sup>

Ajoutons pour la période 1804–1805, durant laquelle Voß se trouve à Weimar, où il est enseignant au lycée, que Goethe et Schiller font partie de ses thèmes de prédilection, et ce d'autant plus qu'il les fréquente et peut donc parler de ses rencontres avec eux, de sa participation personnelle à l'élaboration de l'une ou l'autre de leurs œuvres au titre de philologue professionnel. Il ne manque pas non plus de revenir sur son affection pour eux, et plus particulièrement pour Goethe.

D'une manière plus générale, du point de vue de la correspondance philologique de Solger, il faut évoquer non seulement Sophocle, mais les trois tragiques grecs<sup>171</sup>, la pratique de la traduction en général, Shakespeare et sa traduction. Ajoutons un thème de prédilection chez Voß, lié en large partie aux pratiques de son environnement familial : l'exercice de la recension.

Tous ces thèmes liés à la philologie figurent dans les *Nachgelassene Schriften* soit à l'état embryonnaire, soit pas du tout, soit détournés vers un autre contexte

---

nous en avons consulté une copie sur cahier conservée au *Goethe-und-Schiller-Archiv* de Weimar, mais l'ampleur de la tâche a rendu impossible un travail de fond sur ce corpus dans le cadre de cette recherche.

<sup>170</sup> Sur tout ceci, cf. **3.1** et particulièrement **3.1.1**.

<sup>171</sup> Et particulièrement Eschyle, dont Voß avait entrepris une traduction.

(notamment Shakespeare dans le cadre de la correspondance entre Tieck et Solger). On trouve des phénomènes sensiblement différents dans d'autres domaines sous-représentés dans les *Nachgelassene Schriften*.

### **Les lettres politiques**

Les quelques lettres que l'on peut considérer comme politiques qui figurent dans les *Nachgelassene Schriften*, mis à part les échanges avec Raumer (dont la partie publiée dans les *Nachgelassene Schriften* est souvent la partie la moins politique), sont des lettres adressées à des destinataires complètement cachés, dont le nom a été censuré<sup>172</sup>. Le corpus manuscrit actuel permet de compléter ces brefs extraits par quelques lettres provenant de la correspondance de Solger avec le fils von Bülow, avec lequel Solger avait, par sa femme, des liens de parenté<sup>173</sup>. Sans être particulièrement abondante ni développée, cette correspondance met cependant en évidence avec encore plus de netteté que ce n'est le cas dans la correspondance avec Raumer, un certain nombre de préoccupations politiques de Solger, notamment pendant la guerre. La question de l'engagement politique revient en effet souvent sous sa plume ; il se soucie également d'obtenir des informations militaires précises sur les différents fronts et l'Etat-major. S'exprime ainsi, dans toute son ampleur politique, le patriotisme de Solger.

### **La correspondance professionnelle**

Bien qu'elle ne soit pas du tout représentée dans les *Nachgelassene Schriften*, la correspondance professionnelle de Solger apporte également des éléments d'information, car elle n'est, en réalité, jamais strictement professionnelle. C'est ce que suggèrent aussi les destinataires ou expéditeurs de ces lettres, puisqu'il s'agit de Goethe, de Wilhelm von Humboldt, de Griesbach, ou encore d'éditeurs comme Collin ou Dümmler<sup>174</sup>. Ces lettres, quoique peu nombreuses également dans le corpus manuscrit actuel, renseignent à la fois sur le statut de Solger dans sa profession, sur la façon dont il s'est inséré dans le milieu universitaire, et sur l'évolution de ses œuvres, au niveau de leur publication et au niveau de leur diffusion.

### **Eléments ne relevant pas de la correspondance**

Afin de dresser un portrait complet de l'état actuel du corpus manuscrit, ajoutons quelques mots à propos des différents manuscrits sur lesquels nous avons pu nous appuyer pour mieux comprendre la genèse et la réception de la pensée esthétique de Solger, bien qu'ils ne figurent sous aucune forme dans les *Nachgelassene Schriften*.

---

<sup>172</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 275, 276, 288, 297 en particulier.

<sup>173</sup> Cf. Matenko, 1933, p. 553.

<sup>174</sup> Sur ce point, cf. annexes.

Parmi les documents dont nous disposons actuellement, notons d'abord la longue biographie de Solger par son frère, plagée par Tieck dans les diverses notes biographiques figurant dans le premier volume des *Nachgelassene Schriften*, notamment au début et à la fin. Ajoutons l'oraison funèbre prononcée par Schleiermacher lors de l'enterrement de Solger, délibérément supprimé des *Nachgelassene Schriften* par Tieck :

J'ai jugé superflu de reproduire des extraits du discours de Schleiermacher, parce que celui-ci est plutôt assez peu caractéristique de notre ami.<sup>175</sup>

Parmi les autres textes manuscrits figurant dans le *Nachlaß* de Solger, soulignons une copie du texte de Victor Cousin dans lequel celui-ci raconte sa visite à Solger de l'année 1817, et que l'on peut recouper avec le portrait que Solger dresse de Cousin dans sa lettre à Tieck du 4 octobre 1817<sup>176</sup>.

On trouve également différents documents officiels témoignant de son activité à l'Université de Berlin, des traductions de jeunesse dont l'authenticité est contestée, mais qui nous semblent bien être de la main de Solger<sup>177</sup> et sont quantitativement importantes ; enfin, le *Druckmanuscript* d'*Erwin*, c'est-à-dire le manuscrit du livre relié tel qu'il fut remis à l'éditeur. Ce dernier document constitue un épais volume dans lequel chaque page est découpée en deux parties, et la marge consacrée aux corrections. On peut encore y voir les corrections au crayon faites par Tieck, ainsi que différentes strates de corrections à la plume de la main de Solger, repérables aux différentes couleurs d'encre utilisée, et qui permettent de retracer l'évolution des toutes dernières corrections apportées au texte.

Ajoutons pour finir que nous disposons également de notes de seconde main sur des textes de Solger (*Exzerpte*), qui éclairent la réception de son œuvre.

### **Tableau du corpus manuscrit, édité et non édité**

Les *Nachgelassene Schriften* nous permettent de repérer l'importance croissante de la philosophie parmi les préoccupations de Solger, en particulier à partir de 1815 ; son intérêt pour la politique, en particulier en 1813, puis à partir de 1815 ; ses difficultés d'insertion dans les milieux lettrés berlinois ; l'importance de relations d'amitié privilégiées avec certains de ses correspondants ; l'importance de la poésie, et de l'art en général, dans ses diverses réflexions. Le corpus manuscrit actuel nous permet en outre

---

<sup>175</sup> Cf. lettre de Tieck à Raumer du 22 juin 1826 (*Nachlaß* Raumer, p. 243, verso) : "Ich hielt es für überflüssig, [...] Stellen aus Schleierm.[achers] Rede abzudrucken, weil diese unsern Freund eher wenig charakterisiert." Cf. annexes pour l'oraison funèbre.

<sup>176</sup> Cf. Matenko, 1933, p. 376.

<sup>177</sup> Et ce non seulement parce que son écriture est reconnaissable, mais aussi parce que Tieck y fait allusion dans sa lettre à Raumer du 6 octobre 1823 (cf. annexes).

de remarquer l'importance de la philologie classique, en particulier pour la période 1803–1808 (mais qui reste toujours présente par la suite); l'engagement politique de Solger à partir des possibilités offertes par son statut et son milieu professionnels; l'importance de sa famille et des relations d'intimité en général; la fidélité de Solger à ses amis de jeunesse et à différents réseaux épistolaires (en particulier dans les relations triangulaires avec Voß et Abeken d'une part, Tieck et Raumer d'autre part).

Cependant, cette image reste encore déséquilibrée. Même si nous ne possédons pas les documents qui nous permettraient de combler les lacunes subsistantes, nous voudrions en indiquer les principales directions, afin de prendre en compte autant les défauts que les apports du corpus manuscrit actuel.

### **1.2.3. Lacunes du corpus manuscrit**

Il est en effet possible de mettre en évidence la présence de lacunes, les unes étant dues à la censure éditoriale à laquelle ont été soumis les textes figurant dans les *Nachgelassene Schriften*, et les autres à un phénomène dont il est encore plus délicat de définir les limites, la non représentation, ou la sous-représentation de certains ensembles thématiques dans l'ensemble des manuscrits.

Nous voudrions ainsi, pour des thèmes qui nous ont semblé se détacher tout particulièrement du corpus, essayer de justifier l'importance que nous prétendons accorder aux éléments manquants. Nous en proposerons ensuite une approche chronologique, afin de mettre en évidence des manques auxquels l'approche thématique ne permet pas de rendre justice.

#### **1.2.3.1. Lacunes thématiques**

Nous avons choisi de revenir ici sur trois de ces lacunes. Nous ne prétendons pas par là rendre compte de l'ensemble des thèmes laissés pour compte, mais espérons en donner une idée en indiquant la teneur de ces trois manques qui nous semblent importants, autant qu'il est possible à partir des informations dont nous disposons.

#### **Lacunes dans le domaine du droit**

Le droit fait partie des domaines de compétence de Solger depuis sa jeunesse. Son père entendait faire de lui un homme d'administration (une voie que suivra notamment son frère), et c'est à cette fin que Solger a fait des études de droit<sup>178</sup>. Dès 1800, il a donc une connaissance technique du droit, comme en témoignent notamment

---

<sup>178</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIV: "Sein Vater hatte ihn zum Geschäftsmann bestimmt, und er studierte deshalb die Rechte."

les journaux dans lesquels il consigne ses notes de lecture<sup>179</sup>. Par ailleurs, ses amis d'études, rencontrés sur les bancs de l'Université, ont également pour la plupart suivi un cursus de droit, et ont donc une culture assez proche de celle de Solger ; c'est notamment le cas pour Raumer<sup>180</sup>.

Solger n'a jamais été satisfait par la mise en pratique (professionnelle) des diverses activités auxquelles pouvait le mener cette branche ; c'est ce qu'indiquent les éditeurs des *Nachgelassene Schriften* en guise d'introduction à l'année 1806 :

Dès lors, comme Solger s'adonnait à ses études avec une passion croissante, et que celles-ci gagnaient toujours plus en ampleur et en diversité, il prit alors vraiment son congé de la Chambre pour pouvoir se consacrer entièrement à ses activités savantes.<sup>181</sup>

Du fait de son amitié avec Raumer, dont il n'a jamais cessé de relire et corriger les textes, Solger n'a jamais complètement cessé de s'intéresser au droit, et sans doute les réflexions de son ami ont-elles en partie marqué l'impulsion qui l'a amené à se pencher sur leur dimension théorique. Les remarques faites par Solger à Raumer sur ses textes juridiques sont en effet toujours très précises et témoignent d'une connaissance du sujet qui n'a rien de superficiel<sup>182</sup>.

A partir de 1814, la prise de position de Solger sur les questions politiques et juridiques devient également théorique dans une perspective de théorisation du type de celle d'*Erwin*<sup>183</sup>, et en rapport avec les travaux de Raumer<sup>184</sup>. Cependant, pour retrouver les échanges des deux hommes et des informations précises sur la teneur de leurs débats, il faut souvent aller chercher des passages qui ne figurent pas dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>185</sup>.

<sup>179</sup> Cf. annexes, journaux de la période 1800–1801 notamment, et **2.1.2** pour une analyse partielle de leur contenu.

<sup>180</sup> Et ce en dépit du fait qu'ils n'ont pas fait leurs études ensemble, puisqu'ils sont arrivés à Halle avec un an de décalage l'un par rapport à l'autre.

<sup>181</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 139–140 : “Da sich Solger jetzt immer eifriger seinen Studien hingab, diese sich auch immer mehr ausbreiteten und mannigfaltiger wurden, so nahm er jetzt wirklich seinen Abschied von der [Kriegs- und Domänen-]Kammer, um sich ganz der Gelehrsamkeit widmen zu können.”

<sup>182</sup> Cf. notamment dans les lettres de Solger à Raumer des 14 juin et 26 octobre 1812, *in* : *NS*, vol. 1, p. 229–230 et 247 (“Aus meinen Anmerkungen werden Sie ersehen haben, daß ich Ihre Bogen aufmerksam gelesen.”, ce dont témoignent les commentaires reproduits à cette même page).

<sup>183</sup> Sur ce point, cf. la lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 (*NS*, vol. 1, p. 314 et Matenko, 1933, p. 138–139).

<sup>184</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer du 9 juin 1815 (*NS*, vol. 1, p. 357) et de Raumer à Solger du 8 août 1815 (réponse à la précédente, *in* : *NS*, vol. 1, p. 361–364).

<sup>185</sup> Cf. notamment en annexe les passages coupés des lettres de Solger à Raumer des 26 octobre 1812, 9 juillet 1815 (lettre ne figurant pas du tout dans les *Nachgelassene Schriften*), 12 août 1815 (*idem*), 10 décembre 1815, début janvier 1816.

Enfin, l'élément d'information le plus important dont nous disposons concernant les travaux de Solger dans ce domaine, c'est qu'ils n'étaient pas encore aboutis à l'automne 1819, en dépit des efforts de Solger pour achever son ouvrage afin de le faire paraître d'abord à l'automne 1818<sup>186</sup>, puis à l'été 1819, date finalement reportée à l'hiver 1819<sup>187</sup>.

La correspondance ne nous fournit du caractère systématique de ce travail que les grandes lignes qui sont celles de la philosophie solgérienne en général, et dans lesquelles celle-ci s'inscrit. Tout ce qu'il nous est possible de restituer de la genèse de cette partie de l'œuvre de Solger, ce ne sont donc que des points de repère chronologiques, et à peine grand chose de plus, hormis quelques lectures faites par Solger<sup>188</sup>.

A cet égard, le second volume des *Nachgelassene Schriften* vient en complément du premier volume, puisqu'il présente l'état le plus avancé de cet ouvrage au moment de la mort de Solger. Cependant, dans la mesure où il ne s'agissait encore que d'un brouillon, nous perdons vraisemblablement beaucoup à ne pas pouvoir aujourd'hui consulter les manuscrits à partir desquels ont été établis ces textes tels qu'on les trouve dans le second volume des *Nachgelassene Schriften*.

Le plus difficile reste encore de définir le manque que ces éléments laissent béant et que, faute de pouvoir combler, nous devons cependant prendre en compte comme tel. Il nous manque indubitablement la possibilité d'évaluer l'ampleur exacte de la genèse de cette partie de la réflexion de Solger, au delà des échanges avec Raumer, ainsi que son importance dans la pensée de Solger dans son ensemble. D'autre part, on peut supposer que les échanges de Solger avec Krause, oraux ou écrits, ont dû contribuer également à la genèse de ce travail – ce dont nous n'avons aucune trace. Ajoutons enfin que ce travail de rédaction d'un ouvrage destiné à la publication semble avoir été une opération distincte des cours donnés par Solger sur le même sujet<sup>189</sup>, et il aurait à cet égard été utile de conserver à la fois des traces des cours donnés par Solger et l'ouvrage rédigé par lui, afin de déterminer les différences entre les deux – un travail de comparaison qui aurait sans doute également pu éclairer les rapports entre *Erwin* et les *Vorlesungen über Ästhetik*. D'une manière plus générale, nous manquons de notes de cours prises par des étudiants, qui auraient sans doute pu apporter des éléments sur la réception accordée aux cours de Solger, dont ceux portant sur le droit et l'Etat ne représentent qu'une petite partie.

---

<sup>186</sup> Cf. lettre à Dümmler du 3 mars 1817 (cf. annexes).

<sup>187</sup> Cf. lettre à Dümmler du 16 juin 1819 (cf. annexes).

<sup>188</sup> Cf. ses échanges avec Raumer cités *supra*.

<sup>189</sup> Cf. lettre de Solger à Dümmler du 3 mars 1817 (cf. annexes).

Cependant, étant donné ce dont nous disposons, cette lacune reste bien moins importante que la deuxième, qui concerne le travail de Solger sur la mythologie.

### Lacunes dans le domaine de la mythologie

L'intérêt de Solger pour la mythologie est sans doute plus ancien même que ses premiers pas dans le domaine de la théorie du droit, puisqu'il va thématiquement de pair avec sa passion pour la philologie classique, qui remonte à ses années de lycée<sup>190</sup>. On trouve des traces concrètes de cette passion sous la forme de divers travaux manuscrits de jeunesse de Solger, dont nous disposons encore aujourd'hui et auxquels les éditeurs des *Nachgelassene Schriften* font allusion dans les termes suivants :

C'est ici que cessent complètement les journaux et petits essais, remarques, et autres textes du même genre, du fait que Solger commença à consacrer tout son temps à des travaux de plus grande ampleur ; mais ses grandes collections d'informations historiques, ou pour son ouvrage de mythologie grecque, pour lequel il avait fourni un travail d'une ampleur exceptionnelle, sur les doctrines religieuses et la philosophie indiennes, sur Pausanias, Platon et les tragiques grecs, commencent ici, et l'on ne peut que rester stupéfait devant le zèle de cet homme, lorsque l'on considère cette masse de papiers et le temps que pouvaient lui prendre ses cours, ainsi que ses autres travaux.<sup>191</sup>

A lire ces lignes, il semble que Tieck et Raumer aient disposé d'un nombre important de travaux de la main de Solger, de plus ou moins grande ampleur, couvrant plus ou moins directement le champ de la mythologie, et notamment la mythologie grecque.

Le projet le plus important de Solger, non seulement dans ce domaine, mais dans l'ensemble de sa vie, c'est le chantier de son ouvrage sur la mythologie. Il s'agit dans son esprit d'un travail sur la mythologie grecque ; c'est ce dont il est question du moins dès 1808 et de manière récurrente, à partir de sa lettre à Abeken de l'été 1808<sup>192</sup>, et avec plus de précision dans sa lettre au même Abeken du 4 décembre 1808 :

De plus, je continue mes travaux préliminaires pour mon traité sur la mythologie et envisage de commencer bientôt à lui donner forme.<sup>193</sup>

<sup>190</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XII–XIII.

<sup>191</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 140 : “Jetzt hören auch jene Tagebücher und kleinen Aufsätze, Bemerkungen und dergleichen gänzlich auf, weil er alle seine Zeit größeren Arbeiten widmete ; aber seine großen Sammlungen zur Geschichte, zu seinem Werke über griechische Mythologie, für welches er außerordentlich viel gearbeitet hat, zur indischen Religionslehre und Philosophie, über Pausanias, Plato und die griechischen Tragiker fangen jetzt an, und man muß über den Fleiß des Mannes erstaunen, wenn man die Masse dieser Papiere sieht und bedenkt, wie viele Zeit ihm seine Collegia und die übrigen Arbeiten nahmen.”

<sup>192</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 156 : “Nun werde ich vielleicht nächstens eine gründliche Abhandlung über den eigentlichen Geist der ältesten griechischen Mythologie schreiben [. . .].”

<sup>193</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 158 : “Ferner arbeite ich noch vor zu meiner Abhandlung über die Mythologien und gedenke bald anzufangen, sie zu formen.”

Dès 1810, l'ouvrage semble commencer à prendre forme, si l'on en croit la lettre de Solger à Krause datant du début de cette année<sup>194</sup> ; le 28 octobre de la même année, Solger parle à Abeken des “quatre premiers chapitres”, dont il aurait donné lecture à ses amis de Berlin<sup>195</sup>. Notons cependant, sur cette même période et jusque dans les années qui ont suivi, une pudeur malade de Solger face à la publication de son ouvrage, dont il estime qu'il n'a pas atteint le degré d'achèvement voulu, et qu'il ne devra le proposer à un imprimeur que le jour où l'ensemble sera fin prêt<sup>196</sup>. Cet ouvrage, dont la publication devait initialement précéder celle d'*Erwin*<sup>197</sup>, Solger le poursuit toujours de plus en plus loin<sup>198</sup>, d'autant plus qu'il est amené à donner des cours sur le sujet<sup>199</sup>.

Son sujet s'élargit encore, d'une part lorsque sa philosophie commence à s'orienter davantage dans la direction d'une philosophie de la religion<sup>200</sup>, d'autre part à partir de ses lectures sur les religions indiennes, qu'il va vouloir rattacher à son étude de la mythologie grecque<sup>201</sup>.

Comme pour la philosophie du droit, le grand ouvrage de mythologie de Solger est, à la mort de Solger, inachevé – mais dans un sens bien différent de l'ouvrage sur

<sup>194</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 187.

<sup>195</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 202, et notamment : “Die vier ersten Capitel des ersten Buches habe ich neulich in Berlin unsern Freunden vorgelesen, und sie sind von ihnen gebilligt worden.”

<sup>196</sup> Cf. les lettres à Krause du début de l'année 1810 (“Du rufst mich immer auf, drucken zu lassen. Laß es nur reif werden durch Fleiß und Nachdenken.”, *in* : *NS*, vol. 1, p. 186–187); à Abeken du 28 octobre 1810 (“Ja ich wünschte, ich brauchte in den ersten Jahren noch gar nichts drucken zu lassen, wenigstens nicht über die Mythologie [...]” ; *in* : *NS*, vol. 1, p. 202); à Raumer du 26 octobre 1812 (“An dem mythologischen Werke arbeite ich noch fleißig fort, aber übereilen werde ich die Herausgabe gewiß nicht [...]”, *in* : *NS*, vol. 1, p. 251); à Abeken du 14 juin 1813 (“Ich kann mich auch nicht entschließen irgend etwas davon drucken zu lassen, ehe nicht alles bis zu Ende so durchgearbeitet und geordnet ist, daß nichts Wesentliches mehr daran geändert werden kann.”, *in* : *NS*, vol. 1, p. 267).

<sup>197</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 7 juin 1812 : “Ist das ersterwähnte Buch fertig [i. e. das Mythologie-Werk], so wird wahrscheinlich der lange in meinem Innern herumgewälzte Plan eines durch und durch dringenden dialektischen Gesprächs ausgeführt.” (*NS*, vol. 1, p. 220).

<sup>198</sup> Ainsi, il est encore en train de collecter de nouveaux éléments d'information à la fin de l'année 1813, comme il l'écrit dans sa lettre à Abeken du 22 novembre : “An dem mythologischen Werke arbeite ich noch fleißig fort [...]” (cf. annexes).

<sup>199</sup> Cf. lettre à Raumer du 9 octobre 1814 : “Auch werde ich diesen Winter Mythologie lesen” (*NS*, vol. 1, p. 321).

<sup>200</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 349.

<sup>201</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du premier janvier 1819 : “Je mehr ich damit [i. e. mit der Indischen Religion] umgehe, je klarer wird mir das ganze Gewebe der Religionen des Alterthums, und je reizender der Wunsch, mich bei meiner dereinstigen mythologischen Arbeit nicht bloß auf Griechenland zu beschränken, sondern die Sache universeller und mehr philosophisch zu fassen” (Matenko, 1933, p. 512).

le droit et l'Etat, puisque l'ouvrage mythologique était en gestation depuis plus de dix années. Dans les lettres échangées par Solger avec Raumer et Hagen au printemps 1819 et qui portent sur la querelle entre Solger et Hagen à propos de la mythologie, on trouve encore quelques allusions au grand œuvre mythologique que Solger ne "saurait tarder à publier"<sup>202</sup>. En somme, même si l'ensemble est inachevé à la mort de Solger, ces différents éléments laissent entrevoir un travail de longue haleine dans la continuité de l'évolution des réflexions philosophiques et philologiques de Solger entre 1808 et 1819.

On imagine donc bien que ce manque d'informations sur la genèse de cette œuvre destinée à être un monument rend également difficile la position intellectuelle adoptée par Solger dans le débat mythologique de son temps.

Pourtant, débat il y a, principalement entre une veine issue de la philologie classique, éventuellement plutôt acquise à la cause des Lumières (comptant notamment Voß et F. A. Wolf), et une veine romantique qui travaille davantage à l'interprétation des mythes, le plus souvent dans le sens d'une récupération progermanique (Hagen, Büsching, ensuite Görres). La grande figure de référence de l'époque, Creuzer, utilise les outils des uns et des autres, et se range finalement plutôt du côté romantique. Il n'en demeure pas moins une figure intellectuelle singulière, au sens où pouvait également l'être Solger dans ce domaine – Solger qui se range finalement (on le voit notamment dans sa querelle avec Hagen de septembre 1819<sup>203</sup>) du côté classique. Sans doute est-ce à cela qu'il faut attribuer ce qui apparaît comme une rupture dans leurs relations entre 1812 et 1819, dont nous ne savons que peu de choses. En 1812 en effet, dans sa lettre à Raumer du 26 octobre, Solger se réjouit des bonnes relations qu'il entretient avec Creuzer<sup>204</sup>; en septembre 1819, dans ses lettres à Hagen, et plus particulièrement dans sa lettre du 11 septembre 1819, Solger s'en prend violemment au même Creuzer, pour lequel il ne témoigne que peu d'estime intellectuelle, et tout particulièrement pour les résultats de ses travaux mythologiques<sup>205</sup>.

Il manque manifestement des éléments qui nous permettraient de comprendre où et comment s'est opérée la rupture, manifestement imputable à la déception de

---

<sup>202</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 735–736, l'injonction de Raumer : "[...] Sie sollen sich in den Wiener Jahrbüchern über die mythologischen Schriften gründlich auslassen, das ist Ihre Pflicht" (lettre de Raumer à Solger du 10 septembre 1819) et 750–751 (lettre de Solger à Hagen du 19 septembre 1819).

<sup>203</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 735–772.

<sup>204</sup> "Es freut mich, daß ich mit Creutzer in einem so guten Vernehmen stehe." (cf. *NS*, vol. 1, p. 251).

<sup>205</sup> Ce que met particulièrement en évidence le manuscrit de la lettre à Hagen du 11 septembre 1819, certains passages ayant été coupés dans *NS*, vol. 1, p. 741–749 (cf. annexes).

Solger lors de sa lecture de la *Symbolique* de Creuzer<sup>206</sup>. Ici encore, la version de l'état d'avancement des recherches publiée dans le second volume des *Nachgelassene Schriften* ne nous fournit que peu d'informations. En revanche, si le manuscrit en avait été conservé, différentes strates de corrections auraient sans doute été lisibles, comme sur le *Druckmanuskript* d'*Erwin*; celles-ci auraient éventuellement permis de localiser le point de rupture, et d'y apporter des explications. Ajoutons que le manque de brouillons contribue à renforcer la tendance actuelle des manuscrits, qui suggèrent que la mythologie, comme l'ensemble des travaux de Solger, s'est trouvée, dans les années 1818–1819, absorbée par la philosophie de la religion, au détriment d'une mise en valeur des enjeux philologiques des travaux spécifiquement mythologiques de Solger, qui auraient pu apporter un éclairage intéressant à sa méthode philologique autant qu'à sa méthode philosophique.

Ici donc, la lacune est difficile à décrire en termes de contenu puisque, comme on le voit, sa présence dans les manuscrits, bien que récurrente, reste allusive, et son importance difficile à mesurer.

### **Lacunes dans le domaine de la philosophie**

Nous sommes encore davantage contraints de nous fier à des hypothèses floues en ce qui concerne le domaine de la philosophie.

A partir de 1811, c'est-à-dire à partir de son arrivée à l'Université de Berlin, Solger est officiellement un philosophe professionnel. Il avait commencé à s'intéresser à la philosophie dès ses études et on peut dire qu'il n'a jamais fait preuve de dilettantisme dans ce domaine. Or, les manuscrits ou les *Nachgelassene Schriften* ne contiennent rien qui se rapporte aux relations de Solger à ses pairs philosophes, notamment du côté de la correspondance. D'une manière plus générale, Solger n'a de rapport de professionnel à professionnel, dans sa correspondance, qu'avec Raumer dès lors qu'il est question de théorie du droit, et avec Hagen lorsqu'il est question de mythologie<sup>207</sup>. Le reste de sa correspondance relève plutôt de la vulgarisation (Solger expliquant sa philosophie à des non-spécialistes comme Tieck, Raumer ou Abeken), ou de la transdisciplinarité (Solger élaborant une philosophie de l'art avec l'aide du poète Tieck). En ce qui concerne les *Nachgelassene Schriften*, ce choix épistolaire est tout à fait cohérent par rapport à la ligne directrice adoptée par les éditeurs<sup>208</sup>. Il

<sup>206</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 17 janvier 1813: "Ich habe das Beispiel der Verwirrung u[nd] Akrisie an Creuzer vor mir." (cf. annexes, et non *NS*, vol. 1, p. 267: "Ich habe Beispiele der Verwirrung und Akrisie vor mir.").

<sup>207</sup> Et encore, Hagen refuse de se poser là en professionnel; cf. *NS*, vol. 1, p. 735–772.

<sup>208</sup> Sur ce point, cf. **1.2.1.2.** et **1.2.1.3.**, ainsi que la troisième partie.

est plus surprenant que le corpus manuscrit actuel ne comporte aucune lettre sur ce sujet.

Ainsi, nous n'avons aucun témoignage qui consiste en un regard critique et professionnel porté sur sa propre philosophie, que seule une correspondance entre philosophes donnerait à lire. On aurait pu s'attendre en effet à disposer soit de brouillons de textes philosophiques, soit de notes (notes de lecture par exemple), soit de correspondances dont les destinataires auraient pu être des personnalités comme Hegel ou Steffens, figures qui ne sont en fait présentes qu'à titre épisodique dans d'autres correspondances (celles avec Raumer et Tieck notamment). Ceci signifie que le seul moyen que nous ayons pour aborder cette question, ce sont les œuvres éditées elles-mêmes, et notamment les œuvres métaphysiques tardives figurant dans le second volume des *Nachgelassene Schriften*.

Autant dire que ces lacunes sont extrêmement difficiles à définir, puisque nous ne disposons d'aucune indication quant au sens de leur démarche, quant à leur teneur ou contenu, quant à leur importance. Les lacunes semblent identiques dans les *Nachgelassene Schriften* et dans le corpus manuscrit actuel. La seule chose que nous pouvons effectivement en dire, c'est que nous disposons sur ce thème d'un seul type de discours, un discours de vulgarisation dans la correspondance et un discours professionnel dans les œuvres éditées, et qu'il faut prendre en compte comme tel cet écart qui n'existe pas pour d'autres domaines dont Solger était professionnel, par exemple la philologie (correspondance spécialisée avec Voß et Abeken), la mythologie (correspondance avec Hagen), ou le droit (correspondance avec Raumer).

Comme on le voit, une présentation thématique des lacunes permet de localiser principalement trois manques qui nous ont semblé importants dans la description du corpus auquel nous avons affaire. Nous voudrions à présent compléter cette approche thématique par une approche chronologique.

### **1.2.3.2. Lacunes chronologiques dans la correspondance**

Par rapport aux lacunes thématiques, qui demeurent, on l'a vu, assez difficiles à cerner avec précision, notamment du fait que le corpus manuscrit actuel et les *Nachgelassene Schriften* offrent des informations plus concurrentes que complémentaires, les lacunes chronologiques repérables dans la correspondance sont relativement faciles à évaluer. L'une des raisons à cela est sans doute que, de ce point de vue, les *Nachgelassene Schriften* et le corpus manuscrit actuel ne se recouvrent pas exactement.

Nous avons ainsi identifié des lacunes différentes dans les trois grandes phases de la vie de Solger, par la comparaison entre le corpus manuscrit actuel et les *Nachgelassene Schriften* d'une part ; grâce aux éléments d'informations apportés par

l'un et l'autre d'autre part. Nous voudrions donc à présent reprendre chacune de ces trois phases telles que nous les avons distinguées en annexe de ce travail.

Nous avons repéré une première étape biographique, qui s'étend de la prime enfance de Solger jusqu'à la fin de l'année 1808 : il s'agit de sa correspondance de jeunesse. Le corpus manuscrit actuel compte, pour cette période, 37 lettres, contre 23 dans les *Nachgelassene Schriften* ; la deuxième période, de 1809 jusqu'à la fin de l'année 1815, correspond aux débuts de Solger dans sa carrière de philosophe : le corpus manuscrit actuel comporte 68 lettres pour cette période, contre 88 dans les *Nachgelassene Schriften*. Enfin, la troisième période correspond à la fin de la vie de Solger et regroupe les années 1816–1819 ; pour cette période, le corpus manuscrit compte 101 lettres, contre 112 dans les *Nachgelassene Schriften*.<sup>209</sup>

### **Lettres de jeunesse (1789–fin 1808)**

Les recoupements entre les *Nachgelassene Schriften* et le corpus manuscrit actuel mettent principalement en évidence, pour cette première période, deux grands réseaux de correspondants : une constellation familiale (principalement représentée par le frère de Solger, mais aussi, plus occasionnellement, par sa sœur), et une constellation composée des amis d'études de Solger.

Si l'on considère la période dans le détail, à la fois à travers le corpus manuscrit actuel et à travers les *Nachgelassene Schriften*, on peut distinguer trois principaux moments. La période 1801–1803 fournit principalement des lettres liées aux amis de Halle<sup>210</sup> ; la période 1804–1806 est celle pour laquelle on dispose de la plus grande concentration de lettres échangées avec Voß, en partie du fait qu'il s'agit de la période weimarienne de Voß, qui évoque longuement Goethe et Schiller dans ses courriers. Dans les *Nachgelassene Schriften*, toute cette période est principalement dominée par la famille<sup>211</sup>. Enfin, pour les années 1807–1808, on dispose de peu de documents, ce

---

<sup>209</sup> Nous comptons ici les lettres éditées par Matenko comme faisant partie du corpus manuscrit actuel.

<sup>210</sup> Cf. notamment la correspondance avec Hain, dont on perd la trace par la suite.

<sup>211</sup> Il nous semble que les éditeurs avouent, en ce sens, avoir évincé la correspondance avec Voß, lorsqu'ils écrivent : “Von diesem Jahre (obgleich er seinem Bruder fleißig schrieb) findet sich indeß noch nichts, das sich für die öffentliche Bekanntmachung eignete.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 140). Dans un premier temps, c'est-à-dire pour les années 1789–1801, nous ne pouvons pas vraiment observer de continuité dans la correspondance, à quelque égard que ce soit, puisqu'on n'a que quelques lettres à la famille, éparses, ponctuelles, dont la présence dans le *Nachlaß* tient sans doute pour beaucoup au hasard. En revanche, sur la période suivante, c'est-à-dire 1801–1802, se constitue véritablement un bagage épistolaire, puisqu'on dispose d'un groupe de sept lettres. Ces deux années représentent, du point de vue des documents épistolaires, un premier pic important. Entre 1803 et 1805, on a, pour chaque année, à peu près le même nombre de lettres. Réparties dans le temps, elles permettent de retrouver

que justifient en partie la longue maladie dont est victime Solger à ce moment-là, ainsi que les bouleversements matériels liés à son changement d'orientation professionnelle et à l'invasion napoléonienne.

L'ensemble de cette constellation tend à suggérer qu'il manque, pour cette période, des parties de la correspondance entre Solger et Abeken, ainsi que de celle avec Raumer, Krause et Hagen, pour les moments où Solger n'est pas à Berlin. Il nous semble par ailleurs qu'il est à divers égards justifié que la correspondance de cette période soit limitée à la famille et aux amis d'études, puisque la sphère "professionnelle" de Solger ne s'étendait guère plus à l'époque. Mais dès les années qui vont suivre, la tendance s'inverse.

### **Lettres du début de carrière (1809–1815)**

Le découpage de cette période correspond au moment de la carrière de Solger qui commence avec son entrée comme enseignant à l'Université et va jusqu'à la conception des *Philosophische Gespräche*. Il s'agit donc bien des débuts de la carrière professionnelle de Solger en philologie et en philosophie mais aussi, du point de vue de son œuvre, de la période de la genèse de son système.

Outre la persistance des deux grandes sphères épistolaires qui étaient déjà représentées dans la jeunesse de Solger, on voit émerger, à cette période, une nouvelle constellation de correspondants, auxquels il est lié par des relations principalement professionnelles. Cependant, la façon dont se répartissent les lettres selon ces trois différentes catégories dépend en grande partie de la ville où il réside: selon qu'il est à Francfort ou à Berlin, il a des correspondants différents.

### **Francfort-sur-l'Oder**

Solger habite à Francfort-sur-l'Oder entre 1809 et 1811. Il arrive alors dans une ville qu'il ne connaît pas, dans un milieu qu'il ne connaît pas, et ressent, du moins dans un premier temps, un fort sentiment d'isolement<sup>212</sup>. La correspondance avec ses amis en est d'autant plus abondante, comme en témoignent les manuscrits. En revanche, la famille s'efface presque complètement, sans qu'il soit possible de déterminer si cela tient effectivement à ce que Solger écrit moins de lettres à ses proches, ou si des

---

certaines lignes thématiques sans cependant donner la possibilité d'en suivre exactement l'évolution. On retrouve ensuite le relatif creux des années 1806–1807, pour lesquelles nous disposons, dans le corpus manuscrit actuel, de relativement peu de lettres, notamment pour l'année 1806 (deux lettres seulement pour l'année 1806, et ce "obgleich er seinem Bruder fleißig schrieb" – *NS*, vol. 1, p. 140 – et cinq pour 1807). Enfin, en 1808, deuxième pic important, en particulier par rapport au relatif creux des années précédentes, puisqu'on dispose, là encore, de sept lettres.

<sup>212</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, p. 168, et **2.2.1**.

manuscrits se sont perdus. De même, Voß disparaît presque complètement, alors même qu'il avait précédemment fait partie des correspondants privilégiés de Solger.

En ce qui concerne Voß, sa disparition du corpus manuscrit<sup>213</sup> commence dès autour de 1810, et se poursuit jusqu'à la mort de Solger. On peut vraisemblablement considérer qu'il s'agit là d'une véritable lacune du corpus manuscrit, dans la mesure où les deux hommes sont toujours restés en contact, même de manière plus épisodique, comme en témoigne la visite rendue par Solger à Voß lors de son voyage en Rhénanie de 1816<sup>214</sup>. En revanche, Raumer qui, jusque là, représentait dans la correspondance un ami de Solger parmi d'autres, prend une importance croissante ; en témoigne notamment le fait que, dans le corpus manuscrit tel que nous en disposons actuellement, ne figurent, du 2 décembre 1810 au 26 avril 1812 que des lettres de et à Raumer : cette tendance se poursuit donc, au delà de la période francfortoise de Solger, dans sa période berlinoise.

## Berlin

Solger habite à Berlin entre 1811 et sa mort, en 1819. La première partie de sa vie à Berlin, entre 1811 et 1815 pour reprendre le découpage chronologique que nous nous sommes donné, est marquée par l'émergence de sa correspondance avec Tieck. Si l'on reprend les deux grandes constellations de correspondants de départ, on voit que la famille continue à s'effacer, et que la correspondance avec les amis reste relativement mélangée, et globalement dominée par Raumer.

Le phénomène le plus remarquable pour cette période est sans doute, dans le corpus manuscrit actuel, l'apparition de pistes de plus en plus distinctes du côté de la correspondance professionnelle et politique au sens large<sup>215</sup> : comptons parmi celles-ci les quelques lettres dont nous disposons de la main de Wilhelm von Humboldt, à Böckh<sup>216</sup>, ou du jeune von Bülow. Cependant, on peut supposer qu'il a pu y en avoir une quantité beaucoup plus importante, étant donné l'activité de Solger et son intérêt immédiat pour les deux domaines, politique et professionnel, dont il est ici question.

De même, il semble que l'on puisse parler de lacune dans un domaine épistolaire que l'on pourrait qualifier de social (puisque'il ne s'agit ni de relations familiales, ni de

---

<sup>213</sup> Rappelons qu'il s'agit dans le cas de Voß exclusivement du corpus manuscrit disponible actuellement, ainsi que de la reproduction de certaines des lettres dans *AfLG*, puisqu'aucune lettre ne figure dans les *Nachgelassene Schriften*.

<sup>214</sup> Cf. annexes, journaux du voyage en Rhénanie.

<sup>215</sup> Telle qu'elle était déjà apparue avec les lettres à Schuckmann et Süvern notamment, évoquées respectivement dans les lettres de Solger à Raumer du 24 juin 1811 et du 6 mai 1811 (cf. annexes).

<sup>216</sup> Cf. Steig, 1902.

relations amicales, ni de relations professionnelles ou politiques, mais bien de relations sociales). On a quelques exemples de ce type de relations dans la correspondance entre Solger et Madame de Bassewitz. Cependant, on ne dispose<sup>217</sup> que de peu de ces lettres, qui sont manifestement des extraits et ne permettent que très faiblement de reconstituer la nature des liens entre Solger et Madame de Bassewitz<sup>218</sup>, notamment dans la mesure où elle pourrait témoigner des relations entretenues par Solger avec l'aristocratie intellectuelle que semble incarner de manière emblématique Madame de Bassewitz, et dont rien d'autre ne témoigne dans l'ensemble de la correspondance. Cette lacune nous semble importante et par sa nature et par son ampleur, mais d'une importance difficile à évaluer.

La toute fin de la période, c'est-à-dire les années 1814–1815, constitue, dans la pensée et dans la carrière de Solger, un moment de transition vers des orientations plus affirmées; ce phénomène se reflète dans la correspondance de Solger, déjà largement dominée par ceux qui deviendront ses amis privilégiés pour les dernières années de sa vie: Tieck et Raumer.

### **Lettres de la fin de vie (1815–1819)**

Pour ces dernières années, les grandes tendances socio-culturelles de la correspondance de Solger s'étant mises en place au cours des années précédentes, la recherche de lacunes est en fait plus aisée, puisque les milieux concernés sont plus transparents. De surcroît, les périodes précédentes ont également permis de mettre en évidence tendances et lacunes que l'on peut s'attendre à trouver dans les *Nachgelassene Schriften* d'une part, dans le corpus manuscrit actuel d'autre part.

Dans les *Nachgelassene Schriften*, la correspondance de ces cinq dernières années de la vie de Solger est dominée par la présence de Tieck, à la fois dans le nombre des lettres, leur longueur, et le suivi de l'échange, qui fait de cet échange une véritable trame dans toute la fin des *Nachgelassene Schriften*, rendant les autres correspondances suivies quasiment anecdotiques<sup>219</sup>. Notons cependant que la part faite à Raumer demeure importante, et que c'est également à cette période-là que Solger, lors de ses voyages, écrit abondamment à sa femme<sup>220</sup>.

Dans le corpus manuscrit actuellement conservé (hors correspondance avec Tieck), on observe les mêmes tendances que pour la fin de la période précédente:

---

<sup>217</sup> Il s'agit d'une correspondance qui figure (en partie, sans doute petite) dans les *Nachgelassene Schriften*, et pas du tout dans le corpus manuscrit actuel (cf. **1.2.2**).

<sup>218</sup> Même en recoupant ces informations avec celles que Solger donne à Raumer sur ce thème.

<sup>219</sup> Notamment la correspondance avec Abeken et, dans une moindre mesure, la correspondance avec Raumer.

<sup>220</sup> Une correspondance qui occupe près de 25 pages pendant le voyage de Solger à Karlsbad en 1818 (cf. *NS*, vol. 1, p. 655–680).

Raumer et Abeken en sont les principaux protagonistes ; le milieu professionnel reste assez présent, et on retrouve Hagen en septembre 1819, lors de sa querelle étymomythologique avec Solger.

Quels sont les manques qui se dessinent là en filigrane ? Parmi la correspondance amicale (et professionnelle, dans une certaine mesure), il faut prendre en compte l'absence totale de Büsching<sup>221</sup>, ainsi que de Eichhorn. Depuis son arrivée à Berlin, Solger met toujours son collègue Eichhorn sur un pied d'égalité avec ses correspondants privilégiés ou, du moins, réguliers (Raumer, Krause, Keßler, Tieck, Hagen)<sup>222</sup>, pour la qualité de leur relation et de la communication entre eux. Or Eichhorn quitte Berlin en 1816, et Solger exprime des regrets si amers d'avoir perdu un tel interlocuteur<sup>223</sup>, qu'il est difficile de croire que les deux hommes n'aient pas eu par la suite une correspondance, si ce n'est suivie, du moins occasionnelle.

Deuxième grand absent, de la sphère professionnelle cette fois : Hegel. Avant l'arrivée de Hegel à Berlin, Solger semble plus qu'en bons termes avec lui, puisque celui-ci lui rend une petite visite de courtoisie dès son arrivée<sup>224</sup>, et que Solger s'est engagé personnellement à soutenir la candidature de Hegel<sup>225</sup>. On peut supposer que les deux hommes ont échangé, du moins au cours de l'année 1818, c'est-à-dire dans les mois ou les semaines précédant l'appel de Hegel à Berlin, un courrier dont la teneur, sans être forcément philosophique, pourrait au moins renseigner plus exactement sur la nature des relations entre les deux hommes.

Dans la sphère professionnelle, mais plus précisément éditoriale, ajoutons que la présence d'une partie de la correspondance de Solger avec l'éditeur de son futur ouvrage de droit, Dümmler, met en évidence l'absence de toute correspondance de Solger avec les éditeurs de la traduction de Sophocle, d'*Erwin* et des *Philosophische Gespräche*.

Les quelques lettres représentatives de la correspondance sociale, c'est-à-dire les extraits des lettres de Solger à Madame de Bassewitz, disparaissent complètement sans que l'on sache pour autant s'il n'y en a effectivement plus. Par ailleurs, on peut songer, entre autres représentants de cette sphère épistolaire, au châtelain de Ziebingen, qui a à de nombreuses reprises accueilli Solger, et dont il est souvent

---

<sup>221</sup> Cf. notamment *NS*, vol. 1, p. 208.

<sup>222</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 219, 359, 380, 399, 423.

<sup>223</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 455, 462.

<sup>224</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 681–682.

<sup>225</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 619–620. Il est vraisemblable que Raumer soit à l'origine du soutien de Solger à Hegel, puisqu'il avait des contacts avec lui depuis 1816, et que c'est dans sa correspondance avec Raumer que Solger évoque le plus souvent Hegel, sans doute en réponse à des questions de Raumer (cf. annexes).

question dans sa correspondance avec Tieck : il semble vraisemblable, en tout cas pour la période concernée ici, que Solger ait adressé quelques missives, mêmes brèves, à Burgsdorff ou aux Finckenstein.

Enfin, relevant d'une correspondance sans doute à cheval entre la correspondance sociale et la correspondance amicale, fait totalement défaut la correspondance de Solger avec Schütz, qu'il fréquente notamment lors de certains de ses séjours à Ziebingen ; les lettres échangées par Solger et Schütz sont même évoquées explicitement dans la correspondance entre Solger et Tieck<sup>226</sup>. Là encore, il est difficile d'évaluer l'ampleur, la teneur et l'importance d'une correspondance qui manque totalement, autant dans les *Nachgelassene Schriften* que dans le corpus manuscrit conservé actuellement.

Loin de considérer comme exhaustif ce travail d'évaluation des lacunes subsistant après les recoupements entre les différents ouvrages (*Nachgelassene Schriften*, l'ouvrage de P. Matenko, le *Archiv für Literaturgeschichte*) et le corpus manuscrit dont nous disposons actuellement, il nous semble qu'il faut encore prendre en compte, en aveugle, tout ce dont nous ne trouvons aucune trace dans ces documents, et qui peut fort bien avoir échappé à notre repérage.

Ainsi, une partie des lacunes que nous venons de mettre en évidence peuvent dans une certaine mesure être atténuées. Nous pensons là aux vastes correspondances diachroniques, dont nous ne disposons qu'en partie. Dans ce cas en effet, les manques se compensent largement du fait du caractère suivi de la correspondance, qui permet, à partir d'éléments biographiques, d'en reconstituer la cohérence, à défaut des détails. C'est notamment le cas de la correspondance avec Abeken, qui est la mieux répartie dans le temps, puisqu'elle s'étale entre 1802 et 1818, et puisque, malgré les sauts chronologiques, on dispose le plus souvent d'une lettre et de la réponse correspondante<sup>227</sup>.

La correspondance avec Raumer compense également une partie de ces lacunes, en dépit des enjeux de la publication des *Nachgelassene Schriften*. En effet, les échanges avec Raumer sont, comme les échanges avec Abeken, répartis sur une vaste période (1807–1819), bien que de manière plus massive et plus univoque, puisqu'on a davantage de lettres de Solger à Raumer que de lettres de Raumer à Solger. Cette correspondance permet de mettre à jour et, éventuellement, de combler les lacunes

---

<sup>226</sup> Cf. par exemple Matenko, 1933, p. 199.

<sup>227</sup> On en a un bon exemple dans le débat sur Antigone, puisque le corpus manuscrit actuel comporte la lettre d'Abeken à Solger du 9 février 1809, ainsi que celle de Solger à Abeken du 13 avril 1809, qui figure également dans les *Nachgelassene Schriften* (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 162–166).

dues à la polyvalence de Solger, puisqu'il y est souvent question de l'ensemble de ses centres d'intérêt (philologie, philosophie, histoire, droit, beaux-arts et, dans une moindre mesure, littérature et mythologie).

Notons en revanche, sans entrer encore dans le détail, que la correspondance avec Tieck ne permet que médiocrement de combler les lacunes thématiques et chronologiques de la correspondance de Solger. Bien qu'il s'agisse d'une correspondance fort suivie, et vraisemblablement quasi intacte, elle est mal répartie, puisque l'essentiel de ces lettres date des années 1815–1819. En dehors de cette datation groupée, les questions liées à la longueur des lettres jouent ici un rôle non négligeable, notamment à l'intérieur des *Nachgelassene Schriften*, où la correspondance avec Tieck est sans doute la moins abrégée de toutes, et donc la seule à donner une idée effective de ce que peut être une lettre de Solger dans son intégralité. Ceci, ainsi que d'autres éléments que nous préciserons ultérieurement<sup>228</sup>, tend à ajouter aux lacunes liées à la conservation des manuscrits des lacunes qui sont davantage des distorsions liées aux différents projets éditoriaux à l'origine de la reproduction des manuscrits de Solger, et que nous voudrions, par ce travail, essayer de rééquilibrer.

Nous avons ainsi tenté d'explicitier l'ensemble des éléments d'information dont nous disposons, tels qu'ils nous sont fournis par les textes de Solger que celui-ci ne destinait pas à la publication. A partir de diverses éditions et du corpus manuscrit actuellement conservé, nous avons voulu dresser le tableau d'une pensée transdisciplinaire.

Nous voudrions à présent, dans une deuxième partie, montrer comment ce corpus manuscrit peut nous permettre de mieux comprendre l'élaboration du corpus édité, et notamment, comment les informations fournies par les manuscrits rendent possible une approche génétique de l'esthétique de Solger, en particulier dans son rapport au contexte politique, social et culturel dans lequel elle s'inscrit.

---

<sup>228</sup> Cf. troisième partie.



## Deuxième Partie

L'élaboration de la pensée esthétique: entre  
(dés-)engagement politique et carrefour des amitiés



Nous avons mis en évidence dans la première partie de ce travail les rapports historiques et philologiques entre les différents textes de Solger dont nous disposons : il s'agira, dans cette deuxième partie, d'en donner une interprétation en faisant jouer non seulement la quantité d'informations fournies (en particulier grâce aux apports du corpus manuscrit présenté ici en annexes), mais également les différences qualitatives entre les différentes sources (comparaison entre manuscrits édités et manuscrits non édités), afin de restituer avec le plus de précision possible les éléments que nous nous proposons d'exposer à présent.

Si l'œuvre de Solger, par la multiplicité de ses facettes, offre des prises singulières à des interprétations qui pourraient être strictement philosophiques, sociologiques, ou même politiques, il nous a semblé, au vu de l'état de la recherche solgérienne d'une part et, d'autre part, au vu des apports des documents manuscrits que nous avons mis à jour, plus pertinent de commencer par retracer de manière synthétique la biographie intellectuelle de Solger, c'est-à-dire l'évolution de sa personnalité intellectuelle dans son temps, en tant qu'elle en est le reflet (positif ou négatif).

Il ne s'agira donc en aucun cas de retracer dans le détail événementiel une biographie personnelle dont le manque de profondeur contraste singulièrement avec l'intense travail de remise en question d'une activité intellectuelle sans relâche ; il s'agira bien plutôt d'examiner comment se constitue une personnalité intellectuelle dans un contexte culturel donné.

Nous procéderons à ce travail en poursuivant la biographie de Solger : non pas pour en reconstituer chacun des moments, donc, mais pour mieux mettre en évidence les étapes de ce cheminement intellectuel dans le contexte politique et social qui l'entoure et dont il est indissociable. Nous partirons des années de formations de Solger (1799–1808) avant d'en venir aux années d'émergence de sa personnalité intellectuelle (1809–1815) et à ses dernières années de luttes pour s'affirmer sur la scène publique (1816–1819). Nous tâcherons de montrer comment chacune de ces trois périodes met en évidence sous un jour différent les relations de Solger au monde qui l'entoure, comment il s'en nourrit, s'y intègre ou s'y oppose, et quels sont les enjeux que recouvrent ces différents modes de relation au monde culturel, mais aussi, singulièrement, politique.

### **2.1. Les années de formation (1799–1808)**

Nous avons choisi de considérer comme telle la période 1799–1808, dans la mesure où elle constitue le préliminaire à la carrière universitaire de Solger (qui débute en 1809), et peut donc être considérée dans un sens très large comme la période de sa formation. De plus, aussi difficile soit-il, à bien des égards, de cerner l'unité de

cette *Bildung* protéiforme, elle se caractérise nettement par le fait que Solger se livre alors davantage à des études qu'à une mise en forme définitive de ses travaux. Nous considérerons donc la période 1799–1808, sous tous les aspects que nous tâcherons de mettre en évidence, comme la période de formation du jeune Solger, et montrerons ainsi comment s'élabore sa culture, et plus particulièrement comment elle s'élabore dans une dynamique qui met en jeu non seulement les cours qu'il suit à l'Université et les livres qu'il lit et prend en note, mais aussi plusieurs constellations relationnelles. Ainsi, l'interprétation des éléments biographiques dont nous disposons peut-elle éclairer l'approche de la pensée de Solger, et mieux discerner les divers éléments de sa genèse.

Nous commencerons par esquisser la chronologie de la vie de Solger sur cette première période, afin d'en discerner les grandes étapes historiques et géographiques. Nous exposerons ensuite de manière aussi systématique que possible ce que nous avons pu reconstituer de la culture qu'il acquiert alors, puis, pour finir, nous tâcherons de décrire les réseaux sociaux qui se mettent en place autour de lui à cette époque et qui permettent de déterminer des dimensions de son développement intellectuel dont ses notes de lecture, notamment, ne rendent pas compte. Nous espérons ainsi mettre en évidence les orientations intellectuelles qui s'élaborent à cette période de la vie de Solger et contribuent à définir sa personnalité intellectuelle en relation étroite, on le verra, avec l'actualité littéraire de son temps.

### **2.1.1. Biographie historique et géographique**

Retraçons d'abord précisément l'itinéraire de Solger dans les années 1799–1808, puisque celui-ci définit différentes étapes qui apportent des éléments nouveaux à son horizon. Nous suivrons donc ici un Solger particulièrement mobile, pour qui chaque lieu (Halle, Iéna, Paris, Berlin) devient synonyme d'un moment intellectuel.

#### **2.1.1.1. Halle (1799–1801)**

Après ses années de lycée au *Graues Kloster* à Berlin<sup>1</sup>, Solger part à Halle en 1799, à Pâques, pour y poursuivre ses études, à l'initiative de son père, “qui voulait faire de lui un homme d'affaires.”<sup>2</sup> Si le père de Solger envoie son brillant<sup>3</sup> fils à l'Université de Halle, plus particulièrement pour faire des études de droit, il s'agit d'un choix peu original, puisque c'est une voie universitaire reconnue comme l'une des plus

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XII–XIII.

<sup>2</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIV: “Sein Vater hatte ihn zum Geschäftsmann bestimmt, und er studirte deshalb die Rechte.”

<sup>3</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIII.

prestigieuses. Bien que les *Nachgelassene Schriften* restent relativement évasives sur ce point<sup>4</sup>, et bien que H. Fricke insiste principalement sur l'état de "crise" de l'Université de Halle à cette époque<sup>5</sup>, il nous semble pertinent de souligner la signification sociale et intellectuelle de cette orientation.

En effet, les études suivies par Solger bénéficient de l'auréole du prestige social, dans la mesure où elles constituent la voie royale pour obtenir un poste dans la haute administration prussienne<sup>6</sup>. De plus – et les *Nachgelassene Schriften* insistent plus particulièrement sur ce point<sup>7</sup> – l'Université de Halle est également auréolée de prestige intellectuel, précisément parce qu'elle représente un passage obligé pour la jeune classe intellectuelle destinée aux carrières de hauts fonctionnaires. Mais au delà du prestige de l'Université, d'autres éléments au moins tout aussi sont décisifs lors de ses études à Halle entre 1799 et 1801.

### Les études de droit et de philologie

Obéissant en cela à la volonté de son père, Solger poursuit avec application son cursus de droit<sup>8</sup>, mais sans se passionner pour autant pour cette discipline.<sup>9</sup> Ses journaux intimes et notes diverses vont dans le même sens, et témoignent de ce que Solger travaillait son droit avec sérieux<sup>10</sup>. L'enseignement juridique reçu par Solger pendant ses années d'études à Halle, ainsi que les lectures annexes qu'il a pu faire, constituent une part non négligeable de sa culture<sup>11</sup> : le droit représente, par son contenu, sa méthode, sa structure, un élément d'autant plus déterminant que, dès avant ses vingt ans, Solger l'a assidûment fréquenté.

---

<sup>4</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIII. On peut penser que si les *NS* restent aussi évasives, d'ailleurs, c'est sans doute du fait des expériences qu'ont pu y faire Tieck et Raumer eux-mêmes, qui semblent avoir davantage tiré profit, à Halle, de la fréquentation de leurs amis que de l'enseignement reçu. Pour Tieck, cf. Hölter, 1989, p. 18 ; pour Raumer, cf. Raumer, 1861, vol. 1, p. 23–31, et notamment p. 23–24 sur les corporations et les distractions, p. 24–30 sur les cours (notamment de droit), p. 30–31 sur son amitié avec Hagen.

<sup>5</sup> Cf. Fricke, 1972, p. 24.

<sup>6</sup> Cf. Henckmann, 1983, p. 200–204 notamment.

<sup>7</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. XIV–XV et 140–145 notamment.

<sup>8</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIV et Fricke, 1972, p. 24–25.

<sup>9</sup> Les éditeurs des *Nachgelassene Schriften* laissent entendre que ce manque d'intérêt tient pour l'essentiel à la mauvaise qualité de l'enseignement ; cf. *NS*, vol. 1, p. XIV : "Aber wie ordentlich er auch, aus Pflichtgefühl, die Collegien besuchte, so war die geistlose und oberflächliche Art, mit der zum großen Theil damals diese Wissenschaft in Halle behandelt ward, nicht geeignet ihn lebhafter zu fesseln [...]".

<sup>10</sup> Nous verrons plus précisément que certaines branches du droit l'intéressaient plus que d'autres. Sur ce point, cf. aussi **2.1.2.1.**

<sup>11</sup> Contrairement à ce que semblent suggérer les *Nachgelassene Schriften* (*NS*, vol. 1, p. XIV notamment).

Cependant, comme le soulignent les éditeurs des *Nachgelassene Schriften*, l'essentiel de ce que Solger a pu retenir sur les bancs de l'Université, provient sans doute davantage de la philologie – des cours auxquels il assiste par curiosité personnelle et non par obligation<sup>12</sup>.

Il n'est pas aisé de rendre tout à fait justice à la place de la philologie dans la formation de Solger tant elle a pu être négligée ou, à l'inverse, sublimée à l'excès, notamment dans les *Nachgelassene Schriften*. Tâchons cependant d'en évaluer la portée. D'une part, l'intérêt pour la philologie classique dont témoigne Solger à Halle n'est pas neuf, il constitue la poursuite d'une passion datant du lycée<sup>13</sup> ; d'autre part, la philologie joue et jouera dans sa pensée un rôle essentiel : tels sont les deux pôles déterminant l'horizon philologique de Solger à Halle.

Solger y suit les cours de Friedrich August Wolf, pour lequel il gardera par la suite toujours une grande admiration et un respect particuliers, et dont il connaît très précisément l'œuvre. De ce que l'Université elle-même a pu apporter à sa culture philologique, c'est tout ce que nous pouvons déterminer avec certitude. Mais la fréquentation de ses amis d'études et leurs réunions régulières ont également contribué à l'enrichir, dans une mesure bien plus difficile à évaluer.

### **Le *Freitag***

Composé de camarades d'études presque tous nés en 1779 ou en 1780, le *Freitag* est ainsi nommé d'après le jour où les jeunes gens avaient pris l'habitude de se retrouver. Juristes ou philologues<sup>14</sup>, les membres du groupe se réunissent pour

se communiquer tout ce qui valait d'être su, en débattre, et c'était souvent parmi les plaisanteries et les rires que l'on s'instruisait et instruisait les autres [...].<sup>15</sup>

Cette amitié avec les camarades d'études de Halle est d'autant plus importante qu'elle constitue non pas un événement ponctuel dans la biographie de Solger, mais un point de repère durable, puisque ses membres continueront de se réunir, à Berlin à partir de 1801–1802 (pour ceux qui y exercent leur activité professionnelle), jusque vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle.

---

<sup>12</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIV : “[...] immer blieb das Studium der Sprachen, besonders der alten, zu welchem Wolfs geistreicher Vortrag ihn nur noch mächtiger anregte, seine Lieblingsbeschäftigung.” Cf. aussi Fricke, 1972, p. 25–26.

<sup>13</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XII–XIII et Fricke, 1972, p. 20–23.

<sup>14</sup> Sur la composition du *Freitag* et les biographies de ses différents membres, cf. Henckmann, 1970, p. 474–475, note 8, et Henckmann, 1978, p. 64, note 47 ; ainsi que *NS*, vol. 1, p. 140–141 et Fricke, 1972, p. 27–29.

<sup>15</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIV : “[...] alles Wissenswürdige ward mitgeteilt und besprochen, und im heitern ungezwungenen Gespräch, oft unter Scherz und Lachen, lernte man und belehrte einer den andern [...]”.

Ces trois points forts du passage de Solger à Halle entre 1799 et 1801 que représentent ses études de droit, ses études de philologie et sa fréquentation du *Freitag* constituent l'essentiel de ce que nous savons de sa vie intellectuelle de l'époque ; ce sont ces quelques éléments qui peuvent nous aider à retracer le profil intellectuel de Solger lorsqu'il quitte Halle.

### Une figure intellectuelle encore insaisissable

A plus d'un égard, la figure intellectuelle du Solger de 1801 est encore bien évanescence. Les centres d'intérêt du jeune juriste et philologue sont multiples, comme le montrent ses notes de lecture, qui portent sur le droit, la philologie classique, mais aussi la philosophie, l'art en général, et différentes sciences, humaines ou non<sup>16</sup>. Les *Nachgelassene Schriften* tendent également à souligner sa grande sociabilité<sup>17</sup>, un point fort de sa personnalité auquel les étapes ultérieures de son cheminement intellectuel donneront un contour plus précis.

On voit déjà se dessiner nettement son ardeur au travail, ainsi que sa prédilection pour la pluridisciplinarité<sup>18</sup>. Mais surtout, le jeune Solger de ces années de début d'études se distingue par sa conscience aiguë du processus de formation (*Bildung*) de sa personnalité intellectuelle, qu'il entend mener à bien en accord avec ses propres aspirations et avec le monde qui l'entoure, comme il l'écrit à sa sœur en août 1801 :

J'ai trop longtemps lutté (c'est ainsi que je voudrais dire les choses) avec la masse des sujets du savoir humain, ai fait trop de choses en même temps, me suis donné pour devoir d'apprendre à juger de tout, et de ne suivre que ce qui me semblait le plus approprié à ma personnalité. Et ce n'est pas seulement que je me considère, en tant qu'être humain, autorisé à suivre cette ligne de conduite : je me sens tenu de le faire. On pourrait faire à ce procédé le reproche de trop d'audace, mais songe que de cette manière, il est encore possible de suivre un chemin tout à fait calme et sûr par rapport à ce qu'est

---

<sup>16</sup> Les *Nachgelassene Schriften* insistent sur le fait que non seulement sa culture était déjà très vaste, mais que de surcroît elle était loin d'être superficielle : “[...] und keiner von denen, die mit ihm verbunden waren, hat seinen Umgang ohne Nutzen genossen. Waren in einzelnen Kenntnissen Einige ihm gleich, Manche voraus, so übertraf er doch alle an Vielseitigkeit und Klarheit [...]” (*NS*, vol. 1, p. XIV–XV ; cf. aussi *ibid.*, p. XIV).

<sup>17</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIV : “[...] und [er] doch wenn es ein fröhliches Fest, Spaziergänge, Spazierritte und andere Ergötlichkeiten galt, selten daheim blieb ; ja bei diesen Gelegenheiten stets einer der Lustigsten war und allerlei Schwänke mitzumachen und zu erfinden verstand.”

<sup>18</sup> Cf. la quantité de ses notes de lecture et le commentaire des éditeurs des *Nachgelassene Schriften* sur ce point : “Es ist außerordentlich, was er durch Benutzung jedes Augenblicks und strenge Eintheilung der Zeit zu leisten vermochte, wie viel alte Schriftsteller und mit welcher Gründlichkeit er auf der Universität schon durchlas ; wie er im Englischen und Italienischen sich eine nicht gewöhnliche Fertigkeit erwarb, Spanisch zu lernen anfang, dabei die Rechtswissenschaft keinesweges ganz vernachlässigte [...]” (cf. *NS*, vol. 1, p. XIV).

une vie bourgeoise. Je te prie donc de ne pas t’imaginer quoi que ce soit sur ce que deviendra ma carrière [...]. Considère-moi comme quelqu’un qui fait tout pour se former en tant qu’Homme, et être utile au monde dans la mesure de ses moyens.<sup>19</sup>

### 2.1.1.2. Iéna (1801–1802)

C’est dans un tel état d’esprit que Solger part à Iéna en septembre 1801, après avoir obtenu à Halle son examen de fin d’études, pour y suivre, durant un semestre, un enseignement de philosophie<sup>20</sup> : son principal objectif, lors de ce séjour, c’est, comme le soulignent à juste titre les *Nachgelassene Schriften*, de “suivre les cours de Schelling”<sup>21</sup>.

#### Schelling; ouverture de Solger à la philosophie

La popularité dont bénéficiait le cours de Schelling – considéré alors par l’intelligentsia comme un lieu où approfondir sa culture et élargir son horizon intellectuel – semble avoir particulièrement attisé la curiosité du jeune Solger<sup>22</sup>. Durant son semestre d’hiver à Iéna, il suit le cours donné par Schelling, intitulé “Introduction sur l’Idée et les limites de la vraie philosophie” (*Einleitung über die Idee und Grenzen der wahren Philosophie*), un cours qui s’appuyait principalement sur le *Système de l’idéalisme transcendantal* et sur la *Présentation de mon système de la philosophie*<sup>23</sup>. Il participe également à son *disputatorium*, au cours duquel il est opposé au jeune Karl Schelling, le frère du philosophe, étudiant en médecine<sup>24</sup>. Mais l’importance du

---

<sup>19</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 17–18: “Ich habe lange gekämpft (möchte ich sagen) mit der Menge der Gegenstände des menschlichen Wissens, habe vieles zugleich getrieben, habe es mir zur Pflicht gemacht, von allem urtheilen zu lernen, und dann nur dem vorzugsweise zu folgen, was meiner Individualität am angemessensten wäre. Und diesem Grundtriebe zu folgen halte ich mich als Mensch nicht nur für berechtigt, sondern auch für verpflichtet. Man könnte diesem Gange Kühnheit vorwerfen, aber bedenke, daß dabei immer noch ein ganz ruhiger und sicherer Gang in den bürgerlichen Verhältnissen möglich ist. Darum bitte ich Dich also, daß Du Dir nichts besonderes denkst von meiner künftigen Laufbahn [...]. Betrachte mich als einen, der sich selbst menschlich zu bilden redlich bestrebt ist und der Welt so viel zu nutzen, als er vermag.”

<sup>20</sup> A la lumière de la lettre de Solger à sa sœur d’août 1801, il nous semble que cette démarche n’a pas vraiment de quoi surprendre, contrairement à ce que laisse entendre W. Henckmann dans Henckmann, 1978, p. 53.

<sup>21</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 17: “Solger hatte den Plan gefaßt noch ein halbes Jahr in Jena zu studiren, vorzüglich um Schelling zu hören [...].”; de même Henckmann, 1978, p. 53.

<sup>22</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 17.

<sup>23</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 58–59.

<sup>24</sup> Il consignera ses thèses dans ses notes de lecture environ un an plus tard, cf. *NS*, vol. 1, p. 88–90, et raconte cet épisode plutôt cocasse dans sa lettre à Hain du 12 février 1802 (cf. Henckmann, 1978, p. 69–71).

séjour de Solger à Iéna ne tient pas exclusivement à sa découverte de la philosophie schellingienne<sup>25</sup>.

En effet, si Solger a vraisemblablement été attiré à Iéna par la réputation de Schelling, du moins n'est-il pas devenu un disciple du philosophe idéaliste. Ses études schellingiennes, bien qu'approfondies<sup>26</sup>, semblent davantage l'avoir mis sur la voie de la philosophie en général que sur celle du schellingianisme en particulier. Ainsi, c'est en rapport avec d'autres philosophies qu'il comprend celle de Schelling, notamment en rapport à celle de Fichte, dont il suivra les cours à Berlin quelques années plus tard<sup>27</sup>.

Par ailleurs, s'il choisit de venir passer un semestre à Iéna, ce n'est pas seulement parce qu'il s'agit de la ville de la philosophie, mais aussi parce que Iéna n'est séparée de Weimar que par quelques lieues<sup>28</sup>.

### **Weimar**

Iéna, ville estudiantine<sup>29</sup>, ne propose que peu de divertissements<sup>30</sup> : un choix délibéré et historiquement traditionnel de la plupart des villes universitaires, destiné à tenter de ne pas distraire les étudiants dans leurs études). En revanche, la possibilité de faire dans la journée ou dans la soirée l'aller-retour entre Iéna et Weimar ajoutait à la tentation de se rendre au théâtre, au concert, d'assister à une redoute, et d'humer l'air goethéen<sup>31</sup>. Solger semble ainsi avoir assisté à de nombreuses représentations théâtrales<sup>32</sup>, et avoir à de multiples reprises saisi l'occasion de retrouver les bords de l'Ilm.

### **Vies sociales**

La correspondance datant du séjour de Solger à Iéna fait allusion à beaucoup de personnages de la scène publique de Iéna ou de Weimar, et indique comment Solger a fréquenté, ponctuellement, un nombre considérable de personnalités locales, dont sa

---

<sup>25</sup> Comme le montrent les lettres retranscrites par W. Henckmann dans Henckmann, 1978, ainsi que le très pertinent article introductif à ces lettres dont nous reprenons ici les grandes lignes.

<sup>26</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 66.

<sup>27</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 131 et Henckmann, 1978, p. 55, en particulier note 18.

<sup>28</sup> Cf. Henckmann, 1978, pp. 56, 66, 70.

<sup>29</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 66.

<sup>30</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 63 (lettre de Solger à son frère Friedrich du 6 novembre 1801).

<sup>31</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 63 (lettre de Solger à son frère Friedrich du 6 novembre 1801), ainsi que p. 66 : "Für mich wird wohl das Beste immer Weimar sein." (lettre à ses amis de Halle du 27 novembre 1801).

<sup>32</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 66 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801), ainsi que p. 70 : "[...] ein Schauspielchen in Weimar sehn [...]" (lettre à Hain du 12 février 1802).

correspondance ultérieure ne garde pas trace<sup>33</sup>. Les deux sphères sociales, la sphère estudiantine de Iéna, et la cour weimarienne, avec sa prédilection pour les arts, sont deux mondes dans lesquels Solger semble s'être immergé avec une aisance qui l'a lui-même surpris<sup>34</sup>.

Solger fait, à Iéna même, des rencontres déterminantes. C'est là, en effet, qu'il fait connaissance avec les frères Voß, fils du célèbre philologue et traducteur d'Homère, et notamment l'aîné, Johann Heinrich<sup>35</sup>. Il se lie avec ce dernier d'une profonde amitié, et il passe avec lui, durant son séjour à Iéna, une grande partie du temps qu'il ne consacre pas à ses études philosophiques.

A Iéna, Voß et Solger font tous deux partie, avec le frère de Voß, Wilhelm, les Schlosser, et Bernhard Rudolf Abeken, d'une société grecque (*griechische Gesellschaft*)<sup>36</sup>. Ce cénacle, qui regroupe des philologues classiques, est à l'origine d'un important réseau d'amis philologues auxquels Solger restera fidèle jusqu'à la fin de sa vie<sup>37</sup>.

C'est également à Iéna que Solger fait connaissance avec un certain Schütz<sup>38</sup>, qui lui propose de l'accompagner à Paris lors de son voyage – une occasion que Solger saisit puisque, écrit-il à Hain, c'est dans de tellement bonnes conditions qu'il ne saurait refuser l'offre<sup>39</sup>. Ainsi, lorsqu'il quitte Iéna en mai 1802, c'est en direction de la France, en compagnie de Schütz.

---

<sup>33</sup> Cf. par exemple Henckmann, 1978, p. 67 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801).

<sup>34</sup> Cf. par exemple Henckmann, 1978, p. 65–66 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801).

<sup>35</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 65 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801).

<sup>36</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 57, ainsi que notre index biographique pour Voss, Christian Schlosser et Abeken.

<sup>37</sup> Pour plus de détail sur la *Griechische Gesellschaft*, cf. **2.1.3**.

<sup>38</sup> L'identité de Schütz n'est pas aisée à déterminer, dans la mesure où celui-ci disparaît de l'horizon de Solger après le voyage en France. A tout le moins nous semble-t-il clair qu'il ne s'agit pas de Schütz Lacrimas (cf. index biographique), que Solger fréquentera après 1811 par l'intermédiaire de Tieck.

<sup>39</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 72–73 (lettre de Solger à Hain du 26 mars 1802): “Denn mit meiner Reise, von der ich Dir neulich etwas andeutete hat es folgende Bewandtniß. Schütz war freundschaftlich genug mir anzutragen, ob ich ihn auf seiner Reise nach Paris im nächsten Sommer begleiten wollte, u[nd] zwar unter so vortheilhaften Bedingungen, daß ich es auf keinen Fall ausschlagen konnte. Zudem läßt mich das alte freundschaftliche Verhältniß, in dem ich mit ihm stehe, sicher erwarten, daß er mir diesen Liebesdienst nicht zu hoch anschlagen wird, welches die einzige Ursach hätte sein können, die mich abgestoßen hätte.” On est loin de ce que suggèrent les *Nachgelassene Schriften*: “Im Jahre 1802 ward es ihm so gut, einen seiner herzlichsten Wünsche erfüllen zu können: er machte nämlich mit einem Freunde eine große Reise [..]”.

### 2.1.1.3. Strasbourg, la Suisse et Paris (1802)

Au cours du voyage, Solger accompagne Schütz et dépend financièrement de lui, ce qui signifie qu'il est à tout le moins suffisamment redevable à son ami pour se plier à ses desiderata, qu'il s'agisse du parcours ou de leurs activités culturelles et sociales<sup>40</sup>. Ces conditions matérielles déterminent pour beaucoup le déroulement du voyage.

#### Chronologie du voyage

Ayant quitté Iéna début mai<sup>41</sup>, Solger et Schütz arrivent à Mayence le 16 de ce même mois<sup>42</sup>. Après quelques jours de tourisme rhénan, ils reprennent la route pour arriver à Strasbourg début juin, où ils restent tout le mois et logent chez des proches de Schütz<sup>43</sup>. De là, ils préparent leur excursion en Suisse, qu'ils visitent en juillet-août, avant de revenir à Strasbourg. Ils prennent alors la route pour Paris le 28 août 1802, et se dirigent d'abord vers Nancy<sup>44</sup>.

Les voyageurs sont à Toul le 30 août<sup>45</sup>, et arrivent finalement à Paris le premier septembre<sup>46</sup>. Ils y restent tout le mois de septembre, et une partie du mois d'octobre.<sup>47</sup>

Il n'est pas possible de dire avec précision à quelle date Solger et Schütz repartent de Paris<sup>48</sup> ; ils sont en tout cas de retour à Berlin à la fin du mois d'octobre, au plus tard tout début novembre. Le voyage aura duré six mois.

#### Portée et signification du voyage en Suisse et en France

Nous ne disposons que de peu d'informations de première main sur l'importance et la signification qu'a pu avoir ce voyage pour Solger, outre un enthousiasme tout à

---

<sup>40</sup> En témoignent notamment les lettres de Solger à Abeken du 30 juin 1802 et à Hain du 4 novembre 1802 (cf. annexes).

<sup>41</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 19.

<sup>42</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 26.

<sup>43</sup> Cf. lettre à Abeken du 30 juin 1802 (cf. annexes) et *NS*, vol. 1, p. 33.

<sup>44</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 47

<sup>45</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 48.

<sup>46</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 49.

<sup>47</sup> Si l'on considère les dates des séjours de Solger à Iéna en 1801 et à Paris en 1802, il est vraisemblable qu'il ait rencontré Fr. Schlegel. Cf. *Gemälde Alter Meister*, 1984, postface p. 207–208 : “Er [i. e. Fr. Schlegel] reiste [von Jena aus] nach Berlin, wo er vom 2. Dezember 1801 bis zum 17. Januar 1802 bei seinem Freunde Schleiermacher zu Besuch war, und hielt sich vier Monate in Dresden auf [...]. Dann besuchte er noch einmal Weimar und erreichte Paris erst Ende Juni 1802.”

<sup>48</sup> Lorsqu'il écrit à Abeken le 9 octobre 1802, Solger est encore à Paris, mais il est déjà sur le départ (cf. annexes) ; dans sa lettre à Hain du 4 novembre 1802 (qu'il rédige alors qu'il est déjà arrivé à Berlin), il dit être passé par Iéna le 30 octobre.

fait naturel<sup>49</sup>. Plus tard, il semble avoir adopté un regard retrospectif plus critique, comme lorsqu'il écrit à Raumer en 1812, lors de son séjour à la Galerie de Peintures de Dresde :

Voilà qui ravive en moi le désir de retrouver les trésors parisiens, qui, à l'époque de mon séjour là-bas, m'avaient certes été d'un grand profit, mais auxquels je n'étais pas préparé comme il aurait fallu que je le fusse.<sup>50</sup>

On peut considérer que le voyage en Suisse et en France a eu pour Solger une signification immédiate à deux niveaux. Le premier, est, bien sûr, celui de l'expérience artistique. Les extraits de son journal de voyage figurant dans les *Nachgelassene Schriften*, nous l'avons vu<sup>51</sup>, fournissent des éléments d'information sur ses visites au théâtre, ses observations architecturales ou sculpturales, et même si les renseignements exacts sur les tableaux qu'il a vus à Paris et sur les musées qu'il a visités font défaut aujourd'hui<sup>52</sup>, on peut supposer, d'après les lettres qu'il envoie à Madame de Bassewitz lorsqu'il visite le musée de Dresde en 1812, qu'il a fait au Louvre des séjours prolongés, à tout le moins dans la section de peinture italienne<sup>53</sup>, qui bénéficiait alors des rapines (rhénanes notamment) effectuées par Napoléon. Il est donc difficile d'estimer avec exactitude la portée et l'ampleur de l'apport artistique du voyage.

Le deuxième apport tient davantage à l'expérience sociale faite par Solger. Il est en effet amené à fréquenter, soit au cours du voyage lui-même, soit une fois à Paris, des sociétés fort différentes de celles qu'il avait découvertes à Halle et Iéna. Lui qui

---

<sup>49</sup> C'est du moins ce que laisse entendre la seule lettre conservée rédigée immédiatement après son retour et qui évoque le voyage ; cf. lettre de Solger à Hain du 4 novembre 1802 : "Hier hast Du einen vollständigen Bericht von dem Ende unserer Reise. Wie es mir in Paris gefallen hat, weißt Du ja. Wenn Du aber, wie ich hörte, aus meinen Briefen geschlossen hast, daß ich ganz von Paris eingenommen sei, u[nd] immer da zu bleiben wünschte, so hat Dich vielleicht irgendwo ein zu starker Ausdruck getäuscht. Was aber doch für Gerüchte gehen ! In Halle hat man Kander erzählt, Gott weiß aus welcher Nachricht, ich habe mich in Paris gar nicht gefallen, u[nd] dort die entsetzlichste lange Weile gehabt. In Gottes Namen ! Ich wünschte nur, daß sich alle meine Landsleute, die nach Paris gehn, so vortrefflich dort unterhalten wie ich." (cf. annexes).

<sup>50</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 26 octobre 1812 : "Hierdurch belebt sich wieder in mir die Sehnsucht nach den Pariser Schätzen, die mir gewiß in jener Zeit meines dortigen Aufenthalts auch von großem Nutzen gewesen, aber wozu ich doch damals nicht gehörig vorbereitet war." (cf. *NS*, vol. 1, p. 244). Sur ce point, cf. aussi Baillet, Tusson, 2002, notamment p. 145–148.

<sup>51</sup> Cf. **1.2**.

<sup>52</sup> En dehors du Musée des Monuments Français, dont l'élaboration par Alexandre Lenoir était alors loin d'être achevée (cf. *NS*, vol. 1, p. 71–75).

<sup>53</sup> Cf. notamment *NS*, vol. 1, p. 239–240.

avait refusé de faire la cour à ses professeurs à l'Université<sup>54</sup>, se trouve plongé dans le beau monde des salons parisiens<sup>55</sup>. Cette confrontation à une forme de socialité qui ne correspond pas à son idéal de culture et de profondeur intellectuelle préfigure dans une certaine mesure dès 1802 un point de rupture avec certains des milieux qu'il sera amené à fréquenter au cours de sa vie professionnelle ultérieure<sup>56</sup>.

La fonction de formation du voyage en France, si nous n'en trouvons aucune formulation tout à fait explicite sous la plume de Solger parmi les documents dont nous disposons, nous semble cependant implicitement avouée, ne serait-ce que du fait qu'à son retour, Solger prend un poste dans l'administration prussienne avec, initialement, la ferme intention de se consacrer à la tâche qui lui revient<sup>57</sup>, affirmation pragmatique de ce que la période de sa formation, la *Bildung*, a atteint son terme.

#### 2.1.1.4. Berlin (1803–1805)

Mais après un moment d'enthousiasme professionnel dû à son changement de situation et à ses débuts dans la vie active<sup>58</sup>, Solger se ravise durant l'hiver 1802–1803, lorsqu'il fait au quotidien l'épreuve de l'administration prussienne<sup>59</sup>, dont il n'est de surcroît qu'un minime pion sur l'échiquier<sup>60</sup>, si bien que finalement,

---

<sup>54</sup> Cf. notamment la lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801 (cf. Henckmann, 1978, p. 65).

<sup>55</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 75–77.

<sup>56</sup> Le léger agacement du jeune Solger dans les salons parisiens nous semble ainsi annoncer déjà une problématique sociale qui prendra toute son ampleur à partir de 1813 (cf. **2.2.4** et **2.3.2** sur ce point).

<sup>57</sup> Cf. lettre de Solger à Hain du 4 novembre 1802 (cf. annexes).

<sup>58</sup> Contrairement à ce que suggère Solger dans sa lettre à Hain du mois de novembre 1802, les *Nachgelassene Schriften* s'attachent à donner l'image d'un Solger dont la formation, lorsqu'il arrive à Berlin fin 1802–début 1803, est loin d'être achevée (cf. *NS*, vol. 1, p. 84), et le fait de ne présenter de la main de Solger, pour les années 1803–1805, que des notes de lecture ou extraits de journaux, contribue à accentuer cette tendance (cf. *NS*, vol. 1, p. 84–140).

<sup>59</sup> Cf. lettre de Solger à Hain du 15 mars 1803: "Von meinen eigenen Beschäftigungen läßt sich noch nicht viel sagen. Sie werden erst ordentlich eingerichtet werden, wenn ich bei der Kammer arbeite u[nd] weiß wieviel Zeit ich übrig habe. Den Anfang werde ich im philosophischen Studium machen. Bisher habe ich viel aus der fremden Literatur gelesen. Denke Dir, die Kammer ist so langsam, daß ich noch nicht angestellt bin, wiewohl ich mich seit langer Zeit gemeldet habe. Es ist immer unangenehm, u[nd] würde es noch mehr sein, wenn nicht meine Bekannten bei der Kammer mich mit ihren eigenen Beispielen u[nd] dem allgemeinen Schicksal trösten könnten." (cf. annexes).

<sup>60</sup> On trouve dans les *Lebenserinnerungen und Briefwechsel* de Raumer, notamment dans les p. 46–102 du premier volume, des descriptions particulièrement vivantes de ses premières années dans l'administration qui rappellent l'expérience de Solger telle que celui-ci la décrit dans sa lettre à Hain du 15 mars 1803.

tant qu'il travaillera dans l'administration, son activité professionnelle n'aura jamais véritablement d'emprise sur son activité intellectuelle.

Dès le mois de mai 1803, Solger retrouve un rythme de vie proche de celui de ses études, et s'en dit tout à fait satisfait :

Quant à ma modeste personne, eh bien je peux t'assurer que je ne manque de rien non plus.<sup>61</sup>

### **Retrouvailles avec le *Freitag***

Car ce qui comble Solger, à en croire sa lettre à Hain du mois de mai 1803, c'est d'abord ses retrouvailles avec le *Freitag* : il vit à Berlin parmi ses amis. A cette période, il habite en colocation avec Krause, et fréquente ceux de ses amis de Halle qui se trouvent à Berlin, comme lui en poste dans l'administration et plus ou moins comblés professionnellement<sup>62</sup>, entre autres Hagen, Toll, et Raumer qui s'est joint au groupe. Cette vie en communauté avec d'autres membres du *Freitag* constitue une expérience qui marque profondément Solger, non seulement en tant qu'événement social, mais également en tant que moment intellectuel, au point que Solger considère cette relation à ses amis comme une pierre d'angle de son activité intellectuelle<sup>63</sup>.

Les jeunes gens se retrouvent à Berlin, comme à Halle, pour étudier et traduire ensemble<sup>64</sup> : les préoccupations communes au groupe prennent, à côté des études que poursuit Solger, une importance croissante dans ses activités intellectuelles.

### **Principales activités intellectuelles**

Bien qu'il arrive que Solger se pique de curiosité pour des sujets inattendus<sup>65</sup>, nous pouvons discerner quelques grandes lignes dans les thèmes qui l'intéressent dans cette première période berlinoise.

Tout d'abord, son intérêt pour les belles-lettres de manière générale domine

---

<sup>61</sup> Cf. lettre de Solger à Hain du 15 mars 1803 : "Um nun auf meine werthe Person zu kommen, so kann ich Dich versichern, daß es mir hier gleichfalls an nichts mangelt." (cf. annexes).

<sup>62</sup> Cf. par exemple dans la lettre de Solger à Hain du 24 mai 1803 : "Ich denke nun schnell hinter einander wohl viel abzumachen, u[nd] nach meinen Kräften unausgesetzt zu meinen Plänen zu arbeiten, worin mich hoffentlich die Amtsgeschäfte nicht allzusehr werden stören können."

<sup>63</sup> Cf. notamment *NS*, vol. 1, p. 142–149.

<sup>64</sup> Cf. par exemple la lettre de Solger à Hain du 24 mai 1803 : "Uebrigens beschäftige ich mich aufs eifrigste mit dem ehrwürdigen u[nd] mir täglich heiliger werdenden Dante, den ich mit mehreren Commentaren sehr gewissenhaft durchgehe, u[nd] nachher mit Krause u[nd] Hagen lese." (cf. annexes).

<sup>65</sup> La physique par exemple ; cf. lettre à Hain du 24 mai 1803.

l'ensemble de sa correspondance de l'époque<sup>66</sup> : c'est en 1804 que paraît anonymement sa traduction de l'*Oedipe-Roi* de Sophocle.

Le second point fort, à partir de 1803, c'est la philosophie, qui gagne alors en importance. Solger reprend ses études philosophiques ; il suit notamment les cours de Fichte sur la *Doctrine de la science*<sup>67</sup>, et poursuit ses lectures dans ce domaine<sup>68</sup>.

D'une manière plus générale, l'intérêt croissant de Solger pour ses études, et son intérêt proportionnellement décroissant pour son activité professionnelle le poussent à démissionner en 1806<sup>69</sup>. Sans doute la publication d'*Oedipe Roi* et son succès d'estime ont-ils également commencé à concrétiser aux yeux de Solger l'éventualité d'une reconnaissance publique de ses compétences intellectuelles et à lui donner envie de donner une forme achevée à ses travaux<sup>70</sup>. Ce tournant professionnel, qui constitue une rupture majeure dans la biographie intellectuelle de Solger, ouvre sur une période de transition de deux ans, dont nous ne savons pas grand chose.

#### 2.1.1.5. Encore Berlin (1806–1808)

Pour gagner sa vie, après sa démission, Solger se consacre à l'enseignement privé. Il n'est cependant pas vraiment possible de déterminer avec précision la nature de ses activités pendant ces deux ans, notamment parce que de nombreux événements, propres à la biographie de Solger ou liés à l'actualité politique, en ont perturbé la régularité. Nous pouvons cependant, pour ces deux années, retracer approximativement la chronologie suivante.

A l'été 1806, Solger séjourne à Schwedt chez son frère<sup>71</sup>, avant de revenir à Berlin, où il retrouve ses amis. En 1807, Solger travaille particulièrement dans les domaines de la philosophie<sup>72</sup> et la philologie, mais c'est également l'année où il souffre d'une

---

<sup>66</sup> Particulièrement en tout cas la correspondance encore conservée actuellement. Nous rattachons à ce domaine des lettres les diverses activités philologiques auxquelles se livre Solger, et notamment ses travaux sur Sophocle, qui occupent non seulement une part importante de son temps et de son énergie, mais également une place non négligeable dans sa correspondance avec Voß (cf. **3.1.1**).

<sup>67</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 131 et 134 ; ainsi que Henckmann, 1978, p. 55–56.

<sup>68</sup> Il est également possible que Solger ait assisté, durant cette période, aux cours de Schlegel sur la belle littérature et les beaux-arts (*Vorlesungen über schöne Litteratur und Kunst*) ; cf. Schulz, 1989, vol. 7/1, p. 263.

<sup>69</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 139–140 : “Da sich Solger jetzt immer eifriger seinen Studien hingab, diese sich auch immer mehr ausbreiteten und mannigfaltiger wurden, so nahm er jetzt wirklich seinen Abschied von der Kammer, um sich ganz der Gelehrsamkeit widmen zu können.” Hagen, et plus tard Raumer (cf. Raumer, 1861, vol. 1, p. 164–169), feront de même.

<sup>70</sup> Les *Nachgelassene Schriften* vont également dans ce sens (cf. *NS*, vol. 1, p. 140).

<sup>71</sup> Cf. lettre à Keßler du 26 août 1806 (cf. annexes).

<sup>72</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 145–146 et 150–151.

grave maladie, dont il mettra longtemps à se rétablir<sup>73</sup>. L'année 1808 est marquée par l'impression, la publication et la diffusion de la traduction des tragédies de Sophocle<sup>74</sup>, Solger se consacre aux mêmes activités intellectuelles que précédemment (philosophie, philologie, et importance naissante de la mythologie)<sup>75</sup>, mais il souffre encore des suites de sa maladie, qui ralentit alors considérablement (quoique temporairement) sa cadence de travail. Durant cette période, il donne des cours à titre privé<sup>76</sup>.

C'est également en 1808, avec la publication de la traduction de Sophocle, que Solger commence à envisager sa carrière universitaire, puisque c'est fort de cette publication qu'il commence à chercher un poste, qu'il reçoit des propositions (notamment à l'Université de Iéna), et que lui est délivré son titre de docteur<sup>77</sup>. A ce moment où s'ouvre la possibilité d'une carrière universitaire, s'achève la période de formation, pour laisser la place à une période de travaux personnels<sup>78</sup>.

Avant de voir comment Solger, devenu professeur à l'Université, va envisager sa carrière et comment les éléments que nous avons déjà évoqués vont se tisser ensemble, nous voudrions revenir plus précisément sur les deux éléments qui seront au cœur de cet écheveau : d'une part, la nature de la culture acquise par Solger (son contenu), et de l'autre, les réseaux sociaux qui se sont organisés autour de lui.

### 2.1.2. La culture acquise par Solger

Pour dresser un tableau de la culture acquise par Solger au cours de ces neuf années de formation, il est donc nécessaire de compléter les renseignements fournis par la biographie de Solger tels que les cours qu'il a suivis, en recourant à ses notes de lecture<sup>79</sup> et, dans une moindre mesure, à sa correspondance. Sans suivre très exactement l'évolution chronologique sur la période, nous serons cependant amenés à mettre en évidence différentes étapes en fonction des domaines concernés.

Nous présenterons d'abord les sphères de compétence délimitées par les matières étudiées par Solger à l'université de Halle (droit et philologie classique) avant de

---

<sup>73</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 155.

<sup>74</sup> Cf. en particulier la lettre de Solger à Goethe du 6 juin 1808 (cf. annexes).

<sup>75</sup> Solger devient même collaborateur de la *Jenaer Literatur Zeitung*; cf. lettre de Solger à Abeken du premier mai 1808 (cf. annexes).

<sup>76</sup> Sur l'activité de *Privatdozent* à Berlin entre 1800 et 1808, cf. Schulz, 1989, 7/1, p. 263–264.

<sup>77</sup> Cf. les lettres de Eichstädt et de Griesbach à Solger des mois de juin et juillet 1808 (cf. annexes).

<sup>78</sup> On peut ainsi considérer que c'est alors qu'émerge une figure intellectuelle, une *geistige Gestalt*, pour reprendre les termes de W. Henckmann (cf. Henckmann, 1974).

<sup>79</sup> Telles qu'on les trouve dans les *Nachgelassene Schriften* d'une part, dans le corpus manuscrit actuellement conservé d'autre part. Sur ce point, cf. aussi **1.2.2.2**.

revenir sur son centre d'intérêt le plus important de l'époque (les belles-lettres) et de préciser, pour finir, comment l'on peut définir l'horizon philosophique qui commence à s'esquisser entre 1799 et 1808.

### 2.1.2.1. Matières étudiées à l'Université de Halle

#### Le droit

En ce qui concerne ses études de droit, on peut déterminer avec précision quels cours Solger a suivis, puisque son diplôme de fin d'études le stipule explicitement<sup>80</sup>. La dimension technique de cette matière semble ne lui avoir apporté que peu de satisfaction intellectuelle<sup>81</sup>.

A Iéna en revanche, Solger fait connaissance avec Paul Johann Anselm Feuerbach<sup>82</sup>, dont il avait déjà – au moins – entendu parler dans les recensions de ses ouvrages qu'il avait lues<sup>83</sup> (à défaut d'avoir lu lui-même les ouvrages). Il semble avoir alors rencontré en la personne de Feuerbach un interlocuteur valorisant pour sa culture juridique<sup>84</sup>.

Cependant, il n'est pas possible de déterminer avec précision quelle a été la nature de leurs relations après cette première rencontre, ni ce que Solger a pu tirer précisément de ses lectures feuerbachiennes.

On en est réduit au même type de conclusions pour la plupart de ses lectures, puisqu'on ne trouve dans ses notes portant sur le droit que très peu de notes

---

<sup>80</sup> Cf. Fricke, p. 24–25: “Das Dekanatszeugnis der Universität Halle vom 14. April 1802 bezeugt ihm, daß er mit “rühmlichem Fleiß Collegia gehört habe”, und zwar: Criminalrecht und Anthropologische Charakteristik beim Geh. Justizrat und Ordinarius Prof. Klein, Kirchenrecht und Staatsrecht des Deutschen Reiches bei Prof. jur. Koenig, Preußisches Landrecht bei Prof. jur. Dubelow, Rechtsgeschichte, Zivilrecht, Lehnsrecht und Wechselrecht bei prof. jur. Reichshelm, Alte Geschichte bei Prof. Wolf, Physik bei Prof. Gilbert, Naturrecht bei Prof. Hofbauer, Geschichte des Deutschen Reiches bei Prof. Vertytel, Kameralwissenschaft bei Prof. Boß”. Il ajoute: “Abgesehen von dem starken geschichtlichen Interesse besagen die Vorlesungen nichts, was über den Rahmen der üblichen Juristenausbildung hinausgeht.”

<sup>81</sup> Cf. notamment la note d'août 1800 (*in*: Journal de l'été 1800): “Endlich bin ich Gottlob mit meinem schweren Civilrechte fertig, kann ich wohl sagen [...]” (cf. annexes).

<sup>82</sup> Cf. index biographique et Henckmann, 1978, p. 67, note 55.

<sup>83</sup> Cf. notes de février–août 1800, pp. 4, 5 et 18 du manuscrit original (cf. annexes).

<sup>84</sup> Cf. lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801: “Ich habe Feuerbachs Bekanntschaft gemacht, durch Schlosser, der sein Landsmann ist, u[nd] werde ihn öfters besuchen. Sein Äußeres ist nicht einnehmend. Er ist ein kleiner, schwindsüchtig scheinender Kerl, u[nd] sieht aus, wie ein Schneidergeselle. Aber auch in seinen Gesprächen bewährt sich der helle Kopf. Wir sprachen auch viel von den hallischen. Er achtet Klein für nichts, hat aber keinen Groll gegen ihn, u[nd] sich durch Kleinschred förmlich mit ihm versöhnt.” (cf. Henckmann, 1978, p. 78). Sur les relations tendues entre Klein et Feuerbach, cf. aussi Raumer, 1861, vol. 1, p. 33.

personnelles, mais en revanche une quantité importante de références à des recensions, le plus souvent lapidaires, indiquant seulement les références de l'ouvrage, les références de la recension, et si celle-ci est favorable ou non à l'ouvrage. Les ouvrages ainsi comptabilisés recouvrent des domaines du droit très variés : certains sont plutôt historiques<sup>85</sup>, d'autres sont de simples compilations, répertoires ou encyclopédies<sup>86</sup>, d'autres encore des ouvrages spécialisés divers<sup>87</sup>, ou bien, enfin, des ouvrages plus philosophiques<sup>88</sup>.

Ce dernier point mérite que l'on s'y arrête, car s'il y a une tendance qu'il est possible de repérer dans les études juridiques de Solger, c'est bien son intérêt pour une approche philosophique du droit. On en trouve d'une part, des traces en date de novembre 1800 dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>89</sup>, et d'autre part, dans une très longue note de lecture de février 1800 sur le traité de Hoffbauer sur le droit naturel<sup>90</sup>.

Sans revenir sur l'exactitude juridique ou sur les modalités de la méthode à laquelle il a recours dans ce travail de prise de notes, indiquons seulement que Solger relève (pour l'essentiel) d'une part, des définitions de concepts, d'autre part, des démonstrations ou bribes d'argumentation, qu'il lui arrive occasionnellement de commenter entre crochets. Ces commentaires personnels portent alors sur la pertinence de la définition (notamment sur le rapport entre définition usuelle et définition technique, juridique ou philosophique) et consistent, d'une manière générale, en un travail approfondi sur les concepts qu'il reprend chez Hoffbauer<sup>91</sup>. Ce

---

<sup>85</sup> Cf. notes de lecture de février–août 1800, p. 2, et de juillet 1800, p. 30 du même ms (cf. annexes).

<sup>86</sup> Cf. notes de février–août 1800, pp. 36, 37 et 38 du ms (cf. annexes).

<sup>87</sup> Cf. notes de février–août 1800, pp. 2, 4, 17 et 18 du ms par exemple (cf. annexes).

<sup>88</sup> Cf. note de février–août 1800, p. 22 du ms (cf. annexes).

<sup>89</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 12–13 : “Wie sehr wünschte ich ein Mann zu werden, der einige neue Aufklärung in den Ideen über Recht und Staat geben könnte, und damit eine nicht gewöhnliche humanistische Bildung verbände.”

<sup>90</sup> Cf. notes de lecture de février–août 1800 : “Auszug um Hoffbauers Abhandlung über das Naturrecht. Analytischer Versuch über den Begriff des Rechts.”, p. 6–17 du ms. Les notes se concluent par l'indication : “Fortsetzung folgt” (cf. annexes).

<sup>91</sup> Cf. notes de février–août 1800, notamment pp. 7 (“[Ich weiß nicht, ob man so sagen kann, der Begriff sei auf eine philosophische Art, oder vielmehr, aus dem Sprachgebrauche entwickelt worden.]”), 9 (“[Ich halte die Definition des Verfassers für richtig. Aber ich glaube nicht, daß man auf diesem Wege Definitionen suchen sollte, weil der Sprachgebrauch leicht irre führt.[. . .]”), 10 (“[Auch diese Erklärung ist aus der Erfahrung u[nd] dem Sprachgebrauch abstrahirt]”), 12–13 (“[Auf diese Weise ist allerdings der Unterschied von Zwangs- u[nd] Gewissensverbindlichkeiten richtig u[nd] genau bestimmt, aber ob davon der wirkliche erste Grund angegeben sei, daran zweifle ich noch. Allerdings muß der Grund beider Arten im Sittengesetze gesucht werden. Aber auf welche Art sie sich daraus theilen, das scheint hier nicht auseinandergesetzt zu sein [. . .].”), 15 et 16 (“[Offenbar hat sich

travail témoigne de la dimension plus spécifiquement théorique des travaux personnels de Solger dans le domaine du droit.

Par ailleurs, on retrouve ses réflexions juridiques dans certaines de ses observations de mœurs : nous songeons là de manière emblématique à ses notes de voyage en France<sup>92</sup>, et plus particulièrement au procès auquel il assiste à Strasbourg, et qu'il décrit ainsi à Abeken :

Le hasard nous a gratifiés de toutes sortes de curiosités au cours de notre séjour ici : entre autres choses – et pas la moins négligeable – le procès et l'exécution d'un assassin. Nous étions au tribunal criminel pour assister au procès, ce qui ne manquait pas d'intérêt pour des juristes comme nous, dans la mesure où nous avons pu nous y familiariser avec la nouvelle organisation des tribunaux français. Et puis, l'affaire était tellement compliquée, et elle accaparait tellement notre attention que nous pouvions passer deux jours d'affilée au tribunal, depuis huit heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Nous tenions beaucoup à voir l'exécution, parce que nous ne connaissions pas encore la guillotine. C'est vraisemblablement la mort la plus douce qui soit.<sup>93</sup>

Ces différents éléments constituent l'essentiel de ce dont nous disposons pour évaluer les termes et l'importance de la culture juridique de Solger, notamment par rapport à sa vision du monde au sens large.<sup>94</sup>

### La philologie classique

Dès ses années de lycée, et sous l'influence des enseignants du *Graues Kloster*<sup>95</sup>, Solger avait commencé à s'intéresser à la philologie classique bien plus que ses études ne le nécessitaient. A Halle, il suit les cours de Fr. A. Wolf sans y être davantage contraint<sup>96</sup>. C'est de là qu'il tire les bases de sa culture philologique (notamment

---

der Verfasser durch die Analogie der theoretischen Vernunft auf diesen Abweg leiten lassen [...]”).

<sup>92</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 35, 40, 42–43 et 148.

<sup>93</sup> Lettre de Solger à Abeken du 30 juin 1802 (cf. annexes) : “Der Zufall brachte uns zu Gunsten noch allerlei Merkwürdigkeiten hier zusammen. Nicht die kleinste darunter war der Prozeß u[nd] die Hinrichtung eines Mörders. Jenen machten wir in dem Kriminaltribunal bei, welches hier uns als Juristen besonders interessant war, weil wir dabei so ziemlich die neue französische Gerichtsverfassung kennen lernten. Und außerdem war die Sache verwickelt, u[nd] fesselte unsere Aufmerksamkeit so sehr, daß wir 2 Tage von des Morgens um 8 bis des Abends um 9 auf dem Tribunal zubringen konnten. Die Hinrichtung war uns wichtig, weil wir die Guillotine noch nicht kannten. Wahrscheinlich ist dies die leichteste Todesart.”. Sur ce point et son interprétation, cf. aussi Baillot, Tusson, 2002, p. 139–140.

<sup>94</sup> La déperdition d'information entre ce dont nous disposons sous forme écrite et ce que Solger a pu tirer du contact avec ses amis nous semble relativement minime, dans la mesure où tous les textes dont nous disposons suggèrent que les réunions d'amis auxquelles il assistait n'évoquaient que très épisodiquement les questions juridiques.

<sup>95</sup> Sur ce point, cf. notamment Fricke, 1972, p. 20–23.

<sup>96</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIV et Fricke, 1972, p. 25–26.

sur les dramaturges grecs), mais aussi des discussions, au sein du *Freitag*, sur des thèmes proches. A l'époque où il est à Halle<sup>97</sup>, Solger manifeste cependant déjà son attention aux questions de restitution du grec, notamment au regard de la qualité d'imitation. C'est ce type d'informations qu'il retient le plus souvent des recensions qu'il lit<sup>98</sup>.

C'est à partir de son séjour à Iéna, c'est-à-dire au moment où il fréquente la société grecque (*griechische Gesellschaft*) de Voß que la méthode philologique prend une importance décisive, et plus encore à partir de 1803, moment où il commence à traduire *Oedipe Roi* de Sophocle<sup>99</sup>, puisque cette traduction constitue un point d'aboutissement dans sa formation philologique.

Ses maîtres en matière d'établissement du texte – Solger les évoque dans la lettre à Voß qui accompagne l'exemplaire d'*Oedipe Roi* qui lui est destiné<sup>100</sup> – ce sont Hermann et Erfurdt<sup>101</sup>, mais surtout Brunck<sup>102</sup>, ainsi que Fr. A. Wolf<sup>103</sup>, et

---

<sup>97</sup> Bien qu'il n'aie pas encore de lecture vraiment personnelle des œuvres de ce domaine. Ainsi ses notes de lecture consistent-elles principalement en références de recensions; cf. notes de lecture de février–août 1800, pp. 6, 17, 30, 33–34, 35, 36 et 38 du ms (cf. annexes).

<sup>98</sup> Cf. notes de lecture de juillet–août 1800, pp. 33 à 36, et 38, du ms (cf. annexes). Sur l'importance de cette thématique dans ses œuvres esthétiques ultérieures, cf. **1.1.1.2**.

<sup>99</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 6 juillet 1803 (cf. annexes). En 1801, c'est d'un travail sur Eschyle qu'il était question (cf. Henckmann, 1978, p. 70) – une tâche que reprendra H. Voß quelques années plus tard.

<sup>100</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804 (cf. annexes). Il s'agit de la seule et unique lettre de Solger à Voß dont nous disposons (cf. **3.1.1**).

<sup>101</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 5 mars 1804: “Zum Theil aber ist einiges nicht ganz deutlich, manches mir durch Herrmann zweifelhaft gemacht worden, worüber ich noch nicht ganz entschieden bin.” Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXIX: “Die Verdienste neuerer Kritiker, besonders Herrmanns und Erfurds, um diesen Dichter, erkenne ich vollkommen an. Manche ihrer Meinungen sind aber immer noch zu sehr in der Untersuchung selbst begriffen, als daß ich ihnen überall hätte folgen können, und wenn ich öfters von ihnen abgewichen bin, ja ihnen wohl zu widersprechen gewagt habe, so möge man es darauf schieben, daß sie bei mir wenigstens noch nicht vollkommene Ueberzeugung bewirkt hatten.”. Cette partie du texte ne figure pas dans les *NS*, vol. 2.

<sup>102</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804: “Daher kam ich zum Entschluß, mich in diesem Versmaß ganz streng am Brunck zu halten, sollte ich auch mit diesem nicht immer ganz übereinstimmen können.” (cf. annexes); cf. aussi *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXIX: “Was den griechischen Text betrifft, so habe ich mich veranlaßt gefunden, die Bruncksche Ausgabe als meine Norm anzunehmen, ohne jedoch die älteren Lesarten und die neueren kritischen Arbeiten aus den Augen zu verlieren.”

<sup>103</sup> Pour ne donner qu'un exemple, cf. la lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804: “Die [Korrektur] zu V. 606 ist von Wolf, u[nd] meiner Meinung nach vortrefflich.” (cf. annexes).

Spalding<sup>104</sup>, lui aussi ancien maître de Solger<sup>105</sup>. Voß (le père) fait également figure de référence, notamment dans le préambule à la traduction de Sophocle; à tout le moins Solger connaissait-il son Homère<sup>106</sup>, ainsi que les principes théoriques et techniques dont se réclame cette traduction<sup>107</sup>.

A partir du moment où Solger traduit Sophocle, on voit émerger dans sa correspondance, et plus particulièrement dans ses échanges avec Voß<sup>108</sup>, des traces de sa compétence technique que son préambule à la traduction de Sophocle met en évidence de manière plus systématique du fait de son enjeu introductif et quasi pédagogique<sup>109</sup>.

Sans prétendre ainsi rendre compte de la totalité des aspects de la culture philologique de Solger, nous pouvons cependant souligner ceux d'entre eux qui paraissent avoir joué un rôle indubitablement déterminant. Soulignons d'abord son attachement à une culture classique à la fois grecque et latine<sup>110</sup>; soulignons encore, parmi les points déjà évoqués, son attachement aux questions rejoignant de près ou

---

<sup>104</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804: "Die Korrektur zu V. 341 ist von Spalding, aber ich sehe jetzt doch ein, daß sie lieber wieder aufgehoben werden sollte." (cf. annexes). Solger semble avoir continué de fréquenter Spalding dans ses années berlinoises de la période 1803–1808 (cf. notamment lettres de Solger à Abeken des premier mai et 4 décembre 1808, *in*: annexes); c'est à lui qu'est dédiée la traduction de Sophocle.

<sup>105</sup> Durant ses années de lycée, cf. Fricke, 1972, p. 22–23.

<sup>106</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 97 et *Sophokles-Übersetzung*, p. XLIX (*NS*, vol. 2, p. 490): "Viele treffliche, unserer Sprache ganz neue und ihr bei tieferer Ansicht doch natürliche Wendungen, zum Beispiel, deren sich Voß im Homer und anderen Werken dieser Art bedient hat, würden in einem deutschen Sophokles sehr am unrechten Orte seyn; dagegen müssen in diesem neue Kühnheiten vorkommen, welche jener bewundernswürdige Meister der Übersetzungskunst der Natur seiner Vorbilder nach vielleicht nie hat wagen können."

<sup>107</sup> Cf. *Sophokles-Übersetzung*, p. LXXXI: "Dennoch ist es immer ein sehr schätzenswerther und wesentlicher Vorzug, der die deutsche Sprache vor allen übrigen neueren auszeichnet, daß ihre Sylben wirklich ein regelmäßiges, fest stehendes und bedeutungsvolles Verhältniß gegen einander haben; und wie wichtig das sei, haben wir gesehen, da die Erfindung der wahren, hierauf beruhenden Kunst durch Voß auf immer einen bedeutenden Abschnitt in der Geschichte der deutschen Gelehrsamkeit und Literatur bezeichnen wird."

<sup>108</sup> Mais aussi, de manière moins technique, dans la correspondance avec Abeken; cf. par exemple la lettre de Solger à Abeken du premier mai 1808 (cf. annexes).

<sup>109</sup> Sur ce point, cf. **1.1.1**.

<sup>110</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 133: "Das Beste ist ohne Zweifel, mit gründlichem Treiben des Lateinischen und Griechischen anzufangen. Keines von beiden ist ohne das andere, nach meiner Meinung. Latein muß man gründlich wissen, theils weil es die Urformen der Grammatik am bestimmtesten ausgebildet enthält, theils weil alle guten Commentare zu griechischen Werken lateinisch sind, und endlich, weil beide Sprachen durchaus parallelisiert werden müssen und sich wechselseitig erläutern."

de loin celle de la traduction<sup>111</sup>, ou encore sa connaissance d'Eschyle<sup>112</sup>, ainsi que, d'une manière plus générale, des grands auteurs grecs<sup>113</sup>.

Enfin, l'étude de Platon fait partie des principaux travaux philologiques auxquels s'est consacré Solger durant ses années de formation. Nous disposons, pour reconstituer l'ensemble de sa culture platonicienne, d'informations diverses : nous savons qu'il a lu le *Ménon* en juillet 1800<sup>114</sup>, qu'il poursuit ses études platoniciennes<sup>115</sup>, et qu'il suit de près la traduction de Platon par (Schlegel et) Schleiermacher<sup>116</sup>. Mais l'information la plus importante, c'est sans doute que, dès décembre 1808, il en a tout lu dans la langue originale :

Mes principaux travaux, c'est Platon, que je vais bientôt, pour cette fois, avoir terminé, dont je puis dire que je l'ai travaillé avec toute la rigueur et l'attention philologiques et philosophiques possibles [...].<sup>117</sup>

Pour ce type d'études, la participation active des amis, que ce soient ceux de Iéna ou ceux de Halle (retrouvés ensuite à Berlin) a joué un rôle de taille. Cependant, dans ce contexte, elles ressortissent en fait à un domaine plus vaste, et qui est en tant que tel le domaine de prédilection de Solger, autant que du *Freitag* : la littérature dans son sens le plus général.

#### 2.1.2.2. Belles-lettres et beaux-arts

Contrairement aux deux domaines que nous venons d'évoquer (le droit et la philologie classique), nous disposons, pour les belles-lettres (et dans une moindre mesure les beaux-arts), de nombreuses indications personnelles de la main de Solger, et en particulier de notes de lecture.

<sup>111</sup> Sur ce point, cf. encore *NS*, vol. 1, pp. 12 et 94.

<sup>112</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 70 ; *NS*, vol. 1, pp. 94, 139 et 160, ainsi que la correspondance avec Voß.

<sup>113</sup> Cf. par exemple sa correspondance avec Raumer, et plus particulièrement *NS*, vol. 1, p. 133.

<sup>114</sup> Cf. notes de lecture de février–août 1800, p. 29 du ms (cf. annexes).

<sup>115</sup> Il en conseille la lecture avec des arguments de lecteur attentif et familier dans *NS*, vol. 1, p. 150–151.

<sup>116</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 97 ainsi que l'allusion de Voß (sans doute réponse à une question de Solger) dans sa lettre à Solger du 15 mai 1804, et surtout *NS*, vol. 1, p. 161 (cf. également annexes, lettre de Solger à Abeken du 4 décembre 1808 : “Schleiermacher arbeitet jetzt sehr langsam am Platon, welches mir unangenehm ist, da ich sehr wünsche, ihn auch für die Schriften zu benutzen, die er noch nicht übersetzt hat. Seine Einleitungen haben mir Studium und Verständniß außerordentlich erleichtert, wiewohl ich gestehen muß, daß ich sie nicht überall unbedingt billigen kann.”).

<sup>117</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 4 décembre 1808 : “Meine Hauptarbeiten sind der Platon, den ich nun wohl bald für diesmal beendet, u[nd], ich kann sagen, philologisch und philosophisch mit aller mir möglichen Strenge und Aufmerksamkeit durchgearbeitet habe [...]” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 157).

Nous avons compris ce domaine comme un champ assez vaste dont nous voudrions présenter de manière aussi systématique que possible les principaux aspects ; ainsi, si la littérature allemande de son temps représente l'essentiel des notes prises par Solger, celles-ci peuvent également concerner l'histoire de la littérature étrangère et, de manière plus lacunaire, les beaux-arts. Nous présenterons chacun de ces aspects séparément, étant bien entendu que la frontière qui les sépare est parfois flottante.

### **La littérature étrangère**

Sans qu'il soit possible de toujours le discerner sans ambiguïté, nous avons pu remarquer que les lectures faites par Solger dans des littératures étrangères étaient tantôt en traduction, tantôt en langue originale. C'est-à-dire qu'il connaissait (suffisamment bien pour pouvoir les lire) un certain nombre de langues : l'anglais, l'italien, l'espagnol<sup>118</sup> ; langues auxquelles il faut ajouter le français<sup>119</sup>. La lecture de littérature étrangère constitue, entre 1799 et 1808, l'une de ses principales activités<sup>120</sup>.

Prenons pour commencer les textes qu'il lit en langue originale puisque, moins que les auteurs ou les ouvrages qu'il lit et qui sont ceux que fréquentaient également ses contemporains, il est remarquable qu'il les ait lus, précisément, dans le texte.

Dans le domaine hispanique, les compétences linguistiques de Solger semblent avoir été beaucoup moins embryonnaires que ce que suggèrent les *Nachgelassene Schriften*, en tout cas à partir de 1803<sup>121</sup>. A cette période, il lit et étudie Cervantes ; nous ne savons pas avec exactitude à quels autres auteurs hispanophones il s'intéresse dans le même temps.

---

<sup>118</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIV : “[...] wie er im Englischen und Italienischen sich eine nicht gewöhnliche Fertigkeit erwarb, Spanisch zu lernen anfang [...]”.

<sup>119</sup> Certaines notes de lecture portent sur des ouvrages en français (cf. annexes). Cf. aussi lettre à Abeken du 30 juin 1802 et, bien plus tard, le récit de la visite de Victor Cousin (lettre de Solger à Tieck du 4 octobre 1817, *in*: Matenko, 1933, p. 376). Bien qu'il ne manifeste jamais de grand enthousiasme à l'endroit de la langue française, du moins ne semble-t-il pas lui vouer une aversion comparable à celle de Schleiermacher et Brinckmann durant leurs années de jeunesse.

<sup>120</sup> C' est en tout cas un fait avéré pour la période qui suit immédiatement l'arrivée de Solger à Berlin. Cf. lettre de Solger à Hain du 15 mars 1803 : “ Bisher habe ich viel aus der fremden Literatur gelesen.” (cf. annexes)

<sup>121</sup> Cf. lettres à Hain des 15 mars 1803 (“Wirklich tut es mir leid, ihm keinen Beitrag schicken zu können. [...] Vielleicht erbarme ich mich über etwas Spanisches.”) et 24 mai 1803 (“Noch schlage ich mich immer viel den[?] Cervantes herum, den ich aber auch zumindest gänzlich in senioem und sanguinem verwandeln will, theils weil er es selbst in so hohem Grade verdient, theils weil er mir eben so ein Schlüssel zu sein scheint, wie Boccacio, wegen der ganzen Welt von Wörtern, Manieren, Wendungen, die darin steckt.” et “Wie gesagt, treibe ich auch stark den Cervantes”); cf. annexes.

Pour la littérature italienne, trois grands auteurs dominent l'ensemble de ses études. Il s'agit de Boccace<sup>122</sup>, Arioste<sup>123</sup>, et Dante<sup>124</sup>.

La littérature anglaise que fréquente Solger est quant à elle dominée par Shakespeare, qu'il lit également en langue originale<sup>125</sup>. Mais il s'intéresse aussi beaucoup aux diverses traductions qui en sont réalisées à l'époque par des dramaturges ou des traducteurs tels que Friedrich Schlegel ou Schiller<sup>126</sup>. Solger évoque également,

---

<sup>122</sup> Cf. lettre à Hain du 24 mai 1803 (cf. *supra*) et la longue note de lecture de juillet 1800 (p. 26–27 du journal): “*Il Decamerone del Boccaccio* habe ich eigentlich schon im Mai in Schwedt ganz durchgelesen. Die außerordentliche Mannigfaltigkeit dieser 100 kleinen Romane, die Lieblichkeit der ganzen Umgebung u[nd] Einkleidung machen, daß man ein ganzes Leben voll wechselnder poetischer Begebenheiten zu durchleben glaubt. Ob ich die Wahl des Stoffs immer so unbedingt loben möchte, wie manche thun, weiß ich nicht. [...]” (cf. annexes).

<sup>123</sup> Cf. lettre à Hain du 24 mai 1803: “Ich wollte ihm[?] schon mit einer Uebersetzung aus dem Ariost aufhalten, die ich aufgesucht habe. Aber jetzt seh ich, daß viel daran zu ändern ist, u[nd] dazu habe ich nicht mehr Zeit genug.”, et note de lecture de juillet 1800: “*L’orlando furioso di Ludovico Ariosto* habe ich in diesem Monate glücklich beendigt, nachdem ich beinah 3/4 Jahr mit dem größten Vergnügen daran gelesen hatte.” (cf. annexes)

<sup>124</sup> Cf. lettre à Hain du 24 mai 1803: “Uebrigens beschäftige ich mich aufs eifrigste mit dem ehrwürdigen u[nd] mir täglich heiliger werdenden Dante, den ich mit mehreren Commentaren sehr gewissenhaft durchgehe, u[nd] nachher mit Krause u[nd] Hagen lese.” (cf. annexes); ainsi que *NS*, vol. 1, pp. 116 (lettre à son frère du 5 octobre 1803): “Ich lese ununterbrochen am Dante, mit drei italienischen Commentaren ausgerüstet, und habe nur etwa noch 1/6 davon übrig.”, 122 (“*Schlegels* Darstellung des *Dante* in den Horen ist mangelhaft. Er gibt nur eine oberflächliche Schilderung der verschiedenen Theile der Hölle, läßt sich wenig auf den Geist und Sinn ein, und wo er das thut, nur flach und ohne eigentliche tiefe Ansicht.”, note de lecture de décembre 1803), et 124 (“Mit *Schlegels* Vorlesung über *Dante* bin ich unzufrieden gewesen.”, note de lecture de janvier 1804).

<sup>125</sup> Cf. note de lecture de juillet 1800 (“*Shakespear’s Macbeth* habe ich mit großem Vergnügen gelesen.”), p. 35 du ms (cf. annexes), et la lettre de Solger à son frère du 5 octobre 1803: “Dann lese ich die historischen Stücke des Shakespeare, besonders in Rücksicht auf Grammatik und Sprache” (cf. *NS*, vol. 1, p. 116).

<sup>126</sup> Cf. notes de lecture de juillet 1800: “*Schlegels Uebersetzung des Shakespear*, die ich, so weit sie da ist, im Winter u[nd] Frühling gelesen habe, ist, glaube ich, ein einziges Werk, ein edles, großes, redliches möchte ich sagen, wo der Verfasser einmal herrliche Kunstgrundsätze angemerkt hat, statt, wie an andern Orte [XX], um immer vor der Welt auszukommen, wie herrliche Grundsätze er habe.” (p. 27 du ms; cf. annexes); “*Macbeth, von Schiller bearbeitet*, habe ich in Lauchstädt gesehn. Ich muß gestehn, daß nach meiner Einsicht das Stück durch die Bearbeitung eben nicht gewonnen hat.[...]” (p. 28 du ms et *NS*, vol. 1, p. 7), “*Heinrich IV von Shakespear übersetzt von Schlegel* hat uns einen recht glücklichen Abend gemacht, mit seinem vortrefflichen Falstaff. So sind seitdem nicht minder komische Personen gemalt worden.” (p. 32–33 du ms; cf. annexes). Notons que la correspondance avec Voß (cf. notamment lettre de Voß à Solger du 22 mai 1805) reconstitue à elle seule une très grande partie de cette problématique, mais comme nous ne disposons, à une exception près, que de lettres de Voß à Solger, il n’est pas aisé d’en tirer des conclusions précises sur la position de Solger à cet égard, mais bien davantage sur celle de Voß.

mais de manière bien plus épisodique, sa lecture de *Tristram Shandy*<sup>127</sup>.

C'est toujours en langue originale qu'il entreprend de lire la Bible. Il apprend effectivement, un peu plus tardivement, l'hébreu, afin de se plonger dans différentes parties de la Bible<sup>128</sup>. Et c'est également en langue originale qu'il lit la littérature française, une activité qui semble avoir occupé une bonne partie de son séjour prolongé à Strasbourg de juin 1802<sup>129</sup>.

En traduction cette fois, Solger s'intéresse à la littérature orientale, et notamment persane, en partie par l'intermédiaire de son ami Hain, qui publie différents travaux dans ce domaine à cette période<sup>130</sup>. Il mentionne ainsi à diverses reprises des lectures qui ressortissent à cette zone linguistique et géographique<sup>131</sup>.

Selon les zones linguistiques, les informations dont nous disposons ont un degré de précision très inégal. A tout le moins Solger semble-t-il, pour ces lectures comme pour celles qu'il avait commencées sous l'impulsion de ses études universitaires et para-universitaires, procéder avec rigueur et méthode. En revanche, les quelques bribes que nous pouvons rassembler de ce que devait être sa culture dans le domaine des beaux-arts ne nous permettent ni de reconstituer la méthode avec laquelle il l'aborde, ni d'en donner une idée générale, même vague.

### Beaux-arts et musique

Dans les textes de Solger de cette période, quelle que soit leur nature, il ne se trouve aucun élément qui mette en valeur une véritable pensée des beaux-arts ; tout au plus peut-on trouver, disséminées ici et là, des remarques portant sur tel ou tel type d'art.

---

<sup>127</sup> Cf. note de lecture de juillet 1800 : “*The life and opinions of Tristram Shandy* ist auch in diesem Monate von mir beendigt worden. Diese einzige Laune, dieser unerschöpfliche Witz kann nicht anders, als die vortrefflichste Unterhaltung gewähren. Nur muß ich gestehn, daß ich manches nicht verstanden habe.” (p. 31 du ms ; cf. annexes).

<sup>128</sup> Cf. lettres à Abeken du 1er mai 1808 (“Ich habe auch das Hebräische ordentlich wieder vorgenommen, und angefangen das erste Buch Moses zu lesen” ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 156) et du 4 décembre 1808 (“Dann beschäftigen mich immer noch einige Nebenarbeiten ; auch das Hebräische habe ich fortgesetzt und eine ganze Strecke in die Genesis hineingelesen.” ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 158).

<sup>129</sup> Cf. lettre à Abeken du 30 juin 1802 : “In müßigen Stunden – so nenne ich die, welche mir die Gesellschaft übrig läßt – bringe ich ein Tagebuch in Ordnung, u[nd] habe dabei das beste aus der neuesten französischen Litteratur durchlaufen.” (cf. annexes).

<sup>130</sup> Sur ce point, cf. **2.1.3**.

<sup>131</sup> Cf. lettre de Solger à Hain du 12 février 1802 : “Tausendfachen Dank für die persischen Bücher ; die sollen gewiß benutzt werden, ungeachtet ich jetzt noch nicht angefangen habe [...]” (cf. Henckmann, 1978, p. 70), lettre à Hain du 4 novembre 1802 : “Ueber das orientalische Fach in der Bibliothek könnt Ihr Euch auch am besten durch Briefe unterrichten” (cf. annexes) ; notes de lecture de mars 1800 (p. 21–22 du ms de février–juillet 1800 ; cf. annexes) et de septembre 1800 (p. 10 du ms de juillet–septembre 1800 ; cf. annexes).

Il s'agit alors d'observations qui témoignent davantage de la curiosité esthétique de Solger dans un sens très large que d'une ébauche de réflexion systématique sur l'art.

L'art pour lequel nous disposons d'éléments qui iraient le plus dans le sens d'une tentative de théorisation, c'est l'architecture. Telle que Solger la décrit, lors de son voyage en Suisse et en France, l'architecture fait en effet le plus souvent l'objet d'une interprétation soit religieuse (pour les églises), soit politique (pour les bâtiments publics français notamment)<sup>132</sup>.

Le seul exemple dont nous disposons concernant la façon dont Solger analyse une sculpture, ce sont ses lignes sur l'Apollon du Belvedere, qu'il voit à Paris en 1802; il se livre alors à une description toute winckelmannienne de la statue<sup>133</sup>. Des tableaux qu'il voit, en particulier à Paris, nous ne savons que ce qu'il en écrit en 1812 à Madame de Bassewitz<sup>134</sup>, c'est-à-dire bien peu de choses.

Pour ce qui est de la musique, bien que nous ne disposions pas d'informations complètes, du moins est-il certain qu'elle faisait partie de l'horizon culturel quotidien de Solger, au moins depuis Halle<sup>135</sup>. Lors de son voyage à Paris, il critique sans merci la façon dont les Français conçoivent et interprètent la musique<sup>136</sup>. Lorsqu'il est à Berlin, à partir de 1803, Solger fréquente avec assiduité les concerts donnés par la

---

<sup>132</sup> Cf. lettre à Abeken du 30 juin 1802 (cf. annexes: description de la ville de Strasbourg, et plus particulièrement de sa cathédrale) et *NS*, vol. 1, pp. 36 (“Überall fanden wir (im Thurgau) Crucifixe, Heiligenbilder, kleine hübsche Capellen in lieblichen Gebüschchen. Zum Theil waren diese Heiligthümer noch von den letzten Festen bekränzt. Wohl mag es für unsre nordischen arbeitsamen Völker gut seyn, die vielen Festtage einzuschränken, um sie für ihre Nahrung sorgen zu lassen. [. . .] Ein bekränzttes Heiligenbild, eine mit Gaben geschmückte Capelle sehe ich nicht ohne innige Rührung.”) et 40–42 (“Einiges aus der Beschreibung der Kirche zu Einsiedeln”).

<sup>133</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 77–81.

<sup>134</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812, à propos de Raphaël: “Weder die Transfiguration, noch der Erzengel Michael, noch andere Werke dieses einzigen Meisters, die ich in Paris sah, machten den Eindruck auf mich, wie diese Madonna [il s'agit de la Madonne Sixtine].” (cf. *NS*, vol. 1, p. 239).

<sup>135</sup> Cf. lettre de Solger à son frère du 6 novembre 1801: “Alle 8 Tage ist Concert, wozu ich mich wohl abonniren werde [. . .]” (cf. Henckmann, 1978, p. 63), et lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801: “Das Concert ist in der Regel ziemlich leer, u[nd] steht mit dem Hallischen etwa auf derselben Stufe [. . .]” (cf. Henckmann, 1978, p. 65). Comme les allusions de Solger à des expériences musicales importantes pour lui se trouvent pour l'essentiel dans sa correspondance avec son frère, nous tendons à penser que sa culture musicale, ainsi que l'habitude d'aller au concert, font partie de leur tradition familiale.

<sup>136</sup> Cf. journal du voyage en France: “Das Schlimmste dabei ist aber eigentlich dies, daß ein gewöhnlicher Pariser, wenn er von Gesang oder überhaupt von Musik spricht, gar nicht weiß was er redet. Es ist merkwürdig, daß fast diese ganze Nation kein musikalisches Gehör hat. [. . .] In Deutschland, namentlich in Berlin, haben die meisten Menschen Gefühl für die Musik, und ein richtiges Ohr, schon weil der Deutsche überhaupt nicht gewohnt ist so blind hinein seinen Beifall oder Tadel auszuthemen.— So wie die Franzosen im Ganzen

*Singakademie*, où il a notamment pu entendre des œuvres de Haendel<sup>137</sup> ; l'analyse qu'il en propose alors, rend justice à l'œuvre autant qu'à son interprétation<sup>138</sup>, et formule une critique plus constructive que lors du concert de décembre 1804 où avait été donné le *Magnificat* de Durante<sup>139</sup>. Comme la plupart de ses concitoyens mélomanes, il est fin connaisseur de l'œuvre de Mozart<sup>140</sup>.

Il serait donc, au regard des informations dont nous disposons dans les domaines relevant de la connaissance que Solger avait des arts, inexact de prétendre qu'il est possible de repérer des éléments qui iraient distinctement dans le sens de l'élaboration d'une esthétique comme philosophie de l'art. Ce que nous pouvons en reconstituer nous donne l'image d'une culture morcelée, peu structurée, et dont il n'est pas possible d'évaluer le degré de superficialité.

Nous voudrions en revanche tâcher de reconstituer minutieusement ce que pouvait être la culture de Solger dans le domaine de la littérature allemande de son temps, car nous disposons là d'éléments d'informations plus précis et plus nombreux, et qui nous semblent témoigner d'une authentique passion par rapport à ses autres centres d'intérêt de l'époque.

### **La littérature allemande contemporaine**

Il n'est pas possible, lorsque l'on tente de reconstituer la culture de Solger dans le domaine de la littérature étrangère, de présenter des informations exhaustives

---

keinen musikalischen Geist haben, so scheint es ihnen auch an musikalischen Stimmen zu fehlen. [...]” (cf. *NS*, vol. 1, pp. 66–67, ainsi que p. 69–71 sur la représentation de la *Flûte Enchantée*).

<sup>137</sup> Cf. lettre de Solger à son frère Fritz du 18 novembre 1807 (cf. annexes).

<sup>138</sup> Cf. lettre de Solger à son frère Fritz du 18 novembre 1807: “Die Musik des Alexanderfestes [...] ist eigentlich bestimmt für das Fest der heil.[igen] Zäzilia, u[nd] stellt dar, wie Alexander in Persepolis nach der Eroberung Persiens ein Fest feiert, u[nd] wie die Musik dabei ihre mannigfaltigen Wirkungen auf ihn äußert, bis er zuletzt dadurch so begeistert wird, daß er den Palast in Flammen steckt, welches alles dann der heil.[igen] Zäzilia untergesetzt wird, welche durch Erfindung der Orgel noch erhabener Wirkungen hervorbrachte. Daran kannst Du sehn, wie die Musik bei diesem Gegenstande recht ihre Mannigfaltigkeit u[nd] Kraft äußern kann. Dies geschieht auch in bewundernswürdigem Grade, u[nd] doch ist die Komposition sehr einfach. Besonders nehmen sich die Chöre, von den schönen Stimmen der Singakademie vorgetragen, sehr schön aus.” (cf. annexes).

<sup>139</sup> Cf. lettre de Solger à son frère du premier décembre 1804: “[...] eine alte italienische Kirchenmusik, die Dir wahrscheinlich eben so unbekannt ist, wie sie mir vorher war. Die erhabene Größe dieser Composition kann keine menschliche Sprache beschreiben, und für die hohe religiöse Stimmung darin giebt es keinen andern Ausdruck, als die Musik selbst. Außer Mozarts Requiem erinnere ich mich durchaus keiner Musik, die mich so ganz an sich gezogen hätte; aber das Magnificat ist einfacher noch und, so zu sagen, kirchlicher. [...]” (cf. *NS*, vol. 1, p. 130–131).

<sup>140</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 69–71 et 131.

ni même objectives, tant, dans ce domaine, il semble avoir échangé beaucoup, notamment avec ses amis – des échanges dont nous n’avons gardé que des traces plus ou moins hypothétiques –, tant ses opinions semblent avoir été susceptibles d’évolutions, tant elles sont liées à l’actualité littéraire et tant elles sont, du même coup, et de manière bien plus engagée que pour tous les domaines que nous avons évoqués jusqu’à présent, polémiques.

La critique littéraire et la discussion d’œuvres de l’époque fait en effet partie des activités sociales de prédilection de Solger dès Halle puisque, lorsqu’il fait connaissance avec quelqu’un, il lui semble tout naturel d’engager la conversation sur ce thème<sup>141</sup>. Nous commencerons par les auteurs qui font pour lui figure de référence, afin de déterminer en quels termes il les évoque.

### Friedrich Schlegel

L’importance des œuvres de Friedrich Schlegel pour Solger transparaît en partie dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>142</sup>, où sont cités certains de ses ouvrages littéraires (romans et traductions). Dans les notes de lecture manuscrites, l’importance de Schlegel apparaît de manière d’autant plus frappante que Solger y fait d’abord référence à partir de recensions<sup>143</sup>, puis, revenant à plusieurs reprises sur les mêmes thèmes (notamment sur *Lucinde*<sup>144</sup> et les œuvres que ce roman a suscitées en réponse à la thèse qu’il défend – ou que l’on a voulu lui voir défendre –)<sup>145</sup>, il

---

<sup>141</sup> Cf. lettre de Solger à son frère du 6 novembre 1801 : “Wie Du wohl denken kannst, ließen wir uns bald in weitläufige kritische u[nd] litterarische Gespräche ein [ . . . ]” (cf. Henckmann, 1978, p. 61). Du point de vue des documents dont nous disposons, l’étude que nous pouvons proposer de ce domaine de la culture de Solger sera d’autant plus pertinente que nous pouvons nous référer à de longues notes de lecture de la main de Solger lui-même davantage qu’à des renvois à des recensions.

<sup>142</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 15, 97, 98, 122, 125.

<sup>143</sup> Cf. notes de lecture de février–août 1800 : “*Lucinde von Friedrich Schlegel*. Berlin. Fröhlich. 1799. – Jen.[aer] Lit.[eratur] Z.[eitung]. 1800. N. 130.– Der Recensent schont den Verfasser nicht im Geringsten. Er wirft ihm eine zu üppige Phantasie, eine durch Jagd auf Paradoxien verkehrte Beurtheilungskraft, schwache moralische Grundsätze vor, u[nd] hält nur darum die Welt vor üblen moralischen Folgen diese [XXX] wilder Phantasie[?] sicher, weil die zu große Schamlosigkeit den Jüngling mehr abschrecken, als locken würde.” (p. 23 du ms) ; “*Das Athenäum von F. u[nd] A. W. Schlegel* recensirt im Archiv der Zeit [ . . . ]” (p. 24 du ms) ; cf. annexes.

<sup>144</sup> Le roman de Schlegel était paru en 1799.

<sup>145</sup> Cf. pp. 23, 32, 34, des notes de février–août 1800 ; pp. 1–5 et 10 des notes de juillet–septembre 1800 (cf. annexes).

élabore son opinion critique personnelle<sup>146</sup> de manière complète<sup>147</sup>. L'évolution de ces textes suggère que Solger, d'abord relativement sceptique et peu intéressé par le "phénomène" Schlegel, et plus spécifiquement par la polémique autour de *Lucinde*, lorsqu'il y applique une critique plus personnelle<sup>148</sup>, finit par s'enthousiasmer pour certains aspects, notamment philosophiques, du travail de Schlegel. A cet égard, l'œuvre de Schlegel constitue un point de référence majeur, puisqu'il s'agit du seul exemple que nous ayons sur lequel Solger s'appuie pour élaborer sa propre grille de lecture critique<sup>149</sup>.

S'ajoute à cela la valeur de référence de Schlegel comme traducteur de Platon<sup>150</sup> et de Shakespeare<sup>151</sup> – un aspect que soulignent plus particulièrement les *Nachgelassene Schriften*<sup>152</sup>. D'une manière plus générale, Solger semble suivre d'assez près l'évolution des représentants du premier romantisme<sup>153</sup>. Mais d'autres auteurs, qui s'y rattachent plus ou moins directement, font également partie de ses références importantes : c'est notamment le cas pour Jean Paul et Tieck.

### Lectures critiques de Jean Paul et Tieck

Solger a encore moins recours à des recensions dans sa prise de notes sur Jean Paul que pour ses lectures schlegéliennes. On ne peut évaluer la connaissance qu'il a de l'œuvre de Jean Paul et l'admiration qu'il lui voue ni au fait qu'il s'agit d'un sujet qu'il aborde volontiers, notamment en société<sup>154</sup>, ni aux extraits de journaux reproduits dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>155</sup> : pour en prendre la pleine mesure, il faut se reporter à l'ensemble des notes de lecture telles qu'on les trouve dans les manuscrits des journaux.

---

<sup>146</sup> Cf. notes de lecture de juin 1800 : "*Schlegels Uebersetzung des Shakespear*, die ich, so weit sie da ist, im Winter u[nd] Frühling gelesen habe, ist, glaube ich, ein einziges Werk, [...]" (p. 27 du ms) ; notes de lecture de juillet 1800 : "*Friedrich Schlegels Lucinde* recensirt im Archiv der Zeit, u[nd] zwar, wie man versichert, nicht von Bernhardi. Die Rec.[ension] fällt sehr zum Vortheil des Romans aus [...]. Sie hat mir sehr gefallen, außer daß sie wohl ein wenig zu parteisch sein mag." (p. 32 dans le ms original des notes de février-août 1800) ; cf. aussi p. 7-8 dans le ms des notes de juillet-septembre 1800 ; cf. annexes.

<sup>147</sup> Cf. particulièrement la très longue notice de juillet 1800 (*in* : journal de juillet-septembre 1800), p. 1-5 (cf. annexes).

<sup>148</sup> Qui lui permet dans le même temps de critiquer les autres critiques de cet ouvrage.

<sup>149</sup> Telle qu'elle est développée dans sa dernière longue note critique sur *Lucinde* en particulier ; cf. p. 1-5 du ms des notes de juillet-septembre 1800 (cf. annexes).

<sup>150</sup> Cf. **2.1.2.1**.

<sup>151</sup> Cf. *supra* sur la littérature étrangère.

<sup>152</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 13, 15 et 98.

<sup>153</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 98 et note de lecture de juin 1800 (p. 24-25 du ms original des notes février-septembre 1800) ; cf. annexes.

<sup>154</sup> Cf. *NS*, vol.1, p. 23.

<sup>155</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 8-11 et 92-93.

Ce n'est pas l'œuvre philosophique de Jean Paul qui a marqué Solger, mais son œuvre littéraire<sup>156</sup>. Ce qu'il semble ainsi apprécier dans ces textes, et dont il développe le plus souvent l'analyse, c'est la qualité satirique et l'humour qui s'y exprime à travers les traits d'esprit<sup>157</sup>, mais surtout la qualité de la caractéristique<sup>158</sup>. Il ne lui arrive que très occasionnellement de ne pas aimer un livre<sup>159</sup>.

Son enthousiasme pour Jean Paul ne signifie pas que Solger n'est pas capable de critiquer. On en a aussi un bon exemple avec ses critiques dans ses notes sur les textes de Tieck, des ouvrages qu'il connaît bien, mais pour lesquels il ne se passionne pas de manière aussi inconditionnelle<sup>160</sup>.

Ajoutons que le jeune Solger ne s'enthousiasme pas exclusivement pour des auteurs considérés comme romantiques, ou à tout le moins aussi peu classiques que pouvait l'être Jean Paul. Car celui qui domine ses lectures de jeunesse, c'est un Goethe très classique.

## Goethe

Il n'est pas possible de donner une idée exhaustive de la connaissance qu'avait Solger de l'œuvre de Goethe, car il se réfère à toutes sortes d'ouvrages du maître de Weimar. Notons cependant qu'il s'agit pour la plupart d'ouvrages poétiques et non scientifiques. La fonction remplie par cette lecture est double. Sa culture goethéenne permet, d'une part, à Solger de connaître ce que connaissent ses contemporains, et de se tenir au fait de l'actualité littéraire classique<sup>161</sup>, d'autre part – et il nous semble que c'est sans doute en cela que sa lecture de Goethe a un rôle à jouer dans

---

<sup>156</sup> Cf. notes de lecture de juillet–septembre 1800 (p. 10 du ms du journal de l'été 1800; cf. annexes).

<sup>157</sup> Cf. notes de lecture de février–août 1800: “Der komische Anfang ist voll trefflichen Witzes”, à propos du *Titan* (p. 29 du ms original), et à propos des *biographische Belustigungen* “Auch der satirische Anfang ist sehr artig u[nd] witzig.” (p. 32 du ms de février-août 1800); cf. annexes. On en retrouvera des traces dans *Erwin*, notamment p. 352–354.

<sup>158</sup> Cf. notes de lecture d'avril 1800 (p. 23 du ms de février-août 1800); de juillet 1800 (p. 29 du ms de février-août 1800); de juillet 1800 (p. 32 du ms de février-août 1800); d'août 1800 (p. 8–10 du ms d'août 1800, et *NS*, vol. 1, p. 8–11).

<sup>159</sup> Cf. notes de lecture de juillet 1800: “*Jean Pauls Auswahl aus des Teufels Papieren* hat mir wegen zu großer Weitschweifigkeit u[nd] Gehaltlosigkeit weniger gefallen, als seine übrigen Schriften.” (p. 34 du ms original des notes de lecture de février-août 1800); cf. annexes.

<sup>160</sup> L'ensemble des notes de Solger portant sur l'œuvre de Tieck est reproduit dans les *Nachgelassene Schriften*: cf. *NS*, vol. 1, pp. 1–2 et 8 notamment, ainsi que, dans les notes de lecture de février-août 1800, pp. 2–4, 24–25 et 30–31 du ms original. Solger avait lu l'essentiel de la production poétique de Tieck de l'époque.

<sup>161</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 87, 114, 121, 122 et 125–126.

l'élaboration de sa pensée, et plus spécifiquement de sa pensée de l'art – l'œuvre de Goethe, sous ses divers aspects, constitue pour Solger une échelle de mesure, un point de comparaison qui lui permet d'identifier la qualité d'une production littéraire, à travers les genres et à travers les siècles : Goethe est l'aune d'excellence qui fait figure de référence<sup>162</sup>. On comprendra en ce sens qu'il ne se trouve pas de critique négative de Goethe dans ses notes de lecture de jeunesse<sup>163</sup>, mais bien plutôt des extraits qui montrent comment l'œuvre de Goethe permet à Solger de développer sa propre pensée<sup>164</sup>.

Sans ici les évoquer tous, précisons qu'il connaissait et lisait de nombreux autres auteurs qui ont également pu le marquer durablement.

### **Panorama de la littérature allemande**

Nous ne reviendrons pas sur les textes pour lesquels Solger ne fait que mentionner une recension, étant donné l'attention qu'il avoue accorder à ce type de lecture<sup>165</sup>.

Parmi les textes pour lesquels nous disposons d'une ou plusieurs notes personnelles de Solger, soulignons Klinger<sup>166</sup>, Iffland<sup>167</sup>, Anton Wall<sup>168</sup>, Kotzebue<sup>169</sup>, Nova-

---

<sup>162</sup> Cf. par exemple *NS*, vol. 1, pp. 15 (“Diese letzte [i. e. Clementine in Fr. Schlegels *Florentin*], wahrscheinlich Florentins Mutter, ist offenbar eine Copie von Göthe's Natalie, wie denn überhaupt Wilhelm Meister so manches hat hergeben müssen.”), 16 (“Am Ende soll Schiller gar im Tone des Stücks Göthe's Iphigenie nachgeahmt haben.”), 100 (“Was die Charaktere angeht, so ist Eduard eine starke Copie vom Werther [. . .]”), 122 (“Er ist etwa unser Sophokles”), 131 et 154.

<sup>163</sup> Soulignons tout de même que nous n'avons rien trouvé à ce sujet dans les manuscrits. Le fait que c'est dans les *Nachgelassene Schriften* que l'on trouve les références à Goethe mérite donc que nos propos soient ici tempérés, car cette présence de Goethe dans les *Nachgelassene Schriften* correspond sans aucun doute au moins autant à une stratégie éditoriale qu'à une réalité de l'œuvre ms de Solger.

<sup>164</sup> Cf. notamment *NS*, vol. 1, pp. 117 et 122.

<sup>165</sup> Cf. lettre de Solger à Hain du 24 mai 1803 : “Du muß nämlich nicht darauf rechnen, daß alle öffentliche Ankündigungen ordentlich an mich gelangen. Denn ich mache es zuweilen, wie Jean Pauls Schoppe, u[nd] lese in einer Viertelstunde 10 Journals u[nd] gelehrte Zeitungen.” (cf. annexes). Schoppe est l'un des personnages principaux du *Titan* de Jean Paul.

<sup>166</sup> Cf. notes de lecture de février 1800 (p. 17 du ms de février-août 1800 et *NS*, vol. 1, p. 2), ainsi que *NS*, vol. 1, pp. 104 et 105.

<sup>167</sup> Cf. notes de lecture de février 1800 (p. 17 du ms de février-août 1800 et *NS*, vol. 1, p. 3).

<sup>168</sup> Cf. notes de lecture de février 1800 (p. 17–18 du ms de février-août 1800 et *NS*, vol. 1, p. 3–4), de mars 1800 (p. 21 du ms de février-août 1800) et de juin 1800 (p. 26 du ms de février-août 1800).

<sup>169</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 90 (ainsi que p. 33 du ms original des notes de lecture de février-août 1800 ; cf. annexes).

lis<sup>170</sup>, Kosegarten<sup>171</sup>, Holberg<sup>172</sup>, Werner<sup>173</sup>, c'est-à-dire des auteurs, pour la plupart dramatiques, bénéficiant à l'époque de l'enthousiasme du public, et envers lesquels Solger peut se montrer cassant. En cela, sa culture se distingue peu de celle de la *Bildungsbürgertum* de son époque.

En revanche, sa connaissance du *Chant des Nibelungen* s'en démarque davantage, car celle-ci ne faisait pas encore partie, lorsque Solger commence à s'y intéresser, de la culture littéraire la plus répandue. C'est en effet seulement à partir des travaux de Friedrich Heinrich von der Hagen que les *Nibelungen* ont acquis le statut de texte de référence dans la littérature et la culture allemandes, c'est-à-dire dans la décennie qui a suivi. Or, nous en trouvons des traces très tôt chez Solger<sup>174</sup>, et singulièrement, bien entendu, dans sa correspondance privée avec Hagen, à cette période où le germaniste est en train de découvrir et préparer ses premières éditions du texte.

D'une manière générale, la littérature allemande à laquelle Solger fait référence est très marquée par des auteurs et des œuvres dramatiques – un point qu'il s'agit encore d'explicitier.

### **Le théâtre ; importance de Schiller**

Depuis Iéna, Solger se rend régulièrement à Weimar, principalement pour aller au théâtre<sup>175</sup>. Mais nous pouvons trouver des traces de cet intérêt pour le théâtre dès son voyage à Leipzig de 1799<sup>176</sup>, et l'on pourrait également lire le voyage en France de Solger comme une suite de visites au théâtre dans les différentes villes qu'il traverse<sup>177</sup>.

Malgré l'apparente banalité de ces visites au théâtre telles que Solger les décrit, ses allusions récurrentes aux pièces de Schiller, que ce soit dans les journaux ou dans les lettres, qu'il s'agisse d'une représentation ou d'une lecture, semblent en faire un événement esthétique majeur. Les analyses de Schiller que propose Solger mettent en effet en évidence la constellation de problèmes que les œuvres dramatiques

---

<sup>170</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 95.

<sup>171</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 98–100.

<sup>172</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 101–104 (un passage particulièrement éclairant sur la position de Solger par rapport aux auteurs dramatiques médiocres de son époque, auxquels il était, du fait de sa fréquentation des théâtres, régulièrement confronté).

<sup>173</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 159 sur la recension de Solger sur l'*Attila* de Werner et son estime pour cet auteur.

<sup>174</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 124.

<sup>175</sup> Cf. Henckmann, 1978, pp. 62 (lettre de Solger à son frère du 6 novembre 1801) et 66 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801).

<sup>176</sup> Durant ce voyage, Solger a vu une représentation de *Kabale und Liebe* de Schiller (cf. journal de voyage à Leipzig, *in*: annexes).

<sup>177</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 20, 25, 28–29, 49–51, 54–71, 81–82.

concentrent à ses yeux : les questions de mise en scène et jeu des acteurs<sup>178</sup>, le rapport entre le texte représenté et le texte lu<sup>179</sup>, les rapports entre théâtre antique et théâtre moderne, du point de vue de la représentation, du point de vue du texte, et du point de vue de la position théorique sur la composition d'un texte dramatique<sup>180</sup>, les personnages dramatiques<sup>181</sup>, et les questions d'adaptation en général<sup>182</sup>.

Le panorama de la littérature allemande essentielle à la culture de jeunesse de Solger est donc à la fois très vaste et déjà très marqué par l'émergence de centres d'intérêts plus ou moins nets. Mais on voit également émerger, à cette même période, un nouveau centre d'intérêt, dont il est particulièrement important, pour pouvoir en saisir la portée, de comprendre comment le Solger philologue des années 1800–1808 l'aborde.

### 2.1.2.3. La philosophie

Il n'est pas aisé de délimiter sans ambiguïté ce qui, dans la culture du jeune Solger, ressortit strictement au domaine de la philosophie, dans la mesure où son intérêt pour la philosophie provient de différentes sources, notamment du droit et de la philologie, qui l'orientent vers un nouveau type de réflexion. C'est en passant par la philosophie du droit<sup>183</sup>, par l'étude des textes grecs de Platon<sup>184</sup>, dans une certaine mesure aussi par la perception, dans les textes de Fr. Schlegel, de questions philosophiques<sup>185</sup>, que Solger vient à la philosophie. Il nous semble en fait nécessaire de distinguer entre deux types de démarche, qu'il adopte pratiquement simultanément, et qui caractérisent dans leur coexistence son rapport initial à la philosophie : d'une part, des apports ponctuels, glanés au hasard des rencontres dans d'autres champs disciplinaires, d'autre part, une démarche d'acquisition systématique d'une culture philosophique. S'il est nécessaire, pour bien les comprendre, d'évoquer chacune de ces démarches successivement, il ne faut pas perdre de vue le fait que, dans la chronologie biographique de Solger, elles se recoupent au moins en partie.

<sup>178</sup> Cf. le passage amusant de la lettre de Solger à son frère du 6 novembre 1801, *in*: Henckmann, 1978, p. 62.

<sup>179</sup> Cf. notes de lecture de juillet 1800 (p. 33 du ms de février-août 1800) et Henckmann, 1978, p. 66 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801).

<sup>180</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 106–111, à comparer avec *ibid.*, p. 138–139.

<sup>181</sup> Cf. notes de juillet 1800 sur *Maria Stuart*, p. 18–19 du ms de février-août 1800.

<sup>182</sup> Cf. sur l'adaptation du *Macbeth* de Shakespeare, notes de lecture de juillet 1800, p. 28 du ms original de février-août 1800 (cf. annexes).

<sup>183</sup> Cf. notes de lecture de février 1800, pp. 5 du ms de février-août 1800 ainsi que, dans une certaine mesure, p. 6 à 17 (cf. annexes).

<sup>184</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 157.

<sup>185</sup> Cf. notamment dans les notes de lecture de l'été 1800, p. 1–5 du ms original des notes de lecture de juillet–septembre 1800 (cf. annexes).

## Eléments épars

Prenons pour commencer un penseur essentiel pour Solger, comme pour nombre de ses contemporains : Schleiermacher. Solger s'intéresse d'abord à Schleiermacher comme traducteur de Platon, c'est-à-dire une figure issue du cercle des premiers romantiques d'Iéna<sup>186</sup>. Peu après la reprise en solitaire de la traduction de Platon par Schleiermacher, en 1803, Solger lit ses *Discours sur la religion* (*Reden über die Religion*)<sup>187</sup>. Un peu plus tard, les deux hommes font connaissance à Berlin<sup>188</sup> ; mais il n'est pas véritablement possible de déterminer dans quelle mesure Solger a alors suivi les cours de philosophie donnés par Schleiermacher<sup>189</sup>.

Par ailleurs, et sans qu'il soit possible de savoir la façon dont Solger a lu lui-même les livres, on trouve des références à des recensions d'ouvrages de Herder<sup>190</sup> ou de Bernhardi<sup>191</sup>. Différents textes témoignent d'un intérêt pour les problématiques sensualistes ou, du moins, liées à une vision empirique du monde<sup>192</sup> que l'on retrouvera au début d'*Erwin* sous la forme d'une interprétation de la doctrine de Burke<sup>193</sup>.

Dernier élément pour lequel il est difficile de déterminer l'impulsion originelle de la lecture, mais non moins important : Spinoza. Nous savons que Solger consacre beaucoup de temps à cette lecture, notamment lors de son séjour à Schwedt de 1807, mais il ne nous est pas possible de déterminer avec précision quelles œuvres de Spinoza Solger lit à cette époque<sup>194</sup>, ni dans quelle mesure il s'appuie sur des intermédiaires tels que Jacobi.

Davantage que ces éléments certes importants, mais difficiles à cerner tant au point de vue de la méthode de lecture adoptée qu'au point de vue de leur contenu,

---

<sup>186</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 98.

<sup>187</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 115–116.

<sup>188</sup> Sur ce point, cf. **2.1.3**.

<sup>189</sup> La seule information dont nous disposons à ce sujet se trouve dans la lettre à Abeken du 4 décembre 1808 : “Schleiermacher [...] liest auch in diesem Winter 2 Kollegien, eins über den Staat u[nd] eins über Geschichte der christl.[ichen] Dogmatik. Ich höre keins von beiden [...]” (cf. annexes).

<sup>190</sup> Cf. notes de lecture d'avril 1800 (p. 22 du ms original des notes de lecture de février-août 1800 ; cf. annexes). Herder (*Kritische Wälder*) sera également cité par Solger dans la traduction de Sophocle, p. V (*NS*, vol. 2, p. 449).

<sup>191</sup> Cf. notes de lecture de février 1800 (p. 17 du ms de février-août 1800 ; cf. annexes).

<sup>192</sup> Cf. notes de lecture d'août 1800 (p. 36 du ms de février-août 1800) et de juillet 1800 (p. 1–5 du ms de l'été 1800) ; cf. annexes.

<sup>193</sup> Cf. **1.1.2.1.**, sur le premier entretien d'*Erwin*.

<sup>194</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen de mars 1807 (cf. annexes), ainsi que *NS*, vol. 1, pp. 131, 145–146, 150, 152, 154.

il est plus aisé de reconstituer la démarche systématique mise en œuvre par Solger dans ses études philosophiques à partir de 1803.

### **Le travail systématique ; importance de Schelling**

Ce travail en effet part de l'étude de Schelling et procède ensuite historiquement à partir de celui-ci ; c'est du moins ce que Solger annonce et réaffirme à plusieurs reprises :

Schelling expose un système de toute sa philosophie, auquel j'ai déjà commencé à relier la lecture de ses principales œuvres et de celles de ses prédécesseurs.<sup>195</sup>

Nous avons déjà évoqué les enseignements suivis par Solger auprès de Schelling lors de son semestre à Iéna<sup>196</sup>. Il écrit à cette période, soulignant bien l'importance de cette expérience :

Ce cours de Schelling est ce qu'il y a de plus important pour moi ici.<sup>197</sup>

A partir de son étude de Schelling – qui ne s'est pas limitée aux cours qu'il a suivis, mais s'est poursuivie ensuite par des lectures<sup>198</sup> – Solger entend remonter jusqu'aux sources de Schelling lui-même, c'est-à-dire Kant et Fichte<sup>199</sup>.

Nous ne possédons pas d'informations précises sur les textes de Kant que Solger a pu lire à cette période<sup>200</sup>. En ce qui concerne ses connaissances fichtéennes, nous savons que Solger a suivi à Berlin les cours de Fichte sur la doctrine de la science<sup>201</sup> ; sa remarque du premier décembre 1804 suggère qu'il a lu le texte sur la *Destination de l'Homme* paru en 1800 ; les commentaires qu'il fera sur les *Discours à la Nation Allemande* parus en 1806 sont plus tardifs<sup>202</sup> et suggèrent que Solger a dû lire le texte, vers 1808. D'une manière générale, on dispose de peu d'informations précises concernant les lectures philosophiques de Solger entre 1799 et 1808, et la plupart des hypothèses auxquelles on pourrait songer sont en fait des recoupements provenant de

---

<sup>195</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 66 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801). Cf. aussi Henckmann, 1978, p. 6 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801) et *NS*, vol. 1, p. 116.

<sup>196</sup> Sur ce point, cf. **2.1.1.2.**

<sup>197</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 66 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801) : “Dieses Schellingsche Collegium ist denn auch hier die Hauptsache für mich.”

<sup>198</sup> Cf. lettre de Solger à son frère du 5 octobre 1803 : “[...] und nach einigen kleinen Vorbereitungsstudien denke ich nächstens eine ganze Zeit auf ein ganz angestregtes Studium von Schellings philosophischen Schriften anzuwenden.” (*NS*, vol. 1, p. 116).

<sup>199</sup> Cf. lettre de Solger à son frère du 5 octobre 1803 : “Von ihm [i. e. Schelling] aus werde ich auf Fichte und dann auf Kant zurückgehen.” (*NS*, vol. 1, p. 116).

<sup>200</sup> Cf. notes de lecture de février 1800 (pp. 4, 5 et 17 du ms de février-août 1800, cf. annexes).

<sup>201</sup> Cf. **2.1.1.4.** et **2.1.1.5.** ; cf. *NS*, vol. 1, pp. 131 et 134.

<sup>202</sup> Cf. lettre à Abeken du 13 avril 1809 (cf. annexes).

références que l'on trouvera à partir de 1815 avec la parution d'*Erwin*, et qui mettent également en œuvre d'autres éléments.

Nous avons ainsi essayé de dégager les principaux points forts de la culture acquise par Solger entre 1799 et 1808, en mettant en évidence notamment la démarche d'émancipation croissante qui l'amène à une lecture personnelle (qui reste cependant largement influencée par les catégories esthétiques de son époque), ainsi que le poids de la culture philologique de manière générale. Ceci ne permet cependant pas d'évaluer avec exactitude la totalité des lectures faites par Solger, des cours suivis par lui ou des idées qu'ont pu lui transmettre ses amis.

A ces éléments extérieurs aux grands domaines que nous avons essayé de délimiter dans notre étude, nous voudrions encore ajouter ceux qui, bien qu'ils ne constituent pas encore de grandes tendances à cette période, nous semblent cependant être amenés à jouer ultérieurement un rôle – ponctuellement ou durablement – important dans la biographie intellectuelle de Solger.

Notons tout d'abord qu'il se trouve dans les documents dont nous disposons, des indications concernant des textes historiques, que Solger aurait lui-même lus ou au sujet desquels il aurait lu un compte rendu critique<sup>203</sup>. Autre point qui semble avoir attiré l'attention de Solger dès le début du siècle : la question du statut et de la structure des universités<sup>204</sup>. Plus ponctuellement, il s'intéresse à la physique<sup>205</sup>, la psychologie<sup>206</sup>, la théologie<sup>207</sup>. Winckelmann est brièvement évoqué<sup>208</sup>. Notons que nous ne savons absolument rien du contenu des lectures mythologiques de Solger, alors même qu'il en est déjà, en 1807–1808, à préparer des ébauches d'ouvrages et à envoyer à ses amis un grand tableau des dieux<sup>209</sup>.

Toutes ces études, dont nous avons tenté de dégager l'essentiel, sont, sur la même période, complétées par les apports qui sont ceux des amis ; mais surtout, elles constituent le terreau dans lequel vont s'enraciner les travaux ultérieurs de Solger. Ceci signifie non seulement que ces premières études constituent un cadre de lecture initial dont Solger ne se départira jamais tout à fait, mais aussi que ces textes, ainsi

---

<sup>203</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 66 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801), ainsi que les notes de lecture de juillet 1800 (pp. 33 et 34 du ms de février-août 1800) et d'août 1800 (pp. 36 et 37 du ms de février-août 1800) ; cf. annexes.

<sup>204</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 154, ainsi que notes de lecture de février 1800 (p. 5 du ms de février-août 1800) et d'août 1800 (p. 38 *in: ibid.*) ; cf. annexes.

<sup>205</sup> Cf. lettre de Solger à Hain du 24 mai 1803 (cf. annexes).

<sup>206</sup> Cf. note de lecture de juin 1800 (p. 25 du ms de février-août 1800, cf. annexes).

<sup>207</sup> Cf. note de lecture d'août 1800 (p. 7 du ms de l'été 1800 ; cf. annexes).

<sup>208</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 146 (lettre de Solger à Raumer du 4 février 1807).

<sup>209</sup> Cf. notamment la lettre de Solger à Raumer du 6 septembre 1807 (cf. *NS*, vol. 1, p. 153).

que ceux que nous n'avons pas pu mettre en lumière faute de documents, constituent la toile de fond à partir de laquelle s'élaborera la production personnelle de Solger, et tout particulièrement *Erwin*.

### 2.1.3. Emergence de réseaux sociaux

Nous avons vu comment Solger, au fil de ses années d'études, est amené à fréquenter différents amis ou groupes d'amis, dont il croise la route à divers moments de son parcours. Bien que nous disposions de nombreuses allusions à ces retrouvailles ou nouvelles connaissances, il demeure difficile de retracer avec exactitude l'histoire et le développement des réseaux sociaux qui se mettent ainsi en place autour du jeune philologue et philosophe. En effet, les seuls éléments sur lesquels nous pouvons nous appuyer ne sont jamais que des lettres évoquant *a posteriori*, voire très longtemps après, lesdites rencontres, ou bien des lettres destinées à des personnes appartenant au même groupe d'amis, et qui en connaissent déjà les activités et les membres.

Il s'agira donc ici, à partir des moyens dont nous disposons, de donner une image de chacun de ces deux groupes, et de leur relation entre eux, dans la mesure notamment où ils peuvent graviter autour de Solger. Nous nous appuyerons principalement sur les éléments qui nous ont semblé jouer, à cette période ou par la suite, un rôle déterminant dans la genèse de la pensée esthétique de Solger.

Ceci signifie que nous avons laissé des informations de côté de manière à fournir une image aussi claire que possible d'une constellation de personnes particulièrement complexe. Nous passerons ainsi sous silence des personnalités individuelles qui peuvent, ponctuellement, jouer un rôle particulièrement important – nous pensons ici tout particulièrement à Dethlefsen, que Solger et Abeken fréquentent à Berlin entre 1805<sup>210</sup> et 1808, date à laquelle il meurt alors qu'il est encore très jeune<sup>211</sup>, ou bien à Willudovius, dont il est question à la fin de nombreuses lettres de l'année 1808<sup>212</sup>, sans qu'il soit possible de savoir comment il a été amené à entrer dans le cercle du *Freitag*, et dans quelles circonstances il l'a quitté, puisqu'il n'a plus de contact avec ses membres par la suite<sup>213</sup>. Nous passerons également sur les relations personnelles que Solger a pu entretenir avec Schleiermacher à cette époque, car les seules indications

---

<sup>210</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 24 mars 1805 (cf. annexes).

<sup>211</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du premier mai 1808 (cf. annexes).

<sup>212</sup> Cf. à partir de la lettre de Abeken à Solger du 23 avril 1808 (cf. annexes).

<sup>213</sup> Nous semble-t-il, puisqu'on ne le trouve évoqué dans aucune lettre ultérieure, hormis dans la lettre de Solger à Abeken du 19 mai 1816, qui annonce son décès (cf. annexes). C'est également dans cette lettre que Solger évoque le retour de Lindau, ancien membre du *Freitag* de retour de voyages.

dont nous disposons permettent seulement de dire qu'ils se connaissaient et avaient des amis communs<sup>214</sup>.

Nous tâcherons ainsi de reconstituer, pour chacun de ces réseaux, ce que nous pouvons en savoir et qui nous permet de comprendre comment se construit, ce qui deviendra vite un élément essentiel de la biographie intellectuelle de Solger, le mythe de la sociabilité (*Geselligkeit*), idéal de vie et idéal intellectuel de Solger, depuis sa jeunesse et jusqu'à sa mort.

### **2.1.3.1. Le *Freitag***

Sans qu'il s'agisse de l'un des salons les plus connus de l'époque, le *Freitag*, ainsi nommé à l'instar du *Mittwoch* des Lumières (*Aufklärer*) berlinois, bénéficie d'une relative notoriété du fait que ses membres se sont réunis depuis le tout début du XIX<sup>ème</sup> jusqu'à la moitié du siècle<sup>215</sup>. Il est en fait assez malaisé de déterminer avec exactitude quels en sont les membres à chaque moment de son histoire, notamment du fait que les informations données par différents membres sont parfois divergentes<sup>216</sup>. Nous voudrions cependant tâcher de clarifier autant qu'il est possible son historique et ses activités, en nous appuyant plus particulièrement sur les lettres de l'époque, et non sur des ouvrages écrits plusieurs décennies plus tard par l'un ou l'autre de ses membres<sup>217</sup>.

#### **Historique et activités**

Le premier volume des *Nachgelassene Schriften* consacre un excursus de plusieurs pages au *Freitag*, notamment afin d'en définir les enjeux intellectuels<sup>218</sup>. Bien que situé, dans l'ordre chronologique observé par les *Nachgelassene Schriften*, au milieu de sa période berlinoise (c'est-à-dire au début de l'année 1806), il faut faire remonter les débuts du *Freitag* aux années d'études de Solger à Halle :

A Halle déjà, une société d'amis s'était entendue pour se retrouver une fois par semaine pour discuter de sujets littéraires, pour se donner lecture de travaux personnels, ou bien lire des ouvrages publiés. Les journaux nous permettent de voir à quel point cette association a pu, dès sa naissance, tenir à cœur à notre ami. Solger appelait cette société "le *Freitag*", parce que c'est ce jour-là, le vendredi, que l'on se retrouvait. Ses membres étaient des amis privilégiés

---

<sup>214</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du premier mai 1808 (cf. annexes).

<sup>215</sup> Cf. Henckmann, 1970, p. 474 et Raumer, 1861, vol. 2, p. 106: "über fünfzig Jahre ausdauernde Gesellschaft".

<sup>216</sup> Abeken, dans *Goethe in meinem Leben*, fait une présentation tout à fait confuse du *Freitag* et de la Société grecque. Sur ce point, cf. **2.1.3.2.**

<sup>217</sup> Abeken évoque ce sujet dans *Goethe in meinem Leben*; de même Raumer dans ses *Erinnerungen und Briefwechsel* (cf. par exemples Raumer, 1861, vol. 2, p. 106).

<sup>218</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 140-145.

de Solger, Krause, Gotthold, Toll, v. d. Hagen, Abeken, Keßler, Sotzmann, et plus tard Friedrich von Raumer. Du fait des changements de lieu de vie, fin d'études, et plus tard mutations, ce cercle était tantôt étroit, tantôt plus large.

C'est devant ce cénacle d'amis sages et cultivés que Solger lut pour la première fois ses travaux, ou exposa ses projets.<sup>219</sup>

Nous ne reviendrons pas dans le détail sur les biographies de tous les protagonistes évoqués<sup>220</sup>, et préférons d'abord dresser un tableau du groupe dans son ensemble, puisque c'est d'abord à ce titre qu'il joue un rôle dans la biographie intellectuelle de Solger.

Entre 1799 et 1808, on peut distinguer deux périodes durant lesquelles le *Freitag* occupe une place prépondérante dans la vie de Solger. La première période recouvre les années d'études de Solger à Halle : 1799–1801 sont les années fondatrices du *Freitag*. Bien que nous n'ayons pas trace d'une fondation en bonne et due forme, il y a tout lieu de croire que celle-ci a bien dû avoir lieu, notamment parce que certaines lettres portent la trace de ce qui ressemble fort à un vocabulaire et à des rituels

---

<sup>219</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 140–141 : “Schon in Halle hatte sich eine Gesellschaft von Freunden vereinigt, wöchentlich einmal zusammenzukommen, um über literarische Gegenstände zu sprechen, sich eigne Ausarbeitungen oder auch gedruckte Werke vorzulesen. Aus den Tagebüchern ersehen wir, wie wichtig unserm Freunde seit ihrem Entstehen diese Vereinigung war. Schlechthin nannte Solger diese Gesellschaft “den Freitag”, weil man sich an diesem Tage zusammenfand. Die Theilnehmer waren besonders Solgers Freunde, Krause, Gotthold, Toll, v. d. Hagen, Abeken, Keßler, Sotzmann, späterhin Friedrich von Raumer. Durch die Veränderung des Wohnorts, Verlassen der Universität, späterhin Versetzungen, war dieser Kreis bald enger, bald weiter. – In diesem Kreise verständiger und gebildeter Freunde las Solger zuerst seine Arbeiten, oder trug seine Entwürfe vor. Man recensirte sich gegenseitig mit freier Männlichkeit; Schmeicheln, weichliches Loben war dieser Versammlung gänzlich fremd.”

<sup>220</sup> On en trouvera un aperçu dans l'index biographique en fin de volume. Un travail de reconstitution précis a été effectué par W. Henckmann dans Henckmann, 1970, p. 474–475, note 8, ainsi que dans Henckmann, 1978, p. 62, notes 42 et 43, et p. 64, note 47. Soulignons cependant que Raumer ne mentionne pas exactement les mêmes noms ; cf. Raumer, 1861, vol. 2, p. 106 : “Schon auf der Universität hatte sich ein Kreis von Freunden gebildet, die sich ihre literarischen Arbeiten zu strenger Kritik vorlegten. Diesem sogenannten *Freitag* traten allmählich bei : Professor Solger, Justizrath Krause, Geheimrätthe Toll, Tieck, Sotzmann, Bärensprung, Präsident Keßler, Professor Hagen, Director Waagen. Nur der Tod hat diese, auf echte Freundschaft gegründete, über fünfzig Jahre ausdauernde Gesellschaft sehr gelichtet ; die wenigen Ueberlebenden kommen immer noch Freitags zusammen, und erheitern die Gegenwart durch die Erinnerungen an die Vergangenheit.” Bärensprung figure dans notre index biographique ; quant à Waagen, Solger ne l'évoque jamais. Il s'agit peut-être de l'historien de l'art Gustav Friedrich Waagen (1794–1868), qui aurait pu rejoindre le groupe après la mort de Solger.

spécifiques, propres au groupe<sup>221</sup>. Solger quitte ensuite Halle et ne retrouve qu'en 1803 le *Freitag* reconstitué à Berlin : les jeunes gens qui, pour la plupart, avaient suivi le même cursus que Solger avec le même objectif professionnel (revenir dans l'administration prussienne), se retrouvent pour la plupart à Berlin une fois leurs études terminées, la plupart encore stagiaires (*Referendarius*).

Le groupe tel qu'il se recompose à Berlin entre 1803 et 1808, donc, est composé en partie des mêmes membres ; mais les jeunes gens ont entre temps acquis une plus grande maturité intellectuelle et sont, pour la plupart, devenus indépendants du fait de leur activité professionnelle<sup>222</sup>. Sans que cette nouvelle donne modifie en profondeur les relations au sein du groupe, il semble surtout qu'elle ait contribué à ce que commencent à s'affirmer des personnalités intellectuelles.

Le groupe d'amis constitue alors pour Solger une présence quotidienne ; son discours laisse entendre que les jeunes gens vivaient pour ainsi dire ensemble. Ainsi dans sa lettre à Hain du mois de mars 1803 :

Pour en revenir à ma modeste personne, je peux t'assurer que je ne manque de rien ici. Je poursuis mon existence, tout à fait heureux, dans les cercles de mes anciens amis [. . .].<sup>223</sup>

La principale activité du *Freitag*, nous l'avons déjà évoqué<sup>224</sup>, consiste en lectures de textes et discussions critiques. Il peut s'agir en l'occurrence soit de textes de personnes extérieures au groupe, éventuellement de traductions<sup>225</sup>, soit de textes, brouillons ou épreuves finales, rédigés par des membres du groupe<sup>226</sup>. Le *Freitag* participe également activement à l'actualité littéraire, d'abord en publiant des essais dans divers journaux<sup>227</sup>, puis, sous l'impulsion de Hain, en fournissant à la revue *Polychorda* une partie considérable de ses contributions<sup>228</sup>. Si l'on prend en compte

---

<sup>221</sup> Cf. notamment Henckmann, 1978, p. 68–69 (lettre de Solger à une association d'étudiants), une lettre quasi incompréhensible pour les non-initiés, et qui n'inspire d'ailleurs pratiquement aucun commentaire à W. Henckmann.

<sup>222</sup> C'est en particulier le cas pour Krause, qui s'est entièrement, et d'emblée, investi dans sa carrière (cf. par exemple lettre de Solger à Abeken du 4 décembre 1808 ; cf. annexes).

<sup>223</sup> Cf. lettre de Solger à Hain du 24 mai 1803 : "Um auf meine werthe Person zu kommen so kann ich Dich versichern, daß es mir hier gleichfalls an nichts mangelt. Ich lebe in den Kreisen meiner alten Freunde sehr vergnügt [. . .]" ; cf. aussi lettre de Solger à Hain du 15 mars 1803 : "Wir leben hier sehr angenehm, u[nd] wohnen alle ziemlich nah an einander [XX]." (cf. annexes).

<sup>224</sup> Cf. **2.1.1.1.**, ainsi que **2.1.2.2.**

<sup>225</sup> Cf. par exemple lettre de Solger à Hain du 24 mai 1803 (cf. annexes).

<sup>226</sup> Cf. *NS*, vol. I, p. 141.

<sup>227</sup> Cf. lettres de Solger à Abeken du premier mai 1808 (cf. annexes).

<sup>228</sup> Sur la *Polychorda*, fondée par Bode (lui aussi membre du *Freitag*) en 1803, cf. Henckmann, 1978, p. 57, ainsi que les lettres de Voß à Solger des 6 juillet 1803 et 22 mars 1805 (cf. annexes).

le *Freitag* comme institution, on peut dans une certaine mesure évaluer ce que sa fréquentation est susceptible d'avoir apporté à Solger et que la description de sa culture livresque n'a pas forcément pu mettre à jour. C'est dans cette perspective que nous voudrions donc à présent dégager les principaux centres d'intérêt du *Freitag*.

### Principaux centres d'intérêt

A partir d'un intérêt commun pour les belles-lettres en général, c'est-à-dire pour la littérature comprise dans un sens très vaste (littérature contemporaine, littérature étrangère, philologie classique et moderne, traduction, histoire littéraire au sens large, mythologie), les membres du *Freitag*, en particulier à partir de leurs années berlinoises, ont commencé, par l'affirmation de leurs goûts propres, à donner une couleur plus spécifique aux réunions du *Freitag*.

Le plus délicat consiste donc à estimer quelles étaient, au sein de ce groupe, les personnalités dominantes. Les *Nachgelassene Schriften*<sup>229</sup>, et plus encore Abeken<sup>230</sup>, laissent entendre que Solger en était si ce n'est l'unique, du moins un chef de file particulièrement important.

Au *Freitag*, Solger donne lecture de sa traduction de Sophocle<sup>231</sup>, de ses premiers travaux philosophiques<sup>232</sup>, du premier entretien d'*Erwin*<sup>233</sup> : par sa polyvalence, il a sans doute contribué à œuvrer pour la transdisciplinarité au sein du *Freitag*, du moins entre 1799 et 1808.

Sans qu'il soit possible d'esquisser toutes les tendances qui ont pu y être représentées, deux d'entre elles semblent s'être toutefois déjà suffisamment affirmées dès ces jeunes années pour pouvoir être identifiées comme des centres d'intérêt de l'un ou l'autre membre du groupe devenus intérêt commun à tout le *Freitag*.

C'est dès 1804 en effet que se dessine la passion de Friedrich Heinrich von der Hagen pour le *Chant des Nibelungen*, une passion qu'il partagera avec ses amis du *Freitag*, et plus particulièrement avec Solger<sup>234</sup>. Celui-ci écrit à la fin de l'année 1804 :

---

<sup>229</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. XIV–XV.

<sup>230</sup> Cf. Abeken, 1904, p. 51–52 : “Mehr oder minder hatten meine Freunde Theil an dem philosophischen Treiben, um nicht zu sagen an der Schwärmerei dieser Jahre. Ich muß ihrer hier gedenken, und vor allen Solgers, der später so bedeutend werden sollte, der sich schon als Student durch Ernst, durch methodisches Streben auch in der Philosophie, und bei aller jugendlichen Frische durch ein männliches Wesen auszeichnete. Er war, wenn auch nicht so genannt, das Haupt und der Halt einer Gesellschaft [...]”.

<sup>231</sup> Cf. Abeken, 1904, p. 51–52.

<sup>232</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 4 décembre 1810 (cf. *NS*, vol. 1, p. 158).

<sup>233</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 266).

<sup>234</sup> Cf. aussi Abeken, 1904, p. 60, à propos de son arrivée à Berlin en 1802 : “Es trat nun Friedrich Heinrich von der Hagen, der in Halle zu den Gründern der Gesellschaft gehört hatte, wieder ein; und mit ihm kam ein neues Element in dieselbe. Er hatte sich mit Liebe

Notre cercle du vendredi s'épanouit plus que jamais. Presque à chaque séance, l'un ou l'autre a quelque chose à exposer. A présent, Hagen se concentre fortement sur la littérature allemande ancienne, une discipline pour laquelle il a tout le talent possible, et dans laquelle il a d'ailleurs été loin.<sup>235</sup>

Lors de son séjour à Schwedt de 1807, il écrit à son ami resté à Berlin, qui est alors sur le point de publier son premier ouvrage sur les *Nibelungen*<sup>236</sup> :

J'attends avec impatience tes Nibelungen. Si le volume devait être achevé, et que tu puisses me l'envoyer avec la poste du dimanche, fais-le, cela me fera plaisir. [...] Si ce n'est pas le cas, je serais très content si vous pouviez en retarder la lecture [au *Freitag*] jusqu'à mon retour.<sup>237</sup>

On trouve également des allusions aux travaux de Hain qui, durant la période, ne réside pas à Berlin, et dont les travaux sur la littérature orientale, et notamment persane, sont cependant suivis de près par ses amis<sup>238</sup>.

Par l'étendue du champ d'investigation intellectuelle que représente cette compréhension des belles-lettres, qui va jusqu'à englober la philologie classique, la mythologie ou l'histoire, et qui, par un suivi minutieux des parutions et des recensions, ne perd pas la trace de l'actualité littéraire, les centres d'intérêt du *Freitag* recourent en bonne partie ceux de la *Société grecque* fondée à Iéna; ainsi y a-t-il pu y avoir des transfuges entre les deux groupes, ou même des confusions. Il s'agit cependant

---

und Eifer dem Studium des Altdeutschen hingegeben; und so wurde der Freitag der Boden, auf welchem durch die von dem Freunde bearbeiteten Nibelungen – sie wurden vor dem Druck im Freitag von Hagen der Länge nach vorgelesen – die Liebe zu der altdeutschen Dichtung sich auch in weiteren Kreisen entzünden sollte. Solger nahm den lebhaftesten Antheil, doch gingen die beiden Freunde in Hinsicht auf die poetische Kunst auseinander. Hagen umfaßte mit Gemüth und Liebe das deutsche Alterthum, was in einer Zeit, wo alles Alte, Würdige zu Grunde zu gehn schien, natürlich. Ihn würde es entsetzt haben, wenn er (in Eckermanns Gesprächen mit Goethe, 3. October 1828) gelesen hätte, wie der große, verehrte Dichter die altdeutsche Poesie für unfähig erklärt, wahre ästhetische Bildung zu erzeugen und zu fördern; was ich damals freilich auch nicht in seinem Grunde erkannte. Es waren nicht die Nibelungen allein, die Hagen begeisterten. Solger fand in diesem Enthusiasmus doch auch ein Kleben am Stoff, da er selbst in seiner philosophischen Speculation den höchsten Gesichtspunkt für das Schöne zu ermitteln strebte [...].”

<sup>235</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 134–135: “Unser Freitagszirkel blüht fast mehr als je. Beinahe jedesmal hat einer oder der andere etwas vorzutragen. Hagen legt sich jetzt sehr stark auf die altdeutsche Literatur, ein Fach, wozu er alles mögliche Talent hat, auch hat er es schon weit genug darin gebracht.”

<sup>236</sup> Dès les années 1803–1804, il en avait fait paraître des extraits dans la revue *Eunomia*.

<sup>237</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen de 1807: “Ich freue mich herzlich auf Deine Nibelungen. Sind sie schon fertig, u[nd] kannst du sie eben mit der Sonntagspost herschicken, so thu's mir zu Liebe. Dann kann sie mein Bruder noch kennenlernen. Wo nicht, so würde es mich sehr freuen, wenn Ihr die Lektüre bis zu meiner Ankunft aufschöbet.” (cf. annexes).

<sup>238</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 70, ainsi que lettres de Solger à Hain des 4 novembre 1802, 15 mars 1803 et 24 mai 1803 (cf. annexes). Sur ce point, cf. aussi **2.1.2**.

là de deux groupes distincts et, bien que proches à divers égards, défendant deux positions intellectuelles que nous voudrions, en présentant la *Société grecque*, situer avec précision l'une par rapport à l'autre.

### 2.1.3.2. La *Société grecque*

La principale confusion entre les deux groupes résulte vraisemblablement en grande partie du fait que Abeken est le premier à y avoir contribué. Il présente en effet le groupe de Iéna sous le nom de celui de Halle<sup>239</sup>, ajoutant ensuite que c'est bien le *Freitag* qui se retrouve à Berlin à partir de 1802–1803, mais sans ses membres de Iéna<sup>240</sup>. Nous voudrions ici corriger cette erreur, et préciser que le groupe de Iéna s'appelle bien “société grecque” (*griechische Gesellschaft*), puisque c'est ainsi que son principal protagoniste, Heinrich Voß, la nomme<sup>241</sup>.

#### Historique

Constituée à Iéna, sous l'égide de Heinrich Voß, et composée de ce dernier, son frère Wilhelm, Abeken et des frères Schlosser<sup>242</sup>, la société grecque, sous la forme que

---

<sup>239</sup> Cf. Abeken, 1904, p. 51–52: “Mehr oder minder hatten meine Freunde Theil an dem philosophischen Treiben, um nicht zu sagen an der Schwärmerei dieser Jahre. Ich muß ihrer hier gedenken, und vor allen Solgers, der später so bedeutend werden sollte, der sich schon als Student durch Ernst, durch methodisches Streben auch in der Philosophie, und bei aller jugendlichen Frische durch ein männliches Wesen auszeichnete. Er war, wenn auch nicht so genannt, das Haupt und der Halt einer Gesellschaft, die wöchentlich einmal, und zwar am Freitag, wonach sie auch genannt wurde, zusammenkam, um den Sophokles, von dem Solger einige Jahre später eine so gediegene, bahnbrechende Übersetzung gab, zu lesen. Glieder dieser Gesellschaft waren neben Solger zwei Söhne des Eutinischen Dichters Voß und zwei Schlosser aus Frankfurt, Fritz und Christian, Söhne von Hieronymus, denen sich ein Sohn Georg Schlossers aus dessen zweiter Ehe zugesellte. Daß die Lectüre des griechischen Dichters oft auf Goethe führte, ist natürlich; ebenso, daß durch die Freunde mein Enthusiasmus für ihn gesteigert wurde. Dazu kam, daß die älteren Schlosser, gebildet und geistreich, was besonders von Christian gilt, als Neffen von Goethes Schwester Cornelia schon interessant waren, Eduard der Sohn von Goethes trefflichem Freunde und Schwager war. Heinrich Voß, durch seine gute, eigenthümliche Laune, seine Gemüthlichkeit, seine gründliche Kenntniß des Griechischen ein sehr geschätztes Mitglied des Freitags, gab doch einen, wenn auch leicht übersehenen Anstoß, wenn er seines Vaters Luise über Hermann und Dorothea setzte.”

<sup>240</sup> Cf. Abeken, 1904, p. 60: “Der Übergang aus dem Jenaischen und Osnabrückischen Leben in das Berlinische und in diese Verhältnisse war für eine Natur wie die meinige ein schwieriger. Er wurde mir aber dadurch erleichtert, daß sich die oben erwähnte Freitagsgesellschaft sofort erneuerte, freilich mit zum Theil verändertem Personal, da die Voß und Schlosser zu den Ihrigen gegangen waren.”

<sup>241</sup> Cf. en ce sens Henckmann, 1978, p. 57: “Er [i. e. Solger] nahm regelmäßig an der “griechischen Gesellschaft” teil, der sein Freund J. H. Voß präsierte”.

<sup>242</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 65 (lettre de Solger à ses amis de Halle du 27 novembre 1801) : “Sonst gehe ich am meisten um mit den beiden Voß [i. e. Johann Heinrich et Wilhelm, cf. *ibid.*, note 48] u[nd] Schlosser [cf. *ibid.*, note 49].”

Solger lui connaît, n'aura qu'une durée de vie très courte, puisque Solger ne reste qu'un semestre à Iéna et que Abeken quitte lui aussi Iéna peu après, à l'hiver 1802, pour se rendre à Berlin<sup>243</sup>. Cette brève durée de vie n'empêchera pas Heinrich Voß d'évoquer la période en question comme un âge d'or, et ce, dès les années 1804–1805<sup>244</sup>, et plus encore à partir de 1807<sup>245</sup>.

Après ces quelques mois de vie commune à Iéna, la société grecque n'a jamais été amenée à se réunir de nouveau; les relations épistolaires qui se sont mises en place dans les années qui ont suivi cet épisode sont donc, en ce sens, sans doute structurellement aussi importantes que les quelques semaines de vie commune en 1801–1802. Ainsi le réseau épistolaire triangulaire entre Solger, Voß et Abeken devient-il un élément essentiel de leur relation: en témoigne déjà le fait que les lettres sont envoyées en commun aux deux autres amis<sup>246</sup>.

Dans les biographies de Voß et Abeken, nous voudrions souligner deux événements majeurs, déterminants non seulement pour eux, mais aussi pour leur relation

---

<sup>243</sup> Cf. lettre de Voß à Solger des 30 janvier et 16 avril 1803: “Unsere schöne griechische Abendgesellschaft – freilich existiert sie, aber wird wie im jungen Phönix aus der Asche des alten quantum mutatus ab illo heitore! Ich klage hiermit nicht meine Theilnehmer an, Uthrs und Bruder Abraham sind ein paar würdigen Theilnehmer. Aber Bruder Ager, der auch dabei ist, der macht den Kohl nicht satt. Es ist eigentlich eine Schande einen so heiligen Schriftsteller wie Sofokles so hinzugeben an ganz gefälligst Klötze, und ihn als Motif zu nuzen, einem Docten die Grammatik ein bischen einzutrichtern.”

<sup>244</sup> On le voit notamment dans le désir de Voß de retrouver une vie de communauté de travail avec Solger; cf. lettres de Voß à Solger des 24 mars 1805 (“Gott! wenn wir zusammenarbeiten könnten, an Einem Orte lebten, uns wechselseitig anzuspornen”) et 24 février 1804 (“Ich muß Dich einmal direct darum fragen.– Etwa vor 6 Monaten erzählte mir jemand, Du hättest in Kurzem eine Erbschaft von 100,000 Th. zu erwarten; ich habe das närrische Zeug aus vielen Gründen nicht ernstlich geglaubt, aber konnte doch nicht umhin, einen angenehmen Traum diesem Traum aufzubauen. Sage, würdest Du wohl nach Weimar ziehn, um hier auf ewig, oder auf lange zu wohnen, wenn Du nicht nöthig hättest für eine *irdische* Existenz zu sorgen?”). Il est vrai que cette vision des choses tient en bonne partie à la personnalité de Voß, dont sa lettre à Solger du 15 mai 1804 peut donner une idée plus précise (cf. annexes). Cf. aussi **3.1.1** sur ce point.

<sup>245</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 30 juillet 1807: “Ob ich aber wieder Tage erleben werde, wie im Winter 1802 in unserer Griechischen Gesellschaft, [. . .] das will ich ruhig abwarten.”

<sup>246</sup> Sur ce point, cf. **1.2.2.4.**, ainsi que les lettres de Voß à Solger du 30 janvier 1803 (“Ihr lebt als Freunde zusammen, theilt Euch wahrscheinlich mit, was jeder erhält, bei jedem, denke ich an Alle”), de Solger à Voß du 5 mai 1804 (“Deine Briefe sind zwar zwischen mir u[nd] Abeken Gemeingut, aber ich gestehe meine Schwäche, daß mich die, welche an mich gerichtet sind, stets noch mehr erfreuen.”), et de Voß à Solger du 30 juillet 1807 (“Ich muß also meinen Brief unter Abekens Adresse abgeben lassen; und da ich Abeken zugleich einer Antwort auf seinen herzlichen Brief schuldig bin, so will ich einer alten Gewohnheit gemäß diese in denselbigen Brief mit einflechten. Ihr seid ja noch die alten Freunde, daß auch dies nicht unangenehm sein kann.”) (cf. annexes).

avec leurs amis. Il s'agit, pour Voß, de son séjour à Weimar des années 1804–1805. Il quitte ensuite la ville pour rejoindre ses parents à Heidelberg, en grande partie pour des raisons de santé<sup>247</sup>. Et c'est également Weimar qui joue un rôle de tout premier plan dans la biographie de Abeken: celui-ci quitte Berlin en 1808 pour prendre à Weimar le poste de précepteur des enfants de Schiller. La correspondance témoigne de l'importance qu'ont pu jouer, pour les trois protagonistes (Voß, Abeken et, dans une moindre mesure, Solger), ces expériences weimariennes marquées par la figure patriarcale de Goethe.

Nous voudrions cependant, avant de montrer ce qu'ont apporté ces années weimariennes, mentionner une précaution qu'il est nécessaire de prendre ici en considération.

Il y a bien, en effet, des éléments d'informations tendant à souligner l'importance de Weimar dans la correspondance de Voß et dans celle de Abeken, ainsi que dans celle de Solger, notamment du fait de la quantité de lettres portant sur ce thème. Mais si nous disposons d'autant d'informations sur ce thème, c'est sans doute parce que, dans la conservation des manuscrits, il a été sciemment privilégié par les archivistes et bibliothécaires, au détriment d'autres lettres qui se sont sans doute perdues. Il faut donc dire que, bien entendu, Goethe joue un rôle clef dans les échanges entre les trois amis, mais ajouter que cette correspondance n'est parvenue jusqu'à nous, en grande partie, que parce qu'il y était question de Goethe.

### **Principaux travaux de la société grecque**

Il est beaucoup plus aisé de définir les limites des domaines d'intérêt de la société grecque que du *Freitag* – son nom à lui seul suffit à en témoigner. Il y est en effet question de philologie classique, et plus particulièrement grecque<sup>248</sup>; la traduction et la lecture d'Eschyle semblent avoir constitué, lors du séjour de Solger à Iéna, un point fort de leurs activités<sup>249</sup>, ainsi que l'étude des tragiques grecs en général.<sup>250</sup>

La société grecque suit donc de très près l'actualité liée à la philologie classique, comme en témoignent toutes les lettres de Voß à Solger datant de cette période;

---

<sup>247</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 30 juillet 1807 (cf. annexes).

<sup>248</sup> Cf. Henckmann, 1978, p. 53.

<sup>249</sup> Cf. notamment, en ce sens peut-être la lettre de Solger à Hain du 12 février 1802: “[...] denn jetzt habe ich mir einige harte Nüsse zu knacken auferlegt, nämlich einige Stücke des Aeschylus.” (cf. Henckmann, 1978, p. 70).

<sup>250</sup> Nous verrons ainsi dans la troisième partie comment Voß accompagne Solger dans l'élaboration de ses traductions de Sophocle, depuis sa lettre du 6 juillet 1803 jusqu'à sa lettre du 7 septembre 1807 (cf. **3.1.1**).

Voß notamment semble avoir accordé une attention particulière à la réception autant qu'à la production de recensions, en particulier de recensions de sa propre main<sup>251</sup>.

La figure de Goethe, ainsi que son œuvre, occupent également, nous l'avons évoqué, les jeunes philologues. Voß, puis Abeken<sup>252</sup>, auront avec lui un contact personnel (plus intime dans le cas de Voß)<sup>253</sup> lors de leurs séjours respectifs à Weimar ; Goethe aura dès lors un aval plus considérable encore sur leurs activités philologiques, et sur leur relation avec leurs amis.<sup>254</sup>

### Le lien opéré par Abeken

Lorsque Abeken quitte Iéna pour s'installer à Berlin comme précepteur chez le ministre von der Recke, Solger, alors à peine rentré de Paris et encore en transit entre Schwedt et Berlin, prend le soin de confier son ami de Iéna à ceux de Halle qui s'étaient déjà retrouvés à Berlin. Dès juin 1802, il avait écrit à Abeken de Strasbourg :

Il semble à peu près définitivement établi que nous repasserons par Iéna au retour ; en revanche, il est difficile d'estimer quand nous y arriverons. Dans tous les cas, je t'écrirai à Osnabrück dès que je serai de retour en Allemagne. Si tu devais arriver à Berlin avant moi, je suis sûr que Krause te recevra tout à fait comme si mon ami était le sien. Ma situation ne me permet pas de te recommander à un ami puissant, mais j'ai pu avoir le bonheur de te recommander à un bon ami.<sup>255</sup>

---

<sup>251</sup> Son œuvre se compose d'ailleurs en large partie de recensions ; sa lettre à Solger du 10 octobre 1804, par exemple, témoigne de cette obsession : "Ich werde viel recensieren, u[nd] es wird mir leicht werden, da ich in vielen, z. B. in mythologischen, Göthens Beistand habe." (cf. annexes).

<sup>252</sup> Cf. Abeken, 1904, p. 61 notamment : "Mit Enthusiasmus, mit dem lebendigen Gefühl, auch mit Urtheil, mit reiferem wenigstens von Solgers Seite, wurde in der Gesellschaft viel auch von Goethe gelesen, viel über ihn gesprochen, was denn nicht ohne Wirkung auf mich bleiben konnte [. . .]".

<sup>253</sup> Cf. lettres de Voß à Solger des 15 mai 1804 ("Diesem herlichen Göthe bin ich nun recht nahe ; ich kann ihn täglich sehen, weil mein Fenster grade auf die seinigen gerichtet ist, u.[nd] darf zu ihm kommen wann ich will") et 10 octobre 1804 ("[. . .] will ich Dir auch recht viel von dem lieben theuren *Einzigem* melden" ; plus loin en évoquant l'éventualité d'un départ : "Ich sollte mich von meinem theuren Göthe losreißen, und mir dann einbilden, daß ich an einem fremden Orte mit Gemüthlichkeit fortstudiren könnte. Lieber nie genannt u[nd] berühmt, als ohne Göthe gelebt !- Mit Göthe gelebt haben zu *dürfen*, u[nd] dies nicht gethan haben, das wäre nach meiner Denkweise ein Leichtsin, der mir unendlich Reue für die Zukunft bereiten würde.") ; cf. annexes.

<sup>254</sup> Sur ce point, cf. aussi **3.1.1**

<sup>255</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 30 juin 1802 : "Es ist ziemlich ausgemacht, daß wir über Jena zurückkommen ; wann wir aber da eintreffen, ist noch nicht zu bestimmen. Auf jeden Fall schreibe ich Dir sobald ich wieder in Deutschland bin, nach Osnabrück. Solltest Du auch eher in Berlin ankommen, als ich, so bin ich doch überzeugt, daß Dich Krause ganz als meinen und seinen Freund empfangen wird. Dich an einen mächtigen Freund zu empfehlen vergönnt mir meine Lage nicht, aber ich war glücklich genug, Dich einem Guten

Une fois à Berlin, Abeken fréquente le *Freitag*, témoignant bien par là de la communauté de culture avec la société grecque, ainsi que du même intérêt des deux groupes pour la littérature et l'histoire de la littérature au sens large. Cependant, si Abeken et, dans une moindre mesure, Solger, sont capables de passer d'un cercle à l'autre et d'y trouver leur place, c'est aussi parce qu'ils ne défendent pas, en particulier à cette époque-là, des positions intellectuelles idéologiquement déterminées dans le contexte littéraire de l'époque. Formé à l'école de l'antique, du romantique et du classique, Solger admire et connaît aussi bien Sophocle et Tieck que Goethe ; Abeken, s'il ne se passionne pas autant que Solger, s'intéresse du moins également à chacun<sup>256</sup> ; ni Solger ni Abeken ne sont alors entièrement acquis à la cause des Modernes ou à celle des Anciens, à celle des Classiques ou à celle des Romantiques. Cependant, avec l'émergence de certaines personnalités et les choix d'orientations, les tendances philologiques dures entrent dès cette époque en conflit avec un romantisme, ou du moins avec une position littéraire partisane d'une plus grande modernité, chez certains membres du *Freitag* : dès 1805, Voß et Hagen sont déjà très largement en désaccord sur des points essentiels<sup>257</sup>.

Mais Solger, en permettant à Abeken de passer d'une communauté à l'autre, met tout en œuvre pour que son ami partage non pas une culture idéologisée, mais l'idéal de vie qu'il est alors en train de se forger. En effet, davantage que leurs contenus littéraires, ces deux réseaux sociaux, sous les deux formes des réunions et de la correspondance, contribuent à ce qui, dès cette époque, devient pour Solger un idéal de la sociabilité.

### 2.1.3.3. Importance, pratique et théorique, de la sociabilité

Dès ses toutes premières années d'études, la vie au sein d'une communauté d'amis a joué pour Solger un rôle important dans sa conception de sa propre vie. Il faudra plus

---

empfehlen zu können." Cf. aussi lettre de Solger à Abeken du 9 octobre 1802 : "Du siehst wohl selbst, daß ich Schütz auf das Ende unserer Reise nicht noch verlassen kann. Deswegen entsage ich aber doch nicht dem Vergnügen, Dich, so viel es meine Zeit zulaßen wird, in Berlin einzusichern, u[nd] mit der guten Stadt doch einigermaßen bekannt zu machen. [...] Solltest Du früher nach Berlin kommen, so gehe zum Referendarius *Krause*, Friedrichstraße Nr. 213, grüß'ihn von mir und er wird Dich freundschaftlich aufnehmen." (cf. annexes).

<sup>256</sup> Sans être particulièrement polémique à ce sujet, il semble n'avoir pas tout à fait partagé l'admiration de Solger pour les œuvres et les travaux romantiques ; cf. Abeken, 1904, p. 61.

<sup>257</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 24 mars 1805, à propos d'une recension écrite par lui sur les *Mythologische Briefe* de son père, et corrigée par Goethe : "Drauf schicke ich sie an Göthe, mit der Bitte, sie etwas durch zu corrigieren. Denn mein Vater wollte sie gar nicht sehen, damit er, wenn ihm vielleicht von den Gothanern eine Selbstrecension vorgeworfen wurde, dann mit gutem Gewissen sagen könnte, er hätte so wenig Antheil daran, daß er sie zuerst gedruckt gelesen hätte. Göthe hat mir meine Bitte mit großer Sorgfalt erfüllt, er hat an mehreren Stellen den Ausdruck gemildert, wo ich gegen Hagen [...] geredet hatte, u. s. w." (cf. annexes).

de temps et de recul pour qu'elle acquière également sa pleine et entière signification théorique, c'est-à-dire pour qu'elle joue un rôle dans la conception solgérienne de la philosophie. Or, certains des éléments qui en procèdent se mettent en place dès sa jeunesse.

Il faut en fait reprendre la correspondance postérieure à 1808, et plus particulièrement celle des années 1809–1811, où Solger est à Francfort-sur-l'Oder, pour mesurer tout à fait – *ex negativo* – l'importance qu'a pu avoir le *Freitag* dans sa vie au cours de ses années berlinoises de 1803–1808. Il écrit ainsi à Krause en novembre 1809 :

O mes enfants! Il n'y a pas de mots pour dire à quel point le *Freitag* me manque. Il est vrai que ce n'est pas un grand compliment, vu d'ici; mais je puis vous assurer que je ne pourrais le retrouver nulle part, dussé-je aller jusqu'à Athènes.<sup>258</sup>

Les quelques pages portant sur le *Freitag* insérées dans les *Nachgelassene Schriften* soulignent également le lien privilégié que représente cette amitié aux yeux de Solger<sup>259</sup>.

Cependant, Solger ne présente pas l'amitié comme un simple lien affectif, mais aussi comme le fondement de toute communication, et en cela, comme idéal de vie et d'humanité. Il écrit ainsi à Krause en août 1804 :

Il n'y a pas de fondement solide dans la réalité hors ce contact intime avec des amis, et je ne pourrai jamais m'habituer à considérer les gens qui végètent sans le connaître comme autre chose que des fantômes, *καπινοῦ σκλιαῦ*; ils semblent vivre seulement, et ne vivent pas.<sup>260</sup>

---

<sup>258</sup> Cf. lettre à Krause du 19 novembre 1808: "O Kinder, keine Worte vermögen auszusprechen, wie sehr ich den Freitag vermisse. Es ist dies, hier gesagt, freilich kein großes Compliment; aber ich kann versichern, daß ich ihn nirgends wiederfinden würde, und wenn ich auch nach Athen käme." (cf. *NS*, vol. 1, p. 172).

<sup>259</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 142: "Unter allen meinen Wünschen steht der obenan, daß mir Gott Dein und unserer anderen nächsten Freunde Herzen erhalten möge.". Ceci signifie aussi qu'il est nécessaire d'y consacrer du temps, comme il l'écrit (*in: ibid.*) à Krause le 16 août 1804: "Setze Dich dann so mit Deinen Geschäften, daß ich einen rechten Theil Deiner Zeit ganz unbeschränkt für mich habe." (cf. annexes).

<sup>260</sup> Cf. lettre de Solger à Krause du 16 août 1804: "Es giebt keinen festen Grund und Boden in der Wirklichkeit, als diesen innigen Umgang mit Freunden, und ich werde mich nie gewöhnen können, die Menschen, die ohne ihn vegetiren, als etwas anders denn Scheinbilder, *καπινοῦ σκλιαῦ*, anzusehen; sie scheinen nur zu leben, sie leben nicht." (*NS*, vol. 1, p. 143). Sur ce thème, cf. aussi la lettre à un jeune ami du 4 février 1806: "Glauben Sie dem Erfahrenen (ich spreche dreist so, wenn wir uns nur gleich wenige Jahre kennen): es gibt nur *einen* Enthusiasmus, nur *ein* Band für Menschen, nur *einen* festen Boden, auf dem man vor diesem öden und unfruchtbaren Meere der Welt stehen kann; dieses ist der unsichtbare und unzerstörbare, des Geistes und der Freundschaft des Geistes. Von diesem Boden aus, und diesen im Angesicht mögen wir dreist in die frohesten und trübsten Fernen, der Liebe und des Hasses, der Lust und des Schmerzes ausschweifen; wir kennen unsere Heimath und werden uns nicht von ihr verirren." (cf. *NS*, vol. 1, p. 145).

Dans la mesure où, en s'appuyant sur un lien affectivement intime et fort, cette relation privilégiée à un groupe comme le *Freitag* permet, aux yeux de Solger, d'atteindre le degré de communication le plus satisfaisant et, par là, d'exister vraiment, elle est aussi pour lui, et ce, dès 1804, liée à l'exercice de la philosophie comme pensée de la vérité<sup>261</sup>. C'est donc en relation étroite à l'exercice de la philosophie, que l'idéal de vie constitué par la communauté d'amis joue pour Solger un rôle d'idéal intellectuel dans un sens plus théorique.

Sans qu'il soit véritablement possible de retracer intégralement le parcours de la formation de Solger, on a du moins pu voir comment se structurent, dans ses années d'études et de voyages, ses centres d'intérêt et ses réseaux d'amis, qui constituent, on va le voir à présent, le terreau dans lequel s'enracine la pensée – philologique et philosophique – mature de Solger.

## **2.2. A la conquête de Berlin ? (1809–1815)**

Les changements qui bouleversent, à partir de 1809, la vie de Solger l'affectent à tous égards, puisque son appel à l'Université de Francfort-sur-l'Oder en 1809, puis à celle de Berlin en 1811, impliquent un travail d'adaptation non seulement professionnel, mais aussi géographique, avec tout ce qu'une mutation peut symboliquement comporter de ruptures. Désormais professeur à l'Université, totalement intégré à la vie active, Solger a, notamment au sein du monde universitaire, un rôle à jouer en tant que représentant de cette institution.

Bien qu'aucun changement brutal d'orientation intellectuelle ne se fasse sentir entre la période de la formation de Solger et ses premières années dans la vie active, les questions qui avaient émergé pendant ses études s'enrichissent alors d'éléments nouveaux, que nous voudrions analyser à présent. Nous verrons ainsi comment, lorsque Solger arrive à Berlin en 1811, ce n'est pas mû par une ambition dévorante, mais au contraire par une modestie scientifique qui augurera de l'ensemble de sa carrière dans la nouvelle université.

La “conquête de Berlin” par Solger entre 1809 et 1815 que nous nous proposons d'explorer à présent passe ainsi d'abord par Francfort-sur-l'Oder et par Dresde, avant son retour dans la capitale prussienne, qu'il retrouvera en 1811 bien différente de celle qu'il avait quittée en 1809.

---

<sup>261</sup> Cf. lettre de Solger à Krause du 16 août 1804: “Was ist das Leben ohne die Philosophie, und was die Philosophie ohne die Mittheilung? Und diese ist immer keine ohne das innigste Vertrauen.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 142) Cf. aussi plus bas, p. 143: “Alle Zeiten, glaube ich, dulden die Freundschaft, wie alle die Philosophie.”.

### 2.2.1. Francfort-sur-l'Oder, 1809–1811

Après avoir tenté, par l'intermédiaire de Abeken, d'obtenir un poste à l'Université de Iéna<sup>1</sup>, Solger est finalement appelé à l'Université de Francfort-sur-l'Oder<sup>2</sup>. C'est en tant que philologue que l'y envoie Humboldt, conquis par sa traduction de Sophocle<sup>3</sup>; ce sont donc des cours de philologie qu'il devra y dispenser.

Le séjour de Solger à Francfort-sur-l'Oder représente une période de transition entre la fin de ses études (1808) et son installation définitive à Berlin (fin 1811) – transition non pas tant du fait de sa brève durée, que parce que Solger, à peine y est-il arrivé, ressasse son désir de quitter la ville. S'il entend bien ne pas y rester, c'est parce qu'il est confronté à un manque qui perturbe considérablement son travail – un manque dont la nature est à la fois matérielle et affective, et dont l'expression va lui permettre de formaliser ses prises de position et de leur donner une assise théorique, notamment sur des terrains tels que la pédagogie – plus particulièrement encore dans son rapport à la fonction de l'enseignement au sein de l'Université.

#### 2.2.1.1. La solitude intellectuelle

Solger vit ses débuts à Francfort-sur-l'Oder comme une forme d'ostracisme; il écrit ainsi à Raumer en novembre 1809:

Voilà bientôt quinze jours que je suis en exil, et il est temps que je recommence à m'entretenir avec de bons amis pour retrouver mon entrain.<sup>4</sup>

Malgré un accueil initialement plutôt chaleureux<sup>5</sup>, Solger se trouve en fait rapidement isolé au sein de l'Université. Il a en effet peu d'affinités avec ses collègues, et souffre de sa séparation d'avec le *Freitag*, dont Francfort-sur-l'Oder ne lui offre aucun équivalent.

Ses toutes premières lettres de Francfort-sur-l'Oder portent tout particulièrement la marque de ce manque d'une émulation intellectuelle et d'une présence affective du type de celles que pouvait lui apporter le *Freitag*<sup>6</sup>; plus tard, lorsque les réponses

---

<sup>1</sup> Cf. lettres de Solger à Abeken du premier mai 1808 et de Eichstädt à Solger du 16 juillet 1808 (cf. annexes), ainsi que **2.1.1.5**.

<sup>2</sup> Cf. lettre de Humboldt à Solger du 2 juin 1809 (cf. annexes).

<sup>3</sup> Cf. lettre de Humboldt à Solger du 2 juin 1809: "Ihren Sophokles kannte ich schon lange, u[nd] hatte ihn immer mit Vergnügen gelesen." (cf. annexes).

<sup>4</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 4 novembre 1809: "Bald bin ich nun vierzehn Tage im Exil, und es ist Zeit, daß ich mich wieder erquicke in der Unterhaltung mit guten Freunden." (cf. *NS*, vol. 1, p. 168).

<sup>5</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 4 novembre 1809: "Den Empfang, den ich hier fand, konnte ich gar nicht besser wünschen. Man war allgemein zuvorkommend und freundlich." (cf. *NS*, vol. 1, p. 168–169).

<sup>6</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du 13 août 1809: "Und deshalb soll ich hier verbauern[?], hier wo ich noch keinen Menschen, sage keinen Menschen habe, der mich eigentlich versteht" (cf. annexes); lettre à Krause du 19 novembre 1809: "O Kinder, keine Worte vermögen es auszusprechen, wie sehr ich den Freitag vermisse" (cf. *NS*, vol. 1, p. 172). Dans le même sens également, la lettre de Hagen à Solger du 20 mars 1809 (cf. annexes).

de ses amis se font plus rares ou tardent à venir, son sentiment initial de solitude se mue en un sentiment d'abandon<sup>7</sup>. Solger a même de la peine à se tenir au courant de l'actualité du *Freitag*<sup>8</sup>.

Il reporte une partie de la responsabilité de ce mal d'être sur l'Université elle-même, qui ne lui apporte pas les satisfactions intellectuelles qu'il espérait. Le portrait qu'il dresse à Raumer en janvier 1810 de l'institution qui l'accueille et du personnel qui la compose est loin d'être flatteur :

J'espère, je prie Dieu, pour qu'on me donne une chaire de professeur, sinon je pars d'ici. [...] La vie est vraiment trop moche ici. D'un côté, c'est le comportement de certains professeurs qui est désagréable, de l'autre, la fréquentation constante d'une jeunesse dans l'ensemble bien trop abrutie et inanimée.<sup>9</sup>

N'en prennent que davantage d'importance, d'une part, Eichhorn, juriste et collègue de Solger dès cette époque<sup>10</sup>, ainsi que, d'autre part, la correspondance de Solger avec ses amis berlinois, à la fois en tant que groupe et individuellement<sup>11</sup>.

### **Le manque de moyens**

Solger souffre également d'un problème tout à fait concret : il est très mal payé – à tout le moins ses plaintes répétées suggèrent-elles qu'il ne l'est pas assez pour subvenir

---

<sup>7</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du premier juillet 1810 : "Wie geht es zu, mein liebster Hagen, daß sich keiner von Euch um mich bekümmern will?" (cf. annexes).

<sup>8</sup> Cf. lettre à Hagen du premier juillet 1810 : "Ist Dein Nibelungentext nun erschienen? Und wird das Handwörterbuch bald erscheinen? [...] Ist nicht wieder ein neues Stück des Pantheon erschienen? [...] Ich weiß nicht, wo Keßler ist." (cf. annexes). Il semble même qu'il soit complètement passé à côté de la querelle entre Raumer d'une part, Kleist et Adam Müller d'autre part, à propos des *Abendblätter*, en 1810–1811 (cf. Raumer, 1861, vol. 1, p. 157–161).

<sup>9</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 20 janvier 1810 : "Ich hoffe zu Gott, man wird mir bald eine Professur geben, sonst gehe ich von dannen. [...] das Leben ist hier gar zu schlecht. Theils ist die Weise mancher Professoren unerfreulich, theils der beständige Umgang mit einer im Ganzen gar zu stumpfen und seelenlosen Jugend." (cf. *NS*, vol. 1, p. 185–186).

<sup>10</sup> Cf. notamment les lettres de Solger à Hagen du 13 août 1809, à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 et à Hagen du premier juillet 1810 : "Meine einzige Stütze ist Eichhorn." (cf. annexes).

<sup>11</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du 13 août 1809 : "In der vorigen Woche bekam ich einen Brief von Krause, womit ich einmal zufrieden sein konnte. Die Antwort richte ich an Dich, damit Du nun mit einmal recht gründlich vertreibest [...], und nicht immer nur flüchtig und geschäftsmäßig. Ich habe so viel zu thun, wie irgend einer von Euch, wofern mich meine Collegien nicht in meinen Arbeiten stören sollen, und mehr dazu die ganze Correspondenz mit Euch allen betreiben, da Ihr doch immer unter Euch abwechseln könnt." (cf. annexes) ; cf. aussi lettre de Solger à Raumer du 4 novembre 1809 (cf. *NS*, vol. 1, p. 168).

à ses besoins et à ceux de ses travaux<sup>12</sup>. Dès 1810, son désir de quitter Francfort-sur-l'Oder est de plus en plus explicite ; il écrit même à Humboldt, alors Conseiller d'Etat, en ce sens<sup>13</sup>.

Il tâche de se réfugier dans ses études, comme il l'écrit à Krause en juillet 1810 :

Ma seule joie, ce sont mes études, et même elles, ne se trouvent que trop limitées par le manque de moyens dont je souffre.<sup>14</sup>

Il serait cependant erroné de dire que Solger s'est retrouvé enfermé dans son milieu professionnel, et tout à fait victime des contingences de son statut universitaire. Un épisode inattendu de sa vie francfortoise met en effet singulièrement en perspective ses parti-pris professionnels.

### **Solger, *Oberbürgermeister* de Francfort-sur-l'Oder ?**

Solger lui-même est fort surpris quand les notables de la ville lui proposent d'occuper le poste de maire laissé vacant et auquel ils l'ont élu. Il s'empresse alors de demander conseil, notamment à ceux de ses amis qui connaissent mieux que lui ce milieu professionnel. Il écrit à Krause en mai 1810 :

Mais il s'est passé quelque chose de très étrange, et qui va certainement te surprendre. Comme tu dois le savoir, l'actuel maire, Krüger, renonce à son poste et, pour le remplacer, c'est moi que les élus locaux ont choisi, et ce à une éclatante majorité. Sur les 54 votes exprimés, 44 étaient en ma faveur. Hier matin, une délégation est venue chez moi et m'a fait cette offre. J'ai tenu un discours pour les en remercier chaleureusement, et ai demandé un délai afin de réfléchir à ma déclaration d'intentions. Que penses-tu de tout cela ?<sup>15</sup>

---

<sup>12</sup> Cf. lettres à Abeken du 13 avril 1809 : "Es war mein fester Vorsatz, Ostern nach Göttingen zu gehn. Aber die allgemeine jetzige Geldnoth hat mich noch nicht dazu kommen lassen. Ich bin in einer großen Klammer, u[nd] kann deswegen noch nicht voraussagen, wie ich es machen will. In einigen Tagen will ich deshalb nach Schwedt gehn, um dort Geld anzuschaffen, wenn es möglich ist." (cf. annexes) ; à Krause du 19 novembre 1809 (cf. *NS*, vol. 1, p. 172–173) ; à un Conseiller d'état du 14 janvier 1810 : "Ein andrer Grund ist der große Mangel an Hilfsmitteln, den man hier leidet. In meinen eigenen Arbeiten bin ich aus Mangel an Büchern zu meinem Verdruß schon sehr zurück geblieben." (cf. annexes) ; à Böckh du 27 janvier 1810 : "Bei ganz neuen oder sonst noch nicht sehr verbreiteten Büchern, werde ich um so mehr bitten müssen, sie mir zu überschicken, da Frankfurt leider keinen hinlänglichen Bücherverkäufer hat." (cf. annexes).

<sup>13</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810. La lettre de Humboldt du 3 juin 1810 nous semble venir en réponse à la lettre de Solger et corroborer l'hypothèse selon laquelle le "Conseiller d'Etat" est bien Humboldt.

<sup>14</sup> Cf. lettre de Solger à Krause du 22 juillet 1810 : "Meine einzige Freude sind meine Studien, und auch diese werden doch gar zu sehr durch Mangel an Hilfsmitteln beschränkt." (cf. *NS*, vol. 1, p. 200).

<sup>15</sup> Cf. lettre de Solger à Krause du 22 mai 1810 : "Aber eine große Merkwürdigkeit ist vorgefallen, die Dich gewiß überraschen wird. Der bisherige Oberbürgermeister Krüger legt seinen Posten bekanntlich nieder, und an seiner Stelle haben die hiesigen Stadtabgeordneten

Cet événement confronte Solger à la question de sa participation à la vie publique, et plus particulièrement à son engagement pour la ville (universitaire) où il enseigne. Il met aussi singulièrement en question toutes ses récriminations concernant le manque de moyens et son maigre salaire. A en croire la lettre de Solger à Krause du mois de juin 1810, il semble qu'au moins Raumer et Schulz aient tenté, arguments à l'appui, de convaincre Solger d'accepter ce poste<sup>16</sup>.

Dans la réponse qu'il fait ensuite à ses amis, Solger justifie son choix – il préfère refuser la proposition qui lui est faite – en revenant point par point sur leurs arguments. Outre le fait qu'il s'estime incompetent à exercer cette tâche ou, plus exactement, qu'il n'a pas le talent nécessaire pour l'exercer avec brio<sup>17</sup>, outre le fait que cette expérience ne présenterait pas d'avantage particulier pour ses travaux, dont elle ne pourrait constituer que très lointainement la matière<sup>18</sup>, Solger présente des arguments qui mettent en jeu l'ensemble de ses convictions scientifiques. Il revient notamment sur le rapport entre réflexion théorique et exercice pratique<sup>19</sup>. Il dresse également un bilan mitigé de son activité d'enseignement ou, plus exactement, de son rapport à ses collègues, depuis son arrivée à l'Université de Francfort-sur-l'Oder :

*Ad 5*) Il faut s'affirmer comme citoyen et mettre la main à la pâte. Un savant occupant un poste qui lui a été attribué par l'Etat est-il pour autant *exlex*? Il me semble parfaitement clair qu'il est, à l'heure actuelle, particulièrement important d'enseigner sa discipline de la manière qui convient, et de travailler à lutter contre, d'un côté, les duperies qui ont chaque jour davantage d'importance, et de l'autre, les professeurs professant. Cette dernière sorte est particulièrement florissante ici, à Francfort. Depuis que je suis ici, j'ai fait de la lutte contre ces deux tendances mon cheval de bataille. Krause, tu as assisté à mes cours, tu peux en témoigner. Que Dieu fasse que mes exposés s'enracinent profondément. Je suis persuadé que la vraie scientificité et, dans les affaires, la vraie vertu pratique, auront aussi à y gagner.<sup>20</sup>

---

mich erwählt, und das mit einer glänzenden Majorität. Von 54 gegenwärtigen Stimmen sind 44 für mich gewesen. Gestern Vormittag kam eine Deputation zu mir und machte mir feierlich den Antrag. Ich hielt eine herzliche Dankrede, und erlangte eine Frist, um mich über meine Erklärung zu bedenken. Was hältst Du von dieser Sache?" (cf. *NS*, vol. 1, p. 194).

<sup>16</sup> Cf. lettre de Solger à Krause de juin 1810 (*NS*, vol. 1, p. 194).

<sup>17</sup> Cf. lettre à Krause du mois de juin 1810; cf. *NS*, vol. 1, p. 195, *Ad 1*).

<sup>18</sup> Cf. lettre à Krause du mois de juin 1810; cf. *NS*, vol. 1, p. 195–196, *Ad 2*).

<sup>19</sup> Cf. lettre à Krause de juin 1810: "Eins oder das andere muß allemal vorherrschen, die Wissenschaft oder die Praxis, und braucht ja deshalb das andere nicht auszuschließen, als wovor ich mich sehr sicher weiß" (cf. *NS*, vol. 1, p. 195–196). Il ajoute ensuite que la pratique du métier de maire n'aurait pas d'intérêt pour la science qui est la sienne.

<sup>20</sup> Cf. lettre de Solger à Krause de juin 1810: "Ad 5) Man soll sich bürgerlich festsetzen und eingreifen. Ist denn ein Gelehrter, der einen von Staats wegen bestellten Lehrposten hat, *exlex*? Es ist mir so klar wie möglich, daß es jetzt besonders wichtig ist, die Wissenschaften

Bien qu'il n'accepte pas la proposition, Solger entend en tirer parti. Le simple fait que ce poste lui a été proposé, en effet, lui fournit une marge de manœuvre inespérée pour réclamer auprès du ministère dont il dépend une plus grande reconnaissance de ses qualités – en d'autres termes, une augmentation<sup>21</sup> – et ne pas ajouter d'obstacles supplémentaires à la mutation qu'il désire<sup>22</sup>. Et effectivement, son salaire est augmenté peu de temps après<sup>23</sup>.

Solger choisit donc la vocation du savant malgré les divers manques – aussi provisoires soient-ils, il en souffre effectivement – que celle-ci suppose. Il choisit en fait aussi de composer avec ce manque, puisque c'est cela même qui lui permet de développer une réflexion personnelle et un édifice systématique pour pallier l'absence d'informations<sup>24</sup>. Nous voudrions à présent voir sur quels thèmes porte le travail de Solger, et quelles sont les conséquences de ses conditions de travail sur l'évolution de sa pensée.

#### **2.2.1.2. Cours dispensés et travaux personnels**

Isolé et limité dans ses lectures, Solger entreprend de développer une réflexion plus personnelle. Cette démarche, ainsi que les contraintes qui l'accompagnent, rendent délicate la tâche de reconstitution de ses centres d'intérêt, et plus particulièrement, le rapport entre recherches et productions personnelles.

---

auf die richtige Art zu lehren, und eines Theils der Schwindelei, die täglich mehr um sich greift, andern Theils der Schulmeisterei entgegen zu arbeiten. Die letzte blüht besonders hier in Frankfurt. Beide zu bekämpfen ist, seitdem ich hier bin, mein Bestreben. Krause, du hast bei mir hospitiert und kannst Zeugniß davon ablegen. Ich bin überzeugt, daß wahre Wissenschaftlichkeit und wahre praktische Tugend auch in Geschäften dadurch gewinnen würden." (cf. *NS*, vol. 1, p. 197).

<sup>21</sup> Cf. lettre à Krause de juin 1810: "Vom Cultus ist nicht viel zu erwarten: aber wenn er sieht, daß man zu gebrauchen ist, so kann man auch fordern." (cf. *NS*, vol. 1, p.196 ).

<sup>22</sup> Cf. lettre à Krause de juin 1810: "ferner kann ich an eine fremde Universität berufen werden, welches keinem einfallen würde, wenn ich Oberbürgermeister wäre." (cf. *NS*, vol. 1, p. 198).

<sup>23</sup> Cf. lettre à Abeken du 28 octobre 1810: "Nach reiflicher Überlegung schlug ich den Antrag aus, und zwar aus wahrer Liebe zur Wissenschaft und zu meinem jetzigen Geschäfte, wie ich Dir wohl nicht zu betheuern brauche. Ich wurde dafür Professor extraordinarius mit 200 Thaler Gehalt, und habe jetzt doch schon 100 Thaler Zulage erhalten, weil man mit mir zufrieden zu seyn scheint." (cf. *NS*, vol. 1, p. 200).

<sup>24</sup> Cf. notamment les lettres à Hagen du premier juillet 1810: "Es würde viel rascher gehen, wenn ich Bücher hätte. Du kannst denken, wie hinderlich es ist, wenn man Hauptwerken[?] ganz entbehrt, u[nd] von andern schlechte, alte Ausgaben hat. Doch was ich hier an Ausdehnung nicht erreichen kann, wird vielleicht zum Vortheil für die Tiefe ausschlagen." (cf. annexes), et à Abeken du 28 octobre 1810: "Auf der andern Seite hat dieser Mangel das Gute, daß ich überall meinen eigenen Gedanken folgen muß und diese vielleicht desto gründlicher durcharbeite." (cf. *NS*, vol. 1, p. 202).

A cette période, Solger présente à ses étudiants un système de la philosophie<sup>25</sup> et commence à concevoir l'ensemble de son savoir comme un tout organique, comme il l'écrit à Raumer en décembre 1810 :

Mon système philosophique se développe de plus en plus dans toutes les directions.<sup>26</sup>

Il est donc nécessaire de garder à l'esprit le fait qu'à partir de 1809, Solger travaille toujours dans le cadre d'une concentration philosophique croissante de l'ensemble de son savoir. Par ailleurs, nous allons le voir, ses centres d'intérêt, sans changer vraiment, évoluent cependant durant son séjour à Francfort-sur-l'Oder.

### **Importance toujours aussi grande de la littérature**

Bien que la littérature figure toujours parmi ses principaux centres d'intérêt, nous ne disposons plus d'aucun journal pour en cerner les grandes orientations, et sommes contraints de partir ici de détails.

Nous savons par exemple que Solger fréquente Achim von Arnim lors du passage de ce dernier à Francfort en 1809<sup>27</sup>, sans avoir davantage d'informations sur la manière dont les deux hommes sont entrés en contact. Leurs relations semblent être restées épisodiques. Il se peut cependant que ce soit par l'intermédiaire de von Arnim que Solger entre en contact avec Böckh. En janvier 1810, Solger reçoit en effet une lettre de Böckh l'invitant à collaborer aux *Heidelberger Jahrbücher*. Solger accepte la proposition qui lui est faite<sup>28</sup>, et propose pour la publication son essai sur l'*Attila* de Werner<sup>29</sup> que la *Jenaer Allgemeine Literatur-Zeitung* n'avait pas voulu publier deux ans auparavant<sup>30</sup>. Plus tard, lorsqu'il travaille avec Raumer à une recension sur Adam Müller<sup>31</sup>, il envisage une publication dans les *Heidelberger Jahrbücher*<sup>32</sup>. Rien, cependant, n'a finalement été publié par Solger dans cette revue.

---

<sup>25</sup> Cf. lettres à Raumer du 4 novembre 1809 (cf. *NS*, vol. 1, p. 170–171) et à Abeken du 28 octobre 1810 (cf. *NS*, vol. 1, p. 200–201).

<sup>26</sup> Cf. lettre à Raumer du 2 décembre 1810 : “Mein philosophisches System entwickelt sich immer mehr und mehr nach allen Seiten aus” (cf. *NS*, vol. 1, p. 206).

<sup>27</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 13 avril 1809 (cf. *NS*, vol. 1, p. 162).

<sup>28</sup> Cf. lettre de Solger à Böckh du 27 janvier 1810. Nous apprenons simultanément que Solger connaît et admire les travaux de Böckh (cf. annexes).

<sup>29</sup> Cf. lettre de Solger à Böckh du 27 janvier 1810 : “So habe ich vor einiger Zeit eine Beurtheilung des Attila von Werner geschrieben, welche für ein anderes Journal bestimmt war, aber doch, ich weiß nicht aus welchen Gründen oder Rücksichten, noch nicht abgedruckt worden ist. Wollen Sie diesen aufnehmen, und mich bald davon benachrichtigen, so werde ich sie zurückfordern und Ihnen sogleich übersenden.” (cf. annexes).

<sup>30</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 158–159.

<sup>31</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer des 2 décembre 1810 (cf. *NS*, vol. 1, p. 205 et annexes), 31 décembre 1810 (cf. annexes) et lettre de Raumer à Solger (non datée, cf. annexes).

<sup>32</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 2 décembre 1810 (cf. annexes).

D'une manière plus générale, il semble continuer à s'intéresser à des thèmes très divers au sein du domaine de prédilection que constituent pour lui les belles-lettres. Dans sa lettre à Hagen d'août 1809, il évoque une caisse de livres oubliée contenant des ouvrages qui lui appartiennent, dont il dresse la liste afin de les identifier par rapport à ceux qui, dans la même caisse, appartiennent à Eichhorn :

Je te prie par avance de m'expédier mon Shakespeare en anglais, tout ce qu'elle contient de Fichte, le Tite-Live, 9 ouvrages de Montesquieu, que j'ai bêtement oubliés [...]<sup>33</sup>

C'est encore dans sa correspondance avec Hagen que, près d'un an plus tard, il mentionne ses lectures les plus récentes :

J'ai par hasard été amené à parcourir la *Nationalité allemande* de Jahn ; ce n'est rien d'autre que de la déclamation, pas aussi fruste que ce que je m'attendais à trouver, mais pour autant, souvent très plat. *L'histoire universelle* de Johannes Müller, dont j'ai lu une partie, n'a pas tout à fait répondu à mes attentes.<sup>34</sup>

Il se prend également de passion pour Kleist. Il semble se surprendre lui-même lorsqu'il écrit à ce propos à Raumer en décembre 1810 :

Je dois vous avouer que je me suis pris d'une grande affection pour Kleist depuis que j'ai lu ses récits et *Käthchen von Heilbronn*. Ce dernier ouvrage, en particulier, recèle un fonds considérable d'esprit poétique. Il contient certaines choses dont je dirais sans ambages qu'elles ne sont ni plus ni moins que remarquables. Je ne suis pas très généreux en jugements de ce genre, mais je me dois de lui rendre justice.<sup>35</sup>

Ces différentes allusions à un ensemble d'ouvrages hétéroclite suggèrent que Solger continue, à cette période, d'explorer les domaines les plus divers avec curiosité, suit l'actualité littéraire, exerçant son esprit critique personnel plutôt que de s'en remettre aux seuls jugements de mode, comme en témoigne singulièrement son jugement sur Kleist.

---

<sup>33</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du 13 août 1809 : "Ich bitte vorläufig, mir darin meinen englischen Shakespeare, u[nd] was etwa von Fichte wol darein sein möchte, auch den Titus Livius, 9 Theile des Montesquieu die ich thörichter Weise vergessen habe, [...] zu spediren." (cf. annexes).

<sup>34</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du premier juillet 1810 : "Gelegentlich habe ich etwas in dem deutschen Volksthum von Jahn geblättert, es ist aber Deklamation, nicht ganz so roh, wie ich sie erwartet hätte, aber dafür oft sehr flach. Johannes Müllers Weltgeschichte, von der ich einen Theil gelesen, hat meiner Erwartung nicht ganz entsprochen" (cf. annexes).

<sup>35</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 31 décembre 1810 : "Ich muß Ihnen sagen, daß ich Kleist sehr lieb gewonnen habe, seitdem ich seine Erzählungen und Käthchen von Heilbronn gelesen habe. Besonders in dem letzten steckt ein großer Fonds von poetischem Geist. Manches darin kann ich geradezu vortrefflich nennen. Ich bin gewiß nicht freigebig mit solchen Urtheilen, aber ich muß ihm Gerechtigkeit widerfahren lassen." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 207).

Son essai sur les *Affinités Electives*<sup>36</sup>, envoyé à ses amis du *Freitag* avec sa lettre à Hagen d'août 1809 et destiné à y être lu pour "faire comme s'il était là"<sup>37</sup>, et seul exemple achevé de son travail de critique dont nous disposons<sup>38</sup>, reste d'une portée limitée<sup>39</sup>. Composé d'une succession de remarques davantage qu'étayé par une structure démonstrative solide, le texte est exclusivement destiné au *Freitag* et vient en réponse à un débat interne au groupe<sup>40</sup>. Cette brève recension, qui porte sur un roman contemporain de Solger<sup>41</sup>, travaille principalement à partir de catégories esthétiques empruntées à la philologie classique ou aux premiers romantiques et tout particulièrement la notion de destin (*Schicksal*). Solger manifestera plus tard le désir de retravailler cet essai pour la publication, mais il ne semble pas avoir mené le projet à exécution<sup>42</sup>.

### **La philologie classique; changement progressif du type de travaux effectués dans ce domaine**

La philologie classique est à proprement parler le domaine de spécialité de Solger; c'est à ce titre qu'il a été appelé à l'Université de Francfort-sur-l'Oder. Une partie de ses travaux dans ce domaine est donc largement consacrée à la préparation de ses cours: tout d'abord, pour l'année 1809, un cours sur les tragiques grecs<sup>43</sup>, puis, en 1810, sur Perse<sup>44</sup> et Pindare<sup>45</sup>. Il publie une partie de ses traductions de Pindare dans la revue *Pantheon*<sup>46</sup>, jusqu'à ce que son ami Voß le dissuade de poursuivre ce

<sup>36</sup> Cf. *Über die Wahlverwandtschaften*, in: *NS*, vol. 1, p. 175–185.

<sup>37</sup> Cf. lettre à Hagen du 13 août 1809: "Ich schicke hierbei etwas über die Wahlverwandtschaften, das ich im Freitag vorzulesen bitte, damit ich einmal wieder mitspreche, als wäre ich selbst da."

<sup>38</sup> La *Schlegel-Rezension* mise à part, bien entendu.

<sup>39</sup> Tieck est le premier, dans sa lettre à Raumer du 10 décembre 1825, à en souligner la médiocre qualité (cf. *Nachlaß* Raumer, p. 235, verso).

<sup>40</sup> Solger fait ainsi allusion, dans son texte, aux analyses de Krause et de Hagen (cf. *NS*, vol. 1, pp. 176, 178, et 183).

<sup>41</sup> Les *Affinités Electives* étaient parues en 1809.

<sup>42</sup> Cf. lettre à Hagen du premier juillet 1810 (cf. annexes).

<sup>43</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810: "in dem Kollegium über die Tragiker"; ainsi que lettre de Voß à Solger d'août 1810: "von Krammern weiß ich, daß Du über Agamemnon Vorlesungen gehalten hast." (cf. annexes).

<sup>44</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 2 décembre 1810: "Im Persius suche ich meinen Zuhörern, die sich darin (freilich *publice*) über 100 belaufen, einmal einen recht vollständigen u[nd] reichhaltigen gelehrten Vortrag zu geben, um sie zur Thätigkeit in das Einzelne[Sic.] hinein zu führen." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 206).

<sup>45</sup> Cf. lettre à Abeken du 28 octobre 1810 (cf. *NS*, vol. 1, p. 201).

<sup>46</sup> Cf. *Pantheon. Eine Zeitschrift für Wissenschaft und Kunst*, hrsg von Dr. Johann Gustav Büsching und Dr. Carl Ludwig Kannegießer, Bd 1, Leipzig 1810: "Des Pindaros sechster Olympischer Siegeshymnus. Auf den Agesias von Syrakusa, den Sohn des Sostratos. Im

travail<sup>47</sup>.

Pour avoir acquis une compétence hors du commun dans ce domaine, Solger devient même correcteur. De même en effet que Heinrich Voß avait suivi pas à pas l'élaboration de sa traduction de Sophocle<sup>48</sup>, de même Solger suit et corrige la traduction d'Eschine et de Démosthène préparée par Raumer. Ses corrections vont principalement dans le sens d'une plus grande précision dans la compréhension et le rendu du grec, que Raumer ne maîtrise pas parfaitement<sup>49</sup>. Raumer semble avoir tiré profit des conseils de Solger, puisqu'il lui écrit peu après, à l'été 1811<sup>50</sup> :

L'impression d'Eschine est pratiquement terminée, mais Schulz a emporté à S. les deux premiers lots d'épreuves de Démosthène qu'il devait remettre à Hagen, et j'espère que vous trouverez que j'ai opéré mes corrections, non pas bien entendu au delà de mes forces, mais à la mesure de celles-ci.<sup>51</sup>

Diverses allusions précisent ici et là les champs de la culture philologique acquise par Solger, sans qu'il soit possible de préciser s'il s'agit de lectures récentes ou plus anciennes, et qui comptent Hérodote<sup>52</sup>, Eschyle<sup>53</sup>, Empédocle<sup>54</sup>, Apollodore<sup>55</sup>, ou Pausanias<sup>56</sup>. Solger envoie également à ses amis berlinois de véritables listes de commandes qui fournissent également des indications ponctuelles<sup>57</sup>.

---

Wettfahren mit Maulthieren" (p. 43–52); "Des Pindaros erster Pythischer Siegeshymnus. Auf Hieron von Aetna, im Wagenrennen" (p. 241–250). Les traductions publiées dans la revue *Pantheon* sont assorties de notes explicatives, notamment mythologiques.

<sup>47</sup> Cf. lettre de Voß à Solger d'août 1810: "Dagegen lob ich mir den gründlichen, von jeder Modenarrheit entfernten Böckh. Übersetze doch ja nicht im Pindar weiter, eher seine Ausgabe erschienen ist – wiewohl ich gern glaube, daß Böckh Dich nicht in allen Stücken befriedigen wird." (cf. annexes).

<sup>48</sup> Sur ce point, cf. **3.1.1**.

<sup>49</sup> Cf. notamment lettre de Solger à Raumer du 16 mai 1811; ainsi que la lettre à Raumer du 24 juin 1811 (cf. annexes).

<sup>50</sup> Date vraisemblable de cette lettre non datée (cf. annexes).

<sup>51</sup> Cf. lettre non datée de Raumer à Solger: "Aeschines ist fast fertig gedruckt, nun aber hat mir Schulz die beiden ersten Bogen von D.[emosthenes], die er an Hagen abgeben sollte, mit nach S.[?] genommen, u.[nd] ich hoffe Sie sollen finden, daß ich zwar natürlich nicht über meine Kräfte hinaus, aber doch den Kräften gemäs[s], berichtet habe." (cf. annexes).

<sup>52</sup> Cf. lettre à Abeken du 13 avril 1809 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 163).

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Cf. lettre à Krause du 13 janvier 1811 (cf. *NS*, vol. 1, p. 209).

<sup>55</sup> Cf. lettre (non datée) à Krause de janvier-février 1810: "Denn aus Herodot, Apollodor, Pausanias und vielen andern ist er [i. e. der erste Teil des Werkes über Mythologie] in diesem Winter ziemlich vervollständigt worden, und wird es noch." (cf. *NS*, vol. 1, p. 188).

<sup>56</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 7 juin 1811 (cf. *NS*, vol. 1, p. 215 et Matenko, 1933, p. 86).

<sup>57</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du premier juillet 1810: "Du kannst denken, wie hinderlich es ist, wenn man Hauptwerken ganz entbehrt, u[nd] von andern schlechte, alte Ausgaben hat. Doch was ich hier an Ausdehnung nicht erreichen kann, wird vielleicht zum Vortheil für die

La méthode philologique élaborée par Solger à la période précédente et mise en œuvre, de manière éclatante, dans sa traduction de Sophocle, demeure l'un des points d'ancrage les plus importants de ses travaux scientifiques et, à partir de 1809, de ses cours, notamment de son cours sur les tragiques grecs :

Je procède cependant de manière fort minutieuse, en particulier en ce qui concerne la langue, si bien que je crains fort de ne point venir à bout de ces tragédies. Mes auditeurs m'ont déjà expliqué plus d'une fois qu'ils ne désirent pas pour autant abandonner ce travail de fond, qu'ils s'estiment satisfaits, quand bien même nous ne lirions pas plus de deux pièces.<sup>58</sup>

C'est en relation étroite avec l'ensemble de ces travaux philologiques que Solger, à Francfort-sur-l'Oder, commence à explorer un domaine auquel il ne semble pas, précédemment, avoir consacré une attention et une énergie équivalentes : la mythologie.

### **La mythologie**

Principal thème d'études de Solger à Francfort, la mythologie constitue également son principal thème de souffrance, puisque c'est tout particulièrement dans ce domaine qu'il aurait besoin d'un grand nombre de livres et documents spécialisés et récents, qu'il peine à se procurer. Il saisit toutes les occasions qui se présentent à lui, et demande notamment à Böckh, dès la première lettre qu'il lui adresse, de lui fournir des renseignements sur l'actualité mythologique :

Dans la correspondance qui se trouve à présent initiée, je me permets de vous prier de me faire parvenir à l'occasion les nouveautés scientifiques de Heidelberg. Je souhaiterais tout particulièrement savoir ce qu'il en est de l'ouvrage du Professeur Creuzer sur les symboles religieux de l'Antiquité, et s'il y a espoir de le voir bientôt paraître, car ce sujet me tient particulièrement à cœur.<sup>59</sup>

---

Tiefe ausschlagen. Wenn du mir doch noch ein Paar Bände Athenäums schicken könntest, u[nd] darin die Theile der griechischen Anthologie éd. Jacobs, worin der Kommentar ist, vom 1sten an, denn das 7tl besitze ich selbst, u[nd] endlich den Apollonius Modius ed. Brunck oder Bern. Ich weiß jetzt nicht, welches die Scholien hat, diese brauche ich eben auch. Es wäre mir viel werth, wenn Du mir diese Bücher recht bald schickst. Auch schick mir das Stück des Museums für Alterthumswissenschaften, worin Schleiermachers Heraklit ist. Hast Du oder einer der Unsrigen es nicht selbst, so laß es Dir von Reimer auf meiner Rechnung geben, u[nd] eben so auch den 4ten, u[nd] wenn er schon heraus ist, den 5ten Theil von Heindorfs Platon." (cf. annexes).

<sup>58</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 : "Dennoch gehe ich vorzüglich in Ansehung der Sprache sehr genau, so daß ich fürchte, nicht mit diesen Tragödien fertig zu werden. Meine Zuhörer haben mir auch schon mehr als einmal erklärt, daß ich deswegen nicht diese gründliche Behandlung aufgeben möchte, sie wären zufrieden, wenn wir auch nur 2 Stücke läsen." (cf. annexes).

<sup>59</sup> Cf. lettre de Solger à Böckh du 27 janvier 1810 : "Bei der Korrespondenz, die hierdurch entstehen wird, darf ich Sie wohl bitten, mir gelegentlich Nachricht von dem, was in

A partir de 1810, Solger est totalement absorbé, d'abord par des recherches dans ce domaine<sup>60</sup>, puis par la conception et l'élaboration d'un ouvrage<sup>61</sup>, auquel il entend appliquer une démarche systématique, comme à l'ensemble de ses travaux :

Il ne s'agira donc pas de présenter une histoire là où une histoire n'est pas possible, c'est-à-dire où les données historiques ne sont pas assez complètes : il s'agira tout autant d'examiner, à travers les données, l'esprit, aussi profondément que possible. [...] Comprends-moi bien, il ne s'agit pas d'une accumulation de notices antiquaires ; n'est jamais introduit que ce qui est en rapport avec l'objet et le sens. Cela peut ainsi devenir un ouvrage dans lequel il ne sera pas seulement question d'antiquité, mais où l'on pourra également trouver quelque chose sur la façon d'être de l'Antiquité.<sup>62</sup>

Ce processus de systématisation tient en particulier à l'importance croissante de la philosophie dans la pensée de Solger entre 1809 et 1811.

### La philosophie

L'autre discipline enseignée par Solger à l'Université de Francfort-sur-l'Oder prend en effet de plus en plus d'importance, non pas véritablement par rapport au temps et à l'énergie consacrées à ces études (on l'a vu, les travaux mythologiques par exemple exigent un investissement au moins aussi considérable), mais plutôt au plan de la méthode de travail et du regard qu'il porte lui-même sur l'ensemble de ses entreprises intellectuelles.

La philosophie a d'abord un rôle à jouer dans la mesure où elle est enseignée. En 1809, Solger donne un cours d'introduction générale à la philosophie<sup>63</sup>, dans lequel il

---

Heidelberg für die Wissenschaften ankündiges ergeht, zukommen zu lassen. Besonders wünschte ich sehr zu wissen, wie es mit des H. Professor Kreuzers Buch über die religiösen Symbole der Alten steht, und ob man Hoffnung hat, es bald erscheinen zu sehen, da mir dieser Gegenstand besonders wichtig ist." (cf. annexes). Les quatre volumes de la *Symbolik und Mythologie der Alten Völker* paraissent (dans leur première édition) entre 1810 et 1812.

<sup>60</sup> Cf. lettre à Raumer du 20 janvier 1810 : "Ich sitze bis über die Ohren in der ägyptischen Mythologie. Ich habe das Unglück, mich bei meinen Schreibereien immer in große Weitläufigkeiten einzulassen. Das macht der Trieb, die Sache äußerlich recht weit und innerlich recht [tief?] zu ergründen. Sonst könnte der erste Theil meiner mythologischen Ideen längst fertig seyn." (cf. *NS*, vol. 1, p. 185). Cf. aussi la lettre à Abeken du 28 octobre 1810 (cf. *NS*, vol. 1, p. 202).

<sup>61</sup> Cf. lettre (non datée) à Krause de janvier-février 1810 : "Es soll den Titel erhalten: Betrachtungen (oder Ideen?) über die Religionen der alten Völker." Suit alors la présentation des premiers livres (cf. *NS*, vol. 1, p. 187-188).

<sup>62</sup> Cf. *ibid.* : "Es soll nämlich nicht eine Historie geben wo keine möglich ist, d. h. wo die historischen Data nicht vollständig genug sind, sondern es soll Betrachtung seyn durch die Data auf den Geist, so tief wie möglich. [...] Wohl zu verstehen, alles dieses wird keine Anhäufung von antiquarischen Notizen, sondern allemal wird nur das beigebracht, was zur Sache und zum Sinne gehört. So kann es ein Werk werden, worin nicht blos vom Alterthum die Rede, sondern auch etwas von der Art und Weise des Alterthums zu finden ist." Cf. aussi la lettre à Krause du 20 mars 1810 (cf. *NS*, vol. 1, p. 191-192).

<sup>63</sup> Cf. lettre à Raumer du 4 novembre 1809 (cf. *NS*, vol. 1, p. 170).

entend démontrer à ses étudiants :

quel est le point de vue de la philosophie, et que toute pensée scientifique repose sur une pensée philosophique; puis, comment et pourquoi toute la culture actuelle repose sur la scientificité, et que cette culture ne peut être parachevée que par la philosophie. [...] J'expose enfin la forme fondamentale de la philosophie et montre comment ce qu'on appelle les différentes disciplines y trouvent leur fondement, et comment et de quelle manière les différentes sciences y ressortissent.<sup>64</sup>

Puis, en 1810, c'est un cours d'esthétique<sup>65</sup>. Comme son cours sur Pindare, son cours d'esthétique lui permet d'approfondir le sujet et de publier une étude dans la revue *Pantheon*<sup>66</sup>. Ce domaine semble, dès cette époque, avoir particulièrement intéressé Solger dans la perspective d'une appréhension philosophique plus vaste de son travail. Il écrit ainsi à Raumer en décembre 1810 :

Mon activité intellectuelle, discrète, mais très intense, poursuit son chemin. Mes cours sont en pleine floraison. Concernant l'esthétique, je suis en train de mettre sur pied un système tout à fait personnel, que je vous communiquerai à une prochaine occasion, et qui me procure une joie infinie.<sup>67</sup>

Il n'est pas aisé de reconstituer sur quoi porte, à cette période, son travail "intense" dans le domaine de la philosophie. Nous savons avec certitude que Solger poursuit

---

<sup>64</sup> Cf. lettre à Raumer du 4 novembre 1809: "Dann zeige ich, welcher der Standpunkt der Philosophie sey, und auf der philosophischen Denkart alle wissenschaftliche Denkart überhaupt beruhe; ferner, wie und warum die ganze heutige Bildung auf Wissenschaftlichkeit beruhe, daß also diese Bildung nur vollendet werden könne in der Philosophie. [...] Endlich stelle ich die Grundform der Philosophie dar und zeige, wie darin die verschiedenen sogenannten Disciplinen liegen und wie und in welchen Verhältnissen darunter auch die einzelnen Wissenschaften fallen." (cf. *NS*, vol. 1, p. 170–171).

<sup>65</sup> Cf. lettre à Abeken du 28 octobre 1810: "Jetzt lese ich Aesthetik vor einigen 20." (cf. *NS*, vol. 1, p. 201).

<sup>66</sup> Cf. *Pantheon. Eine Zeitschrift für Wissenschaft und Kunst*, hrsg von Dr. Johann Gustav Büsching und Dr. Karl Ludwig Kannegießer, Bd 2, Leipzig, 1810, p. 395–415: "Etwas über das Verhältnis des Ideals zur Nachahmung der Natur in der Kunst". Ce texte a été réédité par W. Henckmann dans Henckmann, 1972.

<sup>67</sup> Cf. lettre à Raumer du 2 décembre 1810: "Meine stille, aber sehr angestrenzte Tätigkeit geht ihren Gang fort. Meine Collegia sind im besten Flor. Bei der Aesthetik arbeite ich mir ein ganz eignes Sÿstem aus, das ich Ihnen nächstens gelegentlich mittheilen werde, u[nd] das mir unendliche Freude macht." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 205–206).

ses lectures de Fichte<sup>68</sup>, Schelling<sup>69</sup>, et Spinoza<sup>70</sup>. Il ne s'agit plus dès lors de simples références, mais de modes de pensée que Solger s'approprie plus ou moins explicitement<sup>71</sup>. Il est également possible de repérer des allusions à une poursuite des lectures de Platon<sup>72</sup>.

Parmi les nouveautés dans l'horizon philosophique de Solger, notons sa découverte des textes de Giordano Bruno. Il écrit à Krause en janvier 1811 qu'il a entre les mains :

[...] un volume contenant quelques œuvres importantes de Giordano Bruno, ainsi que sa rhétorique. Comme ses œuvres sont devenues rarissimes au point que Brucker ne connaisse que deux de ses textes, et Jacobi uniquement celui dont il a publié des extraits, tu peux t'imaginer comme cette découverte m'est précieuse. Je me suis mis à la lecture immédiatement. C'est extrêmement obscur, et cela requiert une étude fastidieuse, principalement parce que la forme n'est pas très achevée. [...] Jusqu'ici, j'ai l'impression qu'il est venu à la philosophie par la mystique, mais par une mystique de la nature. Les figures et les nombres sont pour lui hautement significatifs; il renomme souvent des principes en leur donnant des noms de dieux; on fraye avec Empédocle, jusqu'à ce que la scholastique revienne y mettre son grain de sel. Je n'ai

<sup>68</sup> Cf. lettre à Abeken du 13 avril 1809 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 166), mais surtout la lettre à Abeken du 15 novembre 1809, où il écrit à propos de son cours d'introduction à la philosophie: "Einige alte Philister hier murren auch schon, daß nun Ficht'sche oder Schelling'sche Philosophie, gegen die sie sich so lange mit Hand und Fuß gesträubt haben, hier einschleichen[Sic.] soll; denn was es eigentlich für eine seyn möchte, das kümmert sie wenig, da sie von keiner etwas wissen." (cf. *NS*, vol. 1, p. 171–172). Cf. aussi, dans sa lettre à Hagen du 13 août 1809, sa description des livres lui appartenant.

<sup>69</sup> Cf. la lettre à Abeken du 15 novembre 1809 (cf. *supra*). Son essai *Etwas über das Verhältnis des Ideals zur Nachahmung der Natur in der Kunst* témoigne également de l'importance de ses lectures (critiques) de Schelling (cf. Henckmann, 1972).

<sup>70</sup> Cf. la lettre à Raumer du 4 novembre 1809, dans laquelle Solger expose les grandes lignes de son cours d'introduction à la philosophie: "[...] hierauf schildere ich ihnen, wie der Standpunkt des gemeinen Verstandes, der der Begeisterung durch Ideen und der der Philosophie (*tria genera cognitionis* des Spinoza) sich gegen einander verhalten." (cf. *NS*, vol. 1, p. 170); ainsi que la lettre à Krause du 19 novembre 1809: "Weil ich doch vor allen Dingen die Erkenntnißart dieser Menschen verbessern muß, las ich neulich wieder den Spinoza *de emendatione intellectus*, und als ich die theuern Worte des reinen, einfältigen Weisen las: *Postquam intellexi, omnia, quae in communi vitae occurrunt, vana atque futilia esse*, da suchte ich mir nach einer Erkenntniß, wodurch ich *perpetua et aeterna fruerer laetitia*; da füllte es mir wieder das ganze Herz an." (cf. *NS*, vol. 1, p. 195).

<sup>71</sup> On en a quelques exemples transparents dans les *Nachgelassene Schriften*, cf. *NS*, vol. 1, pp. 175 ("Ich will daher auch gar nicht bange seyn. *Non dico me optimam invenisse philosophiam, sed veram me habere scio*, sage ich nochmals mit Spinoza") et 196 ("Ich glaube das Höchste darin erreichen zu können, und könnte ich es nicht, so müßte ich doch, wie *Fichte* so edel sagt, so handeln, als wenn ich es könnte."). Pour être menée tout à fait à bien, l'analyse de cette hypothèse mériterait un travail philosophique de fond.

<sup>72</sup> Cf. lettre à Hagen du premier juillet 1810 (cf. annexes).

pas déchiffré grand chose encore, mais j’y ai tout de même appris beaucoup, et en ai tiré, sur quelques points, des éclaircissements concernant mon propre mode d’exposition.<sup>73</sup>

Dans les études philosophiques de Solger, le point le plus important pour cette période consiste cependant dans le début de l’élaboration d’une pensée propre. Or, cette capacité de recul sur sa propre pensée vers une théorisation telle que celle qu’il présente dans ses cours, est largement corrélée à l’expérience de l’enseignement faite par Solger à Francfort-sur-l’Oder.

### **2.2.1.3. L’enseignement, de la pratique à la théorie**

L’enseignement constitue dans la correspondance de Solger des années 1809–1811, un thème récurrent. On s’explique sans mal une telle insistance dans les toutes premières lettres de la période, puisqu’il s’agit alors d’une expérience nouvelle. Elle est en revanche plus significative dans les lettres des années 1810 et 1811, où l’on peut voir comment prennent forme, dans le champ ainsi ouvert, l’action et la réflexion politiques de Solger.

#### **Découverte et déceptions**

Comme les différents membres du *Freitag* qui se sont consacrés à l’enseignement<sup>74</sup>, Solger traverse d’abord une phase d’adaptation à sa nouvelle activité professionnelle, qui le confronte à différents obstacles.

Il lui faut tout d’abord trouver un mode d’exposition de son enseignement qui corresponde à ce qu’il attend, intuitivement et théoriquement, de ses cours. Après

---

<sup>73</sup> Cf. lettre à Krause du 13 janvier 1811: “Büsching hat mir schon einige Male aus Breslau geschrieben und mich sehr beglückt durch einen Fund, den er dort gethan und mir mitgetheilt hat, durch einen Band, worin einige wichtige Schriften des Jordanus Brunus enthalten sind, und die Rhetorik eben desselben. Da dessen Werke so äußerst selten geworden sind, daß Brucker nur zwei seiner Schriften, Jacobi nur die, welche er ausgezogen hat, kennt, – so kannst Du denken, wie wichtig mir dieser Fund ist. Ich habe mich auch gleich darüber hergemacht. Er ist äußerst dunkel und erfordert ein mühsames Studium, weil seine Form nicht sehr gebildet ist. Das Meiste ist in Hexametern, und der Mann scheint auch so poetisch begeistert zu seyn, daß er sich in Versen ausdrücken mußte. Stellenweise ist es wahrer philosophischer Hymnus, und dann wird es wieder ganz trocken und prosaisch. Er scheint mir bis jetzt durch Mystik in die Philosophie gekommen zu seyn, aber durch Naturmystik. Figuren und Zahlen sind ihm von der höchsten Bedeutung; oft benennt er die Prinzipien mit alten Götternamen; es ist einem zuweilen ganz empedokleisch zu Muthe, bis wieder die Scholastik dazwischenkommt. Noch habe ich nicht viel entziffert, aber doch schon viel daraus gelernt, und über einzelne Punkte meiner eigenen Darstellungsweise schon Licht geschöpft.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 208–209). Cf. aussi dernier paragraphe de la lettre à Raumer du 31 décembre 1810 (cf. annexes).

<sup>74</sup> Notamment Hagen (cf. lettre de Hagen à Solger du 20 mars 1809; cf. annexes) et, plus tard, Raumer (cf. notamment **2.3.2**).

une brève période de flottement, il opte pour un exposé libre, comme il l'explique à Raumer dans sa lettre de novembre 1809 :

Je donne depuis une semaine, cher Raumer, les cours que vous savez. Ce n'est pas que j'eusse craint d'avoir l'air stupide, mais j'avais tout de même entrepris de réprimer bravement ce qui aurait pu me venir à l'esprit. Et voilà qu'au bout de deux mots, le sujet me captiva tant et si bien que je parlai en toute liberté. Les premières fois, j'ai préparé à l'avance tout ce que je voulais dire, par sécurité. Je n'aurai bientôt plus besoin que d'un fil directeur, et je pourrai développer le reste librement.<sup>75</sup>

En optant pour un exposé libre, Solger s'affilie à une nouvelle génération d'enseignants qui n'est pas inconditionnellement opposée à l'exposé magistral, mais commence à concevoir sa propre pratique de l'enseignement sur un mode sensiblement différent.

Encore faut-il que les étudiants s'en satisfassent. Or, ceux-ci sont, lors des premiers cours de Solger, apparemment fort troublés par son mode d'exposition, voir même par le contenu de ses cours.<sup>76</sup> L'enseignant, qui trouve la grande majorité d'entre eux "totalement terne et insensible"<sup>77</sup>, entend résoudre les difficultés en les formant à son école plutôt qu'en s'adaptant lui-même à leurs exigences.

---

<sup>75</sup> Cf. lettre à Raumer du 4 novembre 1809: "Seit acht Tagen lese ich, lieber Raumer, die zwei Collegia, die Sie wissen. Ich fürchtete gerade nicht, daß ich blöde seyn würde; indessen nahm ich mir doch vor, das was mich davon antreten könnte, mit Muth zu unterdrücken. Aber nach den ersten zwei Worten ergriff mich der Gegenstand, und ich sprach mit vollkommner Freiheit. Die ersten Male habe ich mir vorher alles aufgesetzt, was ich sagen wollte, der Sicherheit wegen. Bald werde ich nur einen Leitfaden brauchen und das Übrige frei ausführen." (cf. *NS*, vol. 1, p. 169–170). Cf. aussi la lettre à Krause du 20 mars 1810: "Es ist mir unmöglich, schulmäßig, paragraphenweise, oder wie sonst vorzukauen. Ich bin gedrungen jedesmal einen durch Gedankenfolge zusammenhangenden und fast gerundeten Vortrag zu halten, und das zwar seit drei Monaten etwa ohne alle Beihülfe des Papiers. Höchstens mache ich eine kurze Disposition, um nichts wichtiges zu vergessen, brauche aber schon auf dem Katheder nie hinzusehen." (cf. *NS*, vol. 1, p. 192). Cf. également dans la lettre à Humboldt du 14 janvier 1810: "Da ich niemals ablese [...]" (cf. annexes).

<sup>76</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810: "Anfänglich ist es den meisten, wie sie mir selbst gestehen, sehr schwer geworden, da viele leider sehr unvorbereitet herkommen; ich habe ihnen daher auch auf dem Katheder gesagt, daß sie suchen müßten, das nachzuholen, was ihnen noch zum Verständnis dieses Kollegiums fehlte, daß aber alles zurückgehen würde, wenn man auf der Akademie wieder die Elemente vortragen wollte. Viele scheinen auch wirklich diesem Rath zu folgen." (cf. annexes).

<sup>77</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810: "Die Masse der Studirenden ist auch, man muß es leider sagen, immer nocht eigentlich stumpf u[nd] gefühllos, und das ist gewiß schlimmer als jede Ausschweifung." (cf. annexes). Cf. également la lettre à Hagen du premier juillet 1810: "Die Anzahl der hiesigen Studenten hat sehr abgenommen, es verhüllt alles, u[nd] es wird, woanders so fort geht, nicht möglich sein, hier länger zu vegetieren, und sich ohne Nutzen und Zweck unter Halbmenschen u[nd] Affen herumzutreiben." Il s'agit sans doute, sous la dénomination de "demi-hommes" et de "singes", autant des étudiants que des professeurs (cf. annexes).

C'est surtout le cours d'introduction à la philosophie qui leur pose problème :

Dans les cours de philosophie, les progrès ont mis plus de temps à se faire sentir, ce qui est naturel. Au début, les auditeurs se sont plaints, parlant d'une obscurité totalement opaque ; il faut dire que le sujet leur était tout à fait étranger, et il fallait qu'il en soit ainsi. Je ne me suis épargné aucun effort, et ai au contraire toujours développé la même chose sous un angle différent, avec tous les égards pour l'état de mon auditoire, chose que j'étais parfaitement en état de faire, puisque tout ce cours a également pour objectif de créer de l'espace pour des idées nouvelles. Il me semble, de cette manière, avoir obtenu quelque chose, dans ce domaine également ; je ne peux pas croire, si ce n'était point le cas, que ces jeunes gens puissent être aussi assidus à mon cours.<sup>78</sup>

La participation aux cours de Solger diminue d'abord sensiblement<sup>79</sup>, avant de recommencer à augmenter<sup>80</sup>. Les étudiants qui restent fidèles à Solger et réussissent à s'adapter à ce mode d'enseignement – pour l'époque – à la fois libre dans sa forme, et rigoureux, voire aride, dans son contenu, sont aussi ceux qui lui font découvrir le plaisir d'enseigner.

### **Plaisir d'enseigner ; sur quels modes ?**

Dans sa correspondance, Solger revient sur la satisfaction intellectuelle que lui procurent ses cours : il prend du plaisir à enseigner<sup>81</sup>, et il a le sentiment de toujours

---

<sup>78</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 : "In den philosophischen Kollegien ist der Fortschritt zum Besseren viel langsamer gegangen, wie es auch natürlich ist. Anfänglich klagten die Zuhörer über undurchdringliche Dunkelheit ; der Gegenstand war ihnen aber ganz fremd, und mußte es sein. Ich habe keine Mühe gespart, sondern stets dasselbe von verschiedenen Seiten sorgfältig, u[nd] mit aller Rücksicht auf den Zustand meines Auditoriums ausgearbeitet, welches ich sehr wohl konnte, da das ganze Kollegium nur darauf berechnet ist, auch Raum für Ideen zu schaffen. Hiedurch glaube ich, jetzt auch wirklich auch hier etwas bewirkt zu haben ; es wäre sonst nicht glaublich, daß diese jungen Leute so regelmäßig diese Stunde besuchten." (cf. annexes). Cf. aussi sur ce thème la lettre à Krause du 19 novembre 1809 (cf. *NS*, vol. 1, p. 174–175).

<sup>79</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat : "Von der ziemlich großen Anzahl, die in den ersten Stunden zum Versuch kamen, sind mir in dem Kollegium über die Tragiker 15, in dem philologischen 12 geblieben, und ich habe die Freude, daß diese nun mit vielem Interesse, und treuer, als sie sonst wohl pflegen, aushalten." (cf. annexes).

<sup>80</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 : "Besonders bin ich mit denen im Griechischen sehr zufrieden, ihre Theilnahme hat bisher sichtbar zugenommen." (cf. annexes) ; ainsi que la lettre à Raumer du 16 mai 1811 : "Die Anzahl meiner Zuhörer vermehrt sich noch sehr. In der Logik habe ich 50, u[nd] mein armer Freund Thilo hat sie gar nicht lesen können, da auch kein einziger zu ihm gekommen ist. In meinem publicum aber ist der Zulauf so groß, daß mein Auditorium bei offenen Thüren ihn nicht fassen kann, u[nd] ich genöthigt werde, in dem großen Auditorium des Universitätsgebäudes zu lesen." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 212).

<sup>81</sup> Cf. par exemple les lettres à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 : "Es macht mir daher auch wahres Vergnügen, und an den Tagen, wo keine andere Lehrstunde noch auf

améliorer sa façon d'enseigner<sup>82</sup>.

L'enseignement de la philosophie semble avoir joué un rôle particulier à cet égard. Solger le concevait en deux temps : d'une part sur le modèle des cours magistraux, d'autre part sur le modèle de promenades "socratiques" (là où ses collègues se contentaient le plus souvent de recevoir les étudiants dans leur bureau ou à leur domicile). Cette seconde partie ne s'adresse qu'à un petit nombre d'élus, et instaure des relations très particulières entre l'enseignant et ces quelques étudiants privilégiés :

Plusieurs d'entre eux me rendent visite de temps en temps, et font avec moi des promenades pendant lesquelles ils me posent des questions ou m'exposent des objections ; c'est là que je vois qu'ils commencent à penser par eux-mêmes, et je considère cela comme un premier bénéfice essentiel.<sup>83</sup>

La satisfaction apportée à Solger par ses cours, ainsi que son attachement aux questions de pédagogie, qui ont occupé une partie de la période la plus difficile de sa vie à Francfort (c'est-à-dire les premiers mois) ne font qu'ancrer plus profondément son désir de continuer à enseigner, qu'il présente dès 1810–1811 comme un véritable besoin<sup>84</sup>. Parce qu'il a le sentiment d'être utile<sup>85</sup> et efficace grâce à sa façon de procéder<sup>86</sup>, Solger s'engage corps et âme dans ce mode d'enseignement.

Il entend ainsi s'opposer à deux adversaires : l'imposture<sup>87</sup>, et les "professeurs professant" (*Schulmeisterei*), dont il considère que :

---

diese folgt, lese ich gewöhnlich an anderthalb Stunden, worüber ich auch nie ein Zeichen der Ungeduld bemerke." (cf. annexes), à Hagen du premier juillet 1810 : "Ich lese [...] mit Lust u[nd] Liebe, welches viel werth ist." (cf. annexes), à Raumer du 16 mai 1810 : "Ich kann wohl sagen, daß ich eine innige[Sic.] Liebe für mein jetziges Geschäft habe, u[nd] es um keinen Preis vertauschen möchte [...]" (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 212).

<sup>82</sup> Cf. lettres à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 : "Da ich niemals ablese, so kann ich fast ganz genau den Eindruck, den ich mache, beobachten ; ich sehe, daß meinen Zuhörern diese Stunde behaglich und verständlich ist, u[nd] dieses giebt mir wiederum ein Vertrauen zu meinem Vortrage, das ihn gewiß auch verbessert." (cf. annexes) et à Krause de juin 1810 : "Endlich bin ich jetzt im Zuge, mir eine recht gute Fertigkeit im Vortrage zu erwerben, die ich in jenen [Oberbürgermeister]Posten wieder verlieren würde." (cf. *NS*, vol. 1, p. 198).

<sup>83</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 : "Mehrere besuchen mich von Zeit zu Zeit, u[nd] machen Spaziergänge mit mir, wo sie mich befragen oder Einwürfe machen, woran ich doch sehe, daß sie anfangen selbst zu denken, u[nd] dieses halte ich schon für ein Hauptgewinn." (cf. annexes). Le rappel de l'ensemble de la structure dialogique d'*Erwin*, ainsi que des éléments théoriques apportés sur ce point dans le prologue, est ici complètement transparent.

<sup>84</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 (cf. annexes).

<sup>85</sup> Cf. lettre à Abeken du 28 octobre 1810 : "Meine größte Freude ist, daß ich mich für nützlich halten kann." (cf. *NS*, vol. 1, p. 201). Cf. aussi lettre à Krause de juin 1810, "Ad 4)" (cf. *NS*, vol. 1, p. 197).

<sup>86</sup> Cf. notamment lettre à Krause de juin 1810 : "Ich habe die größte Liebe zu dieser Wirksamkeit, die ich für äußerst wichtig halte [...]" (cf. *NS*, vol. 1, p. 197).

<sup>87</sup> Cf. lettre à Krause de juin 1810 : "Es ist mir so klar wie möglich, daß es jetzt

cette dernière sorte est particulièrement florissante ici, à Francfort. Depuis que je suis ici, j'ai fait de la lutte contre ces deux tendances mon cheval de bataille.<sup>88</sup>

Les cours constituent donc aux yeux de Solger un engagement, engagement en faveur de ses étudiants, en faveur de la science en général, sous la forme de telle ou telle discipline, et plus particulièrement en faveur de la philosophie.

### **Qu'est-ce qu'un bon cours ? – pratique et théorie**

C'est pour ainsi dire un véritable programme pédagogique que Solger élabore à Francfort-sur-l'Oder, en s'appuyant sur son expérience. D'abord mitigée, elle lui permet de prendre conscience de problèmes inhérents à l'enseignement et à sa méthode. Ce sont ces difficultés qu'il estime avoir surmontées, et le choix d'un enseignement fondamentalement transdisciplinaire, qui constituent à ses yeux la principale force de ses cours, et la raison pour laquelle ils sont appréciés. Il écrit ainsi à Raumer en décembre 1810 :

J'attribue la confiance que je me suis, dans l'ensemble, acquise ici, pour l'essentiel à l'action conjointe de la philosophie et de la philologie. Dans celle-là, je procède purement de principes *a priori*; dans celle-ci, je montre, par mon propre exemple, qu'une étude laborieuse peut ainsi non seulement y rattacher des connaissances singulières réelles, mais même, et justement, permettre d'en tirer les meilleurs fruits.<sup>89</sup>

En cela, la position théorique sur l'enseignement qu'il élabore à Francfort-sur-l'Oder – et singulièrement l'enseignement de la philosophie comprise comme discipline synthétisant toutes les autres<sup>90</sup> – et à laquelle il restera fidèle par la suite, est d'emblée marquée par une ambiguïté dont elle ne se départira pas. Favorable au

---

besonders wichtig ist, die Wissenschaften auf die richtige Art zu lehren, und eines Theils der Schwindelei, die täglich mehr um sich greift, [. . .] entgegen zu arbeiten." (cf. *NS*, vol. 1, p. 197).

<sup>88</sup> Cf. lettre à Krause de juin 1810 : "Die letzte blüht besonders hier in Frankfurt. Beide zu bekämpfen ist, seitdem ich hier bin, mein Bestreben." (cf. *NS*, vol. 1, p. 197). Cf. aussi lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 : "Wer sogenannte Brotcollegien liest, kann darauf rechnen, einen bedeutenden Zulauf zu haben, ich aber am allerwenigsten. Will nicht ich eher, wenn ich mich entschließen könnte, einige Sätze in eine sogenannte Logik und Metaphysik zusammen zu bauen, welche leicht auswendig gelernt werden könnten; nun würde mich die größte Noth nicht dahin bringen, so meine Überzeugung zu verleugnen [. . .]" (cf. annexes). Cf. aussi lettre à Krause du 19 novembre 1809 : "Zum Schulmeister bin ich verdorben." (cf. *NS*, vol. 1, p. 175).

<sup>89</sup> Cf. lettre à Raumer du 2 décembre 1810 : "Ich schreibe das Vertrauen, das ich mir im Ganzen erworben habe, hauptsächlich der Verbindung der Philosophie und Philologie zu. Bei jener geh ich rein auf Principien *a priori*; bei dieser zeige ich durch mein eigenes Beispiel, daß damit ein mühsames Studium einzelner realer Kenntnisse nicht allein zu verbinden, sondern grade dann von den besten Früchten ist." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 206).

<sup>90</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 170–171.

cours magistral, notamment parce qu’il croit en l’importance de modèles<sup>91</sup>, Solger ne conçoit cependant pas la relation magistrale autrement que dans le dialogue<sup>92</sup>.

Ce sont bien des problématiques essentielles à la genèse de sa pensée mature qui se nouent dans la biographie intellectuelle de Solger durant sa brève période francfortoise, entre 1809 et 1811. La pédagogie devient un point fort de ses réflexions, et notamment de sa conception de la philosophie, ainsi que du travail de plus en plus approfondi qu’il effectue sur les rapports entre pratique et théorie, qui lui permettra de définir peu à peu sa démarche intellectuelle. La proposition inattendue qui lui est faite d’occuper le poste de maire de la ville de Francfort lui permet de se confronter<sup>93</sup> à la question de sa fonction d’universitaire, en particulier du point de vue de l’influence publique qu’il entend exercer. L’orientation de ses travaux vers une théorisation philosophique – qui n’implique aucunement qu’il se livre avec moins de zèle à ses activités philologiques – l’engage enfin, et surtout, à chercher une problématique plus générale à sa pensée. C’est en ce sens que nous comprenons sa curiosité naissante pour l’esthétique comme le point d’aboutissement de l’intérêt pour la littérature qui l’a toujours habité. Lorsque la philosophie de l’art commence à prendre forme philosophique, il n’est pas surprenant que Solger ressente de manière particulièrement vive les lacunes de sa culture plastique par rapport à sa culture littéraire.

Alors qu’il est déjà en train de s’installer à Berlin, Solger s’accorde, à l’été 1812, un détour par Dresde. Il y passera six semaines entre les peintures, les sculptures, les antiquités, et la rédaction du premier entretien d’*Erwin*.

### 2.2.2. La parenthèse Dresde (été 1812)

Les éditeurs de *Nachgelassene Schriften* évoquent le séjour de Solger à Dresde avec un indéniable enthousiasme :

(Durant l’été de cette année, Solger fit un voyage à Dresde, pour y revoir et y étudier les collections d’art . Là, il eut l’occasion de fréquenter Madame

---

<sup>91</sup> Cf. *Erwin*, p. 3–4: “[...] und wie die natürliche Verfassung unserer Staaten gewiß die monarchische ist, so möchte es auch wohl die unserer Wissenschaften sein, welche jedesmal Einer im Zusammenhange und ausführlich lehrt, und viele schweigend anhören. Und das ist gewiß nicht zu tadeln, denn es ist ganz sicher nicht erkünstelt, sondern es liegt in dem ganzen Wesen unserer Lebensweise.” ; cf. aussi la lettre à un Conseiller d’Etat du 14 janvier 1810: “Ein edler u[nd] strenger Ton im Vortragen derselben [i. e. der Wissenschaften] muß das ganze übrige Wesen der jungen Leute adeln [...]. Ein geistloses Ablesen alter Hefte führt nur zu oft die Jugend noch tiefer in jene Stumpfheit, welche selbst die gehäuftesten, auswendig gelernten Kenntnisse leblos u[nd] fruchtlos machen.” (cf. annexes).

<sup>92</sup> Cf. *Erwin*, p. 4.

<sup>93</sup> Une nouvelle fois, puisque c’était bien également en bonne part l’enjeu de sa démission en 1806.

von Groeben ainsi que sa fille Henriette, il renouvela la connaissance qu'il avait déjà faite de cet être noble et digne d'amour, et se promit à elle dès ce même été. Il va de soi que les semaines en question ont compté parmi les plus heureuses de son existence.)<sup>94</sup>

Ces quelques semaines représentent effectivement un moment affectif et intellectuel important. Nous voudrions d'abord analyser comment la "parenthèse Dresde" – puisque c'est ainsi que nous proposons de considérer ce bref épisode – constitue pour Solger une étape affective, notamment dans la représentation de sa propre vie. Nous analyserons ensuite les éléments d'information dont nous disposons sur sa (re-)découverte des beaux-arts et sur le rôle joué par celle-ci dans sa pensée, telle qu'elle est en train de s'élaborer à cette époque. C'est à Dresde, en effet, que la philosophie de Solger, à la fois réflexion théorique et pratique, prend corps sous la forme de la philosophie de l'art.

### 2.2.2.1. Parenthèse de vie

De retour à Berlin à la mi-octobre 1812, Solger écrit à Madame de Bassewitz en songeant rétrospectivement à son voyage :

Lorsque je songe à mon séjour à Dresde, qui a duré six bonnes semaines, je suis vraiment ravi.<sup>95</sup>

Si l'on recoupe les différents documents dont on dispose pour l'étude de cette période<sup>96</sup>, on peut constater que les lettres rédigées après le séjour en soulignent davantage encore l'importance.

### Bref historique ; le mode de vie de Solger à Dresde

Après être resté tout l'été à Berlin, Solger se décide en août à rejoindre Madame von Groeben et sa fille à Dresde, mettant là à exécution un projet qui ne semble

---

<sup>94</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 238 : "(In diesem Sommer machte Solger eine Reise nach Dresden, um die Kunstsammlungen wieder zu sehen und zu studieren. Hier traf er die Frau von Groeben nebst ihrer Tochter Henriette, er erneuerte seine ehemalige Bekanntschaft mit diesem edlen und liebenswürdigen Wesen und versprach sich schon in diesem Sommer mit ihr. Natürlich gehörten diese Wochen zu den glücklichsten seines Lebens.)".

<sup>95</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812 : "Auf meinen Aufenthalt in Dresden, der sechs volle Wochen gedauert hat, sehe ich recht heiter zurück." (cf. *NS*, vol. 1, p. 242).

<sup>96</sup> C'est-à-dire les documents rédigés sur place (lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812 et notes prises à la Galerie de Peintures) et les documents rédigés ultérieurement, pour la plupart peu après son retour, et évoquant le séjour à Dresde (lettres à Raumer du 26 octobre 1812, à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812, et à Abeken du 14 janvier 1813). Les lettres à Madame de Bassewitz figurent dans *NS*, vol. 1, pp. 239–240 et 242–244 ; les lettres à Raumer et Abeken dans *NS*, vol. 1, resp. pp. 244–252 et 261–267, ainsi qu'en annexes ; les notes prises à la Galerie de Peintures sont retranscrites en annexes.

pas avoir été exclusivement lié à une tactique amoureuse<sup>97</sup>. Il n'est pas vraiment utile de chercher à déterminer le déroulement chronologique des événements de ces six semaines, qui sont davantage marquées du sceau de la répétition que de celui de l'événement. Durant les six semaines en effet, Solger dit n'avoir effectué que quelques excursions, dont une en Suisse saxonne en compagnie de ses futures femme et belle-mère<sup>98</sup>.

Dès son arrivée, Solger trouve à se loger dans une maison bien située<sup>99</sup>, et il y adopte un mode de vie qui lui permet de faire la part, dans chaque journée, de toutes les activités qui lui tiennent à cœur :

Le matin, j'étudiais chez moi [...]. Passé neuf heures, j'allais en ville, où je passais la matinée dans la Galerie de Peintures, ou bien, le mercredi et le samedi, à regarder les antiquités du Palais Japonais, ou bien encore les moulages de Mengs. L'après-midi, lorsqu'aucune partie de campagne n'était prévue, j'alternais entre la Galerie et la bibliothèque. Le soir était consacré aux belles promenades que l'on peut faire à proximité de la ville, ou à de petites promenades en bateau, ainsi qu'à la vie sociale.<sup>100</sup>

C'est donc peu de dire que la fréquentation de la Galerie de Peintures a dû tout particulièrement occuper Solger. Il n'en a cependant pas exploré tous les aspects avec exhaustivité, préférant concentrer plus particulièrement son attention sur certains tableaux<sup>101</sup>.

---

<sup>97</sup> Cf. lettre à Abeken du 14 janvier 1813: "Im August dieses Jahre entschlossen sich beide Damen nach Dresden zu reisen, wo sie sich, um die Gesundheit des lieben Mädchens völlig zu befestigen, eine Zeit lang bei einer Tante aufhalten wollten. Da die großen Herbstferien bei unserer Universität in diese Zeit fallen, und ich schon längst beschlossen hatte diese zu einer Reise zu verwenden, so wählte ich denselben Ort." (cf. *NS*, vol. 1, p. 263 et annexes).

<sup>98</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 octobre 1812: "Nur kleine Ausflüchte machte ich in der dortigen Gegend, die größte war eine von 4 Tagen, in die sächsische Schweiz, andere dauerten nur einzelne Tage." (cf. annexes). Cf. aussi lettre à Abeken du 14 janvier 1812 (cf. *NS*, vol. 1, p. 264).

<sup>99</sup> Cf. lettres à Raumer du 26 octobre 1812 (cf. annexes) et à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 263).

<sup>100</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 26 octobre 1812: "Morgens studierte ich in meiner Wohnung [...]. Nach 9 Uhr ging ich in die Stadt, u[nd] brachte den ganzen Vormittag in der Bildergalerie, oder Mittwochs u[nd] Sonnabends bei den Antiken im Japanischen Palais zu, oder auch bei den Mengsschen Abgüssen. Nachmittags, wenn nicht eine Landpartie gemacht wurde, war ich abwechselnd auch in der Gallerie u[nd] in der Bibliothek. Der Abend war den schönen Spaziergängen in der Nähe der Stadt, oder kleinen Wasserfahrten, und der Geselligkeit bestimmt." (cf. annexes). Sur ce point, ainsi que pour la traduction de l'intégralité de cette lettre, cf. Baillot, Paris, 2002.

<sup>101</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812 par exemple: "Fast täglich bin ich in dieser Zeit in der Bildergalerie gewesen und oft auch bei den Antiken. In jener habe ich dennoch kaum die Hälfte der Gemälde recht besehen: denn gewisse Hauptsachen ziehn doch immer wieder so an sich, daß man sie ganz allein betrachten möchte." (cf. *NS*, vol. 1, p. 242-243).

Aussi réglé que puisse avoir été son mode de vie, il s'agit cependant d'une situation peu habituelle. Dans sa lettre à Raumer de la fin octobre 1812, il est difficile de déterminer si c'est la présence de Henriette von Groeben, ou celle des œuvres d'art, qui pousse Solger à négliger ses obligations – l'ambiguïté cultivée ici suggère que l'une et l'autre contribuent à faire du séjour à Dresde un moment sortant de l'ordinaire :

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est à cause de mon séjour à Dresde. Je n'y étais pas dans mon environnement de papier habituel, et tout ce qui m'entourait de remarquable, que je pouvais et voulais savourer en toute sérénité et en tout confort, allait jusqu'à m'empêcher d'écrire beaucoup de lettres.<sup>102</sup>

### La rencontre avec Henriette von Groeben

Ce n'est qu'une fois leur relation officialisée, que la rencontre avec Henriette von Groeben deviendra, également officiellement, un élément essentiel du séjour de Solger à Dresde<sup>103</sup>. Dans les lettres, c'est donc à partir de janvier 1813 que tout le séjour à Dresde semble éclairé par la présence de Mlle von Groeben<sup>104</sup>. Après avoir surmonté les difficultés liées à sa situation de famille<sup>105</sup>, Solger l'épouse le 12 mai 1813<sup>106</sup> – un mariage discret, hâté par l'imminence de l'arrivée à Berlin des troupes napoléoniennes<sup>107</sup>. Les santés fragiles des deux époux semblent avoir été, pendant leurs six années de vie commune, le seul motif de trouble de ce couple

<sup>102</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 octobre 1812: "Daß ich Ihnen nicht früher geschrieben, lag an meiner Reise nach Dresden. Dort war ich nicht in meiner gewöhnlichen papiernen Umgebung, u[nd] das mich umgebende Treffliche, das ich so recht mit Muße und Bequemlichkeit genießen wollte u[nd] konnte, hinderte mich sogar viele Briefe zu schreiben." (cf. annexes). Cf. aussi lettre à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 263).

<sup>103</sup> Et non, comme dans la lettre à Raumer du 26 octobre 1812, une rencontre à demi-avouée (cf. annexes).

<sup>104</sup> Cf. tout particulièrement la lettre à Abeken du 14 janvier 1813: "Von neun Uhr Morgens an war ich täglich in der Bildergalerie oder in der Antikensammlung, und Nachmittags entweder auch in der Galerie oder auf der Bibliothek. Täglich, ehe ich nach der Galerie ging, sprach ich bei meiner Geliebten an, oft ging sie nebst ihrer Mutter mit in die Kunstsammlungen, und immer hatte ich Gelegenheit, mich an ihrer, zwar durch keine Kenntnisse vorbereiteten, aber für die Schönheit, das Edle und die Liebe schon durch die Natur gebildeten Seele zu laben und zu erfreuen. Ohne eine wörtliche Erklärung verstanden wir uns immer mehr: jeden Abend brachten wir mit einander zu; die herrlichen Gegenden um Dresden genossen wir in gemeinschaftlichen Spaziergängen oder Wasserfahrten [...]" (cf. *NS*, vol. 1, p. 263–264).

<sup>105</sup> Henriette von Gröben avait, après de longues lutttes, refusé d'épouser le mari auquel elle était destinée. Lorsqu'elle rencontre Solger peu après, négocier un autre mariage – non noble de surcroît – n'est pas allé sans mal.

<sup>106</sup> Cf. lettre à Raumer du 3 juillet 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 286).

<sup>107</sup> Cf. *ibid.* (cf. *NS*, vol. 1, p. 285–286).

remarquablement uni. Si cette relation modifie durablement le mode de vie de Solger, c'est également parce qu'à partir de l'année 1814, il vit au rythme des grossesses de sa femme et de la croissance de ses enfants, pour lesquels il témoignera d'un intérêt profond et indéfectible.

Que ceci suffise à indiquer dans quelle mesure le séjour à Dresde constitue un tournant affectif dans la vie Solger, et du même coup un changement profond dans ses modes de vie et de travail. Le poids affectif que joue cet épisode est également largement lié à l'expérience esthétique que représente pour Solger la visite régulière du musée.

#### **2.2.2.2. Les arts à Dresde**

Bien qu'il ait fréquenté les deux collections d'Antiquités (celles du Palais Japonais et celle des moulages de Mengs)<sup>108</sup> alors exposées à Dresde, nous n'avons aucune information sur ses goûts, préférences, centres particuliers d'intérêt et critères d'observation de ces œuvres. Il ne nous est pas davantage possible d'évaluer l'importance qu'elles ont pu avoir dans sa formation plastique, vraisemblablement proche de celle de ses contemporains, fort nombreux, qui se rendaient à Dresde dans le même but que lui.

Nous en savons davantage sur ses visites à la Galerie de Peintures. Célèbre dans toute l'Allemagne et visitée par tous les artistes et amateurs d'art, la Galerie de Dresde était alors appréciée pour la qualité et la quantité de tableaux italiens qu'elle présentait. Pour Solger, comme pour nombre d'hommes de culture de sa génération, le voyage à Dresde remplace un voyage en Italie trop onéreux. Ainsi, lorsqu'il dit n'avoir visité qu'une partie du musée<sup>109</sup>, il semble que ce soit principalement à la peinture italienne qu'il se soit intéressé. C'est du moins sur ce thème qu'il est le plus prolix.

Ce sont en effet les mêmes maîtres italiens que Solger évoque et commente, selon ses textes, avec plus ou moins de scepticisme ou d'enthousiasme, mais auxquels il reconnaît une indéniable qualité plastique puisque, notamment, ce sont eux qui joueront dans *Erwin* un rôle essentiel.

#### **Les Maîtres italiens et leurs œuvres**

Dans la mesure où la nature des textes détermine en large partie la formulation que donne Solger de ses jugements, il est nécessaire de présenter les différents types de textes dont nous disposons.

---

<sup>108</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 octobre 1812 (cf. annexes).

<sup>109</sup> Cf. lettres à Madame de Bassewitz des 9 septembre 1812 et 20 octobre 1812; cf. *NS*, vol. 1, resp. pp. 239 et 242-243.

Dans les notes qu'il prend à la Galerie de Dresde, et bien que celles-ci, brèves et lapidaires, ne soient vraisemblablement pas représentatives de l'ensemble de ses observations, Solger s'exprime en général en termes techniques (obéissant, dans l'ensemble, aux règles traditionnelles de l'*ekphrasis*). Dans ses lettres à Madame de Bassewitz, il ne parle des tableaux que de manière très générale, et présente davantage (à l'aide de quelques détails techniques) l'œuvre de chaque maître comprise dans son ensemble, ou comme généralisation de remarques portant sur quelques œuvres, considérées comme représentatives de l'ensemble de l'œuvre. Dans *Erwin* enfin, Solger n'évoque pratiquement aucun argument technique comme tel, mais propose une interprétation, le plus souvent d'un tableau particulier, en partant de considérations générales sur le peintre ou sur le thème dont il traite. En cela, les trois démarches diffèrent sensiblement, et ce n'est qu'en recoupant les trois types de textes qu'il est possible de mieux se figurer comment Solger, comme observateur d'œuvres d'art (*Betrachter*), prend en compte autant les arguments techniques que la signification des thèmes et la cohérence des œuvres des peintres dans leur ensemble.

### Raphaël

Raphaël est le peintre que Solger admire le plus, proche en cela du jugement d'un grand nombre de ses contemporains, à commencer par Friedrich Schlegel<sup>110</sup> ; aucune de ses remarques sur ce Maître ne comporte la moindre critique. Ainsi, par exemple, la formule définitive qui vient en toute fin de ses notes sur la Galerie de Peintures :

*La grande Madone*, il faut bien le dire, dépasse absolument tout.<sup>111</sup>

Ce tableau, qui constituait déjà alors l'un des principaux joyaux de la collection de Dresde, attire tout particulièrement l'attention de Solger durant son séjour<sup>112</sup> ; il le considère comme une clef à l'ensemble de l'œuvre du peintre<sup>113</sup>.

<sup>110</sup> Cf. *Gemälde Alter Meister*, p. 218 : “[...] und Schlegel in der 'Europa' wie Goethes Freund und Hausgenosse Heinrich Meyer in den 'Propyläen' sahen in Raffael den größten Maler der Neuzeit.” Cf. aussi *ibid.*, p. 216.

<sup>111</sup> Cf. notes prises à la Galerie de Dresde : “Die *große Madonna* übertrifft doch wohl alles.” (cf. annexes).

<sup>112</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812 : “Wenn ich mich der Leidenschaft ergeben wollte, so könnte ich mit ihr allein meinen ganzen hiesigen Aufenthalt zubringen.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 240).

<sup>113</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812 : “Wenn ich [...] die Madonna des heil.[igen] Sixtus von Raphael betrachte, so dünkt mich immer, daß diese Malerei nicht bloß dem Grade, sondern der ganzen Art nach von allen übrigen verschieden sey. Weder die Transfiguration, noch der Erzengel Michael, noch andere Werke dieses einzigen Meisters, die ich in Paris sah, machten den Eindruck auf mich, wie diese Madonna.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 239–240).

C'est précisément ce tableau que Solger présente dans *Erwin* comme un point culminant dans l'art qu'il définit comme allégorique<sup>114</sup> et, plus loin, c'est encore Raphaël qui vient clore la liste des peintres sur lesquels il recommande de s'appuyer pour apprendre à observer la peinture<sup>115</sup>.

### Léonard de Vinci

La peinture de Léonard de Vinci constitue, dans *Erwin*, une référence d'une importance égale à celle de Raphaël<sup>116</sup>. Il évoque ainsi deux tableaux de Vinci pour illustrer ce qu'il appelle l'art allégorique<sup>117</sup>. Dans sa lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812, il place également Léonard de Vinci et Raphaël sur un pied d'égalité<sup>118</sup>. Cependant, il ne semble pas que le séjour à Dresde ait joué un rôle considérable dans ce jugement, qui s'appuie plutôt sur les souvenirs parisiens de Solger<sup>119</sup>.

Ces deux peintres restent pour Solger les deux maîtres qu'il admire le plus, au détriment, notamment, du Corrège et du Titien.

### Le Corrège et le Titien

Solger écrit en effet à Madame de Bassewitz qu'il préfère Raphaël et Léonard de Vinci au Corrège et au Titien<sup>120</sup>.

---

<sup>114</sup> Cf. *Erwin*, p. 231.

<sup>115</sup> Cf. *Erwin*, p. 265–266.

<sup>116</sup> Bien que les raisons en soient différentes, chacun de ces deux maîtres excellent, selon Solger, dans un genre propre. Cf. ainsi *Erwin*, p. 265.

<sup>117</sup> Le *Christ parmi les Pharisiens* et la *Cène*; cf. *Erwin*, p. 231.

<sup>118</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812: "Ich habe von jeher eine größere Neigung zu der Vollkommenheit des Lichtes und des Helldunkels gehabt, und darum bleiben mir Raphaels und Leonardos Schule nebst dem heiteren Andrea del Sarto und dem, was daran grenzt, immer lieber als Correggio, Tizian und ihre Nachfolger." (cf. *NS*, vol. 1, p. 239).

<sup>119</sup> Cf. notes prises à la galerie de peintures de Dresde: "Von dem alten Herzog von Mailand kann man gar nichts, oder nicht genug sagen. Hier ist das erste und letzte der Kunst. [...] Die *Herodias* steht zwar weit unter diesem Bilde, aber nach Leonardo ist sie doch gewiß, wie Colorit u[nd] fleißige Ausführung beweist. Der Ausdruck ist nicht ganz angemessen." (cf. annexes). C'est également dans ce sens que vont ses remarques à Madame de Bassewitz dans sa lettre du 9 septembre 1812: "Auch vom Leonardo gilt dies, nur Schade, daß keine Darstellung heiliger Personen von ihm hier zu finden ist. In Paris sah ich mehrere dergleichen von ihm." (cf. *NS*, vol. 1, p. 240).

<sup>120</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 239. Il leur rend cependant hommage dans *Erwin*, où il place le *Christ au Denier* (cf. *Erwin*, p. 231; il s'agit du tableau appelé "*Der Zinsgroschen*") sur le même plan que le *Christ parmi les Pharisiens* de Léonard de Vinci. Sa position est en revanche beaucoup plus ambiguë par rapport à l'œuvre du Corrège (cf. *Erwin*, p. 230–231: "[...] am meisten ist das Kind von himmlischem Licht umstrahlt, durch dessen Ausführung Correggio eins seiner Werke berühmt gemacht [...]"). Cf. aussi *Erwin*, p. 265.

Comme il l'explique à Madame de Bassewitz, il n'apprécie pas toute l'œuvre du Corrège, notamment parce qu'elle comporte certains aspects qu'il estime moins :

Je crois qu'il me manque quelque chose pour comprendre complètement ce que le Corrège a de particulier ; ce que j'aime beaucoup dans ses pièces plus anciennes, c'est encore la beauté des formes ; c'est pour cela que sa *Nuit* m'attire beaucoup moins que d'autres de ses tableaux [...].<sup>121</sup>

Malgré les critiques qu'il peut éventuellement formuler à l'encontre de leurs œuvres, ces quatre maîtres constituent, dans *Erwin* notamment, mais aussi, en fait, dès les textes datant de 1812 et du séjour à Dresde, un quatuor de référence, et si Solger les compare entre eux, c'est pour mieux mettre en évidence telle ou telle qualité esthétique propre à l'un ou l'autre. C'est donc à l'aune de Raphaël, Léonard de Vinci, du Corrège et du Titien, qu'il juge les autres tableaux qu'il rencontre, notamment à Dresde, confirmant en cela l'admiration de son siècle pour la Renaissance italienne.

### Les peintres italiens mineurs

Il n'est pas possible de dresser une liste exhaustive des tableaux que Solger a observés, notamment parce qu'il avoue lui-même n'avoir pas exploré la totalité de la Galerie de Peintures. Toujours dans le domaine de la peinture italienne de la Renaissance cependant, il évoque également d'autres noms : Giotto, dont il critique sévèrement la *Naissance du Christ*<sup>122</sup>, Mantegna, dont il décrit sans enthousiasme une "scène d'annonciation"<sup>123</sup>, Ercole Grandi da Ferrara, dont il évoque deux tableaux (un *Calvaire* et un *Christ au mont des Oliviers*), en soulignant les défauts<sup>124</sup> ; Giovanni Bellini, qu'il juge avec plus de tempérance<sup>125</sup> ; Giorgione, dont il commente deux tableaux d'inspiration biblique par trois phrases peu engageantes, et Le Pérugin, dont il analyse avec plus de précision l'*Adoration des Rois Mages*<sup>126</sup>. Solger évoque

<sup>121</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812 : "Ich glaube, daß es mir für Correggio's Eigenthümlichkeit noch immer an dem vollen Verständniß fehlt ; was ich an seinen ältern Werken recht sehr liebe, ist noch immer die Schönheit der Formen, darum reizt mich seine Nacht weit weniger, als andere seiner Werke [...]." (cf. *NS*, vol. 1, p. 240). La *Nuit* du Corrège faisait également partie des toiles les plus admirées de la Galerie de Dresde.

<sup>122</sup> Petit tableau tout en longueur aujourd'hui attribué à Francesco del Cossa, destiné à figurer sous l'*Annonciation* ci-après. Fondateur de l'Ecole émilienne, Francesco del Cossa, disciple de Piero della Francesca, a surtout repris beaucoup à Mantegna.

<sup>123</sup> Aujourd'hui attribuée à Francesco del Cossa.

<sup>124</sup> Les œuvres de Ercole da Ferrara ont longtemps été confondues avec celles d'autres peintres, ce qui en rend ici l'attribution douteuse.

<sup>125</sup> Ce peintre, fondateur de l'Ecole vénitienne, a, notamment par ses madones, été une source d'inspiration pour Giorgione et le Titien, et a suscité l'admiration, entre autres, de Dürer.

<sup>126</sup> Ce tableau est en fait de Francesco Francia, peintre bolognais par certains traits effectivement proche du Pérugin. Sur tous ces tableaux, cf. annexes, notes prises à la Galerie de Dresde.

également, dans sa correspondance avec Madame de Bassewitz, Bagnacavallo et Gimignano, ainsi qu'Andrea del Sarto<sup>127</sup>.

### Elaboration de catégories esthétiques

C'est à travers le spectre de catégories esthétiques déjà établies que Solger exerce son pouvoir d'observateur, de *Betrachter* critique, sur les œuvres qu'il fréquente à Dresde, reprenant une tradition inaugurée à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle et remise à l'honneur par Friedrich Schlegel<sup>128</sup>.

On peut ainsi repérer dans sa prise de notes, ainsi que dans sa lettre à Raumer du 26 octobre 1812, que ses remarques critiques sur les tableaux qu'il observe portent soit sur leur structure, soit sur leur vraisemblance, soit sur leur réalisation. Au niveau de chacun de ces trois éléments, les défauts ou les qualités qu'ils présentent répondent à différents critères.

De la structure des tableaux, Solger décrit le plus souvent la façon dont les groupes de personnages s'y répartissent<sup>129</sup>. Un tableau bien structuré se caractérise principalement, pour Solger, par sa symétrie<sup>130</sup>. Le meilleur effet auquel puisse alors atteindre un tableau dont la structure est bien maîtrisée, c'est l'harmonie<sup>131</sup>.

Le meilleur moyen d'évaluer, par ailleurs, la qualité de vraisemblance d'un tableau, c'est, pour Solger, d'en observer le degré d'expressivité<sup>132</sup>. Le travail effectué

---

<sup>127</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812 (cf. *NS*, vol. 1, pp. 240 et 239).

<sup>128</sup> Sur cette tradition, cf. *Gemälde Alter Meister*, p. 210: "Schlegels vornehmliche Aufgabe in diesen Aufsätzen war es, über die Pariser Kunstschatze zu *berichten*, d. h., die wichtigsten der vielen Hunderte von Gemälden, die dort zu sehen waren, zu beschreiben. Das war zu einer Zeit, als man zur Massenreproduktion von Bildern auf Kupferstichen angewiesen war, eine weit wichtigere Aufgabe als heute, und Diderot in Frankreich, Heinse, Mengs, Forster und A. W. Schlegel in Deutschland hatten schon eine Tradition der Bildbeschreibung geschaffen, der Friedrich Schlegel Anregungen verdankt."

<sup>129</sup> Cf. notes prises à la Galerie de Dresde (*Ercole Grandi da Ferrara*): "Gruppierung ist beinahe gar nicht darin." (cf. annexes), ainsi que lettre à Raumer du 26 octobre 1812 à propos de tableaux exposés à Berlin: "Diesen üblen Neigungen folgt dann natürlich auch die Composition, die entweder zufällig hingeworfen, oder mit kalter Absichtlichkeit aufgestutzt wird." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 246).

<sup>130</sup> Cf. notes prises à la Galerie de Dresde (*Giotto*): "Ueber der Hauptgruppe fliegen Engel fast sÿmmetrisch heran [...]" (cf. annexes).

<sup>131</sup> Cf. notes prises à la Galerie de Dresde, *a contrario* chez Giotto: "Harmonie in der *Gruppierung* ist gar nicht.", et à propos du Pérugin: "Die Gruppierung ist nicht harmonisch" (cf. annexes).

<sup>132</sup> Cf. notes prises à la Galerie de Dresde, à propos de Mantegna ("Auch hier ist weit mehr Ausdruck gesucht als Adel der Form."), de Giorgione ("[...] ohne bedeutenden Ausdruck"), du Pérugin ("Alle Figuren in diesem Gemälde sind äußerst niedlich, sauber u[nd] ausdrucksvoll [...]", "selbst das Kind hat Ausdruck."), de Léonard de Vinci ("Der Ausdruck ist nicht angemessen."), de Paris Bordone ("Der Ausdruck ist flach [...]"); cf. annexes.

sur l'expressivité permet de déterminer la qualité de vraisemblance du tableau à l'aune du degré d'idéalité ainsi obtenu<sup>133</sup>.

Ces éléments ne peuvent prendre tout leur sens que si le peintre est apte à réaliser, techniquement, son tableau : la qualité de la réalisation est donc un critère important, et notamment la réalisation des détails<sup>134</sup>. L'attention De Solger se concentre alors sur trois points : le dessin<sup>135</sup>, les couleurs<sup>136</sup>, et le clair-obscur<sup>137</sup>.

### **Art et religion**

Dès ses observations de 1812, on peut voir comment la conception de l'art qu'élabore Solger suppose une relation très étroite entre art et religion. Prenons pour exemple, dans sa lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812, son commentaire sur la *Madone Sixtine* :

Notre imaginaire protestant manque d'éléments pour penser la Mère de Dieu, si bien qu'il faudrait chaque fois que je m'appuie sur cette image, lorsque je voudrais me la représenter. Il me semble que les autres peintres ont tenté d'élever le visage humain jusqu'à la divinité, mais que Raphaël est celui qui a puisé à la source, et a abaissé la divinité pour l'habiller de figure humaine. Ceci vaut également pour Léonard de Vinci ; il est dommage qu'on ne trouve ici aucune représentation de personnages de Saints qui soit de lui.<sup>138</sup>

---

<sup>133</sup> Cf. notes prises à la Galerie de Dresde, à propos de Giotto ("Es ist überhaupt im Ganzen weniger Idealität der Form, als der Ausdruck gesucht [...]"), de Mantegna ("Bei aller ruhigen Tenue dieser alten Gemälde, der[/die?] sie dem deutschen Charakter nähert, sieht man doch immer schon darin ein freieres Bestreben nach Idealisierung [...]"), de Giovanni Bellino ("Hier ist fast eine ruhige Stellung u[nd] mehr ideale Form."); cf. annexes.

<sup>134</sup> Cf. notes prises à la Galerie de Dresde, à propos de Giovanni Bellino ("Es ist überhaupt im Ganzen weniger Idealität der Form als der Ausdruck gesucht; jene kann erst Statt finden bei genauer Kenntniß des Einzelnen.") et de Léonard de Vinci ("Dieser Tiefe des Verständnisses u[nd] der damit verbundenen unendlichen Ausführung des Einzelnen ist kein Maler mehr fähig."); cf. annexes.

<sup>135</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 octobre 1812 : "Fast durchgehends zeigt sich bei unsern Künstlern ein mechanisches Ungeschick, [...] oft aber auch in der Zeichnung" (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 245).

<sup>136</sup> Cf. notes prises à la Galerie de Dresde à propos du Pérugin ("Die Farben sind trocken, aber lebhaft, u[nd] sehr gut erhalten") et de Paris Bordone ("Auch das Colorit ist flach, aber absichtlich üppig."); cf. annexes. Cf. aussi la lettre à Raumer du 26 octobre 1812 ("Fast durchgehends zeigt sich bei unsern Künstlern selbst ein mechanisches Ungeschick, am meisten im Colorit [...]"); cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 245.

<sup>137</sup> Cf. notes prises à la Galerie de Dresde à propos du Pérugin ("Das Helldunkel ist noch sehr unvollkommen.") et de Paris Bordone ("Das Helldunkel ist noch sehr schwach."); cf. annexes. Cf. aussi la lettre à Raumer du 26 octobre 1812 ("Fast durchgehends zeigt sich bei unsern Künstlern selbst ein mechanisches Ungeschick, am meisten im Colorit und dem Helldunkel [...]"); cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 245.

<sup>138</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 9 septembre 1812 : "Unserer protestantischen Phantasie mangelt es an einer Hülfe, sich die Mutter Gottes zu denken, daß ich alle Zeit

Or, en même temps qu'il fréquente quotidiennement la Galerie de Dresde, Solger conçoit *Erwin* et en commence la rédaction : ainsi, à Dresde, les beaux-arts deviennent constitutifs de sa pensée, à la fois comme éléments de son paysage intellectuel, au titre d'œuvres belles, et comme moment de théorisation, en tant qu'élément systématique de la philosophie de l'art en train de s'ébaucher. C'est dans ce contexte que la religion occupe, dès 1812, un rôle essentiel dans la philosophie de Solger.

### 2.2.2.3. L'art, pratique et théorie

C'est en s'appuyant en partie sur sa propre expérience que Solger élabore, à partir de 1812, une esthétique qui est bien d'abord une esthétique de la réception<sup>139</sup>. Penchons-nous donc pour commencer sur les éléments d'*Erwin* qui se mettent en place dès l'été 1812.

#### Le début de la rédaction d'*Erwin*

C'est sans doute au cours du printemps ou de l'été 1811, à Berlin, alors qu'il donnait son deuxième cours d'esthétique, que Solger a conçu le plan général d'*Erwin*, en trois entretiens, puisque lorsqu'il arrive à Dresde, il semble avoir déjà en tête un plan précis<sup>140</sup>, et s'être lancé dans la rédaction du premier entretien<sup>141</sup>. Le projet initial semble avoir été de relativement petite ampleur, puisque Solger envisage alors de le publier six mois plus tard seulement<sup>142</sup>. Il n'en considère pas moins qu'il s'agit d'un ouvrage fondateur pour l'esthétique, comme il l'écrit à Raumer en octobre 1812 :

[...] je me figure être ainsi le premier à fonder de manière cohérente et à développer jusque dans ses détails la science du beau et de l'art.<sup>143</sup>

---

dieses Bild würde zu Hülfe nehmen müssen, wenn ich sie mir recht lebendig vorstellen wollte. Mich dünkt, die andern Maler haben das menschliche Antlitz zur Gottheit zu erheben gesucht, Raphael aber hat an der Quelle geschöpft und die Gottheit herabgeführt, um sie in menschliche Gestalt zu kleiden. Auch vom Leonardo gilt dies, nur Schade, daß keine Darstellung heiliger Personen von ihm hier zu finden ist." (cf. *NS*, vol. 1, p. 240). Concernant le rôle très spécifique de la Vierge et de sa représentation dans l'esthétique de Solger, cf. aussi *Erwin*, p. 231–232.

<sup>139</sup> A laquelle se rattache, par un effort spéculatif, une esthétique de la production.

<sup>140</sup> Cf. lettre à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 265–266) ; ainsi que la lettre à Raumer du 26 octobre 1812 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 248–249).

<sup>141</sup> Cf. lettres à Raumer du 26 octobre 1812 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 248) ; et à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 263, ainsi que p. 265–266).

<sup>142</sup> Cf. lettres à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812 : "Jetzt sehne ich mich recht darnach, sie [i. e. meine Schrift] fertig zu sehen, und hoffe auch dies noch im Laufe dieses Winters mit Druck und allem zu erreichen." (cf. *NS*, vol. 1, p. 243–244) ; et à Abeken du 14 janvier 1813 : "Des Morgens studirte ich fleißig und arbeitete besonders an einer Schrift, [...] die hoffentlich zu Ostern im Druck erscheinen wird." (cf. *NS*, vol. 1, p. 263).

<sup>143</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 octobre 1812 : "[...] ich bilde mir ein, dadurch zuerst die Wissenschaft des Schönen und der Kunst consequent zu begründen und im Einzelnen auszuführen." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 250–251).

Les premiers à qui il soumet ce travail, ce sont ses amis du *Freitag*<sup>144</sup>, dont les louanges l'incitent à poursuivre son effort.<sup>145</sup>

### **Apports du séjour à Dresde et définition d'une posture intellectuelle**

En dépit de la présence à Dresde de nombreux éléments extérieurs à l'“environnement de papier”<sup>146</sup> habituel de Solger, celui-ci n'en poursuit pas moins ses travaux mythologiques, d'autant plus que la bibliothèque de Dresde propose des ouvrages auxquels il n'a pas accès à Berlin<sup>147</sup>. Mais le principal bénéfice qu'il tire de ce séjour pour sa culture, c'est, bien entendu, dans le domaine des arts plastiques :

Les collections de Dresde ne m'ont pas seulement procuré un infini plaisir : j'en ai également tiré grand avantage, et je puis bien dire que j'y ai fait, dans le domaine des beaux-arts, des progrès qui sont loin d'être médiocres.<sup>148</sup>

Mais la culture qu'il acquiert ainsi semble moins lui importer pour elle-même que parce qu'elle lui permet d'étayer la dimension théorique de ses réflexions, et notamment son travail pour l'esthétique :

C'est à Dresde que j'ai vraiment pu reconnaître ce que la connaissance par l'expérience vaut pour le philosophe (avis à Mr Meyer!). Combien de choses de ma propre théorie ne sont-elles pas devenues plus claires, ne se sont-elles pas trouvées justifiées par l'observation des œuvres!<sup>149</sup>

Mais le choix de Dresde et de la Galerie de Peintures donne également une autre dimension à cette conception angulaire du rapport entre pratique et théorie, car c'est l'approfondissement de sa culture plastique qui semble avoir permis à Solger de

---

<sup>144</sup> Cf. lettre à Abeken du 14 janvier 1813: “Das erste Gespräch, welches bis jetzt erst allein ganz ausgearbeitet und vollendet ist, habe ich unsern Freitagsfreunden vorgelesen, und sie sind zu meiner Freude sehr zufrieden damit gewesen.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 266).

<sup>145</sup> Cf. **3.2.1.1.** sur les apports des amis à l'élaboration des textes.

<sup>146</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 octobre 1812: “[...] meiner gewöhnlichen papiernen Umgebung [...]” (cf. annexes).

<sup>147</sup> Cf. lettre à son frère du 5 octobre 1812: “Mit meinem hiesigen Aufenthalte bin ich zufrieden; er hat sehr zu meiner Erholung und auch zu meiner Belehrung gedient. Selbst auf der Bibliothek habe ich einiges für mein mythologisches Werk thun können, was ich in Berlin nicht gekonnt hätte.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 240–241).

<sup>148</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 octobre 1812: “Ich habe in den Dresdner Sammlungen nicht bloß unendlichen Genuß gehabt, sondern auch großen Vorthail, und ich kann wohl sagen, daß ich im Verständniß der bildenden Kunst dort nicht schlechte Fortschritte gemacht habe.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 244).

<sup>149</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 octobre 1812: “In Dresden habe ich einmal wieder recht erkannt, was dem Philosophen die Erfahrungserkenntniß werth sei (avis à Mr. Meyer!)[Sic.]. Wie vieles in meiner eigenen Theorie ist mir klarer oder gar berichtet worden durch die Anschauung der Werke!” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 244–245). Cf. aussi la lettre à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812: “Dresden wird, wie ich hoffe, auf meine Schrift, wovon Sie wissen, einen heilsamen Einfluß äußern.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 243).

mettre en évidence le rôle propédeutique joué par l'art dans la problématique globale de sa pensée :

De manière générale, c'est l'art (et ce à fort juste titre) qui permet d'apprendre de la manière la plus claire qui soit ce que l'expérience immédiate signifie pour la philosophie, et comment pénétration intellectuelle et compréhension vivante se rapportent l'une à l'autre. [...] Malheur donc au philosophe qui méprise l'expérience réelle et ne dispose pas du sens nécessaire pour la percevoir.<sup>150</sup>

Les textes de Dresde portent ainsi la marque de la manifestation, dans l'expérience, de ce qui deviendra la grande ligne directrice de la révélation dans *Erwin*, c'est-à-dire la définition de l'art comme lieu d'expression, dans le réel, du divin :

La valeur des idées qui nous sont propres, nous ne l'apprenons que lorsqu'on les retrouve, en tant qu'ouvrages de Dieu, dans un contexte vivant. La vraie universalité de l'art, qui émane du point central le plus intérieur de la sphère spirituelle, et irrigue jusqu'à ce qu'il y a de plus petit et de plus ordinaire, son individualité, par laquelle seule il s'enracine dans le temps, présent immédiat et instant, on ne la sent devenir vivante qu'en contemplant les œuvres les plus diverses des Maîtres de tous niveaux et de toutes sensibilités.<sup>151</sup>

C'est en ce sens que Solger comprend l'art comme l'union la plus parfaite du réel et de l'idéal<sup>152</sup>, un thème fondamental pour la structure de l'ensemble de son œuvre, et qu'il formalisera ultérieurement.

Le séjour à Dresde a donc, à bien des égards, une fonction de synthèse d'éléments déjà présents dans la biographie intellectuelle de Solger, mais dont l'alchimie permet à une pensée plus systématique de prendre forme, étayée par l'art. Le souvenir d'une idylle affective et intellectuelle, d'abord, marque durablement Solger, et contribue à faire de ce séjour un moment fondateur de sa pensée. La culture plastique qu'il y acquiert, ensuite, et qui se structure au contact des œuvres, lui permet de fonder dans

---

<sup>150</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812: "Ueberhaupt lernt man bei der Kunst (und mit Recht) am allerdeutlichsten, was unmittelbare Erfahrung auch für die Philosophie sagen will, und wie sich Einsicht und lebendiges Verhältniß zu einander verhalten. [...] Darum wehe dem Philosophen, der die ächte Erfahrung verschmäht oder dafür keinen Sinn hat." (cf. *NS*, vol. 1, p. 243).

<sup>151</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 octobre 1812: "Man lernt erst den Werth[Sic.] seiner eigenen Gedanken kennen, wenn man sie als Gottes Werke in ihrem lebendigen Zusammenhange wieder findet. Die wahre Universalität der Kunst, welche von dem innersten geistigen Mittelpunkte aus auch das Kleinste und anscheinend Gemeinste durchdringt, ihre Individualität, mit welcher sie nur in der nächsten Gegenwart und in dem Momente der Zeit selbst wurzelt, fühlt man erst lebendig in dem Anschauen der verschiedenartigsten Werke von Meistern aller Stufen und aller Gemüthsarten." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 245). Cf. par exemple *Erwin*, p. 229–230 sur la figure du Christ dans cette problématique.

<sup>152</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812: "Daß dieses bei der Kunst vorzugsweise statt findet, ist natürlich, weil sie die lebendigste sinnliche Gegenwart mit der tiefsten Idealität vereint." (cf. *NS*, vol. 1, p. 243).

l'expérience sa prédilection pour les Maîtres italiens de la Renaissance, et surtout pour la peinture religieuse. Cette prédilection – un choix dans lequel Solger ne se démarque guère de ses contemporains – prend en fait tout son sens si on la comprend dans le rapport, alors théorisé par Solger, entre réalité et idéalité, saisi comme moment du divin tel qu'il est, dans le réel, présent. L'affirmation d'une telle position théorique, fondée sur l'observation et l'expérience, est ce qui définit alors la posture intellectuelle de Solger, et fonde dans la théorie et l'expérience la fonction angulaire de la pensée de l'art dans l'ensemble de sa pensée.

### **2.2.3. L'Université de Berlin**

Lorsque Solger arrive à Berlin à l'automne 1811, pour prendre son poste à l'Université au début du semestre d'hiver 1811–1812, il voit là exaucé ce qu'à de multiples reprises il a présenté comme son désir le plus cher. Dans le même temps cependant, il s'est, à plusieurs reprises également, exprimé contre son appel à Berlin. Pour comprendre l'ambiguïté qui marque son arrivée dans la capitale prussienne, il est nécessaire de revenir sur un ensemble de motifs. Ceci mettra également mieux en évidence la place qu'acquiert Solger au sein de cette institution encore en construction qu'est l'Université de Berlin en 1811.

Il importera moins ici de revenir sur le détail chronologique de l'histoire de l'Université à cette période, particulièrement complexe durant ses premiers mois d'existence, que de montrer comment certains des événements qui la marquent contribuent à définir la personnalité intellectuelle de Solger telle qu'elle se dessine à cette époque, où il est plongé dans la rédaction d'*Erwin*.

Nous reviendrons pour commencer sur son installation à Berlin, et plus particulièrement sur les conditions dans lesquelles il a été appelé à l'Université, ses premiers mois en poste, et les conséquences des guerres napoléoniennes de 1813 sur les activités de l'Université. Nous verrons ensuite plus précisément comment Solger s'y intègre, et quelle représentation de l'Université comme institution il élabore, en s'appuyant sur sa double expérience de Francfort-sur-l'Oder et de Berlin. Enfin, nous reviendrons sur le rectorat houleux de Fichte afin de montrer comment Solger prend position dans les tensions internes à l'Université, et de mettre en évidence les enjeux politiques, concrets et théoriques, qui leur sont inhérents.

#### **2.2.3.1. L'installation à Berlin**

Dès son arrivée à Francfort-sur-l'Oder, nous l'avons vu, Solger ne cesse d'évoquer sa nostalgie de Berlin<sup>153</sup>. Les motifs qui le poussent à vouloir retrouver la capitale,

---

<sup>153</sup> Cf. **2.2.1.1.**

cependant, évoluent avec le temps entre 1809 et 1811. Si, en 1809, il regrettait la ville de ses amis du *Freitag*, à partir de 1810, une autre motivation prend le dessus : le désir, déjà ancien<sup>154</sup>, mais rendu plus réalisable du fait de son expérience à Francfort-sur-l'Oder, d'être appelé à Berlin en tant que professeur d'Université.

### **Le désir de Solger d'aller à Berlin ; motivations exactes**

Quelles qu'aient été, au fil des années, les projections plus ou moins fantasmagiques de l'image que Solger pouvait avoir de la ville de Berlin, du moins est-il certain que cette ville, dans laquelle il avait poursuivi, entre 1806 et 1809, des études intensives, offrait des conditions de travail que Francfort-sur-l'Oder n'était pas en mesure de proposer. Berlin reste ville de ressources ; c'est de là que Solger, lorsqu'il est à Francfort, fait venir les livres dont il a besoin<sup>155</sup>. Humboldt ne restera pas insensible à cet argument qui l'a sans doute incité, avant son éviction, à tenter d'appeler Solger à Berlin<sup>156</sup>.

Si Solger désire être appelé à l'Université de Berlin, c'est également pour la reconnaissance que la nomination à un tel poste implique dans le monde universitaire. Ne transparaît en revanche dans aucun écrit de Solger de cette époque l'aspiration au prestige social que représente un poste à l'Université de Berlin : l'avantage qu'il en attend explicitement, en effet, tient plus à la qualité des étudiants et de l'ensemble du corps enseignant qui s'y trouve, qu'au profit qu'il pourrait en tirer pour son image publique<sup>157</sup>.

Cependant, Humboldt, avec lequel Solger se flatte d'être en bons termes<sup>158</sup>, est démis de ses fonctions, et les rapports de Solger avec son successeur, Schuckmann, sont bien moins souples<sup>159</sup>. En réalité, l'appel de Solger à Berlin ne prend pas la voie administrative réglementaire, puisque c'est Raumer qui fait jouer ses relations

---

<sup>154</sup> Cf. notamment *NS*, vol. 1, p. 154.

<sup>155</sup> Cf. lettre à Abeken du 18 octobre 1810 (cf. *NS*, vol. 1, p. 202).

<sup>156</sup> Cf. lettre de Humboldt à Solger du 3 juin 1810 (cf. annexes), en réponse à la demande de Solger dans sa lettre à un Conseiller d'Etat du 14 janvier 1810 : "Ein anderer Grund[, bei der in Berlin zu errichtenden Universität angestellt zu werden,] ist der große Mangel an Hilfsmitteln, den man hier leidet. In meinen eigenen Arbeiten bin ich aus Mangel an Büchern zu meinem Verdruß schon sehr zurück geblieben." (cf. annexes).

<sup>157</sup> Cf. lettre à un Conseiller d'état du 14 janvier 1810 : "Ich gestehe, daß ich es sehr wünschte, irgendwas lehren zu können, und ich ein besser vorbereitetes Publikum, u[nd] eine allgemeine [XXX] voraussetzen könnte, und auch aus diesem Grunde würde es mir sehr viel werth sein, bei der in Berlin zu errichtenden Universität angestellt zu werden."

<sup>158</sup> Cf. lettre à Hagen du premier juillet 1810 : "Daß wir Humboldt verloren haben, ist mir nicht angenehm ; ich stand einmal in guten Verhältnissen mit ihm" (cf. annexes).

<sup>159</sup> Humboldt, nous l'avons vu (cf. **2.2**), admirait beaucoup Solger en tant que philologue, et la relation entre les deux hommes a toujours gardé, même dans leur correspondance administrative, la trace de cette affinité intellectuelle (ainsi encore dans la lettre de Humboldt à Solger du 31 octobre 1817 ; cf. annexes).

pour exaucer les souhaits de son ami. Or, en mettant tout en œuvre pour l'appel de Solger à Berlin, il contribue à en faire l'objet de manigances politiques d'une part, et à le séparer de ses amis, appelés à Breslau, d'autre part – ceux-là même que Solger aurait voulu retrouver à Berlin.

### **Les dessous de l'appel à Berlin**

C'est sans doute à cause des plaintes répétées de Solger, dans les lettres qu'il envoie à son ami Raumer, alors en poste à Berlin comme conseiller de Hardenberg<sup>160</sup>, que celui-ci entreprend, de son propre chef, de faire appeler Solger à Berlin<sup>161</sup>. La surprise de Solger est alors au moins aussi grande que son inquiétude, qu'il soumet à Raumer, suggérant ses craintes concernant l'honnêteté du procédé :

Si l'évolution de cette affaire devait vous occasionner quelque gêne personnelle, je serais sans doute celui qui en souffrirait le plus, si je devais être amené à m'en sentir responsable. J'espère cependant que ce ne sera pas le cas, et que vous me libérerez de toute forme de responsabilité. Je sais gré à votre amitié du fond du cœur, et elle y demeurera pour sûr, quelle que soit l'issue de l'affaire.<sup>162</sup>

La manœuvre de Raumer est d'autant plus périlleuse qu'elle entre en collision avec la décision de Schuckmann d'appeler Solger<sup>163</sup> à l'Université de Breslau<sup>164</sup>. Devant une situation aussi embrouillée, Solger préfère alors s'en remettre à Schuckmann, afin de ne pas faire apparaître l'intervention de Raumer comme un procédé

---

<sup>160</sup> Ce n'est en effet qu'en septembre 1811 que Raumer quitte son prestigieux poste de conseiller du chancelier pour se lancer dans une carrière universitaire, en tant que professeur de droit d'abord, puis d'histoire. Il est alors appelé à Breslau, où il retrouve son frère Karl, ainsi que Hagen (cf. Raumer, 1861, vol. 1, p. 246–247).

<sup>161</sup> C'est du moins ce qu'il nous semble ressortir de la réponse de Solger à l'annonce de cette nouvelle ; cf. lettre à Raumer du 6 mai 1811 : "Meinen herzlichen Dank sage ich Ihnen, mein wahrer Freund, für Ihre Verordnung. Ihr Brief überraschte mich auf das Angenehmste, u[nd] doch zweifle ich noch, ob ich wirklich nach Berlin kommen werde." (cf. annexes).

<sup>162</sup> Cf. lettre à Raumer du 6 mai 1811 : "Wenn Ihnen dieser Gang der Sache persönlich unangenehm sein sollte, so würde ich dabei am meisten leiden, wenn ich mich als die Ursache davon betrachten müßte. Ich hoffe indessen, daß dies nicht der Fall sein wird, u[nd] daß Sie mich wenigstens von Verantwortung frei sprechen werden. Ihre Freundschaft erkenne ich mit dem innigsten Danke, u[nd] sie bleibt mir gewiß, der Ausgang sei, welcher er wolle." (cf. annexes).

<sup>163</sup> Ainsi que la plupart des enseignants de l'Université de Francfort-sur-l'Oder, du fait de la réforme générale de l'enseignement supérieur.

<sup>164</sup> Cf. lettre à Raumer du 6 mai 1811 : "Nun aber hat er [i. e. Schuckmann] mir durch den Staatsrath Süvern selbst Nachricht von der Cabinetsordre geben, u[nd] zugleich eröffnen lassen, daß er mich gern nach Breslau haben möchte. Was soll ich in einer Lage thun, wo ich in der That zwischen Thür u[nd] Angel sitze?" (cf. annexes).

malhonnête<sup>165</sup>. La lettre de Solger à Schuckmann reste cependant longtemps sans réponse définitive<sup>166</sup>. Solger reste plusieurs mois dans l'incertitude pendant cette période de transition au moment de la réorganisation des universités ; à tout le moins n'est-il pas le seul à en souffrir, les manœuvres les plus diverses ayant été entreprises ici et là pour faire appeler des amis, que ce soit à Breslau ou à Berlin, jusqu'à la dernière minute, si bien qu'une partie importante du corps enseignant de Francfort-sur-l'Oder est restée longtemps dans l'expectative<sup>167</sup>.

Depuis Francfort-sur-l'Oder cependant, Solger n'a pas les moyens de saisir l'ensemble des enjeux de pouvoir qui se trament dans le même temps à Berlin et qui, en réalité, déterminent au moins autant sa carrière que les diverses manœuvres dont il a connaissance.

Le poste qu'il s'agit en effet de pourvoir à Berlin, c'est la deuxième chaire de philosophie, la première étant occupée par Fichte, qui règne alors en maître<sup>168</sup>. Les manœuvres destinées à pourvoir cette chaire seront donc nombreuses et, d'une

---

<sup>165</sup> Cf. lettre à Raumer du 16 mai 1811 : "Cultus denkt allerdings, *Sie* haben mich nach Berlin geschafft, u[nd] ich fürchte, Schuckmann denkt es auch ; wenigstens kann ich Süverns Schreiben nicht mit dem Officiellen, wovon Sie Erwähnung thun vereinigen. Ich stehe also noch in Correspondenz, u[nd] es ist am besten, ich schreibe noch einmal an Schuckmann selbst ; er ist doch, wie ich höre, ein Mann, mit dem sich grade handeln läßt. Sodann werde ich mich ganz nach meiner Ueberzeugung richten, u[nd] Sie werden das auf jeden Fall billigen. Denn das gestehe ich, wenn die Sache so zu stehn kommt, daß Sie wie ein bloßer casus pro amico aussieht, so gehe ich nach Breslau." (cf. annexes).

<sup>166</sup> Cf. lettres à Raumer des 24 juin 1811 : "Daß mir H. von Schuckmann nicht antwortet, ist mir schon unangenehm. Er denkt, ich habe bescheiden gethan, u[nd] Gott weiß, daß ich es bin, u[nd] alles thun will, was das Beste der Sache erfordert, die so wie mir scheint, so sehr gefährdet ist. Ich sehe voraus, daß ich in ein Mißverhältnis zu H. von Schuckmann komme. Werde ich denn nicht bald offiziell über mein Schicksal belehrt ? Ich werde keine Arrangements machen, nicht für Wohnung u s. w. sorgen können." et 18 août 1811 : "Meine jetzige äußere Lage ist nicht angenehm ; indessen ist das hier Nebensache. Ich habe noch nichts Offizielles über meine Anstellung in Berlin und werde auf keinen Fall eher hinkommen, als bis ich das habe. Was würde ich für eine Figur spielen, wenn mich niemand anzuerkennen brauchte ?" (cf. annexes).

<sup>167</sup> Cf. lettre à Raumer du 18 août 1811 : "Zwar haben die anderen hiesigen Professoren auch noch keine besonderen Rescripte wegen ihrer Anstellung in Breslau. Ich finde es aber auch in der That höchst unanständig, mit Gelehrten, die ihre Pflicht thun, u[nd] auch fernerhin thun sollen, so umzugehen, wie mit Miethlingen, die man jeden Augenblick hinschicken kann, zu welchem Dienste man will. Diese Behandlung bleibt durchaus unwürdig u[nd] muß Mißmuth erregen. Es ist als wenn das blinde Vorurtheil gegen Frankfurt sich so weit erstreckte, daß man jeden, der sich hier aufhält, über die Achsel ansehen zu können glaubte." (cf. annexes).

<sup>168</sup> En dépit des résistances de Schleiermacher qui appartient, lui, à la faculté de théologie. Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 392 : "In der Philosophie endlich wäre Fichte das ganze Jahr über Alleinherrscher geblieben, wenn ihn nicht Schleiermacher mit seiner Dialektik in die Flanke gefallen wäre. Er war damit dem Worte untreu geworden, das er sich selbst gegeben hatte,

manière générale, déterminées par les relations des différents protagonistes avec Fichte. Schleiermacher, tentant d'endiguer le fichtéanisme, et surtout de réduire le pouvoir d'un Fichte déjà tyrannique, espère faire appeler à Berlin son ami Steffens<sup>169</sup>. C'est sans compter sur les intentions similaires de Fries, lui-même soutenu par Nicolovius et de Wette<sup>170</sup>. De Wette, informé des intentions de Schleiermacher<sup>171</sup>, tente, au cours d'une entrevue, de convaincre Schuckmann<sup>172</sup> de ne pas appeler Steffens. Jouant sur le peu de sympathie de Schuckmann pour Fichte<sup>173</sup>, De Wette parvient presque à convaincre Schuckmann<sup>174</sup>. Cependant, Schuckmann – apparemment sous l'influence du schellingianisme ambiant<sup>175</sup> – s'en tient à son intention de nommer un philosophe pratique<sup>176</sup>, et profile le poste pour Steffens<sup>177</sup>. C'est sur une intervention du beau-père de Steffens, Reichardt, que celui-ci est finalement appelé à Breslau, où il bénéficie d'un salaire plus important<sup>178</sup>.

---

kein philosophisches Kolleg zu lesen, bevor der zweite Professor der Philosophie angestellt wäre.”

<sup>169</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 392: “Als er [i. e. Schleiermacher] sich so äußerte, hatte er noch gehofft, *Steffens* trotzallem durchdrücken zu können, und bis den Januar hinein fehlte es nicht an Aussicht darauf.”

<sup>170</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 392: “Konkurrent des Hallenser Naturphilosophen war *Jakob Friedrich Fries*, für den von zwei Seiten Fürsprecher aufgetreten waren, einmal Jakobi in München, der auf den Wunsch von Fries selbst sich bei seinem alten Freunde Nicolovius dafür verwandte, und sodann Schleiermachers neuer Kollege De Wette, der in Heidelberg Fries ganz nahe getreten war und ihn seitdem recht eigentlich als seinen Meister verehrte.”

<sup>171</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 392: “Nicolovius bemerkte, daß er die Sache habe ruhen lassen wollen; nun aber, da er mit De Wette gesprochen, wollte er sie zur Sprache bringen. Er zeigte sich ganz einverstanden mit dem Gedanken, fürchtete aber, daß er großen Widerstand finden werde, und teilte De Wette mit, was Schleiermacher mit Steffens vorhabe.”

<sup>172</sup> Le choix de s'adresser directement à Schuckmann semble avoir été motivé, là encore, par des arguments politiques; cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 392: “Bei Süvern und Uhden war nichts zu machen, denn sie waren, wie De Wette Fries schrieb, die Echos von Schleiermacher.”

<sup>173</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, pp. 392 (“Um so mehr richtete er [i. e. De Wette] seine Hoffnung auf den neuen Chef der Unterrichtsverwaltung, der von der Fichteschen Philosophie kaum mehr als von der Schellingschen wissen wollte.”) et 393 (“Von dem Fichteschen System bemerkte er [i. e. Schuckmann] in der Immediateingabe vom 30. Januar, daß er intolerante Jünger bilde, welche jede andere Philosophie verachteten, und in die positiven Wissenschaften und in das praktische Leben wenig Eingang gefunden haben.”).

<sup>174</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 393.

<sup>175</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 393: “Alle kritischen Journale und eine große Anzahl neuer Schriften dagegen bewiesen, daß das von Schelling aufgestellte System der Naturphilosophie jetzt das herrschende sei [..].”

<sup>176</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 393: “Andererseits aber konnte oder wollte Schuckmann sich nicht gegen die praktische Bedeutung verschließen, welche nun einmal das System der Naturphilosophie überall gewonnen hatte.”

<sup>177</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 393.

<sup>178</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 393–394.

Schuckmann appelle alors Solger à la place de Steffens. Lorsque Solger arrive à l'Université de Berlin, et commence ses cours au début du semestre d'hiver 1811–1812, c'est donc dans le contexte de luttes politico-idéologiques<sup>179</sup>.

Une fois installé dans ses fonctions à l'Université, rien, jusqu'en 1815, ne vient interrompre son exercice de l'enseignement, hormis la guerre de 1813.

### **La guerre de 1813 ; l'Université dans la guerre**

L'année du mariage de Solger est également celle où la Prusse se mobilise dans la lutte contre l'impérialisme napoléonien, comme l'expliquent les éditeurs des *Nachgelassene Schriften*:

Ce que cette année 1813 avait de remarquable, pouvait déjà être pressenti [en décembre 1812]. Cette guerre, dans laquelle l'Allemagne, et plus particulièrement la Prusse, lutta pour ce qu'elle possédait de plus sacré, luttait pour tout, éclata, et le même enthousiasme élevé qui enflamma toute la nation souleva le cœur de Solger et le toucha profondément.[. . .] Au printemps 1813, il se maria avec Henriette von Gröben, qu'il envoya à Schwedt immédiatement après la cérémonie, chez son frère, parce que Berlin devait craindre l'invasion française. Il lui fut possible de bientôt la ramener à Berlin.<sup>180</sup>

La guerre modifie les données politiques et sociales de la vie intime et de l'activité professionnelle de Solger. La question du sens d'un mariage en temps de guerre<sup>181</sup>, puis les conséquences matérielles de la présence de sa femme et de sa belle-mère sous son toit<sup>182</sup>, constituent pour Solger des éléments marquants. Mais si la guerre joue un rôle dans la vie quotidienne de Solger, cependant, c'est davantage du fait de ses conséquences sur l'activité de l'Université, car Solger ne fait pas partie de ceux qui se sont engagés dans l'armée pour combattre l'envahisseur<sup>183</sup>.

Bien que le risque d'invasion et d'occupation de Berlin par les troupes napoléoniennes ait duré peu de temps<sup>184</sup>, le conflit a en effet eu d'importantes répercussions

---

<sup>179</sup> Cf. lettre à Raumer du 2 novembre 1811 (cf. *NS*, vol. 1, p. 217–279).

<sup>180</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 258–259: “Jenes merkwürdige Jahr 1813 konnte schon geahnet werden. Jener Krieg, in welchem Deutschland, vorzüglich Preußen, um die heiligsten Güter, um alles kämpfte, brach aus, und so wie ein hoher Enthusiasmus die ganze Nation entzündete, so war auch Solger begeistert und tief bewegt. [. . .] Im Frühjahr 1813 verheiratete er sich mit seiner Gattin, Henriette von Gröben, die er aber gleich nach der Trauung nach Schwedt in das Haus seines Bruders sandte, weil Berlin den Einbruch der Franzosen fürchten mußte. Es war ihm möglich, sie bald wieder nach Berlin abzuholen.”

<sup>181</sup> Cf. par exemple dans la lettre à Abeken du 14 janvier 1813, ainsi que dans la lettre à Raumer du 3 juillet 1813 (cf. *NS*, resp. pp. 265 et 285–286, et annexes).

<sup>182</sup> Cf. lettre à Raumer du 3 juillet 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 286, et annexes).

<sup>183</sup> Après bien des hésitations (cf. *NS*, vol. 1, pp. 271–276 et 291–297). Raumer adopte une démarche similaire (cf. Raumer, 1861, vol. 1, p. 249–250).

<sup>184</sup> Solger peut en effet rejoindre sa femme et sa belle-mère à Schwedt trois semaines plus tard (cf. *NS*, vol. 1, p. 286 par exemple).

sur l'Université. Lorsque la guerre s'engage et que la Prusse décide de mobiliser, le mouvement d'engagement massif qui se déploie tout particulièrement à Berlin<sup>185</sup> touche largement la population universitaire, enseignants et étudiants. Les cours sont désertés par les étudiants partis en guerre, comme l'écrit Solger dès le 8 mars :

Nos étudiants sont partis, pour la majeure partie, si bien que la plupart des cours sont réduits à néant. J'en donnais trois et ne peux plus en poursuivre qu'un, que je donne, en raison du faible nombre de participants, dans mon bureau. Cesser complètement d'enseigner me semblait aller à l'encontre de mon devoir à l'égard des étrangers qui sont restés ici.<sup>186</sup>

Bien que ces circonstances affectent Solger qui ne peut, durant les semestres suivants encore, donner qu'un seul cours<sup>187</sup>, cet état de choses ne suscite en aucun cas son animosité, à en croire ce qu'il écrit en mai 1814 à son vieil ami de Iéna, Schlosser, pour le remercier d'avoir accueilli son jeune frère alors soldat :

Si mon destin t'intéresse, il ne te sera pas désagréable d'apprendre que je me sens très heureux. Les circonstances actuelles, qui ont complètement vidé notre université de ses étudiants (en raison d'une absence normale et tout à fait heureuse, certes), et qui a par ailleurs drastiquement réduit nos recettes, ont été, pour moi aussi, particulièrement sensibles ; mais à part cela, je suis dans une situation libre de tout souci, voire confortable.<sup>188</sup>

C'est même une satisfaction non déguisée qu'exprime Solger lorsque, une fois les étudiants revenus à leurs études, il peut constater l'influence positive qu'a eu sur la plupart d'entre eux l'expérience de la guerre :

---

<sup>185</sup> Cf. lettre à Abeken du 22 novembre 1813 : "Du hättest die Thätigkeit sehn sollen, mit welcher von Februar d. J. an, alles zu den Waffen flog. [...] Alle Jünglinge, von 17 bis 25 Jahren aus den Ständen, die sonst vom Kriegsdienste frei waren, rüsteten sich selbst aus, oder wurden von Patrioten ausgerüstet ; viele Männer gingen ebenfalls freiwillig mit zu Felde.", et plus loin, concernant la participation de Solger à ce mouvement d'enthousiasme général : "Mein jüngster Bruder (ich weiß nicht ob Du ihn kennst) ging als freiwilliger Jäger [...] ; u[nd] ich rüstete mit ihm gemeinschaftlich noch einen anderen reitenden Jäger auf unsere Kosten aus." (cf. annexes).

<sup>186</sup> Cf. lettre à une amie du 8 mars 1813 : "Unsere Studenten sind größtentheils abgegangen, so daß die meisten Collegia vernichtet sind. Ich las drei und kann davon nur eins fortsetzen, welches ich der geringen übrigen Anzahl wegen in meiner Studirstube thue." (cf. *NS*, vol. 1, p. 273).

<sup>187</sup> Cf. lettre à Abeken du 22 novembre 1813 : "Auch habe ich im Sommer doch Ein Kollegium, wenn gleich vor wenig Zuhörern lesen können, und lese auch jetzt wieder eins." (cf. annexes).

<sup>188</sup> Cf. lettre à Schlosser du 30 mai 1814 : "Wenn Dich mein Schicksal interessiert, so wird Dir lieb sein zu hören, daß ich mich sehr glücklich fühle. Die jetzigen Zeitumstände, die unsre Universität ganz von Studenten (freilich um einer üblichen und glücklichen Abwesenheit willen) entblößt, u[nd] sonst unsere Einnahmen sehr verringert haben, sind mir freilich auch sehr fühlbar geworden ; aber außer solchen bin ich in einer sorgenfreien, u[nd] selbst bequemen Lage." (cf. annexes).

Le fait d'avoir servi sous les drapeaux pendant la guerre a tout particulièrement apporté à ces jeunes gens un esprit de bravoure et de sérieux.<sup>189</sup>

Pendant toute cette période, la rédaction d'*Erwin* est ce que Solger a de plus cher<sup>190</sup>. Dans le même temps, l'Université de Berlin est la proie d'une grande agitation intérieure – plus exactement, c'est la faculté de philosophie qui lui fait subir de nombreux soubresauts.

### 2.2.3.2. Solger et l'Université

Solger fait partie des personnalités importantes de l'Université de Berlin dans ses premières années ; on en retrouve la trace dans le jugement de M. Lenz :

Il n'a été des nôtres que huit ans, tout d'abord aux côtés de Fichte, puis, après la mort de celui-ci, durant cinq ans seul représentant de cette matière [i. e. la philosophie] au sein de la faculté, jusqu'à ce que Hegel vienne à ses côtés, un an avant qu'il ne soit lui-même enlevé, par une fulgurante maladie, à la pleine force de la vie et de la création. Ainsi, Solger se tient entre les deux philosophes qui ont influencé le plus profondément la vie de notre institution. Il a pour ainsi dire occupé l'interrègne inauguré par la mort de Fichte qui prit fin au moment où Hegel fut engagé.<sup>191</sup>

### La fondation de l'Université

Bien avant d'être en poste à la faculté de philosophie à Berlin, Solger s'est intéressé à la question de la fondation d'une université dans la capitale prussienne. Il en suit les premiers plans, notamment lorsqu'il est à Berlin dans les années 1807–1809, et que différents projets sont proposés<sup>192</sup>. Sans qu'il soit possible de déterminer avec

---

<sup>189</sup> Cf. lettre à Raumer du 29 janvier 1815 : “ Sonst ist besonders durch den Kriegsdienst ein sehr wackerer u[nd] ernster Geist unter die Leute gekommen.” (cf. annexes).

<sup>190</sup> Cf. lettre à Abeken du 22 novembre 1813 : “Du mußt auch nicht glauben, daß durch die Zeitbegebenheiten meine wissenschaftliche Thätigkeit ganz gestört worden sei. Ich war mitten in den schönsten Arbeiten, als das Getümmel losging, und bin freilich dadurch oft unterbrochen worden, habe aber nichts liegenlassen, und manches der Vollendung nahe gebracht. Auch habe ich im Sommer doch Ein Kollegium, wenn gleich vor wenig Zuhörern lesen können, und lese auch jetzt wieder eins. Was mir zunächst am Herzen liegt, ist das Werk, wovon ich Dir wohl geschrieben habe, drei Gespräche über das Schöne und die Kunst.” (cf. annexes).

<sup>191</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 396 : “Nur acht Jahre ist er der Unsere gewesen, zunächst an der Seite Fichtes, nach dessen Tode fünf Jahre hindurch als der einzige Vertreter dieses Faches in der Fakultät, bis ihm Hegel zur Seite trat, ein Jahr bevor er selbst durch rasche Krankheit aus der vollen Kraft des Lebens und des Schaffens herausgerissen wurde. So steht Solger zwischen den beiden Philosophen, welche das Leben unserer Hochschule am tiefsten beeinflußt haben. Er hat gleichsam das Interregnum, das mit Fichtes Tode eintrat und mit Hegels Anstellung ein Ende nahm, ausgefüllt.”

<sup>192</sup> La seule trace concrète que nous en ayons se limite cependant à la remarque suivante, dans la lettre à son frère du 23 septembre 1807 : “Am meisten cursiren in meinen Zirkeln

exactitude dans quelle mesure cette opinion a pu être influencée par des débats publics – dans la presse notamment, puisque nous ne savons rien des journaux qu’il pouvait lire à Francfort-sur-l’Oder –, Solger exprime une opinion négative – en particulier au regard de son expérience francfortoise – sur la fondation d’une université à Berlin. Il explique ainsi à Raumer que c’est le choix de la ville de Berlin comme ville universitaire qui pèche :

La vie dans une petite ville universitaire, dans laquelle l’esprit des maîtres comme des élèves reste plus libre, est indubitablement ce qu’il y a de plus favorable pour les sciences ; quant au fait qu’elle le soit pour l’esprit futur des fonctionnaires en train de se former, l’avenir nous le montrera. [. . .] Et puis les sciences ne doivent pas s’attacher trop à des biens extérieurs. Les réunions, les manifestations, tout cela est bien beau, mais peut aussi bien engloutir tout le bel esprit, et c’est ce qui va se passer, au moins en partie, j’en suis sûr. Et où y a-t-il un esprit plus néfaste pour une université qu’à Berlin ? Berlin, où la foule insensible répète en criant chaque nouveau son ; où elle n’a de cesse d’absorber tout ce qu’il y a de bon et de noble, et de l’évincer au profit d’une autre mode ; où se forment certains préjugés et opinions arrêtées contre lesquels toute opposition fait de vous un hérétique ; où, entre les savants même, comme je n’ai pu que trop clairement en faire les frais ces derniers temps, un bavardage savant est désormais de mise, et autres choses du même ordre!<sup>193</sup>

C’est sans doute là la raison pour laquelle il laisse paraître une indifférence finalement assez surprenante, lorsqu’on sait avec quelle passion il a pu précédemment exprimer son attachement pour Berlin :

Quoi qu’il en soit, je vous avoue que toute cette histoire me laisse indifférent, dans la mesure où tout le transfert des universités dans de grandes villes me

---

die Gespräche über die hier zu errichtende Universität. Wolf hat den Plan dazu entworfen. Der Plan soll wirklich bei Hofe großen Beifall gefunden haben und ziemlich gewiß zur Ausführung bestimmt seyn. Es ist wahr, daß vieles hier ist, wodurch er sehr begünstigt wird ; ob er im Ganzen zweckmäßig ist, daran zweifle ich.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 154). On peut cependant imaginer, notamment parce qu’il semble avoir été assez proche de Schleiermacher, qu’il ait eu connaissance des débats qui ont, en particulier après l’éviction de Wolf, opposé Schleiermacher à Fichte.

<sup>193</sup> Cf. lettre à Raumer du 16 mai 1811 : “Das Leben in einer kleinen Universitätsstadt, wo sich der Geist der Lehrenden u[nd] Lernenden freier erhält, ist den Wissenschaften unbedenklich am günstigsten, daß es aber auch dem künftigen Geiste der heranwachsenden Staatsdiener günstig ist, wird sich schon in der Folge zeigen. [. . .] Auch die Wissenschaften dürfen nicht zu sehr an äußeren Gütern hangen. Sammlungen u[nd] Anstalten sind schön u[nd] gut, aber sie können den ganzen Geist verschlingen, u[nd] werden es auch zum Theil, dessen bin ich versichert. Wo ist aber wohl ein ungünstigerer Geist für eine Universität als in Berlin ! Wo die herzlose Menge jeden neuen Laut nachschreit ; wo sie bald nicht eher ruht, als bis sie das Gute u[nd] Edle unter sich gebracht, u[nd] durch eine neue Mode verdrängt hat ; wo sich gewisse Vorurtheile u[nd] stehende Meinungen bilden, gegen die man nur als Ketzer auftreten kann ; wo selbst unter Gelehrten, wie ich in den letzten Zeiten nur zu deutlich bemerkt habe, eine gelehrte Klatscherei recht einheimisch geworden ist, u[nd] mehr dergleichen !” (cf. *NS*, vol. 1, p. 210–211 et annexes).

déplaît complètement. [...] Que je parte pour Berlin ou pour Breslau, je serai triste de quitter Francfort, non pas l'université elle-même, mais la ville universitaire.<sup>194</sup>

C'est en fait toute la réforme du système universitaire que Solger réproouve<sup>195</sup>, et son arrivée à Berlin ne contribue pas à le faire changer d'opinion sur ce point, puisqu'il s'y trouve confronté à une superficialité qui va jusqu'à "contaminer" les professeurs de l'Université<sup>196</sup>.

Si Solger ne tire que peu de satisfaction des conditions dans lesquelles il est amené à enseigner à Berlin, du moins semble-t-il apprécier les étudiants, et son enseignement d'une manière générale, et c'est dans ce domaine qu'il investit son énergie, en particulier dans les premiers temps.

### **Les cours dispensés par Solger à Berlin entre 1811 et 1815**

Destiné à compléter (ou contrebalancer) l'enseignement fichtéen, le deuxième poste de professeur de philosophie à l'Université de Berlin était initialement destiné, nous l'avons vu, à être davantage orienté vers la philosophie pratique<sup>197</sup>. La correspondance entre Solger et Raumer suggère au contraire que Schuckmann a explicitement appelé Solger afin que celui-ci donne des cours de philosophie pure – Solger revient à deux reprises sur ce point, insistant sur le fait qu'il n'a lui-même rien d'un formaliste ou d'un métaphysicien<sup>198</sup>. Le profil du poste, au titre de chaire

---

<sup>194</sup> Cf. lettre à Raumer du 16 mai 1811: "Uebrigens gestehe ich Ihnen, daß ich in mancher Rücksicht bei dieser Geschichte gleichgültig bin, indem mir die ganze Verlegung der Universitäten nach den großen Städten gar nicht gefällt. [...] Ich mag nach Berlin oder nach Breslau gehn, Frankfurt, nicht die Universität, sondern die Universitätsstadt, verlasse ich mit Betrübniß." (cf. *NS*, vol. 1, p. 210 et annexes).

<sup>195</sup> Cf. lettre à Raumer du 16 mai 1811: "Unvermerkt wird dadurch der ganze Geist der deutschen Universitäten aufgehoben, der zwar mit allem übrigen[Sic.] auch der Zeit accomodirt werden darf, dessen Vernichtung ich aber als ein großes Leiden ansehe." (cf. *NS*, vol. 1, p. 210).

<sup>196</sup> Cf. lettres à Raumer du 16 mai 1811: "Berlin, [...] wo selbst unter Gelehrten, wie ich in den letzten Zeiten nur zu deutlich bemerkt habe, eine gelehrte Klatscherei recht einheimisch geworden ist [...]" (cf. *NS*, vol. 1, p. 211 et annexes) et du 7 janvier 1812: "Ich habe es vorausgesagt. Berlin ist der letzte Ort in der Welt für eine Universität. Die Berliner sind u[nd] bleiben Nikolaiten oder Modenarren. Sie stecken sogar die Professoren mit an, u[nd] alle diese Koketterie, dieses Großthun könnte in einer kleinen Stadt gar nicht aufkommen." (cf. *NS*, vol. 1, p. 219 et annexes).

<sup>197</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 1, p. 392–393.

<sup>198</sup> Cf. lettres à Raumer des 6 mai 1811 ("Ich übergehe, daß es mir immer bedenklich war, daß H. von Schuckmann grade einen sogenannten vernünfthigen Philosophen wollte, das ist, wie ich glaube, einen bloßen Formalisten und Logiker, was ich niemals sein kann.") et 16 mai 1811 ("Logik will ich in Berlin wohl lesen, was ich so nenne. Aber der Name Metaphysik paßt durchaus nicht zu meiner Philosophie."); cf. annexes.

de philosophie, se définit donc par une ligne de conduite, à l'égard de Fichte d'une part, et de Schuckmann de l'autre.

Solger se trouve confronté à une difficulté supplémentaire à cause des cours de philologie, qu'il voudrait poursuivre. Il écrit ainsi à Raumer en août 1811 :

Qui plus est, je ne sais pas quel genre de cours mon poste me contraint de donner ; je ne sais pas davantage ce que les autres philosophes et philologues proposent comme cours qui seraient susceptibles de recouper les miens. Car je souhaiterais donner de nouveau un cours de philologie, d'autant plus que plusieurs de mes auditeurs d'ici, qui vont aller à Berlin, me l'ont déjà demandé.<sup>199</sup>

Il continuera finalement à donner le même type de cours qu'à Francfort-sur-l'Oder, et notamment pratiquement autant de cours de philologie que de cours de philosophie<sup>200</sup>, du moins jusqu'en 1815. Bien que frappé par la différence, dans ses relations à ses étudiants (autant qu'à ses collègues), avec son expérience de Francfort-sur-l'Oder, Solger se dit plutôt satisfait de l'accueil qui lui est réservé, ainsi que du comportement des étudiants<sup>201</sup>, et il continuera à s'en dire satisfait, notamment pendant la période où il est recteur de l'Université, entre 1814 et 1815 et où – contrairement, on va le voir<sup>202</sup>, aux années précédentes – il n'est confronté à aucun problème majeur de discipline<sup>203</sup>.

---

<sup>199</sup> Cf. lettre à Raumer du 18 août 1811 : “Ueberdies weiß ich nicht, zu welcher Art von Vorlesungen ich durch meine Anstellung verbunden werden kann, auch nicht was andre Philosophen oder Philologen lesen, mit denen ich collidieren würde. Denn auch ein philologisches Kollegium wünschte ich wieder zu lesen, zumal da mich mehrere meiner hiesigen Zuhörer, die jetzt nach Berlin gehn, schon darum gebeten haben.” (cf. annexes).

<sup>200</sup> Une liste des cours dispensés par Solger semestre par semestre est donnée par H. Fricke ; cf. Fricke, 1972, p. 261–262.

<sup>201</sup> Cf. lettre à Raumer du 2 novembre 1811 : “Es geht mir hier gut genug. Man hat mich gut aufgenommen und kommt mir mit Wohlwollen, wie es wenigstens scheint, entgegen. Ich lese schon seit vierzehn Tagen und habe eine große Anzahl Zuhörer ; möchte sich dies nur so erhalten ! In dem engen Verhältniß wie in Frankfurt, bin ich noch nicht wieder mit meinen Schülern ; vielleicht kann es auch ganz so hier nicht werden. Es ist sich hier alles gegenseitig fremder. [...] Indessen will ich noch nicht klagen. Im Ganzen scheint alles hier recht gut und löblich betrieben zu werden, wiewohl mit zu viel Anmaßung. Lerne doch ein jeder bescheidenlich seine Lection, so wird es wohl im Hause stohn. Die Anzahl unserer Studenten nimmt rasch genug zu ; wir haben schon über sechshundert.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 218).

<sup>202</sup> Cf. **2.2.3.3.**

<sup>203</sup> Cf. notamment dans sa lettre à Madame de Bassewitz du 4 décembre 1814 : “Dieses Jahr ist nach meinem Maßstabe sehr geschäftsvoll für mich, da ich die Arbeiten des Rectorats und der wissenschaftlichen Deputation mit meiner Professur und meinen Studien verbinden muß ; ich kann aber nicht sagen, daß mir diese außergewöhnlichen Geschäfte sehr zur Last würden. Ich habe das Glück, bei meinen Collegen überall guten Willen und freundliches Entgegenkommen, und bei den Studenten ein so gutes Betragen zu finden, daß ich nach

Si les cours de Solger se déroulent si bien, c'est aussi parce qu'il ne laisse pas de tout mettre en œuvre pour satisfaire les exigences qu'il s'impose à lui-même, et garder la faveur de cet auditoire dont il a rêvé lorsqu'il devait enseigner à Francfort-sur-l'Oder. Loin de toute aspiration à la vulgarisation, donc, il restreint autant que possible son public, et essaye notamment d'éviter la présence à ses cours de l'*intelligentsia* berlinoise.<sup>204</sup>

A bien des égards, donc, les conditions de travail de Solger (travaux de recherche et enseignement) peuvent prendre un nouvel essor à Berlin à partir de 1811. Il gagne en reconnaissance, son influence s'étend, sa situation se stabilise et il peut se consacrer entièrement à sa tâche.

Cependant, l'Université, et plus spécifiquement la faculté de philosophie, sont dès les premières années d'enseignement de Solger la proie de conflits d'intérêt violents – d'autant plus violents qu'ils engagent autant la personnalité, individuelle et institutionnelle, de leurs protagonistes, que leur position théorique, c'est-à-dire leur vision du monde et, éventuellement, leur philosophie. Et celui vers qui convergent les regards, c'est le propre recteur de l'Université: Fichte.

### 2.2.3.3. Le conflit avec Fichte

L'emprise de Fichte sur l'Université de Berlin durant ses premiers semestres d'existence s'étend, pour l'année 1811–1812, bien au delà de la seule faculté de philosophie, à l'ensemble de l'Université, dont il est alors le premier recteur élu. Or, c'est précisément cette fonction de recteur que, suite à divers scandales, Fichte sera contraint d'abandonner, dans des circonstances que nous voudrions à présent exposer.

---

Verhältniß der Anzahl erst wenige habe strafen müssen.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 325); ainsi que la lettre à Raumer du 9 juillet 1815 par exemple: “Das Rectorat hat mir gar zu viel Zeit weggenommen, u[nd] ich bin jetzt mit einer allgemeinen Revision der philosophischen Rechtslehre zum Behufe eines Collegiums beschäftigt.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 357).

<sup>204</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812: “Glauben Sie mir, die sogenannten gebildeten oder wissenschaftlichen Leute, die in die Collegia laufen, sind nicht der beste Theil des Publikums. Meistens treibt sie die Neugier, oder was vielleicht noch schlimmer ist, eine falsche Einbildung von Wissenschaftlichkeit. Man kann es hier recht sehn, besonders an den Officieren. Unser eigenthümlicher Wirkungskreis als akademische Lehrer ist vollkommen hinreichend gründliche und wahre Wissenschaft zu verbreiten. Die ältern Leute nehmen meistens nur die Redensarten von uns an und übersetzen sie mehr oder weniger in ihre eigene Denkweise, wodurch die Verwirrung nur vermehrt wird. [...] Mir ist es recht lieb, daß in den Vormittagsstunden, wo ich lese, die Weltleute nicht viel Zeit haben, und daß ich daher nur wenige unter meinen Zuhörern oder als Hospiten vor mir hatte[Sic.]” (cf. *NS*, vol. 1, p. 228–229 et annexes).

## Fichte recteur

La chronologie des événements du premier semestre de l'année 1812 et de ses divers rebondissements au sein de l'Université de Berlin n'est pas aisée à reconstituer à partir de la correspondance de Solger, dans la mesure où plusieurs affaires s'entrecroisent et que les informations circulant sous le manteau interviennent à des niveaux divers dans la hiérarchie et à des moments différents. Nous n'en indiquerons ici que les grandes lignes, afin d'éclairer la position adoptée par Solger.

Nous avons déjà évoqué<sup>205</sup> les tensions entre Fichte et Schuckmann, directeur du département du Culte, responsable de l'enseignement supérieur. C'est pourtant avec celui-ci que Fichte tentera de pactiser contre le Sénat de l'Université au début de l'année 1812, dans l'affaire "Brogy contre Klaatsch".

L'affaire en question ressemble à l'un de ces cas d'indiscipline, assez fréquents dans les universités à l'époque, même s'ils tendent à se raréfier par rapport aux siècles précédents. Brogy, étudiant d'origine polonaise et précédé par une réputation de mauvais garçon pour s'être déjà battu avec certains de ses camarades, provoque l'animosité de Klaatsch durant des travaux pratiques, en venant se pencher sur la table où ce dernier, avec quelques autres étudiants, procède à une manipulation. Agacé par la présence importune de Brogy, Klaatsch lui demande sans ménagement de s'éloigner afin de permettre à son groupe de travailler tranquillement ; Brogy, sentant l'agacement de Klaatsch, l'insulte ostensiblement afin d'attiser sa colère. Klaatsch, rendu d'autant plus fébrile que ses camarades l'incitent à lui faire payer le déshonneur causé par les insultes, frappe Brogy. L'enseignant, le professeur Rudolphi, sépare alors tant bien que mal les deux étudiants, leur interdit l'accès à son cours, et transmet l'affaire au responsable de sa faculté. Les deux jeunes gens reçoivent alors des peines de quelques jours de cachot, comme il est d'usage<sup>206</sup>.

L'affaire pourrait s'arrêter là, mais c'est là qu'elle commence à prendre de l'ampleur. La sanction infligée aux deux protagonistes, en effet, est loin de satisfaire les étudiants, ainsi qu'un certain nombre d'enseignants, si bien que Klaatsch, présenté comme un étudiant aux mœurs irréprochables, est en fait libéré de sa peine quelques heures avant que celle-ci ne touche à sa fin, par un professeur qui, comme la majeure partie de l'Université, avait pris fait et cause pour lui. Fichte, apprenant que la sanction effectivement infligée ne correspond pas au jugement émis par les autorités universitaires, écrit au cabinet de Schuckmann une lettre de protestation, assortie d'une lettre anonyme d'étudiants réclamant la mise en place d'un tribunal d'honneur

---

<sup>205</sup> Cf. **2.2.3.2.**

<sup>206</sup> Cf. les divers récits de cet épisode dans Lenz, 1910, vol. 4, p. 140–199.

(*Ehrengericht*) exclusivement composé d'étudiants et destiné à trancher pour toutes les affaires du type Brogy/Klaatsch, et notamment pour les duels. Nous sommes le 8 décembre 1811. L'affaire s'envenimera jusqu'en mai 1812, prenant de plus en plus d'importance au sein de l'Université.

A partir de février 1812, vient s'ajouter à cette première affaire une seconde, qui implique personnellement Fichte, puisqu'il s'agit d'un cas où le *Magnificus* lui-même est soupçonné d'avoir été molesté. L'affaire Krukenberg – puisque tel est le nom de l'étudiant qui a giflé Fichte – commence en février 1812 et dure jusqu'en mars 1812<sup>207</sup>. Les rebondissements sont, là aussi, particulièrement nombreux et complexes, puisqu'il s'agit en fait d'une succession de démentis. La rumeur selon laquelle Krukenberg aurait giflé Fichte se propage très rapidement en février 1812, mettant Fichte dans une situation fort embarrassante : soit il admet avoir été giflé, et doit – selon un code de l'honneur dont les règles voudraient qu'il y ait duel – faire payer à Krukenberg l'affront qu'il a osé lui faire subir ; soit il nie avoir été giflé, au risque de se ridiculiser parce que Krukenberg ne saurait, dans ce cas, être puni comme il le serait dans le cas où l'on considérerait qu'il a bien giflé Fichte. Pour éviter de verser de l'eau au moulin de la rumeur publique, Fichte demande au département du Culte de punir Krukenberg, sans avoir à admettre qu'il a reçu la gifle<sup>208</sup>. La collision des deux affaires Brogy/Klaatsch et Krukenberg acculera Fichte à la démission, et il sera finalement effectivement démis de ses fonctions par le Département du Culte<sup>209</sup>.

---

<sup>207</sup> Cf. tous les documents présentés dans Lenz, 1910, vol. 4, p. 185–199.

<sup>208</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 22 mars 1812 : “Der Skandal, den Sie in Ihren Briefen meinten, scheint wohl der zu sein, woraus das Gerücht entstanden ist, Fichte habe eine Ohrfeige bekommen. Er hatte eine sehr heftige Szene mit Studenten gehabt, dessen Widersetzlichkeit er durch sein ehrenkränkendes Betragen gegen die, welche auch nur die kleinste Karrestrafe leiden sollen, erregt hatte. Darauf reiste der Student unmittelbar davon, u[nd] man fand an der Charité u[nd] Fichtes Wohnung gegenüber Pasquille in Form einer Quittung, worin in Fichtes Namen, mit Nachahmung seiner Hand, der Empfang einer Ohrfeige von jenem bescheinigt wurde. Es war eine kitzliche Sache, hierüber eine Untersuchung zu eröffnen, ohne zu wissen, was an der Hauptsache wahres sei ; da jedoch eine große Wahrscheinlichkeit Statt fand, daß der Student das Gerücht bloß um Fichte zu kränken, ausgesprengt habe, so citierten wir ihn deshalb u[nd] forschten den Urhebern der Pasquille nach. Dies ist noch nicht beendet, es ist aber nunmehr leider wieder eine große Wahrscheinlichkeit entstanden, daß doch etwas an jener Geschichte sei. Wenn Fichte consequent wäre, so müßte er es geradezu gestehen ; er beobachtet aber ein tiefes Schweigen darüber. Von diesen Dingen bitte ich Sie aber vorzüglich ja nichts bekannt zu machen.” (cf. annexes ; le passage a été coupé dans les *Nachgelassene Schriften*).

<sup>209</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812 : “Fichtes Grundsätze können hier in der Leitung der Universität nicht viel mehr schaden. Denn da er allenthalben anstieß, hat er endlich seine Entlassung vom Rectorat, die er gesucht hatte, wirklich erhalten, u[nd] Savigny ist Rector geworden.” (cf. annexes).

Plus que la seconde affaire, c'est en fait surtout la première qui a porté un grave préjudice à Fichte. En effet, au cours des quelques mois pendant lesquels il essayait de faire valoir son opinion sur cette question d'indiscipline auprès de Schuckmann, Fichte a systématiquement pris ses décisions et rédigé ses courriers sans consulter le Sénat de l'Université, qui avait sur ce point une opinion divergente de la sienne, et se retrouvait du même coup réduit à l'impuissance<sup>210</sup>.

Voyant que la situation se dégrade ou, plus exactement, qu'il ne parviendra pas à ses fins, Fichte remet une première fois sa démission de son poste de recteur – une proposition que le Sénat refuse<sup>211</sup>. Cependant, comme Fichte ne consulte plus le Sénat, celui-ci est toujours privé de recteur, et ne peut donc plus prendre la moindre décision : le Sénat est dans l'impossibilité même de se réunir officiellement. La situation s'envenime lorsque le Sénat renouvelle des propositions de sanctions pour les deux étudiants, et notamment de sanctions moins dures envers Klaatsch qu'envers Brogy, tandis que Fichte ne se départit pas de sa position. Il faut finalement un acte d'autorité de la part du Département, réaffirmant la sanction qu'il entend faire appliquer, et à propos de laquelle il est explicitement stipulé que ni le Sénat ni le recteur n'ont à y redire<sup>212</sup>.

Précisons encore que si le Département du Culte a pu être condamné à procéder ainsi, c'est parce que l'Université n'avait pas encore de règlement intérieur, et que la question des statuts a, dans les semaines suivantes, bénéficié de toute l'attention du Sénat de l'Université et du Département du Culte.

Or, ces événements, qui tiennent l'Université en haleine pendant près de six mois, qui la privent finalement de son recteur et en discréditent largement l'autorité, ont également permis à Solger de jouer un rôle qu'il a pu lui-même définir en fonction de la situation et de ses convictions personnelles.

### **Brogy vs. Klaatsch, ou recteur vs. Sénat ?**

Les lettres envoyées par Solger à Raumer durant cette période de troubles offrent une image, certes largement partielle, des différents rebondissements, mais qui permet tout de même d'identifier les formes qu'ont pu prendre les tensions entre Fichte et le Sénat, et plus particulièrement les différentes entreprises destinées à rétablir un équilibre, car c'est principalement en ce sens qu'a tenté d'œuvrer Solger.

---

<sup>210</sup> Cf. lettres de Fichte à Schuckmann du 8 décembre 1811, de Fichte au Département du 16 décembre 1811, de Fichte au Département du premier mars 1812 (cf. Lenz, 1910, vol. 4, resp. pp. 140–143, 144–145 et 145–146).

<sup>211</sup> Cf. lettre du Sénat au Département du 20 février 1812 (cf. Lenz, 1910, vol. 4, p. 145).

<sup>212</sup> Cf. lettre du Département au Sénat et au recteur du 14 mai 1812 (cf. Lenz, 1910, vol. 4, p. 199).

Sa lettre à Raumer de janvier 1812 fait déjà état d'un mécontentement sourd, qui ne semble cependant pas avoir eu de répercussions immédiates sur l'activité de l'Université<sup>213</sup>. C'est en mars que la crise atteint son paroxysme – Solger alors parle de “guerre”<sup>214</sup>. Fichte et le Sénat ont atteint un degré de désaccord profond dont témoigne la véhémence peu ordinaire de Solger :

Fichte nous empoisonne la vie, non seulement à cause de ses lubies paradoxales et de ses authentiques absurdités, mais aussi du fait de son entêtement et de son égoïsme. Si quelqu'un entend impressionner son monde sans discontinuer en disant: “Ce n'est pas moi, en tant qu'individu, qui dis et veux ceci: c'est l'Idée qui parle et agit à travers moi.”, cela est bien joli, et je veux bien y reconnaître un zèle de toute bonne foi; mais lorsque, pour le moindre détail autant que pour les choses les plus importantes, il part systématiquement de l'axiome selon lequel l'unique organe choisi par l'Idée n'est toujours que Monsieur Fichte, il me semble que l'individualité, qui, par ailleurs, est précisément le Mal, et qu'il faut réduire à néant, reprend en quelque façon ses droits, ou plus exactement, la voilà qui règne en tyran.<sup>215</sup>

Solger critique ainsi le despotisme de Fichte, autant dans son rapport aux étudiants, qu'il méprise<sup>216</sup> ou bien tient sous sa férule<sup>217</sup>, que dans ses rapports à ses collègues du Sénat, dont il invalide les décisions sur un simple caprice<sup>218</sup>. Il revient également sur le principal grief fait à Fichte durant ces diverses manœuvres, c'est-à-dire sur le fait que

---

<sup>213</sup> Cf. lettre à Raumer du 7 janvier 1812: “Meine akademischen Verhältnisse sind noch immer angenehm genug, wenn nur die Universität überhaupt hier am rechten Orte wäre. Es giebt alle Augenblicke Anstoß u[nd] Händel, und vorzüglich unter einem so durchaus unpolitischen und unpraktischen Rektor wie Fichte. Auf Entgegenkommen von Seiten der Behörden, oder sonst bedeutender Leute, können wir gar nicht rechnen.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 219).

<sup>214</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812: “Wir haben hier großen innerlichen und äußerlichen Krieg.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 226).

<sup>215</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812: “Fichte macht uns das Leben blutsauer, nicht allein durch seine paradoxen Grillen, und wahren Verkehrtheiten, sondern auch durch seinen Eigensinn und Egoismus. Wenn einer beständig dadurch imponieren will, daß er sagt: “Nicht ich als Individuum sage und will dies, sondern es ist die Idee, die durch mich spricht und wirkt,” so ist das eine schöne Redensart, in welcher ich herzlich gern redlichen Eifer erkenne; aber wenn er nun überall, im Kleinsten wie im Größten, von dem Axiome ausgeht, nur dieses eine Organ, den H. Fichte, habe sich die Idee gewählt, so dünkt mich, die Individualität, die sonst grade das Böse ist, das vernichtet werden soll, wird so ziemlich wieder in ihre Rechte, oder vielmehr erst recht in die Alleinherrschaft eingesetzt.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 226).

<sup>216</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812: “Er behandelt die Studenten bei den geringsten Vergehungen, als wären sie Ausgeburten der Hölle, so daß es jeden, der die Ehre seines Nächsten respektiert, empören und erbittern muß.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 226).

<sup>217</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812: “Dazu hat er eine Anzahl Studenten, die seine Schüler sind, mit seiner verdammten Weltverbesserei angesteckt [...].” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 227).

<sup>218</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812: “Dagegen erlaubt er sich auf die auffallendste

celui-ci s'adresse directement au Département du Culte sans consulter le Sénat<sup>219</sup>, prétendant notamment ainsi représenter les étudiants<sup>220</sup>. La situation parvient à un tel degré de confusion que, selon Solger, l'Université, en tant qu'institution administrative, n'existe quasiment plus<sup>221</sup>.

Dès lors qu'il s'agit de définir son propre rôle dans l'affaire, et notamment dès ses tentatives de conciliation entre le Sénat et le recteur d'une part, entre le Sénat et le Département de l'autre, Solger est contraint de déterminer clairement la place qu'il entend occuper dans un contexte idéologique très tendu.

Le conflit entre le Sénat et le recteur fait en effet éclater au grand jour l'opposition, déjà nettement marquée au sein de l'Université, entre Schleiermacher et Fichte : c'est d'abord contre cette tension que tente d'œuvrer Solger, avant de se laisser lui-même gagner à une opposition radicale à Fichte :

Ce procédé, qui, pour appeler un chat un chat, n'est ni plus ni moins que subversif, ou opportuniste, a fini par m'énerver moi aussi, alors que j'étais toujours le dernier restant à le défendre contre les agressions pleines d'inimitié dont le gratifiaient Schleiermacher et consorts.<sup>222</sup>

Solger reproche également au Département du Culte de n'avoir pas agi avec la fermeté nécessaire<sup>223</sup>. Déniant au Sénat toute existence comme entité administrative, celui-ci

---

Weise vom Buchstaben und Sinn des Gesetzes abzugehen, wo er seine Grillen durchsetzen will. Wird er überstimmt, so will er den Senatsbeschluß nicht executiren, sucht die lächerlichsten Gründe auf, um eine Nullität in der Form zu finden, und gelingt das nicht, so verklatscht er uns beim Departement." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 227).

<sup>219</sup> Cf. notamment lettre à Raumer du 22 mars 1812 : "Dazu hat er eine Anzahl Studenten, die seine Schüler sind, mit seiner verdammten Weltverbesserei angesteckt ; diese machen die unverschämtesten Vorstellungen an den Senat, worin sie ihn wegen seiner Beschlüsse zur Rede stellen, und wofür sie wenigstens nachdrückliche Arreststrafe verdienen, und dies höchst gesetzwidrige, tolle Wesen unterstützt er nicht blos, sondern giebt diese Vorstellungen, die an den Senat gerichtet sind, ohne sie uns einmal im Original mitzutheilen, hinterrücks an das Departement ab, um uns, die er alle in Pausch u[nd] Bogen für Schufte u[nd] Esel halten muß, ein Bad zu bereiten." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 227).

<sup>220</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812 : "Da Fichte den Studenten für sich allein geantwortet, und ihnen noch gegen uns Recht gegeben hat, so ist unsere ganze Autorität zum Teufel [...]." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 227–228).

<sup>221</sup> Cf. lettre à Raumer du 2 mars 1812 : "Sie sehen, liebster Freund, leicht ein, daß dadurch die Universität als Behörde nunmehr so gut wie aufgelöst, oder wenigstens suspendirt ist." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 227).

<sup>222</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812 : "Dieses Verfahren, welches man sonst auf deutsch unterschlagen oder auffangen nennt, hat mich doch auch zuletzt empört, da ich noch immer der letzte war, der ihn bei den animosen[Sic.] Angriffen Schleiermachers[Sic.] und anderer vertheidigte." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 227).

<sup>223</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812 : "Das Departement hat sich dabei recht jämmerlich benommen." (cf. annexes, et la version édulcorée, révisée par Raumer, in : *NS*, vol. 1, p. 227 : "Das Departement hat sich dabei, nach meiner Ueberzeugung, irrig benommen.").

exige en effet de chacun des professeurs qui le composent un compte rendu individuel de la situation<sup>224</sup>. C'est précisément pour contrer cette entreprise de morcellement du Sénat que Solger tâche de réunir ses collègues derrière un texte destiné à être unique et signé par tous<sup>225</sup>.

La lettre de Solger à Raumer d'avril 1812 revient sur la réaction de Raumer à sa lettre du mois de mars, et plus particulièrement sur la "Philippique contre Fichte" (*Philippica gegen Fichte*) rédigée par Raumer et intitulée "Sur la liberté dans les Universités" (*Rede über die akademische Freiheit*).

### **La *Philippique contre Fichte***

Bien que nous ne disposions pas du texte concerné, rédigé par Raumer entre mars et avril 1812, sans doute sur l'impulsion de la lettre de Solger du 22 mars 1812, il est possible d'en cerner approximativement le ton et le contenu grâce à la réponse de Solger du 26 avril 1812. Rédigée à la hâte<sup>226</sup>, la réponse de Solger, qui a pour objectif d'empêcher Raumer de publier sa *Philippique*, est particulièrement vive et précise. Solger y met en avant différents motifs.

Il invoque d'abord le rapport des Universités entre elles. Le transfert des universités, et notamment leur implantation dans des villes importantes, culturellement et politiquement symboliques, avait en partie contribué à entériner

---

<sup>224</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812: "Das Departement hat sich dabei recht jämmerlich benommen. Statt die Vorstellungen der Studenten *brevi manu* an uns, ihre wahre Behörde, zurückzugeben, und Fichten, der schon wegen des Zwistes mit uns um seine Entlassung als Rector gebeten hatte, diese sobald als möglich zu ertheilen, verlangt es von jedem einzelnen von uns eine Verantwortung über die Punkte, worüber sich die Studenten beschwerten." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 227). Cf. également la reproduction de ces textes, ou d'extraits (Votum Solgers, Rühs', Savignys, De Wettes, Hoffmanns, Böckhs, Hufelands, Schleiermachers und Schmalz'), dans Lenz, 1910, vol. 4, p. 157–179.

<sup>225</sup> Cf. lettre à Raumer du 22 mars 1812: "Da habe ich mich's denn nicht verdrießen lassen, für's allgemeine Beste, ein ausführliches Gutachten aufzusetzen, worin ich die ganze Lage der Sachen dargestellt, dem Departement unverhohlen die Wahrheit gesagt, jedoch die möglichste Höflichkeit in den Formen zu beobachten gesucht habe. Ich bin nun begierig, was dies für Wirkung thun wird. Das Ding circulirt noch, und wie ich höre, treten mir die meisten Collegen bei." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 228). Il s'agit sans doute de la lettre des prorecteur, décans et syndic au Département du 4 mars 1812 (cf. Lenz, 1910, vol. 4, p. 146–149); il est cependant également possible qu'il s'agisse du texte finalement intitulé "Votum Solgers", qui se trouve, on l'a vu, suivi des textes de ses collègues, ce qui suggérerait que la tentative de Solger de rassembler le Sénat derrière son texte aurait échoué – nous ne disposons d'aucune information supplémentaire sur la destinée de ce texte ici mentionné par Solger.

<sup>226</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812: "Also, wie gesagt, diesmal auch nicht ganz ausführlich; denn ich habe heute nicht mehr viel Zeit, und doch drängt mich der Brief vom 10ten, mit Ihrer Philipicca gegen Fichte, die Antwort nicht länger zu verzögern. Ich muß mich also ganz kurz u[nd] bündig über diese Rede, die Sie hiebei zurück erhalten, erklären." (cf. annexes).

l'attachement partisan des étudiants pour leur université, un attachement susceptible de se muer en une rivalité dont les enjeux étaient moins d'ordre intellectuel que motivés par un prestige social ou une idéologie politique. L'antagonisme entre Breslau et Berlin aurait pu, d'après Solger, se nourrir de la virulence du texte de Raumer contre Fichte<sup>227</sup>. Les étudiants semblent pour Solger faire preuve d'un état d'esprit qui ne les ferait succomber que trop aisément aux arguments de Raumer, ce qui ne manquerait pas de faire dégénérer l'affaire<sup>228</sup>. Ne pas publier la *Philippique*, c'est donc, aux yeux de Solger, éviter de créer des tensions qui grèveraient le monde universitaire lui-même, mais aussi son image, ainsi que celle de ses membres, les professeurs :

Permettez-nous plutôt de contribuer à maintenir de la dignité dans les rencontres entre savants, et également à protéger la dignité des universités elles-mêmes, ainsi que de ceux qui sont à leur tête, elles qui sont, de nos jours, exposées à tant de crises.<sup>229</sup>

A ce premier argument politique s'en ajoute un second, plus personnel : l'accusation portée trop explicitement contre Fichte ne peut qu'apporter à Raumer l'inimitié du philosophe berlinois lui-même – une inimitié qui ne laisserait pas d'avoir des conséquences malheureuses pour Raumer, étant donné le pouvoir dont dispose Fichte<sup>230</sup>. Cependant, c'est moins le contenu du texte de Raumer que le ton sur lequel il est rédigé qui gêne Solger :

Dans votre dénonciation des idées de Fichte sur le corps universitaire, je vous donne raison du fond de mon âme, et m'oppose de la même manière à tout ce qu'il pense et dit, que ce soit sur l'histoire, ou sur quoi que ce soit de réel et de vivant. Mais [...] vous ne lui avez pas témoigné le respect qui lui est dû.<sup>231</sup>

---

<sup>227</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812 : “1., sieht es aus, wie ein Antagonismus der Universitäten Breslau u[nd] Berlin, u[nd] daß sich ein solcher nicht bilde, besonders auf eine leidenschaftliche Art, muß gewiß möglichst vermieden werden.” (cf. annexes).

<sup>228</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812 : “Dadurch würde die Kleinstädtereie in eine Kleinländerei verwandelt werden. Jeder Student würde sein Päckchen persönlicher Klatzscherei von einem Ort zum andern tragen, dergleichen so schon geschieht.” (cf. annexes).

<sup>229</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812 : “Lassen Sie uns ja beitragen, eine würdige Begegnung unter Gelehrten aufrecht zu halten, und auch die Würde der Universitäten selbst u[nd] ihrer Häupter zu schützen, die jetzt so vielem Abbruch ausgesetzt ist.” (cf. annexes).

<sup>230</sup> Cf. lettre du 26 avril 1812 : “Zweitens würden Sie sich Fichte ohne Noth zum persönlichen Feinde machen, mit dem Sie in sehr unangenehme Händel gerathen würden. Er wäre, nach seinem hiesigen Benehmen zu schließen, im Stande, Sie bei den Behörden zu verklagen, welche in der Schrift gewiß großen Anstoß finden würden, u[nd] das nicht ganz mit Unrecht.” (cf. annexes).

<sup>231</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812 : “Gegen Fichtes Ideen über akademisches Wesen, gebe ich Ihnen aus dem Grunde meiner Seele recht, auch gegen alles, was er irgend über Geschichte, ja über alles Wirkliche u[nd] Lebendige denkt und sagt. [...] aber [...] Sie [haben] ihm nicht die gehörige Achtung bewiesen.” (cf. annexes).

C'est le troisième point sur lequel revient Solger, et qu'il considère comme "plus important"<sup>232</sup>, sans doute parce qu'il ne s'agit plus d'un argument seulement politique destiné à préserver l'image de prestige et d'honneur des universités et de leurs enseignants, mais d'un argument qui concerne plus immédiatement la position de Raumer, en tant qu'universitaire, et la détermination des principes qui doivent le guider dans cette fonction. Solger reproche en effet à Raumer de s'être laissé aller à la démagogie<sup>233</sup>, et l'exhorte au contraire à se concentrer sur son travail d'enseignement :

Les étudiants verront les choses tout autrement si vous leur exposez plutôt votre discipline avec rigueur et sérieux, sans vous abaisser au niveau de leur indolence, et leur remâcher tout cela. Car c'est ce qu'ils attendent, pour la plupart. Et le nombre de ceux qu'il vous restera, le nombre de disciples fidèles, disposés à recevoir vérité et profondeur, et qui se donnent du mal pour les comprendre, ce nombre sera toujours très petit, et remerciez Dieu s'il vous permet d'en gagner véritablement ne serait-ce que quelques uns. Le seul succès qui ait effectivement de la valeur, ici, c'est celui qui porte des fruits, et on ne l'acquiert que très progressivement, et seulement en enseignant avec fidélité et application.<sup>234</sup>

En ce sens, pour Solger, les cours représentent le lieu d'une prise de position scientifique, mais aussi morale et politique de tout professeur d'université. C'est également pour cette raison que Solger estime comme sa tâche de réussir à guider les étudiants vers la science, et singulièrement vers la philosophie, pour lui voie de la vérité, autant théorique que pratique<sup>235</sup>.

---

<sup>232</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812: "Drittens kommt ein wichtigster Grund." (cf. annexes).

<sup>233</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812: "Legen Sie ja nicht einen zu großen Werth auf den Beifall, den Ihnen die Studenten bezeugt haben. Denken Sie nur, daß gewiß Erzrenommisten u[nd] Ludow darunter gewesen. Ich gestehe Ihnen aufrichtig, Sie haben sich in der Rede zu weit mit Ihnen eingelassen, indem Sie mitunter in ihrem Ton einstimmen. So etwas thut mitunter wohl eine gute Wirkung, aber es muß von der gehörigen Höhe herab geschehen. Man verlangt nachher, daß Sie einen solchen Ton halten sollen, was gewiß nicht Ihre Sache sein wird." (cf. annexes).

<sup>234</sup> Cf. lettre du 16 avril 1812: "Ganz anders wird es den Studenten vorkommen, wenn Sie nun mit Strenge u[nd] Ernst Ihre Wissenschaften vortragen, ohne [sich ?] zu ihrer Trägheit herabzulassen, u[nd] ihnen vorzukauen. Denn das wollen doch die meisten. Die Zahl, die Ihnen bleiben wird, als eigentlich treue Anhänger, die gern das Wahre u[nd] Tiefe aufnehmen, u[nd] die sich anstrengen es zu verstehn, wird immer nur sehr klein sein, u[nd] danken Sie Gott, wenn Sie nur wenige wahrhaft gewinnen. Nur der Beifall ist hier eigentlich werth, der fruchtet, u[nd] dieser wird nur sehr nach und nach, durch treues, sorgfältiges Lehren erworben." (cf. annexes).

<sup>235</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812: "Viel Mühe, viele Sorge hat es mir gekostet, mich so zu fassen, daß ich allen nützlich werde, u[nd] doch von den strengen Forderungen der Wissenschaft nichts nachlassen möchte. [...] Die wahre u[nd] einzige Leidenschaft aber, die wir erregen sollen, ist die für die Wahrheit u[nd] das Rechte, u[nd] die kann nur die

La contre-philippique de Solger a pour objectif de permettre à un Raumer peu rôdé à l'enseignement et enclin à faire primer une vision politique du monde, de ne pas compromettre son enseignement, ses relations avec ses étudiants<sup>236</sup>, et sa position dans le monde universitaire<sup>237</sup>. Il y est finalement peu question de Fichte lui-même, et des erreurs, théoriques et pratiques, commises par celui-ci. Ce n'est qu'en se penchant sur des textes ultérieurs de Solger qu'il est possible de mieux comprendre dans quelle mesure celui qui a été l'un des philosophes majeurs dans la formation philosophique du jeune Solger, par la mise en pratique abusive de ses principes théoriques, a contribué à permettre à Solger d'avoir un regard bien plus critique sur l'édifice théorique en question.

### L'image de Fichte

En effet, là où l'homme Fichte, l'universitaire, adopte une attitude moralement répréhensible parce que procédant d'une pratique politique au lieu d'une position théorique, le philosophe Fichte va finalement perdre de son crédit aux yeux de Solger.

Dans *Erwin*, rédigé à cette époque, et notamment dans le premier entretien, auquel il donne alors la dernière main, Solger s'applique à représenter, dans la figure du personnage de Bernard, un Fichte défenseur de la liberté éthique dont les principes, et singulièrement les principes moraux, ne lui permettent pas d'avoir une connaissance véritable des objets dont il est question dans ce texte, et le poussent à adopter une attitude – dans *Erwin*, toute intellectuelle – à bien des égards tyrannique.

Dans sa correspondance, Solger précise notamment qu'il a voulu montrer dans *Erwin* non pas les défauts du système dans son ensemble, mais son absurdité si on l'aborde sous un angle précis (en l'occurrence, l'art), et souligner sa difficulté d'accès (en particulier pour un lecteur non familiarisé avec les rouages sémantiques

---

Wissenschaft selbst u[nd] ihre reine Darstellung hervorbringen. Ich leugne nicht, daß auch für dies wissenschaftliche Treiben selbst die akad.[emische] Freiheit von großer Wichtigkeit ist: aber wir können ihnen diese nicht aufdrängen; sie muß sich unter ihnen selbst erzeugen, u[nd] wir thun genug, wenn wir sie ihnen lassen, u[nd] nach außen so gut wie möglich schützen." (cf. annexes). C'est également dans ce sens qu'il faut comprendre la décision prise par Solger de ne pas s'engager dans l'armée en 1813 (sur ce point délicat, cf. notamment les lettres de Solger à Raumer du 13 février 1813, à une amie du 8 mars 1813, à un jeune étudiant qui part à la guerre, à Tieck du 5 décembre 1813; cf. *NS*, vol. 1, resp. pp. 271–272, 272–274, 275–276, 291–297).

<sup>236</sup> Cf. plus précisément dans la lettre à Raumer du 26 avril 1812: "Aus allen diesen Gründen bin ich fest überzeugt, daß der Druck der Rede nicht nur ohne eine eigentliche Wirkung sein, sondern selbst vielleicht für Ihren Zweck und Ihr Verhältniß gegen die Studenten schädlich werden kann." (cf. annexes).

<sup>237</sup> Raumer décidera de ne pas publier ce texte; cf. lettre à Raumer du 14 juin 1812: "Ich freue mich, daß Sie meine gute Meinung, in meinem Briefe über Ihre Rede über die akademische Freiheit erkannt haben, u[nd] diese nicht drucken lassen." (cf. annexes).

et syntaxiques de la langue de Fichte)<sup>238</sup>. Mais il va également plus loin, puisqu'il critique aussi les principes de l'édifice théorique<sup>239</sup>, et plus précisément son manque de cohérence par rapport à la réalité dont il est censé rendre compte<sup>240</sup>.

Cependant, bien que la vie de l'Université affecte profondément Solger, il ne s'agit pas du seul lieu où s'expriment ses convictions philosophiques sur sa position sur la scène publique. Ses relations avec la société berlinoise en recèlent elles aussi une dimension importante.

#### 2.2.4. La sociabilité berlinoise en question

Lorsque Solger arrive à Berlin en 1811, les conditions sociales dans lesquelles il se trouve sont loin d'être restées celles qu'il avait quittées deux ans plus tôt, plus loin encore de celles de sa première "arrivée" à Berlin, en 1803, ou même de 1806, après sa réorientation professionnelle.

Cette modification tient à différents éléments. Tout d'abord, le réseau social du *Freitag*, encore très resserré autour de Berlin en 1809, a en partie éclaté, notamment du fait du transfert des universités. Certains amis de Solger ont quitté la ville (Raumer et Hagen, notamment, enseignant à partir de l'hiver 1811 à l'Université de Breslau), les carrières ont évolué et, avec celles-ci, le statut social des différents protagonistes. Viennent s'ajouter à ces changements dans des relations préexistantes<sup>241</sup> de nouvelles rencontres, qu'il s'agisse d'amitiés fortes du type de celle que Solger noue avec Tieck, ou de relations plus superficielles telles que celles qu'il entretiendra dans les salons berlinois. À cause de, ou du moins simultanément à cette mutation profonde du cadre social qui entoure Solger, la question de son rapport à la société devient un souci essentiel, et rejoint en cela la problématique d'une prise de position publique que la situation politique, en particulier à partir de 1813, soulève de manière de plus en plus critique.

---

<sup>238</sup> Cf. lettre à Tieck du 15 juillet 1814 (cf. Matenko, 1933, p. 137 et *NS*, vol. 1, p. 313).

<sup>239</sup> Cf. lettre à Tieck du 19 novembre 1815: "Wenn das Erkennen eine Einheit sein soll, so kann es nicht theilweise begrenzt sein, wie es im gemeinen Zustande ist, den Fichte beschreibt, sondern es muß durch seine eigene Welt überall und von allen Seiten begrenzt sein." (cf. Matenko, 1933, p. 192–193 et *NS*, vol. 1, p. 378).

<sup>240</sup> Cf. lettres à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812: "Darum wehe dem Philosophen, der die ächte Erfahrung verschmäht oder dafür keinen Sinn hat. Fichtes abentheuerliche Resultate rühren zum Theil daher" (cf. *NS*, vol. 1, p. 243); et à Tieck du 19 mai 1815: "Wenn Fichte hätte ehrlich sein wollen, so hätte er etwa über Platons Republik nur so urtheilen können, daß es eine unsinnige Schwärmerei sei; und doch sind seine eignen Anmaßungen das eigentlich Verkehrte, während jener sich in aller Demuth an die wirkliche menschliche Natur anschließt." (cf. Matenko, 1933, p. 172 et *NS*, vol. 1, p. 348).

<sup>241</sup> Telles que nous les avons décrites dans **2.1.3**.

#### 2.2.4.1. Structure des anciens réseaux sociaux

Selon les personnalités en effet, mais aussi selon l'éclatement ou la dispersion géographique de certains éléments plus ou moins essentiels au réseau de jeunesse principalement étayé par le *Freitag*, les relations de Solger avec ses anciens amis évoluent, entre 1812 et 1815, dans deux directions principales, si l'on excepte le cas d'amis que Solger semble avoir totalement perdus de vue. On peut ainsi observer, dans certains cas, une très nette déperdition d'intimité ou, du moins, une proximité moins grande que dans les années précédentes, malgré la persistance de relations, même s'il ne s'agit plus parfois que de relations quasiment mondaines<sup>242</sup>. Dans d'autres cas en revanche, on voit émerger des relations fortes, c'est-à-dire que la relation d'origine, qu'elle soit privilégiée ou non, évolue vers quelque chose de plus solide et durable<sup>243</sup>.

#### Distanciation par rapport à Voß

Si l'on peut à juste titre considérer que Solger est, à partir de cette période, moins proche de Voß, du moins faut-il s'entendre sur la portée de cette distanciation, qui apparaît comme telle dans les documents qu'il nous est possible de consulter. Nous ne disposons pas, en effet, d'un échantillon épistolaire statistiquement fiable pour décrire l'évolution de cette relation, puisque n'a été conservée qu'une seule lettre sur toute la période<sup>244</sup>. Cependant, différents éléments contenus dans cette lettre permettent de constater que les échanges épistolaires entre les deux hommes ont dû être peu nombreux à cette période, bien que Solger ait manifestement continué à écrire à Voß<sup>245</sup>, la principale raison pour laquelle Voß n'a pas écrit à Solger ayant sans doute été sa maladie<sup>246</sup>.

Si l'on admet qu'il y a bien lieu de parler d'une distanciation dans le rapport de Solger à Voß, il semble donc qu'il s'agisse principalement d'un éloignement intellectuel. Ainsi, le philologue Voß ne peut s'empêcher de s'étonner de la vocation philosophique de Solger :

---

<sup>242</sup> Cf. par exemple la lettre à Schlosser du 30 mai 1814 (cf. annexes).

<sup>243</sup> C'est notamment le cas pour Abeken, dont la relation avec Solger pâtit, entre 1812 et 1815, des conditions de guerre (pas de circulation du courrier), sans que les deux hommes perdent jamais tout à fait le contact. Ce n'est que dans la correspondance de 1816 à 1819 qu'il sera alors possible de mesurer la force d'une relation qui, si elle n'est plus la même exactement que dans la période de jeunesse, demeure, pour l'un comme pour l'autre, d'une grande importance.

<sup>244</sup> La lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812 (cf. annexes).

<sup>245</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812, premières lignes (cf. annexes).

<sup>246</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Daß ich von Michaelis bis Weihnachten wieder krank war, weißt Du vielleicht. Mit dem neuen Jahr fing die Genesung an, und wurde vollendet durch eine Reise [...]" (cf. annexes).

Je continue parfois à m'étonner de ce que tu sois devenu philosophe professionnel – cela dit, je comprends très bien, et je trouve la chose tout à fait louable.<sup>247</sup>

Cependant, la pomme de discorde entre les deux amis n'est pas de nature philosophique, mais philologique, puisqu'il s'agit de la traduction d'Aristophane par Fr. A. Wolf.

En 1812, Solger s'est intéressé de près à ce texte et à son auteur<sup>248</sup>, qu'il fréquente alors assidûment<sup>249</sup>. Solger porte à Wolf, depuis ses années d'études à Halle, une très grande estime intellectuelle, notamment pour son érudition. Il admire tout autant sa traduction d'Aristophane, et c'est sur ce dernier point qu'il est en désaccord avec son ami Voß, qui en fait une lecture bien plus critique :

Tu parles du "savant génial" – très bien, mais est-il aussi génial dans cette traduction ?<sup>250</sup>

Voß reproche principalement à la traduction que propose Wolf a glissé dans ses scholies des remarques que Voß interprète comme des critiques à son égard<sup>251</sup>. Bien que Voß s'en défende, le débat s'inscrit en fait dans le cadre d'une querelle entre Wolf et Voß le père<sup>252</sup>.

---

<sup>247</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Wie Du aber so ein Philosoph ex professo geworden bist, wundert mich noch manchmal, wiewohl ich es sehr gut begreife, und sehr lobe." (cf. annexes).

<sup>248</sup> Cf. lettre à Raumer du 2 mars 1812: "Von den übrigen Dichtern, deren Sie erwähnen, ist Ihnen wohl Aristophanes, der politischste aller Dichter in der Welt, der nächste; er erfordert aber nebst den höchst reichhaltigen Scholien, ein gewaltiges Studium. Der Text davon ist bei Brunck am besten, bis jetzt, die Nubes von Herrman u[nd] Wolf ausgenommen. Dann ist da der schlechte Invernizzi, wozu im 2ten Bande die Commentare von Beck angefangen sind [...]." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 223–224).

<sup>249</sup> Cf. lettre à Raumer du 7 janvier 1812: "Wolf ist mein täglicher Tischgenoß, u[nd] ohne Zweifel der unterhaltendste Gesellschafter so wie das größte Genie von allen." (cf. annexes).

<sup>250</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Du sprichst vom "genievollen Gelehrten". Wohl, aber ist er's in dieser Übersetzung?" ; cf. aussi plus bas: "Wolf als Gelehrter steht mir unendlich hoch; als Übersetzer achte ich ihn gar nicht, denn das Bißchen was er hier leistet, geht durch seine Anmaßung dahin." (cf. annexes).

<sup>251</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Daß Wolf mir nicht hold ist, zeigen mir seine Acharner, deren knurrige Scholien mir Spaß machen." (cf. annexes). C'est cependant sur cet unique point que Voß blâme Fr. A. Wolf, puisque l'un et l'autre sont également acquis au principe philologique de la fidélité à l'original.

<sup>252</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Ob bei der WolfWolfischen Rezension? man wird sagen, die sei geschrieben, um der Aristofanesübersetzung meines Vaters bessere Base zu bereiten. Aber solche Gesinnung traut mein Solger seinem Voß nicht zu [...]" (cf. annexes). Voß père publiera sa traduction d'Aristophane en 1821. On a un exemple similaire de la façon dont l'attitude de Voß, dans sa correspondance avec Solger, est en fait plus ou moins directement déterminée par l'influence qu'exerce son père sur lui et sur son entourage avec la traduction de Sophocle de Solger ; cf. **3.1.1** sur ce point.

Il nous semble à tous égards peu vraisemblable que Solger se soit aveuglément rallié à Voß dans ce débat. Cependant, même si l'épisode a créé des tensions, le réseau d'amis philologues reste par la suite étroitement lié. Les philologues de Iéna et les philologues du *Freitag* semblent même avoir noué des liens intellectuellement forts puisque Voß, lorsqu'il est question de traduction, et plus particulièrement de traduction de Shakespeare, renvoie à Keßler et Krause (tous deux membres du *Freitag*) comme à des traducteurs majeurs<sup>253</sup>. Il évoque également des philologues plus connus, extérieurs au cercle des amis de jeunesse, mais que l'un ou l'autre fréquentent alors plus assidûment : Böckh, les philologues berlinois, Creuzer<sup>254</sup> et Niebuhr<sup>255</sup>.

S'il y a bien une distanciation entre Voß et Solger, ceci ne signifie donc pas pour autant que le réseau d'amis philologues s'étiolle, bien au contraire.

### **Raumer, ami intime**

Ici encore, une remarque préliminaire liée à la composition du corpus épistolaire est nécessaire. L'importance de la relation de Solger avec Raumer nous est ici apparue de manière d'autant plus frappante que nous disposons, pour cette période, de beaucoup de lettres. Et le grand nombre de missives échangées constitue, on va le voir, un argument en faveur de la proximité entre Solger et Raumer.

L'intimité qui s'installe entre Solger et Raumer à cette période tient à un double rapprochement, professionnel et intellectuel. D'un point de vue professionnel, le changement d'orientation de carrière de Raumer, qui décide de devenir professeur d'Université et renonce pour cela à un poste politique qui lui offrait pouvoir et prestige, offre aux deux hommes un terrain de rencontre supplémentaire. Loin de parler d'une même voix lorsqu'il s'agit de définir ce que l'un et l'autre considèrent comme leur tâche d'universitaire, Solger et Raumer débattent en toute conscience

---

<sup>253</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Mit welcher Liebe, mit welchem Eifer habe ich bei jeder Gelegenheit nicht bloß Schlegel, sondern auch Krause und Keßler zum Fortübersetzen aufgemuntert, ja es dem ersten zur Pflicht gemacht!" (cf. annexes). Voß est également en contact avec Hain; cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Von Hain habe ich neulich einen Brief aus Leipzig gehabt; es geht ihm passabel." (cf. annexes).

<sup>254</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Von Böckh schreibst du mir nichts. Grüß ihn von mir. Auf den halte ich viel, und ich tauschte ihn gern für Kreuzer ein. Wann kommt sein u[nd] Heindorfs Plato, an dem ja Bettmann und Schleiermacher auch Theil haben werden." (cf. annexes).

<sup>255</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Grüße Niebuhr, den Du gewiß oft siehst, vielmal von mir." (cf. annexes). Nous avons choisi de ne pas reconstituer dans le détail la place de Niebuhr dans le réseau social qui entoure Solger entre 1811 et 1819, et ce bien qu'il s'agisse d'une figure majeure, du fait de la complexité des motifs qui y président et du peu d'informations fournies par Solger lui-même.

de leurs différences<sup>256</sup>. Dans un premier temps, Solger adopte une attitude un peu protectrice, et dispense des conseils pratiques à Raumer :

Vous vous imaginez peut-être que la vie universitaire vous permettra d'avoir plus de loisir pour réaliser vos grands projets littéraires que vous ne parviendrez à en trouver au final. Les cours dispersent beaucoup le temps si l'on veut y mettre tout le soin et tout l'amour nécessaires. On ne sent ce qui vous manque que lorsque ce qui importe n'est pas tant de traiter d'un sujet particulier avec une intention particulière, que de présenter toute une discipline pour toutes sortes de gens, sous tous ses aspects et dans toutes ses directions. En disant cela, je veux seulement indiquer que, là aussi, on perd du temps, et peut-être dans des disciplines telles que l'histoire ou la politique autant que dans le cadre d'une activité pratique. Racontez-moi bien vite ce que vous faites, et comment [...].<sup>257</sup>

A ses débuts, Raumer enseigne les sciences politiques. Ce n'est que lorsqu'il commence à enseigner l'histoire, à l'hiver 1812, que se délimite son champ disciplinaire, et que ses relations avec Solger, dans le domaine universitaire, fonctionnent véritablement comme des relations de professionnel à professionnel<sup>258</sup>. La conscience d'une vocation scientifique propre à la fonction de l'universitaire qui, dans le même temps, enseigne et poursuit des recherches, constitue, à partir de 1812, l'un des principaux fondements de la relation entre Solger et Raumer<sup>259</sup>.

---

<sup>256</sup> Cf. lettre à Raumer du 26 avril 1812: "Lieber Raumer, gewiß haben wir beide auch sehr viel ungleichartige Seiten. Nehmen Sie mich aber so schlecht, wie ich bin, ich will Sie auch nehmen, wie Sie sind." (cf. annexes), à propos de leurs différences de position dans l'affaire Fichte et de la *Philippique* de Raumer (sur ce point, cf. **2.2.3.3**).

<sup>257</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 2 novembre 1811: "Sie glauben vielleicht durch das akademische Leben mehr Muße zur Ausführung großer literarischer Plane zu erhalten, als am Ende der Fall seyn wird. Collegia zersplittern die Zeit sehr, wenn sie gewissenhaft und mit Liebe gelesen werden sollen. Man fühlt erst recht, was einem fehlt, wenn es nicht darauf ankommt, einen besondern Gegenstand in besonderer Absicht und nach eigenthümlicher Art zu behandeln, sondern eine ganze Wissenschaft für alle Arten von Menschen und nach allen Seiten und Richtungen vorzutragen. Damit will ich Ihnen nur andeuten, daß auch hier Zeit eingebüßt wird, und vielleicht bei historischen und politischen Wissenschaften eben so viel, wie in praktischer Thätigkeit. Erzählen Sie mir recht bald, was und wie Sie es treiben [...]" (cf. *NS*, vol. 1, p. 217–218).

<sup>258</sup> La transition vers ce type de relations est notamment lisible dans la lettre de Solger à Raumer du 26 octobre 1812: "Daß Sie alte Geschichte, statt Polizeiwissenschaft, lesen, ist mir äußerst angenehm, wie auch, daß Sie sich in der Geschichte auch auf dem Katheder ganz festsetzen wollen. Es thut nach nichts dringender Noth, als gut historische Collegia. [...] Eben dies Praktische ist es, was ich von Ihnen vorzüglich erwarte, u[nd] Sie können gerade mit Ihrer Eigenthümlichkeit ungläublichen Nutzen stiften. Richten Sie sich nur einen ordentlichen historischen Kursus von der Art ein, daß jeder Student alles bei Ihnen hören kann [...]" (cf. annexes).

<sup>259</sup> Cf. par exemple la lettre de Raumer à Solger du 2 novembre 1812: "Der Beruf ist doch allein das, worüber man Vater, Mutter, Weib und Kinder verläßt, man kann und

Le rapprochement est également plus strictement intellectuel. Les deux hommes ont toujours eu des goûts communs ; ceux-ci gagnent alors en importance pour l'un comme pour l'autre. C'est le cas de l'art par exemple. Raumer écrit ainsi à Solger en réponse à la lettre dans laquelle ce dernier lui racontait son séjour à Dresde :

Vous ne croyez pas, cher Solger, la joie que m'a causée votre lettre. J'ai, en pensée, vécu avec vous la vie si riche que vous avez menée à Dresde, et suis fort impatient de lire les dialogues composés dans un rapport tellement étroit avec celui-ci.<sup>260</sup>

L'un et l'autre suivent avec intérêt l'évolution de leurs progrès respectifs<sup>261</sup> ; mais surtout, leurs centres d'intérêt évoluent simultanément. Si Solger et Raumer, en effet, partagent d'abord plutôt leurs réflexions philologiques<sup>262</sup>, c'est ensuite la philosophie du droit, un domaine au sein duquel ils se lancent simultanément dans des investigations poussées, qui devient l'un des principaux sujets dont traitent leurs échanges<sup>263</sup>.

---

muß oft leben ohne Vater, Mutter, Weib und Kinder; aber nicht ohne Beruf: und wir beide, verheirathet oder unverheirathet, werden immer in der Wissenschaft leben, darin das Fundament unsers Daseyns finden. Das ist mein Glaubensbekenntniß [. . .]" (cf. *NS*, vol. 1, p. 254).

<sup>260</sup> Cf. lettre de Raumer à Solger du 2 novembre 1812: "Sie glauben nicht, theurer Solger, wie viel Freude mir Ihr Brief gemacht hat. Ich habe in Gedanken Ihr reiches Leben in Dresden mitgeführt, und bin überaus begierig auf die damit in so genauer Verbindung stehenden Dialogen." (cf. *NS*, vol. 1, p. 252).

<sup>261</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 7 janvier 1812: "Theilen Sie mir doch ja noch Näheres darüber mit, u[nd] auch in der Folge vom Fortrücken der Arbeit. Mit meinen Sachen will ich es eben so halten. Dieses halte ich für wichtiger als uns gegenseitig fortlaufend unsere Lektüre mitzutheilen; denn was muß man nicht für Zeug lesen! Ein anders ist es, wo wir etwas Wichtiges zu bemerken haben." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 222).

<sup>262</sup> Cf. notamment les lettres de Solger à Raumer du 22 mars 1812 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 223–224) et du 26 octobre 1812 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 247–248).

<sup>263</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer du 14 juin 1812 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 229–230), du 26 octobre 1812 (cf. *supra*), du 3 juillet 1813 ("Merkwürdig ist es, daß ich auch gerade jetzt den Hume mit großer Erbauung lese. Ich suche Trost und Erquickung bei den Englischen Politikern und Historikern."; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 287–288), du 29 janvier 1815 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 335), du 9 juillet 1815 ("[. . .] ich bin jetzt mit einer allgemeinen Revision der philosophischen Rechtslehre zum Behufe eines Collegiums beschäftigt. Ich habe dabei allerhand Bücher gelesen, wie Macchiavelli, Paruta u. s. w., worüber ich gern mehr mit Ihnen spräche; u[nd] das soll nächstens geschehen."; cf. annexes), et la lettre de Raumer à Solger du 8 août 1815 ("Ich wollte, Sie machten das Studium der philosophischen Rechtslehre für mich mit; [. . .]. Macchiavel und Parut, der manches Gute enthält, las ich allerdings, aber sie reichen doch nicht an Platon und Aristoteles; unter den Britten stehn Ferguson und Burke oben an; Hobbes ist eine einseitige verbissene und oberflächliche Natur und verdient seinen Ruhm keineswegs. Harrington habe ich noch nicht gesehen, und Pufendorf und Grotius habe ich nicht aushalten können.[. . .]" ; cf. *NS*, vol. 1, p. 361–362).

Les deux amis s'accompagnent également l'un l'autre dans la composition de leurs divers ouvrages<sup>264</sup> ; Raumer participe notamment à l'élaboration d'*Erwin*. Solger lui expose ses avancées<sup>265</sup> ; Raumer lit le texte une fois que celui-ci est rédigé, et transmet à Solger des impressions de lecture qui témoignent de la très grande attention qu'il a prêtée au texte<sup>266</sup>, puis plus tard aux *Philosophische Gespräche*<sup>267</sup>.

Raumer devient ainsi, dès Francfort-sur-l'Oder, l'ami intime de Solger, celui auquel ce dernier confie ses peines de cœur<sup>268</sup>, avec lequel il partage ses convictions professionnelles ou intellectuelles les plus intimes, et qui, sans doute de plus près que la plupart de ses autres amis, suit l'évolution des travaux et œuvres de Solger. Il n'en demeure pas moins, cependant, que le cercle du *Freitag*, bien qu'il ne soit plus aussi étroitement resserré que dans la période précédente, reste également très présent auprès de Solger, et notamment ceux de ses membres qui se trouvent à Berlin.

### Les autres amis du *Freitag*

Précisément pour ceux des amis de Solger qui sont à Berlin, il est difficile d'évaluer la place qu'ils pouvaient tenir à ses côtés, surtout parce qu'il en est peu question dans la correspondance de manière autre qu'allusive. Certains gardent un contact manifestement étroit, tandis que d'autres semblent s'éloigner davantage.

Solger reste proche de Krause et de Keßler, notamment du fait de leurs activités philologiques communes<sup>269</sup>, qui les rapprochent également de Voß<sup>270</sup>. Prenons d'abord l'exemple de la relation entre Solger et Keßler : elle ne reste pas purement

---

<sup>264</sup> Nous ne reviendrons pas ici sur la participation de Solger à l'élaboration et à la correction des œuvres de Raumer, qui constituent le pendant à la lecture par Raumer des textes de Solger que nous allons évoquer à présent. Ce travail de grande ampleur mériterait une attention qui déborde les limites de notre travail.

<sup>265</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer du 26 octobre 1812 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 248–252), de Raumer à Solger du 2 novembre 1812 (cf. *NS*, vol. 1, p. 252), de Solger à Raumer du 13 février 1813 (cf. annexes, deuxième paragraphe de la lettre), de Solger à Raumer du 29 janvier 1815 (cf. annexes), de Solger à Raumer du 9 juillet 1815 (cf. annexes, début de la lettre).

<sup>266</sup> Cf. notamment lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815 (cf. *NS*, vol. 1, p. 352–353).

<sup>267</sup> Cf. sur cette période la lettre de Raumer à Solger du 27 décembre 1816 (cf. *NS*, vol. 1, p. 381). Sur ce point, cf. aussi **3.2.1.1**.

<sup>268</sup> Cf. notamment la lettre du 26 octobre 1812, cf. annexes.

<sup>269</sup> Cf. lettre de Solger à Krause du 16 juin 1811 à propos de sa visite à Tieck : “Unsere Gespräche betrafen meistens die Poesie, zum Theil ihre neuesten Erscheinungen, kehrten aber immer wieder zum Shakespeare zurück, worüber Tieck grade arbeitet. Aber die Voßischen Übersetzungen gefielen ihm gar nicht, und Keßlers besser als die Deinige; in dem letzten stimme ich nicht ganz mit ihm überein.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 213).

<sup>270</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812 (cf. annexes).

professionnelle, puisqu'ils prennent très à cœur la situation familiale l'un de l'autre, en temps de paix<sup>271</sup> comme en temps de guerre<sup>272</sup>.

Krause, de son côté, a toujours fait partie des personnes très proches de Solger<sup>273</sup>, notamment parce qu'il vit à Berlin en même temps que ce dernier, et reste fidèle à Solger même dans les plus grands moments de solitude<sup>274</sup>. Durant la guerre, c'est d'une même plume que les deux amis prennent position contre les modalités d'institution du *Landsturm*, milice alors en train d'être constituée<sup>275</sup>. C'est également ensemble qu'ils relisent les travaux de leurs amis, et notamment ceux de Raumer<sup>276</sup>. D'une manière plus générale, Solger et Krause semblent continuer à partager les nouvelles et travaux que leurs autres amis leur confient<sup>277</sup>.

Solger fréquente également toujours Toll<sup>278</sup>, ainsi que Bärensprung<sup>279</sup>. Voß est en contact avec Hain, et transmet de ses nouvelles à Solger<sup>280</sup>. En revanche, ce dernier n'est plus en contact avec Hagen<sup>281</sup> (dont il était, dans sa jeunesse, très

---

<sup>271</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer des 22 mars 1812 (cf. annexes) et 26 octobre 1812 (cf. annexes).

<sup>272</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 22 novembre 1813: "Von unseren Freunden ist nur Keßler wirklich als Offizier in der Landwehr, als Hauptmann, im Felde thätig gewesen. [etc.]" (cf. annexes).

<sup>273</sup> Il fait ainsi partie des rares personnes à avoir assisté à son mariage; cf. lettre de Solger à Abeken du 22 novembre 1813: "Am 12ten Mai Mittags verbreitete sich das Gerücht, daß Bülow sich auch in die XXXung in Berlin nehmen werde, u[nd] da ich mich nun von meiner Braut trennen mußte, so beschlossen wir sogleich uns noch an demselben Tage in Gegenwart weniger Freunde, worunter auch Krause u[nd] Toll waren, trauen zu lassen." (cf. annexes).

<sup>274</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 26 octobre 1812 (cf. annexes).

<sup>275</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 3 juillet 1813: "Krause u[nd] ich hielten es für pflichtwidrig, da, wo sich jeder Schwindler herausnimmt mitzureden, u[nd] wo man den Ruin vor Augen sieht, zu schweigen, u[nd] wir haben einen langen Aufsatz über die Unzweckmäßigkeit u[nd] Gefahr dieser Einrichtungen abgefaßt, u[nd] diesen Mitgliedern des Ausschusses zur Beherzigung abgeschickt." (cf. annexes).

<sup>276</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 29 janvier 1815: "Was ich an Ihrer Vorlesung zu bemerken fand, habe ich mit Bleistift beigeschrieben. Krause hat sie auch gelesen, aber nichts besonders zu bemerken gefunden." (cf. annexes, la remarque sur Krause ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 335).

<sup>277</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 10 décembre 1815, en réponse au courrier envoyé par celui-ci depuis l'Italie, où il est en voyage avec Hagen: "Vorzüglich habe ich mich ergötzt an Ihrer Erzählung von den Wiener Gelehrten, die ich auch Krausen zu seinem großen Vergnügen mitgeteilt habe." (cf. annexes).

<sup>278</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 22 novembre 1813 (cf. annexes).

<sup>279</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 3 juillet 1813: "Ludolf u[nd] Bärensprung sind hier geblieben, der letzte arbeitet beim Gouvernement, bei Sak." (cf. annexes).

<sup>280</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812: "Von Hain habe ich neulich einen Brief aus Leipzig gehabt; es geht ihm passabel." (cf. annexes).

<sup>281</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer du 10 décembre 1815: "der schreibt mir gar nicht mehr." (cf. annexes).

proche), que par l'intermédiaire de Raumer, dont celui-ci est le collègue à l'Université de Breslau<sup>282</sup>. Sans suggérer qu'il désire de quelque façon rompre définitivement le contact avec Hagen<sup>283</sup>, Solger n'évoque pas une seule fois leur correspondance, ce qui laisse effectivement supposer<sup>284</sup> que les échanges étaient à peu près inexistant.

Il est donc difficile de donner un tableau global des relations de Solger avec le *Freitag*, puisque, pour ceux qui ne sont pas restés à Berlin, le contact avec les différents membres évolue. Par ailleurs, viennent s'y ajouter des amis anciens qui ne sont pas directement issus des cénacles de Iéna ou de Halle, et prennent également, du fait des circonstances géographiques, une importance considérable.

### **Importance d'autres amis également anciens ; importance des amis en général**

Sans qu'elle fasse à proprement parler partie du *Freitag*, Madame de Bassewitz s'y rattache, pour avoir été très proche de Raumer, dont elle est la cousine<sup>285</sup>. Habitante à Potsdam pendant toute la période, elle fréquente Solger, qui lui est très attaché<sup>286</sup>, et ne manque pas de la voir dès que celle-ci se rend à Berlin<sup>287</sup>. Il lui rend également

---

<sup>282</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer des 7 janvier 1812 : "Viele Empfehlungen an Ihre Frau ; grüßen Sie auch Ihren Bruder, Hagen u[nd] Büsching." (cf. annexes), 3 juillet 1813 : "Von mir bitte ich an Hagen, Büsching u[nd] andere dortige Freunde viele Grüße zu bestellen." (cf. annexes), 20 octobre 1813 : "Grüßen Sie unsere Freunde, besonders Hagen u[nd] Büsching, u[nd] theilen Sie Ihnen, wenn es der Mühe werth ist, diesen Brief mit." (cf. annexes), 10 décembre 1815 : "Hierbei schicke ich Ihnen 3 Exemplare der Rede, die ich am letzten Geburtstage des Königs gehalten habe, für Sie, Hagen u[nd] Weber." (cf. annexes) Il s'agit peut-être de Carl Maria von Weber. Büsching, pour sa part, éditeur de la revue *Pantheon*, était depuis la première période berlinoise de Solger un proche du *Freitag*.

<sup>283</sup> Cf. à cet égard notamment la lettre à Raumer du 2 novembre 1811 : "Was mich befriedigt, ist, daß ich Krause, Keßler, Eichhorn und einige andere ächte und durchaus rechtschaffene Freunde habe. Nur Sie und Hagen wünschte ich noch dazu." (cf. *NS*, vol. 1, p. 219).

<sup>284</sup> Dans la mesure où il a l'habitude de promettre des lettres à des amis par l'intermédiaire d'autres amis.

<sup>285</sup> Par l'intermédiaire de Gerlach, l'oncle de Raumer.

<sup>286</sup> Cf. lettres à Raumer des 7 janvier 1812 ("Wenn meine Anbetung dieser Frau noch steigen könnte [...]"; cf. annexes), 22 mars 1812 ("Ich bleibe bei meinem alten Satze, daß es keine zweite Frau von Bassewitz giebt. Andere verlieren, wenn man ihre einzelnen Eigenschaften aufzählt, sie gewinnt. Doch was erzähle ich davon, der Sie sie besser kennen als ich, u[nd] dagegen von anderen Trefflichkeiten gefesselt sind. Sagen Sie Ihrer Frau, daß ich mich nach ihrer Bekanntschaft sehne, um sie neben jener unter meinen Hausgöttern aufstellen zu können."; cf. annexes).

<sup>287</sup> En particulier lorsqu'elle suit, en même temps que Solger, la cure magnétique (cf. la lettre à Raumer du 14 juin 1812; annexes et *NS*, vol. 1, p. 229–235), mais aussi à diverses occasions (cf. lettre de Solger à Raumer du 7 janvier 1812; cf. annexes).

visite à Potsdam<sup>288</sup>, et lui écrit régulièrement<sup>289</sup>.

La relation de Solger avec Eichhorn, quoiqu'initialement professionnelle, constitue toujours un élément important<sup>290</sup>.

D'une manière plus générale, bien que l'âge, l'éloignement, les évolutions diverses tendent à séparer les amis de jeunesse<sup>291</sup>, Solger fait des efforts considérables pour ne pas les perdre, car – c'est notamment ce qu'il explique à Raumer dans sa lettre d'avril 1812 – il leur est extrêmement attaché<sup>292</sup>. Lors de son rectorat, en 1814–1815, il tente même de faire appeler Raumer à Berlin – sans succès<sup>293</sup>.

À côté de cet attachement de Solger pour ses anciens amis, moins cette fois en tant que réseau qu'en tant qu'individus, il est amené à faire à Berlin de nouvelles rencontres, qui vont, du fait de leur complexité sociale, l'inciter à repenser sa vie sociale, et modifier la constellation de ses amis très intimes.

#### 2.2.4.2. Un autre Berlin

Lors de son arrivée à Berlin, l'ensemble du système universitaire est en train d'être refondu, et la plupart des enseignants sont dans l'incertitude quant à leur futur lieu

---

<sup>288</sup> Cf. lettres à Raumer des 7 janvier 1812 (cf. annexes), 22 mars 1812 (“Die Tage in Potsdamm sind wahre Erquickungen immer für mich.” ; cf. annexes), 14 juin 1812 (“Vor kurzem war ich in Potsdamm” ; cf. annexes), 26 octobre 1812 (“Heute habe ich wieder einen lieben Brief von Fr. v. Bassewitz erhalten ; ich werde sie nächstens besuchen.” ; cf. annexes).

<sup>289</sup> Cf. la très significative lettre à Raumer du 26 octobre 1812 : “Daß ich Ihnen nicht früher geschrieben, lag an meiner Reise nach Dresden. Dort war ich nicht in meiner gewöhnlichen papiernen Umgebung, u[nd] das mich umgebende Treffliche, das ich so recht mit Muße und Bequemlichkeit genießen wollte u[nd] konnte, hinderte mich sogar viele Briefe zu schreiben. Nur mit meinem Bruder, Krause u[nd] Frau von Bassewitz, bei der ich kurz vorher in Potsdamm einige glückliche Tage verlebt hatte, correspondirte ich dort.” (cf. annexes, le passage concerné ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 244–252), ainsi que les lettres des 21 juin, 9 septembre, 20 octobre 1812, 8 février, 25 juin et 4 décembre 1814, dans les *NS*, vol. 1, resp. pp. 235–238, 239–240, 242–244, 298–300, 317–318, 324–325.

<sup>290</sup> Déjà proche de Solger à Francfort-sur-l'Oder, Eichhorn, également appelé à Berlin en 1811, garde de profondes affinités avec Solger. Cf. dans les lettres à Raumer des 2 novembre 1811 (“Was mich befriedigt ist, daß ich Krause, Keßler, Eichhorn und einige andere ächte und durchaus rechtschaffene Freunde habe.” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 219) et 10 décembre 1815 : “Es ist mir unschätzbar, daß ich Sie, Tieck, Eichhorn, Krause u[nd] wenige andere habe.” (cf. annexes).

<sup>291</sup> Ainsi, Raumer, à Breslau, éprouve les mêmes difficultés que Solger ; cf. lettres de Raumer à Solger de novembre 1812 (cf. *NS*, vol. 1, p. 256–257), et de Solger à Raumer du 26 octobre 1812 : “Es geht mir sehr nahe, daß Sie so über Mängel an unsern Umgang u[nd] Mittheilung klagen, und es wundert mich doch ; denn ich dächte mit Steffens, Hagen und andern müßte sich doch mehr anfangen lassen.” (cf. annexes).

<sup>292</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 26 avril 1812 (cf. annexes).

<sup>293</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 29 janvier 1815 (cf. annexes). Raumer sera appelé à Berlin en 1819, peu après la mort de Solger.

d'exercice. C'est pendant cette période de flottement que Solger lie une amitié – extra-professionnelle – qui, quoique tardive, atteint rapidement l'importance et le degré d'intimité de relations avec les amis privilégiés de sa jeunesse: il s'agit de Tieck, rencontré une première fois en 1808 sans que le contact fût très chaleureux<sup>294</sup>, et retrouvé en 1811 pour les débuts d'une aventure commune plus féconde<sup>295</sup>.

Cette exceptionnelle intimité, intellectuelle et affective, si vite trouvée avec Tieck à partir de 1811, contraste nettement avec la froideur ressentie par Solger dans les milieux berlinois qu'il fréquente. L'"autre Berlin" des années 1811–1815 a donc deux visages: celui des Berlinois, avec lesquels Solger entretient des relations peu épanouissantes, et celui de Tieck, dont il découvre et apprend à apprécier la personnalité.

### **Solger et les Berlinois**

Solger fait principalement trois reproches aux Berlinois qu'il fréquente: celui de la superficialité, celui de la coquetterie et celui de l'auto-satisfaction. Il les évoque ainsi sans tendresse dès sa lettre à Raumer de novembre 1811:

Pour ce qui est des Berlinois dans leur ensemble, je suis loin d'en être satisfait, aussi satisfaits soient-ils d'eux-mêmes; car tout le monde sait tout.<sup>296</sup>

Il y revient sans davantage de ménagement dans sa lettre au même Raumer de janvier 1812:

Chacun joue un rôle, chacun est un peu pomponné et maquillé, et ainsi, cette chère vanité fait que tout devient antinaturel. [...] Les Berlinois sont soit des Nicolaïtes soit des victimes de la mode, et ils le demeurent; ils contaminent même les professeurs d'université, et toute cette coquetterie, ces grands airs, on ne verrait jamais cela dans une petite ville.<sup>297</sup>

Appliqué par Solger aux Berlinois dans leur ensemble, ce reproche touche en fait principalement les cénacles dans lesquels Solger tente de s'intégrer:

---

<sup>294</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 157.

<sup>295</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 207–208.

<sup>296</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 2 novembre 1811: "Mit den Berlinern im Ganzen bin ich freilich unzufrieden, so zufrieden sie auch mit sich selbst sind; denn jeder weiß alles." (cf. *NS*, vol. 1, p. 219).

<sup>297</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 7 janvier 1811: "Jeder spielt eine Rolle, jeder ist ein wenig aufgestutzt u[nd] gechminkt, u[nd] so wird durch die liebe Eitelkeit alles widernatürlich. [...] Die Berliner sind u[nd] bleiben Nikolaiten oder Modenarren. Sie stecken sogar die Professoren mit an[Sic.], u[nd] diese Koketterie, dieses Großthun könnte in einer kleinen Stadt gar nicht aufkommen." (cf. annexes plutôt que *NS*, vol. 1, p. 219). On retrouve le même reproche latent dans la lettre à Raumer du 26 octobre 1812, à la date du premier novembre 1812 (cf. annexes).

J'ai déjà beaucoup été en société depuis que je suis ici, et je cherche un cercle dans lequel je pourrais me sentir à mon aise, mais je ne le trouve pas encore vraiment pour le moment.<sup>298</sup>

Même au sein de son milieu professionnel, Solger ne parvient pas à trouver sa place<sup>299</sup> ; il ne s'en distancie dès lors que davantage<sup>300</sup>. Ces reproches se mueront progressivement en une critique des cliques berlinoises qui devient, à partir de 1815 et jusqu'à la fin de sa vie, un motif de plaintes et de critiques répétées à l'encontre de la classe intellectuelle :

Mon mode de vie, qui n'a pas changé, demeure dans l'ensemble toujours celui que vous connaissez [...]. Je n'ai toujours que peu d'amis auxquels je puisse me confier et qui se confient à moi ; tout le reste a bien trop sombré dans l'individualisme, la vanité ou la partisanerie. [...] Ainsi, une fois que nos savants locaux ont sauté sur l'occasion d'une affaire d'état ou d'un scandale concernant la ville, ils sont ravis de pouvoir s'abstenir de parler de quoi que ce soit d'autre.<sup>301</sup>

Le cercle intime, issu en partie du *Freitag*, ne contrebalance qu'en partie le peu de satisfaction qu'il tire de ses fréquentations berlinoises<sup>302</sup>, dont est symptomatique, notamment, sa relation avec Schleiermacher.

### **Solger et Schleiermacher**

Lors de son premier séjour berlinois, Solger avait eu avec Schleiermacher des relations superficielles, mais amicales<sup>303</sup>. Par ailleurs, Solger connaît bien l'œuvre de Schleiermacher, et notamment sa traduction de Platon, dont il suit toujours de près l'évolution<sup>304</sup>.

---

<sup>298</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 7 janvier 1812 : “Ich bin hier schon viel in Gesellschaften gewesen, u[nd] suche mir einen Kreis, wo ich recht einheimisch sein könnte, aber ich finde ihn immer noch nicht recht.” (cf. annexes).

<sup>299</sup> Cf. lettre à Raumer du 7 janvier 1812 : “[...] ähnlich ist es hier bei den meisten Gelehrten”, et plus loin (cf. annexes). Cette critique trouvera sa place dans les *Philosophische Gespräche* publiés en 1817 (cf. *Philosophische Gespräche*, p. 6 par exemple).

<sup>300</sup> Ainsi dans sa lettre du 26 octobre 1812 à Raumer, qui annonce en partie le repli sur sa famille lorsqu'il l'aura fondée : “Mein Leben ist ganz einfach, und man kann mit Wahrheit von mir nicht sagen, daß ich viel unnütze Gesellschaften besuche, ob ich gleich der Geselligkeit nie ganz entbehren kann.” (cf. annexes).

<sup>301</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 10 décembre 1815 : “Ich sehne mich sehr, Sie bald einmal wieder zu sehn. Meine Lebensweise, die im Ganzen immer noch dieselbe ist, die Sie kennen, macht es mir recht zum Bedürfniß. Ich habe immer noch nur einige wenige Freunde, denen ich mich gegenseitig mittheilen kann ; alles übrige ist gar zu sehr in Persönlichkeit, Eitelkeit oder Parteisucht versunken. [...] Wenn unsre hiesigen Gelehrten so eine Staats- oder Stadtsache einmal gepackt haben, so freuen sie sich ordentlich, dadurch jedes anderen Gesprächs überhoben zu sein.” (cf. annexes).

<sup>302</sup> Sur ce point, cf. notamment la lettre à Raumer du 7 janvier 1812 (cf. annexes).

<sup>303</sup> Cf. lettres de Solger à Abeken des premier mai et 4 décembre 1808 (cf. annexes).

<sup>304</sup> Sur ce point, cf. **2.1.2.1.**, **2.1.3** et la lettre de Voß à Solger du 8 juin 1812 (cf. annexes).

Raumer, de son côté, s'était lié d'une véritable amitié avec Schleiermacher à partir de 1807<sup>305</sup>, et il est vraisemblable qu'il ait plaidé auprès de Solger pour que ce dernier aille frapper à la porte de Schleiermacher<sup>306</sup>. Solger semble cependant ne pas être parvenu à se rapprocher de Schleiermacher<sup>307</sup>, et leurs relations sont plus tendues encore dans le contexte de leurs différends avec Fichte au cours du premier semestre 1812<sup>308</sup>.

Malgré des préoccupations intellectuelles proches, donc, et notamment sur des points aussi importants que le rapport entre philologie et philosophie, ou la conception de la sociabilité et du dialogue; en dépit du fait, également, que leurs relations professionnelles supposaient une certaine proximité, notamment autour de 1815, puisque Schleiermacher succède alors à Solger au poste de recteur de l'Université, les deux hommes n'ont jamais eu de relation privilégiée<sup>309</sup>. C'est du moins ce qui nous semble ressortir des documents que nous avons fréquentés, en dépit de ce qu'a pu affirmer Schleiermacher, pour des raisons vraisemblablement politiques, dans un discours ultérieur<sup>310</sup>.

Ce n'est pas avec des Berlinoises qu'il fréquente quotidiennement, comme Schleiermacher, que Solger se lie alors d'amitié: c'est avec Ludwig Tieck. Celui-ci ne se trouve à Berlin qu'occasionnellement, et les deux hommes entretiennent, pour notre

---

<sup>305</sup> Cf. Raumer, 1861, vol. 1, p. 82, en date de 1807: "Im Umgange mit den oft besuchten Freunden, Hagen, Solger, Krause, Keßler u. a. entwickelte sich jugendlich fördernder Sinn; und auch mit Steffens und Schleiermacher gerieth ich in nähere Berührung." Cf. aussi la lettre de Schleiermacher à Raumer du 12 janvier 1807.

<sup>306</sup> Ceci semble d'autant plus vraisemblable si l'on considère la façon dont Solger aborde le sujet dans ses lettres à Raumer, comme en réponse à une recommandation de ce dernier (cf. notamment lettre de Solger à Raumer du 7 janvier 1812; cf. annexes).

<sup>307</sup> Cf. lettre à Raumer du 7 janvier 1812: "Ich bin hier schon viel in Gesellschaften gewesen, u[nd] suche mir einen Kreis, wo ich recht einheimisch sein könne, aber ich finde ihn immer noch nicht recht. Sie wissen, wie ich in Schleiermachers Zirkel mich fühle, ähnlich ist es hier bei den meisten Gelehrten. Jeder spielt eine Rolle, jeder ist ein wenig aufgestutzt u[nd] geschminkt, u[nd] so wird durch die liebe Eitelkeit alles widernatürlich." (cf. annexes).

<sup>308</sup> Cf. **2.2.3.3.** et lettre de Solger à Raumer du 22 mars 1812: "Dieses Verfahren [Fichtes] [...] hat mich doch auch zuletzt empört, da ich noch immer der letzte war, der ihn bei den animosen Angriffen Schleiermachers und anderer vertheidigte." (cf. annexes).

<sup>309</sup> Il subsiste néanmoins une incertitude liée à une remarque de Voß dans sa lettre à Solger du 8 juin 1812: "Wie gern wär'ich in der griech.[ischen] Gesellschaft, wovon Du mir schreibst!" (cf. annexes). Peut-être Solger et Schleiermacher fréquentaient-ils une même société philologique: mais nous ne disposons d'aucune autre information à ce sujet.

<sup>310</sup> Il s'agit du discours tenu par Schleiermacher lors de l'entrée de Raumer à l'Académie des Sciences de Berlin le 6 juillet 1827; cf. Raumer, 1861, p. 105: "Am 6. Juli 1827 ward ich erwählt zum Mitglied der Akademie der Wissenschaften Berlin. Schleiermacher's Rede (welche Solger's würdig erwähnte) steht in seinen Werken, die meinige in meinen "Vermischten Schriften".".

très grande chance, une correspondance assidue, qui rend compte des diverses facettes de leur relation.<sup>311</sup>

### L'amitié avec Tieck

Nous avons déjà évoqué l'importance du *Freitag*, autant à ses débuts, en tant que groupe, que par la suite, dans les rapports individuels entretenus par Solger avec certains de ses membres : de même, sa relation avec Tieck occupe une place essentielle dans sa vie affective et dans sa vie intellectuelle. En ce sens, la nouveauté qu'elle apporte ne se limite pas à l'émergence de nouveaux thèmes dans son horizon intellectuel, mais implique une modification de son orientation générale<sup>312</sup>, et plus particulièrement d'*Erwin*, alors en cours de rédaction.

Pour rendre compte de la chronologie de la relation entre Solger et Tieck, le plus juste et le plus simple consiste sans doute à dire qu'elle évolue, jusqu'en 1815, de manière exponentiellement croissante. Après une première rencontre peu fructueuse en 1808<sup>313</sup>, la visite de Tieck à Francfort-sur-l'Oder à l'automne 1810 pose les premières pierres d'un rapprochement que confirme la visite de Solger à Ziebingen en 1811, à Pâques<sup>314</sup>. Dès lors, les deux amis deviennent de plus en plus intimes – une intimité qui s'étendra jusqu'à leurs familles respectives<sup>315</sup>.

---

<sup>311</sup> Notons inversement que nous sommes réduite à des informations disséminées dans des lettres à d'autres amis pour traiter des relations berlinoises de Solger, et que cette carence du corpus contribue à accentuer l'image d'un déséquilibre entre les relations sociales de Solger à Berlin et ses relations avec ses amis.

<sup>312</sup> Sur ce point, cf. les excellentes analyses de A. Hölter dans Baillot, Tusson, 2002.

<sup>313</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 157.

<sup>314</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 207–208, ainsi que Matenko, 1933, p. 1 : “Although Solger had met Tieck at the home of von der Hagen in Berlin in 1808, it was not until 1810 that any closer association between them developed. In the autumn of 1810, Tieck had looked up Solger in Frankfort-on-the-Oder ; Solger in 1811 paid a return visit in the “Pfungsttage” to Ziebingen, where Tieck lived as the guest of Wilhelm von Burgsdorff, a schoolboy friend. They became intimately acquainted with each other [...]”. P. Matenko reprend ici, et plus bas dans cette même page, quasiment mot pour mot le passage des *NS*, vol. 1, p. 207–208. On trouvera dans ce volume de nombreuses indications historiques et biographiques sur les habitants de Ziebingen, et notamment ce qu'il est convenu d'appeler le *Cercle de Ziebingen* (*Ziebingen Kreis*), puisque ce n'était pas le seul Tieck qui contribuait à faire de Ziebingen un lieu d'échanges intellectuels, mais qu'y résidaient d'autres amis des lettres. Sur le Ziebingen Kreis, cf. aussi Henckmann, 1983, p. 205–206.

<sup>315</sup> Cf. Matenko, 1933, p. 1–2 : “No year passed as they did not visit each other [Matenko renvoie ici en note à chacune des visites, année par année, jusqu'en 1819]. As time went on their intimacy grew, and extended itself to details of family interest and personal affairs. Tieck was godfather to one of Solger's children ; Frau Solger purchased Christmas gifts for Tieck's children [...]”.

## Les œuvres de Tieck et les œuvres de Solger dans leurs échanges

Sur la période 1811–1815, les sujets strictement personnels représentent une part moins importante des préoccupations épistolaires des deux hommes, qui ne se connaissent pas encore de manière aussi intime que ce ne sera le cas ultérieurement. Ainsi, les principaux thèmes évoqués dans leurs premiers échanges concernent tout d’abord les œuvres de Tieck<sup>316</sup>. Ce n’est qu’à partir du moment où Solger dévoile ses ébauches d’*Erwin* à Tieck que les œuvres et travaux de Solger deviennent eux aussi un point fort dans leur conversation, épistolaire ou non.<sup>317</sup>

Outre ces marques d’intérêt réciproque qui se manifestent sous la forme de participation de l’un à l’élaboration de l’œuvre de l’autre, émergent également, dès cette période, des intérêts communs, déterminés par les problématiques communes à Solger et Tieck. La part de Tieck à leur développement conceptuel va structurer leur évolution future dans la pensée de Solger.

### Centres d’intérêt communs

Les thèmes récurrents de leur correspondance – qui sont également des thèmes qui tiennent à cœur à chacun d’entre eux indépendamment de cette correspondance, à des degrés différents – recouvrent d’un côté le champ de la philologie (que Tieck aborde sous un angle bien différent de celui des philologues classiques tels que Voß avec lesquels Solger pouvait jusque là se retrouver sur ce terrain), de l’autre, celui de la mystique.

Solger et Tieck abordent ensemble le champ philologique d’abord sous l’aspect de la traduction, et plus particulièrement la traduction de Shakespeare<sup>318</sup>. Shakes-

---

<sup>316</sup> Cf. par exemple les lettres de Tieck à Solger du premier février 1812: “Ich wünschte wohl zu erfahren, in wie fern der 2t Th. des Phantasus Sie befriedigt hat, ob Ihnen die Verbesserungen als solche erschienen, und welche Gnade Däumchen vor Ihnen gefunden hat.” (cf. Matenko, 1933, p. 93), de Solger à Tieck du 5 décembre 1813: “Nun lassen Sie mich lieber auf Ihre Werke kommen, die mir immer ein rechtes Labsal sind. . . ” (cf. Matenko, 1933, p. 100–101), de Solger à Tieck du 11 décembre 1814 (cf. Matenko, 1933, p. 148 et *NS*, vol. 1, p. 325–326), de Solger à Tieck du 18 mars 1815 (cf. Matenko, 1933, p. 163 et *NS*, vol. 1, p. 338).

<sup>317</sup> Sur ce point, cf. **3.1.2**

<sup>318</sup> Cf. lettre de Solger à Krause du 16 juin 1811: “In den Pfingstferien bin ich in Ziebingen gewesen. [. . .] Unsere [i. e. Solgers und Tiecks] Gespräche betrafen meistens die Poesie, zum Theil ihre neuesten Erscheinungen, kehrten aber immer wieder zum Shakespeare zurück, worüber Tieck grade arbeitet [allusion aux travaux de Tieck à son *Buch über Shakespeare* qui ne sera jamais achevé]. Aber die Voßischen Übersetzungen gefielen ihm gar nicht, und Keßlers besser als die Deinige; in dem letzten stimmte ich nicht ganz mit ihm überein.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 213).

peare<sup>319</sup> et le théâtre espagnol<sup>320</sup> constituent dès cette époque les deux thèmes essentiels sur lesquels s'appuient leurs analyses du théâtre en général, qui représentent un point clef des échanges entre le philosophe et le poète<sup>321</sup>.

Si la mystique est également un point de doctrine important sur lequel se retrouvent Tieck et Solger, du moins n'est-ce, à cette période, que de manière embryonnaire – plus précisément, il aurait fallu, au regard de la chronologie de cette thématique dans la correspondance de Tieck et Solger, adopter un découpage qui ne comporte pas de ligne de démarcation à la fin de l'année 1815, car c'est précisément entre 1815 et 1816 que s'opère progressivement l'émergence d'une conception commune de la mystique<sup>322</sup>.

Reprenons-en la chronologie. C'est Tieck qui aborde la question de la mystique comme telle – sa crise mystique, déjà ancienne, fait partie des moments importants de sa biographie intellectuelle<sup>323</sup> –, en septembre 1815<sup>324</sup>. Solger avait déjà eu l'occasion, depuis la fin de la rédaction d'*Erwin*, de revenir sur la question de la révélation (*Offenbarung*), qui prend à partir de 1814–1815 une importance croissante dans sa philosophie, et gagne également une place considérable dans ses échanges avec Tieck<sup>325</sup>. Mais ce n'est qu'avec la lettre de Solger du 19 novembre 1815<sup>326</sup> et l'exposition du “rien positif” (*das positive Nichts*) comme clef de la vision du monde proposée par Solger que ce thème, dans lequel Tieck voit, à travers la philosophie de Solger, la théorisation de ses propres conceptions mystiques et religieuses<sup>327</sup>, devient un thème dominant dans les échanges entre le philosophe et le poète.

---

<sup>319</sup> Cf. les lettres de Solger à Tieck du 7 juin 1811 (cf. Matenko, 1933, p. 86), de Solger à Tieck du premier juillet 1811 (cf. Matenko, 1933, p. 89), de Solger à Tieck du 11 décembre 1814 (cf. Matenko, 1933, p. 150 et *NS*, vol. 1, p. 328), de Solger à Tieck du 18 mars 1815 (cf. Matenko, 1933, p. 163), de Tieck à Solger du 31 mars 1815 (cf. Matenko, 1933, p. 168–169).

<sup>320</sup> Cf. par exemple la lettre de Tieck à Solger du 31 mars 1815 ; cf. Matenko, 1933, p. 168 et *NS*, vol. 1, p. 343.

<sup>321</sup> Cf. lettres de Tieck à Solger du 16 octobre 1814 (cf. Matenko, 1933, p. 144–145 et *NS*, vol. 1, p. 323–324) et du 31 mars 1815 (cf. *supra*).

<sup>322</sup> Sur la mystique chez Tieck, cf. Hölter, 1989, p. 287–289, et notamment p. 287 : “Mystik’ bleibt lange ein primär historisches Etikett, vornehmlich für die Kosmologie J. Böhmes.” ; cf. aussi Hölter, *in*: Baillot, Tusson, 2002, p. 179–182 et 185–188.

<sup>323</sup> Cf. Hölter, *in*: Baillot, Tusson, 2002, p. 179–180 sur ce point, ainsi que la lettre de Tieck à Solger du 24 mars 1817 (Matenko, 1933, p. 359–364).

<sup>324</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du premier septembre 1815 (Matenko, 1933, p. 182)

<sup>325</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 12 août 1815 par exemple (cf. Matenko, 1933, p. 177–178 et *NS*, vol. 1, p. 366–367).

<sup>326</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 19 novembre 1815 (cf. Matenko, 1933, p. 190–193 et *NS*, vol. 1, p. 375–379).

<sup>327</sup> Cf. sa lettre du 22 novembre 1818 (cf. *supra*).

Ce sont ces thèmes qui, au fil de leur évolution, vont marquer les progrès de la pensée de Solger – ces thèmes, mais aussi l’actualité politique et sociale.

Et réciproquement, c’est au titre de philosophe que Solger détermine son champ d’action politique. Entre 1811 et 1815, il choisit de le borner au cadre de l’Université : c’est là qu’il prend position dans la lutte pour l’éviction de Fichte de son poste de recteur, puis pendant la guerre et, en 1814–1815, en s’acquittant de sa tâche de recteur de l’Université.

Ce choix, qui revient à limiter son action politique à la sphère professionnelle dans laquelle il évolue, correspond également à la démarche sociale qu’il adopte. En relatif retrait par rapport à la société berlinoise, et notamment aux sociétés savantes propres à son milieu socio-professionnel, il concentre sa vie sociale sur des cercles restreints et des amis intimes. C’est là qu’il s’investit intellectuellement et affectivement, au sein de ses amitiés de jeunesse et de la très forte – quoique tardive – relation avec Tieck.

Ces éléments qu’introduit l’appel à Berlin se nouent étroitement à sa théorie de la pédagogie (qui est toujours nourrie par sa pratique), et à sa culture artistique, elle aussi comprise comme relation étroite entre pratique et théorie. L’ensemble de ces motifs nourrit l’élaboration d’*Erwin* et, en étroite relation à la conception solgérienne de la philosophie, donne sens à la conception de la philosophie de l’art comme propédeutique<sup>328</sup>.

Nous aborderons dans la troisième partie les contradictions que suppose, au regard de cette position de retrait par rapport à la vie publique, la publication d’*Erwin*, ouvrage à vocation à la fois “populaire” et d’accès, à bien des égards, difficile. Avant d’explorer ce point plus avant<sup>329</sup>, il est nécessaire de connaître aussi comment évolue cette personnalité intellectuelle, telle qu’elle s’est constituée entre 1799 et 1815, une fois confrontée aux nombreux événements (politiques, sociaux et intellectuels) des années 1816–1819. Quelle identité, privée et publique, s’affirme-t-elle, dans quel rapport au monde politique ? Dans quelle mesure la position adoptée par Solger, qui se veut philosophiquement fondée et solide dans son application pratique, est-elle tenable dans le monde qui l’entoure ?

---

<sup>328</sup> Cf. notamment sa lettre à Tieck du 15 juillet 1814 (cf. Matenko, 1933, p. 139 et *NS*, vol. 1, p. 316–317).

<sup>329</sup> Dans la troisième partie.

### 2.3. Une identité intellectuelle aux prises avec la réalité (1816–1819)

Nous avons montré comment se met en place pour Solger la constellation des thèmes qui déterminent ses prises de position publiques et leur dimension politique. En 1815, l'ensemble des motifs qui la composent est en place, et leur évolution ultérieure jusqu'à sa mort tient davantage aux événements politiques qu'à un changement d'orientation de la part de Solger.

Nous voudrions donc à présent analyser la confrontation de cette position théorique à la réalité politique des années 1816–1819. Nous avons choisi de mener cette analyse sur deux terrains privilégiés : celui de la culture et celui de la politique intérieure prussienne.

Ceci signifie que nous laisserons de côté plusieurs aspects, et ce, en dépit du fait que leur importance ne décroît pas. Nous ne reviendrons pas, notamment, sur les réseaux d'amis de Solger, dans la mesure où l'explicitation détaillée de l'évolution de chacune des sphères sociales concernées supposerait de longs développements qui ne différeraient dans le fond que très insensiblement de ce que nous en avons déjà dit<sup>1</sup>. Nous ne reviendrons pas non plus sur l'importance croissante de la religion et de la philosophie de la religion dans la pensée de Solger à cette période, qui nécessiteraient une explicitation philosophique extrêmement détaillée. Ajoutons de surcroît que la lecture religieuse de la pensée de Solger – et notamment de sa pensée esthétique – est largement, et peut-être artificiellement, encouragée par le choix de textes du premier volume des *Nachgelassene Schriften*, tandis qu'une analyse "relationnelle" de cette période à travers le prisme des amis semble tout à fait tentante au vu du corpus manuscrit dont nous disposons. Nous avons voulu éviter de nous laisser attirer par l'une ou l'autre tendance, et nous proposons donc de n'évoquer ces aspects que de manière ponctuelle, afin de rester fidèles à la perspective que nous avons adoptée jusqu'ici, et de confronter la pensée de Solger à sa biographie de manière à dégager la posture intellectuelle qui s'en dégage.

Pour cette période, la découverte d'éléments culturels nouveaux, étroitement liée à l'incidence d'événements – politiques et culturels – dont Berlin est le théâtre, permet également de mettre en évidence les contradictions inhérentes à la position de Solger. Nous voudrions donc, pour commencer, présenter deux points de sa pensée esthétique témoignant de cette évolution : d'une part, sa façon d'appréhender les beaux-arts, qu'il découvre, lors de son voyage en Rhénanie, dans leur dimension nationale – un élément dont Dresde ne lui avait pas permis de prendre pleinement conscience et

---

<sup>1</sup> Dans **2.1.3** et **2.2.4**.

qui, même si Solger obéit en cela à une tendance plus générale de l'époque et ne se démarque pas de ses contemporains, demeure significative de sa démarche personnelle –; d'autre part, sa conception du drame, telle qu'elle est lisible dans ses échanges avec Tieck, et plus particulièrement sa représentation du théâtre allemand, en partie héritière des espoirs qu'y plaçait Lessing.

Nous précisons ensuite comment Solger définit sa position, théoriquement et pragmatiquement, dans l'actualité politique et sociale du Berlin des années 1816–1819. Nous reviendrons alors plus spécifiquement sur l'affaire Sand et la persécution de De Wette, et sur la prise de position publique de Solger dans ces débats, qui précède de peu son brusque décès.

### **2.3.1. Pour une culture nationale**

Ce ne sont ni les éléments plastiques mis en évidence par Solger dans l'observation des tableaux de la Galerie de Dresde, ni les éléments historiques et philosophiques provenant de leur interprétation dans sa philosophie de l'art (parue en 1815), qui constituent le point fort des analyses des œuvres que Solger observe lors de son voyage de six semaines en Rhénanie de l'été–automne 1816, puis lors de sa visite de Prague et de Breslau après sa cure à Karlsbad d'août–septembre 1818. Prédomine bien plutôt la question identitaire qui émerge dans ces textes, et qui s'appuie sur la définition d'un critère national dans la description des œuvres d'art observées, ainsi que dans leur interprétation historique et philosophique.

C'est également dans cette direction que va l'évolution de sa conception du drame, en particulier dans le contexte de sa relation avec Tieck, puisque leurs échanges permettent de mettre en évidence, là aussi, un moment identitaire dans la confrontation à l'étranger d'une part, et dans l'élaboration d'une identité nationale propre d'autre part.

#### **2.3.1.1. Les beaux-arts**

Notre analyse de la place des beaux-arts dans la biographie intellectuelle de Solger après 1815 s'appuiera, davantage que sur les lettres figurant dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>2</sup>, sur les notes manuscrites dont nous disposons, qui rendent mieux compte de la perception immédiate qu'a Solger des œuvres qu'il observe. Nous aurons également recours à la correspondance entre Solger et Raumer, qui comporte des informations sur les deux voyages – en Rhénanie (1816) et à Karlsbad et Prague (1818) – de Solger, ainsi que sur celui de Raumer en Italie de l'hiver 1816–1817.

---

<sup>2</sup> Très peu nombreuses pour le voyage en Rhénanie, et écrites après coup (cf. *NS*, vol. 1, pp. 436–437, 443–444, 458–462), elles sont plus détaillées pour le voyage à Karlsbad que Solger raconte au fur et à mesure, par le menu, à sa femme (cf. *NS*, vol. 1, p. 655–680).

## La peinture italienne comme échelle de mesure

L'intérêt de Solger pour la peinture italienne, que nous avons déjà pu analyser dans le contexte de son voyage à Dresde<sup>3</sup>, ne décroît pas par la suite : en témoigne notamment le nombre important de ses remarques des années 1816 et 1818 sur des tableaux de Maîtres italiens<sup>4</sup>. Plus précisément. On retrouve son admiration pour les mêmes peintres qu'il avait appréciés à Paris en 1802, mais surtout à Dresde en 1812 : Le Corrège<sup>5</sup>, et plus encore Léonard de Vinci<sup>6</sup> et Raphaël<sup>7</sup>.

L'art italien constitue le point culminant de l'art, comme on peut le lire dans *Erwin* : dans l'édifice théorique exposé dans ce texte en effet, il joue un rôle essentiel dans la problématique du symbole et de l'allégorie<sup>8</sup>. Mais il est aussi possible d'y trouver le "point central" (*Mittelpunkt*) de l'art, celui-là même qui dépasse tous les dualismes<sup>9</sup>.

Celui dont Solger considère qu'il figure ce troisième moment de l'art où les dualismes se résolvent, c'est Michel-Ange, artiste alors bien plus controversé que ne pouvaient l'être Léonard de Vinci ou même Raphaël dans la mesure où ses canons esthétiques ne restent pas dans les bornes définies par les canons classiques. Solger en fait – comme de Raphaël, par exemple – une référence, mais sa fonction, dans *Erwin* notamment, reste unique et n'est comparable à celle d'aucun autre peintre évoqué par Solger, aussi important soit-il. Il s'en explique à Raumer dans sa lettre du mois de février 1817 :

---

<sup>3</sup> Cf. **2.2.2**

<sup>4</sup> Cf. par exemple lors de sa visite à Mayence : "Aufwachen in dem Himmel von Agostino Caracci; dies etwas bunt, aber von zarter technischer Vollendung", "Mutter Gottes von Mantegna." (cf. annexes); cf. aussi ses remarques sur Guido Reni, notamment à Prague et à Breslau (cf. annexes).

<sup>5</sup> Cf. par exemple la lettre de Solger à Hagen du 11 septembre 1819 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 743).

<sup>6</sup> Cf. notamment journal d'art de 1816, Linensberg : "Madonna des Giocondo von Leonardo; Liebl[ich] rundes Gesicht, mit sanftem Lächeln; schöne Hände, röther als das übrige." (cf. annexes).

<sup>7</sup> Cf. notes de Bonn, visite chez le Pasteur Fochem : "Maria mit dem Kinde höchst wahrscheinlich aus Raphaëls Schule, erinnernd im Gesicht der Maria u[nd] im Kinde an Raphael." (cf. annexes), mais surtout, à Heidelberg, chez les Boisserée : "Eine weibl.[iche] Figur fast raphaelisch." (cf. annexes).

<sup>8</sup> Ces deux concepts apparaissent très rarement dans les notes prises par Solger lorsqu'il observe les œuvres. Nous avons relevé une exception, mais il ne nous semble pas qu'elle rentre véritablement dans le cadre de la problématique du symbole et de l'allégorie de manière déterminante. A Erfurt, à propos d'un tableau vu dans la cathédrale, Solger note : "Nur ist auch hier wieder eine ganz ähnl[iche] allegor.[ische] Vorstellung wie die in Straßburg, u[nd] Christus steht mit seinen blutsprützenden Wunden auf dem Tisch oder Altar." (cf. annexes).

<sup>9</sup> Sur le rôle des dualismes dans la pensée de Solger, cf. **1.1.2.3**.

Lorsque je disais à la fin d'*Erwin* qu'il était possible qu'il y ait un art qui, au milieu entre le monde ancien et le monde nouveau, parte du concept le plus pur, c'est à lui que je pensais, sans avoir le droit de le nommer, parce que je n'ai jamais été en contact avec ses œuvres originales.<sup>10</sup>

Dans sa lettre du mois de mai 1817, envoyée de Rome, Raumer conforte Solger dans son jugement :

Mon adoration pour Michel Ange n'a en aucune façon déçu [...]. Ce que vous dites dans *Erwin*, et que vous voulez une interprétation de Michel Ange, ne saurait être mal compris, car les œuvres qu'il a réalisées à partir de l'Ancien Testament, et qui sont tout à fait exemplaires, ne font que le confirmer.<sup>11</sup>

Raumer s'attache alors à décrire les œuvres qu'il observe et les opinions émises à leur sujet par ses compagnons de voyage<sup>12</sup>, en réponse à la requête douce-amère d'un Solger privé de la joie de contempler les œuvres de celui qu'il considère comme l'un des plus grands, si ce n'est le plus grand Maître<sup>13</sup>.

La peinture italienne demeure indubitablement pour Solger une échelle de mesure esthétique. Cependant, son voyage en Rhénanie de 1816 lui permet de découvrir une

---

<sup>10</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 2 février 1817: "Als ich am Schlusse des Erwin sagte, es sei möglich, daß es eine neue Kunst gebe, die, zwischen der alten und neuen Welt in der Mitte stehend, von dem reinsten Begriffe ausgehe, dachte ich an ihn, ohne ihn nennen zu dürfen, weil mir die Anschauung seiner Originalwerke abgeht." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 517). Cf. ainsi dans *Erwin*, p. 392: "In der Tat, sagt'ich, sind auch beide [Richtungen: die des Unbewußten und die des Bewußten] immer zugleich, wo die wahre Kunst gegenwärtig ist, und indem der Verstand die eine vollendet, umfaßt er allezeit auch die andere. Denn ohne das könnt'er, wie du nun leicht begreifen wirst, niemals zur Ironie, und so auch nicht in den wesentlichen Mittelpunkt der Kunst gelangen. Dieser ist allerdings nur da, wo beide Richtungen sich gegenseitig durchdringen, und schwebt in beider Mitte. Ob nun der Verstand nicht von dieser Mitte aus nach beiden Richtungen gleichmäßig schwingen, und so eine bisher unerhörte Kunst hervorbringen könnte, welche mit Bewußtsein das Unbewußte, und zugleich aus diesem jenes schüfe, das läßt sich fragen."

<sup>11</sup> Cf. lettre de Raumer à Solger du 2 mai 1817: "Meine Verehrung für Michel Angelo hat keineswegs abgenommen [...]. Ihr Wort im Erwin, das auf Michel Angelo deuten sollte, behindert schon ein Mißverständniß; jenes Wort wird bestätigt durch die Werke, die Michel Angelo vorbildlich aus dem Alten Testament aufstellte." (cf. *NS*, vol. 1, p. 547-548).

<sup>12</sup> Cf. *ibid.*, *NS*, vol. 1, p. 547-548.

<sup>13</sup> Cf. dans la lettre de Solger à Raumer du 2 février 1817: "Ihre Begeisterung über den Michel Angelo thut mir wohl und weh. Wohl, indem ich sehe, wie lebendig die Kunst zu Ihnen spricht, und wie das Geheimnis, das ich von jeher in diesem Meister geahndet habe, sich äußert. Als ich am Schlusse des Erwin sagte, es sei möglich, daß es eine Kunst gebe, die, zwischen der alten und neuen Welt in der Mitte stehend, von dem reinsten Begriffe ausgehe, dachte ich an ihn, ohne ihn nennen zu dürfen, weil mir die Anschauung seiner Originalwerke abgeht. Und eben deshalb beneidete ich Sie ein wenig; denn jene Ahndung zur Klarheit zu erheben, wäre mir unendlich wichtig. Schreiben Sie mir nur mehr von ihm [...]." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 517).

dimension de l'art qu'il n'ignorait pas<sup>14</sup>, mais dont l'ampleur et la signification ne l'avaient pas marqué: l'art flamand et l'art allemand, redécouverts à cette même époque par les Allemands avec le retour des rapines napoléoniennes aux collections rhénanes.

### Découverte massive de l'art flamand et de l'art allemand

Il est difficile d'évaluer le nombre de tableaux que Solger a pu voir, lors de son voyage en Rhénanie; la lecture de ses notes de voyage et de ses lettres contribue cependant à penser que leur nombre a dû être très important. Il s'agit des mêmes tableaux que viennent admirer, à la même époque, tous ses compatriotes amis de l'art. Il s'agit pour l'essentiel de collections privées, visitées parfois à la va-vite, comme en témoignent certaines notes prises non pas pendant, mais juste après la visite<sup>15</sup>: la démarche est donc bien différente de celle qu'il avait eue à Dresde, en particulier face à la *Madone Sixtine* de Raphaël<sup>16</sup>; pour autant, elle ne différencie guère de celle de ses contemporains.

Sa découverte de l'art rhénan passe par l'observation de tableaux des Maîtres flamands: Memmling<sup>17</sup>, Van Schorel<sup>18</sup>, Mabuse<sup>19</sup>, Holbein<sup>20</sup>, Lukas von Leyden, ainsi que, plus épisodiquement, Van Dyck<sup>21</sup>, Bosch<sup>22</sup>, Breugel<sup>23</sup>, Rubens<sup>24</sup>, Rem-

---

<sup>14</sup> Cf. *Erwin*, p. 230 et également **2.2.2.2**.

<sup>15</sup> Cf. par exemple lors de la visite de la collection Wallraff à Cologne (cf. annexes).

<sup>16</sup> Cf. **2.2.2**.

<sup>17</sup> Aussi appelé Hemmling; cf. chez les Boisserée, analyse de 2 tableaux; chez Fochem, un tableau, ainsi qu'un second d'origine douteuse ("Soll von van Eÿck oder Memmling sein; von der höchsten Vortreff.[lichkeit]." (cf. annexes).

<sup>18</sup> Cf. chez les Boisserée, analyse d'un tableau (*Marias Tod*); ainsi que chez Fochem ("*Grablegung*, angebl.[ich] von Schorel, u[nd] wirklich im Charakter der sterbenden Maria bei Boisserée"); cf. annexes.

<sup>19</sup> Cf. chez Boisserée: dans l'analyse du tableau de Van Schorel (cf. *supra*), la filiation avec Mabuse est soulignée par Solger; cf. aussi chez Fochem ("Eine Maria von Johannes von Mabuse, der schlechteste Marienkopf, den es geben kann, höchst zart gerundet u[nd] Liebl[ich], sonst von schwächeren, mattern Farben."); cf. annexes.

<sup>20</sup> Cf. chez Boisserée ("Dann sahen wir noch das Porträt eines Staatsmanns von Holbein [...]"), à Linensberg ("Merkwürdig noch ein außerordentl.[ich] schönes weibl.[iches] Porträt [...] von Holbein"), à Prague, à l'exposition permanente ("*2 Altardecken*, die eine mit mehreren Heiligen, die andre mit *Marias Tod*, von Holbein, grau in grau, sehr schön, aus einer Dorfkirche bei Prag."), et à Breslau ("Ein Kopf von *Holbein*"); cf. annexes.

<sup>21</sup> Cf. à Prague, à l'exposition permanente: "*Christus an die Säule gebunden von Van Dyk*, sehr schön." (cf. annexes).

<sup>22</sup> Cf. *ibid.*: "*Befreiung der Erzwäter von Bosch*." (cf. annexes).

<sup>23</sup> Cf. notes prises à Breslau (cf. annexes).

<sup>24</sup> Cf. chez Fochem: "Treffliche *Skizzen* von Rubens, worunter Mariä Verklärung, wie sie groß ausgeführt in Berlin ist." (cf. annexes).

brandt<sup>25</sup>. Parmi les peintres allemands, il note très précisément ses rencontres avec des tableaux de Dürer<sup>26</sup> et de Cranach<sup>27</sup>.

Son interprétation de Van Eyck est plus développée et on peut voir là comment il reprend une interprétation de l'œuvre de Van Eyck à l'époque fréquemment invoquée, pour l'insérer sans sa propre pensée de l'art. L'œuvre de Van Eyck opère une transition entre deux âges de l'art : c'est lui qui marque le passage vers l'âge moderne de l'art, puisque c'est lui qui marque la fin de la période du fond doré (*Goldgrund*) et du type (*Typus*)<sup>28</sup>. Il occupe ainsi chez Solger une fonction de passage (*Übergang*)<sup>29</sup> essentielle.

### **Interprétation des beaux-arts par rapport à la question de l'identité culturelle**

Sans doute la fréquentation par Solger des revues savantes, et notamment de la revue *Europa*, a-t-elle ici contribué à lui faire prendre conscience de ces catégories esthétiques – mais tout ceci<sup>30</sup> lui a également permis d'intégrer à sa pensée de

---

<sup>25</sup> Cf. chez Fochem également : “Auch schöne Rembrandts u[nd] aus seiner Schule.” (cf. annexes).

<sup>26</sup> Cf. dans sa lettre à Raumer du 2 novembre 1816 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 459) ; puis dans le journal d'art du voyage en Rhénanie : à Mersebourg, à Mayence, chez Fochem (où il est notamment évoqué comme point de référence par rapport à Van Eyck et Memmling : “Merkwürdig im Vergleich mit denen von Dürer.”), dans la collection Wallraff (notamment le fameux *Ein Trommler und ein Pfeifer*) à Linensberg, enfin à Prague (où l'authenticité est mise en question : “vielleicht nach Dürer”) ; cf. annexes.

<sup>27</sup> Cf. les toutes premières notes du journal d'art, à Wittenberg et à Mersebourg (resp. : “Luther, Melanchthon, Friedrich d. Weise von Lukas Kranach. Luther viel geistreicher u[nd] bedeutender, u[nd] lange nicht so plump als sonst.” ; “Kreuzigung von *Kranach*, satirisch, geschickter als vieles andre [...]”), puis à Weimar, à Erfurt, chez Wallraff, à Prague (collection permanente), et à Breslau ; cf. annexes.

<sup>28</sup> Cf. chez Boisserée : “Mit *von Eyck* hört der Goldgrund u[nd] der Typus auf.” ; ainsi que chez Fochem : “Etwas Eigenthümliches bei ihm [i. e. Memmling] u[nd] von Eÿck ist die ganz natürl[iche], an keinen Typus gebunden, u[nd] doch höchst kunstreiche Gruppierung.” ; et chez Wallraff, à propos d'une *Annonciation* non datée : “Ohne Goldgrund u[nd] die Falten vielfach u[nd] ruhig, so daß ich nicht weiß, ob vor oder nach Eÿk.” (cf. annexes).

<sup>29</sup> Cf. **1.1.2.5.**

<sup>30</sup> Cf. notamment dans la postface aux *Gemälde Alter Meister* de Fr. Schlegel, p. 219 : “Keiner der romantischen Schriftsteller hat auf die junge deutsche Kunst stärker und dauernder eingewirkt als er [i. e. Fr. Schlegel], und was er in der 'Europa' forderte: die Befreiung der Malerei aus den Fesseln der Plastik, das Entstehen einer von christlichem Geist erfüllten Malerschule, in der die Tradition der älteren italienischen und deutschen Meister wiederaufgenommen wurde, die Rettung der altdeutschen Kunstdenkmale und ihre Aufstellung unter dem Schutz eines deutschen Fürsten – all das hat sich in den zwei Jahrzehnten nach dem Erscheinen der 'Europa' erfüllt.”

l'art une représentation de l'art *allemand*, auquel il rattache une histoire<sup>31</sup> et une géographie, qu'il rassemblera finalement sous le concept de ce qui est "allemand"<sup>32</sup>. Grâce notamment à la mise en évidence d'une histoire au sein de l'art allemand lui-même, il parvient à définir un âge "classique" qui ne serait pas contradictoire avec un art "allemand" *a priori* moderne<sup>33</sup>.

La définition de l'art allemand proposée par Solger s'appuie sur les convictions qui président depuis toujours à son appréhension de l'art : sans dénier aux œuvres antiques des qualités certaines, notamment esthétiques, Solger – comme Raumer d'ailleurs<sup>34</sup> – préfère l'art chrétien<sup>35</sup>, autant par goût personnel<sup>36</sup> que par choix philosophique.

Les notes prises par Solger sur l'architecture des différentes régions qu'il a eu l'occasion de traverser témoignent dans le même sens et, à cet égard, le voyage de 1816 n'est pas sans rappeler son séjour à Strasbourg de juin 1802, puisque dans un cas comme dans l'autre, il s'intéresse principalement aux monuments religieux, aux églises sous toutes leurs formes, là<sup>37</sup>, comme un peu partout sur la route de Heidelberg<sup>38</sup>.

---

<sup>31</sup> Il l'expose dans le détail notamment dans sa lettre à Raumer du 2 novembre 1816, qu'il conclut : "Da haben Sie ein ganzes Stück Kunstgeschichte, ein kurzes résumé aus dem, was ich auf meiner Reise fühlte und dachte." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 458–460).

<sup>32</sup> Ce qu'il appelle aussi "l'époque allemande" (*die deutsche Zeit* ou *die deutschen Zeiten*) : cf. dans les premières lignes du journal d'art de Prague : "In der Architektur ist wenig recht eigenthümliches ; denn die meisten großen Gebäude rühren aus den deutschen Zeiten her." ; cf. aussi à Breslau (cf. annexes).

<sup>33</sup> Cf. par exemple chez Fochem, à propos d'un *Saint Sébastien* : "Er ist unglaublich schön : Gewiß später als die Eÿksche Schule, man möchte sagen raffinirter, u[nd] nicht so innig ; aber in der Ausführung der Gestalt klassisch, u[nd] doch gewiß deutsch." (cf. annexes).

<sup>34</sup> Par exemple, chez Michel Ange ; cf. lettre de Raumer à Solger du 14 février 1817 : "So besiegt Michel Angelos Moses jeden Herkules, sein Christus jeden Apollo, vielleicht nicht für den im Alterthum besungenen Bildhauer, wohl aber für den, dessen Natur und Amt es ist, neben der Form der Zeit auch die Idee der neuen Zeit, ja der noch verborgenen Zukunft zu sehen oder doch zu ahnden." (cf. *NS*, vol. 1, p. 525).

<sup>35</sup> Cf. par exemple dans la description de deux tableaux de Dürer qui se trouvent chez Wallraff à Cologne (cf. annexes).

<sup>36</sup> Cf. dans la lettre à Raumer du 6 décembre 1818 : "Nun habe ich noch einen Auftrag für Sie an Büsching, u[nd] bitte ihn bald zu besorgen. Wenn die von mir bei ihm bestellten Kupferstiche noch vor Weihnachten zu mir gelangen können, so bitten Sie ihn, sie mir dazu noch zukommen zu lassen. Wo nicht, so möchte er mir, das, was er davon vorräthig hat, ungesäumt schicken, und auch noch einiges nach Ihrer Wahl dazu. Ich bitte dabei vorzüglich darauf zu sehn, daß nicht zu viel Madonnen darunter seien, deren ich schon viele habe [...]" (cf. annexes).

<sup>37</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 30 juin 1802 (cf. annexes).

<sup>38</sup> Ainsi à Paderborn (et ce, de manière fort surprenante, dès le journal de voyage :

Par ailleurs, l'ensemble des analyses de Solger tend vers la valorisation d'un canon classique qui se définit par opposition à d'autres tendances. Solger s'exprime de manière assez ambiguë, à tout le moins peu enthousiaste, à l'égard de compositions baroques<sup>39</sup>. Mais surtout, le classique mis en avant par Solger s'oppose à une "modernité"<sup>40</sup> dont sa querelle avec Hagen de septembre 1819 permet de saisir les enjeux et les ambiguïtés.

### La querelle avec Hagen

C'est lors du voyage en Italie de Raumer et Hagen que les différences de vue des deux amis dans le domaine esthétique se font jour de manière éclatante, dévoilant du même coup un débat de fond dans lequel Raumer et Solger se désolidarisent de leur ami Hagen. Prenons d'abord l'exemple de leur débat sur l'art italien, qui permettra de mesurer ensuite la portée générale de leur dissension.

Durant ce voyage en Italie de 1817–1818, Raumer se laisse conquérir par la passion de Hagen pour Michel-Ange<sup>41</sup> mais, contre Hagen, il persiste dans son admiration des Madones du Corrège<sup>42</sup>.

Répondant indirectement à l'accusation dévoilée par Raumer durant le voyage en Italie, Solger, dans sa longue lettre à Hagen de septembre 1819, revient sur les *Lettres* publiées par celui-ci à son retour d'une part<sup>43</sup>, et sur l'un de ses ouvrages sur le *Chant des Nibelungen* de l'autre<sup>44</sup>. Dans l'un comme dans l'autre texte, Solger reproche à

---

"In Paderborn ein uralter, seltsamer Dom, in dessen Thurm viele kleine Säulen in den Fensterhöhlen, die in abnehmenenden Reihen pyramidalisch über einander stehn."); puis, dans le journal d'art, à Naumburg (*Dom*), à Mayence (*Dom*), à Coblenche (*Kastorkirche*), à Bonn (*Münster*), à Linensberg (*Jesuitenkirche, Apostelkirche*); ainsi que, plus tard, à Prague (*Dom*); cf. annexes.

<sup>39</sup> Cf. à Linensberg: "Es nähert sich dem Dombilde, Stoffe u[nd] dgl. sehr sorgfältig, die Zeichnung der untergeordneten Gesichter öfters übertrieben, aber doch selten so barock wie bei Albr.[echt] Dürer."; chez Wallraff: "Ein Trommler u[nd] ein Pfeifer von Albr.[echt] Dürer, mit seiner barocken Art." (cf. annexes).

<sup>40</sup> Cf. à Linensberg: "Alles leicht u[nd] rund nach moderner Art, aber sehr geschickt."; à Prague: "Nicht schlecht gezeichnet, aber im Kolorit u[nd] dgl. modern [...]" (cf. annexes).

<sup>41</sup> Cf. lettre de Raumer à Solger du 4 décembre 1816: "ich verlor den Muth, gleich meinen Reisegefährten weiter zu kritisiren." (cf. *NS*, vol. 1, p. 477–478).

<sup>42</sup> Cf. lettre de Raumer à Solger du 4 décembre 1816: "Gegen die Mad. di S. Geronimo und andere Ölgemälde bin ich keineswegs so kalt und verachtend gestimmt wie Hagen, sondern bewundere die Beleuchtung, das Heraustreten und Zurücktreten, das vollkommene Malen, die große Anmuth." (cf. *NS*, vol. 1, p. 474).

<sup>43</sup> Cf. Fr. H. von der Hagen, *Briefe in die Heimat aus Deutschland, der Schweiz und Italien*, paru en 1818.

<sup>44</sup> Cf. Fr. H. von der Hagen, *Die Nibelungen, ihre Bedeutung für die Gegenwart und für immer. Gegen Herrn K. F. Schubarth*, paru en 1819. Nous ne reviendrons pas ici sur les enjeux strictement mythologiques de ce texte (sur ce point, cf. Schulz, 1989, vol. 7/2, pp. 261, 264–266 et 269).

Hagen (outre son défaut de méthode scientifique et son manque de sérieux), de s'être laissé attirer par une mode qu'il juge indigne d'être exposée par un représentant du corps universitaire dans un ouvrage publié. Les reproches de Solger concernant la conception de l'art italien mise en avant par Hagen, et sa vision plus générale du rapport entre art et religion se rejoignent ici :

Mais ce qui m'a vraiment beaucoup frappé, ainsi que tous ceux qui ont lu ton livre<sup>45</sup>, ce sont les nombreux jugements esthétiques qui s'y trouvent, en particulier sur les peintres italiens, mais cela concerne en fait tous les points de vue sur l'art. Dans ce domaine, mon ami, mon cher ami, tu t'es laissé guider par les préjugés les plus modernes dans toute leur faiblesse, et tu en as perdu le fondement solide et intérieur de tout jugement. C'est devenu un plaisir régnant de nos jours, que de dénigrer tant de belles et de grandes choses relevant de l'art et de l'histoire, ou bien de les outrager, parce que, pour un instant peut-être, elles ne sont pas en accord avec l'humeur politisante ou bigote du moment, comme c'est le cas aujourd'hui.

Mais comment pouvez-vous, par exemple, vous passionner pour la Grèce antique, alors que vous ne comprenez rien au Corrège! Crois-tu vraiment qu'un tel peintre aurait pu faire l'édification de tant de gens dont les sentiments étaient profonds et l'esprit riche, s'il avait représenté les grimaces que tu entends lui attribuer? [...] Mais ton petit livre sur les Nibelungen m'a encore plus troublé. [...] Je laisse à chacun sa foi. Lorsque des gens comme Kanne ou Schubert ne sont pas capables de se représenter le christianisme autrement que de cette manière malade ou ludique, admettons, cela est peut-être fort bien pour eux, et dans le cas où cela ne leur sert pas à se mentir sur eux-mêmes, cela fera leur bénédiction. [...] Mais] répandre une opinion aussi faible par des publications, cela a toutes les raisons de porter préjudice; car les hommes ne sont que trop habitués à considérer leur faiblesse comme leur force, et à faire parade de leur vacuité, si bien qu'on en arrive au point où cette authentique faiblesse de la foi vaut pour force de la foi, et le vide de l'âme, qui nous angoisse, et en angoisse d'autres, devient de la plénitude; et voilà comment cette vacuité ne cesse de se répandre, jusqu'à fabriquer les figures de fantômes les plus horribles qui soit. Je ne m'attendais pas, de ta part à toi, à ce que tu participes de cette mode bigote; cela dit, la chose n'aurait pas d'importance si tu la prenais à la légère comme c'est le cas pour beaucoup, et si, précisément chez Kanne, cette opinion n'avait pas fait union avec une pseudo-science creuse – je serais même tenté de dire, avec un mensonge scientifique, auquel tu sembles t'abandonner avec beaucoup trop de docilité.<sup>46</sup>

---

<sup>45</sup> Cf. *supra*, *Briefe in die Heimat aus Deutschland, der Schweiz und Italien*.

<sup>46</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du 11 septembre 1819: "Aber was mir und sonst allen, die das Buch gelesen haben, sehr aufgefallen ist, das sind die vielen Kunsturtheile darin, besonders über die italienischen Maler, ja eigentlich fast alle Ansichten über die Kunst. Du hast Dich darin, liebster Freund, ganz von den modernsten, schwachen Vorurtheilen leiten lassen, und darüber wirklich den innern Grund und Boden für diese Beurtheilung verloren. Es ist leider herrschende Lust geworden, so viel Schönes und Großes der Kunst und Geschichte herabzusetzen, oder gar zu schmähen, weil es für einen Augenblick vielleicht

Ce qui se joue avec l'interprétation de l'art italien, comme avec la publication de thèses religieuses (et avec l'interprétation des *Nibelungen*, sur laquelle Solger revient dans la suite de sa lettre)<sup>47</sup>, c'est, au delà d'une représentation de la démarche scientifique que Solger défend depuis toujours<sup>48</sup>, la question de la définition d'une identité culturelle, qui passe pour lui par la reconnaissance d'un héritage religieux (chrétien) et d'un héritage artistique qui fait la part de l'antique et du moderne. Sa virulence dans sa lettre à Hagen suggère nettement la portée identitaire du nationalisme culturel prôné par Solger dans ses notes et lettres sur les beaux-arts des années 1816–1819, à la croisée entre sentiment culturel européen et patriotisme prussien.

Ainsi, il définit l'art allemand à la fois par rapport à l'art italien<sup>49</sup> et en soi,

---

mit der neuesten politisirenden oder frömmelnden Laune collidirt./ Auf welche Art mögt z.B. Ihr Leute für das Griechenthum schwärmen, deren Correggio so völlig unverständlich ist! Glaubst Du denn wirklich, daß ein solcher Maler die Erbauung so vieler tieffühlenden und geistreichen Menchen hätte ausmachen können, wenn er solche Fratzen gemacht hätte, wie Du ihm unterschieben willst? [...] Aber noch mehr, ich kann wohl sagen, betrübt, hat mich Dein Büchlein über die Nibelungen. [...] Seinen Glauben will ich einem jeden lassen. Kann sich z.B. jemand wie Kanne und Schubert, das Christenthum nicht anders zubereiten, als auf diese kränkliche Art und Weise, gut, so mag es wohl für ihn gut sein, und falls er sich damit nicht selbst etwas vorlügt, so wird es ihm auch so zum Segen gereichen. [...] Aber] die Verbreitung einer solchen schwachen Meinung durch Schriften ist gewiß auch höchst nachtheilig; denn die Menschen sind nur allzu gewohnt, ihre Schwäche für ihre Stärke anzusehn und mit ihrer Leerheit zu prunken, und so kommt es zuletzt dahin, daß diese wahre Glaubensschwäche für Kraft des Glaubens gilt, und die sich und andere ängstende Leere des Gemüths für Fülle, und so verbreitet sich denn diese Leere immer mehr, und wird zuletzt die abscheulichsten Spuckgestalten aushecken. Von Dir hätte ich kaum gedacht, daß Du diese frömmelnde Mode mitmachen würdest, indessen möchte das auch sein, wenn Du sie nur leicht nähmest, wie so manche andere, und wenn nicht gerade in Kanne diese Meinung den unglücklichen Bund mit einer aushöhlenden Scheinwissenschaft, ja ich möchte sagen mit einer wissenschaftlichen Lüge geschlossen hätte, der Du Dich allzu willig hinzugeben scheinst." (cf. annexes, et *NS*, vol. 1, p. 743–745).

<sup>47</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du 11 septembre 1819 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 745–749). Sur ce point, cf. aussi Henckmann, 1983, p. 208–215.

<sup>48</sup> Et que nous avons évoquée dès **1.1.1.3.**

<sup>49</sup> Cf. chez Boisserée ("Schorel, soll schon mehr den Italiänern gefolgt sein." ; "Dann sahen wir noch das Porträt eines Staatsmans von *Holbein*, von außerordentl.[icher] Vollendung im *Colorit*, erinnernd an Jul.[io] Romano."), chez Fochem ("Mehreres von unbekanntem Meistern, worunter ein heil.[iger] *Sebastian*. An der Hauptfigur ist eine Anatomie u[nd] plastische Behandlung des Nackten zu bewundern, als wäre es Michel Angelo"); jusqu'à l'inversion dans les termes de la comparaison, à Mayence ("Mutter Gottes mit dem Kinde von *Mantegna*. Fast den schönsten, den ich gesehn, nähert sich dem Kranachschen." – on retrouve ici la principale caractéristique attribuée par Solger à l'art allemand, la sécheresse : "Trocken, u[nd] in der Maria noch wenig Ideal, aber die Formen sehr schön gerundet"); cf. annexes. Cf. aussi dans la lettre à Raumer du 2 novembre 1816 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 458–462).

comme étant art *allemand*, avec son histoire propre<sup>50</sup>. L'affirmation d'une culture plastique allemande déborde du strict domaine des beaux-arts, puisque l'enjeu n'en est pas tant la mise à jour de critères esthétiques permettant de différencier les artistes italiens des artistes allemands, mais bien l'affirmation d'une autonomie de l'art allemand en tant qu'héritage culturel dans lequel se joue une identité nationale.<sup>51</sup> C'est également en ces termes que se pose la question de la place de l'art dramatique dans la pensée de Solger entre 1816 et 1819.

### 2.3.1.2. Réévaluation du dramatique

L'art dramatique fait partie du paysage littéraire allemand du début du XIX<sup>ème</sup> siècle, à la fois du fait de la quantité et du fait de la qualité des productions<sup>52</sup>. Fidèle en cela aux habitudes de son siècle, Solger, va au théâtre et s'intéresse à l'art dramatique. mais sa réflexion sur ce sujet va plus loin que celle de la plupart de ses contemporains amateurs de théâtre. Dès sa traduction de Sophocle, il met en avant la portée du drame<sup>53</sup>, et il s'interroge tout au long des années suivantes sur les techniques propres au drame (reprenant par là des débats d'époque, sur le rôle du chœur par exemple) d'une part, et de l'autre, sur le statut de la vie et de sa représentation dans le drame<sup>54</sup>.

Par la suite, c'est-à-dire à partir de 1810 environ, l'intérêt porté par Solger à ce sujet intervient à plusieurs niveaux dans ses expériences et ses réflexions. Outre l'interprétation philosophique qu'il en donne, dans *Erwin* par exemple<sup>55</sup>, la question du drame est toujours au centre de ses préoccupations philologiques telles qu'on les

---

<sup>50</sup> Telle que Solger la construit durant son voyage en Rhénanie et l'expose dans sa lettre à Raumer du 2 novembre 1816 (cf. *supra*), et dont on retrouve effectivement des traces dans les notes qu'il prend devant les tableaux, notamment à Breslau, dans le tout premier paragraphe du manuscrit (cf. annexes).

<sup>51</sup> Nous interprétons également en ce sens le vif intérêt exprimé par Solger à de multiples reprises pour la constitution d'un musée à Berlin et pour le choix des pièces qui devaient y figurer ; sur ce point, cf. notamment ses lettres à Raumer de début janvier 1816 (cf. annexes), à Abeken du 19 mai 1816 (cf. annexes) et à sa femme du 21 septembre 1818 (cf. *NS*, vol. 1, p. 673).

<sup>52</sup> Sur ce point, cf. Schulz, 1989, vol. 7/2, p. 564 : "Nun sind Zeitgenossen aus polemischem oder pädagogischem Anlaß oft kritischer, als es die Wirklichkeit verdient. Diese Wirklichkeit würde verzerrt, wollte man die Klagelieder für bare Münze nehmen. Die literarischen Leistungen Lessings, Goethes, Schillers oder des Shakespeare-Übersetzers August Wilhelm Schlegel waren ebensowenig spurlos an der deutsche Literatur vorübergegangen wie die Gedanken und die Arbeit Lessings, Schillers, Goethes oder Tiecks zur Hebung und Förderung der Schauspielkunst."

<sup>53</sup> Cf. **1.1.1.**

<sup>54</sup> Sur ce point, cf. **1.1.1.3.**

<sup>55</sup> Cf. *Erwin*, p. 253–257.

trouve notamment dans ses échanges avec Abeken<sup>56</sup>. Par ailleurs, sa fréquentation des théâtres<sup>57</sup> lui procure une connaissance approfondie des problèmes propres à la mise en scène, ainsi que des nouveautés de la scène allemande<sup>58</sup>. Cet intérêt n'est sans doute pas pour rien dans le rapprochement entre Solger et Tieck autour de 1812–1814, et le drame, sous tous ces aspects, devient un élément clef de leurs échanges.

En cela, nous ne voulons pas seulement dire qu'il s'agit d'un élément récurrent et quantitativement massif dans leur correspondance, mais bien davantage que cet objet se trouve investi, intellectuellement, par chacun des deux amis séparément, et que se construit alors dans leurs échanges un objet commun qui leur est tout à fait propre. Pour Solger, le discours sur le drame ne permet pas seulement de mettre en lumière les enjeux d'une méthode philologique sérieuse telle qu'il la conçoit, mais aussi de revenir de manière transversale sur l'ensemble des aspects qu'il recèle, depuis les fondements philosophiques jusqu'aux questions de mise en scène. C'est son travail sur les cours d'August Wilhelm Schlegel qui lui permettra alors de donner forme à l'ensemble de ces réflexions<sup>59</sup>. Les échanges de Solger et Tieck sur le thème du

---

<sup>56</sup> On retrouve notamment dans la lettre de Abeken à Solger du 16 juin 1816 la même intimité intellectuelle que dans sa lettre du 9 février 1809 et dans la réponse de Solger du mois d'avril 1809, et ce précisément par le travail commun sur un drame antique (cf. annexes : “Diesen Winter habe ich besonder viel Aeschylus gelesen, und in diesem Augenblick erfreuen und erfüllen mich noch die Supplices. . .”).

<sup>57</sup> Sur ce point, cf. **2.1.1.2.** et **2.1.1.3.** pour la période de jeunesse, ainsi que *NS*, vol. 1, pp. 661, 662, 664, 667–668 pour la période suivante, et notamment pendant le voyage à Karlsbad de l'automne 1818.

<sup>58</sup> Cf. par exemple dans sa lettre à Raumer du 22 octobre 1818 : “Beiläufig: verschaffen Sie sich doch den *Schicksalstrumpf*, eine nicht schlechtgelungene Parodie der neuesten Tragödien, über die Sie gewiß herzlich lachen werden.” (cf. annexes).

<sup>59</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 12 mai 1819 : “Mit der Recension über Schlegels Vorlesungen über dramatische Litteratur bin ich bald fertig. Fast möchte ich diese abschicken, ehe ich sie Ihnen zu lesen gegeben, wenn Sie nicht etwa sehr früh kommen, weil ich wünschte, Collin recht bald einen Beitrag zu geben, damit er nun sieht, daß es mir Ernst ist. Freilich bespräche ich mich gern mit Ihnen darüber. Ich habe alles, was daran irgend zu loben ist, und dessen ist genug, recht mit Nachdruck gelobt, und hoffe auch darin nicht zu viel gethan zu haben. Was aber die Grundideen betrifft, so habe ich ihm beinah in allem widersprechen müssen, und habe meinen Widerspruch überall mit Gründen belegt, auch meine eignen Gedanken oft im Gegensatz gegen die seinigen entwickelt, so daß die ziemlich lang gewordene Arbeit zugleich als eine eigne Abhandlung gelten kann, was mir dem Zwecke der [Wiener] Jahrbücher angemessen, und immer fruchtbarer scheint als eine gewöhnliche Recension. Ich habe die allgemeinen Begriffe des Dramatischen, des Tragischen und Komischen u. s. w. noch einmal entwickelt, und besonders vieles über die dramatische Composition gesagt, worüber Schlegel wirklich bei den Auszügen, die er aus den Werken der Dichter giebt, unbegreiflich seicht hinweggegangen ist.” (cf. Matenko, 1933, p. 545–546 et *NS*, vol. 1, p. 727–728).

théâtre, et plus particulièrement sur les rapports entre théâtre étranger et théâtre allemand, ont ainsi pour vocation de définir une poétique qui leur est propre :

Je suis bien content que vous ayez l'intention de préparer un panorama de la littérature dramatique récente pour notre journal. Il faudra que vous preniez en compte l'influence du drame espagnol, et d'autres pays. Ce sera pour moi un véritable plaisir que de conférer avec vous sur ce thème. Je crois qu'à nous deux, nous comprenons le mieux la poétique plus élevée.<sup>60</sup>

La définition et l'évaluation des enjeux du drame passe effectivement, dans les échanges entre les deux amis, par un travail sur la dramaturgie étrangère, en particulier espagnole (Calderon) et anglaise (Shakespeare), qui leur permet de donner un statut particulier à la poésie dramatique de Tieck.

### Calderon et Shakespeare

Tieck et Solger avaient une connaissance philologique très exacte des pièces de Calderon comme de celles de Shakespeare : en témoignent les nombreuses allusions à ces deux dramaturges, mais surtout les pièces, parfois peu connues à l'époque, dont il débattent<sup>61</sup>, ainsi que, dans le cas de Shakespeare, les travaux de Tieck pour son mythique *Livre sur Shakespeare* (*Buch über Shakespeare*), ouvrage d'histoire littéraire sur le dramaturge anglais<sup>62</sup>, qui ne sera publié qu'à titre posthume sous la forme d'un recueil de textes inachevé<sup>63</sup>. Les thèmes du théâtre de Calderon et de celui de Shakespeare font ainsi partie des spécificités des échanges entre Tieck et Solger, notamment par opposition à la philologie telle que Voß, lui aussi ami de Solger et avec qui, on l'a vu, il évoquait également ce sujet, pouvait la pratiquer<sup>64</sup>.

Sans revenir sur la pertinence des jugements de Solger et Tieck sur Calderon et Shakespeare, nous voudrions souligner ici comment, dans leurs échanges, et dans

---

<sup>60</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du premier janvier 1819: "Es freut mich sehr, daß Sie den Vorsatz haben, die Übersicht der neuesten dramatischen Literatur [...] für unser Journal auszuarbeiten. Sie werden dabei auch auf die Einwirkung des Spanischen und anderer fremden Dramas [so] Rücksicht nehmen müssen. Mir wird es ein rechter Genuß seyn, wenn wir darüber conferiren werden. Die höhere Poetik, glaube ich, verstehn wir beide doch wohl am besten." (cf. Matenko, 1933, p. 510–511, et *NS*, vol. 1, p. 706).

<sup>61</sup> Il est ainsi question à part *Hamlet*, *Jules César*, *Le Roi Lear*, *Les Peines d'amour perdues*, *Macbeth* (resp. Matenko, 1933, pp. 169, 234 et 522; 476; 169; 169 et 260; 570), des différentes variantes du *Roi Jean* (cf. Matenko, 1933, p. 86, 90, 169, 382) ou de *Vénus et Adonis* (cf. Matenko, 1933, p. 381), par exemple.

<sup>62</sup> Cf. par exemple la lettre de Tieck du 31 mars 1815 sur ce sujet (cf. Matenko, 1933, p. 168–169).

<sup>63</sup> Cf. L. Tieck, *Das Buch über Shakespeare*, hrsg von H. Lüdeke, Halle, 1920.

<sup>64</sup> Cf. par exemple la lettre de Solger à Tieck du 28 juillet 1816: "Voß übersetzt weiter am Shakespeare und ist jetzt beschäftigt mit Love's labours lost. Hier erwarte ich am wenigsten von ihm." (cf. Matenko, 1933, p. 260).

leurs édifices esthétiques respectifs<sup>65</sup>, ils s'emparent de ces deux auteurs, qui jouent un rôle moteur dans l'élaboration d'une pensée esthétique commune. En ce sens, il nous semble particulièrement intéressant de retracer les analyses de Solger et Tieck sur la réception de Calderon<sup>66</sup> et Shakespeare en Allemagne.

C'est Tieck qui, le premier, avance l'hypothèse selon laquelle les Allemands n'estiment pas à leur juste valeur les dramaturges espagnol et anglais parce qu'ils ne les ont pas assez étudiés. Il constate le manque de compréhension auquel leurs œuvres se heurtent :

... j'aimerais tant étudier et discuter avec vous, avec vous plus qu'avec quiconque, de Shakespeare, vous qui êtes le plus impartial de tous, et pourtant assez au fait pour trouver tout de suite *le* passage, et trouver de l'intérêt dans des détails<sup>67</sup> ; il n'y a en Allemagne aucune étude, mais vraiment aucune, du

---

<sup>65</sup> Dans leurs analyses, Solger et Tieck appliquent à Calderon et Shakespeare certaines des catégories esthétiques élaborées dans *Erwin*. C'est d'abord à partir de l'allégorie que travaillent Tieck et Solger pour analyser Calderon (cf. lettre de Tieck à Solger du 10 novembre 1818; cf. Matenko, 1933, p. 476), mais c'est finalement celle de mystique, moment correspondant à l'art allégorique, dans l'interprétation religieuse de l'art par Solger, qui l'emporte et devient l'élément essentiel dans la définition du théâtre de Calderon et dans celui de Shakespeare (cf. lettre de Tieck à Solger du 10 novembre 1818: "Ich möchte aber sagen, daß das, was ich jetzt Mystizismus nennen muß, nur das war, was ich immer im Shaksp. und in der Kunst suchte [...]."; cf. Matenko, 1933, p. 477, ainsi que la lettre de Tieck à Solger du 17 décembre 1818: "Jetzt, wenn Sie hier wären, würden Sie wohl etwas weitläufig mit mir über die Mystik der Dichter sprechen, woran ich Tag und Nacht denke, weil mein eigentliches Streben seit meiner Jugend mir jetzt erst klar geworden ist und warum ich Shaksp. anbetete."; cf. Matenko, 1933, p. 493). Avec ce travail, et grâce à l'intervention de Tieck (cf. lettre de Tieck à Solger du 10 novembre 1818: "Sehr habe ich mir selbst unser nur kurtzes Gespräch über Mysticismus weiter versponnen, und glaube Sie nun mehr zu verstehn[...]"; cf. Matenko, 1933, p. 476), Solger approfondit les relations entre allégorique et mystique, qu'il n'avait pas vraiment exploitées dans *Erwin* mais que, dans ses cours d'esthétique de 1819, il présente avec précision (cf. *Vorlesungen*, p. 138–139 par exemple). On retrouve là des éléments de la lettre de Solger à Tieck du premier janvier 1819: "Wo ich die Allegorie der Mystik noch entgegengesetzte, das ist da, wo sie anfängt, sich von dem Mittelpunkte zu lösen, und einseitig auflösend zu werden.; wo sie also zwar noch im vollen Sinne Poesie ist, aber sich schon ganz nach dem Umfange hinbewegt, und damit eine mögliche Trennung ihrer wahren Bestandtheile vorbereitet. [...] Calderon ist auch in dieser auflösenden Allegorie begriffen, und eben deswegen wird er eben so sehr Manierist."; cf. Matenko, 1933, p. 510.

<sup>66</sup> Concernant le travail de Tieck sur la littérature espagnole, et plus spécifiquement Cervantes et Calderon, cf. Hölter, 1989, p. 190–194; sur le rôle de Solger dans l'évolution de cette analyse, cf. *ibid.*, p. 271: "Selbst das noch 1815 starke Engagement für Calderon sinkt zwar durch Solgers Einfluß und zugunsten Lopes bekanntermaßen etwas, doch ist Tiecks Bild des Spaniers [...] dauerhaft positiv."

<sup>67</sup> Sur les limites du travail de "détails" effectué par Tieck sur l'œuvre de Shakespeare, cf. Hölter, 1989, p. 60: "Methodisch fatal ist für Tieck vor allem Schlegels Abbruch seines Übersetzungsprojektes und der Verlust des intensiven Kontakts, so daß ihm gerade

poète, même chez les Schlegel [...], nous autres Allemands sommes depuis Wieland plongés dans une admiration indolente et confortable de cet auteur, les fausses imitations sont encore ce que nous ayons produit de mieux sur lui et grâce à lui.<sup>68</sup>

Solger va dans le même sens, puisqu'il a l'occasion d'être confronté, sur scène, à des contre-sens qu'il estime tout à fait comparables<sup>69</sup>. L'écart qui se dessine ici, c'est, à tous les niveaux (philologie, mise en scène, histoire littéraire, représentation de la poésie), celui qui sépare le théâtre allemand tel que l'observent Tieck et Solger chez leurs contemporains<sup>70</sup> et la conception de l'art qu'ils trouvent chez Shakespeare et Calderon. Tieck ne mâche pas ses mots :

Ces quintessences de Goethe, de Shakespeare, du Moyen Age et des Grecs ultra-grecs, tels qu'on les ingurgite à toute heure du jour sans appétit et sans faim, l'estomac faiblard, surchargé, plutôt que de les savourer, promettent des vapeurs déplorables, et des flatulences hypocondriaques de toute sorte – et il est à souhaiter que cette pauvreté d'esprit finira par s'échouer dans un désespoir ifflandien, et faire faillite de la façon la plus pathétique.<sup>71</sup>

---

im Stadium des Sammelns (ca. zwischen 1801 und 1819) ein ebenbürtiger Kritiker fehlt. Weder Solger noch Raumer, denen er z. B. seine detaillierten werkchronologischen Theorien vorstellt, auch nicht der junge J. Grimm, sind in der Lage, die Thesen zu korrigieren oder, was wichtiger gewesen wäre (denn die Anerkennung der Shakespeare-Apokryphen war zu Tiecks Zeit eine auch merkantil begründete generelle Tendenz), sein Selbstvertrauen einzuschränken.”

<sup>68</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 22 octobre 1817: “... gern studirte und spräche ich mit Ihnen, mit Ihnen am liebsten von allen Menschen den Shak., da Sie der unbefangenste sind, und doch auch unterrichtet genug, um bald die Stelle allenthalben zu finden, und Kleinigkeiten interessant zu finden; es giebt in Deutschland kein Studium, wahrlich kein ächtes, des Dichters, auch bei Schlegeln nicht [...], wir Deutsche sind seit Wieland in recht saumseliger und bequemer Bewundrung, die falschen Nachahmungen sind doch noch das Beste, was wir über ihn und durch ihn hervorgebracht haben.” (cf. Matenko, 1933, p. 382).

<sup>69</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 11 mai 1816: “Wir haben nun die Wolfs aus Weimar hier [il s'agit du célèbre couple d'acteurs]. Sie hat mir als Iphigenie ausnehmend gefallen, wiewohl auch wieder weit mehr durch Schule als Genie, und bei unangenehmem Organ. Es ist gut, daß Sie an Shakespeares Todestage nicht hier waren. Wolf spielte zwar den Hamlet recht gut, aber vorher ging eine ganz miserable Rede in Versen von Franz Hor, und von Md. Schröckh stückweise vorgeschnitten; und am Schluß präsentirte sich Shakespeare in einer Wolke, von beiden dramatischen Musen gekränzt, wie von Kraftmehl. Ueberhaupt wird das Theater jetzt entsetzlich von unseren Halbpoeten heimgesucht.” (cf. Matenko, 1933, p. 233–234).

<sup>70</sup> Soulignons l'ironie avec laquelle Tieck introduit ce thème sous une forme détournée dans le *Chat Botté*, Acte 1 scène 1, dans la bouche de Leutner: “Um Gottes Willen! hat man schon eine solche Exposition gesehn! Man sehe doch, wie tief die dramatische Kunst gesunken ist!”

<sup>71</sup> Cf. la lettre de Tieck à Solger du 6 janvier 1815: “Diese Quintessenzen aus Göthe, Shakespear, dem Mittel-Alter und den übergriechischen Griechen, die so ohne Appetit und Hunger, bei schwächlichem, überladnem Magen, in allen Tageszeiten geschlungen aber nicht

La critique adressée par Tieck au public allemand touche également les théâtres eux-mêmes :

Si seulement je pouvais parvenir à rendre tout à fait populaire la disposition de la scène sans laquelle, à mon sens, rien de grand ne peut paraître vivant. Je ne vois que des impossibilités. Vous souriez peut-être en me voyant rejeter la faute, en Angleterre, sur la disparition des planches comme si c'était de là que venait le manque de poètes et de sens, en voyant que je vais jusqu'à croire que ce manque procède en grande partie de ce que nous avons perdu le théâtre et de ce qu'il nous a, en Allemagne, empêché de produire de véritables œuvres. Nous en sommes réduits au castelet que vous savez – et mon imagination est incapable de se le figurer, se représente toujours une disposition plus complète, plus grande ; je ne peux travailler que pour un théâtre ouvert, et pour de vrais acteurs – et dire que je vois mes expériences emprisonnées, arrachées à leur contexte et enfermées dans cette baraque!<sup>72</sup>

Si Tieck entend, en cela, se distinguer des dramaturges allemands qui sont ses contemporains, et tirer son épingle du jeu qu'il ne cesse de critiquer, il est plus

---

genossen werden, versprechen erbärmliche Vapeurs, und hypochondrische Blähungen aller Art, in welchem[so] diese Geistes–Armuth hoffentlich in Ifflandischer Verzweiflung endigen, und den jämmerlichsten Bankerott deklariren wird.” (cf. Matenko, 1933, p. 157) ; cf. aussi la lettre de Tieck à Solger du 31 mars 1815 : “[. . .] aber wir glauben nach 20 und mehr Jahren, Lessing, Iffland, Kotzebue, zuletzt Werner entflohen zu sein, beten Göthe und Shak. an, und lassen uns dann wieder von einer *Schuld* (trotz unserer Liebe zum Sophocles und Calderon, ja gerade die Freunde [die soi-disant] dieses Geisterthums) hintergehn und schreien: hier alt-griechisch, hier Calderon! Ich weiß wohl, daß dergleichen nicht irren soll, aber es irrt doch.” (cf. Matenko, 1933, p. 168. N. B. la remarque de Matenko à propos de la pièce *Die Schuld* p. 168 : “Adolf Müllner’s *Schuld* was published in 1816 and greeted with an enthusiasm now incomprehensible.”). Cf. encore la lettre de Tieck à Solger du premier avril 1816 : “Er [i. e. Fouqué] hat doch nichts gethan, als den neusten, unverfälschten Gespenster-Gallert erfunden, der gut bei der Toilette einzunehmen ist, und ich glaube immer, wenn ich ihn lese, Holbergs Bramarbas zu hören : ich wollte unternehmen, mit geringer Abänderung (lange nicht so viele, wie wir dem Shaksp. auf allen Theatern biethen) diesen in den Sigurd, oder einen beliebigen Helden zu verwandeln.[. . .] Es ist mir immer zum Verzweifeln, daß ein und dasselbe Publikum, das doch über mich lachen will und kann, beim Fouqué ernsthaft und gesezt bleibt.” (cf. Matenko, 1933, p. 212).

<sup>72</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 17 décembre 1818 : “Gelänge es mir nur, meine Einrichtung der Bühne populär zu machen, ohne welche, nach meiner Ueberzeugung, durchaus nichts Großes lebendig erscheinen kann. Ich sehe lauter Unmöglichkeiten. Sie lächeln vielleicht wenn ich auf das untergegangene Brettergerüst eben so viel in England schiebe, als auf den Mangel an Dichtern und Sinn, ja wenn ich zu glauben nicht ungeneigt bin, daß dieser Mangel großen Theils vom verlohrenen Theater entstanden ist, und daß er uns in Deutschland an der Hervorbringung ächter Werke gehindert hat. Wir sind einmal auf den Kasten reduziert,– und meine Imagination kann ihn nie denken, stellt sich immer jene vollständigere Einrichtung vor, nur für diese kann ich arbeiten, so wie für wahre Schauspieler,– und dann meine Versuche eingesperrt, aus dem Zusammenhang gerissen in diese Bude hinein!” (cf. Matenko, 1933, p. 491). Sur ce point, cf. déjà, ironiquement, le prologue du *Chat botté* de Tieck.

remarquable encore que Solger soit plus virulent que lui. Pour Solger en effet, le seul auteur susceptible de redonner consistance au théâtre allemand, et de prendre en compte l'héritage de Calderon et Shakespeare, c'est Tieck.

### **Tieck, "sauveur" de l'art allemand**

Dans sa glorification de Tieck, Solger associe à la fois l'historien de la littérature et le poète, pour donner à l'œuvre dramaturgique le sens d'une identification nationale aux valeurs culturelles qui y sont représentées. A en croire ses propres dires, le poète travaillait effectivement dans cet esprit, et il retrouve là Solger sur un terrain qui lui tient à cœur<sup>73</sup>. Solger n'a pas attendu 1816 pour glorifier Tieck, puisque dès *Erwin*, le poète est évoqué à de multiples reprises, le plus souvent dans des passages clefs, comme un artiste au moins aussi important que Goethe<sup>74</sup>. Lorsqu'il s'agit de définir le drame, c'est autant le théoricien de la littérature que Solger invoque<sup>75</sup>.

Ajoutons que chez Tieck, le souci du sentiment national est encore neuf, et il ne prend d'abord consistance que dans ses échanges avec Solger<sup>76</sup>. On le retrouvera

---

<sup>73</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 31 mars 1815: "Alle meine Arbeiten haben feyern müssen, weil ich seit Neujahr wieder recht ordentlich krank gewesen bin, vorzüglich schwach im Kopf. Meine deutschen Tragödien schreibe ich wohl einmal, wenn ich nicht bald sterbe, aber es wird mir sehr gleichgültig sein, ob unser undeutsches Theater sie spielt, gegen das ich, seit meinem drei und zwanzigsten Jahre, nach einer Periode von übertriebener Anbetung vielleicht eine eben so übertriebene Verachtung gefühlt habe." (cf. Matenko, 1933, p. 168).

<sup>74</sup> Cf. *Erwin*, pp. 112 ("[...] so scheint es mir, als müßte der Garten der Poesie, den uns Tieck so herrlich darstellt, wenigstens an den Grenzen desselben liegen, wo uns gar der weise Dichter die fremden Gegenstände selbst nur durch seine Bilder, wie in einem Spiegel näher rücken wollte."), 235 ("Wehe darum demjenigen, der aus mißverständener Verehrung des Alterthums die ebenso mißverständene Idee des Schicksals aus demselben in die neuere Kunst willkürlich verpflanzen will, und nicht in dem Geiste seiner eigenen Zeit, wie Goethe und Tieck, alle Quellen der Kunst geöffnet findet!"), 258-259 ("Und auch hier kannst du am besten die Gleichartigkeit beider Seiten aus solchen Werken lernen, wo nicht das rein Lustige allein herrscht, sondern die inneren Gründe des Komischen mit zutage kommen, worin es wohl kein Dichter unserem Tieck zuvorgetan hat.").

<sup>75</sup> Cf. *Erwin*, p. 256: "Viele haben daher gemeint, das Drama enthalte das gemeine, alltägliche Leben, welchem unseligen Gedanken wir die ganze Flut von Familiengemälden und anderen Denkmalen der Geistlosigkeit schuldig sind, worüber ich dir nichts Besseres zu sagen wüßte, als was Tieck in seinem Phantasus sagt. Nicht kleiner ist aber auch der Irrtum, daß es nur ganz vortreffliche Menschen und Handlungen, eine zum Ideal erhobene Menschheit aufführe, welcher die jetzt für die besten geltenden Dichter, Fouqué, Oehlenschläger und auch Werner auf das Außerordentliche und Bedeutsame geführt, und dadurch nur allzuoft um das wahre Streben der Kunst betrogen hat." On retrouve là sur le banc des accusés Fouqué et Werner, envers lesquels, on l'a vu, Tieck non plus n'est pas indulgent (cf. *supra*).

<sup>76</sup> Cf. Hölter, 1989, p. 235: "Kernfrage ist die nationale Verpflichtung des einzelnen Dichters. Eigentümlicherweise beginnt er erst nach dem Befreiungskrieg (den er äußerlich passiv erlebt), in Konsens mit Solger seine Reflexionen entschieden zu formulieren – erstmals

ensuite en 1823 dans *Vie de poète (Dichterleben)*, dans la bouche de Shakespeare<sup>77</sup>.

Mais revenons à Solger. Lorsqu'il porte Tieck au pinacle de ce qu'il appelle l'art allemand, il entend par là un âge de l'art dont la définition ne correspond à aucune des tendances représentées dans la littérature de l'époque, à laquelle il s'oppose de manière plus ou moins radicale. Il ne s'agit ainsi ni d'un classicisme à la Goethe ou à la Schiller, ni d'un romantisme "moderne" tel qu'il est représenté par les auteurs contemporains, et notamment les dramaturges, qui sont la proie des critiques de Tieck et Solger<sup>78</sup>. Il s'agit d'une représentation de la culture allemande qui prend davantage ses racines dans le premier romantisme<sup>79</sup>.

On retrouve donc, dans la correspondance entre Solger et Tieck, et plus particulièrement dans leur travail sur la dramaturgie, la même démarche de définition d'une tradition culturelle proprement allemande que ce que la correspondance de Solger avec Raumer et son travail sur les beaux-arts pouvaient le suggérer. Cette démarche consiste à définir, ici, une dramaturgie, là, une plastique allemande à partir d'un travail philologique sur des auteurs étrangers, de manière à déterminer, par comparaison, une culture proprement allemande. Cependant, si cette démarche peut se justifier dans le cas des beaux-arts, puisqu'il existe bien une tradition picturale allemande (que Solger découvre lors de son voyage en Rhénanie), elle fonctionne différemment pour la dramaturgie : aux yeux de Solger, il n'y a véritablement de tradition dramaturgique allemande – c'est-à-dire telle que le critère national participe de sa définition – que théorique<sup>80</sup>.

En cela, sa conception ironique de l'art dramatique joue un rôle d'autant plus important dans la mesure où c'est à partir de là qu'il entend définir des critères qui conféreront aux œuvres qui y correspondent un statut identitaire pour la culture nationale allemande. Nous ne saurions en ce sens trop insister sur l'importance du compte rendu des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques, qui finalisent, dans le rapport de Solger à la question de l'identité nationale (au plan culturel), la problématique ébauchée dans *Erwin*, et affirment la fondation d'une

---

in dem Motto "ohne Vaterland kein Dichter" : sich von diesem losreißen wollen, heißt die Musen verläugnen [...]."

<sup>77</sup> Cf. *Dichterleben*, 2<sup>ème</sup> partie, pp. 434 et 445–446 notamment.

<sup>78</sup> Cf. par exemple les remarques des deux amis sur Fouqué, Brentano et Achim von Arnim.

<sup>79</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 28 juillet 1816 : "Wenn ich so an Friedrich Schlegel und an manche andere denke, wie sie vor der Zeit gealtert haben, so ist es mir ein unbeschreiblich erheiterndes und tröstendes Gefühl, Sie mit Ihrem reinen und unverfälschten Wirken immerfort im Steigen zu erblicken ; denn das ist hiervon meine innigste Ueberzeugung. Auf Ihnen beruht das Heil der Deutschen Kunst. . ." ; cf. Matenko, 1933, p. 260).

<sup>80</sup> C'est ainsi qu'il la présente en particulier dans l'introduction historique des *Vorlesungen über Ästhetik* ; cf. *Vorlesungen*, p. 28–30.

tradition – tradition ironique, qui n’est ni romantique ni classique, ni seulement antique ni seulement moderne – dont les enjeux sont autant esthétiques que politiques, puisque l’art devient, et ce, de plus en plus nettement entre 1816 et 1819, un moment de définition identitaire et nationale.

En cela – bien plus qu’avec son analyse des beaux-arts – Solger marque sa rupture avec les tendances artistiques de son époque. Nous voudrions voir à présent, non plus au plan culturel ou artistique cette fois, mais dans la pratique quotidienne de Solger, en tant que professeur d’Université, comment il aborde cette question et comment il s’intègre à son entourage politique et social.

### 2.3.2. La question de la prise de position publique

Le travail de confrontation de la pensée de Solger à son action publique entre 1816 et 1819 est complexe : il s’agit d’une période agitée, pendant laquelle Solger tente d’intervenir de diverses manières sur la scène publique berlinoise. Plutôt que rendre compte de tous ces événements dans leur intégralité, nous avons choisi ici de nous concentrer sur des moments significatifs.

Durant les dernières années de sa vie, Solger se heurte à un esprit du temps (*Zeitgeist*) auquel il ne s’identifie pas, et qui le pousse dans les retranchements d’une solitude qui s’exprime dans ses œuvres postérieures à *Erwin*<sup>81</sup>, ainsi que dans sa correspondance avec ses amis intimes, et notamment Raumer :

Je vis dans cette grande ville comme sur une île déserte. Même des gens animés par un médiocre intérêt de parti, il y en a peu ; tout le reste, dès lors qu’il ne s’agit plus du pain quotidien et des huîtres quotidiennes, n’est qu’un vaste marécage qui stagne. Voilà de quoi a l’air cette “grande” époque. Vous savez bien vous-même ce que cela fait, lorsque l’on reçoit pour toute récompense, en échange de son enthousiasme, de ses efforts et de son amour, un silence sec et froid. Tout ce que cette espèce est capable de fournir, ce ne sont plus que : tragédies à la Müller–Rabenstein, déclamations philosophico-, historico-, patriotico-partiales, collections bigotes et creuses d’exemples selon lesquels il existe un dieu, *tutti quanti*. Si au moins tout cela les tirait de leur torpeur, les animait ! Au moins il y aurait un germe de quelque chose, dont on pourrait tirer parti. Mais non !<sup>82</sup>

---

<sup>81</sup> Cf. notamment *Philosophische Gespräche*, p. 2–3.

<sup>82</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 28 janvier 1818 : “Ich lebe in dieser großen Stadt fast wie auf einer wüsten Insel. Selbst derer, die ein beschränktes Parteiinteresse bewegt, sind doch nur Wenige ; alles Übrige ist wo es nicht auf das tägliche Brot u[nd] die täglichen Austern ankommt, ein weiter stehender Sumpf. So sieht es in dieser “großen” Zeit aus. Sie wissen ja selbst wie es thut, wenn man auf seine Begeisterung, seine Mühe u[nd] seine Liebe nur trocknes u[nd] kaltes Stillschweigen zum Lohn empfängt. Was dieses Geschlecht etwa noch mag, das sind : Müllnersche Rabenstein-Tragödien, philosophisch-, historisch-, patriotisch, partieiische [Sic.] Declamationen, frömmelnde, gedankenlose Beispielsammlungen darüber,

L'âpreté de ces mots adressés par Solger à son ami Raumer n'est perceptible dans toute son étendue qu'au regard de l'ensemble des enjeux politiques et sociaux liés à sa position. Nous reviendrons ainsi dans un premier temps sur la constellation de motifs socio-professionnels qui président à la détermination du champ d'action publique de Solger, en particulier du point de vue de la position théorique qu'il entend mener pragmatiquement à bien. Après nous être ainsi interrogée sur les principes et le cadre de l'action politique de Solger, nous prendrons un exemple précis, celui de l'affaire Sand du printemps 1819, pour mesurer à l'aune d'un événement majeur pour la vie des universités allemandes la position adoptée par Solger. Cet épisode, qui intervient peu avant la mort de Solger, joue un rôle particulièrement important, puisqu'il contribue ainsi à l'histoire de la réception de sa pensée, et de son action.

### **2.3.2.1. Prendre part à l'actualité: enjeux et moyens**

Durant les années 1816–1819, plus nettement encore que sur la période précédente, Solger cherche à mettre en application les différents modes d'action, sur la scène publique, qui soient en accord avec sa position politique et scientifique.

C'est cette position, qui va déterminer les modes selon lesquels Solger choisit d'intervenir sur la scène publique dans les années 1816–1819. S'il considère alors toujours l'Université comme le champ privilégié de son action publique, du moins procède-t-il de manière plus partisane, notamment à cause des événements politiques auxquels il est confronté.<sup>83</sup> La publication d'ouvrages devient également une question essentielle dans ce contexte; nous tâcherons de montrer en quel sens.

Mais avant de revenir sur ces modes d'action publique tels que Solger les réalise concrètement, nous analyserons l'idée politique essentielle qui préside à l'ensemble de ces modes d'action, et qui provient d'une véritable confrontation de Solger à ses expériences des années précédentes. Nous tâcherons ainsi de montrer dans quelle mesure ce sont ses conceptions du patriotisme et de ce qu'il conçoit, à son échelle, comme un engagement politique qui constituent le fondement de ses prises de position sur la scène publique.

---

daß es einen Gott giebt, u. dgl. Wenn sie noch durch so etwas hingerissen und erregt würden, so wäre doch ein Keim da, woraus vielleicht noch etwas getrieben werden könnte. Aber nein!" (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 607–608).

<sup>83</sup> On retrouve la même analyse dans *Dichterleben* de Tieck, dans la bouche de Shakespeare (cf. *Dichterleben*, 2<sup>ème</sup> partie, p. 441).

## Action et réflexion politiques

Solger ne se rallie explicitement à aucun parti politique ; il est donc plus aisé de le situer négativement que positivement.

Il s'oppose tout d'abord, et de manière très virulente, aux tendances révolutionnaires et ultra-nationalistes représentées par le romantisme berlinois des années 1815–1820. L'inimitié de Solger va d'abord au nationalisme exacerbé et révolutionnaire qui agite un Berlin subissant de plein fouet la Restauration entre 1815, date du Congrès de Vienne, et 1819, année des décrets de Karlsbad. Il s'agit d'une opposition que Solger désigne comme opposition à son temps (*Zeit*) ou à son époque (*Zeitalter*), deux termes qui signifient pour lui une ère romantique – dans le sens d'un romantisme de Berlin ou de Heidelberg, nationaliste, voire ultra-nationaliste, conservateur, attaché aux traditions germaniques<sup>84</sup>.

Il s'oppose au principe démocratique sous toutes ses formes<sup>85</sup>, justifiant sa position en s'appuyant sur l'exemple, encore très présent dans les mémoires, de la Terreur<sup>86</sup>, dont les atrocités avaient immédiatement succédé à la Révolution – une succession que Solger, comme beaucoup, analyse alors comme une nécessité inhérente à l'idéalité des principes démocratiques<sup>87</sup>.

Il se démarque également du conservatisme radical – si ce n'est absolutiste – tel qu'il pouvait être représenté par les classes dirigeantes, et notamment la noblesse proche du gouvernement ou y participant.

---

<sup>84</sup> Cf. la lettre déjà citée de Solger à Raumer du 28 janvier 1818, mais déjà dans sa lettre à Raumer du 30 juin 1816 (cf. annexes). Il est ici question de la lettre de Tieck à Solger du 14 juin 1816 (Cf. Matenko, 1933, p. 238–241).

<sup>85</sup> Cf. notamment sa lettre à Raumer de début janvier 1816 : “Was mir aber vorzüglich gefällt, ist ihre[Sic.] Bemerkung, daß viele ihren oberflächlichen Demokratismus nur unter den Haß gegen Napoleon versteckt haben, u[nd] jetzt beinahe mit der beliebten Theorie der Menschenrechte wieder hervorkommen.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 381).

<sup>86</sup> Et ce, d'autant plus que la communauté française de Berlin, composée notamment de nobles exilés et autres réfugiés politiques, contribue à cette période à alimenter les débats.

<sup>87</sup> Cf. le texte *Über patriotischen Enthusiasmus*, vraisemblablement destiné à la publication dans le journal (sur ce point, cf. *infra*), étant donné son contenu, sa forme de lettre, ainsi que l'état du texte (inachevé dans sa rédaction mais manifestement déjà achevé dans la conception qu'en avait Solger), mais peut-être antérieur (du fait des allusions aux événements de 1813) : “So ging das französische Volk dem bloßen allgemeinen Begriffe der sogenannten Menschenrechte nach, der sobald er in die Wirklichkeit übergehen soll, eine wahnsinnige Grille wird. Der Erfolg davon war aber auch der, daß nicht allein eben die, welche die Rechte des Menschen durchsetzen wollten, die heiligsten Rechte ihrer Mitbürger mit Füßen traten, sondern daß zuletzt gar ein bleibender Zustand der vollkommensten Despotie eintrat, wo alles Recht der unbeschränkten Willkür unterworfen ist.” (cf. *NS*, vol. 2, p. 413–414). Cf. aussi *Philosophische Gespräche* p. 29.

Outre cette détermination négative, ce sont les affinités politiques de Solger avec Raumer<sup>88</sup> qui permettent de déterminer positivement une position politique de Solger, qui se rapproche le plus souvent d'un conservatisme très modéré.

Solger définit sa position politique non pas comme une position également valable pour tous, mais comme déterminée par et pour un savant (*Gelehrter*). Lorsqu'il exprime une critique politique, c'est donc le plus souvent une critique adressée à ceux qu'il considère comme ses pairs uniquement, se libérant ainsi de tout engagement (éventuellement critique ou hostile) vis-à-vis du gouvernement<sup>89</sup>. C'est donc bien la vocation du savant que Solger tâche de définir.

### **La vocation du savant**

Elle implique tout d'abord une nécessaire participation à la vie publique :

Car c'est avec mépris que je rejette l'attitude de ces savants qui fuient en prétendant être perdus dans des pensées élevées et étrangères au monde, se limitent à un cercle étroit de thèmes qu'ils disent scientifiques, et s'abstiennent de participer aux bonheurs et aux malheurs de leur patrie, et à ceux du genre humain, avec une mesquinerie calculée [. . .]. Elle n'a que trop longtemps duré, cette façon de considérer que c'était hautement méritoire, que c'était un signe de génie véritable, que de séparer la science de la vie réelle autant qu'il est possible.<sup>90</sup>

Si la nécessité de la participation du savant à la vie publique, ou en tout cas à la politique intérieure (et extérieure, dans le cas des guerres contre Napoléon), est

---

<sup>88</sup> Et Tieck, mais celui-ci n'évoque que très rarement, dans sa correspondance avec Solger, des questions strictement politiques.

<sup>89</sup> Cf. *Über patriotischen Enthusiasmus*: "Es versteht sich von selbst, daß ich hier nicht von den Absichten und Entwürfen der Majestät und ihrer Feldherren spreche, in deren Rath einzudringen meine Sache nicht ist; sondern von den Ständen rede ich, in welchen ich meines Gleichen finde, und deren Stimmung und Gesinnung gewiß diesmal von besonderer Wichtigkeit ist, daß sie einen vorzüglichen Antheil an der Führung dieses Krieges nehmen, der ja überall ein Volkskrieg genannt wird. Betrachtete ich recht ohne Schonung und Parteilichkeit, wie diese die Sache betrieben, was für Vorstellungen, Hoffnungen, Ansichten sie davon hatten, und bei dem Spielraum, der dazu gegeben war, auch in Thätigkeit übergehen ließen, so konnte und durfte ich mir nicht verhehlen, daß ich in ein Chaos sah, welches wohl Grauen erregen konnte." (cf. *NS*, vol. 2, p. 390–391).

<sup>90</sup> Cf. *Über patriotischen Enthusiasmus*: "Denn mit Verachtung verwerfe ich die Ausflucht solcher Gelehrten, die unter dem Schein, in wenige, der Welt fremde, hohe Gedanken verloren zu seyn, sich durch Beschränkung auf einen engen Kreis sogenannter wissenschaftlicher Gegenstände, der Theilnahme an dem Wohl und Weh des Vaterlandes, ja des menschlichen Geschlechts, mit absichtlicher Engherzigkeit entziehen, und ich kann wohl sagen, daß ich neulich, als mich ein solcher Mann versicherte, die Kriegsbegebenheiten machen so wenig Eindruck auf ihn, als fielen sie im Sirius vor, über einen so aufrichtigen Egoismus ordentlich erschrak. Nur allzu lange hat man es für hochverdienstlich und für ein Zeichen des wahren Genies gehalten, die Wissenschaft so weit wie möglich von dem wirklichen Leben zu trennen." (cf. *NS*, vol. 2, p. 388).

acquise, du moins reste-t-il à en définir les modalités. Pour Solger, celles-ci consistent principalement à faire valoir la vérité, à la dire<sup>91</sup>, ce qui pose deux problèmes : d'une part, celui de la détermination de la valeur de vérité à attribuer aux idées défendues<sup>92</sup> – un problème qui, s'il arrive encore à Solger de l'évoquer, s'efface cependant à mesure que la philosophie de la religion comme méta-philosophie, comprise comme vraie absolument et relativement, gagne en emprise dans sa pensée<sup>93</sup> –, d'autre part, celui de sa mise en pratique sur la scène publique. C'est ce dernier point qui suscite chez Solger le plus de difficultés, notamment parce qu'il met également en question le rapport entre l'effet escompté par ce type d'action, et l'effet obtenu, et contraint ainsi le philosophe à remettre en question le mode d'action public auquel il avait eu recours durant les années précédentes.

### **Agir au sein de l'Université**

Bien qu'il remette effectivement (du moins en partie) en question ses moyens d'action au sein de l'Université, Solger n'en vient jamais à douter des vertus de son enseignement<sup>94</sup>. Mais il est également contraint de prendre position de manière bien plus directe par rapport aux corporations d'étudiants et à la gymnastique<sup>95</sup>, en particulier après la fête de la Wartburg en 1817 et la fermeture des *Turnplätze*<sup>96</sup> qui

---

<sup>91</sup> Cf. *Über patriotischen Enthusiasmus*: "Das Einzige, was [...] geantwortet werden kann, ist wohl, daß Ehrlich am längsten währt, und daß die Wahrheit, die nach sorgfältiger vielfacher Prüfung für rein erkannte Wahrheit, gesagt werden soll und muß und nie schaden kann, wenn sie dem glänzenden, rasch wirkenden Irrthum entgegentritt." (cf. *NS*, vol. 2, p. 391–392).

<sup>92</sup> Cf. *Über patriotischen Enthusiasmus*: "Man wird in heutigen Zeiten zuweilen an sich selbst irre und fürchtet, während man die Andern tadelt, selbst auf dem unrechten Wege zu seyn. So rührt auch mich das Gewissen, wenn ich bedenke, daß so viele der Edelsten und Besten die Sachen ganz anders ansehen als ich . . ." (cf. *NS*, vol. 2, p. 422–423).

<sup>93</sup> Cf. sa lettre à Tieck du 27 février 1819: "Wenn die religiöse Ansicht alle Wissenschaften durchdringt (und nur dadurch kommen die Wissenschaften zu ihrer Wahrheit), so muß die Religion auch alle in sich aufnehmen. Die wahre Religion denke ich mir als eine solche, die alles Denken und Treiben der Menschen wahr macht; aber es muß sich nur dieser Wahrheit hingeben. Das heißt im ächten Sinne Allen Alles seyn." (cf. *NS*, vol. 1, p. 719 et Matenko, 1933, p. 532).

<sup>94</sup> Cf. par exemple dans la lettre où il répond négativement à l'invitation de Raumer de l'accompagner lors de son long voyage en Italie, le 17 mars 1816 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 386). Cf. aussi sa lettre à Tieck du 13 novembre 1817 (cf. *NS*, vol. 1, p. 572 et Matenko, 1933, p. 388).

<sup>95</sup> Un sujet que Raumer aborde de front dans leurs échanges, notamment parce que le sujet était particulièrement brûlant à Breslau, grand centre d'activité des corporations d'étudiants (*Burschenschaften*), d'où était parti le mouvement fondé par Jahn (sur ce point, cf. par exemple la lettre de Raumer à Solger du 12 juillet 1818; cf. *NS*, vol. 1, p. 644).

<sup>96</sup> Cf. par exemple la lettre de Solger à Raumer du 22 octobre 1818: "Wie steht es denn mit diesen Streitigkeiten[?] Erzählen Sie mir doch davon etwas! Die Schließung der Turnplätze

engage l'ensemble du monde universitaire.<sup>97</sup>

Ces premiers événements, qui datent de 1817, constituent le premier pas vers ce qui deviendra pour Solger, avec l'affaire Sand<sup>98</sup>, un problème majeur de prise de position publique, et mettra à jour la difficulté d'adopter une attitude scientifiquement et politiquement cohérente, qui compose dans le même temps avec les exigences institutionnelles liées à l'image de l'Université. Avant cette ultime crise, Solger y est confronté de manière sensiblement différente, puisque c'est par l'intermédiaire de ses publications.

### La publication

Le choix fait par Solger de se faire connaître par l'intermédiaire de la publication d'ouvrages, et plus particulièrement d'ouvrages philosophiques, s'annonce avec *Erwin*, malgré les longues années qui séparent les débuts de son élaboration de sa publication effective, et se trouve confirmée, durant la période 1816–1819, par l'inflation des projets éditoriaux de Solger, plus ou moins menés à leur terme avant sa mort en octobre 1819.<sup>99</sup>

Le choix des éditeurs avec lesquels Solger est disposé à travailler reflète en bonne partie les intentions inhérentes à la publication de tel ou tel ouvrage, et ce, d'autant plus que, loin d'avoir été fidèle à un même éditeur, Solger n'a jamais publié (ou prévu de publier) deux ouvrages dans la même maison. Bien que le peu de succès de ses livres soit en partie responsable de ce choix sans doute autant dû aux éditeurs qu'à l'auteur, on peut repérer des motifs susceptibles d'avoir déterminé le choix de tel ou tel éditeur<sup>100</sup>.

---

in Breslau und Liegnitz hat hier eine gewisse Sensation gemacht. Mir scheint sie auch wieder eine schiefe Maaßregel, aber ganz in der gewöhnlichen Art. Kann man denn nicht eine ordentliche vernünftige Einrichtung treffen, und muß man die Jugend wie eine Macht behandeln? Was noch schlimmer ist, so hat diese Sache die alte Wartburgsgeschichte wieder aufgeregt [. . .].” (cf. annexes).

<sup>97</sup> Sur ce sujet, cf. notamment, Raumer, 1861, vol. 1, p. 255–258.

<sup>98</sup> Sur ce point, cf. **2.3.2.2**.

<sup>99</sup> Si cette multiplication plus ou moins effective des parutions peut être interprétée comme l'affirmation d'une identité intellectuelle sur la scène publique, du moins faut-il tempérer cette affirmation au regard des pratiques publicistiques de ses contemporains. Fichte, Schleiermacher ou même Hegel, publiaient largement plus d'ouvrages que Solger, à la fois dans des volumes plus ou moins importants signés de leur nom, dans des textes anonymes, ou par des interventions (là aussi, anonymes ou non) dans la presse. Toutes proportions gardées cependant, notamment par rapport à la brève durée de vie de Solger, la question de la publication est, spécifiquement à cette période, essentielle.

<sup>100</sup> Nous avons choisi d'en présenter ici trois, et non la totalité d'entre eux. Nous ne traiterons pas ici de la publication des *Philosophische Gespräche* chez Maurer par manque d'informations, puisqu'il s'agit apparemment d'un éditeur moins connu que ne pouvait l'être, par exemple Reimer, ni de la *Schlegel-Rezension*, dont il a été question dans **0.4.2**

## La publication d'*Erwin* chez Reimer

La publication d'*Erwin* chez Georg Andreas Reimer, éditeur notamment des grands noms du romantisme (Tieck, Schleiermacher, Fichte, Hoffmann, von Arnim)<sup>101</sup>, est significative de l'identification de Solger à ce qui constituait l'avant-garde intellectuelle berlinoise.

En réalité, l'histoire de cette publication est plus complexe. L'ouvrage n'était pas initialement destiné à être publié chez Reimer, mais chez un autre éditeur dont nous ignorons le nom<sup>102</sup>. C'est sans doute par l'intermédiaire de Tieck<sup>103</sup>, qui y avait déjà publié ses *Minnelieder* en 1804, y publie son *Deutsches Theater* en 1818, et prépare dès 1817 son édition des œuvres posthumes de Kleist<sup>104</sup>, que le choix de la maison Reimer s'est alors imposé.

Après la publication d'*Erwin*, les relations entre Solger et Reimer semblent avoir été formelles et professionnelles. Dans les lettres de Solger à Tieck, on peut repérer principalement deux motifs ayant présidé à cette évolution. Tout d'abord, ce n'est pas un hasard si Reimer publie des textes d'inspiration "romantique", ou s'il est proche de Schleiermacher : sa position politique publique est à bien des égards éloignée de celle de Solger<sup>105</sup>.

Cette dissension a également une dimension plus théorique, comme le suggère Solger dans une lettre à Tieck d'avril 1816 :

Vous a-t-on dit que Reimer a émis à propos d'*Erwin* le jugement suivant : "ce n'est rien que ce que Fichte et Schelling n'aient déjà écrit" ?<sup>106</sup>

---

<sup>101</sup> Mais pas seulement, cf. Schulz, 1989, vol. 7/1, p. 43 : "Georg Andreas Reimer machte sein Haus in Berlin zu einem intellektuellen Treffpunkt für die Besten des geistigen Lebens dort, und in seiner Realschulbuchhandlung erschienen Werke von Novalis, Jean Paul, Tieck, Hoffmann, Kleist, Wilhelm von Humboldt und die Schlegelsche Übersetzung Shakespeares."

<sup>102</sup> La seule allusion dont nous disposons à ce sujet se trouve dans la lettre à Tieck du 11 décembre 1814 : "Der Druck ist durch eine verunglückte Unterhandlung über den Verlag verschoben worden; jetzt wird diesen wohl Reimer übernehmen." (cf. Matenko, 1933, p. 149).

<sup>103</sup> Etant bien entendu que Solger connaissait Reimer depuis longtemps déjà, pour lui avoir acheté de nombreux ouvrages. Solger occupe, notamment, une place stratégique d'intermédiaire entre Tieck et son fournisseur Reimer, entre Ziebingen et Berlin.

<sup>104</sup> Qui ne verra finalement le jour qu'en 1821, mais à l'élaboration de laquelle Solger contribue largement, en collectant et relisant les manuscrits (cf. par exemple Matenko, 1933, p. 250–251).

<sup>105</sup> Telle qu'elle a été définie *supra*.

<sup>106</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 7 avril 1816 : "Haben Sie gehört, wie Reimer über den *Erwin* geurtheilt hat : es sei doch eigentlich nichts, als was Fichte und Schelling schon gesagt hätten?" (cf. Matenko, 1933, p. 225).

Il va de soi que la mauvaise réception – c’est-à-dire, la mauvaise vente – d’*Erwin* n’a vraisemblablement pas contribué à ce que Solger s’attire les faveurs de Reimer<sup>107</sup>.

C’est sans doute à l’importance de Tieck, pour Solger comme pour Reimer<sup>108</sup>, que l’on doit le maintien de relations correctes, si ce n’est superficiellement amicales, que l’on peut observer entre les deux hommes<sup>109</sup>. De plus, pour différentes que soient leurs positions politiques, leur fréquentation des mêmes milieux a également dû jouer un rôle conciliateur dans leurs relations ultérieures<sup>110</sup>. Solger, cependant, n’a jamais envisagé de nouvelle publication chez Reimer.

### **La *Rechtslehre* chez Dümmler**

Juste après la publication des *Philosophische Gespräche*, Solger commence à chercher une maison pour éditer la doctrine du droit dont il envisage dans un premier temps de pouvoir remettre la première partie à l’imprimeur à l’été 1817, pour une parution à la rentrée (septembre 1817)<sup>111</sup>. Il contacte alors l’éditeur Ferdinand Dümmler, un proche de Reimer.<sup>112</sup> Ferdinand Dümmler est en effet celui qui a repris, en janvier 1815, la Maison de Hitzig. Il est également familialement lié à Reimer, car la femme qu’il épouse quelques mois après avoir repris la Maison Hitzig est la propre sœur de la femme de Reimer.

---

<sup>107</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 11 mai 1816: “Reimer beschwert sich, daß der Erwin schlecht geht, und es nimmt auch eben fast niemand Notiz davon.” (cf. Matenko, 1933, p. 233).

<sup>108</sup> Un attachement dont témoignent par exemple, dans la correspondance entre Solger et Tieck, l’évocation par Tieck des projets de visite de Reimer à Ziebingen. Cf. la lettre de Tieck à Solger du premier septembre 1815 (cf. Matenko, 1933, p. 181).

<sup>109</sup> Cf. notamment les lettres de Tieck à Solger du 14 juin 1816 (“Haben Sie wohl mit Reimer gesprochen?”; cf. Matenko, 1933, p. 241.) et de Solger à Tieck du 16 juin 1816 (“Mit Reimer habe ich sofort wegen der Finkensteinschen Bibliothek gesprochen; er wollte Ihnen deshalb schreiben.”; cf. Matenko, 1933, p. 247); ainsi que, sur de tout autres thèmes, les lettres de Solger à Tieck du 4 janvier 1818: “Die beiden Bände Ihres Deutschen Theaters hat mir Reimer geschickt.” (cf. Matenko, 1933, p. 411), de Solger à Tieck du 8 juin 1818: “Wie ist es nun mit Ihrem Kommen? Bald höre ich, Reimer wird Sie aufnehmen, bald ein Theil Ihrer Familie wird bei Albertis logiren. [...] Sie mögen bei Reimers oder Albertis wohnen, so sind Sie immer nicht weit von dem Potsdammer Thore, und so auch von uns.” (cf. Matenko, 1933, p. 449). Sans doute est-ce aussi le cas, de manière plus anecdotique, pour Raumer qui, lui, est plus proche de Schleiermacher et Reimer (cf. par exemple dans la lettre de Solger à Raumer du début janvier 1816, à propos du journal de voyage que Raumer s’appête à publier: “Ich überlasse Ihnen sie zu überlegen, u[nd] habe unterdessen das Manuscript an Reimer geschickt.”; cf. annexes).

<sup>110</sup> Cf. par exemple la lettre de Solger à Tieck des 2 et 4 février 1817 (cf. Matenko, 1933, p. 341).

<sup>111</sup> Cf. lettre à Dümmler du 3 mars 1817 (cf. annexes).

<sup>112</sup> Il est possible, là encore, que ce soit Tieck, *via* le projet Kleist, qui ait amené Solger à entrer en contact avec Dümmler.

Plus encore que Reimer, Dümmler est une personnalité politiquement active : il fait partie de ces fervents patriotes qui, en 1813, se sont engagés pour servir sous Lützow<sup>113</sup>. En cela, ses préoccupations semblent avoir recoupé celles de Solger, ou du moins celles qu'évoque Solger dans sa *Doctrine du droit*, puisque c'est un argument utilisé par lui pour convaincre Dümmler de publier son ouvrage<sup>114</sup>. Il semble en fait que les deux hommes aient déjà été en contact précédemment, notamment parce que Dümmler, comme Reimer, vendait des livres à Solger<sup>115</sup>. Le projet, cependant, ne verra pas le jour, puisque Solger meurt le 25 octobre de la même année ; on retrouve en revanche dans le second volume des *Nachgelassene Schriften* les brouillons de Solger destinés à cet ouvrage<sup>116</sup>.

### Le projet de journal

Autre projet inabouti, mais pour lequel nous disposons de bien plus d'informations, le projet de rédaction d'un journal en commun avec Tieck. Les deux hommes l'évoquent pour la première fois à l'été 1816<sup>117</sup>. A l'automne, ils semblent avoir déjà progressé, puisque Tieck propose une répartition des thèmes en fonction des compétences, entre Solger, Raumer et lui-même<sup>118</sup>. Ce dont le contenu apparemment très érudit de ce premier numéro prévu ne témoigne pas véritablement, c'est l'intention politique que

---

<sup>113</sup> Le *Lützowscher Freikorps*, s'était rendu célèbre par son héroïsme militaire (un mythe largement contesté par la recherche moderne), et avait dès 1813 été élevé au rang de symbole du patriotisme et du dévouement à la patrie.

<sup>114</sup> Et ce, en plus du fait que Solger donne des cours sur ce sujet, et que les étudiants sont susceptibles d'être intéressés par l'acquisition du volume (cf. lettre de Solger à Dümmler du 3 mars 1817) : "Ich wünschte es um so mehr", écrit Solger à propos de la publication de son ouvrage, "es herausgeben zu können, da so viele Erscheinungen der Zeit in diesem Laufe auffordern, das Rechte lebhaft zu vertheidigen und durchzusetzen [...]" (cf. lettre de Solger à Dümmler du 16 juin 1819 ; cf. annexes).

<sup>115</sup> Cf. lettre de Solger à Dümmler du 16 juin 1819 (cf. annexes).

<sup>116</sup> Sur ce point, cf. **1.2.1.3.**

<sup>117</sup> Cf. lettres de Tieck à Solger du 5 juillet 1816 : "Sehr freue ich mich auch auf unsere künftigen Arbeiten, zu welchen ich schon sammle und oft denke, was für dieses Projekt brauchbar seyn möchte." (cf. Matenko, 1933, p. 250–251 et *NS*, vol. 1, p. 424), et de Solger à Tieck du 30 septembre 1816 : "Unter anderem ist dadurch der Gedanke der Zeitschrift, den wir wohl öfter unter uns besprochen haben, wieder sehr lebendig bei mir geworden ; vielleicht bringen wir ihn gemeinschaftlich zur Reife." (cf. Matenko, 1933, p. 275 et *NS*, vol. 1, p. 444).

<sup>118</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 7 octobre 1816 : "Von unsrer Monathsschrift : haben Sie mal die Laune, so senden Sie mir doch einen Entwurf, ich mache dann wohl einen dagegen, Sie müßten Philologie, Philosophie im weitesten Sinne, Geschichte der Kritik vertreten, ich übernehme einen Theil der Geschichte der Poesie mit Ihnen in Gesellschaft, einiges aus der Geschichte, und Raumer könnte wohl das größere Historische umfaßen." (cf. Matenko, 1933, p. 282–283 et *NS*, vol. 1, p. 451). Raumer n'apparaît plus dans les projets ultérieurs sans qu'on sache précisément s'il a explicitement refusé de participer ou non.

ses auteurs comptent lui donner. Or, c'est comme une prise de position publique (déterminée par des motifs politiques) que le conçoit Solger :

Concernant le journal, je propose, en gros, la chose suivante. Nous n'aurions pas vraiment besoin, je pense, de faire un plan détaillé. Il suffirait de nous en tenir toujours à l'objectif d'accompagner de nos considérations la littérature, et même la vie, dans leur rapport à l'art et à la philosophie. En nous y prenant de cette façon, nous n'avons pas vraiment besoin de répartir précisément entre nous des domaines spécifiques. Il faudrait surtout que vous ouvriez les yeux aux gens sur la poésie actuelle et les arts plastiques, ainsi que sur leur histoire respective et la façon dont on en a traité, et tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin, sans vous interdire des incursions dans des régions où votre bon plaisir voudrait vous mener. De mon côté, je voudrais principalement parler de philosophie, de philologie uniquement dans la mesure où elle est de quelque influence sur la disposition d'esprit et le jugement de l'époque actuelle, de la religion et de la forme qu'elle prend dans les têtes et les cœurs de nos contemporains ; mais vous ne devez en aucun cas, je l'ai dit, vous priver du plaisir d'aller voir de ce côté si vous en avez envie. Mon idée est que nous ne perdions jamais de vue le côté pratique ; sans cela, un journal de ce genre ne servira pas à grand chose, de nos jours. Il faudrait qu'il ne paraisse que trimestriellement, et qu'il soit inauguré par deux essais substantiels signés par nous, dans lesquels vous présenteriez le caractère de l'époque actuelle du point de vue de l'art, moi du point de vue de la philosophie et de ses thèmes, en insistant bien. Ne nous voilons pas la face : il faudra le plus souvent que nous procédions de manière polémique. Tout ce que je souhaite à présent, c'est que le projet aboutisse ; mais pour cela, il faut que vous y mettiez du vôtre.<sup>119</sup>

Solger voit juste lorsqu'il craint que la participation peu active de Tieck ne ralentisse

---

<sup>119</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 16 octobre 1816 : "Das Journal betreffend, so schlage ich ganz kurz folgendes vor. Einen sehr detaillierten Plan, dächte ich, brauchten wir nicht zu machen. Es wäre genug, uns immer den Zweck vorzuhalten, die Literatur und selbst das Leben, in Beziehung auf Kunst und Philosophie, mit unseren Betrachtungen zu begleiten. Nehmen wir es so, dann brauchen wir die Felder gar nicht so genau zu theilen. Sie müßten besonders über die jetzige Poesie und bildende Kunst den Leuten die Augen öffnen, ferner über beider Geschichte und ihre Behandlung und alles was daran irgend grenzt ; dabei müßten Sie sich aber nichts verschließen, wozu Lust und Laune Sie führte. Ich würde hauptsächlich über Philosophie sprechen, über Philologie nur insofern sie Einfluß auf die Sinnesart und Urtheilweise der jetzigen Zeit hat, auch über Religion und ihre Gestalt in den Köpfen und Herzen unserer Zeitgenossen ; dies alles müßten Sie sich aber, wie gesagt, wenn die Lust Sie anwandelte, auch nicht versagen. Mein Gedanke dabei ist, daß wir immer recht das Praktische im Auge behalten ; ohne dies hilft auch heutiges Tages ein solches Journal nicht viel. Vierteljährig müßte es nur erscheinen und etwa eröffnet werden mit zwei ansehnlichen Abhandlungen von uns beiden, worin Sie den Charakter der gegenwärtigen Zeit in Rücksicht auf die Kunst, ich ihn in Beziehung auf Philosophie und ihre Gegenstände recht nachdrücklich darstellte. Verhehlen können wir uns wohl nicht, daß wir meist polemisch verfahren würden. Ich wünsche jetzt, daß es zu Stande komme. Aber Sie müssen auch recht ordentlich dabei seyn." (cf. Matenko, 1933, p. 292–293 et *NS*, vol. 1, p. 457–458). Sur ce point, cf. aussi la lettre de Tieck à Solger du 5 juillet 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 250–251 et *NS*, vol. 1, p. 424).

la marche du projet<sup>120</sup>, puisque, à partir de 1816, Tieck ne s’y intéresse effectivement que de manière épisodique, contraignant Solger à le relancer avec un agacement de plus en plus perceptible<sup>121</sup>. En effet, si Solger travaille intensément à la préparation de textes (c’est-à-dire son *Manifeste*<sup>122</sup> et ses *Lettres*<sup>123</sup>) dans l’esprit de la déclaration générale évoquée dans sa lettre à Tieck d’octobre 1816, Tieck en revanche, malgré ses promesses, ne rédige rien d’achevé, et tâche de compenser la

<sup>120</sup> Sur l’incapacité de Tieck à écrire pour des journaux, cf. Hölter, 1989, pp. 169 et 178–179.

<sup>121</sup> Cf. par exemple lettre de Solger à Tieck du 5 janvier 1817: “Von dem Journal, worüber wir einmal verhandelten, sagen Sie mir ja gar nichts mehr. Haben Sie die Lust verloren?” (cf. Matenko, 1933, p. 328 et *NS*, vol. 1, p. 494); de Solger à Tieck du 4 janvier 1818: “Ob Sie selbst für dieses arbeiten, schreiben Sie mir nicht; dies macht mir Sorge, daß Sie vielleicht weniger eifrig dafür sind, als ich.” (cf. Matenko, 1933, p. 409 et *NS*, vol. 1, p. 593); de Tieck à Solger du 27 avril 1818: “Um so stärker ist mein Bedürfniß, Sie nun bald und recht viel zu sehen, und recht vielerlei mit Ihnen zu sprechen, vorzüglich aber über die Aufsätze unserer Quartalschrift. Ich will mit bestem Eifer und hoffentlich jugendlicher Lust daran gehen, wenn meine Krankheit nicht auch hier mir wieder Striche durch die Rechnung macht.” (cf. Matenko, 1933, p. 428 et *NS*, vol. 1, p. 622–623); lettre de Tieck à Solger du 5 mai 1818: “Schön ist es, wenn Sie schon vorher für unser Journal fleißig sind. In Berl.[in] müssen wir für die ersten Stücke ganz einig sein, damit endlich Michael.[is] oder spätestens Neujahr das erste davon erscheinen kann. Kennen Sie die Quarterly Reviews? Vieles ist musterhaft; vieles gar zu journalmäßige.” (cf. Matenko, 1933, p. 433 et *NS*, vol. 1, p. 625); lettre de Solger à Tieck du 17 juillet 1818: “Wenn ich an unsern schönen Plan mit dem Journal denke, so betrübt es mich recht herzlich, daß wir jetzt beide nichts dazu thun können.” (cf. Matenko, 1933, p. 460 et *NS*, vol. 1, p. 649); lettre de Solger à Tieck du 22 novembre 1818: “Thun Sie wohl etwas für unser Journal?” (cf. Matenko, 1933, p. 485 et *NS*, vol. 1, p. 687); lettre de Tieck à Solger du 17 décembre 1818: “Wie freut es mich, daß Sie den Vorsatz haben, für dies Journal so fleißig zu sein; erfüllen Sie ihn, und ich thue nur etwas, so können wir ja mit größter Sicherheit Michael.[is] oder Neujahr (künftiges) anfangen, und dürfen dann nicht fürchten, zurück zu bleiben.”; lettre de Solger à Tieck du 17 décembre 1818: “Dazwischen kann ich Manches für das Journal ausarbeiten und bitte Sie Ihrerseits, sich auch daran zu machen, damit uns das löbliche Unternehmen nicht aus den Gedanken komme.” (cf. Matenko, 1933, p. 501 et *NS*, vol. 1, p. 697–698); lettre de Solger à Tieck du 18 septembre 1819: “Haben Sie nun wohl irgend etwas für unsre Journalsache gethan?” (cf. Matenko, 1933, p. 564 et *NS*, vol. 1, p. 774).

<sup>122</sup> Cf. lettres de Solger à Tieck du 4 janvier 1818 (“Noch etwas habe ich im Sinne zu schreiben: “Ueber den Beruf der Philosophie in unserer Zeit”, wo meine eigenthümlichen Ideen mehr positiv eingeflochten werden sollen; ich schwanke aber noch, ob dies auch im Journal oder besonders herauskommen soll.”; cf. Matenko, 1933, p. 409 et *NS*, vol. 1, p. 593), de Solger à Tieck du 22 novembre 1818 (“Auf jeden Fall arbeite ich mein Manifest oder allgemeine Erklärung über meine Philosophie aus, und Sie sollen dann entscheiden, ob es ins Journal gehört, oder besser allein gedruckt wird. Es soll ganz populär werden und doch deutlich genug sagen, was ich meine.”; cf. Matenko, 1933, p. 485 et *NS*, vol. 1, p. 688), de Solger à Tieck du 17 décembre 1818 (“Dann schreibe ich zuerst meine Schrift über den Standpunkt, den heutigen Tages die Philosophie halten muß [...]”; cf. Matenko, 1933, p. 501 et *NS*, vol. 1, p. 697).

<sup>123</sup> Cf. lettres de Solger à sa femme du 30 mars 1817 (“Auch unsere Zeitschrift soll nach

culpabilité qu'il en conçoit en proposant à Solger un éditeur<sup>124</sup>.

Témoignant, de la part de Solger du moins, de la volonté d'affirmer sur la scène publique sous la forme d'une revue indépendante une position politique au sens large, le projet de journal, s'il bénéficie des efforts considérables que Solger y consacre, pâtit également de l'inertie de Tieck et des difficultés à harmoniser leur travail, si bien qu'à la mort de Solger, à la fin du mois d'octobre 1819, le projet n'a progressé que des textes rédigés par le philosophe, et qui ne sont eux-mêmes qu'en partie achevés. Le projet de journal, qui constitue pour Solger un investissement considérable, par les enjeux qu'il y place et par l'énergie qu'il y consacre, est sans doute, parmi les tentatives de prise de position publique qu'il a pu ébaucher durant les dernières années de sa vie, l'un des plus grands élans brisés par sa mort. Nous ne saurions à cet égard trop souligner l'importance des *Nachgelassene Schriften*, qui reprennent les textes préparés par Solger pour le journal.

Le choix de la prise de position par la publication n'est cependant pas le seul mode d'action par lequel Solger tâche de s'exprimer. En témoignent ses interventions

---

seiner Rückkehr von der Reise ernstlich vorgenommen werden. Wir haben schon allerlei verabredet: so einen Briefwechsel, den wir wie einen fingierten wollen drucken lassen, der aber wirklich zwischen uns beiden über wichtige literarische Gegenstände geführt werden soll." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 545–546), de Solger à Tieck du 13 novembre 1817 ("Meine Briefe für das Journal bitte ich Sie recht ernsthaft zu kritisieren, besonders in Rücksicht der Zweckmäßigkeit, wofür ich manchmal besorgt bin." ; cf. Matenko, 1933, p. 387), de Solger à Tieck du 7 décembre 1817 ("über diese Briefe haben Sie auch noch nicht geurtheilt. Mir ist sehr bange, daß sie sich für das Journal nicht ganz schicken werden [...]"; cf. Matenko, 1933, p. 397 et *NS*, vol. 1, p. 582), de Solger à Tieck du 4 janvier 1818 ("Ich freue mich, daß Sie auch mit meinen zum Druck bestimmten Briefen zufrieden sind. Glauben Sie aber auch gewiß, daß sie für das Journal passen?" ; cf. Matenko, 1933, p. 409 et *NS*, vol. 1, p. 593), de Solger à Abeken du 23 janvier 1818 ("Ich will Dir im Vertrauen eröffnen, daß ich mit Tieck gemeinschaftlich ein Journal vorbereite, welches wir zusammen herausgeben wollen. Für dieses habe ich eine Reihe von Briefen über Religion, Philosophie und Geschichte begonnen und schon ziemlich weit fortgeführt, worin ich populär und polemisch die wahren Verhältnisse dieser 3 Erkenntnißarten gegen die jetzigen Mißverständnisse entwickle." ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 598).

<sup>124</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 22 septembre 1819: "Sein Sie nur wegen des Journals nicht böse. Ich habe einen Vorschlag. In Leipzig, Brokhausen, hat sich schon früher, und seit ich hier bin, ein Paarmal an mich gewendet, ihm etwas zum Verlage zu geben; er ist so viel näher, mit Cotta die Verhandlungen viel weitläufiger:— so soll ich es diesem vorschlagen? Ich werde vier Louisd.[or] fodern; so war doch unsre Abrede; oder hatten wir nur drei festgesetzt? Wenn Sie mir doch über diesen Punkt schnell Auskunft geben könnten! Brokh.[aus] hat viel Windiges, aber er hat Glück mit seinem Verlage; von hier und Berlin so nahe, hat auch sein Gutes, und es scheint wohl, daß mein Name bei ihm gilt, vielleicht mehr als bei Cotta, der vielleicht von Weimar aus zu sehr in seinen Ansichten gestimmt ist." (cf. Matenko, 1933, p. 570).

des années 1818–1819, riches en événements politiques qui ont profondément affecté le monde universitaire.

### 2.3.2.2. L'Union des Eglises et l'affaire Sand

Plus qu'aucune autre des affaires auxquelles Solger a pu être confronté, et sans doute parce qu'elle vient après toutes les autres, l'affaire Sand est celle dans laquelle Solger a pris part le plus activement. Cette affaire met en effet en jeu une constellation d'éléments politiques et sociaux face auxquels la réaction de Solger ne prend tout son sens que comprise comme l'aboutissement d'événements et de prises de position antérieures qui engagent également sa pensée philosophique.

Nous voudrions donc, après avoir précisé les enjeux de l'Union des Eglises (sous l'angle des relations entre Solger et Schleiermacher), revenir sur l'affaire Sand elle-même et analyser la position adoptée alors par Solger, qui constitue un point d'aboutissement de la question du rapport entre action et réflexion politiques au sein de la biographie intellectuelle du philosophe.

#### Solger et Schleiermacher

Les relations entre Solger et Schleiermacher<sup>125</sup>, évoluent dans la période 1816–1819 vers une situation de plus en plus tendue, sans que le conflit n'éclate ouvertement. Le débat qui oppose Solger et Schleiermacher, en effet, reste interne à l'Université<sup>126</sup>.

C'est sur la question de la représentation sociale du monde savant que Solger est en désaccord profond avec Schleiermacher. On le voit notamment au cours du conflit de philologues qui oppose Schleiermacher et Wolf en 1816, et surtout la forme prise par

---

<sup>125</sup> Déjà peu chaleureuses dans les premières années d'enseignement de Solger à Berlin (sur ce point, cf. **2.2.3**).

<sup>126</sup> On en a un exemple avec l'élaboration des statuts de l'Université; cf. lettre de Solger à Raumer du 6 décembre 1818: "Eine Hauptsache aber hatten wir in unserem Begleitungsberichte zur Sprache gebracht, und sind bis jetzt damit noch nicht durchgedrungen. Es sind dies die Regeln bei der Habilitation der Privatdocenten. Diese wurde nach unserer hiesigen Observanz so gehalten, daß der Aspirant in consessu facultatis eine deutsche Vorlesung über ein gegebenes, oder von ihm vorgeschlagenes, von der Facultät aber genehmigtes Thema hielt, und darüber mit ihm ein colloquium gehalten wurde; sodann aber folgte seine öffentliche Vorlesung lateinisch. In den Universitätsstatuten soll danach im freien Vortrage gehalten werden, u[nd] zwar als specimen seines wirklichen Vortrags vor den Studenten. Dies ist besonders eine Erfindung von Schleiermacher, aber meines Erachtens eine wahre Schulfuchserie und ganz unzumutbar. Wie kann man von Einem, der noch nie vorgetragen hat, verlangen, er solle vor einer öffentlichen Versammlung von Professoren u[nd] Studenten so vortragen, wie er es in seinem wirklichen Collegium thun würde? [...] Und wie kann man auch nur von allen Docenten verlangen, daß sie frei vortragen sollen, da hierzu eine eigene Gabe gehört, u[nd] die meisten mit mehr Frucht ganz oder zum Theil ablesen?" (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 690–691).

ce conflit sur la scène publique, qui éveille la réprobation de Solger<sup>127</sup>. Par ailleurs, il reproche également à Schleiermacher de se laisser aller à la facilité démagogique<sup>128</sup>, et de faire du même coup de trop vastes concessions au jeu social<sup>129</sup>.

Mais c'est dans le cadre du débat sur l'Union des Eglises luthérienne et réformée que la dissension se manifeste vraiment, et met en évidence un écart important dans leurs positions sur les rapports entre théorie et pratique religieuses. La question d'une union entre les deux Eglises réformée et protestante, qui permettrait aux

---

<sup>127</sup> Cf. lettres de Solger à Tieck du 16 octobre 1816; cf. Matenko, 1933, p. 294), et à Raumer du 2 novembre 1816 (“So komme ich auch immer weiter von Schleiermacher und anderen ab, an deren Fahden ich keinen Antheil nehme, deren Parteigerichte ich nicht tragen kann. Jetzt ist er wieder über Wolf hergegangen, wie im vorigen Herbste über Schmalz [XXX] hat in seiner Eitelkeit gewiß sehr gefehlt, indem er öffentlich die wissenschaftlichen Gaben u[nd] Verdienste desselbigen Heindorf tief herabgesetzt hat, in einer Art von Vorrede nämlich zum ersten Stück einer Schrift, die er unter dem Titel litterarische Analekten herausgiebt, vielleicht aber nicht einmal fortsetzt. Voll Bitterkeit über die große Concurrenz bei der Bearbeitung des Platon, behauptet er, Heindorf habe nie zu mehr getaugt, als zu einer untergeordneten Hülfarbeit, dem Excerptiren von Varianten oder der Anfertigung eines tüchtigen *index*. Hingegen treten aber Buthmann und Schleiermacher noch unschicklicher auf, indem sie einen einzigen Bogen drucken ließen, der nichts weiter als persönliche Klatschereien über Wolf enthält, bloßes Schimpfen, ohne allen Bezug auf das Wissenschaftliche, damit es recht für die Klätscher u[nd] Klätscherinnen verständig u[nd] genießbar sei. Man sagt, Wolf wolle repliciren. Das Ende wird sein, daß sie sich sämtlich noch vor den Weltleuten lächerlich u[nd] verächtlich machen.”; cf. annexes).

<sup>128</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck des 16 et 20 juin 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 245 et *NS*, vol. 1, p. 421). Sur l'expression “die Besseren”, cf. également dans les *Philosophische Gespräche*, p. 9: “Sie [i. e. die Ideen über den Staat und das gesamte praktische Leben] sind schon der Geist und Sinn geworden, in welchem überall die Besseren denken und handeln, und worin sie eben einander verstehn.”

<sup>129</sup> Cf. la lettre de Solger à Raumer du 2 novembre 1816: “Unser Berlinisches Leben geht seinen Gang fort; nur ist alles noch gleichgültiger und eigentlich stumpfer geworden, bei allen großen Redensarten. Was hier wirklich auf Wissenschaft u[nd] Bildung etwas hält, besteht immer noch in einzelnen, beschränkten Kreisen, welche einzelnen Stimmführern folgen. Wer da nicht mitbetet[Sic.], der wird nicht gehört noch geachtet. Wir haben diesem Tone zum Theil den Verlust unsers trefflichen Eichhorn zu danken, der, längst schon voll Mißbehagen, einen Ruf nach Göttingen angenommen hat. Dieser Vorfall hat doch einige Wirkung gemacht, u[nd] man fühlt eine gewisse Beschämung, einen Mann so gehn zu lassen, der sowohl als Gelehrter unersetzlich ist, als auch mit der größten Aufopferung dem Staate in der Gefahr Gut und Blut dargeboten hat. Mir ist sein Abgang besonders schmerzhaft, da er unter meinen Collegen fast der einzige war, mit dem ich in einem offenen freundschaftlichen u[nd] wissenschaftlichen Verkehr stehen konnte. Was Sie mir von Niebuhrs Benehmen in München schreiben, ist mir ganz u[nd] gar nicht unerwartet. Ich habe ihn hier sehr wenig, u[nd] zuletzt gar nicht gesehn, weil es mich zu sehr beschämte, mich als Figurant an das Paradiren auf dem engen Theater der Theezirkel anzuschließen. So komme ich auch immer weiter von Schleiermacher und anderen ab, an deren Fahden ich keinen Antheil nehme, deren Parteigerichte ich nicht tragen kann.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 462).

uns de participer au culte des autres (et inversement), fait depuis 1803 partie des préoccupations de Schleiermacher<sup>130</sup>. La question de l'eucharistie est alors au centre d'un débat qui s'étend sur plusieurs années, et n'est résolue qu'en octobre 1817. Le synode uni de Berlin rend alors possible la participation réciproque des luthériens et des réformés à l'un ou l'autre culte<sup>131</sup>.

Solger est opposé à une telle réunion des deux Eglises, pour des raisons principalement théoriques<sup>132</sup>. Dans sa correspondance avec Tieck, Solger reste d'abord allusif<sup>133</sup>. C'est une fois entrepris sur ce thème par son ami qu'il s'explique plus longuement et expose précisément ses griefs<sup>134</sup>. Cependant, il est loin d'exposer publiquement ce qu'il dévoile ainsi à Tieck, puisque même à son ami Keßler par

---

<sup>130</sup> Cf. Töpelmann, 1999, p. 87: "Als Schleiermacher ein "unvorgreifliches Gutachten in Sachen des protestantischen Kirchenwesens in Beziehung auf den Preußischen Staat" anfertigen sollte, machte er darin einen Kompromißvorschlag, der weder eine vollständige Kirchenunion vorsah noch die konfessionellen Unterschiede nivellierte: Er schlug eine modifizierte Kultusunion vor, die lediglich die gegenseitige Zulassung zum Abendmahl verbindlich machte, und vermied damit augenscheinlich sehr geschickt einen Abendmahlstreit bzw. eine Auseinandersetzung um eine neue Liturgie. Seine Reformvorschläge brachten ihn allerdings lediglich in ernste Konflikte mit dem preußischen König und seinen Ministern, so daß er, sarkastisch an den Verhältnissen resignierend, seinem Verleger Reimer bereits am 9. November 1803 schreiben mußte: "eine Rakete, die wieder nichts hilft, als daß man die Finsternis desto besser sieht"."

<sup>131</sup> Cf. Töpelmann, 199, p. 87–88: "Erst am 30. Oktober 1817 beschloß die erste Unierte Berliner Synode eine "Amtliche Erklärung" über die am 30. Oktober von ihr als Zeichen der Union zu haltende Abendmahlsfeier. Die Agendenstreitigkeiten und die Durchsetzung einer neuen moderaten Liturgie dauerten jedoch insgesamt noch bis 1829 an."

<sup>132</sup> Cf. la lettre de Solger à Tieck du 27 février 1819 à propos de sa philosophie de la religion: "Was aber die Lehre selbst betrifft, so ist sie um so weniger mein Eigenthum, je mehr sie wahr ist. Sie wissen, wie ich darüber denke. Darum kann sie auch alle Standpunkte und Modificationen in sich aufnehmen, und im höheren Sinne tolerant sein, so wie es das Christenthum und die wahre christliche Kirche sein kann. Wenn die religiöse Ansicht alle Wissenschaften durchdringt,– und nur dadurch kommen die Wissenschaften zu ihrer Wahrheit,– so muß die Religion auch alle in sich aufnehmen. Die wahre Religion denke ich mir als eine solche, die alles Denken und Treiben der Menschen wahr macht; aber es[so] muß sich nur dieser Wahrheit hingeben. Das heißt im ächten Sinne Allen Alles sein. Wenn ich jetzt polemisiere gegen den herrschenden Intellektualismus, die Kirchenunion und dgl., und wenn ich ein strenger Lutheraner sein will, so thue ich es nicht deshalb, weil nicht viele andere Standpunkte denkbar wären, auf welchen die Wahrheit auch erkannt würde, sondern weil jene Bestrebungen in dem Charakter, den sie in der gegenwärtigen Zeit tragen, das Wahre selbst aufzulösen drohen, es wenigstens trüben, und uns schwer machen, es in seiner rechten Würde zu behaupten." (cf. Matenko, 1933, p. 531–532 et *NS*, vol. 1, p. 718–719).

<sup>133</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 13 novembre 1817: "Schleiermacher und De Wette und der Hof treten freundschaftlichst zusammen in der neuen gemischten Confession, und es sind nun schon traurige Erscheinungen in dieser schönen Zeit, wenn jemand diese nicht mitmachen will." (cf. Matenko, 1933, p. 388).

<sup>134</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 4 janvier 1818 (cf. Matenko, 1933, p. 410).

exemple, il donne une version fort différente des mêmes faits<sup>135</sup>. Plus qu'une opposition ouverte, c'est bien dans une situation de porte-à-faux que se trouve Solger, par rapport à son collègue Schleiermacher par exemple et, d'une manière plus générale, par rapport à l'Université qu'il entend représenter – une situation, on va le voir, poussée à l'extrême avec l'affaire Sand.

### L'affaire Sand

Sans perdre de vue que cette affaire se déroule, chronologiquement, à peu près dans le même temps que le débat sur l'Union des Eglises, revenons plus précisément sur les détails même de son déroulement.

Le Congrès de Vienne, en 1815, avait suscité, en Prusse notamment, l'insatisfaction des patriotes, et l'agitation des corporations étudiantes, à commencer par la fête de la Wartburg, procédait en partie de ce mouvement révolutionnaire que les compromis du Congrès de Vienne avaient laissé sur leur faim. C'est dans un tel contexte de contestation estudiantine (ultra-)nationaliste que s'inscrit l'assassinat, le 23 mars 1819, du poète Kotzebue par l'étudiant Karl Ludwig Sand, au nom de valeurs patriotiques. Après avoir poignardé dans le dos celui qu'il tenait pour le représentant d'une Allemagne conservatrice et décrépite, Sand tente de se donner la mort et se blesse grièvement. Il sera arrêté, jugé, puis exécuté en place publique.

D'un point de vue moral et religieux, le geste de Sand ne pouvait être considéré que comme condamnable, d'une part, à cause de la nature du crime perpétré par lui contre Kotzebue (le *Meuchelmord* contraire à toute règle d'honneur), d'autre part, à cause de sa tentative de suicide, par laquelle il entendait se soustraire autant à la justice humaine qu'au jugement de Dieu. Il était donc particulièrement délicat pour les membres de l'Université, notamment vis-à-vis des autorités, de prendre parti en faveur du geste de Sand, malgré un éventuel ralliement à ses intentions patriotiques. Le scandale de la fête du Pichelsberg (*Pichelsbergfest*) constitue déjà, à cet égard, une première compromission grave pour Hegel, Schleiermacher et De Wette avec les milieux patriotes estudiantins<sup>136</sup>.

Les choses se compliquent dès le mois de mars 1819 lorsque De Wette, professeur de théologie à l'Université de Berlin dont Schleiermacher s'était, depuis 1811<sup>137</sup>, rapproché, envoie à la mère de Sand une lettre de consolation, que la dame, par l'intermédiaire d'amis bienveillants, s'empresse de divulguer, pour témoigner de la

<sup>135</sup> Cf. lettre de Solger à Keßler du 8 novembre 1817; cf. *NS*, vol. 1, p. 569–570.

<sup>136</sup> Sur ce point, cf. notamment la lettre du *Studiosus* v. Lindenberg à H. F. Maaßmann, sous couvert du *Studiosus* Reimann à Breslau; cf. Lenz, 1910, vol. 4, p. 257–358.

<sup>137</sup> Cf. **2.2.3.1.** sur la rivalité entre Schleiermacher et De Wette pour faire pourvoir la deuxième chaire de philosophie de l'Université de Berlin.

sympathie qu'une personnalité du monde savant a accordée au geste de son fils. C'est de cette manière qu'une copie de la lettre parvient entre les mains du roi, qui démet immédiatement De Wette de ses fonctions, et le contraint à quitter la faculté de théologie. Malgré les tentatives d'apaisement de la faculté de théologie, par une lettre adressée à De Wette, dans laquelle elle remercie De Wette pour ses services auprès des étudiants, et affirme ne pas, moralement et intellectuellement, condamner sa démarche<sup>138</sup>, le conflit devient ouvertement public et s'envenime lorsque De Wette publie un recueil de documents (*Aktensammlung*) sur ces événements. En présentant ce qu'il considère comme des documents objectifs, et notamment l'ensemble des lettres, privées ou non, ayant décidé de sa destinée professionnelle, il entend se justifier de sa démarche, et mettre en lumière le malentendu dont l'a rendu victime la publication de sa lettre à la mère de Sand, destinée à rester privée.

Tandis que se constitue un parti de soutien à De Wette, ses opposants deviennent plus offensifs, et publient anonymement un texte *Gegen die Aktensammlung*<sup>139</sup>. Hegel se distancie des corporations d'étudiants et se rallie à la position du gouvernement, tandis que Schleiermacher persiste dans son soutien à De Wette.

Berlin est alors en proie à une grande agitation ; les autorités font poursuivre ceux qu'ils considèrent comme les auteurs de trouble (les *Demagogen*). La rumeur prend de l'ampleur et on entend dire que les personnes visées sont emprisonnées et leurs biens saisis ; en réalité, la situation est plus confuse que menaçante, comme en témoigne Schleiermacher, qui figure au premier rang des "démagogues" visés<sup>140</sup>.

<sup>138</sup> La lettre, datée du 25 octobre 1819, figure dans la *Aktensammlung* éditée par De Wette en 1820.

<sup>139</sup> Le texte est en fait de Beckendorf. Cf. *Gegen die Aktensammlung, welche der Professor de Wette über seine Entlassung vom theologischen Lehramte zu Berlin, zur Berichtigung des öffentlichen Urtheils herausgegeben hat*, Berlin, 1820, bei F. L. Albanis.

<sup>140</sup> Cf. lettres de Schleiermacher à Arndt du 28 avril 1819 : "Seitdem ist Kotzebue tot, und gewiß, was der alte Sünder auch verbroschen hat, es kann keine Hölle für ihn geben, wenn er weiß, welchen Lärm sein Tod auf dieser armen deutschen Erde macht ; denn seligeres Futter gibt es nicht für seine Eitelkeit. Noch hat ja die Furcht nicht ganz aufgehört, daß er noch alle Universitäten mit sich in die Grube ziehen werde. Selbst ganz honette Leute lassen sich törichtes Zeug vorschwatzen und einreden. Ein Ungewitter scheint auch wirklich noch über den Universitäten zu hängen, indes hoffe ich zu Gott etwas Wesentliches soll ihnen nocht widerfahren. Heilsam aber könnte es wohl sein, wenn die inländischen in eine nicht offizielle Verbindung träten, um in wichtigen Fällen gemeinsame Maßregeln zu treffen. Schwierig ist es leider sehr." et à L. G. Blanc du 7 août 1819 : "Arretiert also bin ich nicht, wie Sie sehen, auch meine Papiere sind mir nicht genommen. Wie weit es aber daran gewesen ist, das will ich nicht entscheiden. Man hat hier überhaupt sehr milde operiert gegen die furchtbare Verschwörung. Jahn ist doch der Einzige, der ohne Urteil und Recht auf die Festung geschleppt wird, und Reimer nächst ihm der einzige angemessene Mann, dessen Papiere weggenommen sind. Das Andre sind doch nur junge Leute, die nun seit vier

Au sein de l'Université, Solger, alors doyen de la faculté de philosophie, tente d'agir de manière à concilier les différents partis. La complexité des tendances représentées au sein de l'Université – ne serait-ce que celle d'un Hegel louvoyant entre obéissance et rébellion<sup>141</sup> – rendent particulièrement délicate cette tâche qui lui échoit début octobre 1819<sup>142</sup>. Il rédige un texte de protestation du Sénat de l'Université dans lequel il plaide en faveur des droits de l'Université, et notamment en faveur de la liberté d'enseigner ; le texte est adopté par le Sénat alors que Solger est déjà malade.

Les divers retards (plus ou moins volontaires)<sup>143</sup> dont sera victime la diffusion de ce texte auprès de son destinataire le rendront obsolète lorsque Hardenberg rendra son verdict en janvier 1820, écartant la protestation du Sénat.

Solger était mort avant la fin du mois d'octobre, sans pouvoir connaître la destinée de son dernier texte<sup>144</sup>.

### **La position de Solger : enjeux privés et enjeux publics**

Bien que Solger soit extrêmement critique, tout d'abord à l'égard du geste de Sand, mais aussi par rapport à l'attitude adoptée par Schleiermacher<sup>145</sup>, il travaille à ce que l'affaire Sand, et surtout l'affaire De Wette, demeurent un problème interne à l'Université<sup>146</sup>. Plus touché par la dimension symbolique que par les conséquences matérielles des décrets de Karlsbad et de la persécution qui s'en est ensuivie, Solger

---

Wochen festsitzen, sie wissen nicht warum. Ein Paar haben sie sogar schon freigelassen, aber leider ihnen das Ehrenwort abgenommen nichts von dem zu sagen, was mit ihnen ist verhandelt worden, so daß wir um nichts gebessert sind und immer noch nicht wissen, ob die Verschwörung hat zu Lande oder zur See ausbrechen sollen. Aber die Leichtigkeit, mit der man sich an diese Arrestationen und Versiegelungen gewohnt, gibt mir nun eine Vorstellung von der Heiterkeit der Franzosen mitten in der ärgsten Schreckenszeit.", ajoutant "Von unsrer Provinzialsynode kann ich Ihnen nur Erfreuliches sagen."

<sup>141</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 2, p. 98.

<sup>142</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 2, p. 98–99.

<sup>143</sup> Cf. Lenz, 1910, vol. 2, p. 99–100.

<sup>144</sup> Jugée, comme l'ensemble de son œuvre, avec une sévérité très significative dans Lenz, 1910, vol. 2, p. 100.

<sup>145</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 21 avril 1819 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 725–726). On ne sait pas vraiment, contrairement à ce que prétend Lenz (cf. Lenz, 1910, vol. 2, p. 98) comment Solger considérait l'attitude de Hegel.

<sup>146</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 12 juin 1819 : "Es ist sehr schlimm, daß es sich damit so verhält, wie ich immer gesagt habe. Es sind Persönlichkeiten, oder, was hier gleich viel sagen will, Parteiungen dahinter. Ich glaube, daß die Facultät an ihre Wahl halten, und, wenn ein anderer hergesetzt werden sollte, den gebührenden Widerstand leisten wird ; aber versprechen kann ich als ein einzelner es nicht ; es könnte doch sein, daß ich damit zu Schanden würde. Sie meinen es auch wohl gewiß nicht so. Grade die letzten Breslauer Geschichten haben auch wieder dazu beigetragen, die Sache schwieriger zu machen. Man erzählt sich nur hier, Sie hätten den Studenten die Erklärung über die Sandsche Sache

reste dans une position d'observateur critique<sup>147</sup>, alors même qu'il représente une pièce importante de l'échiquier politique dans la gestion de l'Université<sup>148</sup>.

Les événements politiques, ainsi que leurs principaux acteurs, le poussent nettement à y prendre une part active, et pourtant, la correspondance des derniers mois de la vie de Solger est dominée par deux événements d'ordre bien plus personnel, même s'ils mettent également en jeu, de manière tout à fait différente, l'Université et sa représentation politique et sociale: sa querelle avec Hagen<sup>149</sup>, et ses diverses manœuvres pour faire appeler Raumer<sup>150</sup>, mais surtout Tieck, à l'Université de Berlin<sup>151</sup>. Ce repli sur la sphère privée et scientifique, ainsi que les relations avec ses amis, sans doute en partie motivés par l'absence d'organe d'expression publique<sup>152</sup>, reflètent l'échec de Solger à prendre position sur la scène publique alors même que les circonstances, notamment dans la répartition du pouvoir, jouent en sa faveur.

Il n'est donc pas surprenant que son décès le 25 octobre 1819 soit passé quasi inaperçu, puisque Solger lui-même avait contribué à s'entourer de discrétion et, que ce qu'il considérait comme son champ d'action publique, la publication, était encore largement en projet.

---

abgefordert. Was enthält denn diese Erklärung, und wie wurde sie veranlaßt? Das gestehe ich Ihnen, obgleich man, wie Sie sagen, aus der Ferne nicht genügend urtheilen kann, so scheint es mir doch immer, als hätte man zu sehr in die Stimmung des akademischen Publikums absichtlich eingegriffen, u[nd] ich bin immer der Meinung, daß man vielen Einwirkungen anderer bloß privatim entgegen arbeiten muß, weil jeder öffentliche Brief die Sachen nur schlimmer macht. [. . .] Sind wir nicht eines Sinns, so beobachten wir doch das Aeußere, und so wird wenigstens dem[?] gefährlichen Meistern von oben vorgebeugt." (cf. annexes).

<sup>147</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 18 août 1819: "Mit den demagogischen Umtrieben steht es noch so, wie es vor 4 Wochen stand. Es ist doch beispiellos, daß die Leute 6 Wochen im Gefängnisse sitzen, ohne zu wissen, warum. Dem armen Jahn ist während seines Aufenthalts in Küstrin [où il était emprisonné] hier ein Kind gestorben, und er soll noch nicht ein einziges Mal verhört sein. Ist es nicht ein wahrer Wahnsinn, der die Regierungen treibt, sich selbst Unheil und Verwirrung zu bereiten?" (cf. Matenko, 1933, p. 560).

<sup>148</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 12 juin 1819: "Der Staatskanzler wollte uns neulich offiziell kund thun, daß man uns doch noch hier honette Leute hätte. Er gab ein großes Mittagmahl, wozu etwa 15 Professoren, worunter auch ich, geladen waren, und da war die einzige Gesundheit die der Berliner Universität, die er selbst ausbrachte." (cf. annexes).

<sup>149</sup> Cf. notamment *NS*, vol. 1, p. 735–772. Sur ce point, cf. **2.3.1.2.**, ainsi que Henckmann, 1983, p. 208–215.

<sup>150</sup> Raumer sera d'autant plus déçu de rejoindre Berlin à la veille du décès de son ami, et de commencer ses cours le jour de son enterrement (cf. Raumer, 1861, vol. 2, p. 99).

<sup>151</sup> Ainsi, sa lettre à Tieck du 18 septembre 1819 raconte son entrevue avec Altenstein et les démarches que Tieck doit faire pour concrétiser cette manœuvre (cf. Matenko, 1933, p. 561–565).

<sup>152</sup> Puisque le projet de journal avait pris un retard considérable; cf. lettre de Solger à Tieck du 18 septembre 1819 notamment (cf. Matenko, 1933, p. 564–565).

Il faut donc effectivement attendre la fin de la vie de Solger, et les tous derniers événements auxquels il est confronté, pour mettre tout à fait en évidence la contradiction inhérente à sa biographie intellectuelle entre le moment culturel et le moment politique dans la constitution de son identité, plus précisément encore de son identité d'homme public. Comme ses œuvres, sa mort reste dans la sphère privée (famille et amis), et sans doute est-ce en ce sens qu'il faut comprendre l'oraison funèbre prononcée par Schleiermacher lors de son enterrement, qui insiste bien plus sur des valeurs humaines que sur la position professionnelle ou politique de Solger.

Nous voudrions donc à présent, dans une troisième partie, analyser la constitution de cette œuvre sous l'angle des relations entre sa portée publique et sa portée privée. A cet égard, il va de soi que la publication posthume de textes de Solger représente une part importante de la constitution de cette œuvre. Au moins autant que sur la genèse de l'œuvre, nous voudrions à présent revenir sur sa réception, et sur le travail opéré, à partir des textes de Solger, sur l'image que se font ses contemporains de sa pensée et de sa personnalité intellectuelle dans les années qui suivent immédiatement sa mort.

## Troisième Partie

Entre écriture privée et écriture publique: la question du  
statut du texte



Nous l'avons vu dans la deuxième partie, la difficulté de Solger à prendre position sur la scène publique se reflète singulièrement dans sa pratique de la *publication*, expression d'une théorie qui se définit elle-même à la fois comme absolument vraie et comme témoignage d'un travail. C'est en ce sens que toute l'œuvre de Solger est à la fois philosophique et philologique, mais c'est aussi cela qui met sa démarche aux prises avec des exigences propres aux démarches éventuellement contradictoires du penseur et du chercheur.

Afin de rendre compte de la structure du corpus solgerien, il nous semble nécessaire de distinguer, au sein de ce même corpus et, parfois, au sein d'un même texte ou extrait de texte, entre deux projets coexistants : celui d'une écriture "privée", principalement écriture de recherche et de questionnement, et celui d'une écriture "publique", énonciation d'une vérité et affirmation d'une identité intellectuelle. Ce sont les termes même de cette coexistence que nous voudrions explorer pour finir, dans une troisième partie qui sera consacrée à la détermination des relations entre ces différents aspects des textes dont nous disposons.

Une telle démarche comprend un travail génétique de comparaison entre texte et avant-texte. Nous commencerons ainsi par analyser l'élaboration de deux grandes œuvres esthétiques autorisées de Solger, la traduction de Sophocle et *Erwin*, à partir des manuscrits et textes édités que nous avons présentés dans la première partie de ce travail. Mais nous reviendrons également sur les points de passage entre écriture privée et écriture publique (dans *Erwin* plus particulièrement), à partir de la question du destinataire. Nous verrons ainsi qu'en tentant de répondre à la question "pour qui Solger écrit-il?", nous pouvons découvrir des éléments susceptibles d'éclairer notre propre lecture des différents types de textes dont nous disposons.

Dans le deuxième chapitre de cette troisième partie, nous reviendrons donc à la fois sur la genèse et sur la réception d'*Erwin*, dans la mesure où – nous aurons l'occasion de le montrer – cette œuvre constitue un moment nodal dans l'œuvre et la pensée de Solger.

En dépit du rôle majeur joué par le dialogue d'esthétique dans la réception de la pensée de Solger, cependant, notre travail sur le corpus solgérien a déjà montré comment, en réalité, l'œuvre centrale et nécessaire à la compréhension de celle-ci, ce sont les *Nachgelassene Schriften*. Nous reviendrons donc pour finir sur la genèse et la réception de cet ouvrage, qui nous permettront de voir comment l'"écriture" solgérienne elle-même a pu se modifier, sous la plume de Tieck et sous celle de Hegel, dans les années qui ont immédiatement suivi le décès du philosophe et philologue.

En abordant successivement ces trois aspects, la troisième partie aura ainsi pour but de montrer comment l'écriture ou, plus exactement, le projet d'écriture, est au

cœur de l'ensemble des publications de Solger et de sa position dans le monde dans lequel il vit – et comment, à ce titre, il détermine à la fois la forme et le contenu de son œuvre.

### 3.1. L'écriture accompagnée

Nous avons déjà évoqué la présence autour de Solger de ses amis, et suggéré qu'ils prenaient une part active à la production de ses œuvres : la *Société grecque* encadre ses travaux de philologie classique, le *Freitag* ses travaux littéraires, mythologiques et philosophiques<sup>1</sup>. Or, les uns et les autres ne sont pas seulement les premiers lecteurs des textes de Solger, ils en sont aussi (pour certains du moins) les coréalisateur, au sens où ils participent à la rédaction au moment où les textes concernés sont encore à l'état de brouillon.

C'est sur ce travail d'accompagnement de la rédaction que nous voudrions à présent revenir. Nous avons choisi, afin d'en mettre en évidence les procédés et les paradoxes, de nous appuyer sur deux exemples qui posent de manière particulièrement décisive la question de l'écriture : la conception de la traduction de Sophocle avec l'aide de Voß, et celle d'*Erwin* avec Tieck.

Entre 1804 et 1808, Voß participe de près à l'élaboration de la traduction de Sophocle à laquelle Solger travaille. L'évolution de son mode de participation, d'abord à la traduction d'*Oedipe Roi*<sup>2</sup>, puis à celle d'*Oedipe à Colone*<sup>3</sup>, d'*Antigone*<sup>4</sup> et de *Philoctète*<sup>5</sup>, permet de mettre en évidence non seulement les différentes étapes de la conception de ce travail par Solger, mais aussi la forme que prend la contribution de Voß. Pour mener à bien ce travail, nous disposons principalement d'une dizaine de lettres de Voß à Solger datant de cette période, et d'une lettre de Solger à Voß datant de mai 1805. Comme les deux amis ne se sont pas vus pendant la période, nous pouvons tout au plus supposer qu'il manque quelques lettres de Voß à Solger et des lettres de Solger à Voß<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Sur ces divers points, cf. **2.1.3**

<sup>2</sup> Envoyé par Solger à Voß sous sa forme imprimée en mai 1804 (cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804 ; cf. annexes).

<sup>3</sup> Envoyé par Solger à Voß sous forme de brouillon entre février et mai 1805, date à laquelle Voß en a déjà relu 1200 vers (cf. annexes).

<sup>4</sup> Entièrement relu par Voß sous sa forme de brouillon à la fin octobre 1805 (cf. lettre de Voß à Solger du 30 octobre 1805 ; cf. annexes).

<sup>5</sup> Revu par Voß dans sa version brouillon à la fin 1807 (cf. notamment lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807 ; cf. annexes).

<sup>6</sup> Il est en tout cas certain que les documents dont nous disposons constituent la seule et unique forme prise par les échanges entre les deux amis à cette période et sur ce thème.

Entre 1811 et 1815, c'est Tieck qui accompagne Solger dans la rédaction d'*Erwin*. S'il en relit le premier entretien sous une forme déjà très achevée, il a en revanche l'occasion de participer à l'élaboration des brouillons des trois autres entretiens, ce qui complique considérablement la tâche, car les documents dont nous disposons sont loin de recouvrir l'ensemble des formes qu'a pris le travail commun de Solger et Tieck à *Erwin*. Cependant – contrairement à la traduction de Sophocle – nous bénéficions des apports du manuscrit définitif d'*Erwin*, qui comporte notamment trace des corrections de Tieck au crayon. Nous tâcherons ainsi, là où nous ne disposons d'aucune information épistolaire du type de celles que l'on trouve dans la correspondance avec Voß, de compenser leur défaut par un travail sur ce manuscrit.

Aussi important ce manuscrit soit-il, cependant, nous n'entendons pas ici en faire une étude détaillée : notre propos n'est pas de disséquer *Erwin*, seul ouvrage pour lequel nous disposions d'un état de texte comparable, mais de comprendre la pensée esthétique de Solger dans son ensemble. C'est donc davantage sur les rouages de la correspondance, un corpus varié, et au sein duquel il nous est possible de faire des comparaisons, que nous travaillerons ici.

En effet, les deux expériences de l'élaboration de la traduction de Sophocle avec Voß et de celle d'*Erwin* avec Tieck, bien que soient différents les périodes de la vie de Solger, les personnalités mises en jeu, et les types d'œuvres réalisés, permettent, on va le voir, de mettre en évidence la manière dont fonctionne la correspondance comme outil d'accompagnement dans la production par Solger d'un texte définitif destiné à la publication.

### 3.1.1. L'élaboration de la traduction de Sophocle

Les relations entre Solger et Voß, sont nées de leur intérêt commun pour la philologie classique<sup>7</sup>. Or, autant la correspondance de Solger peut être protéiforme et traiter de thèmes très variés, autant la pratique épistolaire de Voß se réduit à des sujets philologiques ou strictement liés à sa biographie personnelle<sup>8</sup>. Il n'est donc pas surprenant que l'intégralité de ses lettres de l'époque destinées à Solger porte, d'une part, sur ses travaux personnels, d'autre part sur sa vie weimarienne, dans laquelle la figure de Goethe joue un rôle essentiel.

---

<sup>7</sup> Sur ce point, cf. **2.1.1.2.** et **2.1.3.2.**

<sup>8</sup> Sur ce point, cf. déjà la remarque dans *AfLG*, p. 130, en note : "Bei dieser Arbeit ward Voß von der Schlacht bei Jena überrascht.[. . .]. Da es auffallen kann, dass Heinrich dieses gewaltigen Ereignisses mit keiner Sylbe gedenkt, so sei erwähnt, dass sich in all seinen Briefen, soweit sie bekannt sind, nur zweimal Zeitereignisse erwähnt finden : der Einzug der Verbündeten in Paris (Briefe an Truchess 51) und die Dreikaiserbegegnung in Heidelberg (ebenda 68ff)."

C'est dans ce contexte que, à la demande expresse de Voß, Solger soumet à son ami ses brouillons de traductions<sup>9</sup>. Il faut en réalité distinguer deux moments dans leur travail commun d'élaboration de la traduction des tragédies de Sophocle : tout d'abord *Oedipe Roi*, publié en 1804, puis la préparation des pièces suivantes, dont les trois effectivement reprises par Voß sont *Oedipe à Colone*, *Antigone* et *Philoctète*, entre 1805 et 1808.

Ces deux étapes correspondent également à deux moments nettement distincts dans la biographie de Voß. L'année 1804, ainsi que le tout début de 1805, période de l'idylle weimarienne, tranche singulièrement avec les années suivantes, au cours desquelles ses relations avec Goethe se dégradent considérablement<sup>10</sup> – dégradation à laquelle la mort de Schiller en mai 1805 ne fait que contribuer. Malade et de plus en plus isolé à Weimar, Voß finit par déménager à Heidelberg, où il rejoint ses parents en 1807. Les conditions de vie déterminées par ces divers revirements n'ont pas été sans influence sur les activités intellectuelles de Voß, et singulièrement sur sa contribution à la traduction de Sophocle de son ami Solger.

### 3.1.1.1. Premiers pas : *Oedipe Roi*

L'initiative de la participation de Voß ne revient pas à Solger ; elle fait suite à une proposition de Voß<sup>11</sup>, acceptée par Solger. C'est alors principalement sur des points techniques concernant la lecture du grec et la construction des vers que porte l'aide de Voß<sup>12</sup>, dont les compétences en la matière sont si réputées que, à la même époque, Goethe bénéficie également de ses services<sup>13</sup>. Les apports de Voß sont liés à la fois

---

<sup>9</sup> Cf. lettre de Voß à Solger 24 mars 1804 : “Ich habe mit großem Vergnügen gehört, daß Du den Oedipus Tyrannos übersezt hast. Theilst Du mir nicht davon etwas mit ?” (cf. annexes).

<sup>10</sup> En particulier à cause de la maladie de Voß, qui l'empêche presque complètement de parler ; cf. *AfLG*, pp. 141 et 130, lettre de Voß à Solger du 8 octobre 1806 : “Ich habe dies Jahr Göthe auch nur wenig genossen, und die wenige Mal, daß ich ihn sah, empfang ich Worte und mitleidige Blicke über meinen Zustand ; ich kann ihm nicht vorlesen, ich kann mit ihm keine Hexameter machen, ich muß stumm bei ihm sitzen, und darf nur stammeln statt zu reden ; darum gehe ich jetzt seltner hin, als im vorigen Winter.” (cf. aussi annexes).

<sup>11</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 24 mars 1805 (cf. *supra* et annexes).

<sup>12</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804 (cf. annexes).

<sup>13</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 22 mai 1805 : “Mir hat Göthe ein Exemplar v.[on] Hermann u.[nd] Dorothea gegeben, mit Papier durchschossen. Ich soll die Hexameter mustern, und alle meine Einfälle unter dem Namen Änderung und Vorschläge beschreiben.”, mais surtout sa lettre du 30 octobre 1805, qui souligne le parallèle entre sa démarche auprès de Solger et auprès de Goethe : “Ich habe Hermann u.[nd] Dorothea in metrischer Hinsicht durcharbeiten müssen, und habe, grade wie ichs bei Deinem Sofokles gemacht, meine Vorschläge u[nd] Critiken am Rande seines Manuscripts beigeschrieben.” (cf. annexes).

à ses compétences philologiques classiques au sens large, et plus spécifiquement à ses compétences dans le domaine de la métrique.

Son travail commence en mai 1804, au moment où Solger lui envoie un exemplaire imprimé de sa traduction d'*Oedipe Roi*, parue anonymement cette même année.<sup>14</sup>

Solger présente non sans émotion son travail à son ami Voß – non pas comme une œuvre définitive, mais bien plutôt comme la première étape d'une œuvre encore à construire :

C'est avec une timidité toute virginale que, par la présente, je remets mon ouvrage (non pas! mais plutôt la première ébauche de mon œuvre) [...] à mon bon vieux Voß [...].<sup>15</sup>

### Critiques techniques de Voß

Dans ses remarques sur la qualité technique du travail sur le grec effectué par Solger, Voß ne change guère d'opinion entre 1804 et 1808, et l'on retrouve ainsi, certes modulés selon les périodes, les mêmes louanges et les mêmes reproches qu'à propos du volume d'*Oedipe Roi* envoyé en 1804.

En réponse aux hésitations initiales de Solger<sup>16</sup>, Voß ne tarit pas d'éloges sur la prouesse technique que représente l'adaptation des différents types de vers réalisée par Solger<sup>17</sup>. Il prend également position dans les débats sur différentes leçons<sup>18</sup>, et conseille à son ami de noter les variantes qu'il rencontre<sup>19</sup>. Il le complimente également pour ses connaissances philologiques et leur application à la traduction

---

<sup>14</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804 (cf. annexes). Cette traduction est accompagnée d'une préface différente de celle de la traduction de 1808.

<sup>15</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804: "Mit wahrer jungfräulicher Schüchternheit überreiche ich hiermit mein Werk (doch nicht so! sondern der erste Ansatz zu einem Werke) [...] meinem alten Voß [...]." (cf. annexes).

<sup>16</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804 (cf. annexes).

<sup>17</sup> Cf. par exemple lettres de Voß à Solger du 15 mai 1804: "Sehr gefallen haben mir die Trochäen am Schlusse [...]; auch die leztern Chöre [...]", du 10 octobre 1804: "Hier sage ich [...], daß die metrischen Regeln mit großem Glück beobachtet wären, ich rühme den Fleiß der auf Wort u[nd] Gedankenstellung gewandt ist, und auf das Zusammentreffen der rhythmischen u[nd] der Redeperiode." et du 22 mai 1805: "Ich lobe es so sehr als einer, daß Du den Geist des sofokleischen Versbaues studirt hast [...]. Du hast untersucht in welchen Vertheilen S.[ofokles] mit seinen mannigfaltigen Abschnitten vorstellt, wie er mit den Spondeen umgeht, nach welchem Geseze er Anapäste und Dactylen zuläßt, und unter welchen Bedingungen sowohl die Abschnitte aus die Versbindungen bald so bald so fallen, und unter sich umwechseln." (cf. annexes).

<sup>18</sup> Cf. par exemple lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804: "Die beiden aufgenommenen Emendationen im Oed.[ipus] Tyr.[annos] gefallen mir gar nicht, am wenigsten die *πλους*, die nach logischer Pünktlichkeit reicht." (cf. annexes).

<sup>19</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 30 octobre 1805 (cf. annexes).

des tragédies de Sophocle<sup>20</sup>.

Cependant, même au plan technique, il y a un point sur lequel Voß critique fermement Solger : son application trop rigoureuse du principe de fidélité formelle. Bien qu'il soit acquis, à l'un comme à l'autre, que ce principe fasse partie des prérequis à toute traduction<sup>21</sup>, et notamment à toute traduction de vers, c'est son application que l'un et l'autre n'interprètent pas de la même manière. Voß estime que Solger s'en tient davantage à une mise en œuvre fidèle à la lettre qu'il ne s'attache à une application de l'esprit :

Je loue autant qu'il est possible ton étude approfondie de l'esprit de Sophocle [...]; à l'inverse, je blâme le fait que, dans les vers pris individuellement, tu requières une grande exactitude, des périodes de la même longueur que celles de Sophocle, que tu ais des spondées, des dactyles, des anapestes, etc., exactement là où lui en a. Je ne nie pas que, dans de nombreux cas, c'est exactement ce qu'il faut, que les périodes et les césures (petit point de repos au milieu du vers) sont d'une importance considérable, et que dans d'autres cas, c'est un anapeste qu'il faut, ou bien un autre pied qui est beaucoup plus expressif, et réaliser période et césure dans une traduction, lorsque la chose est possible et qu'elle ne compromet pas la clarté de l'expression, cela doit être l'un des tout premiers devoirs. Mais tu le fais *partout*, et les quelques fois où ce n'est pas le cas, *toi*, tu considères cela comme une imperfection que tu entends bien corriger à l'avenir. [...] Bref, tu pourrais être beaucoup plus inexact, et rester pourtant *purement sophocléen*, car la métrique sophocléenne est ancrée dans ton âme, et c'est elle qui va te rendre *antisophocléen*. Et, j'en suis convaincu, malgré toute cette liberté, tu ne pourrais pas être versificateur plus sophocléen que tu ne l'es déjà; car tu travaillerais sophoclesquement, avec un esprit sophocléen libre, alors même que, pour l'heure (c'est du moins l'impression que tu donnes), tu t'en tiens trop à la forme extérieure. Je suis intimement persuadé que l'esprit sophocléen le plus vrai ne peut pas provenir de pieds semblables à l'original, aussi exactement mesurés puissent-ils être [...].<sup>22</sup>

---

<sup>20</sup> Cf. notamment lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804: "Was das Auffassen des Sinnes betrifft, rühme ich an ihm [...] Gelehrsamkeit, Sprach- u[nd] Alterthumskunde [...]." (cf. annexes).

<sup>21</sup> Cf. *a contrario* la critique adressée par Voß à Fähse dans sa lettre à Solger du 15 mai 1804: "so soll gar wenig auf ihn Rücksicht genommen werden, eben weil er von der Hauptbedingung derselbigen Form für den selbigen Geist abgewichen ist." (cf. annexes).

<sup>22</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 22 mai 1805: "Ich lobe es so sehr als einer, daß Du den Geist des sofokleischen Versbaues studirt hast [...]. Dagegen aber tadle ich, daß Du in den einzelnen Versen mit großer Pünctlichkeit die Abschnitte grade so verlangst wie Sofokles, daß Du grade da Spondeen, Dactylen, Anapäste pp hast, wo er sie hat. Ich will nicht in Abrede sein, daß in vielen Fällen grade dieser bestimmt, Ab- oder Einschnitt (kleiner Ruhepunct mitten im Verse) von großer Bedeutung sind, und daß in andern Fällen grade ein Anapäst, oder ein anderer Fuß sehr ausdrucksvoll ist, und beides in einer Übersetzung, wenn es ohne Beeinträchtigung des klaren Ausdrucks geschehen kann, zu erreichen, möchte dann wohl eins der ersten Pflichten sein. Aber Du thust es *überall*, und in den wenigen Fällen, wo es

Si Voß est aussi critique vis-à-vis de Solger sur ce point, c'est parce que la restitution du grec et, singulièrement, du grec de Sophocle, dont veut rendre compte Solger, entre en conflit avec les exigences de la langue allemande. Outre des exigences philologiques concernant la langue de départ, la traduction suppose également une adéquation à la langue d'arrivée, c'est-à-dire un travail littéraire.

### La question de la maîtrise de l'allemand

Sans doute est-ce là ce que Voß considère comme la question la plus épineuse dans le travail de son ami. Il s'en inquiète avant même d'avoir eu sous les yeux le moindre extrait du travail de Solger<sup>23</sup>. Par la suite, il met effectivement continuellement en garde Solger contre les excès de zèle liés à une trop grande rigueur dans l'imitation du grec et à leurs conséquences fâcheuses sur la qualité de son allemand<sup>24</sup>. Pour compenser cette faiblesse, il lui conseille la solution qu'il a lui-même adoptée pour pallier cette difficulté: la fréquentation de bons auteurs de langue germanique<sup>25</sup>.

---

nicht geschehn ist, glaube ich, siehst *Du* dies nur als eine Unvollkommenheit an, die noch in Zukunft soll gehoben werden. [...] Du könntest, um es mit einem Worte zu sagen, sehr viel unpünctlicher zu Werke gehn, und doch *rein sofokleisch* bleiben, denn der sofokleische Verstypus ist ja in Deiner Seele, und der wird Dich vor allem *antisofokleisch* bewahren. Und meiner Überzeugung nach könntest Du bei dieser Freiheit noch nie weit sofokleischerer Verkünstler sein als Du es schon bist; denn Du würdest mit freiem Sofokleischen Geiste sofokleisch arbeiten, da Du jetzt (wenigstens dem Scheine nach) Dich zu sehr an die äußere Gestalt hältst. Ich bin fest überzeugt, daß der wahrste Sofokleische Geist gar nicht einmal bei so pünctlich abgezählten völlig dem Original gleichkommenden Versfüßen hervortreten kann [...]" (cf. annexes).

<sup>23</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 24 mars 1804: "Ich habe mit großem Vergnügen gehört, daß Du den Oedipus Tyrannos übersezt hast. Theilst Du mir nicht davon etwas mit? etwa bis zum Schlusse des ersten Chors? Wenn Du nach den Grundsätzen des Recensenten von Stolbergs Äschylus gearbeitet hast – und die liegen ja so nahe – so weiß ich bei Deiner Gewissenhaftigkeit, daß Du die Sache gut gemacht hast. Aber hast Du die d.[eutsche] Sprache ganz in Deiner Gewalt? ich meine, ob Dir der Reichthum unserer Sprache so im Gedächtnisse liegt, daß Du unter vielem Guten, das Beste u.[nd] Einzigste des gehörigen Ausdrucks zu finden weißt?" (cf. annexes et *AFLG*, p. 102).

<sup>24</sup> Ainsi dans les lettres de Voß à Solger des 10 octobre 1804: "Du bist mir zu kühn in d.[er] Wortstellung: Du hast mitunter Gräzismen; u[nd] Leute, die kein Griech.[isch] verstehn, verstehn die Übersezung an vielen Stellen gar nicht." et 22 mai 1805: "Sah'ich aber dann auf den Ausdruck, so fand ich, daß dieser immer dem rechten nahe war, aber in vielen Fällen doch nicht selber das Rechte. [...] Du giebst uns mitunter wahre Gräcismen, Du lässest in unerlaubten Fällen Hülfsörter aus u. s. w. Du stellst manchmal die Worte, wie sie wohl logisch oder so zu sagen mimetisch richtig sein mögen, aber gewiß nie vom deutschen Sprachgebrauche eingeführt werden können.– Du bist auch mitunter im Gebrauche von vielen Präpositionen zusammengesetzter Zeitörter sehr kühn [...]" (cf. annexes)

<sup>25</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 24 mars 1804: "[...] ich helfe mir dadurch, daß ich Luthers Bibel, und Opiz, u.[nd] Flemming lese. Ich hoffe mich so zu einem Übersezer zu bilden [...]" (cf. annexes et *AFLG*, p. 102).

Ces objections reviendront ensuite sous la plume de Voß de manière bien plus atténuée, et leur expression sans détour à propos d'*Oedipe Roi* contribue à faire de la publication de cette pièce – première publication de Solger, publication anonyme – une étape essentielle dans son rapport à la critique.

### ***Oedipe Roi* comme première étape**

C'est Solger lui-même qui présente sa première publication comme un "premier essai", une "épreuve"<sup>26</sup>, qui nécessite d'être retravaillée. Pour en convaincre encore davantage son ami, Voß s'appuie sur les jugements de Goethe<sup>27</sup> et de Schiller :

Il [i. e. Schiller] a grand plaisir à voir l'authenticité et la justesse de tes aspirations et de tes principes qui, après mes explications, lui ont semblé bien plus justes que ce n'était le cas au début ; mais il a regretté certaines rudesses et des insuffisances, le plus souvent à des endroits où mes propres convictions voudraient que je sois d'accord avec lui.<sup>28</sup>

Lorsque Solger entreprend la poursuite de sa traduction de Sophocle, avec *Oedipe à Colone*, Voß, avant même d'avoir eu l'ouvrage à lire, dit vouloir en accompagner l'élaboration elle-même<sup>29</sup>.

#### **3.1.1.2. Vers la traduction intégrale de Sophocle**

A la publication anonyme d'*Oedipe Roi* en 1804, succède en effet immédiatement l'élaboration de la traduction des autres tragédies de Sophocle. Tandis que le travail de Solger s'accélère alors, celui de Voß est ralenti (pour les raisons biographiques que nous avons déjà évoquées)<sup>30</sup>. L'impossibilité pour Voß de suivre à mesure les progrès de Solger<sup>31</sup> décale alors leurs progressions respectives, et en rend l'évolution complexe.

---

<sup>26</sup> "Ansatz" et "Probe" dans la lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804 ; cf. annexes.

<sup>27</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804 (cf. annexes et *AfLG*, p. 112).

<sup>28</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804 : "Du bist mir zu kühn in d.[er] Wortstellung. Du hast mitunter Gräzismen ; u[nd] Leute, die kein Griech.[isch] vestehn, verstehn die Übersezung an vielen Stellen gar nicht. So ist es Schiller gegangen. Er freute sich des wahrhaft echten u[nd] guten Strebens u[nd] der richigen Grundsätze, die ihm nach meinen Erläuterungen noch richtiger scheinen als anfangs ; aber er klagte über Härten u[nd] Insufficienz, u[nd] gewöhnlich an Stellen, wo ich ihm nach Überzeugung beistehen müßte." (cf. annexes et *AfLG*, p. 114).

<sup>29</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804 : "Ich freue mich gar sehr Deines Oed. Colon., den Du mir durchaus, u[nd] womöglich recht bald schicken sollst. Ich werde ihn mit wahrhaft kritischer Genauigkeit durchmustern, und Dir meine Bedenklichkeiten, wenn anders welche da sein werden, vorlegen." (cf. annexes et *AfLG*, p. 114).

<sup>30</sup> Cf. introduction du **3.1.1.**

<sup>31</sup> Cf. lettres de Voß à Solger du 24 février 1804, 22 mai 1805, 2 décembre 1805, 30 juillet 1807 et 7 novembre 1807 ; cf. annexes.

### *Oedipe à Colone, Antigone, Philoctète*

Nous ne disposons pas, pour chacune des trois pièces, d'éléments d'analyse similaires, et c'est seulement en recoupant la correspondance avec l'unique exemple de correction vers à vers que nous ayons<sup>32</sup> qu'il nous est possible de déterminer que, pour *Philoctète* (comme pour *Oedipe à Colone* et pour *Antigone*), les commentaires de Voß portent sur les mêmes points.

Dès octobre 1804, Voß insiste auprès de Solger pour que celui-ci lui envoie une version non définitive d'*Oedipe à Colone*<sup>33</sup>; en mai 1805, il en a déjà relu les deux tiers<sup>34</sup>. Les corrections auxquelles il procède illustrent deux objections détaillées par Voß dans la lettre elle-même: d'une part, la trop grande fidélité de Solger à la métrique sophocléenne, qui l'oblige à malmener l'allemand<sup>35</sup> – on retrouve les défauts d'*Oedipe Roi*–; d'autre part, un attachement à des spécificités sophocléennes qui sont en fait des spécificités grecques et devraient être traduites, c'est-à-dire adaptées, plutôt que reproduites de manière syntaxiquement et sémantiquement fidèle à l'original grec<sup>36</sup>. Sa reprise de l'ensemble d'*Oedipe à Colone* est quasiment achevée à la fin du mois de juillet 1807<sup>37</sup>, du moins, bien plus avancée que la reprise d'*Antigone* et de *Philoctète*.

Le travail de Solger lui-même sur *Antigone* commence très tôt, puisque dès octobre 1804 Voß répond à une question concernant les leçons du vers 781<sup>38</sup>. C'est

---

<sup>32</sup> Pour *Philoctète*, en annexe de la lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807 (cf. annexes).

<sup>33</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804: "Ich freue mich gar sehr Deines Oed. Colon., den Du mir durchaus, u.[nd] womöglich bald schicken sollst.", puis plus loin, à la toute fin de la lettre: "Aber schicke mir den Oedipus Colon." (cf. annexes et *AfLG*, resp. pp. 114 et 116).

<sup>34</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 22 mai 1805: "Lieber Solger, ich habe Deinen zweiten Oedipus bis zum 1200 Verse mit der größten Genauigkeit durchgelesen, nur in den letzten 3–4 Wochen bin ich unterbrochen worden, habe aber heute die Durchsicht fortgesetzt." (cf. annexes).

<sup>35</sup> Cf. *ibid.*: "Ich bin fest überzeugt, daß der wahrste Sofokleische Geist gar nicht einmal bei so pünctlich abgezählten völlig dem Original gleichkommenden Versfüßen hervortreten kann, denn denke nur an die Gewalt, die Du der Sprache anthun müßtest, um jenes zu erreichen, und die daraus oft resultirende Dunkelheit." (cf. annexes).

<sup>36</sup> Cf. *ibid.*: "Freilich soll der Übersetzer, so weit sich solches mit dem Geiste unserer deutschen Sprache verträgt, den Sofokleischen Styl (oder die Art u[nd] Weise, wie der Gedanke sich in seiner Seele zum Ausdruck gestaltet) mit in die Überzeugung übertragen. Aber hier prüfe Du Dich doch selber, ob Du nicht manchmal, *Sofokleischen Styl*, und *Eigenthümlichkeiten der Griech. Sprache überhaupt*, mit einander verwechselt hast." (cf. annexes).

<sup>37</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 30 juillet 1807 (cf. annexes).

<sup>38</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804, p. 9–10 du ms (cf. annexes; le passage ne figure pas dans *AfLG*, p. 114).

Voß qui en retarde la lecture, puisqu'il écrit à son ami à la fin du mois de mai 1805 qu'il ne l'a pas commencée<sup>39</sup>. De l'ensemble des corrections qu'il y apporte, nous savons seulement qu'elles ne sont que modérément pertinentes, puisque, ayant été réalisées à l'époque où Voß est en train de traduire Shakespeare, elles répondent à des critères plus "modernes" qu'"antiques", comme le concède Voß lui-même avec amertume :

En ce qui concerne [*Antigone*], tu vas me trouver souvent enferré dans l'extrême opposé. J'ai souvent remplacé des constructions trop obscures par des constructions *trop* transparentes, et des rudesses trop grandes par des expressions *trop* populaires et immédiates, qui ne conviennent pas à Sophocle. Ne me juge pas, ni mes principes, comme il ne faudrait pas ; songe que cette reprise est venue entre ma traduction d'*Othello* et celle du *Roi Lear* : c'est parce qu'à cette époque, je m'étais mis en tête les principes d'une traduction de Shakespeare, que ceux-ci se sont contre mon gré insinués dans ma critique de ton Sophocle. On ne peut servir deux maîtres à la fois, et si l'on traduit un moderne, il ne faut pas traduire un Grec en même temps [...].<sup>40</sup>

Pour ce qui est de la traduction de *Philoctète*, Solger l'envoie à Voß entre mai et octobre 1805<sup>41</sup>. Voß manifeste pour cette pièce un intérêt tout particulier<sup>42</sup>, et il la travaille avec une très grande précision<sup>43</sup>. Ce travail s'effectue en plusieurs étapes (trois au total)<sup>44</sup>.

---

<sup>39</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 22 mai 1805 : "Die Antigone habe ich noch nicht gelesen ; ich habe sie [XXX] neben den andern Stücken lesen wollen, um desto sicherer die Fortschritte bemerken zu können die Du seitdem gemacht hast." (cf. annexes).

<sup>40</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 30 octobre 1805 : "Deinen Oedipus C.[olonos] und die Antigone habe ich mit großer Aufmerksamkeit mit dem Originale verglichen ; meine Kritiken und Vorschläge wirst Du am Rande und zwischen den Zeilen beigeschrieben finden. Was die letzter[n ?] betrifft, so wirst du mich oft in einem entgegengesetzten Extreme begriffen finden. Ich habe zu dunkle Konstruktionen oft mit *zu* klaren vertauscht, und zu große Härten mit dem Ausdruck *zu* faßlicher Popularität, den ja doch Sofokles nicht haben soll. Beurtheile mich und meine Grundsätze nicht falsch, sondern bedenke, daß diese Durchsicht zwischen meiner Othello- u[nd] Lear-Übersetzung gefallen ist : weil ich grade damals mich in die Grundsätze einer Shakespeareübersetzung versetzt hatte, so sind diese unwillkührlich in die Sofoklescritik eingedrungen. Man kann nicht zweien Herren zugleich dienen, und wer einen Modernen übersetzt, der überseze ja nicht zu gleicher Zeit einen Griechen [...]." (cf. annexes).

<sup>41</sup> Cf. lettres de Voß à Solger du 2 mai 1805 ("Darum schicke mir bald den Philoctet [...]" ; cf. annexes) et de Voß à Solger du 30 octobre 1805 ("[...] den Philoktet behalte ich noch [...]" ; cf. annexes).

<sup>42</sup> Parce qu'il l'étudie avec ses élèves du lycée de Weimar ; cf. lettre de Voß à Solger du 30 octobre 1805 : "[...] den Philoktet behalte ich noch ; ich lese ihn bald in der Schule [...]" ; cf. annexes.

<sup>43</sup> Ainsi dans la lettre de Voß à Solger du 30 octobre 1805 : "[...] dann soll er sorgfältig durchgemustert werden." ; cf. annexes.

<sup>44</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807 : "Ich habe ihn nun wieder frisch in die

Arrêtons-nous un instant sur cette pièce, puisqu'il s'agit de la seule pour laquelle nous disposons, outre les remarques générales contenues dans la lettre elle-même, de corrections vers à vers de la main de Voß<sup>45</sup>. On peut ainsi détailler la manière dont Voß conçoit le travail de balance entre exactitude par rapport au grec et élégance (lisibilité et audibilité) de l'allemand<sup>46</sup>, qu'il défend dans ses lettres depuis 1804. Les points sur lesquels il reprend le texte de Solger sont principalement des inexactitudes de vocabulaire<sup>47</sup>, des imprécisions dans la syntaxe<sup>48</sup>, des erreurs de temps ou de mode<sup>49</sup>, ou des leçons plus satisfaisantes<sup>50</sup>. Nous ne savons rien de corrections ultérieures de la main de Voß, et il est peu vraisemblable qu'il y en ait eu, puisque l'ouvrage paraît au printemps 1808 (dès juin 1808, Solger en fait parvenir un exemplaire à Goethe<sup>51</sup>).

### Les progrès de Solger

Si l'on considère l'évolution des remarques de Voß au cours des années 1804–1808, on peut tout de même noter quelques modifications dans ses jugements qui, même s'ils ne changent pas fondamentalement de contenu, deviennent de plus en plus élogieux,

---

Hand genommen, und will die Durchsicht des Philoktetes mit Musse vollenden. Hier sende ich Dir den Anfang meiner Bemerkungen, *sehr bald* sollen mehrere nachfolgen." ; cf. annexes.

<sup>45</sup> Pour les vers 219–475 (cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807) ; cf. annexes.

<sup>46</sup> Sur ce point précis, cf. notamment ses corrections des vers 219 (“(das *weh!* stört mich)”), 352 (“(etwas matt)”), 381 (“(matt)”), 462 (“(stetes ist matt)”) ; cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807 (cf. annexes).

<sup>47</sup> Cf. par exemple ses corrections des vers 237 (“[. . .] Antrieb (ja nicht *Ziel*)”), 365 (“*Erbgut*”), 386 (“(*gemacht* taugt nicht [. . .])”) ; cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807 (cf. annexes).

<sup>48</sup> Cf. par exemple ses corrections des vers 249 (“(*also* steht an der falschen Stelle)”), 306 (“(falsch gesetzt)”), 372 (“(so muß die Wortstellung sein)”), 386 (“([. . .] *κακoi* muß hinten)”), 434 (“*ehedem* (ich lese *αυ*: der die vom Vater *wohl* der liebste war)”) ; cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807 (cf. annexes).

<sup>49</sup> Cf. par exemple ses corrections des vers 222 (“*ειπω* (wie es so ein Präsens gäbe) stehe; aber *ειπω* ist ein anderer Fall.”), 265 (“Ausstießen”), 346 (“Es wäre (ja nicht *sei*) [. . .]”) ; cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807 (cf. annexes).

<sup>50</sup> Cf. par exemple ses corrections apportées aux vers 275 (“*οι αυτοσ τυχοι*, qualis ipsis contingant, so freilich auch v. 316. 509.”), 314, 324 (“(mir gefällt die Vulgata 1000 mal besser als Bruncks mattes End.)”), 425 (“(Ist das der Sinn? Freilich nach Brunck)”), 426 (“(die stol.[bergesche] Lesart ist die einzige s. Person Eur. Phoen. 54)”) ; cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807 (cf. annexe).

<sup>51</sup> Cf. lettre de Solger à Goethe du 6 juin 1808 (cf. annexes), ainsi que les deux volumes de la traduction accompagnant cet envoi, aujourd'hui consultables à Weimar dans la bibliothèque de Goethe. Ces exemplaires ne portent aucune trace explicite de lecture (note en marge, etc.), mais les pages en ont été découpées, contrairement à celles de la traduction de Sophocle par Stolberg. Cf. aussi, sur l'usage fait par Goethe de son exemplaire de la traduction de Sophocle par Solger, les *Gespräche mit Eckermann* à la date du 15 juillet 1827.

et permettent de percevoir les progrès faits par Solger aux différentes étapes de son travail – ou du moins, ceux que Voß veut bien y voir.

Les premières remarques de Voß, en 1804, soulignent le caractère tout à fait appliqué de la prestation de Solger, et ses qualités techniques par rapport au texte de départ<sup>52</sup>. C'est le travail sur *Oedipe à Colone* qui permet ensuite à Solger – si l'on en croit ce que lui écrit Voß – d'améliorer la rythmique des vers, et de s'approprier davantage l'esprit sophocléen. Il n'en demeure pas moins que, en mai 1805, la traduction a beau s'être améliorée, la partie linguistique de l'ouvrage laisse encore à désirer<sup>53</sup>.

A ce stade du travail, il faut, selon Voß, une période de latence :

Je suppose que tu as à présent fait ce que tu es en mesure de faire *pro tempore*. Vient ensuite une sorte de pause, qui ne peut passer qu'avec le temps ou avec l'intervention d'un tiers. C'est ce qui m'est arrivé avec le *Roi Lear* et *Othello*; lorsque je les ai confiés à l'imprimeur il y a un an et demi, je n'aurais pas été capable d'en modifier une seule ligne; à présent, je serais déjà capable de modifier et d'améliorer bien des choses<sup>54</sup>

Bien que Voß affirme là l'importance du rôle du tiers – rôle qu'il tient lui-même –, son désir de reprendre les travaux de Solger au fur et à mesure de leur élaboration<sup>55</sup> ne prendra jamais le rythme de croisière nécessaire à un suivi exactement coordonné au travail de Solger<sup>56</sup>. Or, c'est précisément à l'instant où il reconnaît la qualité

---

<sup>52</sup> C'est dans ce sens que vont les remarques de Goethe et de Schiller (rapportées par Voß dans sa lettre du 10 octobre 1804; cf. *supra*); cf. surtout les lettres de Voß à Solger des 24 mars 1804 et 15 mai 1804 (cf. annexes).

<sup>53</sup> Sur ces différents points, cf. la lettre de Voß à Solger du 22 mai 1805, et en particulier, en ce qui concerne la langue de Sophocle: "Sah'ich aber dann auf den Ausdruck, so fand ich, daß dieser immer dem rechten nahe war, aber in vielen Fällen doch noch nicht selber das Rechte." ; cf. annexes.

<sup>54</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 2 décembre 1805: "Ich seze voraus, daß Du jezt geleistet hast, was Du pro tempore zu leisten im Stande bist. Dann entsteht eine Art Stillstand, der nur entweder durch die Zeit, oder durch den Eintritt eines Dritten gehoben werden kann. So war es mir bei meinem Lear u[nd] Othello; als ich ihn vor anderthalb Jahren dem Drucke übergab, hätt ich keine Zeile ändern können; jetzt könnte ich schon viel ändern u[nd] beßer machen." ; cf. annexes et *AfLG*, p. 132.

<sup>55</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 2 décembre 1805: "Nun schreibe mir ja, *wann* der Druck des Sofokles beginnt; und in welcher Folge sie sollen gedruckt werden. Dann will ich Deine übrigen Stücke in *der* Folge durchsehen. Halte wo möglich den Druck noch ein paar Monate auf. Auch kannst Du während des Druckens ja noch immer ändern u.[nd] feilen, wann ich Dir – und dies kann ich versprechen, da ich nun ziemlich gesund bin – die Bemerkungen immer zu rechter Zeit zu senden. Nur der Aufschub von einigen Monathen wünsche ich, damit ich einen Vorsprung erhalte; und immer noch mit dem Drucke im gleichen Schritt bleiben könne, auch wenn – was mitunter auch bei mir der Fall ist – eine Störung dazwischen kommen sollte." ; cf. annexes (le passage a été coupé dans *AfLG*).

<sup>56</sup> Sur ce point, cf. notamment la lettre de Voß à Solger du 30 juillet 1807 (cf. annexes).

tout à fait solitaire du travail de Solger que Voß en mesure également les qualités et les progrès<sup>57</sup>. Cependant, le texte est encore loin d'être parfait<sup>58</sup>, et Voß s'estime alors en mesure d'apporter à Solger des améliorations qui, même si elles sont moins essentielles qu'en 1804–1805, visent – une fois de plus – à libérer le texte de Solger d'un trop grand asservissement au texte grec d'origine<sup>59</sup>.

Dans la mesure où il est toujours en décalage, plus ou moins léger, par rapport à la progression de Solger dans sa traduction de Sophocle, on est tenté de se demander quel rôle Voß joue effectivement, et comment évaluer la pertinence de son travail d'accompagnement.

### 3.1.1.3. La position de Voß dans le travail d'accompagnement

Si Solger, on l'a vu, définit assez clairement l'aide qu'il escompte de la part de Voß<sup>60</sup>, la position effectivement adoptée par ce dernier met en jeu des motifs qui ne concernent pas le seul Solger mais aussi, singulièrement, sa propre situation. La vocation critique de Voß, très porté à la recension<sup>61</sup>, ses relations avec Goethe et, plus profondément encore, ses relations avec son propre père, jouent un rôle non négligeable dans sa recension des traductions de Sophocle et, partant, on va le voir, dans le travail de Solger, en particulier pour ce qui deviendra le préambule de la traduction intégrale des tragédies sophocléennes, qui paraîtra en 1808.

---

<sup>57</sup> Cf. *ibid.*

<sup>58</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807 (cf. annexes);

<sup>59</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807: "Das innere Leben Deiner Übersezung wird frischer werden wenn Du Dich entschließen kannst – an einzelne Stellen eine Variation zu lassen, die ja doch auch wieder unter d.[er] Regel fällt."; cf. annexes. Soulignons ici qu'outre les décalages dans les datations qui faussent complètement l'évaluation du travail d'accompagnement par Voß, les lettres présentées dans *AfLG* ont été censurées (notamment par des coupures) de manière à mettre principalement en évidence l'enthousiasme de Voß, et non ses critiques. Ainsi par exemple, dans la lettre de Voß à Solger datée du 2 décembre 1806 (cf. *AfLG*, p. 132–133).

<sup>60</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 6 mai 1804: "Mit wahrer jungfräulicher Schüchternheit überreich ich hiermit mein Werk (doch nicht so! sondern der erste Ansatz zu einem Werke) nicht dem Kritiker, sondern meinem alten Voß, dem ich für seine Liebe u[nd] Freundschaft, u[nd] hier die alte kinderliche Geselligkeit bei unserm großen Dichter fast Rechenschaft über das schuldig bin, was ich an diesem gewagt habe.", et plus loin: "Hier hast Du alles, was ich Dir über diese Probe sagen kann. Nun mach'es gnädiglich mit mir."; cf. annexes.

<sup>61</sup> Cf. notamment la lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804: "Ich werde viel recensieren [...]"; cf. annexes et *AfLG*, p. 111.

## La quadrirecension

Voß lui-même, dès 1806, s'exprime de manière très critique par rapport à ce compte rendu critique qu'il réalise en 1804–1805<sup>62</sup>. La conception de ce texte met en effet en évidence de manière particulièrement nette les ambiguïtés de cet “accompagnement” de la production de Sophocle par Solger et sa toile de fond, sans laquelle celles-ci sont difficilement saisissables.

Lorsque Voß lit pour la première fois la traduction d'*Oedipe Roi*, celle-ci est déjà sous la forme d'un texte publié. Il entreprend alors, sur une commande de Goethe en accord avec le père de Voß, de la comparer avec les traductions, parues simultanément, de Ast, Fähse et Hölderlin, afin d'en présenter dans la *Jenaer Allgemeine Literatur Zeitung* (éditée par Eichstädt mais, en réalité, dirigée par Goethe) une quadruple recension. Il regroupe ainsi les quatre Sophocle dans ce qu'il appelle sa “quadrirecension” (*Quadrirecension* ou *Quadrupelrecension*)<sup>63</sup>.

Des quatre protagonistes en lice, hors Solger, Voß ne semble pas attendre grand chose : il présente Ast comme un helléniste appliqué sans intuition poétique pour le texte de départ ou pour celui d'arrivée<sup>64</sup>, Fähse comme un quasi incompetent<sup>65</sup>, et il ne connaît pas encore Hölderlin<sup>66</sup>.

---

<sup>62</sup> Cf. lettres de Voß à Solger des 8 octobre 1806 (“Ich habe Dich vor zwei Jahren sehr schlecht abgespritzt; auf den Geist Deiner Übersetzung wenig Rücksicht genommen, u.[nd] mich nur an körperliche Gebrechen gehalten. Verzeihe, u.[nd] laß mich jezt nicht verantworten, was ich vor zwei Jahren aus Unzulänglichkeit der Einsicht gesellt habe.” et 30 juillet 1807 (“Zugleich schäme ich mich noch der erbärmlichen Recension die ich Dir einmal zum Oed.[ipus] Tyr.[annos] gelegentlich zukommen ließ.”); cf. annexes.

<sup>63</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 15 mai 1804: “Du hast im Meßkatalog auch gesehen, daß sich außer Ast noch ein Fähse und Hölderlin über den S.[ophokles] gemacht haben. Sieh: diesen ganzen Rummel werde ich wahrscheinlich zum recensiren bekommen; ich habe schon vor 8 Tagen meinem Vater gebeten, es Eichstädt zu sagen. Wenn dann auch Göthe nichts dagegen hat, und er hat gewiß nichts dagegen, da er mir solch Arbeiten zutraut, so will ich alle Sophoklesse in einer Collectivrecension zusammenfassen.” (cf. annexes et *AfLG*, p. 104), “Quadrupelrecension” dans la lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804 par exemple (cf. annexes).

<sup>64</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 15 mai 1804; cf. annexes (et *AfLG*, p. 104).

<sup>65</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 15 mai 1804; cf. annexes (le passage ne figure pas dans *AfLG*).

<sup>66</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 15 mai 1804: “Wenn Dir Hölderlin nicht den Rang abläuft, denn diesen Ehrenmann kenne ich noch nicht, so bist Du von den übrigen sicher.”; cf. annexes (le passage ne figure pas dans *AfLG*). Sur la réception de ses traductions de Sophocle, cf. par exemple Friedrich Seebaß, “Hölderlins Sphokles-Übertragungen im zeitgenössischen Urteil”, in: *Philologus*, vol. 77, 1921, p. 413ss. Voß s'exprimera toujours dans des termes extrêmement méprisants à son sujet; de même Goethe, qui, cependant, le fait avec plus de mesure que le jeune philologue. Il faut mettre sur le compte d'une surestimation de la modernité de Goethe et d'une mauvaise connaissance du contexte

Dans la mesure où Voß s'en remet rigoureusement aux principes de son père, et a pour principal point de repère l'*Homère* de ce dernier<sup>67</sup>, cette estimation n'a rien de très surprenant. En revanche, d'autres aspects de sa démarche en éclairent plus précisément les enjeux.

D'une part, la vigueur de sa critique envers Ast, Fähse et Hölderlin qui, malgré les modifications apportées par Goethe et destinées à assouplir les formulations de Voß, suscitera une vive réaction de la part de Ast, et incitera Goethe à ne plus solliciter la participation de Voß à la *JALZ*<sup>68</sup>. On voit ici en filigrane comment Goethe n'était pas tant attaché à Voß qu'il ne tenait aux compétences et à la collaboration de son père : dès lors que Voß ne se fait plus seulement l'écho de son père, Goethe prend ses distances par rapport à lui. Ce qui se joue donc aussi pour Voß dans son travail "pour" Solger, c'est sa relation avec Goethe, relation complexe et dont la correspondance ne rend compte que de façon très biaisée si l'on considère un tant soit peu la propension de Voß à l'affabulation<sup>69</sup>.

D'autre part, il est frappant de constater que Voß demande à Solger de lui prêter main-forte pour la réalisation de ce compte rendu critique<sup>70</sup>

Cette réaction très spontanée<sup>71</sup>, de Voß déplace singulièrement la relation d'accompagnement : la participation de Solger au travail critique sur sa propre œuvre (après-texte) rend complètement évanescence la proposition de Voß d'aider Solger à préparer ses traductions (avant-texte). Ajoutons que Voß, en acceptant de faire une recension du travail de Solger, va à l'encontre de la demande initiale de Solger – demande expresse d'une lecture d'"ami"<sup>72</sup>.

---

philologique de l'époque la remarque de M. Koschlig sur la réception goethéenne de Sophocle dans Koschlig, p. 227–229.

<sup>67</sup> Sur ce point, cf. en particulier Koschlig, p. 219–220.

<sup>68</sup> Cf. Koschlig, p. 227–229.

<sup>69</sup> Sur ce point, cf. Koschlig, p. 226–227 et, en particulier, la citation très éclairante de Abeken, 1904, p. 62–63, et Baudach, 1995.

<sup>70</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 15 mai 1804 : "Da Du diese Männer des Sofokles gewiß lesen wirst, so könntest Du mir keinen größeren Gefallen thun, als daß Du mir Deine Gedanken darüber, nur ganz als Fragmente u.[nd] ungeordnet, aufschreibest, oder auch nur andeutest. Thu dies recht bald, lieber Solger, denn meine Absicht ist, recht gründlich und mit Einsicht zu recensieren, damit ich selbst Freude u.[nd] Kürze bei meiner Arbeit gewinne, und da könnte mir wohl keiner besser an die Hand gehen, als Du mit Deiner gewissenhaften Genauigkeit." et, à la toute fin de la lettre : "Vergiß nicht die Sofoklesübersetzungen zu lesen." (cf. annexes ; aucun des deux passages ne figure dans *AfLG*).

<sup>71</sup> La réponse de Voß date de dix jours après l'envoi par Solger de son *Oedipe Roi*.

<sup>72</sup> Cf. lettre de Solger à Voß du 5 mai 1804 (cf. annexes).

Après six semaines de travail<sup>73</sup>, la recension est achevée, et Voß peut en présenter les grandes lignes à Solger.<sup>74</sup>

Plus encore que dans l'esquisse qu'il en avait proposé au mois de mai, le travail de Voß valorise la traduction de Solger.<sup>75</sup> Il est composé de deux parties traitant, pour la première, des deux textes les moins conformes aux attentes de Voß (Hölderlin et Föhse)<sup>76</sup>, et pour la deuxième, des deux textes qu'il considère comme les plus sérieux (Ast et celui que Voß appelle "l'inconnu")<sup>77</sup>. *Oedipe Roi* est ainsi présenté comme la meilleure des quatre traductions :

Là, je dis comme je suis convaincu, par rapport à la critique de Ast, que les règles métriques ont été tout à fait heureusement observées [...]. Je loue les règles et principes du traducteur, mais souligne les lacunes concernant leur application systématique. Pour ce qui est de la langue, je mets en valeur chez lui, comme chez Ast, érudition, connaissance de la langue et de l'Antiquité, ainsi que le fait que l'un et l'autre sont mûs par le désir de rendre un Sophocle pur et sans mélange. Le résultat de ma démonstration, sans que je le dise explicitement, c'est que l'inconnu y a bien mieux réussi ; qu'il n'a pas encore réalisé ce qu'il faudrait réaliser, mais qu'il va, à n'en pas douter, le faire. Et à la fin, une exhortation à achever son travail, et la prière de communiquer aux amis de Sophocle toutes les remarques faites durant la réalisation de son travail.<sup>78</sup>

---

<sup>73</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804 : "Unter vielfachen Störungen, von denen Du die wichtigsten, ein andermal, heute nicht, erfahren sollst, habe ich sie endlich nach 6 Wochen Arbeit fertig. Ich konnte nur Freitags, Sonnabends u[nd] Sonntags daran arbeiten, und zwei Wochen sind noch gar ausgefallen." ; cf. annexes.

<sup>74</sup> La recension est parue dans la *JALZ*, Jg 1, Nr 255–257 (24–26 octobre 1804).

<sup>75</sup> Sur ce point, et pour quelques extraits de ce texte, cf. Koschlig, p. 218–229.

<sup>76</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804 ; cf. annexes.

<sup>77</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804 : "Über Ast zu reden fiel mir schwer. Ich hatte bei seiner Unbescheidenheit oft Mühe nicht bitter zu werden. Ihn habe ich zuerst genommen ; und ihn so ziemlich heruntergemacht, was die Darstellung betrifft ; was hingegen das Auffassen des Originals betrif[f]t, ihm alle Gerechtigkeit widerfahren lassen. Besonders habe ich die Nachlässigkeiten seiner Sprache, die eckelhaften Contractionen (wie *erhöhr'n*), die Gemeinheit des Ausdrucks, die wunderlichen Wortcompositionen, und seine metrischen Grundsätze urgirt. Was hier durchaus nicht zu dulden ist, sind die ewigen Enjambemens der Verse, auf die der Narr noch gar stolz ist. Dann komme ich auf den Ungenannten." ; cf. annexes.

<sup>78</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804 : "Dann komme ich auf den Ungenannten. Hier sage ich in Bezug auf die Ast.[ische] Recension nach Überzeugung, daß die metrischen Regeln mit großem Glück beobachtet wären, ich rühme den Fleiß der auf Wort u[nd] Gedankenstellung gewandt ist, und auf das Zusammentreffen der rhythmischen u.[nd] der Redeperiode. Ich billige die Regeln u.[nd] die Grundsätze des Übersetzers, nur urgire ich die Insufficienz in der jedesmaligen Beobachtung derselben.– Was das Auffassen des Sinnes betrifft, rühme ich an ihm, wie an Ast, Gelehrsamkeit, Sprach- u[nd] Alterthumskunde, und daß beide Übersetzer das Streben hatten, nur den Sofokles rein u[nd] ungetrübt zu geben. Ich lasse aus der Ausführung resultieren, ohne daß ich es ausspreche, daß es dem Ungenannten

Rétrospectivement, Voß semble mal à l'aise lorsqu'il évoque son dernier texte paru dans la *JALZ*<sup>79</sup>. Dans sa correspondance avec Solger, il dit voir la cause de ce malaise dans sa critique trop acerbe du travail de son ami, et lui propose de réparer cette injustice en rédigeant une recension de sa traduction du volume contenant toutes les tragédies de Sophocle<sup>80</sup>.

Là où Voß estime faire du tort à Solger, il contribue en réalité autant à la réalisation d'un ouvrage de qualité, c'est-à-dire la traduction des tragédies de Sophocle. En effet, c'est par les conseils contenus dans ses lettres, et par les reproches énoncés dans la recension de 1804, ainsi que dans l'exposition de sa propre démarche critique vis-à-vis du texte de Solger (pour la réalisation de laquelle il sollicite l'aide de Solger lui-même), qu'il donne à son ami les principales orientations de ce qui deviendra le préambule à la traduction de 1808 – un texte, on l'a vu<sup>81</sup>, à bien des égards fondateur dans le développement de la pensée de Solger, et singulièrement de sa pensée esthétique.

En ce sens, le travail conçu par Voß comme un travail d'après-texte (c'est-à-dire la recension), joue pour Solger un rôle dans l'avant-texte (l'élaboration de la traduction). Cette ambiguïté sur la destinée éditoriale de leur travail commun se double de non-dits inhérents à la relation épistolaire entre Voß à Solger.

---

viel besser gelungen sei, daß er noch nicht leiste, was zu leisten wäre, aber gewiß leisten werde. Und am Schlusse kommt die Aufforderung, ja s.[eine] Arbeit zu vollenden, u[nd] die Bitte, alle während der Arbeit gemachte Bemerkungen den Freunden des Sofokles mitzutheilen." (cf. annexes).

<sup>79</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 10 octobre 1804: "Ich habe Dich vor zwei Jahren sehr schlecht abgespritzt; auf den Geist Deiner Übersezung wenig rücksicht genommen, u. mich nur an Körperliche Gebrechen gehalten. Verzeihe, u.[nd] laß mich jetzt nicht verantworten, was ich vor zwei Jahren aus Unzulänglichkeit der Einsicht gesellt habe." ; cf. annexes.

<sup>80</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 30 juillet 1807: "Zugleich schäme ich mich noch der erbärmlichen Recension die ich dir einmal zum Oed. Tyr. gelegentlich zukommen ließ. Ich will diesen Flecken auswaschen, durch eine neue Recension des ganzen Sofokles, die bald nach Erscheinung desselben soll gefertigt werden, wenn Du mir in etwas dabei zu Hülfe kommen willst.– Da erbitte ich mir von Dir folgendes. 1) Du sollst mir ein vollständiges Inventarium geben, wo Deine Übersezung vom Brunkischen Texte abweicht. 2) Du sollst mir die Chöre nennen, oder vielmehr alle einzelne Verse in den Chören, wo Du vom Versmaß des Originals in etwas abgewichen bist. 3) Du sollst mir einige Stellen nennen, die nach Deiner Ansicht vorzüglich gelungen sind, oder solche Stellen, auf welche Du besonders die Aufmerksamkeit gerichtet wünschest. – Solche u ähnliche Bemerkungen u[nd] Andeutungen schicke mir zu, damit mir die Arbeit etwas erleichtert werde; denn natürlich muß es mir viel Aufwand von Zeit kosten, wenn ich solche Dinge, die ich leichter von Dir ersuchen, erst aus dem Buche selbst aufsuchen soll. Und doch wollte ich dem Publikum gern, ein vollständiges Bild von Deinem Sofokles geben, kein einseitiges u[nd] mangelhaftes.–" ; cf. annexes.

<sup>81</sup> Cf. **1.1.1.**

## Ambiguïtés de la position de Voß

Sans doute le manque de réciprocité dans la démarche d'accompagnement a-t-elle contribué à déséquilibrer la relation entre les deux amis. Le désir de Voß de recevoir l'aide de Solger pour la conception de ses propres traductions reste regret<sup>82</sup>, ou vœu pieux<sup>83</sup>, de même que le désir de travailler ensemble demeure un idéal<sup>84</sup>.

Un brouillon, pour Voß, c'est un texte dont l'individualité reste à définir, dont l'identité est en train de se déterminer :

Et puis, tant qu'un livre est encore manuscrit, on le voit avec d'autres yeux que lorsqu'il est là, imprimé. En tant que manuscrit, il est sujet à modification, et je suis libre de croire que tu trouveras encore à modifier chacune de ses lignes – et même, je suis *obligé* de le croire, si je veux pouvoir t'être utile à la mesure de mes forces.<sup>85</sup>

Solger, en dernier recours, est seul à pouvoir décider de l'acte de naissance publique de son œuvre – en sachant pertinemment qu'il s'agit d'un choix arbitraire qui n'est pas véritablement lié au degré d'achèvement d'un ouvrage toujours perfectible, du moins aux yeux d'un accompagnant comme Voß.

## Les secrets de la conception

Choisir de s'exprimer sur un texte dans une recension, c'est choisir de parler d'un texte signé, qui a une identité, tandis que l'accompagnement du brouillon suppose de se heurter à une œuvre sans identité, ou dont l'identité est en train de se constituer. Pour Voß, la ligne de démarcation entre le moment de l'accompagnement (travail commun avec Solger) et le moment de la séparation (travail autonome de chacun d'entre eux) est tracée par la frontière entre sphère privée et sphère publique, c'est-à-dire entre deux démarches d'écriture, l'une à usage privé, l'autre à usage public.

---

<sup>82</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 2 décembre 1805: "So war es mir bei meinem Lear u[nd] Othello; als ich ihn vor anderthalb Jahren dem Drucke übergab, hätte ich keine Zeile ändern können; jetzt könnte ich schon viel ändern u[nd] beßer machen. Hätte ich aber Dir mein damals erst zugesandt (u.[nd] ich Thor, daß ich es nicht that!) so würden Deine Bemerkungen mich von neuem angeregt haben, u.[nd] meine Übersezung hätte noch bedeutend durch die Änderungen gewonnen." ; cf. annexes et *AfLG*, p. 132.

<sup>83</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 30 octobre 1805: "Wenn Du in dieser Hinsicht meine Hülfe beim Sofokles gebrauchst, so sprich nur vor; um ein gleiches bitte ich von Dir beim Äschylus." ; cf. annexes.

<sup>84</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 24 mars 1805: "Gott! wenn wir zusammenarbeiten könnten, an Einem Orte lebten, uns wechselseitig anzuspornen." ; cf. annexes et *AfLG*, p. 102.

<sup>85</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 2 décembre 1805: "Und dann, so lange ein Buch noch Manuskript ist, sieht man es mit andern Augen an, als wenn es gedruckt vor uns liegt. Als Manuscript ist es wandelbar, u[nd] es steht mir frei anzunehmen, daß Du selbst noch an jeder Zeile zu beßern finden wirst; ja ich *muß* dies annehmen, wenn ich dir nach Kräften nützen will." ; cf. annexes et *AfLG*, p. 132.

Pour autant, cette frontière apparemment claire est en réalité floue, puisque Voß, lorsqu'il croit par exemple travailler à l'après-texte (dans une recension), contribue à l'avant-texte (le préambule du Sophocle de 1808). Ajoutons que ceci est rendu plus complexe encore du fait que l'enjeu d'identité de chacun des avant-texte, texte et après-texte, est loin d'être éclairci, pour l'un comme pour l'autre ami.

Qu'en est-il, par exemple, de la recension? L'enjeu en est, pour Voß, capital, puisque c'est elle qui permet de déterminer son image publique en tant que critique lui-même, ainsi que ses relations avec Goethe et son propre père. Or, Voß entretient un véritable culte du secret<sup>86</sup> qui correspond à fixer (du moins dans le discours épistolaire) une ligne de démarcation extrêmement stricte entre la rédaction (privée) et la publication. Par là, Voß, dans son discours public, nie aussi la participation de Solger à l'élaboration de la recension de sa propre œuvre. La signature qui figurera en bas de l'article, c'est *Der Alte Ehrwürdige*<sup>87</sup> – que les initiés sauront reconnaître comme étant Voß. Cette ligne de démarcation, aux yeux de Voß, garantit que ne soit pas remise en cause la pertinence de la recension elle-même.

De manière tout aussi artificielle, puisque la couverture d'anonymat peut aisément être levée par qui connaît l'un des protagonistes, il ne veut pas apparaître dans le texte de Solger lui-même. C'est en partie le souci de son image de critique qui le pousse à renoncer à toute manifestation de reconnaissance de la part de Solger :

Mais je te demande une chose, mon cher Solger. Tu ne mentionnes *absolument nulle part* dans le préambule que j'ai ainsi revu un certain nombre de pièces. [...] Tout d'abord, parce que si tu le faisais, je ne pourrais pas en faire de recension, et je ne veux pas me priver de la joie de t'introduire sur la scène publique – (vois comme je suis fier!).<sup>88</sup>

Pour Voß, la délimitation entre sphère privée et sphère publique coïncide donc avec la détermination d'une identité publique, la sienne, en tant que critique; pour Solger en revanche, il s'agit alors de se constituer une identité publique en tant qu'auteur, et la ligne de démarcation posée par Voß est loin de pouvoir répondre à la totalité des

---

<sup>86</sup> Sur ce point, cf. déjà la lettre de Voß à Solger du 24 mars 1804 à propos de sa recension d'un texte de son père: "(dies aber tiefes Geheimnis, zwischen Dir u.[nd] Abeken, denn es könnte dem Institute schaden, daß ein Sohn seinen Vater recensiert, wenn es laut würde)"; cf. annexes et *AfLG*, p. 101.

<sup>87</sup> Cf. notamment dans la lettre de Voß à Solger du 24 mars 1804: "Was von dieser Art von mir in die Zeitung kommt, das könnt ihr unter der Signatur D A E (der alte Ehrwürdige) lesen."; cf. annexes et *AfLG*, p. 101.

<sup>88</sup> Cf. lettre de Voß à Solger du 7 novembre 1807: "Aber nun bitte ich Dich um eins, mein lieber Solger. Du sagst *durchaus nicht* in der Vorrede, daß ich von einigen Stücken eine solche Durchsicht gemacht! [...] Erstlich weil ich dann nicht [...] die Rezension machen könnte, und ich mag mir doch die Freude nicht versagen, Dich ins Publikum einXXX – (sieh wie stolz ich bin!)."; cf. annexes.

questions identitaires posées par la signature d'un premier ouvrage.<sup>89</sup> Pour autant, elle réveille sans doute déjà<sup>90</sup> chez lui une conscience de leur enjeu, que l'on retrouve d'abord dans ses réticences à publier, dans les années 1808–1812, son ouvrage de mythologie, puis, à partir de 1812, dans la rédaction d'*Erwin*.

### 3.1.2. L'élaboration d'*Erwin*

Bien que nous disposions de documents bien plus complets témoignant de l'accompagnement de l'élaboration d'*Erwin* par Tieck que de l'accompagnement de sa traduction de Sophocle par Voß,<sup>91</sup> il est impossible de déterminer avec exactitude ce qui a sans doute constitué l'un des apports principaux de Tieck puisqu'il s'agit du séjour de Tieck à Berlin de l'été 1814. Durant ces quelques semaines, le philosophe et le poète reprennent ensemble la totalité du brouillon de l'ouvrage<sup>92</sup>. Qui plus est – contrairement au Sophocle (pour lequel Voß était vraisemblablement l'unique relecteur) –, Tieck est loin d'avoir été seul à suivre la progression de Solger dans la rédaction d'*Erwin*, même s'il y joue un rôle particulier : tout le *Freitag*, pour ne citer que lui, a participé, de près ou de loin, à ce travail. Il faut encore noter – dernière précaution nécessaire ici – l'écart entre un premier entretien longuement mûri par Solger, achevé bien avant les autres, et les trois suivants, *a fortiori* le dernier. C'est le seul premier entretien, sous la forme d'un brouillon, que Solger lit au *Freitag* fin 1812–début 1813<sup>93</sup> ; c'est ce même premier entretien qu'il fait lire à Raumer<sup>94</sup>, ainsi qu'à Hagen<sup>95</sup>.

---

<sup>89</sup> Soulignons que les lettres telles qu'elles sont présentées dans *AfLG*, c'est-à-dire sélectionnées et tronquées, gommant complètement les aspects problématiques de toutes ces questions d'accompagnement (critiques violentes de Voß à Solger en 1804–1805, recensions pour lesquelles il demande l'aide de Solger, définition du rôle d'accompagnateur, statut du secret dans la production de textes).

<sup>90</sup> Il ne nous est en effet possible de le déterminer qu'*a posteriori*, à partir de lettres plus tardives sur ce thème, puisque nous n'en avons aucune pour la période.

<sup>91</sup> On dispose en effet ici non seulement de la correspondance de Tieck adressée à Solger, qui reprend différents points d'*Erwin*, mais aussi des réponses de Solger, et du *Druckmanuskript* d'*Erwin* (cf. Matenko, 1933 pour la correspondance et, entre autres, Henckmann, 1970 pour le *Druckmanuskript*).

<sup>92</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 9 octobre 1814 : “Die Gespräche sind nun alle viere fertig. Das vierte ist das längste geworden. Tieck ist einige Monate hier gewesen und erst am letzten Dienstag abgereist. Er hat hier die Gespräche ganz durchgelesen, und wenn ein Philosoph an einem praktischen Kenner seines Gegenstandes sein Verdienst messen darf, so kann ich zufrieden seyn [. . .].” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 320.

<sup>93</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 : “Das erste Gespräch, welches bis jetzt erst allein ganz ausgearbeitet und vollendet ist, habe ich unsern Freitagsfreunden vorgelesen [. . .].” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 266.

<sup>94</sup> Cf. notamment la lettre de Raumer à Solger du 2 novembre 1812 (cf. *NS*, vol. 1, p. 252).

<sup>95</sup> Cf. lettre à Madame de Bassewitz du 25 juin 1814 (cf. *NS*, vol. 1, p. 318).

S'il faut donc parler singulièrement de l'accompagnement par Tieck de la rédaction d'*Erwin*, c'est surtout parce que le poète s'acquitte de cette tâche avec une précision et un zèle uniques, et met ainsi à jour les difficultés que Solger tente de surmonter au moment de l'élaboration et de la rédaction d'*Erwin* – difficultés auxquelles viendra s'ajouter, nous le montrerons, la participation de Tieck lui-même à ce travail. En levant le voile sur les différents problèmes rencontrés par Solger, que ce soit dans la construction de l'ouvrage ou dans sa forme stylistique, nous verrons comment la position adoptée par Tieck pour les corriger ne fait que déplacer la difficulté, et met en péril la pertinence de l'ouvrage tel que le conçoit Solger.

### 3.1.2.1. Difficultés de construction

Tieck n'est pas un philosophe, et ne prétend pas, dans le travail qu'il fournit auprès de Solger, en être un ou en faire fonction<sup>96</sup>. Il ne participe donc pas directement à l'élaboration de l'ouvrage dans sa dimension technique, c'est-à-dire philosophique. Jamais nous ne lisons sous sa plume la moindre remise en question de l'argumentation, ou de la structure du texte<sup>97</sup>. En revanche – même si c'est de manière plus ponctuelle que globale – Tieck épaulé Solger à différentes étapes de la construction d'*Erwin*. Pour comprendre la portée de cette intervention, il est nécessaire de revenir sur les principes qui étayent la structure d'*Erwin*.

#### L'exigence dialectique

Le souci dialectique fait partie de la conception de l'ouvrage; c'est un point sur lequel Solger insiste alors que sa rédaction n'est encore que très embryonnaire<sup>98</sup>. A mesure de la rédaction, le souci dialectique devient une exigence de plus en plus déterminante: elle constitue en effet, plus que le reflet, l'expression du projet même de Solger. C'est en dévoilant les faiblesses des systèmes philosophiques antérieurs, en les confrontant à leur propre absurdité d'une part<sup>99</sup> et, d'autre part, en tâchant de rester

---

<sup>96</sup> Cf. par exemple lettre de Tieck à Solger du 27 juin 1814: "Verzeihen Sie dem Laien, wenn er mit diesem Urtheil und seinem Errathen das Richtige nicht sollte errathen haben."; cf. Matenko, 1933, p. 131 et *NS*, vol. 1, p. 310.

<sup>97</sup> Lors de son séjour de l'été 1814, la structure de l'ouvrage est déjà complètement établie; si Tieck a eu une influence sur le développement du texte de trois entretiens en quatre entretiens, ce n'est donc vraisemblablement pas tant par une exigence formulée en termes de structure du texte, mais sans doute davantage par des remarques ponctuelles.

<sup>98</sup> Cf. par exemple dans sa lettre à Raumer du 26 octobre 1812: "Sie sehen also, daß dieses ganz dialektisch ist [. . .]."; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 249.

<sup>99</sup> En particulier dans le premier entretien; cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814: "Es soll [im ersten Gespräch] keine absolut falsche Meinungen über das Wesen des Schönen enthalten, sondern nur einseitige, die aber eben dadurch falsch werden. Ganz thörichte kommen nur in den anderen Gesprächen beiläufig vor. Die einseitigen aber lösen sich in

compréhensible et de ne pas abuser du vocabulaire technique de la philosophie<sup>100</sup>, que Solger élabore une dialectique qui lui est propre. Il conçoit le premier entretien comme un moment de cette dialectique, et non comme sa totalité :

Il fallait ici que j'étaye l'ensemble par un fondement dialectique, et c'est pour cela que la vie de l'ensemble ne peut produire d'effet qu'à la toute fin.<sup>101</sup>

S'il faut, avec Solger, parler de dialectique à propos d'*Erwin*, du moins s'agit-il de bien comprendre que celle-ci détermine non seulement la structure de l'ouvrage<sup>102</sup>, mais aussi sa forme<sup>103</sup>, et c'est à ce titre que l'on peut dire que l'exigence dialectique de Solger avec *Erwin* est aussi ce qui détermine la prétention philosophique du texte dans toutes ses dimensions<sup>104</sup>. C'est donc dans la mesure où celles-ci s'inscrivent dans ce projet, et permettent d'en surmonter les difficultés, que Solger adoptera les remarques de Tieck.

Ces difficultés ne sont pas des moindres, si l'on en croit le tableau qu'il en dresse à Raumer en mars 1812 :

J'aimerais présenter les idées de manière à ce qu'on les reconnaisse dans toutes leurs réfractions dans le monde réel, et que l'on voie comme elles ne subsistent pas, dans un lointain éloigné, en tant que formes générales, mais pénètrent toute apparence, et comment nous devons, dès l'instant où nous nous levons le matin et buvons notre café, commencer à vivre d'après elles [...]. Il est déjà bien méritoire de dire tout ceci, mais le présenter de manière à ce que tous ceux qui ont des yeux pour voir puissent le reconnaître, c'est cela, le vrai. Mais quelle entreprise colossale, que de difficultés, à l'intérieur comme à

---

dem ersten selbst auf, und der Schluß ist zwar aufhebend, aber so, daß darin schon das, was zu suchen ist, dunkel angedeutet ist. Ich freue mich sehr, daß Sie in Ansehung der Fichtischen Ansicht mit mir einig sind; darüber hatte ich von manchen Seiten Wiederpruch erwartet. Ich hätte hier freilich mildern können, wenn ich das, was er über das Schöne gesagt, mehr in dem allgemeinen Zusammenhang seines Systems dargestellt hätte; allein gerade das war meine Absicht, einmal zu zeigen, was bei einem einzelnen Gegenstande dabei herauskommt." ; cf. Matenko, 1933, p. 137 et *NS*, vol. 1, p. 313.

<sup>100</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 : "Das muß aufhören, daß die deutschen Philosophen in solchen Schematen reden, daß der Laie zuletzt nicht mehr begreift, was denn nun über irgend einen einzelnen Gegenstand gemeint sei." ; cf. Matenko, 1933, p. 313.

<sup>101</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 : "Hier mußte ich aber alles auf dialektische Grundlage stützen, weshalb die lebendige Totalwirkung erst am Schluß eintreten kann." ; cf. Matenko, 1933, p. 139 et *NS*, vol. 1, p. 316.

<sup>102</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer du 26 octobre 1812 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, notamment p. 249) et à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 266 en particulier).

<sup>103</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 266).

<sup>104</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 266) et à Raumer du 26 octobre 1812, notamment à la fin de l'exposition de l'argument : "[...] ich bilde mir ein, dadurch zuerst die Wissenschaft des Schönen und der Kunst consequent zu begründen und im Einzelnen auszuführen." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 250–251).

l'extérieur. [...] Ce qu'il y a de meilleur, on considèrera que c'est du trivial, parce que cela ne se présentera pas sous la forme de paragraphes.<sup>105</sup>

Voyons pour commencer en quoi consistent les difficultés de "l'intérieur"<sup>106</sup>.

### La construction d'ensemble

Bien que portant principalement sur le premier entretien, puisque c'est sur celui-ci que Solger s'est le plus longuement arrêté, les remarques de Tieck sur la structure du texte s'avèrent finalement pertinentes non seulement pour le premier entretien lui-même, mais aussi, dans la mesure où il en constitue le point de départ, pour la structure d'ensemble de l'ouvrage.

Les toutes premières remarques de Tieck concernent la grande clarté du texte de Solger, qu'il loue avec verve<sup>107</sup>. Il tempèrera cet enthousiasme initial en 1816, soulignant pour mieux les justifier les faiblesses structurelles du texte :

Vos lettres, vos entretiens<sup>108</sup> et votre superbe livre me procurent toujours entière satisfaction, il n'y a d'autres manques, d'autreobscurité, que celle de la profondeur [...].<sup>109</sup>

---

<sup>105</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 22 mars 1812: "Ich möchte gern die Ideen so darstellen, daß man sie in allen ihren Brechungen in der wirklichen Welt wieder erkenne, und sehe, wie sie nicht in weiter Ferne als allgemeine Formen bestehen, sondern wie sie alle Erscheinung[so] durchdringen, und wie wir morgen beim Aufstehen und Kaffeetrinken anfangen müssen darnach zu leben, nicht aber bei der paradoxen, in der Luft schwebenden apriorischen Erzieherei einer neuen Generation und dgl. Faxen. Dieses zu sagen, ist schon sehr verdienstlich, es aber darzustellen, so daß jeder, der Augen hat zu sehen, es erkennen möge, ist das Wahre. Es ist aber auch ein gewaltiges Unternehmenn das mit innern und äußern Schwierigkeiten zu kämpfen hat. Auch darf es sich nicht einmal recht viel Theilnahme versprechen. Denn die besten Sachen wird man für triviales Zeug halten, wenn sie nicht paragraphenweise dastehen." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 224–225).

<sup>106</sup> Nous verrons dans **3.2** les problèmes "de l'extérieur", c'est-à-dire liés à la réception du texte elle-même.

<sup>107</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 27 juin 1814: "[ldots] ich bewundere die Klarheit und Leichtigkeit, mit welcher die aufgefaßte einseitige Ansicht bis auf ihren Gipfel geführt wird, und dann eben so behende zurück schreiten muß.", puis plus loin: "Mein Freund Schütz ist jetzt hier, und mit ihm, (da ich Ihre Erlaubnis voraus setzte) habe ich den Dialog noch einmal gelesen, er hat sich eben so sehr wie ich über die Klarheit und geschmeidige, oft überraschende und doch so gelinde Entwicklung der Gedanken gefreut."; cf. Matenko, 1933, pp. 131 et 132–133, ainsi que *NS*, vol. 1, pp. 309 et 311.

<sup>108</sup> Il s'agit des *Philosophische Gespräche*, que Solger est alors en train de rédiger.

<sup>109</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du premier avril 1816: "Ihre Briefe, Ihre Gespräche und Ihr herrliches Buch befriedigen mich immer ganz, es sind da keine Lücken, keine Dunkelheit, als die der Tiefe [...]."; cf. Matenko, 1933, p. 204 et *NS*, vol. 1, p. 391. En cela Tieck se fait aussi l'écho des réactions des autres lecteurs; cf. notamment la lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815, et surtout la lettre de Hagen à Solger du 9 septembre 1819: "Bis jetzo verstehe ich noch das Straßburger Münster besser als Deinen Erwin." (cf. *NS*, vol. 1, resp. pp. 354 et 741).

Le poète est également sensible à la qualité dramatique du texte :

Les caractères, eux aussi, sont fort bien balancés dans leur rapport dramatique entre eux [...].<sup>110</sup>

Les remarques de Tieck dont nous disposons sur la structure d'ensemble de l'ouvrage se limitent à ces quelques remarques. En revanche, il lui arrive d'être plus précis : ses échanges avec Solger portent ainsi sur des passages dont la fonction et le développement sont remis en question. Ainsi, il suggère au philosophe de développer le passage mettant en scène un banquet<sup>111</sup>, ainsi que le brouillon de la section sur le drame qui lui a été donnée à lire<sup>112</sup> ; Solger en vient même à lui demander des références pour des passages qu'il ne retrouve plus dans son propre texte<sup>113</sup>.

---

<sup>110</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 27 juin 1814 à propos du premier entretien : "Auch die Charaktere sind vortreflich[so] dramatisch aus einander gehalten [...]" ; cf. Matenko, 1933, p. 131 et *NS*, vol. 1, p. 309. C'est également l'opinion de Raumer ; cf. lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815 : "Die Charaktere sind gut gehalten und gesondert und mit großer Kunst in Thätigkeit gesetzt. Sie wissen nicht allein im Anfange etwas, sondern begreifen und erfinden auch im Laufe des Gesprächs ihrer Natur gemäß, und fallen nicht gleich wie Schlacken zu Boden." (cf. *NS*, vol. 1, p. 352).

<sup>111</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 : "Auch das Gastmahl, wovon im Anfang gesprochen wird, wünschen Sie etwas mehr ausgeführt. Hierin kann ich noch nicht beistimmen. Ich habe nämlich dieses Gastmahl, mit Rücksicht auf manches neuere der Art und solche Nachahmungen des Griechischen, etwas ironisch behandelt, wie sie auch wohl in der Art bemerken werden, wie Adelbert die Erzählung davon aufnimmt. Und da es auch im folgenden nicht weiter vorkommt, so glaube ich kaum, daß ich es mehr herausheben mußte." ; cf. Matenko, 1933, p. 138 et *NS*, vol. 1, p. 315. Le *Druckmanuskript* d'*Erwin* comporte la trace d'une correction de Tieck ou, du moins, d'une indication de la main de Tieck selon laquelle il faut reprendre le passage, et d'une correction à l'encre. Ainsi, on peut comparer *Erwin*, p. 5-6, Matenko, 1933, p. 159, et le *Druckms*, p. 10 : "Jeder hatte, [rajouté au-dessus : wie in Heinses Ardinghello ; rayé et remplacé par, en marge (renvoi par une croix) : beim Benvenuto Cellini] seine [rayé à l'encre : Krähe] mitgebracht." Toute la phrase est signalée par un trait au crayon (de la main de Tieck) en marge.

<sup>112</sup> Cf. lettres de Tieck à Solger et de Solger à Tieck d'octobre 1814 (la datation et l'ordre des deux lettres sont peu clairs, et semblent plutôt favorables aux *NS* qu'à Matenko) : "Nur wegen der Schauspielkunst sind mir Skrupel gekommen. Werfen Sie diese nicht zu sehr weg ? Der wahre Schauspieler verhält sich doch offenbar ganz anders zum Dichter, als der Virtuos oder Musiker zum Componisten. Er kann ja nicht nur eine eigene Welt schaffen, sondern den Dichter selbst erzeugen, und sich verhalten wie ein genialischer Componist zu einem schlechten Dichter." ; réponse de Solger : " Da ich sehr viel zu thun habe, so muß ich auf ein baldiges, ausführlicheres Schreiben das weitere verschieben. Nur was die Schauspielkunst betrifft, muß ich Sie noch beruhigen. Sie sollte so nicht weggeworfen werden, und die Worte, wie sie dastehn, müssen noch geändert werden. Sie sind im ersten Wurf fast nur dahin gekommen um die Stelle zu bezeichnen." ; cf. Matenko, 1933, resp. pp. 144 et 141, ainsi que *NS*, vol. 1, resp. pp. 322-323 et 324.

<sup>113</sup> Toujours à propos du banquet, cf. lettre de Solger à Tieck du 11 décembre 1814 : "Ich kann mich durchaus nicht besinnen, wo die Erzählung von dem Gastmahl der Künstler

La contribution de Tieck aux corrections de structure d'*Erwin* tend ainsi à en souligner les aspects dramatiques. Il n'y a de fait rien de surprenant à ce que le poète et dramaturge soit particulièrement sensible à cette dimension de l'ouvrage : c'est d'ailleurs ce qui a suscité initialement son enthousiasme pour le premier entretien<sup>114</sup>.

Mais c'est l'élaboration du quatrième entretien qui va donner la pleine mesure des limites des apports de Tieck à la structure du texte de Solger.

### Problèmes du quatrième entretien

Ce quatrième entretien, qui ne faisait pas partie du plan initial d'*Erwin*, Solger le présente à Raumer en avril 1814 comme "incontournable", sans que nous en sachions davantage sur les motivations exactes de cet ajout ou de sa nécessité<sup>115</sup>. Solger retravaille la cohérence de l'ouvrage de manière à intégrer ce quatrième entretien aux trois déjà rédigés<sup>116</sup>, et il n'envoie le premier entretien à Tieck que lorsqu'il a pratiquement terminé la rédaction du quatrième<sup>117</sup>.

C'est au moment de la relecture de l'ensemble que le quatrième entretien commence à vraiment poser problème à Solger, qui s'inquiète de la pertinence de sa structure et de sa forme :

En relisant encore l'ensemble, il y a beaucoup de choses qui ne m'ont toujours pas convenu, mais malgré tout, il y a certains passages que je n'ose pas retravailler. Dites-moi seulement si le quatrième entretien, que j'ai tendance à surestimer, ne comporte pas des passages diffus et confus.<sup>118</sup>

Le quatrième entretien est en effet celui qui contient le plus d'éléments proprement

---

vorkommt, die ich dem Heinse beilegte; Sie sagten es mir, erinnern Sie mich doch wieder daran." ; cf. Matenko, 1933, p. 150 et *NS*, vol. 1, p. 327–328.

<sup>114</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 27 juin 1814 : "Das Ganze ist ein wahres philosophisches Lustspiel, das, je öfter man es liest, um so mehr Bedeutung und Interesse enthält." ; cf. Matenko, 1933, p. 131 et *NS*, vol. 1, p. 309.

<sup>115</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 3 avril 1814 : "Mein drittes Gespräch ist fertig, aber nun folgt richtig noch ein viertes. Das war unvermeidlich [...]" ; cf. *NS*, vol. 1, p. 304.

<sup>116</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 3 avril 1814 : "Das war unvermeidlich, und ich habe es nun so abgetheilt, daß gewiß nicht die anfängliche Bestimmung mehr zu bemerken sein wird." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 304.

<sup>117</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 24 mai 1814 : "Ich schicke Ihnen in die Kataloge verpackt mein erstes Gespräch, und bitte Sie, es mir bei der nächsten sichern Gelegenheit wieder zu schicken. Das vierte und letzte ist bald fertig, und dann geht die allgemeine Ueberarbeitung an [...]" ; cf. Matenko, 1933, p. 120–121 et *NS*, vol. 1, p. 308.

<sup>118</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 11 décembre 1814 : "Beim neuen Ueberlesen genügte mir aber wieder vieles nicht, und doch wage ich nicht, einzelne Stücken[Sic.] ganz umzuarbeiten. Sagen Sie mir nur, ob in dem 4ten Gespräche, dem ich sonst viel zutraue, nicht manche Stellen diffus und unklar sind." ; cf. Matenko, 1933, p. 149 et *NS*, vol. 1, p. 327.

solgériens ; son caractère personnel et neuf<sup>119</sup> en rend l'achèvement difficile<sup>120</sup>. Si Tieck n'a pas ressenti comme tel l'inachèvement que Solger voit dans son quatrième entretien, c'est aussi parce que ce que Solger perçoit, à la relecture, comme imprécis – singulièrement, les passages sur l'enthousiasme et l'ironie –, Tieck ne désire pas le voir davantage explicités : il en goûte l'obscurité, comme il goûte, partout dans *Erwin*, la part mystique<sup>121</sup>. Ainsi – et en dépit des regrets que cela inspire à Solger<sup>122</sup> –, si l'on peut dire que Tieck accompagne la rédaction d'*Erwin*, c'est bien plus dans la forme du texte, et singulièrement dans la langue utilisée par Solger que se joue l'accompagnement, que dans la structure du texte.

### 3.1.2.2. Problèmes formels

Dans la correspondance même<sup>123</sup>, il est possible de repérer beaucoup plus concrètement les points sur lesquels portent les remarques de Tieck que dans ses quelques indications concernant la structure de l'œuvre. Cette participation de Tieck aux améliorations linguistiques d'*Erwin* est d'autant plus importante qu'il s'agit d'une question particulièrement épineuse<sup>124</sup>, car Solger a bien des difficultés à répondre aux exigences formelles qu'il s'est imposées.

<sup>119</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer des 29 janvier 1815 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 336) et 9 juillet 1815 : “Ich wünschte aber auch sehr, daß Sie mir mit der Zeit etwas über die einzelnen Gegenstände sagten, besonders die im vierten Gespräch vorkommen : denn da hoffe ich, ist das Meiste ganz neu.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 356).

<sup>120</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 11 mai 1816 : “Ueber die Kunst habe ich allerdings noch einiges auf dem Herzen. So wollte ich noch ein Gespräch machen über das Zusammenfallen von Begeisterung und Ironie, welches mir im Erwin noch nicht klar genug dargestellt zu sein scheint, und eins, welches eine bis in das Kleinste gehende, vollständige Eintheilung der Poesie enthalten soll. Das letzte fing ich auch einmal an, habe es aber liegen lassen, weil eine Periode eintrat, wo ich nicht recht Lust hatte.” ; cf. Matenko, 1933, p. 233–234 et *NS*, vol. 1, p. 413–414.

<sup>121</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du premier avril 1816 : “Ihre Briefe, Ihre Gespräche und Ihr herrliches Buch befriedigen mich immer ganz, es sind da keine Lücken, keine Dunkelheit, als die der Tiefe [...]. Scheint es mir doch immer mehr einzugehn in jene mystische Ansicht, die ich nie wieder los werden kann, seit sie sich mir vor vielen Jahren vergegenwärtigt hat. Ich glaube fast, Sie sind berufen, jene für unmöglich geachtete Brücke aus der wahren Philosophie in die ächte Mystik hinüber zu schlagen.” ; cf. Matenko, 1933, p. 204 et *NS*, vol. 1, p. 391.

<sup>122</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 9[?] octobre 1814 : “[...] gern [...] hätte ich gesehen, daß Sie mich auch über ganze Stellen und deren Wirkung im Zusammenhange, worüber ich Ihnen schon hier manches Mißtrauen äußerte, belehrt hätten.” ; cf. Matenko, 1933, p. 141 et *NS*, vol. 1, p. 324.

<sup>123</sup> Mais c'est, bien sûr, plus nettement encore le cas dans le *Druckmanuskript* d'*Erwin*, sur lequel nous nous appuyons ici à titre illustratif.

<sup>124</sup> Ainsi, avant même d'avoir eu le texte sous les yeux, et uniquement d'après le projet que lui en avait décrit Solger, Raumer insiste sur les difficultés et les problèmes théoriques posés par la forme choisie par Solger, le dialogue. Cf. lettre de Raumer à Solger du 2

## Difficultés de Solger face à l'écriture

C'est le projet même de Solger qui complique singulièrement la tâche d'écriture, puisque l'œuvre dialogique qu'il envisage de rédiger consiste en une alchimie savante de pertinence philosophique et de fluidité stylistique<sup>125</sup>. Qui plus est, il ne s'agit en aucun cas, à ses yeux, de se satisfaire d'une imitation de dialogue platonicien : bien au contraire, Solger insiste sur l'ancrage de son œuvre dans le présent<sup>126</sup>. La réalisation de ces exigences théoriques ne va pas de soi, et le texte de Solger garde une texture proche d'un dialogue antique, par l'attitude des personnages, par l'attitude souvent socratique d'Adelbert, par les atticismes<sup>127</sup>. De surcroît, Solger lui-même nourrit une admiration seulement à-demi avouée pour le dialogue platonicien, avec lequel il lui arrive de comparer sa propre production<sup>128</sup>. Rien n'est moins clair que le rapport d'imitation qu'il entretient avec celui-ci.

En fait, dès lors qu'il s'agit de réaliser sur le papier ses exigences formelles théoriques, Solger se heurte aux limites de ses compétences d'écrivain, dont il n'a une conscience que trop douloureuse :

Souvent il me vient des peurs, à propos de mon mode d'exposition : suis-je capable de le mener à bien avec virtuosité ? C'est de ce point de vue surtout

---

novembre 1812 : "Vor allem müssen Sie die höchste Anstrengung auf die Form richten : denn alles was nicht bloß gelehrte Sammlung ist, erscheint ohne die Vollendung der Form nur vergänglich. Sie werden beim Dialog hier noch mehr Feinheiten anwenden müssen, als ich bei der Erzählung." (cf. *NS*, vol. 1, p. 252).

<sup>125</sup> Cf. la présentation de ce problème par Solger dans sa lettre à Raumer du 22 mars 1812, et la réaction de Raumer à la lecture d'*Erwin*, qui suggère que l'alchimie n'a pas réussi : "Ich weiß recht gut, daß wenn von den tiefsten Tiefen der menschlichen Erkenntniß die Rede ist, kein oberflächliches beim Theetisch wiederkäuendes Geschwätz erschöpfen kann ; ich kenne alle Gründe gegen die falsche philosophische Popularität : allein von der ist nicht die Rede." (cf. *NS*, vol. 1, p. 353).

<sup>126</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 266), ainsi que la lettre à Tieck du 5 décembre 1813 : "[. . .] deshalb schreibe ich *Gespräche*, ich kann Sie versichern, nicht aus Nachahmung oder Vorsatz, sondern aus Trieb und Gefühl des Wahren." (cf. Matenko, 1933, p. 102 et *NS*, vol. 1, p. 296).

<sup>127</sup> Un réflexe linguistique contre lequel Raumer le met en garde ; cf. lettre de Raumer du 2 novembre 1812 : "Denn das Steife müssen wir durch Einschaltung unzähliger Partikeln zu verdrängen suchen, der Gewandtheit, welche bei den Attikern die höchste Vollendung erreicht hat, müssen wir mühselig nachstreben, weil die Sprache uns minder günstig ist." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 252).

<sup>128</sup> Cf. la surprenante lettre de Solger à Tieck du 11 mai 1816 : "Nein, es ist zum Verzweifeln, wie das Gewäsch hin und her geht, und wie es sich um so höher schätzt, je mehr es Gewäsch ist. Dagegen will ich doch alles aufbieten, was ich in meiner Macht habe, mag es hören oder nicht, wer will. Wenn ich nicht etwas von der Platonischen Manier und Fülle erlange, so ist es meine Schuld ; denn das Gezücht der Sophisten liefert mir wenigstens eben so viel Stoff, wie ihm." (cf. Matenko, 1933, p. 234 et *NS*, vol. 1, p. 414). Sur ce point, cf. aussi le dernier chapitre du *Manifeste* dans *NS*, vol. 2, p. 189–199.

que bien des choses, dans *Erwin*, me semblent maladroites et faibles. Mais ce mode d'exposition fait partie intégrante de ce que je me suis proposé de faire, qui ne peut être obtenu ni *methodo mathematica*, ni à la manière rhapsodique, ni par déduction ou construction, ni par un quelconque autre moyen qu'une dialectique complètement transposée dans la figure d'une vie vivante. Ce sont des doutes de ce type, et d'autres, qui bien souvent me préoccupent [...].<sup>129</sup>

Ce que Solger attend de Tieck, c'est que celui-ci l'aide à surmonter ses difficultés techniques à réaliser un texte formellement à la hauteur de ses exigences, c'est-à-dire qu'il corrige, dans le texte, les lourdeurs et autres défauts de style.<sup>130</sup>

### La langue de Solger

Tieck, conforme en cela au projet de Solger, fait à son ami des suggestions d'améliorations tendant à rendre le texte moins dense et plus facilement lisible. Mais si Solger escomptait davantage une valorisation de sa lutte acharnée contre l'emphase terminologique qu'il considère comme son principal ennemi<sup>131</sup>, l'attention de Tieck se porte bien plutôt sur des éléments tout à fait étrangers à une éventuelle raideur spéculative de la langue. C'est en effet l'intrusion de la langue courante dans *Erwin* que Tieck tente d'éradiquer :

[...] j'ai rayé [...] les tournures qui me semblaient trop familières : votre style est presque tout à fait dénué d'ornements, et dans ces entrevues, on ne saurait exprimer quoi que ce soit de façon précieuse ou recherchée ; je veux seulement dire que vous cédez parfois avec un peu trop de facilité à ces tournures de

---

<sup>129</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 7 avril 1816 : "Eben so ist mir oft bange wegen meiner Darstellung, ob ich die wohl je recht zur Virtuosität bringe. Von dieser Seite besonders kommt mir so manches im Erwin unbeholfen schwach vor. Sie gehört aber doch durchaus zu dem, das ich mir vorgesetzt habe, was weder *methodo mathematica*, noch durch Rhapsodien, noch durch Deduction und Construction, noch durch sonst irgend etwas anderes erreicht werden kann, als durch eine vollständig in die Gestalt des lebendigen Lebens aufgehende Dialektik. Diese und andere solche Zweifel beunruhigen mich sehr oft [...]" (cf. Matenko, 1933, p. 217–218 et *NS*, vol. 1, p. 401). Cf. aussi les lettres de Solger à Tieck des 18 mars 1815 ("Während des Drucks ist mir vieles matt oder schwerfällig und wenig eindringlich oder zu weitläufig vorgekommen." ; cf. Matenko, 1933, p. 162 et *NS*, vol. 1, p. 337) et 19 mai 1815 ("Ach, könnte ich doch nur so viel Kraft und Kunstfertigkeit erlangen, um wenigens von dem darzustellen, was mir vorschwebt !" ; cf. Matenko, 1933, p. 172 et *NS*, vol. 1, p. 349).

<sup>130</sup> Tieck n'avait-il pas, déjà, dans une situation ironiquement comparable, fait dire à une princesse : "Und dann fühle ich einen unbegreiflichen Drang in mir irgendeine gräßliche Geistergeschichte zu schreiben.– Wie gesagt, wenn nur die Sprachfehler nicht wären !" , à qui un certain Léandre devait répondre : "Kehren Sie sich daran nicht, Unvergleichliche, die lassen sich leicht herausstreichen." (cf. *Der gestiefelte Kater*, acte I, scène 2) ?

<sup>131</sup> Ainsi déjà, dans la lettre de Solger à Krause du 20 mars 1810 : "Modesprache, philosophrastischen Schwulst, Terminologien und dergl. sollst Du, wie ich hoffe, in meinem Buche nicht finden. [...] Was den Styl betrifft, so sollst Du über Vernachlässigungen gewiß nicht klagen, wiewohl ich ihn nicht künsteln werde." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 191–192.

notre vie courante, à ces petites incorrections qui, dans l'usage quotidien, n'apparaissent pas comme telles.<sup>132</sup>

Malgré ses aspirations qui, si elles ne sont pas poétiques, se veulent du moins personnelles, artistiques<sup>133</sup>, et travaillées en ce sens de manière tout à fait consciencieuse<sup>134</sup>, Solger s'en remet entièrement à Tieck – non sans ressentir le besoin de se justifier :

Permettez-moi de me défendre sur un point de vos remarques! Vous avez déjà souvent mis en avant mon usage d'expressions ou de tournures de la vie courante, et je veux bien croire que je vais trop loin dans cette pratique. Cependant, je tiens tout de même à me réserver ce droit de manière générale, parce que je crois que le dialogue s'en trouve vivifié. J'irais même jusqu'à dire que ce que vous appelez des inexactitudes n'en sont pas dès que l'usage courant les éclaire de la lumière qui leur sied. A combien de tournures ne devons-nous pas avoir recours dans la langue écrite la plus rigoureuse, et qui rejette tout schéma grammatical! Mais ceci ne tient qu'au sentiment, et je me fie volontiers au vôtre, là où j'ai quelque conscience de ce que le mien pourrait se fourvoyer.<sup>135</sup>

---

<sup>132</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 29 juillet 1816: “[...] ich habe es angestrichen, [...] wo mir die Redensart zu familiär schien: Ihr Styl ist fast durchaus ein ungeschmückter, und in diesen leichten Unterredungen darf nichts kostbar und gesucht ausgedrückt werden, nur meine ich, daß Sie doch manchmal zu leicht den Phrasen unsers gewöhnlichen Lebens, den kleinen Unrichtigkeiten, die im täglichen Gebrauch als solche nicht auffallen, etwas zu leicht nachgeben.”; cf. Matenko, 1933, p. 263 et *NS*, vol. 1, p. 430.

<sup>133</sup> Cf. lettres de Solger à Tieck du 5 décembre 1813: “Daß das Eigene und Individuelle das Lebendigste ist, das ist ja auch meine Meinung, und eben deshalb schreibe ich *Gespräche* [...]” (cf. Matenko, 1933, p. 102 et *NS*, vol. 1, p. 296) et du 15 juillet 1814: “Ich bin mir bewußt meine eigene Sprache zu sprechen.” (cf. Matenko, 1933, p. 138 et *NS*, vol. 1, p. 314); ainsi que la lettre de Solger à Tieck du 4 août 1816: “Indessen muß ich das Recht haben, in solchen Sachen etwas über das Gewöhnliche hinauszugehn, da ich doch wohl ohne Anmaßung behaupten kann, daß ich eigentlich ein den Deutschen ganz neues Feld bearbeite”; cf. Matenko, 1933, p. 268 et *NS*, vol. 1, p. 433.

<sup>134</sup> Il joue notamment sur les styles, comme il l'explique à Raumer dans sa lettre du 26 octobre 1812: “Auch hoffe ich, daß die Darstellung schon durch die Abwechslung selbst einen gewissen Reiz für den Leser haben wird, da in den Stellen, welche Anschauungen der Phantasie darstellen, ein lebhafterer Schwung des Ausdrucks angemessen war, da aber, wo die Gegensätze gegen einander gestellt worden, alles ganz logisch und einfach in Schlüssen fortschreitet.”; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 251.

<sup>135</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 4 août 1816: “Ueber einiges in Ihren Bemerkungen erlauben Sie mir eine Vertheidigung! Den Gebrauch von Ausdrücken oder Redeformen des gemeinen Lebens haben Sie mir schon öfter vorgerückt, und ich glaube gern, daß ich darin zu weit gehe. Doch muß ich mir das Recht im Allgemeinen vorbehalten, weil ich glaube, daß der Dialog dadurch belebt wird. Und selbst was Sie Unrichtigkeiten nennen, sind das nicht, sobald der Sprachgebrauch sie in ihr eigenthümliches Licht stellt. Wie vieles müssen wir nicht in der strengsten Schriftsprache gebrauchen, was jedes grammatische Schema verwirft! Doch dieses ist Sache des Gefühls; ich folge gern dem Ihrigen, wo ich mir irgend bewußt bin,

## Les améliorations de style apportées par Tieck

La plupart des corrections proposées par Tieck que nous allons examiner à présent ont été apportées sur ce que Solger considérait comme le manuscrit final<sup>136</sup>, c'est-à-dire qu'elles sont postérieures au moment de maturation et de relecture de l'ensemble<sup>137</sup>. Outre les corrections de vocabulaire ponctuelles, Tieck précise à Solger dans quels passages celui-ci lui semble employer les tournures grécisantes tant redoutées<sup>138</sup>, caractérisées par l'accumulation de particules et d'adverbes<sup>139</sup>. Tieck sanctionne également dans le texte de Solger les tournures trop familières<sup>140</sup>, la sécheresse

---

daß das meinige mißleitet sein könnte.” ; cf. Matenko, 1933, p. 268 et *NS*, vol. 1, p. 432–433. Cf. aussi lettre de Solger à Tieck du 5 décembre 1813 (cf. Matenko, 1933, p. 99 et *NS*, vol. 1, p. 292).

<sup>136</sup> Notons toutefois que le *Druckms* comporte des corrections de Tieck (au crayon) principalement pour les deux premiers entretiens, que celles-ci deviennent rarissimes sur le troisième entretien (p. 375–530 du *Druckms*), et qu'il n'y en a absolument aucune sur l'ensemble du quatrième entretien. On retrouve cependant, dans les modifications opérées par Solger lui-même sur les troisième et quatrième entretiens, le même type de corrections que dans les entretiens précédents.

<sup>137</sup> Sur la maturation de l'ouvrage, cf. la lettre de Solger à Tieck du 24 mai 1814: “Das vierte und letzte [Gespräch]ist bald fertig, und dann geht die allgemeine Ueberarbeitung an, wo die Sprache noch sorgfältiger abgewogen wird [. . .].” ; cf. Matenko, 1933, p. 120–121 et *NS*, vol. 1, p. 308.

<sup>138</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 4 août 1816 ; cf. Matenko, 1933, p. 268 et *NS*, vol. 1, p. 432–433. Une crainte sans doute en partie héritée des critiques que lui avait faites Voß à propos de sa traduction de Sophocle.

<sup>139</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 4 août 1816: “Eben dahin gehört auch die Häufung bedingender Partikeln, welche einen großen Reiz der attischen Sprache ausmacht, die ich aber für unseren Sprachgebrauch gewiß zu weit treibe.” ; cf. Matenko, 1933, p. 268 et *NS*, vol. 1, p. 433. Cf. la lettre de Tieck à Solger du 27 juin 1814: “Da Sie meine Meinung aufgefordert haben, so füge ich nun auch hinzu, daß die Schreibart bei neuer Uebersicht ohne Zweifel noch gewinnen kann, so fließend, klar und bedeutend sie auch an den meisten Stellen schon ist, die Wörtlein *doch, ganz, recht* kommen zu häufig vor [. . .].” ; cf. Matenko, 1933, p. 131 et *NS*, vol. 1, p. 310. Ainsi, dans le *Druckms*, les “particules” suivantes, soulignées au crayon par Tieck, ont été supprimées à l'encre par Solger (cf. “ganz” p. 12, “nun” p. 13, “freilich” p. 83, “wohl” p. 90, “völlig” p. 97, “selbst” pp. 97 et 156, “als” p. 112).

<sup>140</sup> Cf. le plus clairement dans la lettre de Tieck à Solger du 16 octobre 1814 ; cf. Matenko, 1933, p. 144 et *NS*, vol. 1, p. 322. Cf. aussi dans le *Druckms*, les passages suivants, indiqués au crayon et remplacés à l'encre par une tournure moins orale: “dahinterkommen” remplacé par “ausforschen” p. 14, “zu sehr” remplacé par “geradezu” p. 15, “umgeworfen” remplacé par “verunglückt” p. 101, “der Fall” remplacé par “die Erklärung” p. 126, “ungeschickt” remplacé par “unnatürlich” p. 239, “aufzuführen” remplacé par “zu wecken” p. 276, “daß aufgeschoben in solchem Falle bei mir nicht aufgehoben ist” remplacé par “daß ich dich mit solchen Versprechungen nicht bloß hinhalte” p. 374.

de certaines parties du discours<sup>141</sup>, les lourdeurs de phrases trop chargées<sup>142</sup>, les passages manquant de clarté, ou inexacts<sup>143</sup>. S'il reprend le plus souvent les passages stylistiquement faibles, en revanche, il ne tient que très peu compte des passages que Tieck signale comme comportant une faiblesse dans le raisonnement ou l'argumentation<sup>144</sup>.

Pour seule indication de rédaction, Tieck conseille à Solger de se laisser guider par son inspiration :

Ne laissez pas votre porte trop grande ouverte aux modifications ; on ne rejette que trop aisément le premier jet, qui est en règle générale le meilleur.<sup>145</sup>

Ce conseil serait sans doute plus approprié pour un texte poétique que pour un texte philosophique ; il tient à ce que Tieck prend tout à fait en compte la dimension

---

<sup>141</sup> Cf. la lettre de Tieck à Solger du 27 juin 1814 : “[. . .] auch verträgt manche Stelle, wie die über die Musik, wohl noch etwas nachahmenden Schmuck der Rede.” (cf. Matenko, 1933, p. 132 et *NS*, vol. 1, p. 310), et la lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 : “Manchen Stellen wünschen Sie noch etwas mehr Schmuck der Rede. Bei der über die Musik, glaube ich, haben Sie recht. Sonst muß ich bemerken, daß die Rede in den folgenden Gesprächen immer darstellender werden muß.” ; cf. Matenko, 1933, p. 138 et *NS*, vol. 1, p. 314.

<sup>142</sup> Cf. par exemple les lourdeurs suivantes, indiquées au crayon et corrigées à l'encre dans le *Druckms* : “dieses [rayé : kommt mir] also [rayé : unmöglich vor] wirklich in unserer Welt” p. 16, “zwischen der sinnlichen Erscheinung und ihrer Wahrnehmung auf der einen und [rayé : zwischen] der Seele in ihrer Einheit auf der andern Seite” p. 60, “Gespräch” remplacé par “Unterhaltung” p. 178 pour éviter la répétition avec “Sprache” figurant une ligne plus bas.

<sup>143</sup> Cf. par exemple, indiqué au crayon et corrigé à l'encre dans le *Druckms* : “durch dasselbe” remplacé par “durch dieses Äußere”, plus précis, et “das Auge, in welchem” remplacé par “das Auge, durch welches” p. 29, “von beiden ganz” remplacé par “von beiden Richtungen ganz und ungetheilt gegenwärtig” p. 37, “in den [rajouté au-dessus : andern Gliedern]” p. 82, “sprach er” rajouté au-dessus p. 82, “Vielheit in die reinste Einheit [. . .] verknüpft” remplacé par “Vielheit durch die reinste Einheit [. . .] verknüpft” p. 90, “ohne Scham deshalb” remplacé par “ohne uns deshalb zu schämen” p. 101, “versetzt'er” rajouté au-dessus pp. 103 et 112, *ibid.* “sagt'ich” et “erwidert'er” p. 114 (dans ces 3 derniers cas, “W” – peut-être “Wer spricht ?” – au crayon en marge en face), “muß” remplacé par “soll” p. 117.

<sup>144</sup> Cf. par exemple dans le *Druckms*, “Und doch, das es bloß auf diese reine Sittlichkeit, [repéré par un point d'interrogation au crayon en marge : das heißt] auch das reine Bewußtsein” p. 116 ; “Sie bleibt doch immer zum Dasein des Ich selbst nothwendig, und ohne sie könnten wie uns auch der reinen Thätigkeit nicht bewußt werden.”, indiqué par un trait au crayon en marge et l'indication : “Beweis”, également p. 116 ; “warum ?” au crayon en marge p. 174, sans reprise à l'encre ; “zu kurz” au crayon en marge, accompagné d'une reprise à l'encre peu significative p. 190.

<sup>145</sup> Cf. par exemple la lettre de Tieck à Solger du 6 janvier 1815 : “Sein Sie also mit dem Aendern nicht zu freigebig, der erste Wurf, der in der Regel der beste ist, verschiebt sich gar zu leicht.” ; cf. Matenko, 1933, p. 158 et *NS*, vol. 1, p. 334.

poétique de la langue de Solger et traite, du moins en partie, le texte qu'il a à corriger comme un texte poétique<sup>146</sup>.

Une lecture plus pointue tend à indiquer que Solger et Tieck n'ont pas vraiment le même projet littéraire en tête pour *Erwin*, et que la fonction de Tieck consiste davantage, pour Solger, à l'aider à surmonter son angoisse face à la dimension littéraire du texte :

Et il est bien naturel, quand l'on porte son regard sur soi-même et sur son œuvre, que notre confiance vacille plus d'une fois. C'est ce qui m'est arrivé, à moi aussi. Pendant l'impression, beaucoup de choses me sont apparues ternes, ou lourdes et peu pénétrantes, ou trop détaillées. Le meilleur moyen de prévenir ces soucis, c'était le souvenir de vous.<sup>147</sup>

Que dire de la confiance de Solger en Tieck, alors même que Solger veut écrire un "chef d'œuvre philosophique"<sup>148</sup>, et que Tieck corrige une "comédie philosophique"<sup>149</sup> ?

Que dit vraiment Tieck, lorsqu'il écrit à Solger en janvier 1815 :

Je n'ai pas réussi à me gâcher le plaisir de la lecture et à beaucoup penser à user du crayon, qui est de toute façon une arme fâcheuse ; car, très cher, pourquoi ne devrait-il pas y avoir dans Platon, ici et là, une touche de

---

<sup>146</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 6 janvier 1815 à propos de la correction *ahnden/ahnen* (à comparer avec *Druckms*, p. 43) : "Mir scheint der Reichthum und die poetische Schönheit und philosophische Richtigkeit einer Sprache nicht blos darin zu bestehen, . . ." ; cf. Matenko, 1933, p. 158 et *NS*, vol. 1, p. 335. On est loin ici des corrections de Raumer, qui poussent à la clarté contre l'élégance (notamment dans sa lettre du 29 mai 1815 ; cf. *NS*, vol. 1, p. 352–353.), et il est difficile de dire si les progrès stylistiques faits par Solger entre *Erwin* et les *Philosophische Gespräche* tiennent aux conseils de Tieck ou à ceux de Raumer. Il y a sans doute plutôt un peu des deux – ce qui permet de constater, là encore, que Solger ne suit pas forcément à la lettre les indications du poète. Cf. lettres de Raumer à Solger des 16 octobre 1817 ("Aber wenn ich hauptsächlich am Tadel Geschmack fände, so sähe es diesmal übel für mich aus, denn mir hat geradehin – Alles gefallen : zuvörderst die Darstellungsform. Sie haben in der Gesprächsform große Fortschritte gemacht ; es ist alles lebendiger, persönlicher, dramatischer, als im Erwin." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 561) et 12 juillet 1818 (cf. *NS*, vol. 1, p. 645).

<sup>147</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 18 mars 1815 : "Und daß dieses Vertrauen oft wankend wird, wenn man sich selbst und sein Werk scharf ansieht, ist wohl natürlich. So ist es mir denn auch gegangen. Während des Drucks ist mir vieles matt oder schwerfällig und wenig eindringlich oder zu weitläufig vorgekommen. Das beste Mittel gegen diese Sorgen war dann die Erinnerung an Sie." ; cf. Matenko, 1933, p. 162 et *NS*, vol. 1, p. 337.

<sup>148</sup> "Philosophisches Kunstwerk". Cf. lettre de Solger à Madame de Bassewitz du 8 février 1814 ("Das Ganze muß also von der Beschaffenheit seyn, daß es für sich selbst durchsichtig, oder wie ein künstliches Gewebe ohne Anfang und Ende ist, und diese Unabhängigkeit in sich selbst charakterisiert eben das philosophische Kunstwerk" ; cf. *NS*, vol. 1, p. 299–300) et lettre de Solger à Raumer du 3 avril 1814 ("Sodann aber will ich doch suchen bald drucken zu lassen, hauptsächlich damit ein philosophisches Werk von mir vor der Welt dasteht." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 304).

<sup>149</sup> "Philosophisches Lustspiel". Cf. lettre de Tieck à Solger du 27 juin 1814 : "Das Ganze ist ein wahres philosophisches Lustspiel [ . . . ]" ; cf. Matenko, 1933, p. 131 et *NS*, vol. 1, p. 309.

Xénophon<sup>150</sup> ? Le style et l'écriture sont chose personnelle. Un auteur que nous ne connaissons pas encore, et dont nous prenons l'œuvre par la main, une œuvre dont nous sommes impatients de connaître le contenu, que nous croyons déjà plus ou moins connaître : de cet auteur, nous attendons quelque chose qui n'est pas déterminé par telle ou telle condition ; et il ne nous rendra pas la tâche facile, car il ne nous a pas encore habitué à sa manière d'écrire, et nous nous attendons en fait à ce qu'il écrive comme nous pensons que nous aurions nous-mêmes écrit sur le même sujet.<sup>151</sup>

### 3.1.2.3. La position de Tieck

La relation d'accompagnement qui s'instaure entre Solger et Tieck avec la rédaction d'*Erwin* est moins une relation de travail qui jouerait de la complémentarité du philosophe et du poète, qu'une relation d'identification de l'un à l'autre et réciproquement. L'appropriation du discours de Solger par Tieck et sa réciproque sont ainsi des composantes essentielles, nous allons le voir, d'un travail d'accompagnement qui tend vers l'émergence, par l'écriture, d'une identité intellectuelle.

#### Les travers de la réciprocité parfaite

La réciprocité caractéristique des relations entre Tieck et Solger se démarque nettement de la démarche qui était celle de Voß avec Solger. Les premiers échanges entre Solger et Tieck portent sur des œuvres de Tieck, et Solger ne cesse, au fil de leurs huit années de correspondance, de reprendre et commenter les œuvres du poète avant leur parution ou leur réédition<sup>152</sup>, indiquant des passages faibles<sup>153</sup>, soulignant les passages plus réussis ou les améliorations<sup>154</sup>. Lorsque Solger se décide à envoyer

---

<sup>150</sup> Allusion de Tieck à l'incursion des tournures familières dans le texte de Solger.

<sup>151</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 6 janvier 1815 : "Ich konnte mir beim Lesen durchaus nicht den Genuß verkümmern, und viel an das Bleistift denken, was überhaupt eine mißliche Waffe ist ; denn Lieber, warum soll denn nicht auch einmal hie und da im Plato etwas Xenophon sein ? Es ist mit Stil und Schreibart ein eigenes Ding. Von einem Autor den wir noch nicht kennen, und dessen Werk wir in die Hand nehmen, in dem wir auf den Inhalt begierig sind, mit welchem wir schon mehr oder minder vertraut zu sein glauben, erwarten wir etwas Unbedingtes und er wird es uns im Anfang nicht leicht recht machen, denn da er uns noch nicht zu seiner Manier erzogen hat, so erwarten wir eigentlich, daß er so schreiben wird, wie wir selbst unsrer Vorstellung nach über den Gegenstand geschrieben haben würden." ; cf. Matenko, 1933, p. 157–158 et *NS*, vol. 1, p. 333–334.

<sup>152</sup> Cf. par exemple dans la lettre de Solger à Tieck du 5 décembre 1813 (cf. Matenko, 1933, p. 100–101 et *NS*, vol. 1, p. 294–295).

<sup>153</sup> Cf. par exemple dans la lettre de Solger à Tieck du 14 février 1816 à propos d'*Oktavian* (cf. Matenko, 1933, p. 197 et *NS*, vol. 1, p. 384).

<sup>154</sup> Cf. par exemple lettre de Solger à Tieck du 4 août 1816 : "Wir haben in den letzten Abenden hinter einander alle Gespräche der beiden ersten Theile des Phantasus gelesen ; meine Frau hat mir aufgetragen, Sie zu bitten, daß Sie doch auch für den 3ten recht viele und schöne schreiben. Mir haben sie jetzt fast mehr gefallen, als früher ; es ist ein recht

à Tieck le manuscrit du premier entretien d'*Erwin*, c'est en réponse à tous les textes déjà précédemment confiés par Tieck à Solger en relecture.

Sont en jeu dans la relation entre les deux amis, avec l'échange des textes, et plus particulièrement *Erwin*, des sentiments que l'un et l'autre s'appliquent à décrire : pour Solger, sa pudeur<sup>155</sup> ; pour Tieck, l'impatience<sup>156</sup>. L'un et l'autre se retrouvent investis, *via* le brouillon d'*Erwin*<sup>157</sup>, des manques intellectuels de l'autre : Solger se voit dans Tieck, car le poète possède la compétence artistique qui lui fait défaut<sup>158</sup> ; Tieck se lit dans Solger, car le philosophe formalise des phénomènes dont le poète n'a jamais réussi à n'avoir que des intuitions<sup>159</sup>.

Solger formule les termes du contrat de son accompagnement par Tieck :

J'aimerais beaucoup que, avant l'impression, qui n'est pas pour tout de suite encore, vous puissiez relire au moins un de mes entretiens, et m'en livrer un jugement critique.<sup>160</sup>

Ce n'est pas vraiment à un tel contrat que Tieck semble avoir obéi.

---

behaglicher, freundlicher Genuß. Ich finde auch jetzt, daß sich die Personen weit mehr unterscheiden, und ihre Charaktere halten, als ich dies sonst gefunden habe. Es war ein sehr glücklicher Gedanke, den Sie ja noch ferner ausführen müssen, das Publikum an den Früchten dieses seltenen Talents der Unterhaltung Theil nehmen zu lassen, womit Sie Ihre Freunde bezaubern. Was mich aber am meisten erfreut hat sind die Gedichte auf die Musiker, die ich früher gar nicht so beherzigt hatte." ; cf. Matenko, 1933, p. 269–270 et *NS*, vol. 1, p. 435.

<sup>155</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 17 avril 1814 : "Ich schickte Ihnen diesmal eins von meinen Gesprächen, wenn ich nicht fürchtete, es sei noch zu embryonisch, um sich vor Ihnen sehn zu lassen." ; cf. Matenko, 1933, p. 116 et *NS*, vol. 1, p. 307.

<sup>156</sup> Cf. par exemple les lettre de Tieck à Solger du 21 mars 1814 ("Ohne Uebertreibung kann ich sagen, daß ich auf Ihre Dialogen *unendlich* begierig bin." ; cf. Matenko, 1933, p. 106–107 et *NS*, vol. 1, p. 302) et du 10 février 1817 à propos des *Philosophische Gespräche* (cf. Matenko, 1933, p. 353 et *NS*, vol. 1, p. 520).

<sup>157</sup> Ceci vaut évidemment surtout pour le premier entretien, plus longtemps entre les mains de Tieck.

<sup>158</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 28 juillet 1816 : "Auf Ihnen beruht das Heil der Deutschen Kunst ; Sie sind der Einzige, der mitten in dem gefälschten Zeitalter in reiner poetischer Klarheit dasteht ; Ihr Treiben ist das Wahre und Göttliche, denn es ist immer reiner und reiner aus dem ganzen Gewirre hervorgegangen !" ; cf. Matenko, 1933, p. 260 et *NS*, vol. 1, p. 428.

<sup>159</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du premier avril 1816 : "Je länger ich mit Ihnen umgehe, je mehr glaube ich Sie zu verstehn, je näher fühle ich mich Ihnen [...]. Je öfter ich Ihre Dialoge lese [...] je klarer wird mir dieser Gedanke." ; cf. Matenko, 1933, p. 204 et *NS*, vol. 1, p. 391. Cf. aussi lettre de Tieck à Solger du 24 mars 1817 : "[...] ich glaubte mich plötzlich wie durch einen Zauberstab Ihrer selbst und all Ihrer Kräfte bemächtigt zu haben [...]" ; cf. Matenko, 1933, p. 361 et *NS*, vol. 1, p. 538.

<sup>160</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 5 décembre 1813 : "Ich wünschte sehr, daß Sie wenigstens Eins von meinen Gesprächen vor dem Drucke, der so bald noch nicht angehn soll, lesen und mir beurtheilen könnten." ; cf. Matenko, 1933, p. 102 et *NS*, vol. 1, p. 296.

### **Le double bind de l'enthousiasme**

En fait de critique, Tieck exprime un enthousiasme quasi inconditionnel<sup>161</sup>, coupant ainsi l'herbe sous le pied à tout travail d'accompagnement critique. Même le désespoir de Solger face à l'absence de réaction publique après la parution de son ouvrage<sup>162</sup> ne suffira pas à inciter Tieck à adopter une position critique vis-à-vis d'*Erwin*<sup>163</sup>. Le poète est plus empathique et affectueux ; il s'applique à redonner à Solger calme et courage<sup>164</sup>.

La forme que prend la relation d'accompagnement pour l'élaboration d'*Erwin* suppose l'enthousiasme de Tieck, qui est son fondement même. Mais la confiance de Solger dans le jugement de Tieck, et l'identification entre les deux hommes qui se joue au moment de la rédaction du dialogue, ne contribuent pas pour autant à faire d'*Erwin* le chef-d'œuvre que Solger entendait en faire.

Ni Solger<sup>165</sup> ni Tieck<sup>166</sup> ne semblent être lucides sur le manque d'objectivité dont fait preuve Tieck dans son travail de relecture d'*Erwin*. Lorsque viennent à Solger des doutes sur les travers de l'enthousiasme de Tieck, il s'empresse de les balayer ; en réalité, aux yeux de Solger, les ambiguïtés d'un trop grand enthousiasme de la part de Tieck ne sont pas vraiment gênants. Si la relecture du brouillon par Tieck a une fonction essentielle, c'est en effet non pas tant pour l'ouvrage lui-même que pour la relation entre le philosophe et le poète<sup>167</sup> – et c'est à ce titre qu'on la retrouve dans le texte lui-même.

---

<sup>161</sup> Cf. la lettre de Tieck à Solger du 16 octobre 1814 (cf. Matenko, 1933, p. 143–145 et *NS*, vol. 1, p. 321–324).

<sup>162</sup> Cf. **3.2** sur ce point.

<sup>163</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du premier janvier 1815 : “Wie ist es mit Ihrer Recension des Erwin ? Sehn Sie es als eine Freundschaftspflicht an, sie bald zu machen !” ; cf. Matenko, 1933, p. 511 et *NS*, vol. 1, p. 707.

<sup>164</sup> Cf. lettres de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 (“Sie haben mir durch Ihre freundliche Beurtheilung sehr viel Muth und Beruhigung gegeben.” ; cf. Matenko, 1933, p. 136 et *NS*, vol. 1, p. 312) et du 11 décembre 1814 (“Ihr Urtheil über die vier Gespräche wird mich auch gegen Anfechtungen die nicht ausbleiben dürften, aufrecht erhalten [...]” ; cf. Matenko, 1933, p. 149 et *NS*, vol. 1, p. 327).

<sup>165</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 : “Ich verlasse mich ganz auf dieselbe, und traue Ihrer Freundschaft zu, daß Sie in Ihrem Urtheil nichts gemildert haben [...]” ; cf. Matenko, 1933, p. 136 et *NS*, vol. 1, p. 312–313.

<sup>166</sup> Cf. par exemple la lettre de Tieck à Solger du 31 mars 1815 : “Von meiner völlig unpartheiischen Meinung können Sie vergewissert sein [...]” ; cf. Matenko, 1933, p. 166 et *NS*, vol. 1, p. 341.

<sup>167</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 19 mai 1815 (cf. Matenko, 1933, p. 171 et *NS*, vol. 1, p. 347).

## L'accompagnement dans le texte: retour sur le prologue

Le prologue d'*Erwin* met en scène l'équivalent d'une relation d'accompagnement à travers les deux personnages d'Adelbert et de l'ami.<sup>168</sup> "L'ami": s'agit-il vraiment d'un personnage? Il n'a aucune identité; il n'a, dans ces quelques pages, qu'une fonction, celle que lui vaut sa relation d'amitié avec Adelbert, et qui est principalement une fonction de miroir. Une fois guidé jusqu'au point où Adelbert veut l'emmenner<sup>169</sup>, l'ami se contente de poursuivre les sentiments ou les pensées d'Adelbert<sup>170</sup>, ou poursuit une pensée qui permet ensuite à Adelbert d'aller plus loin dans sa propre réflexion<sup>171</sup>; jamais il ne s'oppose à lui que pour mieux le laisser exposer son opinion<sup>172</sup>. L'ami est là pour écouter Adelbert, et lui renvoyer une image gratifiante de sa personnalité et de sa pensée. On est, en cela déjà, très proche de la relation d'accompagnement telle qu'elle existe dans les relations entre Solger et Tieck.

---

<sup>168</sup> Notons qu'on a là une situation remarquablement similaire à celle que l'on retrouvera dans *Dichterleben II* de Tieck, un ouvrage sous-titré *Der Dichter und sein Freund*. La similarité est singulièrement frappante dans le passage où le poète rejoint son ami à la campagne, dans un lieu isolé, pour lui confier l'histoire de sa vie (cf. Tieck, 1965, p. 450–451 en particulier).

<sup>169</sup> Cf. *Erwin*, p. 1: "Wahrlich, als wir aus dem Fahrwege in die kleine Gittertür traten, sah es mir nach gar nichts aus, als nach einem recht fruchtbaren Getreidehügel. Nun, da wir die Höhe erreicht haben, überrascht mich die milde Senkung in das liebliche Tal auf dieser Seite.", et plus bas: "Adelbert: Nun, da wir herab sind, kommt uns auch der klare rieselnde Bach durch die kleine Wiese freundlich entgegen./ *Der Freund*: Dort in jenem dunklen Schoße der Erlengebüsche ist wohl seine Quelle?/ *Adelbert*: Freilich!", etc.

<sup>170</sup> Cf. par exemple *Erwin*, pp. 2: "Adelbert: Mir aber ist grade das so lieb daran. Es erregt in mir ein Gefühl von Behagen und Genügsamkeit, von ruhigem stillen Besitze, das mit einer unerklärbaren tiefen Wehmut und Sehnsucht nicht so wohl verknüpft, als eins und dasselbe ist./ *Der Freund*: In dieser Sehnsucht eben, glaube ich fast, liegt der große Reiz, den der Anblick der schönen Natur mit sich führt, etc." et 4: "Adelbert: Die gefährlichste Klippe dabei ist freilich die der Nachahmung; ich hoffe aber diese zu umschiffen, wenn ich nur in den Sachen ganz meinen eigenen Lauf halte./ *Der Freund*: Das ist freilich hier das wichtigste." cf. aussi p. 4: "Adelbert: Ich wußte wohl, daß du nicht unterlassen würdest, mir die Schwierigkeiten der Sache vorzustellen, etc."

<sup>171</sup> Cf. *Erwin*, p. 2: "Adelbert: Ja wohl. Mir aber ist grade das so lieb daran. Es erregt mir ein Gefühl, etc./ *Der Freund*: In dieser Sehnsucht eben, etc. Die Gegenstände der Natur schlagen die verwandten Saiten in unserem Inneren an, und, da wir stets tätig und in der Ruhe unbefriedigt bleiben, so werden durch jene Erregung wenigstens innere Schwingungen in uns hervorgebracht./ *Adelbert*: Doch ist noch etwas Wunderbareres darin, daß nämlich diese Anregung, etc."

<sup>172</sup> Cf. *Erwin*, p. 3: "*Der Freund*: Nicht weiter, lieber Freund; sonst möchtest du zuletzt, wenn ich dich an dein Versprechen erinnerte, sagen können, es sei schon erfüllt. Denn dergleichen Gegenstände, wovon eben die Rede war, müssen ja wohl in deinem Aufsätze über die Schönheit vorkommen./ *Adelbert*: Du brauchst mich nicht zu erinnern, daß ich mich nicht zu weit verliere., etc."

Or, qu'en est-il de la fonction du prologue ? Celui-ci est strictement introductif. L'ami, passé le prologue, écoute la lecture des quatre dialogues d'*Erwin* que lui fait Adelbert, mais en réalité, il disparaît complètement. L'ami comme figure d'accompagnement, dans le prologue, occupe, comme le prologue lui-même, une fonction strictement préliminaire : il prend connaissance du texte par la voix de son auteur alors qu'il ne s'agit encore que d'un texte non définitif, d'un essai<sup>173</sup> ; il ne s'agit donc ni d'une lecture d'un texte publié, ni d'une réaction critique qui viendrait après la lecture, mais bien d'un moment antérieur à l'existence publique du texte, d'une prise de connaissance d'un avant-texte. En ce sens encore, le prologue se fait l'écho des relations entre Tieck et Solger au moment de l'élaboration d'*Erwin*. Par une ultime ironie, à la toute fin du texte, l'Adelbert du prologue, l'Adelbert des dialogues et Solger se confondent dans l'énonciation de l'achèvement du texte<sup>174</sup>.

Ce n'est donc pas un hasard – en dehors de tout argument littéraire concernant la raideur et l'artificialité de ces quelques pages, ou même leur fonction philosophique dans la théorie solgérienne du dialogue – si ce passage pose véritablement problème à Solger, comme il le confie à Tieck :

De surcroît, il n'y a dans l'ouvrage que très peu d'enjolivements et de cadre narratif, conformément à ce que la forme dialectique me semblait exiger. C'est aussi pour cela que je suis dans une perplexité considérable concernant la brève introduction dans laquelle Adelbert s'introduit lui-même et qui m'était donc, pour cette raison, bien confortable. Car, s'il devait lire à voix haute les quatre entretiens les uns après les autres, cela ne serait pas pensable, et pour que cette trame puisse s'insérer entre chaque entretien, elle ne me semble pas être assez riche et significative. Je vous prie de me donner conseil sur ce point.<sup>175</sup>

Si Solger n'en maîtrise pas la forme, c'est sans doute parce qu'il place dans ces quelques pages bien plus d'exigences qu'il ne l'avoue à Tieck. Il ne s'agit pas seulement, dans le prologue, de conserver la forme dialogique pour que reste

<sup>173</sup> “Aufsatz” dans la bouche de l'ami, mais “Versuch” dans la bouche d'Adelbert ; cf. *Erwin*, resp. pp. 3 et 4.

<sup>174</sup> La phrase “. . . ; denn was ich mir zu erzählen vorgesetzt hatte, ist für diesmal nach dem Maße meiner Kräfte vollendet” peut en effet être placée dans la bouche de chacun des trois (cf. *Erwin*, p. 395).

<sup>175</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 : “Ueberdies ist in dem ganzen Werke des Schmuckes und der Einfassung sehr wenig, wie mir es die dialektische Art der Ausführung zu erfordern schien. Ich bin daher auch jetzt in nicht geringer Verlegenheit, was ich mit der kurzen Einleitung machen soll, worin Adelbert sich einführt, und die mir eben zu diesem Zwecke sehr bequem war. Denn daß er seinem Freunde die vier Gespräche hinter einander vorgelesen habe, ist nicht wohl denkbar, und diese Einfassung zwischen die einzelnen Gespräche eintreten zu lassen, dazu ist sie wieder nicht reichhaltig und bedeutend genug angelegt. Ich bitte Sie hierüber um Ihren Rath.” ; cf. Matenko, 1933, p. 138 et *NS*, vol. 1, p. 315.

cohérente la démarche dialectique de l'ensemble de l'œuvre ; il ne s'agit pas seulement d'introduire ironiquement, c'est-à-dire à un méta-niveau par rapport au discours des quatre entretiens, des éléments théoriques sur le dialogue<sup>176</sup> ; enfin, il ne s'agit pas seulement d'introduire le seul Adelbert, mais de l'introduire dans sa relation avec son ami – relation par essence dialogique, mais qui contribue à rendre confus le sens et la fonction du dialogue dans l'ouvrage, puisque le dialogue des quatre premières pages, s'il ressemble fort, formellement, aux quatre entretiens suivants<sup>177</sup>, ne participe pas du même projet. Bien plus que les quatre entretiens, c'est le prologue qui est porteur du principe de vie inhérent au dialogue<sup>178</sup> ; plus encore, sans le prologue, l'ironie n'aurait pas véritablement d'espace dans le discours dans *Erwin*, puisque c'est dans le prologue qu'elle s'épanouit matériellement comme prise de distance par rapport au discours dogmatique, comme domination de l'espace et du temps :

N'est-ce pas ici un endroit d'où nous pouvons voir les deux à la fois, [l'embouchure de la rivière, et sa source,] et en même temps, par l'ouverture de la vallée, profiter de la perspective sur les lointaines montagnes bleues ?<sup>179</sup>

Dans le prologue, Solger rend ainsi compte de la relation d'accompagnement, et nombreux sont les signes du discours qui pointent dans ces quelques pages en direction de Tieck, le poète ironique. Pour autant, la nécessité de présenter, au sein de l'œuvre publiée, des éléments provenant du processus identitaire qui est à son origine comme grille de lecture permettant de rendre compte de la totalité des dimensions du projet dont elle procède est sans doute le signe de sa plus grande faiblesse, faiblesse de l'œuvre qui ne se suffit pas à elle-même pour être elle-même lisible. Sans doute à cet égard était-ce bien l'ironie, que met en scène le prologue, qu'il aurait fallu développer pour que l'œuvre ait une étoffe d'œuvre auto-suffisante ; sans doute aussi la posture ironique elle-même est-elle un obstacle majeur à la réalisation d'une œuvre qui rende compte de tous les aspects de l'ironie, qui, pour ne pas déboucher que sur

<sup>176</sup> Cf. *Erwin*, pp. 3 et 4, ainsi que, en annexe, les corrections apportées au prologue dans le *Druckms* d'*Erwin*.

<sup>177</sup> Un certain nombre de motifs formels dramatiques sont ainsi récurrents de l'un aux autres, souvent d'inspiration platonicienne : les allusions épisodiques à une temporalité, à un lieu, à des entrées et sorties de personnages.

<sup>178</sup> Ainsi, la nature vivante y est *toujours* présente ; cf. les descriptions de paysage dans *Erwin*, pp. 1 et 2, ainsi que la remarque de l'ami, p. 4 : "Ich denke, vielmehr soll [der rauschende Bach], wie eine begleitende Musik, das Gemüt in dem heiteren Genusse dieser Natur erhalten, der für das Schöne recht empfänglich macht."

<sup>179</sup> C'est l'ami qui parle ; cf. *Erwin*, p. 2 : "Hier ist ja wohl ein Platz, wo wir beides sehen können, und zugleich durch die Öffnung des Tals die Aussicht nach den fernen blauen Bergen genießen ?", métaphore qui ne va pas sans évoquer la définition de l'ironie : "Hier muß also der Geist des Künstlers alle Richtungen in einen, alles überschauenden Blick zusammenfassen [...]" (cf. *Erwin*, p. 387).

de l'inachevé, suppose de laisser la possibilité de méta-niveaux toujours ouverts, tels qu'on les trouve ici dans le prologue.

D'une manière plus générale, la relation entre Solger et Tieck telle qu'elle s'ébauche dans leur correspondance, et plus particulièrement à propos d'*Erwin*, et telle qu'elle se dessine, comme en miroir, dans le prologue d'*Erwin*, marque la conception du texte non pas seulement dans ses aspects techniques, mais aussi dans sa structure profonde, au point que le patron initial reste toujours visible sous l'ouvrage achevé, et le dialogue idéal d'une amitié identitaire, écrasé par une dialogique rhétorique qui ne parvient jamais ni à lui faire une place distincte, ni à l'étouffer complètement. En ce sens déjà, l'une des grandes faiblesses du texte, et une faiblesse lisible à chaque page, c'est bien de ne pas réussir à mener à bien le projet dialogique tel qu'il est lisible, soit sous la forme de relations d'accompagnement dans l'élaboration de l'avant-texte, soit sous la forme de relations d'amitié protéiformes telles qu'on peut les lire dans les différentes correspondances de Solger. Et cette incapacité de Solger à faire face aux enjeux (formels et théoriques) du dialogue, lorsqu'il quitte le domaine du texte privé et de la correspondance pour passer dans le domaine du texte public parce que publié, pose ainsi la question : pour qui écrit-il ?

### **3.2. Du brouillon à la publication : pour qui écrire ?**

On a déjà pu en avoir un bref aperçu avec les ambiguïtés latentes entre Voß et Solger au moment de l'élaboration de la traduction de Sophocle<sup>1</sup>, la question de l'écriture de l'avant-texte dans sa progression vers le texte est étroitement liée à la lecture qui en est faite et au lecteur à qui il est destiné. Lorsque Solger prépare son Sophocle, il écrit, le plus immédiatement, pour Voß, qui en est le premier lecteur ; de même pour *Erwin* avec Tieck. Et il n'est pas aisé de déterminer s'il traduit pour le seul Voß, s'il écrit pour le seul Tieck et, au delà, pour qui il écrit.

Alors même que se posent en des termes bien différents les rapports entre l'expéditeur d'une lettre et son destinataire d'une part, entre l'auteur d'un texte et son public de l'autre, dans le cas de Solger, l'interférence d'une correspondance entre l'avant-texte et le texte fait s'entrecroiser les deux, si bien qu'à la question de savoir pour qui il écrit, on est d'abord tenté de chercher ce qu'il est convenu d'appeler un destinataire de ses textes.

Nous tâcherons, en amorçant notre analyse là où nous a conduit notre réflexion sur l'avant-texte, de débrouiller autant qu'il est possible l'écheveau des motifs qui ont présidé à la réalisation des textes de Solger, et singulièrement d'*Erwin* sous sa forme

---

<sup>1</sup> Cf. **3.1.1.**

publiée. Nous verrons comment cette œuvre, analysée depuis sa genèse jusqu'à sa réception immédiate permet de comprendre les mécanismes d'écriture dans l'œuvre et la pensée de Solger. Pour ouvrir ce travail, nous analyserons plus précisément la question du destinataire de manière transversale dans le corpus solgérien et définirons ensuite la place et le rôle de la correspondance par rapport au texte publié dans l'œuvre de Solger.

### **3.2.1. La question du destinataire**

S'il est bien possible de lire, dans les œuvres publiées, à qui elles s'adressent, le profil du destinataire ne s'y esquisse cependant qu'en filigrane, puisque ce type de textes, plutôt que de définir son public, le présuppose. Pour trouver un discours portant explicitement sur le destinataire du texte publié, il faut aller le chercher dans le méta-discours sur l'œuvre publiée, et celui-ci ne se trouve nulle part ailleurs que dans la correspondance. Il va de soi que cet avantage du corpus épistolaire est en même temps un travers puisque la correspondance elle-même a un destinataire et que, même si celui-ci ne recouvre pas exactement l'identité du destinataire des œuvres publiées, l'équivalence, la distinction ou l'opposition entre les deux sont parfois énoncées comme telles pour des raisons de simple psychologie épistolaire.

D'une manière plus générale, l'intention du discours publié et l'intention du discours épistolaire sont bien différentes, et c'est également pour cette raison que le second nous intéresse plus particulièrement. Bien que l'un comme l'autre procèdent (d'un point de vue rhétorique et psychologique) selon des règles propres, qui en modèlent la forme et le contenu, la correspondance procède d'une franchise individuelle, d'une authenticité de la personnalité privée, qui entrent en compte dans les œuvres publiées à un niveau beaucoup moins immédiat. C'est à la correspondance en tant qu'écriture porteuse d'une vérité privée que nous nous intéresserons. A ce titre, elle rend possible de discerner les difficultés rencontrées par Solger au moment de passer à la publication de ses œuvres, c'est-à-dire au moment de faire de ses textes un objet public.

Dans sa correspondance, Solger dit écrire pour ses amis, mais il affirme aussi écrire pour un "public" (*Publikum*), que nous tâcherons de définir, ainsi que le rapport qu'il entretient avec lui. Cependant, le désir d'écrire ne procède pas seulement d'un rapport au monde public, ne consiste pas à écrire pour autrui mais, plus profondément, à écrire pour soi, et nous verrons ainsi comment se cristallise, dans l'idée d'écrire pour soi, l'antithèse entre sphère privée et sphère publique constitutive du conflit interne à la pensée et à l'œuvre de Solger quant à la détermination de son destinataire.

Insistons donc, une fois encore, sur la richesse du texte de la correspondance, qui se révèle, ici, comme le point tournant entre l'intimité de la pensée individuelle et sa publication sous forme de texte imprimé.

### 3.2.1.1. Ecrire pour les amis

Bien qu'il ne s'agisse pas de ce que Solger, de manière assez floue, présentait initialement comme l'avenir qu'il destinait à ses textes<sup>2</sup>, il suffit qu'il commence à leur donner à lire (notamment dans le cadre du *Freitag*) certains de ses textes ou brouillons pour prendre conscience que c'est bien pour ses amis qu'ils sont écrits, à eux qu'il destine ses textes.<sup>3</sup>

### Désir d'écrire pour les amis

Bien qu'il faille distinguer entre différents cercles d'amis, définissables par leur degré d'intimité avec Solger, la dénomination d'"amis" recouvre cependant une réalité que tous ont, *mutatis mutandis*, en commun.

Il s'agit d'un petit nombre de personnes<sup>4</sup>, proches de Solger, qui sont à même de tirer de la lecture de ses textes un plaisir particulier<sup>5</sup>. Si Solger leur confie ses textes, c'est également parce qu'il est convaincu de leur indulgence comme de leur impartialité de principe<sup>6</sup>. Ainsi définis, les amis constituent une part du texte de

---

<sup>2</sup> Cf. la lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813; cf. *NS*, vol. 1, p. 266.

<sup>3</sup> On trouvera un écho à la cet "ami" conçu comme public idéal dans *Dichterleben II* de Tieck. Cf. en particulier Tieck, 1965, p. 474–475: "Der Dichter hatte einen Zuhörer, wie jeder Poet ihn sich wünschen möchte, denn der Graf [i. e. der Freund des Dichters] empfand jeden Scherz, verstand jede Anspielung, fühlte die Beziehung und Spaltung eines jeden witzigen Einfalls und war während der Vorlesung entzückt."

<sup>4</sup> Cf. par exemple dans la lettre à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812: "einige wenige" (cf. *NS*, vol. 1, p. 244).

<sup>5</sup> Cf. dans la même lettre à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812: "Dann habe ich einmal ein recht inniges Wort zu meinen Freunden gesprochen: denn für diese ist es doch eigentlich und in diesen soll man ja die Welt sehen nach Göthe in Tasso. [...] Nun gebe der Himmel nur den höchsten Lohn, daß einige wenige [...] Freude daran finden!" (cf. *NS*, vol. 1, p. 244).

<sup>6</sup> Cf. la lettre de Solger à Raumer du 3 avril 1814: "Und darauf kann ich mich doch wohl verlassen, daß meine Freunde nach unpartheiischer Prüfung das Ganze in der Hauptsache für gültig und tüchtig halten. Tieck hat mir einen sehr erfreulichen Brief geschrieben." (cf. *NS*, vol. 1, p. 304–305).

Solger<sup>7</sup>, de son point de vue<sup>8</sup> autant que (l'espère-t-il) du leur<sup>9</sup>.

Cependant, ce n'est pas la seule qualité d'amitié qui détermine le profil de ces amis pour qui Solger écrit. L'exemple *a contrario* de Madame de Bassewitz (ou de son frère)<sup>10</sup> le montre bien : une certaine compétence intellectuelle fait également partie des prérequis. Ce n'est que plus tard, à propos des *Philosophische Gespräche*, que Solger se montrera critique à l'égard de la démarche qu'il avait adoptée pour *Erwin*<sup>11</sup>, et les *Philosophische Gespräche* procèdent en bonne part d'une structure différente parce que conçue pour être accessible à tous les amis – mêmes les femmes<sup>12</sup>.

Le cercle des amis ainsi conçu est relativement large ; en réalité, il existe un cercle concentrique plus étroit, composé d'amis d'exception pour qui Solger dit écrire plus spécifiquement<sup>13</sup>. Amis d'exception, ceux-ci le sont dans la mesure où l'image qu'ils renvoient à Solger de ses textes est constitutive de son identité, notamment morale, et de son image de soi<sup>14</sup>. Souvent évoquée par Solger, la liste des amis parmi les amis, malgré quelques modifications, se ramène toujours plus ou moins à Tieck, Raumer, Hagen, Krause, et Eichhorn<sup>15</sup>. Tieck, qui joue un rôle au moment de

---

<sup>7</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 11 mai 1816 : “Wir müssen also uns und den Musen schreiben, und, nicht zu vergessen, unseren Freunden.” (cf. Matenko, 1933, p. 233 et *NS*, vol. 1, p. 413).

<sup>8</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer du 9 juin 1815 : “Das Beste von den Früchten dieses Werks habe ich ohne Zweifel genossen, die Theilnahme meiner Freunde [...]” (cf. *NS*, vol. 1, p. 356), et de Solger à Tieck du 16 octobre 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 290 et *NS*, vol. 1, p. 453).

<sup>9</sup> C'est par exemple le cas pour Raumer ; cf. lettre de Raumer à Solger du 23 juin 1818 : “So muß sich immer klarer ergeben, was in der herzlichen und tiefen Freundschaft schon verborgen lag, daß ich auch Ihrer Philosophie zugethan bin, oder das in mir zerstreut Umtreibende nur durch Sie Gestaltung und Einheit gewinnen kann.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 641).

<sup>10</sup> Cf. lettre de Solger à son frère du 11 juillet 1815 ; cf. *NS*, vol. 1, p. 358–361.

<sup>11</sup> Cf. lettre de Solger à Madame de Bassewitz de mai 1817 (cf. *NS*, vol. 1, p. 549).

<sup>12</sup> Cf. lettre de Solger à Madame de Bassewitz de mai 1817 (cf. *NS*, vol. 1, p. 549).

<sup>13</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 11 décembre 1814 : “Ihr Urtheil über die vier Gespräche wird mich auch gegen Anfechtungen die nicht ausbleiben dürfen, aufrecht erhalten, und ich sage mir, daß ich dadurch und durch die Wirkung, die das Werk auf einige andere meiner besten Freunde gemacht hat, meinen schönsten Lohn dahin habe.” (cf. Matenko, vol. 1, p. 149 et *NS*, vol. 1, p. 327).

<sup>14</sup> Cf. les lettres de Solger à Abeken du 15 novembre 1817 : “Wenn Du mein Buch jetzt hast, so lies es bald und schreibe mir recht ausführlich darüber, und das ohne allen Rückhalt. Es ist wahrlich nicht meine Absicht, mich loben zu hören ; aber der Wunsch, mit demjenigen, was die Hauptbeschäftigung meines Lebens ausmacht, auf meine Freunde einzuwirken, ist gewiß nicht bloß verzeihlich, sondern löblich.” (cf. *NS*, vol. 1, p. 573), et de Solger à Raumer du 28 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 607).

<sup>15</sup> Cf. par exemple la lettre de Solger à Raumer du 10 décembre 1815 : “Es ist mir unschätzbar, daß ich Sie, Tieck, Eichhorn, Krause und wenige andere habe.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 380). Si Hagen ne figure pas dans la liste présentée ici, c'est en particulier

l'élaboration d'*Erwin*<sup>16</sup> compte parmi les *happy few* à qui s'adresse, au sens le plus intime, l'œuvre de Solger<sup>17</sup>. Dans un premier temps, c'est sur un même mode que Solger s'adresse et adresse ses textes à Raumer et Hagen, tous deux à professeurs à l'Université de Breslau<sup>18</sup>; son discours se modifiera sensiblement lorsqu'il recevra des réponses détaillées de Raumer, et rien de Hagen<sup>19</sup>. Enfin, ajoutons Abeken, même si les guerres napoléoniennes ont un temps coupé le contact<sup>20</sup>.

Si Solger écrit pour ces amis, c'est parce que ce sont eux qui lisent ses œuvres et les commentent; continuer à écrire pour eux, c'est les remercier de la reconnaissance qu'ils lui accordent<sup>21</sup>.

### La reconnaissance de la part des amis

La reconnaissance dont jouit Solger dans le discours de ses amis est plus ou moins critique, et Hagen, ou bien même Raumer, sont loin de faire preuve du même

---

parce qu'il n'a jamais écrit à Solger pour lui parler d'*Erwin*. Il faudra attendre l'automne 1819 pour que les deux amis retrouvent – non sans mal – le fil de leur correspondance. Nous ne savons que peu de choses de Krause et Eichhorn du fait du manque de documents épistolaires

<sup>16</sup> Sur l'accompagnement d'*Erwin* par Tieck, cf. **3.1.2**.

<sup>17</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814: "Ihnen so etwas mitzuthellen, ist noch fruchtbar und belohnend. Wie selten trifft man jetzt, selbst unter Freunden, jemand, der sich nur recht einläßt auf das, was man treibt und vollendet! [...] Sie haben mir durch Ihre freundliche Beurtheilung sehr viel Muth und Beruhigung gegeben." (cf. Matenko, 1933, p. 136 et *NS*, vol. 1, p. 312). Cf. aussi notamment les lettres de Solger à Tieck du 5 décembre 1813 (cf. Matenko, 1933, p. 99 et *NS*, vol. 1, p. 292), du 18 mars 1815 (cf. Matenko, 1933, p. 162 et *NS*, vol. 1, p. 337–338), et du 19 novembre 1815 (cf. Matenko, 1933, p. 190 et *NS*, vol. 1, p. 375).

<sup>18</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 19 mars 1815: "Schreiben Sie (nebst Hagen) mir nun recht ehrlich, ob auch nicht manches zu lang und ermüdend ist." (cf. *NS*, vol. 1, p. 340).

<sup>19</sup> Cf. *infra* sur les réponses de Raumer.

<sup>20</sup> Cf. lettres de Solger à Abeken du 15 novembre 1817: "Wenn Du mein Buch jetzt hast, so lies es bald und schreibe mir recht ausführlich darüber." (cf. *NS*, vol. 1, p. 572–573) et surtout du 23 janvier 1818: "Nichts, mein theurer Abeken, erfreut und stärkt uns wohl mehr als die Theilnahme unserer wahren Freunde an unseren höchsten und liebsten Bestrebungen, und dieses Gute hat mir Dein lieber letzter Brief in reichem Maße gewährt. Es ist so eine Zeit, in der man wohl recht sehr angehalten wird, das Gute ohne Aufmunterung und ohne Unterstützung, rein um sein selbst willen zu thun. [...] Desto größer ist aber auch die Freude, wenn man einmal wieder ein Wort des Einverständnisses vernimmt. Ich hatte neulich auf Keßler etwas gescholten, weil er nach langem Besitze meines neuesten Buches noch an gemeinschaftliche Freunde schrieb, er habe noch nicht Zeit gehabt es zu lesen, eine Antwort, die mir schon öfter für meinen Fleiß und meine Mittheilung des Besten, das[Sic.] ich bieten kann, zum Lohne geworden war; nachher hat er mich aber wirklich zu meiner Freude recht sehr[Sic.] beschämt: so lebendig ist er auf meine Arbeit eingegangen." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 596).

<sup>21</sup> On en a un exemple dans les lettres à Keßler: cf. les lettres de Solger à Keßler des 8 novembre 1817 et 16 mai 1817 (cf. *NS*, vol. 1, resp. pp. 567 et 629–630).

enthousiasme que Tieck.<sup>22</sup> D'une manière plus générale, ils reconnaissent à l'œuvre de Solger différentes qualités. Faisons un bref détour par la lecture qu'ils en proposent.

Tout d'abord, les amis reconnaissent l'effort et l'épanouissement d'une pensée singulière et forte<sup>23</sup>. Ainsi Abeken, s'il ne considère pas (à l'instar de Tieck<sup>24</sup>) la pensée de Solger comme vraie absolument, en comprend et en apprécie la structure<sup>25</sup>. Enfin, les lettres de ces amis tendent à souligner l'effort de conception fourni par le philosophe<sup>26</sup>, ainsi que son effort d'écriture<sup>27</sup>.

Mais cette reconnaissance n'est pas suffisante, à cause notamment des conditions socio-politiques de la période<sup>28</sup>, qui affectent jusqu'à Solger :

Je n'exigeais pas – par Dieu ! – une louange ou flatterie quelconque ; je voulais

---

<sup>22</sup> Nous reviendrons dans **3.2.2.1.** sur les efforts faits par Solger pour prendre en compte, après la rédaction d'*Erwin*, les critiques que lui font ses amis après la lecture du dialogue.

<sup>23</sup> A cet égard, ce n'est pas un hasard si les sarcasmes de Hagen, au cours de sa dispute avec Solger de l'automne 1819, portent sur ce point (cf. lettre de Hagen à Solger du 9 septembre 1819: "Ich habe in meinem armen Büchlein auch gar nicht philosophiren wollen: aber es wird mir doch wohl vergönnt seyn die Philosopheme alter und neuerer Völker zu betrachten und zu vergleichen, welche mit ihren Mythen so nahe verbunden sind. Ich will Deine Philosophie der Philosophien abwarten, vielleicht giebt sie mir einen guten Dietrich." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 741).

<sup>24</sup> Cf. notamment la lettre de Tieck à Solger du 4 décembre 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 313 et *NS*, vol. 1, p. 484).

<sup>25</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 23 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 596).

<sup>26</sup> C'est tout particulièrement le cas pour Raumer ; cf. lettres de Raumer à Solger du 2 novembre 1812 ("Zwar ist mir Ihr Plan im Ganzen verständlich, aber doch nur so, daß ich wohl fragen, aber noch nicht mit Verstand rathen könnte." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 252) ; du 16 octobre 1817 (cf. *NS*, vol. 1, p. 252), et du 21 février 1818 (cf. *NS*, vol. 1, p. 614–615).

<sup>27</sup> Cf. lettres de Raumer à Solger du 29 mai 1815 (cf. *NS*, vol. 1, p. 353), du 16 octobre 1817 ("zuvörderst die Darstellung.", etc. ; cf. *NS*, vol. 1, p. 561), du 21 février 1818 (cf. *NS*, vol. 1, p. 614–615), et du 12 juillet 1818 ("Ich glaube vielmehr, daß Sie dort [i. e. in den *Philosophischen Gesprächen*] mit größerer Meisterschaft die Form behandelt und ohne Verlust des Wesens die Übersicht erleichtert haben. Wie wenige von den schwer verständlichen Philosophen sind Herren der Sprache, und das Denken ist nocht nicht völlig klar, wenn es mit der Sprache und dem Ausdruck im Mißverhältniß steht." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 645). Cf. aussi la lettre de Tieck à Solger du 16 décembre 1816 ("Erstlich finde ich, wird, jemehr Sie schreiben, Ihr Styl klarer, runder und dreister." ; cf. Matenko, 1933, p. 312 et *NS*, vol. 1, p. 482).

<sup>28</sup> Tieck le fait remarquer à Solger ; cf. lettre de Tieck à Solger du 5 mai 1818: "Unsere Vorfahren waren darin glücklicher: alles bestand, alles brauchte Zeit zu werden und zu wachsen, der Phil. schrieb zunächst für sich und dann für den Gelehrten einen Folianten und brauchte 20 Jahr, dann ward er gelesen, untersucht, widersprochen, der Haufen hielt sich entfernt, Kinder und Narren[Sic.] wußten gar nichts von ihm;– aber jetzt ist alles Wissen, Denken, Dichten, in das Leben getreten!" (cf. Matenko, 1933, p. 434). Les *NS*, vol. 1, p. 626 proposent "Philosoph" pour "Phil." ; peut-être s'agit-il plutôt de "Philologe" ; "Mütter" pour "Narren" (*ibid.*) est sans doute à attribuer à une inattention.

juste ne pas avoir prêché dans le désert.<sup>29</sup>

Solger n'écrit donc pas pour ses seuls amis ; il écrit aussi, au delà de ces cercles somme toute intimes, pour un public qui n'a *a priori* aucun lien affectif avec lui.

### 3.2.1.2. Ecrire pour un public

La principale difficulté consiste précisément à définir de quel public il s'agit, c'est-à-dire qui vise Solger. Il ne s'agit en effet, d'après lui, ni de ceux à qui s'adressent ses cours<sup>30</sup>, ni (moins encore d'ailleurs) de "qui que ce soit d'autre"<sup>31</sup>. Cette difficulté à définir son public tient largement, nous voudrions à présent le montrer, à la difficulté qu'a Solger à accorder, d'une part, la conviction profonde qui constitue, pour lui, autant vérité de soi que vérité universelle et, de l'autre, l'image qu'il se fait du public.

#### Quel public ?

Le projet de Solger consiste à faire se rencontrer le contenu et la forme idéaux de sa pensée d'un côté avec, de l'autre, l'attention du public : ce que Tieck nomme "rapport" (*Rapport*) au public, et qui, formulé en ces termes<sup>32</sup>, suscite chez Solger bien des inquiétudes<sup>33</sup>.

En réalité, il vise un public précis : les savants, les érudits, les *Gelehrten*. Ce qui signifie qu'on retrouve, dans les tentatives faites par Solger pour définir le public que visent ses textes publiés et son rapport à celui-ci, des critiques proches de ses récriminations envers les milieux savants berlinois qu'il fréquente<sup>34</sup> : leur tendance à

---

<sup>29</sup> Cf. lettre de Solger à Keßler du 16 mai 1818 : "Ich verlangte – bei Gott! – kein Lob und keine Schmeichelei; nur ganz in die Wüste hinein wollte ich nicht gepredigt haben." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 629–630.

<sup>30</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 9 juin 1815 : "Denn bei einer ersten Arbeit dieser Art weiß man ja in unserer Zeit gar nicht, wen man sich als Leser denken soll. Erstlich gewiß keine Studenten, und das sind doch beinahe die einzigen Menschen, mit denen man sich ausführlich über solche Dinge eingelassen hat." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 356.

<sup>31</sup> Cf. *ibid.* : "Andere Leute noch weniger : denn mit wem kommt man leicht zu einer solchen wissenschaftlichen Mittheilung, daß man mit ihm im Zusammenhange weiter sprechen könnte?" ; cf. *NS*, vol. 1, p. 356.

<sup>32</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 18 mars 1815 : "Ich bin nicht ängstlich um Beifall besorgt, aber ich bin mir wohl bewußt, wie sich das innere Streben und das Entgegenkommen von außen, der Rapport, wie Sie sich ausdrücken, in dem man mit seinem Publikum steht, gegenseitig unterstützen müssen." (cf. Matenko, 1933, p. 162 et *NS*, vol. 1, p. 337).

<sup>33</sup> Cf. par exemple la lettre de Solger à Raumer du 19 mars 1815 : "Der Rapport zwischen dem Schriftsteller und seinem Publicum ist nichts Gleichgültiges." (cf. *NS*, vol. 1, p. 340).

<sup>34</sup> Sur ce point, cf. **2.2.4.2.**

la complaisance<sup>35</sup>, leur réticence face à toute forme de nouveauté<sup>36</sup>, leur prétention<sup>37</sup>, leur superficialité<sup>38</sup>. Solger considère que leurs principales tendances intellectuelles sont déterminées par des luttes de partis<sup>39</sup> ou des modes<sup>40</sup> : en un mot comme en cent, ils sont dans un état d'asservissement borné<sup>41</sup>.

Nous ne saurions trop insister sur la contribution de Tieck à cette représentation du public telle qu'elle se structure dans les divers écrits de Solger à partir de 1812<sup>42</sup>.

---

<sup>35</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 28 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 607); cf. aussi la lettre de Solger à Hagen du 19 septembre 1819: "Die Meisten scheuen die Mühe des Denkens [...]" (cf. *NS*, vol. 1, p. 758).

<sup>36</sup> Cf. lettres de Solger à Tieck du 7 avril 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 225 et *NS*, vol. 1, p. 410).

<sup>37</sup> Cf. la lettre de Solger à Abeken du 23 janvier 1818: "Dir ist also doch auch dieses moderne Treiben herzlich zuwider, diese Kälte gegen die Wahrheit, diese scheinbar begeisterte Verdammung der Einsicht und der Wissenschaft bei innerer Leere an Glauben, diese affectirte Demuth, die nur aus dem verschrobensten Hochmuth hervorgeht!" (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 598); ainsi que la lettre de Solger à Raumer du 21 avril 1819: "Die unselige intellektuelle Aufklärung, die sie alle [/so viele dans *NS*, correction ultérieure de Raumer] im Leibe haben, die frevelhafte Lehre, daß die sogenannten Besseren alles sein und thun müssen, und daß jeder, der an nichts glaubt, als an die leere Weltverbesserung, einer von diesen Besseren sei, ist die rechte Schule des aufgeblasenen dummen Hochmuths." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 726).

<sup>38</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 10 décembre 1816 ("[...] alles übrige ist gar zu sehr in Persönlichkeit, Eitelkeit oder Parteilichkeit versunken." ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 380), lettre de Solger à Tieck du 16 juin 1816 ("Die ganze Terminologie des heutigen gebildeten Umgangs ist rein auf die schnödeste Eitelkeit gestellt." ; cf. Matenko, 1933, p. 245 et *NS*, vol. 1, p. 421), lettre de Solger à Tieck du 26 avril 1818 ("Man will nicht leben, sondern vom Leben schwatzen; man will nicht schauen, sondern Weisheit pflegen und sich selbst Stück vor Stück betrachten und bewundern." ; cf. Matenko, 1933, p. 423-424 et *NS*, vol. 1, p. 620).

<sup>39</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer du 10 décembre 1815 ("Ihnen darf ich mich geben, wie ich bin, brauche weder Kenntnisse noch Gesinnungen zu erheucheln, und bin überzeugt, daß Sie wahr u[nd] aufrichtig gegen mich sind, um mein selbst u[nd] um des Guten willen, u[nd] nicht weil ich etwa nach einer Parteipfeife mittanze. Was würde mir die Liebe aller Menschen helfen, wenn ich aus diesem Tanze meinen Beruf machte?" ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 380) et de Solger à Tieck du 16 octobre 1816 ("Viele mögen weit mehr Stoff zu solchen Gesprächen haben; es ist ihnen aber nicht um die Sache, sondern um Parteimeinungen oder Superiorität oder dergleichen schlechte Dinge zu thun." ; cf. Matenko, 1933, p. 291 et *NS*, vol. 1, p. 454-455).

<sup>40</sup> Cf. lettres de Solger à son frère du 11 juillet 1815 (cf. *NS*, vol. 1, p. 360; sur le même motif, cf. la lettre de Solger à Hagen du 19 septembre 1819, cf. *NS*, vol. 1, p. 758-759); de Solger à Raumer du 28 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 608).

<sup>41</sup> Cf. par exemple dans la lettre de Solger à Tieck du 4 février 1817 (cf. Matenko, 1933, p. 342-343 et *NS*, vol. 1, p. 508).

<sup>42</sup> Et ce dès la lettre de Tieck à Solger du premier février 1813 (cf. Matenko, 1933, p. 93-94 et *NS*, vol. 1, p. 268-269). Sur ce point, cf. aussi Gneuss, 1948, en particulier pp. 1-2 et 189.

C'est Tieck qui, le premier, dénonce l'attitude hypocrite du monde savant<sup>43</sup> (et ce d'autant plus aisément que, contrairement à Solger, il vit en marge de celui-ci), le dit incapable du moindre recul<sup>44</sup>, et qui se targue de ne lui montrer que mépris – en dépit de toute l'ambiguïté que peut contenir ce mépris puisque, comme auteur, Tieck a éminemment besoin du public qu'il prétend mépriser<sup>45</sup>.

Mais reprenons plutôt ce que devient ce discours sous la plume de Solger, car il serait hâtif de conclure, en dépit d'indéniables points communs, que Solger et Tieck ont le même "rapport" au public<sup>46</sup>. La principale caractéristique du public sur laquelle Solger insiste, c'est son indifférence : de la part des journaux littéraires,<sup>47</sup> et

---

<sup>43</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 6 janvier 1815 : "Es ist wahr, die Heuchelei unserer Zeit habe ich immer von Herzen gehaßt, die grobe Anmaßung der Unwissenheit und der Kindlichkeit und des Heiligen [...]." ; cf. Matenko, 1933, p. 156 et *NS*, vol. 1, p. 331–332.

<sup>44</sup> Cf. dans la lettre de Tieck à Solger du premier avril 1816 : "Es ist zum Verzweifeln, daß ein und dasselbe Publikum, das doch über mich lachen will und kann, beim Fouqué [X dans *NS*, vol. 1, p. 398] ernsthaft und gesetzt bleibt." (cf. Matenko, 1933, p. 212 et *NS*, vol. 1, p. 398). Cf. le discours tenu par Solger dans sa lettre à Abeken du 23 janvier 1818 : "Den Adelbert, über den mir Deine Worte recht erwecklich gewesen sind, werde ich gewiß in der Folge auf meine eigene Weise verbessern, wenn ich es nur vor dem blödsinnigen Publikum erst wagen darf, mich selbst ein wenig zu ironisieren, was man mir jetzt vielleicht vollends als Uneinigkeit mit mir selbst auslegen möchte." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 598).

<sup>45</sup> On retrouve là un motif mis en scène par Tieck dans toute son ambiguïté dans *Der gestiefelte Kater*. Dans le prologue par exemple (c'est le poète qui a la parole) : "Vergönnen Sie mir nur eine Minute Gehör, ehe Sie mich verdammen. Ich weiß, daß ein verehrungswürdiges Publikum den Dichter richten muß, daß von Ihnen keine Appellation stattfindet ; aber ich kenne auch die Gerechtigkeitsliebe eines verehrungswürdigen Publikums, daß es mich nicht von einer Bahn zurückschrecken wird, auf welcher ich seiner gütigen Leitung und seiner Einsichten so sehr bedarf." ; et dans l'épilogue (c'est, là encore, le poète qui parle) : "Publikum, soll mich dein Urteil nur einigermaßen belehren, / Zeig erst, daß du mich nur einigermaßen verstehst."

<sup>46</sup> Ne serait-ce que parce qu'il ne s'agit pas forcément du même public.

<sup>47</sup> Cf. lettres de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 : "Wie traurig ist es, wenn man, um zu wissen, ob man wohl einige Wirkung erreichen wird, erst die Litteraturzeitungen abwarten soll !" (cf. Matenko, 1933, p. 136 et *NS*, vol. 1, p. 312) ; de Solger à Keßler du 8 novembre 1817 : "Wenn ich es nun gleich als ein gutes Zeichen ansehe, daß in allen deutschen kritischen Blättern, in welchen jedes neue Stickmuster angezeigt und recensirt wird, auch noch mit keiner Sylbe meiner philosophischen Schriften erwähnt worden ist, so kann ich es doch nicht ruhig mit ansehen [...]." (cf. *NS*, vol. 1, p. 568. L'amertume ironique de la remarque est frappante, surtout par comparaison à la lettre suivante à Abeken) ; de Solger à Abeken du 15 novembre 1817 : "Die deutsche literarische Welt hat bis jetzt noch wenig Notiz von meinen philosophischen Schriften genommen. Meine Hoffnung, daß sie es einst müssen wird, steht fest." (cf. *NS*, vol. 1, p. 573).

de la part du public savant en général, qui ne montre que froideur<sup>48</sup> et ignorance<sup>49</sup>. Tout ceci cristallise, chez Solger, la prise de conscience de la nécessité de s'adapter au public et la réflexion sur les formes que peut prendre une telle adaptation.

### **S'adapter au public**

C'est Raumer qui insiste auprès de Solger pour que celui-ci travaille à rendre ses textes plus adéquats au public auquel il s'adresse<sup>50</sup>. En cela, il se fait l'écho de ce qui représente pour Solger une grande difficulté: réussir à évaluer les attentes de ce qu'il considère comme son public au regard de ses propres exigences envers ses œuvres<sup>51</sup>. S'il faut s'adapter au destinataire du texte, il ne s'agit en aucun cas de renoncer pour autant aux principes qui président à son écriture même: il s'agit de trouver un compromis acceptable. C'est ce qu'il écrit à Tieck:

Mais faut-il se désespérer pour autant? Dois-je me désespérer, parce que mes entretiens ne peuvent trouver aucun public, et que cette forme se heurte, dans le monde qui nous entoure, à plus de résistance encore que la forme dramatique [que, de votre côté, vous utilisez]? Il faut, je ne vais pas dire s'accommoder parce que cela semblerait trop faible, mais se représenter le monde meilleur qu'il n'est effectivement; sans cela on ne produit rien de bien. La poésie doit se construire son propre théâtre, la philosophie son public.<sup>52</sup>

---

<sup>48</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer du 19 mars 1815: "Die Gleichgültigkeit der Hörer und Leser gegen das, was man aus seinem Innersten hervorgebracht hat, ist es, was einem heut zu Tage die ganze Schriftstellerei verleiden möchte." (cf. *NS*, vol. 1, p. 339–340); lettre de Solger à Tieck du 13 novembre 1817: "Ich bin überall auf Kälte und Gleichgültigkeit gefaßt. [...] Ich komme mir vor, wie ein müßiger Witzling, dessen Pointen niemand finden kann noch suchen mag. Unterdessen laufen die Menschen haufenweise nach allem, was ihrer Platttheit entgegenkommt." (cf. Matenko, 1933, p. 387–388 et *NS*, vol. 1, p. 571–572).

<sup>49</sup> Cf. lettres de Solger à Abeken du 15 novembre 1817 (cf. *NS*, vol. 1, p. 573), de Solger à Abeken du 23 janvier 1818: "[...] aber man findet es denn doch bequemer und vortheilhafter, mich so lange wie möglich zu ignorieren." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 597); lettre de Solger à Raumer du 28 janvier 1818: "Sie wissen ja selbst, wie es thut, wenn man auf seine Begeisterung, seine Mühe u.[nd] seine Liebe nur trocknes u[nd] kaltes Stillschweigen zum Lohn empfängt." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 607–608).

<sup>50</sup> Cf. les lettres de Raumer à Solger du 27 décembre 1815, et notamment (cf. *NS*, vol. 1, p. 381), et du 10 septembre 1819: "[...] und ob Sie gleich uns unanständig lange vor dem nicht aufgezogenen Vorhange sitzen lassen, so ist doch das Beschauen der Vorhalle etwas so überaus Erfreuliches, daß man sie, wie jener Engländer in der Peterskirche, für die Kirche selbst halten könnte.[...]" (cf. *NS*, vol. 1, p. 737).

<sup>51</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 16 octobre 1816: "Wenn ich so etwas gemacht habe und ich lese es wieder, so fehlt mir oft ganz der Maaßstab dafür, und ich weiß oft nicht, ob es nicht etwa andern als ganz platt und trivial erscheinen muß." (cf. Matenko, 1933, p. 292 et *NS*, vol. 1, p. 456).

<sup>52</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du premier janvier 1819: "Aber soll man deshalb verzweifeln? Soll ich verzweifeln, weil meine Gespräche kein Publikum finden können, und diese Form vielleicht in der umgebenden Welt noch mehr Widerstand findet, als die dramatische Kunst?"

Cette volonté partielle d'adaptation, compromis nécessaire à la survie sur la scène publique, oriente les principes d'écriture de Solger. Ainsi, il conçoit sa philosophie comme une philosophie "populaire"<sup>53</sup>, mais dans un sens bien différent de ce que pouvait être la *Popularphilosophie* de l'époque, puisque les textes de Solger ne sont pas pour autant destinés à un public large. Il œuvre également contre l'aridité formelle naturelle de ses textes<sup>54</sup>, précisément parce qu'il n'envisage pas de présenter au public autre chose qu'un travail totalement achevé<sup>55</sup>.

Et pourtant, les limites de cet effort d'adaptation, Solger semble les considérer comme bien rapidement atteintes<sup>56</sup>. Davantage que de s'adapter à un public existant, au monde savant qu'il vise effectivement mais que, par ailleurs, il méprise ou, du moins, dont il reste distant, Solger se façonne son propre public, public fictif dont

---

Man muß, ich will nicht sagen, sich accommodiren, weil dies zu schwach klingt, sondern die Welt sich besser vorstellen, als sie ist; ohne dies leistet man nichts gutes. Die Poesie muß sich das Theater schaffen, die Philosophie das Publikum." (cf. Matenko, 1933, p. 512 et *NS*, vol. 1, p. 708).

<sup>53</sup> Malgré toutes les difficultés que représente la réalisation de la chose à ses yeux; cf. lettres de Solger à Madame de Bassewitz du 20 octobre 1812 ("Auch hoffe ich, es wird Ihnen nicht zu spekulativ seyn: denn ich habe alles so populär zu fassen gesucht, wie es die Tiefe der Gedanken nur erlaubt."; cf. *NS*, vol. 1, p. 244), de Solger à Raumer du 26 octobre 1812 ("Sie sehen also, daß dieses ganz dialektisch ist, doch habe ich es dabei so popular[Sic.] als möglich zu fassen gesucht."; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 249), de Solger à Tieck du 4 janvier 1818 ("Dazu gehört aber auch noch viel Übung in der Popularität"; cf. Matenko, 1933, p. 410 et *NS*, vol. 1, p. 593); de Solger à Abeken du 23 janvier 1817 ("Für dieses habe ich eine Reihe von Briefen über die Religion, Philosophie und Geschichte begonnen und schon ziemlich weit fortgeführt, worin ich populär und polemisch die wahren Verhältnisse dieser 3 Erkenntnißarten gegen die jetzigen Mißverständnisse entwickle."; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 598).

<sup>54</sup> Cf. par exemple la lettre de Solger à Raumer du 26 octobre 1812: "Auch hoffe ich, daß die Darstellung schon durch die Abwechslung selbst einen gewissen Reiz für den Leser haben wird [. . .]." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 251).

<sup>55</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du 19 septembre 1819, à propos de publications dans le domaine de la mythologie: "Man kommt oft auf die Vermuthung, daß diese Herren treulich alles mittheilen, was sie aufgespeichert haben. Wenn ich z. B. das wollte, so hätte ich schon lange einen Haufen dicker Bände über diese Sachen können abdrucken lassen. Ich denke aber, man ist dem Publikum schuldig, es nicht alle Studien mitbezahlen zu lassen; wo soll es denn sonst stehen bleiben bis zu den Exercitienbüchern?" (cf. *NS*, vol. 1, p. 756).

<sup>56</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 16 juillet 1816: "Zuweilen mache ich mir Vorwürfe darüber, daß ich mich solcher Gemüther nicht mehr angenommen habe; wenn ich jedoch bedenke, was man für Zeit und Lust daran verschwenden würde, wie schwer es ist, ihnen nur verständlich zu werden, und daß man ja für alle collegia liest und Bücher schreibt (wiewohl sie gewiß beides tief verachten), so tröste ich mich darüber. Wie kann es besser werden, wenn solches Gelichter bei den Männern, die die meiste Auctorität haben, für ausgezeichnete junge Menschen, für etwas Bedeutendes (nach der jetzigen Terminologie), ja für die Hoffnung der Zeit gilt."; cf. Matenko, 1933, p. 245 et *NS*, vol. 1, p. 421.

il détermine lui-même les contours évanescents<sup>57</sup>, au point de donner l'impression<sup>58</sup> d'aller à l'encontre même de son public réel.

En ce sens, on ne peut pas vraiment dire que Solger écrit pour un public-cible déterminé. Il écrit en vue d'une reconnaissance publique : un projet beaucoup plus vague et qui déplace la notion de "public" vers quelque chose de difficile à cerner.

### **Ecrire pour avoir une reconnaissance publique**

C'est, pour des raisons propédeutiques<sup>59</sup>, par la philosophie de l'art que Solger espère d'abord gagner une reconnaissance publique. Il désire plus qu'il n'obtient une diffusion large<sup>60</sup> – un rêve dans lequel le confortent ses correspondances avec Tieck<sup>61</sup> et Raumer<sup>62</sup>.

Parce que la reconnaissance publique qu'il espère tarde à venir, Solger reporte l'écart qui l'éloigne de son public réel sur un décalage temporel : s'il n'est pas encore lu, du moins le sera-t-il, dans un avenir difficile à déterminer, tantôt proche tantôt tout à fait flou<sup>63</sup>. Pour que soit tenable la précarité de ce statut pour un Solger en quête d'existence publique, il en vient à se comparer à Cervantes<sup>64</sup>, Kleist ou

---

<sup>57</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du premier janvier 1819 : "Die Poesie muß sich das Theater schaffen, die Philosophie das Publikum. Und wenn das nicht gelingt, so ist es ein großes Unglück, aber man hat seinen Beruf erfüllt. Und das kann man wieder nicht, wenn man nicht die gegenwärtigen Bedingungen auffaßt und damit anfängt, müßte man sie sich auch gänzlich umgestalten." ; cf. Matenko, 1933, p. 512 et *NS*, vol. 1, p. 708.

<sup>58</sup> Notamment dans sa lettre à Raumer du 21 avril 1819 ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 726.

<sup>59</sup> Sur ce point, cf. la lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 (cf. Matenko, 1933, p. 139 et *NS*, vol. 1, p. 316–317).

<sup>60</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 6 octobre 1816 : "Freilich wünschte ich auch wohl das Publikum aufmerksam zu machen, zumal da es scheint, als wollten sich meine Sachen nicht sehr verbreiten." (cf. Matenko, 1933, p. 291 et *NS*, vol. 1, p. 455).

<sup>61</sup> Cf. par exemple dans la lettre de Tieck à Solger du 16 octobre 1814 : "Dies Werk muß Epoche machen [...]" ; cf. Matenko, 1933, p. 144 et *NS*, vol. 1, p. 322.

<sup>62</sup> Du moins autour de 1812–1815 ; cf. la lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815 : "Daß ichs also recht ehrenwerth mit Ihnen meine und tüchtig lobe, sehen Sie schon daraus, daß ich nichts Geringeres will, als daß Sie unser deutscher Platon werden sollen. [...] Schon die erwählte Form des Gesprächs, das so schön gelungene Streben der reinen Sprache und künstlerischen Darstellung deutet dahin, daß Sie ein größeres Publikum wünschen ; ja Sie sollen es wünschen." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 353.

<sup>63</sup> Cf. par exemple les lettres de Solger à Keßler du 8 novembre 1817 (cf. *NS* ; vol. 1, p. 568–569) et de Solger à Abeken du 15 novembre 1817 ("Die deutsche literarische Welt hat bis jetzt noch wenig Notiz von meinen philosophischen Schriften genommen. Meine Hoffnung, daß sie es einst wird, steht fest." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 573).

<sup>64</sup> Ou bien c'est Tieck qui le fait. Ainsi dans la lettre de Tieck à Solger du 17 décembre 1818, la comparaison, sans être explicite, est évidente (cf. Matenko, 1933, p. 495, et non *NS*, vol. 1, p. 696, où la coupure ne permet pas de repérer le glissement de pensée de Tieck).

Novalis<sup>65</sup>, génies de leur temps méconnus mais auxquels les années et les siècles ont su ou sauront rendre le prestige qui leur était dû. Ainsi, Solger croit à un âge d'or à venir où il sera reconnu ou, plus exactement, où sera admise la vérité de sa doctrine :

En vérité, il viendra une époque où il sera nécessaire de comprendre cette philosophie, que l'on lise ces entretiens ou non. Pour l'heure, peu nombreux sont ceux qui l'apprécient. La plupart des gens reculent devant l'effort de pensée et n'ont absolument aucun vrai besoin d'avoir les idées claires sur l'essentiel sur quoi se fonde l'Homme. Si cette philosophie, après que son esprit se soit répandu comme il sied, devait devenir à la mode, beaucoup de ceux qui, aujourd'hui, se plaignent indignement de son obscurité, galoperaient en tête pour la comprendre.<sup>66</sup>

Le projet de Solger définit son destinataire en relation étroite avec la conviction profonde d'énoncer une vérité universellement valable : il écrit pour cette vérité, c'est-à-dire pour ceux qui sont capables d'admettre cette vérité comme telle. Le nombre d'élus est restreint :

Je suis également convaincu que la vraie philosophie ne peut avoir d'effet que de manière silencieuse, et pour ainsi dire inconsciente, parce qu'il n'y a toujours que très peu de gens qu'il soit possible d'amener à reconnaître ce qu'il y a de plus simple et de plus pur comme ce qu'il y a de plus élevé. Ils veulent des décorations et de la pompe et des splendeurs extraordinaires, inouïes – qu'ils ne se fabriquent pourtant qu'en bricolant ensemble des guenilles de l'actualité toute commune, et qui ont à la vérité un rapport du même ordre que celui d'une mosaïque artificielle à un corps humain vivant. La philosophie socratique était méprisée par le monde élégant d'Athènes [...].<sup>67</sup>

C'est en ce sens aussi qu'il faut comprendre sa démarche lorsque, par une contradiction en fait cohérente avec le projet d'ensemble, Solger dit aller sciemment à l'encontre de

---

<sup>65</sup> Cf. la lettre de Solger à Tieck du 26 avril 1818 (cf. Matenko, 1933, p. 423–424 et *NS*, vol. 1, p. 620–621).

<sup>66</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du 19 septembre 1819 : “Wahrlich, es wird eine Zeit kommen, wo es Noth thun wird, diese Philosophie zu verstehen, man mag diese Gespräche lesen oder nicht. Jetzt mögen sie Wenige. Die Meisten scheuen die Mühe des Denkens und haben überhaupt kein wahres Bedürfnis sich das Wesentliche, worauf der Mensch beruht, klar zu machen. Sollte einmal diese Philosophie, nach gehöriger Ausbreitung ihres Geistes, Mode werden, so würden viele derjenigen, die jetzt schnöde über Dunkelheit klagen, vorangaloppieren im Begreifen.” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 758–759.

<sup>67</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 4 février 1817 : “Ich bin auch überzeugt, daß die wahre Philosophie nur im Stillen, und gleichsam unbewußt wirken kann, weil es immer sehr wenig Menschen giebt, die nur dahin zu bringen sind, daß sie das Einfache und Reine als das höchste erkennen. Sie wollen Schwung und Pomp und außerordentliche, unerhörte Herrlichkeiten, die sie sich doch nur aus den Lumpen der gemeinen Gegenwart zusammen setzen und die sich zur Wahrheit verhalten, wie eine künstliche Mosaik zum lebendigen menschlichen Körper. Die Sokratische Philosophie wurde von der eleganten Welt Athens verachtet [...].” ; cf. Matenko, 1933, p. 343–344 et *NS*, vol. 1, p. 509–510. Cf. aussi le contre-exemple de Gerlach et son analyse par Solger (cf. Matenko, 1933, p. 244–245 et *NS*, vol. 1, p. 420–421).

l'esprit de son temps<sup>68</sup>. C'est notamment ce qui perce au cours de la querelle avec Hagen, où Solger concède que le manque de reconnaissance dont souffre son œuvre l'aigrit indubitablement, mais n'entame en rien sa conviction d'œuvrer ultimement pour sa vérité<sup>69</sup>.

L'absence de reconnaissance publique accordée à ce que Solger considère comme la vérité met d'autant mieux en valeur le statut de certitude intime que celle-ci a pour lui : exposer la vérité, c'est bien, en un sens que nous voudrions à présent préciser, écrire pour soi.

### 3.2.1.3. Ecrire pour soi

Il est difficile de déterminer dans quelle mesure Solger écrit pour soi-même, en particulier à cause des phénomènes psychologiques et sociologiques qui interviennent. Nous poursuivrons cependant cette recherche autant que cela nous est possible, car elle peut nous aider à définir la structure de son œuvre publiée.

#### L'écriture comme projet de vie

L'écriture constitue un projet auquel Solger, depuis ses débuts dans l'enseignement, entend consacrer sa vie. Bien que le contenu conceptuel de ce projet s'affine avec le temps, il est surprenant de constater comment, très tôt, Solger sait ce qu'il ne veut pas écrire<sup>70</sup>, puis, plus précisément, ce qu'il veut écrire, et à quoi il restera fidèle le

---

<sup>68</sup> Cf. les lettres de Solger à Abeken du 23 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 602) ; de Solger à Abeken du 23 mai 1818 ("Mein Hauptbestreben ist nur, uns aus dem intellektuellen Schematismus herauszureißen, der die neuere Philosophie von Cartesius an bis heute noch immer beherrscht." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 633) ; de Solger à Tieck du 27 février 1819 (cf. Matenko, 1933, p. 532 et *NS*, vol. 1, p. 719). Cf. également, là encore, l'écho du *Gestiefelter Kater*, en particulier dans les derniers mots prononcés par le poète : "O du undankbares Jahrhundert!", suivi de la didascalie : "Geht ab. Die wenigen, die noch im Theater waren, gehn nach Hause."

<sup>69</sup> Cf. dans la lettre de Solger à Hagen du 19 septembre 1819 : "Du magst auch wohl Recht haben, daß ich die Unzufriedenheit aus Eifer zu weit treibe, ja ich will zugeben, daß auch der Verdruß, mit meinem eigenen Thun nicht so erkannt zu werden, wie ich es wünschte, dazu beitragen mag. Wir sind alle Menschen, und der Himmel weiß, daß ich mich selbst oft genug anklage. Aber wenn ich mich recht prüfe, so kann ich mich darum nicht entschließen alles mitzumachen, dessen Verkehrtheit ich einsehe, und würde mich noch viel härter anklagen müssen, wenn ich das thäte. Ja, ich gedenke mich noch viel bestimmter und kräftiger über das verworrene Treiben der Zeit auszusprechen, und alles zu thun, was in meinen Kräften steht, um den rechten Weg aufzuzeigen." (cf. *NS*, vol. 1, p. 751). Cf. aussi la lettre de Solger à Keßler du 16 mai 1818 sur ce point (cf. *NS*, vol. 1, p. 630).

<sup>70</sup> C'est-à-dire des textes dogmatiques sous forme de manuel d'une part (cf. par exemple les lettres à Krause du 20 mars 1810 et à Raumer du 22 mars 1812 ; cf. resp. *NS*, vol. 1, p. 191-192 et annexes) et d'autre part des textes trop polémiques tels que ceux qu'affecte tout particulièrement l'*intelligentsia* berlinoise (cf. par exemple la lettre de Solger à Tieck du 16 octobre 1816 ; cf. Matenko, 1933, p. 294 ; le passage est censuré dans *NS*, vol. 1).

temps que durera sa vie littéraire<sup>71</sup>.

Nous l'avons déjà évoqué, son projet consiste à rendre compte de la vie dans la totalité de ses dimensions, sous la forme du dialogue, qui lui semble le plus à même d'y parvenir<sup>72</sup>. La philosophie dialogique ne constitue que l'un des deux projets d'origine et, finalement, le seul qu'il ait mené à bien, puisque sa mythologie n'a jamais atteint à ses yeux un degré d'achèvement suffisant pour être publiable<sup>73</sup>.

C'est sur son projet de dialogue philosophique que Solger se concentre donc principalement à partir de 1812<sup>74</sup>. Il le définit principalement comme ancré dans le présent<sup>75</sup> et expression de la vérité<sup>76</sup> : deux points qui constituent à ses yeux la ligne directrice de toute écriture consciente d'elle-même<sup>77</sup>. Le projet ainsi défini constitue pour Solger une véritable vocation (*Beruf*)<sup>78</sup> qu'il se donne à lui-même.

---

<sup>71</sup> Cf. la lettre de Solger à Raumer du 22 mars 1812 (cf. annexes).

<sup>72</sup> Cf. par exemple dans la lettre de Solger à Tieck du 19 mai 1815 : "Ich möchte in einzelnen Dialogen die Hauptrichtungen des jetzigen Treibens der Menschen aufstellen und auf das Wahre das ihnen selbst unbewußt darin liegt, zurückführen." ; cf. Matenko, 1933, p. 172 et *NS*, vol. 1, p. 349.

<sup>73</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 7 janvier 1812 (cf. *NS*, vol. 1, p. 20–221).

<sup>74</sup> Cf. lettre de Solger à Madame de Bassewitz du 8 février 1814 : "Es versteht sich, werthe Freundin, daß ich immer von dem rede, was ich mir vorgesetzt, nicht von dem, was ich erreicht habe." (cf. *NS*, vol. 1, p. 300).

<sup>75</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 : "Ich habe mich immer ganz in der Gegenwart zu halten gesucht, wobei ich diesmal auch durch den Gegenstand, der doch erst seit neueren Zeiten recht für sich philosophisch behandelt worden ist, gut unterstützt wurde." (cf. *NS*, vol. 1, p. 266).

<sup>76</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 11 décembre 1814 : "Den inneren Kern und Mittelpunkt in allem, was das Leben Edles und Wesentliches in sich trägt, aufzudecken und als den eigentlichen Urquell aller abgeleiteten Wahrheit im Bewußtseyn lebendig zu erhalten, das ist das Ziel, dem ich alles mein Streben geweiht habe." (cf. Matenko, 1933, p. 149 et *NS*, vol. 1, p. 327).

<sup>77</sup> Cf. lettres de Solger à Abeken du 23 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 602–603), de Solger à Tieck du 26 avril 1818 (cf. Matenko, 1933, p. 423 et *NS*, vol. 1, p. 620) et de Solger à Keßler du 16 mai 1818 (cf. *NS*, vol. 1, p. 630).

<sup>78</sup> Cf. lettres de Solger à Tieck du 12 août 1815 ("Aber vielleicht kann ich auch hier nützen durch meinen Beruf, manches aus den innern Gründen zum Bewußtsteyn und zur Einsicht zu bringen. Dieser Beruf wird freilich schon sehr verkannt." ; cf. Matenko, 1933, p. 177 et *NS*, vol. 1, p. 365), de Solger à Keßler du 23 mai 1818 ("Aber für meinen Beruf erkenne ich es, meine ganz entgegengesetzte Denkart, wie sie sich auch wissenschaftlich in mir begründet hat, durch alle Mittel, die mir zu Gebote stehen, auszusprechen und lebendig darzustellen." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 635), de Solger à Tieck du premier janvier 1819 ("Und wenn das nicht gelingt, so ist es ein großes Unglück, aber man hat seinen Beruf erfüllt." ; cf. Matenko, 1933, p. 512 et *NS*, vol. 1, p. 708).

## Le texte comme expression d'une individualité

L'usage de la forme du dialogue procède, chez Solger, d'une volonté d'expression d'une personnalité – la sienne, et, ultimement, celle de son lecteur<sup>79</sup> :

Ce qu'il y a de propre et d'individuel est ce qu'il y a de plus vivant : c'est aussi mon opinion, et c'est pour cela que j'écris des *entretiens*, je puis vous l'assurer, et non par une sorte d'imitation ou de décision préalable, mais par pulsion et sentiment du vrai.<sup>80</sup>

A ce titre, chacune de ses œuvres met en jeu la totalité de l'identité intellectuelle de Solger<sup>81</sup>, et à ce titre aussi, la vérité qui est la sienne<sup>82</sup>. Au fil des publications et des années, le projet de Solger consistera de plus en plus explicitement à exhiber cette individualité en tant qu'elle est une vérité, c'est-à-dire à tenter de trouver, dans le regard du public (dans la réaction du lecteur) l'affirmation de sa propre identité et de sa propre vérité<sup>83</sup>. C'est en ce sens aussi qu'il faut comprendre la démarche d'un Solger qui refuse de faire des concessions à ce qui constitue pour lui la vérité de son identité intellectuelle<sup>84</sup>.

## Sens de l'écriture

En tant que vocation, telle que nous venons de la définir, l'écriture occupe, dans la vie de Solger, une fonction essentielle<sup>85</sup>.

Si la vérité qui s'exprime dans les textes se suffit à elle-même, c'est parce qu'elle se veut révélation d'une vérité divine. Ainsi, la certitude d'être dans le vrai devant Dieu permet de maintenir vivante une écriture qui ne trouve pas de lecteurs<sup>86</sup> : Dieu

---

<sup>79</sup> Sur ce point, cf. M. Galland-Szymkowiak, *Le dialogue comme œuvre d'art philosophique*.

<sup>80</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 5 décembre 1813 : "Daß das Eigene und Individuelle das Lebendigste ist, das ist ja auch meine Meinung, und eben deshalb schreibe ich *Gespräche*, ich kann Sie versichern, nicht aus Nachahmung oder Vorsatz, sondern aus Trieb und Gefühl des Wahren." (cf. Matenko, 1933, p. 102 et *NS*, vol. 1, p. 296).

<sup>81</sup> Cf. lettre de Solger à Krause du premier trimestre 1810 (cf. *NS*, vol. 1, p. 186–187).

<sup>82</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 5 décembre 1813 : "Sind dann meine Entdeckungen nicht groß, so sind sie doch mein Eigentum und nicht ausposauntes Fremdes, und ich habe den Trost, der Wahrheit allein die Ehre zu geben." (cf. Matenko, 1933, p. 99 et *NS*, vol. 1, p. 292).

<sup>83</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 21 avril 1819 : "Jetzt will ich rasch daran gehn, auch das größere Publicum mehr anzulocken, und zuvörderst meine Schrift über meinen Standpunkt in der Philosophie, und meine Ueberzeugung von ihrem gegenwärtigen Berufe auszuarbeiten. Sie soll ein Schlüssel zum Verständniß meiner übrigen, auch noch zukünftigen Schriften werden, besonders für die Leute, die in den Gesprächen immer nicht herausfinden können, was denn nun eigentlich des Autors eigene Meinung sei." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 726).

<sup>84</sup> Ainsi dans la lettre de Solger à Hagen du 19 septembre 1819 ; cf. *NS*, vol. 1, p. 751.

<sup>85</sup> "eine Hauptbeschäftigung meines Lebens", dans les lettres de Solger à Abeken des 22 novembre 1813 (cf. annexes) et 15 novembre 1817 (cf. *NS*, vol. 1, p. 573).

<sup>86</sup> On en a déjà un exemple latent dans cette même lettre de Solger à Tieck du 5 décembre 1813 (cf. *ibid.*).

donne à l'écriture de Solger ses moyens autant que sa fin<sup>87</sup>, bien que le philosophe ait conscience que ceux-ci lui demeurent au moins en partie impénétrables<sup>88</sup>.

Dieu joue ainsi un rôle présenté comme essentiel au sens philosophique, mais qui a également à voir, tout aussi essentiellement, avec quelque chose qui serait plutôt de l'ordre de la gratification narcissique dans le rapport intime, quasi organique de Solger à sa propre écriture.

Peut-être Dieu me fera-t-il la grâce de continuer à progresser dans ma résignation à n'avoir ni gloire ni influence extérieure, plus loin que je ne crois être à l'heure qu'il est. Et pourtant, la bonne graine devra bien grandir et donner ce qu'elle peut donner, et ce qu'elle est destinée à donner.<sup>89</sup>

Ecrire pour soi, écrire pour Dieu, écrire pour accomplir sa destinée: l'activité d'écriture de Solger, qu'il nomme lui-même non sans dérision *Schriftstellerei*<sup>90</sup>, est loin d'être un simple gribouillage. Elle donne un sens à la vie de Solger en lui donnant son ampleur intellectuelle<sup>91</sup> et sa forme<sup>92</sup>; en l'interrogeant sur son identité intellectuelle dans le monde qui l'entoure, sur sa place et sur le sens de sa vie même<sup>93</sup>.

En ce sens, l'écriture le confronte avec cela même qu'il tâche d'affirmer dans ce qu'il écrit, c'est-à-dire les dimensions contradictoires de la vie. Si dans ses textes publiés il résout et, dans sa correspondance, affirme résoudre ces contradictions de manière théorique (philosophique), l'illusion consiste sans doute non pas tant à croire à cette vérité qu'à la croire valable universellement.

---

<sup>87</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 22 mars 1812: "Und doch weiß ich nicht, wie ich anders thun soll, und ich denke wieder, der Gott, der mir die Überzeugung giebt, daß dieses das Recht sey, wird mir auch die Kraft geben, es durchzuführen." ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 224.

<sup>88</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 26 avril 1818; cf. Matenko, 1933, p. 424 et *NS*, vol. 1, p. 620–621.

<sup>89</sup> Cf. lettre de Solger à Hagen du 19 septembre 1819: "Vielleicht giebt mir Gott die Gnade, mich in der Resignation auf Ruhm und äußeren Einfluß noch weiter kommen zu lassen, als ich schon zu seyn glaube. Indessen wird aus dem guten Samen Korn wachsen was da kann und soll." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 635–636.

<sup>90</sup> Par exemple dans sa lettre à Tieck du 12 mai 1819 (cf. Matenko, 1933, p. 545 et *NS*, vol. 1, p. 727).

<sup>91</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 20 janvier 1810: "Ich habe das Unglück, mich bei meinen Schreibereien immer in große Weitläufigkeiten einzulassen. Das macht der Trieb, die Sachen äußerlich recht weit zu übersehen und innerlich recht zu ergründen." (cf. *NS*, vol. 1, p. 185).

<sup>92</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 22 mars 1812: "Nur zuweilen wandelt mich Furcht an, daß ich vielleicht etwas zu Großes unternommen habe, erstlich in der Verbindung der Speculation mit historischen Studien, welche ich freilich für das wahre[Sic.] halten muß, und zweitens in der darstellenden Art der Schriftstellerei." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 224). Cf. aussi la lettre de Tieck à Solger du 16 décembre 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 312–313 et *NS*, vol. 1, p. 482–483).

<sup>93</sup> Cf. notamment la lettre de Solger à Raumer du 19 mars 1815 (cf. *NS*, vol. 1, p. 340).

On le voit, les motifs qui ont, au fil de la biographie intellectuelle de Solger, présidé à la problématique littéraire comme problématique propre à son écriture, ont entre eux des relations complexes autant que déterminantes pour l'ensemble de son projet. Nous voudrions à présent examiner la même œuvre sous l'angle de la lecture, c'est-à-dire de sa réception immédiate : comment la réception de son œuvre a-t-elle modifié le rapport de Solger à son écriture ? Nous avons choisi de nous concentrer sur *Erwin*, cheville essentielle de l'ensemble de l'œuvre de Solger.

### **3.2.2. L'après *Erwin*, ou le travail de la lecture**

Les motifs que nous venons d'évoquer à propos de l'écriture d'*Erwin* apparaissent dans la correspondance de Solger à des périodes diverses de sa biographie intellectuelle avec plus ou moins d'acuité. S'il est certain que tous sont toujours présents, noués entre eux, ils ne le sont parfois que de manière latente, et c'est plus particulièrement au moment de la réception d'*Erwin* qu'ils apparaissent.

Une fois publié, *Erwin* doit attirer l'attention de deux types de lecteurs distincts : d'une part, le monde public, composé d'individus-lecteurs qui n'ont aucun lien personnel (affectif) avec Solger, d'autre part, les amis, plus ou moins proches de lui. On trouve dans la correspondance de Solger non seulement des informations sur le second, mais aussi sur le premier type.

C'est entre autres au contact de ses amis, en effet, que Solger est amené à penser les problèmes de réception qui se posent ainsi à la fois à partir de lectures amicales et à partir de lectures extérieures de son œuvre. Notre travail aura ici pour but de cerner l'effet produit par chacune de ces deux réceptions sur le travail de Solger en tant que travail de diffusion publique.

#### **3.2.2.1. Lectures extérieures**

La réception immédiate d'*Erwin* occupe une place d'autant plus centrale dans la pensée et l'œuvre de Solger que ce n'est pas seulement le dialogue d'esthétique, mais, par répercussion, l'ensemble de l'œuvre publiée de Solger qui est déterminée par celle-ci.

#### **La mauvaise réception d'*Erwin***

Au moment où Solger rédige son œuvre et où celle-ci est encore vierge de toute lecture par un œil extérieur à son cercle d'amis, le philosophe place de grands espoirs dans sa réception à venir ; c'est avec une grande pudeur cependant qu'il les évoque dans

sa correspondance<sup>94</sup>. Ses craintes s'avèreront justifiées<sup>95</sup>, puisque la réception n'en a pas fait un monument incontournable de la philosophie esthétique idéaliste.

Comme le fait justement remarquer Tieck, le peu d'intérêt du public pour l'ouvrage tient en partie à des facteurs conjoncturels<sup>96</sup> – une constatation qui, sous la plume de Solger, prend la forme d'un véritable grief:

Le brave *Erwin* n'est pas assez au goût du jour. D'un côté, il ne contient pas assez de flambant enthousiasme patriotique et religieux, et d'un autre il ne fait pas semblant de taire le meilleur et de ne s'adresser qu'à des élus par allusions.<sup>97</sup>

*Erwin* s'est heurté à une indéniable indifférence<sup>98</sup>, ainsi qu'à une incompréhension quasi générale<sup>99</sup>. Ainsi, Solger ne trouve, dans les nombreux journaux littéraires qu'il

---

<sup>94</sup> Cf. par exemple dans la lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813: "Wenn dieses Werk den Eindruck macht, den ich wünsche . . ." (cf. *NS*, vol. 1, p. 266). Tieck, en revanche, ne se prive pas pour abonder avec verve en ce sens après lecture des premiers brouillons; cf. les lettres de Tieck à Solger des 16 octobre 1814 ("Ihr Werk muß Epoche machen [. . .]."; cf. Matenko, 1933, p. 144 et *NS*, vol. 1, p. 322) et 6 janvier 1815 ("Ihr Buch wird, hoffe ich, von der durchgreifendsten Wirkung seyn."; cf. Matenko, 1933, p. 157 et *NS*, vol. 1, p. 333).

<sup>95</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 9 octobre 1814, par comparaison avec la lecture des brouillons faite par Tieck: "Fände ich doch überall eine so gute Aufnahme!"; cf. *NS*, vol. 1, p. 320.

<sup>96</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 31 mars 1815: "Für das äußere Schicksal dieses Buchs halte ich es für ein Unglück, daß es mit dem Manne zugleich auftritt, der uns seit zehn Jahren so vieles Unglück bereitet hat: die Welt wird nun nichts als Zeitungen träumen und atmen, und im Gewühl des Markts können die stillen Götterbilder nur von wenigen Auserwählten beachtet werden."; cf. Matenko, 1933, p. 167 et *NS*, vol. 1, p. 342.

<sup>97</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 19 mai 1816: "Einerseits ist nicht genug flackernder patriotischer und religiöser Enthusiasmus darin, und andererseits nimmt er nicht die vornehme Miene an, das Beste zu verschweigen und nur andeutend zu den Auserwählten zu reden."; cf. *NS*, vol. 1, p. 415. Le deuxième point évoqué est une critique manifeste de Schleiermacher.

<sup>98</sup> Cf. les lettres de Solger à Raumer du 19 mars 1815 ("Diese Gleichgültigkeit der Hörer und Leser gegen das, was man aus seinem Innersten hervorgebracht hat, ist es, was einem heut zu Tage die ganze Schriftstellerei verleiden möchte."; cf. *NS*, vol. 1, p. 339–340), de Solger à son frère du 11 juillet 1815 ("Mit philosophischen Schriften geht es jetzt so. Es liest sie niemand ernstlich [. . .]."; cf. *NS*, vol. 1, p. 359–360); de Solger à Raumer du 28 janvier 1818 ("Sie wissen ja selbst, wie es thut, wenn man auf seine Begeisterung, seine Mühe u.[nd] seine Liebe nur trocken u[nd] kaltes Stillschweigen zum Lohn empfängt."; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 607–608); de Solger à Tieck du 27 février 1819 (cf. Matenko, 1933, p. 532 et *NS*, vol. 1, p. 719); de Solger à Hagen du 19 septembre 1819 (cf. *NS*, vol. 1, p. 758).

<sup>99</sup> Cf. lettres de Solger à Raumer du 28 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 608); de Solger à Tieck du 27 février 1819 (cf. Matenko, 1933, p. 532 et *NS*, vol. 1, p. 719); de Solger à Hagen du 19 septembre 1819 (cf. *NS*, vol. 1, p. 758–759).

lit, aucune trace d'*Erwin*, et passe d'un espoir inquiet<sup>100</sup> à une déception complète<sup>101</sup> dans l'attente d'un compte rendu critique de ses œuvres.

Il rencontre également, de la part de personnes pourtant susceptibles d'être intéressées par son travail, la même réaction. C'est le cas pour l'éditeur d'*Erwin*, Reimer :

Avez-vous, vous aussi, entendu dire comment Reimer a jugé *Erwin*? "Ce n'est rien que Fichte et Schelling n'aient déjà dit."<sup>102</sup>

Même indifférence chez les hommes de lettres fréquentés par Tieck et auxquels celui-ci soumet la lecture d'*Erwin*<sup>103</sup> ; même mépris de l'existence du texte également de la part de Goethe. C'est Tieck qui en fait le plus grand cas, et va jusqu'à s'immiscer en pensée dans la bibliothèque du poète de Weimar :

. . .et puis ça m'énerve que Goethe, qui a anatomisé tant de choses, collectionné des pierres, consulté des livres, que l'infatigable Goethe n'ait même pas lu votre *Erwin*. Et il ne l'a pas lu, parce que si c'était le cas, nous en aurions depuis longtemps vu les traces ; mais son confort, son assurance l'en empêchent. Il n'a trouvé dans le premier dialogue que des choses qui lui

---

<sup>100</sup> Cf. lettres de Solger à Tieck du 15 juillet 1814: "Wie traurig ist es, wenn man, um zu wissen, ob man wohl einige Wirkung erreichen wird, erst die Literaturzeitungen abwarten soll!" (cf. Matenko, 1933, p. 136 et *NS*, vol. 1, p. 312) et à madame de Bassewitz du 25 juin 1814: "Es ist doch gar zu traurig, wenn man erst auf die Literaturzeitungen warten soll." (cf. *NS*, vol. 1, p. 318).

<sup>101</sup> Cf. lettre de Solger à Keßler du 16 mai 1818: "Weder vom Erwin noch von den neuen Gesprächen habe ich auch nur eine Anzeige gefunden, während die unbedeutendsten Sachen weitläufig besprochen werden." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 630.

<sup>102</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 7 avril 1816: "Haben Sie gehört, wie Reimer über den Erwin geurtheilt hat: es sei doch eigentlich nichts, als was Fichte und Schelling schon gesagt hätten?" (cf. Matenko, 1933, p. 225 et *NS*, vol. 1, p. 410 – en remplaçant "R. . ." par "Reimer"). Cf. aussi dans la lettre de Solger à Tieck du 11 mai 1816: "Reimer beschwert sich, daß der Erwin schlecht geht, und es nimmt auch eben fast niemand Notiz davon." (cf. Matenko, 1933, p. 233 et *NS*, vol. 1, p. 413).

<sup>103</sup> Les trois exemples précis que nous en ayons, c'est encore Tieck qui les rapporte à Solger ; il s'agit d'abord de Carl Voss (cf. la lettre de Tieck à Solger du 7 octobre 1816 ; cf. Matenko, 1933, p. 280 et *NS*, vol. 1, p. 448–449 – remplacer "\*" par "Carl Voss" dans cette version du texte – ; ainsi que la lettre de Solger à Tieck du 8 octobre 1816 ; cf. Matenko, 1933, p. 286 – le passage est coupé dans *NS*, vol. 1, p. 452). Sur Carl Voss plus précisément, cf. la notice biographique *in*: Matenko, 1933, p. 284. Le deuxième est Burgsdorff (cf. lettre de Tieck à Solger du premier avril 1816 ; cf. Matenko, 1933, p. 207–208 – le passage est coupé dans *NS*, vol. 1, p. 395 ; et la lettre de Solger à Tieck du 7 avril 1816, cf. Matenko, 1933, p. 225 – le passage est coupé dans *NS*, vol. 1, p. 410). Le troisième est Leopold von Gerlach (cf. surtout la lettre de Tieck à Solger du 14 juin 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 239–240 et la version édulcorée des *NS*, vol. 1, p. 417–419, où il faut, entre autres choses, remplacer "X" par "Leopold von Gerlach"). Tous trois se prétendent cultivés et savants ; leur réaction à la lecture d'*Erwin* révèle un indéniable écart entre leur mode de pensée et celui de Solger.

semblaient connues ; il a cru être depuis longtemps bien au delà de tout cela.<sup>104</sup>

La difficulté d'accès du texte n'a pas dû être pour rien dans ce mouvement de désintérêt général. Raumer, par exemple, lit *Erwin* deux fois<sup>105</sup> : pas nécessairement avec la même fascination que Tieck<sup>106</sup>, mais parce que la complexité de la structure du texte rend la deuxième lecture nécessaire :

J'ai lu *Erwin* une première fois, non pas pour m'y immerger entièrement, mais pour m'y orienter [...]. J'espère en tout cas que la deuxième lecture me permettra de mieux embrasser la cohérence d'ensemble, les transitions, les résultats provisoires et les résultats définitifs [...].<sup>107</sup>

Mais là où l'ami Raumer est prêt à faire l'effort de la deuxième lecture, ce n'est, comme il le fait remarquer, pas le cas pour la majorité du public<sup>108</sup>, et en ce sens, l'ensemble du projet de Solger s'expose, structurellement, à une mauvaise réception, puisque le philosophe conçoit son œuvre comme destinée non seulement à la lecture, mais aussi à la relecture<sup>109</sup> – ce qui signifie qu'il ne s'agit pas seulement de rhétorique épistolaire ou de gratitude flatteuse lorsque Solger écrit à Raumer :

---

<sup>104</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 16 décembre 1816 : “Auch ärgert es mich von Göthe, der so viel anatomirt, Steine gesammelt, Bücher nachgeschlagen, unermüdet gewesen ist – daß er noch nicht Ihren Erwin gelesen hat. Und er hat ihn nicht gelesen, sonst hätten wir längst die Spuren davon gesehn ; aber seine Bequemlichkeit, seine Sicherheit halten ihn davon ab, im ersten Dialog hat er Bekanntes scheinbar gefunden, und geglaubt, längst darüber weg zu seyn.” ; cf. Matenko, 1933, p. 317 et *NS*, vol. 1, p. 488–489. NB la prudence des *NS*, avec l'insertion du groupe “(wenn er das Buch vielleicht sah)”.

<sup>105</sup> Cf. lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815 : “Ich las Erwin einmal durch [...] ; ich will ihn mit Hagen noch einmal recht ernstlich lesen, dann erhalten Sie ein weiteres gemeinsames Resultat unserer Prüfung” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 352.

<sup>106</sup> Cf. par exemple la lettre de Tieck à Solger du 29 juillet 1816 : “ich weiß jetzt wirklich nicht, zum wievielten Male ich sie [i. e. die Gespräche] gelesen habe.” ; cf. Matenko, 1933, p. 263 et *NS*, vol. 1, p. 429. Cf. dans *Dichterleben* II, “Vieles mußte der Dichter ihm [i. e. dem Freunde] zwei- oder dreimal lesen, damit er den Doppelsinn und die Lieblichkeit der Poesie recht genießen und schmecken könne.” (cf. Tieck, 1965, p. 475).

<sup>107</sup> Cf. lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815 : “Ich las Erwin einmal durch, nicht um ganz einzudringen, sondern um mich zu orientieren [...]. Allerdings hoffe ich bei dem zweiten Lesen den Zusammenhang, die Übergänge, die einstweiligen und die letzten Resultate besser zu übersehen [...]” ; cf. *NS*, vol. 1, resp. pp. 352 et 354. Raumer procédera de la même manière avec les *Philosophische Gespräche* ; cf. lettres de Raumer à Solger des 21 février 1818 (“Ihre Gespräche, die ich nächstens zum zweiten Male lesen werde [...]” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 614) et 23 juin 1818 (“Es hat mir wo möglich das zweitemal noch besser gefallen als das erstemal [...]” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 641).

<sup>108</sup> Cf. lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815 : “[...] wenige lesen ein Buch gern zweimal [...]” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 354.

<sup>109</sup> Sur ce point, cf. **1.1.2.3.**Ceci tient aussi au statut d'œuvre d'art du dialogue ; cf. Galland-Szwykowskiak, *Le dialogue comme œuvre d'art philosophique*.

Vous ne pouvez rien me dire de plus agréable, cher Raumer, qu'en m'écrivant que mes entretiens ont su rester dans vos faveurs même après une lecture répétée.<sup>110</sup>

Après *Erwin*, le philosophe essaye de sacrifier davantage aux exigences du public au sens large, et il travaille de manière à modifier la structure générale de ses textes tels qu'ils les avait conçus jusqu'alors (c'est-à-dire tel qu'est conçu *Erwin*).

### Un faux pas difficile à rattraper

Lorsque Solger envisage ses œuvres ultérieures, il prend en compte les problèmes rencontrés par la réception publique d'*Erwin*: chacune des œuvres ultérieures est comprise dans son rapport avec le dialogue d'esthétique, et a pour fonction de réparer les erreurs commises dans cette première publication philosophique de l'auteur.

Solger est bien conscient qu'*Erwin* est porteur d'erreurs que seules ses œuvres ultérieures lui permettront de compenser<sup>111</sup>: d'un point de vue strictement commercial, *Erwin* pâtit du manque d'expérience de Solger<sup>112</sup>. De surcroît – toujours au plan commercial – le projet de l'ouvrage est fondé sur ce qui va s'avérer une grossière erreur de jugement, puisque, contrairement à ce que Solger claironne en juillet 1814<sup>113</sup>, il ne semble pas vraiment que l'esthétique ait constitué un sujet qui ait été en mesure d'interpeller immédiatement le public qu'il visait, qui s'intéresse davantage à la politique. Ces erreurs, ses amis ne manquent pas de les exposer à Solger<sup>114</sup>, et ce dernier tâche de les prendre en compte lorsqu'il élabore ses œuvres ultérieures.

---

<sup>110</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 21 avril 1819: "Sie können mir nichts Angenehmeres sagen, lieber Raumer, als daß meine Gespräche sich auch bei wiederholter Lesung in Ihrer Gunst erhalten." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 726).

<sup>111</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 3 avril 1814: "Viele Fehler, die man an einem Werke, das man vollendet hat, kennen lernt, kann man erst in künftigen vermeiden." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 304.

<sup>112</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 9 juin 1815: "Denn bei einer ersten Arbeit dieser Art weiß man ja in unserer Zeit gar nicht, wen man sich als Leser denken soll. [. . .] Weiß ich aber nur erst einmal, welchen Eindruck ich auf gewisse bekannte Sinnesarten mache, so kann ich irgend ein Verständniß voraussetzen und mich freier bewegen." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 356.

<sup>113</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814: "Ich glaube durch Erfahrung gewiß zu seyn, daß in der heutigen Welt den Menschen der Blick auf ein Höheres noch am ersten durch die Kunst abgeloct wird, und daß sie diese in das Innere der Dinge zuerst hineinzieht, so daß sie uns fast zu solcher Propädeutik dienen kann, wie den Alten die Mathematik." ; cf. Matenko, 1933, p. 139 et *NS*, vol. 1, p. 316–317.

<sup>114</sup> Notamment Raumer. Cf. par exemple la lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815, et plus particulièrement, vers la fin: "Vielleicht haben Sie der künstlerischen Verknüpfung, des rastlosen Fortschreitens und Weiterweisens halber, für unsere auf bestimmte Ergebnisse begierige und daran gewöhnte Welt zu wenig Pfähle eingerammt, und daran das Stichwort, den Laufpaß und die abweisende Warnung angeschlagen." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 352–355, ici p. 355.

Ainsi, Solger opère, après *Erwin*, tout un travail d'élucidation d'un texte dont il s'est bien rendu compte qu'il comportait des passages obscurs. C'est dans ce sens que va, d'abord, son projet de dialogue esthétique : peu après la parution d'*Erwin*, Solger prévoit de rédiger un "cinquième entretien" qui aurait pour fonction de préciser les éléments que le quatrième entretien n'explicite pas suffisamment<sup>115</sup>.

Il ramène ainsi l'ensemble de son projet à son grand dialogue d'esthétique :

Au fond, il y a déjà dans *Erwin* ce même sens et cette même cohésion que je voudrais par la suite poursuivre dans d'autres directions.<sup>116</sup>

Se rattachent à ce projet général ses textes métaphysiques sur la religion, c'est-à-dire les *Briefe, die Mißverständnisse über Philosophie und deren Verhältniß zur Religion betreffend*<sup>117</sup> et le *Manifeste*<sup>118</sup>, ainsi que les "petits entretiens", c'est-à-dire ce qui deviendra les *Philosophische Gespräche* mais que Solger ne considérait que comme une "première série" de brefs entretiens<sup>119</sup>. Tous ces textes ont, par rapport à *Erwin*, une fonction d'élucidation, et ses amis ne manquent pas de faire savoir au philosophe dans quelle mesure ils remplissent effectivement cette fonction<sup>120</sup>.

---

<sup>115</sup> Cf. les lettres de Solger à Tieck des 14 février 1816 ("Bei der Ästhetik, die ich jetzt lese, [...] bin ich auf mehrere Punkte gekommen, die mir im Erwin nicht vollständig genug entwickelt scheinen, und dies könnte auch wohl noch Stoff zu einem oder dem andern kleinen Gespräch geben." ; cf. Matenko, 1933, p. 197 et *NS*, vol. 1, p. 385) et 11 mai 1816 ("Über die Kunst habe ich allerdings noch einiges auf dem Herzen. So wollte ich noch ein Gespräch machen über das Zusammenfallen von Begeisterung und Ironie, welches mir im Erwin noch nicht klar genug dargestellt zu seyn scheint, und eins, welches eine bis in das Kleinste gehende vollständige Eintheilung der Poesie enthalten soll." ; cf. Matenko, 1933, p. 233-234 et *NS*, vol. 1, p. 413-414).

<sup>116</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 19 mai 1816 : "Im Grunde liegt schon im Erwin derselbe Sinn und Zusammenhang, den ich künftig nach anderen Richtungen hin verfolgen werde." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 416.

<sup>117</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 28 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 609).

<sup>118</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 21 avril 1819 : "Jetzt will ich rasch daran gehn, [...] zuvörderst meine Schrift über meinen Standpunkt in der Philosophie, und meine Ueberzeugung von ihrem gegenwärtigen Berufe auszuarbeiten. Sie soll ein Schlüssel zum Verständniß meiner übrigen, auch noch zukünftigen Schriften werden [...]" ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 726.

<sup>119</sup> Cf. les lettres de Solger à Abeken du 19 mai 1816 ("[...] dazwischen schreibe ich einige einzelne kleinere Gespräche, von welchen schon mehrere fertig sind, und die mehr einen populären und mimischen Charakter haben." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 416) ; de Solger à Madame de Bassewitz du mois de mai 1817 (cf. *NS*, vol. 1, p. 549-550) ; de Solger à Abeken du 15 novembre 1817 ("Der Band, den Du erhalten wirst [i. e. die *Philosophischen Gespräche*], ist, wie Du gewiß bald siehst, bloß propädeutisch und protreptisch [...]" ; cf. *NS*, vol. 1, p. 573).

<sup>120</sup> Cf. notamment les lettres de Tieck à Solger du 24 mars 1817 ("Den letzten Dialog, obgleich die großen Ideen am Schluß nur angedeutet waren, verstand und ergänzte ich so in ihrem inneren nothwendigen Zusammenhange ; ja sie wuchsen wie Lichtstrahlen in meinem Innern auf, daß ich nun vor- und rückwärts erst alles beleuchtet sah und verstand, nicht

Par ailleurs, ces textes constituent également, par rapport à *Erwin*, dont la complexité était souvent ressentie comme une obscurité, un travail de simplification<sup>121</sup>. En particulier pour les questions de style : par la façon dont ils sont écrits, les *Philosophische Gespräche* peuvent servir de propédeutique à la lecture d'*Erwin*. C'est surtout Raumer qui incite Solger à travailler en ce sens<sup>122</sup> et analyse ainsi l'évolution de son œuvre<sup>123</sup> ; Tieck est également loin d'y rester insensible<sup>124</sup>.

Mais sortons de la sphère des amis, et regardons plutôt comment le public auquel s'adressent les textes de Solger réagit effectivement à la lecture d'*Erwin*, puis des *Philosophische Gespräche*, et dans quelle mesure les *Philosophische Gespräche* rattrapent les erreurs "commerciales" d'*Erwin*. Pour ce faire, nous avons choisi un exemple qui correspond très exactement au public cible de Solger et qui, s'il n'est pas innocent, n'en est pas moins significatif : Friedrich Schlegel.

### L'exemple de Friedrich Schlegel

Les relations personnelles entre Solger et Friedrich Schlegel sont quasi inexistantes. Il y a là de quoi surprendre, alors même que différents intermédiaires ont intercédé

---

nur die vorigen Gespräche, sondern auch den innersten Kern des Erwin, wo mir doch noch auf die allerletzte Frage nur ein Fragezeichen geantwortet hatte [...]" ; cf. Matenko, 1933, p. 360–361 et *NS*, vol. 1, p. 537–538) et de Raumer à Solger du 16 octobre 1817 ("[...] ja Viele, denen der Erwin zu streng, schwer und verwickelt erschien, dürften, durch die späteren Gespräche vorgeübt, zu ihm mit mehr Geschick zurückkehren." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 561–562).

<sup>121</sup> Cf. la lettre de Solger à Raumer du 2 novembre 1816 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 461) puis, sur la réalisation du projet, les lettres de Solger à Raumer du 28 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 609), et de Solger à Hagen du 19 septembre 1819 (cf. *NS*, vol. 1, p. 759).

<sup>122</sup> Cf. la lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815 à propos d'*Erwin* : "Ihre Gespräche sind zu schwer, und Sie müssen schlechterdings (durch welche Mittel es auch sey) die künftigen verständlicher machen." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 353.

<sup>123</sup> Cf. les lettres de Raumer à Solger des 16 octobre 1817 ("Sie haben in der Gesprächsform große Fortschritte gemacht, etc." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 561), 21 février 1818 ("Ihre Gespräche [...] habe ich nirgends trocken und langweilig gefunden.", écrit Raumer après avoir évoqué les faiblesses formelles d'*Erwin* ; cf. *NS*, vol. 1, p. 614), et 12 juillet 1818 ("Ihre Gespräche sind schneller ansprechend und verständlicher als Erwin." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 645).

<sup>124</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 16 décembre 1816 ("Erstlich finde ich, wird, jemehr Sie schreiben, Ihr Styl klarer, runder und dreister. Es ist mir hoher Genuß gewesen, dies Gespräch auch darauf anzusehen und laut vorzulesen. Je mehr ich von Ihnen lese, je mehr nehme ich meine ältern Kritiken des Einzelnen zurück, und ich komme auf einen alten Satz zurück, daß man jeden Auctor nur aus sich selber kennen und kommentieren lernt, und daß jeder fremde Maßstab daran gehalten ein falscher ist ; ich glaube jetzt einzusehen, daß diese Wendungen und Eigenheiten, die mich wohl früher störten, keine Zufälligkeiten bei Ihnen sind, keine Angewöhnungen der Bequemlichkeit, sondern wahre Bezeichnungen des Gemüths, die sich Ihnen passend dargeboten, die Sie nach mehrerem Nachdenken gewählt haben." ; cf. Matenko, 1933, p. 312 et *NS*, vol. 1, p. 482–483).

en faveur d'un rapprochement, notamment Tieck<sup>125</sup>, puis Voß à Heidelberg<sup>126</sup>. Et si la proximité intellectuelle entre les deux penseurs est indéniable<sup>127</sup>, leurs pensées demeurent structurellement différentes : Solger est un penseur systématique, tandis que Friedrich Schlegel procède plus volontiers par “arabesques”.<sup>128</sup> Par ailleurs, ils ne semblent pas avoir eu d'affinités personnelles, ou de contact chaleureux – une froideur que Tieck, qui connaît sans doute aussi bien l'un que l'autre, met davantage sur le compte de la personnalité de Fr. Schlegel<sup>129</sup>.

Il n'en demeure pas moins que Friedrich Schlegel apprécie les *Philosophische Gespräche* :

[. . .] depuis Fichte, ils ne sont guère nombreux, ceux qui ont su écrire sur de tels sujets avec une telle clarté et, en même temps, de manière aussi construite ; et puis sa façon de philosopher est pleine d'amour et d'humanité, en aucune forme de contradiction avec la religion et l'art.<sup>130</sup>

C'est *Erwin*, dont il promet un compte rendu critique qu'il n'écrira jamais, qui enthousiasme moins l'éditeur de la revue *Concordia*, car si l'on considère les *Philosophische Gespräche* et la façon dont les accueille Friedrich Schlegel, la réception

<sup>125</sup> Cf. dans la lettre de Solger à Tieck du 30 septembre 1816 : “In Frankfurt habe ich Friedrich Schlegel gesprochen, wir sind uns aber wenig nahe gekommen. Ihrer gedachte er mit großer Liebe, und hat mir aufgetragen, Sie vielmals zu grüßen.” (cf. Matenko, 1933, p. 275 et *NS*, vol. 1, p. 444). L'indifférence de Fr. Schlegel à l'égard de Solger ne va d'ailleurs pas sans agacer Tieck ; cf. la lettre de Tieck à Solger du 16 décembre 1816, après sa tirade contre l'indifférence de Goethe : “Werden die Schlegels ein reines Interesse an ihren[Sic.] Bemühungen nehmen ?” (cf. Matenko, 1933, p. 317 et *NS*, vol. 1, p. 489).

<sup>126</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 28 juillet 1816 : “Heinrich Voß hat mir geschrieben, daß ihm Friedrich Schlegel eine Recension des Erwin für die Heidelberger Jahrbücher versprochen habe.” (cf. Matenko, 1933, p. 260 et *NS*, vol. 1, p. 428). Fr. Schlegel n'a jamais tenu sa promesse.

<sup>127</sup> Cf. *KFSA*, vol. XXIX, p. 818.

<sup>128</sup> On en a notamment un exemple dans leurs travaux respectifs sur les religions indiennes : Solger ne peut s'empêcher de s'offusquer du manque de sérieux philologique et de profondeur philosophique des travaux de Fr. Schlegel (cf. la lettre de Solger à Tieck du premier janvier 1819 : “Die Oberflächlichkeit seines Buches über die Indier ist gar nicht auszusprechen, und geht weit über meine Vorstellung, wenn ich die Sachen näher erforsche.” ; cf. Matenko, 1933, p. 513, le passage est coupé dans *NS*).

<sup>129</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 7 octobre 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 278–279 ; le passage est coupé dans *NS*, vol. 1, p. 447).

<sup>130</sup> Cf. lettre de Friedrich Schlegel à Dorothea Schlegel du 11 mai 1818 : “[. . .] seit Fichte hat nicht leicht einer wieder mit dieser Klarheit und zugleich so gebildet über diese Gegenstände geschrieben ; auch ist sein Philosophiren von liebevoller und menschlicher Art, mit der Religion und Kunst nicht im Widerstreite.” (cf. *KFSA*, vol. XXIX, p. 479). Fr. Schlegel n'énonce pas ici ce jugement à la légère, puisque c'est pour cette opinion qu'il plaide également auprès de Rahel Varnhagen von Ense ; cf. la lettre de cette dernière à Fr. Schlegel de la mi-novembre 1817 : “Er ist klar, sagten Sie, aber nicht im Klaren.” (cf. *KFSA*, vol. XXIX, p. 388).

est bien plus favorable à Solger que ce que celui-ci semble croire. Fr. Schlegel lui propose en effet de contribuer à sa revue<sup>131</sup>, il parle d'une proximité intellectuelle avec Solger<sup>132</sup>, et les commentaires qu'il se permet sur son style<sup>133</sup> n'ont rien de particulièrement agressif comparés à ceux de Raumer par exemple. Comment, dès lors, ne pas considérer comme un malentendu l'interprétation négative faite par Solger des propos de Schlegel que lui rapporte Tieck<sup>134</sup> ?

Tout laisse croire ici que c'est la correspondance qui joue le mauvais rôle et empêche l'information nécessaire de parvenir jusqu'à Solger. Ce dernier doit s'en remettre à un jugement de deuxième, voire de troisième main, puisque Tieck lui rapporte des propos qu'il tient lui-même d'une lettre de Schütz<sup>135</sup>. On voit bien ici comme il est nécessaire de s'interroger sur le rôle joué par la correspondance dans la réception de la pensée esthétique de Solger, notamment afin de voir dans quelle mesure elle a permis à sa philosophie de s'épanouir ou non.

### 3.2.2.2. La correspondance comme lecture du texte

Partons de cette constatation : les textes publiés par Solger (ou destinés à la publication dans les mois précédant sa mort), et dont l'objet est proprement d'énoncer sa doctrine personnelle<sup>136</sup>, tendent de plus en plus à se rapprocher de la forme de la lettre même. On en a un exemple frappant avec les *Briefe, die Mißverständnisse über Philosophie und deren Verhältniß zur Religion betreffend*<sup>137</sup>.

La possibilité de rendre parfaitement compte de sa pensée doit-elle, pour Solger, passer par la correspondance ? Qu'est-ce qui, dans ce cas, donne à la correspondance son caractère essentiel, et quels sont ses rapports exacts avec le texte publié ?

<sup>131</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 22 octobre 1817 : “[...] er [i. e. Fr. Schlegel] bittet Sie an der Concordia Theil zu nehmen [...]” (cf. Matenko, 1933, p. 383 et *NS*, vol. 1, p. 566).

<sup>132</sup> Cf. dans la même lettre de Tieck à Solger du 22 octobre 1817 : “[...] gegen das Ende wären Sie und er sich wieder näher gekommen.” (cf. Matenko, 1933, p. 383 et *NS*, vol. 1, p. 566).

<sup>133</sup> Cf., dans cette même lettre : “[...] er findet sie schön geschrieben, meint aber die Form führe freilich zu Wiederholungen [...]” (cf. Matenko, 1933, p. 383 et *NS*, vol. 1, p. 566).

<sup>134</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 13 novembre 1817 : “Friedrich Schlegels Urtheil über meine Gespräche ist mir nicht befremdend. Ich bin überall auf Kälte und Gleichgültigkeit gefaßt.” (cf. Matenko, 1933, p. 387 et *NS*, vol. 1, p. 571). Matenko, dans ses notes, semble justifier cette interprétation de Solger, faisant par là preuve de bien peu de recul par rapport aux jugements du philosophe et du poète (cf. Matenko, 1933, p. 319, note 11).

<sup>135</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 22 octobre 1817 : “Fried. Schlegel hat endlich Ihre neuen Gespräche gelesen – (ein Brief von Schütz spricht davon) [...]” ; cf. Matenko, 1933, p. 383 et *NS*, vol. 1, p. 566.

<sup>136</sup> Nous excluons donc ici la *Schlegel-Rezension*.

<sup>137</sup> Cf. *NS*, vol. 2, p. 1–53.

Il est possible de mettre en évidence une complémentarité entre le texte épistolaire et le texte publié dans l'élaboration de la pensée de Solger sous un angle que nous n'avons pas jusqu'ici abordé. Nous avons déjà eu l'occasion de voir comment la correspondance éclaire la genèse de l'œuvre. Il s'agit à présent de travailler à un niveau non plus microtextuel, c'est-à-dire dans l'information dispensée par le texte épistolaire telle que nous avons pu l'utiliser dans la deuxième partie de ce travail, mais à un niveau macrotextuel, c'est-à-dire dans la structure du corpus dans son ensemble. C'est dans ce cadre que nous voudrions montrer comment le corpus épistolaire, au sein du corpus solgérien, constitue une grille de lecture du corpus publié.

### **Zones de recoupement entre la correspondance et les textes publiés**

Comme l'analyse du prologue d'*Erwin* a déjà pu le montrer<sup>138</sup>, on peut repérer des similitudes de structure entre la correspondance et le texte publié. La correspondance se reflète dans les textes publiés à différents niveaux, et au risque d'aller à l'encontre des convictions de Solger, on peut remarquer que, autant dans l'une que dans les autres, c'est tout de même une structure "rhapsodique" qui domine<sup>139</sup>, même si, dans les textes philosophiques, elle est soumise à davantage de rigueur spéculative<sup>140</sup>.

Notons tout d'abord que la correspondance recèle une dimension génétique indéniable dans l'histoire de certains concepts solgériens. Prennent en effet forme dans l'échange avec les amis des concepts et articulations de concepts qui, depuis des points de détail jusqu'à la vocation essentielle du texte, en déterminent

<sup>138</sup> Cf. **3.1.2.3.**

<sup>139</sup> Cf. notamment dans la lettre de Solger à Tieck du 5 décembre 1813, cette affirmation très ambiguë par rapport à l'exigence systématique et proprement dialectique de Solger dans *Erwin*: "Mittheilung ist mir, außer meiner angeborenen Geselligkeit, auch jener Ursach wegen ein wahres Bedürfnis, und ich achte es für ein wahres Glück, mit Ihnen frei, und, wie man zu sagen pflegt, von der Leber weg, über alles sprechen zu können. Ich freue mich, wenn Sie mir darin Gerechtigkeit widerfahren lassen, daß ich rede, wie mir um's Herz ist. Dies möge die Originalität sein, die Sie an mir loben, und auf diese mache ich gern Anspruch. Ich hoffe, daß dies auch in meinem Werk, womit ich jetzt beschäftigt bin, diese Ungebundenheit finden werden." (cf. Matenko, 1933, p. 99 et *NS*, vol. 1, p. 292). Sur la composition rhapsodique des lettres, cf. la lettre de Solger à Tieck du 7 avril 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 221 et *NS*, vol. 1, p. 406) et sur la structure d'*Erwin* dans la mesure où elle peut être rapprochée d'un mouvement du même ordre, cf. **1.1.2.3.**

<sup>140</sup> Cf. dans la lettre de Solger à Tieck du 7 avril 1816: "Sie [i. e. die Darstellung] gehört aber doch durchaus zu dem, was ich mir vorgesetzt habe, was weder *methodo mathematica* noch durch Rhapsodien, noch durch Deduction und Construction, noch durch sonst irgend etwas anderes erreicht werden kann, als durch eine vollständig in die Gestalt des lebendigen Lebens aufgehende Dialektik." (cf. Matenko, 1933, p. 217–218 et *NS*, vol. 1, p. 401): pour parvenir à une dialectique vivante cependant, il semble bien qu'il emprunte tout de même et à la méthode géométrique et à la variation rhapsodique, mêlant, précisément, mode de philosopher rigoureux et associations d'idées telles que nous en avons dans la vie quotidienne.

certains moments philosophiques. L'exemple de la correspondance avec Tieck est particulièrement parlant à cet égard ; aucune autre relation épistolaire ne nous permet en effet de travailler mieux que dans cette correspondance quasi intégrale, comprenant la totalité de l'échange (c'est-à-dire une succession de réponses et non seulement les lettres d'un seul des deux destinataires), et datant d'une période où le système de Solger se constitue véritablement. Ainsi est-ce dans la correspondance entre Solger et Tieck qu'on peut repérer pour la première fois le travail d'analyse sur Calderon, sur l'allégorie, sur le lien entre allégorie et mystique, qu'on retrouve ensuite dans les *Vorlesungen*<sup>141</sup>. Mais surtout, la correspondance avec Tieck permet d'analyser la dimension mystique de la pensée du Solger d'après 1815–1816, c'est-à-dire telle qu'elle prendra forme dans les *Philosophische Gespräche*, puis dans les *Briefe* et dans le *Manifeste*.

On peut également repérer, de manière plus ou moins transparente, des recoupements entre les personnages des textes publiés et des figures présentes sous forme de destinataire ou simplement évoquées dans les lettres. Qu'en est-il pour *Erwin* ? A la lecture du brouillon d'*Erwin*, l'allusion à Abeken sous les traits du personnage de Bernhard devient complètement transparente à la consultation du brouillon du texte : durant les cent premières pages du brouillon, le prénom "Rudolf" est systématiquement rayé et remplacé par "Bernhard"<sup>142</sup>. Or il s'agit des deux prénoms de Abeken. En outre, les éléments de doctrine présentés par Bernhard dans *Erwin* recourent en partie la position philosophique d'un Abeken toujours très soucieux de rendre justice à une vision morale et religieuse du monde<sup>143</sup>. Est ainsi mis en scène, au sein de l'œuvre, le dialogue entre un personnage Abeken (Bernhard) et un personnage Solger (Adelbert), qui fait implicitement de la correspondance un texte miroir du texte publié. Les remarques de Abeken à propos du personnage

<sup>141</sup> Cf. *Vorlesungen*, p. 152–153, à comparer avec (notamment) les lettres de Tieck à Solger du 10 novembre 1818 (cf. Matenko, 1933, p. 476 et *NS*, vol. 1, p. 683) et de Solger à Tieck du premier janvier 1819 (cf. Matenko, 1933, p. 510 et *NS*, vol. 1, p. 705–706).

<sup>142</sup> Cf. *Druckms*, pp. 12–13, 21, 93, 101, 102. A partir de la p. 106, c'est le prénom "Bernhard" qui figure dans le texte.

<sup>143</sup> Cf. par exemple dans la lettre de Solger à Abeken du 19 mai 1816 : "Wir stritten bei Deinem Hierseyen über den letzten Zweck der Kunst, und konnten uns nicht ganz verständigen ; Du gabst mir immer noch zu viel auf die moralische Ansicht ; der Erwin, hoffe ich, wird Dir meinen wahren Sinn deutlicher dargelegt, und ich wünsche, er möge Dich auch überzeugt haben." (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 415), ainsi que l'interjection de Voß dans sa lettre à Solger du 30 juillet 1807 : "Abeken Du fromme Seele" (cf. annexes ; ce passage précis est coupé dans *AfLG*), ainsi que les lettres de Solger à Abeken des 15 novembre 1817 et 23 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, resp. pp. 572–575 et 596–607).

d'Adelbert<sup>144</sup> sont fort pertinentes, et discernent bien les problèmes rencontrés par Solger lui-même.

S'il n'est pas possible de rendre à Anselme son identité précise puisque, comme Solger l'écrit lui-même, il n'a pas en tête une personne particulière, mais plutôt une tendance de l'époque, du moins est-il possible de retrouver chez Anselme des attitudes que Solger reproche à ces contemporains avec lesquels il a des affinités intellectuelles indéniables, mais qui ne partagent pas sa vision du monde<sup>145</sup>. Cette analyse s'affinera dans les *Philosophische Gespräche*, puisque différents traits de caractère que l'on voit Solger reprocher (dans sa correspondance) à des personnes de son époque se retrouvent dans différents personnages des dialogues – un trait que Raumer a fort bien repéré, et notamment avec tous les dangers que cela implique :

[...] chaque faiseur de formules se croira plus génial qu'Eberhard et, à notre époque de tout-fini tout-achevé, on voudra mettre de côté de jeunes amis comme Julius sous prétexte qu'il ne s'agit que d'amuse-gueules.<sup>146</sup>

L'identification Adelbert-Solger est, elle aussi, complexe. Dans l'ensemble des entretiens, Adelbert (bien que ses interventions ne consistent pas exclusivement à affirmer une doctrine), demeure un personnage à part, notamment du fait qu'il est en possession d'un savoir dont les autres personnages ne disposent pas, et qui est un savoir révélé<sup>147</sup>. Ce sont surtout Raumer et Abeken que cette prérogative injustifiée surprend<sup>148</sup>.

<sup>144</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 23 janvier 1818 ; cf. *NS*, vol. 1, p. 597–598. Cf. aussi *Philosophische Gespräche*, p. 3 (c'est Adelbert qui parle) : “Wenn du aber in mein Inneres sehn könntest, so würdest du unendliche Schwierigkeiten wahrnehmen, die mir diese einfachen Worte machen. Ja, daß es mir oft mit den unscheinbarsten Dingen so geht, daß sie mich in ein endloses Nachdenken verwickeln, darin besteht vielleicht mein Unglück.”

<sup>145</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 15 juillet 1814 : “Daß Sie Anselms Darstellung nicht mystisch genug finden, ist mir sehr angenehm. Sie gehört grade nicht einer besonderen philosophischen Schule an, wohl aber der jetzigen philosophirenden und sich einen Schwung gebenden Welt, die beständig die Ideen und das Göttliche im Munde herumwirft.[...] Dies ist die verderbliche Scheinmystik, die, wenn man sie angreift, beim ersten Worte über gemeinen Menschenverstand schreit, und gar nicht fähig ist, die wahre, unendlich tiefere Begeisterung als solche anzuerkennen.” (cf. Matenko, 1933, p. 137 et *NS*, vol. 1, p. 313–314).

<sup>146</sup> Cf. lettre de Raumer à Solger du 27 décembre 1816 : “[...] jeder Floskelmacher wird sich für noch genialer als Eberhard halten, und junge Freunde wie Julius wird man in der fertigen vollendeten Zeit als *hors d'œuvre* bei Seite schieben wollen.” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 381.

<sup>147</sup> Cf. notamment, dès le deuxième entretien d'*Erwin*, avec sa vision.

<sup>148</sup> Cf. les lettres de Raumer à Solger du 27 décembre 1816 (“Man wird Sie in dem Adelbert wieder finden [...]. Nun meine ich zwar garnicht, daß man sich scheuen sollte zu einer oder der andern Partei zu gehören, und noch weniger, auf seinen eigenen Beinen zu stehen [...]” ; cf. *NS*, vol. 1, p. 381) et de Solger à Abeken du 23 janvier 1818 (“Du hast vollkommen recht, daß dieser Adelbert nicht selten etwas steif dasteht zwischen allen den verschiedenen Richtungen, und daß seine Scheu mit etwas Positivem in das Gewirre zu treten zu weit getrieben ist.” ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 597).

Les personnages (sujet ou objet) de la correspondance se retrouvent donc dans les dialogues, où ils contribuent à satisfaire à l'exigence de vie que s'impose Solger, mais sans que celui-ci ait effectué un véritable travail poétique de réécriture du personnage. S'il parvient effectivement, dans une certaine mesure, à leur donner une texture dramatique, du moins manque-t-il à ces personnages une existence poétique autonome.

Enfin, la correspondance et les dialogues recèlent une ambiguïté structurelle similaire, précisément dans leur dimension dialogique. Dans la correspondance comme dans *Erwin*, il est extrêmement délicat de définir la limite entre dialogue et monologue et les deux textes se présentent à bien des égards comme des "faux dialogues". Il ne s'agit pas, par là, de remettre en question d'une part, la qualité de communication (dans la correspondance), de l'autre, la structure non dogmatique de la dialectique (dans *Erwin*), mais de formuler les travers de la dialogicité dans son rapport à la vérité énoncée. Bien que d'abord personnelle et vérité révélée à une conscience, la doctrine énoncée par Solger a pour vocation de se transmettre. La vérité révélée à une conscience doit passer aux autres consciences : c'est de ce principe que procèdent la correspondance autant que des textes publiés, dont la part de prosélytisme est indéniable.

Ajoutons également que l'une autant que les autres sont fondés sur l'accord (*Übereinstimmung*) des consciences, c'est-à-dire leur adhésion commune à cette vérité. On l'a vu à partir de la correspondance avec Tieck<sup>149</sup>, l'accord est pour Solger la condition de la communication idéale ou vraie. N'est-ce pas là l'expression même d'un dialogue qui n'en est pas un, d'un échange de pensée qui se ramène toujours à une même vérité, identique pour tous les protagonistes, sans oppositions et sans conflits ? En ce sens, si les dernières lignes d'*Erwin* ont un effet rétroactif sur l'ensemble du dialogue, ce n'est pas seulement parce que l'ironie, qui y est exposée comme concept résolutoire, éclaire rétrospectivement l'ensemble de l'ouvrage, mais aussi parce que l'accord final des protagonistes qui s'y exprime réduit en fait au silence les antagonismes plus qu'il ne les résout<sup>150</sup>. Les seuls à pouvoir parler la même langue, à pouvoir parler de la même chose, sont ceux qui ont fait le saut vers la vérité qui, aussi spéculativement se soit-elle construite, suppose cependant inévitablement une adhésion de principe à une vérité révélée, ce qui n'a rien de strictement spéculatif.

---

<sup>149</sup> Cf. **3.1.2.3.**

<sup>150</sup> Cf. *Erwin*, p. 394–395 (c'est Adelbert qui parle) : "Wollen wir es nicht alle ablegen?/ Wie Erwin es mit feierlicher Rührung leistete, und die beiden anderen, nach Bezeugung ihres ernstlichen Strebens einstimmten, davon will ich schweigen [...]".

On voit bien ici qu'il ne s'agit plus seulement d'une genèse du texte publié dans la correspondance, et que les relations génétiques entre un texte et l'autre ne se réduisent pas à une détermination univoque de l'un par l'autre. On peut repérer des éléments de structure similaires, des zones de recoupement qui n'ont rien de fortuit.

Cette similarité de structure suggère d'elle-même que la fréquentation de la correspondance rend vraisemblablement plus aisée la fréquentation des textes publiés, à un niveau évident de familiarité avec le texte. Cependant, cela ne peut-il pas également susciter, pour un correspondant de Solger quel qu'il soit, un certain trouble, de retrouver dans un texte privé et dans un texte public des éléments qu'il s'agirait au fond d'interpréter différemment à l'une ou l'autre échelle? Et pour nous, lecteurs tiers de la correspondance, que devons-nous, que pouvons-nous lire dans un texte, qui puisse éclairer l'autre? En quel sens la correspondance permet-elle de lire mieux les textes publiés?

### **Comment la correspondance fausse la lecture du texte publié**

Le verbe lire (*lesen*) a, en allemand, et en particulier dans l'usage qu'en fait Solger, deux sens distincts<sup>151</sup>. *Lesen* désigne d'une part l'activité de lecture exactement identique à celle que désigne le français *lire*, mais d'une autre, *lesen* au sens de *vorlesen* ("lire à haute voix") signifie aussi "faire cours". Nous n'entendons pas ici tirer trop loin les interprétations de cette polysémie complètement passée dans la langue et la culture de Solger, qu'il ne thématise jamais comme telle et qui ne peut en aucun cas faire l'objet d'une théorisation. Il importe simplement pour nous de noter ici que la fonction pédagogique de l'activité de lecture est présente en filigrane, même lorsque Solger tâche de distinguer les deux sens de ce mot<sup>152</sup>.

La lecture est investie d'une vocation pédagogique: elle est un lieu où il est possible d'apprendre, et c'est bien l'effet que les textes de Solger semblent avoir sur ses amis<sup>153</sup>. En cela, leurs réactions répondent tout à fait à un projet qui se dessine de plus en plus nettement, en particulier avec les *Briefe* de Solger:

---

<sup>151</sup> Nous exceptons ici le sens de "choisir", qui mènerait trop loin cette analyse étymologique.

<sup>152</sup> Cf. la lettre de Solger à Raumer du 22 mars 1812: "Im Sommer will ich alle Kupferwerke über das Alterthum, die wir hier haben, durchstudiren, besonders der Mÿthologie wegen, die ich auch diesen Sommer den Studiosen vortragen werde. Es versteht sich, daß ich sie ordentlich lese, um die Studenten in die Sache einzuleiten, und nicht so, wie sie in meinem Buche zu stehen kommt, obgleich mir jenes wohl Mühe kosten wird. Man denkt gar nicht mehr recht daran, daß ein Collegium und ein Buch zwei himmelweit verschiedene Dinge sind, darum werden auch so oft Vorlesungen gedruckt, welche Manier ich durchaus nicht billigen kann." ; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 225.

<sup>153</sup> Cf. les lettres de Tieck à Solger du 16 octobre 1814 ("[...] denn jedes Wort von Ihnen muß mir lehr- und folgerich seyn [...]"); cf. Matenko, 1933, p. 144-145 et *NS*, vol. 1, p. 323); de Tieck à Solger du 31 mars 1815 ("Ich freue mich in jeder Stunde des reinen Erwerbs, der wahren Aufklärung, die mir daraus geworden ist, denn das scheint mir eben

J'ai déjà écrit une série de lettres sur la religion, la philosophie et l'histoire [. . .]. J'y mets les gens en quelque sorte à l'école et leur dis ce que ces trois choses sont censées signifier, et quels sont leurs rapports entre elles.<sup>154</sup>

Quels sont en ce sens les rapports entre ce que la lecture du texte publié apprend au lecteur, et le texte de la correspondance? Il est frappant de constater que, dans la correspondance, on ne trouve pas vraiment de lettres destinées à Solger dans lesquelles l'expéditeur exprime clairement le contenu de ce qu'il apprend à la lecture des textes publiés de Solger; tout au plus exprime-t-il son accord avec le philosophe<sup>155</sup>, plus rarement – dans le cas de Hagen par exemple – son incompréhension<sup>156</sup>.

Les lectures des textes publiés de Solger faites par ceux qui les ont le mieux comprises semblent être celles de ses correspondants. On peut trouver à cela différentes explications, différentes interprétations; il nous semble que l'une de celles-ci nous ramène à la complémentarité du texte épistolaire et du texte publié dans un sens que nous n'avons pas exploré encore: au sens où la correspondance et les textes publiés se costructurent les uns les autres dans un mouvement d'enrichissement perpétuel. Le texte épistolaire (tissu d'informations intellectuelles et affectives) donne son fil au texte publié (tissu d'informations intellectuelles et d'exigences psychologiques), qui tisse le texte épistolaire, etc. Dès lors, le texte épistolaire peut constituer une grille de lecture du texte publié, une initiation à celui-ci. Le corpus de la correspondance dont nous disposons nous offre les exemples de différents degrés d'initiation.

Les lettres à l'attention de non-initiés d'abord: il s'agit par exemple du frère de Solger, Fritz, qui, par sa formation intellectuelle, ne dispose d'aucune grille de lecture lui permettant d'intégrer la pensée du philosophe dans un contexte, d'en comprendre la structure, les implications, les forces, les faiblesses. Et pourtant, il s'agit d'une personne affectivement proche du philosophe, et il est suffisamment intelligent et

---

das rechte Lernen, daß uns deutlich und zusammenhängend wird, was wir schon selbst gesehen oder geahndet haben [. . .]."; cf. Matenko, 1933, p. 16–167 et *NS*, vol. 1, p. 341); de Raumer à Solger du 16 octobre 1817 ("Von dem Inhalte selbst zu sprechen, möchte über den beschränkten Raum, ja über meine Kräfte hinausgehen; denn ich will lieber lernen als urteln."; cf. *NS*, vol. 1, p. 562).

<sup>154</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 28 janvier 1818: "Ich habe nun schon eine Reihe Briefe über Religion, Philosophie u[nd] Geschichte [. . .] ausgearbeitet [. . .]. Ich nehme darin die Leute etwas in die Schule und sage ihnen, was diese 3 Dinge bedeuten wollen, und in welchen Verhältnissen sie miteinander stehen."; cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 609.

<sup>155</sup> Bien que, dans la lettre de Solger à Abeken du 23 janvier 1818, on puisse deviner que la lettre précédente de Abeken devait contester quelques points de la doctrine solgérienne (cf. *NS*, vol. 1, p. 596–607).

<sup>156</sup> Cf. les lettres de Hagen à Solger des 9 et 19 septembre 1819; cf. *NS*, vol. 1, resp. pp. 738–741 et 760–772.

cultivé pour pouvoir, dans une certaine mesure, comprendre la portée de ses textes publiés – ce qui n’est pas le cas du plus jeune frère de Solger, dont il n’est jamais question dans les *Nachgelassene Schriften* et dont les manuscrits que nous avons tentent à suggérer qu’il n’avait pas vraiment de formation universitaire. On peut imaginer que, si la sœur de Solger avait vécu plus longtemps, elle aurait également fait partie de cette catégorie de personnes pour qui Solger, dans sa correspondance, fait l’effort de décrypter intégralement le projet d’*Erwin* pour le synthétiser sous une forme spéculativement minimale<sup>157</sup>. C’est en des termes similaires que Solger s’adresse à Madame de Bassewitz, femme cultivée mais femme tout de même : il lui exposera ainsi les grands lignes d’*Erwin*<sup>158</sup> puis des *Philosophische Gespräche*<sup>159</sup>, en tâchant de mettre en évidence les forces de son texte et de donner les clefs permettant d’en surmonter les difficultés.

Viennent ensuite les lettres qui recèlent un second degré d’initiation. Leurs destinataires ont avec Solger des liens affectifs, et ils ont une culture qui leur donnent accès à une compréhension des dialogues en tant que texte. Ils disposent également d’informations qui leur permettent d’avoir spontanément une intuition des enjeux privés du texte en tant qu’il est le reflet de Solger (comme personne, comme penseur, comme savant). Solger les initie plus profondément dans la structure du texte ; il leur ouvre des portes auxquelles le texte (comme texte public) ne permet pas immédiatement d’avoir accès. Les deux destinataires les plus représentatifs (du point de vue du corpus épistolaire) dont il s’agit là sont Raumer et Abeken, tous deux intellectuellement proches d’un aspect précis de la pensée de Solger (qui n’est pas celui que développent les textes publiés que celui-ci leur donne à lire) ; tous deux aussi affectivement liés à l’âge d’or d’une jeunesse commune, comme moment de formation idéal (avec Raumer au sein du *Freitag* et avec Abeken au sein de la *Société grecque* puis du *Freitag*) et, à ce titre également, associés à un moment intellectuel de la biographie et de la pensée de Solger.

A Raumer, Solger explicite la structure conceptuelle et argumentative d’*Erwin* en présupposant de sa part une connaissance des questions esthétiques, des enjeux formels, des implications métaphysiques de l’ouvrage ; il lui permet de saisir la beauté et la puissance philosophique de son travail<sup>160</sup>. L’intrusion massive de l’actualité

<sup>157</sup> Cf. la lettre de Solger à son frère Friedrich du 11 juillet 1815 (cf. *NS*, vol. 1, p. 360).

<sup>158</sup> Cf. lettre de Solger à Madame de Bassewitz du 8 février 1814 (cf. *NS*, vol. 1, p. 298–300).

<sup>159</sup> Cf. lettre de Solger à Madame de Bassewitz du mois de mai 1817 ; cf. *NS*, vol. 1, p. 549–550.

<sup>160</sup> Cf. dans la lettre de Solger à Raumer du 26 octobre 1812, le passage sur le plan d’*Erwin* (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 248–251).

politique dans leur correspondance des années 1815–1819 contribue ensuite à ce qu'on ne trouve pas véritablement de telle explicitation pour les *Philosophische Gespräche*, mais seulement des indications permettant de replacer la pertinence du travail de Solger dans le contexte de l'époque : une clef non plus métaphysique cette fois, mais plus proprement politique<sup>161</sup>.

Le corpus épistolaire permet mieux encore de mettre en évidence ce procédé pour Abeken. Comme à Raumer en effet, Solger lui envoie une première introduction à *Erwin* alors qu'il est en train de rédiger l'ouvrage. Il y expose très brièvement le plan d'ensemble afin d'en mettre en valeur les articulations métaphysiques, revient sur les questions de forme et sur l'actualité du texte<sup>162</sup>. C'est ensuite à partir de la vision morale du monde que Abeken oppose à Solger que ce dernier lui présente ses *Philosophische Gespräche* et, plus important encore, l'articulation de l'ensemble de sa philosophie, et les liens métaphysiques profonds entre *Erwin*, les *Philosophische Gespräche* et les textes ultérieurs, notamment les *Briefe*<sup>163</sup>. En ce sens, Solger rend accessible à Abeken, dans la correspondance, ses textes publiés dans leur articulation métaphysique générale.

Mais il existe encore un troisième degré d'initiation, qui permet de comprendre parfaitement tous les rouages de la pensée en train de se constituer comme telle, et dans le corpus épistolaire, il nous semble qu'une seule correspondance relève précisément de ce dernier moment, moment de compréhension complète et d'explicitation de la démarche depuis sa naissance jusqu'à ses fins ultimes : c'est la correspondance entre Solger et Tieck. A partir de sa lettre à Tieck du 15 juillet 1814 et jusqu'à la fin de sa vie, dans sa correspondance, Solger n'a de cesse d'initier plus profondément Tieck à toutes les strates de sens dont sont porteuses à ses yeux ses œuvres publiées – et sans doute n'y a-t-il pas de quoi ironiser, comme le fait Hegel<sup>164</sup>, sur le sentiment qu'a Tieck de comprendre toujours plus exactement la pensée du

---

<sup>161</sup> Cf. la lettre de Solger à Raumer du 28 janvier 1818 (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 607–615). Ajoutons à cela que Solger et Raumer se voient à l'automne 1818 au retour de la cure faite par Solger à Karlsbad.

<sup>162</sup> Cf. lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 (cf. *NS*, vol. 1, p. 265–267). Ces deux derniers points s'inscrivent, d'une part, dans la problématique littéraire propre à la correspondance entre Solger et Abeken, d'autre part, dans l'actualité politique (guerres napoléoniennes et bataille des nations).

<sup>163</sup> Cf. les lettres de Solger à Abeken du 19 mai 1816 (cf. *NS*, vol. 1, p. 415–416) et du 23 janvier 1818 (cf. *NS*, vol. 1, p. 596–607).

<sup>164</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*: "Tiecks Ironie [...] beschränkt sich darauf, [...] in Beziehung auf Solgers Philosophie, eine innige freundschaftliche Teilnahme zu haben, zuweilen sich zu deren Inhalt zu bekennen, gewöhnlich auf die explizierten Solgerschen Darstellungen und Erläuterungen die Erwiderung mit einer dieselben einwickelnden allgemeinen Zustimmung zu machen, mit der oft wiederholten gutmütigen Versicherung, Solger

philosophe à mesure que se déploie leur relation épistolaire en même temps que se déploie l'œuvre publiée de Solger, car c'est ce double épanouissement, simultanément, qui permet à Tieck de pénétrer de plus en plus profondément les "mystères" de la pensée de Solger.

*Erwin* le dit déjà, par l'intermédiaire d'Adelbert :

Mais ce que j'[...] ai perçu (car je ne puis dire si je le vis ou en ai pris connaissance de quelque autre manière), je n'ai pas le droit de vous le dire, jusqu'à ce que je vous ai mené à ce même point dans votre âme ; car pour ceux-ci, comme pour tous les autres mystères, il faut une initiation.<sup>165</sup>

Une initiation possible est donc fournie par la correspondance, au sens où la lecture du texte épistolaire permet au destinataire une lecture plus profonde du texte publié, précisément parce que Solger fait vibrer, dans le destinataire épistolaire, les "cordes"<sup>166</sup> qui se font l'écho du lien épistolaire même.

Mais ne nous y laissons pas tromper : nous ne sommes ni Abeken, ni Raumer, ni Tieck, et si l'on peut trouver dans le texte *Erwin* des signes qui nous renvoient au texte de la correspondance, cette correspondance ne nous est pas premièrement adressée. Pour nous, comme pour tout le public qui est extérieur aux sphères d'amis et ne bénéficie pas d'une initiation épistolaire aux textes publiés, le statut de la correspondance comme lecture en regard des textes publiés ne va pas de soi. Et il nous semble nécessaire en ce sens d'interroger encore la correspondance, et d'interroger encore la publication de la correspondance comme démarche de réécriture par la lecture de toute l'œuvre du philosophe telle que Raumer, et surtout Tieck, y ont procédé. En publiant – et en publiant sous une forme qui n'a rien d'anodin – les textes posthumes *et* correspondance de son ami intime, Tieck *veut* modifier son image publique, et modifier la lecture que le public fait de son œuvre déjà publiée. Nous voudrions, pour clore ce travail, revenir sur cette entreprise, qui nous permettra également de nous interroger sur la pertinence d'une publication, aujourd'hui, d'une

---

zu verstehen, ihn ganz zu verstehen, ihn endlich verstanden zu haben ; im Jahre 1814 (S. 322) hatte er geschrieben, daß er (nach Lesung einiger Dialoge *Erwins*) erst jetzt glaube, Solger ganz verstanden zu haben. [...] So schreibt Tieck noch ebenso im Jahre 1819 (S. 711, auf die Mitteilung von philosophischen Briefen, die sich im 2. Bande dieses Nachlasses zum ersten Male abgedruckt finden) : " Ich glaube Sie mit jedem Worte mehr zu verstehen, und immer mehr wird es mir deutlich, daß es dies war, was ich gesucht habe". " (cf. Hegel, 1970, vol. 11, p. 234–235).

<sup>165</sup> Cf. *Erwin*, p. 109 : "Was ich aber dort wahrnahm, (denn nicht kann ich sagen, ob ich sah, oder auf andere Weise belehrt ward) darf ich euch nicht sagen, bis ich euch selbst an jenen Ort in euren Seelen geführt habe ; denn der Weihe bedarf es bei diesen, wie bei allen anderen Geheimnissen." Cf. aussi *Erwin*, p. 394–395 sur la fin de l'initiation et le serment.

<sup>166</sup> Cf. *Erwin*, p. 2 : "die [...] Saiten in unserm Inneren."

telle correspondance, au regard des œuvres publiées de Solger et, outre les apports génétiques d'une telle recherche, sur ses enjeux pour l'œuvre elle-même.

### 3.3. Les enjeux de la réception, ou la réécriture du texte

Sans doute serait-il possible, si une partie de l'œuvre de Solger n'avait pas été publiée à titre posthume, de persister à croire que le travail d'écriture de l'œuvre se limite aux efforts du seul auteur. En réalité, l'existence des *Vorlesungen über Ästhetik*, et plus encore des *Nachgelassene Schriften*, montre bien dans quelle mesure le travail d'écriture du texte et de modelage de l'image de son auteur est loin de dépendre des seules intentions, ou même des réalisations effectives de son auteur : nous voudrions voir comment la réception elle-même contribue à définir l'œuvre.

Nous nous appuyerons sur l'exemple des *Nachgelassene Schriften*, afin de montrer, d'une part, le travail de réception et de réécriture fourni par les éditeurs de ce texte, d'autre part, dans quelle mesure ce travail a pu donner prise, *via* l'interprétation hégélienne, à un déplacement de la pensée de Solger.

#### 3.3.1. Le Solger de Hegel

Précisons tout d'abord pourquoi nous voulons faire de la lecture hégélienne de Solger un point fort de cette analyse alors même que les relations entre les deux hommes, du vivant de Solger, ont été, si ce n'est inexistantes, du moins extrêmement limitées. Si Solger espérait initialement beaucoup de ses rapports avec Hegel<sup>1</sup>, ceux-ci ne se sont finalement avérés, ni philosophiquement ni affectivement significatifs.

Solger reconnaît à la philosophie hégélienne une indéniable proximité avec sa propre démarche<sup>2</sup> et, bien qu'il ne situe pas précisément le point de rupture entre les deux doctrines, on peut sans doute considérer que l'écart entre leurs projets tient principalement – en termes solgériens – à l'exigence de vie et à la forme que Solger entend faire prendre à celle-ci dans sa philosophie<sup>3</sup>. Les premiers pas vers un rapprochement possible sont faits en 1818–1819 et sont, sur cette même période,

---

<sup>1</sup> Cf. lettre de Solger à Raumer du 22 octobre 1818 : “Hegel ist kurz vor meiner Rückkehr hier angekommen, hat mich aber, weil ich mit Umziehen beschäftigt war, erst vor kurzem besucht. Er gefällt mir sehr wohl, und ich hoffe und wünsche ihn näher zu kennen.” (cf. annexes et *NS*, vol. 1, p. 681–682). Il est vraisemblable que Solger insiste particulièrement sur ce point parce que c'est à Raumer qu'il écrit, par l'entremise de qui Hegel a été présenté aux titulaires des chaires de l'Université de Berlin.

<sup>2</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 26 avril 1818 : “Ich verehere Hegel sehr und stimme in vielen Stücken höchst auffallend mit ihm überein. In der Dialektik haben wir beide unabhängig von einander fast denselben Weg genommen, wenigstens die Sache ganz von derselben und zwar neuen Seite angegriffen.” ; cf. Matenko, 1933, p. 423 et *NS*, vol. 1, p. 620.

<sup>3</sup> Cf. la suite immédiate de la lettre de Solger à Tieck du 26 avril 1818 : “Ob er sich in manchem anderen, was mir eigenthümlich ist, eben so mit mir verstehn würde, weiß ich

parasités par les événements politiques qui affectent tout particulièrement l'Université de Berlin, si bien qu'à la mort de Solger, en octobre 1819, les relations entre Solger et Hegel n'ont pas vraiment atteint de stabilité.

Le compte rendu critique des *Nachgelassene Schriften* rédigé par Hegel en 1828 et publié dans le *Jahrbuch für wissenschaftliche Kritik*<sup>4</sup>, principal organe du hégélianisme, constitue à la fois un travail de fond sur la philosophie solgérienne (plus complet que dans la *Philosophie du Droit* de 1820 ou dans les *Cours d'esthétique*<sup>5</sup>), et un travail sur la pertinence de la publication des *Nachgelassene Schriften*, c'est-à-dire d'un ouvrage composé de textes non destinés à la publication sous la forme sous laquelle ils sont effectivement publiés. C'est précisément sur cette double lecture de Solger par Hegel que nous voudrions à présent revenir – une lecture qui, on va le voir, met nettement en question Ludwig Tieck.

### 3.3.1.1. La critique hégélienne de la philosophie de Solger

L'intégralité des textes publiés par Hegel sur Solger sont postérieurs au décès du philosophe<sup>6</sup> ; il ne s'agit donc en aucun cas, par ces publications, d'instaurer un dialogue philosophique entre deux doctrines par publication interposée. Le travail de Hegel sur Solger consiste plutôt à présenter une certaine image de Solger, qu'il s'agira de préciser.

Sur la philosophie de Solger, Hegel opère un travail critique fondamental qui tend effectivement à suggérer que Hegel et Solger avaient bien un point de départ spéculatif commun. Cependant, Hegel a bien des reproches à faire à la philosophie de Solger, dont il considère qu'elle n'était, on va le voir, pas tout à fait assez hégélienne.<sup>7</sup>

#### Critique de la dialectique solgérienne

---

nicht. Ich möchte gern das Denken wieder ganz in das Leben aufgehn lassen, gern das aussprechen und als gegenwärtig darstellen, was durch alles Construiren und Demonstrieren doch nicht geschaffen, sondern nur gereinigt und entwickelt werden kann." ; cf. Matenko, 1933, p. 423 et *NS*, vol. 1, p. 620.

<sup>4</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 205 : *Jahrbuch für wissenschaftliche Kritik* 1828, Nr 51/52, 53/54, 105/106, 107/108, 109/110.

<sup>5</sup> Cf. Hegel, *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, par. 140, f), note de bas de page ; et *Ästhetik: Einleitung, Begriff des Kunstschoenen, Historische Deduktion des wahren Begriffs der Kunst*, 3. *Die Ironie*.

<sup>6</sup> Ce qui n'exclut pas que Hegel ait eu l'occasion, dans ses cours, de l'évoquer, puisque les premiers cours d'esthétique donnés par Hegel à Berlin datent de 1817–1818. Cependant, ces cours n'ont pas été publiés avant 1835–1838.

<sup>7</sup> Sur la critique hégélienne de la philosophie de Solger, cf. Bienenstock, *in*: Baillot, Tusson, 2002, p. 99–120.

Dès la *Philosophie du Droit*, Hegel travaille à la reconnaissance de ce qu'il considère lui-même comme la dialectique solgérienne<sup>8</sup>, comprise comme l'impulsion même de la philosophie de Solger<sup>9</sup>. Pourtant, cette intention dialectique elle-même ne suffit pas, pour Hegel, à effacer les faiblesses de sa réalisation par Solger. La dialectique solgérienne en effet, n'est pas complète :

[...] le besoin spéculatif qu'il avait tout au fond de lui l'a poussé à descendre dans les profondeurs de l'Idée philosophique. C'est là qu'il est parvenu au moment dialectique de l'Idée, au point que j'appelle "négativité infinie absolue", l'activité de l'Idée, où elle se nie, en tant qu'elle est infinie et universelle, pour parvenir à la finitude et à la particularité, et de même abolir de nouveau cette négation et ainsi rétablir l'universel et l'infini dans ce qui est fini et particulier. Solger s'en est tenu à cette négativité, et si celle-ci constitue bien un *moment* dans l'Idée spéculative, cependant, conçue comme une simple agitation dialectique et dissolution de l'infini comme du fini, elle n'est *qu'un moment*, et non, comme le veut Solger, la *totalité de l'Idée*.<sup>10</sup>

S'ajoutent à cette faiblesse structurelle d'autres défauts dans la réalisation concrète de la dialectique, en particulier dans les textes posthumes de Solger : Hegel y dénonce l'imprécision dans le vocabulaire utilisé<sup>11</sup> et l'absence de démonstration de ses principes fondamentaux<sup>12</sup>.

---

<sup>8</sup> Cf. Hegel, *Philosophie des Rechts* (*Werke*, vol. 7, 1970), p. 277 : "[...] aber sein von solcher Bestimmung entfernter besserer Sinn und seine philosophische Einsicht hat darin nur vornehmlich die Seite des eigentlichen Dialektischen."

<sup>9</sup> Cf. aussi *Solger-Rezension* (*Werke*, vol. 11, 1970), p. 236.

<sup>10</sup> Cf. Hegel, *Ästhetik* (*Werke*, vol. 13, 1970), p. 98–99 : "[...] sein echt spekulatives innerstes Bedürfnis drängte ihn, in die Tiefe der philosophischen Idee hinabzusteigen. Hier kam er auf das dialektische Moment der Idee, auf den Punkt, den ich "unendliche absolute Negativität" nenne, auf die Tätigkeit der Idee, sich als das Unendliche und Allgemeine zu negieren zur Endlichkeit und Besonderheit und diese Negation ebensowohl wieder aufzuheben und somit das Allgemeine und Unendliche im Endlichen und Besonderen wiederherzustellen. An dieser Negativität hielt Solger fest, und allerdings ist sie ein *Moment* in der spekulativen Idee, doch, als diese bloße dialektische Unruhe und Auflösung des Unendlichen wie des Endlichen gefaßt, auch *nur ein Moment*, nicht aber, wie Solger es will, die *ganze Idee*." Cf. dans le même sens Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 238–239, 243, 259.

<sup>11</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 252 et 253 : "Aber ein anderes ist es, wenn die Darstellung philosophisch sein, hiermit auf Denkbestimmungen beruhen soll. Selbst die Expositionen eines so gründlichen Denkers wie Solger sind der Verführung, Voraussetzungen von Vorstellungen zu machen und die letzten Kategorien, auf welche es ankommt, nicht zu analysieren, nicht entgangen und damit auch nicht den Übelständen, die daraus erfolgen."

<sup>12</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 252 ("Die Inkonsistenz in der Betrachtung dieser höchsten Gesichtspunkte kommt, wie vorhin, offenbar daher, daß, was Begreifen, Denken, Erkennen ist, nur auf unbestimmte Weise vorausgesetzt, diese Vorstellungen nicht selbst analysiert und erkannt worden sind.") et 255 ("[...] ein Prinzip muß auch *bewiesen*, nicht gefordert werden, daß es aus Anschauung, unmittelbarer Gewißheit, innerer Offenbarung, oder wie man es nennen mag, mit einem Wort auf Treu und Glauben angenommen werde.")

De plus, l'usage du dialogue comme moyen d'expression de la dialectique et de la vie de l'Idée tel que Solger le conçoit, loin de rallier Hegel à la dialectique solgérienne, contribue à l'en éloigner. Le dialogue, et singulièrement tel que Solger le pratique, constitue pour lui une dégradation de la dialectique dans la mesure où la subjectivité y joue une part trop importante<sup>13</sup>, en particulier chez Solger, qui, selon Hegel, transforme le dialogue en simple conversation<sup>14</sup>.

Ce que Hegel met particulièrement bien en valeur ici, c'est le rapport ambigu du dialogue solgérien au dialogue platonicien. Si Solger, à de multiples reprises, insiste sur le fait que son intention n'est pas d'"imiter" le dialogue antique<sup>15</sup>, du moins ne peut-il nier tout à fait l'inspiration platonicienne qui y préside<sup>16</sup>. Or dans l'art du dialogue, Solger n'est pas passé maître<sup>17</sup>, et en cela, son travail ne fait que souligner, pour Hegel, l'indéniable supériorité du dialogue platonicien sur le dialogue solgérien<sup>18</sup>.

De même que le dialogue va de pair avec le fondement même de la philosophie de Solger, de même la critique hégélienne qui s'exprime là n'est pas exclusivement

---

<sup>13</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 262.

<sup>14</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 268: "Allein Solger hat die plastische Form, welche der Dialog allein durch die Eigenschaft, die Dialektik zur Seele zu haben, gewinnen kann, nicht aufgenommen, sondern ihn in das Gegenteil, in die *Konversation* verändert, wodurch aller Vorteil dieser Form für abstrakte Materien, die strenge Notwendigkeit des Fortgangs mit einer äußerlichen Belebung begleitet, verlorengegangen und nur der Nachteil, ermattende Breite des Vortrags, ein lästiger Überfluß, die Gestalt der Zufälligkeit des Vorgetragenen, die Störung oder Unmöglichkeit, den Faden des Rasonnements festzuhalten und zu übersehen, hereingebracht worden ist."

<sup>15</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 268: "Doch protestiert Solger ausdrücklich dagegen, daß er Platon haben nachahmen wollen [...]" ; cf. par exemple dans la lettre de Solger à Abeken du 14 janvier 1813 ("[...] die dialogische Form, die ich wirklich mit großem Fleiße, und so viel ich meiner bewußt bin, ganz ohne Nachahmung der Alten behandelt habe." ; cf. *NS*, vol. 1, p. 266).

<sup>16</sup> La position adoptée par Solger vis-à-vis de la figure de Socrate ou, du moins, de la posture socratique dans le dialogue, demeure ambiguë : cf. lettre de Solger à Tieck du 11 mai 1816 ("Wenn ich nicht etwas von der Platonischen Manier und Fülle erlange, so ist es meine Schuld : denn das Gezücht der Sophisten liefert mir wenigstens eben so viel Stoff wie ihm." ; cf. Matenko, 1933, p. 234 et *NS*, vol. 1, p. 414), et *Philosophische Gespräche*, p. 3-4 : (c'est Adelbert qui parle) "Es ist mir nämlich schon öfter begegnet, daß, wenn ich mich auf die Art, wie du meinst, recht verstellt und den Schein der Unwissenheit und des Zweifels angenommen hatte, ich plötzlich inne ward, daß ich mich in einem ganz natürlichen Zustande befand, und nun fast angefangen hätte zu glauben, der vorige vielmehr sei Verstellung gewesen."

<sup>17</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, notamment p. 268: "[...] ermattende Breite des Vortrags, ein lästiger Überfluß, die Gestalt der Zufälligkeit des Vorgetragenen, die Störung oder Unmöglichkeit, den Faden des Rasonnements festzuhalten und zu übersehen [...]"

<sup>18</sup> Et plus encore de l'exposition aristotélicienne ; cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 268-270.

liée à une éventuelle maladresse poétique et philosophique de Solger. Le reproche d'une incursion abusive de la subjectivité dans la pensée spéculative met également en question le point fort de la philosophie de Solger : l'ironie<sup>19</sup>.

### La critique de l'ironie

Les trois textes dans lesquels Hegel évoque la philosophie solgérienne mentionnent l'ironie, et singulièrement le rôle que ce concept joue dans la philosophie de Solger : il s'agit surtout de lui donner la place qui lui revient effectivement et de la situer au sein des conceptions de l'ironie qui se dessine à cette époque dans la pensée allemande, puisque c'est dans ce contexte que Hegel la critique.

C'est d'abord d'un point de vue moral que Hegel envisage la critique de l'ironie<sup>20</sup>, et en ce sens qu'il l'applique à Solger<sup>21</sup>. Cette conception de l'ironie, Hegel la considère comme dérivée d'une mauvaise interprétation de la doctrine fichtéenne et que Fichte lui-même a su corriger dans son œuvre tardive<sup>22</sup>. Cette analyse d'une ironie comprise comme subjectivité exacerbée et, à ce titre, inapte à valoir comme fondement moral, Hegel l'affine ensuite puisque la critique morale de l'ironie le conduit à examiner les rapports entre ironie artistique et ironie philosophique.

Dans l'*Esthétique*, Hegel présente avec le plus de détail l'ironie en tant qu'elle constitue un principe esthétique : c'est elle qui fonde la théorie de la génialité<sup>23</sup>. Les produits qui résultent d'une telle vision de l'art sont, pour Hegel, les témoins d'un

---

<sup>19</sup> Notons à cet égard que, en dépit de la sous-représentation de l'ironie dans les *Nachgelassene Schriften*, Hegel opère un travail remarquable sur ce concept au sein de la pensée de Solger, et lui fait notamment la part qui lui revient dans son rapport à la problématique de la révélation.

<sup>20</sup> Cf. Hegel, *Philosophie des Rechts*, p. 279 (“Sie besteht also darin, das sittlich Objektive wohl zu wissen, aber nicht sich selbst vergessend und auf sich Verzieht tuend in den Ernst desselben sich zu vertiefen und aus ihm zu handeln, sondern in der Beziehung darauf dasselbe zugleich von sich zu halten und *sich* als das zu wissen, welches so *will* und *beschließt* und auch *ebensogut* anders wollen und beschließen kann.”) et, de même, *Ästhetik*, p. 97 (“Das Ironische [...] liegt in dem Sichvernichten des Herrlichen, Großen, Vortrefflichen, und so werden auch die objektiven Kunstgestalten nur das Prinzip der sich absoluten Subjektivität darzustellen haben, indem sie, was dem Menschen Wert und Würde hat, als Nichtiges in seinem Sichvernichten zeigen. Darin liegt denn, daß es nicht nur nicht ernst sei mit dem Rechten, Sittlichen, Wahrhaften, sondern daß an dem Hohen und Besten nichts ist [...].”).

<sup>21</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 277–278, où Hegel critique un extrait de la *Schlegel-Rezension*.

<sup>22</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 255 : “*Fichte* selbst hat die Einseitigkeit seines Prinzips durch Inkonsequenz am Ende verbessert und damit Sittlichkeit und Wahrheit in ihren Rechten erhalten.”

<sup>23</sup> Cf. Hegel, *Ästhetik*, p. 95–97.

art sans substance<sup>24</sup>. L'ironie esthétique ainsi comprise est distincte, pour Hegel, de l'ironie comme principe philosophique<sup>25</sup> qui est, en ce sens, tout à fait sérieuse<sup>26</sup>.

A partir de ces trois niveaux d'analyse (moral, esthétique, philosophique), Hegel opère sa critique de l'ironie solgérienne, en montrant comment elle se distingue de l'ironie aujourd'hui appelée romantique.

### L'ironie solgérienne

Pour comprendre la façon dont Hegel analyse l'ironie solgérienne, il faut d'abord comprendre, en effet, comment il considère l'ironie telle que la pratiquent Friedrich Schlegel ou Ludwig Tieck.

A Friedrich Schlegel comme représentant du premier romantisme, Hegel reproche un usage artistique de l'ironie qui, de surcroît, fait valoir des prétentions philosophiques<sup>27</sup>. C'est à lui qu'il impute la responsabilité, la paternité même d'une ironie<sup>28</sup> que tout, à ses yeux, condamne, notamment parce qu'il s'agit d'une reprise abusive de l'ironie socratique<sup>29</sup>. Envers Friedrich Schlegel, la critique de Hegel est radicale.

Elle l'est finalement moins envers Tieck, précisément parce que celui-ci n'exprime pas l'ambition schlegélienne d'unir philosophie et art par l'ironie telle qu'il la pratique :

---

<sup>24</sup> Cf. Hegel, *Esthétique*, p. 97–98, et notamment p. 97, où le point de vue moral et le point de vue esthétique sur l'ironie se rejoignent dans la critique de la génialité. Cf. aussi *Solger-Rezension*, p. 214: “So machte sich denn von selbst in den eigenen Produktionen Gehalt und Inhalt nüchtern, dünn, ohne Ernst; er wurde absichtlich aufgeopfert, um ins Leere zu schweben und mit Bewußtsein, ironischerweise, die innere Wahrheitslosigkeit des Stoffes für das Beste auszugeben.”, et plus bas: “mit einer kometarischen Welt aus Duft und Klang, ohne Kern”, “Charakterlosigkeit, Inkonsequenz und Zufälligkeit, aufgespreizte Nüchternheit”.

<sup>25</sup> Cf. l'explication théorique sur les fondements philosophiques de l'ironie dans l'*Esthétique*, p. 93–95.

<sup>26</sup> Cf. Hegel, *Esthétique*, p. 98–99. Sur le sérieux de la philosophie, cf. aussi *Solger-Rezension*, p. 210 à propos de la proposition faite à Solger de devenir maire de Francfort-sur-l'Oder.

<sup>27</sup> Cf. Hegel, *Philosophie des Rechts*, p. 277 et *Solger-Rezension*, pp. 233–234 et 255: “In dieser nur subjektiven Affirmation ist sie aus der Fichteschen Philosophie mit Unverständnis des Spekulativen und Beiseitesetzung desselben von Friedrich von Schlegel aufgenommen und aus dem Gebiete des Denkens so herausgerissen worden, daß sie, direkt auf die Wirklichkeit gewendet, zur Ironie gediehen ist, zum Verneinen der Lebendigkeit der Vernunft und Wahrheit und zur Herabsetzung derselben zum Schein im Subjekt und zum Scheinen für andere.”

<sup>28</sup> Cf. Hegel, *Ästhetik*, p. 99 (“Apostel der Ironie”) et *Solger-Rezension*, pp. 215 et 233 (“Vater der Ironie”).

<sup>29</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 255–256, notamment p. 255: “Für jene Verkehrung hat die unschuldige Sokratische Ironie ihren Namen müssen verkehren lassen [...]”.

L'ironie de Tieck, dans son rapport à la philosophie, reste libre de toute charlatanerie [du type de celle de Friedrich Schlegel] et se limite, en mettant de côté la figuration objective du contenu par la pensée – qui est ce que la philosophie a de spécifique – de trier et choisir ce qui est abstraitement universel, qu'il appelle mystique [...].<sup>30</sup>

Tieck, en tant que poète se réclame de l'ironie – premier motif, de la part de Hegel, de récrimination envers le poète – mais plus encore, en tant que critique et théoricien de la littérature, il y recourt sans véritablement analyser en quoi celle-ci consiste<sup>31</sup>. C'est en ce sens que Hegel considère que l'ironie tieckienne reste creuse, même dans son rapport à la philosophie solgérienne, dans laquelle Tieck se contente, d'après Hegel, de picorer<sup>32</sup>.

La critique hégélienne de l'ironie solgérienne se situe à un tout autre niveau que sa critique de l'ironie de Friedrich Schlegel ou de Tieck. Aussi proche Solger puisse-t-il sembler de ces deux positions, pour des raisons davantage philosophiques dans le premier, davantage esthétiques dans le second cas, tout le travail de Hegel consiste à montrer en quoi son usage de l'ironie s'en distingue radicalement et en quoi, s'il y a à critiquer l'ironie solgérienne, c'est dans un tout autre sens<sup>33</sup>.

Chez Solger en effet, Hegel reconnaît un travail véritablement systématique sur l'ironie :

Telle qu'on la rencontre habituellement, elle est plutôt un simple fantôme précédé par sa réputation et censé se distinguer singulièrement ; par rapport

---

<sup>30</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 234–235 : “Tiecks Ironie hält sich in ihrem Verhältnis zur Philosophie von der Scharlatanerie frei und beschränkt sich überhaupt darauf, mit Beiseitesetzen der objektiven Gestaltung des Inhalts durch Denken, d. i. des Eigentümlichen der Philosophie, das abstrakte Allgemeine, das mystisch Genannte herauszulesen [...].”

<sup>31</sup> Cf. Hegel, *Ästhetik*, p. 99 : “Was Ludwig Tieck angeht, so stammt seine Bildung auch aus jener Periode her, deren Mittelpunkt eine Zeit hindurch Jena war. Tieck und andere von diesen vornehmen Leuten tun nun zwar ganz familiär mit solchen Ausdrücken, ohne jedoch zu sagen, was sie bedeuten. So fordert Tieck zwar stets Ironie ; doch geht er nun selber an die Beurteilung großer Kunstwerke, so ist seine Anerkennung und Schilderung ihrer Größe freilich vortrefflich ; wenn man aber glaubt, hier finde sich die beste Gelegenheit, zu zeigen, was die Ironie in solchem Werke wie z. B. *Romeo und Julia* sei, so ist man betrogen – von der Ironie kommt gar nichts mehr vor.”

<sup>32</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 234–235 : “Tiecks Ironie [...] beschränkt sich überhaupt darauf [...], das abstrakte Allgemeine, das mystisch Genannte herauszulesen und, in Beziehung auf Solgers Philosophie, eine innige freundschaftliche Teilnahme zu haben, zuweilen sich zu deren Inhalt zu bekennen, gewöhnlich auf die explizierten Solgerschen Darstellungen und Erläuterungen die Erwiderung mit einer dieselben einwickelnden allgemeinen Zustimmung zu machen [...].”

<sup>33</sup> Cf. notamment Hegel, *Philosophie des Rechts*, p. 277 et *Solger-Rezension*, pp. 98 et 99.

à Solger, elle peut être considérée comme un principe, et c'est plutôt en ce sens que nous entendons ici nous y intéresser.<sup>34</sup>

Pourtant, Solger fait bien pour Hegel partie de ceux qui ont mal interprété l'ironie socratique<sup>35</sup> et, pas davantage que l'ironie schlegelienne ou l'ironie tieckienne, l'ironie solgérienne ne se justifie – dans l'usage qu'en fait Solger : car la négativité sur laquelle achoppe, on l'a vu, la dialectique solgérienne, tient pour Hegel à ce que la doctrine qu'il développe se fonde sur l'ironie<sup>36</sup>. Pas plus pour Solger que pour Friedrich Schlegel, donc, le concept d'ironie n'est effectif – ce qui, pour Solger, conduit à un véritable saut d'une posture ironique vers une posture religieuse soulignée par Hegel :

[. . .] dans les expositions spéculatives de l'Idée suprême [telles qu'on les trouve dans les textes présentés dans le second volume des *Nachgelassene Schriften*, et notamment dans les *Lettres sur la mécompréhension*], que Solger donne avec le plus grand sérieux de l'esprit qui soit, il *n'évoque pas du tout* l'ironie, elle qui est unie à l'enthousiasme de la manière la plus intime qui soit, et dans les profondeurs de laquelle l'art, la religion et la philosophie sont censés être identiques. C'est là, aurions-nous cru, que devrait être le lieu où il eût fallu montrer clairement en quoi ce mystère qui se distingue entre tous, cette grande inconnue – l'ironie – avait quelque chose de philosophique.<sup>37</sup>

Hegel mesure cette non-effectivité (philosophique) du concept d'ironie chez Solger au fait que celui-ci n'est, à cause du rôle dominant qu'il accorde à ce concept, pas en mesure de mesurer l'importance de la comédie par rapport à la tragédie<sup>38</sup>.

En ce sens, la critique hégélienne de l'ironie solgérienne est extrêmement nuancée. Hegel rend justice à une démarche authentiquement philosophique, mais comme à une démarche qui n'a pas su reconnaître ses propres limites spéculatives. En cela, et bien que le principal argument consiste à présenter Solger comme un précurseur ou un pâle reflet de Hegel, ce dernier énonce une critique tout à fait juste sur la structure d'ensemble de la pensée de Solger.

---

<sup>34</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 254 : “Wie sie gewöhnlich vorkommt, ist sie mehr nur als ein berühmter, vornehm sein sollender Spuk anzusehen; in Beziehung auf Solger aber kann sie als ein Prinzip behandelt werden, und in diesem Sinne wollen wir sie hier noch näher vornehmen.”

<sup>35</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 255–256.

<sup>36</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 254–255.

<sup>37</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 259–260 : “[. . .] in den spekulativen Expositionen der höchsten Idee, die er in der oben angeführten Abhandlung mit dem innersten Geistesernste gibt, der Ironie *gar nicht zu erwähnen*, sie, welche mit der Begeisterung aufs innigste vereint, und in welchem Tiefsten Kunst, Religion und Philosophie identisch seien. Gerade dort, hätte man geglaubt, müsse der Ort sein, wo man ins Klare gesetzt finden werde, was es denn mit dem vornehmen Geheimnisse, dem großen Unbekannten – der Ironie – für eine philosophische Bewandnis habe.”

<sup>38</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 256–257. La *Schlegel-Rezension* met particulièrement en lumière le privilège accordé par Solger à la tragédie.

Or, ceci ne lui est possible qu'en s'appuyant sur les *Nachgelassene Schriften*. Nous voudrions donc voir à présent dans quelle mesure la lecture des textes posthumes de Solger permet à Hegel d'élaborer une telle critique, et quels sont les enjeux qui s'y dessinent, non seulement dans les rapports entre Solger et Hegel, mais aussi dans les rapports entre Tieck et Hegel.

### 3.3.1.2. La lecture par Hegel des *Nachgelassene Schriften*

Nous avons principalement abordé jusqu'ici des aspects proprement philosophiques de la critique hégélienne de Solger telle qu'on la trouve, en particulier, dans son compte rendu critique des *Nachgelassene Schriften*. Cependant, les enjeux de ce texte ne sont pas seulement philosophiques. Il ne s'agit pas seulement là de réhabiliter le philosophe Solger dans la mesure où ceci peut permettre de mesurer la grandeur de la pensée hégélienne.

La *Solger-Rezension* constitue un exemple de lecture par un tiers, c'est-à-dire par quelqu'un qui n'est pas destinataire de la correspondance de Solger<sup>39</sup>, de textes de Solger que celui-ci ne destinait pas à la publication sous la forme sous laquelle ils lui sont effectivement donnés à lire. En cela, la *Solger-Rezension*, un texte dont les qualités littéraire et philologique transparaissent au fil des pages, met à jour les problèmes propres à ce texte, à travers un regard qui n'a rien d'innocent – les enjeux philosophiques du texte le suggèrent déjà, mais on verra que d'autres éléments historiques comme les relations entre Solger et Hegel ou le contexte intellectuel de la publication des *Nachgelassene Schriften*, y contribuent également.

Avant de revenir sur les relations entre Solger et Hegel telles qu'elles s'y dessinent, il faut préciser la place que Hegel attribue à Tieck, à la fois protagoniste de la correspondance publiée et éditeur des écrits posthumes de Solger.

### Hegel et Tieck

La critique de Tieck qui s'amorce dans l'*Esthétique* de Hegel<sup>40</sup>, prend en fait toute son ampleur dans la *Solger-Rezension*, où Hegel s'en prend d'abord à Tieck comme dramaturge<sup>41</sup> et comme poète, soulignant son caractère romantique<sup>42</sup>. L'agressivité

---

<sup>39</sup> Ou, du moins, pas un destinataire important ou régulier, comme le montrent les lettres figurant dans Nicolin, 1970.

<sup>40</sup> Cf. Hegel, *Esthétique*, pp. 98 et surtout 99.

<sup>41</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 219–230 (notamment p. 219: “Es spukt darin bereits Tiecks bekannte Schrulle über den Vorzug der äußeren Einrichtung, die das Theater zu Shakespeares Zeiten hatte, vor der jetzigen, etc.”).

<sup>42</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 229: “Diese interessanten Züge führen von selbst auf die Betrachtung, daß an und für sich mit solcher Hypochondrie, mit diesem Zustande der Unlebendigkeit und Form- und Gehaltlosigkeit des Geistes, ob sie schon inneres Leben, Wunder des Gemüts genannt sind, ebensowenig Spekulation verbunden sein kann als poetische Produktion.”

hégélienne envers Tieck se ramène de fait à un affrontement entre classiques et romantiques, Hegel se faisant le défenseur du classicisme, défendant Goethe contre Tieck<sup>43</sup> et bataillant contre ce qu'il considère comme l'arbitraire du romantisme représenté par Tieck<sup>44</sup>. De ce conflit, sans doute l'un des plus violents qui traversent la *Solger-Rezension*, Solger est absent, puisque absous par Hegel du fait de sa culture classique et sa vocation philosophique<sup>45</sup>.

A ces reproches adressés au poète Tieck s'ajoutent les critiques à l'éditeur Tieck. En publiant sous la forme sous laquelle il la publie la correspondance de Solger, Tieck fait preuve, Hegel ne manque pas de le souligner, d'une certaine complaisance, notamment dans la publication de sa propre correspondance avec Solger<sup>46</sup>. Il reproche surtout à Tieck de s'être servi, en particulier du premier volume des *Nachgelassene Schriften*, pour s'approprier la pensée de Solger ou, du moins la confiner à leur amitié épistolaire.<sup>47</sup> Mais la critique adressée par Hegel à Tieck s'intègre aussi à une critique de la composition des *Nachgelassene Schriften*.

### **La critique hégélienne de la composition des *Nachgelassene Schriften***

Bien qu'il ne s'agisse pas de l'intention avouée du texte, la *Solger-Rezension* consiste également en bonne part en une critique philologique des *Nachgelassene Schriften*. Hegel prend le soin de détailler la composition de chacun des deux volumes, c'est-à-dire à la fois leur contenu et leur forme, ainsi que la répartition chronologique des

---

<sup>43</sup> Dans un passage qui s'éloigne bien des *Nachgelassene Schriften* elles-mêmes ; cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 230–232.

<sup>44</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 220 : “Doch in dieser Korrespondenz kommt noch nichts von den weiteren absonderlichen Grillen vor, die Tieck seitdem über die Charaktere im *Hamlet* [...] hat ausgehen lassen.” et, plus bas : “Dergleichen Verirrungen des Geschmacks lassen sich nur aus der abstrakten Richtung der Kritik verstehen, die das Objective der Kunst nicht beachtet.”

<sup>45</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 220 (“Solger ist durch seine klassische Bildung und die Philosophie bewahrt worden, an die Extreme mitzugehen [...]). Cf. aussi la façon dont Hegel “tire” Solger du côté de l'anti-romantique ; cf. *ibid.*, p. 221 (“Dagegen erweist sich Solgers Urteil besonders trefflich, reif und prompt über die vielfachen weiteren außer dem Gebiete des Romantischen liegenden Erscheinungen, die während der Periode dieses Briefwechsels eine unverdiente Aufmerksamkeit erregten.”)

<sup>46</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 216 (“Tieck hat es wohl als ein Denkmal der Freundschaft abdrucken lassen [...]), 218 (“Tieck gibt uns in seinen Briefen, die er in dieser Sammlung hat abdrucken lassen [...]) et 225 (“Tieck legt in diesen herausgegebenen Briefen die Art seines Verhältnisses zur Philosophie und den Gang seines Gemüts und Geistes vor das Publikum.”).

<sup>47</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 235 : “Was zuletzt im vorhergehenden Artikel als Beziehung auf die Philosophie *Solgers* angeführt worden, mag zwar für einen Reflex derselben in der Freundschaft *Tiecks* genommen werden ; es erhellt jedoch schon von selbst, daß die Art dieses Reflexes nur für eine Seite, etwa der *Solgerschen* Ideen, Bedeutung haben könne [...].”

textes dans la biographie intellectuelle de Solger<sup>48</sup>. Sans qu'il soit possible de savoir dans quelle mesure Hegel avait connaissance du corpus manuscrit, il en évoque le volume considérable<sup>49</sup>. Adoptant rigoureusement la règle du compte rendu critique, Hegel suit, dans la structure de la *Solger-Rezension*, le plan des *Nachgelassene Schriften*, sans y être pour autant exactement fidèle, puisqu'il lui arrive de n'en reprendre que les grandes lignes et de laisser délibérément de côté certains détails<sup>50</sup>. Enfin, à travers tout le texte, Hegel souligne points positifs et points négatifs du choix des textes publiés.

Revenons pour commencer sur ce que Hegel présente comme des qualités des *Nachgelassene Schriften*. C'est d'abord le projet même des éditeurs qui lui semble pertinent, puisqu'il revient longuement sur leur préface en reprenant à son compte une partie de leurs propos<sup>51</sup>. Il évoque tel ou tel épisode narré notamment dans le premier volume des *Nachgelassene Schriften* apparemment ponctuel mais qui, à son sens, caractérise profondément Solger<sup>52</sup>. Il évoque particulièrement la critique du romantisme et la forme sous laquelle elle apparaît dans ce texte<sup>53</sup>. Concernant le

---

<sup>48</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 210–211: “Der größere Teil des im ersten Bande mitgeteilten Briefwechsels und wohl sämtliche bisher ungedruckten Aufsätze des zweiten Bandes fallen in diese letzte Lebensperiode Solgers. Man sieht, daß ihm die briefliche Unterhaltung mit seinen abwesenden Freunden ein angelegentliches ausführliches Geschäft gewesen. Seine Leichtigkeit, sich gebildet auszudrücken, machte die Ausarbeitung der vielen und weitläufigen Briefe ohne zu vielen Zeitaufwand möglich.”

<sup>49</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 209: “(wie die Herausgeber, die die Masse von seinen dahin bezüglichen Papieren vor sich haben, mit Recht sagen)”. Ou bien s'agit-il seulement d'une allusion à *NS*, vol. 1, p. 140.

<sup>50</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 209, 224 (“Doch wir müssen der Auszeichnung des Interessanten Schranken setzen, dessen sich noch so vieles in den Briefen Solgers und dann in denen seiner Freunde, besonders des einen der Herausgeber, von Raumer, an frischer, ebenso durchdringender als heiterer Kunst- und Lebensansicht vorfindet, um zu der Seite überzugehen, welche unser Interesse vornehmlich in Anspruch nehmen muß.” – on voit ici, dans cette unique et positive allusion à Raumer, que Hegel ne l'intègre pas du tout dans son conflit avec Tieck), et 273.

<sup>51</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 205: “Das Bedürfnis, die Neugierde zu beschäftigen, fällt nunmehr meist hinweg; aber außer den pikanten Einzelheiten liegen noch gediegenere Gesichtspunkte in der Bestimmung dieser Sammlung, ein Denkmal der würdigen Individualität des Mannes zu sein und dem Publikum in den nachgelassenen letzten Arbeiten desselben die Schlußpunkte seiner philosophischen Ausbildung vorzulegen.”

<sup>52</sup> Par exemple la proposition de devenir maire de Francfort-sur-l'Oder (cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 210), ou l'épisode des poupées de papier (cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 207).

<sup>53</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 214–215: “Eine Menge literarischer Erscheinungen und Urteile, welche dem Geiste dieser Zeit angehören, gehen in diesem Briefwechsel an unsern Augen vorbei; doch fällt die keckste und blühendste Periode der Ironie, *Lucinde*, *Athenäum*, usf. schon jenseits desselben. [...] Solgers gründlicheres Urteil bleibt immer weit hinter dem Standpunkte des *Athenäums*, ohnehin einer *Lucinde* zurück, noch weniger konnte er

premier volume toujours, Hegel insiste sur la pertinence des jugements de Solger sur l'actualité de son époque et se félicite de pouvoir les voir représentés dans différents passages<sup>54</sup>. Concernant le second volume, Hegel loue également le choix de textes importants, soit édités pour la première fois, soit réédités<sup>55</sup>.

Cependant, il en signale aussi les manques, souvent en les reliant aux qualités. Dans la même page, on rencontre ainsi le plus souvent points positifs et points négatifs de la composition des *Nachgelassene Schriften* mentionnés au coude à coude.<sup>56</sup> A propos du premier volume des *Nachgelassene Schriften*, Hegel pointe des informations qui, à ses yeux, auraient été nécessaires<sup>57</sup>. Toujours dans le premier volume, Hegel déplore l'omniprésence de Tieck<sup>58</sup> et, corrélativement, l'omniprésence de la mystique<sup>59</sup>.

---

in reiferen Jahren an der höchsten Fratzenhaftigkeit teilnehmen, zu welcher der Humor in den *Hoffmannschen* Produktionen sich steigerte." Peut-être l'allusion à Friedrich Schlegel, notamment à la *Lucinde*, constitue-t-elle – si l'on considère que Hegel avait au moins partiellement connaissance du corpus manuscrit dont disposaient Tieck et Raumer – un compliment adressé aux éditeurs qui, on l'a vu notamment dans **1.2.2.2.**, ont éliminé une partie significative de ce type d'informations dans les *Nachgelassene Schriften* alors qu'elles étaient importantes dans le corpus manuscrit.

<sup>54</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 221 et 222 ("Gleich interessant sind Ansichten über viele Begebenheiten der Zeit, über Zustände und den Geist derselben.").

<sup>55</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 235: "(S. 711, zur Mitteilung von philosophischen Briefen, die sich im 2. Bande dieses Nachlasses zum ersten Male abgedruckt finden).", et 272–273: "Man muß den Herausgebern Dank wissen, daß sie die gehaltvolle *Vorrede* Solgers zu seiner Übersetzung des *Sophokles* und die in den *Wiener Jahrbüchern* erschienene, ebenso gewichtige, mehr noch in dem, was hin und wieder darin ausgeführt ist, als in den Widerlegungen interessante *Beurteilung* der A. W. Schlegelschen *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur* hier haben abdrucken lassen."

<sup>56</sup> On en a un bon exemple avec l'analyse de Kleist. A la lecture des textes de Solger, un lecteur moderne sera surtout frappé de constater la pertinence de son jugement dans la reconnaissance de la qualité des textes de Kleist, toutes restrictions critiques mises à part. Hegel rend également justice à l'exactitude du jugement de Solger sur ce point, mais non pas tant parce que celui-ci montre qu'il apprécie Kleist, que parce qu'il le critique. Sur toute cette analyse, cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 217–218.

<sup>57</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 208 ("[...] über die Arbeit der Übersetzung des ganzen Sophokles, die sich noch immer als die vorzüglichste behauptet, findet sich nur S. 159 eine Erklärung über die Ansicht, die ihn bei dieser Arbeit geleitet."), 209 ("Im Jahre 1808 ist er Doktor der Philosophie geworden (S. 158), ohne daß angegeben wäre, wo und wie.") et 224 ("Die Korrespondenz enthält jedoch weniger Data und Aufklärungen über Solgers Ausbildung und Fortschritte in der Philosophie, als man etwa zunächst meinen könnte").

<sup>58</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 211 ("Gleich die ersten [literarischen Urteile] betreffen Schriften des eines der Herausgeber, den *Zerbino*, den *Getreuen Eckart*, den *Tannhäuser*."), 215–216 ("Solgers enge Freundschaft mit *Tieck* führt die öftere Erwähnung der Tieckschen Produktionen herbei [...]."), et 219 ("Es spuk darin bereits Tiecks bekannte Schrulle, etc.").

<sup>59</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 225–229 et 233 ("So hätte es wohl auch für die

Plus important encore, Hegel insiste sur le caractère non achevé des textes publiés<sup>60</sup> et, d'une manière plus générale, sur le caractère très inégal de la composition des *Nachgelassene Schriften*: il ne cache pas sa préférence marquée pour le second volume, par rapport même à l'ensemble de l'œuvre autorisée de Solger.<sup>61</sup>

On voit bien ici comment le travail effectué par Hegel dans la *Solger-Rezension* (travail critique sur les *Nachgelassene Schriften*), contribue à modifier l'image de Solger transmise par les *Nachgelassene Schriften*, et ce de manière tout à fait consciente<sup>62</sup>. Nous avons vu quelle image Hegel donne là de lui-même et de sa philosophie, quelle image il donne de la philosophie de Solger, et quels en sont les enjeux. Nous voudrions à présent chercher ce qui se joue derrière l'image de Solger que Hegel remodèle ainsi.

### L'image de Solger

Revenons au projet que Hegel présente explicitement comme étant celui de la *Solger-Rezension*: il s'agit de caractériser Solger et son rapport à son temps<sup>63</sup>. Il s'agit donc de présenter une personnalité intellectuelle, une pensée, et non une intimité: et c'est là une critique majeure adressée par Hegel aux éditeurs des *Nachgelassene Schriften*, qui vient clore l'ensemble du compte rendu critique:

[...] dans la richesse et la diversité des matériaux [de ce texte], ceci, comme beaucoup d'autres choses, contient, par son contenu général ou pour des raisons personnelles, des choses intéressantes, comme les lettres à sa femme, qui regorgent de sentiments purs et doux: mais il nous faut ici ne pas nous y arrêter et, de ce qui provient du cercle familial des connaissances personnelles

---

philosophischen Unterhaltungen der beiden Freunde mehr Gedeihen gebracht, wenn die Ausdrücke von Mystizismus, innerem Leben, Poesie, insbesondere Ironie, ja auch von Religion und Philosophie selbst aus dem Spiele geblieben wären; denn alsdann hätte von der *Sache* und vom Inhalt gesprochen werden müssen.”).

<sup>60</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 236 (à propos du second volume des *Nachgelassene Schriften*, “jedoch sind diese nicht systematische Ausführungen, sondern nur für die Vorbereitung des Publikums und zur Ankündigung bestimmt, als “Manifest.”) et 273 (à propos des textes mythologiques du second volume, “Die *Mythologischen Ansichten* sind ein Aufsatz, der von Herrn Prof. Müller in Göttingen aus Solgers Heften und handschriftlichen Sammlungen redigiert ist und, so reichhaltig er ist, doch nur wenig von dem enthalten konnte, worauf Solger es angelegt und vielfache Vorbereitungen gemacht hatte.”).

<sup>61</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 235: “[...] für den Inhalt müssen wir uns nun an die Solgerschen Expositionen wenden, welche uns in der vorliegenden Sammlung dargeboten sind. Diese Expositionen sind von der Art, daß sie eine weit bestimmtere Vorstellung von Solgers Grundansichten gewähren als die Schriften, die bei seinen Lebzeiten erschienen sind.”

<sup>62</sup> Cf. notamment Hegel, *Solger-Rezension*, p. 262: “Dieser trübere Zug geht durch die ganze Briefsammlung und fügt sich hervordringend zur Charakterisierung der philosophischen und individuellen Stellung Solgers hinzu.”

<sup>63</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 211 par exemple: “[...] sie soll nur das hervorheben, was allgemeinere Richtungen Solgers und der Zeit charakterisiert.”

et qui est ici présenté au public sous forme imprimée et est ainsi soumis à son jugement, nous ne garderons que ce qui ne contribue pas uniquement à une caractérisation plus précise de la personnalité individuelle de Solger, avec qui nous avons nous-mêmes eu le plaisir d'avoir des relations, mais aussi sa personnalité scientifique.<sup>64</sup>

Le travail de Hegel consiste donc, à l'inverse de ce qu'il reproche aux *Nachgelassene Schriften*, en un travail sur Solger comme personnalité intellectuelle de son temps<sup>65</sup>. Il est frappant de constater, à l'aune du corpus manuscrit dont nous disposons actuellement, à quel point Hegel, qui n'a sous les yeux que les *Nachgelassene Schriften*, opère son travail de réécriture avec justesse. On retrouve là en effet les éléments que notre travail a permis d'esquisser, exposée avec une remarquable fermeté: la place de l'amitié<sup>66</sup>, les deux moments intellectuels de sa vie que sont l'enseignement et l'écriture<sup>67</sup>, l'intrusion de Tieck dans sa personnalité intellectuelle<sup>68</sup>. Mais surtout, Hegel rend compte dans toute son acuité des ambiguïtés des relations de Solger avec son public – c'est-à-dire avec le contexte socio-historique dans lequel il évolue et qui est destinataire de ses textes –, avec son temps et son milieu<sup>69</sup> et, plus particulièrement, la principale contradiction de son projet d'écriture telle que nous l'avons présentée<sup>70</sup>.

---

<sup>64</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 273–274: “[...] doch unter dem Reichthume und der Mannigfaltigkeit der Materien hat dieses, wie noch viel anderes, seinem allgemeinen Inhalte oder auch der Persönlichkeit nach Interessantes, wie die reiner und zarter Empfindungen vollen Briefe an seine Gattin, in dieser Anzeige müssen übergangen werden, welche von dem, was hier aus dem familiären Kreise der persönlichen Bekanntschaft durch den Druck vor das Publikum gebracht und so der Beurteilung ausgestellt worden, nur dasjenige hat aufnehmen sollen, was nicht sowohl die persönliche, mit welcher auch Referent noch in Berührung zu kommen die Befriedigung gehabt hat, als die wissenschaftliche Individualität näher zu bezeichnen dienen konnte.” Cf. aussi *ibid.*, pp. 205 et 206 (notamment “Das Gesamtbild von Solgers Charakter konnte von niemand richtiger entworfen werden als von diesen so innig und lange mit ihm vertrauten Männern.”).

<sup>65</sup> Cf. par exemple Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 216 (“[...] dieser Teil des Briefwechsels ist besonders charakteristisch rücksichtlich der literarischen und der damit zusammenhängenden mystischen *Tendenz* jener Periode; wir wollen uns daher länger dabei verweilen.”) et 221.

<sup>66</sup> Avec toutes les ambiguïtés que celle-ci implique; cf. notamment Hegel, *Solger-Rezension*, p. 209: “Dieses Gefühl für die Mitteilung an seine Freunde und für deren Theilnahme an seinen Arbeiten herrscht durch den ganzen Briefwechsel und stärkt und tröstet ihn bis an sein Ende über die Verstimmungen, die ihm sonst das Leben bot.”

<sup>67</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 210: “[...] sowohl sein glänzendes Lehrentalent als seine schriftstellerische Tätigkeit [...]”.

<sup>68</sup> Sur ce point, cf. en particulier *NS*, vol. 1, p. 235.

<sup>69</sup> Cf. les longs développements dans Hegel, *Solger-Rezension*, p. 263–266, ainsi que, plus ponctuellement et de manière plus polémique, p. 245.

<sup>70</sup> Cf. **3.2.1**. On en trouve l'explicitation dans la *Solger-Rezension*, p. 265–266.

Si la vision hégélienne de Solger est aussi proche des problématiques solgériennes, à la fois au plan philosophique et au plan philologique, c'est sans doute en bonne part parce que Hegel prend ici position par rapport à quelqu'un qu'il a connu. Ainsi, il apparaît lui-même à deux titres dans la *Solger-Rezension*: en tant que personne ayant connu Solger d'une part, et d'autre part, en tant que lecteur des *Nachgelassene Schriften*.

C'est en effet d'un ancien collègue qu'il est question, ici<sup>71</sup> comme dans la *Philosophie du droit*<sup>72</sup>; mais aussi d'un homme qui s'est engagé à la veille de sa mort<sup>73</sup>, d'un penseur qui a les mêmes ennemis que lui<sup>74</sup>. Hegel en personne fait partie des personnages évoqués dans le premier volume des *Nachgelassene Schriften*, et il ne manque pas de revenir sur certaines des allusions, plus ou moins voilées, qui le concernent<sup>75</sup>.

En tant que critique (*Referent, Rezensent*), Hegel tâche cependant d'adopter une position qui lui permette de rester extérieur au texte de Solger et tout à fait objectif. Il a ainsi recours, au fil du texte, à différents énoncés qui se présentent sous la forme de jugements sans appel, souvent entre parenthèses, destinés à mesurer le degré de vérité atteint par Solger (philosophiquement) ou par les éditeurs des *Nachgelassene*

---

<sup>71</sup> Et dans un sens qui ne va pas sans suggérer une certaine solidarité due à leur proximité socio-professionnelle; cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 222: "Der Philosophie ist in neueren Zeiten der Vorwurf, Geschichte a priori zu schreiben, gemacht worden. Solgers philosophischer Sinn konnte solches Recht den Historikern vom Fach und den Philologen ebensowenig zugestehen als anderen."

<sup>72</sup> Cf. Hegel, *Philosophie des Rechts*, p. 277: "Mein verstorbener Kollege, Professor Solger [...]".

<sup>73</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*: "Man möchte vielleicht für etwas Ersprießliches haben halten könne, wenn Solger diese Darstellung übernommen und durch Öffentlichkeit seiner Ansichten jenem grellen Unwesen entgegengearbeitet hätte; es ist ihm aber wohl zu gönnen gewesen für sein übriges Leben, das nur noch etwas über sechs Monate dauern sollte, sich die zu erwartende böse Anfeindung, Verunglimpfung wegen serviler Gesinnung usw. erspart und durch öffentliches Stillschweigen sich Ruhe bewahrt zu haben."

<sup>74</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 244–245: "Mit den falschen Surrogaten für die Philosophie, mit den Ausweichungen und Ausflüchten, sich mit Ersparung des Denkens Befriedigung zu finden, ist Solger sehr bekannt; er entwickelt diese Irrtümer und bekämpft sie unter allen den vielartigen Gestaltungen, die sie annehmen, mit Wärme und gründlicher Einsicht."

<sup>75</sup> Cf. la longue note de bas de page dans laquelle il revient sur l'analyse solgérienne de sa philosophie, qui commence ainsi: "Diese Exposition ist in einem Zusammenhang gemacht, in welchem Solger von jetziger Philosophie und, wie es nach dem Anfangsbuchstaben H. erscheinen könnte, vielleicht von dem Referenten spricht..." (cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 239–240).

*Schriften* (philologiquement).<sup>76</sup> L'image de Solger présentée par Hegel est ainsi modelée par la position qu'il se donne à lui-même, celle d'une instance de vérité. S'il faut dire que Hegel présente Solger comme un pré-hégélien, c'est donc plutôt dans la mesure où il ne présente le texte de Solger qu'à la mesure d'une vérité philosophique et philologique qui est la sienne.<sup>77</sup> En ce sens, Hegel utilise bien les *Nachgelassene Schriften* et la lecture qu'il en propose dans la *Solger-Rezension*, pour réécrire Solger comme un "prédécesseur de Hegel". C'est dire s'il modifie considérablement l'image qu'en donne Tieck dans ce même texte, pour des raisons idéologiques qui s'inscrivent en droite ligne dans le conflit classique/romantique, au sein duquel Tieck et Hegel ne semblent pas immédiatement réconciliables.

Cette réécriture est rendue possible par la maléabilité du texte des *Nachgelassene Schriften*, un texte qui n'est pas achevé et qui n'est pas authentique, c'est-à-dire dont l'auteur premier ne peut pas répondre. A cet égard, réécrire les *Nachgelassene Schriften* pour modeler fermement l'image de Solger, mais aussi celle de Tieck et celle de Hegel lui-même, est bien plus facile, et bien plus efficace, que n'aurait pu l'être une critique d'un texte publié par Solger de son vivant. Hegel emprunte ici le chemin le plus sûr pour faire valoir sa vision du monde, qu'il affirme comme vérité absolue.

Bien plus difficile est en revanche la tâche que se sont donnée Tieck et Raumer, devant la masse des documents manuscrits, de choisir ceux qu'il s'agirait de publier. Nous voudrions pour finir revenir sur la démarche de Tieck qui, par la publication des *Nachgelassene Schriften*, réécrit lui aussi son Solger, et en donne une image qui s'oppose radicalement à celle qu'en propose Hegel. N'est-ce pas lui qui a écrit à Raumer, peu après avoir lu la recension hégélienne des *Nachgelassene Schriften*:

A propos, la recension de Hegel sur Solger est plus qu'infantile.[...] Mais tous ces messieurs verront bien comme Solger sera considéré, plus tard, quand les sophisteries hégéliennes seront depuis longtemps tombées dans l'oubli.<sup>78</sup>

<sup>76</sup> Cf. Hegel, *Solger-Rezension*, pp. 227 ("(die Befriedigung hängt mit dem zusammen, was man sucht, und Platon z. B. ist doch wohl auch ein dialogischer Philosoph gewesen)", "(worin das Frevelhafte bestanden hätte, sieht man nicht)", "[...] die ebenso ungeheure Mangelhaftigkeit in diesem Mystizismus aber wird allerdings nur dem Bedürfnisse des Gedankens auffallend.") et 253.

<sup>77</sup> Par exemple, cf. Hegel, *Solger-Rezension*, p. 250: "Diese Exposition soll es klargemacht haben, daß es, wie gesagt, nur der einfachen Reflexion auf das, was Solger als die wesentliche Natur des philosophischen Denkens aussagt, bedarf, um darin selbst das, was er davon unterscheiden will, ausgesprochen zu finden."

<sup>78</sup> Lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1828 (Iéna): "Apropos, die Anzeige von Hegel dieses Solger ist ja mehr als kindisch. [...] Die Herren alle werden wohl sehen, wie Solger einmal in der Zukunft stehen wird, wenn die Hegelschen Sophistereien schon vergessen sind." (*Nachlaß Tieck*).

### 3.3.2. Le Solger de Tieck

Sans qu'il soit possible de déterminer avec précision la quantité de documents manuscrits dont disposait Tieck lors de l'élaboration des *Nachgelassene Schriften*<sup>79</sup>, il est certain que le poète et ami de Solger a effectué, sur ce corpus, un travail considérable. Travail conscient et inconscient, l'ouvrage réalisé par Tieck donne accès à l'ensemble des aspects représentés dans la pensée posthume de Solger, et il suppose la reconnaissance de différents niveaux de texte qui y sont représentés, et qui vont du plus privé jusqu'à des textes déjà précédemment publiés. Mais l'amitié entre le philosophe et le poète, si elle constitue l'impulsion initiale et le moteur de cette vaste entreprise, a-t-elle exclusivement contribué à sa meilleure réalisation ?<sup>80</sup>

C'est le projet de Tieck lui-même que de mettre en évidence ces différents aspects du corpus ; puisque Tieck veut donner une image aussi exacte que possible de Solger, une image fidèle de sa personnalité<sup>81</sup>. Mais a-t-il vraiment défini son projet éditorial en tant que tel, prend-il en compte la multiplicité des facteurs qui mettent en jeu non seulement l'auteur et l'éditeur, mais aussi, là encore, leur public ?

C'est sur ces différents points que nous reviendrons pour finir, afin de montrer comment l'image de Solger que donnent les *Nachgelassene Schriften* en dit long sur Tieck et, surtout, sur la représentation que Tieck avait de sa relation avec Solger.

L'image du Solger des *Nachgelassene Schriften* est déterminée par la complexité du statut de Tieck dans ce texte : poète cité, ami, correspondant, protagoniste des autres correspondances, éditeur, il est à la fois dans le texte et hors du texte. L'image de Solger que donne ce texte se construit ainsi à partir de Tieck et à partir des confusions entre ses différents niveaux d'existence dans l'ouvrage.

#### 3.3.2.1. Le penseur

C'est bien d'abord le penseur Solger que Tieck veut présenter. Les comparaisons entre le texte des *Nachgelassene Schriften* et le corpus manuscrit actuel ou bien le volume

---

<sup>79</sup> Sur ce point, cf. **1.2.1.**

<sup>80</sup> On trouve dans *Dichterleben* II de Tieck une expression poignante des doutes sur ce point qui, s'ils n'ont peut-être pas saisi Tieck au moment de l'élaboration de l'ouvrage, l'ont en revanche sans doute troublé quelques années plus tard : "Shakespeare ruhte sinnend in der Umarmung seines jungen, tiefbewegten Freundes, nahm dann dessen Hand und sagte: "Du machts mir bange, Heinrich, wenn du auf diese Weise mit mir sprichst: ich kann dir nichts erwidern, indem eine zu erhitzte Freundschaft dich verblendet und weit über alles Maß hinausführt."/ "Kann man denn das Schöne", erwiderte jener, "kann man denn den Dichter, den man ganz versteht, und ihm sich ausgewählt hat, zu innig lieben?" (cf. Tieck, 1965, p. 476–477).

<sup>81</sup> Cf. notamment *NS*, vol. 1, p. 780.

édité par Percy Matenko,<sup>82</sup> permettent de repérer les grandes orientations prises par Tieck dans l'image qu'il entend donner du philosophe, philologue, mythologue, bref, de Solger comme "intellectuel".

### Polir l'image de Solger

Le travail le plus visible opéré par Tieck sur ce corpus consiste dans la réécriture des passages polémiques de la correspondance. Nous en avons déjà évoqué certains exemples, comme la visite de Leopold von Gerlach à Tieck<sup>83</sup>, ou bien les problèmes de Solger – et de toute l'Université – avec Fichte en 1812<sup>84</sup>. Nous voudrions prendre ici un autre exemple, qui mette particulièrement en évidence la façon dont est traitée l'opposition classique/romantique dont nous avons vu, avec l'analyse de Hegel, qu'elle constituait un élément central dans l'écriture et la lecture des *Nachgelassene Schriften*. Qu'en est-il des éléments d'informations qui nous sont fournis sur Goethe dans la perspective d'une opposition entre un classicisme weimarien et un romantisme iénéen ?

Goethe est souvent évoqué dans la correspondance entre Solger et Tieck. Lorsque Solger se lie d'amitié avec Tieck, autour de 1812, il voue au poète de Weimar une admiration qui n'est plus aussi grande que dans sa jeunesse, et il lui arrive d'en critiquer certaines pièces<sup>85</sup>. Tieck, quant à lui, a un rapport beaucoup plus ambigu avec Goethe – non qu'il méprise ses pièces poétiques : le problème tient plutôt à la personnalité du maître de Weimar, au pouvoir qu'il détient de fait, et au conflit entre ce que Tieck considère comme son propre génie et celui de Goethe<sup>86</sup>.

Les choix que Tieck opère dans les passages qui mettent Goethe en jeu atténuent en partie la polémique mais, de manière plus surprenante, rendent parfaitement justice à la représentation tieckienne de Goethe que l'on peut tirer d'une analyse de l'intégralité de la correspondance, et non plus des seuls passages figurant dans les *Nachgelassene Schriften*<sup>87</sup>. Mais malgré le polissage de points susceptibles d'être

---

<sup>82</sup> Nous renvoyons le lecteur à **1.2** pour le détail de tous les procédés de censure que ces comparaisons nous ont permis de mettre en évidence.

<sup>83</sup> Cf. **1.2.2**.

<sup>84</sup> Cf. **1.2.2** et **2.2.3.3**.

<sup>85</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck des 16 et 20 juin 1816 : "Die erste Lieferung von Göthes Schriften in der neuesten Ausgabe enthält sehr viel neues, darunter manches unbedeutende, das aber auch einen historischen Werth erhält, weil es von ihm kommt, aber 15 allerliebste Sonette, voll Innigkeit und Grazie, eine recht angenehme Ueberraschung." (cf. Matenko, 1933, p. 246 et *NS*, vol. 1, p. 423).

<sup>86</sup> Sur le rapport très critique de Tieck à Goethe, cf. Hölter, 1989, p. 271–272.

<sup>87</sup> Cf. les lettres de Solger à Tieck du 4 août 1816 (comparer Matenko, 1933, p. 265 et *NS*, vol. 1, p. 431), de Tieck à Solger du 2 janvier 1816 (comparer Matenko, 1933, p. 317 et *NS*, vol. 1, p. 488–489), de Tieck à Solger du 15 février 1818 (par comparaison cf. Matenko,

considérés comme trop polémiques, ceci permet de percevoir la présence de Tieck à un autre niveau du texte.

D'une manière générale, Tieck évite la publication des textes politiquement incorrects – il n'est par exemple fait aucune mention, dans les *Nachgelassene Schriften*, des manœuvres plus ou moins légales entreprises par Solger pour faire des faveurs à ses amis<sup>88</sup>. C'est d'un polissage similaire que relève la réduction d'un certain nombre de noms à leur initiale (qui, pour des lecteurs familiers avec le contexte, reste transparente<sup>89</sup>) ou à une astérisque<sup>90</sup>.

Ce travail assez systématique de neutralisation des conflits au sein de la correspondance est à double tranchant. Il est certes légitime de vouloir éviter d'entacher la réputation de Solger en publiant des allusions éventuellement polémiques dont l'auteur, étant décédé, n'est plus à même de répondre et qui, de surcroît, ont été couchées sur le papier avec la spontanéité propre à la rédaction de la correspondance<sup>91</sup>. Il n'en demeure pas moins que le fait de ne pas mettre à jour de polémique ouverte dans la correspondance de Solger ne contribue pas à affirmer sa personnalité intellectuelle – comme s'il n'avait jamais pris position que de manière très vague, comme si sa démarche avait toujours été déterminée par une absence de prise de parti : or, nous avons vu, dans la deuxième partie de ce travail, que c'est loin d'avoir été le cas.

Ceci vaut principalement pour la dimension politique des diverses polémiques. Mais le regard de Tieck sur Solger pèse plus lourd encore si l'on considère l'ensemble du premier volume qui, loin d'être abordé sous un angle politique, est bien plutôt conçu du point de vue tieckien d'une opposition classique/ romantique comprise comme problématique totale, c'est-à-dire englobant les aspects politiques autant que littéraires et philosophiques de la pensée de Solger. Or, précisément, sans doute la plus grande déformation de cette édition de la correspondance tient-elle à avoir gommé la texture propre à la pensée de Solger, qui est une problématique de réconciliation de l'ancien et du moderne, et non une opposition du classique et

---

1933, p. 417; la lettre ne figure pas dans les *NS*), de Tieck à Solger du 17 décembre 1818 (comparer Matenko, 1933, p. 492 et *NS*, vol. 1, p. 694) et de Solger à Tieck du 27 février 1819 (comparer Matenko, 1933, p. 528 et *NS*, vol. 1, p. 714).

<sup>88</sup> On peut ainsi comparer les deux versions de la lettre de Solger à Tieck du 6 juin 1818 à propos de la négociation d'une pension pour Tieck ; cf. Matenko, 1933, p. 450 et la coupure dans *NS*, vol. 1, p. 640.

<sup>89</sup> Cf. par exemple Hegel, *Solger-Rezension*, p. 239–240.

<sup>90</sup> Sur ce point, cf. **1.2.2**.

<sup>91</sup> Une spécificité de la correspondance que Tieck prétend avoir tout à fait assumée ; cf. prologue des *Nachgelassene Schriften* : *NS*, vol. 1, p. VI.

du romantique. C'est dans ce sens que va la déformation d'un Goethe conçu en fait par Solger comme moment de la réconciliation de l'ancien et du moderne; dans ce sens aussi que va l'absence de Voß par exemple. Les questions politiques autant que les débats philosophiques et littéraires, nous voudrions le montrer à présent, sont marqués, dans les *Nachgelassene Schriften*, par ce déplacement dû à Tieck: lorsqu'il entend neutraliser le Solger polémique, il déplace le débat; lorsqu'il entend rendre compte de sa pensée dans son ensemble, il déplace aussi le débat.

### **Rendre justice à la pensée de Solger**

Revenons sur le projet d'ensemble de Tieck, c'est-à-dire autant le second volume des *Nachgelassene Schriften* que le premier. L'objectif des *Nachgelassene Schriften* consiste à éclairer *Erwin*<sup>92</sup>, mais aussi à présenter les textes déjà publiés par Solger dans le contexte d'une pensée plus complète et plus achevée. Nous l'avons déjà évoqué<sup>93</sup>, c'est l'imprimeur qui a interverti le premier et le second volumes des *Nachgelassene Schriften*, ce qui signifie que l'ensemble des *Nachgelassene Schriften* devait initialement s'ouvrir sur le premier texte du second volume, c'est-à-dire les *Briefe*. Ce choix tient sans doute en large partie à Tieck, qui voyait là le texte le plus achevé de Solger, et le plus vrai<sup>94</sup>. C'est à partir de ce point de départ que la structure d'ensemble des *Nachgelassene Schriften* entend déployer les autres aspects de la transdisciplinarité de Solger. Et les *Nachgelassene Schriften*, nous avons souvent eu l'occasion de l'évoquer, recèlent bien les différents éléments qui caractérisent la transdisciplinarité de Solger, puisque ses centres d'intérêt y sont représentés de manière significative, ainsi que les aspects importants de sa personnalité intellectuelle.

Aussi pertinents que soient ce projet et sa réalisation, ils n'échappent cependant pas à deux écueils. D'une part, le projet de contrebalancer l'aspect massif d'*Erwin* dans la pensée de Solger en donnant au lecteur accès à tous les aspects de la transdisciplinarité qui lui est propre met en péril la cohérence de la structure des *Nachgelassene Schriften* – c'est tout particulièrement le cas pour le second volume, dans lequel il est difficile de définir un projet philosophique unique et suivi<sup>95</sup>. D'autre

---

<sup>92</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. VI–VII.

<sup>93</sup> Cf. **1.2.1.2.**

<sup>94</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 18 décembre 1817: “So sind mir die zum Druck bestimmten Briefe,– wie soll ich sagen?– wieder gantz wie mein Eigenthum, wie mein Selbst vorgekommen,– was ich daran als ein Fremdes bewundre, ist die Klarheit und Ruhe, die sichere Entwicklung der Gedanken.– Wer nicht jene Realität des Nichts gefaßt hat, die Sie mir jetzt zu einem Hauptwendepunkt meiner Gedanken gemacht haben, der kann auch, so glaube ich, nicht von der Realität des Göttlichen, der wahren Wirklichkeit durchdrungen seyn., etc.” (cf. Matenko, 1933, p. 403 et *NS*, vol. 1, p. 586).

<sup>95</sup> Cf. **1.2.1.3.** sur la composition du second volume des *Nachgelassene Schriften*.

part, la démarche de Tieck issue de l'opposition classique/romantique contamine aussi, en partie, le débat philosophique, en particulier tel qu'il apparaît dans la correspondance entre Solger et Tieck. Tieck fait en effet dans les *Nachgelassene Schriften* une place importante à la mystique comprise comme vision romantique du monde<sup>96</sup>. La grande faiblesse philosophique des *Nachgelassene Schriften* à cet égard, c'est bien de ne pas travailler sur le lien entre mystique et ironie, mais de les présenter séparément<sup>97</sup>. S'il est vrai que ce travail d'articulation est peu développé dans le corpus manuscrit, il est certain aussi que Tieck, par ses choix – c'est-à-dire du fait de sa propre prédilection pour la mystique dans les années 1817–1819 – a marqué plus nettement encore la rupture entre ces deux moments de la pensée philosophique de Solger.

Sur l'image du philosophe Solger, sur l'image du penseur transdisciplinaire, Tieck impose donc autant que sur l'image de l'intellectuel un parti-pris déterminé par une position initialement littéraire et, à ce titre, essentielle pour le poète Tieck, celle d'un romantisme très tieckien, que l'on peut repérer de manière particulièrement nette dans la façon dont est traité le discours de Solger sur les objets littéraires dans les *Nachgelassene Schriften*.

### **Mettre à jour les qualités littéraires de Solger**

Il faut à n'en pas douter mettre au compte des avantages des *Nachgelassene Schriften* la façon dont elles mettent en valeur les qualités littéraires de Solger. Ceci tient principalement au fait que s'y trouve rassemblée une quantité importante d'informations portant sur la culture littéraire de Solger<sup>98</sup>. Cependant, bien que ces pages s'inscrivent dans le cadre de l'actualité littéraire de l'époque, elles ne permettent pas de cerner avec précision ce qui pourrait constituer la position critique de Solger, un parti-pris littéraire qui lui serait propre et que l'on pourrait déterminer avec exactitude. On peut incriminer la forme prise par ces textes brefs, de quelques lignes le plus souvent, sur telle ou telle production littéraire : en dehors de l'essai sur les *Affinités électives*<sup>99</sup>, on n'a pas, dans les *Nachgelassene Schriften*, de jugements argumentés de Solger, mais seulement des opinions présentées comme ponctuelles.

Mauvaise gestion du corpus manuscrit ? Là aussi, il va de soi que Tieck n'a pas été aidé par l'aspect très fragmentaire des informations manuscrites dont il disposait,

---

<sup>96</sup> Cf. notamment dans la lettre de Tieck à Solger du 24 mars 1817 ; cf. Matenko, 1933, p. 535–542 et *NS*, vol. 1, p. 359–364 – lettre, fait rarissime, sans coupure dans les *Nachgelassene Schriften*.

<sup>97</sup> Cf. la remarque très juste de Hegel sur ce point *in* : Hegel, *Solger-Rezension*, p. 259, et **3.3.1.1.**

<sup>98</sup> Cf. notamment *NS*, vol. 1, pp. 1-17, 87–115, 119–125, 175–185.

<sup>99</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 175–185.

en particulier pour la période de la jeunesse de Solger. Cependant, une fois encore, nous tendons à lire dans le travail opéré par le poète un effet de sa propre lecture de Solger et de sa propre vision du monde. Couper court aux argumentations détaillées de Solger, c'est, pour beaucoup, réprimer la problématique "ancienne", omniprésente dans les écrits de jeunesse de Solger.

Dans les *Nachgelassene Schriften*, la présence de la problématique classique/romantique se donne ainsi à voir par l'absence de la problématique ancien/moderne. Mais elle est aussi présente sous la forme de commentaires sur des œuvres romantiques.

Nous avons déjà eu l'occasion de constater que les critiques littéraires de Solger reproduites dans les *Nachgelassene Schriften* portent souvent sur des œuvres de Tieck lui-même. En général, elles contribuent à en mettre en valeur les qualités; c'est également dans ce sens que vont, implicitement, d'autres passages, dans lesquels Solger n'évoque pas les œuvres de Tieck, mais où il critique des productions également considérées comme romantiques mais qu'il juge plus faibles. Les *Nachgelassene Schriften* sous leur forme publiée tendent donc bien à faire de Tieck un "roi du romantisme" et, au niveau macro-textuel, à faire du romantisme tieckien l'articulation principale du texte.

Ainsi, le choix de la présentation d'un Solger effacé au plan politique; transdisciplinaire mais, au plan philosophique, essentiellement mystique; au plan littéraire, critique averti, mais critique du romantisme dans son opposition au classicisme, nous ramène toujours à Tieck, que ce soit au titre de poète, de destinataire ou d'éditeur, car c'est sous ces trois figures qu'il injecte dans le corpus solgérien sa propre vision du monde.

Mais qu'il soit poète, destinataire ou éditeur, si Tieck est présent dans les *Nachgelassene Schriften*, c'est, essentiellement, en tant qu'ami. Tentons pour finir de débrouiller l'écheveau de cette amitié qui noue tous les fils du corpus manuscrit et que nous voudrions, si ce n'est séparer, du moins identifier.<sup>100</sup>

---

<sup>100</sup> Le projet de Tieck est ainsi à la marge de deux projets, l'un de philologie scientifique, l'autre de médiation subjective (et du même coup susceptible de dérives telles que les définit Klaus Briegleb: "Ein Editor ist nicht Autor, *insofern* er Wissenschaftler ist; sich als Wissenschaftler selbst vermitteln, das ist seine Autorhandlung, *wodurch allein* erst seine Wissenschaft öffentlich strukturiert wird. Wir müssen nur festhalten, daß die wissenschaftslose Auswahlhandlung für manipulative Fehlsteuerungen der philologischen Mitteilung sehr viel anfälliger ist, als die wissenschaftlich selbst begründete; ungefährdet ist auch dieses nicht, denn sie ist wie jene individuelle Autorhandlung." ; cf. Briegleb, 1971, p. 109). Son statut d'auteur comme éditeur est à la marge de deux démarches et serait définissable comme "mauvaise philologie" (par opposition à une "bonne" philologie définie par Briegleb telle que: "Die wissenschaftliche Beziehung zum Paradigma ist selber weder invariant noch apolitisch, die Reflexion dieses Sachverhalts ist Bestandteil einer "guten" Philologie.", Briegleb, 1971, p. 116).

### 3.3.2.2. L'ami

L'amitié entre Solger et Tieck est présente dans les *Nachgelassene Schriften* à tous les niveaux du travail de Tieck : ce sont ces différents niveaux que nous voudrions mettre en évidence, et plus particulièrement leur imbrication, afin de comprendre comment ont fonctionné les motifs de déformation de l'image de Solger par Tieck dans les *Nachgelassene Schriften*.

#### La réécriture de la correspondance

L'ensemble de la correspondance de Solger telle qu'elle est présentée dans les *Nachgelassene Schriften* a subi des modifications par rapport à sa forme manuscrite originale. Ces modifications portent la marque de Tieck et se ressentent dans la correspondance. Mais dans quelle mesure peut-on dire que Tieck a réécrit toute la correspondance de Solger publiée dans les *Nachgelassene Schriften*? Nous voudrions montrer en quel sens l'éditeur est bien, qu'il l'avoue ou non, auteur, et comment fonctionne l'intrication des motifs qui président à un tel travail éditorial<sup>101</sup>.

Il ne s'agira donc pas de déterminer ici la part des éléments tieckiens plaqués sur les éléments solgériens, mais plutôt de voir comment c'est la relation entre Tieck et Solger ou, plus exactement, la représentation qu'avait Tieck de sa relation avec Solger, qui joue ici un rôle déterminant, au sens où elle détermine l'image de Solger telle qu'on peut la retrouver dans les *Nachgelassene Schriften*.

Si l'on compare les échanges Tieck-Solger et les autres correspondances, la prédominance de celle-là sur celles-ci se fait sentir à plusieurs niveaux. Tout d'abord, les lettres échangées par Solger avec d'autres correspondants avant que ne débute sa relation épistolaire avec Tieck apparaissent à bien des égards comme une introduction à cette dernière. La relation épistolaire entre Tieck et Solger fait figure de point d'achèvement ou d'aboutissement par rapport aux autres correspondances, d'une part, du point de vue de ses qualités affectives, d'autre part, du point de vue de ses qualités intellectuelles.

Revenons pour commencer sur les qualités affectives. Sans doute le type de relations le plus nettement mis en valeur dans la correspondance de Solger est-elle, du fait notamment de la nature de ses correspondants, l'amitié. Ce thème, évoqué dans de nombreuses lettres avant que n'intervienne dans les *Nachgelassene Schriften* la correspondance avec Tieck<sup>102</sup>, fait également l'objet d'une synthèse thématique extra-chronologique – la seule à briser la structure historique du premier volume des

---

<sup>101</sup> Nous revenons ainsi sur la première des cinq thèses énoncées par Briegleb : “Das disponierende Denken des Philologen, sein Griff nach Texten, seine Absichten beruhen auf Wahl als Handlung.” (cf. Briegleb, 1971, p. 92).

<sup>102</sup> Cf. *NS*, vol. 1, pp. 11–12, 13, 86, 112–113, 116, 141–145, 168, 178, 189.

*Nachgelassene Schriften*<sup>103</sup>. Ajoutons encore que le regard du lecteur a toutes les raisons de s'accrocher sur la tournure étrange de l'extrait de journal suivant, et de la façon dont il est introduit dans les *Nachgelassene Schriften*:

En novembre [1800] il écrivit également le passage suivant, tout à fait singulier, dans son journal.

Parfois je prends peur quand je songe que je n'ai pas encore trouvé celui que je pourrai appeler mon ami au sens le plus élevé, qu'il n'y en a aucun que n'ait animé l'aspiration infinie à une perfection plus élevée, qui ait uni force, courage et simplicité.<sup>104</sup>

La correspondance avec Tieck, qui débute près de 200 pages plus loin, sonne comme en écho exact à ce passage. D'une manière générale, la relation entre Solger et Tieck est présentée dans les *Nachgelassene Schriften* comme le point culminant, l'amitié suprême parmi toutes les amitiés. Désignée le plus souvent par le terme d'amitié<sup>105</sup>, elle l'est aussi, sous la plume de Tieck par celui d'amour :

Plus je vous fréquente, plus je crois vous comprendre, plus je me sens proche de vous ; j'ai même déjà été plus d'une fois sur le point de vous faire une véritable déclaration d'amour – une déclaration que tout homme réprime, par une sorte de honte prude, même à l'égard de son ami le plus intime.<sup>106</sup>

La charge affective qui incombe à cette relation est ainsi considérable. Elle devient véritable dépendance<sup>107</sup>. La correspondance devient à elle-même fin et moyen d'une

---

<sup>103</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 141–145.

<sup>104</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 11 : “Im November schrieb er folgende merkwürdige Stelle in seinem Tagebuche nieder./ Zuweilen wird mir bange, wenn ich bedenke, daß ich doch noch nicht den gefunden habe, den ich im höhern Sinn Freund nennen könnte, keinen, den ganz dies unendliche Streben nach höherer Vollkommenheit belebte, der Kraft, Muth und Einfalt vereinigte.”

<sup>105</sup> *Freund, Freundschaft*. Cf. notamment la lettre de Solger à Tieck du 5 décembre 1813 : “Sie glauben nicht, wie lebhaft und tief ich es empfinde, daß Sie mir mit so vieler Freundschaft entgegenkommen und mit so viel Güte meine Urtheile aufnehmen.” (cf. Matenko, 1933, p. 98–99 et *NS*, vol. 1, p. 291–292).

<sup>106</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du premier avril 1816 : “Je länger ich mit Ihnen umgehe, je mehr glaube ich Sie zu verstehn, je näher fühle ich mich Ihnen, ja ich bin schon oft im Begriff gewesen, Ihnen eine wahre Liebeserklärung zu thun, die der Mann aus spröder Schaam immer auch gegen den innigsten Freund zurück hält.” (cf. Matenko, 1933, p. 204 et *NS*, vol. 1, p. 390–391). Cf. aussi la lettre de Tieck à Solger du 10 février 1817 : “Eigentlich haben wir uns noch niemals so recht ausgesprochen, wie es seyn sollte, ich verstehe Sie jetzt unendlich viel mehr, als vor einigen Jahren, aber zu meiner Beruhigung immer noch nicht genug. Eine Reise wäre recht, was mich glücklich machen könnte, da findet sich überhaupt erst recht die Gelegenheit, sich kennen zu lernen : eine Reise ist eine halbe Ehe. Haben Sie viele Launen auf der Reise ? Ich glaube nicht.” (cf. Matenko, 1933, p. 353 et *NS*, vol. 1, p. 520).

<sup>107</sup> Cf. notamment la lettre de Solger à Tieck du 27 février 1819 : “Das Einverständnis mit Ihnen, mein theuerster Freund, und Ihre Theilnahme ist mir aber in der That

relation d'exception à caractère amoureux. Son contenu même, et le lien qu'elle met en place, affectent non seulement la relation elle-même (et par ce biais, la pensée qui se structure, à un niveau sans doute inconscient), mais aussi le développement des idées. Cette correspondance devient, comme le souligne Tieck lui-même non sans émotion, le lieu d'une écriture qui permet à la pensée de Solger de se structurer différemment :

Il y a un état de joie, de ravissement qui devient émotion, comme dans l'art, justement, et comme dans la grande Nature, et c'est dans cet état que m'a mis la longue partie philosophique de votre dernière lettre. Je vous remercie d'autant plus pour cet éclaircissement superbe, pour ces véritables mots de vie, que, serais-je tenté de dire, ils ne se trouvent nulle part dans vos œuvres publiées ou en voie de publication, mais d'autant moins que j'en avais vraiment besoin pour comprendre le dernier dialogue que vous m'avez donné à relire, et pour me rassurer à cet égard [...].<sup>108</sup>

La contamination des autres correspondances par celle entre Tieck et Solger, dans les *Nachgelassene Schriften*, procède donc de cette situation de domination du texte par une correspondance qui arrive, chronologiquement, en fin de volume et qui, précisément lorsqu'on approche de la fin du volume, prend quantitativement une importance croissante<sup>109</sup>. Le Solger de Tieck transparait ainsi à travers le Solger de Krause, de Abeken, de Madame de Bassewitz. Finalement – en particulier sur la période 1817–1819 – les lettres entre Solger et ses autres correspondants semblent être là pour éclairer la correspondance entre Tieck et Solger, pour expliciter les points de doctrine qui y sont présentés de manière plus dynamique et plus globale<sup>110</sup>.

Ce qui permet de déceler ces signes macrotextuels, c'est, entre autres choses, le fait que Tieck n'est pas le seul éditeur des *Nachgelassene Schriften*. Même dans

---

unentbehrlich." ; cf. Matenko, 1933, p. 532 et *NS*, vol. 1, p. 719. On retrouve un discours sur l'amitié similaire dans les œuvres ultérieures de Tieck, et singulièrement dans *Dichterleben II* (cf. en particulier, dans ce texte, pp. 450, 482 et 511 dans l'édition Tieck, 1965).

<sup>108</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 24 mars 1817: "Es giebt eine gewisse Freude und Entzückung, die Rührung wird, gerade wie in der Kunst und großen Natur, und in diese hat mich der größere, philosophische Theil Ihres Briefes versetzt. Ich danke Ihnen um so mehr für diese herrliche Beleuchtung, für diese wahren Lebensworte, wie sie, möcht'ich sagen, nirgend noch in Ihren gedruckten oder zu druckenden Werken ausgesprochen sind, um so weniger ich sie eigentlich zum Verständniß Ihres letzten Dialogs und zu meiner Beruhigung in dieser Hinsicht nöthig hatte [...]." ; cf. Matenko, 1933, p. 360 et *NS*, vol. 1, p. 536–537. Outre ce rôle affectif singulier, si l'on se place cette fois du point de vue des qualités intellectuelles présentes dans les différentes correspondances, les échanges entre Tieck et Solger sont aussi ceux qui, aux yeux de Tieck, présentent la meilleure explicitation possible de la doctrine de Solger (cf. par exemple la lettre de Tieck à Solger du 24 mars 1817 ; cf. Matenko, 1933, p. 360–361 et *NS*, vol. 1, p. 536–537).

<sup>109</sup> Sur ce point, cf. **1.2.2.3.**

<sup>110</sup> On peut lire en ce sens, par exemple, la lettre de Solger à Abeken du 23 janvier 1818 (cf. *NS*, vol. 1, p. 596–607).

le premier volume, et même si elle est difficile à définir avec exactitude, la part de l'éditeur Raumer est en partie distincte de celle de l'éditeur Tieck : du moins permet-elle de prendre conscience qu'un certain nombre d'éléments proviennent du seul Tieck. La correspondance entre Solger et Raumer et, dans une moindre mesure, la correspondance entre Hagen et Solger (à notre sens retravaillée par Raumer), constituent à cet égard un îlot au sein des *Nachgelassene Schriften*, que les incursions des vagues tieckiennes n'empêchent pas de surnager. La démarche de Raumer n'est pas celle de Tieck<sup>111</sup>.

Si Raumer, comme Tieck, s'attache à gommer les passages politiquement trop polémiques de sa correspondance avec Solger – on a vu que le décès de Solger rendait cette démarche, dans une certaine mesure, inévitable et légitime – ; si, comme Tieck, il opère ses coupes de manière à mettre en évidence la transdisciplinarité de Solger, insistant davantage sur ses compétences juridiques et politiques peu mises en avant par Tieck, du moins le travail de Raumer, contrairement au travail de Tieck, n'a-t-il jamais l'aspect d'une opération commerciale de grande ampleur. Parmi les coupes opérées par Raumer dans sa correspondance avec Solger, les passages portant sur ses propres œuvres font partie de ceux qu'il supprime le plus systématiquement.<sup>112</sup>

La position de Raumer, même s'il est moins présent que Tieck dans les *Nachgelassene Schriften*, n'est pourtant pas simple non plus, et les toutes dernières lettres du premier volume, consacrées au débat entre Solger et Hagen à propos du chant des Nibelungen et de son interprétation mythologique, le montrent bien. Raumer était ami intime de Solger comme de Hagen et, s'il a poussé à faire éclater le débat, c'est parce qu'il ne s'estimait pas assez compétent pour trancher en faveur de l'une ou l'autre hypothèse : il voulait de cette manière éviter de prendre parti pour l'un contre l'autre<sup>113</sup>. Ce passage unique de la correspondance découvre la confrontation entre la position solgérienne (une opposition ancien/moderne) d'une part, et de l'autre, la position de Hagen (un "romantisme" bien différent de celui de Tieck). Or, Raumer ne prend pas véritablement parti : la querelle entre Solger et Hagen est si forte que la polémique et ses enjeux intellectuels dominent totalement cette partie du texte des *Nachgelassene Schriften*.

D'une manière plus générale, la position de Raumer est différente de la position de Tieck, puisque Raumer gomme en partie sa propre personnalité publique dans les extraits de sa correspondance avec Solger qu'il fait figurer dans les *Nachgelassene*

---

<sup>111</sup> Il va sans dire que la situation était rendue d'autant plus complexe que Raumer exerçait sur Tieck une influence non négligeable. Sur ce point, cf. Hölter, 1989, p. 215–216.

<sup>112</sup> Ainsi dans toutes les lettres qui portent sur ses traductions d'Eschine et de Démosthène.

<sup>113</sup> Cf. lettre de Raumer à Solger du 10 septembre 1819 ; cf. *NS*, vol. 1, p. 735–738.

*Schriften*, où il est très peu question de ses propres ouvrages ou de débats politiques très polémiques. En ce sens, il réduit son rôle dans les *Nachgelassene Schriften* à celui d'éditeur et correspondant<sup>114</sup>, tandis que Tieck y est aussi auteur (d'où la dimension commerciale de l'ouvrage), et semble bien plus conscient de l'unicité de sa relation épistolaire avec Solger que Raumer qui était, lui aussi, ami intime de Solger.

Or, c'est précisément le statut de la relation épistolaire entre Tieck et Solger ou, du moins, l'image qu'en avait Tieck, qui détermine, à bien des égards, l'image de Solger dans les *Nachgelassene Schriften*.

### **L'image de Solger ; le regard de Tieck**

L'image que donnent de Solger les *Nachgelassene Schriften* doit ainsi beaucoup à Tieck ; pour être plus précis, elle doit beaucoup à la relation d'accompagnement entre Tieck et Solger telle qu'elle s'est développée dans les années 1812–1819. L'image de Solger qui s'y esquisse – pas seulement, on l'a vu, dans la correspondance de Tieck, mais aussi, par contamination, dans un certain nombre d'autres correspondances – est principalement celle du Solger de la correspondance avec Tieck, en particulier à partir de 1815.

Solger apparaît péremptoire et sûr de lui lorsqu'il parle du public, pétri de doutes sur son talent poétique, certain de la vérité de sa philosophie, et si son discours est polémique, c'est de manière très diffuse. On ne peut pas vraiment lire dans les *Nachgelassene Schriften* les grandes lignes des enjeux de l'engagement politique de Solger<sup>115</sup>, la diversité et la complémentarité de toutes ses amitiés, l'effort majeur qu'il fournit à partir d'*Erwin* et qui est un effort pour *convaincre* ses proches de sa théorie (à laquelle Tieck est, par rapport à beaucoup d'autres amis de Solger, bien vite acquis). On ne lit pas véritablement ce qui constitue la rhétorique épistolaire de Solger, un exercice pratiqué par lui avec un plaisir manifeste<sup>116</sup>. Dans les choix opérés pour publication, un certain nombre d'éléments relevant ainsi plus ou moins nettement du domaine de l'intimité, ou pouvant être considérés comme tels, ont été supprimés. Or, c'est toute une dimension de l'information qui se perd là.

---

<sup>114</sup> Cf. en ce sens aussi dans les *Lebenserinnerungen und Briefwechsel* de Raumer : "Wenige verstanden, wie er, gründliche Gelehrsamkeit mit Schönheit der Form zu einigen, und aus reichen Vorarbeiten wären ohne Zweifel vollendete Werke hervorgegangen. Der Adel seiner Seele, die feste Rechtlichkeit seines Charakters, war verklärt durch Heiterkeit, Milde und liebenswürdige Anmuth. Seine von Tieck, Krause und mir herausgegebenen Schriften erweisen, daß dies Zeugniß nicht schmeichelt, sondern der strengen Wahrheit gemäß ist." (cf. Raumer, 1861, vol. 2, p. 99).

<sup>115</sup> En dehors des lettres de et à Raumer, qui reviennent en partie sur ce point.

<sup>116</sup> Cf. notamment à diverse reprises dans la lettre de Tieck à Solger du 27 juin 1814 (cf. Matenko, 1933, p. 130–133 et *NS*, vol. 1, p. 308–311). Cf. aussi la lettre de Tieck à Solger du 16 octobre 1814 (cf. Matenko, 1933, p. 143–144 et *NS*, vol. 1, p. 322 notamment).

Si Tieck a pu estimer que leur qualité d'intimité justifie de ne pas publier ces informations, comment a-t-il défini la frontière entre l'intime publiable et l'intime non publiable? Il nous semble que c'est en particulier ce que sa propre proximité avec Solger lui permettait de comprendre à demi-mot, que Tieck n'a pas vraiment explicité dans les correspondances (singulièrement dans les correspondances qui n'étaient pas la sienne) qu'il a publiées dans les *Nachgelassene Schriften*, ou à travers les coupes opérées dans sa propre correspondance avec Solger. Il n'a gardé que ce qui lui semblait la partie non-intime, c'est-à-dire publique et publiable, de la personnalité du philosophe et négligé une part essentielle au niveau même des informations qu'elle donne. A cet égard, la publication d'une correspondance sous la forme qui est celle des *Nachgelassene Schriften* de Solger, ou de toutes sortes d'anthologies posthumes du même type publiées au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, n'a pas véritablement de sens si elle se veut fidèle et éclairante. Hegel n'a pas tort lorsqu'il reproche à Tieck de verser trop dans l'intime, mais on peut être plus précis encore : on peut dire que la part faite à la dimension d'intimité dans les *Nachgelassene Schriften* est une cote mal taillée, quelque part entre trop et trop peu.

### **La relation d'accompagnement**

En tant qu'accompagnant, Tieck n'a de cesse de réitérer l'affirmation de son amitié, et de l'identifier comme telle. En ce sens aussi, Tieck comme Solger en soulignent l'unicité<sup>117</sup>, insistant particulièrement sur l'accord des deux âmes, de celui qui écrit et de celui qui accompagne<sup>118</sup>.

Par la fierté quasi paternelle qu'il exprime à propos de l'œuvre qu'il a vu naître, celui qui accompagne a une identité qui tend à se confondre avec celle de celui qui écrit<sup>119</sup>. Par le travail qu'il fait et qui porte sur le brouillon, c'est-à-dire un état du texte antérieur à la publication, celui qui accompagne se démarque des lecteurs de l'œuvre imprimée, quelle que soit la lecture que ceux-ci peuvent en faire<sup>120</sup>.

<sup>117</sup> Cf. les lettres de Tieck à Solger du 27 juin 1814 : “[. . .] Sie werden gewiß nicht viele Leser haben, die begieriger nach diesem Genuß und Unterricht seyn können, als ich.” (cf. Matenko, 1933, p. 132 et *NS*, vol. 1, p. 310) et de Solger à Madame de Bassewitz du 25 juin 1814, faisant manifestement allusion à Tieck : “Wie wenige gibt es, die sich dem, was aus unserer Seele hervorgegangen ist, offen und frei hingeben [. . .].” (cf. *NS*, vol. 1, p. 317).

<sup>118</sup> Cf. lettres de Tieck à Solger du 16 octobre 1814 par exemple (cf. Matenko, 1933, p. 144 et *NS*, vol. 1, p. 323); cf. aussi *a contrario* les échanges avec Raumer (cf. la lettre de Raumer à Solger du 29 mai 1815 et la réponse de Solger du 9 juin 1815; cf. *NS*, vol. 1, resp. pp. 353 et 357 notamment) ou avec Hagen (cf. la lettre de Solger à Hagen du 19 septembre 1819; cf. *NS*, vol. 1, p. 758).

<sup>119</sup> Cf. par exemple dans la lettre de Tieck à Solger du 16 décembre 1816 (cf. Matenko, 1933, p. 317 et *NS*, vol. 1, p. 488–489).

<sup>120</sup> On retrouve là quelque chose de similaire à ce que recelait déjà la relation d'accompagnement avec Voß; cf. lettre de Voß à Solger du 2 décembre 1805; cf. annexes et *AfLG*, ici version de *AfLG*, en date du 2 décembre 1806, p. 132–133.

Se constitue ainsi non plus le statut d'accompagnant de l'un et d'accompagné de l'autre, mais bien, dans la correspondance elle-même, la relation d'accompagnement, qui joue en tant que telle un rôle structurant, à la fois (nous l'avons déjà montré)<sup>121</sup> pour l'œuvre en cours d'élaboration et – ce qui nous intéresse davantage ici – pour les *Nachgelassene Schriften* en tant qu'elles sont le produit du travail de Tieck d'une part et, d'autre part, dans la mesure où le travail d'accompagnement, d'*Erwin* aux textes du journal, occupe une partie importante des *Nachgelassene Schriften*.

Or, cette relation s'étaye principalement sur un mythe<sup>122</sup> qui est à notre sens également fondateur pour les *Nachgelassene Schriften*.

### **Le mythe du quiproquo inavoué**

Il était possible de lire en filigrane, dans la relation d'accompagnement entre Voß et Solger, comment elle s'étayait sur un mythe qui était celui du secret : secret sur l'identité publique de l'accompagnant, secret sur la relation d'accompagnement elle-même<sup>123</sup> ; de même, la relation d'accompagnement entre Solger et Tieck s'appuie sur un mythe : celui d'un quiproquo inavoué. Ce dernier n'est jamais articulé comme tel, et n'est jamais repérable que dans le discours, au sein de cette correspondance, sur l'objectivité et l'impartialité.

Tieck ne manque pas une occasion de mettre en avant son impartialité face aux textes que Solger lui donne à relire ; Solger s'y rallie d'autant plus volontiers qu'il y trouve sa seule consolation face à l'imperfection de son œuvre<sup>124</sup>. Cependant, l'un comme l'autre savent qu'ils atteignent, avec cette question, les limites énonçables du travail d'accompagnement ; il leur est nécessaire de croire à une impartialité qui n'existe que dans leur discours ; c'est ce qui permet à la relation d'accompagnement de fonctionner :

Comme je suis content que ce que je vous en ai dit, que mon jugement vous ait vraiment donné de la force, et a donc pu de quelque manière contribuer à l'apparition de ce livre ! Vous pouvez être assuré de la totale impartialité

---

<sup>121</sup> Cf. **3.1**.

<sup>122</sup> Compris ici au sens d'une représentation illusoire, implicitement tenue pour vraie, et tacitement considérée comme fondatrice de la relation par les entités qui la composent – en l'occurrence Tieck et Solger –.

<sup>123</sup> Cf. **3.1.1.3**.

<sup>124</sup> Cf. lettre de Solger à Tieck du 18 mars 1815 : "Während des Drucks ist mir vieles matt oder schwerfällig und wenig eindringlich, oder zu weitläufig vorgekommen. Das beste Mittel gegen diese Sorgen war dann die Erinnerung an Sie. Ich habe immer darauf gerechnet, daß Sie aus wahrer Theilnahme an der Sache mit mir gesprochen haben, nicht aus irgend einer Art von Parteilichkeit, die oft eben so sehr zum Nachtheil als zum Vortheil des Gelobten wirkt." (cf. Matenko, 1933, p. 162 et *NS*, vol. 1, p. 337). Ici, Solger est à la limite de dévoiler la nature illusoire de sa croyance en l'impartialité de Tieck.

de mes opinions. A chaque heure je me réjouis de l'acquisition pure, de la vraie lumière qui s'est faite pour moi grâce à lui, car il me semble que c'est vraiment cela, apprendre, quand devient clair et cohérent ce que déjà nous avons vu, ou deviné, ce dont nous avons déjà une idée, tantôt claire, tantôt obscure, ce qui pourtant semblait contredire aussi d'autres pensées, d'autres représentations qu'il nous fallait aimer aussi, et tout d'un coup nous le voyons dans toute sa lumière et conséquence nécessaire, et les contradictions, celles-là même qui nous inquiétaient, nous justifient à présent nous-mêmes et notre doctrine.— C'est ce qui m'est arrivé avec votre livre.[. . .] Des pensées qui me sont complètement nouvelles, je les reçois avec une défiance effarouchée, j'exige pour ainsi dire qu'elles aient déjà sommeillé dans mon sentiment ; quant à me laisser aveugler par elles plus elles étaient nouvelles, cela ne s'est produit que pendant environ une demi-année, dans ma jeunesse. Vous voyez donc, d'après cet aveu, mon très cher ami, à quel juge hautement partial (de ce point de vue) vous avez ici affaire.<sup>125</sup>

Entre "impartialité totale" et partialité partielle, Tieck louvoie, à quelques pages d'écart, entre la réalité de l'accompagnement, qui est – forcément – un parti-pris, et le désir d'en justifier la valeur par une validité universellement vraie dont le seul garant pourrait être l'objectivité.

Ce mirage d'impartialité d'une part, la projection de Tieck dans le discours de Solger d'autre part<sup>126</sup>, indiquent – nous l'avons déjà évoqué lorsque nous tâchions de définir la position de Tieck dans le travail d'accompagnement, puis lorsque nous avons abordé la question du rapport de Solger à son lectorat<sup>127</sup> –, que, si Solger et Tieck ne lisent pas la même chose dans les textes de Solger, si l'un en est l'auteur et l'autre non, leur relation fonctionne cependant sans que cette différence soit avouée : elle part même d'un silence tacite sur le quiproquo ; les deux amis font comme s'ils

<sup>125</sup> Cf. lettre de Tieck à Solger du 31 mars 1815 : "Wie bin ich erfreut, wenn mein Gespräch darüber, mein Urtheil, Sie wirklich gestärkt, und also etwas mit zur Erscheinung dieses Buches beigetragen hat. Von meiner völlig unpartheiischen Meinung können Sie vergewissert sein, ich freue mich in jeder Stunde des reinen Erwerbs, der wahren Aufklärung, die mir daraus geworden ist. Denn das scheint mir eben das rechte Lernen, daß uns deutlich und zusammenhängend wird, was wir schon selbst gesehn oder geahndet haben, was uns bald deutlich, bald dunkel vorschwebte, was doch wieder andern Gedanken und Vorstellungen zu widersprechen schien, die wir auch lieben mußten, und nun plötzlich in allem Licht, nothwendige Folgen sehn, und die Widersprüche gerade, die uns ängstigten, uns und unsere Lehre uns selbst bestätigen.— So ist es mir mit Ihrem Buche gegangen. [. . .] Gedanken, die mir ganz neu sind, nehme ich mit scheuem Mißtrauen auf, ich verlange, so zu sagen, daß sie schon in meinem Gefühl sollen geschlummert haben ; daß ich mich gern von dergleichen blenden ließ, um so neuer sie waren, ist ohngefähr nur in einem halben Jahr meiner frühen Jugend geschehn. Sie sehn aus diesem Bekenntnis, theuerster Freund, mit welchem höchst parteiischen Beurtheiler (in diesem Standpunkt) Sie es zu thun gehabt haben." ; cf. Matenko, 1933, p. 166–167 et *NS*, vol. 1, p. 341–342.

<sup>126</sup> La projection de Solger dans Tieck est moins nette.

<sup>127</sup> C'est-à-dire dans les deux premiers chapitres de cette troisième partie.

parlaient de la même chose<sup>128</sup>. Le texte tel que le lit Tieck, le *qui* du *qui pro quo*, a bien à ses yeux valeur de *quo*, de ce que Solger a voulu écrire. Parce qu’il succombe à ce mythe, il manque à son devoir de philologue<sup>129</sup>.

Ce mythe du *qui pro quo* inavoué, propre à la relation entre Solger et Tieck telle qu’elle s’élabore notamment par le travail d’accompagnement, constitue *de facto* la matière même du premier volume des *Nachgelassene Schriften*. Mais dans la mesure où le Solger dont il est question là est, depuis plusieurs années déjà, décédé, la relation n’est plus, elle non plus, une relation vivante.

### Statut posthume des textes

Du vivant de Solger, Tieck avait avec le philosophe une relation fusionnelle : il allait jusqu’à se projeter dans Solger, ce dernier lui donnant plus ou moins de prises pour ce faire<sup>130</sup>. Après la mort du philosophe, cette projection ne peut plus être que fantasmatique, et c’est dès lors le texte qui est seul en mesure de l’incarner d’une manière ou d’une autre. En ce sens, les *Nachgelassene Schriften* sont au service de l’idéalisations de la relation entre Tieck et Solger dans les yeux de Tieck.

Ce fantasme à double tranchant peut nous permettre de déterminer plus précisément comment parvenir à une lecture nouvelle du corpus manuscrit de Solger. La représentation qu’a Tieck de sa relation avec son ami décédé depuis plusieurs années (qu’il retrouve sans doute lorsqu’il relit sa propre correspondance avec lui), lui permet vraisemblablement d’avoir la force de mener à bien une telle entreprise, et de croire au projet lui-même. Mais en même temps, modifiant à l’aune de celle-ci l’image de Solger – en particulier dans les *Nachgelassene Schriften* – Tieck fait du texte tout autre chose que ce que Solger en aurait fait : il réécrit la pensée solgérienne à partir de son fantasme de relation fusionnelle avec son ami décédé. En ce sens, il tue les *Nachgelassene Schriften* en tant qu’œuvre de Solger<sup>131</sup>.

---

<sup>128</sup> Ni Tieck ni Solger ne relèvent que l’un parle de “philosophisches Lustspiel”, l’autre de “philosophisches Kunstwerk”, par exemple.

<sup>129</sup> Il ne répond en effet pas aux exigences ainsi formulées par Klaus Briegleb : “Ob man aber ein berufsspezifisches philologisches Handeln kontrollieren könne, das hängt davon ab, inwieweit der Philologe seinen Vermittlungsort “zwischen” Text und Publikum *einteilend* definieren kann : in der Lage ist, prima vice sein geschichtliches Paradigma zu analysieren und *seine Einteilung* in das erkennbare Textbeziehungswissen anschaulich mitzuteilen.” (cf. Briegleb, 1971, p. 97).

<sup>130</sup> Le décès du philosophe a très profondément affecté le poète. On en retrouve des traces dans *Dichterleben* II qui ne sont pas sans évoquer des extraits de sa correspondance avec Raumer dans lesquels il évoque le souvenir de Solger (cf. Tieck, 1965, p. 512 et lettres de Tieck à Raumer des 5 mars 1830 et 3 août 1832, dans le *Nachlaß Tieck*).

<sup>131</sup> Ce phénomène, finalement assez flagrant dans les *Nachgelassene Schriften* du fait de la mort de Solger et de son absence en tant qu’entité de la relation, vaut également, à notre

Si nous voulons, aujourd'hui, lire le corpus manuscrit de Solger d'une manière qui rende justice à la pensée de Solger, il faut commencer par sortir de la relation d'identification à la pensée du philosophe : l'exemple extrême de Tieck nous montre jusqu'où peut aller la réécriture du texte et de l'image du philosophe. Il nous semble essentiel, pour lire les manuscrits de Solger aujourd'hui, de commencer par ne pas les maintenir sous la houlette d'une relation dominant toutes les autres. Le corpus tel qu'il se présente à nous rend la chose bien difficile : et cependant, c'est la condition première pour lire l'ensemble des textes de Solger.

---

sens, pour la relation d'accompagnement telle qu'elle existait du vivant de Solger : le travail d'accompagnement fourni par Tieck tend toujours à enfermer Solger dans la relation Solger-Tieck et c'est sans doute un élément qui a lourdement compromis la viabilité publique de ses textes.



## Conclusion

Composé de manuscrits, d'œuvres autorisées et d'œuvres publiées à titre posthume, le corpus solgérien pris dans son ensemble permet d'apporter à la genèse et à la réception de la pensée esthétique de Solger un éclairage nouveau. Les liens entre les différents états de textes dont nous disposons permettent d'éclairer les enjeux qui président à leur élaboration.

Si *Erwin* constitue bien le noyau de la pensée esthétique de Solger parce qu'il en est l'expression la plus achevée, la plus solide philosophiquement, et la plus proprement solgérienne dans sa conception (par opposition, notamment, aux *Vorlesungen über Ästhetik*), les informations apportées par ses autres œuvres relevant du domaine de l'esthétique (en particulier sa traduction de Sophocle et son compte rendu critique des cours d'A. W. Schlegel sur la littérature et l'art dramatiques), par les ouvrages publiés sous son nom à titre posthume (en particulier les *Nachgelassene Schriften* éditées par Tieck et Raumer), et par les manuscrits encore en partie inexplorés dont nous disposons aujourd'hui, offrent la possibilité de mieux cerner, en particulier, les problèmes de forme et dans une certaine mesure, de contenu, propres au dialogue d'esthétique.

De plus, l'étude de ces documents et de leurs rapports entre eux renvoie à des phénomènes historiques contemporains de la vie du philosophe et philologue, et oriente la recherche vers un travail sur sa biographie, reflet des préoccupations intellectuelles d'une Allemagne alors entre romantisme, idéalisme et classicisme. La culture du philosophe, son intégration sociale et professionnelle, contribuent à l'évolution de sa pensée au sens large, et plus spécifiquement de sa pensée esthétique, dont il est ici question.

Ce sont ces deux points forts (l'analyse des rapports entre les différents éléments du corpus d'une part et, de l'autre, celle de la personnalité intellectuelle de Solger au regard de son contexte) qui ont guidé notre recherche.

La pensée esthétique de Solger ne se limite pas à sa seule dimension philosophique : il est nécessaire de la comprendre, dans sa méthode, comme un travail autant philologique que philosophique et, dans les textes auxquels elle donne naissance, comme un ouvrage plus transdisciplinaire encore, qui inclut en particulier une dimension de critique d'art qui lui est essentielle. Pour mettre en évidence d'une part la cohérence d'une pensée qui s'exprime sous des formes aussi différentes que la traduction, le dialogue philosophique et la critique littéraire et, de l'autre, les progrès

conceptuels qui marquent son évolution entre 1808 et 1819, nous avons présenté l'argument du préambule à la traduction de Sophocle, celui d'*Erwin* et celui de la *Schlegel-Rezension*: on a ainsi pu voir comment ces trois œuvres constituent trois moments indissociables dans la pensée esthétique de Solger. Pourtant, les liens entre ces œuvres ne vont pas de soi. Nous nous sommes donc penchée sur les manuscrits afin de déterminer dans quelle mesure ceux-ci permettent d'éclairer la compréhension de leur genèse.

Comme il s'agit de textes autographes mal connus ou, à tout le moins, jamais encore présentés dans leur intégralité et dans leur rapport aux ouvrages publiés de Solger, nous les avons d'abord présentés en répondant aux questions les plus simples qui pouvaient se poser: de quel type de documents s'agit-il? Comment se répartissent-ils, chronologiquement et thématiquement? Dans quelle mesure cet ensemble est-il représentatif de ce que Solger a pu laisser derrière lui après sa mort?

De plus, il était nécessaire de préciser comment certains de ces documents ont été, depuis la mort de Solger et jusqu'à nos jours, intégrés à des publications. Les *Nachgelassene Schriften* nous sont alors apparues comme une œuvre centrale, en particulier en ce qu'elles mettent en évidence les rapports entre la pensée de Solger et sa biographie. Nous avons déterminé de quel type de textes devaient disposer ses éditeurs, comment ils ont exercé sur ces textes une censure afin de parvenir à l'ouvrage qu'ils ont publié, et pu indiquer, dans une certaine mesure, les lacunes du corpus manuscrit dont nous disposons actuellement.

La comparaison entre les différents états de textes ainsi décrits et, plus particulièrement, la transcription des manuscrits avec indication des différentes variantes publiées, nous a fourni une source d'informations considérable sur l'œuvre, mais aussi sur l'homme. Or, l'ancrage profond de sa pensée dans le contexte qui l'entoure suppose que l'étude de celle-ci passe non seulement par les œuvres, mais aussi par une enquête sur sa biographie intellectuelle.

Le travail monographique que nous avons effectué dépasse le champ de la seule pensée esthétique puisqu'il a pour vocation de mettre en évidence la cohérence globale de l'évolution intellectuelle de Solger. Nous nous sommes cependant principalement référée à la place qu'y occupait la pensée de l'art: or, celle-ci est indissociable, dans le parcours de Solger, d'une part de ses expériences et conceptions de la vie en société, d'autre part, de ses prises de position politiques. Ainsi, la compréhension de l'émergence, à partir de sa formation et de sa culture de jeunesse, de ce qui deviendra sa pensée mature, passe non seulement par une présentation de ses lectures, de ses visites dans les musées, des cours qu'il a suivis, mais suppose un va-et-vient constant entre le culturel, le sociologique et le politique. Or, si Solger obéit le plus

souvent aux goûts de son époque, et il se conforme à des réflexes largement répandus, il lui arrive cependant parfois de faire preuve d'une lucidité et d'une modernité intellectuelle inattendues, et c'est dans un domaine bien précis : la littérature qui lui est contemporaine.

L'analyse détaillée de la formation de Solger met en évidence l'étendue de ses connaissances, et surtout, leur étendue disciplinaire, puisqu'il s'agit autant de philologie classique et de philosophie que de droit, de littérature moderne (allemande et étrangère, lue éventuellement en langue originale) ou d'arts plastiques. Celle-ci n'est pas seulement acquise sur les bancs de l'université, mais aussi par des lectures personnelles, nombreuses et approfondies, et par les échanges avec des amis dont les centres d'intérêt sont proches des siens, que ce soit au sein du *Freitag* ou de la *Société grecque*. Ces deux cercles jouent un rôle d'autant plus important qu'ils sont à l'origine de la prédilection de Solger pour la littérature et, plus précisément, de la fermeté de son jugement dans ce domaine : car c'est là qu'il forme sa personnalité, au contact d'amis dont les positions, parfois divergentes (qu'il suffise d'évoquer celles de Voß et celle de Hagen, par exemple), ont pourtant toujours ceci de commun qu'elles s'appuient sur une connaissance solide de la littérature et de ses enjeux. Et leur prédilection pour le genre littéraire en fait, au delà d'oppositions entre classiques et romantiques (ou même d'oppositions latentes, même si elles ont perdu de leur actualité, entre anciens et modernes notamment), des représentants éminents de la pensée de l'art telle qu'elle prend alors forme en Allemagne.

Or, les guerres napoléoniennes qui font rage précisément à cette époque contribuent à ce que les réflexions esthétiques destinées, comme elle l'étaient depuis Lessing, à l'émergence d'une culture proprement allemande, soient non seulement nourries d'un sentiment national fort, mais même, à partir de 1806, déterminées par des enjeux politiques. D'abord liés à la politique extérieure (relations avec la France, avec les autres pays européens), ceux-ci se ressentent également de manière de plus en plus nette au plan de la politique intérieure à partir de la création de l'Université de Berlin en 1808.

Appelé à Berlin en 1811, responsable de la faculté de philosophie entre la mort de Fichte et l'arrivée de Hegel, Solger lie son destin personnel à cette Université où il voit le lieu d'une mise en pratique de ses convictions intellectuelles. Sans l'histoire de l'Université de Berlin, il n'est pas possible de comprendre l'évolution des théories de Solger, toujours en relation étroite avec la possibilité de leur mise en pratique, que ce soit sous la forme de cours ou sous la forme d'une prise de position publique.

Mais quels types de prises de position publiques s'offrent-elles à lui ? Nombreux sont les savants ou littérateurs de l'époque qui avaient choisi la voie journalistique,

et publiaient leurs opinions, anonymement ou non, dans la presse, alimentant ainsi un débat pris entre exigences intellectuelles et réalités politiques. Or Solger s'est longtemps refusé à ce procédé et, lorsqu'il a commencé à l'envisager, il n'a pas eu le temps de mener à bien son projet de journal avec Tieck. La raison à cela concentre en réalité l'essentiel de la problématique inhérente à la pensée de Solger comprise comme relation entre l'homme et l'œuvre : c'est que Solger trace entre ses prises de position personnelles et l'exercice de son influence publique (entre sphère privée et sphère publique) une limite lourde de conséquences et qui se dessine plus particulièrement dans son rapport à la publication. Les rapports entre textes destinés à être publics (quels sont-ils et quels sont les critères qui les déterminent ?) et textes réservés à la sphère privée (en quoi celle-ci consiste-t-elle, en quoi se démarque-t-elle du domaine du "public" ?) éclairent ainsi la genèse autant que la réception de la pensée de Solger, et plus particulièrement de sa pensée esthétique.

Les différents états de textes dont nous disposons ont permis de poursuivre cette recherche. En travaillant sur la genèse de la traduction de Sophocle et sur celle des œuvres autorisées ultérieures (plus particulièrement *Erwin*), on découvre qu'il ne s'agit pas de textes mûris par le seul Solger, mais d'un travail d'élaboration commun (avec Voß pour la traduction de Sophocle, avec Tieck pour *Erwin* et les œuvres ultérieures), et qu'ils engagent ainsi de manière déterminante les relations d'amitié sur lesquelles se fonde ce travail collectif. La difficulté à tracer la frontière entre sphère privée et sphère publique tient d'abord à l'existence d'un monde intermédiaire, les amis.

En quoi Solger écrit-il pour ses amis ? N'écrit-il que pour eux ? La correspondance, aussi psychologiquement biaisée soit-elle, permet de construire une réponse à ces questions et, ainsi, de déterminer à qui s'adressent les textes de Solger – c'est-à-dire, finalement, de définir leur raison d'être même. Or, l'étude de ces textes tend à faire de l'articulation entre l'aspiration philologique et l'aspiration philosophique de Solger le nœud de ce problème – une transdisciplinarité donc qui, si elle fait la force de la pensée de Solger, en fait aussi dans une certaine mesure la faiblesse : l'écriture de Solger vise d'une part l'énonciation prosélyte d'une vérité (révélée) considérée par Solger comme universelle (projet philosophique), d'autre part, la reconnaissance modeste d'un effort de recherche et de travail (projet philologique). Le lien entre ces deux projets, pour Solger, c'est, dans chacun de ses textes, ce que Solger appelle son "exigence de vie" et qui peut, selon la nature des ouvrages, prendre des formes différentes (travail poétique dans la traduction de Sophocle, travail sur la dialectique dans *Erwin*, mordant polémique dans la *Schlegel-Rezension*). Mais ce lien ne fonctionne pas véritablement : la meilleure preuve en est sans doute que les textes

de Solger ne trouvent grâce qu'aux yeux d'un nombre de personnes extrêmement réduit, et ce, depuis leur rédaction jusqu'à nos jours.

Pourquoi cela? Parce que l'«exigence de vie» de Solger, expression dans le texte de la dynamique qui a procédé à son élaboration, suppose un avant-texte qui n'est jamais suffisamment explicité sous forme publiée: pour comprendre la pensée de Solger, il faut, en regard du texte publié, ses lettres, c'est-à-dire à la fois les éclaircissements théoriques (plus ou moins philosophiques, plus ou moins précis selon les correspondants) et une connaissance du Solger intime sans laquelle le Solger auteur semble une figure évanescence, prise entre les exigences contradictoires de la philologie et de la philosophie, de la vérité révélée et de la recherche en cours d'élaboration, de la pratique et de la théorie. Or, n'est-ce pas là la marque d'un échec, de n'avoir pas su se construire une identité en tant qu'auteur, et de n'être resté accessible qu'à ceux qui connaissaient l'homme?

Cet échec de Solger dans sa démarche d'écriture est d'autant plus net qu'il est mort jeune: en réalité, si l'on considère l'état des projets de Solger à l'heure de sa mort, il serait plus juste de dire qu'il s'agit chez lui d'une problématique forte, d'une tension qu'il cherchait à résoudre – et non d'une erreur fatale et définitive. En ce sens, le destin de ces projets constitue un élément capital dans la compréhension de la réception de la pensée de Solger.

Notre recherche sur la genèse et la réception de la pensée esthétique de Solger requerrait donc à plusieurs titres une analyse des *Nachgelassene Schriften* et de leur statut au sein du corpus: parce qu'il s'agit d'une édition complexe (et la toute première) des manuscrits de Solger, parce qu'elle comprend les textes laissés par Solger à l'état de projet à l'heure de sa mort, enfin parce qu'elle fait intervenir Tieck, figure déterminante dans l'évolution intellectuelle de Solger depuis 1812, et plus particulièrement dans sa pensée esthétique et dans sa façon d'écrire. Sous la plume de Tieck, les *Nachgelassene Schriften und Briefwechsel* de Solger ont pour but de rendre justice à la pensée du philosophe et philologue d'une manière que ses œuvres antérieures ne permettaient pas d'envisager.

L'intrication de ces différents motifs rend délicate la compréhension des différents enjeux propres à ce texte. Que l'on se penche, par l'intermédiaire de la critique qu'en a fait Hegel dans sa *Solger-Rezension*, sur sa dimension philosophique ou que l'on cherche à en démontrer l'importance au regard des compétences littéraires de Solger mises en avant par Tieck, le débat en revient finalement toujours à la position problématique adoptée par celui des deux éditeurs qui avait pris le plus fermement en main le projet: Tieck. Lorsque Hegel critique les *Nachgelassene Schriften*, il critique Tieck; lorsque le poète trie les manuscrits et prépare les deux volumes, il procède à

une opération commerciale en faveur d'un romantisme essentiellement tieckien. Toute édition engage la personnalité intellectuelle de son éditeur, et l'on retrouve avec ce texte non pas strictement le rapport de Solger à l'écriture, mais, dans le miroir de celle-ci, celui de Tieck, qui met en jeu un type d'écriture plus poétique, un public plus large, une conscience de soi de l'auteur plus narcissique qui, finalement, ne peut pas véritablement répondre au projet de Tieck de rendre justice à la pensée de Solger, et de lui rendre son public.

Ce que notre travail permet d'affirmer avec quelque fermeté, c'est que la réalisation d'un tel projet ne peut pas faire l'économie d'une réflexion sur le rapport des textes entre eux, et en particulier sur le rapport entre la correspondance et les textes publiés. Lorsque Tieck publie les lettres de Solger, il en est l'un des destinataires, et son statut dans les *Nachgelassene Schriften*, qui est à la fois celui d'ami, d'éditeur, et de correspondant, est particulièrement complexe même si, au regard de la biographie intellectuelle de Solger, il a une légitimité incontestable.

On peut se demander, à l'issue de ce travail, quelles seraient les conditions actuelles qui permettraient à l'œuvre de Solger de bénéficier d'une réception qui lui rendrait justice, et pourrait, par exemple, situer avec pertinence sa pensée esthétique dans l'histoire intellectuelle de son temps. Sans doute les progrès de la recherche en ce domaine, à commencer par l'éradication des oppositions schématiques du type classique/romantique, peuvent-ils contribuer à mettre en valeur le rôle de synthèse de la pensée de Solger ou, du moins, son intérêt au regard de l'histoire des idées de la période. Mais il nous semble également utile de nous pencher plus exactement sur les conditions qui pourraient être celles d'une nouvelle publication des manuscrits, et en particulier de la correspondance. On pourrait envisager une édition historico-critique de ces textes selon les critères de la philologie moderne, ce qui permettrait d'une part de donner accès à une lecture plus exhaustive des textes de Solger et, d'autre part, de s'interroger sur la manière de procéder à une telle édition. En effet, l'importance des amis autour de Solger, à la fois comme individus et comme membres de groupes, suppose de lire, en regard de la correspondance entre Solger et chacune de ces personnes, les correspondances de ces personnes entre elles où il est – on en a eu ici quelques aperçus avec la correspondance entre Tieck et Raumer – largement question de Solger, de sa pensée et de ses œuvres. Pour mener à bien ce travail, deux correspondances nous semblent particulièrement riches : celles entre Tieck et Raumer, bien sûr, mais aussi celle entre Voß et Abeken. On pourrait ainsi envisager l'étude de correspondances triangulaires Tieck-Solger-Raumer ou Voss-Solger-Abeken, qui nous semblent, au regard des travaux déjà effectués, être les deux plus susceptibles de mettre en valeur les qualités de la pensée esthétique de Solger.

Notre travail nous a non seulement permis de découvrir la nécessité d'une nouvelle exploration philologique des manuscrits de Solger, mais encore d'ouvrir une série de voies à partir desquelles engager cette exploration. Les enjeux, au delà de Solger, sont aussi ceux d'une réévaluation de la sociabilité intellectuelle à l'Université de Berlin vers 1810.



# Bibliographie

## I. SOURCES

- HENCKMANN, Wolfhart, “Solgers Schellingstudium in Jena 1801/02. Fünf unveröffentlichte Briefe”, in *Hegel-Studien*, vol. 13, édité par Otto Pöggeler et Annemarie Gethmann-Siefert, Bonn, Bouvier, 1978 (p. 53–74).
- MATENKO Percy (éd.), *Tieck and Solger. The complete correspondence*, New York/ Berlin, Westermann, 1933.
- SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, *Des Sophokles Tragödien*, introduction, traduction et postface de K. W. F. Solger, Berlin, 1808, 2 vol. (2<sup>ème</sup> édition Berlin 1824, 3<sup>ème</sup> édition Berlin 1837, réédition par Klaus Ries, Munich, DTV, 1977).
- SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, *Erwin. Vier Gespräche über das Schöne und die Kunst*, reprint de la deuxième édition (Berlin 1907), et *Schlegel-Rezension* (réédition des *Wiener Jahrbücher* de 1819), introduit, édité et commenté par W. Henckmann, Munich, Fink, 1970.
- SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, *Philosophische Gespräche*, réédition du volume original (Berlin 1817), avec une préface de Wolfhart Henckmann, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972.
- SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, *Vorlesungen über Ästhetik*, édité par Karl Wilhelm Ludwig Heyse, reprint de l'édition originale (Leipzig 1829), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1962.
- SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, *Nachgelassene Schriften und Briefwechsel*, édité par L. Tieck et Fr. von Raumer, Leipzig, Brockhaus, 1826, 2. vol. (reprint avec postface de Herbert Anton, Heidelberg, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973).
- SOLGER Karoline (éd.), “Briefe von Heinrich Voß an Solger”, in: *Archiv für Literaturgeschichte*, vol. 11, Leipzig 1822.
- STEIG Reinhold (éd.), “Zeugnisse zur Pflege der deutschen Litteratur in den Heidelberger Jahrbüchern”, in: *Neue Heidelberger Jahrbücher* (1), Heidelberg, Kloster, 1902 (lettre de Solger à Boeckh du 27 janvier 1801, p. 242–243).

## II. MANUSCRITS CONSULTÉS

Nous ne mentionnons pas dans cette liste les manuscrits référencés et transcrits en annexe.

### LETTRES

- Lettre de Gotthold à Abeken du 18 août 1808, *Nachlaß Abeken*, section 01/93 (GSAWei).
- Lettre de Goethe à Rochlitz du 26 décembre 1808, lettre 5668 de la correspondance de Goethe (GSAWei).
- Lettre de Gotthold à Abeken du 16 mars 1809, *Nachlaß Abeken*, section 01/93 (GSAWei).
- Lettre de Hagen à Abeken du 20 novembre 1809 (Berlin), *Nachlaß Abeken*, section 01/99 (GSAWei).
- Lettre de Abeken à Toll et Krause du 27 novembre 1809 (Weimar), *Nachlaß Abeken*, section 01/162 (GSAWei).
- Lettre de Abraham Voß à Charlotte Abeken du 30 mars 1813 (Rudolstadt), *Nachlaß Abeken*, section 01/243 (GSAWei).
- Lettre de Tieck à Raumer du 30 mars 1815 (Ziebingen), *Nachlaß Tieck*, p. 210–211 (SBB).

Lettre de Abraham Voß à Charlotte Abeken du 14 décembre 1817 (Rudolstadt), *Nachlaß Abeken*, section 01/243 (GSAWei).

Lettre de Tieck à Raumer du 2 février 1818 (Ziebingen), *Nachlaß Tieck*, p. 212 (SBB).

Lettre de Abraham Voß à Charlotte Abeken du 29 janvier 1820, *Nachlaß Abeken*, section 01/243 (GSAWei).

Lettre de Tieck à Raumer de novembre 1821 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 214–217 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 6 décembre 1822 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 218–219 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 30 juillet 1823 (Teplitz), *Nachlaß Tieck*, p. 220–221 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 15 septembre 1823 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 222–223 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 10 octobre 1823 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 226 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 27 novembre 1823 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 228–229 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 14 mars 1824 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 230–231 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 6 mai 1824 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 232 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 6 décembre 1825 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 233–234 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 10 décembre 1825 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 235–236 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 11 janvier 1826 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 237–238 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 18 février 1826 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 239–240 (SBB).

Lettre de Karl Wilhelm Ludwig Heyse à son père du 26 avril 1828 (Berlin), 141/37 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 28 avril 1826 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 241–242 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 22 juin 1826 (Seplitz), *Nachlaß Tieck*, p. 243–244 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 6 juillet 1826 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 245–246 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 14 août 1826 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 247 (SBB).

Lettre de Abeken à Toll du 8 mars 1827 (Osnabrück), *Nachlaß Abeken*, section 01/162 (GSAWei).

Lettre de Tieck à Raumer du [22] mars 1828 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 249–250 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 6 octobre 1828 (Iéna), *Nachlaß Tieck*, p. 251–252 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 3 février 1830 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 253–254 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 5 mars 1830 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 255–256 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 23 janvier 1832 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 257–258 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 27 juillet 1832 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 259–260 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 3 août 1832 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 261–262 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 4 janvier 1834 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 263–264 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 28 février 1834 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 265–266 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 4 novembre 1826 (Dresde), de la main de la comtesse Henriette von Finckenstein, *Nachlaß Tieck*, p. 267–268 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 11 novembre 1836 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 269–270 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 14 février 1837 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 271–272 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 27 mars 1838 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 273–274 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 15 novembre 1838 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 275–276 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 9 novembre 1839 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 277–278 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 18 février 1840 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 279–280 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 21 juillet 1840 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 281–282 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer d'août 1840 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 283 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 10 août 1840 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 284–285 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 17 octobre 1840 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 286–289 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer de décembre 1840 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 290–291 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 21 février 1841 (Dresde), *Nachlaß Tieck*, p. 292–293 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 9 octobre 1841 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 294–295 (SBB).

Lettre de Tieck à Raumer du 15 juillet 1842 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 296–297 (SBB).  
Lettre de Tieck à Raumer du 14 octobre 1842 (Potsdam), *Nachlaß Tieck*, p. 298–299 (SBB).  
Lettre de Tieck à Raumer du 17 octobre 1842 (sans lieu), *Nachlaß Tieck*, p. 300–301 (SBB).  
Lettre de Tieck à Raumer du 4 novembre 1842 (Potsdam), *Nachlaß Tieck*, p. 302–303 (SBB).  
Lettre de Tieck à Raumer du 6 novembre 1842 (Potsdam), *Nachlaß Tieck*, p. 304–305 (SBB).  
Lettre de Henriette Solger à Abeken du 20 juin 1843, *Nachlaß Abeken*, section 01/139 (GSAWei).

Lettre de Tieck à Raumer de février 1846 (Potsdam), *Nachlaß Tieck*, p. 306 (SBB).

Lettre de Hagen à Abeken, sans doute de 1847, *Nachlaß Abeken*, section 01/99 (GSAWei).

### AUTRES DOCUMENTS

ABEKEN Bernhard Rudolf, *Die Behandlung des Schicksals in Tragödien der alten und neuen Zeiten*, 26 feuillets, portant des corrections peut-être de deuxième main (GSAWei, *Nachlaß Abeken*).

ABEKEN Bernhard Rudolf, *Aufsatz über König Ödipus von Sophokles*, 24 feuillets, corrections au crayon et à l'encre, complété à la fin par des extraits du *Jahrbuch für wissenschaftliche Kritik* numéro 94, Berlin 1836 (GSAWei, *Nachlaß Abeken*).

ABEKEN Bernhard Rudolf, *Rezension von Solgers Briefwechsel*, pages imprimées tirées de la *Dresdner Morgenzeitung* des 23, 24, 26 et 27 avril 1827 (GSAWei, *Nachlaß Abeken*).

BOECKH August, “Rede an der Berliner Univeristät, 1. August 1847, zum Seelenleben an Karl Solger”, extraits de la “Vossische Zeitung” du 5 août 1847, Nr 180. Discours prononcé lors de l’installation du buste de Solger dans le hall de l’Université de Berlin (SBB, *Nachlaß Solger*, K. 1, M. 17).

COUSIN Victor, “Course philosophique en Allemagne”, copie manuscrite de la *Revue française*, tome 5ème, p. 201 et suivant[es], (SBB, *Nachlaß Solger*, K. 1, M. 15).

ROCHLITZ Friedrich, *Antigone*, version intégrale pour la scène (Weimar, 1809), avec corrections à l’encre (GSAWei 80/1,6).

SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, *Des Sophokles Tragödien*, Berlin, 1807, exemplaire figurant dans la bibliothèque privée de Goethe à Weimar.

SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, *Ida von Hohenstein*, pièce de jeunesse, (SBB, *Nachlaß Solger*, K. 1, M. 1).

SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, *Adolf Lilienhain*, pièce de jeunesse, (SBB, *Nachlaß Solger*, K. 1, M. 2).

SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, Traductions du grec, consultables uniquement sur photos, (SBB, *Nachlaß Solger*, K. 1, M. 4).

SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, Traductions d’Ovide (SBB, *Nachlaß Solger*, K. 2, M. 19–27).

SOLGER Karl Wilhelm Ferdinand, *Erwin. Druckmanuskript, Nachlaß Solger* (SBB, ms germ qu 1170/microfilm 1335).

SOLGER Friedrich (présenté sous N. N.), *Biographie de Karl Solger*, cahier de 16 pages, écriture du frère de Solger (?) à l’encre, et corrections de seconde main (Tieck? Son secrétaire?), (SBB, *Nachlaß Solger*, K. 1, M. 14).

N. N., Copie manuscrite de la “Course philosophique en Allemagne, pendant les mois d’août, de septembre et d’octobre 1817 (Fragments d’un journal de voyage)”, de Victor Cousin, publié in: *Revue française*, 7.5, février 1813, p. 201–204 (SBB, *Nachlaß Solger*, K. 1, M. 15).

N. N., Extraits de textes portant sur Solger, 4 feuillets (SBB, *Nachlaß Solger*, K. 1, M. 18).

### III. LITTERATURE CRITIQUE

ABEKEN Bernhard Rudolf, *Ein Stück aus Goethe’s Leben*, Berlin, Nicolai, 1845.

- ABEKEN Bernhard Rudolf, *Goethe in meinem Leben. Erinnerungen und Betrachtungen*, édité par Adolf Heuermann, Weimar, Böhlau, 1904.
- ALLEMAN Beda, *Ironie und Dichtung*, Pfullingen, Neske, 1956 (p. 83–99 sur Solger et Kierkegaard).
- ALTHAUS Horst, *Hegel und die heroischen Jahre der Philosophie. Eine Biographie*, Munich/Vienne, Carl Hanser, 1992.
- ARENDET Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1994.
- ARON Raymond, *L'opium des intellectuels*, Paris, Hachette, 2002.
- BAILLOT Anne, "Aktualität des Sophokles. Zur Übersetzung und Inszenierung der "Antigone": Ein unveröffentlichter Brief von Rudolf Abeken an Karl Solger (Weimar, 1809)", in: *Zeitschrift für deutsche Philologie* (120), Berlin, Schmidt, 2001(2).
- BAILLOT Anne (éd.), *L'esthétique de K. W. F. Solger. Symbole, tragique et ironie*, Tusson, Du Lérot, 2002.
- BAILLOT Anne, "Friedrich Theodor Vischers Auseinandersetzung mit der Solgerschen Kunstphilosophie. Unveröffentlichte Exzerpte aus Karl Wilhelm Ferdinand Solgers *Vorlesungen über Ästhetik*", in: *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft* (46), Stuttgart, Kröner, 2002.
- BAILLOT Anne (trad.), *Introduction à l'esthétique de Karl Solger*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2002 (à paraître).
- BARASCH Moshe, *Modern theories of art*, vol. 1: *From Winckelmann to Baudelaire*, New York, New York University Press, 1990 (p. 305–308 sur Solger).
- BAUDACH Frank, "Von der Freiheit eines Unmündigen. Ein ungedruckter Brief von Heinrich Voß", in: *Vossische Nachrichten* (2), Eutin, Johann-Heinrich-Voß-Gesellschaft, 1995.
- BAUMGARTEN Alexander Gottlieb, *Esthétique*, trad. Jean-Yves Franchère, Paris, L'Herne, 1988.
- BEARDSLEY Monroe C., *Aesthetics from classical Greece to the present. A short history*, Tuscaloosa/Londres, The University of Alabama Press, 1966 (p. 234 sur Solger).
- BEHLER Ernst, *Studien zur Romantik und zur idealistischen Philosophie*, Paderborn, Schöningh, vol. 1 1988, vol. 2 1993.
- BEHLER Ernst, *Klassische Ironie–Romantische Ironie–Tragische Ironie–Zum Ursprung dieser Begriffe*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1992.
- BEHLER Ernst, *Frühromantik*, Berlin, de Gruyter, 1992; traduction française: *Le premier romantisme allemand*, traduit par Elisabeth Décultot et Christian Helmreich, Paris, PUF, 1996.
- BEHLER, Ernst *Ironie und literarische Modernität*, Paderborn/Munich/Vienne/ Zurich, Schöningh, 1997.
- BEHLER Ernst et HÖRISCH Jochen (éds.), *Die Aktualität der Frühromantik*, Paderborn, Schöningh, 1987.
- BEIERWALTES Werner, *Platonismus und Idealismus*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1972.
- BETTI Emilio, *Allgemeine Auslegungslehre als Methodik der Geisteswissenschaften*, Tübingen, Mohr & Siebeck, 1967.
- BIEMEL Walter, "L'ironie romantique et la philosophie de l'idéalisme allemand", in: *Revue philosophique de Louvain* (61), Louvain, Editions de l'Institut, 1963 (p. 627–643).
- BLUHM Lothar (éd., et al.), *Der Brief in Klassik und Romantik. Aktuelle Probleme der Briefedition*, Wurzburg, Königshausen & Neumann, 1993.
- BÖCKH August, *Des Sophokles Antigone. Griechisch und Deutsch. Nebst zwei Abhand-*

- lungen über diese Tragödie im Ganzen und über einzelne Stellen derselben, 2<sup>ème</sup> édition, Berlin, Veit & Co, 1843.
- BOEHM Gottfried et PFOTENHAUER Helmut (éds.), *Beschreibungskunst – Kunstbeschreibung*, Munich, Fink, 1995.
- BÖTTIGER Carl August, *Litterarische Zustände und Zeitgenossen*, Leipzig, Brockhaus, 1838 (reprint Francfort-sur-le-Main, Athenäum, 1998).
- BOHRER Karl Heinz, *Die Kritik der Romantik. Der Verdacht der Philosophie gegen die literarische Moderne*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1989.
- BOLLACK Jean, *La Grèce de personne*, Paris, Seuil, 1997.
- BOLLACK Jean, *La mort d'Antigone. La tragédie de Créon*, Paris, PUF, 1999.
- BOLLACK Mayotte et WISMAN Heinz (éds.), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert. Philologie et herméneutique au XIX<sup>ème</sup> siècle*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1983.
- BOUCHER Maurice, *K. W. F. Solger. Esthétique et philosophie de la présence*, Diss., Paris, Stock, 1934.
- BRIEGLEB Klaus, “Der Editor als Autor. Fünf Thesen zur Auswahlphilologie”, in: *Texte und Varianten: Probleme ihrer Editionen und Interpretation*, édité par Gunter Martens et Hans Zeller, Munich, Beck, 1971 (p. 91–117).
- BRINKMANN Richard (éd.), *Romantik in Deutschland. Ein interdisziplinäres Symposium*, première édition, Stuttgart, Metzler, 1978, p. 39–166 (“Romantik – im Spannungsfeld von sozialem Wandel und Stagnation”) et p. 521–707 (“Romantik – im Spannungsfeld von Kunst, Ästhetik und Wirklichkeit”).
- BÜSCH Otto, *Handbuch der preußischen Geschichte*, vol. 2 *Das 19. Jahrhundert und große Themen der Geschichte Preußens*, Berlin/New York, De Gruyter, 1992.
- BUFFET Cyril, *Berlin*, Paris, Fayard, 1993.
- BURGERT Helmuth, *Solgers philosophisches Programm*, Diss., Fribourg, 1921.
- BUSCH H. J., “Besprechung von: Erwin, von W. Henckmann”, in: *Philosophisches Jahrbuch* 79, Fribourg/Munich, Karl Alber, 1972 (p. 428–435).
- COLETTE Jacques, “Art, mystique et négativité: K. W. F. Solger”, in: *Etudes philosophiques*, 1983/1 (p. 69–86).
- COLETTE Jacques, “Enthousiasme et ironie. La dialectique artistique selon K. W. F. Solger”, in: *Etudes philosophiques*, 1992/4 (p. 487–498).
- CREUZER Georg Friedrich, *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen*, 3<sup>ème</sup> édition revue et corrigée, Leipzig et Darmstadt, 1837–1842 (reprint à l'identique Hildesheim/Zurich/New York, Olms, 1990).
- CREUZER Georg Friedrich et DAUB Carl, *Idee und Probe alter Symbolik, Studien* vol. 2, Francfort-sur-le-Main/Heidelberg, Niemeyer, 1806.
- DALMEYDA Georges, *Goethe et le drame antique*, Paris, Hachette, 1908.
- DANN Otto, “Gruppenbildung und gesellschaftliche Organisierung in der Epoche der deutschen Romantik”, in: *Romantik in Deutschland. Ein interdisziplinäres Symposium*, Stuttgart, Metzler, 1978.
- DANNENHAUER Ulrich, *Heilsgewißheit und Resignation. Solgers Theorie der absoluten Ironie*, Francfort-sur-le-Main/Bern/New York/Paris, Peter Lang, 1988.
- DANZEL Theodor Wilhelm, “Über den gegenwärtigen Stand der Philosophie der Kunst und ihre nächste Aufgabe”, in: *Gesammelte Aufsätze*, édité par Otto Jahn, Leipzig, 1855 (en partic. p. 51–84).
- DECHER Friedhelm, *Die Ästhetik K. W. F. Solgers*, Heidelberg, Winter (Universitätsverlag), 1994.

- DECULTOT Elisabeth, “Le cosmopolitisme en question. Goethe face aux saisies françaises d’œuvres d’art sous la Révolution et sous l’Empire”, in: *Revue Germanique Internationale*, Paris, PUF, 1999.
- DECULTOT Elisabeth, *Johann Joachim Winckelmann: enquête sur la genèse de l’histoire de l’art*, Paris, PUF, 2000.
- DESSOIR Max, *Ästhetik oder allgemeine Kunstwissenschaft*, 2<sup>ème</sup> édition (revue et corrigée), Stuttgart, Enke, 1923.
- DIEDERICHS Maria, *Kunst und Wirklichkeit in den ästhetischen Schriften K. W. F. Solgers*, Diss., Munich, Uni-Druck, 1971.
- DURAND Gilbert, *L’imagination symbolique*, Paris, Quadrige, 1964.
- DZIATZKO Karl (éd.), *Briefe Friedrich Heinrich von der Hagen’s an Chr. G. Heyne und an G. Fr. Beneke*, Leipzig, Spirgatis, 1893.
- ECKERMANN Johann Peter, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, édité par Fritz Bergemann, Baden-Baden, Insel, 1981.
- ECKERMANN Karl, *Solger als Philosoph*, Diss., Cologne, 1923.
- ENGELMEIER Martin, *K. W. F. Solgers Vorlesungen über Ästhetik. Versuch einer systematischen Darstellung*, Diss., Munster, 1983.
- ERDMANN Johann Eduard, *Versuch einer wissenschaftlichen Darstellung der neueren Philosophie*, vol. 7 (*Die Entwicklung der deutschen Spekulation seit Kant*, III), reprint de l’édition Leipzig 1834–1853 en 7 vol., Stuttgart/Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1982.
- ESPAGNE Michel, *De l’archive au texte. Recherches d’histoire génétique*, Paris, PUF, 1998.
- FERRY Luc (éd., et al.), *Philosophies de l’Université: l’idéalisme allemand et la question de l’Université*, Paris, Payot, 1979.
- FICHTE Johann Gottlieb, *Die Bestimmung des Menschen*, Hambourg, Meiner, 2000.
- FICHTE Johann Gottlieb, *Reden an die deutsche Nation*, Hambourg, Meiner, 1978.
- FISCHER Kuno, *Hegels Leben, Werke und Lehre*, 2 vol., Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1976 (vol. 1 p. 125–164; vol. 2 p. 1216–1223).
- FLASHAR Hellmut (éd.), *Auseinandersetzungen mit der Antike*, Bamberg, Buchner, 1985–1990.
- FLASHAR Hellmut, *Inszenierung der Antike. Das griechische Drama auf der Bühne der Neuzeit 1585–1990*, Munich, Beck, 1991.
- FOHRMANN Jürgen et VOSSKAMP Wilhelm (éds.), *Wissenschaftsgeschichte der Germanistik im 19. Jahrhundert*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1994.
- FRANK Manfred, *Einführung in die frühromantische Ästhetik*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1989.
- FRICKE Hermann, *K. W. F. Solger. Ein brandenburgisch-berlinisches Gelehrtenleben an der Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert*, Berlin, Haude & Spener, 1972.
- FRIES Thomas, *Dialog der Aufklärung. Shaftesbury, Rousseau, Solger*, Bâle/Tübingen, Francke, 1993 (en part. p. 161–254 sur Solger et Hegel).
- FRÜHWALD Wolfgang (éd., et al.), *Probleme der Briefedition. Kolloquium der deutschen Forschungsgemeinschaft*, Boppard, Boldt, 1977.
- GALLAND-SZYMKOWIAK Mildred, *La place du symbole dans la philosophie dialectique de K. W. F. Solger*, mémoire de DEA (Paris-IV Sorbonne), Paris, 2000.
- GALLAND-SZYMKOWIAK Mildred, “Le dialogue comme œuvre d’art philosophique chez Solger”, contribution à la journée de travail “Esthétique et métaphysique de Winckelmann à Schopenhauer”, Poitiers, mars 2002.
- GALLWITZ Karl Ludwig, *Handbuch der italienischen Renaissance-malerei*, Munich/ New

- York, Prestel, 1998.
- GEISSENDOERFER Theodore, "Tieck and Solger. By Percy Matenko" (discussion), in: *The journal of english and germanic philology* (37), University of Illinois Press, 1938 (p. 441).
- GENETTE Gérard, *L'œuvre de l'art II. La relation esthétique*, Paris, Seuil, 1997.
- GILBERT Katharine E. et KUHN Helmut, *A history of Esthetics*, Londres, Thames & Hudson, 1956 (pp. 34–347, 371–388, 456–472 sur Solger).
- GNEUSS Christian, *Der späte Tieck als Zeitkritiker*, Diss., Wurzburg, 1948 (réédition Düsseldorf, Bertelsmann, 1971).
- GOETHE Johann Wolfgang, *Skizze zu einer Schilderung Winckelmanns*, Francfort-sur-le-Main/Leipzig, Insel, 1994.
- GÖRLAND Albert, *Ästhetik; Kritische Philosophie des Stils*, Hambourg, Prieß, 1937 (p. 565–598 sur Solger).
- GRUMACH Ernst, *Goethe und die Antike. Eine Sammlung*, 2 vol., Berlin, De Gruyter, 1949
- GRUNERT Bernhard, *Solgers Lehre vom Schönen in ihrem Verhältnis zur Kunstlehre der Aufklärung und der Romantik*, Diss., Marbourg, 1961.
- HÄNTZSCHEL Günter, *Johann Heinrich Voß. Seine Homer-Übersetzung als sprachschöpferische Leistung*, Munich, Beck, 1977.
- HAGEN Friedrich Heinrich von der, *Das Nibelungenlied in der Ursprache mit den Lesarten der verschiedene Handschriften*, Berlin, Hitzig, 1810.
- HAHN Karl-Heinz (éd.), *Im Vorfelde der Literatur: vom Wert archivalischer Überlieferung für das Verständnis von Literatur und ihrer Geschichte*, Weimar, Böhlau, 1991.
- HARTMANN Hans, *Kunst und Religion bei Wackenroder, Tieck und Solger*, Diss., Solingen, Pfeiffer, 1916 (p. 41–62 sur Solger).
- HARTMANN Nicolai, *Die Philosophie de deutschen Idealismus*, 3<sup>ème</sup> édition (reprise de l'édition Berlin/Leipzig 1923), Berlin/New York, De Gruyter, 1974.
- HARTMANN Nicolai, *Ästhetik*, Berlin, De Gruyter, 1953.
- HASS Hans-Egon et MOHRLÜDER Gustav Adolf (éds.), *Ironie als literarisches Phänomen*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch (Neuwissenschaftliche Bibliothek), 1973.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, Werke vol. 7, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1970.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Berliner Schriften*, Werke vol. 11, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1970 (*Solger-Rezension* p. 205–274).
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Ästhetik* vol. 1, Werke vol. 13, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1970.
- HEINE Heinrich, *Die romantische Schule*, Stuttgart, Reclam, 1976.
- HELLER Joseph Elias, *Solgers Philosophie der ironischen Dialektik. Ein Beitrag zur romantischen und spekulativ-idealistischen Philosophie*, Diss., Kirchhain, Max Schmer-sow, 1928.
- HENCKMANN Wolfhart, "Etwas über das Verhältnis des Ideals zur Nachahmung der Natur in der Kunst. Ein Aufsatz Solgers zur Auseinandersetzung mit Schelling", in: *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, vol. 16, Stuttgart, Alfred Kröner, 1972 (p. 409–452).
- HENCKMANN Wolfhart, "Die geistige Gestalt K. W. F. Solgers", in: *Philosophisches Jahrbuch*, 81. Jahrgang, Munich, Karl Alber, 1974 (p. 172–186).
- HENCKMANN Wolfhart, "Solgers Schellingstudium in Jena 1801/02. Fünf unveröffentliche Briefe", in: *Hegel-Studien*, vol. 13, édité par Otto Pöggeler et Annemarie Gethmann-Siefert, Bonn, Bouvier, 1978 (p. 53–74).

- HENCKMANN Wolfhart, "Symbol und Allegorie bei K. W. F. Solger", in: *Romantik in Deutschland. Ein interdisziplinäres Symposium*, édité par Richard Brinkmann, Stuttgart, Metzler, 1978 (p. 639–651).
- HENCKMANN Wolfhart, "Phantasie und Kunst. Aspekte eines vieldeutigen Themas", in: *Phantasie als anthropologisches Problem*, édité par Alfred Schöpf, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1981 (p. 29–43).
- HENCKMANN Wolfhart, "Solger und die Berliner Kunstszene", in: *Kunsterfahrung und Kulturpolitik im Berlin Hegels*, Hegel-Studien, Beiheft 22, édité par Otto Pöggeler et Annemarie Gethmann-Siefert, Bonn, Bouvier, 1983 (p. 199–228).
- HENCKMANN Wolfhart, "Lehren und Lernen der Philosophie: Zur Dialogtheorie bei Fr. Schlegel, Schleiermacher und Solger.", in: *Lehren und Lernen der Philosophie als philosophisches Problem*, édité par Helmut Gindt et Ludwig Siep, Essen, Die Blaue Eule, 1987 (p. 103–160).
- HENCKMANN Wolfhart, "Symbolische und allegorische Kunst bei Solger", in: *Früher Idealismus und Frühromantik. Der Streit um die Grundlagen der Ästhetik (1795–1805)*, *Philosophisch-literarische Streitsachen*, vol. 1, édité par Walter Jaeschke et Helmut Holzey, Hambourg, Meiner, 1990 (p. 214–240).
- HENCKMANN Wolfhart, "Über Sein, Nichtsein und Erkennen und damit zusammenhängende Probleme der Philosophie K. W. F. Solgers", in: *Transzendentalphilosophie und Spekulation. Der Streit um die Gestalt einer Ersten Philosophie (1799–1807)*, *Philosophisch-literarische Streitsachen*, vol. 2, édité par Walter Jaeschke et Helmut Holzey, Hambourg, Meiner, 1993 (p. 164–176).
- HENCKMANN Wolfhart, "Solgers Auffassung der Einheit der Offenbarung und der wahren Philosophie", in: *Religionsphilosophie und spekulative Theologie. Der Streit um die Göttlichen Dinge (1799–1812)*, *Philosophisch-literarische Streitsachen*, vol. 3, édité par Walter Jaeschke, Hambourg, Meiner, 1994 (p. 221–250).
- HENCKMANN Wolfhart et LOTTER Konrad (éds.), *Lexikon der Ästhetik*, Munich, Beck, 1992.
- HENRICH Dieter, *Konstellationen. Probleme und Debatten am Ursprung der idealistischen Philosophie (1789–1795)*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1991 (p. 217–294).
- HENRICI Georg, *D. August Twesten nach Tagebüchern und Briefen*, Berlin, Hertz, 1889.
- HERDER Johann Gottfried, *Kritische Wälder, Werke* vol. 3/II, Stuttgart, Union Deutscher Verlags-Gesellschaft, 1981.
- HERZOG Reinhart, *Die Bewahrung der Vernunft. Eine Untersuchung der Metaphysik K. W. F. Solgers*, Diss., Munich, 1967.
- HÖLDERLIN Friedrich, *Übersetzungen und Briefe 1800–1806, Sämtliche Werke* vol. 5, édité par Norbert von Hellingsrath, Munich/ Leipzig, Georg Müller, 1913.
- HÖLTER Achim, *Ludwig Tieck. Literaturgeschichte als Poesie*, Heidelberg, Winter, 1989.
- HOLTEI Karl von, *Briefe an Ludwig Tieck*, 4 vol., Breslau, Trewendt, 1864.
- JÄHNIG Dieter, *Schelling. Die Kunst in der Philosophie*, vol. 2 *Die Wahrheitsfunktion der Kunst*, Pfullingen, Neske, 1969.
- JAESCHKE Walter (éd.), *Religionsphilosophie und spekulative Theologie. Der Streit um die Göttlichen Dinge (1799–1812)*, *Philosophisch-literarische Streitsachen*, vol. 3, Hambourg, Meiner, 1994.
- JAESCHKE Walter et HOLZEY Helmut (éds.), *Früher Idealismus und Frühromantik. Der Streit um die Grundlagen der Ästhetik (1795–1805)*, *Philosophisch-literarische Streitsachen*, vol. 1, Hambourg, Meiner, 1990.
- JAESCHKE Walter et HOLZEY Helmut (éds.), *Transzendentalphilosophie und Spekula-*

- tion. *Der Streit um die Gestalt einer Ersten Philosophie (1799–1807)*, *Philosophisch-literarische Streitsachen*, vol. 2, Hambourg, Meiner, 1993.
- JAMME Christoph, *Einführung in die Philosophie des Mythos*, vol. 2 *Neuzeit und Gegenwart*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1991.
- JAMME Christoph, “Hegel als Rezensent”, in: *Hegel-Studien*, vol. 28, édité par Friedhelm Nicolin et Otto Pöggeler, Bonn, Bouvier, 1993.
- JAMME Christoph (éd.), *Kunst und Geschichte im Zeitalter Hegels*, Hambourg, Meiner, 1996.
- JANKE Wolfgang, “Das Symbol”, in: *Philosophisches Jahrbuch* (16), Munich, Karl Alber, 1968/69 (p. 164–180).
- JANKELEVITCH Vladimir, *L’ironie*, Paris, Flammarion, 1964.
- JAPP Uwe, *Theorie der Ironie*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1983.
- JEAN PAUL, *Vorschule der Ästhetik*, Hambourg, Meiner, 1990.
- JEBB Richard (Sir), *Sophocles. The plays and fragments, with critical notes, commentary and translation in english prose*, reprint de la 2<sup>ème</sup> édition (Cambridge University Press 1887), Amsterdam, Hakkert, 1962.
- KANZOG Klaus, *Einführung in die Editionsphilologie der neueren deutschen Literatur*, Berlin, Schmidt, 1991.
- KIERKEGAARD Soeren, *Über den Begriff der Ironie mit ständiger Rücksicht auf Sokrates*, in: *Gesammelte Werke*, Abt. 31, Cologne/Dusseldorf, Diederichs, 1961.
- KLESSMANN Eckart (éd.), *Goethe aus der Nähe. Berichte von Zeitgenossen*, Francfort-sur-le-Main, Insel, 1997.
- KÖNIG Christoph et SEIFERT Siegfried (éds.), *Literaturarchiv und Literaturforschung*, Munich/New Providence/Londres/Paris, Saur, 1996.
- KÖPKE Rudolf, *Ludwig Tieck. Erinnerungen aus dem Leben des Dichters nach dessen mündlichen und schriftlichen Mitteilungen*, 2 vol., Leipzig, Brockhaus, 1855.
- KOSCHLIG Manfred, “Goethes Anteil an der Sophokles-Rezension des jungen Voß“, in: *Goethe. Neue Folge des Jahrbuchs der Goethe-Gesellschaft* (13), 1951 (p. 218–229).
- KUHN Helmut, “Der Begriff des Symbolischen in der älteren deutschen Ästhetik”, in: *Schlesische Jahrbücher für Geistes- und Naturwissenschaften* (11), Breslau, Hirt, 1924.
- KUTSCHERA Franz von, *Ästhetik*, Berlin/New York, De Gruyter, 1988.
- LACOUÉ-LABARTHE Philippe et NANCY Jean-Louis, *L’absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Seuil, Paris, 1978.
- LACHMANN Renate (éd.), *Dialogizität, Theorie und Geschichte der Literatur und der schönen Künste*, Munich, Fink, 1982.
- LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 2 vol., Paris, PUF, 1926.
- LENZ Max, *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhelms Universität zu Berlin*, 4 vol., Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1910–1918.
- LINDEN Walter, *Solger und Hegel. Bemerkungen aus Anlaß eines Vergleiches ihrer ästhetischen Schriften*, Diss., Hambourg, 1938.
- LOTMANN Iouri, *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973.
- LOTZE Hermann, *Geschichte der Ästhetik in Deutschland*, Munich, Cotta, 1868 (pp. 151–163, 370–410, 441–461 sur Solger).
- LÜBBE Hermann, “Deutscher Idealismus als Philosophie preußischer Kulturpolitik”, in: *Kunsterfahrung und Kulturpolitik im Berlin Hegels*, *Hegel-Studien Beiheft* 22, édité par Otto Pöggeler et Annemarie Gethmann-Siefert, Bonn, Bouvier, 1983 (p. 3–28).

- LÜDEKE Henry (éd.), *Das Buch über Shakespeare. Handschriftliche Aufzeichnungen von Ludwig Tieck*, Halle, Max Niemeyer, 1920.
- LÜDEKE VON MÖLLENDORF Heinrich (éd.), *Aus Tiecks Novellenzeit. Briefwechsel zwischen Ludwig Tieck und F. A. Brockhaus*, Leipzig, Brockhaus, 1928.
- MALTER Rudolf, "L'ironie comme véritable essence de l'art. L'explication théorique par Solger "de la façon romantique d'appréhender le monde" dans le dialogue *Erwin*", in: *Etudes philosophiques*, 1983/2 (p. 163–176).
- MARTENS Gunter et ZELLER Hans (éds.), *Texte und Varianten: Probleme ihrer Editionen und Interpretation*, Munich, Beck, 1971.
- MENNE-HARITZ Angelika (éd.), *Archivische Erschließung – Methodische Aspekte einer Fachkompetenz*, Marbourg, Archivschule, 1999.
- MICHELET Karl Ludwig, *Entwicklungsgeschichte der neuesten deutschen Philosophie mit besonderer Rücksicht auf den gegenwärtigen Kampf Schellings mit der Hegelschen Schule*, Berlin, 1843 (p. 219–239 sur Solger).
- NICOLIN Friedhelm (éd.), *Hegel in Berichten seiner Zeitgenossen, Philosophische Bibliothek* vol. 245, Berlin, Akademie-Verlag, 1971.
- NICOLIN Friedhelm, "Aus Schellings und Hegels Disputatorium im Winter 1801/02", in: *Hegel-Studien*, vol. 9, Hambourg, Meiner, 1974 (p. 43–48).
- NICOLIN Friedhelm, "Rezension zu Solger: Nachgelassene Schriften und Briefwechsel", in: *Hegel-Studien*, vol. 9, Hambourg, Meiner, 1974 (p. 306–309).
- NIKLEWSKI Günter, *Versuch über Symbol und Allegorie (Winckelmann, Moritz, Schelling)*, Erlanger Studien vol. 21, Erlangen, Palm & Enke, 1979.
- ODEBRECHT Rudolf, "K. W. F. Solger und die romantische Idee", in: *Geisteskultur*, Berlin, Unger, 1925 (p. 241–257).
- PAULSON William R., *The noise of culture*, Ithaque/Londres, Cornell University Press, 1988.
- PETER Klaus (éd.), *Romantikforschung seit 1945*, Königstein, Hain, 1980.
- PINNA Giovanna (trad.), *Lezioni di Estetica. K. W. F. Solger*, Palerme, Aesthetica, 1995.
- PINTO Valeria, *Filosofia e religione in K. W. F. Solger*, Napoli, Morano, 1995.
- POCHAT Götz, *Der Symbolbegriff in der Ästhetik und Kunstwissenschaft*, Cologne, Du Mont, 1983.
- POCHAT Götz, *Geschichte der Ästhetik und Kunsttheorie*, Cologne, Du Mont, 1986.
- PÖGGELER Otto, *Hegels Kritik der Romantik*, Diss., Bonn, Bouvier, 1956.
- PÖGGELER Otto (éd.), *Hegel in Berlin. Preußische Kulturpolitik und idealistische Ästhetik. Zum 150. Todestag des Philosophen*, catalogue de l'exposition (Berlin et Düsseldorf), Berlin, Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz, 1981.
- PÖGGELER Otto, *Die Frage nach der Kunst. Von Hegel zu Heidegger*, Fribourg/ Munich, Karl Alber, 1984.
- PÖGGELER Otto, *Preußische Kulturpolitik im Spiegel von Hegels Ästhetik*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1987.
- PORTERFIELD Allen W., "Percy Matenko. Tieck and Solger: The complete correspondence" (discussion), in: *The Germanic Review* (10), New York City, Columbia University Press, 1935 (p. 55–57).
- POTZ Dirk, *Solgers Dialektik. Die Grundzüge der dialektischen Philosophie K. W. F. Solgers*, Hambourg, Dr Kovac, 1995.
- PRANG Helmut (éd.), *Begriffsbestimmung der Romantik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972.
- PRANG Helmut, *Die romantische Ironie, Erträge der Forschung* vol. 12, Darmstadt,

- Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972 (3<sup>ème</sup> édition non modifiée *ibid.*, 1989).
- PREISENDANZ Wolfgang, “Die Abkehr vom Grundsatz der Naturnachahmung”, in: *Deutsche Romantik. Poetik, Formen und Motive*, édité par Hans Steffen, 3<sup>ème</sup> édition (première édition 1967), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978 (p. 54–74).
- RACHOLD Jan (éd.), *Friedrich Schleiermacher – eine Briefauswahl*, Francfort-sur-le-Main/Berlin/Bern/New York/Paris/Vienne, Peter Lang, 1995.
- RAUMER Friedrich von, *Antiquarische Briefe*, Leipzig, Brockhaus, 1851.
- RAUMER Friedrich von, *Über die geschichtliche Entwicklung der Begriffe von Recht, Staat und Politik* (reprise de la 3<sup>ème</sup> édition Leipzig 1861), Aalen, Scientia, 1971.
- RAUMER Friedrich von, *Lebenserinnerungen und Briefwechsel*, 2 vol., Leipzig, Brockhaus, 1861.
- RAVERA Marco, “Necessità e unità della filosofia in Solger”, in: *Annuario filosofico*, 1987/3 (p. 167–186).
- REID Jeffrey (trad.), *L’ironie romantique*, traduction commentée de: Hegel, *Solger-Rezension*, Paris, Vrin, 1997.
- REITER Siegfried (éd.), *Friedrich August Wolf. Ein Leben in Briefen*, Stuttgart, Metzler, 1935.
- RICOEUR Paul, *De l’interprétation*, Paris, Seuil, 1965.
- RIEDEL Manfred (éd.), *Hegel und die antike Dialektik*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1990.
- RIES Klaus (éd.), *Griechische Tragiker. Aischylos. Sophokles. Euripides. Aischylos in der Übertragung von J. G. Droysen, Sophokles in der Übertragung von K. W. F. Solger, Euripides in der Übertragung von J. A. Hartung*, Munich, Winkler, 1958.
- ROSENBERG Raphael, *Beschreibungen und Nachzeichnungen der Skulpturen Michelangelo: eine Geschichte der Kunstbetrachtung, Kunstwissenschaftliche Studien* vol. 82, Munich/Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2000.
- SCHAEFFER Jean-Marie, *La naissance de la littérature. La théorie esthétique du romantisme allemand*, Paris, Presses de l’ENS, 1983.
- SCHAEFFER Jean-Marie, *L’art de l’âge moderne. L’esthétique et la philosophie de l’art du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, 1992.
- SCHANZE Helmut (éd.), *Friedrich Schlegel und die Kunsttheorie seiner Zeit*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1985.
- SCHANZE Helmut (éd.), *Romantikhandbuch*, Stuttgart, Kröner, 1995.
- SCHASLER Max, *Ästhetik als Philosophie des Schönen und der Kunst*, Aalen, Scientia, 1971 (p. 873–939 sur Solger).
- SHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *System des transzendentalen Idealismus*, Hambourg, Meiner, 1992.
- SHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Philosophie der Kunst*, in: *Schriften*, vol. 2 (1801–1803), Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1985 (p. 181–564).
- SHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Ueber das Verhältniß der bildenden Künste zu der Natur*, in: *Schriften*, vol. 2 (1801–1803), Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1985 (p. 579–619).
- SCHILLER Friedrich, *Werke, Nationalausgabe* éditée par Norbert Oellers, Weimar, Böhlau, 1943 ss.
- SCHLEGEL Friedrich, *Kritische Friedrich Schlegel Ausgabe*, en particulier vol. I, II et XXIX, Paderborn, Schöningh, 1958 ss.
- SCHLEGEL Friedrich, *Gemälde Alter Meister*, postface de Hans Eichner et Norma Lelless, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1984.

- SCHLEIERMACHER Friedrich Daniel Ernst, *Texte zur Pädagogik, Kommentierte Studienausgabe* éditée par Michael Winkler et Jens Brachmann, vol. 1, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2000.
- SCHMIDT Jochen, *Die Geschichte des Genie-Gedankens in der deutschen Literatur, Philosophie und Politik 1750–1945*, vol. 1 *Von der Aufklärung bis zum Idealismus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1985.
- SCHMIDT Reinhold, *Solgers Philosophie*, Berlin, 1841.
- SCHNEIDER Joachim, *Goethe und die Mythenforschung der Romantik, insbesondere sein Verhältnis zu Schelling, Görres und Creuzer. Ein Beitrag zum Thema Klassik und Romantik*, Diss., Hambourg, 1958.
- SCHÖNEBECK Erich, *Tieck und Solger*, Diss., Berlin, 1910.
- SCHOENTJES Pierre, *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil, 2001.
- SCHOEPS Hans-Joachim, *Preußen. Geschichte eines Staates*, Francfort-sur-le-Main, Propyläen, 1995.
- SCHRADER Wilhelm, *Geschichte der Friedrichs-Universität zu Halle*, Berlin, Dümmler, 1894.
- SCHULTE Paul, *Solgers Schönheitslehre im Zusammenhang des deutschen Idealismus: Kant, Schiller, W. von Humboldt, Schelling, Solger, Schleiermacher, Hegel*, Kassel, Kassel University Press, 2001.
- SCHULZ Gerhard, *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zur Gegenwart*, vol. 7 *Die deutsche Literatur zwischen Französischer Revolution und Restauration: 7/I Das Zeitalter der französischen Revolution 1789–1806* Munich, Beck, 1983, et 7/II *Das Zeitalter der Napoleonischen Kriege und der Restauration 1806–1830*, Munich, Beck, 1989.
- SCHULZ Walter, *Metaphysik des Schwebens. Untersuchungen zur Geschichte der Ästhetik*, Pfullingen, Neske, 1985.
- SEMBDNER Helmut (éd.), *Heinrich von Kleists Lebensspuren. Dokumente und Berichte der Zeitgenossen*, 2<sup>ème</sup> édition (revue et corrigée), Brême, Schünemann, 1957.
- SIEBERT Horst, *Friedrich Hebbels Auseinandersetzung mit Hegel und Solger*, Diss., Kiel, 1965.
- SIEBERT Horst, “Die dualistischen Weltdeutungen Hebbels und Solgers im Gegensatz zu Hegels dialektischer Philosophie”, in: *Hebbel-Jahrbuch*, Heide (Holstein), Boyens, 1965 (p. 156–163).
- SIEBERT Horst, “Ausklang des deutschen Idealismus. Von Hegel zu Solger und Hebbel”, in: *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte* (20), Cologne, Brill, 1968 (p. 28–43).
- SOERENSEN Bengt Algot, *Symbol und Symbolismus in den ästhetischen Theorien des 18. Jahrhunderts und der deutschen Romantik*, Copenhague, Munksgaard, 1963 (p. 277–320 sur Solger).
- SOERENSEN Bengt Algot, *Allegorie und Symbol. Texte zur Theorie des dichterischen Bildes im 18. und frühen 19. Jahrhundert*, Francfort-sur-le-Main, Athenäum, 1972 (p. 227–234 sur Solger).
- SOERENSEN Bengt Algot, “Die ‘zarte Differenz’. Symbol und Allegorie in der ästhetischen Diskussion zwischen Schiller und Goethe”, in: *Formen und Funktionen der Allegorie*, édité par W. Haug, Stuttgart, Metzler, 1979 (p. 632–641).
- SONDERMANN Ernst Friedrich, *Karl August Böttiger, literarischer Journalist der Goethezeit in Weimar*, Bonn, Bouvier, 1983.
- SOURIAU Etienne, *Vocabulaire d'esthétique*, Paris, PUF, 1990.
- STAIGER Emil (éd.), *Der Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe*, Francfort-sur-le-Main,

- Insel, 1977.
- STARR Doris, *Über den Begriff des Symbols in der deutschen Klassik und der deutschen Romantik*, Reutlingen, Hutzler, 1964.
- STEINER George, *Antigones*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1996.
- STEINER George, *Real presences*, Chicago, Chicago University Press, 1989.
- STOLBERG Christian Graf zu, *Sophokles übersetzt von Christian Graf zu Stolberg*, in: *Gesammelte Werke der Brüder Christian und Friedrich Leopold Grafen zu Stolberg*, vol. 14, Hambourg, Perthes, 1827.
- STRICH Fritz, *Die Mythologie in der deutschen Literatur von Klopstock bis Wagner*, 2 vol., Bern/Munich, Francke, 1970 (vol. 2 p. 137–142 sur Solger).
- STROSCHNEIDER-KOHRs Ingrid, *Die romantische Ironie in Theorie und Gestaltung, Hermaea-Germanistische Forschungen* vol. 6, édité par H. de Boor et H. Kunisch, Tübingen, Niemeyer, 1960 (p. 185–214 sur Solger).
- STROHSCHNEIDER-KOHRs Ingrid, “Zur Poetik der deutschen Romantik II: Die romantische Ironie”, in: *Die Deutsche Romantik. Poetik, Formen und Motive*, édité par Hans Steffen (reprise de l'édition 1967), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978 (p. 75–97).
- SZONDI Peter, *Poetik und Geschichtsphilosophie I. Antike und Moderne in der Ästhetik der Goethezeit. Hegels Lehre von der Dichtung*, édité par Senta Metz et Hans-Hagen Hildebrandt, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974.
- SZONDI Peter, “Friedrich Schlegel und die romantische Ironie. Mit einer Beilage über Tiecks Komödien”, in: *Friedrich Schlegel und die Kunsttheorie seiner Zeit*, édité par Helmut Schanze, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1985.
- THOUARD Denis, “Individuum – Ineffabile. Individualitätsproblem und frühromantische Erfahrung bei Schleiermacher”, in: *Internationale Zeitschrift für Philosophie*, Stuttgart, Metzler, 1993(2).
- THOUARD Denis, *Symphilosophie. F. Schlegel à Iéna (avec la traduction de la Philosophie transcendante)*, Paris, Vrin, 2002.
- TIECK Ludwig, *Werke*, 4 vol. édités par Marianne Thalmann, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft: vol. 1, *Frühe Erzählungen und Romane*, 1963; vol. 2, *Die Märchen aus dem Phantasmus*, 1964; vol. 3, *Novellen*, 1965; vol. 4, *Romane*, 1966.
- TIECK Ludwig, *Phantasmus*, in: *Schriften in 12 Bänden*, vol. 6, édité par Manfred Frank, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker, 1985.
- TILLIETTE Xavier, *Schelling. Une philosophie en devenir*, 2 vol., Paris, Vrin, 1970.
- TITZMANN Michael, *Strukturwandel der philosophischen Ästhetik 1800–1880. Der Symbolbegriff als Paradigma*, Munich, Fink, 1978.
- TITZMANN Michael, “‘Allegorie’ und ‘Symbol’ im Denksystem der Goethezeit”, in: *Formen und Funktionen der Allegorie*, édité par Walter Haug, Stuttgart, Metzler, 1979 (p. 642–665).
- TODOROV Tvetan, *Théories du symbole*, Paris, Seuil, 1977.
- TÖPELMANN Roger, *Romantische Freundschaft und Frömmigkeit. Briefe des Berliner Verlegers Georg Andreas Reimer an Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher*, Hildesheim, Weidmann, 1999.
- VERRA Valerio, “Tragische und künstlerische Ironie bei K. W. F. Solger”, in: *Philosophie und Poesie. Otto Pöggeler zum 60. Geburtstag* vol. 1, édité par Annemarie Gethmann-Siefert, Stuttgart/Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1988 (p. 235–254).
- VIEILLARD-BARON Jean-Louis, *Hegel et l'idéalisme allemand*, Paris, Vrin, 1999.
- VIETÖR Karl, *Geist und Form. Aufsätze zur deutschen Literaturgeschichte*, Bern, Francke,

- 1952 (p. 234–266).
- VIETTA Silvio (éd.), *Die literarische Frühromantik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1983.
- VIETTA Silvio et KEMPER Dirk, *Ästhetische Moderne in Europa: Grundzüge und Problemzusammenhänge seit der Romantik*, Munich, Fink, 1997.
- VIEWEG Klaus, “On me connaissait quand on m’a appelé. L’appel du Magister Fichte à l’Académie d’Iéna en 1794”, traduction Xavier Tilliette, in: *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1996/1 (p. 117–126).
- VISCHER Friedrich Theodor, *Über das Erhabene und Komische*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1967.
- VISCHER Friedrich Theodor, *Ästhetik oder Wissenschaft des Schönen*, 6 vol., Reutlingen/Leipzig, Carl Mäcken, 1846 (2<sup>ème</sup> édition Munich, 1922–23).
- VOLKELT Johannes, *System der Ästhetik*, vol. 1 *Grundlegung der Ästhetik*, 2<sup>ème</sup> édition (revue et corrigée), Munich, Beck, 1927 (pp. 272–273 et 386–387 sur Solger); vol. 2 *Die ästhetischen Grundgestalten*, 2<sup>ème</sup> édition Beck, Munich, 1925 (p. 540–541 sur Solger); vol. 3 *Kunstphilosophie und Metaphysik der Ästhetik*, 2<sup>ème</sup> édition, Munich, Beck, 1925 (p. 566–567 sur Solger).
- VOSS Abraham (éd.), *Briefwechsel zwischen Heinrich Voß und Jean Paul*, Heidelberg, Winter (Universitätsbuchhandlung), 1833.
- VOSS (Johann) Heinrich, *Goethe und Schiller in persönlichem Verkehre. Nach brieflichen Mitteilungen von Heinrich Voß*, introduit et commenté par Georg Berlit, Stuttgart, Cotta, 1895.
- VOSS (Johann) Heinrich, *Goethe und Schiller in Briefen von Heinrich Voß dem jüngeren*, une anthologie réalisée par Hans Gerhard Gräf, Leipzig, Reclam, 1896.
- WACKENRODER Wilhelm Heinrich et TIECK Ludwig, *Herzensergießungen eines kunstliebenden Klosterbruders*, Stuttgart, Reclam, 1963.
- WAGENER Ferdinand, *Die romantische und die dialektische Ironie*, Diss., Arnsberg, Stahl, 1931 (p. 35–41 sur Solger).
- WALTHER Angelo, *Gemäldegalerie Dresden. Alte Meister. Katalog der ausgestellten Werke*, Leipzig, Seemann, 1992.
- WALZEL Oskar, “Methode? Ironie bei Friedrich Schlegel und bei Solger”, in: *Helicon. Revue internationale des problèmes généraux de la littérature*, 1938/1 (p. 71–94).
- WALZEL Oskar, “ ‘Allgemeines’ und ‘Besonderes’ in Solgers Ästhetik”, in: *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturgeschichte und Geistesgeschichte*, vol. 17, Halle, Niemeyer, 1939 (p. 153–182).
- WALZEL Oskar, “Tragik bei Solger”, in: *Späte Schriften*, Bonn, Klaus Naderer, 1994 (p. 9–52).
- WEISSE Christian Hermann, *System der Ästhetik als Wissenschaft von der Idee der Schönheit*, 2 vol., Hildesheim, Olms, 1966.
- WELLEK René, *A history of modern criticism. 1750–1950: The Romantic Age*, Londres, Jonathan Cape, 1961 (p. 289–299 sur Solger).
- WILDBOLZ Rudolf, *Der philosophische Dialog als literarisches Kunstwerk. Untersuchungen über Solgers “Philosophische Gespräche”*, Bern/Stuttgart, Paul Haupt, 1952.
- WINCKELMANN Johann Joachim, *Geschichte der Kunst des Altertums*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972 (reprint de l’édition Vienne 1934).
- WINCKELMANN Johann Joachim, *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst*, reprint in: *Deutsche Literaturdenkmale des 18. Jahrhunderts*, Heilbronn, Henninger, 1968.

- WITTMANN Reinhard (éd.), *“Die Post will fort, ich muß schließen...” Briefe aus dem 18. Jahrhundert*, Munich, Beck, 1985.
- WITTMANN Reinhard, *Geschichte des deutschen Buchhandels. Ein Überblick*, Munich, Beck, 1991.
- WOLLZOGEN Karoline von, *Schillers Leben*, édité par Peter Boerner (reprise de l'édition Stuttgart/Tubingen, Cotta, 1830), Hildesheim, Olms, 1990.
- ZEISING
- ZELLER Eduard, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz, Geschichte der Wissenschaften in Deutschland* vol. 13, 2<sup>ème</sup> édition, Munich, Oldenbourg, 1873 (pp. 574–579 et 713–720 sur Solger).
- ZIEGNER Thomas Günther, *Ludwig Tieck – Studien zur Geselligkeitsproblematik. Die soziologisch-pädagogische Kategorie der Geselligkeit als einheitsstiftender Faktor in Leben und Werk des Dichters*, Francfort-sur-le-Main/Bern/New York/Paris, Peter Lang, 1987.
- ZIMMERLI Walther Ch., “Schellings “Deduktion eines allgemeinen Organs der Philosophie” als Bindeglied zwischen romantischer Kunstauffassung und der Neubegründung der Dialektik in Hegels Jenaer Philosophie”, in: *Romantik in Deutschland. Ein interdisziplinäres Symposium*, édité par Richard Brinkmann, Stuttgart, Metzler, 1978 (p. 404–420).
- ZIMMERMANN Robert, *Geschichte der Aesthetik als philosophischer Kunstwissenschaft*, reprint de l'édition Vienne 1858–1865, Hildesheim etc., Olms, 1973 (p. 698–708 sur Solger).



## Index Nominum

Les biographies de personnes d'origine allemande ont été réalisées, pour les plus connues d'entre elles, à l'aide du DBE<sup>1</sup>, de la ADB<sup>2</sup>, ou la NDB<sup>3</sup>. Pour les protagonistes moins connus, nous avons utilisé les références données par le DBI<sup>4</sup>, le plus souvent vers le DBA<sup>5</sup>, ou le *Neuer Nekrolog*<sup>6</sup>.

**Abeken, Bernhard Rudolf** (1780–1866) : philologue classique. Etudiant en théologie et en philosophie à Iéna entre 1799 et 1801, il devient ensuite précepteur, à Berlin à partir de 1802, puis en 1808 à Weimar, (auprès des enfants de Schiller). Il épouse peu après une nièce de la femme de Schiller. Il est ensuite enseignant à Rudolstadt puis Osnabrück (en 1815), et termine sa carrière comme directeur du lycée d'Osnabrück (à partir de 1841). Il est l'éditeur des œuvres complètes de Justus Möser et l'auteur d'ouvrages sur Goethe. p. 200–201 ; pp. 48, 52, 122, 138, 139, 142, 149, 150, 152, 154, 156, 168, 179, 195, 196, 197, 199, 201, 202, 203, 207, 260, 287, 331, 358, 360, 382, 383, 386, 387, 388, 389, 414, 428.

**Aristophane** (-445, après -388) : auteur de comédies. Héritier d'une tradition comique bien établie, il vit à Athènes à l'époque de la guerre du Péloponnèse. N'ont été conservées que onze de ses comédies, rédigées en réaction à la guerre et dans un esprit pacifiste. *Les Arachniens* (-425), *Les Cavaliers* (-424), et *Les Nuées* (-423) ont été traduites et commentées par F. A. Wolf dès le début des années 1800, et largement débattues dans les milieux philologiques jusque dans les années 1820. pp. 88, 262.

**Aristote** (-384, -322) : philosophe. Après une jeunesse passée en Macédoine, il se rend à Athènes autour de -367 pour y suivre les cours de Platon. Précepteur du jeune Alexandre entre -343 et -342, il ouvre ensuite à Athènes une école de philosophie, le Lycée. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont n'ont été conservés que ceux qui n'étaient pas destinés à la publication, mais à l'usage du Lycée, dont notamment l'*Ethique à Nicomaque*, la *Métaphysique*, la *Poétique*, la *Rhétorique* (cf. *Vorlesungen* de Solger, introduction historique, p. 15–17). pp. 47, 94, 95, 103, 265, 393.

**Arnim, Achim von** (1781–1831) : écrivain et journaliste. Après des études de droit à Halle et de mathématiques à Göttingen, puis un voyage de formation en Europe, il s'installe

---

<sup>1</sup> *Deutsche Biographische Enzyklopädie*, hrsg. von Walther Killy, Verlag K. G. Saur, Munich/ New Providence/ London/ Paris 1995, 12 volumes.

<sup>2</sup> *Allgemeine Deutsche Biographie*, hrsg. durch die historische Kommission bei der bayerischen Akademie der Wissenschaften, Duncker und Humblot, Berlin 1967, Neudruck der 1. Auflage von 1875, 56 volumes.

<sup>3</sup> *Neue Deutsche Biographie*, hrsg. von der historischen Kommission bei der bayerischen Akademie der Wissenschaften, Duncker und Humblot, Berlin, 1953.

<sup>4</sup> *Deutscher Biographischer Index*, 2. kumulierte und erweiterte Ausgabe, Verlag K. G. Saur, Munich 1998, 8 volumes.

<sup>5</sup> DBA I: *Deutsches Biographisches Archiv*. Eine Kumulation aus 254 der wichtigsten biographischen Nachschlagewerke für den deutschen Bereich bis zum Ausgang des 19. Jahrhunderts, hrsg. von Bernhard Fabian, bearbeitet unter der Leitung von Willi Gorzny, Sauer, Munich etc. 1982, et *Neue Folge* (DBA II).

<sup>6</sup> *Neuer Nekrolog der Deutschen*, hrsg. von August Schmidt und Bernhard Friedrich Voigt, Ilmenau 1824–56, 30 volumes.

à partir de 1811 à Berlin. A partir de 1814, il vit en partie dans la propriété de Wiepersdorf (Brandebourg). Il est le co-auteur, avec Clemens Brentano, du recueil de poèmes populaires *Le cor merveilleux* (3 volumes publiés entre 1805 et 1808). pp. 20, 127, 213, 294, 300.

**Ast, Friedrich** (1778–1840) : philosophe et philologue. Après des études à Iéna entre 1798 et 1802, il est nommé professeur de philologie classique à l'Université de Landshut (Bavière), où il publie entre 1808 et 1810 un "Journal des Sciences et des Arts". A partir de 1826, il est professeur à l'Université de Munich. Il est l'auteur, en 1804, d'une traduction d'*Oedipe Roi* de Sophocle, ainsi que d'une traduction intégrale des œuvres de Platon (9 volumes de traduction et 2 volumes de commentaires parus entre 1819 et 1832) et d'un *Lexique Platonicien* (*Lexicum Platonicum*, 3 volumes publiés entre 1834 et 1839). pp. 330, 331, 332.

**Bärensprung, Friedrich Wilhelm Leopold** (1779–1841) : fonctionnaire prussien. Après avoir été lycéen au *Cloître Gris* en même temps que Solger, il fait à partir de 1799 des études de droit à Erlangen et Göttingen, avant de revenir à Berlin comme assesseur en 1802. Il devient ensuite conseiller de gouvernement.<sup>7</sup> Elu au conseil municipal de la ville de Berlin en 1814, il est l'un des principaux collaborateurs du maire Büsching, avant de devenir lui-même maire de la ville entre 1831 et 1834. pp. 197, 267.

**Baumgarten, Alexander Gottlieb** (1714–1762) : philosophe. Après des études de théologie et d'art, il devient en 1730 professeur de philosophie et obtient en 1740 la chaire de philosophie de l'Université de Francfort-sur-l'Oder. Il publie entre 1750 et 1758 les deux volumes de son *Aesthetica*, qui fait de lui le fondateur de l'esthétique comme discipline philosophique (cf. *Vorlesungen* de Solger, introduction historique, p. 20–23). pp. 27, 62, 74.

**Böckh, August** (1785–1867) : philologue classique. Après avoir commencé par étudier la théologie à Halle entre 1803 et 1806, il s'oriente vers la philologie classique sous l'influence, notamment, de Fr. A. Wolf. Il est nommé à l'Université de Heidelberg en 1807, puis de Berlin en 1811. Proche de Schleiermacher, il est, à partir de 1814, membre de l'Académie Prussienne des Sciences. Représentant d'une philologie historique, il est le fondateur de l'épigraphie moderne. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la civilisation hellénistique. Les deux premiers volumes de son *Corpus Inscriptionum Graecarum* (1825) l'ont rendu célèbre. pp. 25, 153, 209, 213, 215, 217, 255, 262.

**Böhme, Jakob** (1575–1624) : cordonnier et théosophe. Son premier ouvrage, *Aurora*, rédigé en 1812, est diffusé par ses amis. Lorsqu'éclate la guerre de trente ans, il se consacre à l'écriture de textes mêlant les traditions luthérienne, mystique, spiritualiste, alchimique, et cabalistique, dont son interprétation de la Genèse, le *Mysterium Magnum*, publié en 1622–1623. pp. 275.

**Boisserée, Melchior** (1786–1851) et **Boisserée, Sulpiz** (1783–1854) : amateurs d'art et collectionneurs. Après leur voyage à Paris de 1803, les deux frères commencent à mettre sur pied, à Cologne, une collection de Maîtres allemands et néerlandais anciens. D'abord à Heidelberg (entre 1810 et 1819), puis à Stuttgart, où les œuvres sont pour la première fois officiellement présentées au public, ils font découvrir aux amateurs d'art une collection réunissant plus de 200 pièces. Sulpiz Boisserée est l'auteur de *La cathédrale de Cologne* (1842), ainsi que de journaux (*Tagebücher*, 1808–1854) retraçant notamment son amitié avec Goethe. pp. 278, 281, 282, 286.

**Brentano, Clemens** (1778–1842) : poète. Petit-fils de Sophie von La Roche, il commence des études à Halle en 1797, qu'il poursuit à Iéna à partir de 1798. Il habite à Marbourg

---

<sup>7</sup> En 1810, il a l'occasion de collaborer étroitement avec Friedrich von Raumer ; cf. Raumer, 1861, vol. 1, pp. 104 et 118.

(Hesse) en 1803, à Heidelberg en 1804, à Landshut (Bavière) en 1808, à Berlin à partir de 1809. Il quitte la capitale prussienne en 1811, et n'y revient qu'en 1814. La crise qu'il traverse en 1810 l'incite à se tourner vers la religion chrétienne. Il est l'auteur, avec Achim von Arnim, du recueil *Le cor merveilleux* (1805), mais aussi de nombreux textes qui n'ont pour grande part été publiés qu'après sa mort (*Romances rose-croix*, *Contes*, *Années d'apprentissage de Jésus*). pp. 20, 127, 128, 294.

**Brockhaus, Friedrich Arnold** (1772–1823) : éditeur. Après une formation de négociant et une première expérience malheureuse à Dortmund (Westphalie), il décide de s'installer à Amsterdam et, à partir de 1805, de se consacrer au commerce du livre. Il fonde en 1807 à Amsterdam une maison d'édition qui porte son nom à partir de 1814. Lors d'une foire du livre, il achète à Leipzig les droits d'un dictionnaire (inachevé) datant de 1796, et dont il fait paraître à partir de 1809 les volumes manquants. En 1817, il s'installe définitivement à Leipzig, où il dispose de sa propre imprimerie. Amateur de littérature et de sciences, il est l'éditeur de Schopenhauer, Raumer, Steffens, ou Voß. Il publie également une série de journaux ("Urania", les "Feuilles Allemandes", "Hermès ou Annales Critiques de Littérature", dont il est lui-même rédacteur), ainsi que le dictionnaire dont la fortune a donné au nom de l'éditeur sa signification moderne. pp. 107, 113, 304.

**Brunck, Richard Philipp** (1729–1803) : philologue classique. Après des études chez les Jésuites de Louis Le Grand, ce commissaire des guerres français est envoyé en Allemagne, où il fait connaissance en 1757 avec un professeur de philologie qui éveille son enthousiasme. Rentré à Strasbourg en 1760, il se consacre totalement à cette discipline. A son premier important ouvrage, publié en 1772–1776 (*Anthologie des poètes grecs anciens*), succèdent notamment des éditions d'Anacréon (1778), d'Apollonius (1780), d'Aristophane (1781–1783), de Virgile (1785), et enfin sa grande œuvre, l'édition de Sophocle (1786). Il prend une part active à la Révolution Française, mais sa position modérée lui vaut d'être incarcéré durant la Terreur. Lorsqu'il retrouve Strasbourg en 1795, il abandonne presque complètement ses activités philologiques et s'intéresse principalement à la littérature de voyage. pp. 44, 50, 178, 216, 262, 326.

**Bülow, Friedrich von** (1762–1827) : homme d'Etat. Après des études à Göttingen et une première expérience comme conseiller de chancellerie à Hannover, il passe au service de la Prusse et devient conseiller secret de gouvernement à Munster (Westphalie) en 1805. A partir de 1807, il travaille à Berlin pour le ministère de la justice où il est, à partir de 1812 (après avoir exercé dans différentes villes de Prusse entre 1809 et 1812), conseiller secret d'Etat et, à partir de 1814, administrateur de la province de Saxe. pp. 267.

**Bülow, Heinrich, Freiherr von** (1791–1846) : homme d'Etat. Après des études de droit à Iéna, Heidelberg et Genève, il participe aux guerres napoléoniennes. D'abord conseiller de Wilhelm von Humboldt, il est ensuite, à partir de 1820, conseiller au ministère des Affaires Etrangères et, à partir de 1827, ambassadeur d'Allemagne en Angleterre. En 1841, il rentre au Parlement et, entre 1842 et 1845, il est ministre des Affaires Etrangères. pp. 128, 141, 153.

**Büsching, Johann Gustav Gottlieb** (1783–1829) : germaniste, historien et journaliste. Après des études de droit à Halle et Erlangen, il se rend en 1810 à Breslau pour y réorganiser les bibliothèques, archives et œuvres d'art des cloîtres sécularisés. Entre 1809 et 1811, il publie à Berlin, avec Hagen, le "Musée de la littérature et de l'art allemands anciens", puis, en 1812, une *Esquisse de l'histoire de la poésie allemande*; à la même période, il publie également un recueil de *Légendes et contes populaires*, et participe au "Musée Allemand" de Friedrich Schlegel. Après son habilitation en 1816, il est nommé à l'Université de Breslau

en 1817 professeur de sciences de l'Antiquité. C'est là qu'il publie, à partir de 1816, toujours avec Hagen, les "Nouvelles hebdomadaires pour les amis de la littérature et de l'art allemands anciens". pp. 21, 148, 155, 215, 219, 220, 267, 283.

**Burke, Edmund** (1729–1797) : philosophe. Après des études de droit à Londres, il publie en 1757 son *Enquête philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, qui marque durablement les progrès empiristes de la problématique esthétique (cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 26–28). A partir de 1759, il travaille comme secrétaire particulier auprès de différents hommes d'Etat avant de s'investir dans la politique à titre personnel dans les années 1760, et de publier ensuite des ouvrages politiques. pp. 60, 62, 74, 192, 265.

**Burgsdorff, Wilhelm von** (1772–1822) : Au cours de ses études à Halle, puis à Göttingen, cet héritier d'une grande famille brandebourgeoise fait connaissance avec L. Tieck. Proche des Humboldt et de Rahel Varnhagen, il fait de nombreux voyages, notamment en Autriche, en France et en Espagne. Lorsqu'il retrouve Tieck en 1801, il en devient le principal mécène. Le poète s'installe dans son domaine de Ziebingen, dont l'administration est reprise en 1807 par son oncle, le comte Finck von Finckenstein. Il vit à Ziebingen et accompagne Tieck dans ses voyages, jusqu'à la mort de son oncle en 1818. Il s'installe alors à Dresde, rejoignant Tieck et sa famille. pp. 155, 273, 374.

**Calderon, Pedro de la Barca y Henao** (1600–1681) : dramaturge. Après des études de droit, il participe avec succès à des concours poétiques. Sa première pièce est jouée en 1623 et, dès 1634, il est le dramaturge favori de la cour. Il compose de nombreuses pièces et sert également comme soldat jusqu'en 1650, où il devient membre du Tiers Ordre Franciscain. Ordonné prêtre en 1651, il devient chapelain honoraire du roi Philippe IV en 1663 et continue à composer des *autos sacramentales* jusqu'à sa mort. Des copies de certaines de ses très nombreuses pièces, de qualité très variable, parviennent en Allemagne au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. p. 285–289 ; pp. 89, 102, 381.

**Cousin, Victor** (1792–1867) : philosophe. Après des études de philosophie et quelques années d'enseignement à la Sorbonne, il fait un voyage en Allemagne entre 1817 et 1819 au cours duquel il rencontre, notamment, Solger. Suspendu de ses activités d'enseignement à la Sorbonne, où il avait professé une philosophie très marquée par le kantisme et l'idéalisme, il fait un second séjour en Allemagne en 1824, au cours duquel il est arrêté comme conspirateur, et libéré six mois plus tard sur les instances de Hegel. Très favorable à la monarchie de juillet, il reprend son poste à la Sorbonne en 1828 et l'éclectisme, sa doctrine philosophique, joue un rôle dominant, jusqu'à sa retraite après le coup d'Etat de 1851. Il est l'auteur de nombreux cours ainsi que du *Vicaire Savoyard*, roman de philosophie populaire publié en 1848. pp. 142, 181.

**Creuzer, Georg Friedrich** (1771–1858) : philologue classique, spécialiste de mythologie. Après des études de théologie et de philosophie à Marbourg, il change d'orientation à Iéna pour se consacrer à la philologie et à l'histoire de la littérature. De retour à Marbourg en 1791, il devient professeur de langue grecque et d'éloquence en 1802. Nommé en 1804 professeur de philologie et d'histoire ancienne à l'Université de Heidelberg, il se lie d'amitié avec le cercle romantique. Il est l'éditeur des "Annales de littérature de Heidelberg" à partir de 1807, et l'auteur de la très débattue *Symbolique et mythologie des peuples anciens, en particulier des Grecs*, 4 volumes publiés entre 1810 et 1812. pp. 21, 137, 148, 217, 262.

**Dümmler, Ferdinand** (1777–1846) : éditeur. Après avoir été apprenti chez Behr à Leipzig, il travaille chez Lange à Berlin, puis devient propriétaire de la "Librairie Dietrich" à Göttingen. Il s'engage en 1813 dans le corps des chasseurs de Lützwow et, à son retour des prisons françaises en 1815, il reprend à son compte une librairie berlinoise dont il fait l'une

des principales maisons d'édition de la capitale prussienne. Il édite notamment les textes de l'Académie des Sciences, privilège dans son programme éditorial les sciences linguistiques, et est lui-même l'auteur du *Berlin Savant* de 1825. Il est également conseiller municipal de Berlin entre 1842 et 1846. p. 298–299 ; pp. 118, 141, 144, 155.

**Eichhorn, Karl Friedrich** (1781–1854) : juriste. Fils du célèbre orientaliste, il étudie à Göttingen le droit et l'histoire. Docteur en 1801 et professeur en 1803, il est nommé en 1805 à l'Université de Francfort-sur-l'Oder. En 1811, il devient professeur de droit allemand à l'Université de Berlin et, en 1813–1814, il prend les armes dans la guerre contre Napoléon. Il est, en 1815, le fondateur, et co-éditeur avec Savigny, de la "Revue de Science du Droit Historique". Professeur de droit allemand et de droit canonique à l'Université de Göttingen entre 1816 et 1829, il revient à Berlin en 1832 pour se consacrer à l'élaboration du droit allemand. Il est l'auteur d'une *Histoire de l'Etat et du Droit Allemands* en 4 volumes parus entre 1808 et 1823, qui fait de lui l'un des fondateurs de l'histoire du droit allemand. pp. 155, 209, 213, 267, 269, 307, 358.

**Eichstädt, Heinrich Karl Abraham** (1772–1848) : philologue classique. Après des études de théologie et de philosophie à Leipzig et une habilitation en 1793, il devient en 1797 professeur à l'Université de Iéna. Responsable de la Société Latine à partir de 1800, il est, à partir de 1803, professeur d'éloquence et de poésie et responsable de la bibliothèque de Weimar et, en 1818, responsable du séminaire philologique. Il est, avec Goethe et Voß, rédacteur de la "Gazette littéraire de Iéna" (*Jenaer Allegemeine Literatur-Zeitung*). pp. 174, 207, 330.

**Erfurdt, Karl Gottlob August** (1780–1813) : philologue classique. Après des études à Wittenberg et Leipzig où il compte, à partir de 1798, parmi les membres fondateurs de la Société Grecque, il devient enseignant au lycée de Mersebourg (Saxe) à partir de 1801 et au séminaire philologique de Leipzig à partir de 1810. Il est l'auteur d'une édition critique des tragédies de Sophocle (6 volumes parus entre 1802 et 1824) utilisée par Solger en complément de l'édition Brunck. pp. 44, 50, 178.

**Eschyle** (-525– -456) : auteur tragique. Il commence sa carrière d'auteur tragique dès l'âge de 25 ans et remporte sa première victoire dramaturgique en -484. Sept pièces (sur 70 à 90 vraisemblablement composées par lui) sont parvenues jusqu'à nous dans leur intégralité ; il s'agit exclusivement de tragédies : *Les Perses*, *Les Sept contre Thèbes*, les trois pièces de l'*Orestie*, *Les Suppliantes*, et *Prométhée*. pp. 40, 41, 55, 88, 92, 140, 178, 179, 203, 216, 287.

**Euripide** (-485– -406) : auteur tragique. Il débute au théâtre en -455, mais n'est classé premier que 13 ans plus tard, et ne l'est ensuite que trois fois en 36 ans. Son manque de conventionnalisme heurte le public athénien et, en -408, il quitte Athènes pour aller vivre en Macédoine. De ses 92 pièces, nous sont parvenues 18 tragédies et un drame satyrique, dont : *Alceste*, *Médée*, *Les Troyennes*, *Les Phéniciennes*, *Iphigénie à Aulis*, *Les Bacchantes*. pp. 41, 88, 103.

**Fähse, Gottfried** (1764–1831) : philologue classique et pédagogue. Après des études de philologie, d'histoire et de théologie à l'Université de Wittenberg, il devient précepteur en Hongrie. A son retour en Allemagne, en 1795, il s'inscrit à l'Université de Leipzig, où, après son habilitation, il donne jusqu'en 1798 des cours de philosophie et de pédagogie. Il est ensuite affecté aux lycées de Halle, puis de Annaberg (Saxe) (où il devient recteur en 1806), enfin de Zerbst (Anhalt), dont il est le recteur de 1809 à 1830. Il est l'auteur de traductions du latin et du grec, ainsi que d'une *Esquisse de l'éducation technique et pratique*. pp. 321, 330.

**Feuerbach, Paul Johann Anselm, Ritter von** (1775–1833) : juriste. Le père du célèbre philosophe est lui-même un grand spécialiste de droit pénal. Il publie en 1801 son célèbre *Manuel du droit pénal ordinaire valable en Allemagne* peu après son habilitation et la fin de ses études de droit à Iéna. Il suit alors le Professeur Thibaut à l'Université de Kiel avant d'être appelé à l'Université de Landshut (Bavière) en 1803, où les frictions, notamment avec son collègue Gönner, le poussent à quitter l'enseignement. Il travaille alors à la révision du système pénal bavarois qui, dans les années suivantes, fera figure de modèle dans toute l'Allemagne. Il est également l'auteur de textes politiques très antifrançais, ainsi que de textes criminologiques (cf. notamment l'un de ses tout derniers ouvrages, *Kaspar Hauser. Un exemple de crime contre la vie de l'âme humaine*, 1832). pp. 175.

**Fichte, Johann Gottlieb** (1762–1814) : philosophe. Après des études de théologie et de jurisprudence peu heureuses à Iéna, Wittenberg et Leipzig, il rencontre Kant et se tourne vers la philosophie. Il devient en 1794 professeur à l'Université de Iéna. Destitué de son poste après la querelle sur l'athéisme en 1799, il enseigne à titre privé à Berlin, puis à l'Université d'Erlangen entre 1805 et 1810. Il devient alors titulaire de la chair de philosophie de l'Université de Berlin, puis son premier recteur élu. Il quitte ce poste en 1812, mais continue de donner jusqu'à sa mort des cours dans lesquels il prend position contre Napoléon. Ses textes les plus présents dans la biographie de Solger sont la *Doctrine de la Science* (1794, reprise en 1810), la *Destination de l'Homme* (1800) et les *Discours à la nation allemande* (1808). Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 39–40. Ici p. 246–256 ; pp. 22, 23, 27, 60, 62, 65, 74, 92, 94, 128, 134, 167, 172, 193, 214, 219, 242, 246, 248, 263, 271, 276, 300, 301, 337, 374, 379, 394, 395, 407, 425.

**Fouqué, Friedrich Baron de la Motte** (1777–1843) : écrivain. D'abord cuirassier dans les rangs prussiens, il quitte son régiment en 1802 et vit à partir de 1803 près de Rathenow (Brandebourg). Entre 1833 et 1841, il réside à Halle, puis de nouveau à Berlin. Il est l'auteur, souvent en collaboration avec sa femme, de journaux et almanachs (notamment "Les Saisons" entre 1811 et 1814), mais aussi de nombreux romans et récits reprenant des motifs moyen-âgeux, dont *L'anneau magique*, 3 volumes parus en 1813 et *Ondine* (1811). pp. 291, 293, 294, 362.

**Fries, Friedrich Jacob** (1773–1843) : philosophe. D'abord élevé dans la congrégation de Barby, il fait ensuite des études de droit à Leipzig (1795), puis de philosophie à Iéna (1795–1796) avant de devenir précepteur en Suisse. Il devient professeur en 1805 et est nommé à l'Université de Heidelberg, où il collabore, notamment, aux "Annales de littérature de Heidelberg". Il enseigne ensuite à Iéna à partir de 1816, où il devient l'une des figures de proue des corporations d'étudiants. Impliqué dans l'assassinat de Kotzebue, il est interdit d'enseignement pendant plusieurs années. pp. 242.

**Gerlach, Karl Friedrich Leopold von** (1760–1813) : homme d'administration. D'abord président de la chambre de la guerre et des domaines à Berlin, il est, entre 1809 et 1813, maire de Berlin. Marié à la sœur de père de Raumer, il exerce sur son neveu, notamment par sa culture, une influence considérable (cf. notamment Raumer, 1861, vol. 1, p. 12). pp. 268.

**Gerlach, Leopold von** (1790–1861) : militaire de carrière, il est le frère du célèbre juriste et homme d'Etat. Après avoir pris les armes contre Napoléon en 1806, il fait des études de droit, mais retrouve les rangs de l'armée en 1813. Il devient en 1824 adjudant du futur roi Frédéric Guillaume IV, dont il est l'ami puis, en 1838, chef d'Etat-major du troisième corps d'armée et, en 1850, adjudant général du roi. pp. 128, 129, 367, 374, 407.

**Goethe, Johann Wolfgang von** (1749–1832) : poète, homme d'Etat et scientifique. Installé depuis 1775 à la cour de Saxe-Weimar, il y exerce – lorsqu'il n'est pas en voyage –

les fonctions de ministre, directeur du théâtre, poète, et botaniste. Parmi ses nombreuses œuvres, que Solger lit à mesure de leur parution, notons en particulier *Les Affinités Electives* (1809). Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 45. Ici **p. 184–185** ; pp. 20, 54, 56, 89, 92, 97, 104, 114, 128, 134, 137, 139, 140, 141, 151, 201, 202, 203, 204, 287, 291, 293, 294, 319, 320, 324, 326, 328, 329, 330, 331, 335, 357, 374, 378, 398, 407, 408.

**Gotthold, Friedrich August** (1778–1858) : pédagogue et enseignant. Après avoir été lycéen au *Cloître Gris* à Berlin avec Solger, il commence comme lui ses études à Halle en 1798. Il abandonne la théologie pour se consacrer à la philologie sous l'influence de Fr. A. Wolf. En 1801, il fait un voyage en Allemagne et en Suisse puis, de retour à Berlin, il y devient enseignant au Séminaire des Ecoles Savantes. Il est ensuite nommé prorecteur au lycée de Custrin (Brandebourg) en 1806, puis directeur du Friedrichs-Collegium à Königsberg (Prusse orientale) en 1810. C'est là qu'il exerce ensuite jusqu'à la fin de sa vie une activité pédagogique que vient compléter une réflexion stimulée par son amitié avec Herbart. pp. 196, 197.

**Griesbach, Johann Jakob** (1745–1812) : théologien. Après des études à Tübingen, Leipzig et Halle, il fait un voyage d'études en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, au cours duquel il rassemble des manuscrits ecclésiastiques et citations des Pères de l'Eglise sur lesquels s'appuient ses recherches ultérieures. Il devient professeur de théologie à l'Université d'Iéna en 1775, où il enseigne jusqu'à sa mort. Il publie en 1774–1775 la première édition critique du Nouveau Testament. Ami de Goethe, Schiller et Wieland, il est à partir de 1784 conseiller ecclésiastique à la cour de Saxe-Weimar. pp. 25, 141, 174.

**Grimm, Jacob** (1785–1863) et **Grimm, Wilhelm** (1786–1859) : philologues. Après des études de droit et en partie sous l'influence de Savigny, les deux frères se consacrent à leur tâche de bibliothécaires, notamment, à partir de 1830, à Göttingen. Ils sont reçus en 1840 à l'Académie des Sciences de Berlin ; ils donnent des cours à l'Université et travaillent à la réalisation de leur *Dictionnaire allemand* (premier volume paru en 1854). Ils ont également publié, à partir de 1816, les *Contes* qui les ont rendus célèbres. pp. 21, 290.

**Hagen, Friedrich Heinrich von der** (1780–1856) : germaniste. Après des études de droit à Halle entre 1797 et 1801 – avec Solger – et un stage dans une administration berlinoise entre 1801 et 1806, il publie en 1807 une première édition (traduction) du *Chant des Nibelungen*. Nommé professeur de langue allemande à l'Université de Berlin en 1810, il rejoint en 1811 l'Université de Breslau, où il devient professeur et bibliothécaire. En 1816–1817, il fait avec Raumer un voyage dans les pays alpins, puis, en 1823, un voyage à Paris. En 1824, il est nommé professeur à Berlin, où il est, à partir de 1841, membre de l'Académie des Sciences. Il est l'auteur de nombreuses éditions de textes du Moyen-Age allemand, notamment le *Chant des Nibelungen*, ainsi que des textes de *Minnesinger*. **p. 280–283** ; pp. 21, 117, 123, 134, 147, 148, 149, 150, 152, 155, 162, 172, 173, 181, 190, 196, 197, 199, 200, 204, 214, 216, 221, 241, 260, 267, 269, 271, 273, 313, 336, 339, 358, 359, 360, 367, 370, 373, 374, 386, 414, 415, 417, 425.

**Hain, Ludwig** (1781–1836) : bibliographe. Après des études de philologie classique et de langues orientales à Halle entre 1798 et 1802 au cours desquelles il devient l'ami de Solger, il s'installe à Weimar, où il fréquente le cercle de Goethe et de Christiane Vulpius. Il travaille alors, en collaboration avec Bode, à une traduction de l'*Enfer* de Dante. Il habite à Leipzig entre 1805 et 1812 avant de devenir rédacteur en chef du dictionnaire de Brockhaus à Altenbourg. A partir de 1822, il prépare une vaste bibliographie d'incunables en s'appuyant sur la collection de la bibliothèque royale de Munich. Il est l'auteur d'un ouvrage majeur

quoiqu'inachevé, le *Répertoire bibliographique*, composé de 4 volumes parus entre 1826 et 1838. pp. 122, 151, 183, 198, 200, 262, 267.

**Hegel, Georg Wilhelm Friedrich** (1770–1831) : philosophe. Après des études de théologie et de philosophie à Tübingen, il est d'abord précepteur à Bern (Suisse) entre 1793 et 1796, puis à Francfort-sur-le-Main, avant d'obtenir un poste de professeur à l'Université de Iéna en 1801, où il reste jusqu'en 1807. C'est durant cette période qu'il rédige la *Phénoménologie de l'Esprit*. Après quelques années d'instabilité professionnelle et financière en Bavière, il devient professeur à l'Université de Heidelberg en 1816, puis de Berlin à partir de 1818 sur les instances de Solger. Il a notamment publié l'*Encyclopédie* en 1817, les *Principes de la philosophie du droit* en 1821. La publication de ses cours est posthume et s'appuie sur des notes prises par les étudiants. p. 386–400 ; pp. 12, 22, 23, 69, 109, 149, 155, 246, 300, 310, 311, 312, 388, 407, 409, 416, 425, 427.

**Herder, Johann Gottfried** (1744–1803) : théologien, philosophe et écrivain. Marqué par les cours de Kant qu'il suit au début des années 1760, il devient ensuite enseignant et pasteur à Riga et publie dès 1766 ses fragments critiques *Sur la littérature allemande récente*, qu'il poursuit avec la publication des *Forêts critiques* en 1769, ainsi que ses travaux sur la langue (*Traité sur l'origine de la langue*, 1761), qui lui vaut le prix de l'Académie des Sciences de Berlin. Il est conseiller consistorial du comte de Schaumbourg-Lippe et réside à Buckebourg (Basse-Saxe), avant de devenir, par l'entremise de Goethe, superintendant auprès du comte de Saxe-Weimar à partir de 1776. Durant sa période weimarienne, il publie des textes théologiques, mais aussi politiques (notamment avec ses *Idées*, 4 volumes publiés entre 1784 et 1791) et critiques. Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 30. Ici pp. 55, 192.

**Hermann, Gottfried** (1772–1848) : philologue classique. Après des études de droit et de philologie à Leipzig, il devient en 1797 professeur de philologie classique dans cette même université, dont il est, entre 1801 et 1803, le bibliothécaire. Par ses travaux de métrique antique et de grammaire grecque, il contribue à l'épanouissement de la science philologique linguistique. Il a publié différentes éditions de textes d'auteurs grecs, notamment Homère et les tragiques sur lesquelles s'appuie Solger, ainsi qu'un ouvrage théorique sur la science philologique en 1834. pp. 44, 50, 178, 262.

**Heyse, Karl Wilhelm Ludwig** (1797–1855) : philologue classique et linguiste. Durant ses études de philologie et de philosophie à Berlin entre 1816 et 1819, il est précepteur chez les Mendelssohn (après l'avoir été chez Wilhelm von Humboldt). Il devient en 1827 professeur de littérature et de philosophie de la langue à l'Université de Berlin. Il est l'auteur du *Dictionnaire de poche de la langue allemande* (3 volumes publiés entre 1833 et 1849) et développe un *Système de la science du langage* (1856) proche de la pensée hégélienne. Il est le père de l'écrivain Paul Heyse et l'éditeur des *Vorlesungen über Ästhetik* de Solger. pp. 11, 73, 74, 90.

**Hölderlin, Friedrich** (1770–1843) : poète. Après des études de théologie, il renonce à une carrière ecclésiastique et passe la première partie de sa vie alternativement en Souabe auprès de sa mère et en tant que précepteur, à Francfort-sur-le-Main entre 1796 et 1798 et à Hombourg entre 1798 et 1800. Il part pour Bordeaux en 1801 et, lorsqu'il en revient, il est considéré comme psychologiquement malade. Jusqu'en 1804, il rédige encore fébrilement de longs poèmes, ainsi qu'une traduction d'*Oedipe* et d'*Antigone* de Sophocle, puis il est interné à Tübingen, où il est soigné pour maladie mentale jusqu'à la fin de sa vie. pp. 55, 330, 331, 332.

**Humboldt, Wilhelm von** (1767–1835) : homme d'Etat. Après avoir reçu, avec son frère

Alexander, une éducation remarquable auprès de précepteurs exceptionnels, il commence des études à Francfort-sur-l'Oder en 1787, qu'il poursuit à Göttingen à partir de 1788 avant d'entreprendre en 1789 un voyage en France. En 1790, il rentre dans l'administration prussienne, aux Affaires Etrangères, mais quitte son poste en 1791. Il rédige des textes politiques tels que les *Idées sur la constitution de l'Etat* (1792) et poursuit ses travaux philologiques sous l'influence de Fr. A. Wolf. Il habite à Iéna à partir de 1794, où il fréquente notamment Goethe, Schiller, Fichte et les frères Schlegel, puis à Paris en 1797, d'où il entreprend deux voyages en Espagne et au pays basque. Après un passage par Berlin en 1801–1802, il est ambassadeur de Prusse au Vatican. De retour en Prusse en 1808, entre Berlin et Königsberg, il dirige à partir de février 1809 la section du ministère de l'intérieur dédiée à l'enseignement où, en seize mois, il met en place une série de réformes (dont la création de l'Université de Berlin). Il est ensuite ambassadeur à Vienne, puis dans différentes villes d'Europe. Lorsqu'il proteste contre les décrets de Karlsbad en 1819, il est remercié par l'administration prussienne. Il se retire alors non loin de Berlin, et se consacre jusqu'à la fin de sa vie à ses recherches linguistiques. pp. 19, 141, 153, 207, 209, 240, 300.

**Iffland, August Wilhelm** (1759–1814): acteur, metteur en scène et dramaturge. Il rejoint en 1777 la troupe de Gotha, dont il devient l'un des grands acteurs, et se joint avec toute la troupe au théâtre national de Mannheim en 1779. Entre 1796 et 1813, il dirige le théâtre national de Berlin et en fait l'une des grandes scènes allemandes. Il est l'auteur de drames édifiants conservateurs ayant au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle une grande notoriété dans toute l'Allemagne. pp. 189, 291.

**Jahn, Friedrich Ludwig** (1778–1852): pédagogue et homme politique. Après avoir abandonné successivement son lycée (le *Cloître Gris*), puis ses études, il a d'abord une existence peu stable durant laquelle il fait ses débuts d'agitateur national-patriotique. Il devient en 1809 enseignant à Berlin mais, peu après, décide de se consacrer exclusivement à la gymnastique et aux corporations étudiantes nationalistes dont il est l'un des pères fondateurs. Il publie en 1810 son ouvrage le plus célèbre, *La nation allemande* et ouvre le premier centre d'éducation physique en 1811. En 1813, il s'engage sous Lützow contre Napoléon. En 1818, il est arrêté à la suite de l'assassinat de Kotzebue, et libéré, mais n'est totalement réhabilité que par Frédéric Guillaume IV, en 1840. pp. 117, 214, 299, 311, 312.

**Jean Paul (Johann Paul Friedrich Richter)** (1763–1825): écrivain. Issu d'un milieu très modeste, il est contraint d'interrompre ses études de théologie à Leipzig pour subvenir à ses besoins. Désirant devenir écrivain, il persiste dans cette voie malgré le peu de succès de ses premiers textes. Il passe dix ans dans la misère avant de connaître en 1795, avec *Hesperus*, un succès considérable. Après une visite à Iéna et Weimar en 1796, il s'installe à Bayreuth en 1804 et y rédige des romans (notamment *Titan*, 4 volumes publiés entre 1800 et 1803), des récits, des textes théoriques (*Préliminaire à l'esthétique*, 1804), des comptes rendus critiques et des essais politiques. Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 45. Ici p. 183–184 ; pp. 114, 131, 189, 300.

**Kannegießer, Karl Friedrich Ludwig** (1781–1861): écrivain et traducteur. Après des études de théologie et de philosophie à Halle, il devient docteur en 1808 et enseigne en lycée à Berlin et Prenzlau. En 1810, il coédite avec Büsching trois numéros de la revue "Panthéon" dans lesquels sont publiés plusieurs textes de Solger. A partir de 1822, il est à Breslau, où il enseigne à l'Université. Il se retire de la vie publique en 1843 et réside alors à Berlin. Il est l'auteur de nombreuses traductions, notamment de l'italien (la *Divine Comédie* paraît en plusieurs volumes entre 1809 et 1821). pp. 215, 219.

**Kant, Immanuel** (1724–1804): philosophe. Après des études à Königsberg, il obtien en

1770 un poste de professeur de logique et de métaphysique dans son université d'origine. Entre 1781 et 1790, il publie les trois *Critiques* qui, vers la fin des années 1780 et sous l'impulsion de Reinhold, prennent un essor considérable, que viennent concrétiser des textes moins théoriques comme *La paix éternelle*. Il reste insensible aux prolongements donnés par l'idéalisme au criticisme à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècles. Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 31–39. Ici pp. 27, 60, 62, 65, 74, 92, 95, 128, 193.

**Keßler, Georg Wilhelm** (1782–1846) : homme d'administration. Après des études de droit à Halle autour de 1800 durant lesquelles il devient proche de Solger, il est – également comme lui – assesseur à Berlin dans les années 1802–1806, puis directeur de gouvernement à Munster (Westphalie).<sup>8</sup> pp. 155, 196, 197, 208, 262, 266, 267, 269, 271, 274, 309, 358, 359.

**Kleist, Heinrich von** (1777–1811) : poète. Issu d'une grande famille de la noblesse poméranienne, il est destiné à une carrière militaire, qu'il abandonne en 1799 pour poursuivre des études à Francfort-sur-l'Oder. Il quitte la ville à l'été 1800 et mène pendant plusieurs années une existence bohème à travers l'Europe. A Königsberg en 1805, il est poétiquement très actif, et lorsqu'il est de retour à Dresde en 1807, il se consacre à la publication. Il poursuit ce travail à Berlin dans les années 1810–1811, mais ses critiques politiques sont censurées par Hardenberg, et il ne parvient pas à regagner les sympathies du gouvernement. Il se suicide à Wannsee en 1811. pp. 20, 105, 208, 214, 300, 301, 302, 366, 401.

**Kotzebue, August** (1761–1819) : écrivain. Après des études de droit à Duisbourg et à Iéna (1777–1781), il se rend à Saint Petersburg, où il occupe de hautes fonctions administratives. Il crée en 1798 le premier drame qui lui vaut le titre d'auteur dramatique le plus joué de son temps, *Misanthropie et remords*. Il fait un premier voyage à Weimar en 1790, puis à Paris, avant de revenir en Russie en 1792. En 1798, il est nommé directeur d'un théâtre viennois, qu'il quitte peu après. Soupçonné de jacobinisme, il est envoyé en Sibérie dès son retour en Russie. Après avoir été grâcié, il retourne à Weimar. Avec la victoire de Napoléon en 1806, il se retire en Estonie, d'où il publie deux journaux anti-français, *L'abeille* et *La lubie*. Après la défaite de Napoléon, il devient consul général de Russie à Berlin. Il se rend à Weimar en 1817, où il combat activement l'ultranationalisme des partisans de Jahn et de la gymnastique. Il est assassiné par l'un d'entre eux en 1819. pp. 189, 291, 310, 311.

**Krause, Ludwig** (1780–1825) : conseiller de justice. Après des études de droit à Halle autour de 1800 durant lesquelles il se lie d'amitié avec Solger, il devient conseiller de justice. Les deux hommes restent en contact jusqu'à la mort de Solger en 1819. pp. 107, 110, 112, 136, 145, 152, 155, 172, 196, 197, 198, 204, 209, 210, 211, 214, 262, 266, 267, 268, 269, 271, 358, 414, 415.

**Lessing, Gotthold Ephraim** (1729–1781) : écrivain, critique et philosophe. Après des études de théologie et de médecine, mais surtout de belles-lettres, à Leipzig entre 1746 et 1748, il vit de sa plume à Berlin entre 1748 et 1755. Il formalise sa théorie du drame bourgeois lors de son séjour à Leipzig de 1756–1757. Secrétaire d'un général prussien à Breslau à partir de 1760, il rédige le *Laokoon* (1766) et *Minna de Barnhelm* (1767), puis la *Dramaturgie de Hambourg*. A partir de mai 1770, il se consacre à la bibliothèque de Wolfenbüttel (Basse-Saxe). Ses derniers textes, notamment *Nathan le Sage* (1779), restent très controversés de son vivant, mais la fin du XVIIIème et le début du XIXème siècles verront en lui un père fondateur de la littérature et de la dramaturgie allemandes (cf. *Vorlesungen* de Solger, introduction historique, pp. 17 et 29–30). pp. 44, 89, 277, 287, 291, 425.

<sup>8</sup> Il y collabore notamment avec Raumer ; cf. Raumer, 1861, vol. 1, pp. 222–224 et 265–266.

**Michel Ange (Michelangelo Buonarroti)** (1475–1564) : sculpteur, peintre et architecte. Après une formation dans l’atelier de Ghirlandaio, il travaille entre autres avec Giotto et Masaccio. Il atteint le point culminant de son art pictural avec la fresque du plafond de la Chapelle Sixtine au Vatican, de son art architectural avec la coupole de la cathédrale Saint Pierre de Rome. Il travaille principalement à Rome et à Florence, mais aussi à Sienne et Bologne. pp. 279, 280, 283, 284, 286.

**Mengs, Anton Raphael** (1728–1779) : peintre. Il étudie la Renaissance italienne à Rome entre 1741 et 1746, avant d’être nommé peintre de la cour par le roi Auguste III. Il retourne à Rome en 1752, où, directeur de l’*Accademia Capitolina*, il se lie d’amitié avec Winckelmann. En 1761, il devient peintre de la cour de Charles III à Madrid, et passe les années suivantes alternativement à Dresde, Madrid et Rome. Il est l’auteur d’œuvres de plus en plus marquées par l’influence classique – une influence que reflètent également ses moulages et ses textes théoriques (notamment ses *Pensées sur la beauté et le goût dans la peinture*, de 1762). Sur son rôle dans l’histoire de l’esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 29. Ici pp. 228, 230, 234.

**Niebuhr, Barthold Georg** (1776–1831) : homme d’Etat et historien. Après des études de droit à Kiel entre 1794 et 1796, il entre au service du gouvernement danois et commence à s’intéresser à l’histoire de la république romaine. Il entre au service de la Prusse en 1806, dans le gouvernement de Stein. Après une querelle avec Hardenberg en 1810, il quitte sa fonction gouvernementale pour devenir historiographe de la cour. En tant que membre de l’Académie des Sciences, il donne des cours d’histoire romaine à l’Université de Berlin à partir de 1810 et publie en 1811–1812 son *Histoire romaine*. Il reprend une activité politique au sein du gouvernement en 1813. Entre 1816 et 1823, il est ambassadeur de Prusse à Rome. Membre du conseil d’Etat de la Prusse (1824–25), il donne des cours à l’Université de Bonn à partir de 1825. Durant ses dernières années, il reprend également son *Histoire romaine*, fonde le *Musée rhénan*, et favorise l’édition de sources byzantines.<sup>9</sup> pp. 262, 307.

**Novalis (Friedrich von Hardenberg)** (1772–1801) : poète. Il fait des études de jurisprudence à Iéna en 1790, de mathématiques, jurisprudence et philosophie à Leipzig en 1791, de droit encore à Wittenberg en 1794. En 1792, il se lie d’amitié avec Fr. Schlegel. A partir de 1795, il travaille comme ingénieur aux salines de Weißenfels (Saxe) et, en 1797, commence à rédiger des textes. En 1798, il collabore à la revue “Athenaeum” sous le pseudonyme “Novalis” et commence en 1799 la rédaction du roman *Henri d’Ofterdingen*. Son état de santé se dégrade progressivement à partir de 1800 et jusqu’à sa mort. pp. 105, 189, 300, 366.

**Pindare** (-518– -438) : poète. Né près de Thèbes, il se rend à Athènes où, lié à une grande famille, il commence à composer des poèmes en son honneur. Dès -498, il se fait connaître par ses chants de victoire. De ses très nombreux textes, nous n’avons conservé que des chants de victoire, répartis, selon l’occasion et les jeux concernés, en odes olympiques, pythiques, néméennes, et isthmiques, et qui constituent un corpus considérable dont Solger a traduit une partie dans sa jeunesse. pp. 215, 219.

**Platon** (-428– -347) : philosophe. Issu de l’aristocratie athénienne et disciple de Socrate, il dirige à Athènes, à partir de -395, une école de philosophie, l’Académie. On distingue trois périodes dans l’œuvre de Platon : les premiers dialogues, à vocation problématique (*L’Apologie de Socrate*, le *Protagoras* le *Gorgias*, le *Ménon*), les grandes œuvres où

---

<sup>9</sup> Sur l’image qu’en donne Raumer, cf. aussi Raumer, 1861, vol. 1, pp. 103–107, 117–118, 129–132.

s'expriment les thèmes essentiels de la pensée platonicienne (notamment le *Phédon*, le *Banquet*, le *Phèdre*, la *République*), et enfin des textes techniques (comme le *Parménide*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Critias*). Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 12–15. Ici pp. 27, 92, 146, 180, 187, 191, 216, 219, 259, 265, 271, 307, 343, 348, 353, 366, 393, 404.

**Raphaël (Raffaello Santi)** (1483–1520) : peintre. Originaire d'Urbino, il rentre très jeune à l'atelier du Pérugin. Il se rend à Florence en 1504, puis à Rome en 1508, où il réalise entre autres certaines fresques du Vatican. **p. 227–228** ; pp. 184, 232, 233, 235, 278, 279, 281.

**Raumer, Friedrich von** (1781–1873) : homme d'Etat et historien. Après des études de droit à Halle (où il rencontre Solger) et à Göttingen, il fait un premier stage à Berlin en 1802, puis entre au service de l'Etat prussien, tout en poursuivant ses recherches historiques. A Berlin en 1804, il est ensuite envoyé à Königs-Wusterhausen (Brandebourg) en 1806 et à Potsdam en 1809. A son retour à Berlin en 1810, il devient proche conseiller de Hardenberg, mais décide en 1811 de se consacrer à ses recherches. En 1811, il est nommé, à l'Université de Breslau, professeur de sciences politiques, puis d'histoire. En 1819, il obtient un poste à l'Université de Berlin, qu'il occupe jusqu'en 1859. Il fait également de nombreux voyages (en Italie en 1816–1817 avec Hagen, puis en Angleterre, à Paris et aux Etats-Unis), de publications (en particulier *L'histoire des Hohenstaufen et de leur époque* en 6 volumes, publiée entre 1823 et 1825, et le *Dictionnaire historique de poche*, qui commence à paraître en 1830), mais aussi d'activités politiques, puisqu'il est élu au Parlement de Francfort en 1848, où il siège au centre droit. Comme éditeur des *NS*, **p. 102–138** ; également **pp. 252–255 et 259–262** et pp. 10, 38, 128, 147, 149, 150, 152, 154, 155, 156, 162, 171, 172, 173, 196, 197, 208, 210, 213, 216, 221, 240, 241, 244, 260, 267, 268, 269, 271, 272, 278, 294, 295, 297, 299, 301, 303, 313, 336, 339, 342, 343, 347, 357, 358, 359, 360, 361, 364, 374, 375, 376, 377, 379, 382, 383, 387, 389, 390, 399, 400, 405, 414, 415, 416, 417, 420, 428.

**Reimer, Georg Andreas** (1776–1842) : éditeur. Il reprend en 1800 la “Librairie de l'Ecole Royale” fondée en 1749 à Berlin, qui prend en 1819 le nom de Reimer et dispose d'une imprimerie. Il est le principal éditeur des romantiques allemands et l'ami de Arndt, Fichte, Schleiermacher, des frères Schlegel et des frères Grimm. **p. 297–298** ; pp. 20, 50, 216, 302, 308, 311, 374.

**Sand, Karl Ludwig** (1795–1820) : étudiant. Il commence en 1814 des études de théologie qu'il poursuit en 1816 à Erlangen. En 1817, il se rend à Iéna, où il se lie avec l'aile dure des milieux nationalistes étudiants. Il assassine en 1819 le dramaturge Kotzebue et, après une tentative de suicide échouée, est condamné à mort et exécuté en public. Sur l'affaire Sand, **pp. 306–310** et pp. 300, 312.

**Savigny, Friedrich Karl von** (1779–1861) : juriste. Après des études de droit à Marbourg entre 1795 et 1799, il devient un juriste célèbre dès la parution de son premier ouvrage, *Le droit de propriété*, en 1800. Il fait différents voyages d'études en Europe, puis occupe un poste de professeur à l'Université de Landshut (Bavière) à partir de 1808. Il exerce à l'Université de Berlin à partir de 1810 et jusqu'à sa mort. D'abord très engagé dans l'activité de l'Université (il en est notamment recteur en 1812–1813), il s'en distancie après sa querelle avec Gans en 1828. Il est également précepteur du dauphin (le futur Frédéric Guillaume IV), et juriste auprès de la cour. pp. 252, 255.

**Schelling, Carl Eberhard** (1783–1854) : médecin. Le frère cadet du philosophe étudie la médecine à Iéna, Tübingen et Vienne entre 1799 et 1803, et entre ainsi en contact avec de nombreuses personnalités du cercle romantique. Il s'installe comme médecin à Stuttgart en 1805. Il collabore entre 1805 et 1818 à l'édition des “Annales scientifiques de la médecine”.

Il publie quelques textes théoriques, notamment sur le magnétisme animal, en 1806, mais se consacre ensuite principalement à la pratique de la médecine. pp. 166.

**Schelling, Friedrich Wilhelm Joseph von** (1775–1854) : philosophe. Après des études précoces de théologie à Tübingen, il devient docteur en 1795. Il est ensuite précepteur, et fréquente l'Université de Leipzig. Ses publications font connaître sa philosophie de la nature et lui attirent les faveurs de Goethe, qui le fait nommer à l'Université de Iéna en 1799. En 1800, il publie le *Système de l'idéalisme transcendantal* et, en 1807, son discours *Sur le rapport des beaux-arts à la nature*, qui attire l'attention du futur roi de Bavière Louis Ier. En 1803, il quitte Iéna pour l'Université de Wurzburg, avant de se rendre à l'Académie des Sciences de Munich en 1806. Une querelle l'opposant à Jacobi autour de 1810 lui fait retirer des presses son ouvrage sur les *Ages du Monde*. Entre 1820 et 1827, il est à Erlangen où il donne des cours, avant de se retirer de l'enseignement. Il va ensuite à l'Université de Munich à l'appel de Louis Ier, et y exerce une influence considérable sur la politique culturelle de la Bavière. En 1841, il prend la succession de Hegel à l'Université de Berlin, mais cesse son activité d'enseignement lorsqu'est publié l'un de ses cours à partir de notes de ses étudiants. Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 40–43. Ici, pp. 162–163 et 189–190 ; ainsi que pp. 9, 12, 27, 59, 91, 127, 219, 242, 301, 374.

**Schiller, Friedrich von** (1759–1805) : poète et historien. Il poursuit selon la volonté de son père des études à l'école militaire du duc Karl Eugène à Stuttgart, durant lesquelles il se spécialise dans la médecine. En 1782, il quitte définitivement cet établissement et trouve refuge en 1785 chez Körner, à Leipzig et Dresde. En 1787, il se rend à Weimar, et obtient en 1788 un poste de professeur d'histoire à l'Université de Iéna. Son amitié avec Goethe commence en 1794 et dure jusqu'à sa mort. Ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* datent de 1795, sa *Poésie naïve et poésie sentimentale* de 1795–96 ; *Don Carlos* de 1785, *Wallenstein* de 1798–99, *Marie Stuart* de 1800, *La fiancée de Messine* de 1803, *Guillaume Tell* de 1804. Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 43. Ici, p. 186–187 et pp. 65, 89, 104, 114, 140, 151, 182, 188, 202, 287, 294, 320, 324, 328.

**Schlegel, August Wilhelm von** (1767–1845) : traducteur, philologue et critique. Après des études de théologie et de philologie à Göttingen, il est précepteur à Amsterdam entre 1791 et 1795. Il poursuit ses activités critiques à Iéna, où il devient professeur en 1798. Il participe alors à la revue "Athenäum" ainsi qu'aux "Heures" de Schiller. En 1801, il donne à Berlin ses cours *Sur la littérature et les beaux-arts*. Entre 1803 et 1817, il accompagne Madame de Staël dans ses divers voyages et réside avec elle en Suisse, à Coppet, où il continue à traduire, en particulier Shakespeare et Calderon. Il donne en 1801 à Vienne ses cours *Sur la littérature et l'art dramatiques*, publiés en 1809–1810. Nommé professeur à l'Université de Bonn en 1818, il se tourne vers l'étude des langues, et plus particulièrement des langues hindoues. Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 44. Sur la *Schlegel-Rezension* de Solger p. 81–100. Cf. aussi pp. 25, 27, 31, 110, 186, 234, 262, 287, 290, 294.

**Schlegel, Friedrich von** (1772–1829) : écrivain, critique et philosophe. Après des études de philosophie, d'histoire et de philologie à Göttingen puis à Leipzig, il rejoint en 1796 son frère August Wilhelm à Iéna. Alors qu'il collabore déjà à plusieurs revues, il publie en 1797 son essai *Sur l'étude de la poésie grecque* et fonde avec son frère la revue "Athenäum" (1798–1800). En 1801, il part à Paris, publie la revue *Europe* (1803–1805), et s'installe à Vienne comme secrétaire de la cour en 1808. La même année, il publie son ouvrage *Sur la langue et la sagesse des Hindous* et se convertit au catholicisme. Ses textes postérieurs,

en particulier dans les revues “Musée Allemand” (1812–1813) et “Concordia” (1820–1823), ainsi que ses cours, sont d’orientation conservatrice. pp. 182–183 et 374–376, ainsi que pp. 12, 20, 114, 122, 169, 180, 182, 191, 231, 234, 282, 290, 294, 395, 396, 400.

**Schleiermacher, Friedrich Daniel Ernst** (1768–1834) : théologien et philosophe. Après un séjour au séminaire de Barby, il poursuit ses études à l’Université de Halle entre 1787 et 1789. Entre 1789 et 1790, il est pasteur à Drossen, près de Francfort-sur-l’Oder ; il y prépare ses derniers examens, qu’il passe en 1794. Entre temps, il est précepteur des enfants Dohna à Schlobitten. En 1796, il devient prêcheur à la Charité à Berlin et se lie d’amitié avec Fr. Schlegel. En 1799, il publie ses discours *Sur la religion*, qui obtiennent un vif succès. Envoyé à Stolp (Poméranie) entre 1802 et 1804, il obtient ensuite un poste à l’Université de Wurzburg, mais la monarchie prussienne refuse de se priver de ses services et lui offre un poste à l’Université de Halle, où il enseigne entre 1804 et 1806. Il travaille en 1808 à la conception de l’Université de Berlin, dont il est recteur en 1815–1816 ; de 1810 à 1814, il contribue à la réforme de l’enseignement et dirige entre 1813 et 1814 un journal politique, le “Correspondant prussien”. Il est également l’auteur d’une traduction de Platon, d’un grand nombre de textes journalistiques, ainsi que d’ouvrages théologiques, et d’une philosophie complète. pp. 267–269 et 303–306 ; pp. 20, 22, 23, 127, 128, 136, 141, 142, 169, 180, 181, 191, 195, 216, 242, 246, 255, 262, 300, 301, 307, 310, 311, 312, 313, 373.

**Schlosser, Christian** (1782–1829) : journaliste. Après des études de médecine à Iéna (où il fait connaissance avec Solger) et à Göttingen, il va à Rome en 1808. Converti au catholicisme en 1812, il s’engage avec Fr. Schlegel en faveur d’une réforme du catholicisme en Allemagne. En 1818, il devient directeur de lycée à Coblenche. Il se retire à Rome en 1826. Il est l’auteur d’ouvrages juridiques et politiques. pp. 168, 175, 201, 245, 260.

**Schuckmann, Friedrich Freiherr von** (1755–1834) : homme d’Etat. Après des études de droit et de sciences politiques à Halle, il entre au tribunal de la Chambre de Berlin en 1779. En 1795, il a en charge la réorganisation de l’administration des provinces franques depuis Bayreuth (Bavière). Conseiller secret des finances, de la guerre et des domaines à Berlin en 1798, il est, en 1806, et jusqu’au début de la guerre, président de la Chambre de Poméranie. Nommé par Hardenberg conseiller secret d’Etat du ministère de l’intérieur en 1810, il devient en 1814 ministre de l’intérieur. Allégé d’une partie de ses charges en 1830, il est anobli et remercié en 1834. pp. 153, 240, 241, 242, 248, 251, 252.

**Schulz, Christian Ludwig Ferdinand** (1780–1834) : homme d’administration. Après des études de droit à Halle entre 1799 et 1801 au cours desquelles il fréquente Solger, il devient conseiller supérieur de gouvernement à Bonn. Il est l’auteur de *Fondements d’une histoire de l’économie d’Etat à Rome* (1833). pp. 210, 216.

**Schütz Lacrimas (Wilhelm von Schütz)** (1776–1847) : écrivain. Après des études de droit, il exerce entre 1807 et 1811 comme conseiller et directeur de chevalerie en Nouvelle Marche. Après 1800, il appartient au cercle des romantiques berlinois et publie des drames historiques, dont notamment, *Lacrimas*, en 1803. Il vit de sa plume, à Dresde, à partir de 1819, et contribue avec Tieck à la publication des œuvres posthumes de Kleist. Il rentre en Marche après sa conversion en 1830. Il publie alors des textes portant sur l’économie populaire, l’histoire culturelle et le droit ecclésiastique. pp. 128, 156, 339, 380.

**Shakespeare, William** (1564–1616) : dramaturge. Fils de commerçant, il rejoint les comédiens de la reine à Londres en 1585. Jusqu’en 1609, il joue et compose des sonnets, drames historiques, tragédies, comédies, avant de se retirer à Stratford. Son œuvre, redécouverte en Allemagne à la fin du XVIIIème siècle, fait depuis lors l’objet de nombreux

commentaires, éditions et traductions. pp. 84–85 et 285–289 ; pp. 86, 89, 92, 93, 97, 98, 102, 103, 105, 135, 140, 182, 186, 187, 190, 214, 262, 266, 274, 300, 325, 326, 398.

**Socrate** (-470– -399) : philosophe. Citoyen athénien, il participe activement à la vie de la cité, mais ne fait pas de carrière politique. Bien que n'ayant lui-même rédigé aucun texte, il fait partie, grâce aux textes de Platon et Xénophon, des figures fondatrices de la philosophie grecque. pp. 224, 343, 367, 393, 395, 396.

**Sophocle** (-495 ?– -405) : auteur tragique. Issu d'une famille aisée, il a en charge, au cours de sa vie, des fonctions importantes dans la politique athénienne, mais se distingue surtout par son talent dramaturgique (il remporte une bonne vingtaine de victoires). Il est l'auteur de nombreuses œuvres, en particulier 123 tragédies, dont nous n'en avons conservé (outre des fragments) que sept : *Antigone* (-442), *Philoctète* (-409), *Oedipe à Colone* (jouée en -401), ainsi que des pièces moins bien datées : *Ajax*, *Les Trachiniennes*, *Oedipe Roi*, *Electre*. Sur la traduction de Sophocle par Solger, p. 34-51 ; cf. aussi pp. 88, 102, 103, 140, 172, 173, 178, 179, 188, 201, 204, 291, 401.

**Sotzmann, Johann Daniel Ferdinand** (1781–après 1845) : homme d'administration et amateur d'art. Après des études de droit à Halle entre 1799 et 1801 au cours desquelles il se lie d'amitié avec Solger, il devient assesseur dans les Chambres de la guerre et des domaines de Ansbach et Baireuth (Bavière). En 1810, il est conseiller de gouvernement à Potsdam et, à partir de 1816, directeur de gouvernement à Cologne. Il collabore au *Dictionnaire historique de poche* de Raumer, et est également l'auteur de textes portant principalement sur l'art. pp. 196, 197.

**Spalding, Johann Joachim** (1714–1804) : théologien. Après avoir étudié la philosophie, les langues et la théologie à Rostock et Greifswald (Poméranie) jusqu'en 1734, il est d'abord précepteur. En 1745, il devient secrétaire de légation à Berlin, puis pasteur dans différentes villes de Poméranie à partir de 1749. Surintendant à Berlin à partir entre 1764 et 1788, il y exerce une grande influence. pp. 44, 178.

**Steffens, Henrik** (1773–1845) : naturaliste et philosophe. Il commence des études de sciences naturelles à l'Université de Copenhague en 1790, puis change de voie pour se consacrer à la médecine. Après un voyage de recherches en Norvège en 1794–1795, il poursuit ses études à Kiel en 1796. En 1798, il se rend à Iéna, où il suit les cours de Schelling. En 1801, il publie ses *Contributions à une histoire de la nature interne de la terre* qui obtient un vif succès. Il devient professeur à l'Université de Halle en 1804, où il enseigne la philosophie de la nature, la physiologie et la minéralogie et se lie d'amitié avec Schleiermacher. Il publie en 1806 ses *Fondements de la science de la nature philosophique* et, en 1809, un texte *Sur l'idée des universités*. En 1811, il est nommé à l'Université de Breslau ; en 1813, il prend les armes contre Napoléon. L'extrémisme croissant des partisans de la gymnastique lui font prendre ses distances par rapport aux milieux nationalistes. Recteur de l'Université de Breslau en 1821–1822 puis en 1829–1830, il est nommé à l'Université de Berlin en 1832, et en est le recteur en 1834. pp. 149, 242, 269, 271.

**Tieck, Ludwig** (1773–1853) : poète, écrivain et traducteur. Il commence sans les finir des études de théologie et de philologie à Halle en 1792, puis à Göttingen et Erlangen. Dès 1796, il publie de nombreux textes d'inspiration populaire qui obtiennent un vif succès, ainsi que des textes sur l'art rédigés avec Wackenroder. Dès 1794, il commence, avec les Schlegel, une traduction de Shakespeare. Après son séjour à Iéna, il s'installe en 1802 à Ziebingen, chez son ami Burgsdorff, et publie peu, hormis *Phantastus*, jusqu'à son déménagement à Dresde en 1819. Ses textes postérieurs sont pour l'essentiel des romans et des nouvelles (*Le soulèvement des Cévennes* 1826, *Vittoria Accorombona* 1840–41). Appelé à la cour du

roi de Prusse Frédéric Guillaume IV en 1841, il est, jusqu'à la fin de sa vie, son conseiller en matière de théâtre. En tant qu'éditeur des *NS* de Solger, pp. 102–138 et 401–415 ; cf. aussi pp. 99–100, 183–184, 269, 289–291, 332–350, et pp. 10, 38, 104, 114, 128, 140, 142, 149, 153, 154, 155, 157, 162, 197, 204, 214, 266, 269, 287, 296, 297, 300, 301, 302, 309, 313, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 366, 372, 373, 374, 377, 378, 379, 380, 381, 384, 388, 389, 425, 426, 427, 428.

**Toll, Friedrich von** (env. 1780–1841) : juge. Après des études de droit à Halle entre 1799 et 1801 au cours desquelles il se lie d'amitié avec Solger, il devient d'abord sous-préfet, puis juge. pp. 122, 172, 196, 197, 267.

**Voß, Johann Heinrich, l'ancien** (1751–1826) : écrivain et traducteur. Issu d'un milieu trop modeste pour financer des études universitaires, il est, entre 1769 et 1772, précepteur dans le Brandebourg, et fait à cette période connaissance avec les rédacteurs l'« Almanach des muses de Göttingen ». Financièrement soutenu par ceux-ci, il fait des études à l'Université de Göttingen entre 1772 et 1775, et prend la succession de Boie à la tête de la revue. Il devient recteur de l'école latine de Otterndorf (Basse-Saxe) en 1778, puis de Eutin (Holstein) en 1782. Après un séjour à Iéna autour de 1802, il s'installe définitivement à Heidelberg en 1805. Auteur connu quoique controversé, il a traduit des textes du grec (Homère dès 1781), puis Shakespeare (au début du XIX<sup>ème</sup> siècle), et composé de la poésie idyllique (*Louise*, 1795) et des textes critiques (dont l'*Antisymbolique* parue en 1824 en réponse à la *Symbolique* de Creuzer). pp. 21, 25, 44, 50, 148, 168, 178, 201, 262, 329, 330, 335.

**Voß, (Johann) Heinrich, le jeune** (1779–1822) : philologue et traducteur. Après des études de théologie et de philologie à Halle et Iéna à partir de 1799 (au cours desquelles il se lie d'amitié avec Solger), il enseigne au lycée de Weimar entre 1804 et 1806, et rejoint ensuite ses parents à Heidelberg. Malgré une grave maladie de la bouche, il enseigne à l'Université de Heidelberg à partir de 1807. Il collabore à de nombreuses œuvres de son père, notamment à sa traduction de Shakespeare ; il est lui-même l'auteur de très nombreux comptes rendus critiques et d'une traduction d'Eschyle parue à titre posthume. pp. 134–137, 257–259 et 315–331 ; pp. 21, 25, 137, 142, 150, 151, 152, 168, 172, 178, 179, 180, 182, 201, 202, 203, 204, 215, 266, 267, 272, 274, 289, 346, 355, 378, 382, 408, 417, 418, 425, 426, 428.

**Werner, Zacharias** (1768–1823) : écrivain. Après des études de droit (inachevées) à Königsberg, il entre dans l'administration prussienne à un poste subalterne en 1793, qu'il occupe jusqu'en 1807. Il publie à partir de 1803 des textes d'inspiration romantique reprenant en partie la problématique nationale, notamment dans *Attila, roi des Huns*, publié en 1808 et très admiré de Solger. Il publie en 1809 sa pièce la plus connue, *Le vingt-quatre février*. En 1810, il se rend à Rome et se convertit au catholicisme. En 1814, il renie tous ses écrits antérieurs et devient prêtre. A partir du Congrès de Vienne, il réside dans cette ville et y exerce une activité ecclésiastique. pp. 97, 110, 128, 189, 213, 291, 293.

**Winckelmann, Johann Joachim** (1717–1768) : archéologue et historien de l'art. Après des études de théologie à Halle entre 1738 et 1740, puis de médecine et de mathématiques à Iéna en 1741, il est, entre 1742 et 1743, précepteur en Saxe puis recteur adjoint à l'école de Seehausen (Brandebourg) entre 1743 et 1748. En 1754, il réside à Dresde avant de déménager pour Rome. Il publie en 1755 ses *Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, qui obtiennent immédiatement d'un vif succès. En 1758, il fait un premier voyage à Naples, puis à Florence et, en 1759, il commence à travailler chez le cardinal Albani. A partir de 1763, il occupe différentes fonctions à la bibliothèque du Vatican. En 1764, il publie son *Histoire de l'art de l'Antiquité*, complétée en 1767 par les *Remarques*. Sur son rôle dans l'histoire de l'esthétique, cf. *Vorlesungen* de Solger, p. 28–29.

Ici pp. 184, 194.

**Wolf, Friedrich August** (1759–1824) : philologue classique. Après des études de philologie classique, il est d'abord enseignant et recteur dans différents lycées. En 1783, il devient professeur de philologie et de pédagogie à l'Université de Halle, où il demeure jusqu'à sa fermeture en 1806. Il commence alors sa carrière littéraire et publie sa *Présentation de la science de l'Antiquité* (2 volumes parus en 1807 et 1808), puis le premier volume des *Prolegomena ad Homerum* (1808). En 1810, il participe à la fondation de l'Université de Berlin, où il devient professeur. Figure de proue d'une philologie classique se comprenant comme science historique, il est l'un des principaux protagonistes du monde littéraire du tournant du XVIIIème au XIXème siècle. pp. 25, 44, 50, 148, 163, 164, 175, 177, 178, 246, 262, 307.



Université Paris VIII — Vincennes–Saint-Denis  
Département d'études germaniques

## THÈSE

pour obtenir le grade de  
Docteur de l'université Paris VIII  
*Discipline:* études germaniques

présentée et soutenue publiquement par

Anne Baillot

le 9 Novembre 2002

## **Genèse et réception de la pensée esthétique de K. W. F. Solger entre 1800 et 1830**

**Volume 2  
(Annexes)**

Membres du jury:

Mme Elisabeth Décultot (CNRS, Paris)

M. Michel Espagne (CNRS, Paris), directeur de recherche

M. Wolfhart Henckmann (Université de Munich), rapporteur

M. Jean Mondot (Université de Bordeaux-III), rapporteur

M. Pierre Pénisson (Université de Paris-VIII)



## Table des Annexes

1. Correspondance . . . . .	7
1.1. Lettres de jeunesse . . . . .	9
1.1.1. Solger à son père, du 20 janvier 1789 (Schwedt) . . . . .	9
1.1.2. Solger à son frère Fritz, 14 mars 1801 (Halle) . . . . .	10
1.1.3. Solger à Abeken, du 30 juin 1802 (Strasbourg) . . . . .	11
1.1.4. Solger à Toll et Hain, du 10 juillet 1802 (Zurich) . . . . .	15
1.1.5. Solger à Abeken, du 9 octobre 1802 (Paris) . . . . .	18
1.1.6. Solger à Hain, du 4 novembre 1802 (Berlin) . . . . .	20
1.1.7. Voß à Solger, des 30 janvier et 16 avril 1803 (Iéna) . . . . .	23
1.1.8. Solger à Hain, du 15 mars 1803 (Berlin) . . . . .	27
1.1.9. Solger à Hain, du 24 mai 1803 (Berlin) . . . . .	30
1.1.10. Voß à Solger, du 6 juillet 1803 (Iéna) . . . . .	33
1.1.11. Voß à Solger, du 24 mars 1805 (Iéna) . . . . .	37
1.1.12. Solger à Voß, du 5 mai 1804 (Berlin) . . . . .	43
1.1.13. Voß à Solger, du 15 mai 1804 (Weimar) . . . . .	46
1.1.14. Solger à Hagen, du 19 juillet 1804 (Schwedt) . . . . .	58
1.1.15. Voß à Solger, du 10 octobre 1804 (Weimar) . . . . .	59
1.1.16. Voß à Solger, du 24 février 1804 (Weimar) . . . . .	72
1.1.17. Voß à Solger, du 22 mai 1805 (Weimar) . . . . .	79
1.1.18. Voß à Solger, du 30 octobre 1805 (Weimar) . . . . .	91
1.1.19. Voß à Solger, du 2 décembre 1805 (Heidelberg) . . . . .	97
1.1.20. Solger à Keßler, du 26 août 1806 (Schwedt) . . . . .	100
1.1.21. Voß à Solger, du 8 octobre 1806 (Weimar) . . . . .	101
1.1.22. Solger à Hagen, de mars 1807 (Schwedt) . . . . .	104
1.1.23. Voß à Solger, du 30 juillet 1807 (Heidelberg) . . . . .	107
1.1.24. Voß à Solger, du 7 novembre 1807 (Heidelberg) . . . . .	115
1.1.25. Solger à son frère Fritz, du 28 novembre 1807 (Berlin) . . . . .	123
1.1.26. Abeken à Solger, du 23 avril 1808 (Weimar) . . . . .	125
1.1.27. Solger à Abeken, du 1er mai 1808 (Berlin) . . . . .	130
1.1.28. Solger à Goethe, du 6 juin 1808 (Berlin) . . . . .	133
1.1.29. Griesbach à Solger, du 8 juin 1808 (Iéna) . . . . .	134
1.1.30. Eichstädt à Solger, du 16 juillet 1808 (Iéna) . . . . .	135
1.1.31. Solger à Abeken, du 4 décembre 1808 (Berlin) . . . . .	137
1.2. De Francfort à Berlin . . . . .	142
1.2.1. Abeken à Solger, du 9 février 1809 (Weimar) . . . . .	142
1.2.2. Hagen à Solger, du 20 mars 1809 (Berlin) . . . . .	147

1.2.3. Solger à Abeken, du 13 avril 1809 (Berlin) . . . . .	149
1.2.4. Humboldt à Solger, du 2 juin 1809 (Königsberg) . . . . .	154
1.2.5. Solger à Hagen, du 13 août 1809 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	155
1.2.6. Solger à Abeken, du 19 novembre 1809 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	159
1.2.7. Solger à un conseiller d'Etat, du 14 janvier 1810 (Francfort-sur- l'Oder.) . . . . .	162
1.2.8. Humboldt à Solger, du 3 juin 1810 (Berlin) . . . . .	165
1.2.9. Solger à Krause, du 14 juin 1810 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	166
1.2.10. Voß à Solger, de fin juin 1810 (Heidelberg) . . . . .	169
1.2.11. Solger à Hagen, du 1er juillet 1810 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	175
1.2.12. Solger à Hagen du 27 juillet 1810 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	178
1.2.13. Voß à Solger, d'août 1810 (Heidelberg) . . . . .	179
1.2.14. Solger à Abeken, du 28 octobre 1810 (Francfort-sur-l'Oder)) . . . . .	183
1.2.15. Solger à Raumer, du 2 décembre 1810 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	188
1.2.16. Solger à Raumer, du 31 décembre 1810 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	192
1.2.17. Solger à Raumer, du 6 mai 1811 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	195
1.2.18. Solger à Raumer, du 16 mai 1811 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	197
1.2.19. Solger à Raumer, du 24 juin 1811 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	201
1.2.20. Raumer à Solger, sans année, sans lieu . . . . .	203
1.2.21. Solger à Raumer, du 18 août 1811 (Francfort-sur-l'Oder) . . . . .	205
1.2.22. Solger à Raumer, du 7 janvier 1812 (Berlin) . . . . .	207
1.2.23. Solger à Raumer, du 22 mars 1812 (Berlin) . . . . .	213
1.2.24. Solger à Raumer, du 26 avril 1812 (Berlin) . . . . .	220
1.2.25. Voß à Solger, du 8 juin 1812 (Heidelberg) . . . . .	224
1.2.26. Solger à Raumer, du 14 juin 1812 (Berlin) . . . . .	228
1.2.27. Solger à Raumer, du 26 octobre 1812 (Berlin) . . . . .	234
1.2.28. Solger à Abeken, du 17 janvier 1813 (Berlin) . . . . .	243
1.2.29. Solger à Raumer, du 13 février 1813 (Berlin) . . . . .	249
1.2.30. Solger à Bülow, du 7 avril 1813 (Berlin) . . . . .	252
1.2.31. Solger à Raumer, du 3 mai 1813 (Berlin) . . . . .	253
1.2.32. Solger à Bülow, du 5 mai 1813 (Berlin) . . . . .	254
1.2.33. Solger à Raumer, du 3 juillet 1813 (Berlin) . . . . .	255
1.2.34. Solger à Raumer, du 20 octobre 1813 (Berlin) . . . . .	259
1.2.35. Solger à Abeken, du 22 novembre 1813 (Berlin) . . . . .	263
1.2.36. Solger à Schlosser, du 30 mai 1814 (Berlin) . . . . .	270
1.2.37. Solger à Raumer, du 29 janvier 1815 (Berlin) . . . . .	272
1.2.38. Solger à un destinataire inconnu, du 18 juin 1815 . . . . .	275
1.2.39. Solger à Raumer, du 9 juillet 1815 (Berlin) . . . . .	276
1.2.40. Solger à Raumer, du 12 août 1815 (Berlin) . . . . .	279

1.2.41. Solger à Raumer, du 10 décembre 1815 (Berlin)	.281
1.3. Lettres de la maturité	.285
1.3.1. Solger à Raumer, de début janvier 1816 (Berlin)	.285
1.3.2. Solger à Raumer, du 17 mars 1816 (Berlin)	.288
1.3.3. Solger à Abeken, du 19 mai 1816 (Berlin)	.291
1.3.4. Abeken à Solger, du 16 juin 1816 (Osnabrück)	.296
1.3.5. Solger à Abeken, du 30 juin 1816 (Berlin)	.300
1.3.6. Solger à Raumer, du 30 juin 1816 (Berlin)	.302
1.3.7. Voß à Solger, du 25 juillet 1816 (Heidelberg)	.305
1.3.8. Solger à Raumer, du 2 novembre 1816 (Berlin)	.307
1.3.9. Solger à Raumer, du 2 février 1817 (Berlin)	.313
1.3.10. Solger à Abeken, du 23 février 1817 (Berlin)	.317
1.3.11. Solger à Dümmler, du 3 mars 1817 (Berlin)	.321
1.3.12. Theremin à Solger, du 27 mai 1817 (sans lieu)	.322
1.3.13. Humboldt à Solger, du 31 octobre 1817 (sans lieu)	.324
1.3.14. Solger à Abeken, du 15 novembre 1817 (Berlin)	.325
1.3.15. Solger à Abeken, du 23 janvier 1818 (Berlin)	.329
1.3.16. Solger à Raumer, du 28 janvier 1818 (Berlin)	.338
1.3.17. Solger à Raumer, du 21 juin 1818 (Berlin)	.344
1.3.18. Solger à Raumer, du 22 octobre 1818 (Berlin)	.347
1.3.19. Solger à Raumer, du 6 décembre 1818 (Berlin)	.351
1.3.20. Solger à Raumer, du 21 avril 1819 (Berlin)	.355
1.3.21. Collin à Solger, du 30 avril 1819 (Vienne)	.359
1.3.22. Solger à Raumer, du 12 juin 1819 (Berlin)	.361
1.3.23. Solger à Dümmler, du 16 juin 1819 (Berlin)	.364
1.3.24. Solger à Hagen, du 11 septembre 1819 (Berlin)	.365
1.3.25. Tieck à Raumer, du 6 octobre 1823 (Dresde)	.371
1.3.26. Solger à un destinataire effacé, sans date ni lieu	.374
1.3.27. Inscription dans le livre de famille de Schlosser, 24 mars 1802	.374
2. Journaux et notes	.375
2.1. Journaux intimes	.377
2.1.1. Notes de lecture, février–août 1800	.377
2.1.2. Journal de l’année 1803–1804	.413
2.1.3. Notes sur la mythologie grecque	.418
2.2. Journaux de voyage	.419
2.2.1. Journal de voyage, avril 1799	.419
2.2.2. Notes prises à la galerie de peintures à Dresde, été 1812	.423
2.2.3. Journal de voyage de l’automne 1816	.427
2.2.4. Carnets du voyage à Karlsbad, automne 1818	.449

3. Sur Solger . . . . .	457
3.1. Oraison funèbre de Solger, par F. D. E. Schleiermacher . . . . .	459
3.2. Notes de Fr. Th. Vischer sur les <i>Cours d'esthétique</i> . . . . .	463

## Première Partie

### Correspondance



## 1.1. Lettres de jeunesse

### 1.1.1. Solger à son père, du 20 janvier 1789 (Schwedt)

*SBBln, Nachl. Solger*

p 1

Am Geburts Tage  
meines lieben Vaters  
**Gratuliert**  
aus zärtlichem Herzen  
Carl Wilhelm Ferdinand Solger

p 2

Alles um mich her trauert, ich aber Blicke froh über das Land und Gewand hinweg, und überlaß mich gantz der Freude. Dieser Tag gütigster Wohne ist mir ein festlicher Tag, oft kehre er mir wieder und immer soll er mir ein Freuden Tag seÿn. Wie viel Gutes habe ich ihn nicht zu verdanken, wenn ich es erwege so fehlen mir die Worte ihre Gütigkeit nach würden zu preisen. Wie sorgfältig verschaffen Sie mir alle Gelegenheit etwas nützlich zu lernen, wie liebereich sind sie bemüht mir mein Leben zu versüßen O ich will auf Ihnen nach meinem Vermögen Ihre Tage versüßen durch Fleiß und Folgsamkeit. Könnte ich es doch nur immer, wie ich es wünschte, könnte ich doch allen Kummer von Ihnen entfernen. Doch jetzt kann ich vür Sie beten, leben Sie lange, vergnügt und glücklich, damit Sie die meisten Freuden und die angenehmsten Folgen aller Ihrer Sorgfältigkeit aller Ihrer Liebe gegen mich wandten.

p 3

Zu jedem Tritt auf Deinem Wegen  
Seÿ Gottes Schutz und weiser Segen  
Von meiner Liebe heut erfleht  
So lange sich mein Blut bewegt  
Das Herze in meinem Busen schlägt  
Bleibt auch Dein Glück mein Wunsch  
Dein Wohlseÿn mein Gebet.

Schwedt d 20ten  
Januar 1789

Carl Solger

p 1

Lieber Fritz,

Ich bedaure Dich herzlich wegen der fatalen Krankheit, mit der Du geplagt gewesen bist. Wie fürchterlich sie ist, habe ich an einem guten Freunde hier gesehen, der sie auch hatte. Gott sei dank, daß Du wieder hergestellt bist. Wie ich aus Briefen von Hause erfahren habe, werden vielleicht bald einige alte Kriegsräthe abgehn, u[nd] Dir Platz machen. Ich wünsche nichts sehnlicher als das, ob ich wohl fürchten muß, wenn es früh geschieht, nicht mehr zu Deiner Hochzeit zu kommen. — Daß zu Hause bei uns alles recht wohl ist, <sup>1</sup>.habe ich aus Briefen von der Mutter u[nd] Jettchen erfahren. Unserm guten August wünsche ich viel Glück in Berlin: für ihn wird Onkel Stosch wohl sorgen, u[nd] beurtheilen, auf welche Anstalt er zu schicken ist. Ich gebe Dir Recht darin, daß er wohl für die oberen Klassen des joachimsthalischen Gymnasiums noch nicht<sup>2</sup> sein wird, u[nd] daß es unrathsam wäre, ihn in die unteren zu schicken. Ueberdies soll das ganze Gymnasium nach Mariekes<sup>3</sup> Tode schlecht beschaffen sein.

p 2

Die 62 Tl hatte ich vor 3 Wochen ehe, als den Brief u[nd] da sie vom Banquier Fetschow aus Berlin kamen, so wußte ich gar nicht, was sie sollten. Jetzt sind sie an die Behörden abgeliefert, die Quittungen liegen hiebei.

Grüß die Lorchen von mir tausendmal. Wenn Du Bartoldy siehst, so grüß 'ihn gleichfalls recht herzlich. Es thut mir immer leid, daß ich von ihm gar nichts weiß, da ich ihn so sehr schätze u liebe. Doch muß ich mich schon an Resignation gewöhnen. Von Threbuschs erfahre ich auch nichts mehr. Nimm nicht übel, daß dieser Brief so kurz ist ; Du muß ihn als Geschäftsbrief betrachten. Lebe wohl, u[nd] vergiß nicht

Deinen

Dich herzlich liebenden

Halle, d[en] 14ten März

1801

Bruder K.W.F. Solger<sup>4</sup>


---

<sup>1</sup> "ge" rayé dans le ms.

<sup>2</sup> "und da" rayé dans le ms.

<sup>3</sup> ?

<sup>4</sup> Enveloppe, recto: Herrn Assessor Solger Wohlgeb.[oren] Im adelungischen Hause. zu Stettin; verso: als dem besten Freunde meines Solgers empfehle ich mich auch Ihrer Freundschaft[?] unbekannterweise H. Billarth, ainsi que des essais d'écriture de "als".

**1.1.3. Solger à Abeken, du 30 juin 1802 (Strasbourg)**

*GSAWei 01/140*

p 1

Straßburg, den 11ten Messidor.X.

den 30ten Juni 1802.

Lieber Abeken,

Da sich unser Reiseplan zu meiner Zufriedenheit so geändert hat, daß wir in wenigen Tagen von hier nach der Schweiz abgehen, so halte ich es fast für meine Pflicht, Dir noch vorher die Freude, die mir Dein Brief gemacht hat, einigermaßen zu vergelten. Nach der Schweizreise denke ich noch einmal an die Voß zu schreiben, d.h. unter ihrer Adresse. Denn daß Du auch ihren ersten Brief ganz wie an Dich mit gerichtet angesehen hast, war ganz der Meinung gemäß, in der ich ihn schrieb. Unter mehreren Freunden müssen alle Güter gemein sein.

Du siehst wohl, wie lange wir uns hier in Straßburg aufgehalten haben, u[nd] wirst mich entschuldigen, wenn ich Dir eben daher nicht viel erzählte.<sup>1</sup> Zur Schweizreise müssen wir nun doch auch eine beträchtliche Zeit aussetzen, u[nd] so scheint es mir fast, als ob die Ausführung unsers ganzen Plans noch ziemlich lange dauern werde. Es ist ziemlich ausgemacht, daß wir über Jena zurückkommen; wann wir aber da eintreffen, ist noch nicht zu bestimmen. Auf jeden Fall schreibe ich Dir sobald ich wieder in Deutschland bin, nach Osnabrück. Solltest Du auch eher in Berlin ankommen, als ich, so bin ich doch überzeugt, daß Dich Krause ganz als meinen und seinen Freund empfangen wird. Dich an einen mächtigen Freund zu empfehlen vergönnt mir meine Lage nicht, aber ich war glücklich genug, Dich einem Guten empfehlen zu können.

p 2

Mit herzlicher Teilnahme habe ich Deine Nachrichten von Deinen Fußreisen gelesen, u[nd] mich dabei mit Vergnügen in die Zeit zurückversetzt, wo ich dieselben Gegenden so froh durchreiste. Es ist auch noch immer einer meiner Wünsche, einmal von Berlin aus auf längere Zeit nach Dresden gehen zu können. Bist Du auch über Dresden hinaus, in den schönen Felsgegenden an der Elbe gewesen, die gewiß mit zu den schönsten Deutschlands gehören? — An den Gedanken der Trennung von Jena<sup>2</sup> wirst Du Dich nun wohl schon gewöhnen lernen, zumal wenn Du die Aussicht zu Hülfe nimmst, nun bald in einem ganz neuen Leben zu wandeln. Es ist mir allzu nahe, daß man die letzten Wochen so hinzuschenken pflegt, u[nd] eben dies hat mich gewöhnlich bestimmt, mich in der letzten Zeit ordentlich nach dem Tage der Abreise zu sehnen.

---

<sup>1</sup> “Da wir” rayé dans le ms.

<sup>2</sup> Virgule rayée dans le ms.

Vielleicht wunderst Du Dich, wie es uns möglich ist, so lange an einem Orte, wie Straßburg zu bleiben, wo eigentlich gar nicht so viel Interessantes ist. Aber Du weißt, daß Schütz seine Verwandten hier hat, u[nd] ich schicke mich darein, mich in der hiesigen Welt zu amüsieren. In müßigen Stunden – so nenne ich die, welche mir die Gesellschaft übrig läßt – bringe ich ein Tagebuch in Ordnung, u[nd] habe dabei das beste aus der neuesten französischen Litteratur durchlaufen. Es war auch Parny<sup>3</sup>'s Guerre des Dieux darunter. Ditaubé habe ich nicht viel mehr, als kosten können. Er ist im Grunde selbst eine Uebersetzung, auch in seinen Originalwerken, u[nd] noch dazu eine französische Uebersetzung.

Der Zufall brachte uns zu Gunsten noch allerlei Merkwürdigkeiten hier zusammen. Nicht die kleinste darunter war der Prozeß u[nd] die Hinrichtung eines Mörders. Jenen machten wir in dem Kriminaltribunal bei, welches hier uns als Juristen besonders interessant war, weil wir dabei so ziemlich die neue französische Gerichtsverfassung kennen lernten. Und außerdem war die Sache verwickelt, u[nd] fesselte unsere Aufmerksamkeit so sehr, daß wir 2 Tage von des Morgens um 8 bis des Abends um 9 auf dem Tribunal zubringen konnten. Die Hinrichtung war uns wichtig, weil wir die Guillotine noch nicht kannten. Wahrscheinlich ist dies die leichteste Todesart.

Verzeihe, daß ich so fremdartige Dinge mische! Ihre Verbindung machen nun einmal die Mauern von Straßburg. Ich habe das ehrwürdigste u[nd] schönste Denkmal gothischer Baukunst, den bewundernswürdigen Münster gesehen, u[nd] sehe ihn fast noch täglich. Ja ich kann fast sagen, daß ich meine Andacht in ihm zu halten pflege; denn ich flüchte mich wirklich oft in dieses Heiligthum vor der Zerstreuung der Gesellschaft. So erhaben die weiten Gewölbe des Inneren, u[nd] die ungeheure Größe des Ganzen sind, so bewundernswürdig ist auch der sorgsame Fleiß u[nd] die Kunst, mit welcher selbst die kleinsten der unzähligen Verzierungen ausgearbeitet sind. Die Größe des Gedankens, ein solches Werk [XX]voll<sup>4</sup> zu entwerfen, wird noch ehrwürdiger, durch das ruhige Bewußtsein, mit welchem auch das geringste Theilchen beendet wurde. Mit Abscheu sieht man die braven Plätze, aus welchen während der Revolution Bilder u[nd] Natur gewißer wurden, erfährt man, daß wirklich einmal der Plan dagewesen sei, den Münster einzukreisen. Ich gestehe, daß mich ein solcher Frevel mehr empört, als selbst Grausamkeit gegen Menschen. Den Thurm habe ich so hoch bestiegen, als man noch darf. Die höchsten 4 oder 6 Ellen sind verboten, weil man da mit der größten Lebensgefahr auswendig um den Thurm herumsteigt. Man

---

<sup>3</sup> ?

<sup>4</sup> Le mot, placé en début de ligne, est illisible dans le ms.

hat oben die Aussicht <sup>5</sup>über das ganze Elsaß, die man aber nicht so hoch zu suchen braucht, weil sie auf der einen Seite von dem Schwarzwalde, auf der andern von den Vogesen begrenzt wird. Desto interessanter aber ist es, die Kühnheit zu bewundern, mit welcher hier große Steinblöcke in den schönsten u[nd] <sup>6</sup>zierlichsten Anordnung bis hoch in die Hälfte aufgethürmt sind.

Dem katholischen Gottesdienst, den ich von jeher liebte, habe ich mehrmals beigewohnt. Auch habe ich die Freude gehabt, zwei schöne Kirchenherrlichkeiten zu sehen. Die erste war die Einführung des neuen Bischofs von Straßburg, B. Saurial, u[nd] die andere eine sehr <sup>7</sup>feierliche Prozession am Fr[XXX]feste. Ich bedauerte sehr, daß die Prozession sich jetzt in die Kirche einschmücken muß. Auf der Straße hat sie gewiß sonst einen sehr herrlichen Eindruck hervorgebracht.

Das Wichtigste wenigstens von dem, was ich hier merkwürdig gefunden habe, wollte ich Dir flüchtig herausheben. Die hiesige Gesellschaft gefällt mir sehr gut, p 4 u[nd] es scheint mir, als ob die Revolution manchen hiesigen Zirkeln, was sie Ihnen an Glanz u[nd] Luxus genommen, an Vertraulichkeit u[nd] wahren gesellschaftlichen Vergnügen wohl wirklich ersetzt habe. Ueberhaupt ist es mir lieb, daß ich nimmer wieder recht in der Welt lebe, es ist eine nützliche Abwechslung, zumal in einer ganz fremden Welt. Daß nicht bald Ueberdruß an den beständigen großen Zirkeln zu fürchten gewesen wäre, will ich nicht sagen; aber der Himmel hat dagegen gesorgt, indem er uns <sup>8</sup>das beste Gegengift, einen engeren Kreis geschenkt hat. In diesem leben wir sehr vertraulich u[nd] ungezwungen, u[nd] daß es ihm weder an Grazie noch an Leben gebricht, glaubst Du wohl, wenn ich sage, daß einige interessante junge Damen dazu gehören.

Doch die <sup>9</sup>nahe Abreise wird auch dieses Lebensbild bald weiterschieben. Ich rufe Dir noch vor der Schweizreise ein Lebewohl zu. Wie es mir darauf ergangen ist, wirst Du dann<sup>10</sup> wohl bald durch die Voß erfahren. Grüße die lieben Jungen herzlich von mir, auch Virrarr<sup>11</sup>, Koch, die Schlosser, Moheiler, Eckstein, Streff, Akert, kurz jeden, der sich meiner noch mit Liebe erinnere. Den griesbachschen, kitraischen<sup>12</sup> u[nd] niethammerschen Hause u[nd] dem H. Doktor Bregür<sup>13</sup> bitte ich mich vielmals

---

<sup>5</sup> “auf” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> “Z” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> “schöne P” rayé dans le ms.

<sup>8</sup> Virgule rayée; “daß” corrigé par “das” dans le ms.

<sup>9</sup> “Nahe der” rayé dans le ms.

<sup>10</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>11</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>12</sup> ?

<sup>13</sup> ?

zu empfehlen. In dem ersten würde ich kaum wagen, das Andenken einer so kurzen Bekanntschaft zu erneuern, wenn ich nicht an Dir u[nd] den Voß so gute Fürsprecher hätte.

Lebe <sup>14</sup>wohl, lieber Abeken, u[nd] behalte mich lieb.

Deinen

herzlichen Freund

K.W.F. Solger

<sup>15</sup>N.B. Wirst Du es auch nicht übel nehmen, u[nd] allzu undankbar nennen, wenn ich Dir von dem vortrefflichen Braven, dem wir in diesem Winter so viel schuldig waren, von Brunck, nichts sagte? Ich bin öfters mit ihm in Gesellschaften gewesen. Er ist da nicht Gelehrter, u[nd] liebt selbst nicht, auf Gelehrtigkeit gebracht zu werden. Sonst ist er ein freundlicher alter Mann.<sup>16</sup> Einen Theil seiner Bibliothek, der jetzt manutionirt wird, soll er verkaufen, weil ihn die Revolution viel gekostet hat.

---

<sup>14</sup> "Wohl" corrigé en "wohl" dans le ms.

<sup>15</sup> Ajouté en marge dans le ms :

<sup>16</sup> "Seine Biblio" rayé dans le ms.

Zürich, den 10ten Juli 1802.

Solger an seine besten Freunde, Toll u[nd] Hain!

Gewissermaßen bekenne ich mich verpflichtet, Euch um Verzeihung zu bitten, daß ich Euch auf meiner ganzen Reise noch nicht geschrieben habe. Ich hatte gehofft, immer noch mehr Zeit zu einem solchen Geschäfte übrig zu behalten, als ich wirklich hatte. Weiter brauche ich mich nicht zu entschuldigen, denn Ihr wißt, daß nicht Mangel an herzliche Freundschaft die Ursach dieser Säumnis ist. Verzeiht aber, daß ich auch diesmal nur so kurz schreibe. Die Schweiz macht mir so viel zu thun, daß ich auch hier mich dazwischen beschwinden muß. Ich verspreche aber so bald ich nach Straßburg zurückgekommen bin, weitläuftiger zu schreiben. Ihr werdet mir nichts Böses mit Bösem vergelten, u[nd] mich gewiß nicht auf eine Antwort warten lassen. Auch wäre es sehr zu wünschen, daß Ihr mir recht bald schreibet, damit ich Eure Briefe empfangen, wenn ich wieder nach Straßburg komme, u[nd] ehe ich von da weiter gehe. Meine Adresse ist in diesem Falle A. M. S. à Strasb. chéz Md. Dietrik. Mariné aux herbes.<sup>1</sup>

Uebrigens wünschte ich Euch von ganzem Herzen, daß Ihr auch<sup>2</sup> nur einen Theil von dem Vergnügen genießen mögt, das mir diese schöne Reise gewährt. Bis jetzt haben wir <sup>3</sup>die schönsten Gegenden von Deutschland durchwandert (Kassel, Marburg, Gießen, Frankfurt a. M., Mainz, Koblenz, die freilich leider nicht mehr deutsch sind, Darmstadt, Heidelberg, Mannheim, Karlsruh), und einige Wochen in Straßburg aufgehalten, u[nd] dann den Anfang zur Reise durch die Schweiz gemacht. Vielleicht habt Ihr erfahren, daß zu dieser Reise uns der 2 Fr Schütz u[nd] Lüzows nachgekommen sind. Mit einer gemeinschaftlichen Reise ist es wie mit einer gemeinschaftlichen Lektüre; sie gewinnt durch Mittheilung unendlich; doch hat man bei jener den Vortheil, daß man nicht immer laut zu lesen braucht. Die beiden neuen Gefährten gehn von Straßburg nachher wieder nach Hause.

Selbst der Raum wäre zu eng um Euch von der Schweizreise viel zu erzählen. Ich erspare das bis auf mehr Muße, u[nd] vielleicht bin ich so glücklich, sie bis auf eine baldige<sup>4</sup> mündliche Unterhaltung verschieben zu können. In Straßburg hat es mir sehr gefallen. Wie haben da sehr viel Bekanntschaften gemacht, sind beständig in Gesellschaft, u[nd] in der großen Welt gewesen, u[nd] <sup>5</sup>auch in diesem Stücke habe

---

<sup>1</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>2</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>3</sup> "aus" rayé dans le ms.

<sup>4</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>5</sup> "ha" rayé dans le ms.

ich Schützen u[nd] seiner Mutter sehr viel Vergnügen u[nd] Nutzen zu verdanken. Ich hatte mich zuletzt schon ganz eingewohnt, u[nd] lebte über meine Erwartung in so angenehmen Verhältnissen, daß mir die Abreise <sup>6</sup> recht leid gewesen war<sup>7</sup>,  
p 2 wenn sie nicht zu so großen Dingen geführt u[nd] uns nicht eine baldige Rückkunft bevorgestanden hätte. Unser Leben in Straßburg kann ich fast noch am besten mit meinem Badelleben vergleichen, in so fern es sich nämlich auf den kleineren Zirkel einschränkte. Jeder ließ seiner Laune dem Lauf, u[nd] es war erlaubt, recht lustig zu sein. Dafür strafte uns nur freilich der größere Zirkel zuweilen mit der Langeweile prachtvoller Mächten, aber es blieb uns hier nachher die langweiligen Personen auf ihre eigenen Kosten unterhaltend zu machen. Ihr seht leicht ein, daß dieser Ton unsers Zirkels gar keinen rechten Beistand hätte haben können, wenn nicht einige lebhaft u[nd] interessante junge Damen darein gewesen wären.

Wir kehren, wie gesagt, nach Straßburg zurück, halten uns aber da nicht sehr lange auf, sondern gehn bald weiter nach Paris. Im Anfang des Septembers werdet ihr wohl Lüzow wiedersehn, u[nd] vielleicht Nachrichten von uns durch ihn bekommen. Ich wünschte mir sein Schicksal, vor der Reise<sup>8</sup> noch etwas auf eine Universität zu gehn, aber nach Jena. Dir, lieber Hain, wird es, wie ich hoffe, sehr da gefallen; nur stoße Dich im Anfange nicht an der Arroganz sehr vieler dortiger Studenten; man dringt bei dem bessern durch, wenn man ruhig seinen Weg geht. Ich würde Dir vorschlagen, diese oder jene Bekanntschaft zu machen, wenn dies nicht oft etwas mißlich wäre. Den Umgang des ältesten Voß gönnte ich Dir auf jeden Fall, wenn er nicht Michaelis abginge. Der jüngste bleibt aber da, u[nd] wird Dir gewiß auch sehr angenehm sein. Mehrere, mit dene ich am liebsten umgegangen bin, sind auch schon abgegangen, oder gehn auf Michaelis ab.

Mit Dir, lieber Hain, hoffe ich in Berlin zusammen zu treffen, u[nd] freue mich herzlich dazu. Wenn es irgend angeht, so nehmen wir unsern Rückweg so, daß wir über Jena u[nd] Halle kommen. An dem letzten Orte wird dann Schütz mehr Interesse haben, ich an dem ersten. Gebt mir ja recht genaue Nachrichten von Euch u[nd] dem hallischen Wesen, auch von den Berlinern, von denen Ihr doch immer mehr erfahrt, als ich <sup>9</sup>in meinem herumstreifenden Leben. Was machen denn meinen kleinen Geschäfte? Deine Bücher, lieber Hain, liegen bei den Voß, weil ich dachte, Du  
p 3 würdest wieder eine Reise nach Jena <sup>10</sup>machen. Was Du darüber verfügst, brauchst

---

<sup>6</sup> “, wenn sie” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> “gethan hat” rayé, remplacé par : “gewesen war” dans le ms.

<sup>8</sup> Ou bien “Reife” dans le ms.

<sup>9</sup> “auf” rayé” dans le ms.

<sup>10</sup> “kommen” rayé dans le ms.

Du ihnen vor zu schreiben (sie wohnen im scheidtschen Hause in der Leutengasse), läßt Du sie Dir schicken, so werde ich die Zinsportkosten ersetzen.

Grüßt mir meine Freunde, die ich ein Halle habe, auch Mann, an den ich vor meiner Abreise aus Jena geschrieben hätte, wären nicht zu viel Geschäfte dazwischen gekommen. Wie gehts denn den Perbinaren<sup>11</sup>? Grüßt ihn auch herzlich von mir. Auch an Gräf bitte ich einen Compliment zu machen. Der Husar hat gewiß noch keinen Gruß aus Zurich bekommen. Er soll von mir einen haben.

Es bleibt mir nichts übrig als der Wunsch, daß ich Euch so werth bleiben möge, als Ihr es mir beständig seid.<sup>12</sup>

---

<sup>11</sup> ?

<sup>12</sup> La page est coupée là dans le ms.

Paris, den 17ten Vendem.XI.

den 9ten Okt. 1802.

Lieber Abeken,

Ich wollte Dir erst bei meinem Eintritt in Deutschland schreiben, aber ich glaube<sup>1</sup>, daß es dann schon zu spät sein möchte, u[nd] sehe mich also genöthigt, Dich eine starkes Postgeld bezahlen zu laßen. Und noch dazu wirst Du nicht zu viel dafür haben; denn <sup>2</sup> Erzählungen u[nd] Beschreibungen erlaubt mir jetzt meine Zeit nicht, u[nd] sie würden in diesem engen Raume immer zu dürftig ausfallen. Indessen kann ich Dich wenigstens versichern, daß es mir bis jetzt immer sehr wohl gegangen ist, daß ich <sup>3</sup> hier in Paris außerdem mein Theil Vergnügen gehabt, u[nd] mir vielleicht auch manchen Nutzen gestiftet<sup>4</sup>, u[nd] daß ich auf allen meinen Zügen nimmermehr meine alten lieben Freunde vergessen habe.

Wir sind nun fast im Begriff abzureisen, u[nd] zwar wieder über Straßburg und durch Schwaben u[nd] Franken. Ich hoffe also in Stuttgart nun von der Empfehlung Gebrauch zu machen, die ich bei meiner Hinreise nicht verwenden konnte. Unser Weg führt uns so natürlich über Jena, wo ich denke, daß wir gegen das Ende dieses Monats ankommen werden. Bestimmter die Zeit anzugeben, ist mir wirklich jetzt noch nicht möglich. Wenn wir uns in Jena träfen, würde ich mich sehr freuen, Dich so bald wiederzusehen; aber die Reise von da nach Berlin würden wir doch nicht zusammen machen können, so sehr ich dies auch wünschte. Du siehst wohl selbst, daß ich Schütz auf das Ende unserer Reise nicht noch verlaßen kann. Deswegen entsage ich aber doch nicht dem Vergnügen, Dich, so viel es meine Zeit zulaßen wird, in Berlin einzusichern, u[nd] mit der guten Stadt doch einigermaßen bekannt zu machen. Sei so gut, u[nd] schreibe auf jeden Fall dem jüngsten Voß über Deine<sup>5</sup> Dispositionen recht genau, insonders welchen Tag Du in Berlin einzutreffen gedenkst. Um Dich gewiß herumzufinden bitte ich Dich, da Du wohl in einem Gasthof abtreten wirst, ehe Du Dich Deinem H. Minister vorstellst, in dem Eichbauen zu gehen, welche in der Heiligen-Geiststraße u[nd] nur wenige Häuser von der Post entfernt ist. Dort wirst Du es zwar nicht sehr glänzend, aber auch nicht sehr theuer finden. Solltest Du da keinen Platz mehr finden, so geh in den goldenen Adler, in der Poststraße, auch nicht weit von der Post, welche ungefähr in gleichem Range steht. Wenn ich dann

---

<sup>1</sup> "glaubte", le "t" est rayé dans le ms.

<sup>2</sup> "zu" rayé dans le ms.

<sup>3</sup> "mich" rayé dans le ms.

<sup>4</sup> "habe" rayé dans le ms.

<sup>5</sup> Ou bien "diese" dans le ms.

von Voß den Tag Deiner Ankunft erfahren habe, so werde ich Dich in diesen beiden Gasthöfen aufsuchen. <sup>6</sup>Da ich bald wieder von Berlin abreisen muß, um bei meiner alten Mutter einen Besuch zu machen, den ich ihr unmöglich abschlagen konnte, so gedenke ich mich <sup>7</sup> jetzt in Berlin so ziemlich rivagiert unzuhalten, u[nd] nur wenige von meinen Bekannten zu sehen, wodurch ich zugleich Zeit zu gewinnen hoffe, um mit Dir herumzulaufen, u[nd] Dir das Ding ein Wenig zu zeigen. Solltest Du viel früher nach Berlin kommen, so gehe zum Referendarius *Krause*, Friedrichstraße Nr. 213, grüß'ihn von mir und er wird Dich freundschaftlich aufnehmen.

Verzeihe mir, daß ich so kurz u[nd] flüchtig schreibe. Die Zeit drängt mich, u[nd] ich habe Dir ja nur das Nöthige gesagt. Sei versichert, daß ich mich herzlich freue, <sup>8</sup>Deinen Umgang in Berlin fortsetzen zu können. Wenn ich erst immer dort p 3 fortsetzen werde, so hoffe ich, daß wir auch<sup>9</sup> recht beisammen sein, u[nd], wo möglich, j[XXX]sche Tage erleben werden. Mich erwartet freilich das Joch der Geschäfte, aber ich gedenke es muthig zu übernehmen, u[nd] so vielleicht um so leichter zu tragen. Auch hoffe ich, daß ich Dir einige Bekanntschaften verschaffen kann, die Dir<sup>10</sup> lieb sein, u[nd] Deinen Aufenthalt in unserer Königsstadt doch angenehm machen werden.

Leb wohl, bis baldiges Wiedersehen, u[nd] rechne auf meiner aufrichtigen Freundschaft.

Solger

---

<sup>6</sup> “Ich gedenke” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> “Ber” rayé dans le ms.

<sup>8</sup> “Dich” rayé dans le ms.

<sup>9</sup> ?

<sup>10</sup> “angenehm” rayé dans le ms.

Berlin, den 4ten Nov. 1802.

p 1

Lieber Hain,

Was wirst Du sagen, wenn Du von mir einen Brief aus Berlin empfängst, ja wenn Du erfährst, daß ich auf meiner Rückreise von Paris durch Jena gekommen bin? Ich fürchte mich davor, was Du hiervon denken wirst, aber ich hoffe auch, daß ich bald entschuldigt sein werde. Zuvörderst bedarf es fast keiner weiteren Entschuldigung, daß ich Dir von Paris aus nicht mehr geschrieben habe. Wirren<sup>1</sup> den ganzen Tag, Ueberhäufung der Aufmerksamkeit mit Gegenständen, die Pflicht einer weitläufigen u[nd] regelmäßigen Korrespondenz in Schwedt, die Unmöglichkeit endlich, anders als flüchtige u[nd] halbe Nachrichten zu geben. Daß Du nach Weimar gegangen seist, erfuhr ich erst in Jena, u[nd] obgleich ich herzlich wünschte, Dich dort zu sehen, so war es mir doch rein unmöglich in der kurzen Zeit hinüber zu kommen. Wir waren von Erlangen an 2 Nächte durch gefahren, u[nd] kamen Sonnabends, den 30sten Oktober<sup>2</sup> des Abends nach 6 Uhr in Jena an. Da wir aus mancherlei Gründen, besonders aber weil Schütz schon angestellt war, diesen letzten Theil unserer Reise beschleunigen mußten, so ging Schütz sogleich wieder nach Halle, um seine dortigen Freunde zu besuchen, u[nd] ich versprach, ihn den Montag Abend dort wieder zu treffen. Du kannst wohl denken, daß ich am Sonnabend Abend u[nd] am Sonntag genug zu thun

p 2 hatte,<sup>3</sup> in Jena meine Freunde wiederzusehen, zumal da es wohl meine unumgängliche Pflicht war, auch die Professoren zu besuchen, bei denen ich in Jena Zutritt gehabt hatte, u[nd] denen ich sogar sehr nützliche Adressen für meine Reise verdankte. Bei allen denen mußte ich mich auch noch dem Hofrath Voß vorgestellt werden<sup>4</sup>, der mich als einen Freund seiner Söhne zu meiner ganzen Zufriedenheit aufnahm. Wie ich in der kurzen Zeit das alles gezwungen habe, begreife ich noch nicht. Am Montag früh ritt ich nach alter Weise wieder von Jena fort, u[nd] nach alter Weise durch einen unveränderlichen Schluß des Schicksals war ich wieder mit dem entsetzlichsten Wetter gestraft. Doch war ich so glücklich, diesmal schon um 5 Uhr Abends, also vor der Dunkelheit anzulangen. Nur diesen Abend blieb ich in Halle, wo ich Toll, Bitter, Schulz, Mann u. s. w. gesehen habe. Die Nacht überfiel mich eine unbegreifliche Unpäßlichkeit, mit Schmerz u[nd] Zusammenziehn des Unterleibs, das mir völlig unbekannt war, beständige Qual u[nd] Lust zum Brechen, ohne eigentliche Uebelkeit, ungefähr wie ich mir die Serkrankheit<sup>5</sup> denke. Wir gingen Dienstags Morgen von

---

<sup>1</sup> ?

<sup>2</sup> "in Jena" rayé dans le ms.

<sup>3</sup> "mich" rayé dans le ms.

<sup>4</sup> Sic dans le ms.

<sup>5</sup> ?

Halle an, u[nd] sind gestern Abend hier angekommen, u[nd] auf der ganzen Reise hat mich dieses Uebel nicht verlaßen. Nur gestern Abend besserte es sich, u[nd] heute befinde ich mich ziemlich wohl. Der Grund davon habe ich vergebens gesucht, u[nd] finde es nach Erwägung alter Schaptonne<sup>6</sup> in der That noch am wahrscheinlichsten, daß ich irgendwo durch einen Zufall, einiges Gift bekommen haben muß. Auch war ich im Gesicht sogar bis ins Weiße der Augen ganz gelb, u[nd] sah wölkgig aus, wie ein Vergifteter. Denn so, wie ihm wolle <sup>7</sup>, eine gute Natur hat auch dieses glücklich überwunden, ich habe heute meine Farben wieder, u[nd] hoffe es überstanden zu haben.

Hier hast Du einen vollständigen Bericht von dem Ende unserer Reise. Wie es mir in Paris gefallen hat, weißt Du ja. Wenn Du aber, wie ich hörte, aus meinen  
p 3 Briefen geschlossen hast, daß ich ganz von Paris eingenommen sei, u[nd] immer da zu bleiben wünschte, so hat Dich vielleicht irgendwo einen zu starken Ausdruck getäuscht. Was aber doch für Gerüchte gehen! In Halle hat man Kander erzählt, Gott weiß aus welcher Nachricht, ich habe mich in Paris gar nicht gefallen, u[nd] dort die entsetzlichste lange Weile gehabt. In Gottes Namen! Ich wünschte nur, daß sich alle meine Landsleute, die nach Paris gehn, so vortrefflich dort unterhalten wie ich.

In Rücksicht auf Silvestre de Sacy<sup>8</sup>, Hagen u. s. w. bestehe ich schlecht vor Dir. Aber bedenke selbst, wie viel Dinge wir bei einem Aufenthalte, das wenig über 6 Wochen sich ausdehnte, näher lagen. Auch hätte ich doch diese beiden Herren eine<sup>9</sup> Erörterung interessiert, u[nd] kaum den Platz eines Briefs ausfüllen können. Ueber das orientalische Fach in der Bibliothek könnt Ihr Euch auch am besten durch Briefe unterrichten. Der cit.[oyen] Langlès<sup>10</sup> ist der spezielle Aufseher desselben, u[nd] wohnt im Gebäude der Nationalbibliothek, rue neuve des petits étamps<sup>11</sup>.

Toll hat mir in Halle Deinen Nizzarin überreicht, welche ich von ganzem Herzen ansehe, was die Zuneigung besorgt. In so fern, daß ich mit wahrer Wärme an allen Deinen, u[nd] überhaupt an allen guten Unternehmungen Antheil nehme, laße ich mir diese Zuneigung herzlich gern gefallen, inwiewohl ich sonst wohl eben nicht ihrer wie würdigsten sein möchte. Auch möchte ich wissen, was die gelehrte Welt dazu sagen wird, mich durch den umgekehrten Wege in sich eintreten zu sehen. Sie hat indessen nun bald Zeit genug gehabt, sich an Paradoxien zu gewöhnen, u[nd] mag

---

6 ?

7 ? Ms illisible.

8 En lettres latines dans le ms.

9 ?

10 En lettres latines dans le ms.

11 En lettres latines dans le ms.

diese nun auch noch mit verschlucken. Ich will den Nizzarin, so viel ich kann, mit Gesundheit verbrauchen, u[nd] verspreche Dir übrigens fernerhin meinen Schutz u[nd] meine Mirmat<sup>12</sup>.

p 4 Von nun an möchte ich mir auch wohl eine ordentliche Korrespondenz ausbitten. Schreibe mir immer hier nach Berlin, u[nd] zwar, da ich noch keine Wohnung habe, unter der Adresse des Referendarius Krause, Friedrichstraße Nr. 213. Ich bitte Boden u[nd] Klaproth zu grüßen.

Dein

treuer Freund

K. Solger

N.B. Die Ueberschrift hat sich zufällig nach den einigen andern Briefen gerichtet, die ich eben auch schrieb.

---

<sup>12</sup> ?

### 1.1.7. Voß à Solger, des 30 janvier et 16 avril 1803 (Iéna)

*Eutiner Landesbibliothek, Reliquien VIII (A)*

Jena, d. 30 Januar 1803

p 1

Mein liebster Solger,

Dein Brief ist schon einige Tage unter uns, und ich danke Dir zugleich im Namen derer, die ich ihn bis jezt gelesen habe, für Dein treues liebevolles Andenken. Glaube mir, ich habe nicht erst auf einen Brief von Dir gewartet, um Dir schreiben zu können; ich hätte es gewiß und ohnhaltbar in diesen Tagen gethan, Du bist mir nur zuvorgekommen. Ich bin ein bischen saumselig, an meine Freunde zu schreiben – *nicht* an sie<sup>1</sup> zu denken. Möchtest Du und Abeken doch alle Gedankenbriefe erhalten haben, die ich im Herzen an Euch schrieb! Als Börme neulich von Berlin kam, da habe ich mich recht an seinen Erzählungen gelabt, und war lebhaft in dem Gedenken an meine Freude vertieft. Er wußte von allen zu erzählen, nur von unserm Solger nicht. Ich habe die schönen Briefe von Abeken und Springel gelesen. Jetzt liegt der Berg meiner Schulden vor mir. Er soll in Einem Termin gebant<sup>2</sup> werden, und mit Dir, Bester, mache ich den Anfang. Ich will schreiben und schreiben, bis mir die Schwerten knacken. Sehet es denn so genau nicht, und verlange keiner ein Ganzes. Ihr lebt als Freunde zusammen, theilt Euch wahrscheinlich mit, was jeder erhält, bei jedem, denke ich an Alle. Auch Dein Brief wandelt herum, wie ein felsteinscher Hirtenbrief, von einem zum andern. Jetzt ist er bei Eckstein.– Auch um es so genau nicht, wann ich mitunter ein bischen radotire. Das ist meine Art so – ernsthaft und munter durcheinander, wie es fällt, Du weißt ja, daß der alte Voß es mit allem, was er thut, ehrlich meint. Nun genug! Keine Einleitung wieder!

p 2

Du hast an Zahnschmerzen gelitten? Das hat uns leid gethan; aber Du bist jezt genesen. Auch ich mußte mich drei Wochen mit diesem Übel plagen, das mir weder Nachts noch Tags Ruhe ließ. Als ich das parat wurde, und mein Leben verfluchte, ging der Teufel vorüber, jezt spüre ich nichts. Mein Vater aber war schlimmer daran. Ihm artete das Zahnweh in Gicht aus. Das Übel vergrößerte sich durch Hemlys unverzeihliche Nachlässigkeit (dies nur unter Freunden!). Stark d. ältere hat ihn curirt. Auch meine gute Mutter litt u.[nd] leidet noch mit unter an Zahnschmerzen. Das der jüngere Börm Blutspinne gehabt hat, weißt Du, wir andern sind wohl geblieben.

Wo soll ich mit der verlangten Schildrung anfangen, alles deßen was Dir werth ist? Nun mit einer rudis indigeltaque nobis norlint, die Dein Geist ordnen mag. Der alte Rath Wedell, der Dich noch an dem letzten Abend Deines Hierseins durch

---

<sup>1</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>2</sup> Sic dans le ms.

einen Besuch bei Eckstein ehrte, hat sich zu seinen Vätern versammelt. Er kam einige Tage nach Deiner Abreise besoffen aus ..... zurück. An der Saalufer verliehrt er die Tramontane, und spießt, wie Elsenor kopfüber in die Flut. Ich habe den armen Mann recht bedauert; der Mißfind soll blutigen Strömen geweint und sich eine handvoll Haare aus dem Kopf gerupft haben – und Studenten mit holsteinischen geborgten Hosen angethan, haben ihn zu Grabe begleitet. Schade, daß ich ihm nicht die Verhöhnungen von den Familienumständen seines Verhaltens Malebranche<sup>3</sup> noch bringen konnte.– Von Lilian kann ich Dir nich viel sagen; ich sah ihn nicht, und habe ihm Deinen Gruß auch nicht melden können. Es geht ihm armselig, er muß an den hungerpforen stugen<sup>4</sup>, und auch da ist nicht vielmehr zu hohlen. Ich denke, Du läßt diesen fahren; wenn er dir auch Freundschaft erwiesen hat, so ist das doch wohl nicht vielmehr, als was jeder kann, da sich einen Schwung dazu giebt. Ohne Zweck handelt Lilian wohl gewiß nicht; auch bei Dir hat er Zwecke gehabt, u.[nd] wäre es auch nur der, sich unter Lagen<sup>5</sup> einen Anhang<sup>6</sup> zu verschaffen. Niethammer, u.[nd] Griesbachs, wie meine Eltern, lassen Dich herzlich grüßen. Mein Vater dankt noch ganz besonders für die Besorgung seines Auftrags. Er wünschte, Daß er Dich (einen Menschen von so geradem offenem Wesen, wie er sagte) länger hätte bei sich sehen können. O Du böser guter Solger, daß Du nicht länger bliebst. Noch gestern Abend sprach ich mit Eckstein (ich saß mit ihm auf bis nach 1 Uhr) von Dir. Da sagten wir, Du hättest wenigstens 8 Tage bei uns bleiben und mit uns leben sollen! Wünsche! Wünsche! U.[nd] Deine Erhörung? Wo soll jetzt unser erster Sammlungsplan werden? ich erzog<sup>7</sup> einem Windroschen; aber ob wir uns so zahlreich wieder zusammen versammeln, das mag der gute Geist wissen? Ja wir wollen auch in der weitesten Entfernung uns nahe bleiben. Da hast Du recht meinen Wunsch angesprochen. Es soll unter uns nicht – und niemals an umständlichen Nachrichten fehlen. Vielleicht aber komme ich selbst nach Berlin als Hofmeister – schöne Gedanken! wie wenn gar nächster Winter?

Nun von unserem Zusammenleben. Eins, lieber Solger, habe ich vor dem vorigen Winter voraus, meine Eltern. Aber vieles steht auch nach. Unsere schöne griechische Abendgesellschaft – freilich existiert sie, aber wirft<sup>8</sup> wie im jungen Phönix aus der Asche des alten quantum mutatus ab illo heitore<sup>9</sup>! Ich klage hiermit nicht meine

---

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>4</sup> ?

<sup>5</sup> ?

<sup>6</sup> Ou bien “Anfang” dans le ms.

<sup>7</sup> ?

<sup>8</sup> ? Correction peu lisible dans le ms.

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

p 4 Theilnehmer an, Uterf<sup>10</sup> und Bruder Abraham sind ein paar würdigen Theilnehmer. Aber Bruder Age, der auch dabei ist, der macht den Kohl nicht satt. Es ist eigentlich eine Schande einen so heiligen Schriftsteller wie Sofokles so hinzugeben an ganz gefälligste Klötze, und ihn als Motif zu nuzen, einem Docten die Grammatik ein bischen einzutrichtern.

Denke Dir Age .. (von dem man nicht sagen kann, was Schiller den D.[on] Karlos über die Briefe des Posa aussprechen läßt, *die Splitter seines Geistes könnten tausenden genügen*) liest Sophokles u.[nd] Pindar. Was kommt ihm auch hier <sup>11</sup>sein Lachen an – Du kannst die Natur desselben im Gegenstande des stadoischen<sup>12</sup> Lächelns – ein Anlauf, und dann ein plötzlicher Halt, wie immer, der mit einem Anlauf über einen breiten Graben springen will, u.[nd] plötzlich am Rande stehen bleibt, und den Mund zuklappt. Er liest freilich den Sofokles, aber Sofokles läßt sich <sup>13</sup>von ihm nicht lesen. Was in seiner Seele lebendig wird, ist gewiß ein ungeheuer langweiliges Gespenst. Wut ist Age ein ehrliches Blut, der gewiß einmal als Landprediger den Bauch nicht weniger als die Seele fütterte, und seins Beichtkinder nicht übervorthen wird. Er hat etwas zuviel von der Natur seines Namensgenossen *Aj*, und fast möchte ich glauben, daß sein erster Stammvater wegen seiner Ähnlichkeit mit einem Faulthiere, diesen wunderlichen Namen erhalten, der sich später wie die Erbsünde bis zu ihm fortgeplagt hat. Mit Mauer u.[nd] Richter bin ich zufrieden. Wenn es auch dadurch beiden an einem Geschmack fehlt, so zeigen sie doch Eifer, u.[nd] einen gewissen Enthusiasmus für unseren Liebling.– So gut, wie voriger Winter kanns nicht wieder werden, da Solger u.[nd] Abeken fehlen.

p 5 In Weimar bin ich lang nicht gewesen, es wird auch nie was rechtes u.[nd] ordentliches gegeben. Das neueste ist der Terenzische *Eunuch*, in eine *Mohrin* verwandelt, vom H. v. Einsiedel. Die Weimarische Bühne sinkt doch wahrlich. Graf geht auch ab, und was man wiedererhalten hat, und soll, ist nichts von Bedeutung. Nächstens aber will ich hinüber, wenn da neue Schillersche Stück aufgeführt wird. Der Graf Knauf macht viel Aufsehen in Weimar, und da seine beiden Söhne hier studieren, auch in Jena. Bälle über Bälle werden in Weimar gegeben, und einer auch hier im Paulserschen<sup>14</sup> Heide, woran auch ich mit meinem Bruder teilnahm. Er soll 90000 Th. Einkünfte haben, aber die gehen auch drauf bei s[eine]r Lebensweise. Die jungen Leute machen weniger Aufwand, dafür fallen sie aber auch fast alle Tage auf

---

10 ?

11 “das” rayé dans le ms.

12 ?

13 “mit” rayé dans le ms.

14 ?

der Straße in den Dreck nieder.– Auf einem dieser Weimarischen Bälle hatte sich der älteste Böttiger eine Krankheit geholt, an der er über 6 Wochen niederlag. Mit genauer Noth ist er endlich genesen, sieht aber noch sehr hinfällig u[nd] blaß aus.

Bei Eckstein kommen wir ziemlich häufig. Ich bin ihm unbeschreiblich gut. Wenn wir bei ihm sind, so lesen wir gewöhnlich erst ein Stück im Holberg, dann werde geselliges Spiel gespielt. Neulich spielten wir das Frag? u.[nd] Antwortspiel in p 6 Versen sehr glücklich. Beim Vorlesen wollten wir vor Lachen zerspringen. Du hast ja neulich einen Brief an Eckstein geschrieben. Ich habe noch oft davon vernommen.

Ich wollte noch heute so viel schreiben, auch an Gotthold, von dem ich heute Nacht einen gelehrten<sup>15</sup> Traum hatte, der in zwei Eulsten<sup>16</sup> zerfiel. Ich komme n[ich]t dazu. Grüß den treuen Freund, so wie Brohm, Lindau, Hagen, Bergmann, etc. Bald soll mehreres Nachfolgen<sup>17</sup>. Leb' wohl. Dein treuer

Heinrich Voß

---

<sup>15</sup> ?

<sup>16</sup> ?

<sup>17</sup> Sic dans le ms.

### 1.1.8. Solger à Hain, du 15 mars 1803 (Berlin)

*Staats-und UB Hamburg CS 4, Solger*

Berlin, den 15ten März 1803

p 1

Solger seinem Hain herzlichen Gruß!

Ich fühle es recht, daß ich Ursache habe, Dich um Entschuldigung zu bitten, so wohl bei Dir selbst, als bei Bode. Allein ich hoffe, daß Du sie mir auch wohl wirst angedeihen laßen. Um alles in der Welt wünschte ich nicht, daß unsere Korrespondenz den Gang fortginge, in den sie leider jetzt gerathen ist, u[nd] um dieses gewiß zu verhindern, bitte ich Dich, mir doch eine baldige Antwort zu zeigen, daß Du mir mein langes Stillschweigen nicht Übel genommen hast.– Du weißt wohl, daß ich lange Zeit in Schwedt u[nd] Stettin bei den Meinigen zugebracht habe. Dies dauerte bis in die Mitte des Januars beinah. Mein erster Anfang war hier schlecht; ich war fast 14 Tage lang von den heftigsten Zahnschmerzen geplagt. Nachher aber kam es noch schlimmer. Noch vor so kurzer Zeit hatte ich mich mit allen den Meinigen vereinigt nach langer Zeit einmal wieder recht herzlich gefreut<sup>1</sup>, u[nd] ahnte nicht, daß mich so bald einer der härtesten Schläge des Schicksals treffen würde, die ich bis jetzt erlitten habe. Es war der Tod meiner Schwester. Wenn ich jemals mit Dir von ihr gesprochen habe, so weißt Du vielleicht, was sie mir war,– die vertrauteste, treueste, u[nd] angenehmste Freundin. Ihr Verlust hat eine große Lücke in mir gemacht, die vielleicht lange nachblinken wird, wenn auch die Wirkung des ersten Schmerzens seit früher verwinden läßt. In den ersten 8 Tagen habe ich fast gar nicht meine Stube verlassen, u[nd] selbst bis jetzt, ist es mir weder möglich gewesen, viel in Gesellschaften u[nd] unter Leute zu gehen, mich selbst an vielen andern, was mir sonst so nahe liegt, vollkommen Theil zu nehmen. Schreibe die Verzögerung meines Schreibens mit auf diese unglückliche Stimmung. Ich hoffe mich von ganz herauszureißen, u[nd] mir selbst wieder zu geben, was ich mir schuldig bin, ohne darum dem Andenken der theuren Verstorbenen etwas zu entziehen.

p 2

Zu meiner Zufriedenheit bin ich jetzt noch so ziemlich von Deinem Treiben u[nd] Wesen in Weimar unterrichtet, Theils durch Dich selbst, Theils durch Toll, der vorgestern hier angekommen ist, um nun ganz bei uns zu bleiben. Von der Polychorda habe ich schon das erste Stück gesehen, aber noch nichts darin lesen können. Es scheint ja sehr anständig anzufangen, u[nd] ich wünsche u[nd] hoffe, daß die Uebersetzungen den Originalen an Werth u[nd] Interesse gleichen. Freilich ist es unrecht, daß ich Bode noch nicht geantwortet habe, indessen ist mir zu allem Geschäftschreiben u[nd] vollends zu allem Uebersetzen die Lust vergangen.

---

<sup>1</sup> Sic dans le ms.

Du wirst mir den Gefallen thun, ihm die Einlage zu übergeben, u[nd] meine Entschuldigung zu unterstützen. Wirklich thut es mit leid, ihm keinen Beitrag schicken zu können. Vielleicht mache ich mich einmal bald an etwas, weil es auch zugleich eine gute Uebung ist, dgl. ich schon sonst angestellt habe. Wie es scheint, sind ihm Sachen aus der neueren Litteratur am liebsten. Vielleicht erbarme ich mich über etwas Spanisches. Ich hatte schon herüber einmal die Idee, ein Stück von *Goyjji* zu übersetzen, aber ich kann den Bahlen<sup>2</sup> hier nicht bekommen, nicht einmal von der königl.[ichen] Bibliothek. Sollte ich etwas liefern, so würde ich auch die Unterzeichnung miteinsenden, u[nd] in dieser Rücksicht die Redaktorenpflicht ernstlich in Anspruch nehmen.

In allgemeinen litterarischen Sachen erzähle ich Dir nichts, womit ich wohl wenig wissen möchte, was den Herren in Weimar nicht bekannt sein sollte. Dagegen erwarte ich wieder von Dir, besonders über die neuere schillersche Tragödie, wenn sie noch vor Deiner Antwort gegeben werden sollte. Deine orientalia<sup>3</sup> gehen doch noch immer ihren Gang fort? Arbeitest Du etwas darin? Melde mir doch davon. Du siehst wohl, ich erwarte viel Freimüthigkeit von Dir; aber Dein bisheriges Vertrauen macht das, u[nd] Du weißt gewiß, daß mich keine eitle Neugier treibt. Ich wünschte unser Band noch tief zu schließen, u[nd] eine recht häufige u[nd] vollständige Mittheilung unter uns hervorzubringen. Dein Fach interessiert mich fast immer mehr, u[nd] es ist sicherlich um die Zeit, für die Deutschen etwas recht Durchgreifendes dafür zu thun. Dein großer Plan gefällt mir, u[nd] wenn Du damit einigermaßen auf dem Reinen bist, so laße Dich auch auf die Sachen ein. Orientalische Sittenkenntnis, besonders aber mahomedanische Mÿthologie ist gewiß sehr wichtig u[nd] wird vielleicht einst für mich einen speziellen Werth bekommen. Die Indier, die in dieser Rücksicht wohl noch wichtiger wären, mit zu übernehmen, wäre wohl für Einen zu viel?

Von meinen eigenen Beschäftigungen läßt sich noch nicht viel sagen. Sie werden erst ordentlich eingerichtet werden, wenn ich bei der Kammer arbeite u[nd] weiß wieviel Zeit ich übrig habe. Den Anfang werde ich im philosophischen Studium machen. Bisher habe ich viel aus den fremden Literatur gelesen. Denke Dir, die Kammer ist so langsam, daß ich noch nicht angestellt bin, wiewohl ich mich schon seit langer Zeit gemeldet habe. Es ist immer unangenehm, u[nd] würde es noch mehr sein, wenn nicht meine Bekannten bei der Kammer mich mit ihren eigenen Beispielen u[nd] dem allgemeinen Schicksal trösten könnten.

Viele Grüße von Toll, u[nd] Deinen übrigen hiesigen Bekannten. Wir leben hier sehr angenehm, u[nd] wohnen alle ziemlich nah an einander. Von Jenenser sind auch

---

<sup>2</sup> ?

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

schon mehrere hier, besonders lieb ist mir, daß Abeken darunter ist, den Du noch kennen mußt. Ich hege die Hoffnung, Dich auch nächstens einmal hier zu sehn, wenn auch nur auf kurze Zeit. Etwa diesen Sommer?

Deine Freunde u[nd] Associés<sup>4</sup> bitte ich gleichfalls zu grüßen.

Solger<sup>5</sup>

*Meine Adresse* ist: Mohrenstraße Nr. 22.

---

<sup>4</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>5</sup> Le nom est complètement effacé.

Berlin, den 24sten Mai 1803.

Solger seinem Hain herzlichen Gruß!

Recht sehr bin ich erfreut gewesen über die vielen u[nd] guten Nachrichten, die Du mir in Deinem letzten Brief gegeben hast, u[nd] ich ermahne Dich in dieser löblichen Vollständigkeit so viel als möglich fortzufahren. Es ist mir lieb, daß Eure Geschäfte so gut gehn, u[nd] so viel einbringen. Aber sie erfordern auch wohl viel Zeit, u[nd] viel Arbeit von einer Art, die sie Dir, dünkte ich, doch nicht immer angenehm sein könnte? Indessen freilich, wenn man ganz unabhängig ist, so muß auch wohl für seine eigentliche Studien immer noch Zeit genug behalten können. So kann man es denn auch wohl dahin bringen außer dem, was man dem Publikum anrechnet, auch das zu thun, was man sich selbst anrechnen kann. Dein Studium des Spanischen macht Dir so viel Vergnügen? Das glaube ich Dir von ganzem Herzen, denn ich spreche aus Erfahrung. Noch schlage ich mich immer mit dem Cervantes<sup>1</sup> herum, den ich aber auch zumindest gänzlich in senicem et sanguinem<sup>2</sup> verwandeln will, theils weil er es selbst in so hohem Grade verdient, theils weil er mir eben so ein Schlüssel zu sein scheint, wie Boccaccio<sup>3</sup>, wegen der ganzen Welt von Wörtern, Manieren, Wendungen, die darin steckt. Auf das Uebersetzen der Tragödien leitet Dich wohl die Polychorda? Besonders deswegen freue ich mich über Dein Studium dieser herrlichen Sprache, weil sie so mehr an die orientalischen grenzt, wofür Du gewiß in mancher Rücksicht viel in ihr finden wirst, besonders im Charakter, meine ich, weniger in der Etymologie. Du erzähltest mir da vom Kommentar zum Inferno, ohne daß ich von der ganzen Unternehmung gehörig unterrichtet bin. Du mußt nämlich nicht darauf rechnen,

p 2 daß alle öffentliche Ankündigungen ordentlich an mich gelangen. Denn ich mache es <sup>4</sup>zuweilen, wie Jean Pauls Schoppe, u[nd] lese in einer Viertelstunde 10 Journals u[nd] gelehrte Zeitungen. Steht Ihr denn in einiger Verbindung mit der italiänischen Ausgabe des Dante bei Dienermann? Oder ist Dein Commentar zu der deutschen Uebersetzung, die, glaube ich, Bode anfertigen will? Du kannst nichts thun, wie Du sagst, als historische Erläuterungen liefern, u[nd] davon thust Du wenigstens wohl; denn ich wünschte am Ende doch, Dich in dieser Versündigung, wenn sie einmal sein muß, nicht tiefer eingehen zu sehn, als höchst nöthig ist. Anfänglich hatte ich von einer Uebersetzung in Hexameter gehört, aber dies traute ich keinem Menschen, u[nd] also auch Bode nicht zu, selbst bei dem höchst sträflichen Muthwillen, das

---

<sup>1</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>2</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>4</sup> "wi" rayé dans le ms.

ganze Unternehmen anzufangen. Doch ich werde am Ende, wenn es fertig ist, wohl genug daran sehn u[nd] hören, u[nd] will hier aufhören, mich weiter um eine Sache zu erkundigen, von der ich wahrhaftig ein ganz negatives Interesse habe. Auf dem Titel des Werks wird man doch wohl nicht auch Deinen Namen lesen? Die Sorge, die Dir diesen Commentar macht, verdrießt Du vollkommen; doch auch diese laßen sich am Ende gar leicht die Höhle underfen.

Das Interessanteste von Deinen Arbeiten sind mir im Grunde die persischen Oden. Ueberhaupt bitte ich Dich nun mehr Nachrichten von Deinen orientalischen Studien, welche ich wenigstens bisher immer noch für Deine Hauptstudien gehalten habe. Was Du bisher darin gethan hast, halte ich für gute Anstalten dazu, u[nd] als solche habe ich es angesehen. Thue doch ja wohl viel, uns immer mehr den Blick in jene schönen u[nd] lebendigen Länder zu öffnen,<sup>5</sup> wo es jetzt doch für uns immer mehr zu tagen anfängt, u[nd] wo uns ein ganzer Himmel u[nd] eine ganze Welt zu entdecken bleibt. Dann will ich Dir auch erlauben, nach Italien zu gehn, aber sei so gut, u[nd] laß Dich von Neapel oder Sicilien nach Szÿrena übersetzen. Bis zu Deiner Abreise wünsche ich der Polÿchorde eine dauerhafte Gesundheit. Die kleine  
p 3 Unpäßlichkeit des 3ten Heftes wird<sup>6</sup> hoffentlich nicht viel zu bedenken haben. Ich wollte ihm schon mit einer Uebersetzung aus dem Ariost aufhelfen, die ich aufgesucht habe; Aber jetzt seh ich, daß viel daran zu ändern ist, u[nd] dazu habe ich nicht mehr Zeit genug.

Dem H. Klaproth wünsche ich viel Glück<sup>7</sup> für seine neue Selbständigkeit, u[nd] eine recht fromme Frau. Uebrigens erfreute mich, was Du mir von Steiner schriebst, schon weil Du mich in jene<sup>8</sup> meine Lieblingsgegend damit versetzest. Schiller kann ich mir bei jenem Feste recht lebhaft vorstellen. Sind lange keine Jenenser von meiner Bekanntschaft in Weimar gewesen. Wenn Du dgl. siehst, besonders die Voß, so ermahne sie doch ja mir zu schreiben. Sie sind mir darin nicht eifrig genug.

Um nun auf meine werthe Person zu kommen, so kann ich Dich versichern, daß es mir hier gleichfalls an nichts mangelt. Ich lebe in den Kreisen meiner alten Freunde sehr vergnügt, u[nd] was ich sonst an Umgang brauche, liefert mir Berlin überflüssig. Unseren alten freundschaftlichen Zirkel hat vor kurzem zur allgemeinen Zufriedenheit Toll noch vermehrt; er associirt sich zu diesem Briefe mit mir. Von meiner carrière<sup>9</sup> kann ich Dir noch nichts erzählen, weil ich noch nicht darin bin. Die merkwürdige

---

<sup>5</sup> "die wo" rayé dans le ms.

<sup>6</sup> "folgl" rayé dans le ms.

<sup>7</sup> "auf sein" rayé dans le ms.

<sup>8</sup> "M" rayé dans le ms.

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

Langsamkeit der kuhmärkischen Kammer zeigt sich bei mir vortrefflich; noch bin ich nicht angestellt. Mein Hauptstudium ist jetzt beinah Physik, doch nur auf einige Zeit, der Vollständigkeit halber u[nd] als Grundlage. Uebrigens beschäftige ich mich aufs eifrigste mit dem ehrwürdigen u[nd] mir täglich heiliger werdenden Dante, den ich mit mehreren Commentaren sehr gewissenhaft durchgehe, u[nd] nachher mit Krause u[nd] Hagen lese. Wie gesagt, treibe ich auch stark den Cervantes<sup>10</sup>, u[nd] überdies noch den Shakespeare<sup>11</sup> Ich denke nun schnell hinter einander wohl viel abzumachen, u[nd] nach meinen Kräften unausgesetzt zu meinen Planen zu arbeiten, worin mich hoffentlich die Amtsgeschäfte nicht allzusehr werden stören können. Vor kurzem habe  
p 4 ich einen Besuch von Bitter gehabt, der mir von Halle hat referiren müssen. Schulz ausgenommen ist daselbst nun noch wenig Interessantes für mich.

Von der hiesigen literarischen Geschichte brauche ich Dich wohl nicht erst zu unterrichten. Das spanische Theater z. B. kennst Du gewiß schon. Schlegel ist noch immer hier. Die Ramür<sup>12</sup> hat Berlin sehr lebhaft gemacht. Es ist ein Marionettentheater hier, das mir sehr viel Vergnügen gemacht hat. Daselbst habe ich die Meerdracht zu Arthingien<sup>13</sup>, den Dr. Faust, u[nd] die Fortsetzung desselben, Joh. Christ. Wagier<sup>14</sup> gesehn. Döbbelin ist auch in Charlottenburg, u[nd] wird nächstens den franzisirten Hamlet geben, welchen ich zu sehn gedenke.

Ich muß schließen, weil ich Besuch habe, u[nd] es ist auch wohl genug. Grüße Bode u[nd] Klaproth. Dich soll ich von Hagen, Bergmann, Krause, u. a. Freunden grüßen. Baldige Antwort erwarte ich gewiß.<sup>15</sup>

---

<sup>10</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>11</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>12</sup> ?

<sup>13</sup> ?

<sup>14</sup> ?

<sup>15</sup> Le nom (signature) est complètement effacée dans le ms.

1.1.10. Voß à Solger, du 6 juillet 1803 (Iéna) SNMb 5123 et SNMb 82.422<sup>1</sup>

p 1

Mein liebster Solger,

p 2

Dein Langmuth hat mich wahrlich gerührt, ich weiß es wie sehr ich in Deiner Schuld bin, und Du hast so schonend darüber in Deinem Briefe an Wilhelm geschrieben, Du hältst jede misbilligende Aeußerung zurück, u.[nd] willst nur Briefe von Deinen Freunden. Ich habe etwas hierüber schon in meinem Brief an Abeken geschrieben. Daß ich doch Deine Adresse nicht wußte, und noch nicht weiß, oder vergessen habe! Wahrlich ich hätte schon viel früher geschrieben. Du siehst, lieber Junge, und Du weißt es lange, wie sehr mein Herz an Dir hängt – und nicht wahr, wie Du das liesest, so hast Du auch kein Fünkchen von Unwillen mehr, über Deinen Dich herzlich liebenden Freund.– Warum ich nun aber jetzt noch meinen Brief verspätet, und zu einer Zeit zu schreiben anfangte, wo meine Abreise nach Holstein so nahe ist – das weiß ich nicht, weil ich ein bischen viel<sup>2</sup> zerstreut bin. Es ist recht, als ob mir diese Reise meine Seele aus dem Leibe gerissen und nach Holstein versetzt hat, ich habe fast nicht ein Stückchen zurückbehalten, und der träge Körper will nur so langsam nachfolgen. Denn die 8 Tage auf der Post muß er zubringen.<sup>3</sup> Wenn ich nicht jetzt schon ein bischen toll wäre, so würde ich sagen, es ist zum toll werden<sup>4</sup>; ich bin wie ein Wahnsinniger auf einem Punkt fixiert, ich habe jetzt wie der Fisch im Wasser nur Ein Element, und das ist Holstein. Dich aber will ich nicht mit meiner Reise plagen, ich will aus mir heraus, damit Du nicht über mich lachest, oder gar mit mir toll werdest. Du bist ja auch vom Vaterlande lange entfernt gewesen, auch Dir hat das Herz bei der Stunde des Wiedersehens gepocht – Du verstehst mich. Ich habe nie Heimweh empfunden, jetzt kann ichs, aber ich denke auch den brennenden

---

<sup>1</sup> Le SNMb conserve en fait deux copies manuscrites de cette lettre de Voß à Solger du 6 juillet 1803. L'une est la lettre originale, de la main de Voß lui-même (SNMB 5123); elle commence par "Jena, d. 6. Jul. 1803". La seconde est une copie, de la main de la femme ou de la fille de Solger, d'une partie de la même lettre. Ce manuscrit, conservé sous la côte SNMB 82.422, est antédaté, et commence par "Jena, d. 30. Juni 1803". Par ailleurs, cette lettre est la première à être retranscrite dans le volume du *AfLG* consacré à la correspondance entre Solger et Voß (cf. p. 96–99). Le texte proposé ici est le manuscrit de Voß; figurent en notes les éventuelles modifications rencontrées soit dans la version éditée, soit dans le second manuscrit. Les indications typographiques ajoutées à ce manuscrit (traits au crayon figurant par endroits dans la marge) semblent indiquer que c'est le manuscrit de Voß qui a été utilisé pour l'établissement du texte édité (cf. *infra*).

<sup>2</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>3</sup> Cf. deuxième paragraphe de la lettre (*in AfLG*, p. 97): "Jetzt ist die Reise nach Holstein ganz nahe; aber acht Tage muß ich auf der Post zubringen um von hier dahin zu gelangen."

<sup>4</sup> Cf. premier paragraphe de la lettre (*in AfLG*, p. 97): "Ich bin in der Aussicht der Reise ein Bischen toll".

Durst zu stillen, und die bevorstehende Freude bis auf den letzten Hafen auszutrinken. Ach! wenn ich nur nicht während des Winters immer durstiger werde!

Du lieber Solger hast mich so gern nach Berlin sehen wollen; auch ich wollte dahin, und mir ist das Glück im voraus beschert worden. Ganz ungerufen ist mir der froliche Antrag vom Grafen Reuß (Heinr. ++) gekommen – Abeken kannte ihn – und Michaelis bin ich bei Euch. Da soll unser altes Leben von neuem beginnen – eine neue Wiedergeburt – ich werde in den Kreis meiner liebsten Freunde wieder eintreten, und Ihr den alten treuen herzlich aufnehmen. Bis Michaelis ist nur eine kurze Zeit, mir wird sie noch kürzer werden, denn mir steht die Reise bevor.<sup>5</sup> Morgen gehts ab, u.[nd] 8 Tage drauf bin ich in Eutin, in meiner theuren Vaterstadt, dann bei meinem Onkel in Brunsbüttel, in Iprhon<sup>6</sup>. Ich bleibe 6 Wochen weg, wollte Gott, ich könnte noch länger – aber ich werde sparsam mit der Zeit umgehen, u.[nd] sie dadurch verlängern. Ob ich meinen Bruder Hans wiederkenne? ob die Kinder meines Onkels? ob meine Freunde mich – vor einem Jahre war ich noch jung – die Zeiten haben sich geändert, Freund! aber mein Herz ist jung geblieben – das fühle ich jetzt mehr als je.

p 3 <sup>7</sup>Hast du den tollen Brief über die *Κιλιας κακων* in der Gothaischen Zeitung gelesen – der meinen Vater zum Verfaßer der Heynischen Recension macht? Mein Vater hat sich herabgelassen dem Waschweibe die Kolbe zu lausen<sup>8</sup>. Ein frolicher Kritiker, der ihm neben dieser noch drei andern Rezensionen aufbürdete, die *alle* von ganz verschiedenen Verfassern sind. Dabei wird einem “*grün und gelb vor Augen*” (cf. Aeschylus, éd. Schütz pag. ...).<sup>9</sup> Wahrhaftig mein Vater brauchte sich zu schämen, diese Rezensionen geschrieben zu haben, wenn er’s hätte – eben so wenig, als neulich ein alter Mensch (mit einem Kropfe)<sup>10</sup>, unsere Nachbarin<sup>11</sup> unserem Dienstmädchen auf die Frage: ob sie denn keine Jungfer sei, sie habe sich immer für eine Jungfer

---

<sup>5</sup> “Freitag” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> ?

<sup>7</sup> Trait vertical en marge au crayon dans le ms; début d’un passage figurant (avec indentation en tête de paragraphe) dans *AfLG*, p. 97. Il s’agit du troisième paragraphe de la lettre éditée: “Hast Du den tollen Brief über die *ιλιας κακων* in der Gothaischen Zeitung gelesen – der meinen Vater zum Verfasser der *Heynischen* Rezension macht? Mein Vater hat sich herabgelassen darauf zu antworten. Ein herrlicher Critiker der ihm neben dieser noch 3 andere Rezensionen aufbürdete, die *alle* von ganz verschiedenen Verfassern sind. Dabei wird einem “*Grün und Gelb vor Augen*” (cf. *Aeschyl.[us] ed.[ition] Schutz p...*.)”

<sup>8</sup> Dans *AfLG*, p. 97: “Mein Vater hat sich herabgelassen darauf zu antworten”.

<sup>9</sup> Cf. début du quatrième paragraphe de la lettre dans *AfLG* (p. 97, bas), avec indentation dans *AfLG*.

<sup>10</sup> “ein altes Wesen (mit einem Kopfe)”, avec la note: “So die Abschrift; Kropfe?” (cf. *AfLG*, p. 97).

<sup>11</sup> “neulich” rayé dans le ms.

gehalten, antwortete: “nein, ich bin eine Wittfrau, aber nenne sie mich nur Jungfer, *das ist keine Schande*”. – Uns hat die Rezension viel Spaß gemacht – der Teufel! Sie enthält Gelehrsamkeit, Scharfsinn und Wiz.<sup>12</sup> Jezt habe ich von dem Dr. Pfannbuche Respect erhalten – Bisher hielt ich ihn für – einen Pfannbuchen. Hagens Waffen sind sehr ohnmächtig, und so versteckt, daß sie der Hundertste<sup>13</sup> nicht aus den Götting.[er] Anzeigen herausließ.– Lindaus Schrift will Eichstädt recensieren, mich wunderts daß  
p 4 es noch nicht geschehen ist. Grüß ihn von mir, vielleicht schreib ich ihm auch noch selbst – Aber Gotthold geht voran, dem ich schon so lange einen Brief schuldig bin.

<sup>14</sup>Ueber Bode pp. wundere ich mich. Die Polychorda<sup>15</sup> – geht sie ab? Er hat zu wenig Mitarbeiter, und es fehlt hauptsächlich an *Namen*. Zum Uebersetzen hat er gewiß Talent, aber sein Dante ist sehr hölzern – wenigstens darf ichs sagen, da er sie hat *drucken* lassen. Mein Vater hat ihm einen kleinen Beitrag gegeben, weil ihn sein bescheidener Brief sehr für ihn einnahm. Sollte Bode der Verfasser von Herodes von Bethlehem sein? seinetwegen wollte ich mich freuen, denn das Ding – besonders die Vorrede – ist sehr wizig. Ich habe Bode recht lieb gewonnen. Ich wollte, er wäre in einer Lage, die ihn nicht fürs Geld zu schreiben, nöthigte.

<sup>16</sup>Göthe will jezt ein Taschenbuch herausgeben. (wenn anders das Gerücht, das wie der heilige Geist vom Vater Fromman abgegangen ist, wahr ist.) Gestern Abend aß er bei uns, heute Abend<sup>17</sup> wieder – Göthe hat einen Bedienten der *Geist* heißt. In Pymont meldete er sich als Göthe Vater, Sohn u[nd] Geist. Da haben die dummen Torschreiber dies Maul aufgesperrt.<sup>18</sup>

Sei nicht unzufrieden, liebster Solger<sup>19</sup>, daß ich Dir so tolles Zeug schreibe – wanns auch nicht danach ausläuft, es kann doch ein gutes Leben werden<sup>20</sup>. O ich danke<sup>21</sup> noch gern der alten Tollheiten in Jena, und da wird man dann immer wieder ein bischen von neuem toll.

---

<sup>12</sup> Trait vertical (de deuxième main) dans le ms.

<sup>13</sup> ?

<sup>14</sup> Trait vertical (de deuxième main) dans la marge; le passage suivant figure dans *AfLG*, p. 98:.

<sup>15</sup> “Polyglode” dans *AfLG*, p. 98.

<sup>16</sup> Trait vertical (de deuxième main) dans la marge; début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 98.

<sup>17</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>18</sup> Signe vertical de deuxième main dans le ms; fin de passage figurant dans *AfLG*.

<sup>19</sup> “liebster Junge” dans *AfLG*, p. 98.

<sup>20</sup> “wanns...” manque dans *AfLG*, p. 98.

<sup>21</sup> “denke” dans *AfLG*, p. 98.

<sup>22</sup> Nun Gott befohle, wenn ich Dich in Berlin, wieder sehe – und Dich in meinen Armen schließe – – –. Lebe wohl<sup>23</sup>.

Dein treuer *Heinrich*

---

<sup>22</sup> Un passage est ajouté à cet endroit dans *AfLG* (p. 98–99), qui ne figure pas dans le ms : “Niethammers, und Griesbachs, wie meine Aeltern lassen Dich herzlich grüßen. Mein Vater dankt ganz besonders für die Besorgung seines Auftrags. Er wünscht daß er Dich (einen Menschen von so gradem offenem Wesen, wie er sagt) länger hätte bei sich sehn können.”

<sup>23</sup> Le passage “wenn... Lebe wohl.” manque dans *AfLG*.

Jena, d. 24. März 1804.

Mein guter Solger,

Nicht wahr, Du hast auf meinen versprochenen Brief gewartet? Heute solls dann gewiß geschehen, damit ich nicht länger aufschiebe. Ich habe einige Zeitlang sehr viel zu arbeiten gehabt, und jetzt, da Dethlefsen abgeht und zwei meiner andern Landsleute, fällt manche Zerstreung vor; aber demungeachtet will ich an meine Berliner Freunde denken; was ich zu schreiben vergesse, mag Euch Dethlefsen mündlich erzählen. Ich hoffe, Ihr werdet diesen guten Menschen Eurer Liebe würdig finden, und freue mich schon im Voraus auf künftigen Winter, wo er mit Euch zusammenleben, und ich drei meiner Liebsten auf Erden vereint denken soll.<sup>2</sup> Mich hat das Schicksal nicht nach Berlin gewollt. Die Wege, die es einschlug, mich, der so fest schon zur Abreise gerüstet war, dennoch zurückzuhalten<sup>3</sup>, sind wunderbar. Ich muß staunen, wenn ich an den Zusammenhang denke. Da mußte ich nach Holstein reisen, und auf der Reise unvorsichtig sein, und krank werden, da mußte mir in Hamburg ein mittelmäßiger Arzt in den Wurf kommen, der mich schlecht kurirte, damit ich nach vollbrachter Reise nur desto derber krank würde – Da mußte ein Professor in Helmstädt sterben, damit Bredow seine Stelle erhielt, und ich mich in Eutin melden konnte, da mußte in Oldenburg ein Prof.[essor] König mir den Vorrang ablaufen, da mußte mein Vater einen Ruf nach Würzburg erhalten – Ich kann Dir das übrige<sup>4</sup> nicht all hererzählen, ohne unverständlich zu sein. Wie hat sich Jakobi<sup>5</sup> bemüht, in Eutin für mich zu wirken, indem meine Jugend Anstoß angab: Es hing nur an schwachen Fäden, denn um ein Haar wäre ich dennoch erwählt worden – Aber Gott sei Dank, daß ich die Stelle nicht erhalten habe. Meine Liebe für Eutin, und das Wohlwollen vieler Eutiner gegen mich hätte mir gewiß ein angenehmes Leben verschafft, aber was ich in Weimar habe, das kann mir Eutin nicht geben.<sup>6</sup> Ich sehe jezt Weimar schon als Vaterland an, ich werde warm, wenn ich an W.[eimar] denke, denn ich habe Göthes Zutraun und Liebe. Ich kann Dir nicht sagen, wie

---

<sup>1</sup> Cf. *AfLG* 99–103.

<sup>2</sup> Tout ce début du ms est résumé dans *AfLG*: “*Dethlefsen* bringt Euch diesen Brief, ich freue mich, daß er mit Euch zusammen leben wird, und ich 3 meiner Liebsten auf Erden vereint denken soll.” (*AfLG*, p. 99). Juste après ce passage, le ms comporte un crochet au crayon; la suite immédiate est reproduite avec une plus grande fidélité dans *AfLG*.

<sup>3</sup> “zurück zu halten” dans *AfLG*, p. 99.

<sup>4</sup> “das Uebrige” dans *AfLG*, p. 99.

<sup>5</sup> “für mich” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> Le ms comporte ici un trait vertical et deux traits horizontaux de deuxième main dans le ms. La suite figure dans *AfLG*, sans rupture typographique avec ce qui précède.

p 2 schwul ich anfangs wurde, als ich mich in Weimar präsentieren sollte. Die Leute hatten – Gott weiß wodurch! – eine zu vortheilhafte Meinung von mir; auch Göthe *durch andere*, denn zu meinen Eltern hatte er gesagt, er habe mich freilich gesehn, aber nur wenig kennen gelernt, denn ich wäre sehr still u.[nd] schüchtern gewesen. Nun hatte er sich zu meinem Examinator erboten. Das alles war mir so feierlich und – ich weiß selbst nicht wie! Mir hat das Herz gepocht, als ich vor seinem Hause still hielt, als ich die Treppe hinauf ging<sup>7</sup>, als sich seine Stubenthüre öffnete. Der Mann war mir so furchtbar majestätisch! Aber wie ganz anders war mir zu Muthe, als er mich freundlich anblickte, und ich Durchgefrorener seinen warmen Händedruck fühlte. Er fing auch gar nicht auf der Stelle ein ernsthaftes Gespräch an; er fragte mich mit herzlicher Stimme nach meiner Gesundheit, ließ mich nahe an den Ofen rücken, wollte mir Kaffee, Wein kurz alles mögliche zum Frühstück auftragen. Sieh! liebster S.[olger]<sup>8</sup> da war alle Furcht verschwunden. Nun wurde ich frei, offen, und warm für den Mann, er hatte auf der Stelle mein ganzes Zutraun<sup>9</sup>. Wir kamen diesmal u.[nd] jedes andere mal so unvermerkt in das Hauptgespräch, und ich weiß durch das was er an Hrn. v. Voigt über mich gesagt hatte<sup>10</sup>, der mir es treuherzig u.[nd] buchstäblich wiedererzählte, das ich ihn befriedigt habe. – Nicht wahr, nun kann ich mit leichtem Herzen mein Amt antreten, denn Göthes Liebe habe ich. Ich bin unausprechlich glücklich dadurch, wie ich es ehemals in Stolbergs Nähe war, der auch ein bischen auf mich hielt.– In Eutin hätte ich leicht verspießbürgern können, Göthe wird mich in Athem und Thätigkeit halten – ich weiß es u.[nd] fühle es, daß ich Aufmunterung von Außen bedarf,<sup>11</sup> hab’ ich die, so kann ich vorwärts

p 3 rücken – und ich habe sie.<sup>12</sup> Da hatte ich vorgestern,<sup>13</sup> als Dethlefsen durch den Brief des Grafen Rauch so entzückt wurde,<sup>14</sup> eine nicht geringe Freude. Ich hatte<sup>15</sup> nicht bloß einen eigenhändigen – sondern auch freundlichen umständlichen Brief von Göthe.<sup>16</sup> Ich habe ihn vor Freude geküßt, so unerwartet u.[nd] lieb war er mir.

---

<sup>7</sup> “hinaufging” dans *AfLG*, p. 100.

<sup>8</sup> “liebster S.,” dans *AfLG*, p. 100.

<sup>9</sup> “Vertrauen” au lieu de “Zutraun” dans *AfLG*, p. 100.

<sup>10</sup> “hat” au lieu de “hatte” dans *AfLG*, p. 100.

<sup>11</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; la suite immédiate ne figure pas dans *AfLG*, p. 100.

<sup>12</sup> Trait vertical (de deuxième main) au crayon; dbut d’un passage figurant dans *AfLG*.

<sup>13</sup> Parenthèse ouvrante (de deuxième main) au crayon dans le ms; le passage suivant manque dans *AfLG*.

<sup>14</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *AfLG* (p. 100).

<sup>15</sup> “erhielt” au lieu de “hatte” dans *AfLG*, p. 100.

<sup>16</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 101.

Sieh! ich muß Dir das umständlich erzählen. Göthe hatte mich zum Recensenten im mytholog.[ischen] u.[nd] geographischen<sup>17</sup> Fach angestellt, und mit den dorneden<sup>18</sup>, den mythol. Hermann, und – (dies aber <sup>19</sup> tiefes Geheimnis, zwischen Dir u.[nd] Abeken, denn es könnte dem Institute schaden, daß ein Sohn seinen Vater recensiert, wenn es laut würde) – meines Vaters Mythologische Briefe aufgetragen. Das letzte war mir besonders erwünscht, denn ich hatte schon die Abschrift Göthes darum zu bitten. Ich bin gleich dahin gegangen, als ich nach Jena zurückkam, und habe 8 Tage ununterbrochen daran gearbeitet. Drauf schicke ich sie an Göthe, mit der Bitte, sie etwas durch zu corrigieren. <sup>20</sup>Denn mein Vater wollte sie gar nicht sehen, damit er, wenn ihm vielleicht von den Gothanern eine Selbstrecension vorgeworfen wurde, dann mit gutem Gewissen sagen könnte, er hätte so wenig Antheil daran, daß er sie zuerst gedruckt gelesen hätte. Göthe hat mir meine Bitte mit großer Sorgfalt erfüllt, er hat an mehreren Stellen den Ausdruck gemildert, wo ich gegen Hagen u.[nd] den Leipziger Hermann geredet hatte, u. s. w. Da erhielt ich die Recension mit einem freundlichen lieben Brief zurück, daß ich meine Arbeit brav gemacht hätte, und dergleichen.<sup>21</sup> Zugleich eine Einladung, ich sollte<sup>22</sup> die Ferien über bei ihm sein, der Hofmeister seines August wäre verreist, dessen Zimmer u.[nd] Bette sollte ich einnehmen, als Augusts Stubenkamerad. Sein Wagen würde mich abholen, u.[nd] er hoffentlich selbst mich zurück bringen. Nun stehn mir wieder Göttertage bevor, und davon schreibe ich Euch recht<sup>23</sup> umständlich.<sup>24</sup> – Außer diesem Fache der Recens.<sup>25</sup> pfusche ich auch ein bischen in die schönen Künste hinein. Ich habe Meyers Begräbnistage Klopstocks<sup>26</sup> abgethan, Hölty's neue Gedichtsausgabe, Bruckners Gedichte<sup>27</sup>, Solbrigs Commentar zu den Göttern Griechenlands und ein ästhetisches Erbauungsbuch von – –<sup>28</sup>. Was von dieser Art von mir in die<sup>29</sup> Zeitung kommt, das könnt ihr unter der Signatur D A

<sup>17</sup> “u.[nd] geographischen” rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>18</sup> ?

<sup>19</sup> “st” rayé dans le ms.

<sup>20</sup> “Das” rayé dans le ms.

<sup>21</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *AfLG*, p. 101, immédiatement après “sondern auch freundlichen umständlichen Brief von Göthe. Er schloß mit der Einladung. . .”.

<sup>22</sup> “solle” dans *AfLG*, p. 101.

<sup>23</sup> “recht” manque dans *AfLG*, p. 101.

<sup>24</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms, passage à la ligne dans *AfLG* (p. 101).

<sup>25</sup> “Außer meinen myhtologischen und geographischen Recensionen” dans *AfLG*, p. 101. Dans le ms, suivi de “muß ich” rayé.

<sup>26</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>27</sup> “Bruckners Gedichte” manque dans *AfLG*, p. 101.

<sup>28</sup> “...” dans *AfLG*, p. 101.

<sup>29</sup> “der” au lieu de “die” dans *AfLG*, p. 101.

E (der alte Ehrwürdige) lesen. Aber man scheint mir in den schönen Künsten nicht viel anvertraun zu wollen, denn neben mir liegt noch ein Päckchen von fünf kleinen Schriften, lauter Schofelpack.<sup>30</sup>–

Heute Morgen disputiert Elberfeld, er ist ein Philosoph aus der Astischen und Güldenapfelischen Schule, und hat eine Dissertation<sup>31</sup> über Plato geschrieben, von dem er NB dem Worte u.[nd] dem Sinn nach keine Zeile versteht. Dr. Ulrich hat ihm die Sprachschnizer ausgemärzt, den Unsinn hat der Dissertation<sup>32</sup> keiner nehmen können; da werden aufgezählt Jacobus Böhmius, Schellingius, Schleiermacherus, Eichler[,] Meyerus, Kielmeyerus, Baderus, Steffensius, Wagnerus, Fichtius (die er alle kennt) Astius, Güldenapfelius<sup>33</sup> (der aber nachher gestrichen ist) – repraesentanter<sup>34</sup> philosophiae<sup>35</sup> – da wird von der Göttlichkeit Platos in furchtbaren oratorischen Declamationen gewüthet – divinus poëta, qui, velut columna Memnonis Aurorae olangorem edit<sup>36</sup> (sic), (was <sup>37</sup>aber von Ulrich geändert ist). Auch sagen böse Leute, daß darin von seligen Thieren auf der excentrischen Planetenbahn <sup>38</sup> (de bestiolis beatis in semita excentrica planetarum<sup>39</sup>) soll gestanden haben. – Ich gehe hin, u.[nd] verspreche mir Spaß!

p 5 Ich habe mit großem Vergnügen gehört, daß Du den Oedipus Tyrannos übersezt hast<sup>40</sup>. Theilst Du mir nicht davon etwas mit?<sup>41</sup> etwa bis zum Schlusse des ersten Chors?<sup>42</sup> Wenn Du nach den Grundsätzen des Recensenten von Stolbergs Äschylus gearbeitet hast – und die liegen ja so nahe – so weiß ich bei Deiner Gewissenhaftigkeit, daß Du die Sache gut gemacht hast<sup>43</sup>. Aber hast Du die d.[eutsche] Sprache ganz in Deiner Gewalt?<sup>44</sup> ich meine, ob Dir der Reichthum unserer Sprache so im Gedächtnisse liegt, daß Du unter vielem Guten, das Beste u.[nd] Einzigste des

---

<sup>30</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms; passage à la ligne (avec indentation dans *AfLG*).

<sup>31</sup> En italique dans *AfLG*, p. 101.

<sup>32</sup> En italique dans *AfLG*, p. 101.

<sup>33</sup> Tous les noms en lettres latines dans le ms; en italique dans *AfLG*, p. 101.

<sup>34</sup> “repräsentanter” dans *AfLG*, p. 101.

<sup>35</sup> En lettres latines dans le ms, en italique dans *AfLG*, p. 101. “philosophia [so]” (*AfLG*, p. 101) est inexact.

<sup>36</sup> “divinus... edit” en lettres latines dans le ms, en italique dans *AfLG*, p. 102.

<sup>37</sup> “auch” rayé dans le ms.

<sup>38</sup> “stehen soll” rayé dans ms.

<sup>39</sup> “de... planetarum” en lettres latines dans le ms, en italique dans *AfLG*, p. 102.

<sup>40</sup> “übersetzest” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>41</sup> “Theile mir doch davon etwas mit” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>42</sup> “Etwa den ersten Chor” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>43</sup> “gut machst” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>44</sup> “Aber hast Du die Sprache ganz in Deiner Gewalt?” dans *AfLG*, p. 102.

gehörigen Ausdrucks zu finden weißt? Bei mir ist es nicht der Fall, und ich helfe mir<sup>45</sup> dadurch, daß ich Luthers Bibel, und Opiz, u.[nd] Flemming lese. Ich hoffe mich so zu einem Übersetzer zu bilden, aber drucken lasse ich nicht eher<sup>46</sup>, als bis ich es mit Ehren thun kann. Gott! wenn wir zusammenarbeiten<sup>47</sup> könnten, an Einem<sup>48</sup> Orte lebten, uns wechselseitig anzuspornen. Der Recensent des Äschylus (ich glaube der ältere Schlegel) hat sehr gut übersezt, nur die ersten 60 Verse holpern; später ist er in den Zug gekommen. Will er den ganzen Äschylus geben, so wird er willkommen sein. Ich bin überzeugt, was ich anfangs nicht war, daß auch die Chöre im Sylbenmaße des Originals müssen übersezt werden.<sup>49</sup> Hier schicke ich Euch die Recension des Heynischen Homer<sup>50</sup>, die ich Euch lange zgedacht habe. Sie mag nun vom Dr. Werbuchen<sup>51</sup> sein, oder nicht, gut ist sie wenigstens.<sup>52</sup> Sie kam<sup>53</sup> nicht von meinem Tische, selbst während meiner Krankheit war sie mir Trost u.[nd] Freude. Hast Du nichts vom Schweden Brinkmann gehört? Warum mag der meinem Vater u.[nd] Eichstädt nicht geantwortet haben? Wir hätten ihn so gern an der Zeitung zum Recensenten – Ist das Gerücht von Prof.[essor] Müller wahr? Beinahe glaube ichs. Gut, daß der Mann<sup>54</sup> von Wien wegkommt; nun kann er wieder drucken lassen, er muß viel im Manuscripte haben.– Ich las neulich seine<sup>55</sup> Briefe an Bonstetten, die ich Dir auch empfehle<sup>56</sup>. So viel Feuer u.[nd] Enthusiasmus hat außer ihm kein Sterblicher. Nie habe ich eine ähnliche Freundschaft gesehen, als zwischen diesen beiden u[nd] sie gränzt an Liebe, oder ist selbst Liebe. Ich glaube, wenn B.<sup>57</sup> gestorben wäre, so hätte M.[üller]<sup>58</sup> ihn nicht überlebt. Sonst glaube ich, daß Müller<sup>59</sup> in seinem Freunde mehr gefunden hat, als drin<sup>60</sup> war. Sein Ideal

<sup>45</sup> “helfe ich mir” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>46</sup> “ehr” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>47</sup> “zusammen arbeiten” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>48</sup> “einem” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>49</sup> “Ich bin überzeugt, daß auch die Chöre im Sylbenmaß des Originals müssen übersetzt werden; doch möchte ich’s nicht wagen.–” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>50</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage ne figurant pas dans *AfLG*.

<sup>51</sup> ?

<sup>52</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage coupé dans *AfLG*.

<sup>53</sup> “kommt” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>54</sup> “Johann v. Müller” au lieu de “der Mann” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>55</sup> “die” dans *AfLG*, p. 102.

<sup>56</sup> “die... empfehle” manque dans *AfLG*, p. 102.

<sup>57</sup> “Bonstett [so]” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>58</sup> “Müller” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>59</sup> “M.” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>60</sup> “darin” dans *AfLG*, p. 103.

eines edlen Menschen überträgt er auf Bonstetten<sup>61</sup>, und – findet es in ihm, und aus ihm heraus<sup>62</sup>. Sieh zu<sup>63</sup>, daß Du Müller kennen lernst, ich halte es nicht für schwer: denn einen gütigern, freundlicheren, naiveren Menschen giebts nicht. Ich sah ihn u.[nd] hörte ihn reden eine halbe Stunde lang; die vergesse ich mein Lebtag nicht. Was macht Spalding. Den grüße von mir, und verspreche<sup>64</sup> ihm ehestens von mir einen umständlichen Brief. Mein Sündregister ist gar zu groß, und in diesen Tagen schmiere<sup>65</sup> ich was das Zeug halten will<sup>66</sup>.

Leb wohl, Du herrlicher Solger. Von Weimar aus, oder wenigstens gleich nach m[eine]r Zurückkunft schreibe ich Euch gewiß<sup>67</sup>. Grüß Gotthold u.[nd] Hagen von mir, und liebe Deinen

*Heinrich Voß.*

---

<sup>61</sup> “Bonstäten [so]” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>62</sup> “und findet es und – findet es in ihm, und aus ihm heraus” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>63</sup> “Sie zu [so]” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>64</sup> “verspreche [so]” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>65</sup> ?

<sup>66</sup> “Mein. . . will” manque dans *AfLG*, p. 103.

<sup>67</sup> “Von. . . gewiß” manque dans *AfLG*, p. 103.

### 1.1.12. Solger à Voß, du 5 mai 1804 (Berlin)

*Eutiner Landesbibliothek Autogr. IV, 21*

Berlin, den 5ten Mai 1804.

p 1

Theurster, bester Voß,

Mit wahrer jungfräulicher Schüchternheit überreiche ich hiermit mein Werk (doch nicht so! sondern der erste Ansatz zu einem Werke) nicht dem Kritiker, sondern meinem alten Voß, dem ich für seine Liebe und Freundschaft, u[nd] hier die alte kinderliche Geselligkeit bei unserm großen Dichter fast Rechenschaft über das schuldig bin, was ich an diesem gewagt habe. Sollte ich hier etwas vom ersten Versuche, von der Aussicht auf künftige noch sorgfältigere Studien zu diesem Dichter, von meiner eigenen Ueberzeugung, daß ich selbst für diesen Oedipus mehr thun kann u[nd] werde, als ich gethan habe, u[nd] mehr dgl., was wie Entschuldigung aussieht, oder es wirklich ist, vorbringen, so bedenke immer dabei, daß ich das alles nicht dem Recensenten sondern meinem Freunde sage, der mich nicht gern nach diesem Versuche beurtheilen soll. Und das wirst Du auch gewiß nicht thun; denn Du kennst mich überhaupt zu gut, um zu wissen, daß ich Dir zwar nie etwas anders gezeigt habe, als was an mir ist, daß ich aber auch nicht alles <sup>1</sup>, was in mir ist, äußern, u[nd] daß manches eben darum bei mir unvollkommen an den Tag kommt, weil ich es zu leicht u[nd] zu innig damit meine, um mit Dreistigkeit darüber hierumzustehen<sup>2</sup>.

p 2

Wenn Du dieses Stück Bekenntnis so ansiehst, wie Du sollst u[nd] wirst, so bin ich entschuldigt, daß ich so über mich selbst spreche. In Zukunft, wenn mir das Glück noch einmal die bessere Muße, die ich hoffe genährt, u[nd] wenn ich stark genug bin, mich selbst in einen Wirkungskreis zu setzen, der meiner eigenthümlichen Natur angepasster ist, hoffe ich, mich zufrieden mit dem eigenen Bewußtsein meines Werthes<sup>3</sup>, auch andern deutlicher zeigen zu können, daß auch ich einer von denen bin, deren Bestreben von Natur auf das Edlere gerichtet ist.

Jetzt also immer mir diesem Zeugnis einer bessern Existenz vorlieb. Dein Anerbieten hat mich herzlich erfreut. Beurtheile diesen Versuch, u[nd] <sup>4</sup> da es Deine Freundschaft so rathsam findet, so schreibe mir erst Deine Beurtheilung. Der Fall, daß <sup>5</sup> sie zurückgenommen werden sollte, wird hoffentlich nicht eintreten, weil ich ja aber Dich zu hören wünsche. Und was ich von Dir hören kann, wird ja die Welt [XXX] einem ganz Namenlosen auch hören dürfen. Du verlangst etwas über die

---

<sup>1</sup> "ist" rayé dans le ms.

<sup>2</sup> ?

<sup>3</sup> ?

<sup>4</sup> "das es" rayé dans le ms.

<sup>5</sup> "ich dich" rayé dans le ms.

Construction der Chöre. Zum Theil wird es nicht nöthig sein, weil die Choriamben, Anapäste u[nd] Jamben deutlich sein werden. Zum Theil aber ist einiges nicht ganz deutlich, manches mir durch Herrmann zweifelhaft gemacht worden, worüber ich noch nicht ganz entschieden bin. Daher faßte ich den Entschluß, mich in diesem

p 3 Versmaß ganz streng am Brunck zu halten, sollte ich auch mit diesem nicht <sup>6</sup> immer ganz übereinstimmen können. Alles dies hat mich auf ordentliche metrische Studien geführt, die ich mit allem Fleiß besonders über den ganzen Sophokles verwende, da ich sehe, daß ich mich von diesem niemals werde trennen können. Was die Grenzen der Nachbildung betrifft, so ist davon nur bei den Chören die Rede. In den Trimetern bin ich ganz streng gewesen. In jenen aber habe ich nicht umhin gekonnt, zuweilen ganze Reihen von kurzen Sýlben mit Langen zu vermischen. An manchen Orten war dies vielleicht nicht so nöthig, u[nd] auch hierin kann künftig mehr geschehen. In meinen Manuscripten sind hin u[nd] wieder weit schönere Verse als in dem Gedruckten, aber ich glaubte dem Gedruckten zuweilen <sup>7</sup> von dem Metrischen aufopfern zu müssen. So ist, wenn ich nicht irre, in der Uebersetzung aus dem Aeschylus in der Literaturzeitung zuweilen der Gedanke im Metrum versteinert. Solltest Du (wie einige meiner hiesigen Freunde) in der ersten Hälfte die Rede etwas zu gedreht<sup>8</sup> u[nd] dreist construirt finden, so setze ich Dir<sup>9</sup> wie jenen das Rhetorische des Originals in diesem Theile entgegen. Nach dem Ende zu spricht sich die Empfindung klarer u[nd] einfacher aus. Einige Druckfehler sind stehn geblieben. Die übrigen werden Dich nicht irren, aber eines muß ich anführen, der sehr schlimm ist, nämlich V. 157, wo die Worte *dem Schuldigen* ganz weggestrichen werden müssen. Diese standen in meinem Manuscript <sup>10</sup>unter mehreren Varianten dieses Verses, sind aber sowohl erst in diesem als nachher in der Korrektur von mir selbst ausgestrichen worden, u[nd]

p 4 doch durch ein unbegreifliches Versehen stehn geblieben. Die Konjekturen zu V. 341 ist von Spalding, aber ich sehe jetzt doch ein, daß sie lieber wieder aufgehoben werden sollte. Reichthum fehlt ja dem Kreon nicht u[nd] *πληδουσ και φιλων* ist ja gar kein so verwerfend, werthe Abundanz; der Parallelismus aber zwischen *πλουτου* und *χρημασιν, φιλων* u[nd] *πληδει*,<sup>11</sup> da durch die Conjekturen begründet<sup>12</sup> werden sollte, ist ganz unnöthig. Die zu V. 616 ist von Wolf, u[nd] meiner Meinung nach vortrefflich. Beide Männer habe ich nicht nennen wollen, weil mir beide Conjekturen

---

<sup>6</sup> “g” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> “mehr” rayé dans le ms.

<sup>8</sup> ?

<sup>9</sup> “eins meiner” rayé dans le ms.

<sup>10</sup> “als” rayé dans le ms.

<sup>11</sup> “ist ganz unnöthig” rayé dans le ms.

<sup>12</sup> ?

bloß von Hörensagen zugekommen sind, die letzte aber mir zu schön vorkam, um ihrer zu entbehren.

Hier hast Du alles, was ich Dir über diese Probe sagen kann. Nun mach'es gnädiglich mit mir. Für einen Kammerreferendarius, denke ich, ist es immer gut genug.

Schreibe mir recht bald, ordentlich ausführlich, u[nd] mir in specie<sup>13</sup>. Deine Briefe sind zwar stets zwischen mir u[nd] Abeken Gemeingut, aber ich gestehe meine Schwäche, daß mich die, welche an mich gerichtet sind, fast noch mehr erfreuen. Deine Nachrichten von Weimar sind herrlich, jedesmal beklage ich, daß der Brief nicht länger war. Lieber alter neuer Doktor, schreib mir recht viel von Deinen weimarschen Verhältnissen, u[nd] vergiß in jener Sphäre meiner nicht.

Obgleich ich hier schließen muß, so kann ich doch nicht umhin, Dir noch zu sagen, daß ich die Abhandlung über die alte Geographie mit der schwedischen<sup>14</sup> Weltkarte mit unendlicher Freude gelesen. Wenn das so fortgeht, so ist es unschätzbar. Es sind in diesem Felde Entdeckungen zu machen, die auf mehr als eine Wissenschaft<sup>15</sup> einen großen Einfluß haben müssen.

Viele Empfehlungen an Deine Aeltern, an Griesbach, Deinem lieben Bruder, [XXX]<sup>16</sup> Lebe wohl, u[nd] nimm wie er da ist

Deinen

alten Solger

---

<sup>13</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>14</sup> ?

<sup>15</sup> A partir de ce passage, toute la fin de la lettre est ajoutée dans la marge dans le ms.

<sup>16</sup> Rayé et illisible dans le ms.

Mein wackrer Solger,

<sup>2</sup> Vorigen Sonnabend besuchte mich mein Bruder in meiner neuen Wohnung<sup>3</sup>, und brachte mir Deinen Brief und den Sofokles mit. Für beides danke ich Dir innig, für das letzte um so inniger, da es mir unerwartet kam<sup>4</sup>, denn nach Deinem letzten Briefe konnte ich nicht schließen, daß der Druck so bald angehn würde.<sup>5</sup> Du mußt aber <sup>6</sup> diesmal noch kein Urtheil wenigstens<sup>7</sup> kein reifes über Dein Werk erwarten<sup>8</sup>; Dein Sofokles ist beim Buchbinder, und in einem ungebundenen Buche läßt sich schlecht lesen. Was ich davon gelesen, ist nur fragmentarisch, verglichen habe ich noch fragmentarischer<sup>9</sup>. Die Arbeit scheint mir braf<sup>10</sup> und geistvoll, wenn ich gleich noch gestehen muß, daß sie mir mehr wie ein schöner Entwurf, der den Keim zum Vortrefflichen<sup>11</sup> in sich hat, als wie eine vollendete Arbeit vorkömmt. Ich habe nicht darin gefunden, was mich bei *Ast* so verdroß: eine Nachbildung der Form, *ohne den Geist*, der<sup>12</sup> sich diese Form Gebildet<sup>13</sup>, und durch sie sich bestimmt kund giebt. Du zeigst hinlänglich, daß Du den *Geist des Dichters* erfaßt, und *durch*<sup>14</sup> die Form wiedergegeben hast. Aber erlaube mir meine *jezige* Meinung zu sagen: <sup>15</sup> Du gehst noch nicht sicher genug, Du hast noch nicht die Gewandtheit des Virtuosen, <sup>16</sup>bei dem man gar nicht dran denkt, daß er sich vergreifen könne, Du strauchelst noch mitunter,

---

<sup>1</sup> Cf. *AfLG*, p. 103–110.

<sup>2</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *AfLG*, p. 103.

<sup>3</sup> “in meiner neuen Wohnung” manque dans *AfLG*, p. 103.

<sup>4</sup> Parenthèse ouvrante au crayon dans le ms; le passage suivant ne figure pas dans *AfLG*, p. 103.

<sup>5</sup> Parenthèse fermante très claire au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *AfLG*, p. 103.

<sup>6</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms; le passage suivant ne figure pas dans *AfLG*, p. 103.

<sup>7</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 103.

<sup>8</sup> Correction dans le ms: “erwartet” corrigé par “erwarten”. La phrase est différente dans *AfLG*, p. 103, à cause du passage supprimé: “Du mußt aber kein reifes Urtheil über das Werk erwarten.”.

<sup>9</sup> “verglichen ist noch fragmentarischer” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>10</sup> “braf” dans le ms; “brav” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>11</sup> Sic dans le ms. “Vortrefflichen” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>12</sup> “den [so]” dans *AfLG*, p. 103.

<sup>13</sup> Sic dans le ms, corrigé dans *AfLG*, p. 103 (“gebildet”).

<sup>14</sup> Sans italique dans *AfLG*, p. 104.

<sup>15</sup> Les guillemets ne figurent pas dans *AfLG*, p. 104.

<sup>16</sup> “wo” rayé dans le ms.

wenn Du gleich<sup>17</sup> frisch wieder aufstehst, und wie ein Anteus<sup>18</sup> mit neuen und doch  
seltnen Kräften fortwandelst.” Sehr gefallen haben mir die Trochäen am Schlusse,  
die bei Ast himmelschreiend sind; auch die letzten<sup>19</sup> Chöre, weniger der erste, ob  
p 2 ich gleich noch nicht deutlich weiß, warum.<sup>20</sup> Nun will ich Dir sagen, wie es mit der  
Recension werden soll. Du hast im Meßkatalog gesehen, daß sich außer Ast noch  
ein Fähse und Hölderlin über den S.[ophokles] gemacht haben. Sieh: diesen ganzen  
Rummel werde ich wahrscheinlich zum recensieren bekommen; ich habe schon vor 8  
Tagen meinen Vater<sup>21</sup> gebeten, es Eichstädt zu sagen. Wenn dann auch Göthe nichts  
dagegen hat, und er hat gewiß nichts dagegen, da er mir solch Arbeiten zutraut, so will  
ich alle Sophoklesse in einer Collectivrecension zusammenfassen. Wenn Dir Hölderlin  
nicht den Rang abläuft, denn diesen Ehrenmann kenne ich noch nicht, so bist Du vor  
den übrigen sicher. Der Fähse, zu unserer Zeit Lehrer auf dem Pädagogium, mein  
guter Freund, ist ein erbärmliches Schuft, dem man sein Handwerk, sich an den alten  
Classikern zu versündigen, schon höflich und manierlich legen wird.<sup>22</sup> Er wird ihn  
in fünff.[üßigen] Jamben oder gar in poet.[ischer] Prosa (nach Schlegel die Schreibart  
des Vogel Straußes) übersetzt haben<sup>23</sup>. Ist dies der Fall, so soll gar wenig auf ihn  
Rücksicht genommen werden, eben weil er von der Hauptbedingung derselbigen Form  
für den selbigen Geist abgewichen ist. Auf diese Weise spare ich mir Raum, bei  
dem Bessern weitläufiger zu sein. Da Du diese Männer des Sofokles gewiß lesen  
wirst, so könntest Du mir keinen größeren Gefallen thun, als daß Du mir Deine  
Gedanken darüber, nur ganz als Fragmente u.[nd] ungeordnet, aufschreibest, oder  
p 3 auch nur andeutest. Thu dies recht bald, lieber Solger, denn meine Absicht ist, recht  
gründlich und mit Einsicht zu recensieren, damit ich selbst Freude u.[nd] Kürze bei  
meiner Arbeit gewinne, und da könnte mir wohl keiner besser an die Hand gehen,  
als Du mit Deiner gewissenhaften Genauigkeit. Sobald ich mit meiner Schule erst ein  
[XXX] wenig eingerichtet bin, will ich mich daran machen.

Den Titel Deines Sophokles möchte ich gern umgedruckt lesen, nicht allein<sup>24</sup>  
des Druckfehlers *Versmassen* wegen, sondern wegen der übrigen unnöthigen Er-  
weiterungen, die man wirklich leicht ins Komische drücken kann z. B.<sup>25</sup> “aus dem

---

<sup>17</sup> “denn [so] wenn Du”, dans *AfLG*, p. 104.

<sup>18</sup> “Anteus [so]”, dans *AfLG*, p. 104.

<sup>19</sup> “letzten”, dans *AfLG*, p. 104.

<sup>20</sup> Parenthèse fermante, puis trait vertical, puis parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 104.

<sup>21</sup> “deshalb” rayé dans le ms.

<sup>22</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>23</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>24</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>25</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

*Griechischen*“ übersetzt. Es muß sehr auffallend sein, denn daran gestoßen haben sich auf den ersten Blick zu verschiedenen Zeiten, Mein Vater, Göthe, Riemer, ich selbst, Bode. Auch fehlt die Jahreszahl. Einer meinte, aber wer das verschweige ich, es sollte dadurch die ewige Jugend der Übersetzung angedeutet werden. Höre, laß den Titel umdrucken, u.[nd] die Worte nach “des Sophokles” fort, wenn es noch angeht. Göthe habe ich recht begierig auf die Arbeit gemacht, und ich kann Dir zum Voraus sagen, daß er zufrieden damit sein wird.<sup>26</sup>

p 4 <sup>27</sup>Diesem herrlichen<sup>28</sup> Göthe bin ich nun recht nahe; ich kann ihn täglich sehen, weil mein Fenster grade auf die seinigen gerichtet ist, u.[nd] darf zu ihm kommen wann ich will. Gewöhnlich zweimal die Woche esse ich bei ihm, einmal Abends, einmal Mittags, aber auch sonst läßt er mich manchmal zu sich kommen, entweder zum Spazierengehen, oder wenn er so<sup>29</sup> Lust zu sprechen hat, oder dies oder jenes zeigen u.[nd] erklären, oder auch, wenn meine Kräfte reichen, erklärt haben will. Wie lehrreich das für mich ist, brauche ich Dir nicht zu sagen; aber es ist noch etwas in ihm, das<sup>30</sup> nicht bloß auf den Kopf u.[nd] Verstand wirkt, sondern auf den ganzen Menschen, welches ich aber nicht zu nennen weiß; wir haben kein irdisches Wort dafür. Ich möchte sagen, schon der Anblick, die Gegenwart dieses Mannes hat einen Zauber, der unwiderstehlich wirkt. Könnte ich Dir doch den einen Nachmittag schildern, wo ich bis in den Abend hinein fünf volle Stunden bei ihm allein war. Er war vom Hofe gekommen, alle seine Hausgenossen waren Spazierengefahren, da schickte er zu mir, mit den Worten: “ich solle ihm Gesellschaft leisten.”– Als ich zu ihm ins Zimmer trat, fand ich ihn schon wieder in seinem blauen, heimischen Überrock, er gab mir freundlich die Hand, und sah mir noch freundlicher ins Gesicht, er sah so recht behaglich u.[nd] gemüthlich aus, u.[nd] war es auch in der That. “Sie sollen mein Münzen sehn” sagte er (und dies hatte er mir schon lange versprochen). Er besitzt eine herrliche Sammlung, die er als Künstler und kritischer Kenner zu ehren weiß. Diese zeigte er mir Stückweise mit vollständigen Erläuterungen, die ihn aber, wie Du wohl vermuthest, oft auf die lieblichsten *αλλοτρια* führte. Das Gepräge der Peterskirche endlich brachte ihn ganz von den Münzen ab, wir standen nun auf, und gingen auf u.[nd] ab im Zimmer. Es ist unbeschreiblich, wie dieser große Gegenstand

---

<sup>26</sup> Parenthèse fermante au crayon dans le ms; fin du passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 104.

<sup>27</sup> Trait vertical dans la marge (de deuxième main) dans le ms.

<sup>28</sup> “Dem herrlichen” dans *AfLG*, p. 104.

<sup>29</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>30</sup> La correction apportée dans le ms (“daß“ corrigé en “das”) figure également dans *AfLG*, p. 104.

p 5 auf seine große Seele wirkte<sup>31</sup>, u.[nd] was während der Stunde, wo er darüber sprach, in seinem Innern vorging, und durch Worte, Mienen, Bewegungen und noch sonst so viel Bedeutsames sich kund that. Er erzählte, wie der erste Ursprung der<sup>32</sup> Idee zu solch einem Gebäude in dem Augenblicke entsprossen sei, als man es gewagt habe, die Basilica Neronis<sup>33</sup> einzureissen. Nun aber wagte keiner, ans Werk zu gehn, bis Michael Angelo<sup>34</sup> kam u.[nd] den Bau unternahm; dann erzählte er, wie nach diesem wohl fünfzig Baumeister den Bau fortgesetzt hätten, und kam dann dahin, wo ers vom<sup>35</sup> Anfang an anlegte, daß die Einheit der Idee durch diesen successiven Wechsel der Künstler gänzlich zerstört sei – daß der ein Thor sei, der aus dem jezigen Gebäude <sup>36</sup> Eine homogene u.[nd] einfache Idee herausconstruiren wolle, daß man nur auf dem practischen Wege der Erklärung<sup>37</sup> hier Befriedigung erhalten dürfe. Mit wahrer Begeisterung rief er einmal aus: “Was sind wir doch gegen jene Künstler dieses kraftvollen Jahrhunderts, wahre Schufte, wahre Taugenichtse” !!

Ich bin in meinem Leben nicht in einer so schönen Stimmung gewesen, als dazumal, ich war nicht fröhlich und nicht traurig, aber für beides gleich aufgelegt; ich war gerührt, ohne weinerlich gestimmt zu sein; ich war fröhlich, ohne lachen zu können. Wenn das fromm sein heißt, Gott in seinem Meisterwerke zu lieben u.[nd] zu ehren, so bin ich in der Stunde recht fromm gewesen. Ich habe mehrmals, wie ich mich nachher besann, Göthes Hand ergriffen, und werde sie gewiß recht *herzlich* gedrückt  
p 6 haben<sup>38</sup>. Bode sagte mir neulich etwas sehr wahres: “es ist nicht möglich, in Göthes Gegenwart zu sein, ohne ihn anzusehn.” Und nun denke Dir Göthes edle Gestalt, noch veredelter durch den Ausdruck eines Gedankens, der nicht bloß uns, sondern *ihm selbst* erhaben dünkt; wahrlich dann ist er ein Gott unter den Sterblichen.– Gegen Abend regnete es ein wenig, als es aufhörte ging er mir<sup>39</sup> in seinen Garten. Hier machte die Pracht der Blüten, der erquickende Durst, die Kühlung und Frische nach der <sup>40</sup> großen Wärme einen wunderbar fröhlichen Eindruck auf ihn – ja wer das mittheilen könnte! –<sup>41</sup> er sah so freundlich aus, so liebevoll, so milde, er sprach mit unendlicher, mir fast unbegreiflicher Wärme – da gestehe ichs gerne,

---

<sup>31</sup> “diese großen Gegenstände... wirkten” dans *AfLG*, p. 104.

<sup>32</sup> “dieser” rayé dans le ms, corrigé au-dessus par “der”.

<sup>33</sup> En lettres latines dans le ms; en italique dans *AfLG*, p. 105.

<sup>34</sup> En lettres latines dans le ms, en italique dans *AfLG*, p. 105.

<sup>35</sup> “von” dans *AfLG*, p. 105.

<sup>36</sup> “aus” rayé dans le ms.

<sup>37</sup> “der Erklärung” rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>38</sup> Toute la phrase: “Ich habe... haben” manque dans *AfLG*, p. 105.

<sup>39</sup> Sic dans le ms. L’omission est corrigée dans *AfLG*, p. 105: “ging er mit mir...”.

<sup>40</sup> “stechend” rayé dans le ms.

<sup>41</sup> La phrase “ja... könnte!” manque dans *AfLG*, p. 105.

und schäme mich dessen nicht, daß mir Thränen in die Augen traten. Wenn ich Dir doch den Göthe hinzaubern könnte, daß Du sähest, wie er dasteht, den einen Fuß vorgestellt, mit dem Kopfe rückwärts gebogen, und man in allen seinen Mienen den Gedanken wahrnimmt, den er mit ungetheilte Seelenkraft faßt u.[nd] nährt, ich möchte sagen jene himmlische Verklärtheit, die man ohne Ehrfurcht nicht an ihm wahrnehmen kann.– Da die Hausgenossen nicht zu Hause kamen, aß ich allein mit ihm an einem kleinen runden Tisch; er war unbeschreiblich launicht, das Gespräch fiel unter andern auf das Pestalozische System, u.[nd] auf das vergriffene ABC der Anschauung. “Pah! rief er einmal aus, eine Rose von der Nelke zu unterscheiden ist das ABC der Anschauung, nicht das Geheimnisvolle Dreieck oder Viereck.” Wie viel wahres gesagt, in wie wenigen Worten.– Glaubt mir, ihr lieben Herzensfreunde, daß ich jeden Morgen, wenn ich in behaglicher Ruhe beim Kaffee mein Pfeifchen rauche, an den theuren, einzigen denke, mir seine Gestalt, seine Miene, seinen herzlichen Ausdruck der Rede<sup>42</sup> in der Einbildung hervorrufe. So gestärkt u.[nd] beseligt<sup>43</sup>, ach wie schön geht sichs an die Arbeit, wie leicht wird sie, und wie freudiges Muthes geht sie von statten. Armen<sup>44</sup> Leuten, die Ihr diesen Mann nicht lieben, nich ehren könnt, armer Kozebue, armer Merkel!

Hast Du doch<sup>45</sup> schon die Göthische Recension von meines Vaters Gedichten<sup>46</sup> gelesen. Auch hier ist viel von Göthes eigenem Charakter enthalten. Göthe, so gerne er jeden Menschen in seiner Haut läßt, ist doch auch<sup>47</sup> gegen Schlechtigkeit u.[nd] Intoleranz intolerant, sobald es *das Handeln* gilt. Steht ihm ein Kloz im Wege, so wird er weggeschafft<sup>48</sup>, aber ein Merkel u.[nd] Kozebue, die nicht *im Wege* fahren<sup>49</sup> sondern außer dem Wege liegen, die werden mit leichtem Herzen ertragen und gutmütig belächelt. Ich habe aber Göthe schon zornig gesehen über Eseleien u.[nd] Teufeleien, aber das war der Zorn des<sup>50</sup> Gerechten, ein schneidender kräftiger Unwille, nicht Zügellose<sup>51</sup> Erbitterung u.[nd] Leidenschaft.– Jedes Talent ehrt Göthe, jede mechanische Fertigkeit, jedes Streben zum Besseren unterstützt er nach Vermögen u.[nd] Kräften. Wer nach Selbständigkeit ringt u.[nd] ausblickt,

---

<sup>42</sup> Tout le passage “mir seine Gestalt. . . Rede” est remplacé dans *AfLG*, p. 106, par : “mir sein ganzes Wesen”.

<sup>43</sup> “beseeligt” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>44</sup> “Arme” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>45</sup> “doch” manque dans *AfLG*, p. 106.

<sup>46</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>47</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>48</sup> “so wird er weggeschafft” manque dans *AfLG*, p. 106.

<sup>49</sup> “stehn” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>50</sup> “eines” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>51</sup> Sic dans le ms; “zügellose” dans *AfLG*, p. 106.

was in ihm auszubilden ist, den liebt er; aber kein Characterloser findet Gnade vor seinen Augen; die Loosung, es ist doch ein so<sup>52</sup> guter Mensch, ist ihm unausstehlich, und wehe dem, der sein Zutraun, das nie unbillig ist, sondern sich nach eines jeden Subjectes Fähigkeit<sup>53</sup> richtet, wer dieses durch Trägheit, hartnäckiges Stillestehn, oder gar Scheinsucht statt reellen Werthes zu täuschen beginnt. Anfangs ist er noch schonend, u.[nd] sucht in das Bessere zurückzulenken. Hilft das nicht, dann wird er zornig, und wendet sein Antlitz auf ewig.

Indem ich dies schreibe, habe ich Dir zugleich gesagt, wie *mein* Verhältnis mit ihm ist. Nur dasjenige, wodurch ich einzig meine Zufriedenheit erhalten kann<sup>54</sup>, kann mir auch seine Liebe erhalten. Aber bei Gott, ich höre<sup>55</sup> auch mit zu den Besseren, und Göthe soll, so wahr ich diese Worte mit Innigkeit schreibe, und fast mit Thränen benezen möchte<sup>56</sup>, nie von mir sagen<sup>57</sup>, *in dem irrte ich mich*<sup>58</sup>. Er hat mich schon zweimal *seinen lieben Sohn* genannt, er<sup>59</sup> soll auch Wohlgefallen an mir haben. Gott sei mein Zeuge,<sup>60</sup> wann Göthe einmal über mich zornig werden sollte<sup>61</sup>, dann habe ich ausgelebt. Du herlicher Göthe, wer wollte Dir nicht Freude machen von ganzer Seele!<sup>62</sup> Aber wer Göthe zum Ärgernis lebt<sup>63</sup>, oder da ist, der ist auch – wenigstens des moralischen Todes verblichen<sup>64</sup>.

p 9 <sup>65</sup>Wie herlich ist es doch eine Stütze zu haben, an solch einem Manne. Mag es schon sein, keiner Stütze zu bedürfen, isolirt und selbständig zu stehn, ich gebe es zu, aber ganz und gar *mag* ich es noch<sup>66</sup> nicht sein, wenigstens in meinem Alter nicht. Es hört ein gewisser Grad von – wie soll ichs nennen? – Abhängigkeit, freier<sup>67</sup> Unterwerfung<sup>68</sup> einer edlen Leitung zu meinem Bedürfnisse, wie physisch der Kaffee u.[nd] eine Pfeife. Ich kann all<sup>69</sup> dies entbehren, und bin vielleicht vollkommner,

<sup>52</sup> “so” manque dans *AfLG*, p. 106.

<sup>53</sup> “Fähigkeiten” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>54</sup> “erhalte” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>55</sup> Sic dans le ms; “gehöre” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>56</sup> Tout le passage “so wahr... verälte” manque dans *AfLG*, p. 106.

<sup>57</sup> “soll von mir nicht sagen” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>58</sup> L’italique manque dans *AfLG*, p. 106.

<sup>59</sup> “genannt, und er” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>60</sup> “Gott sei mein Zeuge,” manque dans *AfLG*, p. 106.

<sup>61</sup> “wenn G. einmal zornig über mich werden sollte” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>62</sup> Toute la phrase “Du... Seele!” manque dans *AfLG*, p. 106.

<sup>63</sup> “Wer Göthe ein Aergernis giebt” dans *AfLG*, p. 106.

<sup>64</sup> “der ist wenigstens des moralischen Todes verblichen” dans *AfLG*, p. 106–107.

<sup>65</sup> Le passage à la ligne (changement de page) et l’indentation manquent dans *AfLG*, p. 107.

<sup>66</sup> “noch” manque dans *AfLG*, p. 107.

<sup>67</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>68</sup> “Unterordnung” dans *AfLG*, p. 107.

<sup>69</sup> “alle” dans *AfLG*, p. 107.

nach der Philosophen Art zu reden, aber glücklicher wahrhaftig nicht. Ich möchte meine Existenz nicht mit der des Dr. Niethammer verknüpfen, der alles aus sich selbst hernimmt.<sup>70</sup> Ich freue mich, daß ich manchmal müde werden KANN, und mich dann an einen Stab lehnen, u.[nd] ausruhen kann; der Gedanke thut mir wohl, wenn es auch nie<sup>71</sup> dazu kommt. Ich bin nicht zu einem Selbstherrscher aller Reussen geboren, und danke Gott dafür; es ist eine<sup>72</sup> Himmelswonne, von einem Göthe geleitet zum Besseren gefördert<sup>73</sup> zu werden. So lange ich in Eutin war, war mir Stolberg was jezt Göthe ist! Noch in diesem Augenblicke sehe ich beide als kein leibliches Zwillingpaar an. Ich werde vielleicht mein Lebelang in dieser Hinsicht unmündig bleiben, und es wird dann auch<sup>74</sup> mein Schade nicht sein.– Du wirst mich richtig verstanden haben.

Neulich schrieb mir ein Philister aus Eutin, der vielleicht einen Flatschen<sup>75</sup> aus einem Briefe an <sup>76</sup>Bredow gelesen hatte, recht freundschaftlich u.[nd] wohlmeinend: “ich sollte doch ja nicht eitel werden”. Guter Gott, äußert sich denn nicht Demuth in der Anhänglichkeit an das Unendlich Erhabene u.[nd] Schöne, und ist es nur möglich, p 10 daß das was uns erhebt, und dem Unendlichen näher bringt, *zu einer und derselbigen Zeit* ein Philistergefühl hervorbringen kann? Wer ruft wohl dem feurigen Liebhaber zu, <sup>77</sup>werde nicht eitel <sup>78</sup>durch den Besiz eines Engels? Gottlob, daß mich auch<sup>79</sup> Freunde habe, die selbst über alles Spießbürgerliche erhaben, kaum die Vorstellung von solchen Misgriffen zu faßen vermögen.

Riemer wird mir täglich lieber, wie August Bode. Riemer u.[nd] ich machen jeden Abend, wenn das Wetter es erlaubt einen Spaziergang in den Park, auch sind wir gewöhnlich des Abends zusammen, wenn Göthe nicht bei Tische ißt, und Riemern nichts zu Hause fesselt. Dann trinken wir Thee, oder so was zusammen, lesen griechisch, und sprechen. Wir wetteifern ordentlich, wer Göthe mehr liebe, keiner ist Sieger noch Besiegter. Wie unendlich schön ist es im Parke, unser Lieblingsgang ist der Philosophengang am Wasserfalle. Dieser Ort ist so ganz abgeschieden von dem Geräusche der Welt, so ganz fähig, die herzlichste Empfindung<sup>80</sup> in wachem

---

<sup>70</sup> Toute la phrase “Ich möchte. . . hernimmt” manque dans *AfLG*, p. 107.

<sup>71</sup> “nicht” dans *AfLG*, p. 107.

<sup>72</sup> “eine” manque dans *AfLG*, p. 107.

<sup>73</sup> “geführt” dans *AfLG*, p. 107.

<sup>74</sup> “auch” manque dans *AfLG*, p. 107.

<sup>75</sup> “eine Stelle” dans *AfLG*, p. 107.

<sup>76</sup> “Eut” rayé.

<sup>77</sup> “sei” rayé dans le ms.

<sup>78</sup> “über” rayé dans le ms.

<sup>79</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>80</sup> “die herzlichsten Empfindungen” dans *AfLG*, p. 107.

u.[nd] regem<sup>81</sup> Einklang zu erhalten. Die herliche Göthische Inschrift an dieser Stelle ist aus dem Anschauen dieses Ortes hergenommen<sup>82</sup>. Kennst Du noch die grüne Wiese, und den Fluß mit dem brausenden Wehre? Daneben ist ein Gebüsch, das den Strom überzweigt u.[nd] recht dunkel macht, man sieht hinein, u.[nd]<sup>83</sup> glaubt in einen dichten endlosen Wald zu sehn. Und dann des Abends ziehen sich die Dünste zusammen, und ruhen auf dem grünen Grase, die Nachtigallen singen aus allen Büschen, und kein Lüftchen regt sich. O es schön,<sup>84</sup> wunderschön auf der Gottes Welt, es ist doch herlich, daß ich diesen Winter nicht gestorben bin, (das sage ich mir oft)<sup>85</sup> daß ich in dieser Gegend eine Hütte gebaut habe, und die Aussicht habe, hier ein schönes Leben zu enden. Wenn es einmal dazu kommt, nun dann will ich auch fröhlich und heiter<sup>86</sup> von dannen scheiden, aber eher nicht, als bis die<sup>87</sup> Stunde schlägt.

<sup>88</sup>Mein guter, theurer Abeken, ich segne Deine Vaterlandsliebe, aber suche sie nicht einzig in Deiner ursprünglichen Heimath. Auch mir bleibt unvergeßlich mein liebes Eutin, aber hier habe ich dennoch meine Heimath wiedergefunden. Mir ist hier so wohl, wie mirs nur je in Eutin war. Will es Dir auch in Berlin nicht durchaus gefallen, hervor nur, auch Dir wird ein heimisches, wohles Vaterland werden, wo auch immer, im Süden oder Norden, Du wirst glücklich werden, wie Du es verdienst. Den Guten ist gutes Befinden, darauf traue und baue ich fest.—<sup>89</sup>

<sup>90</sup>Nun will ich Euch von meiner Schule Rechenschaft geben. Ich erhalte, denk Dir meine Freude, 10 griechische und zwei lateinische Stunden, dann alte Geschichte und griechische Antiquitäten, als Ballast habe ich die unbeschwerliche neue Geografie, weiter gar nichts. Die griech.[ischen] Stunden *alle*<sup>91</sup> zu erhalten hat mir Mühe gemacht, aber das *festina lenter*<sup>92</sup> hat sie mir verschafft, nachdem der Conrector

---

<sup>81</sup> “regen” dans *AfLG*, p. 107.

<sup>82</sup> “hervorgenommen” dans *AfLG*, p. 108.

<sup>83</sup> “man” à la place de “u.” dans *AfLG*, p. 108.

<sup>84</sup> Omission corrigée dans *AfLG*, p. 108: “O, es ist schön.”

<sup>85</sup> La parenthèse “(das. . . oft)” manque dans *AfLG*, p. 108.

<sup>86</sup> “und heiter” manque dans *AfLG*, p. 108.

<sup>87</sup> “diese” dans *AfLG*, p. 108.

<sup>88</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms ; début d’un passage qui ne figure pas dans *AfLG*, p. 108.

<sup>89</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms ; fin du passage qui ne figure pas dans *AfLG*, p. 108.

<sup>90</sup> Reprise ultérieure de la rédaction de la lettre (l’écriture plus serrée, encre plus claire, trait vertical séparant ce paragraphe du précédent).

<sup>91</sup> L’italique manque dans *AfLG*, p. 108.

<sup>92</sup> En lettres latines dans le ms et dans *AfLG* ; citation inexacte d’Horace (“festina lente”), corrigé dans *AfLG*, p. 108.

p 12 vergeblich gerungen hatte, wenigstens ein paar beizubehalten, um nicht aus der Übung zu kommen, falls er in seinem Leben noch einmal wieder vikariieren<sup>93</sup> müsste<sup>94</sup>. Hätte ich gleich anfangs mit Eifer darauf gedrungen, so wären sie mir mit Mißmuth übergeben worden, jezt habe ich meinen Zweck, und es hat den Schein, als wären sie mir freiwillig übertragen worden. Mit anderen Fächern befasse ich mich gar nicht.<sup>95</sup>– Meine Stundenzahl ist 20 wöchentlich, mein Gehalt 400 Thl. ohne Schulgeld.– Donnerstag über 8 Tage trete ich mein Amt an; Göthe sagte neulich, “das macht sich so recht artig, Sie kommen so auf die naive Art ins Amt hinein.” – Von den Schülern kenne ich schon viele, sie besuchen mich nach der Reihe. Sie sind – *relata refero*<sup>96</sup> – ganz scharmirt von ihrem neuen Professor. In ganz Weimar ist keine Stimme gegen mich, als ein alter Mann, der einen Sohn irgendwo hat, der nach seiner Meinung die Stelle hätte haben müssen.

*d. 1 Junius 1804.*

Ich habe meinen Brief lange unterbrochen, mein wackerer Solger, es ist Zeit, daß ich ihn wieder anknüpfte. Seit dieser Zwischenzeit bin ich nun förmlich introducirt, und seit gestern Morgen bin ich auch wirklicher Schulmann.<sup>97</sup>– Montag wurde ich introducirt.<sup>98</sup> Die Feierlichkeit war kurz u.[nd] bündig, u.[nd] währte kaum eine Viertelstunde. Alle Schüler u.[nd] Lehrer der 3 oberen Classen waren zugegen. Ich sah auf allen Gesichtern so viel Liebe, Zutraun u.[nd] Wohlwollen, daß es mich innig rührte.–

p 13 Auf den Abend hatte ich alle Primaner bei mir zu Gaste. Sie ließen sich ganz wohl bei mir sein, u.[nd] ich überzeugte mich recht, daß sie n[ich]t bloß Respect, sondern auch Liebe für ihren neuen Lehrer hätten.– halb 10 verließen mich alle, sie ließen sich n[ich]t erbitten länger zu bleiben<sup>99</sup>. Aus ihrem Flüstern u.[nd] Lächeln hätte ich schließen können, was im Gange war – und nach einer halben Stunde brauchte ichs n[ich]t erst zu schließen, ich konnte es sehen u.[nd] hören. Alle Schüler zogen mit feierlicher Musik, mit Pauken u.[nd] Trompeten vor mein Fenster, 5 Primaner<sup>100</sup> waren Adjutanten<sup>101</sup>, mit Hiebern u.[nd] Kanonen. Es wurde erst lange gespielt, dann erhielt ich ein feierliches Vivat, ein<sup>102</sup> dreimaliges lautes u.[nd] herzlich gemeintes

---

<sup>93</sup> “zu” rayé dans le ms.

<sup>94</sup> “müßte” dans *AfLG*, p. 108.

<sup>95</sup> Toute la phrase: “Mit. . . nicht” manque dans *AfLG*, p. 108.

<sup>96</sup> En lettres latines dans le ms; en italique dans *AfLG*, p. 108.

<sup>97</sup> “Seit vorgestern Morgen bin ich nun wirklicher Schulmann” dans *AfLG*, p. 109.

<sup>98</sup> “intodicirt [so]” dans *AfLG*, p. 109.

<sup>99</sup> Selon *AfLG*. Le ms est trop clair pour être lisible.

<sup>100</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>101</sup> “Adjutanten [so]” dans *AfLG*, p. 109.

<sup>102</sup> “und” à la place de “ein” dans *AfLG*, p. 109.

Hoch. Der ganze Platz vor Göthens Haus war dicht voll gedrängt von Menschen, weil der Zug sich da er durch die ganze Stadt ging, so vergrößert hatte, ehe er zu mir kam. Glaube mir, mein Herzensjunge, freudiger bin ich nie zu Bette gegangen. Wäre doch der herliche Göthe den Abend zu Hause gewesen, u.[nd] hätte den Spaß mit angehört, er hätte ihn mir von Herzen gegönnt. Göthe aber war in Jena, u.[nd] ist erst Gestern Abend zurückgekommen.<sup>103</sup> Heute nun u.[nd] gestern habe ich meine erste Stunde gegeben,<sup>104</sup> 8 im Ganzen; Mittwochs u.[nd] Sonnabends habe ich nur je zwei. <sup>-105</sup> Nun bin ich erst recht glücklich in <sup>106</sup>Weimar, da ich mich in meinem festen Beruf fühle, u.[nd] ein Mitglied unseres Staates bin.<sup>107</sup> Nun kömmt mirs vor, als könne ich erst recht keck jedem Menschen ins Antlitz sehen.<sup>108</sup> – Meine Schüler lieben mich, das höre ich von allen Ecken her, u.[nd] sind mit meinem Vortrage, u.[nd] mit der Weise, wie ich sie in d.[ie] Alte Welt einführe, recht sehr zufrieden. Daß ich  
p 14 sonst auch gutherzig bin, haben sie mir auch wohl abgemerkt, u.[nd] warum sollten sie mich dann n[ich]t lieb haben?<sup>109</sup> – Solger, komm zu mir wenn Du Deinen Freund recht glücklich sehen willst, kommt zu mir, Abeken, Gotthold, Börm, u. wie ihr alle heißt.

Nun kann ich auch dem lieben theuren Göthe<sup>110</sup> noch einmal so fröhlich u.[nd] heiter vor Augen treten; denn nun ist es nicht<sup>111</sup> bloß Wunsch mehr, daß ich Beruf zu meinem Amte haben möge, sondern ich fühle es, daß ich ihn habe. Dann<sup>112</sup> die Freude, die ich an jedem Abend genieße, über einen glücklich vollbrachten und nicht

---

<sup>103</sup> Résumé, avec une phrase située *infra*, dans *AfLG*, p. 109: “Göthe war aber in Jena 5 Tage lang (was mir ordentlich recht unbehaglich war) und ist erst gestern Abend zurück gekommen.”

<sup>104</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms. Cette partie de phrase (“Heute. . .”) figure quelques lignes plus bas dans *AfLG*, p. 109, après “. . . sagt es mir zur Genüge”.

<sup>105</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms; cette partie de phrase ne figure pas dans *AfLG*, p. 109.

<sup>106</sup> “Jena” rayé dans le ms.

<sup>107</sup> Cette dernière phrase figure quelques lignes plus bas dans *AfLG*, p. 109, légèrement modifiée: “Nun bin ich erst recht glücklich in Weimar da ich doch auch Mitglied unseres Staates bin.”.

<sup>108</sup> La phrase “Nun. . . sehn” ne figure pas dans *AfLG*, p. 109.

<sup>109</sup> Tout ce passage est modifié et déplacé dans *AfLG*, p. 109–110: “. . . da ich doch auch Mitglied unseres Staates bin. Meine Schüler sind mit meinem Vortrage und mit der Art und Weise, wie ich sie in die alte Welt einführe, zufrieden, recht sehr zufrieden, das höre ich von allen Ecken, daß ich sonst gutherzig bin, haben sie mir auch wohl abgemerkt und warum sollten sie mich denn nicht lieb haben?”.

<sup>110</sup> “ihm” dans *AfLG*, p. 109, plus haut que le passage précédent.

<sup>111</sup> “treten, denn es ist nicht” dans *AfLG*, p. 109.

<sup>112</sup> “Dann” manque dans *AfLG*, p. 109.

unthätigen Tag, sagt es mir zur Genüge.<sup>113</sup> (Nun ist es nicht mehr Vorsatz, meinem herlichen Göthe Freude zu machen, nun fühle ichs, daß es n[ich]t anders sein kann. Ich wollte, daß ich Dir in diesem Augenblick sagen könnte, u.[nd] alles sagen könnte, was mein Herz empfindet, aber da muß ich wohl verstummen.)<sup>114</sup>

Wie habe ich doch den Göthe so unendlich lieb. Ist mirs doch ordentlich unbehaglich gewesen, ihn nur auf 5 Tage entfernt zu wissen. Gestern, als ich ihn zurückkommen sah,<sup>115</sup> wurde ich auf meine eigene Hand noch mal so lustig u.[nd] heiter<sup>116</sup>, u.[nd] heute bin ichs auch, weil ich ihn in W.[eimar] weiß, ob ich ihm gleich noch n[ich]t gesehn habe, u[nd] vielleicht vor Morgen Mittag nicht sehe.<sup>117</sup> Wahrhaft, seine bloße Nähe ist schon Segenbringend, wie viel mehr s.[eine] persönliche Gegenwart.<sup>118</sup>

p 15 Verzeihe, daß ich Dir so dummes Zeug schwaze aber mir ist einmal jezt so zu Sinne, wie ich mich Dir zeige.<sup>119</sup> – Auch dem theuren Schiller will ich sein Recht, u[nd] s.[eine] Ansprüche [auf] meine Liebe nicht verkümmern, obgleich ich die Ehrfurcht nicht für ihn habe, die ich gegen Göthe habe<sup>120</sup> Schiller kömmt mir vor, wie unser eins, u[nd] ich bin oft bei ihm, u.[nd] spreche mit ihm, wo er mir nichts weiter als ein liebenswürdiger Mensch, nicht *Schiller* scheint<sup>121</sup>. Der Mond ist auch schön, aber sagt n[ich]t das Sprichwort, daß er vor der allbelebenden Sonne verschwindet?– Schiller ist mir auch recht sehr gut (, das hat er mir neulich selbst gesagt,) u.[nd] verlangt, daß ich ihn fleißig besuchen soll. Du kannst denken, daß ich mir so was nicht zweimal sagen lasse. Sonst habe ich hier wenig oder gar k.[einen] Umgang. Wenn<sup>122</sup> könnte ich auch sonst noch<sup>123</sup> nach diesen Beiden so recht herzlich lieben.<sup>124</sup> Falk fliehe ich,

<sup>113</sup> Dans *AfLG*, p. 109; ce passage est immédiatement suivie par “Heute und gestern habe ich ja die ersten Stunden gegen. . .”, qui se trouve en fait plus haut dans le ms.

<sup>114</sup> Cette parenthèse ne figure pas dans *AfLG*, p. 109–110.

<sup>115</sup> Ce passage figure plus haut dans *AfLG*, p. 109, mais modifié: “Göthe war aber in Jena 5 Tage lang (was mir ordentlich recht unbehaglich war) und ist erst gestern Abend zurückgekommen. Als ich ihn aussteigen sah,”.

<sup>116</sup> “u. heiter” manque dans *AfLG*, p. 109.

<sup>117</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms. Passage légèrement modifié dans *AfLG*, p. 109: “, obgleich ich ihn noch nicht gesprochen habe, und vielleicht vor morgen Mittag nicht sehe.”.

<sup>118</sup> Cette phrase ne figure pas dans *AfLG*, p. 109.

<sup>119</sup> Parenthèse fermante, puis trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms. Cette phrase ne figure pas dans *AfLG*, p. 110.

<sup>120</sup> “gegen *Göthe* fühle” dans *AfLG*, p. 110.

<sup>121</sup> “erscheint” dans *AfLG*, p. 110.

<sup>122</sup> Sic dans le ms. La faute est corrigée dans *AfLG*, p. 110: “Wen”.

<sup>123</sup> “noch” ne figure pas dans *AfLG*, p. 110.

<sup>124</sup> Trait vertical, avec deux petits traits horizontaux en bas au crayon (de deuxième main) dans le ms. “. . . lieben?” dans *AfLG*, p. 110.

wie die Pest, der Mensch ist mir *ekelhaft*. Es wäre zu umständlich, Dir seine letzte Eselei zu erzählen. Aber ich hab's geschworen, ich spreche ihn nicht wieder, u.[nd] Dir kann ich versichern, daß es mir zur Ehre gereicht, wenn ich mein Wort halte. – Bode will ein Gleiches thun, desgleichen Riemer. – Ich hatte gestern, als ich im Schauspiel mit seinem ekelhaft<sup>125</sup> lächelnden Gesicht sah, Lust, ihm ein paar Maulschellen zu geben.–

<sup>126</sup>Schleierm.[achers] Plato habe ich bei Bode gesehen, aber noch n[ich]t gelesen.

Grüße doch den lieben Abeken von mir u[nd] ermahne ihn mir bald zu schreiben. Daß der Apotheker im Roman aufgehängt worden, das habe ich schon seit 8 Jahren gewußt. Ich möchte es nur dem kleinen frommen Gemüthe nicht sagen, weil es ihn gewiß gekränkt u[nd] gejamert hätte. Nun, da er es weiß, kann ich's ja wohl ihm sagen.

Grüß den guten braven Gotthold vielmal von mir. Ich wollte, er wäre mein College an der Weimarschen Schule. Wir wollten uns gewiß als redliche Collegen u[nd] Brüder betragen.

Nun gehabe Dich wohl.<sup>127</sup> Ich habe dies letzte so flüchtig geschrieben, daß ich's nicht wieder überlesen mag.

Dein *Heinrich Voß*

Vergiß nicht die Sofoklesübersetzungen zu lesen. An Deiner bin ich noch nicht weiter gekommen, meiner Arbeiten wegen.

---

<sup>125</sup> “eckelhaften” dans *AfLG*, p. 110.

<sup>126</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *AfLG*.

<sup>127</sup> Cette phrase figure dans *AfLG*, p. 110.

1.1.14. Solger à Hagen, du 19 juillet 1804 (Schwedt)

SNMb 55.521

p 1

Schwedt 19. Juli 1804.

Bester Hagen,

Nur Eine Nachricht will ich schreiben, aber eine gute, nämlich, daß ich den Montag bei Euch bin. Ich wollte schon heute kommen, aber Zureden half<sup>1</sup>. Freilich hat mich auch das schöne Wetter ein wenig gereizt, welches denjenigen nicht zu verdenken ist, der hier so lange im Sturm u[nd] Regen hat harren müssen. Ich freue mich inniglich auf den Augenblick des Wiedersehens, u[nd] bitte hiermit Dich, Bergmann u[nd] Krause zum Thee auf den Montag Abend. Wir wollen an diesem  
p 2 schönen, warmen Tage eine Spazierfahrt von Norden auf der Oder machen; der Lehn<sup>2</sup> wartet. Also nimm mit dieser Kürze vorlieb. Daß ich Deinen schönen langen Brief nicht beantwortet habe, verzeihe. Dein Lohn liege in dem großen Vergnügen, das es mir gemacht.

Baldiges Wiedersehen!

Dein  
Solger

---

1 ?

2 ?

Weimar d. 10. October 1804

p 1

Endlich komme ich wieder zu meinem theuren Solger, in dessen Schuld ich schon einer<sup>2</sup> Monatsfrist<sup>3</sup> bin. Dein letzter Brief, guter Junge, hat mir unter all Deinen Briefen die meiste Freude gemacht, ich weiß selbst nicht warum. Er ist nicht in hohem Grade herzlich, als die vorigen, er hat mir nicht neue Seiten an meinem geliebten Freund enthüllt; und doch hat keiner von Deinen früheren Briefen die Wirkung auf mich gemacht. Ich habe ihn wohl 10 mal gelesen, meinem Riemer mitgetheilt, dann wieder gelesen, und dann habe ich mich im Stillen meines Freundes gefreut.<sup>4</sup> Sag Lieber warst Du in einer besonders heiteren Stimmung als Du den Brief schriebst, und ist diese durch das Medium des Briefs auf mich übergegangen? Nun sollst Du auch sehn, daß ichs treu mit Dir meine, denn ich denke Dir einen langen Brief zu schreiben.<sup>5</sup> Ich habe einige Arbeiten hinter mir, vor mir Heiterkeit, und im Herzen Ruhe. In solchen Stimmungen schweben die Geister ferner Geliebten um uns. Nur in solchen Stimmungen<sup>6</sup> sollte man gegen Freunde das Herz ausschütten. O! wenn Dir mein Brief Freude machte, wie mir der Deinige! Damit ers thue, will ich Dir auch recht viel von dem lieben<sup>7</sup> theuren *Einzigem* melden.

<sup>8</sup>Vorgestern Abend habe ich meine Quadrupelrecension der Sofoklesse an Eichstädt abgeschickt.<sup>9</sup> Unter vielfachen Störungen, von denen Du die wichtigsten ein andersmal, heute nicht, erfahren sollst, habe ich sie endlich nach 6 Wochen Arbeit gefertigt. Ich konnte nur Freitags, Sonnabends u[nd] Sonntags daran arbeiten, und zwei Wochen sind noch gar ausgefallen. Mein sehnlichster Wunsch ist, daß Du zufrieden sein<sup>10</sup> mögest, und das hoffe ich; denn ich habe nach redlicher Überzeugung gearbeitet. Nun etwas von der Einrichtung. Sie zerfällt in zwei Hauptabschnitte, in dem ersten habe ich die *Böcke*.<sup>11</sup> gesetzt, in dem andern die *Schafe*. Jene sind *Hölderlin* u.[nd] *Fähse*; diese *Ast* u.[nd] der *Ungenannte*. Hölderlin habe

---

<sup>1</sup> Cf. AfLG, p. 110–116.

<sup>2</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>3</sup> “schon seit Monatsfrist” dans AfLG, p. 110.

<sup>4</sup> “, und hab ich im Stillen mich meines Freundes gefreut” dans AfLG, p. 110.

<sup>5</sup> Toute la phrase “Nun sollst. . . zu schreiben” ne figure pas dans AfLG, p. 111.

<sup>6</sup> “in solcher Stimmung” dans AfLG, p. 111.

<sup>7</sup> “lieben” manque dans AfLG, p. 111.

<sup>8</sup> Demi-crochet ouvrant et tîret au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’une phrase qui ne figure pas dans AfLG, p. 111.

<sup>9</sup> Demi-crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; à la fin d’une phrase qui ne figure pas dans AfLG, p. 111. La suite immédiate n’y figure pas non plus.

<sup>10</sup> “sollst” rayé dans le ms.

<sup>11</sup> Sic dans le ms.

ich sehr spaßhaft genommen, Fähsen nichts weniger, nur versteckter. Beide sind wahre Lumpenhunde, der eine ein zweiter Paulmann, der andere eine Carricatur von Manso (Du kennst ja wohl dessen Oed.[ipus] Tyr.[annos]). Über Ast zu reden fiel mir schwer. Ich hatte bei seiner Unbescheidenheit oft Mühe nicht bitter zu werden. Ihn habe ich zuerst genommen; und ihn so ziemlich heruntergemacht, was die Darstellung betrifft; was hingegen das Auffassen des Originals betrifft, ihm alle Gerechtigkeit widerfahren lassen. Besonders habe ich die Nachlässigkeiten seiner Sprache, die eckelhaften Contractionen (wie *erhöhr'n*), die Gemeinheit des Ausdrucks, die wunderlichen Wortcompositionen, und seine metrischen Grundsätze urgirt. Was hier durchaus nicht zu dulden ist, sind die ewigen Enjambemens der Verse, auf die der Narr noch gar stolz ist. Dann komme ich auf den Ungenannten. Hier sage ich in Bezug auf die Ast.[ische] Recension nach Überzeugung, daß die metrischen Regeln mit großem Glück beobachtet wären, ich rühme den Fleiß der auf Wort u[nd] Gedankenstellung gewandt ist, und auf das Zusammentreffen der rhythmischen u.[nd] der Redeperiode. Ich billige die Regeln u.[nd] die Grundsätze des Übersetzers, nur urgire ich die Insufficienz in der jedesmaligen Beobachtung derselben.– Was das Auffassen des Sinnes betrifft, rühme ich an ihm, wie an Ast, Gelehrsamkeit, Sprach- u[nd] Alterthumskunde, und daß beide Übersetzer das Streben hatten, nur den Sofokles rein u[nd] ungetrübt zu geben. Ich lasse aus der Ausführung resultieren, ohne daß ich es ausspreche, daß es dem Ungenannten viel besser gelungen sei, daß er noch nicht leiste, was zu leisten wäre, aber gewiß leisten werde. Und am Schlusse kommt die Aufforderung, ja s.[eine] Arbeit zu vollenden, u[nd] die Bitte, alle während der Arbeit gemachte Bemerkungen den Freunden des Sofokles mitzutheilen. Hier habe ich noch etwas in Petto, was ich Dir nachher mittheilen will.

So viel im Allgemeinen, das Spezielle wirst Du bald gedruckt lesen. Ich war in einiger Verlegenheit mit Dir, weil Du mein Freund bist, u[nd] weil mein Vater u[nd] noch andere wußten, daß der Ungenannte Übersetzer mein Freund sei. Ich habe Dich also mit Maß gelobt, u.[nd] an keiner Spur merken lassen, daß mir der Ungenannte auch nur bekannt sei. Aber du wirst gewiß zufrieden sein.<sup>12</sup>– Vor 8 Tagen habe ich Göthe die ganze Recens.[ion] vorgelesen.<sup>13</sup> Er sagte mir manchen<sup>14</sup> einzelnen Einwand. Mehrere Einwendungen habe ich zurückgewiesen, mehrere<sup>15</sup>

---

<sup>12</sup> Demi-crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; reprise de la transcription dans *AfLG*, p. 111 (avec passage à la ligne et indentation).

<sup>13</sup> Phrase modifiée dans *AfLG*, p. 111: “Vor acht Tagen habe ich *Göthe* einige Arbeiten von mir vorgelesen.”

<sup>14</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>15</sup> “manche” au lieu de “mehrere” dans *AfLG*, p. 111.

p 3 mit Dank angenommen, und in seiner Anwesenheit geändert, wo er selbst mir zum Theil die Änderung angab. Göthe ist mit meiner Arbeit<sup>16</sup> sehr<sup>17</sup> zufrieden, wie er an Schiller u[nd] z.[um] Theil auch mir selber gesagt hat.<sup>18</sup> Besonders hatte er Freude<sup>19</sup> an meiner Vertheidigung der Vulgata Aj. 674  $\delta\epsilon\iota\nu\omega\nu$ , wo Jacobs  $\lambda\epsilon\iota\omega\nu$  höchst *physikalisch* u[nd] unpoetisch emendirt. <sup>20</sup>Ja, sagte Göthe, wenn die Gothaner aus ihrem Theeklubb kommen, dann wissen sie freilich nicht, daß ein Sturm auch das Meer *beruhigen* kann.<sup>21</sup> Bravo, sagte er zu mir, als ich diese Anmerkung vorgelesen hatte, u.[nd] klopfte mir freundlich auf die Schultern:<sup>22</sup> recht, als wenn er im Herzen dachte, ich hätte Dir so viel poetischen Scharfsinn nicht zugetraut.– Wenn Du die Recension liest, so vergiß ja nicht, die Folge in der die Übersezer stehn, zu beobachten; ich fange mit dem Narren an, u[nd] höre mit dem Klugen auf, und die mittleren sind die Stufen zu ihm.<sup>23</sup> D.[ie] Recension ist etwa 3 1/2 Stück lang.<sup>24</sup> Denk mal, sie bringt mir 30 Thaler ein i. e. ein Athenäus von Schweighäuser, u.[nd] einen neuen Oberrock, die ich mir für das Geld kaufe.<sup>25</sup> So schere ich die Leute,<sup>26</sup> und kleide mich dann in der Wolle, bis ich selbst in die Wolle zu sizen komme.<sup>27</sup>

<sup>28</sup>Ich werde viel recensieren, u[nd] es wird mir leicht werden, da ich in vielen Recensionen z. B. in<sup>29</sup> mythologischen, Göthens<sup>30</sup> Beistand habe. Noch heute Morgen sagte er zu mir: Nun kommen die traulichen Winterabende, da wollen wir

<sup>16</sup> “Recension” au lieu de “Arbeit” dans *AfLG*, p. 111.

<sup>17</sup> “besonders” au lieu de “sehr” dans *AfLG*, p. 111.

<sup>18</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>19</sup> La phrase est modifiée dans *AfLG*, p. 111: “Großes Vergnügen machte ihm eine Anmerkung [：“Bravo”, sagte er...]”.

<sup>20</sup> “Freilich” rayé dans le ms.

<sup>21</sup> L’ordre des phrases est modifié, ainsi que leur contenu, dans *AfLG*, p. 111: “Wenn die G... [so] aus ihrem Theeklubb kommen, dann wissen sie freilich nicht, daß ein Sturm auch das Meer *beruhigen* kann.” figure après la répétition (erronée) de “Bravo, sagte er also” dans *AfLG*, p. 111.

<sup>22</sup> Ce passage se trouve dans *AfLG*, p. 111, avant le précédent, et modifié: “ “Bravo”, sagte er, als ich sie [i. e. die Rezension] vorgelesen hatte, und klopfte mir freundlich auf die Schultern:”.

<sup>23</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>24</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin d’un passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 111.

<sup>25</sup> Passage modifié dans *AfLG*, p. 111 (cf. note \*, in: *ibid.*): “Diese Arbeiten bringen mir 30 Thaler, einen Athenäus von Schweighäuser und einen neuen Oberrock ein.\*”.

<sup>26</sup> “So schere ich die Leute (in Recensionen),” dans *AfLG*, p. 111.

<sup>27</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>28</sup> Le passage à la ligne manque dans *AfLG*, p. 111.

<sup>29</sup> “in den” dans *AfLG*, p. 111.

<sup>30</sup> “Göthes” dans *AfLG*, p. 111.

zusammenlesen, u[nd] braf<sup>31</sup> recensieren<sup>32</sup>. Sieh! lieber Junge, da recensiere ich mir noch<sup>33</sup> eine Bibliothek zusammen.

Neulich<sup>34</sup> Abends hatte ich schon einen herlichen Vorgeschmack von solchen Winterabenden. Ich bin gewöhnlich bei Göthe, wenn seine Familie mal verreist ist. Nun war Riemer mit August u[nd] der Vulpius nach Oberweimar gefahren, um dort einer Fete beizuwohnen. Göthe schickte also um 5 zu mir, ob ich nicht zu ihm kommen, u[nd] den Brunkischen Sofokles mitbringen wollte. Als ich zu ihm kam, fand ichs gar behaglich bei ihm. Er hatte eingeheizt, hatte sich ausgezogen bis auf ein wollen Wämschen, worin der Mann sich gar prächtig ausnimmt. Nun bot er mir  
p 4 freundlich u.[nd] liebeich die Hand u. schüttelte sie recht treuherzig. Ja! sagte er, die Jugend ist verreist u.[nd] springt in der Welt herum, nun wollen wir Alten zusammensein. (Er weiß nehmlich, daß ich der alte Ehrwürdige heiße.) Bis gegen 7 hin sprachen wir; dann kam Licht, u[nd] nun fingen wir an Griechisch zu lesen. Ich übersezte ihm erst den langen Chor aus der Elektra. Und dann fingen wir den Kg Oedipus an zu lesen. Ich hatte Deine Übersezung mitgebracht. Daraus hat Göthe mit inniger Freude bis zum ersten Chor mit lauter Stimme declamirt. Der verstehts! sagte er einmal, aber er ist gewiß noch ein Anfänger in der Kunst. Noch dröhnt mir in den Ohren, wie prächtig er den Vers

vorzutauchen strebt bereits<sup>35</sup>

umsonst ihr Haupt aus Tiefen blut'ges Wogenschwalls.<sup>36</sup>

deklamirte.

(Da wünschte ich, daß Dir die Ohren klingen möchten, u.[nd] wer weißobs nicht geschehn ist.– Nachdem wir ausgelesen hatten, gings zu Tische, u[nd] ich blieb bis 12 Uhr bei ihm sitzen

reichlich mit Fleisch u[nd] *lieblichem* Wein ges.<sup>37</sup>

Solche frohe Tage, die allen Glauben überschreiten,<sup>38</sup> soll ich noch oft erleben! Lieber Solger, wie mich das Gefühl glücklich macht, daß der Mann nicht gleichgültig gegen mich ist. Ich sagte es ihm selbst mahl, u.[nd]<sup>39</sup> erhielt ein treuherziges: *Gutes Kind!*

---

<sup>31</sup> “braf” manque dans *AfLG*, p. 111.

<sup>32</sup> En italique dans *AfLG*, p. 111.

<sup>33</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>34</sup> “Neulich des” dans *AfLG*, p. 111.

<sup>35</sup> Deux corrections à ce vers dans le ms: “vorzutauchen” suivi de “schweb” rayé, puis “strebt”, suivi de “umsonst” rayé, corrigé par “bereits” rajouté au-dessus.

<sup>36</sup> “aus Tiefen blutgen Wogenschwalls” dans *AfLG*, p. 112.

<sup>37</sup> “reichlich mit Fleisch und lieblichem Weine gel.[so]\*\*\*” dans *AfLG*, p. 112 (voir aussi *AfLG*, note \*\*\*, *ibid.*).

<sup>38</sup> “, die allen Glauben überschreiten,” manque dans *AfLG*, p. 112.

<sup>39</sup> “erleben! Ich sagt'es ihm selbst mahl, wie es mich glücklich macht, daß er nicht gleichgültig gegen mich ist, und” dans *AfLG*, p. 112.

mit Kuß u[nd] Händedruck dafür zur Antwort. Ja! er behandelt mich wie einen zärtlich geliebten Sohn. Schon seit lange darf ich unangemeldet zu jeder Tageszeit, so oft ich will zu ihm aufs Zimmer kommen, was wahrhaftig bei Göthe nichts geringes ist. Heute Morgen war ich schon vor 7 bei ihm. Ich bin glücklich; aber ich genieße mein Glück mit Maß u[nd] Bescheidenheit, u[nd] so bleibt es mir von Dauer. Wenn mir Göthens<sup>40</sup> Zuneigung je entzogen werden sollte, so glaube mir, daß kein anderer<sup>41</sup> die Schuld haben wird, . . . als ich selber.

p 5

Daß die Philister Göthe stolz auf s.[eine] Größe nennen, dieses begreife ich jezt; wenn ich ein Philister wäre, ich nennte ihn selbst so, und ich möchte fast sagen, ich nenne ihn so, wie ich da bin. Aber der Philister weiß nicht wie weite Klüfte zwischen dem Geistigen Stolze, u.[nd] der körperlichen Eitelkeit sind. Ich habe Göthe einmal über seinen Faust, ein andermal über den Göz v.[on] Berlich.[ingen] reden hören. Er fühlte die Größe dieser Stücke mit unendlicher Seelenerhebung. Aber wahrhaftig, er dachte nicht daran, daß sein Individuum der Verfaßer sei, was ihn begeisterte war die Idee, die jenen Stücken zu Grunde liegt, und ihm galt es in dem Augenblicke völlig gleich, in wessen Gehirne sie entsprungen sei. Da schrein denn gleich die Philister, der Mann ist in seinen Werken<sup>42</sup> verliebt. Künftighin werde ich nie einen Philister tadeln, aber von Herzen bedanken.<sup>43</sup> Der Philister muß ja wohl sein Persönchen lieben, weil kein Geist darin ist. Aber ein Mann wie Göthe,<sup>44</sup> von so erhabenen Gefühlen u.[nd] Gedanken, wenn der einmal in ehrfurchtvolles<sup>45</sup> Staunen gesetzt<sup>46</sup> wird über eins s.(einer] Geisteswerke<sup>47</sup>, ist es da noch die elende Berücksichtigung seiner Persönlichkeit, daß die Persönchen in der Welt <sup>48</sup>ihn angaffen möchten? ist es nicht vielmehr die Göttlichkeit<sup>49</sup> der Ideen, die ihn von neuem weg aus allem irdischen Rinde<sup>50</sup> zur Gottheit emporzieht?– Ich habe Göthe unendlich oft in diesem Zustande gesehn, u.[nd] mich dann an seiner verherlichten<sup>51</sup> Miene gefreut. Wie sagt doch Schleiermacher in einer seiner Predigten? “wir werden angezogen, wenn wir den frommen erblicken. Das fühlte ich als Knabe schon (instinktmäßig) in Stolbergs<sup>52</sup>

<sup>40</sup> “Göthes” dans *AfLG*, p. 112.

<sup>41</sup> “Anderer” dans *AfLG*, p. 112.

<sup>42</sup> “in sein Werk” dans *AfLG*, p. 113.

<sup>43</sup> Toute la phrase (“Künftighin. . . bedanken”) manque dans *AfLG*, p. 113.

<sup>44</sup> “wie Göthe,” manque dans *AfLG*, p. 113.

<sup>45</sup> Rajouté au-dessus dans le ms; ne figure pas dans *AfLG*, p. 113).

<sup>46</sup> “gesetzt” dans *AfLG*, p. 113.

<sup>47</sup> “über. . . Geisteswerke” rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>48</sup> “sich sein” rayé dans le ms.

<sup>49</sup> “Gottheit” dans *AfLG*, p. 113.

<sup>50</sup> ?

<sup>51</sup> “ehrlichen” dans *AfLG*, p. 113.

<sup>52</sup> “Stolbergs” dans *AfLG*, p. 113.

Gegenwart. Und jetzt, warum begegnet es mir doch so oft in Göthes Gegenwart, daß mir Thränen in die Augen treten, da ich sonst doch nicht weinerlich bin?<sup>53</sup> warum erfüllt es mich immer mit heiliger Ehrfurcht, die mein ganzes Innere kräftigt, wenn ich in Augenblicken bei ihm bin, wo ein großer Gegenstand seine große Seele erfüllt. Ich habe Göthe über Unsterblichkeit reden hören mit unendlicher Bewegung mit unnennbarem Gefühle;<sup>54</sup> ich habe ihn<sup>55</sup> bei herzlichen Gegenständen weinen sehn.– Wer so, mit so inniger Theilnahme an allem hängt, was gut ist, und mit ganzer Seele dabei ist,<sup>56</sup> der ist in meinen Augen ein Frommer. Und der Philister kennt wahre Frömmigkeit nicht einmal<sup>57</sup> dem Namen nach.–<sup>58</sup> Ich neide keinem Philister sein trauriges Loos, wenn er über Göthe zu spotteln im Stande ist. Es geschieht wahrlich in der Welt. Was habe ich nicht ungereimte Urtheile über ihn gehört. Ich habe mir nie die Mühe gegeben eins zu widerlegen.–<sup>59</sup> Aber wie möchten die Philister wohl den Spruch auslegen:<sup>60</sup> *Ihr sollt den Klugen in der Welt eine Thorheit sein.*<sup>61</sup> Gottlob, daß ich schon auf der Stufe stehe, daß mich alle Philister für einen Narren halten würden, wenn sie meine wahre Meinung u.[nd] Denkweise wüßten. Aber ich hange durch mein Amt zu sehr mit der klugen Welt zusammen, als daß ich mich immer recht enthüllen dürfte. Ich weiß manchen Philister zu nennen, der ein groß Stück auf mich hält. Aber was der an mir liebt, das ist gewiß meine schlechte Seite. Diese gebe ich ihm preis, um mich meinen<sup>62</sup> besseren Seiten um so sicherer zu genießen. Daher ist es mir eine wahre Wonne, mich mitunter meinen Freunden zu enthüllen durch herzliche Briefe. Riemers Umgang u.[nd] der Meinige besteht fast aus lauter solchen Herzensergießungen, und die klugen Philister halten uns, wenn sie uns spazierengehen sehn, für gewaltig klug, wie sie selber. Welche Last würde wir auf uns laden, wenn sie unsere wahre Meinung erführen. Ich glaube, sie steinigten uns, wenn sie erführen, daß unser Sinnen u.[nd] Trachten dahin geht, der Zehnten Hand mit des Esels Kinnbacken zu morden.

---

<sup>53</sup> “warum begegnet... bin” manque dans *AfLG*, p. 113.

<sup>54</sup> “mit unnennbaren Gefühlen,” dans *AfLG*, p. 113.

<sup>55</sup> “über” rayé dans le ms.

<sup>56</sup> “darin gegenwärtig ist” au lieu de “dabei ist” dans *AfLG*, p. 113.

<sup>57</sup> “kaum” au lieu de “nicht einmal” dans *AfLG*, p. 113.

<sup>58</sup> Début d’un passage qui ne figure pas dans *AfLG*, p. 113.

<sup>59</sup> Début d’un passage qui figure dans *AfLG*, p. 113.

<sup>60</sup> Les deux phrases figurant dans *AfLG*, p. 113 sont mises bout à bout (en omettant le passage coupé): “Und der Philister kennt wahre Frömmigkeit kaum dem Namen nach, wie möchte er wohl den Spruch auslegen:”.

<sup>61</sup> Le passage suivant ne figure pas dans *AfLG*, p. 113.

<sup>62</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>63</sup>Göthe ist jezt mit der neuen Ausgabe seiner gesammten Werke beschäftigt. Daß er den Göz von B.[erlichingen] umgearbeitet hat, wird Dir bekannt sein. Er <sup>64</sup> ist jezt so angeschwollen, daß die Aufführung 6 Stunden währt. Das erstemal kamen wir halb 12 aus dem<sup>65</sup> Theater; jezt wird die Aufführung getheilt. Das erstemal giebt man drei Acte, u.[nd] dann 14 Tage drauf die beiden andern. Das zweitemal indeß wird, des Zusammenhangs wegen der dritte Act repetirt, so daß wir diesen in Zukunft am öftesten sehn werden. Wie ist der gute Papa jezt fröhlich über dieses Stück! Er sagte mir neulich: “die Narren (*vielleicht* auch auf *Babo* hindeutend) haben es sich recht angelegen sein lassen, die regellose Form meines alten Göz nachzuahmen, als ob ich die mit Bedacht gewählt hätte. Damals verstand ichs nicht besser, u[nd] schrieb hin, was mir in den Sinn kam.”– Denke Dir, Solger, wir haben bei dieser Gelegenheit Hofnung, daß der ganze Faust erscheint, Göthe wird ihn jezt<sup>66</sup> schwerlich als Fragment drucken lassen, besonders da er so manchmal die Empfindung im Herzen nährt, daß man jezt eilen müssen, bevor die ewige Nacht eintritt. Göthe ist 54 Jahre alt, u.[nd] denkt noch lange zu leben, aber er denkt doch nun auch manchmal, daß es zu Ende gehen kann. Daß er s.[eine] Werke nun herausgiebt sei fürs erste nur Dir, u[nd] unsern treulichsten Freunden mitgetheilt.<sup>67</sup>

Mit meiner Schule geht sehr schön; ich habe grenzenlose Liebe bei den Schülern, sowohl bei den Kleinen als den Großen. Dies<sup>68</sup> giebt mir auch die gehörige Spannung, u[nd] ich denke mit der Zeit mich recht nützlich zu machen. Gegen<sup>69</sup> Leute wie Kozebue, Merkel, Falk flöße ich meinen Schülern Verachtung ein, gewöhnlich ohne sie zu nennen, manchmal aber werden ihre Namen auch mit schneidender Bitterkeit zur Schau gestellt. So konnte ich mich<sup>70</sup> neulich nicht mäßigen. Wir hatten in der ersten Sunde in Prima die horaz.[ische] Epistel gehabt, wo die *Lacrymosa poemata Puppi*<sup>71</sup> vorkommen, wo ich schon so auf die Hussiten andeutete, daß auch der dümmste mich verstand<sup>72</sup>. In der Stunde darauf, trug ich die Fabel von den Hyperboreern vor, u[nd] bei der Gelegenheit kriegte Kozebue die volle Ladung. “D.[ie] Hyperboreer opferten

---

<sup>63</sup> Parenthèse ouvrante et trait oblique au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 113.

<sup>64</sup> “da(?)” rayé dans le ms.

<sup>65</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>66</sup> “jetzt” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>67</sup> Demi-crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms. La dernière phrase (“Daß er. . . mitgetheilt”) ne figure pas dans *AfLG*, p. 114.

<sup>68</sup> “Dieses” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>69</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>70</sup> “mich auch” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>71</sup> En lettres latines dans le ms; en italique dans *AfLG*, p. 114.

<sup>72</sup> “, daß auch der Dummste mich verstanden” dans *AfLG*, p. 114.

dem Apollon Esel, u.[nd] Apollo<sup>73</sup> freute sich der komischen Bockssprünge pp.<sup>74</sup> In unsern Tagen ist auch ein hyperborischer Esel ans Licht gekrochen, der thränenvolle Schauspiele aus *ÿant*<sup>75</sup>, der Ohren hat trotz dem Midas, der auch Bockssprünge macht, u.[nd] ich sollte meinen recht derbe. Aber ob Apollo auch an diesem<sup>76</sup> Freude hat, das will ich nicht verbürgen.“– Eine ähnliche Invective döhnerte ich bei einer anderen Gelegenheit den Primanern gegen Falk in die Ohren bei der Gelegenheit als ich über den Prometheus redete.– Dies ist in Weimar Stadtgespräch geworden, u.[nd] glaube mir, meine *Freimüthigkeit* hat mir keinen Feind zugezogen, im Gegentheil Freude erregt.<sup>77</sup> Du siehst, daß man auch hier Freimüthigkeit ehrt.

p 9 Ich freue mich gar sehr Deines Oed.[ipus] Colon.[os]<sup>78</sup>, den Du mir durchaus, u.[nd] womöglich recht bald schicken sollst. Ich werde ihn mit wahrhaft kritischer Genauigkeit durchmustern, und Dir meine Bedenklichkeiten, wenn anders welche da sein werden<sup>79</sup>, vorlegen.<sup>80</sup> Über das *δος χειρωλα δραλων* willst Du m.[eine] Meinung haben? Ich bin selbst lang von der Meinung zurückgekommen, daß *δραλων* auf das argin.[ische] Heer gezogen werden müsse. Es wäre hart, wenn man ein Abspringen aus der Metafer v.[om] Adler in die vom Drachen annehmen wollte, wo denn beide nur Symbol der zaubrischen Anstrengung eines u.[nd] desselben Subjects sein würden. *δρακ.* ist d.[er] Thebaner, u.[nd] der Adler das Argin.[ische] Heer, das gleichsam in dieser Gestalt über dem Drachen schwebt mit dem Vorsatz ihn zu verschlingen. Dieser Adler ist *χειροδεις τω δρακοντι* d. i. *υπο ου δρακοντος*, u zwar *χειροδεις κακως* (*δος, αυνως*), nehml.[ich] für den Adler *κακως*, seinem Gegner ein unglückliches Schlachtopfer, ein an sich, für ihn selber trauriges Siegestück.– Daß Sofokles hier selbst kühn ist, wie in Oed.[ipus] 648 leuchtet ein, in so fern, wenn ich nicht irre, kannst Du jene Stelle citieren. Aber Deine Erklärung, wenn sie nicht mit meiner Gegebenen zusammenfällt verstehe ich nicht. Du willst den Dativus Commodi<sup>81</sup> nicht haben? u.[nd] <sup>82</sup>*δος χειρωνα* willst Du übersezen, “*ein Ding welches schwer*

<sup>73</sup> “Appollon [so] Esel, und Appollo [so]” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>74</sup> “u. s. w.” au lieu de “pp.” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>75</sup> ?

<sup>76</sup> “diesen” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>77</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’une phrase qui ne figure pas dans *AfLG*, p. 114.

<sup>78</sup> “Oed Colon.” en lettres latines dans le ms; “Deines Oedipus Colonos [so]\*\*\*”, avec “Oedipus Colonos” en lettres latines, dans *AfLG*, p. 114 (voir aussi note \*\*\*, *ibid.*).

<sup>79</sup> “sind” au lieu de “sein werden” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>80</sup> Parenthèse fermante (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 114.

<sup>81</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>82</sup> “die Worte” rayé, remplacé par *δος χειρωνα*, rajouté au-dessus dans le ms.

zu Stande zu bringen ist". Darin finde ich nicht rechten Zusammenhang.— Schwer sind die Worte Antigone<sup>83</sup> 781. *Ερωσ ανικκατ', ος εν κτηρασι*<sup>84</sup> *πιπτεις*. *Thiere*, mit Brunk scheint mir abgeschmackt, u.[nd] dann nennt Joh.<sup>85</sup> auch ja nachher d.[ie] *Thiere* indirect in den *αγρονοροις αυλαις*. *Reiche Familien*, das hat schon Brunk bündig widerlegt. Für Eros ist es gleich, ob die Familie, auf die er sich senkt reich od.[er] arm ist.<sup>86</sup> Seine Macht ist dieselbe, ob der Mann von dem er Besitz nimmt, ein reicher oder ein armer ist. Ich nehme *κτηρασι* ganz einfach für *Besizung*. Der Du Dich auf Deinen Besitzthümer senkst, nemlich alles was der Liebe empfänglich ist, wird in dem Augenblick, wo er Besitz davon nimmt, sein Besitzthum. Bis so weit ist es allgemein gesprochen. Nun werden d.[ie] Besitzungen in ihrer ganzen Totalität, gleichsam das Große Gebiet über welches Eros herrscht<sup>87</sup> vor Augen geführt. Erst die empfindende Natur, dann (*sogar auch*) die thierische. In dieser Folge ist die schönste Steigerung; dann daß Eros von empfindenden empfänglichen Mädchen Besitz nimmt ist noch in der Ordnung; aber daß er sogar von der *unempfindenden* (ich meine die edle Empfindung des Herzens) Besitz nehmen kann, dadurch zeigt er sich erst recht groß u[nd] gewaltig. Gegen den Sinn ist nichts einzuwenden. Göthe findet ihn schön, als Dichter. Der Grammatiker hat nichts gegen d.[ie] Struktur der Worte<sup>88</sup> einzuwenden, der sich willig fugenden *κτηρα* heißt im Sofokles beständig *Besizung*. Und dann muß man bedenken, daß nicht eine einzige Emendation gemacht worden ist, die ein[en] ordentl.[ichen] Sinn gewährt. Und daß wohl keiner noch gemacht werden wird, ist mir wenigstens gewiß. Hermann hat schon zu *δειμασι*, welches mal in Äschylus, als Scheuel, furchterregendes Thier vorkommt, seine ich möchte fast sagen, verzweifelnde Zuflucht genommen.— Sage mir Deine Meinung. Die beiden aufgenommenen Emendationen im Oed.[ipus] Tyr.[annos]<sup>89</sup> gefallen mir gar nicht, am wenigstens die<sup>90</sup> *πλεσου*, die nach logischer Pünktlichkeit reicht. [Der]<sup>91</sup> letzte Satz ist allgemeine, der erste spezielle Anwendung; eine Sprechart, wo der allgemeine hintergesagt wird, ist bei den alten n[icht] selten. In der speziellen Anwend[un]g braucht gar nicht alles enthalten zu sein, was im allgem.[einen] Satze.

<sup>83</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>84</sup> Ce dernier mot (*κτηρασι*) souligné dans le ms.

<sup>85</sup> ?

<sup>86</sup> "E" rayé dans le ms.

<sup>87</sup> "fu(?)" rayé dans le ms.

<sup>88</sup> "zu" rayé dans le ms.

<sup>89</sup> "Oed. Tyr." en lettres latines dans le ms.

<sup>90</sup> "im" rayé dans le ms.

<sup>91</sup> Rayé dans le ms.

Nächstens schicke ich Dir, eine vollständige, detaillirte <sup>92</sup> Kritik Deines Ödipus, nach bester Einsicht. Du bist mir zu kühn in d.[er] Wortstellung: <sup>93</sup> Du hast mitunter Gräzismen; u[nd] Leute, die kein Griech.[isch] vestehn, verstehn die Übersetzung an vielen Stellen gar nicht. So ist es <sup>94</sup> Schiller gegangen. Er <sup>95</sup> freute sich des<sup>96</sup> wahrhaft echten u[nd] guten<sup>97</sup> Strebens u[nd] der richtigen Grundsätze, die ihm nach meinen Erläuterungen noch richtiger<sup>98</sup> scheinen als anfangs; aber er klagte über Härten<sup>99</sup> u[nd] Insufficienz, u[nd] gewöhnlich an Stellen, wo ich ihm nach Überzeugung beistehen müßte. <sup>100</sup>Auch Schiller u[nd] Göthe sollen Deinen Oed.[ipus] Colon.[os]<sup>101</sup> lesen; [XXX] ihr<sup>102</sup> Beifall soll Dich aufmuntern, ihre Kritiken, die ich Dir treu mittheilen will, mögen Dir Deine sichere Bahn noch sicherer machen, u.[nd] Deine Fußtritte fester.<sup>103</sup>

Versäume ja nicht Deine Bemerk[un]gen währender<sup>104</sup> Arbeit aufzuschreiben: es kann Dir bei Deinem Stud.[ium] des Sofokles oft gelingen, durch geistvolle Combinationen Aufschlüsse zu geben, die für jeden Sofoklesverehrer wichtig sind. <sup>105</sup> Wenn Du Lust hast, so will ich Dir auch <sup>106</sup> Göthes u[nd] Schillers Bemerk[un]gen über den Sofokles mittheilen, die Du immerhin Deiner Übersetzung einverleiben magst; und wenn mir mal etwas gelingt, so sei es auch für Deinen Sofokles bestimmt.<sup>107</sup> Du glaubst nicht, wie unendlich schön Göthe manchmal, recht aus dem Stegreif, über alte Schriftsteller reden kann.<sup>108</sup> Es ist kein undankbares Geschäft, daß ein *υποφητης* die Aussprüche eines Apollon in ein bleibendes Gewand hüllt.

<sup>92</sup> “L” rayé dans le ms.

<sup>93</sup> Ou “;”, dans le ms.

<sup>94</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>95</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 114.

<sup>96</sup> “Deines” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>97</sup> “und schönen” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>98</sup> “wichtiger” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>99</sup> La phrase s’arrête à “Härten” dans *AfLG*, p. 114.

<sup>100</sup> Début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 114: “Auch er und Göthe. . .”.

<sup>101</sup> En lettres latines dans le ms; en italique dans *AfLG*, p. 114.

<sup>102</sup> “Ihr” corrige en “ihr” dans le ms.

<sup>103</sup> “. . . Dir Deine schwere Laufbahn noch schwerer machen und Deine Futritte fester” dans *AfLG*, p. 115.

<sup>104</sup> “während der” dans *AfLG*, p. 115.

<sup>105</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 115.

<sup>106</sup> “mein u” rayé dans le ms.

<sup>107</sup> Parenthèse fermante, puis crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 115.

<sup>108</sup> Demi-crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

Jämmerlich aber ist es, daß die personificirte Erbärmlichkeit, dieser dreigestaltete Zerberus, (Merkel, Kozebue u[nd] die übrigen Arbeiter des Freimüthigen, die den letzten Theil des Hundes *zusammen*<sup>109</sup> ausmachen), daß diese so etwas durch Speichelleckerei zu betiteln belieben. Ich schäme mich dessen<sup>110</sup> wahrlich nicht, daß ich mich manchmal durch den überflüssigen Geist großer Männer erquicke; im Gegentheil halte ichs für Verdienstlich<sup>111</sup>, wenn vielleicht durch mich die übrige Welt manchmal Dinge erfährt, die Göthe sonst für einen Einzelnen gesagt hätte. In Recensionen will ich gewiß noch oft Funken des göthischen Geistes niederlegen, die wohl irgendwo noch ausglimmen mögen.<sup>112</sup>

<sup>113</sup>Wenn Du von meines Vaters Hingehen nach Würzburg hörst, so traue keinem Gerüchte: es ist noch alles schwankend. Durch mich sollst Du alles erfahren. Wenn Du von *meinem* Hingange hörst, so widersprich nur fest u[nd] gerade. Denn ich bleibe in Weimar. Mich haben keine 1800 Gulden gelockt, meine behagliche Existenz hier aufzugeben. Ich will *Mensch* werden, kein *äußerlich*<sup>114</sup> großer Mann; u[nd] zum Menschen werde ich fürs erste nur in Weimar. Ich habe mich standhaft vom Anfang an<sup>115</sup> erklärt, daß ich hier bleibe<sup>116</sup>. Dadurch ist meine Lage hier um vieles verändert.

p 13 Es hat mir allgemeine Liebe verschafft, denn man legt alles als Patriotismus für Weimar aus. Das ist es auch zum Theil; was mich aber noch mehr hält, ist mein inneres Glück; an welche Leute dies geknüpft ist, u[nd] durch welche es begründet wird, das wissen zwei Leute hier, die Verehrten großen liebenswürdigen Einzigen in Weimar. Ich sollte mich von meinem theuren Göthe losreißen, und mir dann einbilden, daß ich an einem fremden Orte mit Gemüthlichkeit fortstudiren könnte. Lieber nie genannt u[nd] berühmt, als ohne Göthe gelebt!–<sup>117</sup> Mit Göthe gelebt haben zu *dürfen*, u[nd] dies nicht gethan zu haben, das wäre nach meiner Denkweise ein Leichtsin, der mir unendlich Reue für die Zukunft bereiten würde.– Du verstehst mich theurer Solger. <sup>118</sup> Wenn Du mir aber hierüber antwortest, oder Abeken,

---

<sup>109</sup> “*zusammen*” manque dans *AfLG*, p. 115.

<sup>110</sup> “*dessen*” manque dans *AfLG*, p. 115.

<sup>111</sup> Sic dans le ms.

<sup>112</sup> Demi-crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>113</sup> Demi-crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>114</sup> “*unsterblich*” dans *AfLG*, p. 115.

<sup>115</sup> “*vom Anfang an*” manque dans *AfLG*, p. 115.

<sup>116</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 115.

<sup>117</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage ne figurant pas dans *AfLG*, p. 115.

<sup>118</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 115.

so thut<sup>119</sup> es nicht nach Jena hin, sondern nach Weimar, auch wenn ihr mich in Ferien in Jena wissen solltet.<sup>120</sup> Und laßt gegen k.[einen] Menschen den wahren Grund meiner Hierbleibens laut werden. Sprengt lieber aus, daß ich solche Neigung für das Schulfach hätte, daß mich bloß die<sup>121</sup> Neigung dazu vermocht hätte, eine ansehnl.[iche] akadem.[ische] Laufbahn auszuschlagen.<sup>122</sup>

Eben schickt mir Göthe ein sehr launisches Billet, das sich mit *werthester Herr Prof.[essor]* anfängt, wie er mich sonst nie nennt. Ich soll mich “in meinen schönsten Sonntagsornat<sup>123</sup> werfen”, u[nd] zu ihm kommen binnen zwei Stunden, da soll ich “Serenissimo”<sup>124</sup> vorgestellt werden. Mir ist das lieb, denn ich habe den Herzog bis Dato noch nicht gesehn u gesprochen. Die alte Herzogin ließ mir auch neulich durch p 14 Fernow sagen, ich sollte sie “bald mal in Tiefurth besuchen”. Es geht hier am Hofe sehr ungenirt zu, u[nd] das ist das Beste.

Heute Nachmittag ist der berühmte Zwiebelmarkt vor unserm Hause, auf dem Plan. Da stehn schon 69 Karren alle<sup>125</sup> voll Zwiebeln. Ich habe Schillers<sup>126</sup> Kinder u[nd] den kleinen Wollzogen<sup>127</sup> zum Kaffe gebeten, die hatten große Freude<sup>128</sup> daran. Das sind allerliebste Kinder. Sie kommen alle Augenblicke zu mir; dann muß ich mit ihnen spazieren gehn, oder ihnen Märchen erzählen.–

Den Ernst Schiller nennt der Vater immer seinen alten Ehrlichen Jungen. Der Junge hat verzweifelt viel Kopf; ich habe ihm den ehrenvollen Namen *die Nachteule* gegeben, der Schillern viel Spaß gemacht hat. Schiller klagte mir neulich halb komisch, daß seine Kinder so philistrig wären. Da hättest Du das lamentieren, u[nd] das Abwehren der Kinder hören sollen! Sie verstanden den Sinn vollkommen gut u[nd] Karl Schiller, der keine Definition vom<sup>129</sup> Philister anzugeben weiß, weiß doch von jedem Menschen, den er kennt, zu bestimmen, ob er Philister ist, oder nicht. So hielt er die Hofrätthe Voigt u Ulrich<sup>130</sup> für Philister!

---

<sup>119</sup> “thue” dans *AfLG*, p. 115.

<sup>120</sup> Ajouté entre les deux lignes: “Sag das auch Abeken, in Rudolstadt ist Griesbach”, dans le ms. Ne figure pas dans *AfLG*.

<sup>121</sup> “diese” dans *AfLG*, p. 115.

<sup>122</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms. “. . ., eine angetragene akademische Stelle anzuschlagen.” dans *AfLG*, p. 115

<sup>123</sup> “ornat” en lettres latines dans le ms; en italique dans *AfLG*, p. 115.

<sup>124</sup> En lettres latines dans le ms; en italique dans *AfLG*, p. 115.

<sup>125</sup> “alle” manque dans *AfLG*, p. 116.

<sup>126</sup> “Schillers” dans *AfLG*, p. 116.

<sup>127</sup> “Wollzogen\*\*” dans *AfLG*, p. 116 ( voir aussi note \*\*, *ibid*).

<sup>128</sup> “helle Lust” au lieu de “große Freude” dans *AfLG*, p. 116.

<sup>129</sup> “von” dans *AfLG*, p. 116.

<sup>130</sup> “die Hofrätthe [so] Voigt und Ulrich”, dans *AfLG*, p. 116.

Nun<sup>131</sup> leb wohl, mein theurer Solger. Bald schreibe ich an Abeken. Und dies  
zerlich mich.<sup>132</sup> Aber schicke mir den Oedipus Colon[os].<sup>133</sup>

Dein *Heinrich Voß*

---

<sup>131</sup> “Nun” manque dans *AfLG*, p. 116.

<sup>132</sup> ?

<sup>133</sup> “Bald. . . Oedipus Colon” manque dans *AfLG*, p. 116.

Weimar d. 24 Febr. 1804

p 1           <sup>2</sup> Du bittest mich, Dir keine Vorwürfe wegen Deines langen Schweigens zu machen; liebster Solger, da müßte ich sehr empfindungslos sein, wenn nicht die gestrige Erscheinung eines so lieben Briefes alle Regungen der Art getilgt hätten. Aber ich war wie unwillig darüber, u[nd] manchmal sehnte ich mich recht innig nach einem Briefe von Dir, und da glaubst Du wohl schon unaufgefodert, mit welchem Heißhunger ich gestern Deinen Brief verschlungen habe. Für die Mittheilung – (soll ich sagen Geschenk?) – Deiner sofokleischen Stücke habe meinen herzlichen Dank. Bis jetzt habe ich nur darin geblättert, komme auch in den ersten 14 Tagen nicht zu einem gemüthlichen Durchlesen derselben; aber sobald ich dazu erst freie Muße erringe, sollst Du einen *volleren* Dank erhalten, als diesen wörtlichen. Ich will nicht bloß zu kritisieren suchen, und im allgemeinen reden, sondern in den speziellen Fällen zu Bessern mich bemühen. Und so hoffe ich wird mancher Vorschlag von mir angenommen werden, und manche Idee von mir vielleicht bei Dir neue Ideen erregen, zu denen Du, ohne diese Anrege<sup>3</sup> etwa nicht gekommen wärst. So wollen wir uns in Zukunft in unsern Arbeiten unterstützen, und auch in unsern Werken, wie in unsern Gesinnungen uns verbürdern, Du guter Solger.–

p 2           Ich weiß nicht, wie es zugeht, daß mir jeder neue Brief von Dir zuzurufen scheint, daß Du billig in Weimar wohnen müßtest. Sollte es einzig und allein meine große Sehnsucht sein, Dich hier zu wissen? oder hast Du wirklich, was ähnliches der Art bei einigen Deiner Briefe empfunden, als Du sie schriebst, das denn unwillkührlich sich in den Geist u[nd] Inhalt der Briefe hineingedruckt hat? Ich muß Dich einmal direct darum fragen.– Etwa vor 6 Monaten erzählte mir jemand, Du hättest in Kurzem eine Erbschaft von 100,000 Th. zu erwarten; ich habe das närrische Zeug aus vielen Gründen nicht ernstlich geglaubt, aber konnte doch nicht umhin, einen angenehmen Traum auf diesen Traum aufzubauen. Sage, würdest Du wohl nach Weimar ziehn, um hier auf ewig, oder auf lange zu wohnen, wenn Du nicht nöthig hättest für eine *irdische* Existenz zu sorgen?

Glaube mir, bester Solger, Du lebst in unserm kleinen Zirkel, in unserm Andenken und in unsere Liebe ein seliges Leben, so wie ich manchmal mit wahrer Seligkeit mein Leben genieße, das in Deinen u[nd] meiner andern Freunde Herzen wohnt. Es geht doch nichts über die Wonne, als sich geliebt zu wissen. Der herliche Riemer ist auch ganz der Deinige; er theilt jeden Deiner Briefe mit Innigkeit, und

---

<sup>1</sup> Cf. *AfLG*, p. 116–121.

<sup>2</sup> Le début de la lettre ne figure pas dans *AfLG*, p. 116.

<sup>3</sup> ?

p 3 hat mich noch gestern Abend gebeten, Dich herzlich zu grüßen. Dasselbe gilt auch von Hain, und von beiden gegen Abeken dessen herzliche Briefe uns nur gemeinsam erfreuen.

<sup>4</sup>Mein letzter Brief hat Dir und Abeken Freude gemacht. Wohl! er konnte es auch, denn er war in heitern Augenblicken geschrieben. Ihr guten Jungen<sup>5</sup> wißt aber nicht, daß er mit thränenden Augen und zerrissenem Herzen zugesiegelt<sup>6</sup> ward. In derselbigen Stunde als ich die Aufschrift machte, lag Göthe auf dem Todbette. Ich wollte Euch noch einige Nachrichten von seinem Zustande geben, und als ich die Feder ansetzte, da zitterte mir die Hand vor Angst u.[nd] Schrecken. Ich konnte das Wort *Tod* nicht hinschreiben, so wie ich den Gedanken bei Göthe nie auszusprechen wagte. Ich hatte noch einige Hofnung, als ich den Brief entließ, weil noch ein wenig Glauben an Gott u[nd] Vorsehung in meinem Herzen zurückgeblieben war; und jezt freue ich mich innig, daß ich Euer Herz<sup>7</sup> damals nicht verwundet<sup>8</sup> habe. Unser herlicher, einziger Göthe lebt, und zwar ein gesundes, rasches jugendliches Leben. Nun sollt Ihr das schreckliche erst erfahren, nachdem ich den Trost vorangestellt habe.<sup>9</sup>– Noch denselbigen Abend kam Stark aus Jena (es war am Freitag Abend), der erklärte, wenn Göthe bis Sonntag früh lebte, so sei Hofnung da. Glaube mir, liebster Solger, ich wagte den folgenden Morgen nicht, vorzufragen; ich that es nach vieler Überwindung, nachdem ich mir Standhaftigkeit und Muth eingesprochen hatte, auch das Herbst zu p 4 tragen. Aber, wie wurde ich angenehm<sup>10</sup> überrascht. Schon in dieser Nacht hatte die Krankheit umgeschlagen, die Krämpfe hatten nachgelassen, das Fieber war sanfter<sup>11</sup> gewesen, und der Geliebte hatte über die Hälfte der Nacht ruhig geschlafen. Um 11 Uhr foderte er mich zu sich, weil er mich in 3 Tagen nicht gesehn hatte. Ich war sehr bewegt, als ich zu ihm trat, und konnte aller Gewalt ungeachtet, die ich mir anthat, die Thränen nicht zurückhalten. Da sah er mir gar freundlich u[nd] herzlich ins Gesicht, und reichte mir die Hand, u[nd] sagte<sup>12</sup> die Worte, die mir durch Mark u[nd] Gebein gingen: <sup>13</sup>Gutes Kind, ich bleibe bei Euch, Ihr müßt nicht mehr weinen.<sup>14</sup>– Da ergrif ich seine Hand, u[nd] küßte sie, wie instinctmäßig zu

<sup>4</sup> Demi-crochet ouvrant (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *AfLG*, p. 116.

<sup>5</sup> "Ihr Guten" dans *AfLG*, p. 116.

<sup>6</sup> "gesiegelt" dans *AfLG*, p. 116.

<sup>7</sup> "Eure Herzen" dans *AfLG*, p. 117.

<sup>8</sup> "hatte" rayé dans le ms.

<sup>9</sup> Les deux phrases précédentes ("Unser herlicher... vorangestellt habe.") manquent dans *AfLG*, p. 117.

<sup>10</sup> "getäuscht" rayé dans le ms.

<sup>11</sup> "stärker" dans *AfLG*, p. 117: cf. la note \*\* sur la variante "sanfter", *ibid.*

<sup>12</sup> "mit" rayé, remplacé par "die" dans le ms.

<sup>13</sup> Guillemets ouvrants dans *AfLG*, p. 117.

<sup>14</sup> Guillemets fermants dans *AfLG*, p. 117.

wiederholten Malen, aber ich konnte keinen Laut sagen. O, lieber Solger, da habe ich nach vielen Jahren zum erstenmal wieder gefühlt, was es heißt einen Geliebten, Theuren wiedergeschenkt erhalten; ich hätte in dem Augenblick auf das herzlichste zu Gott beten u[nd] ihm danken können; mein ganzes Herz war in dem Augenblicke nur Gebet, nur Ein ungetheiltes warmes, lebendiges Gefühl des höchsten und heiligsten<sup>15</sup>. Im Jahre 1797 wurde mir mein Vater wiedergeschenkt, jezt der Mann, den ich nächst meinem Vater zumeist liebe. Du liebenswürdiger, menschlicher, herrlicher Göthe, Du solltest uns noch nicht entrissen werden.

p 5 Von dem Tage an ist Göthe zusehends besser geworden. Die Nacht vom Sonnabend bis zum Sonntag wachte ich bei ihm, und da habe ich recht die Fortschritte beobachten können, die er machte. Als er um 12 Uhr zum erstenmal aufwachte, fragte er mit ängstlicher Stimme: Hab' ich auch wieder im Schlaf gesprochen? Wohl mir, daß ich mit gutem Gewissen der Wahrheit gemäß verneinen konnte, was ich jeden Falls gelogen hätte. <sup>16</sup>Gut<sup>17</sup>, sagte er, <sup>18</sup>das ist wieder ein Schritt zur Besserung.<sup>19</sup>– Wenn ich ihm dann recht schmeichelte, so nahm er jedesmal ganz geduldig seine Medicin, aber mit innerer Überwindung. Nun sollte ich ihm auch den Leib mit scharfem Spiritus einreiben, und wie der Arzt befohlen hatte, zweimal des Nachts. Dazu konnte ich ihn nur mit Mühe bringen. Wie ich aber gar nicht ablassen wollte, und immer mehr schmeichelte, sagte er dann<sup>20</sup> endlich ganz ruhig: Nun denn in Gottes Namen.<sup>21</sup>– Dann wachte er einmal von einem Traum auf, wo er einem Thurniere beigewohnt hatte; diesen Traum erzählte er mir mit großer Freude, und in dem Augenblicke war er an energischem Ausdruck an Lebendigkeit ganz *Göthe*, trotz seiner Krankheit. Über alles rührte mich seine wirklich vaterliche u[nd] zärtliche Fürsorge für mich (ob ich mir nun nicht den Kaffe machen wollte, nun nicht ein Glas Wein trinken wollte, u. s. w. wobei er mich denn immer sein gutes Voßchen nannte.) Im Grunde beschämte sie mich, weil ich von ganzer Seele nur an *Ihn* dachte, und nur  
p 6 an ihn denken konnte.<sup>22</sup> Wenn er denn denn<sup>23</sup> wieder einschlief und sein Gesicht matt beleuchtet wurde, schien er mir immer so leidend auszusehen, wie einer der eben anfängt, sich aus einem unermeßlichen Jammer herauszuarbeiten, u[nd] noch

---

<sup>15</sup> “Höchsten und Heiligsten” dans *AfLG*, p. 117.

<sup>16</sup> Guillemets ouvrants dans *AfLG*, p. 118.

<sup>17</sup> Guillemets fermants dans *AfLG*, p. 118.

<sup>18</sup> Guillemets ouvrants dans *AfLG*, p. 118.

<sup>19</sup> Guillemets fermants dans *AfLG*, p. 118.

<sup>20</sup> Ou bien “denn” (cf. *AfLG*, p. 118).

<sup>21</sup> “Nun denn im Namen Gottes” dans *AfLG*, p. 118.

<sup>22</sup> La phrase “Im Grunde. . . denken konnte.–” manque dans *AfLG*, p. 118.

<sup>23</sup> Sic dans le ms, changement de page.

die Spuren davon in seinen Mienen trägt. Da fielen mir dann die Erzählungen von den fröhlichen Thaten seiner kraftvollen Jugend ein, die ich so manchesmal angehört hatte, und ich konnte nicht umhin, beide Zustände mit ihren schärfsten Contrasten zusammen zu halten. Solche Zusammenstellungen sind wirklich schmerzlich, weil man nie die Wandelbarkeit irdischer Zufälle ängstlicher fühlt, und ich fand nur in dem Gedanken Trost, daß bei Göthe jezo das ärgste überstanden sei.<sup>24</sup> Er war freilich in dem Augenblicke nicht der kraftvolle Mann, der eine Eugenie hinzaubern kann; aber er <sup>25</sup>zwang doch auch nicht mehr, jenem wehmüthigen Gedanke Raum zu geben.

O, that that earth, which kept the world in awe,  
Should patch a wall to expel the winters flow.<sup>26</sup>

<sup>27</sup>Zwei Tage nach jener Nacht stand er zum erstenmal wieder auf, und aß ein gesottenes Ey.– Bald fing er auch wieder an, sich vorlesen zu lassen. Nur hielt hier die Befriedigung schwer. Göthe verlangte launige Sachen, und Du weißt, daß die keiner heut zu Tage schreibt. Ich brachte ihm Luthers Tischreden<sup>28</sup>, u[nd] laß<sup>29</sup> ihm daraus vor. Das ließ er sich gefallen eine Stunde lang. Aber da fing er auch zu wettern und zu fluchen an, über die verfluchte Teufelsimagination<sup>30</sup> unseres Reformators, der die ganze sichtbare<sup>31</sup> Welt mit dem Teufel bevölkerte und zum Teufel personificirte. Bei der Gelegenheit hielt er ein schönes Gespräch über die  
p 7 Vorzüge u[nd] Nachtheile der Reformation, und über die Vorzüge der Kathol.[ischen] u[nd] protestant.[ischen] Religion. Ich gebe ihm vollkommen Recht, wenn er die protestant.[ische] Religion beschuldigt,<sup>32</sup> sie hätte dem einzelnen Individuum zu viel zu tragen gegeben. Ehemals konnte eine Gewissenslast durch andere vom Gewissen genommen werden, jezt muß sie ein belastetes Gewissen selbst tragen, u[nd] verliert darüber die Kraft mit sich selber wieder in Harmonie zu kommen. Die Ohrenbeichte, sagte er, hätte den Menschen nie sollen genommen werden.– Da sprach der Mann ein herliches wahres Wort aus, wie mir in dem Augenblicke recht anschaulich wurde. Ich selbst bin in dem Fall gewesen. Als im vorigen Sommer sich alles vereinigte,

---

<sup>24</sup> Début d'un passage qui ne figure pas dans *AfLG*, p. 118.

<sup>25</sup> "berechtigte" rayé dans le ms.

<sup>26</sup> Toute la citation (de Shakespeare?) est en lettres latines dans le ms, et ne figure pas davantage dans *AfLG*, p. 118, que la phrase précédente.

<sup>27</sup> Début d'un passage figurant dans *AfLG*.

<sup>28</sup> "*Luthers Schriften*\*" dans *AfLG*, p. 118; cf. aussi note \*, *ibid.*

<sup>29</sup> Sic dans le ms; "laß [so]" dans *AfLG*, p. 118.

<sup>30</sup> "imagination" en lettres latines dans le ms.

<sup>31</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>32</sup> "Ich gab ihm vollkommen Recht, wenn er die protestantische Religion beschuldigte," dans *AfLG*, p. 118.

mich von Weimar weg nach Würzburg ziehn zu *wollen*, da fand ich nirgends Trost, so lang ich auf meinem Zimmer war. Jedesmal aber, wenn ich zu Göthe kam, u[nd]<sup>33</sup> ihm mein ganzes Herz (selbst alle Schwächen meiner Innerlichkeit) wie einem Beichtvater ausschüttete, so ging ich wie mit neuem Muthe gekräftigt in meine Einsamkeit zurück, und ich werde ihm diese Wohlthat an mir mein Leblang danken. Da war er meine Stütze, und seine<sup>34</sup> Gegenwart war der Boden auf dem ich fußte, um mich recht standhaft in meinem Vorsatze zu erhalten. Ich kann wohl sagen, daß mich p 8 Göthe in den Tagen wie neu geschaffen hat. Er hat manche Schwäche von mir bei der Gelegenheit erfahren, weil ich ihm auch gar nichts verhehlen *wollte*, und<sup>35</sup> meine Offenheit hat mich hinterdrein auch nicht eine Minute lang gereut. Ich kann im *eigentlichsten* Sinne sagen, daß mir Göthe all meine Sünden vergeben hat, oder ich mir selber, dadurch daß ich sie ihm mitgetheilt habe, und ohne dies leztre, hätte ich mich selber verzehert.— Ja wären solche Beichtväter nur Viele in der Welt, da wären der gekränkten Herzen auch<sup>36</sup> weniger.—<sup>37</sup>Der Tag drauf, nachdem Göthe den Luther genossen hatte, ließ er ihn zur Thür heraustransportieren,<sup>38</sup> und da fand ich denn den armen Schächer<sup>39</sup>, wie er in aller Demuth antechambrirte.<sup>40</sup> Nun liest<sup>41</sup> Göthe die Cervantischen Novellen, die ihm Freude machen. Gestern hat er wieder angefangen zu arbeiten, und zweimal ist er schon ausgefahren.<sup>42</sup> Und gerade jezt macht auch der Winter Miene zu weichen, kurz alles traurige weicht, um seinen heitern Gesinnungen Platz zu machen, und eine fröhliche Ahndung erkundet mir, daß wir des schönen<sup>43</sup> noch viel auf dieser Gotteswelt genießen<sup>44</sup> werden. Nun kann ich auch wieder mit neuer<sup>45</sup> Kraft arbeiten, und mit frischer Lebendigkeit an den Werken anderer Freude haben. Hier in Weimar wenigstens hat der Tod seine Macht verloren, der physische, sowohl als der Moralische; alles verjüngt sich zu einem neuen<sup>46</sup> frischen u[nd] lebendigen Leben.

---

<sup>33</sup> “und” dans *AfLG*, p. 119.

<sup>34</sup> “die” dans *AfLG*, p. 119.

<sup>35</sup> “das gereut” rayé, remplacé par “meine Offenheit hat”, au-dessus, dans le ms.

<sup>36</sup> “auch” manque dans *AfLG*, p. 119.

<sup>37</sup> Passage à la ligne et indentation dans *AfLG*, p. 119.

<sup>38</sup> Début d’un passage ne figurant pas dans *AfLG*.

<sup>39</sup> ?

<sup>40</sup> Début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 119.

<sup>41</sup> “Nun lißt [so]” dans *AfLG*, p. 119.

<sup>42</sup> Demi-crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms, en fin de ligne, répondant à un demi-crochet fermant au début de la même ligne, c’est-à-dire avant “arbeiten”.

<sup>43</sup> “Schönen” dans *AfLG*, p. 119.

<sup>44</sup> “wollen” rayé dans le ms.

<sup>45</sup> “neuer” manque dans *AfLG*, p. 119.

<sup>46</sup> “neuen” manque dans *AfLG*, p. 119.

p 9 Da habe ich Dir noch gar nichts von dem lieben Schiller geschrieben. Auch der hat gefährliche Tage gehabt von dem Tage an, als Göthe zu genesen anfang. War nun bei ihm freilich keine Lebensgefahr zu befürchten, so war es doch schmerzvoll den Mann unschuldig so leiden zu sehn. Auch er ward ein Opfer jener epidemischen Zufälle, die allenthalben hier grassieren, ist aber nun auch Gottlob auf gutem Wege. Göthens Krankheit machte seinen Zustand gefährlicher, weil er ihn sich sehr zu Herzen zog. Ich habe ihn diese Zeit täglich gesehn, habe viermal bei ihm gewacht, und könnte Dir gar viel von ihm erzählen, das Dir den Mann recht liebenswürdig darstellen sollte<sup>47</sup>; allein das will ich dem guten Abeken schreiben, dem ich ja doch auch was genießbares mittheilen muß. Mir ist zu Muthe, als wenn jeder Brief von mir etwas ungesalzen sein würde, wenn ich ihn nicht durch Nachrichten von Schiller u[nd] Göthe würzte<sup>48</sup>. Daher schreibe ich allen meinen Freunden von diesen Männern; wenn ich aber an Philister schreibe, da werden jene ehrwürdigen Namen nicht einmal *genannt*. So mache ichs auch in Weimar. Wenn ich mit Philistern umgehe, so thue ich, als konnte ich die Männer gar nicht; und wenn ich mit Hain, Riemer pp<sup>49</sup> zusammen bin, da sprechen wir beständig von ihnen.– So lege ich mir das Mosaische Gebot aus: Du sollst den Namen Gottes nicht misbrauchen, und wer weiß nicht, daß man nicht *Perlen*<sup>50</sup> vor die Säue werfen darf.

p 10 Mit meinem Othello bin ich, nach Göthes u[nd] Schillers Urtheil gut gefahren. Ich halte ihn selber für gelungen; nicht bloß während der Arbeit, wo Täuschung statt findet, sondern nach derselben bei ruhiger Betrachtung. Ich habe nur 4 Wochen daran gearbeitet; aber in der Zeit ist er mir auch nicht aus dem Sinn gekommen. Er war mir Morgen- u[nd] Abendsegen, selbst beim Essen und im Schlafe dachte ich an ihn. Nun will Schiller noch einige theatral.[ische] Veränderungen damit vornehmen, etwas streichen, kleine Zusätze machen u. s. w. u[nd] in 6 Wochen, wenn<sup>51</sup> Göthe bei den Proben gegenwärtig sein darf, wird er aufgeführt. Ich wollte, Du wüßtest, wie artig ich die Zoten im ersten Act weggebracht habe, ich habe andre Sachen an die Stelle gesetzt, die auch derb sind z. B.

So eben fährt der schwarze Bock zur Hölle

Mit Eurem weißen Schäfchen. Auf! steht auf!

Weckt die verschlafenen Bürger mit der Glocke,

---

<sup>47</sup> Demi-crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>48</sup> “weihte” dans *AfLG*, p. 119.

<sup>49</sup> “Hain\*\*”, *Riemer* u. s. w.” dans *AfLG*, p. 120.

<sup>50</sup> “man die Perlen” dans *AfLG*, p. 120.

<sup>51</sup> Ou bien “wann” (cf. *AfLG*, p. 120).

Sonst macht der Teufel Euch zum Großpage<sup>52</sup>.

Aber: “sie sind dabei einen doppelten Adler zu machen, für the deer with a double back<sup>53</sup> wollte mir Sch.[iller] doch nicht zugestehn.— Was uns noch für schöne Tage mit dem jugendlichen Schiller bevorstehn, davon will ich schreiben, wenn sie herangenaht sind. Aber manches ist schon verabredet, selbst in der Nacht, wo er am meisten litt.— Großer Gott! was dachte ich vor 8 Tagen, so oft ich seine<sup>54</sup> Kinder sah! <sup>55</sup>Ihr guten Kinder seid vielleicht bald ohne Vater! Nein, so denke ich jezt nicht mehr. Jezt traue ich dem Schiller ehr zu, daß er die Anzahl der Seinigen vielmehr vermehren möchte.<sup>56</sup>

Leb wohl, Du herziger Solger. Grüße Gotthold, Krausen u[nd] wer mir gut will, vielmal von Deinem *Heinrich*, der jezo von seinen Weimarischen Freunden den Beinamen *Ehrenwächter* erhalten hat.

---

<sup>52</sup> “Großpapa” dans *AfLG*, p. 120; le ms ne me semble pas clair sur ce point. Il s’agit de la traduction du vers 92 d’*Othello* (Acte I scène 1). “grandsire” dans le texte original.

<sup>53</sup> En lettres latines dans le ms; en italique dans *AfLG*, p. 120–121.

<sup>54</sup> “die” dans *AfLG*, p. 121.

<sup>55</sup> “Ich” rayé dans le ms.

<sup>56</sup> Demi-crochet fermant (de deuxième main) dans le ms.

Weimar d.[en] 22. May 1804.5

Lieber Solger,

Ich sollte billig heute an Abeken schreiben, der mir durch seinen letzten trostvollen Brief einen so heitern Nachmittag und Abend verschafft hat; aber der gute Junge wird es ja nicht böse aufnehmen, wenn ich diesmal das Wort an Dich richte. Es ist so meine Weise, daß ich lieber eine langen Brief schreibe als mehrere kürze mit zerstückelten und vereinzelteten Inhalte, und Dir muß' ich heute<sup>2</sup> apart<sup>3</sup> schreiben, da ich die Absicht habe, Dir ein lange verspätetes Wort über Deinen Sophokles zu sagen. Was ich außerdem schreibe ist für meine Berliner Freunde, und dies mochte leicht den Hauptinhalt ausmachen. Also Ihr alle miteinander, Wilhelm, Abeken, Dethlefsen, sehe jeder meinen Brief an, als sei er an ihn besonders gerichtet; ich kann ja Euch ohnehin nicht anders als beisammen denken.

<sup>4</sup>Bis jetzt ist der selige Schiller, der liebenswürdigste Mann, den die Erde trug, der Eine Gegenstand, der meine ganze Seele füllt. Ich denke *nur* an ihn bei Tage und bei Nacht, aber ich suche ihn nicht mehr wie in den ersten Tagen nach dem Tode. Ich habe mich gewöhnt an den Gedanken ihn irdisch verloren zu haben, und suche jetzt nur ihn auf eine andre Weise mir zu erhalten, durch eine treue und heilige Erinnerung, und in diesem Streben habe ich schon wahrhaft frohe Stunden wieder genossen. Ich bin sehr reich durch das schöne lebendige Bild, welches ich von ihm im Herzen trage, und es schwebt mir stets vor, wie die Gestalt eines Heiligen. Jede Kleinigkeit von dem Manne, die mir als er lebte gleichgültig schien, gewinnt jetzt hinterher eine tiefe Bedeutung, und ich halte *alles* fest um auch *nichts* zu verlieren. Fast noch liebenswürdiger scheint mir der Mann jetzt, da er nicht mehr ist, und um jede Erinnerung, die ihn betrifft, fügt sich eine Art von Glorie. Wohl hast Du Recht,<sup>5</sup>Guter Abeken<sup>6</sup> daß die Natur in diesem Stücke weislich für uns gesorgt habe. Was unseren Schmerz auf das heftigste zu steigern scheint, das wird die Hauptquelle unseres Trostes bei einem solchen Verluste, die lebendige Erinnerung an den Gegenstand unseres Verlustes. Wie wohl wird mir, so oft ich mit Innigkeit an ihn denke, den Herlichen, oder eins seiner Werke lese, und ihm nachempfinden, oder von ihm träumen, und herzliche Gespräche mit ihm führen. Vor 4 Nächten spazierte

---

<sup>1</sup> Cf. *AfLG*, p. 121–128.

<sup>2</sup> “ins” rayé dans le ms.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>4</sup> Demi-crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms autographe.

<sup>5</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>6</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

ich mit ihm im Lande Dithmarsen. Ich wollte ihn so eben den Deich hinausführen, und freute mich schon, wie der eingesehene<sup>7</sup> Anblick der majestätischen Elbe und des Meeres auf seine Seele machen würde – allein da erwachte ich. – Dieser Traum ist d.[er] Nachklang so manches heitern Gespächs, das ich mit Schillern führte. Nie hat er den Anblick des Meeres genossen, u.[nd] da habe ich ihn öfter ermuntert einmal nach Kuxhaven zu reisen. Wir machten dann halb ernstlich halb scherzhaft Reiseplane, die nach Jahresfrist sollten von Statten gehn, und da erzählte ich ihm denn auch von dem gastfreien Dithmarsen und von der Liebe, die er als geliebter Schriftsteller auch in meinem Vaterlande habe. Er sagte dann wohl, daß er sich sehnte nach dem Anblicke des großen Wasserelementes, und ich sagte ihm einmal, er müsse schon deshalb eine solche Reise machen, damit er nur sich selber verstünde, und einmal recht empfände, wie schön er gedichtet habe :

Ich höre fern das ungeheure Meer

An seine Ufer dumpferbrandend stoßen

Braut v.[on] Messina

So denke ich an alle Gespräche, die ich mit diesem herlichen Manne geführt habe, und mache mir die Erinnerung daran zum einigen Ersaze dessen, was nicht mehr da ist. Alle Mittwoche, Sonnabende u[nd] Sonntage war ich Nachmittags regelmäßig anderthalb Stunden bei ihm, und Gott weiß, ich freute mich schon des Morgens beim Erwachen auf diese Nachmittagsstunden. Und, wenn ich dann zu ihm kam, Gott!

p 4 wie war der Mann immer freundlich und liebeich. Ich konnte es oft nicht lassen, wenn ich fortging, ihm einen herzlichen Kuß auf dem Mund zu drucken. Schiller hat es auch gewußt, wie unendlich ich ihn lieb hatte, und deswegen war ich ihm auch nicht gleichgültig. Wie freute er sich, wenn ich Nächte bei ihm wachte in seinen kranken Tagen, und wie oft hat er sich nicht in Worten sondern durch sprechend That als meinen wohlwollendsten u[nd] treusten Freund bewiesen. – Wie froh sind wir wieder zu andern Stunden zusammen gewesen, aus Redouten und in anderweitigen Zusammenkünften ; da war der Mann wie ein Jüngling von 20 Jahren, so ausgelassen fröhlich, so unbefangen in seiner Freude, so offen theilnehmend, liebeich, wie das alles in seiner schönen Miene wie ausgeprägt zu sehn war. Kaum ist es ein halbes Jahr, als wir beide und 5 andern auf einer Redoute 9 Champagnerflaschen ausleerten, und als Schiller so recht behaglich und seelig war, und keine Scheu hatte, das auf dem großen Saale vor 500 philisterhaften Angaffern zu äußern, wo denn wohl mancher Erzschuft nicht hat begreifen können, aus waserlei Geiste solches geschähe. – Wollte ich von seinen heiteren Momenten erzählen, so würde ich unter 20 Bogen nicht fertig. –

---

<sup>7</sup> ? Rajouté au-dessus dans le ms.

p 5 Wie habe ich den Schiller wiederum von anderen nicht bloß liebenswürdigen sondern ehrwürdigen Seiten kennen gelernt, was er war als Gatte und Vater. Wie konnte er seine Kinder herzen u.[nd] küssen und mit ihnen spielen, sich mit ihnen auf die Erde wälzen; nie vergesse ich den innigen Blick, den er manchmal auf seine jüngstgeborene Emilie warf. Es war als konnte er sein ganzes Glück nicht erschöpfen, was er in ihrem Besize empfand, mit solcher Wehmuth, Freude und Innigkeit fingen seine Augen auf ihrem Anblicke. Den 8 May, ein Tag vor seinem Tode, kam er wieder aus 24stündigem Fantasiren zu sich, und sein erstes Wort war, daß seine Emilie ihm sollte gebracht werden. Die Schillern sagte mir, es wäre gewesen, als ob er das Kind hätte segnen wollen. Da hatte der Mann nur noch 24 Stunden zu leben, und er fühlte es, daß er eigentlich noch nicht aufhören müßte, diesem Kinde *Vater* zu sein.

Liebe Freunde, ich habe an diesem Manne, diesem  
cunningst pattern of excelling nature<sup>8</sup>

viel, sehr viel verlohren. Aber ich habe auch schöne Erinnerungen von ihm erhalten, die ich zu verlieren nicht einmal im Stande wäre. Auch für mich hat er gelebt, wie für jeden auf den er er mit seinem edlen Herzen gewirkt hat durch Schrift und Wort. Ich bin sehr dankbar gegen Gott und Vorsehung, daß ich diesen Mann kennen lernte und zu lieben Gelegenheit fand. Mag mein Schmerz ihn verlohren zu haben auch groß sein, wie er ist, meine Wonne ihn gekannt zu haben ist doch größer und jener schöne Vorzug eines warmen Herzen, ihn noch nach dem hinscheiden herzlich lieben zu können.

p 6 Ich habe mir eine Haarlocke von ihm geben lassen, die ich mir zu einem Ringe will flechten lassen. Diesen Ring, einen *herzlichen* Brief von ihm, den ich Neujahr nach Jena erhielt, und mein Manuscript von Othello, wo Er dies u[nd] jenes hineincorrigirt hat, will ich als wahre Reliquien von ihm bewachen. Auch einen Tell besize ich von ihm: er schenkte ihn mir mit einigen freundlichen hineingeschriebenen Worten zu meinem lezten Geburtstag, der *Abends* in seinem Hause gefeiert wurde.

Zwei Tage nach seinem Hinscheiden war er begraben. Schneider hätten ihn tragen sollen, aber dies zu dulden ziemte uns nicht. Vierzehn junge Leute, und gewiß lauter solche, die es würdig waren den Verstorbenen zu lieben, haben ihn zu Grabe gebracht. Um 1 Uhr Nachts trugen wir die Geliebte Last an den lezten Ort hin, und nahmen Abschied von ihm. Den folgenden Nachmittag ward ihm in der Kirche eine Feier begangen. Nicht die frostige Erde, hat die Gegenwärtigen bewegt, sondern der Anblick der kleinen Familie, die während der Rede so recht herzlich lachte, und der übrigen Kinder, die ihrem Vater bittern Thränen weinten. Diese waren es, die

---

<sup>8</sup> En lettres latines dans le ms; en italique dans *AfLG*, p. 123–124.

uns den Verlust versinnlichten, nicht die Schilderung des Geistlichen, die weit eher auf den Hofrath Voigt gepaßt hätte. Ich will über diesen würdigen Geistlichen nicht spotten, denn das er sagte, was gut u.[nd] ernstlich gemeint; aber konnter der durch  
p 7 Worte befridigt werden, der des Verstorbenen Bild im Herzen trug?

Göthen hat dieser Schlag auf die möglichst milde Weise getroffen. Am Donnerstag Abend, als Schiller schon gestorben war, hat die gute Vulpius doch so viel Fassung, daß sie Göthe nichts entdeckt, sondern nur von einer langen Ohnmacht erzählt, aus der er sich jedoch erholt habe. Göthe läßt sich täuschen, aber ahndet was schlimmes. Als er zu Bette gegangen ist, stellt sich die Vulpius, die die ganze Nacht kein Auge zugethan hat, schlafend, um Göthe sicher zu machen, daß kein besorgliches Unglück vorgefallen sei, u[nd] Göthe der die Vulpius ruhig athmen hört, schläft auch am Ende ein. Den Morgen entdeckt ihm's die Vulpius, aber auf die schonendste Weise ohne <sup>9</sup>das Wort <sup>10</sup>*Tod* auszusprechen. Da wendet sich Göthe seitwärts und weint, ohne eine Sylbe zu sagen. In sanftem Schmerze bringt er den Tag zu, u.[nd] am Abend schon soll er gefaßt gewesen sein. Ich habe Göthen erst drei Tage darauf gesehn. Ich weiß nicht wie, aber mir graute u[nd] bangte vor seinen Anblick. Auch Er hat an die Vulpius gesagt, er wollte, daß er mich erst wieder *gesehn* HÄTTE<sup>11</sup>. Er hat mir herzliche Worte durch seinen August sagen laßen, und ließ mich mehrmals zu sich leiten; aber ich bin erst den dritten Tag zu ihm gekommen. Als ich wieder vor ihm  
p 8 erschien, da fühlte ichs, daß ich ihm jezt kein angenehmer Bote wäre wie ehemals, wenn Schiller sich wohl befand, und ich dies so freudig an G.[oethe] meldete. Ich mußte alle Kraft zusammennehmen, um den lieben Mann durch keine weichherzige Äußerung oder Miene traurig zu machen.

Göthe ist fast noch herzlicher gegen mich u.[nd] Riemer geworden als ehemals. Wir sind auch nun, einer von uns beiden beständig um ihn. In den ersten 8 Tagen haben wir von Schillern gar nicht geredet. Doch am 18 May ging ich mit Göthe im Park spazieren, da war er in einem bewegten Zustande, wie ich ihn nimmer gesehen habe. Er reihte an Schillers Tod, meines Vaters Abgang, und sein volles Herz brach ihm. Da redete er im Gefühle der tiefsten Leidenschaft, er sprach Worte, die mir durch Mark und Bein gingen. Ein Million hatte ich nicht so gern besizen mögen, als ich in dem Augenblicke wünschte, das Trosteswort aussprechen zu können, daß mein Vater hier bleibe. Ich mußte weinen vor Wehmuth, und Göthe weinte auch. Wir sind drauf stillschweigend zu Hause gegangen; aber ich ergrif seine Hand, und

---

<sup>9</sup> "ein" rayé dans le ms.

<sup>10</sup> "zu" rayé, puis "vom Tode zu sagen" rayé, le tout remplacé par "*Tode* auszusprechen", rajouté au-dessus, dans le ms.

<sup>11</sup> "gesehn" est souligné d'un trait, "hätte" de deux traits dans le ms.

umklammerte sie mit der Meinigen, und folgte ihm so in seinen Garten hinein, wo ich stummen Abschied von ihm nahm. Abends besuchte ich die Vulpius; die sagte mir, er sei wohl noch auf seinem Zimmer ein Zeitlang *bewegt* gewesen. Unter anderm hatte er gesagt: “Voß wird seinem Vater nach Heidelberg folgen, u.[nd] auch Riemern wird man über kurz und lang wegziehn, und dann steh’ich ganz allein.” Nachher ist er wieder heiter geworden.– Glaubt Ihr wohl, liebe Freunde, daß es mir nur möglich wäre, Göthe zu verlassen. Auch habe ichs ihm mehrmals schon seitdem gesagt, daß ich nicht aus Weimar ginge, daß ich sein treuer Gefährte bleiben wolle.–

p 9        Göthe ist im Grunde jetzt recht wohl. Ein kleiner Rückfall, den er neulich bekam, ward uns von guter Vorbedeutung. Er war diesmal erst nach 6 Wochen wiedergekehrt, und so schwach, daß Göthe schon den folgenden Tag aufsein konnte und uns durch das Gebot des Arztes zurückgehalten wurde vom Spaziergehen.– Ich werde noch manchen seligen Augenblick durch ihn und mit ihm genießen; aber mit *der* Unbefangtheit, wie im vorigen Jahre genieße ich das Glück nicht mehr ihn zu besitzen

Wehmuth ergreift mich und die Seele bluthet,  
Daß Irdisches nicht fester steht, das Schicksal  
Der Menschheit, das entsetzliche, so nahe  
An meinem Haupt vorüberzieht.

Ich genieße mein Glück mit dem Gedanken, daß es mir vielleicht morgen geraubt wird. Aber ich bin nicht unglücklich dadurch; der Gedanke an Tod und Verschwinden *trübt* mir die gegenwärtige<sup>12</sup> Stunde nicht, sondern machen sie mir nur ernster und heiliger. Noch ist er da, und mit ihm für mich eine schöne Lebensstunde.<sup>13</sup> Diese genieße ich nicht mit Leichtsinn, sonder mit heiterem Ernste. So lange Göthe da ist, denke ich, muß ihm noch viel Freude werden, und auch von mir so viel ich vermag. Ich will daher wirken, so lang es Tag ist, mir und ihm zu Freude, denn er nennt mich gern seinen lieben Sohn.– Und ist er nicht mehr da, so werde ich klagen über einen unendlichen Verlust, aber mich nicht durch wilden Schmerz vergehen lassen.<sup>14</sup> Göthe lehrt mich Schillers Verlust ertragen, auch ihn nicht mehr zu haben werde ich zu ertragen im Stande sein, sobald es Gott will. Möge dieser Augenblick nicht lange entfernt sein, und möge es mir gelingen, die Zeit bis dahin durch edlen Gebrauch zu verlängern und auszudehnen. Dann will ich standhaft sein, und ihn – ohne gegen das Schicksal bitter zu sein – hingeben, an den, der ihn fodert.–

p 10        Göthe arbeitet jetzt (*doch dies sei*<sup>15</sup> *nur für meine Freunde gesagt*) in der Ausgabe seiner sämtl.[ichen] Werke. Auch an seiner Optik arbeitet er, um nichts

<sup>12</sup> Le “r” à la fin de “gegenwärtiger” est rayé dans le ms.

<sup>13</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>14</sup> Parenthèse fermante et trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>15</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

unvollendet zurückzulassen, und doch ist bei ihm das Unvollendete noch sehr viel und würde auch bleiben. Riemer und ich haben hierbei auch unser Geschäft bekommen. Mir hat Göthe ein Exemplar v.[on] Hermann u.[nd] Dorothea gegeben, mit Papier durchschossen. Ich soll die Hexameter mustern, und alle meine Einfälle <sup>16</sup>unter dem Namen Änderung und Vorschläge beschreiben. Darauf wollen wir Conferenzen halten, und über die Lesarten debattiren. Ihr könnt leicht denken, daß dies für mich ein zugleich angenehmes u[nd] lehrreiches Geschäft sein wird.

Seinen Sohn will Göthe nun in die Schule geben, wozu ich mich freue, weil ich nun Gelegenheit habe, dem Vater an seinen Sohn nach besten Kräften, u[nd] auf die einzig mögliche Weise ein wenig zu vergelten. Riemer bleibt bei Göthe, u[nd] gewinnt dadurch den Vortheil mehr um Göthe sein zu können, was auch ein großer Vortheil für Göthe ist. Er hat Riemern lieb wie seinen Sohn, u[nd] Riemer verdient es auch.– Riemer u[nd] ich sprechen täglich davon, u.[nd] machen beständig Plane, wie wir dem *guten* Manne sein Leben erleichtern können, und Göthe <sup>17</sup>hat wenigstens Freude an unserem Willen,<sup>18</sup> den er für ächte That hinnimmt.

Auch daß ich den Schillerschen Kindern etwas sein kann, ist mir ein großer Trost. Der selige Schiller sah seine Kaben so gern unter meiner Aufsicht, und sie haben großes Zutraun in mich gesetzt, u[nd] lieben mich innigst. Ich hoffe durch einige Unterrichte, und durch aufmunternden <sup>19</sup> Umgang auf sie wirken zu können. Den p 11 ältesten nehme ich täglich auf meine Spaziergänge mit, und dann sprechen wir von seinem Vater. Wohl dem Knaben, daß er in aller Unschuld noch nicht weiß, wie viel er verloren hat. Er hat jezt nur einen freundlichen liebeichen Vater verloren, den anden Werth seines Vaters ahndet er nur<sup>20</sup> erst. Wenn ich dazu beitragen kann, daß er sein Vater je älter er wird, je mehr kennen lernen, so werde ich mich glücklich schätzen. Ich werden den Knaben Griechischen Unterricht geben. “Voß”, sagte mir neulich der kleine Ernst, “zieh doch in unser Haus, Du kannst in Papas Zimmers wohnen.” Da habe ich dem Jungen mit Thränen in den Augen recht herzlich geküßt.<sup>21</sup>

Ich will mich losreißen, ihr Lieben, und zu andern Gegenständen übergehen. Dein Liedchen Poor soul set singing at a Syc.[omore] tree<sup>22</sup> ist allerliebste übersezt. Darf ichs in die Polychorda einrücken lassen? ich würde in diesem Falle nur ein paar kleine Änderungen machen.– Aber, liebster Abeken, schicke mir doch eine Übersezung von allen Liedern in Lear<sup>23</sup>, so gut Du sie machen kannst, und das recht bald, auch

<sup>16</sup> “, die ich” rayé dans le ms.

<sup>17</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>18</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>19</sup> “Unterricht” rayé dans le ms.

<sup>20</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>21</sup> Demi-crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>22</sup> “Poor. . . tree” en lettres latines dans le ms.

<sup>23</sup> En lettres latines dans le ms.

eine Übersezung von den Monologen dieses Stückes, und sonst einige hervorstehende Stellen. Ich will den Lear<sup>24</sup> übersezen, und hätte gerne diese Hälfte von Dir <sup>25</sup>– und wo möglich auch von Solger <sup>26</sup> denn da diese Arbeit noch ein Auftrag des seligen Schillers ist, so möchte ich gar gerne, daß sie recht gut würde. Laß mich nicht fehlbitten, wie das leztemal. Du glaubst nicht, wie ein großes Gefallen mir damit geschieht.<sup>27</sup> – Daß ich erkenntlich<sup>28</sup> sein werde auch in Zukunft, davon mag das Ganze was ich bereits an dem Solgerschen Oed.[ipus] Col.[onos]<sup>29</sup> gearbeitet habe.

p 12 Lieber Solger, ich habe Deinen zweiten Oedipus<sup>30</sup> bis zum 1200 Verse mit der größten Genauigkeit <sup>31</sup>durchgelesen, nur in den lezten 3–4 Wochen bin ich unterbrochen worden, habe aber heute die Durchsicht fortgesezt. Ich habe jede mir anstößige Stelle bezeichnet, und bei den meisten <sup>32</sup>Änderungen übergeschrieben, an denen Du wenigstens sehn kannst, was mir anstößig war, und nach welchen Gründen ich sie verbessert wünsche, denn das werden Dir keine Randbemerkungen lehren. Vielleicht nimmst Du einiges als gelungen auf, und anders wird Dir die Veranlassung das Wahre zu finden.– Ganz unverhohlen gesprochen, so wünsche ich sehr, daß die Übersezung so wie sie dasteht noch nicht gedruckt werde, und sie wird Dir selbst nach den Fortschritten eines Jahres nicht mehr so genügen als im Feuer der Arbeit selber. So gewiß, wie sie jezt noch *nicht* vollendet ist, so gewiß aber bist Du auf dem richtigen Wege eine nach mehreren Jahren ganz gelungene Übersezung zu liefern. Du hast den Geist des Originals rein aufgefaßt, und hast die einzig rechte Weise ergriffen, diesen Geist nicht bloß zu Gestalten, wie Stolberg es gethan hat, sondern sophokleisch zu gestalten. Aber zum freien Organ ist Dir die sofokleische Sprache noch nicht geworden, als Du den zweiten Oedipus schriebst, wiewohl hier schon viel mehr als im ersten. Du hast ihn erhascht den sofokleischen Ausdruck, aber er hat sich noch nicht hinlänglich mit Dir selber identificirt; er muß Dir noch geläufiger werden, Du Dich noch freier in ihm bewegen. Was die Rhythmik der Verse betrifft, da bist Du ganz vollkommen, und ich habe mir oft die Probe gemacht, halbe Seiten mit lauter Stimme mir vorzulesen, wo ich denn an Klang und Bewegung auch nichts

p 13 auszusezen fand. Sah'ich aber dann auf den Ausdruck, so fand ich, daß dieser immer

---

<sup>24</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>25</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>26</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>27</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>28</sup> ?

<sup>29</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>30</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>31</sup> “zurück” rayé dans le ms.

<sup>32</sup> “ein” rayé dans le ms.

dem rechten nahe war, aber in vielen Fällen doch noch nicht selber das Rechte. Hier will ich Dich auf zwei Dinge aufmerksam machen, die meiner Meinung nach Dir gar sehr im Wege stehn, und die Mir aus einer falschen Maxime entsprungen scheinen :

<sup>33</sup>Ich lobe es so sehr als einer, daß Du den Geist des sofokleischen Versbaues studirt hast, und nicht bloß Senare giebst sondern tragische, und sofokleische tragische Senare. Du hast untersucht in welchen Vertheile S.[ophokles] mit<sup>34</sup> seinen mannigfaltigen<sup>35</sup> Abschnitten <sup>36</sup>vorstellt, wie er mit den<sup>37</sup> Spondeen umgeht, nach welchem Geseze er Anapäste und Dactylen zuläßt, und unter welchen Bedingungen sowohl die Abschnitte <sup>38</sup>als die Versbedingungen bald so bald so fallen, und unter sich umwechseln. Dagegen aber tadle ich, daß Du in den einzelnen Versen mit großer Pünctlichkeit die Abschnitte grade so verlangst wie Sofokles, daß Du grade da Spondeen, Dactylen, Anapäste pp hast, wo er sie hat. Ich will nicht in Abrede sein, daß in vielen Fällen grade dieser bestimmt, Ab- oder Einschnitt (kleiner Ruhepunct mitten im Verse) von großer Bedeutung sind<sup>39</sup>, und daß in andern Fällen grade ein Anapäst, oder ein anderer Fuß sehr ausdrucksvoll ist, und beides in einer Übersezung, wenn es ohne Beeinträchtigung des klaren Ausdrucks geschehen kann, zu erreichen, möchte dann wohl eins der ersten Pflichten sein. Aber Du thust es *überall*, und in den wenigen Fällen, wo es nicht geschehn ist, glaube ich, siehst *Du* dies nur als eine Unvollkommenheit an, die noch in Zukunft soll gehoben werden. Du hast, um denselben Abschnitt zu bekommen, Dir oft eine große Härte des Ausdrucks<sup>40</sup> erlaubt; <sup>41</sup> Du hast geflissentlich Alexandriner gebildet, wo es Dir frei stand ihn nicht zu haben; Du hast an zwei Stellen Dir sogar mit Kosten und Aufwand einen Alexandriner errungen, weil grade Sofokles dort eins hatte. Wahrlich, daß sind Solonenfeßeln die Du dir ohne Noth angelegt hast.— Du könntest, sobald Du das Schema der sofokleischen Senare mit allen seinen Veränderungen als einen lebendigen Typus in dem Gefühle aufgenommen hast, immer etwas freier zu Worte gehn, du brauchtest gar nicht in jedem einzelnen Verse kleine Abweichungen zu schaun, z. B. den Abschnitt eine Sylbe weiter zu verlegen; dann alles, <sup>42</sup>was Du an die Stelle

---

<sup>33</sup> [XXX] dans le ms.

<sup>34</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>35</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>36</sup> “verlegt” rayé dans le ms.

<sup>37</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>38</sup> “und” rayé dans le ms.

<sup>39</sup> ?

<sup>40</sup> “des Audrucks” rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>41</sup> “und” rayé dans le ms.

<sup>42</sup> “wird” rayé dans le ms.

sezest, wird ja auch sofokleisch sein; Du könntest immerhin auch einmal ein Anapäst vornen statt des Anfangsspondäus sehen, in einem Verse wo ihn Sofokles nicht hat, wenn grade den <sup>43</sup>Inhalt der Worte nur nicht dem Anapäst widerspräche. Daß ihn Sofokles in diesem Fall nicht hätte, wäre als Zufall anzusehn. Er *könnte* ihn haben, da er ihn so oft am Anfange des Verses hat neue Beding[un]gen eintreten, unter welchen er stehn darf<sup>44</sup>.– Du könntest, um es mit einem Worte zu sagen, sehr viel unpünctlicher zu Werke gehn, und doch *rein sofokleisch* bleiben, denn der sofokleische Verstypus ist ja in Deiner Seele, und der wird Dich vor allem *antisofokleische* bewahren. Und meiner Überzeugung nach könntest Du bei dieser Freiheit noch <sup>45</sup>nie weit sofokleischerer Verskünstler sein als Du es schon bist; denn Du würdest mit freiem Sofokleischen Geiste sofokleisch<sup>46</sup> arbeiten, da Du jezt (wenigstens dem Scheine nach) Dich zu sehr an die äußere Gestalt hältst. Ich bin fest überzeugt, daß der wahrste Sofokleische Geist gar nicht einmal bei so pünctlich abgezählten völlig dem Original<sup>47</sup> gleichkommenden Versfüßen hervortreten kann, denn denke nur an die Gewalt, die Du <sup>48</sup> der Sprache anthun müßtest, um jenes zu erreichen, und die daraus oft resultirende Dunkelheit, was ich *zum zweiten* anführen wollte<sup>49</sup>. Ich habe dem seligen Schiller einiges aus Deinem O.[edipus] Col.[onos] mitgetheilt, der sagte: man sähe, daß ein sehr gescheuter Mensch es gemacht hätte, und er bewunderte den Wohlklang der Verse und der Rhythmen. Aber er bekannte aus dem Grunde keinen Genuß beim Lesen zu haben, weil er bei jeder dritten Zeile etwa, wenigstens sich Bedenken, und an vielen Stellen sogar nachgrübeln, und “wie ein Schazgräber erst nach dem Golde graben müsse.” (An einer Stelle machte er selber eine Änderung, die mir so gelungen scheint, daß ich sie Dir durch rothe Dinte in deinem M[anu]scripte bemerken werde.) Was die Sprache und den Styl betrifft, da sehe ich, wie auf richtigem Wege Du bist, so oft ich Dich mit *Ast* confrontire, der auch kein Funken von sofokleischem Style hat. Freilich soll der Übersetzer, so weit sich solches mit dem Geiste unserer deutschen Sprache verträgt, den Sofokleischen Styl (oder die Art u[nd] Weise, wie der Gedanke sich in seiner Seele zum Ausdruck gestaltete) mit in die Überzeugung übertragen. Aber hier prüfe Du Dich doch selber, ob Du nicht manchmal, *Sofokleischen Styl*, und *Eigenthümlichkeiten der Griech.[ischen] Sprache überhaupt*, mit einander verwechselt hast. Du giebst uns mitunter wahre Gräcismen,

---

<sup>43</sup> “Sinn” rayé dans le ms.

<sup>44</sup> “neue. . . darf” rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>45</sup> “er” rayé dans le ms.

<sup>46</sup> “er” à la fin de “sofokleisch” est rayé dans le ms.

<sup>47</sup> “dem Original” rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>48</sup> “mit” rayé dans le ms.

<sup>49</sup> “was. . . wollte” rajouté en-dessous dans le ms (dernière ligne de la page).

p 16 Du lässest in unerlaubten Fällen<sup>50</sup> Hülfswörter aus u. s. w. Du stellst manchmal die Worte, wie sie wohl <sup>51</sup>logisch oder so zu sagen mimetisch richtig sein mögen, aber gewiß nie vom deutschen Sprachgebrauche eingeführt werden können.– Du bist auch mitunter im Gebrauche von vielen Präpositionen zusammengesetzter Zeitwörter sehr kühn, und gewiß *ohne Vorgänger*, denn Schlegeln lasse ich in dem was er in späteren Jahren für die deutsche Sprache gethan hat, nicht passieren. Noch vor 4 Jahren hätte er sich nicht erlaubt: *ich ausrufe, ich hinwandle – Emporstehe*’, wo ich Dir als Vorschlag *Steh auf denn*<sup>52</sup> übergeschrieben habe.– Doch, lieber Solger, verzeihe, daß ich, nicht so ausführlich, sondern vielmehr so geschwätzig werde. Ich hätte das alles freilich viel kürzer sagen, und Dir nur in Winken anzudeuten gebraucht, aber dann hätte ich mich der größten Präcision befleißigen müssen, wozu es mir heute an Zeit fehlte, da der Brief noch auf die Post soll.<sup>53</sup>

Alles, was ich gesagt habe, gilt nur vom 2ten Oedipus. Die Antigone habe ich noch nicht gelesen; ich habe <sup>54</sup>sie aber sogleich<sup>55</sup> nicht neben dem Andern Stücke lesen wollen, um desto sicherer die Fortschritte bemerken zu können die Du seitdem gemacht hast. Darum schicke mir ja bald den Philoctet, u[nd] so die übrigen nach der Reihe. Den Col.[onos] erhältst Du sehr bald zurück, wenn Du nicht so lange warten willst, bis die Antigone auch durchstudirt ist, was denn auch nicht lange dauern soll.

Dann wirst Du bald an die Umarbeitung gehn, und möchten Dir dann meine Glossen u[nd] Vorschläge von einigen Nutzen sein. Ich habe keinen sehnlicheren Wunsch, als<sup>56</sup> daß Du <sup>57</sup>zu allen Vorzügen Deiner Übersezung auch noch den der sofokleischen Klarheit, Anmuth u[nd] Schönheit hinzufügen mögest, nicht die Klarheit, welche die Philister verlangen, sondern wie die Männern wie Göthe, Voß, Schleiermacher (letzterm freilich mit Einschränkung) zum Bedürfnis ist. Aber die Anlage ist gut, und aus einem gediegenen graden Steine, der sich schon zur Form hinneigte, läßt sich ja die schönste Statue machen. Deine Übersezung braucht nur gefeilt zu werden, *Ast* müßte neuschmelzen.<sup>58</sup>

p 17 <sup>59</sup>Gestern Abend wurde Maria Stuart gegeben. Es hat mich unbeschreiblich gerührt dieses herliche Stück, und vieles erinnerte so lebhaft an den herlichen

<sup>50</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>51</sup> “die Logik” rayé dans le ms.

<sup>52</sup> Les quatre passages soulignés sont aussi en lettres latines, dans le ms.

<sup>53</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>54</sup> “es” rayé dans le ms.

<sup>55</sup> ?

<sup>56</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>57</sup> “bei” rayé dans le ms.

<sup>58</sup> La dernière phrase (“Deine. . . neuschmelzen”) est ajoutée en bas de la page, en petits caractères, dans le ms.

<sup>59</sup> Demi-crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

Verfaßer. Auch Göthe war darin zwei Acte hindurch. Ich wollte noch zu ihm gehn nach der Vorstellung, aber es war um 3/4 auf Zehn als ich zu Hause kam, und Göthe war schon zu Bette gegangen. Dafür habe ich heute einen Morgenbesuch bei ihm gemacht, um halb 7 Uhr, wo ich ihn ungemein herzlich fand. Der Mann ist mir nun mein Alles in dieser Gegend, denn die Eltern gehn nach Heidelberg.<sup>60</sup> Heute Ab[en]d erwarte ich meine Eltern von Halle zurück, sie bleiben einen Tag hier, u[nd] dann reise ich mit ihnen nach Jena. Das sind denn auch die letzten Ferien, die ich mit ihnen in Jena erlebe. Doch in Zukunft geht es nach Heidelberg in den Hundstagsferien. Ob ich dies Jahr schon hinkomme, daran zweifle ich, aber dafür im künftigen Sommer.

Nun muß Ihr mir aber bald schreiben, ihr Lieben; von Dir Wilhelm erwarte ich Gradens<sup>61</sup> ein Brief, und dann muß Solger mitschreiben. Dethlefsens Brief hat mir recht wohl gethan. Ich schreibe Euch bald wieder. Bittet Auch Gotthold, daß er mir einmal ein paar Worte schreibe; ich wollte so ungern mit ihm außer Verbindung kommen, da ich ihn so lieb habe. Nächstens schreibe ich von unserm jugendlichen Zirkel allhier. Der junge Kannegießer ist ein lebenswürdiger Mensch, voll Eifer u[nd] p 18 Regsamkeit, nur scheint er mir bis jezt an einige überspannten <sup>62</sup>Anforderungen zu laboriren. Es <sup>63</sup>wäre schade um ihn, wenn er seine Sphäre verkennen wollte, und so viel ich vermag soll er kein *Dichter* von Profession werden. Hain ist fauler als er sollte, aber eine edle, gute Natur. Er soll durch Ehrgeiz noch fleißig werden. Schade, daß ihn irdische Geschäfte so herabziehn in Scham u[nd] Noth pp. K[ann]egießer übersetzt Maids Tragedy v.[on] Beaumont<sup>64</sup> u[nd] Fletcher<sup>65</sup>, u[nd] seine Arbeit wird gut.—

Sonnabend über 8 Tagen wird der Othello<sup>66</sup> gegeben. Ich habe mich ehemals drauf gefreut, wie ein Kind zum Heiligen Christ, aber jezt ist es mir sehr gleichgültig, oder vielmehr traurig, denn ich soll ihn ohne *Schiller* sehn. Ich sagte einmal zu Schillern, wenn der Othello<sup>67</sup> aufgeführt wurde, da wollte ich mich nicht unter der gemeinen Pöbel unten hinsetzen, sondern oben erscheinen, wo er wäre, und an demselben Abend hatte mich Schiller auch scherzhaft unter den dramatischen Schriftstellern als Mitglied aufgenommen.— Wilhelm und Abeken, ihr beide habt die frohe Laune sowohl als den Ernst dieses Mannes gekannt, u[nd] seine nicht zu nennende Liebeswürdigkeit. Preist euch deshalb glücklich, wie ich Euch preise.

---

<sup>60</sup> Demi-crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>61</sup> ?

<sup>62</sup> “Ub” rayé dans le ms.

<sup>63</sup> “ist” rayé dans le ms.

<sup>64</sup> “Maids Tragedy” et “Beaumont” en lettres latines dans le ms.

<sup>65</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>66</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>67</sup> En lettres latines dans le ms.

Nun lebt wohl, Ihr herzlich geliebten, und denkt oft Eures Heinrichs, und theilt wie vorher seine Kummer und seine Freuden. Noch bin ich glücklich, bei aller Wehmuth, die ich im Herzen trage. Ich habe meine Eltern; ich habe Göthe, ich habe meine Freunde; ich habe daneben die schönste aller Erinnerungen, das Bild meines Geliebten Schillers, das mich wie ein Genius umschwebt.

Euer *Heinrich*

p 1 Weimar, d. 30. Oktob.[er] 1805

Mein guter Solger,

Du hast sehr recht, ich habe auf eine unverzeihliche Weise lange geschwiegen ; zum erstenmale bin ich bei einem Briefe von Dir erröthet. Du Guter hast mir<sup>1</sup> schon verziehen, ich kann es noch nicht. Dein letzter Brief ist eine Strafrede, oder soll es nach einer Anmerkung am Schlusse sein ; ich habe im Inhalte nichts davon gemerkt. Aber keine Strafrede hätte in mir einen festern Vorsatz erregen können, als den ich gefaßt habe, keine Minute mit der Antwort zu säumen, und in der Folge mich nie wieder so an unserer Freundschaft zu versündigen. Zwei Ferientage, die dicht vor mir liegen, machen mir es grade recht gemüthlich eine guten Anfang zu machen.

p 2 Deine Vermuthung, daß meine Arbeiten mich vom Schreiben abgehalten haben, ist gegründet, wiewohl mich dies mit nichten entschuldigen soll. Ich habe diesen Sommer viel gethan, wenn ich meinen Eifer und meine Beharrlichkeit, nicht meine Kräfte in Anschlag bringen will. Seit meinem letzten Briefe habe ich den Lear übersezt, den Sophokles und Äschylus durchstudiert, und dann noch eine Arbeit, von der ich nachher reden will. Außerdem habe ich zwei *große* Carmina fertigen müssen, die ich um aus der Noth eine Tugend zu machen, als ein Studium der Prosodie und des Versbaues gehandhabt habe. Den Lear habe ich etwa in 3 1/2 Wochen entworfen, aber, da ich grade damals Ferien hatte, auch vom Morgen bis zum Abend dabei gesessen, so daß ich mich ein paarmal Abends nur dunkel erinnerte, zu Mittag gegessen zu haben. Jetzt ist er umgearbeitet und ins Reine geschrieben, und ich darf mit Vertraun sagen, daß ich Schlegeln nicht scheue. Ich kann mich irren, aber dann geschieht es nicht aus Selbstliebe, sondern aus falscher Überzeugung. Mein Vater, der mit den überschickten Proben zufrieden scheint, will er<sup>2</sup> mir einen (in ökonomischer Hinsicht) *tüchtigen* Verleger, verschaffen, u[nd] Ostern werden Lear<sup>3</sup> und Othello<sup>4</sup> in einem Bande erscheinen. Einige Lieder hat mir Abeken aus der Übersetzung des jungen Grafen Baudißin zugeschickt, die mir sehr schön waren, und nur einer kleinen Nachhülfe bedürften. Ein anders habe ich Abeken zugeschickt, gieb mir doch Dein Urtheil darüber, wie auch über den Monologen. In der Beilage zu diesem Buche wirst Du zwei andere Lieder finden, die ich Dich scharf zu recensiren, und wo möglich practisch zu recensiren bitte. Sie gefallen mir nicht, und doch bin ich nicht im Stande, sie besser zu machen jetzt<sup>5</sup>. Glaubst Du, daß im Reiche der

<sup>1</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>2</sup> Sic dans le ms.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>4</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>5</sup> Rajouté en-dessous, en petit, dans le ms.

Möglichkeiten eine unsichtbare Übersetzung existiert, die dem Original völlig oder beinahe gleich kommt? Vielleicht bist Du so glücklich, sie zu finden, oder Abeken:  
p 3 Streng Deinen Kopf einmal ein Nachmittag an, und theile mir Deine Versuche mit; auch Göthe hat mir versprochen, wenn ihm ein glücklicher Einfall “*durch den Kopf führe*” diesen mir aufzusparen.

Deinen Oedipus C.[olonos]<sup>6</sup> und die Antigone<sup>7</sup> habe ich mit großer Aufmerksamkeit mit dem Originale verglichen; meine Kritiken und Vorschläge wirst Du am Rande und zwischen den Zeilen beigeschrieben finden. Was die <sup>8</sup>letztern betrifft, so wirst du mich oft in einem entgegengesetzten Extreme begriffen finden. Ich habe zu dunkle Constructionen oft mit *zu* klaren vertauscht, und zu große Härten mit dem Ausdruck *zu*<sup>9</sup> faßlicher Popularität, den ja doch Sofokles nicht haben soll. Beurtheile mich und meine Grundsätze nicht falsch, sondern bedenke, daß diese <sup>10</sup>Durchsicht zwischen meinen Othello-<sup>11</sup> u[nd] Lear-<sup>12</sup>Übersetzung gefallen ist: weil ich grade damals<sup>13</sup> mich in die Grundsätze einer Shakespeareübersetzung versetzt hatte, so sind diese unwillkürlich in die Sofoklescritik eingedrungen. Man kann nicht zweien Heeren zugleich dienen, und wer einen Modernen übersetzt, der überseze ja nicht zu gleicher Zeit einen Griechen; so wie ich künftigen Winter, der hier ein anders Geschäft bestimmt ist, gewiß kein Stück aus Shakesp.[eare] übersezen will, um jenes nicht zu erhünzen<sup>14</sup>. Benuze also <sup>15</sup>von meinen Vorschlägen, was dazu taugt; und sieh das als die Hauptsache an, daß ich bei dieser und der einzelnen Stelle überhaupt nur angestoßen bin.— Was meine Critik betrifft, so stoße Dich nie an die schneidende Art, wie ich mich manchmal ausdrücke: ich bin selbst der Meinung, daß ich Dir in  
p 4 einzelnen Stücken unrecht gethan, denn ich habe nicht genug<sup>16</sup> darauf Rücksicht genommen, daß manches tadelnswerthe in Deiner Übersetzung nicht Ziel sondern Stufe zum Ziel ist; und der eine kömmt auf diesem Wege, der andre auf jenem dahin. Und darin bin ich ganz mit Dir einverstanden, daß der Weg der *pünktlichsten* Treue, auch mit Starrheit u[nd] Rohheit verbunden, bisher ein sicherer<sup>17</sup> ist, als der eben so weit vom Ziel entfernten weichen, wässrig<sup>18</sup> Geschmeidigkeit. Ich habe auch

---

<sup>6</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>7</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>8</sup> “ersten” rayé dans le ms.

<sup>9</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>10</sup> “Arbeit” rayé dans le ms.

<sup>11</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>12</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>13</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>14</sup> ?

<sup>15</sup> “aus” rayé dans le ms.

<sup>16</sup> Rajouté en bout de ligne, dans le ms.

<sup>17</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>18</sup> Sic dans le ms.

nie Deiner Übersetzung inneres Leben u[nd] sofokleischen Geist abgesprochen, nur war meine Meinung, daß die an vielen Stellen unbiegsame Form hinderten, mit Freiheit zu erscheinen.– Im Ganzen sind wir gewiß über edle Sprache, und die Technik Senares einverstanden; doch wolltest Du Dir zum Gesez Machen, wie ich *anfangs* wirklich glaubte, daß jeder einzelne Vers dieselben Abschnitte, ja die selbst Wortfüße genau abgezählt wiedergeben sollte, so konnte ich das eben so wenig billigen, als Du, der Du diese nie beabsichtigt hast; jezt bin ich durch Deinen Aufschluß überzeugt, daß diese Erscheinung nur das Resultat der großen Treue im Allgemeinen ist, und vielleicht mehr und minder bei der zweiten Umarbeitung, zumal wo es Dein Ausdruck fordert<sup>19</sup>, verschwinden wird. Auch von der Sprache muß ich selbst<sup>20</sup> sagen, daß ich das Ding jezt anders ansehe. Du hast die eigentlichen Gräcismen nur einstweilen hingesezt, um sie bei der zweiten Umarbeitung mit deutscheren aber edelen<sup>21</sup> Redensarten zu vertauschen. Die Gräcismen kann ich meiner Natur nach nicht dulden, wenn sie nicht zugleich Naturalismen sind, die auch<sup>22</sup> der Anlage unserer Sprache nicht widersprechen, eben so wenig Wendungen wie *aufstehe* für stehe auf u[nd] dergl. was ich überall am Rande<sup>23</sup> bemerkt habe.

p 5 So viel heute Morgen; und heute Nachmittag habe ich nicht Lust über diesen Punct etwas weiteres hinzuzufügen.– Nun von der Arbeit, die ich für Göthen gemacht habe, aber dies nur für Dich u.[nd] Abeken. Ich habe Herman u.[nd] Dorothea in metrischer Hinsicht durcharbeiten müssen, und habe, grade wie ichs bei Deinem Sofokles gemacht, meine Vorschläge u[nd] Critiken am Rande seines Manuscripts beigeschrieben<sup>24</sup>. Ich bin nun sehr besorgt gewesen kein sacrilege to beauty<sup>25</sup> zu begehn, sondern dem Metrum<sup>26</sup> aufzuhelfen, und den Ausdruck ungetrübt zu lassen, kurz keine maniecirte<sup>27</sup>, oder seinem Geiste fremdartige hineinzubringen. Göthe<sup>28</sup> ist mit meiner Arbeit zufrieden, und will jezt mit mir das Ganze noch einmal durchgehn, wobei wir, wie er sich ausdrückte, einmal ein ganzes Vierteljahr auf Hexameter verwenden wollten. Nun hat er mir auch einzelne Distiche zu solcher Durcharbeit gegeben. Übrigens ist Göthe jezt mit der Ausgabe seiner sämtlichen

<sup>19</sup> “zumal. . . fordert” rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>20</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>21</sup> Ou bien “edleren” dans le ms.

<sup>22</sup> “in” rayé dans le ms.

<sup>23</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>24</sup> “dabei”: “da” rayé; “bei” et “geschrieben” reliés par un trait, dans le ms.

<sup>25</sup> L’expresssion anglaise en lettres latines dans le ms.

<sup>26</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>27</sup> ?

<sup>28</sup> Souligné au crayon dans le ms.

Werke beschäftigt, von der Ostern die erste Lieferung erscheint. In dieser wird auch der Faust erweitert erscheinen, aber doch noch ein Fragment bleiben. Zu der Fortsetzung der Eugenia kann ich Dir nur wenig Hofnung geben.–

Daß ich mich einmal an die Übersezung des ganzen Äschylus machen werde, ist mir jezt sehr wahrscheinlich; ich habe schon viele einzelne Sachen übersezt, nur noch nichts im Zusammenhange. Aber das soll diesen Winter geschehen, ich werde  
p 6 zuerst den Agamemnon<sup>29</sup> angreifen, meinen Liebling. Wenn ich meiner Natur nach im Stande bin, eine Aeschylusübersezung zu liefern, so <sup>30</sup>gelingt es gewiß; denn mein Eifer bei solchen Arbeiten ist unsäglich, ich lebe und webe darin. Collectaneen zu Anmerkungen habe ich mir für die Tragiker schon sehr viele gesammelt. Wenn Du in dieser Hinsicht meine Hülfe beim Sofokles gebrauchst, so sprich nur vor; um ein gleiches bitte ich von Dir beim Äschylus. Schreibe Deine Bemerkungen über ihn nieder, und theile sie mir dann mit, wann ich es fodern werde. Bothens Äschylus ist äußerst schlecht. Fast nie hat er den Text ordentlich begriffen, und dann gewöhnlich schlechte Emendationen gemacht, der wird dafür in der Literaturzeitungen gefegt werden.

d. 9 November 1805

Mein Brief ist, meiner Arbeit wegen, die Göthe<sup>31</sup> dringend von mir foderte, 8 Tage liegen geblieben. Ich sollte den Schlegelschen König Johann von Shakespear für unsere Bühne ajustiren; denn die Corona<sup>32</sup> Becker, Eufersgenes<sup>33</sup> Tochter, ist nun für den Arthur herangereist, und soll da fortsetzen, wo die Mutter aufhörte. Ich size mitten in dieser Arbeit, die aber nun bald vollendet sein wird. Mit meinem Lear ist Göthe sehr zufrieden; er sagte mir vorgestern, ich hätte mich seit der Othelloübersezung recht herausgemeistert, und es machte ihm Freude, daß ich mich durch diese Übersezung als einen würdigen Shakespearleser legitimirt hätte. Er ließ  
p 7 auch eine Flasche Wein hohlen<sup>34</sup>, die wir der Learübersezung zu Ehren auszehrten. Glaubst Du wohl, oder zweifelst Du, daß ich mich den Tag recht stolz fühlte? es ist eine Wonne von Göthe gelobt zu werden, aber meiner selbst willen freute ich mich, daß er seit einem halben Jahr Fortschritte in mir bemerkte.

Kaiser Alexander hat hier eine ungewöhnlich eifrige Sensation erregt; ich habe ihn auch mit bewegtem Herzen betrachtet, und mich des Edlen herzlich

---

<sup>29</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>30</sup> "ließe ich sie" rayé dans le ms.

<sup>31</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>32</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>33</sup> ? Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>34</sup> Sic dans le ms.

gefremdet. Welch ein schönes Paar erschien gestern im Theater, als er die Großfürstin hereinführte! Das Beifallspfauschen<sup>35</sup> wollte gar kein Ende nehmen, und keiner hat mehr und herzhafter geklatscht als Göthe<sup>36</sup>. Meine holsteinischen Fürsten und Landesvater, und dessen Höhe hat der Kaiser auch herbeigeführt; dann habe ich vorgestern Morgen die Cour gemacht, und bin sehr herzlich aufgenommen worden. Der Weimarische Herzog ist nun mein Landesvater, aber mein Herz erkennt nur jenen an, den ich so gern geradezu Vater angeredet hätte.

Dein Manuscript vom Oed.[ipus] C.[olonos] u.[nd] der Antigone<sup>37</sup> schicke ich Dir heute nicht zu; es wird sich bald eine bessere Gelegenheit darbieten; den Philoktet behalte ich noch; ich lese ihn bald in der Schule, und dann soll er sehr sorgfältig durchgemustert werden.– Sollte sich keine Gelegenheit darbieten, risquire ich dann, wenn ich Dir auf der Post unter der Adresse “Gedruckte Sachen” oder “Drucksache” zuschicke? Oder werden Packete geöffnet, und würdest Du straffällig sein, wenn Du unter dieser Adresse ein Manuscript empfangen hättest?

Mein Othello, lieber Abeken, wird Übermorgen<sup>38</sup> wieder gegeben; in Lauchstädt ist er dreimal daran gewesen, und einmal auf Begehren der Leipziger Landsleute. Becker spielt den Jago, sie sei Desdemona, u.[nd] Haide den Othello; aller drei mit vieler Kunst und besonders der Becker mit einer unnennbaren Anmuth. Am Ende des 4 Actes, wo Zelters Composition zu dem Liede gestiegen wurde, wurde gewaltig applaudirt. Auch der Chor ist sehr brav besetzt.—

*10 Novemb.*

Heute ist Schillers<sup>39</sup> Geburtstag; wie war ich vor dem Jahre froh; schon um 7 Morgens begrüßte ich ihn,<sup>40</sup> und wie liebevoll empfing er mich und selbst mich in seine Armen; auch zu Mittage war ich bei ihm, doch die schönen Zeiten, wo dieser Edle noch unter uns war!– Heute werden wir ihn bei der Frau von Wollzogen feiern; es wird ein wehmütig Freundenfest sein; auch die Erinnerungen an selige Zeiten sind unaussprechlich süß!– Schillers Gattin erfüllt mich mit Ehrfurcht. Sie trägt ihr Schicksal mit Standhaftigkeit u.[nd] mit hartnäckigem Muthe. Sie lebt nur für ihre Kinder und in der Erinnerung an Schiller, den Edlen. Wir sprachen täglich von Schillern. Die kleine Emilie, die nun 5/4 Jahr ist, läuft u.[nd] springt, wird ganz das Ebenbild ihres freundlichen Vaters, sie hat ganz seine himmlisch schöne Züge.

---

<sup>35</sup> ?

<sup>36</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>37</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>38</sup> Sic dans le ms.

<sup>39</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>40</sup> Tout le passage “war ich. . . ich ihn” souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

Leb wohl, guter Solger, u[nd] guter Abeken. Grüßt die Carsen<sup>41</sup>, u[nd] Börm,  
denen ich bald schreibe. Auch Gotthold, Krause, u[nd] Lindau von Eurem

*Heinrich*

---

<sup>41</sup> ?

p 1 Heidelberg, d. 2. Dez.[ember] 1805

Hier, mein theurer Solger, die zweite Lieferung meiner Bemerkungen. Eine dritte liegt schon parat. Gieb mir Deinen Rath, wie ich Dir das folgende zusenden soll, ob einzeln, oder ob ich es soll anwachsen lassen, bis ein Päckchen daraus wird, das ich unter dem Titel Drucksachen übersenden kann. Auch die Unkosten des Postgeldes müssen in diesen theuren Zeiten nich in Anschlag gebracht werden; und Du armer Steler<sup>1</sup> muß da immer den größeren Part tragen, da ich von hier aus nicht weiter als nach drei Orte, nach Erfurdt, Gießen u.[nd] Mülhausen portiren kann; – nun wünsche ich nichts sehnlicher, als daß du mir noch den Ajax, die Electra, die Trachinerinnen sendest, und auch den Oed.[ipus] Tyrann.[os]<sup>2</sup> in Deiner neuen Bearbeitung. Dein gedruckter Oed.[ipus] Tyr.[annos] ist mir durch Falks Schuld verloren gegangen. Auch sehe ich lieber Deine letzte Bearbeitung durch, als die ersten da ich Dir bei jener offenbar mehr nuzen kann. Ich seze voraus, daß Du jezt geleistet hast, was Du pro tempore<sup>3</sup> zu leisten im Stande bist.<sup>4</sup> Dann entsteht eine Art Stillstand, der nur entweder<sup>5</sup> durch die Zeit, oder durch den Eintritt<sup>6</sup> eines Dritten gehoben werden kann. So war es mir bei meinem Lear u[nd] Othello; als ich ihn vor anderthalb Jahren dem Drucke übergab, hätte ich keine Zeile ändern können; jetzt könnte ich schon viel ändern u[nd] beßer machen. Hätte ich aber Dir mein <sup>7</sup>Manuscript damals<sup>8</sup> erst<sup>9</sup> zugesandt (u.[nd] ich Thor, daß<sup>10</sup> ich es nicht that!) so würden Deine Bemerkungen<sup>11</sup> mich von neuem angeregt haben, u.[nd] meine Übersezung hätte noch bedeutend durch die Änderungen<sup>12</sup> gewonnen.<sup>13</sup> Nun schreibe mir ja, wann der Druck des Sofokles beginnt; und in welcher Folge sie sollen gedruckt werden. Dann will ich Deine übrigen Stücke in *der* Folge durchsehen. Halte wo möglich den Druck noch ein paar Monate auf. Auch kannst Du während des Druckens ja immer noch ändern

---

<sup>1</sup> ?

<sup>2</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>3</sup> L'expression latine en lettres latines dans le ms.

<sup>4</sup> Cf. *AfLG*, p. 132: "Du hast gethan, was Du *pro tempora* [sic] zu leisten im Stande bist". Début d'un passage figurant dans *AfLG*, p. 132.

<sup>5</sup> Rajouté au-dessus dans le ms; manque dans *AfLG*, p. 132.

<sup>6</sup> "Einschritt" dans *AfLG*, p. 132.

<sup>7</sup> "Exemplar" rayé dans le ms.

<sup>8</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>9</sup> Manque dans *AfLG*, p. 132.

<sup>10</sup> "der" dans *AfLG*, p. 132.

<sup>11</sup> "Anmerkungen" dans *AfLG*, p. 132.

<sup>12</sup> "Anmerkungen" dans *AfLG*, p. 132.

<sup>13</sup> Fin du passage figurant dans *AfLG*, p. 132.

u.[nd] feilen, wann<sup>14</sup> ich Dir – und dies kann ich versprechen, da ich nun ziemlich gesund bin – die Bemerkungen immer zu rechter Zeit zu senden. Nur der Aufschub von einigen Monathen wünsche ich, damit ich einen Vorsprung erhalte; und immer noch mit dem Drucke im gleichen Schritt bleiben könne, auch wenn – was mitunter auch bei mir der Fall ist – eine Störung dazwischen kommen sollte.

p 2 Ich habe oft die Besorgnis, daß Du mich für einen Kleinweiser halten mögest; aber dann sage ich mir wieder, so sieht mein Solger die Sache <sup>15</sup>nicht an. Zwei Menschen sind mir so gleich, daß einer es dem andern durchaus recht machen könnte. Und dann, <sup>16</sup>so lange<sup>17</sup> ein Buch noch Manuscript ist, sieht man es mit andern Augen an, als wenn es gedruckt vor uns liegt. Als Manuscript ist es wandelbar, u.[nd] es steht mir frei anzunehmen, daß Du selbst noch an jeder Zeile zu beßern finden wirst; ja ich *muß* dies annehmen, wenn ich dir nach Kräften nützen will<sup>18</sup>.– Keiner<sup>19</sup> kann seine Individualität ganz verleugnen<sup>20</sup>, u.[nd] vieles wird nur deswegen von mir notirt, weil es der meinigen nicht ganz entspricht. Liegt Dein Buch erst gedruckt vor mir, so habe ich die Überzeugung, daß Dein Werk der reine Abdruck von der Art ist, wie Du Deinen<sup>21</sup> Dichter aufgefaßt hast, u.[nd] dann erst, wann ich den Glauben an seine Wandelbarkeit verloren habe, bin ich erst<sup>22</sup> im Stande, es als ein reines Kunstwerk zu genießen, wie ich den deutschen Homer genieße.<sup>23</sup> Auch glaube ich nicht, daß ich einen so großen Werth auf meine Einfälle lege. Ich mache nicht einmal *die* Prätension, daß Du auch nur eine einzige meiner Änderungen in der Gestalt aufnehmen sollst, die ich hier gebe. Einzig die Prätension mache ich, daß meine Einfälle beitragen sollen, Dein Werk zu fördern, daß sie Dich anregen, daß sie nur neue Ansichten wärfen<sup>24</sup> sollen. Und das geschieht unfehlbar – da wir uns in Grundsaze u.[nd] Gesinnung so sehr gleich sind.

<sup>25</sup>Solger, Du hast herrlich übersezt, u.[nd] von Deinem Sofokles erwarte ich viel. Den Jambenbau hast Du durchaus inne, u.[nd] wie keiner vor Dir.<sup>26</sup> In den Chören

---

<sup>14</sup> Ou bien “wenn” dans le ms.

<sup>15</sup> “nicht” rayé dans le ms.

<sup>16</sup> Début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 132.

<sup>17</sup> “sobald” dans *AfLG*, p. 132.

<sup>18</sup> “soll” dans *AfLG*, p. 132.

<sup>19</sup> “Wer” dans *AfLG*, p. 132.

<sup>20</sup> “ablegen” dans *AfLG*, p. 132.

<sup>21</sup> “den” dans *AfLG*, p. 133.

<sup>22</sup> Manque dans *AfLG*, p. 133.

<sup>23</sup> Fin du passage figurant dans *AfLG*, p. 133.

<sup>24</sup> ?

<sup>25</sup> Début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 133.

<sup>26</sup> Fin du passage figurant dans *AfLG*, p. 133.

habe ich mitunter noch etwas an die Rhythmen Bewegung auszusezen, wovon ich Dir nämlich schon schrieb.– Appel in Leipzig wird schwerlich das leisten, was Du ; dem aber muß Du auf jeden Fall zuvor kommen. Denn sehr möglich ist es, daß er an vielen Stellen mit Dir zusammentrifft, u[nd] nachher hieße es, als wärest Du auf seinen [XXX] getreten.

Eins noch, lieber Solger, das Dein ganzes Werk angeht. Ich vermisse manchmal ein gewisses lebendiges Colorit, in dem was Du mir geschickt hast – das freilich noch der erste Wunsch ist. Manchmal findet sich eine fehlschende<sup>27</sup> Construction, eine Häufung von Partikeln, eine unzeitige Participialconstruction, ja falsche Conjunctif<sup>28</sup> etc.<sup>29</sup>... Sieh doch ja die Übersetzung in diesen Stücken noch einmal recht<sup>30</sup> aufmerksam durch. Es liest sich hier oft durch eine kleine Änderung so bedeutend besser ; durch ein ausdrucksvolles Wort, durch eine prägnante Stellung, ja manchmal durch einen kleinen Zusaz, den das Original nicht den Worten nach, aber wohl im Geiste hat.–<sup>31</sup> Noch eins, notire mir<sup>32</sup> in dem was Du mir nun schicken wirst, alle die Verse, die Dir selbst noch nicht gefallen. Denen<sup>33</sup> will ich meine ganz besondere Aufmerksamkeit weihen.– O schreibe mir bald, Du theurer.

Dein alter Voß – Hast Du meine Pindarrecension vom Eichse<sup>34</sup> schon gelesen?<sup>35</sup>

---

<sup>27</sup> ?

<sup>28</sup> ?

<sup>29</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>30</sup> “deutlich” rayé dans le ms.

<sup>31</sup> Début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 133.

<sup>32</sup> “Dir” dans *AfLG*, p. 133.

<sup>33</sup> “denen” dans *AfLG*, p. 133.

<sup>34</sup> ?

<sup>35</sup> Toute la dernière phrase (“hast Du . . . gelesen ?”) ne figure pas dans *AfLG*, p. 133.

Schwedt, den 26. Aug.[ust] 1806

p 1

Mein theurer Keßler,

Erlaube, daß ich Dir nur wenige Worte schreibe. Es geht mir wohl, u[nd] ich bin so gesund wie ein Fisch im Wasser. Aber meine Schwägerin ist sehr krank, welches uns manche Sorge verursacht. Wir haben sie nach Soldier<sup>1</sup> in der Neumark, 5 bis 6 Meilen von hier gebracht, wo ein Arzt wachet<sup>2</sup>, der in dieser ganzen Gegend berühmt ist, wo auch die Luft gesunder ist als in Schwedt, welches mitten in Wasser u[nd] Geruch liegt, u[nd] wo sie eine Freundin hat, die sie pflegen will. Gott gebe, daß sie wiederhergetsellt werde; mir ist sehr bange für ihr Leben. Wir sind deshalb von letztem Mittwoch bis zum letzten Sonntag verreist gewesen, u[nd] unter der Zeit ist Redthel<sup>3</sup> hier darauf gekommen, welches ich sehr bedauert habe. Gestern habe ich einen Besuch von Begeman gehabt.

p 2

Habe die Güte den beigelegten Brief an Kohlrausch zu siegeln u[nd] zu befördern, u[nd] Krause erinnern, daß er mir antworte. Mit großem Bedauern habe ich den Tod des würdigen Uhden erfahren. Es ist, als ob die wenigen gerechten Leute noch vollends fort sollten, um uns ganz allein dem einbrechenden Elende zu überlassen. Grüße den ganzen Freitag, u[nd] wenn Du Zeit übrig hast, so schreib mir, wie es Dir geht, u[nd] ob Du schon angestellt bist. Meiningen ist, nach den Zeitungen, nicht von den Franzosen besetzt. Aber am Ende hält der Teufel ja doch alles.

Das Wetter begünstigt mich. Auch bin ich fast immer im Freien, u[nd] gehe aus zu Lande u[nd] zu Wasser. Dieser Müßigang bekommt mir auch sehr wohl. Wenn es mit meiner Schwägerin kein unglückliches Ende nehmen sollte, so hoffe ich in etwas mehr als 14 Tagen wieder bei Dir zu sein.

Dein

Herzlicher Freund  
Solger

---

1 ?  
2 ?  
3 ?

1.1.21. Voß à Solger, du 8 octobre 1806 (Weimar)

SNMb 5128<sup>1</sup>

p 1 An Solger

d.[en] 8. Octob.[er] 1806.

Ich habe so lange geschwiegen, daß ich fast mit einer Entschuldigung anfangen müßte, wenn ich es nur über mich vermöchte, unsere Freundschaft durch Zweifel und Mistrauen zu antheiligen. Lieber Solger, Du weißt es, was mich im vorigen Winter vom Schreiben abhielt; ich hatte viel Muße, aber es war keine schöne Muße, ich würde nur Briefe geschickt haben, die auch traurig gemacht hätten. Jezt bin ich wohler wie damals, aber doch lange nicht so wohl, wie es mich die Ärzte wollen glauben machen. Aber heiter bin ich, sehr heiter, und wenn das Gemüth nur gesund ist, so trägt man ein Körperliches unbefangen schon mehr. Die Heidelberger Reise, von der ich bis 3–4 Wochen heimgekehrt bin, hat sehr gut auf mich gewirkt; ich habe dort in einem schönen Lande unter herrlichen Menschen meine verlorene Heiterkeit wiedergefunden, und ein so volles Maß derselben, daß ich für diesen Winter geschützt bin. Es war mir ein unbeschreibliches Gefühl, meine Eltern einmal so recht glücklich zu sehen, was wirklich in Jena nie der Fall war, und die letzten 8 Jahre in Eutin auch nicht. Aber sie müssen es wohl hier in einer wahrhaft paradiesischen Umgebung und bei so vortrefflichen Menschen. *Daub* scheint mir einer der edelsten zu sein, die jezt leben; er ist ein Mann voll Kraft, voll Kenntnisse; voll Geist, und seinem Character nach möchte ich ihn die personifizierte Wahrhaftigkeit nennen. Er hat mich an alle Männer erinnert, die nur ja meine Aufmerksamkeit und mein Herz gehabt haben, an Göthe, an Stolberg, an Schiller, an Griesbach, und doch wüßte ich nicht zu sagen, daß er an Körperbildung, an der Richtung des Geistes einem von ihnen gleiche. Aber es ist gewiß, daß auch die verschiedenartigsten Menschen in einem gewissen unennbaren

p 2 Etwas übereinkommen können, in dem nemlich, das höher ist als alle aufzählbaren Eigenschaften. Ich habe *Daub* in vielen Verhältnissen kennen gelernt, ich habe ihn als Freund, als Gatten als Vater als akademischen Leser lieb gewonnen.– Auch *Creuzer* ist ein gar lieber, freundlicher, geistreicher Mann.– Die Liebe für Wissenschaft habe ich nirgends so gefunden, wie in *Heid.[elberg]*. jeder<sup>2</sup> beinah theilt sich jedem mit, und es möchte noch wohl kein Aufsatz geschrieben sein, der nicht vorher durch mehrere Köpfe gewandert wäre. Auf diese Weise wird selbst wie Vater für die Akademie wirksam, wiewohl er selbst *Collegia nicht* liest.– In *H.[eidelberg]* vollkommen zu werden ist beinah nicht einmal Verdienst für den, der nur einige Anlage dazu hat; die ganze Umgebung hebt einen, man wird fortgerissen, und zum Ziel gleichsam hingetrieben; statt daß man anderswo, (wie *jetzt* in Jena) sich erst kümmerlich im Element bilden muß, in welchem man leben und wirken will.– Oft träume ich mir von der Seligkeit, in *Heidelberg* einmal auf eine würdige Weise zu leben, das *Medium*<sup>3</sup> zwischen meinem

<sup>1</sup> Cf. *AfLG*, p. 128–132.

<sup>2</sup> Sic dans le ms.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

Vater und den Studenten zu werden, mich selbst dort auszubilden; und dann wird mir das Herz warm, und die Sehnsucht rege nach meiner eigentlichen Heimath. Aber das sind nur Träume, und werden es vielleicht immer bleiben.– So wohl, wie es mir auch in Weimar ist an der Seite meines herzlichen Göthe, ich tauschte dennoch; denn von Göthe muß ich mich bald doch trennen! Ich habe dies Jahr Göthe auch nur wenig genossen, und die wenigen Male daß ich ihn sah, empfing ich mitleidige Worte u.[nd] Blicke über meinen Zustand; ich kann ihm nicht vorlesen, ich kann kein Hexameter mit ihm machen, ich muß stumm bei ihm sitzen, und darf nur stammeln statt zu p 3 reden; drum geh ich auch jetzt seltner hin, als im vorigen Winter.–

Hast Du meine drei Recension<sup>4</sup> gelesen von *Brossens* Anatmon, v.[on] *Spaldings* Gedichte, von *Danzens* Aeschylus. Diese hat mir viel Freude erworben, und einiges Zutrauen in meine Arbeit, und es mir nicht wenig schmeichelhaft, daß *Windischmann* u.[nd] andere, sie meinem Vater zugeschrieben haben. Gestern habe ich eine Recension von Schlegels Rom <sup>5</sup>geendigt, u[nd] heute abgeschickt; sie enthält aber manches mir von meinem Vater *mündlich* mitgetheilte, so wie wir denn in Heidelberg fast jeden Morgen metrische Gespräche führten. Allein die Zusammenstellung, und die Darstellung u[nd] Stylistik ist ganz von mir. Ich leugne nicht, daß ich mit dieser Arbeit zufrieden bin, u.[nd] sie für meine beste halte; vielleicht giebst auch Du mir das Zeugnis, daß ich sie mit ganzer Seele ausgearbeitet. Göthe hat sie noch nicht gelesen, ich wurde von Eichstädt zu sehr preßiert, daß ich sie ihm hätte erst mittheilen können. Ich habe aber 12 Tage ununterbrochen dran gesessen, <sup>6</sup> und besonders der Theil von der Schlußabsätzen ist mir mühsam geworden; aber noch mühsamer die Coctier<sup>7</sup> von Klopstock.<sup>8</sup> Die Beurtheilung der *Schlegelschen Verse* ist ganz mit meinem Vater durchgesprochen, und eben so gut, *sein* als *mein* Eigenthum zu nennen. <sup>9</sup>Meine nächste Arbeit soll die Beurtheilung des humboldtischen Agamemnon sein, die jetzt erscheint;<sup>10</sup> und dann hoffe ich wirst Du mir Dein Sofokles zur öffentlichen Beurtheilung geben. Ich habe Dich vor zwei Jahren sehr schlecht abgespeist<sup>11</sup>; auf den Geist Deiner Übersetzung wenig Rücksicht genommen, u.[nd] mich nur an Körperliche<sup>12</sup> Gebrechen gehalten. Verzeihe, u.[nd] laß mich jetzt nicht verantworten, p 4 was ich vor zwei Jahren aus Unzulänglichkeit der Einsicht gesellt hab.

---

<sup>4</sup> Sic dans le ms.

<sup>5</sup> “gemacht” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>7</sup> ?

<sup>8</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>9</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>10</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>11</sup> ?

<sup>12</sup> Sic dans le ms.

Von meinem Aeschylus habe ich ungefähr 1000 Senare fertig aber meine Lippe<sup>13</sup> hat mich abgehalten, u.[nd] ehe ich gesund werde, gehe ich nicht wieder<sup>14</sup> daran. Dann ab mit allem Eifer. Du Glücklicher mit Deinem Vorsprunge; Du hast schon alle Stücke des Sofokles im Entwurfe fertig.– Aber ist es nicht eine Freude, von Zeit zu Zeit seine Fortschritte zu merken? Mein Vorsatz in der Danzischen Recension wollte ich *jezt* schon besser machen, wiewohl ich vor einem Vierteljahre mein Äußerstes that. So ist es Dir ebenfalls gegangen, und darin besteht der größte Lebensgenuß.

Wie haben jezt einen neuen Direktor Lenz<sup>15</sup> Nordlehans<sup>16</sup>; er ist ein fertiger Latinus, der ein gutes Latinum Salzmaniale schreibt, der die Alten liebt als ein Mittel zur Latinität zu kommen, aber doch das Lateinische Parlieren dem Lesen der Alten vorzieht. Lenz macht den Böttiger zum heiligen, d. h. durch den Contrast. Nicht einmal einen vernünftigen Herznianer<sup>17</sup> kann der Mann abgeben; ich habe ihm neulich einmal vordemonstriert, wie er es anfangs habe, um ein ordentlicher Herznianer zu werden. Aber der Mann weicht jedem Discurs aus, u.[nd] springt vom hundertsten ins tausendste. Nun man lasse ihn springen!

Nun muß Du mir bald einmal schreiben, Du guter, lieber Solger. Daß ich Dein M[anu]script nicht zurückgesendt, u.[nd] nicht weiter durchgesehen, entschuldigt meine Krankheit. Was ich vor einem Jahr beigetrieben ist zum Theil einseitig, zum Theil doch unreif. Ich wollte, Du ließest mir d.[ie] Manuscripte u.[nd] fördertest sie nicht wieder.

Dein Voß

---

<sup>13</sup> ? Tache noire sur le ms.

<sup>14</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>15</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>16</sup> ?

<sup>17</sup> ?

Schwedt den <sup>1</sup> 1807

p 1

Mein theuerster Hagen,

Du und meine übrigen Freunde wollt gewiß schon böse werden, daß ich noch nicht erschien; u[nd] ich gestehe, daß Ihr Ursach dazu habt. Indessen konnte ich der Bitte meines Bruders einen langen Aufenthalt bei ihm nicht verweigern, u[nd] nun, da dieser zu Ende gehen sollte, ist eine Unpäßlichkeit dazu gekommen, die ernstliche Krankheit hätte werden können. Ein außerordentlich starker Schnupfen u[nd] Katharr ist mir durch Erkältung zurückgetreten, und hat mir solche Brust- u Kreuzstiche verursacht, daß ich des Nachts nicht schlafen konnte, u[nd] bei dem ununterbrochenen Fieber, das ich dabei hatte, eine Brustkrankheit fürchten mußte. Der Doktor Schlesinger hat mich indessen in die Kur genommen, u[nd] nun wieder so weit gebracht, daß bis auf einige Heiserkeit u[nd] Mattigkeit alles vorbei ist. Wegreisen soll ich aber noch nicht, u[nd] habe mich daher entschlossen noch 14 Tage, d. i. bis zum Mittwoch nach Ostern hier zu bleiben. Dann reise ich unfehlbar.

p 2

Die Krankheit war mir desto unlieber, da ich glaubte, meine Gesundheit hier recht zu verbessern. Wir sind viel nach Monplaisir gelaufen u[nd] gefahren, viel aufs Land herumgereist, u[nd] oft auf der Jagd gewesen. Eine große Jagdpartie haben wir noch kurz vor dem Schlusse der Jagd gemacht, u[nd] darauf noch beim Oberförster Pich u[nd] in Gesellschaft seiner allerliebsten Töchter u[nd] mehrerer jungen Leute einen sehr frohen Abend gehabt. Auch beim Hofrath Priht haben wie eine Fäte nach der gewöhnlichen beraubten Weise glücklich überlebt (denn wenn man davon kommt, ist es ein Glück!). Die hiesige Gegend jenseits der Oder ist von einer großen Räuberbande beunruhigt worden. Wir machten eine Reise nach Saldenburg, u[nd] kamen immer da an, wo diese aus mehr als 80 Mann bestehende bewaffnete Bande eben gewesen war, sind also sehr glücklich gewesen sie nicht zu treffen. In Wildenbruch selbst hatten sie auf dem Hofe des <sup>2</sup>Beamten eine schauderhafte Mordthat verübt an einem ihrer eigenen Gesellen, u[nd] wir fanden die ganze Familie noch voll Abscheu u[nd] Entsetzen. Glücklicherweise ist diese Bande bald zersprengt worden, u[nd] der Chef derselben nebst <sup>3</sup>einem ihrer gefährlichsten Mitglieder, welches den erwähnten Mord begangen hat, sitzen hier in Schwedt im

p 3

Gefängnis. Die Oder ist ganz außerordentlich groß, fängt aber an zu fallen. Sie hat den Oderdamm so ausgefassen, daß unser letzte Weg darüber mit Lebensgefahr verbunden war. Dieses große Wasser ist vermuthlich die Ursache einer kürzlich

---

<sup>1</sup> Blanc dans le ms.

<sup>2</sup> "Amte(?)" rayé dans le ms.

<sup>3</sup> "dem" rayé dans le ms.

vorgefallenen Naturmerkwürdigkeit. Es wurde nämlich nicht weit von hier in der Oder ein gewaltig großer Seehund gefangen, den uns ein Fischer gleich darauf zum Besehen ins Haus brachte. Dies ist um so auffallender, da selbst in der Ostsee die Seehunde eine große Seltenheit sind.

Sieh, wer weiß ob Du mir jetzt von Berlin so viel neues erzählen kannst, wie ich Dir von Schwedt. Was die Studien betrifft, so kann ich wirklich diesmal nicht klagen, daß ich den Umständen nach zu wenig thäte. Ich habe hier bei meinem Bruder meine eigene Stube, in die <sup>4</sup>kein Mensch kommen darf, u[nd] wo ich ganz ordentlich eingerichtet bin. Nur das Studium des Spinoza ist nicht ergebnislos fortgegangen, weil es sich wo viele Störungen nicht gefallen läßt; desto besser gehen die *Godia*<sup>5</sup>. In diesem Stück werde ich hier noch mehr vollenden als ich anfänglich hoffte. Auch kann ich wieder mit einigen ganz neu verbesserten<sup>6</sup> Stücken des Sophokl.[es] dienen. Denn den *Aias* wollte ich zwar bloß ausfeilen. Aber was heißt ausfeilen? Kalt daran sitzen und mäkeln, das ging nicht, also lieber, da wo zu mäkeln war, wieder neu hingestellt. Ihr werdet mir also wenigstens *improbum laborem*<sup>7</sup> nicht absprechen können. Die Jenaer Lit[eratur]z[eit].[ung] erhält ja in diesem Jahre manches merkwürdige. Von wem mag die Rez.[ension] des Fichtischen Zeitalters sein? Sie ist größtentheils wahr, aber von schlechtem Ton. Ganz schandbar ist die von Bouterweks Artikels. Das ist gewiß *Dollbruk* oder so einer. Die von Vossens *Lear* u[nd] *Othello* ist mir zu kalt. Vossens eigen von der *Elegie Rom* enthält viel <sup>8</sup>metrische Kenntniß, aber es geht mir noch grade zu weit mit dem Spintisieren in einer Sache des künstlerischen Gefühls, u[nd] übrigens fängt er stark an nach dem Tone des Alten zu schmecken. Als wenn dürre Gerippe dadurch liebenswürdiger würde, daß man bunte Lappen daran bindet! Was in der Rez.[ension] der müllerschen *Schweizgeschichte* N. 39, 16. Febr.[uar] von *Nibelgaun* steht, war *mir* neu. Vielleicht ist es dir das auch. Ich freue mich herzlich auf dein *Nibelungen*. Sind sie schon fertig, u[nd] kannst du sie eben mit der Sonntagspost herschicken, so thu's mir zu Liebe. Dann kann sie mein Bruder noch kennenlernen. Wo nicht, so würde es mich sehr freuen, wenn Ihr die Lektüre bis zu meiner Ankunft aufschöbet.

Herzliche Grüße an deine liebe Frau. Sage ihr, am Freitag nach Ostern würde ich ihr persönlich meine Huldigung zu Füßen legen. Herzliche Grüße an Krause, Jule, Keßler, Arcenna u[nd] alle andere Freunde, u[nd] an den Freitag in corpore<sup>9</sup>. Ich

---

<sup>4</sup> "noch" rayé dans le ms.

<sup>5</sup> ? "ia" en lettres latines dans le ms.

<sup>6</sup> ?

<sup>7</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>8</sup> "Me" rayé dans le ms.

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

habe mich nunmehr entschlossen, diesen Sommer noch in Berlin zu bleiben. Wenn doch Gott wollte, daß ich mich nie von Euch zu trennen brauchte!

Dein

ewig treuer Freund

Solger

Ich habe in unbeschreiblich langer Zeit nichts von Dir vernommen, mein guter, alter, ehrlicher Solger; bist Du denn für mich tod<sup>3</sup> oder fehlt es Dir an der Gemüthlichkeit, die man sich bei Briefen an einen Freund wünscht?<sup>4</sup> Lieber, laß mich länger nicht warten, es würde mich sehr traurig machen. Sei in welcher Stimmung Du willst, schreibe mir nur; ich will, um nicht leere Ansprüche an Dich zu machen, auch durch einen langen Brief,<sup>5</sup> da ich wirklich diesmal zu schreiben gedenke,<sup>6</sup> Deinen baldigen Brief zu verdienen suchen. <sup>7</sup>Aber, wo soll ich Dich auffinden? Deine Adresse in Berlin ist mir noch stets unbekannt geblieben. Und weiß ich, ob Du überhaupt in Berlin bist? Ich muß also meinen Brief unter Abekens Adresse abgehen lassen; und da ich Abeken zugleich einer Antwort auf seinen herzlichen Brief schuldig bin, so will ich einer alten Gewohnheit gemäß diese in denselbigen Brief mit einflechten. Ihr seid ja noch die alten Freunde, daß auch dies nicht unangenehm sein kann.<sup>8</sup> Zuerst ein Wort von mir, aber das wird nicht sehr tröstlich sein. Noch kann ich nicht schreiben, daß ich genesen bin, und wer weiß, ob ich es je wieder können werde. <sup>9</sup>Noch stehe ich auf dem selbigen Fleck, auf welchem mich Dethlefsen sah;<sup>10</sup> noch immer traure ich im Stillen, daß ich die schönen Jahre der Kraft u.[nd] des Frohsinns – während sie von meinen Freunden benutzt u.[nd] genossen werden, muß ungenutzt vorbeistreichen lassen. Lieber Abeken, Du preisest mich selig wegen meiner glücklichen Lage in Heidelberg. Ja, wenn ich gesund wäre, wenn ich Kraft u.[nd] Arbeitslust in mir spürte, wenn ich den Gebrauch meines Mundes hätte, und reden dürfte, statt zu stammeln! Meine Collegia lese ich mit großem Beifall; aber welch ein trauriges Gefühl, wenn ich manchmal, durch meine Lippe ermahnt, schon um drei Viertel schließen muß. Und dann zu Hause, wie schwerfällig geht es mit der Arbeit – freilich habe ich auch bessere Tage dazwischen – wie muß ich mich manchmal zur Arbeit zwingen, statt daß sie mich meine Kräfte im ersten Halbjahr übernommen. Ich fühle jezt die Wohlthat meiner Hundstagsferien, u.[nd] sehne mich nach den

---

<sup>1</sup> Cf. *AfLG*, p. 133–137.

<sup>2</sup> “Aug” rayé dans le ms.

<sup>3</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>5</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>6</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>7</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms (ou peut-être signe provenant du verso par transparence).

<sup>8</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>9</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>10</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

Michaelisferien. *Jetzt* medicinire ich; *dann* werde ich ein Haarseil unter d.[er] Lippe mir legen lassen. Hilft das nichts, was soll dann helfen? Doch geben mir die Ärzte  
p 2 Muth, und das tröstet mich noch in etwas. Es wäre unverantwortlich, wenn mich Ackermann mit leeren Hofnungen einschüchtern<sup>11</sup> wollte.

Bei solchen Umständen ist mein Leben, wie Ihr leicht denken könnt, sehr einfach. Ich komme fast nicht aus dem Hause, und die Zeit, welche ich meinen Collegien abmüßigen kann, bringe ich entweder bei meinen Eltern zu, oder in unserem Garten, oder am liebsten auf meinem Zimmer. Ich wohne drei Stock hoch, sehe nichts von der Stadt, sondern habe Berge u.[nd] Wälder vor mir. In dieser Einsamkeit fühle ich mich am behaglichsten. Kann ich nichts schaffen, kann ich mich der Gegenwart nicht freuen, so lebe ich desto inniger in der Vergangenheit, denke mit Vernunft u.[nd] zugleich mit Freude, daß es eine Zeit gab, die mir sehr günstig war. Manchmal keimt dann ein Strahl von Hoffnung in meinem Herzen auf; ich betrachte dann mit Ruhe meinen Zustand, u.[nd] sehe ruhig dem was kommen mag entgegen. Selbst daß ich nicht arbeiten kann was ich begehre, kümmert mich dann nicht; ich denke, es kommt wohl mal eine glückliche Zeit wieder. Ob ich aber wieder Tage erleben werde, wie im Winter 1802 in unserer Griechischen Gesellschaft, wie im Jahre 1804, als ich mit Schillern noch zusammenlebte, u.[nd] Tage, wie sie mir bei Göthe u.[nd] im Griesbachischen Hause geworden sind, das will ich ruhig abwarten.<sup>12</sup> Wohl mir, daß meine Erinnerung so treu ist; fast kein Tag vergeht, besonders Abends in den Dämmerungsstunden, wo ich nicht das Bild vergangener Zeiten in mir erwecke; dies ist meine Hauptfreude in diesen für mich beschwänkten Zeiten.<sup>13</sup> Der Umgang mit meinen Eltern ist mir viel werth, aber als Ersatz für das was ich in Weimar u.[nd] Jena verloren sehe ich ihn doch nicht an.<sup>14</sup> Nichts in der Welt kann einen Ersatz geben für einen wahren Verlust; der einzige Ersatz besteht in der treuen Erinnerung. Mit Göthe stehe ich in fortdauerndem Briefwechsel; schon 5 Briefe habe ich von ihm, und der alte Vater schreibt immer so herzlich. Ich weiß, er hat mich ungern verloren, er hat es mir halber gesagt, und die Thränen traten ihm in die Augen, wie ich Abschied von ihm nahm. Nun hat er mir Hoffnung gegeben, uns hier zu besuchen, und Ostern schicket er mir seinen Sohn zu. Briefe sind mir Trost u.[nd] Freude, u.[nd] erhellen mir die düstern Tage meines einsamen Lebens; nur zwei Menschen sehe ich außer  
p 3 meiner Familie. Das übrige Heidelberg existirt jetzt für mich nicht. Ich habe eine gewisse Scheu vor Menschen, u.[nd] diese ist mir in einer Hinsicht wohlthätig; sie

---

<sup>11</sup> ?

<sup>12</sup> Demi-crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>13</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>14</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

macht, daß ich größt[en]theils für mich lebe, und in dieser Einsamkeit fühle ich jezt meine seligsten Zeiten.

Doch einer Freud laßt mich gedenken, ihr Lieben, die mir vor 4 Wochen ward, u.[nd] die mir noch lange die nächste Freude bleiben wird. Ich habe einen zweitägigen Besuch gehabt von meinem theuren Herr v. Gleichen aus Rudolstadt. Ich kannte diesen Mann, den vertrauten Freund des seligen Schiller längst aus Erzählungen v.[on] Schiller, und durch Briefe, die mir von ihm mitgetheilt wurden, aber gesehen hatte ich ihn nie, weil jedesmal, wenn ich die Reise nach Rudolst.[adt] machen wollte, ein böser Daimon sie mir vereitelte. Nun trat auf einmal ein Mann auf mein Zimmer, schön von Gestalt, mit edler Miene, mit einem so milden u.[nd] freundlichen Auge, und dabei doch so viel ernst, wie ich nie gepaart gesehen. Als er mir den Namen Schiller nannte, ergrif mich eine Ahndung wer es wohl sein möchte. Ich ergrif seine Hand und rief ihm mit Festigkeit zu: "Sie sind der Herr von Gleichen aus Rudolstadt." Ach! wie freute ich mich da, wie habe ich ihm die Hand unaufhörlich vor sprachloser Freude gedrückt! Was haben wir da auf der Stelle von Schiller gesprochen, was habe ich ihm alles erzählt, und er mir! Als ich diesen seltenen Gast endlich meinen Eltern vorstellte, da habe ich recht Stolz in mir gefühlt. Er mußte uns versprechen, den ganzen Tag bei uns zu bleiben, und das that er auch mit so vieler Bereitwilligkeit. Wie saßen des Abends bis 12 Uhr zusammen, und ich habe die ganze Tischzeit über kein Auge von ihm gewendt. Den folgenden Tag reisete ich mit ihm nach Schazingen, wo wir noch bis 5 Uhr Abends zusammen waren. Unbeschreiblich fröhlich ist mir dieser Tag vergangen. Wie die Trennungsstunden schlug ward mir bange im Herzen; ich hätte die flüchtigen Momente so gerne festgehalten. Ich mußte dem Herrn von Gleichen versprechen, ihn in Rudolstadt zu besuchen, und wohl nie ist etwas mit mehr Ernst versprochen worden. Wenn Gott Leben giebt, so reise ich Michaelis 1808 hin.— Endlich wollte der Wagen davon, und lange blickte ich seiner Spur mit thränenden Augen nach. So ist mir auch diese flüchtige Freude schon entschwunden; aber die

p 4 Nachfreude ist groß. Noch stündlich gedenke ich des herzlichen, geliebten Mannes.<sup>15</sup>Jeden Abend noch wiederholte ich mir in Gedanken was wir zusammen gesprochen, und erquickte mich an seinem schönen u[nd] herzvollen Gesichte, das ich mir so lebhaft vorstellen kann.<sup>16</sup>— Verzeiht mir, ihr Lieben, daß ich euch so viel von einem Manne schreibe, der euch unmittelbar nicht interessieren kann. Aber bringe mich einer auf diesen theuren Mann, so sprudelt das Herz über. Meine einzige Freude die ersten Tage nach Gleichens Abreise bestand darin, daß ich an der Hofrätthin Schiller, die ihn wie ihren Bruder liebt, und an die Mutter Griesbach die ausführlichsten Briefe über ihn schrieb; und mein heutiger Brief an Euch enthält auch noch<sup>17</sup> Nachklänge

<sup>15</sup> Demi-crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>16</sup> Demi-crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>17</sup> Rajouté en bout de ligne après coup, dans le ms.

jener Freude. Wenn wir Abendes die Sonne haben versinken sehen, da blicken wir gern noch lange nach dem Punkte hin, wo sie zuletzt am Himmel stand; denn dort ist es noch lang am hellsten. Jezt ist der Herr von Gleichen in Brucknau; von dort warten ihn in wenigen Tagen seine Frau u[nd] seine kleinen Kinder wieder nach R.[udolstadt] zurückhohlen<sup>18</sup>. Dann erfuhr ich viel von ihm, denn <sup>19</sup> die Schiller u.[nd] Ukert sind jezt in Rudolstadt, und beide schreiben mir fleißig.

Ihr seht, liebe Freunde, daß ich keineswegs melancholisch bin; Euer alter Voß kann sich noch herzlich freuen. Und das ist mir auch ein schöner Trost, daß mir, wenn auch die Kraft zum Schaffen fehlt, doch nicht das Vermögen zu genießen ausgegangen ist. Auch meine Reise nach Weimar, Jena u[nd] Rudolstadt beschäftigt mich oft recht angenehm. An jeden Ort will ich 8 Tage bleiben, u.[nd] wenn man mir gute Worte giebt, lege ich an jeden Ort noch einige Tage zu. O wenn dann meine Lippe gesund wäre, es wäre eine grenzenlose Freude für mich. Nun es sei Gott gelobt, ich will dulden, und nicht murren, u.[nd] bis dahin jede Freude im Fluge besehen, sollte sie auch spärlicher zu mir kommen. Ich will alle Anfoderungen an mich, die ich nicht befriedigen kann, fahren lassen, u.[nd] mich mit der Erwartung günstigerer Zeiten trösten.–<sup>20</sup>Von meinen Collegien, guter Abeken, soll ich Dir schreiben,<sup>21</sup> erlaß mir dies heute. Ich fühle mich zu behaglich in dem Genuß meiner jezigen Ferien, als daß ich an Collegia lesen und was dazu gehört denken könnte. Ein andermal;<sup>22</sup> nur so viel, daß das Collegienlesen, sobald es meine Gesundheit nur verstatet, sehr viel Freude macht, mehr noch als das Schulleben.<sup>23</sup>

p 5 Eine der angenehmsten Nachricht aus Abekens leztem Briefe war, daß Dein Sofokles, theurer Solger, nach Weihnachten soll gedruckt werden. Du glücklicher, der Du schon so viel geschafft hast, ich habe an meinem Äschylus noch viel nach. Aber ich werde auch schon nachkommen, u.[nd] vielleicht laß ich den Prometheus, der wirklich fertig ist, bald einmal drucken.–<sup>24</sup> Es schmerzt mich, daß ich die Recension Deiner 3 mir übersandte Stücke nicht beendigt habe. Aber den Oedip.[us] Colon[os]<sup>25</sup> habe ich im großen Theil nach durchgesehen, u[nd] viele Veränderungen beigeschrieben. Soll ich Dir dies noch zuschicken, so schreib mir die Adresse. Aber manches taugt

---

<sup>18</sup> Sic dans le ms.

<sup>19</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms (ou peut-être signe du verso visible par transparence).

<sup>20</sup> Demi-crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>21</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>22</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>23</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>24</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>25</sup> En lettres latines dans le ms.

nichts, denn vieles ist nach dem Maßstabe gemessen, den ich damals für meine Shakespeareübersezung gebrauchte. Ich habe mich in der That bisher gefreut, es Dir zuzuschicken, aber manches darunter möchte Dir doch in so fern willkommen sein, als es ein Stück ist, das<sup>26</sup> eine neue Idee aufzuregen.– Zugleich schäme ich mich noch der erbärmlichen Recension die ich dir einmal zum Oed.[ipus] Tyr.[annos]<sup>27</sup> gelegentlich zukommen ließ. Ich will diesen Flecken auswaschen, durch eine neue Recension des ganzen Sofokles, die bald nach Erscheinung desselben soll gefertigt werden, wenn Du mir in etwas dabei zu Hülfe kommen willst.– Da erbitte ich mir von Dir folgendes. 1) Du sollst mir ein vollständiges Inventarium geben, wo Deine Übersezung vom Brunkischen Texte abweicht. 2) Du sollst mir die Chöre nennen, oder <sup>28</sup>vielmehr alle einzelne Verse in den Chören, wo Du vom Versmaß des Originals in etwas abgewichen bist. 3) Du sollst mir einige Stellen nennen, die nach Deiner Ansicht vorzüglich gelungen sind, oder solche Stellen, auf welche Du besonders die Aufmerksamkeit gerichtet wünschest. – Solche u[nd] ähnliche Bemerkungen u[nd] Andeutungen schicke mir zu, damit mir die Arbeit etwas erleichtert werde; denn natürlich muß es mir viel Aufwand von Zeit kosten, wenn ich solche Dinge, die ich leichter von Dir <sup>29</sup>ersuchen,<sup>30</sup> erst aus dem Buche selbst aufsuchen soll. Und doch wollte ich dem Publikum gern,<sup>31</sup> ein vollständiges Bild von Deiner Sofokles geben, kein einseitiges u[nd] mangelhaftes.–<sup>32</sup> Hast Du meine Recension vom Horaz meines Vaters gelesen? Mein Vater, der sie zuerst *gedruckt* gelesen, wiewohl sie in seinem Hause geschrieben ist, hat sie mit Beifall aufgenommen. Ich habe noch viel zu recensieren, aber ich komme nicht dazu, weil mir wenn ich meine Collegien [XXX] beendet habe, die Lust zu fernern Arbeiten fehlt.–

Neulich habe ich von Wilh.[elm] Schlegel einen sehr freundlichen u[nd] über meine Lear u[nd] Othello sehr schmeichelhaften Brief erhalten. Ich muß auch doch einiges mittheilen: “Der Zufall hat mir ohne meine Schuld in Ihren Augen das Aussehen einer unfreundlichen Nachlässigkeit gegeben. Seit einem Jahr hielt ich mich in Ernkreich<sup>33</sup> auf, die hier an mich eingelaufenen Packete waren liegen geblieben, und so fand ich erst vor einigen Wochen bei meiner Zurückkunft nach Coppet das mir von Ihnen gütig zugedachte Exemplar ihres Stückes. Ihre vortreffliche Übersezungen

---

<sup>26</sup> ?

<sup>27</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>28</sup> “die” rayé dans le ms.

<sup>29</sup> “selbst(?)” rayé dans le ms.

<sup>30</sup> Petit crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>31</sup> Sic dans le ms.

<sup>32</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>33</sup> ?

hatte ich mir schon in Paris verschafft, u.[nd] große Freude daran gehabt. Ich danke Ihnen herzlich für die Art wie Sie meiner in der Vorrede erwähnen, noch mehr beschämen Sie mich durch alles verbindliche, was Sie mir in Ihrem Buche sagen. In der Behandlung der Sprache u[nd] im Versbaue kann man vielleicht selbst einem unvollkommenen Vorgänger einige Vortheile absehen, aber die Weise, wie Sie den Dichter fühlen, erlernt sich nicht, u[nd] ist ganz Ihr eigen. Da meine Antwort so lange verzögert worden, so wird die J. A. L. Z. sich vermuthlich schon beeifert haben, von einer so merkwürdigen Erscheinung dem Publikum Nachricht zu geben. Sollte dies nicht sein, so bin ich bereit, die Anzeige zu übernehmen, wiewohl ich befürchte den Vorwurf der Anmaßung schwerlich entgehen zu können, wenn ich über die Arbeit eines Mitarbeiters ein öffentliches Urtheil fälle. — — — — — Sie haben mir durch diesen schönen Wetteifer einen neuen Antrieb gegeben, endlich einmal die lange versprochene Fortsetzung zu liefern. Bald hoffe ich Ihr Geschenk mit dem 9[.] Band, welcher Richard 3 u[nd] Heinrich 8 enthalten wird, erwidern zu können. etc<sup>34</sup> —”. Ist dies nicht ungemein artig<sup>35</sup>? Der Brief hat mir große Freude gemacht. Auf Schlegels Recension bin ich nun sehr begierig.

p 7 Die Nachricht vom 9 Bände, der Richard 3 enthalten soll, theilst Du auch wohl Keßler mit. Treib ihn doch an, daß er seine Übersetzung von R.[ichard] 3 in Druck gebe. Es können nicht zu viele Übersetzungen kommen; man sollte Schelgeln so verarbeiten. Ich freue mich, daß ich ihm durch Lear<sup>36</sup> u[nd] Othello<sup>37</sup> so gut vorgearbeitet habe. Wenn Schlegel an diese Stücke kommt, u.[nd] meine Übersetzung überarbeitet, so muß seine Übersetzung dieser Stücke ein Meisterstück werden. Denn Vieles ist in meiner Übersetzung gewiß brauchbar, manches – wenn auch gleich wenig – <sup>38</sup> unübertrefflich. z. B. Manche<sup>39</sup> Stelle im 5[.] Acte des Othello.– Haltet mich nicht für Stolz<sup>40</sup>, ihr Lieben, daß ich so rede. es ist dies meine wahre Meinung, und nur zu Euch rede ich so. Ach! wenn nur meine Lippe wollte, wie ich wollte, so würde ich noch viel übersetzen, u[nd] vielleicht doch noch einmal zum Shakespeare zurückkehren. Aber ihr, in Berlin, habt so viele rüstige Übersetzer, warum geht nicht einer an das Wintermärchen. Lieber Abeken, das wäre so was für Dich, Du fromme Seele –<sup>41</sup> Gelt, der Macbeth wäre etwas zu stark für Dich; aber das Wintermärchen

---

<sup>34</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>35</sup> Sic dans le ms.

<sup>36</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>37</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>38</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>39</sup> Sic dans le ms.

<sup>40</sup> Sic dans le ms.

<sup>41</sup> Deux parenthèses fermantes, l'une plus grande que l'autre au crayon (de deuxième main) dans le ms.

wurde Deinem Gemüth zusagen?– Geh daran, geh mit Dethlefsen daran, der auch einmal Lust bezeugte, etwas aus Shakespeare zu übersezen.<sup>42</sup> Wenn ich es doch noch erlebte, den ganzen Shakespeare deutsch zu lesen.<sup>43</sup> Was ich von Freudfeld erwarten soll, weiß ich noch nicht; ich traue ihm nicht Sinn genug zu, u[nd] glaube, daß er nichts schlechtes liefern wird, wohl aber auch nichts vorzügliches. Von Keßler erwarte ich viel mehr.

Die Hize ist fürchterlich seit 4 Wochen, u[nd] da verdanke ichs auch wohl größt[en]theils, daß ich so herunter gekommen bin. Ich mag kaum essen, desto mehr trinke ich. Manchmal bade ich mich, aber selten. Spazierengehn thue ich selten. Mit Reisen will es hier auch nicht viel sagen. Noch habe ich den Vater Rhein nicht in der Nähe gesehen. Wenn ich einmal gesund bin, so muß ich auch nach Straßburg und Paris, un[d] in die Schweiz hinein, u[nd] so Gott will, auch noch einmal nach Italien. Doch erst nach Weimar, Jena u[nd] Rudolstadt. Schön wäre es, lieber Abeken, wenn  
p 8 Du zu Michaelis 1808 nach Jena kämest, u[nd] dann mit mir u[nd] der Mutter Griesbach – die schon eingewilligt hat, die Reise nach Rudolstadt machtest<sup>44</sup> Du würdest es uns lebenslänglich danken, wenn wir Dich mit diesem dem herlichen Herr von Gleichen bekannt gemacht hätten.<sup>45</sup>u[nd] Du würdest Dich um einen schönen Genuß reicher fühlen. Ach es thut wohl, in diesen Zeiten des Egoismus u[nd] der Kälte einen Menschen zu finden, der so frei ist von all diesem, der so ganz dem Edlen angehört, dem man sich mit solcher Innigkeit hingeben mag!

Wilhelm ist nun in Eutin u[nd] practisirt dort. Er hat nun auch seine Disseration drucken lassen, die ich ihm vorigen Winter unter vielem Lachen aus Küchenlatein in ordentliches Latein umgesetzt habe. Aber an vielen Stellen ist sie doch Küchenlatein geblieben. Denn Worte wie Polarität, u[nd] Identität etc<sup>46</sup>. wollen sich doch so recht eigentlich nicht in ordentlichem Latein ausdrücken lassen.– An einer Stelle hatte mein Bruder “scheinende Mängel” durch conclamantem<sup>47</sup> oder gar concalva matam penuriam<sup>48</sup> ausgedrückt. Da kamen wir beide so ins Lachen, daß wir beinah gebersten wären.

Neulich habe ich wieder einmal so lachen müssen über einen Brief von Pagenstecher. Er will mir zwei Laubthaler, die er mir noch schuldig, durch ein “edles Weib” aus Osnabrück zusenden. “Ihre körperliche Schönheit ist freilich nicht geblieben; aber

---

<sup>42</sup> Parenthèse ouvrante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>43</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>44</sup> Sic dans le ms.

<sup>45</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>46</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>47</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>48</sup> En lettres latines dans le ms.

die Reize der Seele können durch keinen irdischen Wechsel uns genommen werden”.– Pagenstecher lebt nun in Osnabrück ganz der Arspauung<sup>49</sup> und der Malerei. Es selber möchte vielleicht ein noch größerer Pinsel sein, als der “große Pinsel” den er jetzt mit dem kleinen Signaturpinsel erkaufen will. Block wird noch in Rom sitzen, u[nd] ungetheilt Tragödien schreiben, in denen die ganze Weltgeschichte enthalten. ”Schade, sagte mir Pagenstecher einmal, daß es ihm nicht ganz mit dem Ausdruck gelingen will. Wenn er nur das alles aussprechen könnte, was in ihm wogt, da würde ein Meer von Schönheiten u[nd] Seltenheiten zum Vorschein kommen”.

Lebt wohl, ihr Liebe, u[nd] erfreut euren Heinrich bald durch Briefe vor allem Du, mein theurer Solger. Gruß an Dethlefsen, Keßler etc.<sup>50</sup>

Euer *Heinrich*

---

<sup>49</sup> ?

<sup>50</sup> En lettres latines dans le ms.

#### 1.1.24. Voß à Solger, du 7 novembre 1807 (Heidelberg)

LB Kiel Cb 6. Voß

p 1

Heidelberg, d.[en] 7. Nov.[ember] 1807<sup>1</sup>

p 2

Ich fange heute einen Brief an Dich an, mein guter Solger, obgleich ich wohl voraussehe, daß er noch einige Tage wird liegen bleiben müssen, denn das was ihn begleiten soll ist noch nicht ins Reine geschrieben. Dein letzter Brief hat mir eine sehr große Freude gemacht, Du hattest so sehr lange gegen mich geschwiegen, zwei meiner Briefe – wo mir recht ist – gar nicht beantwortet. Aber ich sehe, Du hast auch an mir einiges auszusezen, und gewiß nicht mit Unrecht. Drum still von dem allen. Ich bin in diesen zwei letzten Jahren durchaus nicht heiter gewesen, ich sah ein ganzes Jahr unter Unthätigkeit vergraben gelegen, ein paar der Rezensionen, die ich schrieb, *weil ich Geld brauchte*, und die letzte Durchsicht eines Shakespearestückes, das ist alles, was ich von dieser Zeit eigentliches zu Tage ließ, und selbst das wenige überstieg fast meine Kraft. Über meinen jezigen Gesundheitszustand habe ich neulich Abeken weitläufig geschrieben. Meine Collegia machen mir jetzt recht Freude, aber unendlich schonen muß ich mich, und das fällt mir grade schwer bei den Aeschylüschen Anapästern, die ich meinen Zuhörern so gerne in die Ohren donnerte. Ich lese noch weniger, als ich an Ab.[eken] schrieb, nur 7 Stunden wöchentlich. Vielleicht kommen zu Ostern bessere Zeiten, wonach ich mich von Herzen sehne.– Deinen Sophokles habe ich lange nicht angesehen, und das kränkt mich seit einiger Zeit, da Abeken mir schrieb, nach Neujahr schon sollte der Druck beginnen. Ich habe ihn nun wieder frisch in die Hand genommen, und will die Durchsicht des Philoktetes mit Musse vollenden. Hier sende ich Dir den Anfang meiner Bemerkungen, *sehr bald* sollen mehrere nachfolgen. Du findest vielleicht manches brauchbar darunter, manches freilich das Dir nicht behagen kann wie es mir nicht behagt. Aber ich schicke es Dir doch, denn es kann Dich vielleicht auf eine neue Wendung leiten, u.[nd] so einen mittelbaren Werth erhalten. Die Manuskripte tilge ich, wie Du dies gewünscht hast, so wie ich von einer Seite meiner Randglossen abgeschrieben habe, werde Fidibusse<sup>2</sup> daraus gemacht, u.[nd] ich muß manchmal lachen, wenn der Geist des Sofokles so in einer blauen Flamme emporsteigt.– Aber nun bitte ich Dich um eins, mein lieber Solger. Du sagst *durchaus nicht* in der Vorrede, daß ich von einigen Stücken eine solche Durchsicht gemacht! Ich muß aus zwei Gründen Dich ernstlich darum bitten. Erstlich weil ich dann nicht zugleich<sup>3</sup> die Rezension machen könnte, und ich mag mir doch die Freude nicht versagen, Dich ins Publikum einzuführen – (sieh wie stolz ich bin!). Dann erlaubt

---

<sup>1</sup> Tout en haut de la page, souligné deux fois: “NB: Schicke mir doch deine Adresse”.

<sup>2</sup> ?

<sup>3</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

mir es mein Verhältnis mit einem Dir unbekanntem Freund nicht. Doch Dir dies zu entwickeln, möchte für einen Brief etwas weitläufig werden. Und am Ende wirst Du mich noch obendr<sup>4</sup>in auslachen, weil es mir unmöglich<sup>5</sup> werden möchte, es dies – ohne ein mündliches Gespräch – bündig u.[nd] ausführlich<sup>6</sup> darzustellen. Also nur so viel, daß ich etwas ähnliches diesem Freunde abgeschlagen habe, weil seine Arbeit so liederlich war, daß auch die treueste Behülfe ihr nicht hätte frommen können. Das auch einmal mündlich, wenn wir uns wiedersehen, u[nd] wenn Dich diese Kleinigkeit dennoch<sup>7</sup> interessieren kann.– Das glaubst Du nicht, welch ein Zuspruch ich von den deutschen Übersetzern erhalte, das auch daher kam, weil es dem Publikum bekannt geworden ist, daß ich so viel dergleichen in der J.A.L.Z. recensiere. Die Theaterübersetzer haben sich an mich (Keßler ist nicht darunter, u[nd] das hat mir p 3 auch ja nur historisch über seine Arbeit geschrieben)<sup>8</sup> wie an eine Art von Flugpatron gewandt, dann zwei Äschylusübersetzer, von denen der eine ein brüderliches Bünd mit mir schliessen will, den ich sehr höflich abgelehnt habe; und nun endlich noch ein Aristofanesübersetzer.

Von meinem Äschylus erhältst Du nächstens eine Probe, mein lieber Solger; heute will ich den Brief nicht bessern<sup>9</sup>. Ich will diesen Winter wieder ernstlich daran gehen. Ich habe nun Zeit dazu; ob die Kraft schon, das wird der Erfolg lehren. Einige Partien glaube ich schon brav übersetzt zu haben. Aus der Probe die ich einmal in die A.L.Z. gab, gab ich jetzt selbst nicht mehr viel, das metrisch abgerechnet, was gewiß gut war.

Nun noch ein Wort über die Weise die Anapäste zu übersetzen. Die Dactyle in der Acsis<sup>10</sup> des anapästischen Taktes befriedigt mein Ohr nicht. Die erste dieser daktylischen Länge, <sup>11</sup>welche den Jotas<sup>12</sup> ohrgemäß durchaus mehr Gehalt haben als die Zweite<sup>13</sup>.

#### fröhlicher Gesang

Philoktet 147:

---

<sup>4</sup> ?

<sup>5</sup> “fall[en]” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> ?

<sup>7</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>8</sup> Sic dans le ms.

<sup>9</sup> ?

<sup>10</sup> ?

<sup>11</sup> Rayé: “ muß daraus ein Jota haben [XXX] z. B.”, dans le ms.

<sup>12</sup> ?

<sup>13</sup> “”welche...Zweite” rajouté au-dessus pour remplacer le groupe “und durchaus die Jotas haben können z.B.”, rayé.

Schreckend zurückkehrt, schnell laßend das Haus,

Zu der Hand allstetes eile daher nur

“Schreckend zurückkehrt” befriedigt mich, aber nicht so “eile daher”. Und wie soll man z. B. wohl p. 162 in der Anapästendigung lesen ?

Sicherlich scheints, aus Nahrungs Nothdurst

*erlich* – hier hat Grade die <sup>14</sup>unrechte Lüge den großen Gehalt.

2) Warum bestehst Du darauf, *gerade dort*, wo im Original Längen ausgelöst sind, auch in der Übersetzung <sup>15</sup> Längen aufzulösen ? Immer hat das doch nicht Bedeutung, wenn auch zuweilen in einigen Fällen – die einem das Gefühl schon angeben wurde

p 4 z. B.

*δεινος μην οραυ, δεινος δε κλυειυ*

Das ist anders übersezt worden als Du gethan hast

Graunvoll das Gefühl, graunvollendem Gehör.

Allein, wenn ich überseze

*ηκω δολιχης τερμα κελευδο*

Ich erreiche des Wegs fernendes Ziel

Ich erreiche das Ziel des unendlichen Wegs

Wer will hier, wenn die Worte nur gut sind, den veränderten Rhythmus tadeln, da er doch ja auch unter die Regel fällt. Sieh, lieber Solger, das nenne ich sclavisch. Ja, wenn diese nur immer aus der treffenden Bezeichnung zu reinigen wäre, so ließe ichs noch hingehen. Aber wenn man der mechanischen Sylbennachbildung zu lieb auch nur einen Athemzug des geistigen Lebens hingibt, da möchte ich die menschliche<sup>16</sup> Einbildung, von der ich übrigens ein großer Verher bin, gleich zum Teufel wünschen.– Sieh, ich wollte Dich hierauf aufmerksam machen, noch ehe der Druck beginnt. Du wirst noch wenigstens ein hundert Verse dem frischen Ausdruck nach verbessern können, wenn Du diese zu pauschale<sup>17</sup> Nachbildung aufschreibst, und mit mehr innerer Freiheit bildest, wie Dein Sophokles, der ja auch doch seinem innern Genius u.[nd] der allgemeinen Regel folgte, ohne gewiß auf eine einzelne Länge oder Kürze hier oder dort zu viel Gewicht zu legen.– Ich fordre nicht von Dir, daß Du über die Regel Dich widersezest, sondern daß Du nicht an Zufälligkeiten haltest.

Das innere Leben Deiner Übersetzung wird frischer werden wenn Du Dich entschließen kannst – an einzelne Stellen eine Variation zuzulassen, die ja doch auch wieder unter d.[er] Regel fällt.

<sup>14</sup> “falsche” rayé dans le ms.

<sup>15</sup> “Or[iginal ?]” rayé dans le ms.

<sup>16</sup> ?

<sup>17</sup> ? Une partie du mot est illisible dans le ms.

Ich habe manchmal einen Absprechendzn<sup>18</sup> Ton in meinem Brief. Stoß Dich daran nicht. Es geschieht nicht aus Unheilichkeit, oder um zu tadeln, sondern um mich in der Kürze, da ich ja Raum sparen muß – verständlich zu machen.– Meine Freude wird unbegrenzt sein, wenn Du etwas davon brauchen kannst u.[nd] wenn es auch nur Ideen in Dir macht, Dich so zu sagen befruchtet. Schick mir so die drei anderen Stücke auch noch, denn von nun an size ich täglich eine Stunde bei Deinem Sophokles. *Leb wohl*<sup>19</sup>

Dein Voß<sup>20</sup>

- p 5 219 – O Fremdlinge (das *weh!* stört mich)  
220 (Ruderschlag zulenkten ??) – Im Ruderschiff [Anlangten weder landbar (*ευσρηος*) noch bewohnt.  
222 Weiß Vaterlands auch grüßend, oder was Geschlechts  
Treff ich die Wahrheit (*τυμχανω ειπων*) könnte st.[att] *ειπω* (wie es so ein Präsens gäbe) stehe; aber *ειπων* ist ein anderer Fall.  
*τυχοιμι* gr. *δκους*, veritatem asseguar<sup>21</sup>.)  
223 Euer Ansehn zeigt mir (zürnet geht wohl nicht)  
225 und nicht mit Scheu  
227 Vielmehr barmherzig ist der einsam arme Mann,  
Denn so verlassen, freundelos Gepeinigten als Freunde  
Vergönnt mir Auskunft, wenn ihr auch wohlwollend acht  
O gebt doch Antwort  
231 Mir dies verweigert –  
232 So wisse, freundlich, dir zuerst  
233 *Auch* (stört)  
234 O vielgeliebte Stimmen  
236.237 (wollen wir durchaus nicht genügend)  
Was hat, o Sohn, dich hergeleitet, wahrlich  
Nothdurst u.[nd] Antrieb (ja nicht *Ziel*)<sup>22</sup>  
238 Sag mir dies alles, daß ich wisse – ringseins*slutese*<sup>23</sup>  
240 – – – u.[nd] ich nennen mich — o Sohn des *liebsten* Vaters

---

<sup>18</sup> Sic dans le ms.

<sup>19</sup> Souligné de deux traits au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>20</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>21</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>22</sup> Ces deux vers (“Was hat. . . ja nicht *Ziel*”) rajoutés dans un coin de la feuille; les vers auxquels ils se rapportent ne sont pas indiqués dans le ms.

<sup>23</sup> ?

o des theuren Lands.

245 Von Ilion nun fährt mich zurück die Fahrt

248 So warst denn Du Theilnehmer auch von diesen Mühen

249 (*also* steht an der falschen Stelle) O Kind, du kennst nicht welchen du in mir n.

253 Nichts daß erfuhr ich, wisse, was du jezt besaß

den Göttern ganz verhaßt

254 O schwerbedrängt ich, o erhaßt den Himmlischen

256 – – – irgend anderswo erscholl.

265 Ausstießen<sup>24</sup>

267 Durch wilde [XXX]theit, an den Menschenmorden.

268 Mit welcher Sie nun, Kind, daher aussagend mich

275 *οι αυτοις τυχοι*, qualis ipsis contingent<sup>25</sup>, so freilich auch v. 316.509.<sup>26</sup>

Doch möchte ich die erste Erklärung lieber. Aber es muß besser gegeben werden. Etwa: Mög'es ihnen werden so; Mög'er sie so treffen nicht. Oder dergleichen; auf diese Manier.

p 6 277 Nach ihrem Weggang

279 Als ich den Festzug, der mich hierher leitete

Gesamt evrteilt sah – – – 282 rings um schauend nun

285 Daß aber – – – (etwa unversiegten) Reichtum –

Die Zeit indeß mir rückte. vorwärts ist der Zeit

– – – – – muß'ich allein

Gewährte dieser Bogen, der Feldtauben mir

Im Flug herabtoß, außerdem (*προς τετο* ist wie 292 *praeter* – oder nicht?)

293 Und etwa beim Erguß des Windes im Winterfrost

Brennholz zu fällen, müßt'ich Armer hingeschleicht

Auch dies befassen! Ferner war oft Feuer da

Und Stein an Stein abreibend wacht'ich bümmerlich

Die eingefüllte Glut.

300 Wohlan, o Kind. — 301 hier landet

306 (falsch gesetzt) muß wohl geschehen in der langen Lebenszeit

314 (ja nicht *that* Imgenf.) Dies haben die Atricens u. O. Kraft

Mir angethan (zugefügt) Kind; welche die Olympier

<sup>24</sup> "tilgende" rayé, en bout de ligne, dans le ms.

<sup>25</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>26</sup> "Aber auch eine andere Erklärung ist möglich, "so gut sie es hatten", cf. v. 289. Wie in dubio gesprochen wird, kann der Optativ so stehen." rayé, avec, entre les lignes: "Nein, das gestellt doch nicht".

– – – – – finden mögen, gleicher Art.

318 Bedaure dich mitleidig – –

319 Ich selber Deine Worte nie bestätigen

Weiß, daß sie wahr sind (ja ob wahrhaft) weil auch mir viel Kindes war

Von jenen Atreussöhne und des Odysseus Kraft

322 Du also hegst auch jenen

324 (mir gefällt die Vulgata<sup>27</sup> 7000 mal besser als Bruncks matte Emend[ation].)

326 Auch Skyros Männer voll Entschlossenheit gebar

327 — doch warum jenen mächtigen

Unmuth zum Vorwurf ihnen machend kommst du hier

329 O Sohn des Poies seis gesagt doch, kaum gesagt

Was mir von ihnen als ich ankam Leids gebs

Denn als das Schicksal fügte, daß das Ach[ileis] starb – – –.

333 – – ob denn starb des Peleus hoher Stamm.

334 Er starb von keinem Manne, doch vom Gott selbst

Getroffen, wies erläutert, von der Pf. Macht

335 Höchst edel war der Sieger u.[nd] der Besiegte

Doch Zweifel hält mich – –

Schicksal ertragen, oder Jammer um jenes Tod.

338 Mir scheint, genug schon drückt dich du Armer dein

Leidwesen, daß dich andern Noth od[er] Jammer drauf.

343 buntgeschilderten

345 – – – ob nun sonder Grund

p 7 346 Es wäre (ja nicht *sei*) ob verhänget, weil zu Boden hart

Mein Vater, daß ein anderer Troja nähm' als ich.

350 Zumeist aus Sehnsucht um den Hingeschiedenen

Damit ist grablos (?) scheuten (zu schaun noch unbestattet)

352 (etwas matt)

353 Es war bereits der zweite Tag mir schiffenden

— — — — — mein rappes Schiff

Anlandeter; schnell drängte sich ringsum <sup>28</sup>das Heer.

358 Achilleus, ihn den Todte lebend wiederum (dein nochseyend ist doch helsinnig.)

er aber (od. *ich jener* ja nicht *derselbe*) lag nun da (lag im Grab')

360 Nachdem ich Thränen ihm geweint – 361 freundlich, wie gemäß.

---

<sup>27</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>28</sup> "mein" rayé dans le ms.

362 Kriegssünde fodernd – 363 Sie aber, weh mir – 364 o Sohn –  
 365 Erbgut – 365 fuhr sofort vom Sieg empor (ja nicht unzüglerlich dies erinnert an  
 zögern – u.[nd] zögerl durch seine länge)  
 368 <sup>29</sup>In schwerem Zornmuth u.[nd] mit Angstruf redet'ich:  
 Elende (Ihr sprachen) ihr denn dürftet  
 372 Ja Knabe, ganz nach)) Billigkeit (Fug u.[nd] Recht) gedeihten sie  
 Da *Ich* sie einst gestattet (so muß die Wortstellung sein)  
 374 Und ich entbrannt nun (ergrimmt nun) – 376 wegraubt –  
 377 (Zutrat geht durchaus nicht. *ενιανθε* ist *εω οργηνυ*.)  
 Er aufgereizt nun, und, wiewohl nicht rasch zum Zorn  
 – – – – sprach dies Wort darauf.  
 Nicht warst du, wo *wir*, sondern wo's nicht ziemete  
 381 (matt) 382 dergleichen K[XXX]bung duldend, u.[nd] mit hoher Schmach  
 384 Die Wendung ist wahrlich, wenn nur die Construction.)  
 386 Die Stadt gehört ja gänzlich an (hängt dann)  
 das ganze Heer auch 388 (*gemacht* taugt nicht, u[nd] *κακοι* muß hinten) fast  
 durch den lehrer Reden wird er schlechtgestört<sup>30</sup>.  
 389 Die Atrionen (diese Form musst du ja mitunter brauchen)  
 390 Mir u.[nd] zugleich den himmlischen sei der geliebt.  
 391 – Bergfrohe – 392 Mutter du selbst des Zeus.  
 396 Als ihm die Unfälle – sich ergoß 403 Preis. (ja od Zier)<sup>31</sup>  
 403 deutlichen Kennzeichen (kenntliche Anzeichen sind Kennzeichen)  
 405 (ist nicht ganz just  
 406 Von vem Sohn Atreus – –  
 410 *Doch* dieses ist keine Wunde mir. *Nur*, ob daselbst  
 Der größere Ajas, solches ansah u.[nd] ertrug.  
 412 (geht durchaus nicht) Er lebte nicht mehr, Fremdling –  
 415 Ja wisse nicht mehr schaute er das Sonnenlicht.  
 p 8 416 Nah mir, ich Armer 417 Nicht der an L. verkaufte Sohn des S.  
 419 – – Diese sind sogar In hohem Ansehen blähend<sup>32</sup> – –  
 421 Und wie? Der alte BIEDERE<sup>33</sup> – (nicht biedre<sup>34</sup>)

<sup>29</sup> “Zu schreien” rayé dans le ms.

<sup>30</sup> “wird er...” ajouté au bout de la ligne précédente, avec renvoi à la fin du vers 388, dans le ms.

<sup>31</sup> La parenthèse est ajoutée en-dessous de la ligne dans le ms.

<sup>32</sup> “braus” rayé dans le ms.

<sup>33</sup> Sic, et en lettres latines, dans le ms.

<sup>34</sup> En lettres latines dans le ms.

Der P. N. lebt er? Denn der mochte *noch*  
423 Dem geht es unglücklich jetzt (*lebt* darf ja es sehen.)  
425 (Ist das der Sinn? freilich nach Brunck), der ihm allein noch übrige  
426 (das<sup>35</sup> Stol.[bergische] Lesart ist die einzige richtige s.[iehe] Porhon Eur.[ipides]  
Phoen. 54)  
Weh mir! Du kannst dort wieder zornen  
432 – – Unheil eingestreidet.  
434 – – *ehedem* (ich lese *αυ*: der dir vom Vater *wohl* der liebste war<sup>36</sup>)  
436 – – Keiner rast gern fort den Weg der schlechtgeschützten –  
440 Im Reden mächtig u.[nd] gewandt, wie lebt er jetzt.  
443 Dem nicht genug Einmal zu reden dünkte, wo  
Ihn keiner zuließ; weisst du, ob der lebend ist?  
444 Nicht sah ich zieren<sup>37</sup>; doch vernehm'ich daß er lebt.  
446 Gewiß, denn weil das Schlachten niemals untergeht  
– – – – Weshalb gelegen *daß* (nicht dies)  
Und sind erfreut – – – sogar zurücksenden – –  
Was recht u.[nd] ehrsam sichern sie allzeit hinab  
452 Ich nun, o Sprößling, aus [XXX]tärischem Vaterland  
Will in Inbaust der aus der Fern' aus Ilion  
Hinschauende, u.[nd] auf Atreus Stamm, mich hüten wohl,  
457 *wo* niederschlägt – – – *wo* – –  
459 Mein Felseninland Hyrios –  
Allein genug, an der Heimath froh zu sein  
462 (*stetes* ist matt)  
463 – – wie du selbst *ersehest*.  
465 Zweihundert Fahrwind, wir sofort aufbrechen dann.  
466 Schon wollt ihr, Kind, entschiffen?  
469 – – – dir thuns ist – –  
475 Dennoch [XXX].–

---

<sup>35</sup> ?

<sup>36</sup> "liebste war" rajouté au-dessous (bout de ligne) dans le ms.

<sup>37</sup> ?

### 1.1.25. Solger à son frère Fritz, du 28 novembre 1807 (Berlin)

SNMb 55.527

p 1

Berlin, den 28. Nov[ember]. 1807.

Mein theuerster Fritz,

Viele herzliche Danksagungen bin ich Dir schuldig, für Deinen Glückwunsch zu meinem heutigen Geburtstage. Wie? Du hast mich sogar besuchen wollen? Das würde eine freudige Überraschung gewesen sein. Indessen ist es jetzt schlecht und still hier, und ich selbst befinde mich noch nicht ganz wohl. Ich habe es daher für das Beste gehalten, lieber eine ordentliche Kur anzufangen, u[nd] den Doktor Meÿer zu Rath gezogen, der mir auch schon Medizin gegeben hat, und mich versichert, daß meine Unpäßlichkeit nicht von Bedeutung sein wird. Du kannst also darüber ganz unbesorgt sein<sup>1</sup>. Wärest Du im Anfang dieser Woche gekommen, so hättest Du am Dienstag Abend im Saale des Opernhauses eine Musik hören können, wie man sie nicht alle Tage hört, das Alexanderfest von Händel, aufgeführt von der Singakademie.

p 2 Es war wirklich etwas Köstliches, und um so interessanter, da man hier fast gar nichts von Händel kennt. Ich wenigstens hatte nichts von ihm gehört, als seinen Messias. Die Musik des Alexandersfestes und auch der Insel (von Dryden<sup>2</sup>, u[nd] sehr schlecht von Ramder übersetzt), ist eigentlich bestimmt für das Fest der heil.[igen] Zäzilia, u[nd] stellt dar, wie Alexander in Persepolis nach der Eroberung Persiens ein Fest feiert, u[nd] wie die Musik dabei ihre mannigfaltigen Wirkungen auf ihn äußert, bis er zuletzt dadurch so begeistert wird, daß er den Palast in Flammen steckt, welches alles dann der heil.[igen] Zäzilia untergesetzt wird, welche durch Erfindung der Orgel noch erhabenere Wirkungen hervorbrachte. Daran kannst Du sehn, wie die Musik bei diesem Gegenstande recht ihre Mannigfaltigkeit u[nd] Kraft äußern kann. Dies geschieht auch in bewundernswürdigem Grade, und doch ist die Komposition sehr einfach. Besonders nehmen sich die Chöre, von den schönen Stimmen der Singakademie vorgetragen, sehr schön aus. Diese Akademie hat beschlossen, jährlich einige große Musiken, zu Zelters Vortheil, öffentlich aufzuführen, welches ich sehr

p 3 löblich finde. Meine Unpäßlichkeit verhindert mich zwar an anstrengende Arbeiten; indessen trifft es sich recht gut, daß ich nun den Sophokles zu consignieren habe, welches eine mechanische Beschäftigung ist. Der Druck nimmt sich recht anständig aus. Ich freue mich, daß die altdeutsche Literatur bei Euch so viel Eingang gefunden hat. Wenn ich komme wollen wir sie weiter treiben. Ob es aber zu Weihnachten wird

---

<sup>1</sup> “, u[nd]” rayé dans le ms.

<sup>2</sup> En lettres latines dans le ms.

geschehen können, kann ich noch nicht wissen. Denn ich muß mich schonen, u[nd] werde erst sehen, <sup>3</sup>wie ich mich dann befinden werde.

Die Kinder haben mir recht herzliche Freude gemacht. Brave, liebe Kinder! Ich antworte ihnen auch, u[nd] du sollst jedem 3 Küssen auszählen, da doch Pauline immer fragt, ob ich ihr welche schicke. Ist nicht der 2te Dezember ihr Geburtstag? Ich habe ihr wirklich eine sehr schöne neue Puppe machen lassen, durch Beate Therbusch, die etwas äußerst Liebliches zu Stande gebracht hat. Es ist wohl besser, ihr die nicht zum Geburtstage, sondern zu Weihnachten zu überreichen? Nicht wahr? Auch  
p 4 Güsar will ich ihnen kaufen. Aber dann wird der Alte auch ein Gegenstück zu der Puppe haben müssen. Nun gieb Rath, was sein wird.

Lebe wohl u[nd] <sup>4</sup>gesund, theuerster Fritz, und behalte mich so herzlich lieb, wie ich Dich. Grüße auch alle lieben Freunde, u[nd] antworte mir bald. Ewig

Dein

Dich herzlich liebender

Karl

NB: Schicke mir doch das schlagende Blatt mit den Bettel[XXX] zu Mimier<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup> “was” rayé dans le ms.

<sup>4</sup> “G” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> ?

p 1 Weimar, d.[en] 23. April 1808

Endlich, lieber Solger, komme ich dazu, Dir zu schreiben, wozu mich so lange mein Herz und die Erinnerung an Dich getrieben hat. Du weißt es so gut als ich, wie man manchmal das Bedürfnis zum Schreiben fühlen u.[nd] doch nicht zum Schreiben kommen kann. Darum keine Entschuldigungen meines langen Schweigens. Jezt bin ich in sichrem Post, und allmählig beginnt mir's hier heimisch zu werden. Im Hause bin ich es schon. Laß Dir erzählen, wie mir es in den letzten Wochen und Tagen ergangen ist. Das Frühere muß Du aus Keßlers und Dethlefsens Briefen wissen. Die letzten Tage in O.[snabrück] waren mir in mancher Hinsicht nicht angenehm. Ich mußte wegen eines Katharrfiebers 5 Tage, in denen ich manches noch ausführen wollte, die Stube hüten, dann wurde es so abscheuliches Wetter, daß ich garnicht an meine Reise denken mochte; mir lag die letzte immer im Sinn. Doch hatte ich auch in den Tagen schöne Stunden unter meinen Freunden u.[nd] die Gedanken an<sup>1</sup> diesen anmachenden Abschied und die langen Empfindungen lösen sich in der Umgebung theilnehmender Menschen zu Zeiten in eine schmerzliche Freude auf. Ich blieb fest bei meinem Entschluß, acht Tage vor Oster abzureisen. D[en] 11ten ging es fort in Begleitung meines Bruders u.[nd] seines Schwagers. Es war mir lieb, daß ich Gefährten hatte: denn das Wetter war sehr trübe. Ich fuhr durch das schöne

p 2 Iburg<sup>2</sup> nach Münster. Bis dahin <sup>3</sup>reiseten meine Begleiter mit, u.[nd] ich hatte ihnen versprochen, 2 Tage mit ihnen daselbst zu verweilen. Dies that ich gern: denn Münster hat in der That viel Interessantes; und es ist nicht übel, wenn man so lange in einem so <sup>4</sup>erzprotestantischen Orte, wie Berlin, gelebt hat, einmal in einen großen erkatholischen zu kommen. Dazu war die Charwoche, u.[nd] die Kirche u.[nd] die Geistlichkeit waren in ihrer Pracht. Ich habe alle Kirchen besucht, und mehrere male den herrlichen Dom; auch alle Klöster, denen es viele giebt, und strenge: Klarissen, Kapuziner; sogar von der Trappe ist ein Kloster nicht weit von Münster, wo die Mönche nach der strengsten Regel leben. Uebrigens ist's in Münster wie in allen streng katholischen Orten<sup>5</sup>; der Himmel und die Erde vertragen sich gut mit einander, u.[nd] wenn der erste dem zweiten ein Stück Gebiet abgewinnt, so ist es gewiß voll von denen, über die im Himmel mehr Freude ist als über 99 gerechte. Das poenitendum ant ardentum<sup>6</sup>, das mit großen Lettern über dem Eingange des Kapuziner-Klosters

<sup>1</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>2</sup> ?

<sup>3</sup> "blieb[en]" rayé dans le ms.

<sup>4</sup> "erzpro" rayé dans le ms.

<sup>5</sup> ?

<sup>6</sup> En lettres latines dans le ms.

steht scheint die Münsterschen nicht sehr zu rühren. Mit Vegnügen besuchte ich von neuem wieder das Kloster der Barmherzigen Brüder, da ich schon oft gesehen hatte. Diese Brüder haben eine wenig strenge Regel u.[nd] sind Welt nahe. <sup>7</sup>Bei ihrer Stiftung und Lebens-Regel scheint doch der menschliche Grundsatz gewaltet zu haben, daß die Werte der Liebe den Himmel erwarten, so gut als die ärgste Kasteiung. Das Kloster ist allerliebste, besonders der Garten, bei dem man sich an alle Klosterquätschen erinnert, von denen man in Romanen gelesen hat. Eine kleine Kapelle an der Kirche ist ganz wie das Marien: Haus zu Korette gebaut u.[nd] eingerichtet. Den Grafen Stolberg habe ich diesmal nur gesehen, nicht gesprochen. – d[en] 13. reisete ich von Münster ab in Begleitung eines ehemaligen Canonicus aus Küllich, der bei der Fürstin Gallizini in M.[ünster] zum Besuch<sup>8</sup> gewesen war. Er kannte die Gesellschaft, zu der diese Dame gehört, hatte einen Bruder in Nord-Amerika als Missionär und wußte genau von allem zu erzählen, was in unserer Zeit zur Verbreitung des Christenthums geschieht. Es war ein wackrer Mann, und wie that es mir leid, daß er mich den anderen Tag in Rietberg verließ. Meine Tour ging über Wahrendorf, Rhede, Paderborn, wo ich nur ein paar Stündchen blieb. Gegen die Nacht ging's von da weiter. Einen abscheulichern Weg habe ich nie passirt, als hinter Paderborn; er war im eigentlichsten Sinne halsbrechend. Doch kam ich gut durch; u[nd] hatte zwei neue nicht üble Gesellschafter; das Wetter ward am anderen Morgen schön, und ich sah mich mit Freunden um in der schönen Gegend nach Kassel zu. Hier kam ich am Abend des Chor-Ermitages an; sehr ermüdet von der langen Fährte auf der Post. Nun wollte ich 2 Tage ausruhen, u.[nd] Kassel, das ich noch nicht kannte, besehen. Nach einer erquickenden Nacht machte ich mich morgens hinaus, tief durch die <sup>9</sup>Straßen, auf die großen Plätze, in die Aue u. s. w. Wohl war mir's eigentlich nicht in Kassel. Dann ging ich hin, J. Müller zu besuchen. Er begegnete mir an seiner Hausthür, und wollte nach dem Stadtsrath; er war in einem gallanten Aufzuge, in dem ich ihn fast nicht wieder gekannt hätte. Er war sehr freundlich, und bat mich, ihn die Straße hinab zu begleiten; das ich dann gern that. Seine Theilnahme u.[nd] Güte ist immer dieselbe. Weil er den Tag über viel Geschäfte hatte, bestimmte er mir die Abendstunde um 9 Uhr, wo ich ihn länger sprechen könne. Nun trieb ich noch ein bischen in K.[assel] herum; aber ohne Lust und Ruhe. Weil ich keine Gesellschaft fand, lief ich um 12 Uhr allein hinaus nach der Nagelens-Höhe. Im Gasthofe daselbst fand ich gute Compagnie, mit der ich nach Tisch auf die Höhe stieg, und mehrere Parthien besah. Das Ganze hat doch wahrlich etwas imponantes,

---

<sup>7</sup> "In" rayé dans le ms.

<sup>8</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>9</sup> "Stadt" rayé dans le ms.

und der erste Gedanke zu der Anlage dünkt mir groß. Das Einzelne, besonders die Kömmelung, sagt mir nicht so ganz zu; ohngeachtet sie einiges Interessante hat. Aber das Anhäufen von Dingen aus den verschiedensten Zeiten, das die doch ein  
p 5 Ganzes machen soll, ist mitunter komisch. Als ich in dem einen Rittersaale an den Tränden<sup>10</sup> Sonnen auf denen der Quixoten gemalt stand, mußte ich fast lachen. Als ich hinter<sup>11</sup> war, fuhren der König und die Königin in einem brillanten Aufzuge hinauf. Die Wasserkünste spielten; was ich aber nur ganz aus der Ferne sah.— Um 6 Uhr war ich wieder in Kassel, wo ich mich in ein Bierhaus begab, um die Zeit zu erwarten, wo ich zu M.[üller] gehen konnte. Das war meine beste Stunde in Kassel, die ich bei ihm zubrachte. D[en] 24sten.<sup>12</sup> Seiner Wissenschaft kann er leider! nur wenig Zeit widmen. Auf den 5ten Band der Geschichte, der halb gedruckt daliegt, werden wir mal noch lange warten müssen. Wie ermüdet ich den Abend von dem morgens Fahren u.[nd] Kaufen war, kann ich dir nicht sagen. Doch hatte ich mich entschlossen, den anderen Tag weiter zu reisen. Der Boden brannte mir unter den Füßen. Ich war auch wirklich am Oster-Morgen 8 Uhr aus Kassel; der Weg war heiter, obgleich mit unter, besonders auf dem kalten Heister, Schnee fiel. Die Gegend zwischen Kassel und Eisenach muß im Sommer köstlich seyn. Herrliche Berge und Thäler, Flüsse, Wiesen und Burgen. Vor den letzten wird eine das Reichenbache Schloß genannt. Mein Postillon erzählte mir davon; in seiner Kindheit seyn in sein Dorf, das am Fuß des Berges, auf dem das Schloß steht, liege, 4 Mauern, die wie  
p 6 Jesuiten ausgesehen haben, eingeritten auf 4 weißen Pferden, ein fünftes haben sie zwischen sich gehabt ohne Reiter. Sie seyn in<sup>13</sup> die Schenke gerissen, und haben zu essen verlangt, seyn übrigens aber ganz still gewesen; niemand habe etwas von ihnen gehört; bei Tische haben sie einen 5ten Stuhl leer zwischen sich gehabt; diesen habe niemand mehr kommen dürfen. Dann seyn sie auf das Schloß geritten, und<sup>14</sup> nach einer Weile wieder herab, wieder im tiefsten Schweigen. Seit der Zeit<sup>15</sup> gehe ein Geist auf dem Schloß herum und käme zu Nachtzeit. Die Jesuiten haben diesen auf dem ledigen Pferde gehabt u.[nd] ihn dafür gebaut.— Der Schwager meinte, er habe nicht den Muth, eine Nacht allein oben zu bleiben.— Nachts um 11 Uhr kam ich in Gesellschaft einiger französ.[ischen] Offiziere, mit denen ich unterwegs Partie gemacht hatte, in Eisenach an.— Am anderen Mittag war ich in Gotha,<sup>16</sup> ich Ukert zu finden

---

10 ?

11 “seyn” rayé dans le ms.

12 Rajouté au-dessus dans le ms.

13 “eine” rayé dans le ms.

14 “von” rayé dans le ms.

15 “seÿ” rayé dans le ms.

16 “wo” rayé dans le ms.

hoffte; ich fand aber nur einen Brief. Er war mit seinem Bruder einige Tage zuvor nach Weimar gereist. Ohne dieses wäre ich in Gotha geblieben; so aber machte ich<sup>17</sup> schnell auf und kam Abends 11Uhr in Weimar an, wo ich im Erbprinzen abtrat, denn es war zu spät, zu der Hofr.[äthin] Schiller zu gehen.<sup>18</sup> Wie froh war ich, an Ort u.[nd] Stelle zu seyn! Am andern Morgen schickte ich zu Ukert, der auch alsbald kam; gleich nach ihm die Knaben von Schiller, ganz zutraulich; man sah mich als alten Bekannten an. Dann führt mich Ukert zu der Hofr.[äthin] Schiller, die mich empfang, wie ich's nur wünschen konnte. Lieber Solger, das ist eine herrliche Frau. Die Größe, mit der sie ihr Schicksal traff, muß einem Ehrfurcht einflößen. Ihr ganzes Wesen macht, daß man sich so gern u.[nd] mit Vertrauen macht. Dabei ist sie eine sehr gebildete Frau, und die in mancherlei Verhältnissen reiche Erziehung gesammelt hat. Es sind meine liebsten Stunden, die ich bei ihr zubringen kann. Sie macht mir's weniger empfindlich, was ich zu Jedem schmerzlich empfinde, daß ich keine gleichaltrige Freunde habe. Ich gedenke immer unseres Freitags. Abends ladet mich die Hofr[äthin] oft ein, Thee mit ihr zu trinken. Da wird geplaudert; und nachher muß ich vorlesen. Mit den Nibelungen haben wir begonnen, und die sollen durchgelesen werden.<sup>19</sup> Das erste Stück was ich hier im Theater sah, es war am Tage nach<sup>20</sup> meiner Ankunft, waren die Piccolomini; gestern sah ich den Wallenstein. Durch alles u.[nd] überall<sup>21</sup> werde ich an Schiller erinnert, u.[nd] ich muß ihn immer mehr schätzen u.[nd] lieben. Bekanntschaften habe ich mancherlei gemacht.<sup>22</sup> Freitag machte ich einen Besuch,<sup>23</sup> bei Göthe, der mich in seinem Garten empfing, und eine Weile mit mir herumspazierte. Er ist wohl, hat aber doch in den letzten Wochen ein wenig gekränkelt. Schicke mir bald den Sophokles für ihn; er geht in Kürze ins Karlsbad; u.[nd] ich möchte ihm dies Buch gern selbst überreichen. Am Mittwoch gehe ich nach Jena, Kesslern dort zu empfangen, worauf ich mich herzlich freue. Griesbachs sind wohl.– Hast du im Morgenblatt die Scenen aus dem verkürzten Faust von Göthe gelesen. Es ist etwas darin, was mir zu dem alten nicht zu passen scheint.

Ich bin eilig, lieber S[olger]. Laß mich bald hören, daß Du ganz frisch u.[nd] gesund bist. Es hat mich sehr geschmerzt, daß die Briefe von Keßler u.[nd]

---

<sup>17</sup> "mich" rayé dans le ms.

<sup>18</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>19</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>20</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>21</sup> En haut de la page, séparé par un trait du reste de la lettre: "Willst Du mal so gut seyn, einliegenden Brief zu besorgen?–", dans le ms.

<sup>22</sup> "Am" rayé dans le ms.

<sup>23</sup> "der m" rayé dans le ms.

Det[h]l.[efsen] mir nun sagten, du seÿst noch nicht wieder ganz genesen. Daß H. Voß ganz gesund ist, wirst du wissen. Ehegestern hat er mir geschrieben. Grüße Krause, Hagen, Toll, Fallesstein, Willudovius, alle meine anderen Freunde. Frag Hagen, ob ich ihm mit einer Trutz-Nachtigall dienen könne? Ich habe eine in Münster bei e[inem] Antiquar gekauft, und gebe sie ihm gern.– Leb wohl, lieber S[olger].

Dein Freund R.[udolf] Abeken

Berlin, den 1. Mai 1808

Mein theurer Abeken,

Es ist nun fast gut, daß ich gestern abgehalten wurde, Dir zu schreiben, wie ich mir vorgenommen hatte. Denn als ich jetzt aber von einem schönen Spaziergange zurückkomme, finde ich Deinen lieben Brief, u.[nd] kaum habe ich ihn erhalten, so beantworte ich ihn auch schon. Er hat mich wohl sehr erfreut, eine ruhige u.[nd] zufriedene Stimmung spricht aus ihm, u.[nd] das ist alles, was man sich wünschen kann. Den Freitägischen soll er vorzüglich mitgetheilt werden, u.[nd] auch die Einlagen werde ich besorgen. Besonders freut es mich, daß die an Gotthold noch zur rechten Zeit eingetroffen ist. Wir haben ihm schon geschrieben, welches wunderliche Schicksal sie gehabt hat, u.[nd] morgen soll sie mit einem Briefe von mir, worin ich ihm den Sophokles verschicke, abgehn.

Keßler hast Du gewiß schon gesprochen, ich vermisse ihn recht sehr. In meinen Leiden hat er mich recht treulich besucht, u.[nd] überhaupt entbehre ich sehr ungern seinen Umgang. Leider hat er Dir die traurige Nachricht von Dethlefsen überbringen müssen, welche mich in der That, da ich immer noch etwas reizbar bin, sehr erschüttert hat. Dieser gute, ehrliche Mensch, der mir in dem ganzen Winter so viele Liebesdienste erwiesen hat, muß so plötzlich und unvermuthet davongehn. Du hast ihn näher gekannt u.[nd] mehr geliebt als ich. Ich bedaure daher vorzüglich den traurigen Eindruck, den dieser Fall auf Dich gemacht haben wird. Indessen hoffe ich, es wird auch etwas zu Deiner Erheiterung beitragen, wenn ich Dir sage, daß es mit mir besser u.[nd] besser geht. Nun gehe ich überall hin, bleibe schon des Abends ziemlich spät in Gesellschaft, u.[nd] fühle mich schon ziemlich kräftig u.[nd] wohlbehaglich; seitdem Keßler fort ist, hat es sich schon wieder bedeutend gebessert. In drei bis 4 Wochen wird gewiß alles Krankheitsgefühl vorbei sein. Dann reise ich nach Schwedt, halte mich recht aus, u.[nd] arbeite mit erneuten Kräften, u.[nd] einer frohen Begierde, die ich jetzt noch <sup>1</sup>aus Vorsicht mit Mühe unterdrücke, meinen Studien fort. Heute den <sup>2</sup>2ten Mai (denn gestern wurde ich unterborchen) esse ich zu Mittag in Thiergarten picknicksweise mit Schleiermacher, Reimer, Krause, Willudovius, Raumer, Kriegsath Schütz, Werner (Sohn des Thals) u.[nd] kurz an 30 Mannspersonen, worauf ich mich schon recht freue. Der Kriegsath Schütz ist <sup>3</sup>den Mittwoch von hier nach Wusterhausen gegangen (Du weißt doch?) und kam gestern

---

<sup>1</sup> "mit" rayé dans le ms.

<sup>2</sup> "ersten" rayé dans le ms.

<sup>3</sup> "von" rayé dans le ms.

mit Raumer zum Besuch hier, worauf ich <sup>4</sup> sie gleich zu heute Mittag arretirt habe. Schulzens Haus ist mir erstaunlich viel werth; ich bin noch kurz vor ihrer Abreise einigemal mit Willudovius zu abend da gewesen. Eine allerliebste Frau ist die Schulz, u[nd] kurz man befindet sich da gar wohl. Auch besuche ich sie diesen Sommer ganz gewiß auf acht Tage in Wusterhausen, entweder vor oder nach der Schwedtreise. Keßler wird Dir gesagt haben, wie wir den Freitag vervollständigt haben. Willudovius war ohne Zweifel der beste Kandidat; ich hoffe Keßler wird Dir seine Aufnahme hinlänglich plausibel gemacht haben. Er qualifiziert sich auch sehr gut dazu, u[nd] befindet sich sehr wohl dabei. Ich bin jetzt immer ohne auszusitzen dabei, u[nd] lese auch gelegentlich vor. Ich lese auch schon ein ganzes Stück des Sophokles vor, ohne  
p 3 daß es mich zu sehr angreift. Ich habe Willudovium von Dir begrüßt, u[nd] er freut sich schon, daß Du an ihn denkst. Er läßt Dich wieder grüßen, u[nd] empfiehlt sich Dir, als neues Mitglied des Freitags.

<sup>5</sup>Du erhältst nun den Sophokles, lieber Abeken. Ich denke, wenn Du ihn gedruckt u[nd] hinter einander liesest, wirst Du doch auch meinen, daß er mir keine Schande bringt. Manches glaube ich doch schön getroffen zu haben. Viele, die ihn jetzt erst kennen gelernt haben, u[nd] denen ich traue, sind doch auch erbaut davon. Die Vorrede, glaube ich, kennst Du noch gar nicht. Schreib mir doch, wie sie Dir gefällt; ich glaube, daß nun doch etwas Reelles über den wahren Geist der alten Tragödie gesagt ist, u[nd] besonders über die Bedeutung des Chors. Antworte mir recht bald, u[nd] schreib mir darüber, besonders auch, wenn Du von bedeutenden Männern in Weimar oder Jena darüber sprechen hörst, benachrichtige mich von ihren Urtheilen.<sup>6</sup> Ich kann Dir das Exemplar für Göthe leider noch nicht mitschicken, weil er doch eins aus Velin haben muß, u[nd] diese noch nicht geglättet sind. Wenn Du mir <sup>7</sup> bald antwortest u[nd] darin meldest, daß Göthe schon nach Karlsbad abgereist wäre, so werde ich es ihm <sup>8</sup>dahin schicken. Das<sup>9</sup> an Griesbach wirst Du gütigst selbst übergeben. An Eichstädt will ich ihn lieber besonders schicken, weil ich ihm bald <sup>10</sup>einen Brief zuzuschaffen wünsche, u[nd] nicht verlangen kann, daß Du Dich deswegen früher nach Jena bemühtest, als Du sonst thun würdest. Eichstädt hat <sup>11</sup>durch Luden mir u[nd] Hagen den Vorschlag thun lassen, an der Literatur-]Zeit.[ung] mitzuarbeiten; darüber will ich ihm nun baldigst schreiben. Ich werde

---

<sup>4</sup> "ihn" rayé dans le ms.

<sup>5</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main) dans le ms.

<sup>6</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms.

<sup>7</sup> "antw" rayé dans le ms.

<sup>8</sup> "hiers" rayé dans le ms.

<sup>9</sup> "Daß" corrigé en "Das" dans le ms.

<sup>10</sup> "den" rayé dans le ms.

<sup>11</sup> "mir" rayé dans le ms.

p 4 gewisse Konditionen machen, u[nd] es unter diesen aufnehmen, hauptsächlich um mir Eichstädt u[nd] die Jenaer zu Freunden zu machen. Aber zum eigentlichen Arbeiter im Weinberge kann ich mich auf keine Weise machen lassen.<sup>12</sup> Nun werde ich vielleicht nächstens eine gründliche Abhandlung über den eigentlichen Geist der ältesten griechischen Mÿthologie schreiben, nicht über die der Tragiker, diese soll später folgen. Ich werde speziell dazu veranlaßt, durch eine Abhandlung von Buttman über Apoll u[nd] Diana in den Schriften der hiesigen Akademie, auf die neulich bei Spalding das Gespräch kam. Ich gab da einige meiner Gesichtspunkte an, u[nd] Spalding trieb mich, so<sup>13</sup> vollständig auszuarbeiten. Vielleicht kann ich es bewirken, daß meine Abhandlung in den Museum zur Alterthumswissenschaft aufgenommen wird, u[nd] dann schreibe ich sie gewiß schon der Ehre wegen. Spekulative Arbeiten<sup>14</sup> versage ich mir bis jetzt noch, freue mich aber schon, sie bei voller Wiederherstellung meiner Kräfte recht streng fortzusetzen. Ich habe auch das Hebräische ordentlich wieder vorgenommen, u[nd] angefangen das erste Buch Moses zu lesen.<sup>15</sup>

Nun, mein herzlich geliebter Freund, muß ich Dir noch viele tausend Grüße bestellen von Loren<sup>16</sup>, Krause, Hagen, Toll, Willudovius, Raumer, Schleiermacher, dem Kriegsrath Schulz u. s. w. Ich könnte Dir wohl noch manches schreiben, erspare es mir aber auf das nächste Mal, welches bald sein soll. Antworte mir recht bald, u[nd] schreibe mir, was Du in den Wissenschaften treibst u[nd] vor hast. Keßler wünschte, daß ich Dir sein Exemplar des Sof[o]kl.[es] schicke, um es weiter zu besorgen. Sei so gut dies zu übernehmen. Bleib mir gut, u[nd] sei gewiß, daß ich mit der herzlichsten Liebe an Dich denke

Dein treuer Solger

Sondier doch etwas, wegen der Universität,  
ob ich wohl hinkommen kann

---

<sup>12</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 156 en date de juillet 1808.

<sup>13</sup> Sic dans le ms (le mot est raturé); "sie" dans *NS*, vol. 1, p. 156.

<sup>14</sup> "ver" rayé dans le ms.

<sup>15</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 156.

<sup>16</sup> ?

**1.1.28. Solger à Goethe, du 6 juin 1808 (Berlin)**

*GSA Wei 28/867*

p 1

Berlin, den 6. Juni 1808.

Hochwohlgeborener Herr,

Hochzuehrender Herr Geheimer Rath,

Ew. Exzellenz habe ich die Ehre hiebei eine Uebersetzung der sämtlichen, und übrig gebliebenen Tragödien des Sophokles zu überreichen, mit der ergebensten Bitte, sie als das Opfer der tiefsten Verehrung eines Anfängers in den guten Künsten u[nd] Wissenschaften, der Ihnen freilich erst hierdurch bekannt wird, gütig aufzunehmen.

p 2

Auch würde ich kaum gewagt haben, meinen ersten schriftstellerischen Versuch Ihnen selbst vor Augen zu legen, wenn ich nicht glauben dürfte, daß Ihnen jedes, auch noch so unvollkommene Werk schon dieses Gegenstandes wegen einiges Interesse würde abgewinnen können. Eben so, wie der unwiderstehliche Reiz dieser ewigen Werke der höchsten Kunst und das Bestreben, sie selbst zu verstehen u[nd] ganz zu genießen, mich allein zu einem so kühnen Unternehmen gelockt haben, so konnte auch nur ein ähnlicher Enthusiasmus meine ehrfurchtvolle Scheu so mit überwinden, um mich mit dem, was ich etwa erreicht haben mag, Ew. Exzellenz unmittelbar zu machen.

Mit den innigsten Wünschen für Ihr allen Deutschen theures Wohlergehen empfehle ich mich Ihrer milden Nachsicht u[nd] Güte, als

Ew. Exzellenz

Mohrenstraße N. 22

ergebenster Diener

Solger

**1.1.29. Griesbach à Solger, du 8 juin 1808 (Iéna)**

*Coll. privée*<sup>1</sup>

p 1

Sie haben, verehrter Freund, durch das schätzbare Geschenk Ihrer Übersetzung des Sophokles und durch den dasselbe begleitenden freundschaftlichen Brief mich sehr erfreut und doppelt sich verpflichtet. Ihr Sophokles ist der redendste Beweis von den gründlichsten philologischen und metrischen Kenntnissen, von tiefem Studium des herrlichsten griechischen Tragikers, und von unermüdlichem Fleiße in Ueberwindung der unendlichen Schwierigkeiten, welche die Anschmiegun g des Deutschen an das Griechische, zumal bey so mannichfaltigen Versarten und Sylbenmaßen, hat.

p 2

Ihr Brief aber war mir nicht bloß als Merkmal Ihres gütigen Andenkens, sondern besonders auch in so fern interessant, als ich daraus ersah, Sie seyen nicht abgeneigt, Ihre Talente und Kenntnisse zum Besten der hiesigen Universität anzuwenden. Ueber letzteren Punct habe ich mich unserem lieben Freund Abeken mich umständlich besprochen, und diesen gebeten Ihnen meine Gedancken asuführlicher mitzutheilen. Ich beschränke mich also hier darauf, Sie zu versichern, daß uns (da Herr Eichstädt durch andre Geschäfte sehr zerstreut ist) ein neuer geschickter Lehrer der Philologie – so wie auch der Philosophie – ungemein erwünscht wäre, daß es einem solchen an Beyfall wohl nicht fehlen könne, daß dieser unfehlbar zu weiteren Aussichten führen werde, und daß für die – wahrscheinlich nicht lange Zwischenzeit wohl nirgends mit so wenig Aufwand zu leben und das Weitere sorgenfreyer zu erwarten seyn möchte, als in Jena. Sehr erfreulich wäre es mir, wenn ich Ihnen sogleich Hoffnung zu einer Anstellung mit Besoldung machen könnte. Allein ich trage billig Bedenken, Erwartungen zu erregen, deren Erfüllung bey der jetzigen Lage der Dinge zweifelhaft ist. Schreckt Sie aber dieß nicht ab, so glaube ich behaupten zu können, daß Jena wohl der passendste Ort zu[r] Eröffnung der akademischen Laufbahn seyn möchte, gesetzt auch, daß Sie nicht unbedingt für immer dieser Universität sich widmen wollten. Daß Sie aber zum letzteren Sich mögen entschließen können, dazu würde ich alles was von mir abhängen kann – was freilich dermalen sehr wenig ist – mit größtem Vergnügen beytragen. Denn es sind nicht gewöhnliche leere Worte, wenn ich Sie meiner ausgezeichnet hohen Achtung und aufrichtigen Ergebenheit versichere.

Jena, d.[en] 8ten Junius 1808

JGriesbach

---

<sup>1</sup> Manuscrit appartenant au Dr. Erich Ruch, qui a eu l'amabilité de m'en faire parvenir une copie.

### 1.1.30. Eichstädt à Solger, du 16 juillet 1808 (Iéna)

Frankfurter Goethemuseum Hs 17842; Neg. 92569.71<sup>1</sup>

Eichstädt an Solger

Jena d[en] 16[.] Juli 1808

Ew[.] Wohlgeborener

wollen verzeihen, daß ich Ihnen für Ihre gütige Zuschrift vom 21. Mai u[nd] das beigefügte sehr schätzbare Geschenk Ihres Sophocles erst heute meinen Dank erstatte. Eine Ferienreise verspätete anfangs die Antwort, nachher wartete ich auf Ihre weitere<sup>2</sup> Erklärung, welche ich durch Herrn Prof.[essor] Luden erhalten sollte; u[nd] endlich wollte ich, von diesem langen<sup>3</sup> sogleich, für unsere A.[llgemeine] Lit[eratur] Zeit[ung], Gebrauch machen u[nd] Ihnen einige Rizensenda<sup>4</sup> erbiehen. Allein dies letzte geschieht auch diesmal noch nicht in dem Umfange, worin ich recht wünschte. Die letzte Messe ist in Ihrem Fache nicht sehr ergiebig gewesen: sind Ihnen <sup>5</sup>diverse Schriften vorgekommen zu deren Beurtheilung Sie Studium oder Neigung hinzieht, so haben Sie die Güte mir [XXX] bald Nachricht zu geben.

Noch habe ich zwar, bei meiner sehr beschmükten u[nd] unter hundert Nugas<sup>6</sup> zerstückelten Zeit Ihren Sophokles nur flüchtig beschauen können, aber was ich gelesen hat mir sehr gefallen, u[nd] mit Vergnügen habe ich schied vor anderen Uebersetzungen bemerkt, welche mit so müthiger Manier bei ihrem Erscheinen sich verkündigten. Auch ist bereits Ihr Werk einem tüchtige Rezensenten zur Beurtheilung übertragen: Voss konnte nach den Gesetzen unsers Instituts nicht Ihr Rezensent werden.

p 3 Für das Vertrauen, welches Ihrem [XXX]tischen Anfängen bewähren bin ich Ihnen [XXX] besonderem Dank schuldig. Wegen der Doktorpromotion<sup>7</sup> ist keine Schwierigkeit: Ihr Sophokles ist mehr als Probestück. Wollen Sie mir dennoch uns ein öffentliches Schreiben senden, worin Sie Ihre Wünsche äußern u[nd] der Fakultät eine Anerbietung thun.<sup>(8)</sup>

Die legalen <sup>9</sup>Promotionsgebühren sind bei uns 10 Friedrichsdor. Luden, so viel ich mich erinnere gab sie; ich kenne Ihre Umstände nicht . So will ich recht gern die

---

<sup>1</sup> Copie de la main de Henriette von Gröben, très difficilement lisible, avec des passages laissés en blanc.

<sup>2</sup> ?

<sup>3</sup> ?

<sup>4</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>5</sup> "interessante" rayé dans le ms.

<sup>6</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>7</sup> "promotion" en lettres latines.

<sup>8</sup> ?

<sup>9</sup> [XXX] rayé dans le ms.

Sache vor der Fakultät bringen, od kann es um so mehr, da ich von August an das Dekanat übernehmen muß.

Das Uebrige muß ich Ihnen anheimgeben, da mir Ihre Verhältnisse gänzlich unbekannt sind. Wären die Zeiten noch so beschaffen, als sie waren, da ich Luden hierher zog: so würde ich freudig<sup>10</sup> fragen: Kommen Sie zu uns! Aber die Zeiten haben sich seit dem 14 – – gar sehr verändert

Extragehalt von den Höfen ist jezt kaum zu fordern, kaum zu erwarten, die Hoftagen bringen sehr wenig, fast gar nichts ein: um ohne Gehalt und sichere Einnahmen *hier* in Jena zu leben, ist nicht einmal splendida miseria<sup>11</sup>, sondern in Wahrheit sordita<sup>12</sup>, wozu der Freund dem Freunde nicht rathen kann.

Sind Sie nicht mit Prof.[essor] Müllers in Bekanntschaft? <sup>13</sup>Es sollen in Westen haben die Schulen, end[XXX] u[nd] datiert worden.

Verzeihen Sie dem flüchtigen Geschreibsel u[nd] behalten Sie mir Ihr gütiges Wohlwollen

Eichstädt

---

<sup>10</sup> ?

<sup>11</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>12</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>13</sup> “Er soll” rayé dans le ms.

p 1 Berlin, den 4. Dec. 1808

Liebster Abeken,

Nun muß ich mich einmal wieder recht ordentlich an Dich wenden. Sei mir ja nicht böse, daß ich so lange nicht an Dich geschrieben habe. Du hast doch Briefe genug aus dem Freitage u[nd] darin auch von mir Nachricht erhalten, u[nd] habe ich selbst lange nicht geschrieben, so thue ich es jetzt desto ordentlicher. An Dich gedacht, von Dir gesprochen, möchte wohl an jedem Freitage werden. Dein Verlust ist uns jetzt einmal wieder recht fühlbar geworden, da wir unsern Keßler wieder haben, u[nd] so doch wieder etwas vollständiger geworden sind. Wie herzlich wünsche ich Dich oft hier! Wie sehr thut es mir weh, wenn ich recht lebhaft daran denke, wie sich auch solche Freunde, wie wir sind, trennen müssen, sich nicht so Schritt vor Schritt begleiten, mit einander sich freuen, an sich bauen, u[nd] sich gegenseitig besser und schöner machen dürfen! Denn vor Gott u[nd] Menschen dürfen wir es doch wohl bekennen, daß darauf unser Verhältniß zu einander beruht, u[nd] daß wir solche Zwecke aus Lust u[nd] Liebe, so weit es uns möglich war, erfüllt haben. Darum dürfen wir, denke ich, auch hoffen, daß unsre Vereinung immer bestehn wird, u[nd]

p 2 wenn wir auch alle getrennt werden sollten. Diesen Sommer war der Freitag einigemal ganz ausgetrocknet, da ich u[nd] Willudovius in Schwedt, und zu verschiedenen Zeiten auch Hagen, Krause u[nd] Toll verreist waren. Aber jetzt ist er wieder voll; nur Du fehlst uns u[nd] der Löwe. Keßler hat uns erzählt, daß Du gesund bist, u[nd] wie es Dir übrigens geht. Aber da entbindet Dich nicht uns nächstens weitläufiger von Deinem Wesen u[nd] Treiben zu benachrichtigen. Schreib uns, was Du arbeitest, was Du etwa für Pläne hast, u[nd] vergiß auch nicht, uns etwas von Deinen Arbeiten zu schicken. Der Löwe hat schon einige Aufsätze geschickt; wovon Dir wohl die andern gemalen<sup>1</sup> haben werden.

<sup>2</sup>Mir geht es jetzt recht gut. Ich war bis in den September in Schwedt. Das angenehme Leben dort, sehr mäßige Arbeit, der schöne Sommer, die freie Luft, die ich den größten Theil des Tages über genießen konnte, und die viele Bewegung haben sehr wohlthätig auf meinen Körper gewirkt. Jetzt bin ich kräftig und froh; nur sehr selten habe ich nach starker Anstrengung noch ein wenig Kopfschmerz. Ich arbeite also auch wieder recht fleißig u[nd] mit aller Lust u[nd] Freude; nur aus Vorsicht mäßige ich mich, bleibe nicht so lange in die Nacht auf und gehe Abends öfter in Gesellschaft als sonst. Meine Hauptarbeiten sind der Platon, den ich nun

---

<sup>1</sup> ?

<sup>2</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 157.

wohl bald für diesmal beendigt, u[nd], ich kann sagen, philologisch und philosophisch mit aller mir möglichen Strenge und Aufmerksamkeit durchgearbeitet habe, und ein eigenes strenges philosophisches Studium, welches ich nach meiner Krankheit zuerst  
p 3 in Schwedt in einzelnen Meditationen wieder aufnahm, hier nun aber in Einem<sup>3</sup> Zuge fortsetze. Ich hoffe, lieber Abeken, daß daraus etwas nicht Verächtliches werden soll. Je weiter ich gehe, je sicherer u[nd] muthiger fühle ich mich. In mir selbst zweifle ich gar nicht, den rechten Weg eingeschlagen zu haben, u[nd] will keine Mühe u[nd] keine Kräfte sparen, das höchste Ziel meiner Wünsche, ja das Ziel meines Lebens selbst zu erreichen, nämlich in kunstmäßiger Darstellung die Ideen, die mir die höchsten sind, auszubilden, u[nd] auch andern lebendig und wirklich zu machen. Wenn Dir dieses übermüthig scheint, so erkenne darin mein Vertrauen, daß ich sage, was ich will, wie ich auch erscheinen möge, wenn nichts Rechtes daraus wird. In kurzem gedenke ich mit mir selbst so weit zu seyn, um unsern Freunden etwas von meinem Philosophiren mittheilen zu können, was in sich zusammenhangend u[nd] verständlich sei, u[nd] diesem Geschäft sehe ich als einem sehr glücklichen entgegen. So lange man sich selbst ganz verschließt (und man muß es hier um nicht sich und andre zu verwirren), ist man nur halb das, was man ist<sup>4</sup>. Erst in dem gemeinsamen Denken, Empfinden, Erregen u[nd] Erregtwerden geht Leben u[nd] Genuß auf.– Ferner arbeite ich noch vor zu meiner Abhandlung über die Mythologie, u[nd] gedenke auch<sup>5</sup> bald anzufangen, sie zu formen. Und dann habe ich<sup>6</sup> immer noch einige Nebenarbeiten; auch das Hebräische habe ich fortgesetzt, u[nd] eine ganze Strecke in die Genesis<sup>7</sup> hineingelesen.

p 4 Du weißt wohl schon, daß ich erstens Mitarbeiter an der Jenaer Lit[eratur]-Zeit[ung] u[nd] zweitens jetzt auch Doctor der Phil.<sup>8</sup> geworden bin. In jener Qualität habe ich mein Probestück gemacht an der Tragödie Attila von Werner. Meine Affektion zu diesem lieben Mann ist Dir wohl bekannt, u[nd] ich habe gesucht ihm zu reichen, was ich für hinlänglich halte. Ich habe die Recension schon abgeschickt, u[nd] bin begierig, was sie bei der Redaction für Eindruck machen wird. Indessen hoffe ich, die gehörige Mäßigung nicht überschritten zu haben.<sup>9</sup> Daß immer noch keine Beurtheilung meines Sophokles erscheint, macht mich fast unzufrieden. <sup>10</sup>Weißt Du nichts davon, u[nd]

---

<sup>3</sup> "einem" dans *NS*, vol. 1, p. 157.

<sup>4</sup> "weiß" dans *NS*, vol. 1, p. 158

<sup>5</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 158.

<sup>6</sup> "Dann beschäftigen mich" dans *NS*, vol. 1, p. 158.

<sup>7</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>8</sup> "Philosophie" dans *NS*, vol. 1, p. 159.

<sup>9</sup> "–" dans *NS*, vol. 1, p. 159.

<sup>10</sup> Parenthèse ouvrante (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 159.

kannst Du mir nicht sagen, ob H. Passow es auch gnädig mit mir gemacht hat?<sup>11</sup> Auch daß Göthe mich immer noch nicht einer Antwort würdigt, kränkt mich ein Wenig<sup>12</sup>, wenn ich aufrichtig sein soll. Ihm hätte ich vor allen zu gefallen gewünscht. Was er mir durch Riemer,<sup>13</sup> u[nd] dieser wieder durch Dich hat sagen lassen, hat mir etwas Schonendes, was mich wenigstens nicht sehr erfreut hat. Es hätte mich verdrießlich machen können, wenn ich nicht so ziemlich zu wissen glaubte, woran es liegt, wenn der Sophokles nicht so gefällt, wie ich es wünsche, u[nd] auch jetzt wohl noch<sup>14</sup> erwarte. Meine Ungeschicklichkeiten sehe ich wohl ein, u[nd] will sie gar nicht vertheidigen; es mögen auch wohl viel mehr sein, als ich jetzt noch bemerken kann.

p 5 Aber vieles liegt an der Sache, u[nd] daß ich es heraussage, an meiner Treue. Diese Treue mögen manche an mir bemerken,<sup>15</sup> aber nur damit sagen wollen, daß sie eine mechanische, äußerliche, leblose sei. Daraus mache ich mir nun gar<sup>16</sup> nichts. Denn noch bleibe ich überzeugt, daß gar wenige erst<sup>17</sup> den Geist der Griechen, der Tragiker, endlich des Sophokles selbst erkennen. Ich bin mir bewußt, ihm im Geiste treu zu sein, in jenem einfachen, erhabenen, milden, aber dabei doch gewaltig kraftvollen Geiste. Was man unter der Milde und dem Maaßhalten des Sophokl.[es] zu verstehn pflegt, ist gewöhnlich grade<sup>18</sup> nicht das Wahre. Grade die reine, starke, auch herbe u[nd] harte Natur ist das Mildeste, das es giebt, u[nd] nur so, aber so grade im höchsten Sinne ist die Milde des Sophokles. Es giebt zu verschiedenen Zeiten u[nd] in verschiedenen Völkern verschiedene Arten von Bildung und Rhythmus; den griechischen glaube ich etwas zu verstehn. Vielleicht wäre es mir auch wohl gelungen, dem Sophokles ein zierlicher drappirtes Gewand zu geben, nach heutiger Kunst, oder es wäre mir auch nicht gelungen: denn ich bin zu aufrichtig dazu. Wenn ich erst den Äschylus übersetzen sollte, so würden sich die Leute die Ohren zuhalten. War mir bei der Ausführung mißlungen ist, das lasse ich fahren, so viel es auch sein mag. Aber der Sinn, in dem ich ihn wiedergegeben habe, den möcht'ich<sup>19</sup> gern erkannt sehen. Du muß nicht glauben, daß ich das alles in Bezug auf Göthe sage, sondern überhaupt auf die Wirkung, die der Sophokl.[es], wie ich weiß, bei mehreren macht. Sollte ich ihn

---

<sup>11</sup> Parenthèse fermante (de deuxième main) dans le ms; fin du passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 159.

<sup>12</sup> "wenig" dans *NS*, vol. 1, p. 159.

<sup>13</sup> La virgule manque dans *NS*, vol. 1, p. 159.

<sup>14</sup> "noch wohl" dans *NS*, vol. 1, p. 159.

<sup>15</sup> "u" rayé, remplacé par "aber", rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>16</sup> "nun gar" manque dans *NS*, vol. 1, p. 159.

<sup>17</sup> "erst" manque dans *NS*, vol. 1, p. 159.

<sup>18</sup> "grade" manque dans *NS*, vol. 1, p. 160.

<sup>19</sup> "möchte ich" dans *NS*, vol. 1, p. 160.

p 6 auf einmal wieder überarbeiten, was wenigstens noch sehr lange Zeit haben dürfte, so wird doch, so Gott will, das am wenigsten herausgeschafft werden, was dem Sinne nach zu hart u[nd] treu scheint. Und wenn ich ein besserer Wortkünstler werden sollte, um den äußern Zwang besser zu vermeiden, so ist wieder die Fertigkeit zu fürchten, die leider schon bei manchem fabrikmäßige Eleganz geworden ist. Also muß mein Werk fürs Erste<sup>20</sup> so verbraucht werden, wie es ist. In der Hauptsache bleibe ich noch mit mir einig. Darum habe ich eben in der Vorrede gesagt, daß es kein heutiges Kunstwerk, auch nach dem höchsten Begriffe von einem solchen, sein soll, sondern ein wissenschaftliches Werk, u[nd] wer es nur recht wissenschaftlich ansieht, der wird sich nicht wundern, wenn er sich erst durch das Fremde durcharbeiten muß, ehe er den Kern recht treffen kann.<sup>21</sup>

Unsre Freunde leben übrigens wie sonst. Hagen ist fleißig u[nd] freut sich jetzt der Erscheinung des ersten Bandes von seiner u[nd] Büschings altdeutscher Sammlung. Du bist ja wohl auch unter den Subscribenten? Das Werk sieht recht elegant aus, u[nd] die Einleitungen der Herausgeber, besonders Hagens, sind tüchtig und brav. Nächstens wird auch das erste Stück ihres Journals über das deutsche Alterthum ercheinen. Krause hat jetzt sehr viel mit Geschäftssachen zu thun. Wiewohl er nur  
p 7 dadurch von eigenen Studien wohl abgehalten wird, so brauche ich Dir doch wohl kaum zu sagen, daß sein stets lebendiger Sinn dadurch nicht im geringsten leidet. Das Kleine lebt, wie sonst, und ist immer noch in seiner alten Baue<sup>22</sup>. Willudovius wird Dich wohl nächstens sehn, wenn er nach Jena geht um zu promoviren. Keßler erfreut uns sehr mit seinen Beschreibungen und Erzählungen von seiner Reise, vorzüglich mich u[nd] Hagen, die wir uns unsre eigenen Erfahrungen dabei wieder recht lebhaft erinnern können. Er hat mir ein Brieflein gegeben, welches ich Dir beilege.

Viele Neuigkeiten kann ich Dir aber nicht melden. Ein neues Stück vom philolog.[ischen] Museum ist unter der Presse, es ist lateinisch, u[nd] enthält 2 Abhandlungen, eine von Spalding über Marieke<sup>23</sup> wegen der Rede pro Marcello<sup>24</sup>, u[nd] eine von Herrmann über desselben Marieke<sup>25</sup> Buch de pleonasmis Graecis<sup>26</sup>. Von der ersten habe ich die Probebogen schon bei Spalding gesehn.<sup>27</sup> Schleiermacher

---

<sup>20</sup> "erste" dans *NS*, vol. 1, p. 161.

<sup>21</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 161.

<sup>22</sup> ?

<sup>23</sup> ?

<sup>24</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>25</sup> ?

<sup>26</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>27</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 161.

arbeitet jetzt sehr langsam am Platon, welches mir unangenehm ist, da ich <sup>28</sup> sehr wünsche, ihn auch für die Schriften zu benutzen, die er noch nicht übersetzt hat. Seine Einleitungen haben Studium u[nd] Verständniß außerordentlich erleichtert, wiewohl ich gestehn muß, daß ich sie nicht überall unbedingt billigen kann.<sup>29</sup> Du weißt wohl, daß er jetzt heir eine Predigerstelle hat? Er predigt oft, und man hat ihm sogar  
p 8 einige seiner Predigten politisch ausgelegt, so daß der Herzog aus Auerstädt ihn (nebst einigen andern bekannten hiesigen Männern, z. B. Hagstein<sup>30</sup>, Bauchholz<sup>31</sup>, u. s. w.) hat vor sich kommen lassen, um ihn deshalb zu schelten. Er liest auch in diesem Winter 2 Kollegien, eins über den Staat u[nd] eins über Geschichte der christl.[ichen] Dogmatik. Ich höre keins von beiden, hauptsächlich weil die Zeit, die ich mir zum Arbeiten bestimmt habe, schon sehr besetzt ist. Fichte liest jetzt gar nicht, u[nd] ist noch nicht einmal wieder ganz gesund. Er hat eine böse Krankheit gehabt, wobei ihn besonders ein Ausschlag über den ganzen Leib sehr gefährlich, u[nd] auch nachher von langwierigen Folgen gewesen ist. Eine traurige Nothwendigkeit ist es noch, daß der Justizkommissarius Mainzer, dessen Du Dich vielleicht erinnerst, ein guter Freund von mir u[nd] vorzüglich von Krause u[nd] Schulz, wegen Schulden u[nd] untergeschlagenem Gelder plötzlich verschwunden ist, u[nd] wahrscheinlich sich ersäufet hat.

Behalte mich lieb, mein theuerster Abeken, lebe zufrieden, u[nd] antworte mir recht gründlich.

Dein

treuer Solger

---

<sup>28</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>29</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms ; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 161.

<sup>30</sup> ?

<sup>31</sup> ?

## 1.2. De Francfort à Berlin

### 1.2.1. Abeken à Solger, du 9 février 1809 (Weimar)

GSAWei 01/160

p 1

Weimar, d. 9. Febr. 1809.<sup>1</sup>

An Solger<sup>2</sup>

Ich habe es wohl gefühlt und mir selbst vorgehalten, meine geliebten Freunde, daß ich länger auch zu schreiben gesäumt habe, als Recht war. Doch habe ich auch etwas, mich zu entschuldigen. Ich wußte schon seit drei Wochen, daß eine neue Bearbeitung der Antigone einstudiert wurde, um auf dem hiesigen Theater vorgestellt zu werden. Davon wollte ich auch, und besonders Dir, lieber Solger, schreiben: u.[nd] ich weiß, Du dankst mir's, und bist begierig u.[nd] spitzest schon das Ohr wie ein *ιππος Σοφοκλειος*. So laß dir den gleich erzählen. Am vorigen Mondtage, zum Geburtstage der Herzogin, ward das Stück wirklich gegeben. Der Bearbeiter ist ein Rochlitz<sup>3</sup>, von dem ich aber nichts näheres weiß. Nur soviel kann ich redlich sagen, daß seine Antigone schlecht ist. Göthe<sup>4</sup> hat sie ohne Zweifel nur genommen, weil aber keine andere da war, die unmittelbar verständlich von der Bühne herab zum auserwählten Volke gesprochen werden konnte. Die Hauptmomente der Handlung sind alle da, u.[nd] sie sind freilich nicht zu zerstören. Doch sind einige unschickliche Veränderungen. So beginnt der Chor mit dem Siegesgesang u.[nd] da treten, indem er sich ein wenig zurückzieht, Antigone u.[nd] Ismene auf. Der herrliche Chor, wo Bacchus zugerufen wird, ist in einen Anruf an den Zeus verwandelt worden, daß er gelingen laßen möge, was der König zur Abstellung des bewirkten Unglücks unternehmen will; worüber denn das verloren geht, was mir so herrlich dünkt – die Erinnerung an den seligen Gott, den Beschützer Thebes', in dem Augenblick, da die Menschen durch Leidenschaft sich verwirren. Lied. Elend auf Elend gehäuft wird.

p 2

Im Uebrigen waren die Chöre sehr verstümmelt; man kannte sie nicht wieder; u.[nd] es läßt sich eigentlich garnicht von ihnen reden. Nicht besser sah es mit der Sprache aus; die Chöre sogenannter freier Rhythmus, das übrige die gewöhnlichen Jamben; und kaum Spur griechischen Sinns, alles modernisiert:

*πολλα τα δεινα* – o Kühnheit! Kühnheit! (o Frechheit! Frechheit!)<sup>5</sup>

*αρωσιμοι γας χατερων* ... dem Königshirte blühen der Blumen viel.<sup>6</sup>

<sup>1</sup> GSA Weimar 01/160.

<sup>2</sup> Ajout de deuxième main au crayon dans le ms.

<sup>3</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>5</sup> Vers 332.

<sup>6</sup> Vers 565.

μερος παιδειου τροφης – der Mutterliebe süßen Himmelstraum u. s. w.<sup>7</sup>

davon hast Du wohl genug. U.[nd] ich eile, Dir von der Aufführung zu sprechen. Die Chöre wurden gesprochen, u.[nd] manchmal ein bedeutendes Stück von den ganzen Chören zusammen, der aus zweimal fünf Alten bestand mit 2 Führern. Diese standen zu beiden Seiten der Bühne. Der Schauplatz war ein mit Säulen umgebener Platz vor dem Palast. Daß der Chor unbedeutend war, kannst Du Dir vorstellen nach dem obengesagten. Was nun die Schauspieler betrifft, so machten sie ihre Sache im ganzen brav. Göthe<sup>8</sup> hatte viel gethan, sie zu unterweisen; und die Vorstellung erschütterte u.[nd] erhob. Hüde spielte den Kreon; wo[h]l nicht mit der nötigen Haltung und Mäßigung. Den griechischen König sah man nicht. Pels den Hämon; Unzelmann den Wächter; die Silie die Ismene; die Teller die Königin; Wolf den einen Chorführer; Graf den Tiresias – recht gut; wie dann überhaupt die Szene, wo Tiresias auftritt, eine der herrlichsten u.[nd] erschütterndsten war. Dies läßt sich *im einzelnen* von allen nicht sagen. Das ganze war nichts gewöhnlicher.<sup>9</sup> Wem aber der Preis des Tages gebührte, das war, auf aller Urteil, die Wolf, die die Antigone spielte. Hättet  
p 3 Ihr sie gesehen? Denn ich weiß nicht, wie ich auch sagen soll, wie herrlich sie spielte; eben so wenig als ich weiß, was sie zu einem solchen Spieler begeistert hat. Sie hielt sich immer in einer erhabenen Ruhe u.[nd] in herrlicher Mäßigung. Es war, als ob man ein seelenvolles schönes Bild vor Augen hätte. Aber ihre Rede war, bei jener heiligen Ruhe, die einer begeisterten, u.[nd] die Worte des Rechts u.[nd] der vom Himmel stammenden Sitte konnten wo[h]l nicht würdiger und vornehmlicher zum Herzen reden. Auch das Strenge und wirklich etwas Herbe, das im Charakter der Antigone liegt, drückte sie meisterhaft aus, besonders in der zweiten Szene mit ihrer Schwester. Aber über alles herrlich war ihr letztes Auftreten, u.[nd] ihr Scheiden würdevoll, wie ich noch nichts gesehen habe. Hättet Ihr nur die Rede gehört, wie sie von der Niobe redet<sup>10</sup> u.[nd] hättet sie gesehen, wie sie dastand und -sprach, Ihr würdet mich keiner Uebertreibung beschuldigen. Und wie sie dann wegging – es war einem, als ob die Heiligkeit selbst die Welt verlasse. Auch ihr Anzug war sehr gut gewählt: ein einfaches weißes Kleid, darüber ein purpurfarbenes weites Gewand, das, wie ein Schleier, um die Stirn von einem Diadem goldenen zusammengefaßt wurde.

Wir haben hier in dieser Zeit überhaupt viel Herrliches gesehen. Göthe ist sehr tätig beim Theater<sup>11</sup>, u.[nd] es hat einen neuen Sprung genommen: In den

---

<sup>7</sup> Vers 918.

<sup>8</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>9</sup> “Dies. . . gewöhnlicher” rajouté entre les lignes dans le ms.

<sup>10</sup> Vers 822–833.

<sup>11</sup> “Goethe. . . Theater” souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

letzten 3 Wochen haben wir gesehen: Göthes Iphigenia, Egmont, die Mitschuldigen, Wallenstein, u.[nd] zweimal die Antigone. Am nächsten Mittwoch wird Taßo v.[on] Göthe gegeben, u.[nd] der Hamlet wird nach der Schlegelschen Bearbeitung einstudiert. Auch werden nächstens die beiden Oedipus von Sophokles noch gegeben werden. Was wollen wir mehr?

Weil ich doch von der Antigone gesprochen habe, eine Frage hier im Vorbeigehen, lieber Solger. Hast Du wo[h]l im Herodot die Inschriften (3, 119) <sup>12</sup>der Gemahlin des Intrapernes gelesen? – Dies scheint Sophokles vor Augen gehabt zu haben bei Ant.[igone] 909. Und was hältst Du von dieser Stelle?– Ich habe mich immer daran gestoßen. Würde Antigone nicht auch an eine Kinde, an einem Gatten dasselbe gethan haben, was sie an dem Bruder thut? U.[nd] wenn sie das Verhältnis zu dem letzteren für das Heiligste hielte, würde sie dann an einem Gatten, an einem Kinde weniger thun, darum, weil sie einen zweiten Gatten u.[nd] andre Kinder wieder bekommen könnte?– Mir will das nicht ein, u.[nd] fast möchte ich diese Stelle zum Zwirn<sup>13</sup> rechnen. Ich bitte Dich, schreib mir etwas darüber.

Den Hamlet wird Wolf spielen, wovon ich mir viel verspreche; denn wie sinnvoll Wolf eine Rolle behandelt, das hat er vortrefflich am Taßo beurkundet, der mich ganz in Verwunderung gesetzt hat. Er und seine Frau sind ohne Bedenken die Hauptpersonen beim hiesigen Theater. Göthe giebt ihr auch nur die herrlichsten Rollen. Iphigenia, Klärchen, Stella, die Jungfrau v.[on] Orleans, Eboli, Isabella in der Braut von Messina, Antigone, Desdemona – und in allen herrlich. Doch nun genug vom Theater, u.[nd] zu etwas anderm!

Ehegestern war hier Redoute zur Feier des Geburtstages der Herzogin. Sie war diesmal sehr brillant gegen die <sup>14</sup>der letzten Jahre, da sich niemand viel dafür interessiert hatte u.[nd] sie also gemein geworden war. Jetzt hatte Göthe viel dazu gethan<sup>15</sup>, daß geschmackvolle Aufpuze zu Stande kämen; u.[nd] das war dann auch gelungen. Als der Hof versammelt war, <sup>16</sup>traten auf: ein Chorführer, Erde, Luft, Wasser, Feuer mit ihren Begleitern, einem Jäger, Vogelsteller, Fischer, Steiner. Dann ein Genius, hinter ihm 4 Kannephoren, die, als Gaben der vier Weimarschen Dichter, Taßo's Lorbeerkranz, Oberons Lilienstengel, Tells Apfel und einen Palmenzweig trugen – die Psÿchen: Sinn, Mond und Sterne, Sternendeuter, Landleute, Gärtner, Hirten, Kinder, den Morgenstern, die heil.[igen] 3 Könige u.[nd] Knecht Ruprecht.

---

<sup>12</sup> “gelesen” rayé dans le ms.

<sup>13</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms..

<sup>14</sup> “vorigen” rayé dans le ms.

<sup>15</sup> “Jetzt. . . gethan” souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms..

<sup>16</sup> “kamen” rayé dans le ms.

Darauf ein zweiter Zug, die interessantesten Personen aus Schillers Tragödien. Das machte sich alles recht artig; u.[nd] an Liedern fehlte es auch nicht von Werner, Falk u. a. Eins war ad modum des Nibelungen Liedes für die heil.[igen] 3 Könige<sup>17</sup>, worin es hieß, als Beschreibung einiger Masken und als <sup>18</sup>Anspielung auf die 4 Kannephoren: Frau Sigelind, die gute, mit Siegfrieds Kranz thut gehn; Ihn selbst könnt ihr nicht schauen, den stärksten von allen Mann; Denn in der Tarnkappen<sup>19</sup> hat er das Alles gethan. Hei, was er große Epen zu dieser Welte gewann!

Es war ein rechtes Fest, Göthe<sup>20</sup> in seiner Maske und seinem Damier herumgehen u.[nd] Anordnungen für den Zug machen zu sehen. Er war behend <sup>21</sup>und aufgeweckt  
p 6 wie ein Jüngling; wie ihm dann die ewige Jugend zu Theil geworden zu seyn scheint.

Es ist eine meiner Hauptfreuden hier in Weimar, ihn manchmal zu sehen. Meistens ist das in Gesellschaften der Fall, u.[nd] kommt nicht eben oft; doch habe ich auch einmal diesen Winter das Fest gehabt, bei ihm in seinem Haus zu seyn, wohin er mich zu einem Mittag gebeten hatte. Da ist er ungemein heiter und gesprächig, und man fühlt sich in seiner Nähe im mindesten nicht beengt. Seine Gespräche sind so recht angenehme leichte Tischgespräche, u.[nd] was er sagt hat Leben, sey es auch noch so geringes. Man merkt bald, daß Göthe Alles sagen kann was er will; aber gewiß ist er auch Alles so ganz u.[nd] recht, daß man fühlt, in seinem großen Geiste ist die lebendige Quelle von Allem. Sein Aussehen ist jetzt schöner als es vor 6–7 Jahren war. Er ist nicht mehr stark, <sup>22</sup>u.[nd] besonders hat sein Gesicht dadurch sehr gewonnen. Und er steht noch so fest u.[nd] kräftig auf der Erde, daß man hoffen darf, er werde noch lange auf ihr wandeln u.[nd] sie ziemen.

Daß Göthe Dir nicht geschrieben habe, lieber Solger, das thut mir leid u.[nd] ärgert mich wirklich. Doch kann's immer seyn, daß er Dir noch schreibt; denn ich weiß, daß G.[oethe] oftmals Arbeiten, die ihm überschickt sind u.[nd] die er der näheren Betrachtung für würdig hält, lange liegen läßt, bis ihre Durchlesung mit etwas, was er dann vorhat, das mit jenen verwandt ist, zusammenfallen kann. Als er  
p 7 Dein Buch erhielt war er im Bade, wo er wol gewiß gearbeitet hat. Uebrigens weiß ich, daß er von Deinem Sophokles mit Achtung geredet hat. Wie könnte er auch anders? Jenes, was du auch in Deinem Briefe sagst, scheint mir so klar, daß Dein Sophokles ein

---

<sup>17</sup> "für. . . Könige" rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>18</sup> "Frau Sigelind" rayé dans le ms.

<sup>19</sup> Sic dans le ms.

<sup>20</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms..

<sup>21</sup> "wie ein" rayé dans le ms.

<sup>22</sup> "sondern" rayé dans le ms.

wissenschaftliches Werk ist ; u.[nd] Deine Vorrede, die ich immer von neuem gern lese, zeigt ja auch wol deutlich, daß Du in die Tiefe Deiner Wissenschaft hinabgestiegen bist. Ich habe neuerdings wieder viel in Deiner Uebersetzung gelesen, u.[nd] werde Dir nächstens noch einiges mittheilen, wozu ich heut nicht mehr Zeit habe. Der Postschluß hat mich übereilt, u.[nd] ich habe zu lange vom Theater gesprochen.

Heut ist's ein Jahr, da ich zuletzt im Freitag<sup>23</sup> war; und an den Tag werde ich immer denken. Ich habe hier vieles Gute, und eine Zeitlang in Weimar gelebt zu haben, ist gar zu herrlich. Doch habe nicht wiedergefunden was ich in Berlin verließ. Du hast mich ordentlich erbauet, lieber Solger, durch das, was Du von unserm Zusammenleben in Deinem Briefe sagst ; u.[nd] meine Freude darüber war so groß, daß sie fast mein Verlangen nach Euch überwog. Denn in dem Sinne, den Du meinst, leben wir auch getrennt immer mit einander fort, wie einst vereinigt.

p 8 Von meinem Treiben kann ich Dir nicht viel sagen. Was ich thue, bezieht sich wenigstens auf Geschichte. Aber es ist nicht viel. Doch gehe ich schon lange mit einem Plane um – wieder eine Biographie, u.[nd] eine größere als die frühere zu schreiben.

Hast Du Fichte's Reden an die Deutschen gelesen? und was sagst du zu seiner Ansicht von der deutschen Sprache? Findest du alles haltbar, was er über die andern Völker sagt?

Hagen läßt nichts von sich hören. So weiß ich nichts von der Sammlung der deutschen Gedichte, worauf ich doch auch pränummiert habe. Ich weiß nicht, wo u.[nd] wieviel ich zahlen u.[nd] wo ich das Buch bekommen soll.

Ich muß schließen. Lebt wohl, Solger, Krause, Toll, Hagen, Keßler. Grüßt Willudovius. Euer treuer Freund

Rudolf Abeken

Was ich oben aus der neuen Antigone angeführt, waren freilich, um doch nicht unbillig zu seyn, die kräftigsten Bissen, die mir eben deshalb im Gedächtnis blieben. Wäre alles so vorgestellt, so würde man den Sophokles garnicht wiederkennen, u.[nd] selbst die einzelne Antigone würde kaum Glück machen können.

Ich gratuliere zu dem Doktor, lieber S.[olger]<sup>24</sup>

Auf dem Comödienzettel der Antigone war Deine Einleitung vor dem Stücke wörtlich abgedruckt, um das Publikum vorzubereiten.

---

<sup>23</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>24</sup> "olger" rajouté au crayon (de deuxième main) dans le ms.

p 1 Berlin, d.[en] 20ten März.

Lieber Solger,

Ich muß endlich an Dich schreiben, damit du doch auch wieder einmal ein Lebenszeichen von Dir gebest. Ich bin Dir so noch wol einen Brief schuldig, unterdessen aber hat Krause fleißiger die Mittheilung unterhalten, u[nd] mir muß Du ein wenig nachsehen, da ich so weit u[nd] breit zu schreiben habe, was mir anfangs sehr lästig, auch immer kostbarer zu werden. Ich denke, es wird sich ändern, damit ich wieder mehr meinen lieben alten Freunden, von denen Du mir der liebste, angehöre. Viel kann u[nd] mag ich von hier nicht erzählen, da Du ja wol bald herkommen  
p 2 wirst. Und dies ist, was wir gern alle wissen möchten, Du wirst doch nicht abwärts etwa nach Schwedt wollen? Von hier allenfalls. Wir wollen uns, wenn Du da bist, recht ausreden, u[nd] Du sollst alles haarklein vernehmen, was Du gern von unserer Universität wissen willst. Ich für mein Theil bin sehr zufrieden, zuvörderst mit mir selbst, was den Vortrag betrifft. Anfangs ward es mir sauer, ich schrieb erstaunliche Hefte, lernte auswendig u[nd] las: aber, zumal als ich an die besondere Einleitung zu den Nibelungen kam, gebot Zeit u[nd] Noth kurze Vorbereitung, u[nd] ich konnte nur die Grundzüge auf meinem Denkkettel schreiben, u[nd] es ging ganz trefflich: freilich war ich hier auch am innigsten zu Hause. Desto<sup>1</sup> lerne ich immer besser, u[nd] die Erklärung des Textes selbst, mit welchem ich übermorgen endige, geht wie geschwört<sup>2</sup>. Auch mit meinen Zuhörern bin ich sehr zufrieden: ich habe 6 sehr  
p 3 fleißige u[nd] beständige behalten, um deren willen ich auch doch fortlese, u[nd] mit welchen ich auch mehr zusammen bin, auf Spaziergängen. Sie fühlen die Trefflichkeit des unwiderstehlichen Gedichts u[nd] sind höchst begierig auf das Ende. Endlich hat mich die Sekzion, vielmehr der Staatskanzler, mich mit 200 rtl. honoriert, u[nd] ich habe sogleich öffentlich gelesen, u[nd] hatte mit einmal ein volles Auditorium.– Was sagst Du nun zu meinem Plan, in Breslau Bibliothekar mit Büsching zu werden? und wie wär'es, wenn Du mit der Universität auch hier kämst? Wollten wir nicht unseren Thee auf dem Thesischen Neuseeberg verpflanzen? Für Tollen sind auch schon Vorschläge gemacht, u[nd] er singt schon, <sup>3</sup>kennst du den Berg? (nämlich den Zofenberg bei Breslau) dahin, dahin ruft er Dir, seinem Meister, zu. Ich bin ganz  
p 4 entschlossen, hin zu gehen, so unger<sup>4</sup> ich auch von Berlin u[nd] so vielen Lieben scheid: aber ich muß nachgerade wo unterkriechen. Ich habe es laut werden lassen,

---

<sup>1</sup> Ou bien “Jetzo”, dans le ms.

<sup>2</sup> ?

<sup>3</sup> “das” rayé dans le ms.

<sup>4</sup> “un” rajouté au-dessus dans le ms.

u[nd] jetzo höre ich, möchte man mich wo[h]l gern behalten. Ich werde sehen, was etwa geboten wird. Wolfs sahen wir gestern noch, sie wollten mit mir Staat machen; aber leiden aus meiner Tasche. Von diesem Wolf aber erhält Du, nebst vielen Grüßen, die Beilage, die recht eigentlich an Dich gerichtet ist, u[nd] häufig der Gegenstand unserer Gespräche gewesen. Ich habe immer Dein System verfochten u[nd] thue es noch, u[nd] habe eben noch etwas dafür in Petto. Da wirds viel darüber zu reden geben u[nd] ich freue mich schon darauf. Komme nur ja recht bald; denn nur Ferien müssen doch voll vor der Thüre sein, da unsere bald zu Ende gehen. Der Freitag u[nd] meine Frau grüßen Dich bestens. Behalte mich lieb, u[nd] laß Dich sehen oder hören, recht bald

Dein treuer  
Hagen

p 1 Berlin, den 13. April 1809.

Liebster Abeken,

Um Verzeihung muß ich Dich bitten, daß ich Deinen letzten Brief so lange unbeantwortet gelassen habe. Eine Hauptursache war, daß ich Dir gern melden wollte, entweder wann ich nach Göttingen ginge oder daß ich schon da wäre. Um aber nicht zu lange zu zögern, u[nd] da wir eine gute Gelegenheit haben, schreibe ich Dir jetzt. Es war mein fester Vorsatz, Ostern nach Göttingen zu gehn. Aber die allgemeine jetzige Geldnoth hat mich noch nicht dazu kommen lassen. Ich bin in einer großen Klammer, u[nd] kann deswegen noch nicht voraussagen, we ich es machen will. In einigen Tagen will ich deshalb nach Schwedt gehn, um dort Geld anzuschaffen, wenn es möglich ist. Gelingt das, so halte ich mich da nur kurze Zeit auf und gehe dann noch auf den Sommer nach Göttingen.

<sup>1</sup>Was Du mir von der aufgeführten Antigone geschrieben, hat mich amüsirt; wenn sie nur besser gewesen wäre. Die<sup>2</sup> Ausstellungen, die Du gegen die Veränderungen im Plane u. s. w. machst, sind ohne Zweifel vollkommen gegründet. Göthe kann doch durch so etwas bloß seiner Curiosität ein Vergnügen machen wollen. Etwas anderes kann ich davon nicht erwarten. Arnim, der sich jetzt wieder hier aufhält, schlug mir bei der Gelegenheit vor, ich sollte einmal ein Stück des Sophokles fürs Theater bearbeiten. Schwerlich könnte ich mich dazu verstehn. Ich bin einmal so in dem  
p 2 Original zu Hause, daß ich nicht wagen würde, etwas zu oder abzuthun. Ich <sup>3</sup>würde es nicht allein für unverbesserlich, sondern auch für unveränderbar<sup>4</sup> halten. Also lieber jeder andere, als ich. Der Chor, den ich schon in der Braut von Messina <sup>5</sup>nicht leiden kann, würde mir gewiß schlecht bekommen sein.– Die Stelle Ant.[igone]<sup>6</sup> 909 hat Dich schon einmal beunruhigt. Ich weiß nicht, ob man geradezu annehmen kann, daß Sophokles die Geschichte im Herodot vor Augen gehabt habe. Es fällt uns nur die Aehnlichkeit so<sup>7</sup> sehr auf, wo einmal die große Verschiedenheit der alterthümlichen Sinnesart von der unsern an mehreren Orten zu Tage kommt. Nimm Dich nur mit dem Zwirn <sup>8</sup>in Acht; ich für mein Theil glaube, daß ihn bei scharfer Ansicht wohl

---

<sup>1</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main) au crayon dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 162.

<sup>2</sup> “wäre!– Die” dans *NS*, vol. 1, p. 162.

<sup>3</sup> “halte” rayé dans le ms.

<sup>4</sup> “unveränderlich” dans *NS*, vol. 1, p. 162.

<sup>5</sup> “ges” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> En lettres latines dans *NS*, vol. 1, p. 162.

<sup>7</sup> “zu” dans *NS*, vol. 1, p. 163.

<sup>8</sup> “für den Sinn” dans *NS*, vol. 1, p. 163.

meistens der Leser mitbringt. In unserer Stelle kann zweierlei anstößig sein: 1) das Zurückführen einer so gefühlvollen Situation auf gewissermaßen politische Gründe, und 2) der Zweifel, warum denn der Bruder mehr werth sein soll, als der Gatte oder das Kind. 1) Jenes liegt ganz in dem Charakter des Alterthums, u[nd] nicht des Alterhums allein, sondern jedes ganz von Ideen und göttlicher Eingebung (was kaum noch ein uneigentlicher Ausdruck in meinem Sinne ist) geleiteten Volkes. Je tiefer in einem Volke die Ideen mit seinem ganzen Grundwesen verwachsen sind, desto mehr gehn sie in ihrer Erscheinung ganz in die Sphäre der verständigen Besonnenheit über. Dieses, u[nd] dieses allein ist der Grund, warum in den Tragikern die erhabenenen u[nd] übernatürlichen Gegenstände des Widerstreits (die bei uns mit psychologischem Schwunge auf ihre inneren Gründe wieder zurückgeführt werden müssen) als Gegenstände des äußeren Rechts debattirt werden. Ganz persönliche p 3 Gefühle also vollkommen analog, als Gegenstände der äußern Klugheit oder Politik. Recht gefühlvolle Personen werden auch unter uns öfters auf dergleichen Äußerungen ertappt werden. Es ist z. B. sehr natürlich, daß man beim Verluste einer geliebten Person zuerst ausruft: “Wo werde ich wieder einen solchen Freund finden!” Dieses kann freilich nach Beschaffenheit der Person ein gemeiner Eigennutz sein; es kann ihm aber auch grade das allertiefste Gefühl zum Grunde liegen, das viel zu hell und klar in der Seele liegt, um seinem Innern nach durch Worte entwickelt zu werden. Sondern die Worte sprechen dann grade nur das äußere Verhältniß aus. Es ist also natürlich, daß Ant.[igone] daran denkt, wie ihr ein Bruder nie wieder<sup>9</sup> werden kann, wohl aber ein Gatte oder ein Kind. <sup>10</sup>Noch Eins<sup>11</sup> zum Vergleiche<sup>12</sup>. In einer andern Art ist mir das, was ich eben ausgeführt habe, recht klar geworden, in der spanischen Poesie, wo die glühendste Leidenschaft der Liebe äußerlich sich nur in Spielen des schärfsten Witzes u[nd] Verstandes zeigt. Dieses ist meiner Meinung nach (nur die gehörige Trennung der Principien beachtet) äußerst analog.– 2) Hier ist wieder zweierlei zu beachten. Erstens, daß wirklich, jene Ansicht vorausgesetzt, ein Bruder, wenn die Aeltern todt sind, nicht zu ersetzen ist, wohl aber Gatte u[nd] Kind. Du weißt, daß bei den Griechen die Familienverhältnisse weit mehr physisch und instinktmäßig, als Seelenverbindungen waren. Dieses physische Glück also (wenn ich es so ausdrücken darf), einen Gatten u[nd] ein Kind zu haben, läßt also<sup>13</sup> sich allerdings ersetzen. Die Liebe zum Gatten entstand bei ihnen beinah erst nach dem Beischlaf, u[nd] die

---

<sup>9</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 164.

<sup>10</sup> “Dazu kommt dann” rayé dans le ms.

<sup>11</sup> “eins” dans *NS*, vol. 1, p. 164.

<sup>12</sup> “Vergleichen” dans *NS*, vol. 1, p. 164.

<sup>13</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 164.

Freude daran war das vorzüglichste Verbindungsmittel der Gatten. Erwinnere Dich z. B. was Tekmessa dem Ajas, Hekube in Rücksicht des Polyxena dem Agamemnon sagt. Aehnlich ist es mit den Kindern, zu denen ja auch bei uns die Weiber weit mehr eine instinktmäßige als vernünftige Liebe hegen. Die Liebe zum Bruder aber ist von dieser Sinnlichkeit freier. Zweitens ist auch ein Unterschied in Ansehung der Heiligkeit des Verhältnisses. Das eigentliche höchste Blutsverhältniß war ihnen zwischen denen, welche wirklich von demselben Blute waren. Mann u[nd] Gattin waren das nicht, daher auch Klytemn[estra] beim Aeschylos <sup>14</sup> damit entschuldigt wird<sup>15</sup>, da sie bloß ihren Mann getödtet hatte, <sup>16</sup>Orest aber<sup>17</sup> seine Mutter, mit welcher <sup>18</sup>er Eines<sup>19</sup> Blutes war<sup>20</sup>. Daß Ag.[amemnon] seine Tochter tödtet, darüber klagt Klýt.[emnestra] mehr als Mutter, die auch ein Recht an <sup>21</sup>sie hatte. Indessen ist es mit dem Kinde auch<sup>22</sup> wohl aber so, wenn nicht ins Spiel kommt, daß sie die Kinder überhaupt für abhängiger u[nd] mehr für<sup>23</sup> ein Eigenthum der Aeltern hielten. Alles dieses indessen<sup>24</sup> zusammengenommen wird Dir wohl ziemlich hinreichend scheinen. Noch setze ich hinzu den äußerst practischen Sinn der Griechen, der den Muth nie verlor,<sup>25</sup> wenn sich noch etwas wieder schaffen ließ. Erwinnere Dich an die Geschichte der Saneserin, die Du, glaube ich, weißt. <sup>26</sup>Als die Feinde durch die Drohung ihre gefangenen Kinder zu tödten die Uebergabe der Stadt erzwingen wollten, zeigte sie auf der Mauer ihre entblößte Scham u[nd] sagte, wenn sie ihre Kinder tödteten, so habe sie das Mittel, neue zu gebären. ich vergleiche dies nur wegen des kräftigen practischen Sinnes.

Die Ausführung dieses eines Punktes ist etwas lang geworden. Du wolltest ja aber etwas darüber haben. Nun noch einiges in der Kürze. Ich bin, Gott sei Dank, itzt ganz gesund, u[nd] hoffe, daß meine Natur wieder ihre alte Festigkeit annehmen will. Auch habe ich diesen Winter wieder tüchtig gearbeitet. <sup>27</sup>Unter

---

<sup>14</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>15</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>16</sup> "Agamemnon seine Tochter" rayé dans le ms.

<sup>17</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>18</sup> "sie" rayé dans le ms.

<sup>19</sup> "eines" dans *NS*, vol. 1, p. 165.

<sup>20</sup> "waren", le "en" est rayé dans le ms.

<sup>21</sup> "ihr" rayé dans le ms.

<sup>22</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 165.

<sup>23</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 165.

<sup>24</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 165.

<sup>25</sup> "·" au lieu de "·" dans *NS*, vol. 1, p. 165.

<sup>26</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms ; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 165.

<sup>27</sup> Début d'un passage figurant dans *Ns*, vol. 1, p. 165.

mehreren andern Arbeiten habe ich auch ein fast vollständiges philosophisches Heft nach meiner eigenen Spekulation ausgearbeitet, u[nd] darüber bald nach Neujahr unserm<sup>28</sup> Freitag in einigen Stunden wöchentlich Vorlesungen zu halten angefangen.  
p 5 Damit bin ich jetzt freilich eigentlich noch nicht fertt geworden, muß sie aber meiner Reise u[nd] anderer Projekte wegen unterbrechen, was mir sehr leid thut. Was diese Vorlesungen u[nd] mein ganzes Philosophieren auf unsere Freunde für einen Eindruck gemacht hat, wirst Du am besten von ihnen selbst erfahren. Unter dem Lesen des Pindar habe ich gelegentlich zwei Hymnen daraus nach meiner Art übersetzt, welche ich in irgend einem Journal bekannt zu machen gedenke. Ich glaube, sie sind mir leichter gerathen, als die meisten Chöre des Sophokles, u[nd] werden Dir gefallen.– Wie stehts mit der Biographie, die Du vorhattest, u[nd] wessen ist sie?

Fichtes Reden an die Deutschen habe ich etwas zur Hälfte gelesen. Vieles über die Deutsche Sprache ist schön u[nd] wahr. Ueber die anderen Nationen ist viel Vorurtheil. Der Hauptgedanke von der Erziehung ist in meinen Augen völlig chimärisch<sup>29</sup>, unpractisch, u[nd] folglich auch unphilosophisch.<sup>30</sup>

Von Keßler wirst Du ein schönes Geschenk bekommen. Du wirst gewiß überrachst sein, wie schön es ihm meistens gelungen ist. Er wird noch mehr machen. Hagen ist sehr fleißig. Der erst Band der Deutschen Gedichte ist da; Du kannst ihn von Reimer bekommen, u[nd] hast ihn vielleicht schon. Du weißt doch, daß Hagen u[nd] Büsching ein Journal für altdeutsche Literatur u[nd] Kunst herausgeben? Das erste Heft ist erschienen, ich habe es aber noch nicht gelesen. Auch geben sie zusammen das Buch der Liebe neu heraus.

Schleiermacher wird mit einem neuen Bande vom Platon herausrücken, Heindorf  
p 6 auch nächstens. Arnim schreibt Novellen. Wolf soll neue geheime Unternehmungen vorhaben, u[nd] deshalb nach Leipzig gereist sein, um mit einem Verleger zu unterhandeln.

Antworte mir recht bald, lieber Abeken, <sup>31</sup>damit unsre Korrespondenz noch lebhafter werde. Jedoch werde ich Dir nächstens wieder schreiben u[nd] melden, wo ich den Sommer über sein werde. Dann von mehrerem.

Toll hat ein Wenig das Fieber gehabt, geht aber schon wieder aus.

Hagen hat den ersten Band der Deutschen Gedichte dem König von Baiern überweisen lassen, u[nd] dafür von der Münchner Akademie ein schönes Geschenk

---

<sup>28</sup> “unsern” dans *NS*, vol. 1, p. 166.

<sup>29</sup> “schwärmerisch” dans *NS*, vol. 1, p. 166.

<sup>30</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 166.

<sup>31</sup> “u[nd]” rayé dans le ms.

erhalten, den Steindruck von den Dürerschen Handzeichnungen zu dem Gebetbuche, wovon Du wissen wirst. Ich habe sie eben bei mir, u[nd] kann nicht genug erstaunen, preisen u[nd] mich freuen.

Sei glücklich u[nd] froh u[nd] behalte lieb

Deinen

Solger

#### 1.2.4. Humboldt à Solger, du 2 juin 1809 (Königsberg)

*SBBln, Nachl. Solger*

p 1

Königsberg, den 2. Junius 1809.

Es thut mir äußerst leid, Ew. Wohlgeb. gütigen Brief, der von Ihrem Sophokles begleitet war, noch so spät zu beantworten. Sie würden mich ganz verkennen, wenn Sie daraus auf eine geringe [XXX]alheit an Ihrem Schicksal oder auch nur an Ihren Arbeiten bei mir geschlössen, das Briefschreiben unter manchen Geschäften hängt mehr, als man es finden kann, von eilende Zufällen ab, und gerade die Briefe, die man selbst beantworten will, bleiben leicht am längsten liegen.

Ihren Sophokles kannte ich schon lange, u[nd] hatte ihn immer mit Vergnügen gelesen. Wenn ich selbst wieder in Berlin bin, [XXX] es mir sehr interessant seÿn, über einzelne Stellen d.[er]<sup>1</sup> Grundsätze des Uebersetzens mit Ihnen zu<sup>2</sup> reden. Da ich selbst mich an Agamemnon versucht habe, den ich seit 12 Jahren immer wieder umarbeite, den auch nicht zu geben wage, so ist mir das Sprechen darüber einige Uebersetzer Maximen, über die man [XXX] nicht eins ist, sehr wichtig. Ueberdies gibt Ihre Einteilung, die sehr viel Schönes u.[nd] Wichtiges enthält, eine richtige Verlassung seÿn. Ueber einige Ideen darin, die auch Wolf sehr angenehm übersetzte, sprach ich schon mit diesem selbst.

Ihren Wünschen werde ich immer ganz u[nd] wie nöthig ist, beständelich<sup>3</sup> seÿn. Allein über die Universalität in Berlin kann ich nicht bestimmtes jetzt, da auf eine eigentliche Anstellung dabei<sup>4</sup> sehr streitig<sup>5</sup> nicht mit Hoffnung machen. Allein H. Uhden hat nun angezeigt, daß Sie für jetzt nach Frankfurt a/O zu gehen wünschen, um dort zu lesen. Das ist ein um so glücklicher Einfall, weil es an Philologischen Collegien, da der sonst so treffliche Schmiden<sup>6</sup> eins ließ, dort fehlt. Von Ihnen nur die Erlangung der Freiheit zu lesen zu <sup>7</sup> erleichtern habe ich im Namen der Section an den jetzigen Rector Perends geschrieben und ihm aufgesendet, dazu sein Mögliches zu thun. Hätten Sie also nun die Güte, sich an ihn zu wenden, und nun in einiger Zeit vom Erfolge Nachricht zu geben. Ich werde mich immer freuen, mit Ihnen in Verbindung zu bleiben, u[nd] Gelegenheit zu finden, Ihnen meine Achtung u[nd] meine Bereitwilligkeit, Ihnen nützlich zu werden, zu begnügen

Humboldt.

---

<sup>1</sup> Ou bien “oder”, dans le ms.

<sup>2</sup> ?

<sup>3</sup> ?

<sup>4</sup> ?

<sup>5</sup> ?

<sup>6</sup> ?

<sup>7</sup> [XXX] rayé dans le ms.

### 1.2.5. Solger à Hagen, du 13 août 1809 (Francfort-sur-l'Oder)

SNNmb 55.523

p 1 <sup>2</sup>Frankfurt, den 13. Aug.[ust] 1809

Lieber Hagen,

In der vorigen Woche bekam ich einen Brief von Krause, womit ich einmal zufrieden sein konnte. Die Antwort richte ich an Dich, damit Du nun mit<sup>1</sup> einmal recht gründlich vertreibest, und nicht immer nur flüchtig und geschäftsmäßig. Ich habe so viel zu tun, wie irgend einer von Euch, wofern mich meine Collegien nicht in meinen Arbeiten stören sollen, und mehr dazu noch die ganze Correspondenz mit Euch allen betreiben, da Ihr doch immer unter Euch abwechseln könnt. Hier wie gesagt, Krausens Brief war vernünftig. Wenn ich dort auch die schönen Larken hätte sehn können, die Ihr beim Dr Kohlrausch gesehen habt! Sollte ich in kurzem einmal nach Berlin kommen, so müßt Ihr mir dazu verhelfen. Antworte mir bald, Hagen, und vor allen Dingen gieb mir genaue Rechenschaft, wie es mit der Universität steht, was bis jetzt gethan ist, wie es gethan wird, was man von Berufungen hört, u. s. w. Es ist mir ja äusserst wichtig, das recht genau zu wissen. Erkundige Dich doch auch in Ansehung der juristischen Fächer, wie die besetzt werden sollen. Eichhorn ist dabei sehr interessiert. Ihr wisst darüber gewiss sehr viel, zumal Du, da Du gewiss Uhden noch öfters sprichst. Denn nun muss es ja dort zum Ausbruch kommen. Es ist Eure Pflicht mich darüber beständig anfeil zu setzen. Aber wird es für mich ordentlich wie ein Geheimnis. Ich werde mich nicht sehr beängstigen. Wenn ich nicht binnen Jahresfrist nach Berlin komme, oder die gewisse Aussicht habe hier zu kommen, so verliere ich so bald wie möglich mein Bündel. Ich sehe nicht ein, dass ich wohl hier als in Berlin äusserst nützlich, hierfür die Wissenschaftlichkeit und in Berlin gegen die sogenannte hier meine besten Kräfte und meine frohe Lust zu verschwenden, ist nicht mein Wille, und meinen Vortrag absichtlich zu verderben, um nur alles recht klein zu kernen. Denn da sich mein // Hauptstudium jetzt in der Philosophie, die Theorien<sup>2</sup> kleinkernen. Und deshalb soll ich hier verbauern, hier wo ich noch keinen Menschen, sage keinen Menschen habe, der mich eigentlich versteht. Bredow versteht mich eigentlich nur nicht und arbeitet mir noch eigentlich noch bei den Studenten in die flinte<sup>3</sup>. Alles wozu er sich von eigentlich zahlerhaften Dozenten unterscheidet, ist, daß er gute Larken weiß, u[nd] nie den Studenten nach ihrem Heraustabe<sup>4</sup> interessant macht, wodurch sie aber freilich nicht näher hinauf

---

1 ?

2 ?

3 ?

4 ?

p 3 können, sondern grade recht stehn bleiben. Darum gefällt er ihnen noch gleich so sehr, welches schon ein schlimmes Zeichen ist. Aber ihnen das Wahre und Große, das eigentlich Prallische beizubringen, worauf es dort bei seiner Geschichte und Statistik schlechthin allein ankommen sollte, das vermag er nicht, weil er es selbst nicht hat. Er ist wie leider, leider unsere Historiker sind, nicht blos ein Stubengelehrter, sondern ein Schulgelehrter, u[nd] weiss von der Welt auch nicht das mindeste, wenn sie gleich sehr schön in seinen Heften und Excerpten stehn mag. Seine ganze praktische Richtung besteht darin, daß er das Bekannte *cheval de bataille*<sup>5</sup>, die Franzosen seien eine schlimme Sache, u[nd] man müsse ein Verantwortler<sup>6</sup> sein, welches überhaupt nun schon einigemal vorgekommen ist, fast in jeder Stunde halb todt reitet. Da liegt aber der wahre Hund nicht begraben. Liebe Leute, glaubt nur nicht, daß ich den beneide. Ich respectire den sehr, u[nd] bitte auch überall so anzunehmen und auszugeben. Aber es ist doch gar zu allerletzt überall mit der Hauptsache bestellt.

Hier ist jetzt eine redliche Universitätshetze im Gange. Vielleicht habt ihr gelesen, erstlich eine große Posaune über Frankfurt im Intelligenzblatt der Jenaer Litt[eratur]-Zeit.[ung] u[nd] zweitens wieder eine schwarze Anschwänzung in dem Morgenblatt unter dem Titel: die Universität in Berlin. Natürlich glaubt man hier allgemein, daß die Verfasser beider Piecen hier in Frankfurt seien, u[nd] besonders das schlimmere schreiben sie sich nun gegenseitig zu, u[nd] behandeln // einander danach. Es ist eine wahre Lust das mit anzusehen. Ich bin moralisch überzeugt, wer das im Morgenblatt gemacht hat, will es Euch jedoch noch nicht sagen, damit ich mich nicht in die Klatschereien mische, es müsste denn noch klarer zum Ausdruck kommen. Wenn sie mit mir davon disputiren, so sage ich, das sei das gewohnte Gespräch wahrer Platenbasen, u[nd] ich würde mir nichts daraus machen. Darauf antworten sie um so träg herein, je nachdem sie von einer Partei sind, u[nd] meinen ich sei freilich erst hergekommen, u[nd] könne noch nicht heftig Theil an dgl. nehmen.

p 4 Neulich hat mich die hiesige Königl.[iche] Sozietät der Wissenschaften zu ihrem Mitglied ernannt, u[nd] ich habe der ersten Sitzung beigewohnt. Es war sehr schön, wie Uhdster<sup>7</sup> das aller harmloseste Zeug vorlas, u[nd] vorher jedesmal, wenn ein Mitglied eintrat, den Witz beibrachte, diese Abhandlung werde in zwei Frankfurts gelesen, darin für das kurze nur des Fürsten Primus bestimmt sei. Der Fürst Primus findet besonderen Geschmack an seiner Philosophie, u[nd] hat dem daher vor einem Jahre für eine Abhandlung eine goldne Dose mit Brillanten Geschenk. Eine Nachricht von dieser granden Begegnung hat er auf einem besonderen halben

---

<sup>5</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>6</sup> ?

<sup>7</sup> ?

Bogen drucken lassen, der als Anhang seiner Rede, die er am Geburtstag des Königs gehalten, ausgegeben worden ist. Er sagt darin, die huldreichen Ausdrücke in dem  
p 5 Schmeicheln S[eine]r. Hoheit machten um seine thönenden Worte helleren Glanz, als selbst die Brillanten auf der Erde.– Dieses beiläufig. Wenn Ihr den Prof.[essor] Wunsch kenntet, so würde es Euch ergötzen, wie derselbe beim Vorlesen Meisters allemal dem zuwinkte, wie ein altes Weib, das immer die letzten Worte wiederholt, um zu zeigen, daß sie hört. Eichhorn rühlte immer gewisse leise derben Blicke auf mich, deren sichtbare Wirkung ich mir durch Bammeln mit dem einen Fuße ableiten konnte, welches jedoch einige auswärtige Mitglieder zu stören schien. Es ist ein köstliches Ensemble.

Den Brief an Zubehör<sup>8</sup> von Abeken bitte ich mir baldigst aus. Ich habe dem kleinen geschrieben: schreibt er denn nicht, daß ers erhalten habe? Lieber Hagen, erhalte ihn dort. Gotthold, [XXX] // [XXX] [XXX] werden oft zum Freitag? Sagt ihm doch, er müsse mir baldigst schreiben, sonst glaube ich, er nimmt übel, daß ich wo[h]l nicht persönl.[ich] an ihn geschrieben habe. Die Briefe an den Freitag werden ihm dort mitgetheilt? Wie ist es mit dem Journal? Auf meine Vorschläge dafür, ist auch wohl nichts geantwortet worden.

Hat dir nicht Krause<sup>9</sup> einen Kasten zugeschickt, worin denn Eichhorn Bücher von einer hiesigen Auktion gesandt hat? Ich bitte vorläufig, mir darin meinen englischen Shakespeare, u[nd] was etwa von Fichte wo[h]l darein möchte, auch den Titus Livius, 9. Theile von Montesquieu die ich thörichter Weise vergessen habe, u[nd] was sonst noch von besseren Larken hineingeht, zu spediren. Aber vor allen Dingen Memori Graeciam feriatam, sei sie besonders oder om Thesaur. hervor. Doch werde ich wieder  
p 6 das Nähere schreiben, wenn eine Gelegenheit kommt. Die Maussersche Samml.[ung] habe ich mir hier für 2 Rl. 4 Gl. noch gekauft. Der Decameron, den Krause bestellte, war zwar eine gute kritische Ausgabe, aber sehr unangenehm und augenverderblich gedruckt, auch solche vor Alter und Nässe sehr gelb geworden. Ich wollte daher nicht über 3 rl. cour. die der Ehrwürdige (Thilo) bot, hinausgehen. Ich hätte ihn dafür vielleicht doch nehmen sollen, aber der Ehrwürdige, der immer sein Röpfehen<sup>10</sup> für sich haben will, hätte mich doch noch näher getrieben.

Die Geschäftsleute unter Euch setzen mich nicht gehörig anfeil über das was im Staate ergeht, was ich eig[en]tl.[ich] alles wissen sollte. Ich schicke hierbei etwas über die Wahlverwandtschaften, das ich im Freitag vorzulesen bitte, damit ich einmal wieder mitspreche, als wäre ich selbst Du.

---

8 ?

9 ?

10 ?

Viele tausend grüßen Deine Frau. Ich hätte große Lust nach Berlin zu kommen, um den Einzug des Königs zu sehn. Die Kosten wollen es nur nicht recht erlauben. Prinz [XXX]ik ist vor einigen Tagen hier angekommen, aber bei Tagesgrauen wieder gereist. Gestern kam aber Prinz Wilhelm bei Abend. Die Straßen durch die er fuhr wurden illuminirt. Deputirte der Stadt u[nd] der Universität empfangen ihn (wie neulich) [XXX] Heinrich. Und nach der Abendtafel brausten ihm die Studenten ein Vivat mit Fakeln, was sich recht hübsch ausnahm. Sie hatten eine Menge Funkeln u[nd] marschierten in der größten Ordnung auf mit guter [XXX] u[nd] vor dem Hause stellten sich die Fakelträger in einer langen Linie, die andern zwischen hinter sie.–  
Addio

Dein  
Solger

### 1.2.6. Solger à Abeken, du 19 novembre 1809 (Francfort-sur-l'Oder)

GSA Wei 01/140<sup>1</sup>

p 1 Frankfurt a.[n] d.[er] O.[der], den 19. Nov.[ember] 1809

Mein theurer Abeken,

Lange, lange ist es her, daß wir nicht ein Wörtchen mit einander gesprochen haben. Nun thue ich es aus meinem neuen Exil, aus meinem Tomia<sup>2</sup>, u[nd] hoffe, Du wirst mir recht bald antworten, um so eifriger, da Du mich nun auch von allen unseren Freunden abgeschnitten weißt. Endlich habe ich meine akademische Lebensbahn angetreten. Ich war entschlossen, in diesem Sommer nach Göttingen zu gehn, als mich der Staatsrath Uhden zu sich rufen ließ, u[nd] mir sagte, er habe diesen Entschluß erfahren, man wünsche aber sehr, daß ich im Lande bleiben, u[nd] nach Frankfurt gehn möchte. Dieser Aufforderung bin ich gefolgt. Gegeben haben <sup>3</sup>sie mir nichts u[nd] auch nicht eingeboten; u[nd] ich bin theils zu stolz, theils zu gewissenhaft gewesen, um etwas zu bitten, ehe ich gezeigt hätte, daß ich zu dieser Lehrthätigkeit tauge... Hätte ich genug, um nur irgend anständig zu leben, so würde ich gar nichts annehmen, u[nd] die öffentlichen Besoldungen denjenigen überlassen, die ihre Manieren besser zu preisen verstehen als ich. So aber muß ich auch um Anstellung u[nd] Gehalt b[XXX]ben, u[nd] werde es nächstens recht nachdrücklich thun. Die Berliner Universität ist noch nicht im Stande, u[nd] wer weiß, ob sie so bald in Gang

p 2 kommt. Ist dies, so werde ich auf alle Weise streben, wieder dahin zu kommen, u[nd] dann wird es mir sehr nützlich sein, hier einen ersten Versuch gemacht und meine Proben abgelegt zu haben.

Seit dem Anfang des jetzigen Wintercursus bin ich hier, u[n] lese zwei Collegien, eins über die 3 Tragiker in Wofs tetralogia dornatam<sup>4</sup>, die ich noch von Dir geschenkt bekommen habe, und eins zur Einleitung in die Philosophie. Zuhörer habe ich natürlich nur wenige, weil ächte Philologie, ganz vorzüglich aber ächte Philosophie am hiesigen Barbaren etwas ganz Neues u[nd] Unerhörtes ist. Ich bin hier der einzige ordentliche Philologe, Schneider ausgenommen, u[nd] der liest so ungern, daß er absichtlich seine Collegien nicht zu Stande kommen läßt, etwa ein Publicum ausgenommen. Indessen darf ich hoffen, daß meine Zuhörer wohl noch die besten der hiesigen sein werden; auch sind sie sehr aufmerksam. <sup>5</sup>In der Einleitung zur

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 171-172, lettre du 15 novembre 1809 à Abeken.

<sup>2</sup> ? En lettres latines dans le ms.

<sup>3</sup> "Sie" rayé dans le ms.

<sup>4</sup> ? En lettres latines dans le ms.

<sup>5</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 171.

Philosophie, die ich so populär mache wie möglich, klagen sie sehr über Dunkelheit, weil sie leider durch das geistlose Ableiern alter Hefte so verwöhnt sind, daß sie nicht selbst denken können. Ich lasse mich dadurch nicht abschrecken, u[nd] will schlechterdings Leben hineinbringen, sollte es mir auch nur an zwien gelingen. Kiesewetters<sup>6</sup> Logik u[nd] so etwas kann jeder Mensch commentiren; zu einer solchen Handwerkerei halte ich mich für zu gut. Die alten Philister hier murren auch schon, daß nun fichtische oder Schellingsche, gegen die sie sich so lange mit Hand u[nd] Fuß gesträubt haben, hier einschleichen soll; denn was es eigentlich für eine sein möchte, das kümmert sie wenig, da sie von keiner etwas wissen.

p 3        Uebrigens muß ich sagen, daß sie mich sehr gut aufgenommen haben, vor allen Bredow<sup>7</sup>. Dieser brave, tüchtige Mann ist mir hier ordentlich Trost u[nd] Stab. Er siehrt in mir eine Hülfe, bei der Bekämpfung der hiesigen Finsterniß, u[nd] behandelt mich wie einen alten Freund. Aber eingenommen hat mich eigentlich am meisten der alte herrliche Schneider. Bei dem fühlt man einmal wieder, daß man mit einem ganzen Menschen zu thun hat. Ich bewundere seine wissenschaftliche Größe, da er zugleich ein so trefflicher Philolog, u[nd] vielleicht ein eben so trefflicher Zoolog u[nd] Botaniker ist; u[nd] vollends seine treuherzige Simplicität u[nd] seine liebenswürdige Freundlichkeit hat mich ordentlich in ihn verliebt gemacht. Die schlimme Seite an ihm ist die *médisance*<sup>8</sup>. Er räsonnirt über alle Menschen, u[nd] das so weitläufig, daß man ihn gern nicht wieder los würde. Wenn ich auf die Bibliothek komme, die er unter seiner Aussicht hat, so kostet mich das bloße Klatschen allemal eine Stunde. Aber es ist dem Mann wohl zu verzeihen, da hier, von der Regierung unverantwortlich vernachlässigt, so viele Jahre in diesem moralischen Sumpfen hat sitzen, u[nd] mit dem modesten Volke verkehren müssen, wenn er zuletzt verdrießlich u[nd] bitter geworden ist.

Von den Berliner Freunden wirst Du wohl am besten durch sie selbst Nachricht erhalten haben. In Berlin ist nun die Errichtung der Universität zwar beschlossen,  
p 4        aber noch kein Schritt dazugethan, so viel ich weiß. Ich fürchte, daß viel schlimmes dabei vorgehn wird. Leute von brillantem Ruf, u[nd] Charlatans aller Art werden genug hingezogen werden. Wolf wird sich eine unerträgliche Tÿrannie anmaßen, wie er schon jetzt nich übel anfängt, was um so schlimmer ist, da er den entschiedensten Einfluß auf Humboldt ausübt. Es mag aber werden, wie es will, nach Berlin wünsche ich mich doch immer wieder zurück. Recht sehr vermisse ich hier den Umgang meiner

---

<sup>6</sup> "K" dans *NS*, vol. 1, p. 171.

<sup>7</sup> "B." dans *NS*, vol. 1, p. 172.

<sup>8</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 172. Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 172.

dortigen Freunde! Es sind einige gute Leute hier, aber keiner, mit dem ich mich ganz verstände.

Nun, lieber, alter Freund u[nd] Bruder, antworte mir so bald Du kannst, u[nd] laß uns unsre Correspondenz recht lebhaft fortsetzen. Benachrichtige mich von Deinem ganzen Thun u[nd] Treiben u[nd] auch von dem, was Du etwa von<sup>9</sup> Vossens, Kohlrausche u[nd] Baudissin u. s. w. weißt. Ich kann noch nicht sogleich an alle schreiben, an die ich wohl möchte, da mir die Menge Briefe, die mir obliegen, gar zu viel Zeit kosten. Vom Löwen bin ich jetzt nur 3 Meilen entfernt, u[nd] werde ihn nächstens besuchen.

Lebe glücklich u[nd] gesund, u[nd] thue, wie ich Dir geschrieben

Dein

Meine Adresse: Im Güntherschen Hause  
in der Scharnhornstraße

Solger

---

<sup>9</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

**1.2.7. Solger à un conseiller d'Etat, du 14 janvier 1810 (Francfort-sur-l'Oder.)**

*SBBln, Nachl. Solger*

p 1

Frankfurt, den 17ten Jan[uar] 1810

Wohlgeborener Herr,

Hochzuehrender Staatsrath,

Ew. Wohlgeborener wollte ich diesen Weihnachten, da ich auf wenige Tagen in Berlin war, persönlich meinen Brief über meinen hiesigen akademischen Versuch erstatten, konnte aber nicht die Ehre haben, dazu zu gelangen. Die Güte, welche Ew. Wohlgeb. es mir erwiesen haben, macht mir den Muth, dieses nun schriftlich nachzuholen, u[nd] ich bitte nur, die Freimütigkeit, welche mir das Interesse für die Sache eingeben wird, nicht ungünstig aufzunehmen.

p 2

Bei der bisherigen Vernachlässigung der germanistischen und philologischen Studien in Frankfurt, war ich anfänglich auf einen geringen Beifall und ein kleines Auditorium gefaßt, und doch habe ich noch mehr Zuhörer als ich glaubte. Von der ziemlich großen Anzahl, die in den ersten Stunden zum Versuch kamen, sind mir in dem Kollegium über die Tragiker 15, in dem philologischen 12 geblieben, und ich habe die Freude, daß diese nun mit vielem Interesse, und treuer, als sie sonst wohl pflegen, aushalten. Besonders bin ich mit denen im Griechischen sehr zufrieden, ihre Theilnahme hat bisher sichtbar zugenommen. Da ich niemals ablese, so kann ich fast ganz genau den Eindruck, den ich mache, beobachten; ich sehe, daß meinen Zuhörern diese Stunde behaglich und verständlich ist, u[nd] dieses giebt mir wiederum ein Vertrauen zu meinem Vortragen, das ihn gewiß auch verbessert. Es macht mir daher auch wahres Vergnügen, und an den Tagen, wo keine andere Lehrstunde noch auf diese folgt, lese ich gewöhnlich an anderthalb Stunden, worüber ich auch nie ein Zeichen der Ungeduld bemerke. Anfänglich ist es den meisten, wie sie mir selbst gestehen, sehr schwer geworden, da viele leider sehr unvorbereitet herkommen; ich habe ihnen daher auch auf dem Katheder gesagt, daß sie suchen müßten, das nachzuholen, was ihnen noch zum Verständnis dieses Kollegiums fehlte, daß aber alles zurückgehen würde, wenn man auf der Akademie wieder die Elemente vortragen wollte. Viele scheinen auch wirklich diesem Rath zu folgen. Dennoch gehe ich vorzüglich in Ansehung der Sprache sehr genau, so daß ich fürchte, nicht mit diesen Tragödien fertig zu werden. Meine Zuhörer haben mir auch schon mehr als einmal erklärt, daß ich deswegen nicht diese gründliche Behandlung aufgeben möchte, sie wären zufrieden, wenn wir auch nur 2 Stücke läsen.

p 3

In den philosophischen Kollegien ist der Fortschritt zum Besseren viel langsamer gegangen, wie es auch natürlich ist. Anfänglich klagten die Zuhörer über undurchdringliche Dunkelheit; der Gegenstand war ihnen aber ganz fremd, und mußte

es sein. Ich habe keine Mühe gespart, sondern stets dasselbe von verschiedenen Seiten sorgfältig, u[nd] mit aller Rücksicht auf den Zustand meines Auditoriums ausgearbeitet, welches ich sehr wohl konnte, da das ganze Kollegium nur darauf berechnet ist, auch Raum für Ideen zu schaffen. Hiedurch glaube ich, jetzt auch wirklich auch hier etwas bewirkt zu haben; es wäre sonst nicht glaublich, daß diese jungen Leute so regelmäßig diese Stunde besuchten. Auch beweisen sie eine ungestörte Aufmerksamkeit. Mehrere besuchen mich von Zeit zu Zeit, u[nd] machen Spaziergänge mit mir, wo sie mich befragen oder Einwürfe machen, woran ich doch sehe, daß sie anfangen selbst zu denken, u[nd] dieses halte ich schon für ein Hauptgewinn.

Täglich überzeuge ich mich mehr, daß der ganze Charakter einer Universität, u[nd] selbst der Ton der Sitten aus derselben völlig von der Art abhängt, wie die Wissenschaften behandelt werden. Ein edler u[nd] strenger Ton im Vortragen derselben muß auch das ganze übrige Wesen der jungen Leute adeln; außerdem sind alle äußern, gesetzlichen Beschränkungen vergebens. Ew. Wohlgeb. brauche ich nicht zu erinnern, wie viel in dieser Rücksicht hier noch mangelt. Ein geistloses Ablesen alter Hefte führt nur zu oft die Jugend noch tiefer in jene Stumpfheit, welche selbst die gehäuftesten, auswendig gelernten Kenntnisse leblos u[nd] fruchtlos machen. H. Professor Bredow merkt die ... gewiß vortrefflich; ich bin auch überzeugt, daß ein so wissenschaftlich gebildeter Mann, wie H. Prof. Eichhorn es viel mehr thun würde, wenn nicht bei der ganzen Zahl der juristischen Leser noch viel zu viel Gegenstände des Vortrags auf ihn spielen, u[nd] so sind gewiß noch einige vortreffliche Dozenten hier. Im philologischen Fache liest jetzt H. Prof.[essor] Schneider mit vielm Eifer u[nd] Beifall über den Herodot, u[nd] ich versuche nach meinen Kräften mitzuwirken; aber alle dieses bleiben leider immer nur Bruchstücke. Binar kann jetzt noch hoffen etwas Ganzes u[nd] Gründliches zu vollenden, sondern nur einen Anstoß zu geben, der erst durch ein besonders glückliches Schicksal weiter wirken mag. Die Masse der Studirnden ist auch, man muß es leider sagen, immer noch eigentlich stumpf u[nd] gefühllos, und das ist gewiß schlimmer als jede Ausschweifung.

Ew. Wohlgeb. bitte ich nochmals um Entschuldigung, daß ich so kühn sage, was ich für die Wahrheit der Sache halte. Ich gestehe, daß ich es sehr wünschte, irgendwas lehren zu können, und ich ein besser vorbereitetes Publikum, u[nd] eine allgemeine voraussetzen könnte, und auch aus diesem Grunde würde es mir sehr viel werth sein, bei der in Berlin zu errichtenden Universität angestellt zu werden. Ein anderer Grund ist, der große Mangel an Hilfsmitteln, den man hier leidet. In meinen eigenen Arbeiten bin ich aus Mangel an Büchern zu meinem Verdruß schon sehr zurück geblieben.

p 5 Endlich wage ich an Ew. Wohlgeb. noch eine Bitte, welche ich nie thun würde, wenn ich nicht durch die Umstände dazu gedrängt würde; es ist die um Ew. Wohlgeb. geringste Verwendung für mich in Ansehung einer Anstellung mit Gehalt. Meine Vermögensumstände sind sehr schlecht, und es ist von mehr als einer Seite pflichtthümlich, für meine Subsistenz zu sorgen. Von den Honoraren für meine Kollegia würde ich kaum im Stande sein, mir die nothwendigsten Bücher anzuschaffen, zumal bei dem hiesigen Büchermangel, u.[nd] noch dazu werden sie sehr unordentlich bezahlt. Wer sogenannte Brotcollegien liest, kann darauf rechnen, einen bedeutenden Zulauf zu haben, ich aber am allerwenigsten. Will nicht ich eher, wenn ich mich entschließen könnte, einige Sätze in eine sogenannte Logik und Metaphysik zusammen zu bauen, welche leicht auswendig gerlernt werden könnten; nun würde mich die größte Noth nicht dahin bringen, so meine Überzeugung zu verleugnen, so wenig als zu reiner zeitverderbenden Schriftstellereien. Mit dem größten Schmerz, aber nothgedrungen, würde ich so bald wie möglich irgend wo anders hin wandern müsen, wo ich Hoffnung fände bestehen zu können, u[nd] zugleich nicht so von Hilfsmitteln entblößt wäre, wie hier. Darüber, daß ich nicht ganz unnütz sein würde, glaube ich mich auf meinen bisherigen Versuch berufen zu können, wenn ich Ew. Wohlgeb. mit der größten Aufrichtigkeit Bericht angestattet habe.

Ew. Wohlgeb. wollen mir gütigst die Länge dieses Schreibens und meine Dreistigkeit verzeihen. Ich empfehle mich Ihrem gütigen Schutz, und verharre mit der vollkommensten Verehrung

Ew. Wohlegb.

ergebenster Diener  
Solger

**1.2.8. Humboldt à Solger, du 3 juin 1810 (Berlin)**

*SBBIn, Nachl. Solger*

p 1

Ew. Wohlgeb. gefälliger Brief ist mir ein sehr angenehmer Beweis Ihres Eifers für die Wissenschaften, und Ihrer Gesinnungen gegen mich gewesen.

Ich sehe selbst sehr deutlich ein, wie wenig befriedigend Ew. Wohlgeb. die Lage scheinen muß, in der es mir allein möglich ist, Sie jetzt zu versetzen, u.[nd] fühle vollkommen, daß Sie das, was ich dabei thue, nur als ein Beweis meines guten Willens ansehen können.

Es wird dafür gewiß meine ungelegentliche Sorgfalt seyn, Sie sobald u[nd] nun immer möglich, zu verbessern. Ich werde hier thun was in meinen Kräften steht, und bedaure nur [XXX]chtig und lebhaft, Ihnen nicht gleich ein ausdeutliches u.[nd] bestimmtes Versprechen machen zu können. Gemeint<sup>1</sup> werde ich u[nd]<sup>2</sup> immer für einen äußerst erfreulichen Gewinn für Frankfurt u.[nd] für die Wissenschaften halten, wenn Ew. Wohlgeb. entweder Ihre jetzigen Ka[XXX] treu behalten, oder ein Collet<sup>3</sup> Sie Sich doch von erließ sagen, eine neue Stelle anzunehmen, Ihre Studien dabei fortsetzen, um sich nach Vollendung der bestimmten Zeit, aus Stauen Ihres jeztigen Briefes arbeiten einwenden<sup>4</sup>.

Berlin, den 3. Junius 1810

Humboldt

---

1 ?  
2 ?  
3 ?  
4 ?

### 1.2.9. Solger à Krause, du 14 juin 1810 (Frankfort-sur-l'Oder)

SNMb 55.528<sup>1</sup>

p 1

Frankfurt, den 14ten Juni 1810.

Liebster Krause,

ich kann Dir gar nicht genug danken für Deinen letzten Brief, worin Du mir über den kritischen Fall wegen des Oberbürgermeisters nochmals Deine und anderer Leute Meinungen mittheilst. Auch Hagen, Toll, Raumer, Schulz, Gerlach u. s. w. danke ich herzlich für ihre Theilnahme. Raumer hat mir ordentlich artikelweise seine u[nd] Schulzens Meinung geschrieben. Theile ihnen diesen Brief mit, worin ich auf diese Artikel antworten werde. <sup>2</sup>Ich habe nämlich *abgelehnt*.

Ad<sup>3</sup> 1., Was die Muße betrifft, so habe ich nach den genauesten Erkundigungen über die hiesigen Geschäfte ausgemittelt, daß sie mir nicht hinlänglich ist, wenn man seine Pflicht ernstlich u[nd] ordentlich thun will. Und betrügen kann ich doch die Leute nicht. Schulz u[nd] Raumer müssen dabei auch bedenken, daß sie mich nicht nach ihrer Fertigkeit und Umsicht in Geschäften messen dürfen. Vielleicht kosteten ihnen dieselben Geschäfte halb so viel Zeit als mir. Denn theils habe ich die wenige Übung, die ich darin hatte, verloren, theils habe ich auch kein besonderes Talent dazu.

p 2 Ad<sup>4</sup> 2., daß aus dem Leben und dem Buche zusammen erst vollkommene Erkenntniß wird, versteht sich. aber, daß dies auch keine Redensart werde,<sup>5</sup> das Leben liegt nicht gerade in die Details, die gerade hier die Hauptsache sein würden. Die unsäglichen, immer gleichartigen Kleinigkeiten, und die beständigen Gesuche einzelner Menschen um Kleinigkeiten würden mich nicht viel weiter bringen, und mir nur die fortwährende Stimmung, die *zu meinen Zwecken* durchaus nothwendig ist, rauben. Dazu der unerfreuliche Umgang mit kleinlichen, ärmlichen, wahrhaft kleinstädtischen<sup>6</sup> Leuten, dem ich mich auf keine Weise würde <sup>7</sup>entziehen dürfen. In den großen Kreisen, wo Sch.[ulz] und R[raumer] wirken, sind die Dinge ganz anders beschaffen. Eins oder das andere muß allemal vorherrschen, die Wissenschaft oder die Praxis, und braucht ja deshalb das andere nicht auszuschließen, als wovor ich mich sehr sicher weiß. Wenn ich Geschichte oder Gesetzgebung oder was sonst der Art studirte, so würde ich selbst

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 194–198.

<sup>2</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; passage à la ligne dans *NS*, vol. 1, p. 195.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 195.

<sup>4</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 195.

<sup>5</sup> “:” au lieu de “,” dans *NS*, vol. 1, p. 195.

<sup>6</sup> “kleinlichen. . . kleinstädtischen” ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 195; figure en revanche: “mancherlei”.

<sup>7</sup> “angreifen” rayé dans le ms.

diesen Posten ohne Gefahr annehmen können. Was ich aber wirklich treibe, ist ihm zu heterogen. Rücke mir niemand vor: was wird die Frucht deiner großen Bemühungen sein? Ich glaube das Höchste darin erreichen zu können, und könnte ich es nicht, so müßte ich doch, wie Fichte so edel sagt, so handeln, als wenn ich es könnte. Das ist die einzige pflichtmäßige Art zu studiren. Den Erfolg muß ich einerseits Gott anheimstellen, andererseits der Welt preisgeben.

Ad<sup>8</sup> 3., die Unabhängigkeit von äußern Bedürfniß ist viel werth, u[nd] das einzige, was mich hätte bewegen können, den Posten anzunehmen, wäre nicht die Furcht, um des Geldes willen etwas in meinen Studien zu verderben. Allein man kann nicht alles haben wie man möchte. Ich habe in der That nicht viel äußere Bedürfnisse, u[nd] Geduld genug, auch etwas Leichtsinn, der manchmal hierin nützlich ist. Wenn ich  
p 3 alles berechne, so sehe ich, daß ich wenigstens fürs Erste subsistiren kann. Lessing wußte nie auf länger als ein halbes Jahr vorher, wovon er leben würde. Auch hier wäre es ja wohl ein Mangel an Courage, wenn man an seinen eigenen Hülfquellen zu sehr zweifelte.

Ad<sup>9</sup> 4., Vom Cultus ist nicht viel zu erwarten; aber wenn er sieht, daß man zu gebrauchen ist, so kann man auch fordern. Ich will von ihm nichts als die Möglichkeit, ihm Nutzen u[nd] Ehre zu bringen. Er weiß auch, daß er an mir etwas verlieren würde, wie er nicht allein mir unter Versprechung baldiger Beförderung, sondern auch an Bredow geschrieben un[d] ihn aufgefordert hat, mich zum Bleiben zu bewegen. Es mag nun gehn wie es will, u[nd] der Mangel noch so groß werden, so ist doch ein ordentlicher wissenschaftlicher Unterricht nie zu entbehren, wenn nicht alles in Barbarei sinken soll. Und dann mag der Teufel alles holen.<sup>10</sup>

Ad<sup>11</sup> 5., Man soll sich bürgerlich festsetzen u[nd] miteingreifen<sup>12</sup>. Ist denn ein Gelehrter, der einen von Staats wegen bestellten Lehrposten hat, exlex<sup>13</sup>? Es ist mir so klar, wie möglich, daß es jetzt besonders wichtig ist, die Wissenschaften auf die richtige Art zu lehren, u[nd] eines Theils der Schwindelei, die täglich mehr um sich greift, andern Theils der Schulmeisterei entgegen zu arbeiten. Die letzte blüht besonders hier in Frankfurt. Beide zu bekämpfen ist, seitdem ich hier bin, mein Bestreben. Krause, Du hast bei mir hospitirt und kannst Zeugniß davon ablegen. Gott gebe, daß mein Vortrag Wurzel fasse. Ich bin überzeugt, daß wahre

---

<sup>8</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 196.

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 196.

<sup>10</sup> “!” dans *NS*, vol. 1, p. 197.

<sup>11</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 197.

<sup>12</sup> “eingreifen” dans *NS*, vol. 1, p. 197.

<sup>13</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 197.

Wissenschaftlichkeit u[nd] wahre practische Tugend auch in Geschäften dadurch gewinnen würden. Ich habe die größte Liebe zu dieser Wirksamkeit, <sup>14</sup>die ich für äußerst wichtig halte, wenn ich auch nur wenige Menschen den beiden großen Parteien der Schwindler und Philister entreiße.

Ad<sup>15</sup> 6., Gottes finger ist in den Ereignissen allerdings zu verehren. Und dieses hat mich auch in meinem Aberglauben besonders stutzig gemacht. Manchmal ist man aber berechtigt sich selbst zu vertrauen, u[nd] seine Einigkeit mit sich selbst durch Abweisung der Ereignisse zu bekräftigen.

Ad<sup>16</sup> 7., respektire ich sehr, daß Sch[ulz] u[nd] R.[aumer] sich schließlich bloß auf ihre Subjectivität berufen, u[nd] hoffe daher, sie werden mich keines Leichtsinns u[nd] keiner Verkehrtheit zeihen. Es ist, wie sie sehn, alles gut bei mir überdacht, u[nd] fehle ich nun doch, so mußte es einmal so sein.

Nun will ich nur noch dies hinzufügen. ich würde den Posten doch nur angenommen haben, um ihn bald wieder mit einem gelehrten zu vertauschen. Man würde mir aber dann gerade keinen dgl. aufbewahren. Ferner kann ich an einen fremde Universität berufen werden, welches keinem einfallen würde, wenn ich Oberbürgermeister wäre. Endlich bin ich jetzt im Zuge, mir eine recht gute Fertigkeit im Vortrage zu erwerben, di ich in jenem Posten wieder verlieren würde.

Hier siehst Du nun, mein liebster, bester Freund, was mich bewogen hat, u[nd] wenn Du mir nicht ganz beistimmen kannst, so dulde mich. Ich hoffe, es wird zum Guten ausschlagen, da es redlich gemeint ist. <sup>17</sup>Behalte mich liebe, u[nd] grüße alle Freunde herzlich. Auch gerlach, über dessen Rückkehr ich mich freue. Uebrigens bin ich sehr betrübt, wegen meiner kranken Mutter. Ich werde wohl in diesen Tagen auf einen oder zwei Tagen hinreisen. Es ist fast gar keine Hoffnung mehr zu ihrer Genseung. An Raumer schreibe ich nächstens ausführlich.

Dein

Solger

---

<sup>14</sup> “wel” rayé dans le ms.

<sup>15</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 197.

<sup>16</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 198.

<sup>17</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 198.

Dein Brief, mein guter, lieber Solger, ist gestern erst<sup>2</sup> angekommen, und hat große Freude erregt. Ich muß ihn gleich beantworten, denn sonst möchte ich wieder ins leidige Aufschieben gerathen, und bei Gott! Das soll nicht geschehen. Wir stehen uns zu nahe, als daß wir länger gegen einander stumm sein dürften. Vielleicht hast auch Du mein Brieflein in Händen, das ich in den Osterferien, auf dem Zimmer meines Bruders Hans in Laher<sup>3</sup> an Dich schrieb, und zur weiteren Versendung an Cotta überschickte, der ein Exemplar meines Shakespeare wird beigelegt haben.<sup>4</sup> So haben wir denn fast zu gleicher Zeit das Bedürfnis gefühlt, uns<sup>5</sup> einander mitzutheilen. Uns so habe ich es am liebsten. So ging es mir neulich mit Spaldung, dem ich in fünf Jahren nicht geschrieben hatte. Ich fühlte einen unwiderstehlichen Drang ihm zu schreiben, und kaum 8 Tage darauf hatte ich von ihm einen brief in Händen, der dem Meinigen auf halbem Wege begegnet war, so herzlich, wie Spalding nur ja einen geschrieben.<sup>6</sup> Von Deiner Anstellung und nahen Aussicht zu einer Profefur wußte ich schon, und ich gratulire dazu. Jetzt macht Dich ein Gerücht zum Oberbürgermeister in Frankfurt, und was ich davon denken soll, weiß ich nicht. Solltest Du wirklich noch auf diesem Wege wieder zur Jurisprudenz zurückkehren? Ist es wahr, so gratulire ich Dir auch dazu, vorausgesetzt, daß Du Muße behältst, ganz den Musen u[nd] der Gelehrsamkeit zu leben.<sup>7</sup>

Kramer scheint ein ganz artiger Mensch zu sein; er will Tibull bei mir hören, und war deshalb bei mir, aber<sup>8</sup> so kurz, daß ich ihm kaum das nothwendigste von Dir abfragen konnte. Er wird mich aber, wie er versprochen, öfter besuchen.<sup>9</sup> Von Deinem Collegium über Agamemnon sprach er mit vieler Liebe, und ich habe ihn gebeten, mir sein nachgeschriebenes heft mitzutheilen.

Wie es mir hier geht, mein guter Solger, weißt Du durch Bredow; es hat sich nichts wesentliches mit mir verändert, als daß ich Gehaltszulage bekommen und

---

<sup>1</sup> Cf. *AfLG*, p. 138–141.

<sup>2</sup> Manque dans *AfLG*, p. 138.

<sup>3</sup> ? Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>4</sup> “Ich muß. . . ne figure pas dans *AfLG*, p. 138; remplacé par: “Er kreuzte sich mit meinem Briefe, dem ein Exemplar des *Shakespear* beigelegt war.”

<sup>5</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>6</sup> “So ging. . . geschrieben” ne figure pas dans *AfLG*, p. 138; remplacé par “Mit *Spalding* ging es mir neulich ebenso.”

<sup>7</sup> Tout le paragraphe manque dans *AfLG*

<sup>8</sup> “seh[r]” rayé dans le ms.

<sup>9</sup> “und was deshalb. . . öfter besuchen” ne figure pas dans *AfLG*, p. 138.

Ordinarius geworde.<sup>10</sup> Mit Böckh und Creuzer lebe ich, ohne ihnen nahe zu sein, doch in sehr guten Verhältnissen, in freundschaftlichem<sup>11</sup> mit dem wackeren Aloys Schreiber und Schwarz und de Wette. Böckh und Creuzer haben für Freundschaft keinen Sinn,<sup>12</sup> als Gelehrte<sup>13</sup> schätze ich Böckh außerordentlich. Böckh ist ohne Zweifel der gelehrteste und dabei geistreichste Schüler, den Wolf gezogen; selbst Heindorf hat diese in die Tiefe greifende Kühnheit nicht. Ihm gelingt alles, was er unternimmt, und das in einem Alter von 25 Jahren. Creuzer steht mir fern; ich kann mich mit seiner Art zu denken und fantasiren nicht befreunden. Sein Dionysos ist mir ein Gräuel, wiewohl ich seinen Werth im Einzelnen noch verkenne, und seine Belesenheit achte. Wenn ich doch nur hinter seinen Recensenten kommen könnte an der J.[enaer] A.[llgemeinen] L.[itteratur] Z.[eitung]. Böckh und ich haben uns schon in Vermuthungen erschöpft; er rieth auf Wolf, ich auf Kanne; daß es Bredow *nicht* ist, möchte ich beschwören. Solltest *Du* die Recension gemacht haben? Dein Brief spricht von mythologischen Studien – aber höchst unwahrscheinlich ist auch dies mir. Indeß meinen innigsten Dank, wenn Du der Rec.[ensent] bist, nicht bloß für das Geleistete, sondern besonders für die Aussicht, einmal einen recht vollendeten Mythografen zu erhalten.<sup>14</sup>

<sup>15</sup> Mich freut, daß Du Recensent an unseren Jahrbüchern bist. Ich habe keinen Theil an der Direction derselben, sondern lehnte alles ab, wie Creuzer nach Leyden ging. doch große Freude habe ich an ihrem Gedeihen.<sup>16</sup> Ich habe die Recension Deines Sophokles übernommen, weiß aber gleichwohl nicht, ob ich hinschreiben. Ich kann den rechten Ton nicht treffen. Schon zweimal habe ich angesetzt. Lob aus Freundesmunde scheint verdächtig, Tadel vom Freunde thut weh, besonders wenn der Freund auf Unkosten seines Freundes seine Unparteilichkeit zeigen will. Und wie soll ich recensiren, aus Deinem oder aus meinen Standpuncte? Denn ganz identisch sind beide nicht, wiewohl doch meist. Ich könnte machens angreifen, was Du Dir nie wirst nehmen lassen, ja ich könnte manches von meinem Standpuncte aus tadeln oder besser wünschen, was mir beim bloßen Lesen und Genießen Deiner Übersetzung gut dünkt. Mit einem Wort, es ist gefährlich, und wenn mir die Arbeit nicht ganz

---

<sup>10</sup> “Wie es mir hier geht, mein guter Solger? Es hat sich nichts Wesentliches mit mir verändert, . . .” dans *AfLG*, p. 138.

<sup>11</sup> “freundlichem” dans *AfLG*, p. 138.

<sup>12</sup> “Böckh hat für meine Freundschaft keinen Sinn” dans *AfLG*, p. 138.

<sup>13</sup> Sic dans le ms.

<sup>14</sup> “Indeß meinen. . . zu erhalten” manque dans *AfLG*, p. 138.

<sup>15</sup> Marque au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *AfLG*.

<sup>16</sup> Marque au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *AfLG*.

gelingt, so soll sie nie zu Ende geschrieben, geschweige gedruckt werden. Passow, mit dem ich mehrmals über Deinen Sophokles correspondirt habe, ist auch in großer Verlegenheit. Er hat, wie ich, ein ungemeine Achtung vor Deiner Arbeit; aber hat och mehr S[XXX] im Einzelnen wie ich. Daß Du, armer Solger, unter solchen Umständen, vielleicht gar nicht recensirt wirst, schmerzt mich; und ich sehe voraus, daß es meinem Äschylos eben so ergehen wird.<sup>17</sup> Übrigens<sup>18</sup> ist wohl keiner, der Deine Arbeit mehr studirt hat, als ich, und ich werde es auch in der Vorrede zu meinem Äschylos dankbar erkennen, was ich Dir schuldig bin; denn im Bau des Trimeters bleibst Du immer der Bahnbrecher.<sup>19</sup> Eine kleine Anzeige im Morgenblatt von mir, wirst Du gelesen haben, auch wohl was ich beiläufig über Deine critischen Anmerkungen in meiner Recension des Bothe und<sup>20</sup> Erfurt gesagt habe. Ich werde einmal einen eigenen Band critischer und erläuternder Anmerkungen über die drei Tragiker und Aristophanes schreiben, und jene Recensionen sind nichts als Vorarbeit dazu, dann auch einen Bothe würde<sup>21</sup> ich sonst wohl<sup>22</sup> keinen so angestregten Fleiß verwandt haben<sup>23</sup>. Von meinen Emendationen zum Aeschylos werde ich Dir gelegentlich etwas zur Prüfung vorlegen; einiges wird Dir die Lit.[ertatur] Zeitung schon gezeigt haben in der Rec.[ension] vom zweiten Theile des Danze<sup>24</sup>.– Nun bin ich denn auch beinah fertig mit dem Äschylos, aber ich feile noch wohl 2 Jahre, ehe ich ihn drucken lasse. Mein Wunsch ist, daß die Übersetzung mich überleben, und ich in ihr fortleben, und so weihe ich ihr die besten Augenblicke meines Lebens, und werden unermüdet darin fortfahren.<sup>25</sup>

Gottlob, daß ich nun wieder etwas gesund bin! Ein ganzes Jahr, wo ich ein erbärmlicher, gichtgeplagter Krüppel war, ist wieder aus meinem Leben ausgestrichen; erst seit vorigen Michaelis bin ich genesen, und diesen Sommer denn auch recht ausgezeichnet gesund. Als ich nach einem schweren Lager von 3 Wochen endlich<sup>26</sup> wieder zu athmen und mich des Lebens zu freuen anfang, machte ich mich daran die während meiner Krankheit entworfene Macbethübersetzung auszufeilen, und ich

---

<sup>17</sup> Marque au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *AfLG*, p. 139.

<sup>18</sup> Manque dans *AfLG*, p. 139.

<sup>19</sup> "schuldig bin; im Bau des Trimeters bleibst Du Bahnbrecher" dans *AfLG*, p. 139.

<sup>20</sup> "zu" dans *AfLG*, p. 139.

<sup>21</sup> "werde [so]" dans *AfLG*, p. 139.

<sup>22</sup> Manque dans *AfLG*, p. 139.

<sup>23</sup> "verwenden" dans *AfLG*, p. 139.

<sup>24</sup> ? "einiges wird... Danze" ne figure pas dans *AfLG*, p. 139. Marque au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *AfLG*

<sup>25</sup> " , und ich in ihr fortleben... ne figure pas dans *AfLG*, p. 139.

<sup>26</sup> "von 3 Wochen endlich" manque dans *AfLG*, p. 139.

kann Dir nicht sagen, wie das mich glücklich machte. Ich war mit meinem Bruder auf einer Reise nach Stuttg[art] und Tübingen<sup>27</sup>, und wir trieben fast nichts anders als Shakespear. Ich hoffe, Du wirst auch in unserer Arbeit Spuren finden von der Liebe mit der sie gefertigt worden. Der Shakespear ist mir wie Äschylos an die Seele gewachsen, und da mein Bruder mich so kräftig unterstützt, so will ich schon die von

p 6 Schlegel übrig gelaßene Stücke bezwingen. Der nächste band, der schon fertig da liegt, wird Wintermärchen u.[nd] Coriolan bringen. Daß auch Keßler und Krause eine Fortsetzung des Schlegel unternommen macht mir große Freude. Keßler hat einen entschiedenen Beruf dazu; er hat ein großes Talent den richtigen Ausdruck zu finden; aber im Versbaun<sup>28</sup> ist er noch holprig<sup>29</sup>, und mitunter tödtet er durch unrichtige<sup>30</sup> Wortstellung das dramatische Leben. Doch in der Prosa erkenne ich ihn für einen Meister. Meine Prosa im Lear und Othello ist abscheulich; im Macbeth, denke ich, ist sie besser. – aber nichts hat mich auch so viel Mühe gekostet, dagegen mir die Jamben oft im ersten Wurfe gelingen. Darum habe ich auch vor den merry wife's<sup>31</sup> einige Scheu.<sup>32</sup> Auf Krausens Wintermärchen bin ich sehr begierig – wie auf den Möllnerschen Macbeth. Was der wohl aus der H[XXX]sorm gemacht hat? – Und wer von den berlinern wohl den Macbeth, Lear u[d] Othello übernehmen wird? – Wenn Du, lieber Solger, je dazu kommst, den Macbeth u[nd] Cymbeline<sup>33</sup> mit dem Originale zu lesen, so bitte ich Dich um alles: Übersende mir von einzelnen Stellen Übersetzungsvorschläge.<sup>34</sup> Mein Shakespear geht, wie man mir schreibt,<sup>35</sup> in Süddeutschland reißend ab, so daß ich wohl eine zweite Auflage werde erleben können<sup>36</sup>, und die muß noch besser werden. Ist es Dir zum Beispiel möglich für das bubble bubble toil and trouble pp etwas länger<sup>37</sup> übertreffendes zu finden? Das

p 7 *modle* will mir doch nicht recht befagen<sup>38</sup>, und ich habe es nur durch die Zeile: soll ZauberSPAß sich modeln, zu haben gesucht; denn sonst möchte man an eine *gemodelte Süsse* denken. Ich muß– nach alle vergeblich angewendete Anstrengung –

<sup>27</sup> “Thübingen [so]” dans *AfLG*, p. 139.

<sup>28</sup> “Versbau” dans *AfLG*, p. 139.

<sup>29</sup> ? Sic dans *AfLG*, p. 139–140.

<sup>30</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>31</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>32</sup> ; im Macbeth. . . einige Scheu” manque dans *AfLG*, p. 140; remplacé par: “, dagegen mir die Jamben oft im ersten Wurf gelingen.”

<sup>33</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>34</sup> “Was der wohl. . . Übersetzungsvorschläge” figure pas dans *AfLG*, p. 140.

<sup>35</sup> “wie man mir schreibt” rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>36</sup> Début d’un passage ne figurant pas dans *AfLG*.

<sup>37</sup> ?

<sup>38</sup> ?

dies Distichon für unüberseztlich halten. Aus den Reimen *strudten* und *schrüdelm* läßt sich auch nichts machen, die sind sich zu gleich. Die Rede der Hecate halte ich bis auf ein Distichon für unverbesserlich – aber freilich hat manches darin Escheberges und Bürgern.– Aus der Keßlerschen Übersetzung des Cymblin ist einiges aufgenommen – allein an den meisten Stellen war mein Bruder von selbst mit ihm zusammengetroffen. das Wunder der 70 Dolmetscher ist im Grunde nicht thöricht ersonnen. Wer von dem richtigen Geiste durchdrungen ist, u.[nd] dasselbe Prinzip der Treue hat, womöglich der buchstäblichen Treue, muß im wesentlichen auf dassene verfallen, und ich bilde mir in der That ein, ic hätte Burgers *Brodle, brodle* pp – das bis jezt noch die erste Übersetzung ist – auchgefunden, wenn Bürger das nicht vor 30 Jahren schon anticipirt hätte.

p 8 <sup>39</sup>Mein Leben in Heid.[elberg] ist höchst einfach, oft ein Tag wie der andre; und ich versüßmir eine heitere Gegenwart noch durch eine schöne Vergangenheit. Daß ich Göthe verloren, ist mit immer noch ein Schmerz. Wohl mir, daß seine Liebe mir auch ins Neckarthal folgte, wovon er mir so häufige Beweise giebt. Mein alten Freunde – nur wenige – sind u[nd] bleiben mir über alles theuer. Neue finde ich nicht, einen in Stuttgart ausgenommen. Aber groß, unendlich groß ist denn<sup>40</sup> auch die Wonne, wenn mir der Geliebte meines Herzens auch besucht, oder ich zu ihm kommen kann. Neulich war der herliche Gelichen aus Rudolst.[adt] bei mir; er trat in mein Zimmer, wie ich ins Collegium gehen wollte. Ja, da wurde an kein Collegium mehr gedacht. Ich war trunken vor Freude, den theuren Mann wiederzusehen – und solche Tage, die mich ganz wieder in die zauberreichen Tage der Kindheit versetzen, machen Epoche in meinem Leben. Michaelis 1811 reise ich nach Weimar, Jena und Rudolstadt – da wollen Abeken und ich auch recht ein altes Leben führen.<sup>41</sup> Eine meiner Freuden ist auch, daß ich wieder mit meinem Stolberg<sup>42</sup> in enge Verbindung gekommen bin. Wir schreiben uns oft, und ich bin ihm noch wie ehemals sein “liebster Heinrich”. O könnte ich Dir die Briefe dieses einzigen, göttlichen Mannes vorlesen! Ich fühle mich durch u.[nd] durch warm, wenn ich nur an ihn denke. Er hat mir vor einigen Monathen einen herlichen äschylos (éd. Glarg. fol.)<sup>43</sup> geschenkt. – alle Ränder vollgeschrieben – also sein Lieblingsexemplar – den Mann muß ich auch wiedersehen. Einige neue gedichte hat er mir zugeschickt, die den heitern<sup>44</sup> Geist des alten Stolberg

<sup>39</sup> Début d’un passage figurant dans *AfLG*, p. 140.

<sup>40</sup> Manque dans *AfLG*, p. 140.

<sup>41</sup> Trait au crayon (de deuxième main) dans le ms?

<sup>42</sup> “Stollberg [so]” dans *AfLG*, p. 140.

<sup>43</sup> En lettres latines dans le ms; manque dans *AfLG*, p. 140.

<sup>44</sup> “edlen heitren” dans *AfLG*, p. 140.

von 1790 athmen. Die Äschylosübersezung ist doch in ihrer Art ein Meisterstück. Wo es mir nur möglich ist, suche ich mich an sie zu halten – und durch sie hat meine Übersezung schon sehr gewonnen.

Nun lebe wohl, mein bester Solger.<sup>45</sup> In den Tagen, wo ein junger Mensch nach Berlin geht, schreibe ich mit der Gelegenheit wieder, des Porto's wegen, das ich Dir so gern ersparen wollte, da ich bis dato wohl der reichere von uns beiden bin. Aber hier ist die fatale Einrichtung, daß mannur 10 Meilen weit schicken kann, was mich in manche Correspondenz gar sehr genirt.<sup>46</sup> Schreibemir von Deiner Mutter.–

Dein alter, treuer

*Heinrich Voß*

---

<sup>45</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *aFLG*, p. 141.

<sup>46</sup> Début d'un passage figurant dans *AfLG*, p. 141.

### 1.2.11. Solger à Hagen, du 1er juillet 1810 (Francfort-surl'Oder)

SNMb 55.524

p 1

Frankfurt, den 1ten Juli 1810

Wie geht es zu, mein liebster Hagen, daß sich keiner von Euch um mich bekümmern will? Ich weiß kaum noch, ob ein Freitag in der Welt ist. Und Krause hat mir nicht einmal auf meinen Brief geantwortet, wo ich ihm meiner Resignation auf<sup>1</sup> der Oberbürgermeisterstelle meldete. Hätte mir nicht Raumer darüber geantwortet, so wäre es so gut, als nähme niemand Theil an mir.

p 2

Es geht mir traurig. Unangenehmes u[nd] Schmerzliches trifft mich genug, und das Gute will nicht vorwärts gehen. Vor 14 Tagen habe ich meine gute Mutter verloren. Sie war 6 Wochen krank gewesen, an einer Erschlaffung der Eingeweide, welche sie auszehrte. Mein Bruder gab mir jeden Posttag Nachricht von ihrem Befinden, welches bald so beschaffen war, daß es wenig Hoffnung übrig ließ. Da wir in Pfingsten einige Tage hier hatten, so reiste ich schnell hin, um sie noch einmal zu sehen. Es war ein trauriger Anblick, der mir sogleich alle Hoffnung nahm. Der einzige Trost ist, daß sie wenig Schmerzen hatte, u[nd] viel schlief. Sie war auch sehr ruhig, u[nd] ganz bei Bewußtsein, u[nd] sprach mit mir u[nd] meinen Brüdern. Als ich<sup>2</sup> nach 2 Tagen wieder abreiste (weil man nicht wissen konnte, wie lange die Krankheit sich ziehen würde), nahm sie ganz ruhig auf immer Abschied von mir, u[nd] den Tag darauf ist sie sanft verschieden, wie mir ein bald darauffolgender Brief meines ältesten Bruders meldete. Bei ihrem Alter konnte sie freilich nicht mehr durchkommen; aber die Leere, die der wirklich eintretende Verlust hervorbringt, fühlt sich immer gleich schmerzhaft.

Ich wünschte so sehr von Euch recht genau Nachrichten über die Stadtverwaltung, u[nd] besonders über die Angelegenheiten der Universitäten zu haben. Daß wir Humboldt verloren haben, ist mir nicht angenehm; ich stand einmal in guten Verhältnissen mit ihm. Weiß man denn nicht, wer seine Stelle annehmen wird? Hier höre ich, sie sei dem Alexander Humboldt angetragen, der sie aber doch wahrscheinlich nicht annehmen wird. Wenn wir nur keinen Schulmeister bekommen? Das längst erwartete Reskript über die Zuschüsse für Frankfurt kommt immer noch nicht, ja auf viele andern Berichte der Universität ist seit 3 Wochen nichts eingegangen, so daß es scheint, als würden wir ganz aufgegeben, oder es stände uns wenigstens irgend etwas neues bevor. An der Berliner Universität soll ja mit aller Gewalt gearbeitet werden. So komme ich nicht einmal zu dem ganzen Gehalt,

---

<sup>1</sup> “die” rayé dans le ms.

<sup>2</sup> “wie” rayé dans le ms.

das mir bestimmt ist. Man möchte sich zuletzt um gar nichts mehr bekümmern. Die Anzahl der hiesigen Studenten hat sehr abgenommen, es verhüllt alles, u[nd] es wird, woanders so fort geht, nicht möglich sein, hier länger zu vegetieren, und sich ohne Nutzen und Zweck unter Halbmenschen u[nd] Affen herumzutreiben. Meine einzige Stütze ist Eichhorn. Dieser wird zu Michaelis heirathen, u[nd] vielleicht ein angenehmes Haus machen.

p 3 Einige meiner philosophischen Zuhörern machen mir doch auch etwas <sup>3</sup>Freude, durch ihre Theilnahme, u[nd] nicht bloß diese, sondern es läßt sich bei manchen auch innige Wirkung verspüren. Ich lese daher mit Lust u[nd] Liebe, welches viel werth ist. An den Ideen über die alte Religionen arbeite ich fleißig aus. Einige Kapitel haben schon ihre Gestalt. Es würde viel rascher gehen, wenn ich Bücher hätte. Du kannst denken, wie hinderlich es ist, wenn man Hauptwerken ganz entbehrt, u[nd] von andern schlechte, alte Ausgaben hat. Doch was ich hier an Ausdehnung nicht erreichen kann, wird vielleicht zum Vorthail für die Tiefe ausschlagen. Wenn Du mir doch noch ein Paar Bände Athenäums schicken könntest, u[nd] darin die Theile der griechischen Anthologie éd. Jacobs<sup>4</sup>, worin der Kommentar ist, vom 1sten an, denn das 7tl besitze ich selbst, u[nd] endlich <sup>5</sup>den Apollonius Modius ed. Brunck<sup>6</sup> oder Bern<sup>7</sup>. Ich weiß jetzt nicht, welches die Scholien hat, diese brauche ich eben auch. Es wäre mir viel werth, wenn Du mir diese Bücher recht bald schicktest. Auch schick mir das Stück des Museums für Alterthumswissenschaften, worin Schleiermachers Heraklit ist. Hast Du oder einer der Unsrigen es<sup>8</sup> nicht selbst, so laß es Dir von Reimer auf meiner Rechnung geben, u[nd] eben so auch den 4ten, u[nd] wenn er schon heraus ist, den 5ten Theil von Heindorfs Platon.

Ist Dein Nibelungentext nun erschienen? Und wird das Handwörterbuch bald erscheinen? Ich sehe, Ihr habt auch eine Chresomatie<sup>9</sup> angekündigt. Macht nur ja nicht zu viel zu gleicher Zeit. Ist nicht wieder ein neues Stück des Pantheon erschienen? Ich hoffe doch, er wird nicht stecken bleiben. Schicke mir meine Blätter <sup>10</sup>über die Wahlverwandtschaften, am Ende arbeite ich sie doch noch aus.

---

<sup>3</sup> "The" rayé dans le ms.

<sup>4</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>5</sup> "ed. Brunck" rayé dans le ms.

<sup>6</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>7</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>8</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>9</sup> ?

<sup>10</sup> "s" rayé dans le ms.

p 4 Ich weiß nicht, wo Keßler jetzt ist. Er versprach, mir bald wieder ein Rendezvous<sup>11</sup> auf der Büschmuchte<sup>12</sup>, nicht weit von hier, zu geben, hat es aber noch nicht gethan. Ich habe sein Viel Lärm um Nichts verglichen. Es ist im Ganzen viel besser, als die vorigen Stücke; aber er muß sich doch noch mehr Mühe um die Verse geben. Auch schwächt er mir manchmal die Sachen noch etwas durch zu allgemeinen Ausdruck. Krausens Wintermärchen will ich auch nächstens wieder vergleichen. Heinrich Voss hat mir auch einen Band geschickt, worin Macbeth von ihm, und Kymbelien von seinem Bruder Abraham. Der <sup>13</sup>Macbeth liest sich sehr angenehm fort, was Sprache u[nd] Verse betrifft, aber es ist doch viel zu viel darin abgeglättet u[nd] abgemattet. Die ganze Haltung des Tons giebt schon dieses Gefühl. Aus dem Kymbelien habe ich einige Stellen mit Keßler verglichen. Leichter u[nd] gewandter ist auch da der Vossische; indessen gefällt mir häufig Keßlers wahnhafteren Ausdruck besser. Einzelne Unbefangenheiten stören aber zuweilen ordentlich bei ihm.— Gelegentlich habe ich etwas in dem deutschen Volksthum von Jahn geblättert, es ist aber Deklamation, nicht ganz so roh, wie ich sie erwartet hätte, aber dafür oft sehr flach. Johannes Müllers Weltgeschichte, von der ich einen Theil gelesen, hat meiner Erwartung nicht ganz entsprochen. Das war auch gewiß nicht ganz seine Sache.

Grüße tausendmal Deine Frau, Deine Hausgenossen, den gesammten Freitag, u[nd] die sonstigen Freunde. An Raumer schreibe ich nächstens. Behalte mich lieb, u[nd] antworte mir ja recht bald.

Dein

Solger

---

<sup>11</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>12</sup> ?

<sup>13</sup> "H" rayé dans le ms.

**1.2.12. Solger à Hagen du 27 juillet 1810 (Francfort-sur-l'Oder)**

*BU Munich*

p 1

Frankfurt, den 27sten Juli  
1810.

Mein theuerster Hagen,

Warum schreibst Du nichts, lässest nichts von Dir vernehmen, u[nd] schickst keine Bücher? Schon bin ich auf den Gedanken gekommen, daß Du verreist sein möchtest, um Dich zu entschuldigen. Ich bitte Dich, mir so bald wie möglich die Bücher, worum ich Dich gebeten habe, zu schicken, sowohl die von der Bibliothek, als die ich von Reimer auf meine Rechnung haben wollte. Besonders wichtig ist mir die Jakobsche Anthologie ich kann sonst wieder nicht vorwärts in meinem mythol.[ogischen] Buche. Wenn Du einmal dabei bist, so schicke mir auch zugleich Creuzers Symbolik, die zu meinem Vergnügen erschienen ist, ebenfalls von Reimer.

Von meinen Schicksalen wirst Du wohl durch unsre Freunde benachrichtigt sein. Das wichtigste u[nd] traurigste ist der Verlust meiner lieben Mutter. Sodann bin ich Professor extr.[aordinarius]<sup>1</sup> geworden. Wenn ich nicht immer einige Hoffnung übrig behielte, nach Berlin zu kommen, worin mich auch Krause einigermaßen besärkt, so würde ich doch irgendwo anders ein Unterkommen suchen. Denn mit dem schlechten Gehalt, u[nd] den schlechten Honorarien hier kann ich es nicht lange aushalten. Und dazu der elende Mangel an Hilfsmitteln, der mich manchmal ganz verdrüßlich macht.

Ich schicke Dir hiebei einen Catalog von der Grÿnatschen Auction, u[nd] zugleich die Comment.<sup>2</sup> Götting.. Auch die andern Bücher werde ich Dir bald wiederschicken.

Behalte mich lieb, bester Freund, u[nd] vergiß mich nicht hier in meinem Exil. Grüße auch tausendmal Deine Frau, Deine Hausgenossen u[nd] alle Freunde.

Dein

Solger.

---

<sup>1</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>2</sup> En lettres latines dans le ms.

Heidelberg, den Aug.[ust 18]10.

Meinem Versprechen gemäß erfolgt heute einen zweiten Brief an Dich, wiewohl nicht mit jener Gelegenheit, die mir unter den Händen entschlüpft ist. Er soll Dir die Ankunft meines geliebten Franz Passow melden, der nach einem neulichen Briefe von ihm durch Berlin u[nd] Frankfurt a.[n] d.[er] Oder nach Innkau als Direktor am dortigen Conradinum hinzieht. Nie habe ich einen Menschen, den ich persönlich nicht kenne, so lieb gewonnen. Sein glühender Eifer für alles Gute, sein wissenschaftlicher Sinn, seine ausgebreiteten Kenntnisse, dabei eine so seltene Güte und Reinheit des Herzens haben ihn mir lieb und werth gemacht seit er zuerst sich freundlich mir näherte; und was ich manchmal gegen ihn denke und spreche, seinen mitunter zuschneidenden Ton in Rezensionen betreffend, auch dieser, muß ich gestehen, entspringt aus einer schönen Quelle, aus Gerechtigkeits- und Wahrheitsliebe, und ist wie eine von den rauhen Ecken edeler Naturen anzusehen, welche die Zeit abschätzt. Du Glücklicher, der Du ihn sehn wirst. Erzeige ihm auch in *meinem* Namen Liebe, und drück ihm aus meiner Seele einen recht herzlichen Kuß auf die Lippen. Daß er viel auf Dich hält und Freund Deines Sophokles ist wirst Du aus seiner Recens.[ion] von Kannegießers Pantheon gesehn haben.<sup>1</sup> Noch in diesem Jahre will er die Recension Deines Sophokles an Eichstädt absenden; und ich warte nur auf diese, um ihn dann auch sogleich in den Jahrbüchern zu recensieren. Den Ton will ich dann<sup>2</sup> schon treffen, dafür laß mich sorgen; und wenn wir dann auch im einzelnen nicht ganz zusammenstimmen, so weiß ich doch auch manches aus der Seele des Andern anzusehen, und werde die fremde Ansicht nur mit Liebe hingestellt, da kann sie nicht wehe thun.–

Nun habe ich eine besondere Bitte an Dich, bester Solger, Passows Musäos betreffend, eine Bitte, die Du mir nicht abschlagen muß. Passow wird Dir sagen, wie sehr ich mich längst schon gefreut hatte, eine Recension seines Musäos zu schreiben, so bald <sup>3</sup>er würde herausgekommen sein. Als ich ihn erhielt, fand ich ihn mir dedicirt, was mir wohl eine unendliche Freude, aber nun auch die Recension ganz unmöglich machte. Ich mag es überlegen, wie ich will, es geht nicht. Jedes Lob würde verdächtig, und als ein schuldiges Gegencompliment auf ein empfangenes Compliment aussehen, oder wenigstens von Übelwollenden so gedeutet werden können. Nun wünsche ich Passow'n doch in der J. A. L. Z.<sup>4</sup> eine so gründliche Recension, wie

---

<sup>1</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>2</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>3</sup> "sie" rayé dans le ms.

<sup>4</sup> "in der J. A. L. Z." rajouté au-dessus dans le ms.

ich sie willens war zu schreiben, und wende mich daher an meinen Solger; so wie  
p 3 ich mich in Rücksicht auf die Heidelberger Jahrbücher an Welker<sup>5</sup> wenden will.  
Ich weiß nicht bestimmt, ob Du mit Eichstädten in Verbindung bist. Wärest  
Du's nicht, so seze Dich durch diese Rezension mit ihm in Verhältnis; ich stehe  
dafür, daß Du Eichstädt höchst willkommen bist, und in der J. A. L. Z. darf ein  
Ehrenmann sich nicht schämen aufzutreten.– Von mir wird nächstens in Kannegießers  
Pantheon der ganze Agamemnon gedruckt erscheinen, um zu wetteifern mit dem  
Humboldtschen, der nun auch nicht lange mehr außenbleibt. Ich habe unsäglich  
an meinem Äschylos gearbeitet; aber vor der Presse habe ich noch Scheu, weil ich  
von Vierteljahr zu Vierteljahr bisher<sup>6</sup> immer noch Bedeutendes zu bessern fand.  
Einen tüchtigen Verleger hab'ich sonst. Ueber meinem Agamemnon erwarte ich  
dann noch öffentlichen oder Privatkritiken, die ich für das Ganze gern benutzen  
möchte. Und da sei Du vor allen gebeten, und von Krammern weiß ich, daß Du über  
Agamemnon Vorlesungen gehalten hast.– Fähsé hat einen erbärmlichen deutschen  
Äschylos geliefert. Darin heißt es gar naiv vom kleinen Kinde<sup>7</sup> Orestes in den  
Choephoren: wens trinken, essen, pissen will – und im Agam.

verwickelt<sup>8</sup> ein draufgefallenes nasses Schrötwecken<sup>9</sup>

Den Fähsé lasse ich aber sehr glimpflich durchschleichen, denn so ein Machwerk thut  
p 4 der Wissenschaft keinen Schaden, ist so unschuldig wie eine Tasse Thee. Schmähhlich  
geärgert hats mich, daß dem Danz endlich drei Blätter hindurch bewiesen wurde, er  
sei ein erbärmlicher Plautusübersetzer, wiewohl übrigens die Recension von einem  
guten Kopf herrührt.–

<sup>10</sup>Nun habe ich Krausens Wintermärchen, das im Ganzen sehr brav gelungen ist.  
Ich seze ihn im lebendigen Kolorit noch über Keßler. Indeß meinem Wintermärchen  
steht seins im geringsten nicht entgegen. Meine Manier – denn Manier hat jeder  
Übersetzer, man sage was man wolle – ist bedeutend anders; und da jeder auf seine  
Persönlichkeit was zu halten hat, so darf ich wohl aussprechen, das<sup>11</sup> meine Manier  
*mir* die erfreulichere ist. Hast Du dann meinen Shakespeare Th. 1 erhalten? Du  
mußt mir doch wenigstens ein Wörtchen darüber sagen. Ich armer, forde vergebens  
herum nach Urtheilen, und möchte mich doch so gern einmal in einer fremden Seele  
abspiegeln, um mich dadurch weiter zu fördern. Keßler, den ich so dringend gebeten,

---

<sup>5</sup> ?

<sup>6</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>7</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>8</sup> ?

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>10</sup> Trait vertical ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>11</sup> Sic dans le ms.

hat mir noch kein Wörtchen gesagt, Schlegel u.[nd] Eschenburg auch nicht. Auf die Passowische Anzeige im Pantheon freue ich mich desto inniger, und ich erwarte von seiner Strenge u.[nd] Wahrheitsliebe, daß sie im Tadel u.[nd] Lob gerecht sein wird.<sup>12</sup>

p 5 Passow wollte meinen Bruder Abraham nach Innkau hinziehen, und uns schien in der ersten Zeit nichts erwünschter als das. Da sich aber kurz nachher auch in Rudolstadt eine Thür für ihn öffnete, schien uns dies doch erfreulicher. Mich soll wundern, wie sichs entscheiden wird. Täglich laur ich auf einen Brief. Dann schreibe ich gleich an Passow, und der mag Dir, da Du Dich so sehr für meine Familie interessierst, den Ausgang erzählen.– Wilhelm ist in Eutin Arzt, u[nd] Ehemann der Lotte Bach. Er ist ein braver Arzt, u[nd] als solcher sehr beliebt; aber, unter uns gesagt, der Wilhelm wird noch mal ein rechter Philister. Von Kindheit auf hatte er Anlagen dazu. Doch es schadet nichts; einige müssen ja Philister sein, und diese Classe ist auch nicht zu verachten.– Einen herrlicheren Jungen als meinen Bruder Hans, den Architekten giebts nicht. Der hat den reinsten, empfänglichen Sinn für alles Schöne, u[nd] Große in der Welt, und das liebenswürdigste Wesen so ich kenne. Leider ist der arme Junge krank, und ich fürchte, daß wir alle ihn überleben – Gott erhalte den seltenen, herrlichen Jungen! – Abraham ist keck, voll Leben, hat auch das seinige ehrlich u[nd] tüchtig gelernt. Er ist ein geborener Schulmann u[nd] wird Passow oder Abeken, wo er nun hinkommen mag, recht treu u.[nd] liebend unterstützen.– Mit meiner Gesundheit wills wieder nicht gehen; die Gicht plagt mich <sup>13</sup>von neuem.<sup>14</sup> Ich bin dann<sup>15</sup> wie Claudius Esquimaur, zu allem guten träge. Recht alt werde auch ich nicht werden; und ich brächte doch so gern noch allerlei zu Stande, was ich mir vorgesetzt. Sonst vor dem Tode scheue ich mich nicht. Ich kann ohne Grauen an ihn denken; ich weiß, daß ich Freunde zurücklasse, die mir Thränen nachweinen.

p 6 Sage mir aber doch vor allem, mein bester Solger, bist Du Oberbürgermeister, oder was ist's damit? Auch Hr v.[on] Gerlach, ein lieber Jüngling, weiß mir nichts bestimmteres zu sagen, u[nd] ich weiß gar nicht welche Richtung ich meinen Vermuthungen geben soll. Schreibe mir auf jeden Fall balde.

Wer mag in der J. A. L. Z. der Recensent des Creuzerschen Dionysos sein, und der andere der Mansoschen Thoist über Novenus<sup>16</sup>. Ich kann auf keine Weise dahinter kommen; und beide, wenn sie nicht eine Person sind, sind treffliche, kritische Köpfe. Ich wollte, daß Creuzer, den sein Kopf zu etwas besserem bestimmt, als sich in

---

<sup>12</sup> Trait vertical fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>13</sup> "wieder (?)" rayé dans le ms.

<sup>14</sup> Trait au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>15</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>16</sup> ?

modischen Eseleien herumstummeln, diesem Recensenten Gehör gäbe, so ginge er für die Mythologie nicht verloren. Seine Symbolik ist für mich völlig ungenießbar, und wie schändlich ideenarm bei allen Ansprüchen! – Dagegen lob ich mir den gründlichen, von jeder Modenarrheit entfernten Böckh. Überseze doch ja nicht im Pindar weiter, ehe seine Ausgabe erschienen ist – wiewohl ich gern glaube, daß Böckh Dich nicht in allen Stücken befriedigen wird.

Nun lebewohl. Schreib auch von Deiner Mutter.

Dein treuer

*Heinrich Voß*

### 1.2.14. Solger à Abeken, du 28 octobre 1810 (Francfort-sur-l'Oder)

GSA Wei 01/140<sup>1</sup>

p 1

Frankfurt a.[n] d.[er] O.[der], den 28sten Oktober 1810.

So lange, mein theurer Abeken, habe ich mich nicht unmittelbar mit Dir unterhalten, daß ich nicht mehr weiß, wer von uns beiden eigentlich in des anderen Schuld ist, habe aber einen starken Argwohn gegen Dich. Sei denn nun, wie ihm wolle, ich fühle einen solchen Antrieb, Dir etwas zu erzählen, daß ich nach dem Rechten nicht frage. Nur darum bitte ich Dich, daß Du mir recht bald antwortest, u[nd] überhaupt eine ordentliche Correspondenz zwischen uns herstellst. Du schreibst zwar an den Freitag, mit dem ich auch in steter Communication stehe; aber das ist mir doch nicht genug, da ich immer zu wenig davon abbekomme. Deinen letzten Brief an Büsching habe ich jedoch in Berlin selbst gesehn, wo ich die Michaelisferien zugbracht habe.

p 2

<sup>2</sup>Meine Schicksale im Ganzen wirst Du wohl wissen. Im vorigen Sommer wurde ich von der hiesigen Bürgerschaft zum Oberbürgermeister mit 1500 rl. Gehalt gewählt. Nach reiflicher Ueberlegung schlug ich den Antrag aus, u[nd] zwar aus wahrer Liebe zur Wissenschaft u[nd] zu meinem jetzigen Geschäfte, wie ich Dir wohl nicht zu betheuren brauche. Ich wurde dafür Professor Extraordinarius<sup>3</sup> mit 200 rl. Gehalt, u[nd] habe jetzt doch schon 100 rl. Zulage erhalten, weil man mit mir zufrieden zu sein scheint. Das Übrige bringen mir meine Collegia für meine Bedürfnisse hinlänglich ein. Ich gefalle mir in meinem jetzigen Posten so wohl, daß ich ihn nicht zu vertauschen wünschte; nur in Berlin würde ich freilich lieber leben, u[nd] dies ist vielleicht auch noch zu erreichen. Meine größte Freude ist, daß ich mich hier für nützlich halten kann. Als ich herkam lag hier sowohl spekulative Philosophie als Philologie gänzlich darnieder. Der einzige Philologe, Schneider, hatte keine Lust zu dociren, <sup>4</sup>u[nd] las höchstens Ein<sup>5</sup> Collegium publicum<sup>6</sup> vor sehr wenigen Zuhörern, u[nd] die Philosophie hatte an Thilo eine sehr schlechte Stütze<sup>7</sup>. Ich kann mich rühmen, viele Schwierigkeiten überwunden, u[nd] die Liebe zu diesen Wissenschaften über Erwartung verbreitet zu haben. Schon das ist merkwürdig genug, daß ich diesen Sommer vor 12 Zuhörern ein Sýstem der Philosophie vorgetragen habe, u[nd] diese

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 200–204.

<sup>2</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 200.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 200.

<sup>4</sup> “la” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> “ein” dans *NS*, vol. 1, p. 201.

<sup>6</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 201.

<sup>7</sup> “, und die. . . schlechte Stütze” ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 201.

bis auf die letzte Stunde ausgehalten haben, da sonst hier die meisten Collegia nach u[nd] nach durch Wegbleiben der Zuhörer verrinnen. Jetzt lese ich Aesthetik vor einigen 20, und den Pindar vor 16. Auch lese ich publice<sup>8</sup> de Persius und habe da zwischen 60 u[nd] 70 Zuhörer. Ich denke, in einem Jahre meines hiesigen Wirkens habe ich genug ausgerichtet, wenn man bedenkt, daß die Examinanden alle diese Collegia<sup>9</sup> nicht in ihren Zeugnissen zu haben brauchen. Das Lesen macht mir wahres Vergnügen u[nd] ist mir<sup>10</sup> selbst eine treffliche Uebung. Die philosophischen Sachen, u[nd] so auch die Aesthetik trage ich ganz frei vor, ohne ein Papier zu brauchen, und für die philologischen schreibe ich mir auch nur Citate und dgl., was man nicht so im Kopf haben kann, auf. Ich werde aber<sup>11</sup> auch, Gott sei Dank, jetzt durch eine vollkommen kräftige Gesundheit unterstützt, u[nd] Du mußt Dir nicht denken, daß ich noch in dem kränklichen Zustande sei, worin Du mich verließest. Viele von meinen p 3 Zuhörern besuchen mich oft, legen mir Fragen u[nd] Zweifel vor, und ich genieße mit einigen, denen es recht ernstlich um die Sache zu thun ist, einen erfreulichen Umgang.

Dabei arbeite ich auch recht fleißig in meinen eigenen Studien. Glaube nicht, daß ich faul bin, wenn ich nicht viel von mir gebe. Ich kann mit Cosmo<sup>12</sup> sagen, che la gallina cova<sup>13</sup>. Ja ich wünschte, ich brauchte in den ersten Jahren gar nichts drucken zu lassen, wenigstens nicht über die Mÿthologie; indessen werde ich doch bald dazu schreiten müssen: denn sie glauben nicht, wenn sie nicht sehen. Ich schreibe nämlich nicht bloß über den Apollon, wie Du Dir in den Kopf gesetzt hast, sondern: "Ideen über die Religion der Griechen un einiger andern Völker des Alterthums". Die 4 ersten Capitel des ersten Buchs habe ich neulich in Berlin unsern Freunden vorgelesen, u[nd] sie sind von ihnen gebilligt worden. Erwarte aber ja nichts Außerordentliches davon. Was dem Buche schaden wird, ist der große Mangel an Hilfsmitteln, den man hier leidet. So muß ich manches erst aus den Quellen herauskramen, was in Büchern schon abgemacht sein mag, die ich hier nicht bekommen kann. Auf der andern Seite hat dieser Mangel das Gute, daß ich überall meinen eigenen Gedanken folgen muß, u[nd] diese vielleicht desto gründlicher durcharbeite.<sup>14</sup> Auch arbeite ich vorzüglich fleißig in der Philosophie, u[nd] denke auch darin bald<sup>15</sup> etwas zu vollenden, so weit ich nämlich vollenden sagen darf.

---

<sup>8</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 201.

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>10</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 201.

<sup>11</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 201.

<sup>12</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>13</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 202.

<sup>14</sup> "—" dans *NS*, vol. 1, p. 202.

<sup>15</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 203.

Nun bitte ich Dich, mir eben so von Deinem Treiben zu erzählen. Die Fragmente aus Deinem heiligen Herd haben mich sehr ergötzt. Könntest Du mir nicht etwas über den Plan davon mittheilen? Ich finde weniger Nachahmung darin, als Du vielleicht selbst<sup>16</sup> glaubst, wiewohl manche Anklänge nicht zu leugnen sind. Aber ich traue Dir es zu, daß Du Dich fast ganz davon losmachen kannst. Mein Hauptgrund ist: man sieht, daß das Werk aus Deinem Innern kommt<sup>17</sup>. Du bist fähig das Leben von Dir selbst aus zu betrachten und in Dir zu empfinden, u[nd] so muß es gehn. Etwas arbeiten muß man immer an sich. Es ist hier der Punkt, wo Charakter u[nd] Talent Eins<sup>18</sup> sind. Ja ich bin überhaupt überzeugt, daß beide nie zu trennen sind. Ich glaube Dich daher so zu kennen, daß Du das Werk schon<sup>19</sup> vollenden kannst. Vor dem zu Weichen und Zarten möchte ich Dich nur in so fern warnen, als <sup>20</sup>es Dich gelüsten könnte, etwas hinzu zu setzen, was sich nicht von selbst ergäbe.<sup>21</sup> Mit Vergnügen sehe ich, daß der Freitag meinem Urtheil beistimmt.

Ein Wort von Göthe muß ich doch noch sagen. Denn man kann sich kaum etwas Herzliches über das Gute und Schöne sagen, ohne von ihm zu sprechen. Wie gern setzte ich Dir meine Gedanken über die Wahlverwandtschaften auseinander, deren sich mir eine ganze Kette an dieses Werk gefügt hat!<sup>22</sup> Vielleicht liest Du bald etwas davon im Pantheon; ich kann nur immer noch nicht meinen Muth kräftigen, jenes Heiligthum zu berühren. Was Du darüber gesagt, ist sehr schön; ich habe wieder manche andere Seite aufgefaßt, besonders an der Naturansicht darin. Es ist aber auch unerschöpflich. Ueber den Roman überhaupt hat es mir manches Licht gegeben; ich staune es fast mehr an, als andre göthische Werke; vielleicht thut dabei die Neuheit etwas. Die Farbenlehre hat mich auch gewissermaßen überrascht. Weiß Gott, wie ich mir vorher gar keine bestimmte Erwartung davon gebildet hatte; meistens glaubte ich bloße Experimente darin zu finden. Nun ist es ein Buch, worin die Natur lebendig, menschlich und umgänglich geworden ist. Kein Mensch als er hätte so mit ihr gelebt<sup>23</sup>. Mich dünkt, es giebt auch den Wahlverwandtschaften einiges Licht. Die Wanderjahre haben wir hier<sup>24</sup> noch nicht.<sup>25</sup>

---

<sup>16</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 203.

<sup>17</sup> "kömmt" dans *NS*, vol. 1, p. 203.

<sup>18</sup> "eins" dans *NS*, vol. 1, p. 203.

<sup>19</sup> Dans *NS*, vol. 1, p. 203. Ou bien "schön"? (ms illisible).

<sup>20</sup> "daß" rayé dans le ms.

<sup>21</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms. La phrase suivante ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 203.

<sup>22</sup> "." dans *NS*, vol. 1, p. 203.

<sup>23</sup> La phrase manque dans *NS*, vol. 1, p. 204.

<sup>24</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 204.

<sup>25</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

Die Universität in Berlin ist nun so gut wie im Gange. Wie viel u[nd] welche Collegia dort zu Stande gekommen sind, weiß ich noch nicht. Uns wird sie wohl den Tod bringen, u[nd] ich wünsche das selige Ende nur bald, damit wir nicht lange kränkten. Die alten Herren hier sind sehr böse darüber. Wenn ich alsdann nur nach Berlin versetzt werde! Mit den hiesigen Professoren kann ich wenig anfangen, nur mit Eichhorn, Bredow, Schneider ist eigentlich recht umzugehn. Wenn nur Schneider nich gar zu entsetzlich klatschte; er läßt keinem Menschen die geringste Ehre, u[nd] darin besteht meistens seine Unterhaltung. Eichhorn, ein Sohn des Göttingers, ist mir der liebste. Er ist von meinem Alter, lebendig, gutmüthig, u[nd] voll Kenntnisse, besonders historischer. Er hat im höheren Sinne wissenschaftlichen Geist. Kürzlich hat er eine Jenenserin<sup>26</sup>, eine Tochter des verstorbenen Hofrath Heinrich geheirathet, eine sehr liebenswürdige Frau, die unser Leben hier sehr wird verbessern helfen.

Eins unserer wunderlichsten Originale ist Meister. Du weißt wohl, daß Passow neulich hier durchgekommen ist. Er stand schon in Verhältnissen mit Meister durch den Persius<sup>27</sup>, u[nd] <sup>28</sup>hatte Meister öffentlich sehr gerühmt. Dadurch wird man bei diesem bis zum Kindischen eitlen Menschen zum großen Mann. Er hatte uns schon lange vorher Passows Ankunft verkündigt, u[nd], als er kam, gab er ihm ein glänzendes Diner. Für mich war das eine wahre Komödie. Ich beobachtete recht, wie sich Passow in dem Manne getäuscht hatte, u[nd] wie dem armen Gaste zu Muthe ward, als Meister, den 2 Gläser Wein albern machen, in Gegenwart der Damen anfang Zoten zu reißen. Der Gipfel war aber, als der alte Thor Gedichte hervorholte, die er selbst gemacht hatte u[nd] uns pathetisch vorlas. In diesem Menschen ist eine wunderbare Mischung von Geilheit, Gutmüthigkeit, Gem[XXX]heit, Eitelkeit, Geschmacklosigkeit u[nd] Gelehrsamkeit.

Passow hat mir übrigens recht wohl gefallen. Ich gebrauche jetzt zu meinem Collegium<sup>29</sup> seinen Persius<sup>30</sup>, habe ihn mir aber besser vorgestellt. Er ist nicht gelehrt genug, u[nd] endlos geschwätzig. Was ist der langen Rede kurzer Sinn? sagt man sich oft, u[nd] kann nicht zum Ziele kommen. Er geräth von Hundertsten ins Tausendste, u[nd] ist stärker in *απροσδιυυσοις* als irgend jemand. Seine Hitze ist oft blind u[nd] oberflächlich. Es ist ein wunderbarer Contrast Der Schriftsteller ist durch Kürze u[nd] Tiefsinn dunkel u[nd] manchmal beschwerlich, u[nd] der Commentator dasselbe durch Länge und Oberflächlichkeit. Indessen hat er manches reelle Verdienst, u[nd] verdient alle Achtung.

---

<sup>26</sup> ?

<sup>27</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>28</sup> "muß sich" rayé dans le ms.

<sup>29</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>30</sup> En lettres latines dans le ms.

Damit ich aber in den Fehler der Länge nicht selbst ver falle, setze ich mir hier eine Schranke. Lebe wohl, herzlich lieber Freund, u[nd] behalte mich lieb. Grüße auch unbekannterweise Deinen Bruder, u[nd] bekannterweise Abraham Voß, den ich freilich noch unentwickelt sah. Mit Heinrich correspondire ich auch noch. Antworte mir recht bald, lieber Abeken, u[nd] gedenke des schönen Landes, das uns verbindet.

Dein

Solger

N.S. Du brauchst nicht eine nähere Adresse als die der Stadt. Ich bin hinlänglich bekannt hier.

### 1.2.15. Solger à Raumer, du 2 décembre 1810 (Francfort-sur-l'Oder)

*SBBLn, Nachl. Raumer, K. 1, p. 110*<sup>1</sup>

Frankfurt, den 2ten Dec.[ember]<sup>2</sup>

1810

p 1

<sup>3</sup>Noch einmal, theurer Freund, schicke ich Ihnen meinen alten Spielkameraden, den Kaufmann Endell. Er ist ein tüchtiger u[nd] braver Mensch, u[nd] ich kann hoffen, daß Sie ihn auch beim Staatskanzler unterstützen werden in allem, was er Gerechtes u[nd] Billiges verlangen möchte; um anderes würde ich Sie natürlich nicht bitten. Das kann ich Ihnen sagen, daß sich dieser Mann in manchen Stücken von der Menge unserer Kaufleute unterscheidet, daß er mit viel großer kaufmännischer Geschicklichkeit, die ihn auch in wenigen Jahren zu einem bedeutenden Vermögen und Handelsgeschäft gebracht hat, rechtliche u[nd] uneigennützigte Gesinnungen, wahres Interesse für den Staat, u[nd] viel vernünftige Ansichten des Lebens u[nd] mancher Dinge, wohin es sonst die Kaufleute nicht leicht bringen, verbindet. Uebrigens hoffe ich, wird er selbst Ihre Bekanntschaft auf eine für ihn vorteilhafte Art machen, u[nd] Sie nicht unbillig belästigen.

<sup>4</sup>Ich danke sehr für das mitgetheilte Buch von A. Müller. Ich habe auch schon angefangen zu lesen u[nd] meine Glossen zu machen.<sup>5</sup> In kurzem schicke ich Ihnen einen Aufsatz darüber. <sup>6</sup>Wollen Sie dann das Ihrige hinzuthun, so können wir eine Recension zu Stande bringen, u[nd] es kommt nur darauf an, wer das Ganze ausarbeiten soll. Dazu biete ich mich an, u[nd] überschicke es Ihnen sodann, damit Sie sehn, ob ich auch Ihre Meinungen nicht entstellt habe. Wenn wir uns in den Heidelb.[erger] Jahrbüchern damit produciren wollen, so können wir uns allenfalls beide unterschreiben, was hier veilleicht der Publizität der Sache wegen den rechten Orte wäre. Ich stimme ganz mit Ihnen überein, daß dieses<sup>7</sup> neue Auftreten des

p 2

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 205–207.

<sup>2</sup> Au début de cette même ligne, à gauche de la date, au crayon (de deuxième main): “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Tout le premier paragraphe est rayé de deux grands traits verticaux au crayon dans le ms.

<sup>4</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 205.

<sup>5</sup> “Ich habe das neue Werk von A. Müller gelesen und auch schon angefangen meine Glossen zu machen” dans *NS*, vol. 1, p. 205.

<sup>6</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 205.

<sup>7</sup> En fin de ligne dans le ms; “dieses” rajouté à la plume (de deuxième main) dans la marg au début de la ligne suivante, puis rayé au crayon. Cf. *NS*, vol. 1, p. 205: “Dieses neue Auftreten...”.

Mannes <sup>8</sup> fordert auf<sup>9</sup>, diesem rhetorischen u[nd] wahrhaft sophistischen Geschwätz einen Damon entgegenzustellen. Er ist ein rechter moderner Sophist, u[nd] seine Schreibart gehört recht zur *κολακεια* im attischen Sinne. Ich halte mich dabei hauptsächlich an seine philosophischen Ingredienzen; u[nd] Sie an den praktischen<sup>10</sup>. Schon diese untreue Vermischung beider Arten, die ich überall in ihm finde, ist recht in der Art der *δημοκοτων*.<sup>11</sup>

<sup>12</sup>Antworten Sie mir, wo möglich, durch eben diesen Endell, der nur wenige Tage in Berlin bleiben wird, u[nd] schreiben Sie mir etwas detaillierter, wie die Staatsangelegenheiten gehn, besonders über die Verhältnisse mit Frankreich. Ich muß sagen, daß mir die neuen Gesetze ihren Prinzipien nach sehr gefallen, nur wird in der Ausführung mancher Anstoß sein. Besonders wird das gelten für die Landameise, der auch die Volksstimmung, <sup>13</sup>so weit ich zu erfahren Gelegenheit habe, nicht günstig ist. Die Erhebung derselben wird große Schwierigkeiten haben, u[nd] es ist zu fürchten, daß hier wieder Anredlichkeit, u[nd] Antrugsuchendes Sklavensein erregt werde, wie es schon immer bei den städtischen Accise der Fall war. Auch erinnert man hier, daß in Schlesien bei der Aufhebung der Klöster sehr hart verfahren werde, welches auf die allgemeine Stimmung einen sehr nachtheiligen Einfluß haben könnte. Ueber die Strenge, mit der die Colonialtage begetrieben werden soll, sind die Kaufleute aufsätzig, u[nd] dies ist mit eine Ursache von Endells Reise. Ich glaube, man sollte, so viel wie möglich, den Schein vermeiden, aus dieser aufgedrungenem<sup>14</sup> Maßregel eine Geldquelle machen zu wollen. Sie werden es mir nicht freie Unbescheidenheit auslegen, wenn ich Ihnen das, was ich über solche Dinge wahrnehme, freimüthig mittheile. Es bleibt Ihrer näheren Kenntniß der Umstände u[nd] des ganzen Faches überlassen, auf dgl. Rücksicht zu nehmen oder nicht.<sup>15</sup>

<sup>16</sup>Meine stille, aber sehr angestrengte Täßigkeit<sup>17</sup> geht ihren Gang fort. Meine Collegia sind im besten Flor. Bei der Aesthetik arbeite ich mir ein ganz eignes Systeem

---

<sup>8</sup> “uns”, puis [XXX] rayé dans le ms.

<sup>9</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>10</sup> Corrections de deuxième main à la plume dans le ms: “u[nd] thun[rajouté au-dessus] Sie [an rayé] dasselbe in Hinsicht[rajouté au-dessus] [den rayé]der praktischen”. “aber Sie werden einräumen, daß die praktischen nicht mehr werth sind” dans *NS*, vol. 1, p. 205.

<sup>11</sup> Crochet fermant au crayon dans le ms: fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 205 (coupure indiquée par “— —”).

<sup>12</sup> Tout le paragraphe suivant rayé de deux grands traits au crayon dans le ms.

<sup>13</sup> “wie” rayé dans le ms autographe.

<sup>14</sup> Sic dans le ms.

<sup>15</sup> Fin du paragraphe rayé de deux traits verticaux au crayon dans le ms.

<sup>16</sup> Crochet ouvrant au crayon dans le ms; début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 205.

<sup>17</sup> Virgule rayée dans le ms.

aus, das ich Ihnen nächstens gelegentlich mittheilen werde, u[nd] das mir unendliche Freude macht. Eine Menge von Problemen, welche gewöhnlich die Kunsturtheile verwirren, finden darin ihre überraschende u[nd] befriedigende Auflösung. Im Persius<sup>18</sup> suche ich meinen Zuhörern, die sich darin (freilich publice<sup>19</sup>) über 100 belaufen, einmal einen recht vollständigen u[nd] reichhaltigen gelehrten Vortrag zu geben, um sie zur Thätigkeit in das Einzelne hinein<sup>20</sup> zu führen. Ich schreibe das Vertrauen, daß<sup>21</sup> ich mich hier wirklich im Ganzen erworben habe, hauptsächlich der Verbindung der Philosophie u[nd] Philologie zu. Bei jener gehe ich rein auf Prinzipien a priori<sup>22</sup>; bei dieser zeige ich durch mein eigenes <sup>23</sup>Beispiel, daß damit ein mühsames Studium einzelner realer Kenntnisse nicht allein wohl zu verbinden, sondern grade dann von den besten Früchten ist. An dem mythologischen Werke arbeite ich p 4 unausgesetzt; Ihnen brauche ich das nicht zu betheuern; über Schulz<sup>24</sup> hätte ich mich neulich fast geärgert, da er glauben konnte, daß ich es schlaff behandelte, weil mich vielleicht der Mangel an Hilfsmitteln abschreckte; er hat manchmal zu wenig Vertrauen auf Menschen. Aber er ist u[nd] bleibt der herrliche Mann, der mich ganz begeistert, damit Sie nicht glauben, daß ich ihm böse werden könne.

Mein philosophisches Sÿstem arbeitet sich immer mehr u[nd] mehr nach allen Seiten aus.<sup>25</sup> Sie wissen, daß ich längst ein Paar Dialogen unter der Hand hatte, die eine Weile liegen geblieben sind, aber, ich denke, zu ihrem Vortheil. Festina lente<sup>26</sup>. Wo möglich, trete ich, wenigstens mit Einem, zu Ostern hervor. Muntere Gesundheit u[nd] Lust u[nd] Liebe zum Dinge machen mir meine Arbeiten zum wahren Glück.<sup>27</sup>

<sup>28</sup>Sein Sie über den Abschied nicht verdrießlich u[nd] bange. Ich habe den Reiske hier, u[nd] nächstens geht es in Einem Streiche fort, bis er fertig ist. Die Grundlagen zu meiner Aesthetik, u[nd] der obscurus Persius<sup>29</sup> haben mir bisher nur noch mehr Zeit genommen, als meine Collegia<sup>30</sup> gewöhnlich.

---

<sup>18</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>19</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, I, p. 206.

<sup>20</sup> "im Einzelnen" dans *NS*, vol. 1, p. 206.

<sup>21</sup> Sic dans le ms; "das" dans *NS*, vol. 1, p. 206.

<sup>22</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 206.

<sup>23</sup> "f" ou "s" rayé dans le ms.

<sup>24</sup> "Schulz" rayé à l'encre (de deuxième main), remplacé au-dessus par "s" dans le ms; cf. *NS*; cf. *NS*, vol. 1, p. 206

<sup>25</sup> " ; " rayé dans le ms.

<sup>26</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 207.

<sup>27</sup> Crochet fermant au crayon dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 207.

<sup>28</sup> Début d'un paragraphe rayé (de deuxième main) de sept grands traits verticaux au crayon dans le ms.

<sup>29</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>30</sup> En lettres latines dans le ms.

Grüßen sie alle Freunde u[nd] behalten Sie lieb

Ihren

Solger.

N. S. Ich höre daß Ihr zweiter Bruder in Berlin ist. Grüßen Sie ihn, u[nd] schreiben Sie mir von ihm, wie er geworden ist. Einen dritten habe ich hier bei Schulzes Durchreise zu meinem Vergnügen kennen gelernt.

### 1.2.16. Solger à Raumer, du 31 décembre 1810 (Francfort-sur-l'Oder)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 112*<sup>1</sup>

Frankfurt, den 31sten Dec.[ember]<sup>2</sup>

1810.

p 1

<sup>3</sup>Es ist mir nicht so ganz klar, theurer Freund, ob ich Ihnen auf Ihren letzten Brief schon geantwortet. Wenn es aber auch geschehen ist, so schreibe ich gern noch einmal. Es wird einem Angst u[nd] Bange bei den neuen Angriffen des großen Kaisers. Welch ein schönes Stück von Deutschland hat er wieder verschlungen<sup>4</sup>! Es ist beinahe so groß wie das Königreich Westphalen. Und noch dazu hat er seinem H. Bruder einen großen Theil der erst jüngst geschenkten Länder abgenommen. Was mich am meisten dabei beunruhigt, ist das Versprechen, die dabei beschädigten Fürsten des Bruders zu entschädigen, u[nd] die großgedruckte Stelle der Rede von Semonville<sup>5</sup>: Wo ist noch die Grenze der Möglichkeit? u. s. w. Auf der andern Seite denke ich, vielleicht ist dieses neue Gewaltsreich eine Folge des Unglücks in Portugall; denn nach Schlägen<sup>6</sup> pflegt er zu trotzen. Aber ich kann mich immer noch nicht überzeugen, daß Messmer wirklich geschlagen sei, obgleich mich auch ein Kaufmann aus Gothenburg in Schweden, den ich diese Tage in Schwedt sah, versichert, daß dorthin Privatbriefe die Nachricht von einem entschiedenen Siege der Engländer gebracht haben. Ich bitte Sie, mir recht bald zu schreiben, was Sie von der Lage der Dinge wissen, u[nd] besonders wie unsere Verhältnisse mit Frankreich stehn. Sie wissen ja, daß ich nicht ausplaudre, was ich nicht soll, u[nd] wie sehr mir die Sachen nahe gehn.

p 2

Ich habe schon erwähnt, daß ich in Schwedt gewesen bin. Ich habe dort die Weihnachtsfeiertage zugebracht, u[nd] bin gestern Mittag wieder hier angelangt. So fürchterlich auch die Wege waren, u[nd] so beschwerlich sie mir die Reise gemacht haben (denn ich bin umgeworfen u[nd] verirrt u[nd] alles, so bin ich doch ohne Schaden durchgekommen, u[nd] habe in Schwedt viel Vergnügen genossen. Am zweiten Feiertage war ich auf einem Ball, wo die ganze <sup>7</sup>Jugend von Schwedt u[nd] der Nachbarschaft strahlte, eine wahre Musterkarte von hübschen Mädchen, u[nd] darunter eine Schönheit im eigentlichsten Sinne, wie ich sie fast in meinem Leben

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 207.

<sup>2</sup> Au début de cette même ligne, à gauche de la date, au crayon (de deuxième main): "Solger an Raumer".

<sup>3</sup> Début d'un long passage rayé d'un grand trait au crayon dans le ms.

<sup>4</sup> "?" rayé dans le ms.

<sup>5</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>6</sup> "muß(?)" rayé dans le ms.

<sup>7</sup> Les deux premiers paragraphes de la page 2 rayés d'un grand trait vertical au crayon dans le ms.

nocht nicht gesehn habe. Sie wissen, daß ich einigermaßen solchen Einwirkungen unterworfen bin, u[nd] entschuldigen daher, daß ich davon erzähle. Auch war in Schwedt kein Mensch, der <sup>8</sup>drei Tage nachher von etwas anderm als dieser Schönheit gesprochen hätte.

Sagen Sie doch dem Krause, daß ich in Schwedt gewesen bin, u[nd] ihn also nicht habe besuchen können. Beides zu verbinden war unmöglich, da ich am Donnerstag meine Collegia wieder anfangen.

Sie haben mir eine recht Sehnsucht erregt durch Erwähnung des Festes, wozu Sie nach Potsdamm reisen wollten. Was muß ein solches Fest sein, wenn Frau von Bassewitz an der Spitze steht. Wenn Sie Gelegenheit haben, empfehlen Sie mich doch dieser unvergleichlichen Frau, u[nd] bringen Sie mich ihr ins Gedächtnis, wenn ich daraus verwischt wäre, was ich jedoch stolz genug bin, nicht zu glauben. Ich wollte erst dem Präsidenten zu seiner Erhöhung gratulieren, dachte aber nachher, es möchte zu zudringlich aussehen.

Mit Müllers Vorlesungen bin ich bald fertig, u schicke Ihnen dann meine Vorarbeit zur Recension mit. <sup>9</sup>Die Abendblätter gehn also zurück? Ich muß Ihnen sagen, daß ich Kleist sehr lieb gewonnen, seitdem ich seine Erzählungen und Kätchen von Heilbronn gelesen habe. Besonders in dem letzten steckt ein großer Fonds von poetischem Geiste. Manches darin kann ich geradezu vortrefflich nennen. Ich bin gewiß nicht zu freigebig mit solchen Urtheilen, aber ich muß ihm Gerechtigkeit widerfahren lassen.<sup>10</sup>

<sup>11</sup>Büsching hat mir aus einer Breslauer Klosterbibliothek Bergweise<sup>12</sup> so einen Band überschickt, der die meisten Schriften des Jordanus Brunus<sup>13</sup> enthält. Ich  
p 3 bin auch gleich darüber hergefallen, u[nd] finde darin wahre philosophische Hymnen. Einen Theil des Winters werden <sup>14</sup>sie mich wohl kosten. Büsching ist doch noch ein Mann, der für mich sorgt. Hier geht das Gerücht, daß wir nach Breslau verlegt werden sollen, welches mir so unangenehm wäre, daß ich nicht weiß, wozu ich mich dann entschließen könnte. Ungarn u Pohlen zu schulmeistern wäre doch zu hart. Machen Sie, lieber Freund, daß ich in solchem Falle wenigstens nach Berlin komme.

---

<sup>8</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>9</sup> La dernière phrase rayée d'un trait horizontal au crayon dans le ms; crochet ouvrant (de deuxième main) au crayon dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 207.

<sup>10</sup> Crochet fermant (de deuxième main) au crayon dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 207.

<sup>11</sup> Tout ce qui suit est rayé (de deuxième main) d'un grand trait au crayon dans le ms.

<sup>12</sup> ?

<sup>13</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>14</sup> "Sie" rayé dans le ms.

Ich bitte Sie alle Freunde zu grüßen, u mich in ihrer Liebe zu behalten als

Ihren

herzlichen Freund  
Solger.

### 1.2.17. Solger à Raumer, du 6 mai 1811 (Francfort-sur-l'Oder)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 114*

Frankfurt, den 6ten Mai 1811.<sup>1</sup>

p 1

Theuerster Raumer,

<sup>2</sup>Die Stadt Frankfurt sendet eine Deputation an den Staatskanzler, um für die Universität um eine Entschädigung zu bitten. An ihrer Spitze steht der Oberbürgermeister Endell. Dieser hat mich um eine Empfehlung an Sie gebeten. Ich ersuche Sie daher ihn gut aufzunehmen, und ihn da, wo Sie es für rätlich halten, zu unterstützen. Er ist ein rechtlicher u[nd] guter Geschäftsmann u[nd] wird ihres Schutzes nicht unwürdig sein.

p 2

Meinen herzlichen Dank sage ich Ihnen, mein wahrer Freund, für Ihre Verordnung. Ihr Brief überraschte mich auf das Angenehmste, u[nd] doch zweifle ich noch, ob ich wirklich nach Berlin kommen werde. Ich übergehe, daß es mir immer bedenklich war, daß H. von Schukmann<sup>3</sup> grade einen sogenannten vernünftigen Philosophen wollte, das ist, wie ich glaube, einen bloßen Formalisten u[nd] Logiker, was ich niemals sein kann; u[nd] war ich das nicht, so hätte er sich leicht hingegangen glauben können. Nun aber hat er mir durch den Staatsrath Süvern<sup>4</sup> selbst Nachricht von der Cabinetsordre geben, u[nd] zugleich eröffnen lassen, daß er mich gern nach Breslau haben möchte<sup>5</sup>. Was soll ich in einer Lage thun, wo ich in der That zwischen Thür u[nd] Angel Sitze? Sie werden mir darin Recht geben, daß ich nicht unbedingt auf die Vollstreckung der Cabinetsordre dringen kann, ohne anzustoßen u[nd] mich in Berlin in <sup>6</sup>unangenehmen Verhältnissen zu setzen. Es scheint mir aber das beste, zu versuchen, ob ich das Departement durch schriftliche Ueberredung für die Anstellung in Berlin gewinnen kann, was ich jedoch bezweifle.<sup>7</sup> Dabei erwähne ich indessen nicht, daß ich schon von dem Inhalt der Cabinetsordre unterrichtet gewesen, u[nd] kann das mit gutem Gewissen, da es nichts zur Sache thut.

---

<sup>1</sup> Au début de cette même ligne, à gauche de la date, a été ajouté ultérieurement, au crayon: "Solger an Raumer".

<sup>2</sup> Tout le paragraphe est rayé de trois grands traits verticaux (de deuxième main) au crayon dans le ms.

<sup>3</sup> "von Schukmann" rayé à plusieurs reprises d'un trait horizontal (de deuxième main) au crayon dans le ms.

<sup>4</sup> "Staatsrath Süvern" rayé de plusieurs traits de crayon horizontaux (de deuxième main) dans le ms.

<sup>5</sup> Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms; toute la fin est rayée de divers grands traits verticaux au crayon.

<sup>6</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>7</sup> [XXX] rayé dans le ms.

Wenn Ihnen dieser Gang der Sache persönlich unangenehm sein sollte, so würde ich dabei am meisten leiden, wenn ich mich als die Ursache davon betrachten müßte. Ich hoffe indessen, daß dies nicht der Fall sein wird, u[nd] daß Sie mich wenigstens von Verantwortung frei sprechen werden. Ihre Freundschaft erkenne ich mit dem innigsten Danke, u[nd] sie bleibt mir gewiß, der Ausgang sei, welcher er wolle.

Ihren Aeschines sollte ich Ihnen gleich mitschicken. Es hat sich aber mit ihm ein Fall zugetragen, der es mir erst in einigen Tagen erlaubt. Bei meiner Abreise nach Berlin schickte ich mehrere Bücher auf die Bibliothek, u[nd] mein Bote hat aus Versehn eine Menge von meinen Manuscripten mit hingetragen, die ein dortiger amannensis<sup>8</sup> verpackt hat.– Sie bekommen ihn unfehlbar in 2 oder 3 Tagen.

Sein Sie mir nicht böse, bester Freund, u[nd] antworten Sie mir recht bald, da ich wegen jener Sache in Unruhe bin, mehr weil ich glaube, daß Sie darüber unzufrieden sein könnten, als meiner selbst wegen. Es wäre mir entschieden lieber, nach Berlin zu gehn, aber wenn es anders sein muß, unterwerfe ich mich dem Schicksal.

Ihr

Solger.

---

<sup>8</sup> ? En lettres latines dans le ms.

### 1.2.18. Solger à Raumer, du 16 mai 1811 (Francfort-sur-l'Oder)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 116*<sup>1</sup>

Frankfurt, den 16ten Mai 1811.<sup>2</sup>

p 1

Theuerster Raumer,

<sup>3</sup>Sie werden verzeihn, wenn ich heute mit meinen eigenen Angelegenheiten anfangen, da sie für mich von so großer Wichtigkeit sind. Cultus denkt allerdings, *Sie* haben mich nach Berlin geschafft, u[nd] ich fürchte, Schukmann<sup>4</sup> denkt es auch; wenigstens <sup>5</sup>kann ich Süverns<sup>6</sup> Schreiben nicht <sup>7</sup>mit dem Officiellen, wovon Sie Erwähnung thun, vereinigen. Ich stehe also noch in Correspondenz, u[nd] es ist am besten, ich schreibe noch einmal an Schukmann selbst; er ist doch, wie ich höre, ein Mann, mit dem sich grade handeln läßt. Sodann werde ich mich ganz nach meiner Ueberzeugung richten, u[nd] Sie werden das auf jeden Fall billigen. Denn das gestehe ich, wenn die Sache so zu stehn kommt, daß sie wie ein bloßer casus pro amico<sup>8</sup> aussieht, so gehe ich nach Breslau. Uebrigens muß ich gestehn, daß mir bange ist, mit 800 rtl. in Berlin fertig zu werden; denn ich brauche eine Menge Bücher, u[nd] kann vielleicht die erste Zeit auf Honorarien wenig oder gar nicht rechnen. Denn ich werde wohl in den neuen Verhältnissen halb u[nd] halb von vorn wieder anfangen müssen.

p 2

<sup>9</sup>Uebrigens gestehe ich Ihnen, daß ich in mancher Rücksicht bei dieser Geschichte gleichgültig bin, indem mir die ganze Verlegung der Universitäten nach den großen<sup>10</sup> Städten gar nicht gefällt. Unvermerkt wird dadurch der ganze Geist der deutschen Universitäten aufgehoben, der zwar mit allem übrigen auch der Zeit accomodirt werden darf, dessen Vernichtung ich<sup>11</sup> aber als ein großes Leiden ansehe. Die schlechte Beschaffenheit der hiesigen Universität hat vielleicht meine Kenntniß der Sache noch verbessert, da ich sah, was fehlte u[nd] was hätte werden können,

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 210–212.

<sup>2</sup> Au crayon, à gauche de la date sur cette même ligne, inscrit: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Tout le premier paragraphe est rayé de deux grands traits verticaux (de deuxième main) au crayon dans le ms.

<sup>4</sup> Rayé (de deuxième main) au crayon, “S” rajouté au-dessus, également au crayon, dans le ms.

<sup>5</sup> “scheint er mich” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> “üverns” rayé (de deuxième main) au crayon dans le ms.

<sup>7</sup> “t(?)” rayé dans le ms.

<sup>8</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>9</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 210.

<sup>10</sup> “größern” dans *NS*, vol. 1, p. 210.

<sup>11</sup> “icht”, le “t” est rayé dans le ms.

u[nd] ich darf mir hier wohl ein Urtheil anmaßen. Das Leben in einer kleinen<sup>12</sup> Universitätsstadt, wo sich der Geist der Lehrenden u[nd] Lernenden freier erhält, ist den Wissenschaften unbedenklich am günstigsten, daß<sup>13</sup> es aber auch dem künftigen Geiste der heranwachsenden Staatsdiener günstig ist, wird sich schon in der Folge zeigen. Ich mag nach Berlin oder nach Breslau gehn, Frankfurt, nicht die Universität, sondern die Universitätsstadt, verlasse ich mit Betrübniß; denn es ist mir so klar u[nd] gewiß, daß hier eine Universität sein sollte, u[nd] daß sie, gehörig behandelt, eine treffliche<sup>14</sup> werden würde. Auch die Wissenschaften dürfen nicht<sup>15</sup> zu sehr an äußeren Gütern hangen. Sammlungen u[nd] Anstalten sind schön u[nd] gut, aber sie können den ganzen Geist verschlingen, u[nd] werden es auch zum Theil, dessen bin ich versichert. Wo ist aber wohl ein ungünstigerer Geist für eine Universität als in Berlin!<sup>16</sup> Wo die herzlose Menge jeden neuen Laut nachschreit; wo sie bald nicht eher ruht, als bis sich das Gute u Edle unter sich gebracht, u[nd] durch eine neue Mode verdrängt hat; wo sich gewisse Vorurtheile u[nd] stehende Meinungen bilden, gegen die man nur als Ketzer auftreten kann; wo selbst unter Gelehrten, wie ich in den letzten Zeiten nur zu deutlich bemerkt habe, eine gelehrte Klatscherei recht einheimisch geworden ist, u[nd] mehr dergleichen! Dagegen ist Frankfurt eine hübsche Stadt, in einer Gegend, die man sich nicht angenehmer wünschen kann<sup>17</sup> (was für Studenten so sehr günstig ist), grade von der rechten Größe, um die gelehrte Republik zusammen zu halten, u[nd] frei von allen bösen Prinzipien großer Städte. Wenn ich etwas zu sagen hätte, würde ich die Berliner<sup>18</sup> Universität nach Breslau verlegen, und hier<sup>19</sup> in Frankfurt, die neue errichten. Gegen die Berliner sind der Staatskanzler, Schukmann u[nd] alles.<sup>20</sup> Breslau wird im Ganzen dieselben nachtheiligen Seiten haben, aber es ist wohl jetzt wegen der Fonds und aus andern Gründen nöthig, eine schlesische Stadt zu wählen. Käme die neue Universität nach einer Mittelstadt in Schlesien, so würde ich sie gewiß vorziehn. Und Frankfurt, das wirklich wie für eine Universität gebaut ist, soll es grade nicht sein. Es kann mir wehe thun, daß das schöne Gut so verderben soll. Ich wollte schon etwas Beträchtliches drum geben, wenn sich das noch retten ließe. Ich kann wohl sagen, daß ich eine

---

<sup>12</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>13</sup> “er” rayé dans le ms.

<sup>14</sup> “sein” rayé dans le ms.

<sup>15</sup> “s” rayé dans le ms.

<sup>16</sup> “?” dans *NS*, vol. 1, p. 211.

<sup>17</sup> “,” rayé dans le ms.

<sup>18</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>19</sup> “die” rayé dans le ms.

<sup>20</sup> La dernière phrase manque dans *NS*, vol. 1, p. 211.

innige<sup>21</sup> Liebe für mein jetziges Geschäft habe, u[nd] es um keinen Preis vertauschen möchte, u[nd] daß mir daher der Verfall, den ich glaube kommen zu sehn, recht nahe geht.

Als Bredow<sup>22</sup> von Berlin gekommen war, wurden ihm alle Fenster eingeworfen. Man glaubte erst, es seien Bürger gewesen, die ihm die Verlegung der Universität zuschrieben. Ich glaube aber, u[nd] es ist auch fast gewiß, daß es Studenten gethan haben, denen Bredows<sup>23</sup> Schulmeisterei schon lange<sup>24</sup> zuwider gewesen ist.<sup>25</sup> Die Anzahl meiner Zuhörer vermehrt sich noch sehr. In der Logik habe ich 50, u[nd] mein armer Freund Thilo hat sie gar nicht lesen können, da auch kein einziger zu ihm gekommen ist.<sup>26</sup> In<sup>27</sup> meinem publicum<sup>28</sup> aber ist der Zulauf so groß, daß mein Auditorium bei offenen Thüren ihn nicht fassen kann, u[nd] ich genöthigt werde, in dem großen Auditorium des Universitätsgebäudes zu lesen.— Logik will ich in Berlin wohl lesen, was ich so nenne. Aber der Name Metaphysik paßt durchaus nicht zu meiner Philosophie.<sup>29</sup> Wenn mich nun Schukmann<sup>30</sup> nicht am Ende verrückter findet als Fichte!<sup>31</sup>

<sup>32</sup>Hierbei erfolgt der Aeschines. Sie sehn, ich habe überall meine notatas<sup>33</sup> angesprützt. Sie sind oft wohl ein wenig unbestimmt; ich konnte aber nicht die Zeit darauf wenden, um immer gleich das Treffendste zu finden; Sie werden mich aber schon verstehn. Im Allgemeinen habe ich vorzüglich zweierlei zu bemerken. Erstlich sind ihre Ausdrücke häufig nicht treffend u[nd] speciell genug, u[nd] schwächen durch Allgemeinheit die Sache. Dieses habe ich an vielen Stellen unangemerkt lassen müssen. Es kommt gewiß daher, daß <sup>34</sup>Ihnen der Text nicht

p 4

<sup>21</sup> “eigene” dans *NS*, vol. 1, p. 211.

<sup>22</sup> “B.” dans *NS*, vol. 1, p. 212.

<sup>23</sup> “B’s” dans *NS*, vol. 1, p. 212.

<sup>24</sup> “lange schon” dans *NS*, vol. 1, p. 212.

<sup>25</sup> “— —” dans *NS*, vol. 1, p. 212.

<sup>26</sup> Toute la fin de la phrase (“, u[nd] mein. . . ist”) est rayée d’un trait horizontal au crayon dans le ms, et ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 212.

<sup>27</sup> Correction à l’encre (de deuxième main) dans le ms, correspondant à la version de *NS*, vol. 1, p. 212: “In der Logik habe ich fünfzig; in meinem. . .”.

<sup>28</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 212.

<sup>29</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 212.

<sup>30</sup> Rayé d’un trait horizontal au crayon (de deuxième main), avec “S.”, également au crayon, rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>31</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>32</sup> Toute la fin de la lettre est rayée de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième mains) dans le ms.

<sup>33</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>34</sup> “sie” rayé dans le ms.

geläufig genug war, u[nd] daß Sie die Nüancen des griech.[ischen] Sprachgebrauchs nicht gleich gegenwärtig hatten, u[nd] daher oft vermischen mußten. Zweitens haben Sie auch meines Erachtens den Stil und Periodenbau, wenn er gleich nicht ganz streng nachgeahmt werden kann, doch zu wenig nachgebildet. Es ist fast ganz raumerscher Stil, gegen den ich übrigens nichts einzuwenden habe. Vielleicht werden Sie durch Ihre Eigenthümlichkeit überhaupt mehr gehindert, in fremden Ausdruck einzugehn, als dem Uebersetzer gut ist. Vieles ist daher nicht durch einzelne Verbesserungen, sondern nur durch Verschmelzung zu haben. Dabei besteht noch mein altes Urtheil, daß ich Ihre Kenntniss der Sprache bei so vielen andern Beschäftigungen, bewundern muß. Jene beiden Fehler haben aber der Rede zum Theil das Praktische, Kräftige, u[nd] die freie Strömung benommen. Einige etwas zu vornehmen, oder fast poetische Wörter laufen auch zuwider mit unter.

So viel für heute. Wenn Sie von meinen Gönnern u[nd] Bekannten sehn, den grüßen Sie. H. Präs.[ident] von Bassewitz ist hier gewesen, ich habe ihn beim Besuch unserer Oberkirche u[nd] unserer schönen Gegend, die ihm sehr viel gefiel, begleitet, u[nd] mit ihm beim Landrath Lehmann zu Abend gespeist.<sup>35</sup> Ich freute mich sehr, diesen liebenswürdigen Mann wieder zu sehen. Hecht war mit ihm.

Cultus hat mir die Bewilligung meiner Zulage angezeigt, u[nd] ich habe auch schon eine Zahlung erhalten. Ich habe mich beim Staatskanzler u[nd] bei Cultus bedankt, u[nd] danke Ihnen nochmals.

Ihr

treuer Solger

---

<sup>35</sup> "He" rayé dans le ms.

### 1.2.19. Solger à Raumer, du 24 juin 1811 (Francfort-sur-l'Oder)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 118*

p 1

Frankfurt, den 24sten Juni 1811.<sup>1</sup>

<sup>2</sup>Auf Ihr Verlangen, theuerster Raumer, schicke ich Ihnen den Demosthenes. Sie müssen mir verzeihen, daß ich ihn nicht weiter als bis auf den Anfang des 5ten Bogens habe durchgehn können. Ich bin jetzt so sehr beschäftigt, daß ich nicht hinter einander habe daran arbeiten können. Unsere Bibliotheken werden schon eingepackt, u[nd] ich muß unausgesetzt arbeiten, um die Bücher, die ich daraus habe, u[nd] die mir sehr nöthig sind, noch zu benutzen. Eben so Büsching einige Bücher aus Breslau, die ich ebenfalls bald wieder zurückschicken muß. Dazu muß ich meine Collegia sehr rasch ausarbeiten, indem wir wegen der Verlegung der Universität früher werden schließen müssen als gewöhnlich. Ich rathe Ihnen, den Demosthenes recht sorgfältig u[nd] aufmerksam durchzugehen, ehe er gedruckt wird, u[nd] beziehe mich auf das, was ich beim Aeschines gesagt habe.

Ihre letzte Nachrichten, deren Beilage hier wieder zurück erfolgt, beunruhigen mich weniger Ihrer Person als des Ganzen wegen. Wenn es schief gehn sollte, müssen offenbar höchst gefährliche Folgen daraus entstehn. Meines Erachtens dürfen Sie aber auf keinen Fall freiwillig zurücktreten; es hieße Mißtrauen gegen sich selbst erklären. Und wenn Sie überzeugt sind, wie Sie es denn gewiß sind, daß Ihr Weg der richtige ist, so werden Sie die Pflicht fühlen, ihn so weit zu verfolgen, bis Sie mit Gewalt zurückgeworfen werden. Ich sehe hier nicht anders. Sie haben in sich genug um in jeder Hinsicht ohne Ihre jetzige Wirksamkeit fertig zu werden; aber lassen Sie sich von der zu erwartenden Ruhe u[nd] Muße u[nd] gelehrter Ergötzung nicht abstumpfen gegen Ihre jetzige Schuldigkeit.<sup>3</sup> Ich wünsche sehr, daß Sie mir die Ursache zur Furcht für die jetzige Verwaltung noch mehr detaillirten. Man hat hier aller Ort gesprochen, H[err] von Schukmann werde Minister des Innern, H.[err] von Bülow, der bisherige Westphälische, Finanzminister. Wenn das wahr wäre, so wäre es ja doch wohl nicht gegen die jetzige Verwaltung. Daß die Lebuser Ritter <sup>4</sup>allein so weit greifen sollten, bezweifle ich doch. Ich gestehe Ihnen, daß ich die Resultate, die in der Folge aus der jetzigen Verwaltung entstehn werden, nicht mit Freuden kommen sehe, u[nd] ich glaube, Sie kennen meine Meinungen darüber. Dennoch halte ich Ihr

---

<sup>1</sup> Au début de cette même ligne, à gauche de la date ajouté de deuxième main au crayon : "Solger an Raumer".

<sup>2</sup> Tout le premier paragraphe est rayé de trois grands traits verticaux (de deuxième main) dans le ms.

<sup>3</sup> La fin de la ligne suivante est rayée d'un trait horizontal, puis toute la fin de la lettre de deux grands traits verticaux (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Virgule rayée dans le ms.

p 2 Sÿstem für durchaus nothwendig u[nd] der Zeit angemessen. Nur Grundsätze bringen gewiß mehr oder weniger wieder auf den alten Schlendrian zurück.

Sie erschrecken mich ordentlich damit, daß Sie dem Adam Müller so viel Einfluß zutrauen. Ich habe ihn für zu unbedeutend gehalten. Meine Verachtung solcher Leute schätzt sie vielleicht zu gering. Darum hatte ich immer noch besseres zu thun, als ihn zu recensiren. Sollte es aber in der jetzigen Lage irgend vom geringsten Nutzen sein können, so bin ich erbötig, es noch zu thun, u[nd] zwar rasch. Neulich stand eine Rezension über ihn in der Jenaer Lit[eratur-]Zeit[ung]. Ich habe nur die erste Seite durchgesehn; es schien aber plattes Zeug zu sein.

Daß mir H.[err] von Schu[c]kmann<sup>5</sup> nicht antwortet, ist mir schon unangenehm. Er denkt, ich habe beschieden gethan, u[nd] Gott weiß, daß ich es bin, u[nd] alles thun will, was das Beste der Sache erfordert, die so, wie mir scheint, so sehr gefährdet ist. Ich sehe voraus, daß ich in ein Mißverhältnis zu H. von Schu[c]kmann komme. Werde ich denn nicht bald offiziell über mein Schicksal belehrt? Ich werde keine Arrangements machen, nicht für Wohnung u s. w. sorgen können.

Antworten Sie mir recht bald über die Lage der großen Angelegenheit. Wie wird es mit Ihrem projektierten Buche? Von allem dem schreiben Sie mir einmal recht ausführlich. Sie wissen, daß ich innigen Antheil daran nehme, u[nd] nicht aus leerer Neugier frage.

Behalten Sie mich lieb.

Ihr

Alte Freunde bitte ich zu grüßen.

treuer Freund  
Solger

---

<sup>5</sup> "uckmann" rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms.

### 1.2.20. Raumer à Solger, sans année, sans lieu

SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 119

p 1

Raumer an Solger<sup>1</sup>

<sup>2</sup>Messmer ist nicht in Magdeburg u[nd] von Davouts Marsch nach Custein weiß hier niemand etwas. Beide Theile reisen, aber machen sich dabei freundschaftliche Versicherungen. Wie lange das werden wird, u[nd] wie sich die Sache in <sup>3</sup>dieser Zeit entscheiden möchte, weiß niemand. In Spanien gehts den Franzosen erbärmlich, besonders haben <sup>4</sup>ihre Truppen, den Muth u[nd] die Lust verlohren, die Portugieser fechten vortrefflich in der Crim<sup>5</sup>, die Sp.[anier] noch nicht so gut. In den Cotend<sup>6</sup> ist eine große demokratische u[nd] eine royalistische Parthei – nur in grenzenlosen Haß gegen die Franzosen einig.

p 2

Also kann N[apoleon] den Krieg mit A<sup>7</sup> nicht wünschen, da N[apoleon] dessen erwaute offensiv nichts vorwiegen,<sup>8</sup> u[nd] wollen also<sup>9</sup> auch nicht den Anfang machen. Wer weiß wem zuerst die Geduld ausgehen wird? — In englischen Blättern habe ich was der Parlamentsverf.[assung] Sachen gelesen, der schönsten Zeit des Alterthums würde! Ich bin über die Vöstell.[ung] der Classen u[nd] die ganze Stellung der Partheien <sup>10</sup>mit Ihnen einig. Wäre es nur eine wahre Parthei, hätte sie nur einen deutlichen Begriff von dem was sie wollte u[nd] sollte<sup>11</sup>! Allein das Höhere liegt ihr, trotz allen <sup>12</sup>großen Formeln fremd, u[nd] sie wollen auf Sandstein die Ewigkeit bauen. Deutschl.[and] wird auch, u[nd] zuletzt, revolutioniren u[nd] gewißer als die Andern; aber erst müssen die innere Beschenkungen<sup>13</sup> von Ständen u[nd] Provinzen aufhören, gleiche Verpflichtung einstecken mit den Zeiten u[nd] der Person für den Staat zu wirken.<sup>14</sup> Dann kann ein Volk nicht verwalten — am Gegentheil sind alle verwaltet.

---

<sup>1</sup> A l'encre rouge, de deuxième main dans le ms.

<sup>2</sup> Toute la lettre est rayée d'un grand trait au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>3</sup> "dieser en" rayé dans le ms.

<sup>4</sup> "S" rayé dans le ms.

<sup>5</sup> ?

<sup>6</sup> ?

<sup>7</sup> ?

<sup>8</sup> ?

<sup>9</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>10</sup> "von [Ihrer Meinung(?)]" rayé dans le ms.

<sup>11</sup> "," rayé dans le ms.

<sup>12</sup> "hoh" rayé dans le ms.

<sup>13</sup> ?

<sup>14</sup> "So" rayé dans le ms.

Lehmann<sup>15</sup> hätte besonnener seyn sollen; man muß in dieser Zeit nicht fäselnd, in Bewegungen hineingerathen, die zu verderblichem Standeln sich wandeln können. Man muß klar wissen, was an der Zeit ist, u.[nd] aus Rücksicht sich nicht berücken lassen. Wir brauchen Männer von Charakter.

p 3 Mein Buch über die Gesetzgebung, geht in so fern vorwärts als Materialien sich allmählig sammeln, allein ich werde warten, bis für das Innere etwas Züchtiges — (das i[st] d.[as] itzige) geschieht, u.[nd] dann die Sache in Verbindung mit dem Zustande v.[on] Europa schon u.[nd] mit<sup>16</sup> etwas größeren Argumentationen anfangen u.[nd] reden. So ists wenigstens itzt mein Wunsch u.[nd] Ahndung — obs zu Stande kommt ?

---

<sup>17</sup> Aeschines ist fast fertig gedruckt, nun aber hat mir Schulz die beiden ersten Bogen von D.[emosthenes], die er an<sup>18</sup> Hagen abgeben sollte, mit nach S.<sup>19</sup> genommen, u.[nd] ich size fest, doch bessere ich *sehr viel* an dem Reste und ich hoffe Sie sollen finden, daß ich zwar natürlich nicht über meine Kräfte hinaus, aber doch den Kräften gemäs, berichtet habe.

#

Daß Sie sicher sollen ist von Rendam als gewis angenommen bei der vorläufigen Entwerfung eines Etals für Breslau.

#

Ich bin itzt von Sonnabend bis Mittwoch Abend in Glienicke, die Gegend ist gar herrlich, so auf alle Umgebungen, die entfernten erreiche ich zu Pferde; schade nur daß Bassew.[itz] nach Töplitz gereiset sind.

Friedrichs des 2. Correspondenz hat mich überaus erbaut, wie weit ist er über die französ.[ischen] Herren erhaben, u.[nd] wie lebenswürdig zugleich. Man wird an diesen krank, durch ihn gesund.<sup>20</sup> Gerne schriebe ich mehr, allein ich soll eben fast nach H.<sup>21</sup> u.[nd] will doch gern diesen Brief vorher noch absenden.

Wie stehts mit der Rec.[ension] v(on) A.[dam] Mül[ler]. Es thut wirklich noth. Schreiben Sie bald

Ihrem  
Raumer

---

<sup>15</sup> Rayé à l'encre rouge (de deuxième main) dans le ms.

<sup>16</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>17</sup> Les trois paragraphes suivants rayés d'un trait à l'encre rouge (de deuxième main) dans le ms.

<sup>18</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>19</sup> ?

<sup>20</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main); reprise du paragraphe rayé au crayon à l'encre rouge dans le ms.

<sup>21</sup> ?

### 1.2.21. Solger à Raumer, du 18 août 1811 (Francfort-sur-l'Oder)

*SBBln, Nachl. Raumer K. 1, p. 121*<sup>1</sup>

Frankfurt, den 18ten Aug.[ust] 1811.<sup>2</sup>

p 1

Mein theurer Freund,

<sup>3</sup>Ihre letzten Briefe haben meine herzliche Theilnahme erregt. Es giebt gewisse Zeiten im Leben, wo sich alles trübe zusammenzieht, u[nd] nichts ist wahrer als das Sprichwort, daß kein Unglück allein komme<sup>4</sup>. Ich fühle um so lebhafter Ihren Schmerz über den Verlust Ihrer Mutter mit, da ich erst vor kurzem ganz dasselbe Schicksal gehabt habe. Und wenn man so einen der <sup>5</sup>Seinigen entbehrt, so macht man sich allemal Vorwürfe, daß man ihn, da es noch Zeit war, nicht genug genossen habe. Der Himmel erhalte Ihnen Ihren Vater. Quälen Sie sich nicht mit Trostgründen ab. Wir müssen u[nd] sollen den Schmerz fühlen, u[nd] es wäre schlecht, wenn wir es nicht thäten. Auch darin leben wir und folgen wahrlich unserer Bestimmung. Nur zum Uebermaße werden Sie ihn hoffentlich nicht steigen lassen.

Ihre Klagen über die politische Reform u[nd] ihren Fortgang machen mich sehr besorgt. Wenn Sie überlegen, was für Sie<sup>6</sup> zu thun ist, so thun Sie nur nicht das, daß Sie unwillig werden, u[nd] die Sache wegwerfen.<sup>7</sup> Ich zweifle nicht, daß Sie unendliche Schwierigkeiten finden. Wenn aber der Plan unter der Hand sich verändert, so denken Sie, daß es so <sup>8</sup> allen menschlichen Vorsätzen geht. Das Recht des Schicksals ist überall dasselbe, u[nd] das Werk sieht allemal ganz anders aus, als der Entwurf dazu.<sup>9</sup>

p 2

<sup>10</sup>Meine jetzige äußere Lage ist auch nicht angenehm; indessen ist das hier Nebensache. Ich habe noch nichts Officielles über meine Anstellung in Berlin, und werde auf keinen Fall eher hinkommen, als bis ich das habe. Was würde ich für <sup>11</sup>eine Figur spielen, wenn mich niemand anzuerkennen brauchte? Zwar haben die anderen hiesigen Professoren auch noch keine besonderen Rescripte wegen ihrer Anstellung in

---

<sup>1</sup> Cf *NS*, vol. 1, p. 215–216.

<sup>2</sup> Au crayon (de deuxième main), à gauche de la date dans le ms, “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 215–216.

<sup>4</sup> ”kommt” dans *NS*, vol. 1, p. 216.

<sup>5</sup> “seinigen” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> Ou bien “sie?”

<sup>7</sup> Passage à la ligne et indentation dans *NS*, vol. 1, p. 216.

<sup>8</sup> “mit” dans *NS*, vol. 1, p. 216.

<sup>9</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 215–216.

<sup>10</sup> Toute la fin est rayée d’un grand trait au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>11</sup> “me” rayé dans le ms.

Breslau. Ich finde es aber auch in der That höchst unanständig, mit Gelehrten, die ihre Pflicht thun, u[nd] auch fernerhin thun sollen, so umzugehen, wie mit Miethlingen,<sup>12</sup> die man jeden Augenblick hinschicken kann, zu welchem Dienste man will. Diese Behandlung bleibt durchaus unwürdig u[nd] muß Mißmuth erregen. Es ist als wenn das blinde Vorurtheil gegen Frankfurt sich so weit erstreckte, daß man jeden, der sich hier aufhält, über die Achsel ansehen zu können glaubte.

Da ich auf Ihre Versicherung glauben muß, daß ich nach Berlin komme, so werde ich in 14 Tagen etwa auf 2 oder 3 Tage incognito<sup>13</sup> hinkommen, um vorläufig ein Quartier zu besprechen. Wegen der Ankündigung meiner Vorlesungen bin ich auch schon längst besorgt gewesen; ich kann <sup>14</sup>sie aber nicht einschicken, ehe sie mir der Decan der philosophischen Facultät officiell abfordert, wenn ich nicht als ganz zudringlich erscheinen will. Sie wissen, ich fürchte mit Recht nichts so sehr, als den Schein, mich einzudrängen, und den würde ich so oft offenbar auf mich ziehn. Ueberdies weiß ich nicht, zu welcher Art von Vorlesungen ich durch meine Anstellung verbunden werden kann, auch nicht, was andre Philosophen oder Philologen lesen, mit denen ich collidieren würde. Denn auch ein philologisches Kollegium wünschte ich wieder zu lesen, zumal, da mich mehrere meiner hiesigen Zuhörer, die jetzt nach Berlin gehn, schon darum gebeten haben.

Ich lese bis jetzt noch fort, obgleich die meisten hiesigen Professoren schon geschlossen haben, u[nd] werde erst in der nächsten Woche schließen, u[nd] auch das nur, weil ich muß, da alles hier schon ein Ende hat. Wenn ich sodann auf wenige Tage incognito<sup>15</sup> in Berlin gewesen bin, so gehe ich nach Schwedt, u[nd] warte dort das weitere ab.

Verlieren Sie nicht den Muth, mein theurer Freund, grüßen Sie alle Freunde, u[nd] behalten Sie lieb

Ihren

treuen Freund  
Solger

---

<sup>12</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>13</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>14</sup> "Sie" rayé dans le ms.

<sup>15</sup> En lettres latines dans le ms.

### 1.2.22. Solger à Raumer, du 7 janvier 1812 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 123*<sup>1</sup>

Berlin, den 7ten Januar 1812.<sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Das Zettelchen von Ihnen, mein theurer Raumer, welches mir der Staatsrath Borsche kürzlich schickte, hat mir einen gewaltigen Schreck eingejagt. Ich bitte Sie, machen Sie es bald wieder gut, durch freundliches Schreiben u[nd] ausführliche Nachricht. Sie erhalten hier das verlangte lateinische Schreiben, u[nd] hätten es längst erhalten, wenn ich nach Ihren Briefen zu urtheilen nicht geglaubt hätte, daß es kein Eil habe. Auch war ich nicht ganz sicher, ob Sie der Breslauer Facultät darin Ihre Promotion melden, oder der Heidelberger dafür danken sollten. Ich habe das letzte, als das wahrscheinlichste angenommen. Aber danken sollen u[nd] müssen Sie mir dafür. Denn schon für mich selbst wird es mir immer sauer einen solchen in Floskeln nichts sagenden Komplimentenbrief, zumal lateinisch, zusammen zu backen; wie viel mehr für einen andern? Ich hoffe, ich werde ihn lang genug gezogen haben, u[nd] er wird ihnen hinlänglich scheinen.

p 2

Was Sie mir von Ihrer Frau schreiben, hat mir herzliche Freude gemacht. Es ist mir der liebste <sup>4</sup>Beweis Ihrer Freundschaft, daß Sie mir Ihr Glück gern mittheilen. Was die Frau selbst befohlen hat, mir zu schreiben, sehe ich als von <sup>5</sup> ihr selbst ausgehend u[nd] als eine Begrüßung an, glaube es aber nicht recht. Sie will unser Einen vielleicht durch ihre Bescheidenheit ein wenig Muth zusprechen. Auch das macht mir Muth, daß der Künstlerin vielleicht meine Kunstliebe nicht mißfallen würde, obgleich dies bei mir vornehmlich, wie Sie wohl wissen, in Grübeleien über die Kunst ausschlägt, wovon Ihnen, wie ich hoffe, in nicht gar langer Zeit ein ausführlicher Beweis zukommen wird. Sagen Sie ihr, daß ich ganz dreist wage, sie für meine

Freundin zu halten, und unwillig die Möglichkeit, sie kennen zu lernen, in meinen Gedanken sehr weit hinausschieben muß. Darin trafen Sie bei mir grade die rechte Stelle, daß Sie sie mit der Fr.[au] v[on] Bassewitz verglichen. Wenn meine Anbetung dieser Frau noch steigen könnte, so müßte sie es jetzt, da ich wieder öfter so glücklich bin, sie zu sprechen. Sie ist schon einige Mal hier gewesen u[nd] ich auch schon einige Mal in Potsdamm, kürzlich in den Weihnachtstferien. Es ist doch etwas Seltenes, eine solche Frau, so

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 219–222.

<sup>2</sup> Au crayon (de deuxième main), à gauche de la date, “Solger an Raumer”, dans le ms.

<sup>3</sup> Toute la première page, ainsi que les trois quarts de la deuxième, rayée de deux grands traits au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> “Ver[?]” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> “Ihr” rayé dans le ms.

rein u[nd] unschuldig u[nd] natürlich, kindlich würde ich sagen, wenn das gute Wort nicht so im Cours gesunken wäre, u[nd] dabei *von solchem Geiste*.<sup>6</sup> Wenn doch das bassewitzische<sup>7</sup> Haus in Berlin wäre, dann wollte ich recht zufrieden sein; denn ich dürfte hoffen, zu ihrem Hofstand gezogen zu werden<sup>8</sup>. So entbehre ich wirklich manchmal gleichgesinnte Gesellschaft. Mein alten Freunde, vor allem Krause<sup>9</sup>, habe ich zwar, u[nd] die sind doch auch mein bester Trost, aber Familienzirkel sind doch auch eine schöne Sache. Ich bin hier schon viel in Gesellschaften gewesen,<sup>10</sup> u[nd] suche mir einen Kreis, wo ich recht einheimisch sein könne, aber ich finde ihn immer noch nicht recht. Sie wissen, wie ich in Schleiermachers<sup>11</sup> Zirkel mich fühle, ähnlich ist es hier bei den meisten Gelehrten. Jeder spielt eine Rolle, jeder ist ein wenig aufgestützt u[nd] geschminkt, u[nd] so wird durch die liebe Eitelkeit alles widernatürlich. So habe ich es auch bei Savigny<sup>12</sup> gefunden, an den ich mich gern offen angeschlossen hätte; er ist kalt zurückgezogen, u[nd] man kann wirklich sagen, er kokettiert, selbst mit seinen Augen u[nd] Mienen.<sup>13</sup> <sup>14</sup> Niebuhr<sup>15</sup> ist weit u[nd] breit gelehrt, wirklich zu meiner ungeheuchelten Bewunderung, nur, wie es mir scheint, durchaus phantasielos, u[nd] voll Eitelkeit, die durch seine Verehrer, denn wahres enfant gaté<sup>16</sup> er ist, recht gehegt u[nd] gepflegt wird. <sup>17</sup>Was soll ich von Schlechtern sagen? Mir ist alles das sehr zuwider, ich lasse mir nicht gern die Worte zuzählen, noch zähle ich sie andern zu; ich mag gern rein offenen, freudigen Umgang, den man des Genusses u[nd] der Mittheilung wegen pflegt, nicht um nur sich selbst breit zu machen. Wolf ist mein täglicher Tischgenoß, u[nd] ohne Zweifel der unterhaltendste Gesellschafter so wie das größte Genie von allen.<sup>18</sup>

---

<sup>6</sup> Un trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>7</sup> Souligné d'un trait de crayon (de deuxième main); un "B" au crayon au-dessus dans le ms.

<sup>8</sup> "denn. . . zu werden" rayé au crayon dans le ms.

<sup>9</sup> Rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>10</sup> "aber" rayé dans le ms.

<sup>11</sup> Rayé au crayon (de deuxième main); "S" rajouté au crayon au-dessus dans le ms.

<sup>12</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>13</sup> Toute la dernière phrase ("So. . . Mienen.") rayée au crayon (de deuxième main) dans le ms

<sup>14</sup> Crochet ouvrant au crayon et fin du passage rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>15</sup> Rayé au crayon; une croix (X?) au crayon au-dessus (de deuxième main) dans le ms.

<sup>16</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>17</sup> Le premier paragraphe du haut de la page 3 est rayé d'un trait de crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>18</sup> Toute la phrase "Wolf. . . von allen" est rayée d'un trait de crayon horizontal (de deuxième main) dans le ms.

<sup>19</sup>Meine akademischen Verhältnisse sind noch immer angenehm genug, wenn nur die Universität überhaupt hier am rechten Orte wäre. Es giebt alle Augenblicke Anstoß u[nd] Händel, und vorzüglich unter einem so durchaus unpolitischen und unpraktischen Rektor wie Fichte. Auf Entgegenkommen von Seiten der Behörden, oder sonst bedeutender Leute, können wir gar nicht rechnen. Sie haben alle vergessen, daß sie auch einmal Studenten gewesen sind, u[nd] gar keine Einsicht davon, was eine Universität ist.<sup>20</sup> Ich habe es vorausgesagt. Berlin<sup>21</sup> ist der letzte Ort in der Welt für eine Universität. Die Berliner sind u[nd] bleiben Nikolaiten oder Modenarren. Sie stecken sogar die Professoren mit an,<sup>22</sup> u[nd] alle diese Koketterie, dieses Großthun könnte in einer kleinen Stadt gar nicht aufkommen. Die Studenten sind indessen anständig u[nd] fleißig genug. Ich für meine Person lehre mit Lust, wie immer, u[nd] ziehe mir Leute zu. Auch habe ich ein so großes Auditorium, daß ich fast glaube, es ist hier das größte.<sup>23</sup>

Uebrigens arbeite ich zunächst an einem Buche, das so bald wie möglich erscheinen soll; es soll meine Philosophie des Schönen u[nd] der Kunst den Grundzügen nach enthalten. Ich hoffe, Sie werden viel Neues u[nd] mir Eigenthümliches darin finden, u[nd] wünsche nur, daß Sie es billigen. Besonders bemühe ich mich in der Ausführung selbst philosophische Kunst zu zeigen. Denn es werden  
p 4 darin nicht trockene Prinzipien aufgezählt, sondern sie sollen zugleich in ihrer vollen, lebendigen Erscheinung auftreten. Es macht mir unendliches Vergnügen, u[nd] wird gewiß bald fertig; aber Zeiten kann ich mir nun einmal nicht bestimmen für so etwas. Daneben arbeite ich treufleißig an der Mÿthologie. Ich kritisiere jetzt abermals die homerischen Hÿmnen u[nd] den Hesiodus, u[nd] wenn ich damit fertig <sup>24</sup>bin, u[nd] noch einige alte philosophische Sammlungen über den Gegenstand ausgeschüttelt habe, so hoffe ich, daß die Ausarbeitung des ersten Theils, wovon Sie einige der ersten Kapitel schon kennen, keine weitere Störung finden wird. Ich war wieder auf eine Menge Punkte gekommen, die Seitenuntersuchungen erforderten, zB. über das Mÿstische im Tempeldienste, über die Auslegungen späterer Historiker u. s. w. Diese haben mich lange aufgehalten, u[nd] obgleich sie noch nicht geschlossen sind, so habe

---

<sup>19</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 219.

<sup>20</sup> La fin de la phrase (“u[nd] gar. . . ist”) ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 219. Crochet ouvrant et fin du paragraphe rayé de deux traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>21</sup> “vorausgesagt, Berlin” dans *NS*, vol. 1, p. 219.

<sup>22</sup> “Sie stecken sogar manchen Professor an” dans *NS*, vol. 1, p. 219.

<sup>23</sup> La dernière phrase (“Auch. . . größte”) ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 219.

<sup>24</sup> “g” rayé dans le ms.

ich doch<sup>25</sup> festen Fuß darin gefaßt, u[nd] sie stören nicht mehr. Ist das erst erwähnte<sup>26</sup> Buch fertig, so wird wahrscheinlich der lange in meinem Innern herumgewälzte Plan eines durch u[nd] durchdringenden dialektischen Gesprächs<sup>27</sup> ausgeführt. Ich war lange zweifelhaft, wie ich mich an besten faßte, durch ein Gespräch, oder durch die jetzt gewöhnliche Art der dogmatischen Abhandlung. Nunmehr sehe ich mich fast genöthigt,<sup>28</sup> beide Arten zu verfolgen, in verschiedenen Werken. Auf der einen Seite verlangt die Zeit eine gelehrte u[nd] vollständig vorkauende Abhandlung; auf der andern sehe ich nicht, wie sich die volle Erscheinung der Philosophie im Leben u[nd] in den Dingen selbst anders als durch Gespräche darstellen lasse. Dieses, mein Freund, sind meine<sup>29</sup> nächsten Vorsätze. Sie sehn daraus, daß ich das lange pÿthagoreische Stillschweigen bald recht ordentlich brechen werde u[nd] dann, hoffe ich, wird es hinter einander fort gehn<sup>30</sup>. Gott gebe seinen Segen dazu, u[nd] erhalte mir die innerliche Ueberzeugung, deren ich jetzt genieße.

Dieses vorläufig zum herzlichen Dank für Ihre mitgetheilten Pläne. Ich freue mich, daß Sie auch an dem über das Mittelalter treulich festhalten. Der von dem großen Werk über die geselligen Verhältnisse interessiert mich sehr. Ich habe aber noch nicht ganz verstanden, ob es eine Darstellung wirklicher Verfassungen, wie die *πολιτεῖαι*<sup>31</sup>, werden soll, oder eine allgemeine aus den faktischen<sup>32</sup> datis<sup>33</sup> abgezogene Theorie, wie etwa Ferguson<sup>34</sup>; das letzte vermthe ich. Bei allem dem bin ich aber vorzüglich dafür, daß Sie Wissenschaft, Kunst, Religion u[nd] dgl., welche Sie auch unter Ihren Gegenständen aufführten<sup>35</sup>, ja rein von der Seite<sup>36</sup> ihrer Erscheinung im Staate aus behandeln. Ich erinnere mich, daß wir schon sonst über diesen Gegenstand gesprochen haben. Meine Ueberzeugung ist, daß dieses die einzige Möglichkeit ist, einer sonst unvermeidlichen Verwirrung zu entgehn. Denn die Quellen aller jener Erscheinungen<sup>37</sup> liegen in ganz gesonderten Ideen, deren jede ein Universum für sich bildet, u[nd] die in ihrer Erscheinung nur unter Einem oder

---

<sup>25</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>26</sup> "ersterwähnte" dans *NS*, vol. 1, p. 220.

<sup>27</sup> "se" rayé dans le ms.

<sup>28</sup> La virgule manque dans *NS*, vol. 1, p. 220.

<sup>29</sup> "N" rayé dans le ms.

<sup>30</sup> "fortgehen" dans *NS*, vol. 1, p. 221.

<sup>31</sup> "Politien" dans *NS*, vol. 1, p. 221.

<sup>32</sup> "praktischen" dans *NS*, vol. 1, p. 221.

<sup>33</sup> En lettres latines dans le ms; gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 221.

<sup>34</sup> En lettres latines dans le ms; gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 221.

<sup>35</sup> "aufführen" dans *NS*, vol. 1, p. 221.

<sup>36</sup> "Ihrer" rayé (gribouillé) dans le ms.

<sup>37</sup> "benehm" rayé dans le ms.

dem andern ganz besonderen Gesichtspunkte verknüpft betrachtet werden können. Theilen Sie mir doch ja noch Näheres darüber mit, u[nd] auch in der Folge vom Fortrücken der Arbeit. Mit meinen Sachen will ich es eben so halten. Dieses halte ich für wichtiger<sup>38</sup>, als uns gegenseitig fortlaufend unsere Lektüre<sup>39</sup> mitzutheilen; denn was muß man nicht für Zeug lesen! Ein anders ist es, wo wir etwas Wichtiges zu bemerken haben.

So hätte ich große Lust, Ihnen über Niebuhrs römische Geschichte zu schreiben; es würde aber diesmal zu weit führen. Nur das<sup>40</sup> will ich ganz kurz bemerken, daß mir das Meiste über die ersten Jahrhunderte, besonders seine Meinung von alten Gedichten, aus denen Livius<sup>41</sup> geschöpft haben soll, durchaus schimärisch<sup>42</sup> erscheint. Von Ihnen wünschte ich aber sehr zu wissen, was Sie von dem halten, was er über die Verhältnisse der Patronen<sup>43</sup> u[nd] Klienten, imgleichen über die Entstehung der plebs<sup>44</sup> sagt. Es ist mir darin vieles sehr anstößig, nur wage ich keine Entscheidung, weil ich lange nicht die Quellen darüber gelesen, auch nicht darüber untersucht habe. Ist Ihnen Göthes Leben nicht recht gemüthlich?<sup>45</sup>

<sup>46</sup>Schreiben Sie mir doch recht ausführlich über den Zustand von Breslau, auch über ihr<sup>47</sup> Lesen. Ich habe gehört, daß Sie u[nd] Steffens mit den Studenten Händel gehabt, u[nd] wünschte sehr, von Ihnen selbst den wahren Zusammenhang zu erfahren. Besonders ist mir die Quelle eines solchen Vorfalles unbegreiflich. Ich wünsche herzlich, daß es Ihnen keinen Widerwillen gegen die Sache beibringen möge. Erzählen Sie mir doch auch von den alten Frankfurtern, u[nd] von Bredow. Hagen schreibt ganz plan hin, er sei Vernisch<sup>48</sup>. Das kommt mir doch zu paradox vor. Haben Sie Middeldorpf kennengelernt, u[nd] wie gefällt er Ihnen.

Ihr Geld, mein theurer Freund, hatte ich Ihnen aus den nach Ostern einzunehmenden Honoraren zugedacht. Ich bin es aber zufrieden, Ihr Conto<sup>49</sup> bei Hitzig

---

<sup>38</sup> "Dieses scheint mir wichtiger," dans *NS*, vol. 1, p. 222.

<sup>39</sup> "unsere Lectüren" dans *NS*, vol. 1, p. 222.

<sup>40</sup> "dies" dans *NS*, vol. 1, p. 222.

<sup>41</sup> En lettres latines dans le ms; gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 222.

<sup>42</sup> "chimärisch" dans *NS*, vol. 1, p. 222.

<sup>43</sup> "Patrone" dans *NS*, vol. 1, p. 222.

<sup>44</sup> En lettres latines dans le ms; de même dans *NS*, vol. 1, p. 222.

<sup>45</sup> Crochet ferant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>46</sup> Toute la fin de la lettre est rayée de quatre grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>47</sup> Sic dans le ms.

<sup>48</sup> ?

<sup>49</sup> En lettres latines dans le ms.

zu übernehmen, welches vielleicht auch noch bis zu dem gedachten Termin gehn kann. Sollte es aber früher nöthig sein, so schreiben Sie es mir nur. Den La bretelle<sup>50</sup> soll ihnen Hitzig übermachen.

Noch viele Gegenstände bleiben übrig, die ich gern berührte. Der Brief wird aber sonst zu lang. Antworten Sie nur bald; ich will auch recht artig sein.

Viele Empfehlungen an Ihrer Frau; grüßen Sie auch Ihren Bruder, Hagen u[nd] Büsching. Der Staatsrath Schulz läßt Sie grüßen. Er besucht mich zuweilen; es ist mir sehr werth, daß er wieder hier ist.

Von ganzem Herzen wünsche ich Ihnen Heil u[nd] Segen zum neuen Jahre. Behalten Sie lieb

Ihren

treuen Freund

Solger

---

<sup>50</sup> En lettres latines dans le ms.

### 1.2.23. Solger à Raumer, du 22 mars 1812 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 126*

p 1

Berlin, den 22ten März 1812.<sup>1</sup>

<sup>2</sup>Diesmal, liebster Raumer, habe ich doch wohl ein wenig zu lange gezögert mit Antworten. Denn ich weiß wahrhaftig nicht, wie ich die Materien ordnen soll. Freilich habe ich sonst den Grundsatz recht gründlich zu schreiben u[nd] deshalb eben nicht so oft. Das Beste ist wohl, daß ich bei Ihren eigenen Angelegenheiten beginne.<sup>3</sup> Ich freue mich sehr, daß Sie jetzt die Tragiker lesen, wie Sie aber den Aeschylus bezwingen, begreife ich kaum, zumal da es gar keine vernünftige Uebersetzung giebt. Auf jeden Fall hätten Sie aber rückwärts mit Euripides anfangen sollen; denn es ist in der That eine Sache, in die man sich einleiten muß. Wenn Sie Euripides und Sophokles gelesen hätten, würde ihnen<sup>4</sup> im Aeschylus manches deutlicher werden, wiewohl darin, um von mir zu schweigen, vieles dem größten Philologen höchst undeutlich ist. Die Scholiasten würden Ihnen wenig oder nichts helfen. Die zum Sophokles sind die besten, aber auch doch eigentlich nur zu besondern Zwecken brauchbar. Die französischen Tragiker aber lassen Sie ja bei Seite, wenn von Verständniß der Griechen, ja von eigentlicher Geschichte der tragischen Kunst überhaupt die Rede ist, u[nd] nicht von einem Studium des Charakters des 17ten und 18ten Jahrhunderts. Von den übrigen Dichtern, deren Sie erwähnen, ist Ihnen wohl Aristophanes, der politischste aller Dichter in der Welt, der nächste; er erfordert aber nebst den höchst reichhaltigen Scholien, ein gewaltiges Studium. Der Text davon ist bei Brunck am besten,<sup>5</sup> bis jetzt, die Nubes<sup>6</sup> von Hermann u[nd] Wolf ausgenommen. Dann ist da der schlechte Invernizzi<sup>7</sup>, wozu im 2ten Bande die Commentare von Beck angefangen sind; aber unentbehrlich bleibt noch immer die große Küstersche Ausgabe mit den Scholien, u[nd] dem was von Commentaren von Spanheim, Bentley u. a. darin ist, auch noch der Plutus<sup>8</sup> von Hemsterhuys<sup>9</sup>. Der Pindar würde Ihnen eine unsägliche

---

<sup>1</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: "Solger an Raumer".

<sup>2</sup> Crochet ouvrant au crayon, et premières lignes rayées de deux traits verticaux au crayon, dans le ms. Début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 223.

<sup>3</sup> Crochet ouvrant au crayon; fin du passage rayé de traits verticaux (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Sic dans le ms; "Ihnen" dans *NS*, vol. 1, p. 223.

<sup>5</sup> Toute la ligne ("Der Text. . . besten") rayé d'un trait horizontal au crayon (de deuxième main) dans le ms; toute la fin de la page, ainsi que le premier paragraphe de la page suivante rayé d'un grand trait vertical au crayon.

<sup>6</sup> En lettres latines dans le ms; gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 224.

<sup>7</sup> En lettres latines dans le ms; gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 224.

<sup>8</sup> Souligné d'un trait au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>9</sup> En lettres latines et souligné d'un trait au crayon (de deuxième main) dans le ms; en lettres gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 224.

p 2 Arbeit machen, u[nd] ich zweifle, ob eben so viel Frucht. Denn um als Dichter verstanden zu werden, bedarf er eines tiefen Studiums. Auch bei ihm sind die Scholien reichhaltig. Die Idyllendichter rathe ich Ihnen lieber zuvor an, da ist durch Heindorfs Sammlung ein gutes Hilfsmittel bereitet.<sup>10</sup>

Was Sie mir über meine eigenen Unternehmungen sagen, ist mir herzlich werth gewesen. Vor Compendien und Paragraphen sind Sie von meiner Seite vollkommen sicher. Nur zuweilen wandlet mich Furcht an, daß ich vielleicht etwas zu Großes unternommen habe, erstlich in der Verbindung der Speculation mit historischen Studien, welche ich freilich für das wahre<sup>11</sup> halten muß, und zweitens in der darstellenden Art der Schriftstellerei. Und doch weiß ich nicht, wie ich anders thun soll, u[nd] ich denke wieder, der Gott, der mir die Ueberzeugung giebt, daß dieses das Rechte sei, wird mir auch die Kraft geben, es durchzuführen. Den Eingang zu meiner ästhetischen Schrift habe ich nun schon dreimal ganz von frischem gemacht, u[nd] er genügt mir doch noch nicht. Ich möchte gern<sup>12</sup> die Ideen so darstellen, daß man sie in allen ihren Brechungen in der wirklichen Welt wieder erkenne, u[nd] sehe, wie sie nicht in weiter Ferne als allgemeine Formen dastehen<sup>13</sup>, sondern wie sie alle Erscheinung<sup>14</sup> durchdringen, und wie wir morgen beim Aufstehn und Kaffeetrinken anfangen müssen danach<sup>15</sup> zu leben, nicht aber bei der paradoxen, in der Luft schwebenden apriorischen Erzieherei einer neuen Generation und dergl. Faxen. Dieses zu sagen, ist schon sehr verdienstlich, es aber darzustellen, so daß<sup>16</sup> jeder, der Augen hat zu sehen, es erkennen<sup>17</sup> möge, ist das Wahre. Es ist aber auch ein gewaltiges Unternehmen, das mit innern u[nd] äußern Schwierigkeiten zu kämpfen hat. Auch darf es sich nicht einmal recht viel Theilnahme versprechen. Denn die besten Sachen wird man für triviales Zeug halten, wenn sie nicht paragraphenweise dastehn. Nun so will ich mit Ulrich von Hutten sagen: *jacta est alea*<sup>18</sup>, es möge denn gehn wie es wolle.<sup>19</sup> Im Sommer will ich alle Kupferwerke über das Alterthum, die wir hier haben, durchstudiren, besonders der Mÿthologie wegen, die ich auch diesen Sommer

p 3

---

<sup>10</sup> Fin du passage rayé de deux grands traits verticaux (de deuxième main) dans le ms.

<sup>11</sup> "Wahre" dans *NS*, vol. 1, p. 224.

<sup>12</sup> "," rayé dans le ms.

<sup>13</sup> "bestehen" dans *NS*, vol. 1, p. 225.

<sup>14</sup> "Erscheinungen" dans *NS*, vol. 1, p. 225.

<sup>15</sup> "darnach" dans *NS*, vol. 1, p. 225.

<sup>16</sup> "es" rayé dans le ms.

<sup>17</sup> Ou peut-être "erkönnen(?)" dans le ms.

<sup>18</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 225.

<sup>19</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; toute la fin du paragraphe est rayée de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

den Studiosen vortragen werde. Es versteht sich, daß ich sie ordentlich lesen werde<sup>20</sup>, um die Studenten in die Sache einzuleiten, u[nd] nicht so, wie sie in meinem Buche zu stehn kommt, obgleich mir jenes mehr<sup>21</sup> Mühe kosten wird. Man denkt gar nicht mehr recht daran, daß ein Collegium<sup>22</sup> u[nd] ein Buch zwei himmelweit verschiedene Dinge sind, darum werden auch so oft Vorlesungen gedruckt, welche Manier ich durchaus nicht billigen kann.<sup>23</sup>

Wir haben hier großen innerlichen und äußerlichen Krieg. Weil Sie doch nach Fichtes Händeln fragen, muß ich etwas davon melden; aber ich bitte sie<sup>24</sup>, es nicht weiter zu erzählen, erstlich weil ich es sonst ausgebracht, u[nd] zweitens, weil es unserer Universität <sup>25</sup>nachtheilig sein kann.<sup>26</sup> Fichte<sup>27</sup> macht uns das Leben blutsauer, nicht allein durch seine paradoxen Grillen, und wahren Verkehrtheiten, sondern auch durch seinen Eigensinn und Egoismus. Wenn einer beständig dadurch imponieren will, daß er sagt: “Nicht ich als Individuum sage und will dies<sup>28</sup>, sondern es ist die Idee, die durch mich spricht und wirkt,” so ist das eine schöne Redensart, in welcher ich herzlich gern redlichen Eifer erkenne, aber wenn er nun überall, im Kleinsten wie im Größten, von dem <sup>29</sup>Axiome ausgeht, nur dieses Eine<sup>30</sup> Organ, den H.<sup>31</sup> Fichte, habe sich die Idee gewählt, so dünkt mich, die Individualität, die doch sonst grade das Böse ist, das vernichtet werden soll, wird so ziemlich wieder in ihre Rechte, oder vielmehr erst recht in die Alleinherrschaft eingesetzt. Er hat p 4 durchaus für nichts einen Maßstab. Er behandelt die Studenten bei den geringsten Vergehungen, als wären sie Ausgeburten der Hölle, so daß es jeden, der die Ehre seines Nächsten respectiert, empören und erbittern muß. Er erkennt in keinem Gesetze und keiner Verordnung<sup>32</sup> den Sinn, sondern immer nur den Buchstaben, den er oft wahrhaft lächerlich interpretiert. Nullum unquam magnum ingenium sine aliqua admixtione dementiae fuit<sup>33</sup>: der<sup>34</sup> Satz ist richtig; aber seine dementia<sup>35</sup> ist wirklich

<sup>20</sup> “lese” dans *NS*, vol. 1, p. 225.

<sup>21</sup> Sic dans le ms; “wohl” dans *NS*, vol. 1, p. 225.

<sup>22</sup> En lettres latines dans le ms; gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 225.

<sup>23</sup> Crochet fermant au crayon, rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>24</sup> Sic dans le ms.

<sup>25</sup> “Nach” rayé dans le ms.

<sup>26</sup> Toute la fin de la phrase (“; aber... kann”) ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 226.

<sup>27</sup> “Er” dans *NS*, vol. 1, p. 226.

<sup>28</sup> “das” dans *NS*, vol. 1, p. 226.

<sup>29</sup> “Gr[undsätze]” rayé dans le ms.

<sup>30</sup> “eine” dans *NS*, vol. 1, p. 226.

<sup>31</sup> “Herrn” dans *NS*, vol. 1, p. 226.

<sup>32</sup> “Anordnung” dans *NS*, vol. 1, p. 226.

<sup>33</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, . 226.

<sup>34</sup> “. Der” dans *NS*, vol. 1, p. 226.

<sup>35</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, . 226.

gar zu kindisch. Dagegen erlaubt er sich auf die auffallendste Weise vom Buchstaben und Sinn des Gesetzes abzugehen, wo er seine Grillen durchsetzen will. Wird er überstimmt, so will er den Senatsbeschluß nicht executiren, sucht die lächerlichsten Gründe auf, um eine Nullität in der Form zu finden, u[nd] gelingt das nicht, so verklatscht er uns beim Departement. Dazu hat er eine Anzahl Studenten, die seine Schüler sind, mit seiner verdammten Weltverbesserei angesteckt; diese machen die unverschämtesten Vorstellungen an den Senat, worin sie ihn wegen seiner Beschlüsse zur Rede stellen, u[nd] wofür sie wenigstens nachdrückliche Karrestrafe<sup>36</sup> verdienen; und dies höchst gesetzwidrige, tolle Wesen unterstützt er nicht bloß, sondern giebt diese Vorstellungen, die an den Senat gerichtet sind, ohne sie uns einmal im Original mitzutheilen, hinterrücks<sup>37</sup> an das Departement ab, um uns, die er alle in Pausch u[nd] Bogen für Schufte u[nd] Esel halten muß, ein Bad zu bereiten.<sup>38</sup> Dieses Verfahren, welches man sonst auf deutsch unterschlagen oder auffangen nennt,<sup>39</sup> hat mich doch auch zuletzt empört, da ich noch immer der letzte war, der ihn bei den animosen<sup>40</sup> Angriffen Schleiermachers<sup>41</sup> und anderer vertheidigte. Das Departement hat sich dabei recht jämmerlich<sup>42</sup> benommen. Statt die Vorstellungen der Studenten brevi manu<sup>43</sup> an uns, ihre wahre Behörde, zurückzugeben, u[nd] Fichten, der schon wegen des Zwistes mit uns um seine Entlassung als Rektor gebeten hatte, diese sobald als möglich zu ertheilen, <sup>44</sup> verlangt es von jedem einzelnen von uns eine Verantwortung über die Punkte, worüber sich die Studenten beschwerten. Sie sehn, liebster Freund, leicht ein, daß dadurch die Universität als Behörde nunmehr so gut wie aufgelöst, <sup>45</sup> oder wenigstens suspendirt ist. Da Fichte den Studenten für sich allein geantwortet, und ihnen noch gegen uns Recht gegeben hat, so ist unsre ganze Auctorität<sup>46</sup> zum Teufel, u[nd] wenn das nicht ordentlich wieder hergestellt wird, so mag ein anderer wieder in den Senat kommen, um sich öffentlich prostituiren

---

<sup>36</sup> "Arrestsrafe" dans *NS*, vol. 1, p. 226.

<sup>37</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 227.

<sup>38</sup> Toute la fin de la phrase (" , um uns. . . bereiten") ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 227.

<sup>39</sup> Tout le passage entre virgules (" , welches. . . nennt,") ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 227.

<sup>40</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 227.

<sup>41</sup> "S-s" dans *NS*, vol. 1, p. 227.

<sup>42</sup> Correction à l'encre (de deuxième main) dans le ms: "recht jämmerlich" est rayé, remplacé par "nach meiner Überzeugung, sehr irrig", rajouté au-dessus (cf. *NS*, vol. 1, p. 227).

<sup>43</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 227.

<sup>44</sup> "sollen" rayé dans le ms.

<sup>45</sup> "und" rayé dans le ms.

<sup>46</sup> "Auctorität" dans *NS*, vol. 1, p. 228.

zu lassen. Das Rescript des Departements, wodurch unsre Rechtfertigung gefordert wird, kam zuerst an den jüngsten ordinarius<sup>47</sup>, welches Herabstädt war, der ein Paar alberne Worte darauf schrieb<sup>48</sup>, und hierauf an mich. Da habe ich mich's denn nicht verdrießen lassen, für's allgemeine Beste, ein ausführliches Gutachten aufzusetzen, worin ich die ganze Lage der Sachen dargestellt, dem Departement unverhohlen die Wahrheit gesagt,<sup>49</sup> jedoch die möglichste Höflichkeit in den Formen zu beobachten gesucht habe. Ich bin nun begierig, was dies für Wirkung thun wird. Das Ding circulirt noch, u[nd] wie ich höre, treten mir die meisten Collegen bei.<sup>50</sup>

Der Skandal, den Sie in Ihren Briefen meinten, scheint wohl der zu sein, woraus das Gerücht entstanden ist, Fichte habe eine Ohrfeige bekommen. Er hatte eine sehr heftige Scene mit einem Studenten gehabt, dessen Niedersetzlichkeit er durch sein ehrenkränkendes Betragen gegen die, welche auch nur die kleinste Karrestrafe leiden sollen, erregt hatte. Darauf reiste der Student unmittelbar davon, u[nd] man fand an der Charité u[nd] Fichtes Wohnung gegenüber Pasquille in Form einer Quittung, worin in Fichtes<sup>51</sup> Namen, mit Nachahmung seiner Hand, der Empfang einer Ohrfeige von jenem bescheinigt wurde. Es war eine kitzliche Sache, hierüber eine Untersuchung zu eröffnen, ohne zu wissen, was an der Hauptsache wahres sei; da jedoch eine große Wahrscheinlichkeit Statt fand, daß der Student das Gerücht bloß um Fichte zu kränken, ausgesprengt habe, so citirten wir ihn deshalb u[nd] forschten den Urhebern der Pasquille nach. Dies ist noch nicht beendigt, es ist aber nunmehr leider wieder eine große Wahrscheinlichkeit entstanden, daß doch etwas an jener Geschichte sei. Wenn Fichte consequent wäre, so müßte er es gradezu gestehn; er beobachtet aber ein tiefes Schweigen darüber. Von diesen Dingen bitte ich Sie aber vorzüglich ja nichts bekannt zu machen.

<sup>52</sup>Sie sehn wohl, liebster Freund, daß hierbei die Universität nicht gewinnen kann. Bleibt Fichte länger Rektor, so sind wir in Gefahr, daß er sie uns ganz aus einander sprengt.

<sup>53</sup>Nun erzählen Sie mir, wie es in Breslau zugeht. Wahrscheinlich doch auch nicht mit einer sehr paradiesischen Unschuld u[nd] Einigkeit, da so vierlerlei Leute

---

<sup>47</sup> En lettres latines dans le ms, gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 228.

<sup>48</sup> Correction à l'encre (de deuxième main) dans le ms: "welcher. . . , der" est rayé; "albern" est rayé et remplacé par "unbedeutende" (cf. *NS*, vol. 1, p. 228).

<sup>49</sup> La partie entre virgules (" , dem. . . gesagt,") ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 228.

<sup>50</sup> Crochet fermant au crayon dans le ms. Le passage suivant ne figure pas dans *NS*, vol. 1.

<sup>51</sup> "Nachahmung" rayé dans le ms.

<sup>52</sup> Crochet ouvrant au crayon; tout le paragraphe est rayé de deux traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms. Début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 228.

<sup>53</sup> Le passage à la ligne et l'indentation manquent dans *NS*, vol. 1, p. 228. Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

dort zusammen sind. Von Ihrem neuen Lectionskatalog habe ich durch Schulz Notiz bekommen. Er hat mir auch von Ihrer Absicht gesagt, <sup>54</sup> Vorlesungen für ein größeres gemischtes<sup>55</sup> Publikum zu halten. Er ist nicht ganz dafür, u[nd] ich muß aufrichtig gestehn, ich auch nicht. Glauben Sie mir, die sogenannten gebildeten oder wissenschaftlichen Leute, die in die Collegia<sup>56</sup> laufen, sind nicht der beste Theil des Publikums. Meistens treibt sie die Neugier, oder was vielleicht noch schlimmer ist, eine falsche Einbildung von Wissenschaftlichkeit. Man kann es hier recht sehn, besonders an den Offiziren. Unser <sup>57</sup>eigenthümlicher Wirkungskreis als akademischer<sup>58</sup> Lehrer ist vollkommen hinreichend gründliche u[nd] wahre Wissenschaft zu verbreiten. Die ältern Leute nehmen meistens nur die Redensarten von uns an, u[nd] übersetzen sie mehr oder weniger in ihre eigene Denkweise, wodurch die Verwirrung nur vermehrt wird. Reden an das Publikum zu halten, kann nur da fruchtbar sein, wo man unmittelbar zum Handeln auffordern kann, und davon kann doch hier nicht die Rede sein. Ueberhaupt wird der alte u[nd] ächte Zweck der Universitäten nur verfälscht, wenn wir darauf ausgehn, ihn auf die große Welt auszudehnen. Mir ist es recht lieb, daß in den Vormittagsstunden, wo ich lese, die Weltleute nicht viel Zeit haben, und daß ich daher nur wenige unter meinen Zuhörern oder als Hospiten vor mir hatte.<sup>59</sup>

<sup>60</sup>Davon so viel! Nun noch etwas von unseren Freunden. Keßler hat mir seine Hochzeit nunmehr am 20sten d. M. am Geburtstage unserer königlichen Präsidentin gefeiert. Diese war dabei mit ihrem Bruder, dann Hecht, Beuth, Krause, ich, sonst nur die Familie. Es war ein heiteres Fest als sonst Hochzeiten zu sein pflegen. Keßler wird gewiß ein glücklicher Ehemann sein, wie er ein sehr glücklicher Bräutigam war. Ich denke in den Pfingstferien die jungen Leute zu besuchen, u[nd] einige Tage da zu bleiben. Ich danke immer Gott, daß er doch noch solche Menschen in meiner Nähe läßt. Die Tage in Postdamm sind wahre Erquickungen immer für mich. Ich bleibe bei meinem alten Satze, daß es keine zweite Frau von Bassewitz<sup>61</sup> giebt. Andere verlieren, wenn man ihre einzelnen Eigenschaften aufzählt, sie gewinnt.

---

<sup>54</sup> "politische" rayé dans le ms.

<sup>55</sup> Ajout à l'encre (de deuxième main) dans le ms.

<sup>56</sup> En lettres latines dans le ms; gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 228.

<sup>57</sup> "Eigenthümlicher" rayé dans le ms.

<sup>58</sup> "akademische" dans *NS*, vol. 1, p. 229.

<sup>59</sup> "habe" dans *NS*, vol. 1, p. 229. Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1. Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>60</sup> Toute la fin est rayée d'un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>61</sup> Rayé au crayon, un "B" est rajouté au crayon au-dessus du nom rayé (de deuxième main) dans le ms.

Doch was erzähle ich Ihnen davon, der Sie sie besser kennen als ich, u[nd] dagegen von anderen Trefflichkeiten gefesselt sind. Sagen Sie Ihrer Frau, daß ich mich nach  
p 8 ihrer Bekanntschaft sehne, um sie neben jener unter meinen Hausgöttern aufstellen zu können. Es mag gehn, wie es will, wenn ich nur meine Freunde behalte.

Gern wollte ich Ihnen noch über manches schreiben; es muß aber für diesmal genug sein; bald schreibe ich mehr. Morgen reise ich auf einige Tage nach Schwedt. — Am Charfreitage rückt der Marschall Oudinot<sup>62</sup> mit 6000 Mann hier ein.— Behalten Sie mich in Ihrer Liebe, der ich Zeit Lebens bleibe

der Ihrige

Solger.

NB. Erst hätte ich mich nicht für das genealogische Opus bedankt. Wenn es mich auch nicht näher interessiert, so ist es mir doch sehr werth, als ein Beweis mehr von Ihrer unendlichen Thätigkeit. Aber noch ärger ist, daß ich <sup>63</sup>Ihnen fast gar nicht den Professor Meÿer empfehle, der mich darum sehr gebeten hat, u[nd] Ihnen diesen Brief überbringen wird. Er ist ein lieber, guter Mann, mit dem ich in Frankfurt in sehr freundschaftlichen Verhältnissen gestanden habe, u[nd] den ich deshalb gut zu empfangen bitte. Er ist auch sehr thätig u[nd] seine medicinischen Arbeiten werden von den Kennern gelobt. Ich kann ihn vorzüglich von Seiten seines Charakters rühmen.— Auch den jungen H[errn] v.[on] Schöning aus Frankfurt, der von Ostern an in Breslau studiren will, soll ich Ihnen empfehlen. Er hat sehr guten Willen, wenn auch keine sonderliche Talente, u[nd] auf jeden Fall bedarf der Arme der Unterstützung u[nd] des Erlasses der Honorarien sehr. Er ist der Sohn des <sup>64</sup>ehemaligen Landraths. Die Sünden der Väter wollen wir nicht an den Kindern heimsuchen.

S.[olger]

<sup>65</sup>Die Sache mit Hitzig habe ich, die von mir zu zählenden 10 L.[ouis] d'or<sup>66</sup> anlangend, arrangiert. S.

---

<sup>62</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>63</sup> "S" rayé dans le ms.

<sup>64</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>65</sup> En marge, dans la verticale de la page dans le ms.

<sup>66</sup> En lettres latines dans le ms.

### 1.2.24. Solger à Raumer, du 26 avril 1812 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 130*

Berlin, den 26sten April 1812.<sup>1</sup>

p 1

<sup>2</sup>Diesmal, theuerster Raumer, erhalten Sie noch nicht den eigentlichen Brief auf Ihre mehreren. Ihr Brief vom 10ten d.[es] M.[onats] kränkte mich, weil Sie darin immer noch von meinem Stillschweigen sprachen. Indessen vermuthe ich wohl, daß Pr. Meÿer noch nicht bei Ihnen gewesen sein würde, wovon mir Ihr Brief vom 14ten einen erfreulichen Beweis gab. Unsere Manier kann sehr gut neben einander bestehn, wenn nur ihr öfteres kurzes Schreiben so lange aushält, als gewiß mein selteneres längeres aushalten soll. Ich will es indeß hoffen, oder vielmehr ich erwarte es gewiß.

<sup>3</sup>Also, wie gesagt, diesmal auch nicht ganz ausführlich; denn ich habe heute nicht mehr viel Zeit, und doch drängt mich der Brief vom 10ten mit Ihrer Philippica gegen Fichte, die Antwort nicht länger zu verzögern. Ich muß mich also ganz kurz u[nd] bündig über diese Rede, die Sie hiebei zurück erhalten, erklären. Erstlich hat sie mir Vergnügen gemacht, weil ich Sie recht lebhaft dabei vor mir sah; es war gleichsam Raumer mit einer beigedruckten Hand. Gegen Fichtes Ideen über akademisches Wesen, gebe ich Ihnen aus dem Grunde meiner Seele Recht, auch gegen alles, was er irgend über Geschichte, ja über alles Wirkliche u[nd] Lebendige denkt und sagt.– Zweitens aber rathe ich Ihnen aufrichtig, u[nd] <sup>4</sup>entschieden, die Rede nicht drucken zu lassen. Meine Gründe: 1., sieht es aus, wie ein Antagonismus der Universitäten Breslau u[nd] Berlin, u[nd] daß sich ein solcher nicht bilde, besonders auf eine leidenschaftliche Art, muß gewiß möglichst vermieden werden. Dadurch würde die Kleinstädtereï in eine Kleinländerei verwandelt werden. Jeder Student würde sein Päckchen persönlicher Klatscherei von einem Ort zum andern tragen, dergleichen so schon geschieht. Versteht sich, Raumer, daß ich bloß von den denkbaren<sup>5</sup> Folgen <sup>6</sup>rede, nicht von der Absicht oder dem Charakter Ihrer Schrift.<sup>7</sup> Zweitens würden Sie sich Fichte ohne Noth zum persönlichen Feinde machen, mit dem Sie in sehr unangenehmen Händel gerathen würden. Er wäre, nach seinem hiesigen Benehmen

p 2

---

<sup>1</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: "Solger an Raumer".

<sup>2</sup> Les deux premières pages et demies sont rayées d'un grand trait au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>3</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>5</sup> En bas de cette première page: "NB. Ich habe, wie Sie verlangten, keinem Menschen die Rede mitgetheilt. Wie treu ich das gehalten, sehn Sie auch an Wolfs Einlagen.", dans le ms.

<sup>6</sup> "S" rayé dans le ms.

<sup>7</sup> Crochet fermant au crayon dans le ms.

zu schließen, im Stande, Sie bei den Behörden zu verklagen, welches in der Schrift gewiß großen Anstoß finden würde, u[nd] das nicht ganz mit Unrecht. Denn ich kann es nicht leugnen, daß Sie es zu sehr, besonders in den Wortspielen u[nd] dgl., auf Fichtes Person gerichtet, und ihm nicht die gehörige Achtung bewiesen haben. Lassen Sie uns ja beitragen, eine würdige Begegnung unter Gelehrten aufrecht zu halten, und auch die Würde der Universitäten selbst u[nd] ihrer Häupter zu schützen, die so jetzt so vielem Abbruch ausgesetzt ist. Einen Rector einer fremden Universität sollte man fast wie einen fremden Hof behandeln. Und wenn Sie nun auch wirklich bei den zu erwartenden Streitigkeiten die Oberhand behielten, so wäre nichts damit gewonnen. Fichtes Grundsätze können hier in der Leitung der Universität nicht mehr viel schaden. Denn da er allenthalben anstieß, hat er endlich seine<sup>8</sup> Entlassung vom Rectorat, die er gesucht hatte, wirklich erhalten, u[nd] Savigny<sup>9</sup> ist Rector geworden. Ich gebe gern zu, daß man sich vor keiner Unannehmlichkeit scheuen muß, wenn man das Bessere bewirken kann. Ein solcher Antrieb fehlt aber nun.— Drittens kommt ein wichtigster Grund. Legen Sie ja nicht einen zu großen Werth auf den Beifall, den Ihnen die Studenten bezeigt haben. Denken Sie nur, daß gewiß Erzrenommisten u[nd] Ludow darunter gewesen. Ich gestehe Ihnen aufrichtig, Sie haben sich in der Rede zu weit mit Ihnen eingelassen, indem Sie mitunter in Ihrem Ton einstimmen. So etwas thut mit unter wohl eine gute Wirkung, aber es muß von der gehörigen Höhe

p 3 herab geschehen. Man verlangt nachher, daß Sie einen solchen Ton halten sollen, was gewiß nicht Ihre Sache sein wird. Ganz anders wird es den Studenten vorkommen, wenn Sie nun mit Strenge u[nd] Ernst Ihre Wissenschaften vortragen, ohne<sup>10</sup> zu ihrer Trägheit herabzulassen, u[nd] ihnen vorzukauen. Denn dies wollen doch die meisten. Die Zahl, die Ihnen bleiben wird, als eigentlich treue Anhänger, die gern das Wahre u[nd] Tiefe aufnehmen, u[nd] die sich anstrengen es zu verstehen, wird immer nur sehr klein sein, u[nd] danken Sie Gott, wenn Sie nur wenige wahrhaft gewinnen. Nur der Beifall ist hier eigentlich werth, der fruchtet, u[nd] dieser wird nur sehr nach und nach, und durch treues, sorgfältiges Lehren erworben. Viel Mühe, viele Sorge hat es mir gekostet, mich so zu fassen, daß ich allen nützlich werde, u[nd] doch von den strengen Forderungen der Wissenschaft nichts nachlassen möchte. Dieses findet besonders bei noch neuen Lehrern Statt, die nicht durch ein Vorurtheil für<sup>11</sup> ihre Schriften, u[nd] für ihren Namen imponieren. Ob ich gleich oft viel Zuhörer hatte, so war meine eigentliche Gremie doch immer nur klein, u[nd] an dieser habe ich mich

---

<sup>8</sup> “r” à la fin de “seiner” rayé, dans le ms.

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>10</sup> “sich” rayé (?) dans le ms.

<sup>11</sup> “Ihre” rayé dans le ms.

erfreut. Ich bin überzeugt, daß Sie auch diese Erfahrungen machen werden, wenn Sie sich recht genau um den Gemüthszustand Ihrer Schüler bekümmern. Damit will ich nicht leugnen, daß Ihnen die Rede die <sup>12</sup>Neigung der Zuhörer vorläufig erwerben, u[nd] Ihnen in so fern sehr nützlich werden kann; aber dies ist erst das bei weitem leichteste und ein bloßer Anfang höchstens.<sup>13</sup> Sehn Sie auf Bredows Beispiel. Dieser hatte in Frankfurt eine großen Zulauf u[nd] Beifall, u[nd] hat sich diesen größtentheils durch gewisse Tiraden und Abschweifungen <sup>14</sup>verschafft, welche die Leidenschaft der jungen Leute erregten. Die wahre u[nd] einzige Leidenschaft aber, die wir erregen sollen, ist die für die Wahrheit u[nd] das Rechte, u[nd] die kann nur die Wissenschaft selbst u[nd] <sup>15</sup>ihre reine Darstellung hervorbringen. Ich leugne nicht, daß auch für dies wissenschaftliche Treiben selbst die akad.[emische] Freiheit von großer Wichtigkeit ist: aber wir können ihnen diese nicht aufdrängen; sie muß sich unter ihnen selbst erzeugen, u[nd] wir thun genug, wenn wir sie ihnen lassen, u[nd] nach außen so gut wie möglich schützen.<sup>16</sup>

<sup>17</sup>Aus allen diesen Gründen bin ich fest überzeugt, daß der Druck der Rede nicht nur ohne eine eigentliche Wirkung sein, sondern selbst vielleicht für Ihren Zweck und Ihr Verhältniß gegen die Studenten schädlich werden kann. Aufrichtig habe ich Ihnen meine Meinung gesagt, wie Sie es verlangten, u[nd] Sie werden mich gewiß nicht übel deuten.

<sup>18</sup>Da dieser erste Punkt abgemacht ist, wende ich mich zu einem andern, worüber ich gern ausführlich schriebe, aber dies bis auf einen anderen Brief <sup>19</sup>versparen muß. Ich meine <sup>20</sup>das, was Sie mir von Schulz schrieben. Ich habe nicht geglaubt, daß dessen Unduldsamkeit so weit gehn könnte. daß Sie ihm in Ihrem Treiben u[nd] Wesen gar nicht homogen sind, wußte ich wohl lange; aber wenn wir uns gegenseitig so verdammen, <sup>21</sup>uns so durchaus nur nach einander modeln u[nd] richten wollen, wer kann dann bestehn! Ihr Brief von 22sten März hat mich recht betrübt, mehr

---

<sup>12</sup> "G" rayé dans le ms.

<sup>13</sup> Toute la fin de la phrase ("; aber... höchstens") est rayée d'un trait au crayon (de deuxième main); la fin du passage rayée de grands traits verticaux au crayon; crochet ouvrant au crayon dans le ms.

<sup>14</sup> "gew[onnen?]" rayé dans le ms.

<sup>15</sup> "Ihre" rayé dans le ms.

<sup>16</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>17</sup> Le paragraphe suivant est rayé de trois grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>18</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>19</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>20</sup> "," rayé dans le ms.

<sup>21</sup> "sod(?)" rayé dans le ms.

Schulzens als Ihretwegen, weil er mir gar zu düster u[nd] schroff erscheint. In der Voraussetzung, daß Sie mir es erlauben, will ich mit ihm darüber sprechen, u[nd] hätte es schon gethan, wenn er nicht erst mit Umziehn beschäftigt gewesen wäre u[nd] nun in Thiergarten wöhnte. Meine Absicht dabei ist nicht, Sie beide einander zu nähern, was von selbst geschehen muß, sondern nur, ihm mein Herz darüber zu öffnen.

Lieber Raumer, gewiß haben wir beide auch<sup>22</sup> sehr viel ungleichartige Seiten. Nehmen Sie mich aber so schlecht, wie ich bin, ich will Sie auch nehmen, wie Sie sind. Einen Menschen, der es verdient, muß man erst lieben, u[nd] dann über ihn richten. Also werden Sie nicht irre an dieser Liebe, mit der ich nie aufhöre zu sein

Ihr herzlicher Freund

Solger.

<sup>23</sup>NS Sagen Sie Ihrer liebenswürdigen Frau, daß Sie<sup>24</sup> ja bei der Art bleiben möge, Sie zum Füllen der Seite zu vermehren, u[nd] daß mir jeder solche Zusatz so werth sein soll, als hätte sie ihn mit eigener Hand geschrieben, worüber ich ihre ökonomischen Bedenken gegen unsre Freundschaft fürs Erste übersehn will. Ich küsse Ihr die Hand dafür.

Solger

---

<sup>22</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>23</sup> Le paragraphe suivant est ajouté, horizontalement, dans la marge de gauche, et rayé de grands traits verticaux (de deuxième main) dans le ms.

<sup>24</sup> Sic dans le ms.

### 1.2.25. Voß à Solger, du 8 juin 1812 (Heidelberg)

*ULB Bonn Autographen und Rara*

p 1 Heidelberg, d.[en] 8. Jun.[i] 1812.

Mein alter, theurer Solger,

Wenn ich einmal ins Aufschieben gerathe, so finde ich nicht mehr heraus; drum beantworte ich Deinen lieben Brief, den ich gestern Abend bei meiner Zurückkunft von einer Neckarfahrt vorfand, auf der Stelle. Du hast lange Geduld mit mir gehabt, aber vergieb dem trägen Briefsteller, der doch nicht aufhörte, Dich innig zu lieben. Ich versprech' Dir von nun an alle halbe Jahre einen Brief, mit der Bitte, es mir besonders anzurechnen, wenn ich einmal öfter schreibe. Den Überbringer dieses Briefes habe ich nicht gesehn; er hat aber meinen Eltern sehr gefallen, und ich habe ja Dein Wort für seine Bravheit.– Daß ich von Michaelis bis Weihnachten wieder krank war, weißt Du vielleicht. Mit dem neuen Jahr fing die Genesung an, und ward vollendet durch eine Reise auf die Bettenburg<sup>1</sup> zu meinem und Keßlers Truchseß, wo ich 16 frohe Tage, Tage des Paradieses und der Kindheit verlebte. Von dort reiste ich nach Hildburgshausen und Meiningen mit Truchseß, fand aber in M.[einingen] weder Abeken und meinen Bruder, noch Keßler, den ich so bestimmt dort anzutreffen glaubte. Sage dem Guten, auch auf der Bettenburg sei alles zu seinem Empfang bereit gewesen, und manches Glas Laubenheimer und Steinwein sei auf seine Gesundheit getrunken worden. Ernst Wagner nicht mehr zu finden war mir schmerzlich, und doch muß ich mich freuen zu seinem Tode, denn seine Leiden waren in der letzten Zeit unsäglich. Wir liebten uns innig, und verstanden einander so ganz, ob wir gleich nur zwei Tage uns sahn, und nachher nicht mehr als drei Briefe wechselten. Aber das ist das Schöne im Leben, daß zwei harmonische Seelen sich gleich verstehen; und Freundschaften, die eine Ewigkeit durchdauern, im Nu geschlossen werden.

p 2 Das Sprichwort mit dem Schwefel Salz ist gar zu nüchtern. Noch am letzten Lebenstage hat Wagner hat W.<sup>2</sup> mich zu sich gewünscht, wie ich auch aus seinem Testamente sah, daß von Truchseß und mir geöffnet worden. Sein Nachlaß ist zum Theil in meinen Händen. Davon nächstens mehr an Keßler. Heute nur so viel; ich bin froh, eine Gelegenheit zu haben, Wagners Kindern zu zeigen, wie sehr ich ihres Vaters Freund war. – Friede der Asche dieses kindlich guten, wahrhaft frommen, in seiner Art einzigen Mannes!

Daß Du Dich in Berlin so glücklich fühlst, freut mich; nach Deinen Verhältnissen kannst Du es auch sein. Wie Du aber so ein Philosoph ex professo<sup>3</sup> geworden bist,

---

<sup>1</sup> ?

<sup>2</sup> Sic dans le ms.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

wundert mich noch manchmal, wiewohl ich es sehr gut begreife, und sehr lobe. Ich höre auch, daß Du bei den Studenten beliebt bist, die auch Deine philologischen Vorlesungen gerne hören. Ich habe zwar nur wenige Zuhörer in dieser zu juristischen Akademie; aber die hören auch gern bei mir.– Daß Dir meine Recensionen der Schlegel und Wolf nicht gefallen, thut mir sehr leid, da ich beide mit solcher Liebe gemacht habe und für gründlich halte. Du scheinst zu tadeln, daß meine Übersezung an <sup>4</sup>einigen Stellen ganz oder doch fast mit seiner zusammentrifft und doch ihr gegenübersteht. Aber liegt darin nicht das Lob für die Schlegelsche Übersezung, und kann eine Tadel glimplicher sein als auf diesem praktischen Wege? Ich wollte, daß Übersezungen nie anders als praktisch recensiert würden; wenigstens für mich sind solche Recensionen die lehrreichsten, vorausgesetzt, daß sie mit Einsicht und Verstand gemacht sind, worauf auch meine – wie ich dem Freund ja bekennen darf – Anspruch macht. Daß ich überhaupt am Shakespeare überseze wirst Du nicht tadlen. Ich thu'es, weil ichs nicht lassen kann, weil es mich von innen dazu treibt; und soll ich nicht Ein Stück nach Schlegel übersezen – ein Stück, das noch dazu tief unter den übrigen von Schlegel übersezten steht – da Schlegel noch alle nach mir übersezen wird? Wenn das Nebenbuhleri ist, so ist sie was schönes, da sie offenbar zur Verher[r]lichung Shakespeare's beiträgt. – Mit welcher Liebe, mit welchem Eifer habe ich bei jeder Gelegenheit nicht bloß Schlegel, sondern auch Krause und Keßler zum Fortübersezen aufgemuntert, ja es dem ersten zur Pflicht gemacht! Und das wird mein Solger doch wohl für Ernst nehmen. Eins laß Dir sagen. Von Zimmer  
p 3 höre ich, daß Schlegel mit meiner Recension zufrieden ist; und Ernst Wagner hat mir noch nirgends dafür, besonders “für das bescheidne Selbstgefühl am Schluß der Rezension” danken lassen, mit dem Zusaze, “auch Keßler würde so geschrieben haben”.

Hier darf kein Gedanke an Absichten stattfinden. Ob bei der Wolfischen Rezension? Man wird sagen, sie sei geschrieben, um der Aristofanesübersezung meines Vaters bessere Base zu bereiten. Aber solche Gesinnung traut mein Solger seinem Voß nicht zu, und keiner, der mich kennt. Une gesetzt, ich wäre so schmuzig, so muß doch diese Ansicht wegfallen, weil als ich zu schreiben anfang, noch kein Gedanke war, mein Vater würde an diese Arbeit gehn, sondern er erst nach und nach durch meinen Eifer und Betrieb dahin gelangt ist. Dir sage ich folgendes. Selten hat mich ein Buch so empört, wie die Wolfischen Wolken – Diese entsezliche Misère<sup>5</sup> bei der Anmaßung! Diese Spaßvogelei statt des aristofanischen Wizes! Und alles ließe ich noch hingehn, wenn Prof.[essor] Güldenapfel der Verfasser wäre, und nicht Wolf,

---

<sup>4</sup> “vielen” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> En lettres latines dans le ms.

der schon durch seinen Namen imponirt, und demnach – wenigstens nach *meiner* Ansicht – für den Aristofanes sehr schädlich sein wird, wenn man nicht zur rechten Zeit Einhalt thut. Du sprichst vom “genievollen Gelehrten”. Wohl, aber ist er’s in dieser Übersetzung? Hat er nur Ein glänzendes Beispiel gegeben, daß er Aristofanischen Geist, aristofanisch zu gestalten weiß, er, der immer nur an dem äußern der Worte pedantisch haftet? er, der den Aristofanes unsinnig sein läßt, um seine Späße anzubringen? Ich erinnere Dich an den “veralteten Dreck”. – Daß Wolf mir nicht hold ist, zeigen mir seine Acharner, deren knurrige Scholien mir Spaß machen. Er hat mir die Antwort sehr leicht gemacht; aber erwarte keine Recensentenklagen<sup>6</sup> von gewöhnlichem Schlage, noch Benutzung der Recensentenvortheile, als Schimpfen und Schelten, wodurch man sich Lust macht, aber die Wissenschaft entehrt. Ich gehe unbekümmert und muthig aus der Base fort, die mir die rechte dünkt. Habe ich geirrt, so wird mir was dafür gebührt, und ich werde es ruhig tragen. Aber nicht die jezigen Stimmen, sondern die der Nachwelt, die meinetwegen schon 1820 beginnen mag, soll p 4 entscheiden. Daß ich Welcker und Wolf zusammenstelle findest du anstößig? Welcker schrieb vor einem Jahre an Creuzer<sup>7</sup>, Wolfs Übersetzung wäre metrisch vollkommner und leichter, im übrigen gestehe er ihr keinen<sup>8</sup> Vorzug zu; und ich meine, er hat Recht. Ist eine solche Zusammenstellung, die sich von selbst macht, entehrend? – Schlegel schrieb einen zornigen Brief an Wilken<sup>9</sup>, daß ich seinen Richard 3 nicht zugleich mit den Stücken von Keßler, Krause und Diggold recensiert hätte – der Grund warum ichs nicht that, war, weil damals der Richard noch nicht im Laden war, aber gleich nach dem Abdrucke der Recension erschien – *der* also hätte mir den Vorwurf gewiß nicht gemacht. ——— Wolf als Gelehrter steht mir unendlich hoch; als Übersetzer achte ich ihn gar nicht, denn das kleine<sup>10</sup> Bißchen was er hier leistet, geht durch seine Anmaßung wieder dahin.

Von Böckh schreibst Du mir nichts. Grüß’ihn von mir. Auf den halte ich viel, und ich tauschte ihn gern für Creuzer ein. Wann kommt sein u.[nd] Heindorfs Plato, an dem ja Buttman und Schleiermacher auch Theil haben werden. Lassen sich die etwa durch Wolf zurückschrecken? Das müßte nicht sein. Die Welt ist groß genug für 2 Plato’s, und dieser gewinnt durch die verdoppelte Anstrengung.

Euer Ecuqun<sup>11</sup> ist ein her[r]licher Dichter. Seinen Sigurd habe ich heute zum vierten Mal gelesen. Auch Eginhard u.[nd] Emma liebe ich, weniger die

---

<sup>6</sup> “nach” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>8</sup> “Vorteil” rayé dans le ms.

<sup>9</sup> ?

<sup>10</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>11</sup> ?

vaterländischen Schauspiele. Könnte ich doch *dem* Mann einen ehrfurchtvollen Gruß senden! Sage mir doch, wo finde ich die dänischen Niflungen? in welcher Sprache hat er sie gelesen? Ich brenne vor Neugierd darnach.

Bothe spielt mit seinem Versmaße ein[ne] ziemlich frommen Betrug; er macht Sylben positione<sup>12</sup> lang, die es ohnehin sind. Folgendes machte ich gestern über Tisch mit meinem Vater gemeinsam unter vielem Lachen:

Bothe dein antikes Sylbenmass, das du so empfiehlt,

Prüfe mit ächtdeutschem Geiste doch und kritischem.

Das gebe ich ihm in einer Recension.– Neulich schrieb ich an Bothe auf seine Bitte um Beiträge für seinen Musenalmanach, u.[nd] schickte ihm etwas. Du hast wohl nicht gehört, ob der Almanach erscheint; er selbst schweigt seitdem.

Grüße Niebuhr, den Du gewiß oft siehst, vielmal von mir. Wie gern wär'ich in der griech.[ischen] Gesellschaft, wovon Du mir schreibst! Hier ist an so was nicht zu denken.

Nun leb'wohl, Du lieber alter Solger. Bleibe gut u.[nd] schreib bald Deinem

Heinrich Voß

Von Hain habe ich neulich ein Brief aus Leipzig gehabt; es geht ihm passabel.

---

<sup>12</sup> En lettres latines dans le ms.

### 1.2.26. Solger à Raumer, du 14 juin 1812 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 132*<sup>1</sup>

Berlin, den 14ten Juni 1812.<sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Es ist abscheulich lange her, theuerster Raumer, daß ich Ihnen richtig geschrieben habe, u[nd] doch hätte schreiben sollen. Ich hatte allerlei Abhaltungen, Studien u[nd] andere, zuletzt noch einen Besuch von meinem jüngsten Bruder, der mich, weil man einen Gast nothwendig unterhalten muß, weder zum Arbeiten, die Collegia ausgenommen, noch zum Briefschreiben kommen ließ.

Sie haben nun Schulz<sup>4</sup> in Breslau; ich bin sehr begierig zu erfahren, ob Sie ihn gesprochen haben u[nd] wie. Schreiben Sie mir ja davon, insoweit ich dies mit Discretion fordern kann. Einen Abend, den ich bei ihm in seiner Gartenwohnung zubrachte, habe ich mit ihm selbst über sein Verhältniß zu Ihnen gesprochen, mehr um mich darüber ja zu orientieren, u[nd] besonders um ihm aufrichtig meine Ansicht davon zu sagen, als um zu vermitteln, welches in solchen Fällen von keinem Dritten geschehen kann. Es ist ganz so wie ich es mir gedacht hatte. Da Sie von ihm in Ihrer Correspondenz Mittheilungen über Gegenstände verlangten, die grade vielleicht zu den strittigsten zwischen Ihnen gehören, glaubte er Sie in einem falschen Wesen<sup>5</sup> über Ihr Verhältniß zu ihm in den Meinungen darüber befangen, u[nd] wollte dies daher aufklären. Dieses ist hart u[nd] schroff nach seiner Art geschehen. Ich enthalte mich jetzt mehr darüber beizufügen, da Sie ihn wohl selbst sprechen werden.

p 2

<sup>6</sup>Vor kurzem war ich in Potsdamm. Unsere treffliche Freundin, Fr. v. Bassewitz<sup>7</sup> sehr nahe gegangen. Sie hatte auch einen Brief von Ihnen, welchen sie mir mittheilte, und der sie beunruhigte. Ich gestehe, daß Sie, als Sie ihn geschrieben, in einer trüben Stimmung gewesen sein müssen; allein ich hoffe u[nd] glaube gewiß daß dieses nur ein so vorübergehendes Gefühl gewesen ist, wie es jeden fühlenden Menschen von Zeit zu Zeit betrifft, u[nd] mich auch manchmal nicht so wohl verstimmt, als mit Wehmuth erfüllt. Ich habe daher auch die herrliche Frau, die Sie Ihre wahre Freundin nennen können, darüber zu beruhigen gesucht. Wie treten <sup>8</sup>etwas Stunden ein, worin uns

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 229–235.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Les deux premiers paragraphes sont rayés de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Rayé au crayon, “S” au crayon au-dessus du nom rayé (de deuxième main) dans le ms.

<sup>5</sup> ?

<sup>6</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>7</sup> Très légèrement rayé au crayon, une croix au crayon au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms.

<sup>8</sup> “nichts” rayé dans le ms.

alles so nichtig u[nd] leer vorkommt, was geschieht u[nd] was wir selbst thun! Ihre innere Heiterkeit aber, u[nd] das Vertrauen auf das Einfache u[nd] Wahre in uns, werden auch Sie nicht darüber verlieren. Ich für mein Theil muß gestehen, daß bei mir, wenn ich verdrießlich werde, wie schlecht es in der Welt zugeht, u[nd] wie wenig ich auf sie werde wirken können, am Ende meistens eine Regung von Eitelkeit zum Grunde liegt. Wenn ich dann wieder auf das einfache Wahre zurückgehe, das nicht von der Zeit abhängig ist, so werde ich mir bewußt, daß ich wenigstens einen Funken von dem Lichte desselben in mir habe, der mich in dem Ewigen erhält, u[nd] dann ist alles wieder beruhigt u[nd] erheitert.

<sup>9</sup>Ich freue mich, daß Sie meine gute Meinung, in meinem Briefe über Ihre Rede über die akademische Freiheit erkannt haben, u[nd] diese nicht drucken lassen. Was die Mittheilung derselben an hiesige Freunde betrifft, so bin ich consequent auch dagegen. Sie läußen<sup>10</sup> ja selbst ganz richtig, daß damit eine Klatscherei verbunden ist, die schlimmer wäre als der Druck. Am allerwenigsten aber dürfte sie Wolf lesen, denn der wäre grade der schlimmste in Ansehung solcher Klatscherei. Er hat so schon eine recht boshafte Freude daran gehabt, indem er überall recht darauf ausgeht, Fichten etwas anzuhängen.

<sup>11</sup>Ich muß Ihnen noch etwas über die 3 Vorlesungen sagen, in welche Sie, der gedruckten Anzeige zufolge, Ihre politischen Vorlesungen eintheilen. Wie ich diese Eintheilung verstehe, so soll die erste Vorlesung die Lehre vom eigentlichen Staate, oder die Darstellung der wirklichen Erscheinung der eigentlichen Idee des Staats enthalten; die 2te die von den besonderen empirischen<sup>12</sup> und materiellen Mitteln zur Erhaltung des Staats, u[nd] zwar bloß in materieller Rücksicht, und die 3te von eben denselben in formeller Rücksicht, oder von der Art, wie der Staat selbst als solcher sie hervorbringt, erhält und anwendet. Wenn ich so richtig erkläre, so scheint mir dies allerdings die richtigste und wahrste Eintheilung zu sein. Nur bin ich dann über Einzelnes nicht ganz im Reinen. In der ersten Abtheilung scheinen Sie zB. vom Einzelnen, der Familie u. s. w. anzufangen, welches mir nicht ganz zusagt, da ich glaube, daß alles dieses erst vom Staate betrachtet werden kann. Daher scheinen mir auch die einzelnen Gegenstände, wie Gesinde, Sklaverei u[nd] dann Staat, Staatsgenk<sup>13</sup> u. s. w. in der Ankündigung nicht gut geordnet zu sein.<sup>14</sup>

<sup>9</sup> Tout le paragraphe suivant est rayé de quatre grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>10</sup> ?

<sup>11</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 229.

<sup>12</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>13</sup> ? "u[nd] dann... Staatsgenk" manque dans *NS*, vol. 1, p. 230.

<sup>14</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; "— —" et fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 230.

den 28sten Juni

<sup>15</sup>Ich war genöthigt, vom Schreiben abubrechen, und unterdessen kam Büsching, der mir das Ihrige brachte, worüber ich mich herzlich gefreut habe. Der frohe u[nd] frische Muth darin u[nd] der Eifer zum Forschen u[nd] ergründen<sup>16</sup> hat mich recht erquickt, auch das<sup>17</sup> Bredow wieder gesund<sup>18</sup> wird. Kann er denn in seinem Zustande Collegia lesen, und hat er nicht an der öffentlichen Achtung verloren? Büsching wird nun bald mit seiner niedlichen Braut Hochzeit machen, u[nd] kommt mir doch etwas frischer u[nd] kräftiger vor als sonst. Indessen mag daran auch wohl der Bräutigamste Theil haben.

<sup>19</sup>Etwas muß ich Ihnen doch erzählen von einem Gegenstande, der jetzt meine Aufmerksamkeit in so<sup>20</sup> hohem Grade fesselt, dem animalischen Magnetismus. Wenn ich nicht irre, so hat Ihnen Frau von Bassewitz<sup>21</sup> schon einige Nachricht von der Kur mitgetheilt, die jetzt unter meinen Augen vorgeht. Es <sup>22</sup>zieht mich sehr an, daß ich, als ein vollkommen unparteiischer, u[nd] so weit meine Selbstkenntnis geht, vollkommen ruhiger, ja selbst skeptischer<sup>23</sup> Beobachter, über diesen viel bestrittenen u[nd] hier besonders mit großer Leidenschaftlichkeit betriebenen Gegenstand, im Stande sein werde ein glaubhaftes Zeugniß abzulegen. Die Kur wird von einem p 4 jungen Arzte gemacht, den ich seinem <sup>24</sup> Geist und Charakter <sup>25</sup>nach so genau kenne, daß ich vollkommen seiner Rechtschaffenheit u[nd] selbst seiner Reinheit von aller falschen Phantasie u[nd] Selbsttäuschung vertrauen kann; ja wenn dies auch nicht wäre, so bräuchte ich hier nur mir selbst zu trauen, da ich auch 4 Monate lang alle verschiedene Entwicklungsstufen des Somnambulismus von den ersten Anfängen an, mit eignen Augen, u[nd] unter den sorgsamsten Anstalten und Vorsichtsmaßregeln beobachtet habe. Unsere Kranke, eine achtungswerthe und in ihrem ganzen Sinne und Charakter einfache und grade Frau, ohne exaltirte Phantasie, und selbst ohne

---

<sup>15</sup> Le paragraphe suivant rayé de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>16</sup> Sic dans le ms.

<sup>17</sup> Sic dans le ms.

<sup>18</sup> Toute cette partie de la phrase (“Büsching... gesund”) est rayée d’un trait de crayon vertical (de deuxième main) dans le ms.

<sup>19</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 230.

<sup>20</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 230.

<sup>21</sup> “Frau von B.” dans *NS*, vol. 1, p. 230.

<sup>22</sup> “se” rayé dans le ms.

<sup>23</sup> Souligné au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>24</sup> Toute la page 4 est rayée d’une grande croix au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>25</sup> “s” rayé dans le ms.

ungewöhnliche Kenntnisse, hat jetzt fast alle die seltsamen Erscheinungen gezeigt, die man bisher schon an andern Somnambulen mit Recht aufgestaunt hat. Sie sieht im magnetischen Schlafe ihr ganzes Inneres, u[nd] hat uns den größten Theil der innern Organe ihres Leibes mit anatomischer Richtigkeit beschrieben, auch die fehlerhaften Beschaffenheiten darin, die ihre Krankheit, welche 11 Jahr gedauert hatte, verursachten, genau angegeben. Sie ist höchst empfindlich gegen die Nähe des Metalls, und um nur ein Beispiel anzuführen, eine unvorsichtige Berührung von mir<sup>26</sup>, als ich vergessen hatte meine Schlüssel, Uhr, Börse u. s. w. abzulegen, verursachte ihr eine Lähmung der ganzen Seite, wo <sup>27</sup>sie geschehen war. Wenn ich mich mit ihr in Rapport setze und einen Rock mit Metallknöpfen<sup>28</sup> an habe, muß ich selbst diesen ausziehen. Sie öffnet im Schlaf die Augen, selbst auf den bloßen Willen des Magnetiseurs, sie steht auf dessen Verlangen auf, u[nd] geht in der Stube herum; sie schaut in ihrem Innern auch entfernte Gegenstände an, wenn sie nur auf die leiseste Weise mit ihr in Rapport gesetzt werden, u[nd] hat uns so nicht bloß von dem Krankheitszustande einiger Personen in der Stadt, sondern selbst einer im Mecklenburgischen und einer in Dresden Auskunft gegeben. Alles haben wir nocht nicht prüfen können, was wir aber geprüft haben, ist richtig befunden worden. Sie verordnet sich selbst Heilmittel, wobei jedoch ziemlich enge Grenzen statt finden und

p 5 <sup>29</sup>von ihr, <sup>30</sup>so wie auch bei der Beschreibung ihres Innern, keine Kunstausdrücke gebraucht werden. Sie ist auch einigemal aus der Ferne, durch bloße Gedanken magnetisiert worden. Einmal befand sich der Magnetiseur dabei auf der Straße u[nd] einmal zwischen <sup>31</sup>Spandau und Charlottenburg, und sie ist jedesmal zu derselben Zeit, wo er sich die Operation lebhaft dachte, in ihrem Zimmer in den magnetischen Schlaf gefallen. Die Sÿmpathie zwischen ihr u[nd] dem Magentiseur geht so weit, daß sie, auch wenn er entfernt ist, alle heftigeren Sensationen seines Körpers mitfühlt. Eine Wunde z. B., die ihm durch ein Rappier an der Hand versetzt wurde, machte ihr zu derselben Zeit lebhaften Schmerz an derselben Stelle der Hand. Sie sagt ihre eignen Krankheitszufälle voraus, u[nd] zuweilen auch den Ausgang, den die Kur anderer Kranken nehmen wird. Sie weiß manchmal, wo ich bin, wenn ich mich nicht in ihrem Hause befinde, und hat zB einmal den Magnetiseur zu mir geschickt, zu einer Zeit, wo ich gewöhnlich nicht zu Hause bin, u[nd] er selbst verwundert war

---

<sup>26</sup> "von mir" manque dans *NS*, vol. 1, p. 231.

<sup>27</sup> "ich" rayé dans le ms.

<sup>28</sup> L'un des deux "l" est rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>29</sup> "s" rayé dans le ms.

<sup>30</sup> Toute la page 5 est rayée d'un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>31</sup> "Pots" rayé dans le ms.

mich, ihrer Aussage gemäß, zu treffen. Manche dieser Erscheinungen, denen noch viele andere beigesellt sind, welche ich nicht alle hier erzählen kann, sind mir noch immer sehr rätselhaft, u[nd] von vielen ist mir der Zusammenhang noch ganz dunkel. Doch glaube ich, daß ich bei weiterer Forschung auch darüber manches entdecken werde, wodurch sie sich den verständlichern anreihen.

Denn, was die Hauptsache ist, diese Frau hat uns auf unser unermüdlich fortgesetztes und mit aller möglichen Ueberlegung u[nd] Sorgfalt angeordnetes Examen, Aufschlüsse über den innern geistigen Charakter dieses Zustandes gegeben, die bis jetzt in dieser Vollkommenheit noch nicht bekannt gewesen sind. Sie beschreibt uns auf das genaueste die Art u[nd] Weise jener wunderbaren Wahrnehmungen, welche Organe dabei thätig sind, wie sich dabei der Geist in der Herzgrube, durch welche sie sieht u[nd] hört, u[nd] auch das Entfernteste wahrnimmt, verhält, u[nd] sogar in welchem Verhältnisse<sup>32</sup> gegenseitiger Einwirkung er<sup>33</sup> mit dem p 6 erkennenden Princip im<sup>34</sup> Gehirn steht, durch welche Organe u[nd] auf welchem Wege beide auf einander wirken, wie durch die Anschauungen in der Herzgrube die Nerven, durch welche die Aeüßerungen derselben durch die Sprache u[nd] andere scheinbar willkührliche Bewegungen vermittelt sind, in Thätigkeit gesetzt werden, u[nd] ähnliche Dinge mehr. Ohne Zweifel sind die erwähnten Punkte gerade<sup>35</sup> diejenigen, welche die Schlüssel zu der Erkenntniß des ganzen Zustandes enthalten müssen, u[nd] wir dürfen also hoffen, hierdurch eine wesentlichen Schritt zu dieser zu thun, werden daher auch nach Vollendung der ganzen Kur eine Nachricht davon öffentlich bekannt machen. Wir nehmen in jeder Sitzung alles was vorgeht und gesprochen wird aufs genaueste zu Protokoll, u[nd] haben so schon ein über drei Finger<sup>36</sup> dickes Acktenstück in folio<sup>37</sup> darüber gesammelt. Auch sind hin u[nd] wieder glaubwürdige Personen als Zeugen zugelassen worden, u[nd] haben diese Protokolle mit unterschrieben. Merkwürdig ist diese Kur auch dadurch, daß einer der heftigsten u[nd] hartnäckigsten, aber auch der bedeutendsten hiesigen Gegner des Magnetismus, der Geheime Rath Heim<sup>38</sup> vollständig<sup>39</sup> durch eigenes Anschauen desselben bekehrt worden ist, u[nd] nunmehr seine neue Ueberzeugung allenhalben bekennt. Frau

---

<sup>32</sup> “und” dans *NS*, vol. 1, p. 233.

<sup>33</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>34</sup> Toute la page 6 est rayée d’un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>35</sup> “der” rayé dans le ms.

<sup>36</sup> “Fingerd”, le “d” est rayé, dans le ms.

<sup>37</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 234.

<sup>38</sup> “G. R. H.” dans *NS*, vol. 1, p. 234.

<sup>39</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 234.

von Bassewitz<sup>40</sup> interessiert sich sehr für die Sache, u[nd] hat mehreren Sitzungen beigewohnt. So oft sie nach Berlin kommt, besucht sie auch unsere Somnambule. Sie wirkt durch ihre Nähe so günstig auf dieselbe, daß diese bei einem schweren Rückfall, wobei sie heftige Krämpfe hatte, im magnetischen Schlafe sehnlichst wünschte, Fr. v. Bassewitz möchte doch kommen. Ich war, da sich dieser Rückfall sehr übel anließ, schon im Begriffe an die Präsidentin<sup>41</sup> deshalb zu schreiben, als sie von selbst ankam. Indessen war damals das Schlimmste schon wieder überstanden. Uebrigens hat sich hier auch die heilende Wirkung der Methode glänzend offenbart. Unsere Patientin hatte fast 11 Jahr im Bette zugebracht, und mehrere berühmte Ärzte, in  
p 7 den letzten Jahren Heim<sup>42</sup> selbst, hatte nur noch auf Linderung hingearbeitet u[nd] ein langsames Hinscheiden vorausgesehen. Jetzt ist sie dagegen so weit, daß sie wie neu aufgelebt aussieht, ihre ganze Wirtschaft besorgt, im Thiergarten spaziert, in Komödie und Gesellschaften geht, u[nd] unter andern neulich bis 2 Uhr Nachts in einer fröhlichen Gesellschaft geblieben ist, ohne den geringsten Nachtheil davon zu empfinden.<sup>43</sup>

Ich muß nur machen, daß der Brief fortkommt, denn ich wollte immer noch etwas hinzusetzen, u[nd] ließ ihn immer wieder liegen. Ich will dafür recht bald einen andern schreiben.

Mit Hitzig geht es mir schlimm; alle Zahlungen bleiben mir aus, worauf ich ihn angewiesen hatte. Allein ich muß in kurzem Geld bekommen, das er sogleich haben soll. Sein Sie mir nur nicht deswegen böse.

Grüßen Sie Ihre Frau u[nd] alle Freunde von

Ihrem

teuren Solger

*NB* Vielleicht müssen Sie, wenn Ihre Frau in einem <sup>44</sup>schwierigen Zustande sein soll, bei ihr<sup>45</sup> vorsichtig sein mit der Erzählung dessen, was ich Ihnen vom Magnetismus beschrieben. Eine hiesige Frau von meiner Bekanntschaft bekam von der bloßen Erzählung eine Ohnmacht, u[nd] gar ein Mann vom Anblicke.

---

<sup>40</sup> "B." dans *NS*, vol. 1, p. 234.

<sup>41</sup> "jene" dans *NS*, vol. 1, p. 234.

<sup>42</sup> "H." dans *NS*, vol. 1, p. 234. Toute la page 7 est rayée d'un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>43</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 235.

<sup>44</sup> "Schwierigen" rayé dans le ms.

<sup>45</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

### 1.2.27. Solger à Raumer, du 26 octobre 1812 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 136*<sup>1</sup>

Berlin, den 26sten Oct.[ober] 1812.<sup>2</sup>

p 1

Theuerster Raumer! Nur um Ihnen die Vorlesungen nicht länger vorzuenthalten, habe ich die Sendung derselben so beeilt, daß ich diesen Brief nicht beifügen<sup>3</sup> konnte, so gern ich es auch gethan hätte, da es mich dünkte, Ihnen lange nicht geschrieben und sogar noch nicht einmal zum jungen Sohne gratuliert zu haben. Diesen herzlichen Glückwunsch hole ich jetzt nach, u[nd] er muß nun auch für die Taufe gelten, die doch wohl schon vorbei ist. Georg Herrmann wird der Sprößling heißen, wie ich höre! Möge er dann werden wie der heilige Drachentödter, u[nd] ein Herrmann, den Charusker abgerechnet, wie der weise Landgraf von Thüringen. Die beiden Namen sind kräftig u[nd] gut, u[nd] wäre ich, wie billig hätte geschehen sollen, vorher deswegen um Rath gefragt worden, so würde ich beigestimmt haben. Es ist bekannt, daß ich über Namen denke wie der alte Skandy<sup>4</sup>, und deshalb durfte sonst in meiner Familie, als noch Kinder darin geboren wurden, keines ohne meiner Bestimmung getauft werden. Es ist zu arg, was alles mit Ihnen vorgeht in unserer Trennung. Ich habe Sie noch nicht als Ehemann gesehn, und Sie sind schon Vater; ich kenne Ihre Frau noch nicht, und sie ist schon Mutter. Grüßen Sie diese von mir, u[nd] sagen Sie ihr, daß es aus dem Innersten meines Herzens kommt. Wenn sie mir doch meist auch so günstig würde, wie mir Keßlers gute Frau ist! Ich halte gar viel darauf, von allen Seiten mit meinen Freunden u[nd] allen<sup>5</sup> ihrigen in Harmonie zu sein.

p 2

Daß ich Ihnen nicht früher geschrieben, lag an meiner Reise nach Dresden. Dort war ich nicht in meiner gewöhnlichen papiernen Umgebung, u[nd] das mich umgebende Treffliche, das ich so recht mit Muße und Bequemlichkeit genießen wollte u[nd] konnte, hinderte mich sogar viele Briefe zu schreiben. Nur mit meinem Bruder, Krause u[nd] Frau von Bassewitz, bei der ich kurz vorher in Potsdamm einige glückliche Tage verlebt hatte, correspondirte ich dort. Bei Ihnen will ich es aber redlich nachholen; u[nd] da ich immer noch sehr voll von Dresden bin, so müssen Sie sich schon gefallen lassen, daß ich Ihnen erst davon das Nöthigste berichte, ehe ich näher auf Ihren letzten Brief eingehe.

Mein Aufenthalt in Dresden selbst dauerte ganze 6 Wochen. Dies ist gewiß die<sup>6</sup> zweckmäßigste Art eine Ferienreise zu machen, wenn man auch nachher noch einen

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 244–252.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> “könnte” rayé dans le ms.

<sup>4</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>5</sup> “Ihr[igen]” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> “Zweckmäßigste” rayé dans le ms.

Genuß u[nd] Gewinn davon haben will, besser als das Herumreisen. Ich eilte daher auf dem nächsten, wiewohl sehr langweiligen Wege hin, u[nd] so auch wieder zurück. Nur kleine Ausflüchte machte ich in der dortigen Gegend, <sup>7</sup>die größte war <sup>8</sup>eine von 4 Tagen, in die sächsische Schweiz, andere dauerten nur einzelne Tage. Meine Lebensart in Dresden war so. Gleich den Tag nach meiner Ankunft war ich so glücklich eine hübsche kleine Gartenwohnung in der Vorstadt zu finden, an der Weiseritz, u[nd] die miethete ich auf die ganze Zeit. Dort hatte ich eine sehr angenehme Aussicht auf das Fließchen und auf die Ostrawaise, die mit schönen Alleen bepflanzt ist. Morgens studierte ich in meiner Wohnung, u[nd] zwar hatte ich mir etwas <sup>9</sup>auszuarbeiten mitgenommen, wovon Sie schon erfahren haben, 3 Gespräche über das Schöne u[nd] die Kunst, wovon nachher noch etwas. Nach 9 Uhr ging ich in die Stadt, u[nd] brachte den ganzen Vormittag in der Bildergalerie, oder Mittwochs u[nd] Sonnabends bei den Antiken im Japanischen Palais zu, oder auch bei den Mengsschen Abgüssen. Nachmittags, wenn nicht eine Landpartie gemacht wurde, war ich abwechselnd auch  
p 3 in der Galerie u[nd] in der Bibliothek. Der Abend war den schönen Spaziergängen in der Nähe der Stadt, oder kleinen Wasserfahrten, und der Geselligkeit bestimmt.

den 1sten Nov.[ember 18]12.

Wiederum eine Unterbrechung! Ich fahre fort. Eine Menge Berliner kamen durch Dresden, besonders strömten viele von Töplitz zurück.

Indessen konnte ich mich nicht gar viel mit ihnen einlassen, weil mir solchen Umgang im Uebermaaß leicht meine dortigen Zwecke ganz hätte zu Wasser machen können. Selbst als Heims mit ihrem großen Anhang, worunter sich Borsche u. a. befanden, wie Sie wohl schon wissen werden, ankamen, u[nd] in der Gegend umherschweiften, konnte ich mich nicht an sie anschließen, u[nd] mußte ein wenig auf meine Unabhängigkeit halten. Ueberdies waren mir diese auch nicht grade die liebsten Gesellschafter bei den Kunstwerken, für welche sie, wie leider fast alle Berliner, nur einen dürftigen Sinn haben. Es ist doch unglaublich, wie unsere Königsstadt darin verwarlost ist!<sup>10</sup>

<sup>11</sup>Ich habe in den Dresdner Sammlungen nicht bloß unendlichen Genuß gehabt, sondern auch großen Vortheil, u[nd] ich kann wohl sagen, daß ich im Verständniß der bildenden Kunst dort nicht schlechte Fortschritte gemacht habe. Hierdurch belebt

---

<sup>7</sup> “der” rayé dans le ms.

<sup>8</sup> “einer” rayé dans le ms.

<sup>9</sup> “zu” rayé.

<sup>10</sup> Tout le passage: ”Ueberdies waren... verwarlost ist!” est rayé (de deuxième main) dans le ms.

<sup>11</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 244.

sich wieder in mir die Sehnsucht nach den Pariser Schätzen, die mir <sup>12</sup>gewiß <sup>13</sup>in jener Zeit meines dortigen Aufenthalts auch von großem Nutzen gewesen, aber wozu ich doch damals nicht gehörig vorbereitet war. In Dresden habe ich einmal wieder recht erkannt, was dem Philosophen die Erfahrungserkenntniß werth sei (avis à Mr. Meyer)<sup>14</sup>. Wie vieles in meiner eigenen Theorie ist mir klarer oder gar berichtigt worden durch die Anschauung der Werke! Wer kann a priori<sup>15</sup> die Fülle des Lebens durchdringen, wenn er sie nicht zuvor aus der umgebenden Welt eingesogen und sich damit angefüllt hat! Man lernt erst den Werth<sup>16</sup> seiner eigenen Gedanken kennen, wenn man sie als Gottes Werke in ihrem lebendigen Zusammenhange wieder findet.<sup>17</sup> Die wahre Universalität der Kunst, welche von dem innersten geistigen Mittelpunkte aus auch das Kleinste und anscheinend Gemeinste durchdringt, ihre Individualität, mit welcher sie nur in der nächsten Gegenwart und in dem Momente der Zeit selbst wurzelt, fühlt man erst lebendig in dem Anschauen der verschiedenartigsten Werke von Meistern aller Stufen und aller Gemüthsarten.

Auch unsere hiesige Kunstausstellung hat mir in dieser Hinsicht manches gewährt, aber von der umgekehrten Seite. Fast durchgehends zeigt sich bei unsern Künstlern selbst ein mechanisches Ungeschick, am meisten im Colorit und dem Helldunkel, oft aber auch in der Zeichnung. Diese ist jedoch in der Regel noch besser, wahrscheinlich weil sie ihr Studium bei der Antike anfangen; dafür fehlt ihnen aber auch das Leben, u[nd] selbst die Richtigkeit der Zeichnung wird kalt u[nd] steif. Das Allerschlimmste aber sind die Erfindungen und Compositionen. Jene sind entweder aus dem gemeinsten Leben hergenommen, oder sie suchen mit Absicht eine mÿstische Tiefe, welche eben der Absicht wegen aller wahren Innigkeit entbehrt, und oft zu einem wahrhaft frevelnden Spiele mit dem Höchsten und Heiligsten der Menschheit ausartet. Dieses Übel hat jetzt so weit um sich gegriffen, daß man es kaum glauben sollte, und selbst die dürrsten Köpfe glauben nicht allein, alle Forderungen der Kunst erfüllt zu haben, sondern sogar alles, was schon die Begeisterung der Edelsten geschaffen, zu überflügeln, wenn sie sich irgend einen scheinfrommen Gedanken aussinnen<sup>18</sup> und diesen unverständlich und dürftig mit Gestalt bekleiden. Diesen

---

<sup>12</sup> “in” rayé dans le ms.

<sup>13</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>14</sup> En lettres latines dans le ms; la parenthèse “(avis à Mr. Meyer)” ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 245.

<sup>15</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 245.

<sup>16</sup> “Weg” au lieu de “Werth” dans *NS*, vol. 1, p. 245.

<sup>17</sup> Toute la phrase (“Man lernt. . . findet”) est indiquée en marge d’un trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>18</sup> Tout le passage (“, und oft. . . aussinnen”) indiqué en marge par un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

p 5 üben<sup>19</sup> Neigungen folgt dann natürlich auch die Composition, die entweder zufällig hingeworfen, oder mit kalter Absichtlichkeit aufgestutzt wird.

Auch einen deklamatorischen und mimischen Künstler haben wir jetzt hier, den H. von Seckendorf, der unter dem Namen Patrick Peale<sup>20</sup>, wie Sie sich vielleicht aus den Zeitungen erinnern, an verschiedenen Orten mimische Vorstellungen gegeben hat. Er liest ein Collegium über seine Kunst und hat mich mit einem Freibillet beehrt. Eine Stunde bin ich darin gewesen, daß ich der <sup>21</sup>Höflichkeit unmöglich das Opfer bringen kann, immer hin zu gehen. Der Mann hat mir bei einem Besuche einige Beispiele von seinem Talent, u[nd] einer wirklich seltenen Macht über sein Gesicht gegeben; so z. B. drückte er mit der linken Seite des Gesichts den tiefsten Schmerz aus, so daß er sogar mit dem linken Auge weinte,<sup>22</sup> während die rechte Seite ganz unverändert blieb.

Doch wie komme ich in alle diese Kleingkeiten hinein u[nd] wende mich nicht lieber, da ich Ihnen meine Lust über meinen Aufenthalt in Dresden nun mitgetheilt habe, zu Ihren Arbeiten u[nd] Plänen? Aus meinen Anmerkungen werden Sie ersehen haben, daß ich Ihre Bogen aufmerksam gelesen. Ich habe wohl schon bemerkt, daß ich einiges ausführlicher wünschte, zumal damit der Hauptvorteil, den Sie sich vorsetzen und grade Sie auch gewiß erreichen können, nicht geschmälert werde, nämlich daß man eine recht lebendige Anschauung der Zeiten und ihres Lebens u[nd] Webens<sup>23</sup> erhalte. Dabei werden Sie immer, wie Sie auch meistens gethan haben, die Entwicklung des Staates als die Hauptsache ansehen müssen. Ich meine nicht die bloße Entwicklung der Verfassungsformen, sondern des ganzen Lebens im Staate, u[nd] dies p 6 muß auch den Maßstab angeben, wornach manches, was Sie in Ihrem Briefe berühren, als Zustände, Antiquitäten, Wissenschaften, Künste, in die Darstellung aufzunehmen ist, nämlich ganz in Beziehung auf den Staat und das wirkliche Leben<sup>24</sup>. Damit will ich besonders sagen, daß zB. eine Schilderung der Religion, der Kunst u. s. w. nach ihren eigenthümlichen Prinzipien u[nd] aus ihrem eigenen Inneren heraus, nicht angebracht wäre. Noch weniger aber eine bloße Aufzählung der dahin gehörigen Dinge, ohne Zusammenhang mit der Hauptsache, blos der äußeren Übersicht wegen, wie es zB. Gillies<sup>25</sup> auf eine sehr störende Weise gemacht hat. Freilich habe ich

---

<sup>19</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 246.

<sup>20</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 246.

<sup>21</sup> "Höchl" rayé dans le ms.

<sup>22</sup> Tout le passage "z. B. drückte... weinte," est indiqué en marge par un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>23</sup> "und Wesens" dans *NS*, vol. 1, p. 247.

<sup>24</sup> Tout le passage ("nämlich... Leben") est indiqué en marge par un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>25</sup> En lettres latines dans le ms.

leicht Vorschriften machen, ob ich wohl weiß, daß mir die Ausführung davon sehr schwer werden würde, aber ich glaube, es muß Ihnen doch etwas helfen, wenn ich, da ich nicht mit in der Sache so befangen bin, Ihnen meine Ansicht davon mittheile. Ueber manches werde ich Ihnen erst mehr sagen können, wenn ich mehr aus dem Zeitraume werde gelesen haben, wo sich die innere und äußere Griechische Politik recht entwickelte. Schicken Sie mir davon recht bald etwas. Besonders schlage ich vor, Sachen aus der Zeit des peloponnesischen Krieges und Philipps Zeit.<sup>26</sup>

<sup>27</sup>Auch von dem Einzelnen, worüber Sie anfragen, werde ich dann bestimmter sprechen. Doch einiges darüber vorläufig. 1.,<sup>28</sup> Die Form der Vorlesungen, glaube ich, kann nach Ihrer Meinung, wirklich wegfallen, zumal da, wie Sie sagen, sie nur im Anfang vorkommt. 2., Ob *ich* oder *wir* zu sagen ist, muß wohl von der ganzen Fassung der Stellen abhängen, wo es vorkommt, oft ist es gut, durch das *Wir* den Leser mit hinein zu ziehen. 3., In Ansehung der Namen kann ich doch die ganz Römischen Endungen nicht billigen, da wir ja jetzt die Griechen so ganz aus ihnen selbst studiren. Sie wiederum ganz Griechisch zu lassen, klingt mir zu pedantisch u[nd] affectirt. In poetischen Werken ist es wohl ein Anders. Ich würde Ihren Mittelweg vorziehen. 4., Ueber die Weglassung der Zitate bin ich ganz Ihrer Meinung. 5., Mit Indien ist es schwierig; denn die Griechischen u[nd] Römischen Quellen geben uns doch manches gar zu schief u[nd] unvollständig. Ich würde manche der neu eröffneten, aber auch nur zur nothwendigsten Ergänzung u[nd] Verbesserung jenes benutzen.

Daß Sie alte Geschichte, statt Polizeiwissenschaft, lesen, ist mir äußerst angenehm, wie auch, daß Sie sich in der Geschichte auch auf dem Katheder ganz festsetzen wollen. Es thut jetzt nach nichts dringender Noth, als gute historische Collegia<sup>29</sup>. Wir haben darin einen wesentlichen Mangel; denn unser Rühls ist ein trefflicher, gelehrter und fleißiger Mann, aber so verworren u[nd] umso schlechter Vortrager, daß unsere Studenten nun beinahe gar keine Geschichte hören. Niebuhr ist vollends nicht für Sie. Bredows Vortrag hatte einen andern großen Nachtheil, daß er nämlich ordentlich empfindelte und über die Helden des Althertums modern deklamirte, wodurch die jungen Leute von den ernstlichen Betrachtung des Wahren u[nd] Praktischen abgeleitet werden. Eben dies Praktische ist es, was ich von Ihnen vorzüglich erwarte, u[nd] Sie können gerade mit Ihrer Eigenthümlichkeit

---

<sup>26</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 248.

<sup>27</sup> Tout le paragraphe est rayé de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>28</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>29</sup> En lettres latines dans le ms.

unglaublichen Nutzen dadurch stiften. Richten Sie sich nur einen ordentlichen historischen Kursus von der Art ein, daß jeder Student alles bei Ihnen hören kann; man richtet damit weit mehr aus, als wenn man ein Kollegium hin und wieder einzeln liest, so daß sie glauben, es geschehe nur gelegentlich und nebenbei.

Nun, mein theurer Raumer, will ich Ihnen auch, wie Sie verlangen, etwas von mir erzählen. Mein Leben ist ganz einfach, und man kann nicht mit Wahrheit von mir sagen, daß ich viel <sup>30</sup>unnütze Gesellschaften besuche, ob ich gleich der Geselligkeit nie ganz entbehren kann. Jetzt freilich entziehe ich meinen Studien zuweilen mehr Zeit als sonst. Den Grund davon habe ich bis jetzt noch niemand mitgeteilt. Ihnen will ich ihn sagen, aber unter der ersten Bedingung der tiefsten Verschwiegenheit. Damit habe ich Ihnen gewiß genug gesagt, u[nd] brauche nicht große Beschwörungen, daß Sie schweigen, beizufügen. Jener Grund ist eine so innige und lebendige Liebe, wie ich sie nie empfunden habe, ungeachtet vieler Liebschaften, welche wohl davon zu unterscheiden sind. Der Ausgang dieser Sache ist noch ungewiß, oder wenigstens scheint es mir so; wenn er aber nicht glücklich wäre, so würde ich wohl dieser Art von Glück auf immer entsagen. Deshalb werde ich Ihnen nicht eher wieder ein Wort <sup>31</sup>davon sagen, als nach der guten Entscheidung, im schlimmern Falle aber nie wieder davon reden. Hiernach richten Sie sich, theurer Freund. Ganz davon schweigen konnte ich nicht gegen Sie, dem ich gern von vielem Rechenschaft gebe, wonach andre nicht zu fragen haben.

<sup>32</sup>Was ich jetzt schreibe, wissen Sie. Doch will ich Ihnen etwas näheres davon mittheilen. Das erste Gespräch ist nunmehr so, wie ich denke, daß es bleiben soll. Mehrere Personen besprechen sich darin über das Wesen und den Begriff des Schönen. Jeder hat einen andern Ausgangspunkt. Es wird gesucht in der Wirkung die es auf die sinnliche Wahrnehmung und Einbildungskraft macht, in der Harmonie und Regelmäßigkeit, welche der Verstand darin findet, endlich in den Ideen, zu deren Darstellung oder <sup>33</sup>Abbildung es dient. Die <sup>34</sup>Untersuchung dieser Standpunkte schließt sich an die historische Entwicklung dieser Wissenschaft, und zwar besonders an Baumgartne, Burke, Fichte und die neuesten <sup>35</sup>an. Nun wird gezeigt, wie jede dieser Ansichten in ihren Resultaten die wirkliche Erscheinung des Schönen richtig auffaßt; aber auch in den Grundsätzen jede für sich und alle gegen

---

<sup>30</sup> “Un” rayé dans le ms.

<sup>31</sup> “sag” rayé dans le ms.

<sup>32</sup> Début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 248.

<sup>33</sup> “und” dans *NS*, vol. 1, p. 248.

<sup>34</sup> “Stan[dpunkte]” rayé dans le ms.

<sup>35</sup> “Neuesten” dans *NS*, vol. 1, p. 248.

einander so widersprechend sind, daß endlich dadurch nicht allein nichts über das Wesen der Schönheit ausgemacht wird, sondern dasselbe von diesen Seiten her als etwas ganz Unmögliches und Nichtiges erscheint. In dieser Verzweiflung schließt der Dialog. Sie sehen also, daß dieses ganz dialektisch ist, doch habe ich es dabei so popular als möglich zu fassen gesucht. Das zweite Gespräch fängt nun mit einer Art von Offenbarung an, welche meinen Grundsatz über das Wesen der Schönheit enthält, wornach sie nämlich in dem ewigen und göttlichen Dasein der wirklichen, gegenwärtigen Dinge selbst erscheint. Hieraus wird entwickelt, wie sie eben dadurch nothwendig in die zeitliche<sup>36</sup> Erscheinung übergeht, und wie in dieser das was an ihr göttlich und das<sup>37</sup> zeitlich ist, in einen unauflöselichen Gegensatz tritt. Aus diesem werden alle die Gegensätze methodisch entwickelt, in welche sich das Schöne für unser gegenwärtiges Erkennen spaltet, wo denn der Gegensatz des Komischen u[nd] Tragischen; worüber ich eine ganz eigenthümliche Lehre aufstelle, die äußerste Spaltung bezeichnet. Aus allem diesen ergibt sich dann, daß das Schöne zwar eine wesentliche Idee enthält, diese aber in der Erscheinung durch die Brechungen, welche sie erleiden muß, in eine Verwirrung geräth, welche jedes sichere Kriterium<sup>38</sup> für dieselbe und damit auch sie selbst aufhebt. Im dritten Gespräche endlich wird offenbart, daß es für diesen Abfall der Schönheit<sup>39</sup> aus der göttlichen Idee<sup>40</sup> ein Sühnungsmittel giebt, wodurch sie auch auf Erden wieder hergestellt wird, nämlich die Kunst. Um sich nun durch alle jene Gegensätze, wodurch die Schönheit im vorigen vernichtet wurde, wieder hindurchzuleiten, und in ihnen selbst ihr wahres Wesen zu reinigen und darzustellen, muß sie sich in verschiedenen Richtungen spalten, welches eine Eintheilung der Künste giebt. Da wird denn<sup>41</sup> gezeigt, wie in der Poesie die Idee zwar ungetrübt bleibt, aber nicht in die sinnliche Erscheinung übergehen kann, außer in ihrer äußersten Spaltung in dem Gegensatz des Komischen und Tragischen durch das Drama, wie ferner in den körperlichen Künsten, Malerei und<sup>42</sup> Plastik, die gegenwärtige Welt selbst enthalten ist, aber nur in getrennten Richtungen die Idee in sich aufnehmen kann; und wie endlich das zeitliche Leben sich unmittelbar wieder emporschwingt, u[nd] sich mit ihr durchdringt, indem der Stoff selbst unter dem Gesetze der reinen Formen der Anschauung, Raum und Zeit, sich auflöst in Architektur und Musik. Diese 5 wesentlichen Künste kann es nur geben, und was sonst noch als<sup>43</sup> einzelne Kunst vorkommt, wird darunter subsumirt. Nun schreiben

<sup>36</sup> "göttliche" dans *NS*, vol. 1, p. 249.

<sup>37</sup> "an ihr" dans *NS*, vol. 1, p. 249.

<sup>38</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>39</sup> "wie" ou "ein" (?) rayé dans le ms.

<sup>40</sup> "dem göttlichen[sic] Wesen" dans *NS*, vol. 1, p. 249–250.

<sup>41</sup> Ou bien "dann" dans le ms.

<sup>42</sup> "Mus" rayé dans le ms.

<sup>43</sup> "K" rayé dans le ms.

Sie mir, wie Ihnen dieser Plan gefällt. Vielleicht schicke ich Ihnen nächstens, wenn Sie es wünschen, die Handschrift des ersten Gesprächs zur Probe. Sie können wohl denken, welche reiche Quelle des Genusses für mich die Ausarbeitung dieses Werkes ist; ich bilde mir ein, dadurch zuerst die Wissenschaft des Schönen und der Kunst consequent zu begründen und im Einzelnen auszuführen. Auch hoffe ich, daß die Darstellung schon durch die Abwechslung selbst einen gewissen Reiz für den Leser haben wird, da in den Stellen, welche Anschauungen der Phantasie darstellen, eine lebhafterer Schwung des Ausdrucks <sup>44</sup>angemessen war, da aber, wo die Gegensätze gegen einander gestellt werden<sup>45</sup>, alles ganz logisch und einfach in Schlüssen fortschreitet.

p 11

An dem mythologischen Werke arbeite ich noch fleißig fort, aber übereilen werde ich die Herausgabe gewiß nicht, ungeachtet der vielen Anfragen, die ich hin und wieder erhalte. Die Sache erfordert gar zu weitläufige Untersuchungen, u[nd] ich will schlechterdings keinen einzelnen Theil herausgeben, ehe ich nicht gewiß weiß, daß in den folgenden nichts wesentliches mehr verändert werden kann, da ein strenger Zusammenhang durch das Ganze herrschen muß. Es freut mich, daß ich mit Creutzer in einem so guten Vernehmen stehe. Durch jeden Studenten, der hin und her geht, läßt er mich grüßen, u[nd] mir die angenehmsten Sache sagen. Den Ugolini<sup>46</sup> habe ich noch nicht benutzt, wie viele der neueren<sup>47</sup>, welche in meiner Rangordnung immer erst zuletzt kommen.

Haben Sie nun Tieck's Phantasmus ganz gelesen und sich auch so herzlich daran ergötzt <sup>48</sup>wie ich? Auf meiner Reise ist er<sup>49</sup> mir ein sehr lieber Begleiter gewesen. Ja, mein Freund, Sie haben wohl recht, daß es nur die rechten Dichter sein müssen, die unter Einem<sup>50</sup> in die gehörige Bewegung versetzen sollen. Darum muß ich hier in Ansehung Fouqués<sup>51</sup> und anderer so vielen als Ketzler erscheinen. Ich will nicht leugnen, daß Fouqué<sup>52</sup> viel Gutes hat, aber es ist immer nicht das Aechte<sup>53</sup>.

<sup>54</sup>Daß Sie mit Thilo nicht viel haben anfangen können, glaube ich Ihnen gern. Er ist ein trauriger Hypochondrist, u[nd] in der Philosophie eine brave Null. Er hat weder

---

<sup>44</sup> "wer" rayé dans le ms.

<sup>45</sup> "worden" dans *NS*, vol. 1, p. 251.

<sup>46</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>47</sup> "Neuen" dans *NS*, vol. 1, p. 251.

<sup>48</sup> "als" rayé dans le ms.

<sup>49</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>50</sup> "einen" dans *NS*, vol. 1, p. 251.

<sup>51</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>52</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>53</sup> "Rechte" dans *NS*, vol. 1, p. 252; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>54</sup> Toute la fin est rayée de trois grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

Geist noch Kenntnisse, u[nd] seine Quängelei mit dem Leben macht ihn sich und andern zur Last. Wie kann sich der kleine Pr. Meÿer unterstehn, von mir so schlecht zu sprechen, und noch dazu gegen Einen, der mich länger u[nd] anders kennt? Ob er  
p 12 wohl je so viele facta<sup>55</sup> u[nd] Details gesammelt hat, als ich zu meiner Mÿthologie, u[nd] zur Kenntniß der alten Sprachen, u[nd] der Schriftsteller derselben, die ich in meinen Collegien erkläre?

Es geht mir sehr nah, daß Sie so über Mängel an unsern Umgang u[nd] Mittheilung klagen, und es wundert mich doch; denn ich dächte mit Steffens, Hagen und andern müßte sich doch mehr anfangen lassen. Freilich kann man auf eine recht innige Mittheilung immer nur wenig rechnen, u[nd] wenn mir zB hier Krause fehlte, würde es damit auch schlimmer aussehen. Lassen Sie uns also, theurer Freund, so mit einander durch das Leben fortgehn, wie wir es bisher gethan haben. O, wären Sie noch hier, u[nd] könnten wir mündlich unsre Herzen einander öffnen, wie viel wäre mein hiesiges Leben erfreulicher! Sie wissen, wie mir das wahre u[nd] aufgepauschte Wesen so mancher hiesiger Gelehrten zuwider ist. Auch Sie würden mir gewiß nicht dadurch abwendig gemacht werden.

Heute habe ich wieder einen lieben Brief von Fr v. Bassewitz erhalten; ich werde sie nächstens besuchen.

Indem ich mein langes Schreiben schließen will, sehe ich, daß ich über vieles noch nicht gesprochen habe, worüber ich es mir vorgenommen hatte. Nächstens auch darüber. Antworten Sie bald. Schreiben Sie mir doch wie es mit Bredow steht, u[nd] was das für Injuriensachen zwischen Schneider und den beiden Altdeutschen sind.

Viele herzliche Grüße an Ihre Frau u[nd] Herrn Sohn, wie auch an alle Freunde. Behalten Sie mich in Ihrer Liebe, wie Sie stets in der meinigen gegenwärtig sind.

Ihr

Solger

---

<sup>55</sup> En lettres latines dans le ms.

Berlin, den 17ten Januar 1813.

Dein Brief vom 29sten des vorigen Monats, mein alter, geliebter Abeken, hat mich theils herzlich erfreut, theils wegen unserer so lange unterbrochenen Correspondenz nicht wenig beschämt. Indessen wirst Du wohl nie einen Augenblick gezweifelt haben, welchen innigen Antheil ich an Deinem ganzen Leben und Treiben, und so auch an Deinem häuslichen u[nd] ehelichen Glü[c]k nehme. Ich konnte unserem Keßler gar nicht verzeihen, daß er nicht die persönliche Bekanntschaft Deiner Frau gemacht hatte. Alles was ich von dieser erfahren habe, erfreut mich mit dem festen Glauben, daß sie geschaffen sei, Dich glücklich zu machen, u[nd] erfüllt mich für sie mit Hochachtung und herzlicher Freundschaft. Trage ihr diese in meinem Namen an. Vielleicht erfüllt der Himmel noch<sup>2</sup> meinen Wunsch sie kennen zu lernen, und läßt mich in ihr eine eben so wohlwollende Freundin finden, wie ich in Keßlers Frau gefunden habe. Aus Deiner kurzen, aber lebendigen und den Mangel<sup>3</sup> der Wahrhaftigkeit an sich tragenden Beschreibung Deines häuslichen Lebens kann ich mir ein recht erfreuliches Bild davon machen und mich recht behaglich hineindenken.

<sup>4</sup>Zum Dank dafür, mein theurer Freund, will ich Dir nun auch etwas erzählen, wofür ich Deine<sup>5</sup> Theilnahme zu erregen wünsche, u[nd] zwar will ich, da es lauter anmuthige Sachen sein werden, recht ordentlich<sup>6</sup> aushohlen. Du weißt, daß ich in dem schönen Sommer 1811 noch in Frankfurt lebte. Dort kannte ich einen Hauptmann von Altenstein u[nd] seine Familie, u[nd] war gern in diesem angenehmen u[nd] gebildeten Hause. Eine Cousine der Frau desselben, Fräulein Henriette von Gröben, besuchte diese Familie. So jung sie <sup>7</sup> war, so hatte sie doch ein bleiches u[nd] kränkliches Ansehn, u[nd] ich erfuhr gelegentlich, daß das arme Mädchen durch Zureden von Freunden sich entschlossen hatte einem Manne ihre Hand zu <sup>8</sup>versprechen, den sie nach u[nd] nach immer mehr ihrer unwürdig gefunden hatte<sup>9</sup>. Dennoch hatte sie nicht gewagt ihren Widerwillen<sup>10</sup> zu äußern, u[nd] zuletzt ihre Hoffnung daraufgesetzt, daß

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, 261-267.

<sup>2</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>3</sup> ?

<sup>4</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 261.

<sup>5</sup> “Dir” au lieu de “Deine” dans *NS*, vol. 1, p. 261.

<sup>6</sup> “weit” au lieu de “ordentlich” dans *NS*, vol. 1, p. 261.

<sup>7</sup> “auch” dans *NS*, vol. 1, p. 262.

<sup>8</sup> “geben” rayé dans le ms.

<sup>9</sup> “, den sie... gefunden hatte” manque dans *NS*, vol. 1, p. 262, remplacé par: “dessen Liebe sie nicht erwidern konnte”

<sup>10</sup> “ihre Gefühle” dans *NS*, vol. 1, p. 262.

Gram und Angst sie mit dem Leben von ihrer Verpflichtung befreien würde. Endlich hatten die Ihrigen, da sie den Grund ihrer Leiden erkannten, sich mit jenem Manne aus einander gesetzt; sie selbst war aber so angegriffen, daß sie bei ihrem Besuche in Frankfurt in ein hitziges Nervenfieber verfiel u[nd] dem Tode nahe kam. Als sie sich besserte, u[nd] nur irgend die Reise ertragen konnte, holte sie ihre brave, u[nd] stets auf das beste für sie besorgte Mutter wieder hierher ab. Bald darauf wurde ich hierher versetzt; ich besuchte Frau von Gröben fast nur um Altensteins willen, fand mich aber ganz eigen überrascht, als ich ihre Tochter ganz verwandelt, u[nd] von frischem aufblühend sah. Da mich Mutter u[nd] Tochter anzogen, besuchte ich sie öfters; es ward bald Gewohnheit, zuletzt Bedürfniß für mich, das immer mehr sich von neuem entwickelnde, liebenswürdige Mädchen zu sehen. Ich bemerkte bald, daß auch für sie mein Umgang etwas beitrug, sie von dem Andenken an ihre Leiden zu entwöhnen, u[nd] ihr das Leben wieder heiterer und wünschenswerther zu machen. Im letzten Sommer überzeugte ich mich vollkommen, daß ich nie eine andere Person als sie<sup>11</sup> inniger geliebt hätte, noch je lieben könnte, und nur ihre Familienverhältnisse, die ich noch nicht hinlänglich kannte, machten mir Sorgen wegen etwaniger Hindernisse meines Glücks.

Im August dieses Jahres entschlossen sich beide Damen nach Dresden zu reisen, wo sie sich, um die Gesundheit des lieben Mädchens <sup>12</sup>völlig zu befestigen, eine Zeit lang bei einer Tante aufhalten wollten. Da die großen Herbstferien bei unserer Universität in diese Zeit fallen, u[nd] ich schon längst beschlossen hatte diese zu einer Reise zu verwenden, so wählte ich denselben Ort. Ich miethete mir in Dresden eine kleine Gartenwohnung in der Vorstadt an der Weiseritz. Meine Geliebte wohnte nicht weit davon in der schönen Ostraallee. Des Morgens studirte ich fleißig und arbeitete besonders an einer Schrift, zu deren Ausarbeitung Dresden gerade der rechte Ort war, und die hoffentlich zu Ostern im Druck erscheinen wird. Es sind 3 Gespräche über das Schöne und die Kunst, ganz philosophisch gehalten – doch werde ich Dir nachher noch etwas davon sagen. Von 9 Uhr Morgens an war ich täglich in der Bildergalerie oder in der Antikensammlung, u[nd] Nachmittags entweder auch in der Galerie oder auf der Bibliothek. Täglich, ehe ich nach der Galerie ging, sprach ich bei meiner Geliebten an, oft ging sie nebst ihrer Mutter mit in die Kunstsammlungen, u[nd] immer hatte ich Gelegenheit mich an ihrer zwar durch keine Kenntnisse vorbereiteten, aber für die Schönheit, das Edle und die Liebe schon durch die Natur gebildeten Seele zu laben und zu erfreuen. Ohne eine wörtliche Erklärung verstanden wir uns immer mehr,<sup>13</sup>

---

<sup>11</sup> “als sie” manque dans *NS*, vol. 1, p. 263.

<sup>12</sup> “zu” rayé dans le ms.

<sup>13</sup> “:” dans *NS*, vol. 1, p. 264.

jeden Abend brachten wir mit einander zu, die her[r]lichen Gegenden um Dresden genossen wir in gemeinschaftlichen Spaziergängen oder Wasserfahrten, u[nd] endlich überwand ich die Bedenklichkeiten der Mutter so weit, daß wir 3 zusammen eine Reise durch die schönen Gebirgsgegenden, die sogenannte sächsische Schweiz, unternahmen.

p 4 Welche Fülle von Genuß eröffnete uns diese Reise, auf der meine Geliebte, die noch nichts als die sandige Mark gekannt hatte, eine ganz neue Welt erblickte, und ihre erneute Jugendkraft auch im Fußwandern u[nd] Erklettern gefährlicher Felsenwege prüfte! Dieser glückselige Aufenthalt in Dresden, während dessen unsre Seelen sich mit unauflöslichen Banden an einander befestigten, währte 6 Wochen; dann mußte ich wieder her, u[nd] meine Damen reisten um dieselbe Zeit ab. Nachdem wir hier<sup>14</sup> unsern Umgang etwa 4 Wochen ununterbrochen fortgesetzt hatten, gab ich eines Abends fast unwillkürlich meine erste Erklärung in Gegenwart der Mutter, ja fast kann man sagen, daß wir uns eigentlich alle 3 zugleich aneinander eröffneten, und seitdem bin ich in dem glückseligen Besitze der liebenswürdigsten Braut. Die Anstalten zu unserer Hochzeit werden vorbereitet, und wenn kein äußerer Aufenthalt mehr kommt, hoffen <sup>15</sup>wir sie im nächsten Frühjahr zu feiern.<sup>16</sup>

Du wirst, wie ich hoffe, einige Nachsicht mit meiner Geschwätzigkeit haben. Weiß das Herz voll ist, deß geht der Mund über. Dir eine Vorstellung von meiner geliebten Braut zu machen, würde am besten angehn, wenn ich Dir ihr Bild zeigen könnte, das eine junge Malerin in Dresden, Demoiselle Seidler aus Jena (vielleicht hast Du ihren Vater, den Stallmeister, gekannt) vortrefflich gemalt hat, u[nd] meistensin meinem Beisein. Es ist ein ordentliches Glück, daß wir grade an diese kamen<sup>17</sup>, oder vielmehr kann man sagen, da wir sie näher kannten u[nd] viel mit ihr umgingen, daß sie, wie sie nachher auch selbst gestanden, von meiner Liebe mit begeistert war. Denn ich habe fast noch von keiner bekannten Person ein so wahres u[nd] geistreiches Bild gesehn. Meine Braut ist mittlerer Größe, schlank gewachsen, von der edelsten und lieblichsten Formen<sup>18</sup>, hat dunkelbraunes Haar, u[nd] benesolche, schöne u[nd] lebendige Augen, sehr feine und liebliche Gesichtszüge. Von der angelernten, sogenannten Bildung der Zeit besitzt sie wenig, aber dafür, oder vielmehr deshalb, das reichste und unschuldigste Gemüth, sie ist ein wahres Kind im schönen Sinne, ihr Innerstes ist ganz reine und edle Einfalt, u[nd] damit versteht sie am vollkommensten

p 5

---

<sup>14</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 264.

<sup>15</sup> "ich" rayé dans le ms.

<sup>16</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 264.

<sup>17</sup> ?

<sup>18</sup> ?

die Wahrheit meiner Liebe. Dazu hat sie scharfen Verstand und ächten Sinn für das Schöne jeder Kunst. Es ist mir der größte Genuß, sie mit Kunstwerken aller Art bekannt zu machen, wovon<sup>19</sup> sie nicht so wohl sammelt u[nd] lernt, als das unbefangenste Leben entwickelt. Täglich erneut sich meine Freude und reiner Dank gegen Gott, daß er mich auch noch dieses Glücks theilhaftig machte. Es ist mir, als habe sie von Anfang an zu mir gehört, u[nd] sie von jeher ein Theil meines Wesens gewesen.

<sup>20</sup>Viele finden es sehr<sup>21</sup> kühn, in dieser schweren, und besonders uns so hart bedrohenden Zeit zu heirathen. Mir scheint es aber, als könne man auf Schicksale, die man doch nicht zu lenken vermag, auch hierin keine weitere Rücksicht nehmen, als die nöthige Vorsicht verlangt. Für meine Geliebte zu sorgen würde mir doch bei dem Drange der Zeit die höchste und nächste Pflicht gewesen sein, und diese werde ich nur<sup>22</sup> um so besser erfüllen können, wenn sie mir ganz angehört. Was ganze Völker betrifft, müssen wir denn auch ruhig erwarten. Und uns scheint sich in der That eine schwere Wolke zusammen zu ziehn.<sup>23</sup> Ganz Preußen ist nunmehr von den Russen besetzt, und Kosakenschwärme waren schon weiter vorgedrungen, haben sich aber p 6 nach den letzten Nachrichten wieder etwas zurück begeben.<sup>24</sup> Die Ueberreste der großen Armee strömen hier durch in dem elendsten Zustande. Es ist ein großes und erstaunenswürdiges Strafgericht Gottes ergangen. Vielleicht wißt Ihr<sup>25</sup> dort noch wenig von den einzelnen Umständen. Man schaudert, wenn man Augenzeugen<sup>26</sup> davon hört, und es dürfte schwerlich ein ähnliches Beispiel eines so ungeheuren Elends in der Geschichte vorhanden sein. Von der Art wie dieser Zeitpunkt benutzt wird, muß das Schicksal Europa's abhängen.

Doch wir müssen uns jetzt noch davon abwenden, und ich will Dir nur noch wenig von meiner wissenschaftlichen Thätigkeit erzählen. Meine 3 Dialogen habe ich schon erwähnt. Im ersten wird vom Wesen der Schönheit gehandelt, worüber verschiedene Meinungen, theils nach den bekannten Hauptsystemen von Burke,

---

<sup>19</sup> ?

<sup>20</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main) dans le ms ; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 265.

<sup>21</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 265.

<sup>22</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 265.

<sup>23</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms ; fin de passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 265 (coupure indiquée par “— —”).

<sup>24</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main) dans le ms ; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 265.

<sup>25</sup> “ihr” dans *NS*, vol. 1, p. 265.

<sup>26</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

Baumgarten<sup>27</sup>, Kant<sup>28</sup>, Fichte u. s. w., theils nach den jetzigen <sup>29</sup>modernen Ansichten  
angestellt, u[nd] so untersucht werden, daß in jeder wirklich die Eigenschaften  
dessen, was wir schön nennen, vorgefunden werden, sich aber doch alles durch  
innere Widersprüche vernichtet. So negativ endet dieses Gespräch, welches ganz  
dialektisch ist. Im zweiten wird eine eigenthümliche Ansicht vom Wesen des Schönen  
aufgestellt,<sup>30</sup> indem aber dasselbe in die wirkliche Existenz u[nd] die bekannten  
verschiedenen Erscheinungsweisen<sup>31</sup> des Schönen zerlegt wird, zeigt sich, daß es gar  
nicht in der wirklichen Welt bestehn kann, u[nd] viel vollkommner ist, als daß dieselbe  
es in sich hegen könnte. Im 3ten endlich wird auch dieser Zwiespalt gelöst durch die  
p 7 Offenbarung der Kunst, wobei auch eine Eintheilung der Künste, und ins Einzelne  
gehende Charakteristik derselben vorkommt. Wie gefällt Dir dieser Plan? Das  
erste Gespräch, welches bis jetzt erst allein ganz ausgearbeitet u[nd] vollendet ist,  
habe ich unsern Freitagsfreunden vorgelesen, u[nd] sie sind zu meiner Freude sehr  
zufrieden damit gewesen. Nächstens werde ich <sup>32</sup>ihnen auch das zweite vortragen.  
Besonders loben Sie<sup>33</sup> auch die dialogische Form, die ich wirklich mit großem Fleiße,  
u[nd] so viel ich mir<sup>34</sup> bewußt bin, ganz ohne Nachahmung der Alten, behandelt  
habe. Ich habe mich immer ganz in der Gegenwart zu halten gesucht, wobei ich  
diesmal auch durch den Gegenstand, der doch erst seit neueren Zeiten recht für sich  
philosophisch behandelt worden ist, gut unterstützt wurde. Wenn dieses Werk den  
Eindruck macht, den ich wünsche, sollen bald andre Gespräche über allgemeinere<sup>35</sup>  
Theile der Philosophie folgen. Besonders werde ich in einem, das ich schon in mir  
herumtrage, die ganze Sache der neuen Philosophie, wie sie zwischen Kant u[nd]  
Aenesidemus lag, wieder aufnehmen, und so durch die verschiedenen Ansichten  
hindurchführen, wie ich es mit den Systemen der Aesthetik gemacht habe. Es haben  
ich viel wichtige Gedanken bei mir aufgesammelt, die ich nun am liebsten in einer  
Reihe von Gesprächen entwickeln möchte.

Die Arbeit über die Religionen des Alterthums geht dabei noch immer fort.  
Meine Sammlungen darüber, aus alten Quellen können gut, um einmal mit Johannes  
Müller zu zählen, 4 bis 500 Foliobogen betragen. Indessen müssen sie auch noch

---

<sup>27</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 265.

<sup>28</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>29</sup> “M[odernen]” rayé dans le ms.

<sup>30</sup> “:” dans *NS*, vol. 1, p. 266.

<sup>31</sup> “Erscheinungen” au lieu de “Erscheinungsweisen” dans *NS*, vol. 1, p. 266.

<sup>32</sup> “Ih[nen]” rayé dans le ms.

<sup>33</sup> Sic dans le ms; “sie” dans *NS*, vol. 1, p. 266.

<sup>34</sup> “meiner” au lieu de “mir” dans *NS*, vol. 1, p. 266.

<sup>35</sup> “allgemeine” dans *NS*, vol. 1, p. 26.

p 8 sehr vervollständigt werden. Denn<sup>36</sup> in diesem Fache muß alles umfaßt werden<sup>37</sup>, wenn irgend etwas genügendes herauskommen soll. Nicht blos den Geist der Religionen in ihrer Blüthe muß ich darstellen, sondern auch ihren Verfall, u[nd] die verschiedenen Ansichten darüber bis in die späten Kaiserzeiten, die verschiedenen Perioden der Aufklärung, des Unglaubens und des Aberglaubens. Und alles das muß mit historischen Beweisen überall belegt werden. Ich kann mich auch nicht entschließen, irgend etwas davon drucken zu lassen, ehe nicht alles bis zu Ende so durchgearbeitet u[nd] geordnet ist, daß nichts Wesentliches<sup>38</sup> mehr daran geändert werden kann. Ich habe das Beispiel der Verwirrung u[nd] Akrisie an Creuzer vor mir.<sup>39</sup>

Ueber vieles, wonach Du mich fragst, möchte ich gern noch ausführlich antworten, wenn es Zeit u[nd] Raum erlaubten. Ueber die Wahlverwandtschaften habe ich zB. gleich nach ihrer Erscheinung einen Aufsatz geschrieben, den ich von Frankfurt aus unseren hiesigen Freunden mittheilte, u[nd] den ich Dir gern schickte, wenn ich nicht fürchtete, es würde Dir zu viel Postgeld kosten. Was Du über Göthes Leben im Morgenblatt bekannt gemacht, ahbe ich noch nicht gelesen, da ich jetzt selte an solche Journale kommen kann, will es mir aber nächstens verschaffen.<sup>40</sup>

Mit Heinrich Voß bin ich etwas unzufrieden, besonders über sein Recensionwesen. Er wird noch ganz in diesen Mikrologien untergehn. Seine [XXX] Aeschyllos<sup>41</sup> sind mir auch zu leer. Was er an Fouqué gefressen hat, begreife ich nicht. Dieser Mann hat viele Eigenschaften, die ein Dichter auch haben muß, aber nicht das, was den Dichter eigentlich macht.

Nächstens mehr über diese u[nd] andre Dinge. Grüße herzlich Deine Frau, behalte mich in Deiner Liebe, u[nd] antworte bald

Deinem

ewig treuen

Solger

NS : Krause, Toll, Keßler u. s. w. lassen grüßen. Von Gotthold haben wir lange keine Nachricht gehabt. S.

---

<sup>36</sup> “: denn” dans *NS*, vol. 1, p. 267.

<sup>37</sup> “muß man alles auffaßen” dans *NS*, vol. 1, p. 267.

<sup>38</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>39</sup> “Ich habe Beispiele der Verwirrung und Akrisie vor mir” dans *NS*, vol. 1, p. 267. Fin du passage reproduit dans *NS*, vol. 1.

<sup>40</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms.

<sup>41</sup> En lettres latines dans le ms.

### 1.2.29. Solger à Raumer, du 13 février 1813 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 142*<sup>1</sup>

Berlin, den 13ten Febr.[uar] 1813.<sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Theuerster Raumer

Sind Sie denn wirklich ganz böse auf mich, daß Sie mir so lange nicht schrieben? Ziehen Sie mich doch zur Verantwortung; ich will ja gerne beichten und Buße thun. In diesen kritischen Zeiten wäre es mir besonders wichtig, bald wieder etwas ordentliches von Ihnen zu lesen. Sie sind jetzt ein Mittelpunkt der wichtigsten Begebenheiten, u[nd] könnten mich gewiß über den Zustand der Sachen belehren. Ich bitte Sie herzlich darum, erwerben Sie sich dieses wahre Freundesverdienst um mich.

Gern hätte ich Ihnen mein erstes Gespräch geschickt, wenn ich nicht immer gefürchtet hätte, daß dies Kriegsvorfälle die Zurücksendung unmöglich machen könnten, welches mir besonders deshalb sehr unangenehm sein würde, weil ich immer nach Ostern damit hervorzutreten wünsche. Freilich steht es nun dahin. Ich kann wenig daran arbeiten, so sehr zieht das allgemeine Interesse meiner Aufmerksamkeit auf sich, unverändert die ganze Stimmung.

p 2

<sup>4</sup>Ich bin höchst begierig zu erfahren, wie <sup>5</sup>Sie die jetzigen Angelegenheiten beurtheilen. In den Hauptsachen werden wir wohl einig sein. Mich erfreut auf jeden Fall der schöne Eifer, der sich in allen Ständen offenbart. Hier wenigstens kann der Geist sich nicht edler <sup>6</sup>zeigen. Leute, denen man so etwas gar nicht zugetraut hätte, schicken alle ihre Kinder, oder ihr einziges in den Krieg. Andere lassen von fremden Universitäten die ihrigen abholen. Geldbeiträge kommen in großen Summen ein. Es dauert mich nur, daß man das Conscriptiionsgesetz dem Aufrufe zur freiwilligen Stellung zu früh hat folgen lassen. Dies wird den Eindruck schwächen, den der glänzende Erfolg dieses Aufrufes im übrigen Deutschland machen mußte. Dies sind in der That ganz andere Opfer als die, wovon uns der Moniteur berichtet. Dort kommt den Communen und Corporationen, welche Soldaten stellen, nicht theurer zu stehn, als die Menschen selbst, welche sie zu den höchsten Preisen erkaufen müssen.

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 271–272.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main), dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> L’adresse “Theuerster Raumer” et les deux premiers paragraphes sont rayés d’un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 271.

<sup>5</sup> “sie” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> “Zei” rayé dans le ms.

Es <sup>7</sup>wird einem ordentlich sauer, alles, was Kräfte hat, in den Krieg eilen zu sehen, und selbst zu Hause zu bleiben. Ich würde in der That Lust haben mitzugehen, wenn ich nicht bedächte, daß ich bei meinem Mangel militairischer Kenntnisse doch nicht hinbringen würde als ein paar Hände, und wahrscheinlich dem Staate mit meinem Kopfe mehr als damit nützen kann. Sollten Sie, bester Freund, irgend  
p 3 eine Gelegenheit finden, wobei ich schicklich für das jetzige Unternehmen gebraucht werden könnte, so bitte ich Sie dringend mich <sup>8</sup> davon sogleich<sup>9</sup> zu benachrichtigen. Ich wünsche jetzt nichts herzlicher.

Nun kommt freilich alles auf die Führung an, u[nd] in dieser Rücksicht kann ich mich der schwersten Besorgnisse nicht ent schlagen. Wo Sie irgend einwirken können, da machen Sie doch nur ja recht dringend aufmerksam darauf, was man so gern vergißt, daß noch nichts gethan ist, sondern alles erst gethan werden soll, und daß das ganze Unternehmen noch voll ungeheurer Schwierigkeiten ist. Dennoch war es nothwendig, wie Sie wohl selbst glauben werden. Es ist der Zeitpunkt da, wo wir zur Unabhängigkeit oder Vernichtung gelangen müssen.<sup>10</sup> Ständen nur andere Männer an der Spitze als der schwache Staatskanzler mit seinen durchaus schlechten Umgebungen.<sup>11</sup>

Wie ich höre, geben Sie dem Kronprinzen Unterricht. Ist das wahr, so segne Gott Ihr Bemühen, und vor allen Dingen streben Sie nur, seine Gesinnungen zu bilden; das bleibt doch die Hauptsache.<sup>12</sup> Wenn sie<sup>13</sup> die ungeschickte Gelegenheit trifft, empfehlen Sie mich Sr. Hoheit. Ich habe einmal bei ihm gespeist, er wird mich wohl noch kennen.

Der Ueberbringer dieses Briefes ist H. Böhmer, einer von unseren Studenten, die in den Krieg gehn. Er ist einer der trefflichsten Menschen von Gesinnung u[nd]  
p 4 Anlagen, die ich kenne, vielleicht der beste auf unserer Universität. Er verdient von Ihnen geachtet zu werden, u[nd] wenn Sie ihm nützlich sein können, so werden Sie mich dadurch verbinden.

Ich reiche Ihnen in Gedanken mit herzlicher u[nd] wahrhafter Liebe die Hand. In solchen Zeiten, wie die jetzigen, wo alles auf dem Spiele steht, fühle ich doppelt

---

<sup>7</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>8</sup> “von” rayé dans le ms.

<sup>9</sup> “sogleich davon” dans *NS*, vol. 1, p. 272.

<sup>10</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 272.

<sup>11</sup> Toute la phrase “Ständen. . . Umgebungen” est rayée d’un trait horizontal au crayon (de deuxième main) ; crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>12</sup> La phrase suivante est rayée d’un trait vertical au crayon, la fin de la page et le haut de la page suivante de trois traits verticaux (de deuxième main) dans le ms.

<sup>13</sup> Sic dans le ms.

das Glück, Freunde zu haben, deren Verhältnisse zu mir nie auf dem Spiele stehen können.

Denken Sie dasselbe von meiner Freundschaft u[nd] behalten Sie lieb

Ihren

Solger

**1.2.30. Solger à Bülow, du 7 avril 1813 (Berlin)**

*SBMü*

Berlin, den 7ten April 1813.

p 1

Mein theurer Bülow! Auch Sie bewahren Ihre Freundschaft u[nd] Anhänglichkeit mir u[nd] den Meinigen auf das erfreulichste. Ihre Briefe sind uns immer eine rechte Lust, u[nd] gehn unter den Damen jedesmal herum. Werden Sie nicht müde uns mit Nachrichten von Ihrem Schicksale zu versehn. Es freut mich herzlich, daß Sie so gutes Muths. Die Strapazen werden Ihnen gewiß etwas sauer. Lassen Sie sich dadurch nicht abschrecken, u[nd] nehmen Sie einen praktischen Rath an, den Sie gewiß bewährt finden werden. Greifen Sie nichts mit zu viel Anschauung an, u[nd] glauben Sie nicht, daß in der <sup>1</sup>willkührlichen Anstrengung eine Hülfe oder ein Verdienst liege. Ich meine hier nicht das Uebernehmen von Arbeiten, sondern die Stimmung u[nd] Fassung in der körperlichen Arbeit selbst. Suchen Sie nur immer mit der Kraft u[nd] Ausdauernder<sup>2</sup> Lust gleich zu kommen; das giebt einer ruhigen u[nd] besonnenen Stimmung u[nd] praktischen Ernst. Sie behalten alsdann noch einen Ueberschuß von Kraft, womit sie aushalten<sup>3</sup> können; bei der wilden, scheinbar enthusiastischen Anspannung aber ist die Kraft früher erschöpft als die Aufgabe.

p 2

Dieses gilt auch beim Geistigen, u[nd] wird sich bei vielen Unternehmungen in diesem Kriege zeigen. So wird jetzt hier die Landwehr eingerichtet. Einige, die sich der Sache besonders angenommen, wollen, daß die Leute mit Enthusiasmus herzulaufen sollen, u[nd] waren sehr niedergeschlagen als sich in den ersten Tagen nicht allein wenig Freiwillige gestellt hatten, sondern auch viele ganz vom Loosen weggeblieben waren. Man hätte dabei gar keine Freiwillige verlangen sollen. Denn die Landwehr muß eine Sache der ursprünglichen Verpflichtung jedes Staatsbürgers sein. Würde sie als solche recht einfach u[nd] vernünftig dargestellt, so würden sich zwar die meisten, wegen wirklicher oder scheinbarer Collision mit andren Pflichten, nicht dazu drängen, aber jeder würde die auf ihn fallende Anforderung des Staats mit Ernst und Ehrfurcht vor dem Gesetz übernehmen.

Es ist eine große Verwirrung u[nd] ein trauriger Beweis der Stimmung der Zeit, daß man dieses für weniger edel hält als eine oft unbesonnene Freiwilligkeit.

Ich habe Hoffnung für das Ganze, u[nd] diese beruht großen Theils auf dem gesunden Sinn des Volks. Die Affäre von Lüneburg hat hier mit Recht große Freude verbreitet. Gott gebe seinen Segen. Ehe Sie diesen Brief erhalten, ist vielleicht schon mehr vorgefallen.

Ihr

Solger

---

<sup>1</sup> "wirklichen" rayé dans le ms.

<sup>2</sup> Sic dans le ms.

<sup>3</sup> "haushalten", le "h" est rayé dans le ms.

**1.2.31. Solger à Raumer, du 3 mai 1813 (Berlin)**

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 144*

Berlin, den 3ten Mai 1813.<sup>1</sup>

Liebster Raumer,

<sup>2</sup>Da Redtel mit der Schulz nach Breslau reist, so will ich ihm nur einige Zeilen mitgeben, um Ihnen zu sagen, daß ich Ihren Brief nebst dem Handbuche richtig erhalten habe, u[nd] Ihnen herzlich dafür zu danken. Auch habe ich die übrigen Exemplare schon abgeliefert, nur nicht das an Niebuhr; denn dieser ist auf Befehl des Staatskanzlers vor etwa 8 Tagen schleunig nach Dresden gereist.

Wir sind hier in der Erwartung großer Begebenheiten und eins, wenn auch nicht entscheidenden, doch sehr bedeutenden Schlages, dessen Folgen, wenn er unglücklich wäre, wir hier wohl zunächst fühlen würden. Vielleicht wissen Sie die <sup>3</sup>Lage der Dinge genauer als wir; wo nicht, so wird Ihnen Redtel wohl sagen, was man heute hier mit Gewißheit wußte. Ich würde voll Hoffnung sein, wenn es mir nicht schiene, als wenn die letzte Vereinigung unseres Korps etwas tumultuarisch gewesen wäre.

Zum Ausarbeiten u[nd] Komponieren ist jetzt meine Stimmung nicht; doch hoffe ich, wenn Gott Segen giebt, soll sie sich bald bessern. Auch den Tag meiner Hochzeit kann ich noch nicht bestimmt angeben; denn die Weltbegebenheiten können ihn entweder sehr beschleunigen oder noch etwas hinausrücken.

Nächstens ein mehreres. Wir wollen die Ohren steif halten! Viele Grüße an Ihre Frau u[nd] Ihre u[nd] meine Freunde von

Ihren treuen Solger.

---

<sup>1</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: "Solger an Raumer". La toute première page est l'enveloppe de la lettre, avec l'adresse suivante: "An den Herrn Regierungsrath und Professor *von Raumer* Hochwohlgeb. zu Berlin".

<sup>2</sup> Toute la lettre est rayée de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>3</sup> "kla" rayé dans le ms.

**1.2.32. Solger à Bülow, du 5 mai 1813 (Berlin)**

*SBMü*

Berlin, den 5ten Mai 1813.

Nur wenige Worte, lieber Bülow, will ich Ihnen schreiben, weil ich unmöglich Seidel, der sich erboten hat Sie von mir zu grüßen, ohne ein Zeichen meines Andenkens u[nd] meiner herzlichen Freundschaft für Sie kann abgehn lassen. Heute ist bei uns fröhliche Botschaft eingegangen von einem bei Regau<sup>1</sup> erhaltenem Siege. Doch sind die Details noch nicht so genau angegeben, daß ich mich ganz darauf verliesse. Ich wünsche, daß Sie u[nd] Böhme an diesem Kampfe Theil genommen haben, u[nd] ohne allen Schaden davon gekommen sein mögen, u[nd] bitte Sie inständigst, mir recht bald Nachricht von Ihnen u[nd] unserer Freunde Ergehn zu geben.

Wir sind alle gesund. Meine Braut u[nd] ihre Mutter sind 14 Tage in Zessen<sup>2</sup> gewesen, wohin ich sie begleitet hatte, u[nd] wo ich sie auch einmal besucht habe. Heute wollen wir nach Spandau um die Wirkungen des Bombardements zu sehn. Unsere Hochzeit wird am Ende dieses Monats sein. Die letzten Tage haben wir in großer Spannung auf die Kriegsbegebenheiten zugebracht.

Ich lese publice<sup>3</sup> vor etwa 12 Zuhörern, die theils ungesund, theils Juden sind. Fast alle meine Collegen sind eben so davon.

Meine Damen nebst Schamiers<sup>4</sup> u[nd] Fr.[au] v.[on] Baedelben lassen Sie u[nd] Böhme herzlich grüßen. Behalten Sie mich auch im Getümmel des Krieges lieb als

Ihren

treuen Freund  
Solger

---

<sup>1</sup> ?

<sup>2</sup> ?

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>4</sup> ?

### 1.2.33. Solger à Raumer, du 3 juillet 1813 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 146*<sup>1</sup>

Berlin, den 3ten Juli 1813.<sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Ihr Briefchen vom 18ten v.[om] M.[onat]<sup>4</sup> war mir sehr erfreulich, mein theurer Raumer<sup>5</sup>, eine wahre Stimme aus der Wüste. Nur zu sehr sind leider Ihre Prophezeiungen eingetroffen, daß wir an der Elbe streiten würden und was daraus entstehen würde. Wer aber vor 3 Monaten gesagt hätte, daß wir <sup>6</sup>jetzt auf diesem Punkte stehen würden, wäre wohl ein großer Ketzer gewesen. Bei allem dem finde ich Sie doch immer nocht zu verdienstlich, wie ich Sie schon bei Ihrem letzten Hiersein fand.<sup>7</sup> Noch immer glaube ich indessen<sup>8</sup>, daß es möglich wäre etwas auszurichten, obgleich ich nicht hoffen darf, daß es geschehen wird. Nothwendig und unvermeidlich war der Krieg, das ist gewiß, und auf jeden Fall werden wir besser daran sein, als hätten wir ihn nicht geführt. Ueberdies ist es doch wohl etwas werth, daß unsere Truppen den alten Ruhm der Tapferkeit wieder hergestellt haben.

p 2

Doch zunächst muß ich Ihnen von mir und meinen Schicksalen erzählen. Ich hatte Ihnen versprochen, Ihnen vorher den Tag meiner Hochzeit zu melden, das ging aber nun einmal nicht an. Als um die Mitte des<sup>9</sup> Mai der Feind so sicher<sup>10</sup> drang, daß Bülow mit seinem Korps sich bis Treuenbriezen zurückzog, so mußte man erwarten, daß wir bald die Franzosen hier haben würden, und bei der Ungewißheit, ob nicht doch Berlin vertheidigt<sup>11</sup>, u[nd] dann mit Gewalt erobert werden würde, wobei gewiß am meisten Gewaltthätigkeiten in der Stadt zu fürchten waren, hielt ich es für nothwendig meine Braut und ihre Mutter zu meinem Bruder nach Schwedt zu schicken, um dort das Schicksal Berlins abzuwarten. Da wir aber nicht wissen konnten, wie lange unsere Trennung würde dauern müssen, so beschlossen wir rasch, uns noch vorher trauen zu lassen, welches auch am 12ten Mai geschah. Zwei Tage

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 285–288.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Tout le premier paragraphe est rayé d’un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 285.

<sup>4</sup> “vorigen Monats” dans *NS*, vol. 1, p. 285.

<sup>5</sup> “R.” dans *NS*, vol. 1, p. 285.

<sup>6</sup> “den” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> Toute la phrase “Bei allem... fand.” est rayée d’un trait horizontal au crayon (de deuxième main) dans le ms et ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 285. Parenthèse fermante au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>8</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>9</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 285.

<sup>10</sup> “hierher” au lieu de “sicher” dans *NS*, vol. 1, p. 285.

<sup>11</sup> [XXX] rayé dans le ms.

darauf reisten die Damen ab. Nachdem sie fast 3 Wochen in Schwedt zugebracht und indessen die Sachen sich geändert hatten, eilte ich ihnen nach, u[nd] fing nun erst recht meine Flitterwochen an, die ich in dem angenehmen Schwedt und seiner schönen Gegend auch recht genossen habe. Wir waren gerade vom Wetter sehr begünstigt, u[nd] machten fast täglich Land- oder Wasserpartien. Sie haben wohl recht, daß mir dieses Glück manches Böse, was die Zeit mit sich brachte, hat überstehen helfen. Nun sind wir seit etwa 14 Tagen wieder hier u[nd] haben unsere neue Wohnung bezogen, deren vorläufige Einrichtung mir nicht viel Zeit gekostet hat, da zu meiner Bewunderung alle Geschäfte dieser Art unglaublich leicht und rasch abgehen, wenn ein paar tüchtige Frauen dabei thätig sind. Ich bin auch schon wieder ziemlich im Zuge mit meinen Arbeiten, die freilich durch die Sorgen u[nd] Unruhe in der schlimmsten Periode unterbrochen waren.<sup>12</sup> Es ist mir jetzt sehr klar, daß der Mensch doch durchaus eigentlich heirathen muß. So neu mir dieses Verhältniß auch noch ist, so fühle ich mich doch ganz einheimisch darin, u[nd] es ist mir als hätte ich immer dazu gehört. Mein liebes Weibchen wird mir fast immer lieber, oder vielmehr ich werde mir meines Glücks immer mehr bewußt. Aus allem dem entsteht in mir eine Zufriedenheit, die auch die Zeitbegebenheiten nicht vertilgen können.

Freilich möchte man zuweilen schwindeln, wenn man in den Abgrund der Verwirrung hineinsieht, der vor uns daliegt. Sie scheinen mir nach Andeutungen in Ihrem Briefe dem Landsturme sehr hold zu sein. Für die Sache selbst bin ich durchaus, u[nd] glaube, daß man bei einer sehr klugen u[nd] besonnenen Leitung viel damit ausrichten könnte, nicht im offenen<sup>13</sup> Kampfe, sondern durch beständiges, hartnäckiges negatives Verfahren. So aber, wie er eingerichtet wird, muß er entweder ganz unbrauchbar oder verderblich werden, und im Innern bereitet er die allgemeine Auflösung und Anarchie aufs schönste vor. So heroisch an sich die Maßregel einer allgemeinen Vertheidigung ist, so verächtlich wird die Zügellosigkeit und trunkene Gemeinheit, diese Impotenz in allen Stücken,<sup>14</sup> womit viele<sup>15</sup> verfahren, welche hier<sup>16</sup> an der Spitze stehn. Es ist unerhört, eine Anstalt die nur gegen den äußern Feind gerichtet sein soll, zu einer revolutionären Auflösung aller innern Verhältnisse zu machen, Tribunale über Tod u[nd] Leben einzuführen, in welchen des Rechts

---

<sup>12</sup> Crochet ouvrant et trait vertical dans la marge au crayon (de deuxième main) jusqu'à "... noch ist" dans le ms.

<sup>13</sup> "in offenem" dans *NS*, vol. 1, p. 287.

<sup>14</sup> Le passage "und trunkene... Stücken" est rayé au crayon de deux traits horizontaux (de deuxième main) dans le ms.

<sup>15</sup> 'sie' rayé, remplacé par "viele" dans le ms; "einige" au lieu de "viele" dans *NS*, vol. 1, p. 287.

<sup>16</sup> rayé dans le ms (?); "hierbei" dans *NS*, vol. 1, p. 287.

unkundige Menschen ohne alle Verantwortlichkeit sprechen sollen. Es ist schrecklich, so vom Ziele abzukommen, u[nd] in wahren, muthwilligen Sansculottismus zu gerathen.<sup>17</sup> Und die allerärgsten sind hier die Briedier<sup>18</sup> thätigsten Mitglieder des Ausschusses für Landwehr u[nd] Landsturm, der Kammergerichts-rath Eichhorn u[nd] der Pr. Sangüg<sup>19</sup>. Krause u[nd] ich hielten es für pflichtwidrig, da, wo sich jeder Schwindler herausnimmt mitzureden, u[nd] wo man den Ruin vor Augen sieht, zu schweigen, u[nd] wir haben einen langen Aufsatz über die Unzweckmäßigkeit u[nd] Gefahr dieser Einrichtungen abgefaßt, u[nd] diesen Mitgliedern des Ausschusses zur Beherzigung abgeschickt. Ich wollte, ich könnte Ihnen das Konzept mittheilen, der Brief würde nur zu dick werden. Wir haben eine schnöde u[nd] kalte Behandlung dafür geerntet. Mehr über diese u[nd] ähnliche Sachen zu schreiben, muß ich mir vorbehalten. Ich will Ihnen nur noch einige Fragen beantworten.

Die Bassewitz hat, so wie ihr Mann, Potsdamm gar nicht verlassen, u[nd] gerade in der bedrängtesten Zeit ein kleines Mädchen geboren. Borsche ist in Stargardt gewesen, aber mit seiner Frau auch wieder hier. Ludolf u[nd] Bärensprung sind hier geblieben, der letzte arbeitet beim Gouvernement, bei Sak.

<sup>20</sup>Merkwürdig ist es, daß ich auch gerade jetzt den Hume<sup>21</sup> mit großer Erbauung lese. Ich suche Trost und Erquickung bei den Englischen Politikern und Historikern.<sup>22</sup> Sehr schmerzhaft ist mir der Tod des würdigen alten Gerlach gewesen. Wilhelm u[nd] Leopold sind <sup>23</sup>jetzt hier, auch mein jüngster Bruder, der auch zu seinem großen Vortheil die Kampagne mitgemacht hat.

Ihre Briefe habe ich besorgt.

Ich wünsche Ihnen die baldige Rückkehr Ihrer Frau, u[nd] daß sie sich ganz auskuriere. Die meinige läßt Sie herzlich <sup>24</sup>grüßen. Von mir bitte ich an Hagen,

---

<sup>17</sup> Crochet fermant au crayon dans le ms; fin de passage (rayé d'un trait vertical au crayon de deuxième main dans le ms) figurant dans *NS*, vol. 1, p. 287.

<sup>18</sup> ? La fin de la phrase est rayée d'un trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms. Les deux premiers paragraphes de la page sont rayés de trois grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>19</sup> ?

<sup>20</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; le passage suivant figure dans *NS*, vol. 1, p. 287.

<sup>21</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>22</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; toute la fin est rayée au crayon (de deuxième main) dans le ms et ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 288.

<sup>23</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>24</sup> Toute la fin de la lettre, c'est-à-dire le passage suivant, est écrite dans la marge gauche du ms.

Büsching, Niebuhr u[nd] andern dortige Freunde viele Grüße zu bestellen. Schreiben Sie mir bald wieder, u[nd] recht ordentlich über die Weltbegebenheiten.

Ihr

Solger

Meine Adresse: Friedrichsstraße N. 160

### 1.2.34. Solger à Raumer, du 20 octobre 1813 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 148*<sup>1</sup>

Berlin, den 20sten Oct.[ober] 1813.<sup>2</sup>

p 1

Liebster Raumer

Zuerst Victoria<sup>3</sup>! Mögen Sie es schon wissen, oder nicht; Napoleon selbst in höchsteigener Person ist <sup>4</sup>in der Gegend von Leipzig am 18ten total geschlagen worden u[nd] nimmt seinen Rückzug mit dem Reste seines Heeres über Weißenfels. Nach der hier beim Gouvernement eingegangenen offiziellen Nachricht sind von beiden Seiten zusammen 500 000 Mann und 2000 Kanonen in der Arbeit gewesen; der Sieg hat lange geschwankt. Eine Menge Sachsen u[nd] Würtemberger sind während der Schlacht übergegangen, u[nd] haben zum Theil gleich auf die Franzosen gefeuert. Unsere sämtliche Kavallerie verfolgt den schleichenden Feind.

Details können wir weiter noch nicht wissen. Der Kronprinz von Schweden soll 5 Stunden im Kanonenfeuer zugebracht, u[nd] 4 Pferde unter dem Leibe verloren haben. Er soll von Bösen<sup>5</sup>, zwischen Halle u[nd] Merseburg, aus, den ersten Angriff gemacht haben. Auch der König soll dabei, u[nd] sehr thätig gewesen sein. Wo er aber hergekommen, ist mir unbegreiflich; eben so, was die Oesterreicher gemacht haben. Da diese von Altenburg herkamen, so hätten sie dem Feinde wohl den Weg nach Weißenfels versperren können. Nach unsern letzten Nachrichten sollte nämlich Napoleon sein Hauptquartier in Eilenburg haben, u[nd] hätte er beim Anfang der Schlacht<sup>6</sup> noch auf *der* Seite gestanden, so wäre es wohl möglich gewesen, ihn nach der Elbe zu treiben. Doch dem sei, wie ihm wolle; seine Unfehlbarkeit ist hin, u[nd] der Sieg ist unser!

p 2

Sie werden wohl erfahren haben, in welcher lächerlichen Unruhe wir etwa vor 8 Tagen gewesen sind, als das Taunpeische<sup>7</sup> Korps wie toll u[nd] blind von Dessau hermarschiert kam, unterwegs die S[XXX] 1/3 der Mannschaft im Koth sitzen ließ, u[nd] uns hier fragte, wo die Franzosen seien. Diese <sup>8</sup>hatten aber bloß einen Ausfall aus Wittenberg gemacht, u[nd] Thränen weggejagt. Hier packte man ein, u[nd] alles war außer sich, bis bei näherer Besichtigung das Grauen verschwand. Dies war einmal wieder ein Streich nach dem alten Geschmack.

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 289–291.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: ‘Solger an Raumer’.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>4</sup> “b[ei ?]” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> ?

<sup>6</sup> “g” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> ?

<sup>8</sup> “waren” rayé dans le ms.

<sup>9</sup>Nun, mein lieber Raumer, werden Sie doch mich wohl glauben<sup>10</sup>, daß es mit Napoleons Weltherrschaft ein Ende nimmt. Gott u[nd] die heldenmäßige Gesinnung unseres Volkes haben uns diese Siege geschenkt. Die Preußen haben überall das meiste gethan, u[nd] es ist wieder ein hoher Ruhm ein Preuße zu sein.<sup>11</sup> Der einzige wahre Heerführer, den wir haben, ist vielleicht der Kronprinz von Schweden, doch jetzt, wo es mehr aufs Darinschlagen angesehen ist als auf Klugheit können auch die unserigen gelten. Der Kronprinz von Schweden hat sich die Bewunderung aller Bassew.[itz] erworben, und es bleibt ein Schmach für unsre Generale u[nd] Offiziere, daß sie ihm so wenig vertrauen und ihn gar verleumden. Ich hoffe sehr viel von ihm, sowohl als Feldherrn als auch als Diplomatiker, u[nd] denke die besten Früchte seines Geistes werden wir erst nach dem Kriege zu ernten haben. Er hat nicht bloß die gemeine Klugheit, die überall den Vortheil findet, sondern einen höhern Geist, und einen wahren Enthusiasmus für das deutsche Volk und den Charakter seiner Verfassungen.

<sup>12</sup>Ich gebe zu, theurer Raumer, daß wir noch viel zu überstehn haben, vorzüglich im Innern;<sup>13</sup> aber es ist fast nicht möglich, daß sich nicht aus einem solchen Ruhm u[nd] solchen Thaten etwas Edleres entwickeln sollte. Wir werden uns endlich wieder fühlen lernen, u[nd] <sup>14</sup>gelangen wir dazu, nachdem der äußere Druck, der so oft die Ursach u[nd] der Vorwand der innern Schlechtigkeit war, zersprengt ist, so werden wir auch im Innern anfangen mit Bedacht u[nd] Mannhaftigkeit zu handeln. Freilich ist hier noch viele Gefahr. Denn gerade die Stände, die das Innere bilden sollen, sind am meisten angegangen von der Verderbniß der Zeit, u[nd] ein falscher u[nd] lügenhafter Enthusiasmus der Eitelkeit wird uns noch vieles Edle verderben, wie er es täglich thut. Aber wir haben ja gesehen, daß doch im Kriege der Unsinn dieser<sup>15</sup> revolutionairen Schwätzer an den Ohren des braven Volks ziemlich wirkungslos vorbeigegangen ist;

---

<sup>9</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms ; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 289.

<sup>10</sup> Le passage "werden Sie. . . glauben" rayé au crayon, avec correction à l'encre au-dessus : "wird wohl niemand mehr zweifeln", de deuxième main dans le ms (cf. *NS*, vol. 1, p. 289).

<sup>11</sup> Crochet fermant au crayon, et crochet ouvrant *idem*, la phrase suivante rayée d'un trait horizontal au crayon (de deuxième main) dans le ms. Toute la fin du paragraphe ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 290.

<sup>12</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms ; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 290.

<sup>13</sup> "Allerdings, theurer Raumer, haben wir noch viel zu überstehen, vorzüglich im Innern", dans *NS*, vol. 1, p. 290.

<sup>14</sup> "be" rayé dans le ms.

<sup>15</sup> Rayé au crayon dans le ms.

und so werden ja auch unter den Gebildeten endlich Männer aufstehen, welche dieses Gift vertreiben.<sup>16</sup>

den 29sten.

<sup>17</sup>Die obigen Nachrichten werden Sie nun schon zum Theil besser wissen. Wir haben jetzt hier einen Oesterreichischen Armeebereich in 4to, woraus wir ersehen, daß die Armee unter Schwarzenberg, wozu jedoch auch Kleist u[nd] Wittgenstein gehörten, am 18ten die französische Hauptarmee zu bekämpfen gehabt haben, u[nd] zwar auf der Seite nach Weimar zu. Schon vom 18ten, morgens um 10 Uhr an, sind die Franzosen aus Leipzig nach Merseburg u[nd] Weißenfels abmarschirt, u[nd] ihr Widerstand am 19ten hat wohl keine andere Absicht gehabt als diesen Rückzug zu decken. Grulag<sup>18</sup>, der ihnen bei dem Dorfe Lindraum gegenüber stand, muß zu schwach gewesen sein, um sie vom Rückzug abzuhalten. Ich denke daher, Napoleon wird immer noch eine sehr bedeutende Armee glücklich davon gebracht haben. Am 20sten hat er aber auf seinem Rückzug noch ein Gefecht mit York, Platoff, Lichtenstein u. s. w. gehabt, nach einigen bei Kösen, nach andern bei Weißenfels, wodurch er vom Uebergang über die Saale abgehalten u[nd] rechts geworfen sein soll. An denselben Tagen hat auch noch ein Gefecht mit St. Cyr<sup>19</sup> stattgefunden, der sich aber in der Gegend von Chemnitz durchgeschlagen hat ; u[nd] nach Franken gegangen sein soll.— Man will auch hier eine Nachricht von einem neuen Siege Wellingtons über Soult<sup>20</sup> haben, der ich jedoch noch nicht ganz traue.

p 4

<sup>21</sup>Heute haben wir den König hier ankommen sehn. Es war ein herrlicher, erhabender<sup>22</sup>, besonders wenn man sich erinnerte, wie i.[m] J.[ahre] 1806 an demselben Tage die ersten Franzosen hier einrückten. Alle Gegenden, durch welche der König ritt, waren von einer unzählbaren, jauchzenden und Hüte schwenkenden Menge<sup>23</sup> angefüllt. Er ritt ohne Aufenthalt nach dem Dom, wo er auf der Treppe von sämtlichen hier anwesenden Prinzen u[nd] Prinzessinnen empfangen wurde ; u[nd] nachdem er sich mit ihnen begrüßt hatte, sich nochmals nach der den ganzen

---

<sup>16</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms ; fin de passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 290.

<sup>17</sup> La fin de la page est rayée de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>18</sup> ?

<sup>19</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>20</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>21</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms ; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 290.

<sup>22</sup> "erhabener" dans *NS*, vol. 1, p. 290.

<sup>23</sup> "Menge Menschen" dans *NS*, vol. 1, p. 291.

Lustgarten dicht anfüllenden Volksmenge wandte, um sie zu grüßen, welches mit einem jauchzenden Vivat erwidert wurde. Im Dom wohnte er dem Tedeum bei, das unter Kanonenschüssen abgesungen wurde, während daß die hier stehenden Truppen auf dem Opernplatz in einem Quarré<sup>24</sup> den Gottesdienst hielten.<sup>25</sup>

<sup>26</sup>Ich war zu angefüllt von solchen uns bisher so ungewohnten Schauspielen, daß ich nicht umhin konnte, Ihnen davon zu erzählen, u[nd] wenig Raum bleibt mir übrig, um noch etwas von unseren besonderen Angelegenheiten zu sagen. Ich lese jetzt ihre<sup>27</sup> Vorlesungen mit vielem Vergnügen. Dies würde ich schon viel früher gethan haben, wenn ich sie früher von Potsdamm hätte bekommen können. Obgleich ich Ihnen schon einmal Noten dazu gemacht habe, so werde ich doch noch einige, wie sie mir beim Lesen einfallen, aufsetzen. Mein zweites Gespräch ist nun auch in einigen Tagen fertig, u[nd] dann wird das dritte begonnen, welches ich mit Gottes Hülfe auch zu Neujahr zu beendigen hoffe. Meine liebe<sup>28</sup> Frau leidet an allerlei kleinen Unpäßlichkeiten, die jedoch von der besten Vorbedeutung sein werden. Sie läßt Sie grüßen. Was macht die Ihrige u[nd] Ihr Sprößling?

Lesen werde ich diesen Winter wohl Ein Collegium. Grüßen Sie unsere Freunde<sup>29</sup>, besonders Hagen u[nd] Büsching, u[nd] theilen Sie ihnen, wenn es der Mühe werth ist, diesen Brief mit.

Antworten Sie mir aber ja recht bald, ich habe so lange nichts von Ihnen vernommen.

Ihr

Solger.

---

<sup>24</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>25</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>26</sup> Toute la fin de la lettre est rayée de trois grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>27</sup> Sic dans le ms.

<sup>28</sup> "Meine liebe" rayé d'un trait horizontal au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>29</sup> "Freunden" corrigé dans le ms.

Berlin, den 22sten November 1813.

Liebster Abeken!

Du hast Dich als ein treuer alter Freund, und als ein ächtes Mitglied des Freitags bewährt, und unsre Freude war sehr groß, sogleich nach Eröffnung der Verbindung mit jenen Gegenden einen Brief von Dir zu erhalten. Welche ungeheure Gelegenheiten haben wir in den letzten 3 Monaten erlebt! Und wie wohltätig ist das Gefühl, daß wir diese Umwälzung unserem Volke, und seiner ewig ruhewidrigen Gesinnung zu danken haben!

Es ist unmöglich, Dir alles mit einem Male zu erzählen, zumal da ich dem Oeffentlichen, so viel Besonders, nur mich und mein Geschick betreffendes beizumischen habe. Schaffe Dir ja den laufenden Jahrgang der Spannschen<sup>1</sup> Zeitung an. Du wirst ihn gewiß am bequemsten durch Bestellung beim dem Postamte zu Rudolstadt selbst oder zu Leipzig erhalten. Nur einen kurzen Ueberblick muß ich Dir geben, weniger um Dich zu unterrichten, als um mein Herz gegen Dich auszuschütten.

<sup>2</sup>Preußen, können wir mit Wahrheit sagen, hat bei diesem Kriege die Hauptrolle gespielt. Du hättest die Thätigkeit sehn sollen, mit welcher von Februar d.[es] J.[ahres] an, alles zu den Waffen flog. Die Jägerdetaschements waren eine treffliche Erfindung des edlen Scharnhorst. Alle Jünglinge, von 17 bis 25 Jahren aus den Ständen, die sonst vom Kriegsdienste frei waren, rüsteten sich selbst aus, oder wurden von Patrioten ausgerüstet; viele Männer gingen ebenfalls freiwillig mit zu Felde. Ich blieb zurück, weil ich als bloßer Soldat nicht aufbringen zu können glaubte, was ich <sup>3</sup> in meinem wissenschaftlichen Beruf erscheint hätte, ja weil ich fürchten mußte, bei längerer Dauer des Krieges, meine Bestrebungen in jenen ganz zu zerrütten. Ich hoffe durch die Wahrheit, die ich mündlich und schriftlich lehren will, dem Vaterlande mehr Nutzen zu bringen. Wäre ich aber zum Offiziere bei der Landwehr gewählt worden, so würde ich unbedingt mitgegangen sein, da mir alsdann die Verantwortung abgenommen worden wäre. Die Landwehr ist die zweite treffliche Einrichtung. Darin hat sich recht der gute Geist des Volkes bewährt, für den ich von Anfang an alles zum Pfande setzte.

Diesem Geiste des Volkes und der göttlichen Mitwirkung haben wir dem Erfolg ganz oder größtentheils zuzuschreiben. Denn unter den Führern der Sache hat sich wenig vorzügliches entwickelt. Indessen wurde<sup>4</sup> der Kronprinz von Schweden

---

<sup>1</sup> ?

<sup>2</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>3</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>4</sup> Le tréma sur le "u" est rayé, le "e" rajouté, dans le ms.

durch seine Klugheit und weise Kriegsführung, unser König durch seine gute Natur und Standhaftigkeit, Geisenaу durch die geschickte Leitung der Blücherschen Operationen, York durch seinen unerschütterlichen, ungestümmern Muth, Blöcker, durch rasche Thätigkeit, Kleist durch Verstand und Tapferkeit und eine ihm ganz eigene Gewalt über die Gemüther seiner Truppen, sich immer einen großen Theil des Ruhms erringen<sup>5</sup> können. Was aber im Anfange des Krieges gefehlt wurde, wie Phantasten und sogenannten Genies, u[nd] selbst Männer, die sonst als<sup>6</sup> trefflich u[nd] gebildet berühmt sind, Verkehrtes gewirkt haben, will ich hier nicht erwähnen. Es ist ein weitläufiges Kapitel. Der gesunde Sinn, mit welchem die Masse die Sache ansah u[nd] betrieb, hat vieles unschädlich gemacht; ihm hat man es zuzuschreiben, daß ein 7 Jahre lang durch fremden Druck, und innere Verderbtheit der Lenker gerütteter und ausgesogener Staat von kaum 5 Millionen Einwohnern binnen 4 Monaten eine Kriegsmacht von 25000 Mann, mit allem Nöthigen wohl ausgerüstet, aufstellen konnte, wovon sich in der Geschichte kaum ein zweites Beispiel finden möchte.<sup>7</sup> Im Anfang hatten wir noch manche schwere Prüfung zu überstehen. Nach der Schlacht bei Görschen konnte nicht einmal die Elbe mehr behauptet werden und Berlin war bedroht. War die Gefahr dringend, so wurde sie den Gemüthern noch schwerlicher durch das durchaus linkische Benehmen des hiesigen Gouvernements. Der Landsturm, der im ganzen gut eingerichtet war, und richtig gebraucht, sehr wirksam werden konnte, und in welchem ich auch, wie viele unserer Freunde, als Schutze diente, konnte bei der Verwirrung, die sich schon ankündigte, unser eigenes Verderben werden. Dennoch hätte kein Mann von Ehre<sup>8</sup> die Stadt, von welcher der Feind nur noch 6 bis 8 Meilen entfernt war, verlassen. Nur die Frauen wurden, als der General Bülow sich bis Tauenbingen<sup>9</sup> u[nd] in<sup>10</sup> die Gegend von Potsdam zurückzog, mit Recht in Sicherheit gebracht; sie hätten auch unserer Vertheidigung nur geschadet. Am 12ten Mai Mittags verbreitete sich das Gerücht, daß Bülow sich<sup>11</sup> in die Verschanzungen bei Berlin werfen werde, u[nd] da ich mich nun von meiner Braut trennen mußte, so beschlossen wir sogleich uns noch an demselben Tage in Gegenwart weniger Freunde, worunter auch Krause u[nd] Toll waren, trauen zu lassen. Solchen schweren Anfang hat meine nun über alles glückliche Ehe genommen. Da

---

5 ?

6 Rajouté au-dessus dans le ms.

7 Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

8 Virgule rayée dans le ms.

9 ?

10 Rajouté au-dessus dans le ms.

11 "auch" rayé dans le ms.

am <sup>12</sup> Tage darauf die Sache nicht schlimmer wurde, so schickte ich erst den 14ten meine junge Frau u[nd] ihre Mutter fort, und zwar vorläufig nach Schwedt zu meinem Bruder, um an der Oder das Schicksal Berlins abzuwarten. Bis Steißrese<sup>13</sup> begleitete ich sie. Du kannst Dir denken, welchen Abschied ich dort zu bestehen hatte. Meine Frau, die wegen des Landsturms selbst für mein Leben fürchten mußte, sollte im Fall es hier schlimmer ginge, nach Preußen zu ihrem dortigen, entfernten Verwandeten gehn. Auch mit den meisten männlichen Freunden traf man Verabredung, im Falle man bei der gewaltsamen Einnahmen von Berlin ganz zersprengt würde, wo man sich wiederfinden wollte. Glücklicherweise verzog sich das Ungewitter, ungeachtet der kleine Krieg noch einige Wochen lang immer in gleicher Nähe fortgeführt wurde.

p 4 Nach 3 Wochen, als nichts mehr für Berlin zu fürchten war, konnte ich meiner Frau nachreisen. Ich blieb noch 14 Tage in Schwedt mit ihr, um doch etwas Flitterwochen zu genießen, u[nd] brachte sie, als der Waffenstillstand geschlossen war, wieder hier, u[nd] gunste<sup>14</sup> unsere neue Wohnung.

Kaum war, am 16ten August, der Waffenstillstand abgelaufen, so war auch Berlin zum zweitenmal, und durch eine bei weitem größere Macht bedroht. Der Marschall Viktor, unterdem noch einige andere Marschälle kommandierten, dring mit 80 bis 90000 Mann über Baruth vor; der Kronprinz stand mit einer fast gleichen, aus Preußen, Russen und Schweden zusammengesetzten Macht in den Verschanzungen bei Berlin. Die erste Linie deselben geht von Potsdam über Saarmund, Trebbin und Zossow, <sup>15</sup>in welchem Städtchen das Amt in einer kleinen Festung verwandelt war, bis Mitterwalde. Die zweite zieht sich dicht um die Stadt von Bellerain<sup>16</sup>, wo 2 Schiffbauten für den schlimmsten Fall den Uebergang über die Spree bereiteten, am Schafgraben herum, über die Potsdamer Chaussee u[nd] die Treptower Berge, auf welchen auch ein Fort errichtet ist bis<sup>17</sup> nach dem Köpnicker Thor, wo sie sich wieder an die Spree anschließt. Meiner Frau beschwor ich, sie nicht wieder fortzuschicken, und versprach alle mögliche Standhaftigkeit, wenn sie nur bei mir bleibt. Es wurde aber auch überhaupt diesmal nicht viel geflüchtet, weil man sich sehr auf der guten Anstalten des Kronprinzen verließ. Als aber am 21sten August, durch Versehen einiger untergradierten Befehlhaber die erste Reihe der Schanzen bei Trebbin durchbrochen wurde, der Feind bis 2 Meilen von der Stadt verdrang,

---

<sup>12</sup> "2ten" rayé dans le ms.

<sup>13</sup> ?

<sup>14</sup> ?

<sup>15</sup> "welche" rayé dans le ms.

<sup>16</sup> ?

<sup>17</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

und die Bagage unserer Armee über die gedachten Schiffbrücken ging, wurden wir doch etwas bedenklich. Dennoch behielt ich meine Frau hier, u[nd] es war auch nicht anders übrig, als die Thore <sup>18</sup> für Fuhrwerke geschlossen, u[nd] alle Pferde requisirt wurden. An dem erwähnten 21sten u[nd] den beiden folgenden Tagen hörten wir unaufhörlich den Kanonendonner, am 22sten sogar das kleine Gewehrfeuer, da  
p 5 der Kampf nun 1 bis 1 1/2 Meilen von der Stadt geführt wurden. Du kannst Dir die Unruhe in der Stadt denken. Alle Straßen, u[nd] besonders die Linden, in deren Nähe ich wohne, wimmelten von Menschen, die im größten Regimente die ganzen Tage unter freiem Himmel zubrachten, u[nd] die beständig ankommenden Verwandten ausfragten. Für diese, die <sup>19</sup>größtentheils vor meinem Hause vorbei gefahren wurden, hielten die Frauen beständig Erfrischungsmittel bereit. Täglich ging man aus den Thoren, die an der Seite des Schlachtfeldes liegen, um sich umzusehen u[nd] Nachrichten einzuziehen. Am 22sten Abends war jedoch die Sache durch das Gefecht bei Groß Berren entschieden. Dort hat meistens Landwehr gekämpft, die zum erstenmal ins Feuer kam, u[nd] sich auch mit Schießen nicht lange aufhielt, sondern mit Lâyout u[nd] Kolbe mütheten<sup>20</sup>. Am 23sten fand nur noch schwacher Widerstand des Friedens im Teltower Walde statt, und seine Unternehmung war zerstört. Wäre sie gelungen, so wären wir bei der großen Erbitterung auf beiden Seiten schwerlich der Plunderung u[nd] Mißhandlung entgangen. Kaum athmeten wir frei auf, so erhielten wir auch die Nachricht von der glorreichen Schlacht an der Katzbach in Schlesien, wo zum erstenmal ein Preußischer Feldherr, Blücher, von den trefflichen Entwürfen Gneisenaus geleitet, eine Armee Napoleons nicht bloß schlug, sondern fast ganz zersprengte, und dadurch Schlesien u[nd] einen großen Theil der Lausitz befreite. Und kaum hatte sich der erste Jubel <sup>21</sup>darüber gelegt, so hörten wir auch schon wieder am 5ten u[nd] 6ten September den Kanonendonner von den Gefechten bei Jüterbock und der großen Schlacht bei Donnerwitz. In dieser Schlacht, die in der Gegend von Jüterbock, 7 Meilen von hier, geliefert wurde, hielten 30 bis 40000 Preußen, unter Trügin<sup>22</sup> u[nd] Bubnas<sup>23</sup>, größtentheils Landwehr, die zum ersten oder zweiten Mal ins Feuer kam und beinah 3 Tage lang gehungert und in ununterbrochenen Regengüssen bivouaquirt hatte, die 70 bis 80000 Mann starke feindliche Armee unter dem Marschall Saÿ<sup>24</sup> mit unerschütterlichem Muthe den größten Theil des

---

<sup>18</sup> “geschloss[en]” rayé dans le ms.

<sup>19</sup> “vor” rayé dans le ms.

<sup>20</sup> ?

<sup>21</sup> “da” rayé dans le ms.

<sup>22</sup> ?

<sup>23</sup> “unter... Bubnas” ajouté dans la marge (renvoi par une croix) dans le ms.

<sup>24</sup> ?

p 6 Tages auf, bis der Kronprinz von Schweden mit den Russen u[nd] Schweden dazu kam, und die Niederlage des Feindes im vollsten Sinne des Wortes vollendete. Was seitdem vorgefallen ist, muß Dir schon näher bekannt sein. Man kann sagen, daß die Schlachten an der Katzbach u[nd] bei Donnerwitz die Richtung der Begebenheiten entschieden haben. Napoleon wurde dadurch in den engen Raum eingedrängt, der nachher immer fester u[nd] fester zugezogen wurde. Das Unglück, das unsere große Schwarzenbergische Armee bei Dresden betraf, diente nur dazu, die Siegestrunkenheit nicht Ueberhand nehmen zu lassen, u[nd] zugleich <sup>25</sup>unserem Könige die Gelegenheit zu einer sehr kräftigen und durch den Erfolg glänzender Mitwirkung zu geben. Eins der größten Heldethaten war aber noch der gewaltige Marsch Blüchers von Bauzen bis Halle, u[nd] sein Uebergang über die Elbe bis Wartenburg, der vielleicht auch nur dadurch möglich wurde, daß Napoleon ihn wegen der Stärke der gut besetzten Verschanzungen bei diesem befestigten Dorfe für unmöglich gehalten hatte.

Von unseren Freunden ist nur Keßler wirklich als Offizier in der Landwehr, als Hauptmann, im Felde thätig gewesen. Er hat das Gefecht bei GroßBerren u[nd] die Schlacht bei Donnerwitz mitgemacht, ist aber jetzt bei der Verwaltung der eroberten Länder angestellt. Mein jüngster Bruder (ich weiß nicht ob Du ihn kennst) ging als freiwilliger Jäger zu einem Detaschment Husaren; <sup>26</sup>u[nd] ich rüstete mit ihm gemeinschaftlich noch einen anderen reitenden Jäger auf unsre Kosten aus. Mein Bruder hat die Schlachten bei Görschen, Bauzen, Hagenau, an der Katzbach, bei Reichenbach und Wartenburg, wo sein Regiment mehrere Kanonen erobert hat, mit gemacht, u[nd] also in wenigen Monaten viel ersehen. Bis zum 7ten Oktober war er in allen diesen Gefahren unverletzt geblieben, seitdem aber mangelt es mir zu meiner größten Unruhe an Nachrichten von ihm. Lebt er noch u[nd] ist gesund, so wird er unter Yorck auch bei Streuditz u[nd] Freiburg gefochten haben. Er hatte sich durch Tapferkeit u[nd] gutes Behagen allgemeine Achtung erworben, und vielleicht war nur p 7 seine große Bescheidenheit schuld, nachdem ihn seine Kameraden einstimmig zum Oberjäger gewünscht hatten, nicht schon Offizier geworden war. Noch tröste ich mich mit dem eiligen Marsche bis zum Rhein, der ihm veilleicht nicht erstattet hat, mir zu schreiben; auch gehen leider viele Briefe verloren.

Nun muß ich Dir endlich mich etwas von meinen persönlichen Umständen erzählen. Ich bin so glücklich in dem Besitze meiner lebenswürdigen und braven jungen Frau, daß mein ganzes Leben daran eine feste Grundlage der Zufriedenheit besitzt, wodurch jedes äußere Gut erst ein rechtes Gut wird, und welche kein Uebel ganz wird gehören können. Es ist doch nichts schöner als die lebendige Ueberzeugung,

---

<sup>25</sup> "an" rayé dans le ms.

<sup>26</sup> "welches" rayé dans le ms.

daß unsere Neigung und der Reiz, der sie erregt, zugleich das Edelste und Heiligste in sich schließe. Ohne dies kann man eigentlich doch nicht ganz einig mit sich selbst sein. In einer rechten Ehe muß, dächt'ich, ein Widerstreit zwischen Genuß und Pflicht nirgend vorkommen. Ich kann Gott nie genug danken, so herzlich dankbar ich auch dafür bin, daß mir ein solches Glück zu Theil geworden ist, eine so durchaus ungetriebte, fleckenlose Seele zu gewinnen, wie meiner Frau. Was mich auch zuerst ganz an sie fesselte, war ihre reine Unschuld und Einfachheit. Daß ich eine Frau von klugem und lebhaft auffassenden, für alles Schöne und Rechte offenem Geiste, von Ordnungsgeist und wackerer wirtschaftlicher Thätigkeit bekommen <sup>27</sup>würde, ist mir erst nach und nach, da sie hierher<sup>28</sup> immer mehr [XXX] als strebte sich zu zeigen, klar geworden. Unsere Ehe hat in einer Zeit angefangen, die uns recht Gelegenheit gab, gleich Erfahrungen zu machen, welche die innigsten Bande viel fester ziehen; u[nd] eine Sicherheit des Vertrauens für das ganze Leben begründen können. Ich fühle mein Leben erst doppelt und dreifach, seit ich es so ganz mit der über alles geliebten Frau theile. Auch von außen ist unsere Lage so gut, wir wir es bedürfen. Meine Amtseinkünfte sind mit den Honoraren, die jetzt freilich<sup>29</sup> wegfallen, wohl hinreichend, um vor Mangel zu sichern, und das mäßige Vermögen meiner Frau kann uns auch manche Bequemlichkeit verschaffen. So, hoffe ich, werden wir in der Folge ohne Sorgen leben können, und durch die jetzige, jedes Opfer tausendfach belohnende Zeit, werden wir uns auch durchhalten. Endlich darf ich Dir auch nicht verschweigen, daß ich die süße Hoffnung habe, noch vor dem Frühling eine Frucht unserer Liebe zu sehen.

Du muß auch nicht glauben, daß durch die Zeitbegebenheiten meine wissenschaftliche Thätigkeit ganz gestört worden sei. Ich war mitten in den schönsten Arbeiten, als das Getümmel losging, und bin freilich dadurch oft unterbrochen worden, habe aber nichts liegenlassen, und manches der Vollendung nahe gebracht. Auch habe ich im Sommer doch Ein Kollegium, wenn gleich vor wenig Zuhörern lesen können, und lese auch jetzt wieder eins. Was mir zunächst am Herzen liegt, ist das Werk, wovon ich Dir wohl geschrieben habe, drei Gespräche über das Schöne und die Kunst. Zwei davon sind schon vollendet und haben unseren Freunden nicht übel gefallen, und das dritte ist jetzt in der Arbeit. Wenn sie Glück machen, so sind sie nur der Anfang einer ganzen Reihe von philosophischen Gesprächen, die ein Hauptgeschäft meines Lebens werden sollen, und zum Theil schon in deutlichen Entwürfen in mir auf die Ausführung harren. Wie gern theilte ich Dir die fertigen in

---

<sup>27</sup> "ha" rayé dans le ms.

<sup>28</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>29</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

der Handschrift mit ! Ich glaube den Gesprächston gut getroffen zu haben, und freue mich selbst, daß sich alles so natürlich gefunden hat. Der Zufall ist wohl größtentheils mein reines Eigenthum, u[nd] auch in vielen wichtigen Schätzen der Welt neu. Aber ehe nicht die Wafen irgend eine andere Stimme aufkommen lassen, soll nichts gedruckt werden. An dem mỹthologischen Werk sammle ich immer noch fleißig fort.

Ich und meine Frau grüßen Dich und die Deinigen vom Grund des Herzens, und wünschen Glück zum kleinen Sprößling. Meine Frau hat mir noch recht eigenes aufgetragen, Dich um die Vollendung des Heiligen Gerardes zu bitten, dessen Bruchstücke ihr einen recht innigen Genuß gewährt haben. Antworte mir ja recht bald und ausführlich, alter lieber Freund, und behalte lieb

Deinen treuen Solger

Friedrichstraße N. 160

N. S. Ich muß Dir doch noch sagen, daß sich vor Schluß dieses Briefes auch Nachricht von meinem jüngsten Bruder eingefunden hat. Er ist gesund und dem Rheine nah. Es war mir eine große Freude.

S.<sup>30</sup>

---

<sup>30</sup> Toute la fin ("N. S. . . S.") rajoutée dans la marge du ms.

### 1.2.36. Solger à Schlosser, du 30 mai 1814 (Berlin)

*Goethemuseum Düsseldorf KK., 4588*

p 1

Berlin, den 30sten Mai 1814.

empf.[angen] 7[.] Juni 1814.<sup>1</sup>

Schlosser<sup>2</sup>

Beantw.[ortet] 9[.] Juni<sup>3</sup>

Theurer, alter Freund!

Es war mir höchst erfreulich, nach so langer Trennung wieder ein Zeichen des liebevollen Andenkens von Dir zu erhalten. Ich hatte meinem Bruder Dein Haus bezeichnet, wenn ihn Krankheit oder andere Noth treiben sollte Güte zu suchen, im vollen Vertrauen auf unsere alte Freundschaft, und Du hast diesem auf eine so thätige u[nd] gütige Weise entsprochen. Schon längst hätte ich Dir geantwortet, wenn ich nicht erst dem H. Staatsrath Nicolosius Deine Auslagen hätte erstatten wollen, wozu ich nicht auf der Stelle im Stande war. Ich hatte meinem Bruder einige Mal Geld geschickt, das nicht an ihn gelangt, u[nd] auch nicht weiter auszumitteln gewesen ist; sodann erwartete ich eine Vollmacht von ihm, um hier bereit liegendes Geld für ihn zu erhalten; aber meine Briefe, worin ich ihn wiederholtlich darum bat, hat er auch nicht erhalten. Endlich hat er nun die Vollmacht geschickt, und mich so von der drückenden Sorge, Deine Güte zu mißbrauchen, befreit. Ich bitte Dich nun, ihm den beiliegenden Brief, welcher meinen Wechsel enthält, eiligst zukommen zu lassen. Er wird jetzt in Mainz sein. Der Sicherheit wegen wäre es vielleicht besser, daß Du ihn bloß von der Ankunft eines solchen Briefes benachrichtigst.

p 2

Wenn Dich mein Schicksal interessiert, so wird Dir lieb sein zu hören, daß ich mich sehr glücklich fühle. Die jetzigen Zeitumstände, die unsre Universität ganz von Studenten (freilich um einer löblichen und glücklichen Abwesenheit willen) entblößt, u[nd] sonst unsere Einnahmen sehr verringert haben, sind mir freilich auch sehr fühlbar geworden; aber außer solchen bin ich in einer sorgenfreien, u[nd] selbst bequemen Lage. Seit 13 Monaten bin ich ein glücklicher Ehemann, u[nd] seit 2 Monaten Vater eines kleinen Mädchens.

Das Beste aber bei allem ist jetzt das Gefühl der Befreiung von dem unerträglichen u[nd] immer gefährlicheren Druck der fremden Törrannei, und die Hoffnung eines besseren u[nd] vernünftigeren Zustandes der Dinge. Indessen werden wir uns noch durch vieles Böse hindurcharbeiten müssen, was man vielleicht auf keinem Standpunkte deutlicher wahrnimmt, als hier in Berlin.

---

<sup>1</sup> De la main de Schlosser dans le ms.

<sup>2</sup> De la main de Schlosser dans le ms.

<sup>3</sup> De la main de Schlosser dans le ms.

Ich denke, Dir nächstens einmal ausführlicher zu schreiben. Grüße die Deinigen,  
Bekannte und Unbekannte, herzlich von mir, u[nd] behalte in Deiner Liebe

Deinen

treuen Freund  
Solger.

### 1.2.37. Solger à Raumer, du 29 janvier 1815 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 150*<sup>1</sup>

Berlin, den 29ten Jan.[uar] 1815.<sup>2</sup>

p 1

Theuerster Raumer!

<sup>3</sup>Leider muß ich schon wieder mit Verzeihungsbitten anfangen. Aber, wenn Sie wüßten, wie mir jetzt meine Zeit beschnitten ist, wie ich jede Stunde zusammen halten muß, die ich meinen Studien widmen kann, so würden Sie zwar vielleicht auch böse sein, über mein langes Zögern, aber doch wieder gut werden. Und das letzte verlange ich ja nur. Ich muß 2 Collegia lesen, das Rectorat verwalten, in der wissenschaftlichen Deputation Rath geben, den <sup>4</sup>noch dazu niemand zu befolgen braucht, meine Gespräche noch stückweise vor dem Druck durchgehen, u[nd] das Gedruckte corrigieren. Können Sie, Grausamer, wohl mehr verlangen? Dabei will ich Ihnen dann immer keine kurze Zettel schreiben; denn eine recht herzliche Unterhaltung ist mir doch immer die Hauptsache bei einer solchen Correspondenz, wie die Unsrige. Schicken Sie mir ja nichts mehr, was Sie sehr bald wieder haben müssen. Ich komme dabei in tausend Gewissensängste.

p 2

Bei welchem Ihrer Werke soll ich nun anfangen? Nur lieber bei dem lebendigen, wozu ich Ihnen zu meiner tiefen Beschämung noch nicht einmal Glück gewünscht. Nehmen Sie also nur noch meine innige Theilnahme freundlich auf, u[nd] schreiben Sie mir bald, wie sich das kleine Pärchen nebst der Mutter befindet. Meine kleine Tochter macht mir redliche Sorgen; das Zahnen wird ihr sehr sauer, u[nd] sie ist dabei ganz zurückgekommen. Doch hoffe ich, da sie sich jetzt wieder erholt, sie <sup>5</sup>wird mit Gotte Hülfe glücklich durchkommen. Uebrigens ist meiner Familie sehr wohl, u[nd] meine Frau u[nd] Mutter lassen Sie herzlich grüßen, u[nd] wünschen sehr, Sie bald einmal wieder hier zu sehen.

<sup>6</sup>Was ich an Ihrer Vorlesung<sup>7</sup> zu bemerken fand<sup>8</sup>, habe ich mit Bleistift beigeschrieben. Krause hat sie auch gelesen, aber nichts besonders zu bemerken

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 335–336.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Toute la page est rayée de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> “hier’(?)” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> Tout le premier et le deuxième paragraphes de la page sont rayés de quatre grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>6</sup> Début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 335.

<sup>7</sup> “Ihren Vorlesungen” dans *NS*, vol. 1, p. 335.

<sup>8</sup> “habe” dans *NS*, vol. 1, p. 335.

gefunden.<sup>9</sup> Sie schreiben mir, Sie wollen die Fragmente zur Litterargeschichte<sup>10</sup> u[nd] etwas über die Kunstgeschichte noch voranschicken. Soll ich verstehen, dem Ganzen voran? Dies würde mir doch nicht zweckmäßig scheinen. Wegen der Stellung des übrigen hatte ich Ihnen eine Bemerkung über das Geschäft des Dionysius gemacht, die mir, so viel ich mich erinnere, noch richtig scheint.<sup>11</sup>

Wie es mit meinen Gesprächen steht, sehn Sie aus dem Obigen. Der erste Theil ist fertig gedruckt, der zweite wird in den nächsten Tagen angefangen, u[nd] hoffentlich im Anfang des März vollendet sein. Ich habe noch manches daran geändert, vorzüglich im Ausdruck, an einigen Stellen jedoch auch Ausführungen<sup>12</sup> zur nähern Erklärung und größern Vollständigkeit gemacht. Es gefällt mir nicht mehr alles; indessen muß das wohl einem jeden ernsthaften Schriftsteller so gehn. Sie haben ja wohl das dritte u[nd] vierte Gespräch noch nicht gelesen? Ich bin sehr begierig, wie Ihnen diese gefallen werden, besonders das letzte, welches den Schlüssel zum Ganzen enthält, und beinahe lauter Neues. Besonders<sup>13</sup> habe ich immer die Furcht, daß manches langweilig sein, u[nd] so vom Lesen abschrecken möchte; vielleicht kommt dies daher, daß ich es so oft überlesen, u[nd] mir nichts mehr darin neu ist. Den p 3 meisten Muth giebt mir immer Tiecks sehr feuriger Beifall. Er hat das ganze Werk wohl dreimal gelesen.<sup>14</sup>

<sup>15</sup>Der Verdruß, den Sie mit den Studenten gehabt haben, ist doch recht von unangenehmer Art. Es scheint überhaupt in Breslau noch nicht den besten Ton unter ihnen zu herrschen. Wir haben es darin hier viel besser. Die Zahl beläuft sich hier etwa auf 500 oder darüber u[nd] sie besuchen u[nd] bezahlen die Collegia<sup>16</sup> sehr ordentlich. Daß sie sich überhaupt im Ganzen gut aufführen, kann ich redlich bezeugen. Kleine Disciplinsachen giebt es freilich immer, u[nd] das kann wohl nirgend fehlen. Von Einem sehr rändigen<sup>17</sup> Schafe habe ich die Herde gesaubert, u[nd] ein anders noch rändigeres, das wir hoffentlich auch bald los werden, habe ich eben auf dem Karzer sitzen. Sonst ist besonders durch den Kriegsdienst ein sehr wackerer u[nd] ernster Geist unter die Leute gekommen. Am 9ten Febr.[uar] werden sie in

---

<sup>9</sup> La phrase "Krause... gefunden" manque dans *NS*, vol. 1, p. 335.

<sup>10</sup> "Litteraturgeschichte" dans *NS*, vol. 1, p. 336.

<sup>11</sup> Toute la phrase "Wegen... scheint." manque dans *NS*, vol. 1, p. 336.

<sup>12</sup> "Ausführung" dans *NS*, vol. 1, p. 336.

<sup>13</sup> "Am meisten" au lieu de "Besonders" dans *NS*, vol. 1, p. 336.

<sup>14</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>15</sup> Crochet ouvrant au crayon; toute la fin de la lettre est rayée de divers traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>16</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>17</sup> ?

pleno<sup>18</sup> den Tag feiern, wo sie den Entschluß faßten, sämtlich zu Felde zu gehn, u[nd] einer von ihnen wird dabei eine Rede halten, wozu ich ihnen das große Auditorium<sup>19</sup> eingeräumt habe.

Schreiben Sie mir bald wieder, lieber Raumer, u[nd] lassen Sie mich nicht meine Zögerung entgelten. Sie erhalten auch recht bald wieder einen ausführlichen Brief von mir. Neulich sprach ich Ihre Cousine in einer Gesellschaft, u[nd] sie machte mir Hoffnung, daß Sie im Frühjahr wieder herkommen würden. Wenn das doch geschähe!  
p 4 Wahrscheinlich kommt dann auch Tieck.

Leben Sie wohl u[nd] behalten Sie mich lieb, wie ich Sie doch. Eines muß ich Ihnen noch sagen, wegen der Professur der Geschichte hier. Wir haben einen großen Plan zur Verbesserung der hiesigen Bibliothek gemacht, u[nd] dazu gehört auch den Vorschlag, einen Oberbibliothekar an der Spitze zu stellen. Einige schlugen dazu Steiken<sup>20</sup> vor, u[nd] dies ging mit großem Beifall durch, weil er in Heidelberg die ganz zerrüttete Bibliothek sehr gut in Ordnung gebracht haben soll. Kommt er wirklich hier, so wird er zugleich auch für die Geschichte benutzt werden. Auch hat das Departement dem Professor Woltmann vom Kadettenhofe aufgefordert, bei der Univeristät gegen eine Remuneration zu lesen.

Dieses schmälert mir sehr die Hoffnung, Sie hierher zu bekommen. Ich brauche Ihnen nicht zu sagen, wie unendlich wichtig mir das wäre. Denn es giebt unter den hiesigen Gelehrten fast keinen, mit dem ich mich so offen mittheilen könnte, wie mit Ihnen u[nd] Tieck.

Nochmals, lieber Raumer, bitte ich Sie, mir nicht zu zürnen, u[nd] mir bald wieder zu schreiben.

der Ihrige

Solger

---

<sup>18</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>19</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>20</sup> ?

**1.2.38. Solger à un destinataire inconnu, du 18 juin 1815** *Coll. Privée*<sup>1</sup>

p 1

Mit vielem Vergnügen, mein verehrter Freund, habe ich aus Ihrer Antwort ersehen, daß Sie meinen Vorschlag wegen des Endellschen Pflegekindes annehmen. Endell ist mit den gemachten<sup>2</sup> Bedingungen vollkommen zufrieden, und bittet Sie nur noch, ihn zu unterrichten, was das Kind mitzubringen habe, um es Ihnen sodann danach ausgestattet zu übergeben. Außerdem hegt er aber noch einen Wunsch, den ich Ihnen ihm zu Liebe auch vortragen muß, nämlich daß Sie noch ein zweites kleines Mädchen, ungefähr von demselben Alter, Tochter einer anderen Schwester seiner Frau, auf gleiche Weise bei sich aufnehmen möchten. Haben Sie die Güte mir hierüber, so wie über den ersten Gegenstand Ihre Meinung, wo möglich durch den Ueberbringer dieses zu eröffnen.

Es hat mir sehr leid gethan, Ihre Frau bei ihrer letzten Anwesenheit nicht gesehen zu haben. Ihre gütige Einladung würde ich sehr gern annehmen, wenn mich nicht die Rectoratsgeschäfte, Kollegien u[nd] Studium an Berlin fesselten. Und zu der Zeit, wo ich vielleicht loskommen könnte, wird wohl meine Frau zwar entbunden, aber darum noch mehr gebunden sein. Gestern haben wir endlich, nach langer vergeblichen Erwartung, die Freude gehabt, unsere Mutter wieder hier zu sehen. Sie vereinigt ihre herzlichen Grüße <sup>3</sup>an Sie, Ihre uns allen so werthe Gattin und sämtliche Kinder, mit denen meiner Frau und den meinigen, u[nd] auch Mariechen wird bald einen stammeln. Vergessen Sie nicht ganz

Ihren

herzlich ergebenen Freund  
Solger

---

<sup>1</sup> Le manuscrit appartient au Dr. Erich Ruch, qui a eu l'amabilité de m'en faire parvenir une copie.

<sup>2</sup> Ou bien "gemochten" dans le ms.

<sup>3</sup> [XXX] rayé dans le ms.

### 1.2.39. Solger à Raumer, du 9 juillet 1815 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 152*<sup>1</sup>

Berlin, den 9ten Juli 1815.<sup>2</sup>

p 1

Theuerster Raumer!

<sup>3</sup>Einmal war ich schon bitter u[nd] böse auf sie wegen Ihres unverhältnißmäßig langen Stillschweigens, u[nd] schon war ich in der Mitte des Briefes, worin Sie recht ordentlich ausgescholten wurden, als Ihr letzter ankam. Dieses Fragment habe ich daher ganz bei Seite gelegt, u[nd] Sie werden nun zwar nicht ganz bei Seite gelegt, u[nd] Sie werden nun zwar nicht ganz so sehr gescholten, erhalten aber dafür auch etwas später Antwort.<sup>4</sup> Was Sie mir über meinen Erwin sagen, macht mir unbeschreibliche Freude. Ich darf ganz<sup>5</sup> darauf rechnen, lieber Raumer, daß Sie mir nicht schmeicheln. Was kann ich dann mehr verlangen, als denen zu genügen<sup>6</sup>, aus deren Urtheil ich mir selbst am meisten mache! Von diesen allen habe ich nun schon Urtheile über dieses Werk eingezogen, die mich darin befestigen, die mich darin befestigen, daß die ganze Unternehmung auf gutem Wege sei, u[nd] das ist alles was ich verlangen kann. Nun kann ich um die Sache<sup>7</sup> unbekümmert den betretenen Weg mit dem Muthe u[nd] der Lust fortsetzen, wie ich darauf getrieben worden bin. Das Beste von den Früchten dieses Werkes habe ich ohne Zweifel genossen, die Theilnahme meiner Freunde; im großen Publicum wird es Anfeindungen u[nd] Schmähungen genug finden, die mich aber dann auch nicht weiter bekümmern sollen. Sie werden gewiß in Zukunft auch

p 2 alles freier u[nd] lebendiger u[nd] vielleicht selbst nicht mehr so schwierig finden, wenn das Vertrauen auf eine gute Sache u[nd] auf das Verständniß gewisser Leser mir erst die Hand freier macht. Denn bei einer ersten Arbeit dieser Art weiß man ja in unserer Zeit gar nicht, wen man sich als Leser denken soll. Erstlich, gewiß keine Studenten, u[nd] das sind doch beinahe die einzigen Menschen, mit denen man sich ausführlich über solche Dinge eingelassen hat. Andere Leute also noch weniger; denn mit wem kommt man wohl leicht zu einer solchen wissenschaftlichen Mittheilung, daß man mit ihm im Zusammenhange weiter sprechen könnte!<sup>8</sup> Weiß ich aber nur erst

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 355–357, en date du 9 juin 1815.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Les six premières lignes sont rayées de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 355..

<sup>5</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 355.

<sup>6</sup> “gefallen” dans *NS*, vol. 1, p. 355.

<sup>7</sup> “Hauptsache” dans *NS*, vol. 1, p. 355.

<sup>8</sup> “?” dans *NS*, vol. 1, p. 356.

einmal, welchen Eindruck ich auf gewisse bekannte Sinnesarten mache, so kann ich irgend ein Verständniß voraussetzen, u[nd] mich freier bewegen. Es ist mir lieber, daß Sie über Schwierigkeiten klagen, als über Seichtigkeit. Ich wünschte aber auch recht sehr, daß Sie mir mit der Zeit etwas über die einzelnen Gegenstände sagten ; besonders die im 4ten Gespräch vorkommen ;<sup>9</sup> denn da, hoffe ich, ist das meiste ganz neu. Auch erzählen Sie mir, was andere Leute von Ihrer Bekanntschaft, an deren Urtheil mir gelegen sein kann, darüber urtheilen. Meine nächsten Gespräche, denk'ich, sollen sich auch dadurch leichteren Eingang bei Ihnen verschaffen, daß sie noch mimischer <sup>10</sup>sein, u[nd] noch mehr das Gefühl aufregen sollen, wie es bei religiösen u[nd] sittlichen Gegenständen besonders gut angehn wird. Leider kann ich aber noch gar nicht so bald, wie ich wünschte, anfangen etwas ordentlich auszuarbeiten. Das eRctorat har mir gar zu viel Zeit weggenommen, u[nd] ich bin jetzt mit einer allgemeinen Revision der philosophischen Rechtslehre zum Behufe eines Collegiums beschäftigt. Ich habe dabei allerhand Bücher gelesen, wie Macchiavelli<sup>11</sup>, Paruta u. s. w., worüber ich gern mehr mit Ihnen spräche ; u[nd] das soll nächstens auch geschehen. Jetzt bin ich bei der Hobbeschen u[nd] Pufendorfschen Methode, die mir aber wenig Freude gewährt. Es ist mir unebegreiflich, wie dieses ganz schale Räsonnement je hat berühmt werden können. Besonders macht mich der Pufendorf beinah ganz todt mit seinen <sup>12</sup>unendlichen Citationen aus den Alten, die zu nichts in der Welt dienen. Haben Sie denn wohl neuere Naturrechtslehrer gelesen? Die aus der Kantischen Periode, Kant selbst u[nd] Fichte ausgenommen, sind über alle Maßen traurig u[nd] geistlos. Fast nirgend ist das Historische, welches doch erst das Fleisch hergeben muß, verdaut. Wenn ich meine Ideen über das Recht vollständig ausarbeiten soll, werde ich eine sehr große historische Vorarbeit machen müssen.<sup>13</sup>

Was sagen Sie denn zu den herrlichen Siegen? Hätten Sie wohl geglaubt, daß Napoleons 2tes Kaiserthum auf so schwachen Füßen stehe? Ich muß sagen, daß es mir gleich ohne festen Halt zu sein schien?<sup>14</sup> Aber wie wird es mit den Bourbons<sup>15</sup> werden. Nach Lützows (der als Courier kam, nicht der Anführer des Freikorps, sondern sein Bruder) mündlichen<sup>16</sup> Aussagen hält man es bei der Armee

---

<sup>9</sup> “:” dans *NS*, vol. 1, p. 356.

<sup>10</sup> “Se” rayé dans le ms.

<sup>11</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>12</sup> “pr” rayé dans le ms.

<sup>13</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>14</sup> Sic dans le ms.

<sup>15</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>16</sup> Le passage “Lützows... mündlichen” est rayé d'un trait horizontal au crayon dans le ms ; une majuscule (L?) au crayon au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms.

p 4 für unmöglich, die Bourbons<sup>17</sup> zu halten. Es ist für sie gar keine Partei in Paris. Ueberhaupt kann ich Ihnen nicht sagen, wie unendlich wichtig mir Napoleons zweite Erscheinung, u[nd] alles, was dabei vorfiel, gewesen ist. Wie fest in dem Volke die unseligen revolutionären Ideen sitzen! Wie sich ihr Streben nach Freiheit hier in seiner wahren Gestalt offenbart! Die letzten Redensarten in den Kam[m]ern sind in dieser Beziehung ordentlich fürchterlich. Schreiben Sie mir ja, wie Sie alle diese Begebenheiten ansehen.

<sup>18</sup>In Ihrem Hause geht es Ihnen wohl, da freut mich herzlich. Mir geht es auch gut. Meine liebe, gute Frau ist so gesund u[nd] kräftig, wie sie fast noch nicht gewesen ist. In 4 bis 6 Wochen wird sie mich wohl mit einem zweiten Sprößling beschenken. Unser kleines Mädchen ist der Gegenstand unserer täglichen u[nd] stündlichen Freude. Es fängt an <sup>19</sup>allein zu laufen, u[nd] sich durch allerlei Kauderwelsche Wörter verständlich zu machen, ist vollkommen gesund, u[nd] immer lustig. Unsere Wohnung in Thiergarten (N. 35) können wir in der letzten Zeit gar nicht recht genießen, das Wetter ist gar zu schlecht. Sonst gefällt es uns da recht gut. Meine Frau u[nd] ihre Mutter grüßen Sie herzlich.

Wissen Sie denn schon, <sup>20</sup>daß unser Freund Krause Amalia Sebald heirathet? Michaelis ist die Hochzeit.

Antworten Sie mir ja recht bald, u[nd] lassen Sie unsere Correspondenz wieder in den alten guten Gang kommen.

Ihr

Solger

---

<sup>17</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>18</sup> Toute la fin est rayée de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>19</sup> "zu" rayé dans le ms.

<sup>20</sup> "das" rayé dans le ms.

#### 1.2.40. Solger à Raumer, du 12 août 1815 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 154*

Berlin, den 12ten Aug.[ust] 1815.<sup>1</sup>

p 1

<sup>2</sup>Aber was ist denn das mit Ihnen, Raumer, daß Sie gar nicht mehr ordentlich schreiben? Nun muß ich wirklich schelten, da ich mich das letzte Mal noch zurückgehalten habe. Was konnten Sie mir jetzt nicht alles über die politischen Angelegenheiten schreiben! Wenn ich Ihnen die letzte Zeit nicht so oft geschrieben habe, so sind wirklich die vielen Störungen daran schuld, unter denen ich litt, und die nun bald ein Ende haben werden. Ich freue mich deshalb ordentlich auf den Winter. Fürs Erste habe ich nun noch einen großen Berg vor mir, das ist die nahe Entbindung meiner Frau. Ich wollte nur, diese wäre recht nah, damit ich wenigstens noch einen Theil der Ferien zu meiner Erholung, deren ich wirklich bedarf, zum Reisen anwenden könnte. Hätte ich Zeit genug, so käme ich diesmal nach Breslau, und dies ist nicht bloß so gesagt; sondern wenn sich meine Frau nur so einrichtet, daß ich 14 Tage bis 3 Wochen nach ihrer Entbindung abwarten kann, wie es mit ihr geht, u[nd] dann etwa noch 3 Wochen von den Ferien für mich behalte, so komme ich wohl zu Ihnen, versteht sich, wenn Sie da sind. Auf jeden Fall reise ich nach Ziebingen zu Tieck, wäre es auch nur auf 8 Tage. Ich bitte Sie also, mir recht gewiß zu schreiben, ob ich Sie in den Ferien, u[nd] zwar besonders von der Mitte des September an, zu Hause sind<sup>3</sup>. Sollte ich nicht so weit gehn können, so wäre es hübsch, wenn wir uns ein Stelldichein in Ziebingen gäben, wohin Sie freilich einen etwas längeren Weg hätten. Ich sehne mich sehr danach, Sie wieder zu sehn, u[nd] vernünftig mit Ihnen zu sprechen. Hagen treffe ich dann doch wohl auf jeden Fall.

p 2

Die Siege, lieber Raumer, u[nd] die Freude werden wir nun wohl wieder genossen haben. Nun kommen die Meisten heiter her, die wohl ziemlich alles wieder herunterbringen werden. Wenn mich der Aerger über laufen will, so stelle ich mir recht lebhaft die Zeit vor, wo die Elbe die Grenze war, oder die Schlacht bei Bremen oder Einguartierung über uns schwebte, u[nd] sage mir: es ist doch besser als damals.<sup>4</sup> So kommt man am Ende auf das allgemeinste herab. An Recht u[nd] Gerechtigkeit, Würde und Verstand u[nd] Ordnung muß man nicht weiter denken, ist

---

<sup>1</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: "Solger an Raumer". La première page sert d'enveloppe.

<sup>2</sup> Toute la lettre est rayée de grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>3</sup> Virgule rayée dans le ms.

<sup>4</sup> La fin de la page 2 est rayée d'un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

doch die Haut <sup>5</sup>gesichert, freilich, wer weiß auf wie lange. Ich weiß nicht, ob man bei Ihnen die schreckliche Ministerialdespotie auch so bemerkt wie hier. Es ist wahrhaft Chinesisch oder Türkisch; jeder wird von seinem Vorgesetzten wie ein Dariusbote behandelt, den man <sup>6</sup>ablobnen kann, wenn man will. Es geht alles durch mündliche Verbindungen u[nd] nach Privatlaunen.

p 3 Vielleicht mündlich mehr u[nd] gründlicher darüber. Haben Sie aber je solchen Sommer erlebt? Hier wenigstens regnet es nun seit beinah 3 Monaten immer nur mit Unterbrechung von einigen Stunden. Diese Nacht gegen 3 Uhr wurde es beinah ein Wolkenbruch in den <sup>7</sup>niedrigen Häusern in meiner Gegend im Thiergarten sind die Kinder mit ihren Betten herumgeschwommen, u[nd] heute morgen standen die trockensten Gänge im Thiergarten blank, voll Wasser. Dabei ist immerfort Gewitterluft, u[nd] die feuchte, drückende Naieren<sup>8</sup> bei dem stets grauen Himmel bringt meinen ganz herunter. Mit der Ernte sieht es sehr schlimm aus.

Recht viel könnte ich Ihnen erzählen von meiner kleinen Tochter, die mir unendliches Vergnügen macht. Jetzt läuft u[nd] spricht sie. So schlecht der Sommer ist, so ist ihr doch die Wohnung im Freien sehr gut bekommen.

Von meinen Arbeiten kann ich Ihnen diesmal nicht recht viel sagen. Noch bin ich immer bei der Rechtswissenschaft. Im Winter werde ich wohl wieder etwas Gespräche arbeiten.

Antworten Sie recht blad, grüßen Sie die Ihrigen u[nd] alle Freunde, u[nd] vor allen Dingen behalten Sie mich so treu in Ihrer Freundschaft wie ich stets bleibe

Ihr  
herzlicher Freund  
Solger.

---

<sup>5</sup> “fu(?)” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> “absel” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> ”h” rayé dans le ms.

<sup>8</sup> ?

### 1.2.41. Solger à Raumer, du 10 décembre 1815 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 156*<sup>1</sup>

Berlin, den 10ten Dez.[ember] 1815.<sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Sie können noch fragen, ob ich schelte, lieber Raumer, daß Sie mir so spät Nachricht von Ihrer Reise gegeben, und überhaupt auch vorher schon so lange geschwiegen haben? Ich bin ganz ordentlich böse auf Sie gewesen, und nur Ihr Brief hat mich wieder einigermaßen versöhnt. Auch mußte ich um so mehr böse sein, da ich Ihnen meinen Besuch in Breslau angekündigt hatte. Dafür mögen Sie nun büßen, wenn ich in den Osterferien nicht hinkomme, was mir wirklich kaum möglich sein wird.

Es hat mich sehr gefreut, daß Ihre Reise so angenehm und Ihren Wünschen gemäß ausgefallen ist, zumal da ich vorher ein wenig hieran zweifelte. Die Zeit schien mir zu kurz, u[nd] die Gesellschaft zu eß- u[nd] trinklustig. Vorzüglich habe ich mich ergötzt an Ihrer Erzählung von den Wiener Gelehrten, die ich auch Krausen zu seinem großen Vergnügen mitgetheilt habe. Geben Sie mir doch noch mehr solche Bruchstücke von Ihren Reisebemerkungen. Ueber Ihr wissenschaftliches Treiben haben Sie mir noch nicht genug erzählt. Es trifft sich, daß wir ziemlich mit übereinstimmenden Gegenständen beschäftigt sind, da ich auch über Recht und Staat arbeite. Seit einiger Zeit lese ich gar nichts, sondern arbeite meine eigenen Ideen aus. Kennen Sie schon das Buch von Welcker: Ueber die letzten Gründe von Recht, Staat und Strafe? Ich habe mir es angeschafft, aber noch nicht gelesen.

p 2

Mir ist es während Ihrer Reise recht gut gegangen. Meine Frau beschenkte mich am 26sten August mit einem Sohn, worüber ich mich außerordentlich freue. Nun habe ich zwei gesunde, hübsche Kinder, und zweierlei.<sup>4</sup> Das kleine Mädchen, nun bald 3/4 Jahr alt, macht mir täglich mehr Vergnügen. Sie schwatzt den ganzen Tag und ist sehr lebhaft und drollig. Der Junge, der in der Taufe den Namen Rudolf erhalten hat, ist sehr brav, und scheint von stärkerer Constitution als seine Schwester.<sup>5</sup> Meiner Frau ist, Gott sei Dank, dieses 2te Wochenbett sehr gut bekommen. Da sie in der dritten Woche schon fast vollkommen wieder hergestellt war, so benutzte <sup>6</sup>ich die Ferienzeit wenigstens zu einer kleinen Ausflucht.<sup>7</sup> Ich war 8 Tage in Ziebingen bei

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 379–380.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Toute la page 1 est rayée de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Le premier paragraphe de la page 2 est rayé de quatre grands traits au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>5</sup> Début d’un passage figurant dans *NS*, vol 1, p. 379.

<sup>6</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>7</sup> Corrections de deuxième main dans le ms: points de suspension et crochet ouvrant avant “ich”, “ich” corrigé en “Ich”, “benutzte” rajouté au-dessus après “ich/”Ich”.

Tieck; wie angenehm ich diese Zeit verlebe, kann ich Ihnen gar nicht sagen. Schütz Lacrimas wohnt jetzt auch da, u[nd] führt mit Tieck ein sehr vertrautes poetisches Leben. Zuweilen machte auch Kadach den vierten Mann. Fast den ganzen Tag von des Morgens um 7<sup>8</sup>, bis Abends 11 oder 12 Uhr waren wir ungetrennt, mit tüchtigen, gründlichen Unterhaltungen oder mit Vorlesen beschäftigt. Nachher war es mir wirklich wie ein Rausch. Tieck hat mir sehr viel Neues und Schönes aus seiner Handschrift<sup>9</sup> vorgelesen, u[nd] manches davon wird hoffentlich zu Ostern gedruckt. Ich hatte ein kleines Gespräch gemacht, als eine Probe künftiger anderer dieser Art. Ich möchte es Ihnen fast schicken<sup>10</sup>, sub petito remissionis<sup>11</sup>. Aber geben Sie mir auch ja Ihr strenges Urtheil darüber. Vorzüglich fürchte ich immer, es könnte als Theilnahme an den Parteihändeln dieser Zeit erscheinen, obwohl es der Wahrheit nach einen ganz allgemeinen Standpunkt halten soll.

Ich sehne mich sehr, Sie bald einmal wieder zu sehn. Meine Lebensweise, die im Ganzen immer noch dieselbe ist, die Sie kennen, macht es mir recht zum Bedürfniß. Ich habe immer noch<sup>12</sup> nur einige wenige Freunde, denen ich mich gegenseitig  
p 3 <sup>13</sup>mittheilen kann; alles übrige ist gar zu sehr in Persönlichkeit, Eitelkeit oder Parteisucht versunken.<sup>14</sup> Jetzt ist die Schmalzische Geschichte an der Tagesordnung, und wird überall, wo man sich sieht, wiedergekaut zum Ueberdruß. Wenn unsre hiesigen Gelehrten so eine Staats- oder Stadtsache einmal gepackt haben, so freuen sie sich ordentlich, dadurch jedes anderen Gesprächs überhoben zu sein. Haben Sie sich denn noch nicht näher nur diese Angelegenheit bekümmert? Schmalz brach mit einem Male hervor mit einem elenden Streich, wo er angeblich Scharnhorst u[nd] sich von der Anschuldigung, zum Tugendbunde zu gehören, befreien wollte, eigentlich aber wohl bloß seinen Grimm auslassen gegen gewisse hiesige Cirkel, die sein Verdienst nicht hinlänglich ehren, u[nd] ihm wohl manche kleine Kränkung gemacht haben, Bendavid<sup>15</sup> hat dies von sich unverholfen bekannt. Schmalz denuncirt also in seiner sehr schlechten Schrift, oder vielmehr er bezeichnet durch verläumderische Worte ohne Beweis Männer, die man nicht verkennen kann, <sup>16</sup>als Mitglieder des

---

<sup>8</sup> "sieben Uhr" dans *NS*, vol 1, p. 379.

<sup>9</sup> "seinen Handschriften" dans *NS*, vol 1, p. 380.

<sup>10</sup> "mittheilen" dans *NS*, vol 1, p. 380.

<sup>11</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol 1, p. 380.

<sup>12</sup> Manque dans *NS*, vol 1, p. 380.

<sup>13</sup> "Mitt" rayé dans le ms.

<sup>14</sup> Fin de passage figurant dans *NS*, vol 1, p. 380.

<sup>15</sup> Rayé d'un trait (très léger) au crayon, un "B" à l'encre au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms.

<sup>16</sup> "durch den Tugendb" rayé dans le ms.

Tugendbündnis. Niebuhr schrieb dagegen auf seine gewöhnliche Art, d. h. nach meiner Ansicht, ohne helenische Kraft, und mit mancher Unschicklichkeit : Er leugnet feierlich die Existenz eines Tugendbundes, aber gleichfalls ohne Beweis, der hier auch wohl unmöglich ist; gelegentlich greift er auch die Freimaurer unbesonnen an. Hierauf antwortete Schmalz, wo möglich noch elender, als er das erste Mal geschrieben hatte. Er hat sich eine so allgemeine Verachtung zugezogen, daß ihn alle seine Bekannten verlassen haben, u[nd] jedermann ihm ausweicht.<sup>17</sup> Ferner regnet es Schriften über die Sache, worunter eine, Deh. unterzeichnet, in Altenburg u[nd] Leipzig herausgek[ommen], ohne Zweifel die Beste ist. Sehr lächerlich ist Saul Ascher über die Germanomania, u[nd] es ist eine rechte Strafe für Schmalz, daß dieser Schuft<sup>18</sup> der einzige ist, der öffentlich auf seine Seite getreten. Das Märchen von den Verschwörungen von Rühs ist recht hübsch. Von Schleiermacher wird eine Schrift in diesen Tagen erscheinen.— Schreiben Sie mir doch, was Sie von dem Tugendbunde wissen, oder meinen. Ich glaube nun nicht mehr, daß es noch einen giebt. Aber das Betragen mancher Leute konnte wohl Veranlassung zu einem solchen Verdachte geben. Die Einseitigkeit u[nd] Beschränktheit des angeblichen Enthusiasmus in politischen und andern Gegenständen greift so um sich, daß man nur noch mit wenigen Menschen ein vernünftiges Wort sprechen kann, ohne verketzert u. [nd] geschmäht zu werden.

<sup>19</sup>Wir werden noch schlechte Zeiten erleben, lieber Raumer, darum lassen Sie uns zusammen halten. Es ist mir unschätzbar, daß ich Sie, Tieck, Eichhorn, Krause u[nd] wenige andere habe. Ihnen darf ich mich geben, wie ich bin, <sup>20</sup>brauche weder Kenntnisse noch Gesinnungen zu erheucheln, und bin überzeugt, daß Sie wahr u[nd] aufrichtig gegen mich sind, um mein selbst u[nd] um des Guten willen, u[nd] nicht weil ich etwa nach einer Parteipfeife mittanze. Was würde mir die Liebe aller Menschen helfen, wenn ich aus diesem Tanze meinen Beruf machte!<sup>21</sup>

<sup>22</sup>Hierbei schicke ich Ihnen 3 Exemplare der Rede, die ich am letzten Geburtstage des Königs gehalten habe, <sup>23</sup>für Sie, Hagen u[nd] Weber. Ich wünsche auch für Middeldorf u[nd] Büsching welche beilegen, wenn ich gerade mehr bei der Hand hätte.

---

<sup>17</sup> Toute la phrase “Er hat . . . ausweicht.” est rayée d’un trait horizontal au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>18</sup> Rayé et corrigé au-dessus au crayon, de deuxième main, (“Lump”) dans le ms.

<sup>19</sup> Début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 380.

<sup>20</sup> “dan(?)” rayé dans le ms.

<sup>21</sup> “?” dans *NS*, vol. 1, p. 380. Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>22</sup> Toute la fin de la lettre est rayée de traits au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>23</sup> “Ich würde mich” rayé dans le ms.

Mit dem Staatsrath Schulz geht es diesen Winter nicht sonderlich. Er hat im Herbst wieder viel Blut gespuckt, ist jetzt sehr geschwächt, u[nd] muß sich außerordentlich schonen. Berends erklärte gegen mich seinen Zustand für bedenklich; sagen Sie aber nicht vielen davon, damit es nicht seine Familie beunruhige<sup>24</sup>.— Link hat mir sehr gefallen, ich bin aber nach hiesiger Art noch sehr wenig mit ihm zusammengekommen.

Grüßen Sie Frau u[nd] Kinder u[nd] alle Freunde, u[nd] antworten Sie ja bald.

Ihrem treuen Solger.

<sup>25</sup>NB Der Brief wurde unterbrochen, u[nd] hat sich dadurch etwas verspätet.

---

<sup>24</sup> Toute la phrase “Berends. . . beunruhige” est rayée d’un trait horizontal au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>25</sup> La phrase suivante en marge à gauche dans le ms.

### 1.3. Lettres de la maturité

#### 1.3.1. Solger à Raumer, de début janvier 1816 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 158*<sup>1</sup>

Anfang Januar 1816 <sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Endlich haben Sie, liebster Raumer, doch einmal ausführlich von sich hören lassen, u[nd] ich habe mich herzlich darüber gefreut. Hagen haben Sie manches an mich aufgetragen, was er nicht bestellt hat; verlassen Sie sich doch auf den nicht, der schreibt mir gar nicht mehr, und bekümmert sich auch nicht um mich. Warum sagt er mir nicht wenigstens ordentlich und ausführlich, wie ihn der Erwin gefallen hat! Wahrlich, es wird einem wenig Lust gemacht, recht munter in der Schriftstellerei fortzufahren. Ueber das Ganze hört man wohl eine Lobeserhebung, aber als wäre es nur, um es los zu werden; tiefer eingehen will selten jemand. Was Sie mir vor Ostern schrieben, wird schwerlich etwas sein. Ich muß mein Geld zu den Ferien sparen, wo ich eine etwas weitere Reise zu machen wünsche. Im vorigen Jahre habe ich beinah gar nicht fortgekonnt.

p 2

Sie haben wohl recht, das Parteigeschwätz über die Schmalzische Geschichte war hier veründend<sup>4</sup>. Fast ein halbes Jahr lang hört man nichts weiter, u[nd] es war schwer nicht mit den Wölfen zu heulen, u[nd] doch nicht<sup>5</sup> bitter verketzert zu werden. Bald wird die Sache ziemlich vergessen sein.<sup>6</sup> Was mir aber vorzüglich gefällt, ist ihre<sup>7</sup> Bemerkung, daß viele ihren oberflächlichen Demokratismus nur unter den Haß gegen Napoleon versteckt haben, u[nd] jetzt beinah mit der beliebten Theorie der Menschenrechte wieder hervorkommen. Ihr Beifall u[nd] Ihre u[nd] Hagens Bemerkungen über mein kleines Gespräch haben mich sehr erfreut; ich sehe dies auch als einen Schritt zu Hagens Besserung an. Wenn Sie manches deutlicher darin herausgehoben zu sehn wünschen, so muß ich erinnern, daß es nur durch die Zusammenstellung u[nd] dadurch, daß es jedem überläßt, sie zu durchschauen, seine volle Wirkung thun kann. Freilich soll es mehr reizen als befriedigen. Ich werde noch

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 381–382.

<sup>2</sup> La date au crayon et, également au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Toute la lettre est rayée d’un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> ?

<sup>5</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>6</sup> Début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 381.

<sup>7</sup> Sic dans le ms; “Ihre” dans *NS*, vol. 1, p. 381.

eine Reihe solcher kleinen Gespräche folgen lassen, über verschiedenen Gegenstände, welche größere Werk vorbereiten sollen.<sup>8</sup>

Nun kommt aber ein schwieriger Punkt, wobei ich mich sehr der Aufrichtigkeit befließigen muß, auf die Gefahr, daß Sie ganz böse werden. Ihre Reisebemerkungen haben mich unterhalten und vergnügt, aber ich möchte Ihnen in der Gestalt, wie sie da sind, das imprimatus<sup>9</sup> versagen. Ich bin daher nicht im Stande gewesen viel zu ändern, weil meine erste Pflicht dabei ist, über das Ganze mit Ihnen zu sprechen. Einen großen Theil davon nehmen die Privatspäße ein, die oft<sup>10</sup> fast nur für die Reisegefährten oder etwa für Ihre ganz nahen Bekannten einiges Interesse haben; auf das Publikum werden sie nicht günstig wirken. Und ich gestehe Ihnen, daß mir selbst auf dem Papier manches anstößig gewesen ist, was mir vielleicht in der Unterhaltung Vergnügen gemacht hätte. Nicht allein, daß der Cynismus zuweilen weiter als billig getrieben ist, die Scherze sind zum Theil auch ganz aus bequemen Reisegenossen hervorgegangen, u versetzten mich manchmal mehr in Heindorffs<sup>11</sup> u[nd] Ludolfs Gesellschaft als in die Ihrige. Diese bieten haben offenbar einen nachtheiligen Einfluß auf Sie gehabt. Die ersteren Bemerkungen über Politik, Leben, Kunst u. s. w. sind p 3 mir oft sehr lieb gewesen, aber in der rhapsodischen Gestalt hauen sie vieles zu heftig durch, u[nd] können eigentlich nur von denen recht beurtheilt werden, die genau Ihre Art u[nd] Weise kennen. Dieses ist meine aufrichtige Meinung von der Sache. Ich überlasse Ihnen sie zu überlegen, u[nd] habe unterdessen das Manuscript an Reimer geschickt. Vielleicht wird Ihnen mein Urtheil noch mehr auffallen, da Sie schon die Breslauer Freunde für sich haben. Ich kann aber nicht anders, und bin überzeugt, Sie werden wenigstens meinen <sup>12</sup>guten Willen nicht schelten.

Ich möchte Ihnen gern noch mehr schreiben, aber auch diesen Brief, der so schon durch eine Störung aufgehalten worden ist, nicht noch länger verzögern. Schulz hat mir vertraulich eine große Beschwerde von Ihnen über die Breslauer Studenten mitgetheilt. Das muß ja ein schwarzer Ton sein! Aber bei allem dem fordern Sie doch nur nicht das Departement auf, etwas in solchen Sachen zu thun. Eine Einwirkung desselben kann alles schlimmer machen, den akademischen Senat ganz herabwürdigen u[nd] den Ruf der Universität gänzlich <sup>13</sup>verderben. Sie wissen ja, wie es in Heidelberg gegangen ist.

---

<sup>8</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 382.

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>10</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>11</sup> ?

<sup>12</sup> "Gu" rayé dans le ms.

<sup>13</sup> "B" rayé dans le ms.

In Göttingen ist eine merkwürdige Scene vorgefallen. Dabelow<sup>14</sup>, der sich jetzt dort aufhält, hat ein Buch wider repräsentativer Verfassungen geschrieben; die Studenten haben es bei hellem Tage am Markt an den Schandpfahl genagelt, u[nd] ihm in einem Brief gerathen, die Stadt zu verlassen, welchen Rath er auch sogleich befolgt hat.

Wir haben jetzt schöne Sachen hier: die besten Pariser u[nd] Dresdner Antiken in Gipsabgüssen, u[nd] die Ginstiniranische<sup>15</sup> Gemäldesammlung, die der König in Paris p 4 gekauft hat. Diese habe ich gesehn, ob sie gleich noch nicht öffentlich ausgestellt ist. Sie enthält ganz herrliche Sachen. Der König hat wirklich beschlossen, ein öffentliches Museum aus diesen Kunstwerken zu errichten.

Leben Sie wohl, theurer Freund, u[nd] grüßen Sie Frau u[nd] Kinder. Meine Frau nebst Großmutter, Sohn u[nd] Tochter befinden sich alle wohl u[nd] lassen grüßen. Schreiben Sie bald wieder

Ihrem

treuen Freunde  
Solger

---

14 ?

15 ?

### 1.3.2. Solger à Raumer, du 17 mars 1816 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 160*<sup>1</sup>

Berlin, den 17ten März 1816.<sup>2</sup>

p 1

Liebster Raumer!

<sup>3</sup>Ich habe großes Unrecht gegen Sie, daß ich Ihnen nicht früher geantwortet habe, und Ihr letzter Brief hat mir dieses so lebhaft vor Augen gestellt, daß ich ordentlich darüber erschrocken bin. Aber Gott mag es<sup>4</sup> wissen, wie mir jetzt die Zeit davoneilt. Ehe ich mich umsehe, ist eine Woche, ein Monat vorbei, und ich bin selten recht zufrieden mit dem, was ich unterdessen geleistet habe. Eben dieser Umstand ist es auch, der mir großes Bedenken erregte, sobald ich Ihren Vorschlag zur Reise nach Italien erhielt, u[nd] der mich <sup>5</sup>noch abhielt, einzustimmen. Was soll aus den Planen werden, die ich angelegt habe! Vielleicht könnte ich durch die Reise um eben so viel zurück als Sie vorwärts gebracht werden. Ich fühle wohl, daß ich ununterbrochen und in strengem Zusammenhange fortarbeiten muß, wenn die Hauptsachen, die ich vorhabe, zur gehörigen Reife kommen sollen. Und dann; wird man mir auf ein Jahr Urlaub geben? hier, wo ein<sup>6</sup> solcher Mangel an Philosophie ist? Werde ich es so einrichten können, daß meine Familie dabei nicht leidet, oder mir künftig Sorgen daraus erwachsen? Sie, mein Freund, haben Vermögen, u[nd] erwarten ja auch eine

p 2 Bewilligung von oben her.<sup>7</sup> Ich muß erst<sup>8</sup> für die Meinigen für jetzt und für die Zukunft sorgen. Das alles, sehen Sie wohl, sind Dinge, die sehr wichtigen Einfluß auf solchen Entschluß haben müssen. Was Ihre Einladung zu Ostern betrifft, so nähme ich sie herzlich gern an; aber auch dabei finden sich Hindernisse, die mir gewiß Ihre Verzeihung verschaffen werden. Erstlich brauche ich die Ferien sehr nöthig zur Vorbereitung auf ein neues Collegium, das ich in diesem Sommer lesen werde, u[nd] dann muß ich Geld sparen, da ich im Herbst wieder eine größere Reise zu machen gedenke, u[nd] diese nicht ohne meine Frau, die sich jetzt darauf freut, machen

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 385–387.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Toute la lettre est rayée de divers traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 385.

<sup>4</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 386.

<sup>5</sup> “ab” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 386.

<sup>7</sup> La phrase “Sie, mein Freund, . . . oben her” est rayée d’un trait de crayon horizontal (de deuxième main) dans le ms, et ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 386. [XXX] en marge en face au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>8</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 386.

möchte. Was meinen Sie, wenn wir uns ein Stelldichein in Ziebingen gäben? Bis dahin käme ich Ihnen wohl entgegen. Oder auch in Crossen?

<sup>9</sup>Sie haben es gewollt, liebster Raumer, und so habe ich denn aus Ihren Briefen<sup>10</sup> manches geradezu <sup>11</sup>ausgestrichen; Ihre Vollmacht muß mich von aller Verantwortlichkeit befreien. Ich war dabei in Verlegenheit, da meine Anklage auf mehr ging, als Sie eingeräumt haben.<sup>12</sup> Die Geschichte der Auflösung der Republik Venedig war mir höchst interessant und erfreulich, sie strahlt aus dem übrigen sehr hervor. Der Inhalt ist uns hier gewiß ganz neu, und die Darstellung finde ich<sup>13</sup> vortrefflich. Den letzten Stoß habe ich auch schon angelesen und mit vielem Vergnügen.<sup>14</sup>

p 3 Kennen Sie denn Lindau, diesen lange Verschollenen, der nun wieder in Breslau zum Vorschein gekommen ist? Er hat mir geschrieben, und mir ein halbes Dutzend ganz kleiner Schriften geschickt. Die Hauptsache, über den Timäus, habe ich noch nicht zu lesen Zeit gehabt. Hätte er doch aber<sup>15</sup>manches von den andern, besonders die Briefe über Sarmatien und die Griechischen Epigramme lieber nicht gemacht, oder nicht hergeschickt. Ich sehe daraus, daß er auf demselben Wege, wie ehemals, ist, sich selbst zu schaden. Wenn Sie ihn sehen, so sagen Sie ihm doch, daß ich ihm bald antworten werde.

<sup>16</sup>Meine Arbeiten haben recht guten Fortgang. Über die Rechtslehre habe ich viel nachgedacht, und glaube manches neue<sup>17</sup> gefunden zu haben. Auch sind noch einige kleinere Gespräche in der Arbeit. Ich bin sehr begierig, mich an mein größeres Werk über die Religion, zu machen, wozu ich aber noch manche Vorarbeiten brauche.<sup>18</sup> In meinem Hause habe ich, Gott sei Dank, viel Freude; meine liebe Frau ist recht gesund, so wie auch ihre Mutter, u[nd] die Kinder gediehen nach Wunsch. Ich habe im Frühjahr etwas rheumatischen Uebeln gelitten, hoffe aber durch das bessere Wetter bald ganz erfrischt zu werden. Freunde grüßen Sie herzlich.<sup>19</sup> Empfehlen Sie mich

---

<sup>9</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>10</sup> "Reisebriefen" dans *NS*, vol. 1, p. 387.

<sup>11</sup> "Aus" rayé dans le ms.

<sup>12</sup> La phrase "Ich war. . . haben" est rayée au crayon (de deuxième main) dans le ms et ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 387. Le passage à la ligne et l'indentation dans *NS*, vol. 1, p. 387 ne figurent pas dans le ms.

<sup>13</sup> "ganz", dans *NS*, vol. 1, p. 387.

<sup>14</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin de passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 387.

<sup>15</sup> "das" rayé dans le ms.

<sup>16</sup> Début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 387.

<sup>17</sup> "Neue" dans *NS*, vol. 1, p. 387.

<sup>18</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>19</sup> [XXX] rayé dans le ms.

Ihrer Frau, und meinen Breslauer Freunden, behalten Sie mich lieb, u[nd] antworten Sie mir bald.

Ihr

treuer Freund  
Solger.

Berlin, den 19ten Mai 1816

Schon lange, mein theurer Abeken, habe ich mir vorgenommen Deinen mir so lieben Brief aus Osnabrück (dessen Datum<sup>2</sup> ich aus Scham gar nicht hersetzen mag) zu beantworten, konnte aber immer nicht dazu kommen, wenigstens nicht mit der Muße u[nd] Behaglichkeit, ohne di ich nicht gern an Dich schreibe.<sup>3</sup> Ich habe mich wirklich gar sehr über Deinen Brief gefreut. Du weißt<sup>4</sup> wohl auch, wie angenehm es einem Autor ist, wenn man sich über seine Werke mit ihm einläßt, u[nd] diese Freude habe ich nicht oft. Der gute Erwin ist nicht genug in der Mode. Einerseits ist nicht genug flackernder patriotischer u[nd] religiöser Enthusiasmus darin, und andererseits nimmt er nicht die vornehme Miene an, da Beste zu verschweigen und nur andeutend zu den Auserwählten zu reden. In meinem Herzen bin ich freilich überzeugt, daß die Hauptsachen darin ganz neu und aus der Tiefe der Wahrheit geschöpft sind. Ich glaube, Du wirst dies auch zugeben, wenn Du zumal im 4ten Gespräche die Ableitungen und Erklärungen der verschiedenen Thätigkeiten u[nd] Kräfte des dichterischen Geistes erwägt, u[nd] besonders den Standpunkt der Ironie, den noch Niemand so gefaßt und dargestellt hat, und auf dem doch das ganze Verständniß der Kunst beruht. Diesen bitte ich Dich nur recht tief zu fassen, so wirst Du alles Übrige verstehn. Wir stritten bei Deinem Hiersein über den letzten Zweck der Kunst, u[nd] konnten uns nicht ganz verständigen; Du gabst mir immer noch zu viel auf die moralische Ansicht; der Erwin, hoffe ich, wird Dir meinen wahren Sinn deutlicher dargelegt, u[nd] ich wünschte, er möge Dich auch überzeugt haben.

Was nennt man denn auch überhaupt gewöhnlich Moral? Doch nur das Elementarische der Sittlichkeit, womit wir Menschen freilich den größten Theil unseres Lebens hindurch zu kämpfen haben; die Unterjochung der Triebe, die<sup>5</sup> Anordnung des Lebens nach großen und reinen Zwecken, das Gleichgewicht zwischen unserer sinnlichen und vernünftigen Natur, wodurch wir die Außen welt beherrschen, u[nd] gleichsam mit Verstand beleben, oder wohl gar das reine Uebergewicht des freien Wollens. Alles dieses ist schön u[nd] nöthig zum sittlichen Leben; aber der wahre Quell desselben, ohne den auch selbst dieses nicht denkbar ist, kann doch allein die göttliche Offenbarung sein, die in uns die lebendige Wahrnehmung des

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 415–417.

<sup>2</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>3</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 415.

<sup>4</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>5</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

Guten, ja der göttlichen Gegenwart selbst<sup>6</sup> bewirkt. Auf dieses Ziel führt mich meine ganze Philosophie, und ich glaube etwas leisten zu können, was viele für unmöglich halten, nämlich durch reine Speculation die <sup>7</sup>Religion in ihrer höchsten Lebendigkeit darzustellen. Ich sage, dies leisten zu können, was viele für unmöglich halten, nämlich durch reine Speculation die Religion in ihrer höchsten Lebendigkeit darzustellen. Ich sage, dies leisten zu können, meine aber nicht damit, daß es mir gelingen wird, auch nur einen ungewöhnlichen Grad von Vollkommenheit in dieser Darstellung zu erreichen, sondern nur, daß ich diesen Weg der Wahrheit gemacht habe, u[nd] ihn auch andern zeigen werde. Mein nächstes größeres Werk soll in einer Reihe von Gesprächen über die Religion bestehn; dazwischen schreibe ich einige einzelne kleinere Gespräche, von welchen schon mehrere fertig sind, u[nd] die mehr einen populären und mimischen Charakter haben. Im Grunde liegt schon im Erwin derselbe Sinn u[nd] Zusammenhang, den ich künftig nach anderen Richtungen hin verfolgen werde.<sup>8</sup>

Da komme ich gleich in den Schuß, Dir von mir u[nd] meinen Arbeiten zu erzählen. Ueber Deine Lage u[nd] Deine Zufriedenheit damit habe ich mich sehr p 3 gefreut; der Himmel gebe, daß es Dir immer besser u[nd] behaglicher darin werden möge, woran ich kum zeifle, da ich weiß, wieviel die Sinnesart beiträgt, selbst die äußeren Bedingungen der Zufriedenheit zu bilden. Wie gern sehe ich Dich einmal in Deiner Hauslichkeit! Wie gern lernet ich Deine Frau kennen, von der ich mir etwas sehr Treffliches vorstelle! Auf Deine beiden Jungen brauchst Du aber nicht so stolz zu sein, noch mit Falstaffschen Anzüglichkeiten um Dich zu werfen<sup>9</sup>, noch ehe ich Deinen Brief bekam, war mir schon im August des vor.[igen] J.[ahres], ein recht wackerer knabe geboren, der noch dazu den Namen Rudolf erhalten hat, und um so mehr Theilnahme von Dir fordert. Er hat sich auch sehr brav gehalten, meine liebe, brave Frau ist auch immer kräftiger und gesunder geworden. Unsere äußeren Umstände haben sich auch etwas verbessert, so daß wir ohne Sorgen mit frohem und freiem Gemüthe und in der angenehmsten Thätigkeit fortleben.

In manchen Dingen spüren wir denn doch den Frieden und die glücklichen Zeiten, wenn wir gleich auch über manches zu klagen haben. Unsre Kunstsammlungen werden dem öffentlichen Genuß u[nd] Gebrauche eröffnet werden, u[nd] man vermehrt sie höchst freigebig, oder vielmehr es werden erst neue, u[nd] sehr bedeutende

---

<sup>6</sup> "in uns selbst" dans *NS*, vol. 1, p. 416.

<sup>7</sup> "Phi" rayé dans le ms.

<sup>8</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin de passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 416.

<sup>9</sup> ?

geschaffen. Aus Frankreich haben wir Gipsabgüsse, u[nd] zum Theil sehr schöne, von den vorzüglichsten, ehemals dort vereinigten Antiken erhalten. Rauch hat vom König den Auftrag in Italien auch noch alles Bedeutendes abgießen zu lassen. Eben solche Bestellungen sind in Dresden u[nd] in andren Deutschen Städten gemacht, so daß wir hoffen können, eine Seite von Gipsabgüssen zu eröffnen, die vollständiger werden wird als die Mengs'schen. Ferner hat der König die Gemäldegalerie des Hauses Gustiniani<sup>10</sup> gekauft, welche jetzt hier in der Akademie aufgestellt ist. Sie besteht <sup>11</sup>(nebst einige andre Stücke, die einzeln dazu gekommen <sup>12</sup>sind) aus 171 Gemälden von allen Formaten, worunter sehr viele im größten, von den berühmtesten italiänischen Meistern; mehrere sind von der höchsten Vollendung, schlechte sind eigentlich gar nicht darunter, Nieerländer nur wenig. Werden hiermit, wie der Plan ist, die besten Sachen aus der Bildergalerie des hiesigen Schlosses u[nd] in Potsdamm vereinigt, so haben wir eine Sammlung, die ebenfalls mir den besten in Deutschland wetteifern kann. Unsern Gemmen- u[nd] Münzensammlung war, wie Dir bekannt sein wird, schon ausgezeichnet; der König hat die Adlersche Münzsammlung für 18000 rl. dazu gekauft, u[nd] dieses Ganze wird vom Professor Tülken<sup>13</sup>, der bei unserer Universität Archäologie u[nd] Kunstgeschichte liest, geordnet, da <sup>14</sup>bisher <sup>15</sup>das Vorhandene sehr schlecht verwaltet wra. Alle diese Schätze werden in eine große öffentliche Anstalt vereinigt. Die Ställe werden unten aus dem Akademiegebäude herausgeworfen, das untere Standorte<sup>16</sup> desselben nebst dem Hintergebäude ausgebaut, u[nd] so ein gemeinsames Lokal dafür gewonnen. Dieser Bau ist zwar noch nicht angefangen, aber doch beschlossen, u[nd] es wird hoffentlich auch zur Ausführung kommen. Auch die Bibliothek wird auf Antragu[nd] nach dem Vorschlage der Universität sehr vermehrt, u[nd] in ihren inneren Einrichtungen verbessert. Wir haben die fast gewisse Aussicht, Welcker aus Heidelberg zum Oberbibliothekar zu bekommen, u[nd] hoffentlich wird er auch historische Collegia lesen.

Du siehst also, daß Berlin, wenn es so fortgeht, in wenigen Jahren viel merkwürdiger u[nd] reicher an schönen Anstalten sein wird, als es je gewesen ist; u[nd] auch in dieser Rücksicht bin ich froh, daß ich hoffen darf, hier auf immer meinen Aufenthalt zu haben. Auch des Umgangs wegen ist dies viel werth, wenn

---

<sup>10</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>11</sup> "aus" rayé dans le ms.

<sup>12</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>13</sup> ?

<sup>14</sup> "es" rayé dans le ms.

<sup>15</sup> "sehr" rayé dans le ms.

<sup>16</sup> ?

auch manche Freunde in die Ferne gegangen sind. Man darf hier aber auch noch immer am erste hoffen, die Entfernten einmal wieder zu sehn.<sup>17</sup> Der Freitag, obgleich auf 6 Augen stehend, wird noch immer gehalten, es ist mir sehr werth, einen Abend wöchentlich sicher mit Krause besonders zusammen zu sein. Dieser ist allerdings schon im Oktober zur Ehe geschritten, aber fruchtreich scheint sie noch nicht zu sein, was mir leid thum würde. Hagen macht mit Raumer u[nd] noch einem Dritten zusammen eine Reise nach Italien auf mehr als ein Jahr, wozu sie, vermöge eines früheren Versprechens des Staatskanzlers an Raumer, eine öffentliche Unterstützung bekommen. Sie redeten mir sehr zu, mitzureisen, ich habe aber die Stärke gehabt zu widerstehn, da ich es jetzt weder mit meinem häuslichen noch amtlichen Pflichten, noch mit meinen wissenschaftlichen Planen verinigen konnte. Hast Du noch den wundersamen Lindau gekannt, der auch einst Mitglied des Freitags war? Dieser, schon einmal bei den äußersten Sarmaten verschwunden u[nd] verschollen, ist in Breslau wieder zum Vorschein gekommen, aber nicht in der besten Lage.– Keßler, unser wackerer, trefflicher Freund, den ich jetzt leider nur zu selten sehe, lebt glücklich mit seiner Familie, nur daß sein Knabe seit einiger Zeit kränkelt. In diesem Sommer wird er mit dem alten Haim nach Meiningen reisen. Jule ist noch unverändert, u[nd] selbst noch ohne feste Anstellung, wozu einige Gelegenheiten sehr nahe waren. Unser p 6 guter Löwe in Königsberg dauert mich; er ist kränklich so wie seine Frau, und scheint sich auch in seinen Amtsverhältnissen nicht ganz zu gefallen. Unser liebenswürdiger Freund Willudovius ist in diesem Frühjahr am <sup>18</sup>Blutspeier<sup>19</sup> gestorben; sein Tod hat mich sehr gerührt. Auf den Staatsrath Schulz machter er besonders viel Eindruck, da dieser ebenfalls stark am Blutspein gelitten hat, u[nd] diesen Winter so übel daran war, daß mir sein Zustand sehr bedenklich wurde. Jetzt hat er sich, Goot Lob, sehr erholt.

Nun habe ich Dir wohl so ziemlich erzählt, was Du zu wissen wünschst. Die Pfingsttage werde ich bei Tieck zubringen. In den Herbstferien denke ich aber eine größere reise zu machen, mit meiner Frau, u[nd] wenn keine Hindernisse dazwischen kommen, wohl bis an den Rhein. Könnten wir uns vielleicht da irgendwo ein rendezvous<sup>20</sup> geben? Das würde mich sehr freuen.

Grüß Deine liebe Frau unbekannterweise von mir. Die meinigen grüßen Dich als Bekannten. Alle Freunde lasen gleichfalls grüßen. Behalte mich in Deiner LLebe, wie ich Dich stets lieben werde als

---

<sup>17</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>18</sup> “der” rayé dans le ms.

<sup>19</sup> ?

<sup>20</sup> En lettres latines dans le ms.

Dein

herzlicher Freund

Solger.

<sup>21</sup>NB. Ich muß Dir noch die Auskunft geben, daß mit der Stelle im Erwin<sup>22</sup>, wonach Du fragtest, Th. 1 S. 192. Adam Müller gemeint ist.<sup>23</sup>

---

<sup>21</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms ; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 417.

<sup>22</sup> "im Erwin" manque dans *NS*, vol. 1, p. 417.

<sup>23</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main dans le ms) ; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

### 1.3.4. Abeken à Solger, du 16 juin 1816 (Osnabrück)

Staats- und UB Hamburg CS8, Abeken

p 1

Osnabrück, den 16. Juni 1816

Dein Brief, lieber Solger, hat mir eine rechte Pfingst-Freude gemacht und das sonst so unfreundliche Fest wahrhaft erheitert. Wie denn überhaupt Briefe an denen, den in den früheren Jünglingsjahren meine Freunde wurden, mir unausprechlich wohlthätig sind. So manche Bekanntschaften, und Freundschaften lösen sich durch eine Trennung auf, u.[nd] hinterlassen keine Spur; ich genieße das Glück, daß die eigentlich ächten Verbindungen, die ich mit Freunden eingegangen bin, aller fortdauernd solche Briefe erhalten wie auch das Vertrauen zu mir selbst, und kräftiger auch; ich fühle inniger wenn ich sie lese u[nd] noch denselben, der ich vor einer ziemlichen Reihe vor Jahren war, und die Liebe meiner Freunde sagt mir wenigstens, daß mein guter Wille, <sup>1</sup>verantwortet wird. Sie sind mir jetzt besonders lieb, da ich mich mancherlei zerstreuende Geschäfte habe hier geben müssen; Arbeiten kann ich sie kaum nennen. Mein Leben in Osnabrück, wo es eben nicht wohlfeil zu leben ist, die Vermengung meiner Familie – ich erwarte in wenigen Wochen ein drittes Kind –, und manche Familien-Verhältnisse nöthigen mich, einen großen Theil meiner Zeit einem Erwerb zu widmen, und so unterrichte ich viel und auf mannigfaltige Weise; was dann freilich mich nicht sehr unterrichtet. Denn das Docendo discimus<sup>2</sup> ist durchaus nicht auf alle Fälle anwendbar. Inzwischen macht mir mein eigentliches Geschäft, mein Gymnasium, wirklich Freude; und manche Lectionen, wie die, wo ich Autoren erkläre, u.[nd] die historischen, gebe ich mit großer Lust, was denn natürlich von Seiten der Schüler wieder Lust erzieht. Da bedaure ich es denn nur oft, daß ich auf der Universität kein ganz regelmäßiges Studiren der Philologie gemacht habe. Du weißt, daß zu unserer Zeit Jena durchaus nicht der Ort war, wo man ein solches Studiren machen konnte. Meine Liebe zu den Alten, die Fähigkeit, die ich mir durch Lectüre im Griechischen u.[nd] Latein erworben, und diese u.[nd] jene historische u[nd] ästhetische Kenntniss muß die manchen Lücken ausfüllen. Dazu kommt – was freilich *mich* nicht lasternd zukam –, daß unser Gymnasium in mancher Hinsicht <sup>3</sup>hinter andern zurück ist, und ich so hier u.[nd] da etwas Neues, nicht Unersprüßliches geben kann.

Wie sehr übrigens auch mein Tag durch Lectionen beschränkt ist, so habe ich doch noch Zeit übrig für mich etwas zu thun, u.[nd] es vergaß Dich selten einer, wo ich nicht meine Neigung zu den alten und neuen Historiker nachgehen kann. Diesen

---

<sup>1</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>2</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>3</sup> [XXX] rayé dans le ms.

Winter habe ich besonders viel den Aeschylus<sup>4</sup> gelesen, und in diesem Augenblick erfreuen und erfüllen mich noch die Supplices<sup>5</sup>. An dieses Stück kam ich recht spät, ich weiß nicht durch welches Vorurtheil geleitet. Um so mehr bin ich durch die Trefflichkeit desselben überrascht worden. Schlegel hält es für eins der früheren Stücke des Dichters, Blümner (auf dessen Urtheil ich übrigens, trotz dem Lobe, das Göthe ihm ertheilte <sup>6</sup>nicht viel gebe) nennt es das schönste. Ich begreife wirklich diese Kritik nicht. Andre Stücke haben den interessantesten Stoff für sich; aber je öfter ich jenes lese, desto vollendeter erscheint es mir. Es ist mir, als ob Aeschylus  
p 2 in der Zeit der Reife seiner Kunst sich der älteren <sup>7</sup>Weise wieder genähert habe, wo der Chor die Hauptsache war. Nimmt man an, daß das Stück das mittlere einer Trilogie ausmache, so mag er seine guten künstlerischen Gründe dafür gehabt haben. Schlegel klagt über die Einbuße der Individualität, da die Hauptpersonen Chor sind. Aber ich dünke, dieses Haupt-Verhältnis der *Schutzflehenden* möchte sich durch tausend Kehlen aussprechen; und zwischen zwei mehr individualisierenden Stücken hört gerade dieses eine sehr schöne Stellen eingenommen haben. Der Dialog darin, besonders wo die Jungfrauen dem König um Aufnahme anflehen, scheint mir meisterhaft, an Ausbildung fast schrecklich; die Chöre sind wunderherrlich, und gerade dieser Schluß, den ich irgendwo getadelt fand, erscheint mir durchaus nothwendig. U.[nd] ist die ganze Lage der Schutzflehenden wohl einer solchen Vorstellung werth! Man braucht nicht eben ein Grieche zu seyn und an einen Gott zu glauben, der ganz besonders der Gott der Schutzbedürftigen ist, um diese Lage menschlich und hoch bedeutend zu finden. Die Einfachheit der griechischen Kunst erscheint mir kaum irgendwo so schön und groß als gerade in dieser Tragödie.

Freund Voß, dem ich über dieselbe schrieb, hat in seiner großen Dienstfertigkeit u.[nd] Güte, mir in einigen Briefen einen vollständigen Commentar über dieselbe geschickt, mir sehr willkommen, weil wirklich sehr schwierige Stelle vorkommen, und gegen das Ende sehr verdorbene.

Außer diesem ergötze ich mich gegenwärtig an dem Catull, den ich mit dem <sup>8</sup>Tibull und Properz diesen Sommer recht zu genießen denke.

Eine große Freude ist mir durch die Anwesenheit meines Bruders geworden, den Du kennst. Er erwartete hier seinen Abschied, und ist der Philologie treu geblieben. Seinetwegen muß ich noch besonders mit Dir sprechen u.[nd] Dich bitten. Er wünscht

---

<sup>4</sup> “Ä” remplacé par “Ae” dans “Aschylus” dans le ms.

<sup>5</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>6</sup> Parenthèse fermante rayée dans le ms.

<sup>7</sup> “Tragödie” rayé dans le ms.

<sup>8</sup> [XXX] rayé dans le ms.

im Preußischen, etwa an einem tüchtigen Gymnasium (künftig, wie das Glück es will, einmal an einer Universität) eine Anstellung. Was meinst Du, wäre wohl in Hinsicht auf das erste zu thun. Ich sehe aus allem, daß er seine Zeit auf der Universität gut genutzt und gute philologische Kenntnisse hat, wie <sup>9</sup>es ihm denn überhaupt an Talent nicht fehlt. Daß er zweimal eine Campagne mitgemacht, wird ihm je wohl ein Vortheil seyn; er ist in der letzten (als Lieutenant) vielfach gebraucht u.[nd] beschäftigt worden, u.[nd] hat sich eine mehr als gewöhnlichen Achtung seiner Oberen erworben; an tüchtigen Zeugnissen von diesen würde es nicht fehlen. Was meinst Du, wenn er wieder nach Berlin ginge und gouvernirte? – Haben diejenigen, die im Feld gewesen sind, in dieser Hinsicht nicht einige Vortheile? – Wie kann er überhaupt am besten in einer Carriere kommen? – An wen kann er sich wenden? – Du wirst mir einen rechten Freundschaftsdienst erweisen, wenn Du mir hierüber, und *bald*, Nachricht giebst.

p 3 Mein Bruder hat sich vielfach versuchen müßen. Er ist lange Quartiermeister, dann Rechnungsführer, auch eine Zeitlang Brigade-Adjutant gewesen, meistens in der Normandie; doch hat er auch Paris <sup>10</sup>gesehen.

Keßler wird Dir meinen Brief vom vorigen Monat mitgetheilt haben, u.[nd] wie gut ich geahndet habe. Welche Freude würde es mir seyn, wenn ich den Freund hier sehen sollte! u.[nd] wie angenehm ist es mir, daß unsere häuslichen Freuden so einträchtig Hand in Hand gehen!

Diesen Sommer kann ich nicht reisen, u.[nd] so muß ich auch auf die Freude Verzicht leisten, Dir u.[nd] Deine liebe Frau, die ich auf das beste grüße, am Rhein nicht zu begegnen. Uebrigens geht mein nächstes Trachten eben dahin; u.[nd] wenn ich genug erübrigen kann, reise ich bald nach Frankfurt, Heidelberg, Maÿnz und vor allem nach Köln. Ich mochte wohl schon in diesen Julius-Ferien eine Ausflucht, wenn nicht eben dann meine Frau ihre Niederkunft erwartete; die mag ich dann natürlich nicht verlassen. Gebe mir Gott doch ein Mädchen; dann sind alle meine Wünsche in Hinsicht auf Kinder erfüllt. Meine beiden Jungen machen mir unerhört die herzlichste Freude; wie der Älteste ein sehr zartes und an Gemüth lebhaftes u.[nd] kluges Kind erscheint, so ist der jüngste ein tüchtiger, lerniger Junge, der sich einmal recht durch die Welt durchschlagen wird. Der macht jetzt schon (noch mit 1 1/2 Jahr alt) Spaziergänge von einer Stunde; u.[nd] doch ward er den ganzen Winter hindurch auf mannigfaltige Weise heimgesucht.

Daß Dein lebenswürdiger Erwin<sup>11</sup> nicht soviel Freude erregt als billig, thut mir noch, wiewohl ich es – in dieser Zeit – nicht umständlich finde. Denn ich stimme ganz

---

<sup>9</sup> “dem” rayé dans le ms.

<sup>10</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>11</sup> ?

mit dir in die Klage über die fladernden und flatternden Ansichten über die Politik, die Kunst u.[nd] die Wissenschaft ein. Es wird einem oft bange dabei, und würde es noch mehr werden, wenn man nicht einzelne Heroen und wackre Männer noch frisch und thätig sähe. Ueber Göthe fängt die junge Welt an gern allzu vornehm u.[nd] naseweis zu sprechen; was freilich ihm nichts thut, und uns auch nicht, aber doch eben keine gute und tüchtige Tendenz verräth.

Wie beneide ich Dich um Niebuhrs Nähe! Von diesem habe ich in dieser Zeit manches gelesen, was mich höchlich erfreut u.[nd] gefördert hat. Schreibe mir doch über ihn, über Schleiermacher u.[nd] andre. Du glaubst nicht, wie man nach solchen Nachrichten hier in der Entfernung von der Literatur schmachtet. Sag mir auch ein Wort über den Epimenides von Göthe. Daß der keine große Sensation gemacht hat, kann ich mir denken. Er ist der Menge und vor allem den jungen Leuten zu wenig in dem Tone der neuen beliebten Dichter und Volksredner geschrieben; für etwas rein künstliches wird dadurch der Sinn getrübt.

p 4 Sehr interessiert hat mich was Du über den Zuwachs, den Berlin an Kunstsachen gewonnen hat, schriebst. Da gewinnt ihr doch ein schönes, bleibendes Denkmal an diesem merkwürdigen Jahre.

Hast Du deine Pfingsttage bei Tieck verbracht? – Dann schreib mir davon; und es wie Tiecks Werk über den Shakespeare erwarten dürfen. – Neulich las ich ein furchtbar-strenge Wort über Göthe's Farbenlehre. Urtheilen die Berliner Physiker auch so strenge darüber? –

Aus Blümmers Schrift über den Aeschylus sehe ich nicht, daß Böckh der Meinung ist, die Supplices<sup>12</sup> seyen aus Aeschylus späterer Zeit, da er in Sicilien gelebt. Worauf stützt sich diese Meinung? – Das Stück interessiert mich so sehr, daß Du großen Dank an mir verdienst, wenn Du mir hier Aufklärung giebst. Ich kann Böckhs Buch hier nicht haben.

Dank für die Mittheilung über Deine Arbeiten. Dein Erwin ist auf dem Verzeichnis der Bücher, die ich mir in den Ferien wieder zu lesen vorgenommen habe. Dann schreibe ich Dir noch darüber.

Meine liebe Frau u.[nd] mein Bruder empfehlen sich Dir.

Seÿ meiner Bitte wegen des letzteren eingedenk, lieber Solger! u.[nd] gedenke meiner Ferne in Lebe.

Dein treuer Freund

B. R. Abeken.

Ist es gut, wenn mein Bruder an jemand schriftlich wendet?

Grüße Krause u.[nd] Toll auf das herzlichste.

---

<sup>12</sup> En lettres latines dans le ms.

Berlin, den 30sten Juni 1816

Dein Brief, liebster Abeken, hat mich ausnehmend erfreut. Ich wollte Dir gleich darauf antworten, u[nd] zwar über alle Punkte, worüber Du Aufschluß verlangtest. Aber der Drang meiner Arbeiten, besonders eines neuen Collegiums, welches ich lese, u[nd] welches mir viel Zeit kostet, erlaubte mir dies jetzt noch nicht, u[nd] länger wollte ich meine Antwort nicht aufschieben, weil Du gern wegen Deines Bruders bald Nachricht haben wolltest.

Wenn Dein Bruder promoviren will, so ist nichts weiter nöthig, als daß er her kommt, u[nd] sich an den Decan der philosophischen Facultät wendet, der ihm die Termine des Examens u[nd] der darauf erfolgenden Probevorlesung, die bei uns anstatt der Disputation eungeführt sind, ankündigt. Ich weiß aber nicht, ob er schon eine Dissertation geschrieben hat; diese muß er mit seiner Vorstellung einreichen, oder darin einen Termin angeben, wann er die Dissertation fertig haben wird. Denn sie muß ganz, oder wenigstens theilweise, drei Wochen<sup>1</sup> bei den Mitgliedern der Facultät circuliren.— Vielleicht will er avbergar nicht gleich promoviren, sondern sich erst noch eine Zeit lang vorbereiten, welches ich auch für das zweckmäßigste halte (Die meisten, die zu uns kommen, promoviren zu jung), <sup>2</sup>so wäre es ihm vielleicht recht, hier an einem Gÿmnasium u arbeiten, wozu ich ihn wahrscheinlich Gelegenheit verschaffen kann, vorzüglich aber wenn er in das Seminarium für gelehrte Schulen treten will, welches unter meiner Direction steht. Die Einrichtung dieses Seminars ist diese. Jeder Seminarist bekommt eine königliche Unterstützung von 120rl. jährlich, die monatlich mit 20 rl. ausgezahlt wird. Er giebt dafür zu seiner Uebung wöchentlich 6 Stunden an einem hiesigen Gÿmnasium, welche ich ihm nach dem Maße seiner Kenntnisse u[nd] praktischen Fertigkeit, in Vereinigung mit dem Director des Gÿmnasiums anweise. Außerdem macht er jährlich 2 Abhandlungen, eine über einen Gegenstad aus seiner Hauptwissenschaft, in der Regel lateinisch, die andre deutsch über Methode im Unterrichts u dgl., u[nd] diese Abhandlungen werden in dazu bestimmten Terminen in einem Colloquium<sup>3</sup> mit den Übrige, Seminaristen unter meinem Vorsitz durchgegangen. Wenn er sich gut hält (oder eigentlich wenn er sich nichts zu Schulden kommen läßt), kann er am Ende des Jahres eine Prämie von 30 bis 50 rl. bekommen. Auch hat das Seminar eine Bibliothek, worin manche gute Hülfsmittel sind, zu seiner Benutzung. Da die Arbeiten wenig Zeit wegnehmen, so kann er auf den ihm angewiesenen oder einen anderen Gÿmnasium gewöhnlich

---

<sup>1</sup> ?

<sup>2</sup> “alsdann” rayé dans le ms.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

noch andre Stunden bekommen, die ihn honorirt werden, u[nd] womit er noch 100 bis 150 rl. oder auch mehr<sup>4</sup> ohne zu großen Zeitaufwand verdienen kann. Hat nun Dein Bruder so viel Mittel, daß er noch etwas aus seinem Eigenen zuschließen kann, so kann er wohl hier subsistiren. Indessen ist das Gehalt der Seminaristen immer  
p 3 nur gerin, u[nd] ich kann Dir wohl sagen, daß ich in meinem diesjährigen Bericht an das Ministerium auf eine bedeutende Erhöhung desselben antragen werde, kann aber freilich nicht vorher sagen, ob sie genehmigt werden wird, obwohl ich Hoffnung dazu habe. Mir sollte es ausnehmend angenehm sein, wenn Dein Bruder hineintreten wollte. Er kann es sogleich, als einige Stellen eröffnet sind, und braucht sich dann nun an mich zu wenden. Er muß alsdann hier ein sehr gelindes Examen machen. Der Hauptvortheil, den die Seminaristen haben, ist immer, daß sie bekannt werden, u[nd] daß wirklich bei Besetzung oberer Schulstellen vorzüglich auf sie gesehn wird. Schreib mir bald, wozu sich Dein Bruder entschließt; mir sollt'er, wie gesagt, sehr willkommen sein.

Nun, mein theurer Abeken, muß ich für diesmal schon Lebewohl sagen. Bei Tieck bin ich mit meiner Frau in den Pfingstferien sehr vergnügt gewesen, aber das abscheuliche Wetter, u[nd] die etwas rasche Reise machten meine liebe Frau unpäßlich. Doch war es nicht bedeutend. Meine Kinder sind auch gesund. Der kleine Junge leidet zwar am Zahnen, aber er ist von kräftiger Natur, u[nd] wird wohl glücklich überstehn.

Grüß Deine liebe Frau u[nd] Deinen Bruder u[nd] behalte lieb

Deinen

treuen Freund  
Solger

---

<sup>4</sup> "oder auch mehr" rajouté au-dessus dans le ms.

### 1.3.6. Solger à Raumer, du 30 juin 1816 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 162*<sup>1</sup>

Berlin, den 30sten Juni 1816.<sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Ihr Zettelchen, liebster, theurer Raumer, empfing ich eben, als ich mich hinsetzen wollte, um Ihnen vor Ihrer Abreise noch einmal zu schreiben. Auf Ludolfs Zeugniß glaubte ich, diese sei auf den 15ten festgesetzt; nun schreiben Sie mir, schon den 7ten. Ich gestehe, daß dieses alles meine Schuld nicht aufhebt. Sie haben sehr recht, ich schreibe nicht oft genug, und vorzüglich hätte ich in dieser Zeit mehr schreiben sollen. Auch rührt es nur von dem Laster des Aufschiebens her, daß ich es nicht gethan habe. Dieses aber fand seine nächste Veranlassung in meinen vielen Arbeiten, womit ich jetzt beschäftigt bin. <sup>4</sup>Ich arbeite mit sehr viel Fleiß, und habe in gleicher Zeit fast noch nie so viel vollendet.<sup>5</sup> Das Collegium, welches ich jetzt zum ersten Male lese, die philosophische Rechtslehre, habe ich wirklich ganz erfinden müssen, da mir eigentlich keins<sup>6</sup> von den bisherigen Sýstemen genügte. Ich hoffe, daß diese neue Rechtslehre, welche in einer unzertrennlichen Verbindung mit einer dazu gehörigen spekulativen Staatslehre steht, auch Ihnen in der Folge interessant sein wird. Dabei habe ich außer dem kleinen Gespräch, welches ich Ihnen im Winter schickte, noch 3 geschrieben, ähnlichen Inhalts, aber von weit größerem Umfange, und zum Theil sehr reich componirt und ganz dramatisch. Dazu<sup>7</sup> schreibe ich in diesem Sommer noch ein 5tes; dann sollen diese 5 in Einem<sup>8</sup> gedruckt werden.<sup>9</sup> Wenn Sie wiederkommen, finden Sie den<sup>10</sup> vor, ihn nachzuschicken wird wohl zu weitläuftig sein, sonst thäte ich es sehr gern<sup>11</sup>, weil ich gar zu gern bald Ihre Meinung darüber wüßte<sup>12</sup> Sind Sie denn nun mit allem, was Sie nöthig haben, gehörig versehen? Ludolf muß ich sehr

p 2

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 422–423.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Le début de la lettre est rayé de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 422.

<sup>5</sup> Crochet ouvrant (de deuxième main); toute la fin de la page est rayée d’un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>6</sup> “keines” dans *NS*, vol. 1, p. 423.

<sup>7</sup> “; dazu” dans *NS*, vol. 1, p. 423.

<sup>8</sup> “einem” dans *NS*, vol. 1, p. 423.

<sup>9</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>10</sup> “ihn” au lieu de “den” dans *NS*, vol. 1, p. 423.

<sup>11</sup> “sehr gern” manque dans *NS*, vol. 1, p. 423.

<sup>12</sup> “wünschte” dans *NS*, vol. 1, p. 423; fin de passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 423. Toute la page 2 est rayée de plusieurs grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

rühmen, er hat sich wirklich sehr um Sie verdient gemacht. Er sagte mir, daß es Ihnen noch an Empfehlungen mangle. Ich habe ihn auf den Oberlandsgerichtsrath von Winterfeld aufmerksam gemacht, der kürzlich von hier nach Breslau gekommen ist, u[nd] welcher, glaub'ich, 2 Jahr, u[nd] zwar sehr nützlich in Italien zugebracht hat. Vielleicht haben Sie seine Bekanntschaft schon gemacht u[nd] sie benutzt.

Ich wünsche Ihnen und meinem alten geliebten Hagen alles erdenkliche Glück zu dieser Reise. Kommt beide mit fröhlichem Muthe und reicher Ausbeute zurück. Sehr gern würd'ich es sehn, wenn Sie mir auch besonders zuweilen schrieben; auf jeden Fall machen Sie aber nur ja die Einrichtung fest, daß ich alle Briefe zu lesen bekomme. Hagen hat das Unrecht, welches ich gegen Sie habe, noch in einem weit höheren Grade gegen mich; er schreibt mir fast nie, und weiß doch, wie herzlich lieb ich ihn habe. Einer meiner höchsten Wünsche ist immer, einmal wieder mit Ihnen beiden an einem Orte zu leben, wo möglich hier. Manchmal wird mir aber bange, daß es hier auch nicht immer so wähen möchte.

Wenn Sie in Italien, wie es dort recht der Fall sein soll, Gelegenheit haben, Bücher sehr wohlfeil zu kaufen, zumal alle, als Commentatoren des Dante und dgl., oder ganz alte italiänische Poesien, so kaufen Sie dies für mich. Besonders aber wünschte ich dies, wenn Ihnen etwas vom Jordanus Bruno<sup>13</sup> vorkäme, u[nd] zwar vorzüglich das Buch della causa, principio ed uno<sup>14</sup>, welches wie ich glaube in Italien erschienen ist.

p 3 <sup>15</sup>Niebuhr werden Sie wohl, wenn auch späterhin, in Italien treffen. Es ist nun endlich so weit, daß er wirklich bald abgeht. Er nimmt einen jungen Mann mit, dessen Bekanntschaft ich Ihnen sehr empfehle, den Doctor<sup>16</sup> Brandis, der besonders Geschichte der Philosophie studirt, ein sehr gründlicher Kopf und von dem gradesten besten Charakter.<sup>17</sup> Heindorf ist in Halle gestorben; ich glaubte, daß er kaum hinkommen würde, und preise ihn glücklich, daß er der Qual los ist.

<sup>18</sup>In den Pfingsttagen bin ich mit meiner Frau bei Tieck gewesen, und habe mich sehr gut bei ihm unterhalten. Es ist mir ein Labsal einmal einen ganz gleichgesinnten Freund zu sprechen; wenige hat man hier. Krause<sup>19</sup> und Eichhorn<sup>20</sup> sind mir immer die liebsten, so mittheilbar sind sie aber nicht wie der unvergleichliche Tieck. Er

---

<sup>13</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>14</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>15</sup> Le paragraphe suivant est rayé de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>16</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>17</sup> Début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 423.

<sup>18</sup> Le passage à la ligne et l'indentation manquent dans *NS*, vol. 1, p. 423.

<sup>19</sup> Légèrement rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>20</sup> Légèrement rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms.

gedenkt Ihrer mit vieler Liebe.<sup>21</sup> Eins muß ich Ihnen doch erzählen, <sup>22</sup> was ich Sie aber streng zu verschweigen bitte. Leopold Gerlach<sup>23</sup> ist kürzlich bei Tieck gewesen, und dieser hat ihn einmal recht ordentlich über sein und aller dieser jungen Brentano-artigen Genies hohles und leeres Treiben ins Gebet genommen, u[nd] ihm den Kopf so gewaschen, daß er ganz verblüfft wieder abgereist ist. Vielleicht ist ihm ein solcher Schreck recht gut. Der Brief, den mir Tieck darüber geschrieben hat, ist ein wahres Meisterstück.

p 4 <sup>24</sup>In meinem Hause steht, Gott sei Dank, alles wohl. Meine liebe Frau und meine beiden Kinder machen mir täglich neue Freude. Der kleine junge leidet zwar etwas an den Zähnen, aber er hat eine kräftige gesunde Natur, so daß ich hoffe, er wird alles glücklich überstehn.

Wenn Sie diesen Brief noch in Breslau träfe, wie ich denke, daß er muß, so wird dies sehr zu meiner Beruhigung dienen. Sie schreiben mir, daß um meines Stillschweigens willen Ihr Glaube nicht wankt; Gott erhalte Sie dabei in Ansehung dieses und anderer meiner Fehler. Mit der herzlichsten Theilnahme und einem wahren Mitgenusse werde ich Sie auf der Reise begleiten. Denken Sie auch an mich, und wenn Sie wieder kommen, müssen wir uns sprechen, es sei nun hier<sup>25</sup> oder in Breslau.

Sagen Sie Hagen, daß ich auf den 2ten Band seiner Sammlung bei Reimer pränumirt habe.—

Nochmals Lebewohl, u[nd] glückliche Reise! Unveränderlich  
der Ihrige

Solger

---

<sup>21</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>22</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>23</sup> Le nom est rayé d'un trait de crayon très appuyé; un "X" au crayon au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms.

<sup>24</sup> Toute la fin est rayée de grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>25</sup> "und" rayé dans le ms.

### 1.3.7. Voß à Solger, du 25 juillet 1816 (Heidelberg)

*Frankfurter Goethemuseum 5334*

p 1 Heidelberg, d. 25. Jul. 1816

Dank, herzlichen Dank, bester Solger, für Deinen herzlichen Brief, und dessen erfreulichen Inhalt! Ich beantworte ihn heute, von Geschäften eingeengt, um nur keinen Posttag zu versäumen, flüchtig; wozu auch jetzt viele briefliche Worte, da wir uns so bald mündlich sprechen? Ja wir müssen uns wiedersehen, nach 14 langen Jahren, und ich denke, hier in Heidelberg. Du wirst ja so nah bei unserer himmlischen Neckarthale, uns nicht unbesucht lassen? Solltest Du aber, wider Erwarten, durch Zeit bestimmt kurz u.[nd] anders mir unbekannt gezwungen, nicht kommen, so sage mir ein Brief von Dir aus Frankfurt, wann ich mich in Darmstadt einfinden soll. Weiter zu reisen erlauben mir nicht gut meine Vorlesungen, da ich ohnehin diesmal etwas später schließe, um meine große Reise im Harlert<sup>1</sup> machen zu können; und dann gestehe ich Dir auch ausführlich: ich möchte Dich nicht gern in Frankfurt sehn der Schloßer wegen. Halt mich nicht zu intolerant; ich ehre hiermit Überzeugungen wie die meinige, u[nd] ein Übertritt zu einer anderen Religion könnte mir unter Umständen sogar ehrwürdig sein. Aber Christians Schlossers Tugendraserei, die nun auch der arme unschuldige grundschwäche Erich mit angesteckt hat, ist mir in der Seele zuwider. Ich bin so fest überzeugt wie von etwas, daß diesem heillosen Med[XXX]heit, einem Erzsophisten, dem Talent u[nd] Charakter nach, nichts lieb u[nd] heilig ist, als sein Ich: Dies Ich soll glänzen durch Religion, und Religion ist ihm ein Mittel zum Zweck. Dazu ist sein banchtische<sup>2</sup> Kameraderei gegen Göthe, die er ein paarmal als freiwilliger Schildknappe hierher begleitet hat, mir im höchsten Grade zuwider geworden, mir wie allen Heidelbergern, die davon Zeuge waren. Glaube mir, bester Solger, unter solchen Leuten fühle ich mich beengt, und verrotten. Erich Schlosser ist gewiß kein Heuchler, aber sein Schwächer ärgert mich. Kein Mensch sollte sich im Andern auf Gnad' u Ungnade getragen geben; wer seine Persönlichkeit ausgeübt, ist ein Verräther an der Menschheit.– Genug davon, bester Solger. Du wirst den alten Voß verstehen, der spricht, wie ihm der Schnabel gewachsen ist aetc<sup>3</sup>.

Krausens loves labour lost bringe mir ja mit; sollte es auch mehr Entwurf sein; durch ein solcher wirkt Bedeutendes; und ich verspreche: kein Mensch soll sein Mitgetheiltes sehen, das ich ohnehin zurückschicke, oder wenn ers verlangt, wie du ehemals mit dem Sofoklesbrouillons, verbrennen will. Bitte Krause recht freundlich darum.– Sollte aber Krause durchaus nicht wollen, oder vielmehr nicht

---

<sup>1</sup> ?

<sup>2</sup> ?

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

können (u.[nd] wahrhaftig, ich werde seine Gründe dafür, welche es auch sein, ehren), so bitte ich ihn um eins: er <sup>4</sup>theile mir mit, was er für Gedanken u.[nd] Einfälle bei den Wortspielen des sogenannten Dritte Actes (bei mir die letzte Scene des zweiten) gehabt. Es ist wahrhaftig eine Aufgabe, die envoy<sup>5</sup>-Geschichten, diesen “güldne Ladung der Poesie” (verzeih die unglückliche Metafer)<sup>6</sup>, die nach einigen halbsbrechenden Lustspringen wieder in den Grundton zurückkehrt, so recht an der lebendigen Wurzel zu ergreifen: Ich könnte die ganze Passage auslassen, und kein Hund würde darauf krähen, aber ich habe einmal ein stilles Eid gethan, die paar  
p 3 Wizfacten<sup>7</sup> nicht zu überspringen. Und wenn sie der Teufel in seinem Rachen hätte, und mit feserfloßener Zähnen hütete: es muß ihm abgejagt werden. Mein Bruder hat mir kürzlich Timon von Athen geschenkt, ich behaupte in einer meisterhaften Übersezung. Das Ungewitter von Fluchen ist ihm her[r]lich gelungen.

Ich war, wie Wilken in Rom war, ein trimestrischer Redacteur der Jahrbücher; da bat ich Schlegeln, Deinen Erwin zu rezensieren; ich dachte nemlich, dieser Rezensent, als ein geistvoller wäre Dir erwünscht. Er hat versprochen, aber noch nicht Wort gehalten, u.[nd] nun fürchte ich, er wird nie.– Wilken hatte mir auch nicht Eine Rezension zurückgelassen; da war ich in Verlegenheit, und mußte selbst schreiben, was das Zeug halten wollte; ich bin aber so gefreut gewesen, nur unter wenigen Recensionen meinen Namen zu <sup>8</sup>sezen.

Was sagst Du zu Gries’ Calderon? Ich meine, der<sup>9</sup> ist alles Lobes werth; aber Gries hat sich auch rechtschaffen angestrengt, um diese Höhe zu erreichen. Ich möchte wohl Kloßer hier übersprungen sein; aber ein ganzes Jahr für zwei Stücke hinzugeben, der Preis wäre mir doch zu theuer. Ich halte Schlegeln für übertroffen: Gries hat dieselbe Fülle der Sprache, u.[nd] hat sich vor den Unbestimmtheiten Schlegels gehütet. Die Rezension in der Jena[er] A.[llgemeine Literatur-]Z.[eitung] 1815 war von mir.

Nun leb für heute wohl, mein theurer alter Solger. In einigen Tagen kommt Abeken, u[nd] bleibt bis über die Hälfte des August. Wie freue ich mich! – Grüß Böckh, de Wette, Schleiermacher, Niebuhr, wenn Du sie siehst. Dein treuer

*Heinrich*  
Voß

---

<sup>4</sup> “schreibe”, puis “gebe” rayés dans le ms.

<sup>5</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>6</sup> La parenthèse “(verzeih. . . Metafer)” rajoutée au-dessus dans le ms.

<sup>7</sup> ?

<sup>8</sup> “schreiben” rayé dans le ms.

<sup>9</sup> ?.

### 1.3.8. Solger à Raumer, du 2 novembre 1816 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 164*<sup>1</sup>

Berlin, den 2ten Nov.[ember] 1816.<sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Ihre Briefe, theuerster Raumer, sowohl der an mich gerichtete, als die, welche mir Ludolf u[nd] Fr.[au] v.[on] Bassewitz mitgetheilt haben, sind mir unendlich angenehm u[nd] erfreulich gewesen. Daß ich Ihnen nach Venedig nicht geantwortet, müssen Sie entschuldigen, da ich selbst beinah 2 Monat verreist gewesen bin, u[nd] erst bei meiner Rückkehr Ihren schon 6 Wochen alten Brief vorfand. Ich hätte Ihnen also auch von Reisen zu schreiben, u[nd] manches habe ich gesehn u[nd] erfahren, worüber es wohl werth sein möchte ausführlich mit Ihnen zu sprechen. Aber diese schöne Reise enthält für mich u[nd] meine liebe Frau eine höchst traurige Erinnerung. Wir hatten unsre beiden Kinder vollkommen gesund und froh in den Händen ihrer sorgsamten Großmutter hinterlassen, so daß wir ohne alle Besorgniß mit frischem Muthe die Reise antraten. In Frankfurt am Main, nachdem wir dritthalb Wochen unterwegs waren<sup>4</sup>, erhielten wir nun völlig unerwartet die Nachricht, daß unser lieber kleine Junge im Kampfe mit seinen hevorbrechenden Zähnen unterlegen war. Sie können sich den Schmerz denken, der uns beide, so weit von der Heimath, überfiel, und meine Unruhe an einem fremden Orte, da ich fürchtete, der Schreck u[nd] die Trauer möchten der Gesundheit meiner so schon reizbaren, u[nd] sich noch dazu guter Hoffnung befindender Frau schädlich, ja verderblich werden. Noch jetzt wird es mir sauer Ihnen viel davon zu sagen. Nur das muß ich rühmen, daß meine theure Frau mir auch hier ihre edle Natur bewährte, u[nd] bei dem tiefsten Schmerze sich mit wahrer Ergebung zu fassen wußte. Ihren Wunsch sogleich auf dem kürzesten Wege umzukehren, redete ich ihr aus, weil doch nichts mehr zu ändern war, u[nd] ich die fernere Reise zur Erhaltung ihrer Gesundheit für nöthig hielt,<sup>5</sup> was mir auch Meÿer schrieb, u[nd] was sich auch bewährt hat. Unsre kleine Marie haben wir, Gott Lob, sehr gesund wiedergefunden, u[nd] sie macht uns täglich mehr Freude.

p 2

<sup>6</sup>Vieles habe ich, wie gesagt, auf der Reise gesehn, vorzüglich aber die herrlichsten Alt-Niederrheinischen Kunstwerke, sowohl in der höchst merkwürdigen Sammlung der Gebrüder Boisseree zu Heidelberg, als in den Kirchen u[nd] Privatsammlungen

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 458–462.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: "Solger an Raumer".

<sup>3</sup> Toute la page est rayée d'un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> "wahren", le "h" est rayé dans le ms.

<sup>5</sup> Le paragraphe suivant est rayé de deux grands traits verticaux au crayon dans le ms.

<sup>6</sup> Début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 458.

zu Cölln. Wir haben, theurer<sup>7</sup> Freund, bisher die deutsche Kunst noch gar nicht gekannt; denn die Oberdeutsche Schule, in welcher Wohlgemuth, Dürer, Cranach und der mit recht von Ihnen gerühmte Martin Schön die Hauptpersonen sind, kann man nur als den Beschluß einer Kunstgeschichte ansehen, die man vielleicht vom 11ten, 12ten Jahrhundert an datiren muß, und deren blühendste Periode ihren Schauplatz am Niederrhein hatte. Die Fülle von Werken die ich aus dieser Niederrheinischen Schule gesehen habe, vorzüglich auch bei meinem 8Tägigen Aufenthalt in Cölln (wo Sotzmann mein sehr gefälliger und unterrichteter Führer war), hat mich in den Stand gesetzt, mir die Folge der Entwicklung dieser deutschen Kunst so ziemlich zusammensetzen, <sup>8</sup> und ich glaube, ich werde wenig vom Wahren abweichen, wenn ich folgendes annehme. Seit den bÿzantinischen Kaisern, unter welchen bekanntlich Kölln oft Residenz u[nd] immer eine bedeutende Stadt des Reichs war, ist in dieser Stadt die Kunst wie ausgestorben. Es hat sich vielmehr, durch die Vermischung jener bÿzantinischen Kunst mit dem deutschen Geiste, eine ganz eigene Art u[nd] Weise gebildet, die nach u[nd] nach immer mehr in das eigentlich Deutsche übergegangen ist. Im 14ten Jahrhundert hat diese mit der Baukunst zugleich, oder ihr unmittelbar nachfolgend, ungeheure Fortschritte gemacht, u[nd] wir sehn den höchsten Gipfel davon in dem [XXX] Dombilde zu Cölln, die Anbetung der Könige vorstellend. Hiermit schließt sich gleichsam das Werden der Niederrheinischen Kunst, u[nd] nun kommt die klassische Periode, in der Mitte des 15ten Jahrhunderts, noch vor den großen Italiänern. Da treten auf Johann von Eyk, Hemmling, Johann von Mabuse, Schorrel. Männer, deren Werke ich mich nicht scheue den höchsten italiänischen<sup>9</sup> an die Seite zu setzen.<sup>10</sup> Ich war außer mir und glaubte zu träumen als ich diese nicht geahndeten Kunstwerke bei Boisserees sah. Um nur eins zu erwähnen, was Sie gewiß auch nicht geglaubt hätten, so ist der menschliche Körper darin oft mit einer solchen Vollkommenheit ausgeführt, <sup>11</sup>daß wir alle unsere bisherigen Vorstellungen von der skeletartigen Dürftigkeit, die wir bei den Oberdeutschen finden, hier müssen fahren lassen. In Cölln beim Pater<sup>12</sup> Fochem sah ich unter andern einen nackten heil.[igen] <sup>13</sup>Sebastian, der, wenn gleich durchaus eigenthümlich deutsch gedacht, doch<sup>14</sup> der Vollendung nach der Schule des Michel Angelo keine Schande gemacht

---

<sup>7</sup> “theuerster” dans *NS*, vol. 1, p. 458.

<sup>8</sup> Fin de passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 459.

<sup>9</sup> Ou “Italiänischen” dans le ms.

<sup>10</sup> Début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 459. La coupure est signalée par “—” et un passage à la ligne dans *NS*, vol. 1, p. 459.

<sup>11</sup> “als” rayé dans le ms.

<sup>12</sup> “Pastor” dans *NS*, vol. 1, p. 459.

<sup>13</sup> “Selb” rayé dans le ms.

<sup>14</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 459.

haben würde. Dies ist eigentlich die Kunstperiode, auf welche wir Deutsche stolz sein müssen, und wodurch die Deutsche<sup>15</sup> Kunst welthistorisch wird, sowie durch die großen Bauwerke. Nun kam gegen den Anfang des 16ten Jahrh.[underts] Lukas von Leyden, welcher anfang zu spielen und zu schnörkeln, u[nd] in den Holzschnitt überzugehen, dessen er sich auch bediente; ihn kannte Albrecht Dürer persönlich, und schließt sich an ihn an, so daß durch diesen diese Art von Kunst nach dem mittlern Deutschland verpflanzt u[nd] auf das Höchste selbständig ausgebildet wurde; aber die Größe Johannes van Eyk und Hemmlings wurde nie wieder erreicht. Denn diese beiden sind in ihrer Art Männer wie Leonardo und Raphael in der ihrigen. Am Niederrhein selbst, wäre die Kunst in lauter Spielerei u[nd] Schnitzwerk ausgeartet, hätte sie nicht gegen den Anfang des 17ten Jahrhunderts die letzte Richtung auf die Nachahmung der Natur u[nd] das genialische, aber freilich ganz sinnliche Spiel mit der Farbe genommen, in welcher Gattung Rubens immer als der große Erfinder u[nd] Führer der Reihe künstlicher und behaglicher Niederländer (im engeren Sinne) hoch geachtet werden muß.

Da haben Sie ein ganzes<sup>16</sup> Stück Kunstgeschichte, ein kurzes résumé<sup>17</sup> aus dem, was ich auf meiner Reise fühlte und dachte. So viel kann ich Ihnen freilich nicht erzählen, wie Sie mir von Italien sagen werden. Welche Genüsse und welche Belehrungen stehen Ihnen und Hagen bevor! ich werde tüchtig in der innern Welt, die ich auszubilden habe, arbeiten müssen, wenn ich bei Eurer Rückkehr gegen Euch aufkommen will. Sehr angenehm würde mir es sein, wenn Sie mir immer so von den wichtigsten Kunstsachen, die Sie sehen, vorerzählen wollten, wie von der Münchner Gallerie. Es freut mich ungemein, daß Sie von einem Gemälde des Francesco Francia<sup>18</sup> so gerührt worden sind. Die Manier dieses Meisters ist, obwohl ich nicht sehr viel von ihm gesehen habe, mir doch so gegenwärtig, daß ich mir das Bild nach<sup>19</sup> der Composition, die Sie mir beschreiben, in der Phantasie ausmalen kann. Er ist durchaus <sup>20</sup>einer meiner Lieblinge, u[nd] der unter den alten Italiänern, der sich an Innigkeit und liebevoller Tiefe am meisten den Deutschen nähert. Sie werden noch herrliche Frescogemälde<sup>21</sup> von ihm sehen (ich kann mich nicht gleich besinnen, wo); von diesen schreiben Sie mir doch recht ausführlich.

---

<sup>15</sup> "deutsche" dans *NS*, vol. 1, p. 459.

<sup>16</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 460.

<sup>17</sup> En lettres latines et dans *NS*, vol. 1, p. 460.

<sup>18</sup> En lettres latines dans le ms, gothiques dans *NS*, vol. 1, p. 460.

<sup>19</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 460.

<sup>20</sup> "vor" (?) rayé dans le ms.

<sup>21</sup> "Kirchengemälde" dans *NS*, vol. 1, p. 461.

Bei Jacobi hat es Ihnen also sehr gefallen. Er nimmt alle die für sich ein, die sich lebendig für Philosophie interessieren, ohne Philosophen von Profession zu sein; für die letzten<sup>22</sup> hat er zu wenig Methode und klares Bewußtsein. Auch Ihnen wollen indessen seine Ahnungen nicht genügen. Ich denke, Sie werden mir zugeben, daß wenn man seine Ideen von der Gottheit consequent verfolgt, und den Träumen Licht geben will, am Ende gar eine bloße Verstandesreligion hervorgeht, so wie überhaupt das, was viele Mÿsticismus nennen, an die Aufklärung oft näher grenzt als man wohl glaubt. Ich möchte sagen, was die Religion betrifft, fängt meine Philosophie da an, wo die Jacobische aufhört. Ich kann es, wie ich fest überzeugt bin, zur Klarheit der Einsicht bringen, daß ohne Offenbarung kein vernünftiges Bewußtsein möglich ist, und dieser große Gegenstand soll der Inhalt eines <sup>23</sup>dialogischen Werkes sein, wovon ich Ihnen wohl schon sonst<sup>24</sup> geschrieben habe. Freilich muß ich bemerken, daß man sich im Ganzen nicht sehr für die dialogische Form interessiert. Manche, die auch wirklich den Erwin seinem Inhalte nach schätzen (so weit sie ihn etwa verstehen),  
p 5 wollten doch lieber einen dogmatischen Auszug daraus haben, als die dialogischen Weitläufigkeiten, eine in meinen Augen höchst wunderliche Ansicht. Dadurch werde ich mich auch im geringsten nicht irre machen lassen, sondern auf meinem Wege fortgehen, die Menschen mögen einsehen oder nicht, daß er der wahre ist. Der Werth des Dialogs wird aber noch deutlicher <sup>25</sup>erhellen aus dem Werke von 5 Dialogen, welches ich jetzt vollendet habe. Diese sollen zum aufrütteln dienen, u[nd] legen deshalb dem gegenwärtigen wirklichen Zustand der Gesinnungen über philosophische, religiöse u[nd] politische Gegenstände zum Grunde. Wenn Sie wiederkommen, sollen Sie es haben.

Unser Berlinisches Leben geht seinen Gang fort; nur ist alles noch gleichgültiger und eigentlich stumpfer geworden, bei allen großen Redensarten. Was hier wirklich auf Wissenschaft u[nd] Bildung etwas hält, besteht immer noch in einzelnen, beschränkten Kreisen, welche einzelnen Stimmführern folgen. Wer da nicht mitbetet<sup>26</sup>, der wird nicht gehört noch geachtet. Wir haben diesem Tone zum Theil den Verlust unsers trefflichen Eichhorn zu danken, der, längst schon voll Mißbehagen, einen Ruf nach Göttingen angenommen hat. Dieser Vorfall hat doch einige Wirkung gemacht, u[nd] man fühlt eine gewisse Beschämung, einen Mann so gehn zu lassen,  
<sup>27</sup>der sowohl als Gelehrter unersetzlich ist, als auch mit der größten Aufopferung dem

---

<sup>22</sup> "letzte" dans *NS*, vol. 1, p. 461.

<sup>23</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>24</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 461.

<sup>25</sup> "erhl" rayé dans le ms.

<sup>26</sup> "mitbietet" dans *NS*, vol. 1, p. 462.

<sup>27</sup> "zu" rayé dans le ms.

Staate in der Gefahr Gut und Blut dargeboten hat. Mir ist sein Abgang besonders schmerzhaft, da er unter meinen Collegen fast der einzige<sup>28</sup> war, mit dem ich in einem offenen freundschaftlichen u[nd] wissenschaftlichen<sup>29</sup> Verkehr stehen konnte.<sup>30</sup> Was Sie mir von Niebuhrs<sup>31</sup> Benehmen in München schreiben, ist mir ganz u[nd] gar nicht unerwartet. Ich habe ihn hier sehr wenig, u[nd] zuletzt gar nicht gesehn, weil es mich zu sehr beschämte, mich als Figurant an das Paradiren auf dem engen Theater der Theezirkel anzuschließen. So komme ich auch immer weiter von Schleiermacher<sup>32</sup> und anderen ab, an deren Fahden ich keinen Antheil nehme, deren Parteigerichte ich nicht tragen kann. Jetzt ist es wieder über W[olf]<sup>33</sup> hergegangen, wie im vorigen Herbste über Sch[malz]<sup>34</sup> hat in seiner Eitelkeit gewiß sehr gefehlt, indem er öffentlich die wissenschaftlichen Gaben u[nd] Verdienste desselbigen Heindorf<sup>35</sup> tief herabgesetzt hat, in einer Art von Vorrede nämlich zum ersten Stück<sup>36</sup> einer Schrift, die er unter dem Titel litterarische Analekten<sup>37</sup> herausgibt, vielleicht aber nicht einmal fortsetzt. Voll Bitterkeit über die große Concurrrenz bei der Bearbeitung des Platon, behauptet er, Heindorf<sup>38</sup> habe nie zu mehr getaugt, als zu einer untergeordneten Hilfsarbeit, dem<sup>39</sup> Excerptiren von Varianten oder der Anfertigung eines tüchtigen index<sup>40</sup>. Hingegen treten aber Buthmann<sup>41</sup> und Schleiermacher<sup>42</sup> noch unschicklicher auf, indem sie einen einzigen Bogen drucken ließen, der nichts weiter als persönliche Klatschereien über Wolf<sup>43</sup> enthält, bloßes Schimpfen, ohne allen Bezug auf das Wissenschaftliche, damit es recht für die Klätscher u[nd] Klätscherinnen verständig u[nd] genießbar sei. Man sagt, Wolf<sup>44</sup> wolle repliciren. Das Ende wird sein, daß sie sich sämtlich noch vor den Weltleuten lächerlich u[nd] verächtlich machen.

---

<sup>28</sup> “wahr (?)” rayé dans le ms.

<sup>29</sup> “freund- und wissenschaftlichen” dans *NS*, vol. 1, p. 462.

<sup>30</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>31</sup> Légèrement rayé au crayon; “N” au crayon au-dessus du nom rayé (de deuxième main) dans le ms.

<sup>32</sup> Rayé au crayon; un “S” au crayon au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms.

<sup>33</sup> ? Le nom est rayé (de deuxième main) dans le ms.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> Rayé à la plume (de deuxième main) dans le ms.

<sup>36</sup> “s” rayé dans le ms.

<sup>37</sup> Rayé à la plume; “L A” rajouté (à la plume) au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms.

<sup>38</sup> “eindorf” rayé (de deuxième main) dans le ms.

<sup>39</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>40</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>41</sup> “uthmann” rayé à la plume (de deuxième main) dans le ms.

<sup>42</sup> Rayé à la plume; “S” rajouté au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms.

<sup>43</sup> Rayé à la plume; “W” rajouté au-dessus (de deuxième main) dans le ms.

<sup>44</sup> Rayé à la plume; “W” rajouté au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms.

<sup>45</sup>Doch genug hiervon, und überhaupt für heute genug! Ich wünsche nur, daß Sie diesen Brief bekommen : auf unserer Reise sind uns viele ganz verloren gegangen. Grüßen Sie meinen alten lieben Hagen recht herzlich von mir, u[nd] sagen Sie ihm, daß er auch einmal schreibe. Gott geleite Euch, liebe Freunde, und schenke Euch reiche Frucht von dieser schönen Reise. Vergeßt auch nicht die Heimath u[nd] behaltet lieb Euren

treuen Solger

Krause u[nd] alle anderen Freunde lassen wiedermals grüßen.<sup>46</sup> – Sie wissen doch, daß Wilken als Oberbibliothekar u[nd] Professort herkommt? Ich habe ihn in Heidelberg besucht, u[nd] nachher ist er selbst hier gewesen, um die Bibliothek vorläufig zu besuchen. Auf Ostern kommt er. Seine Persönlichkeit hat mich sehr eingenommen.

---

<sup>45</sup> Toute la fin de la lettre est rayée d'un trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>46</sup> Toute la phrase "Krause... grüßen" est rayée d'un trait de crayon vertical (de deuxième main) dans le ms.

### 1.3.9. Solger à Raumer, du 2 février 1817 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 167*<sup>1</sup>

Berlin, den 2ten Feb.[ruar] 1817.<sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Die Zeit, mein theurer Raumer, wo wir Ihnen wieder schreiben sollten, ist herangerückt, und ich bin froh, daß ich diesmal mit einer besseren Nachricht anfangen kann, als das letzte. Meine Frau ist nämlich am 28sten Januar sehr glücklich von einem gesunden Töchterchen entbunden worden. Wiewohl ich nun sehr gewünscht hätte statt des verlorenen Kleinen wieder einen Knaben zu bekommen, so ist doch jetzt meine Freude deshalb um nichts geringer. Wir haben nun 2 Mädchen: Marie ist bald 3 Jahre alt, gesund und frisch, und entwickelt sich zu unserer Freude. Sie freut sich auch sehr über das Schwesterchen.

<sup>4</sup>Ich muß noch einmal zurückkommen auf Ihre Einwürfe<sup>5</sup> gegen den Býzantini-schen Ursprung der niederrheinischen Kunst. Daß die Býzantiner des 14 und 15ten Jahrhunderts, oder die früheren Ottonischen <sup>6</sup>Heirathsverbindungen u[nd] dergl. eine solche Kunstschule gegründet hätten, glaube ich so wenig wie Sie. Vielmehr ist meine Meinung, der Samen der Kunst sei von der Zeit her, wo Cölln u[nd] Trier Römische Residenzstädte waren, von der Zeit Constantins u[nd] seiner Mutter Helena oder Julians, am Niederrhein aufbewahrt worden, und habe sich nach und nach entwickelt. Aus jener Zeit sind die größten Stoffe dieser Kunst, wie der heil.[ige] Gereon<sup>7</sup> und die Thebaische Legion, aus <sup>8</sup>ihr die älteste steinartige Haltung einzelner Figuren, und gewisse tÿpische, trockene, sÿmmetrische, beständig wie Fabrikarbeit, ohne die geringste Abweichung wiederkehrende Compositionen. Man muß die Gebäude und die Gemälde jener Gegenden gesehn haben, um von der Wahrscheinlichkeit dieser Ansicht eingenommen zu werden. Wenn Sie die alten deutschen Gebäude mit den französischen und englischen vergleichen, die offenbar ganz aus demselben Prinzip herrühren, Býzantinischen Einfluß aber gar nicht eingestehen wollen, so möchte ich nur einmal, daß Sie den Münster zu Bonn, u[nd] die Kirchen der Apostel, des heil.[igen] Gereon, des heil.[igen] Kunibert zu Cöln sähen; ich bin

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 515–518.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Tout le premier paragraphe est rayé de deux traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 515.

<sup>5</sup> “Ihren Einwurf” dans *NS*, vol. 1, p. 515.

<sup>6</sup> “Kris(?)” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> ?

<sup>8</sup> “dieser” rayé dans le ms.

p 2 überzeugt, Sie würden sogleich das ganz verschiedene Princip wahrnehmen. In diesen Gebäuden ist alles kreis- oder hufeisenförmig, überall <sup>9</sup>kreisförmige oder acht- u[nd] zehneckige Räume, außerhalb Kreisbogen seltsam übereinander gesetzt und ineinander verschlungen, und herumlaufende niedrige Gallerien mit gedrückten hufeisenförmigen Bogen. Selbst an die heil.[ige] Sophia in Constantinopel, nach Zeichnungen u[nd] Beschreibungen zu urtheilen, wird man erinnert. Unter diesen Gebäuden schießt der Cölner Dom mit seinen schlanken Säulenbündeln u[nd] Spitzbogen u[nd] den unzähligen Spitzen seines äußern Schmuckes wie ein Fremdling hervor. Dieser ist aus der eigentlichen Deutschen Periode der Baukunst, in welche auch der Straßburger Münster, und andere Gebäude dieses Stils gehören. Wenn ich sage, daß im Anfang des 15ten u[nd] schon im 14ten Jahrhundert die deutsche Malerei erst aufgegangen sei, so meine ich damit die höhere, im ächten Sinne deutsche, in welcher van Eyck u[nd] die Seinigen durchaus den Mittelpunkt bilden. Alles Frühere, dergleichen<sup>10</sup> ich so unzählig vieles gesehn habe, ist entschieden untergeordnet.

Ihre Begeisterung über den Michael Angelo thut mir wohl und weh. Wohl, indem ich sehe, wie lebendig die Kunst zu Ihnen spricht, und wie das Geheimniß, das ich von jeher in diesem Meister geahndet habe, sich äußert. Als ich am Schlusse des Erwin sagte, es sei möglich, daß es eine Kunst gebe, die, zwischen der alten und neuen Welt in der Mitte stehend, von dem reinsten Begriffe ausgehe, dachte ich an ihn, ohne ihn nennen zu dürfen, weil mir die Anschauung seiner Originalwerke abgeht. Und eben deshalb beneidete ich Sie ein wenig; denn jene<sup>11</sup> Ahndung zur Klarheit zu erheben, wäre mir unendlich wichtig. Schreiben Sie mir nur mehr von ihm, u[nd] überhaupt ausführlicher über die Denkmale alter u[nd] neuer Kunst. Bekümmern Sie Sich denn auch um die Italienischen Alterthümer? Von der sogenannten cÿklopischen Mauern möchte ich gern recht genaue Nachrichten haben, und von manchem dergleichen. Haben Sie auch paläographische Merkwürdigkeiten gesehn? Es wäre schade, wenn Sie nicht nach Sicilien kämen; ich dünkte, das müßte auch für Ihren Zweck wichtig sein. Niebuhr benutzt doch wohl seinen Aufenthalt recht, um alle Localitäten  
p 3 genau kennen zu lernen? Man sagt hier, er sei unzufrieden und melancholisch in Rom. Er hat an A. W. Schlegel einen sehr scharfen Censor gefunden in den Heidelberger Jahrbüchern. Diese Recension der Römischen Geschichte ist eine, wie sie selten vorkommen, und erneuet wieder die höchste Achtung für Schlegel bei allen Unparteiischen. Sie zeugt von einer ausnehmend gründlichen Kenntniß

---

<sup>9</sup> "kreisform" rayé dans le ms.

<sup>10</sup> "desgleichen" dans *NS*, vol. 1, p. 517.

<sup>11</sup> "jehne"; le "h" est rayé dans le ms.

der ältesten<sup>12</sup> Geschichte und ihrer Denkmale, und ist mit einem Geiste und einer Grazie geschrieben, wie nur irgend etwas noch so leichtes von ihm. Man möchte nur dem Geschichtsschreiber selbst<sup>13</sup> diese Gewandtheit und leichte Übersicht wünschen. Von Niebuhrs Hypothesen bis auf Romulus bleibt beinah nichts stehn, u[nd] es wird alles mit sehr triftigen Gründen widerlegt. In einigen wichtigen Punkten, z. B. die Wanderungen der Pelasger und Etrusker betreffend, war ich immer der Meinung, die Schlegel mit tüchtigen Auctoritäten belegt, das<sup>14</sup> nämlich die ganze Bevölkerung Italiens, so weit sie historisch, mit den Griechen Eines<sup>15</sup> Stammes ist, u[nd] die Tÿrrhener keinesweges von Norden eingewandert sind. Für beides ist Herodot u[nd] die Natur der Sache. Es müßte höchst interessant sein, wenn Sie diese Recension, die größtentheils aus lebendiger Ansicht der Localitäten entstanden ist, jetzt mit dieser<sup>16</sup> vergleichen könnten! Von Romulus an geräth aber Schlegel selbst, zwar nicht in imaginäre saturnische Heldengedichte, deren Erfindung für mich zu den unbegreiflichsten Verirrungen gehört, aber doch<sup>17</sup> in Vermuthungen, die ich unmöglich unterschreiben kann. <sup>18</sup> Doch es würde zu weitläufig Ihnen hier mehr davon zu erzählen.<sup>19</sup>

<sup>20</sup>Sie können mir vielleicht einen kleinen Dienst erweisen. Die Universität hat schon längst beschlossen, den seit 1813 im Kriege gebliebenen Studenten ein Denkmal zu errichten, u[nd] Böckh u[nd] ich sind nun, da alle Notizen offiziell beisammen sind, mit der Ausführung beauftragt. Wir wollen eine bronzene Tafel, etwa 7 Fuß hoch, u[nd] halbso breit, mit den Namen u[nd] dazu gehörigen Angaben gießen lassen. Wir haben aber auch den Wunsch, diese Tafel oben mit einem emblematischen relief zu zieren. Ob wohl sich der akademische Senat für dies letzte nicht sehr günstig geäußert, so wollen wir doch die Sache nicht aufgeben, u[nd] uns Entwürfe dazu von Künstlern verschaffen. Könnten Sie uns nun wohl einige Zeichnungen in Rom dazu entwerfen lassen. Freilich thun wir es nicht offiziell, hoffen aber, wenn wir Entwürfe mit einem mäßigen Bericht wegen der Kosten verlegen können, die Sache durchzusetzen. Unser Gedanke im Allgemeinen, worin wir antiken Vorbildern folgen,

<sup>12</sup> "alten" dans *NS*, vol. 1, p. 518.

<sup>13</sup> "selber" dans *NS*, vol. 1, p. 518.

<sup>14</sup> Sic dans le ms; "daß" dans *NS*, vol. 1, p. 518.

<sup>15</sup> "eines" dans *NS*, vol. 1, p. 518.

<sup>16</sup> "diesen" dans *NS*, vol. 1, p. 518.

<sup>17</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 518.

<sup>18</sup> "—" dans *NS*, vol. 1, p. 518.

<sup>19</sup> Crochet fermant au crayon dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>20</sup> Toute la fin de la lettre est rayée d'un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

wäre: ein sterbender Jüngling auf einem antiken B[XXX]e, mit daneben stehender Waffenrüstung, bekränzt von allegorischen Figuren, <sup>21</sup>2 oder 3 an der Zahl, worunter eine das Vaterland, eine andere Pallas mit den Attributen der Victoria, welche darin zugleich auf die Wissenschaften deutete, sein könnte. Doch würden wir auch denen, die etwas anders vorschlugen, nach unserer Beurtheilung, nicht zuwider sein, benehmen uns auch nicht, hier Schadow u[nd] andren anzugehn. Es wäre mir sehr lieb, wenn Sie uns zu einigen Entwürfen behilflich sein könnten.

Tieck wird bald eine große Reise machen, wenn etwas daraus wird. Burgsdorf hat ihn aufgefordert mit ihm nach London u[nd] Paris zu reisen, in diesem Sommer, aber in gar zu kurzer Zeit. Tieck ist dazu entschlossen, u[nd] freut sich besonders in England viel über den Shakespeare zu sammeln; ich zweifle aber noch, ob es bei seinen Gesundheitsumständen, wiewohl sie sich gebessert haben, gehn wird. Was schreiben Sie mir dann von Hagen, u[nd] einer Fehlgeburt seiner Frau? ist dieses eigentlich zu verstehn? Es war mir ganz etwas neues. Uebrigens ist es sehr unrecht von Hagen, daß er gar nicht schreibt.

Krause lebt mit seiner Frau sehr zufrieden, nur daß sie keine Kinder bekommen. Bärensprung hat einen dicken Jungen u[nd] ist ganz glücklich in seiner Vaterwürde. Von anderen Freunden werden Sie ohne mich Nachricht erhalten.

Ueber vieles werden wir wohl mündlich einst ausführlich zu reden haben. Ich bin sehr fleißig, und bin mit dem Jahr 1816 in Anschauung des Fortschritts meiner Arbeiten zufriedener als <sup>22</sup>mit dem vorgehenden. Ich habe in diesem Jahre, außer den laufenden Geschäften, 5 Gespräche geschrieben, ein neues Collegium ausgearbeitet, und sehr viel zu künftigen Schriften vorgearbeitet.

Gott beschütze Sie u[nd] Ihre Geschäfte. Behalten Sie lieb

Ihren

Solger.

---

<sup>21</sup> "die" rayé dans le ms.

<sup>22</sup> "d" rayé dans le ms.

Berlin, den 23sten Febr.[uar] 1817

Sei nicht böse, mein theuerster Abeken, daß ich Dir so spät antworte. Mein Aufschieben hat allerlei Gründe gehabt, vorzüglich war auch Dein Bruder dran schuld, u[nd] etwas meine Frau. Diese ist am 2sten januar mit einem niedlichen kleinen Mädchen niedergekommen, und, Gott sei Dank, über alle meine Erwartung glücklich. Die letzte Zeit war ich besorgt, u[nd] erwartete die Entbindung mit einiger Spannung, da meine Frau sehr angegriffen war. Nun ist wieder freude da, sie selbst befindet sich so wohl u[nd] kräftig, wie noch nach keiner Entbindung, u[nd] ist auch jetzt erst eigentlich über den Verlust unsers lieben kleinen Jungen völlig getröstet. Das Kind ist auch vollkommen gesund. Unsere kleine Marie, die nun bald 3 Jahre alt ist, macht uns auch unendliches Vergnügen; es ist ein gesundes, fröhliches Kind.

Was nun Deinen Bruder betrifft, so wollte ich Dir eigentlich nicht eher schreiben, als bis er sein Examen zur Aufnahme ins Seminar gemacht hätte. Ich sage Dir im Vertrauen, u[nd] mit der Bitte, ihm nichts weiter davon zu sagen, daß ich etwas böse auf ihn war, weil er die Vollendung der ihm aufgegebenen schriftlichen Probearbeiten über die Gebühr verzögerte. Ich ließ ihm dieses auch einige Mal durch einen gemeinschaftlichen Freund ernstlich sagen. Als er fertig war, gestand er mir auch sein Unrecht ein; das mündliche Examen ist nun auch vorbei. In den alten Sprachen habe ich ihn selbst examinirt, und zu meinem großen Vergnügen ihn darum so kräftig gefunden und so bereit mit seinen Kenntnissen, daß ich sehr zufrieden bin, ihn für das Seminar genommen zu haben. Du mußt also über das vorige gänzlich gegen ihn schweigen, u[nd] <sup>2</sup>das um so mehr, da er schon ein wenig scheu geworden war, u[nd] ich jetzt nur wünsche ihm Selbstvertrauen u[nd] frischen Muth einzuflößen. Seit Neujahr giebt er schon Stunden am Kloster in Großberlin. Diese soll er nun bis Oster behalten. Vielleicht kann ich ihn dann schon welches noch höher anweisen. Sein Stipendium werde ich ihm auch von Neujahr an auszahlen lassen. Für jetzt kann ich ihm nur 160 Thaler auf das Jahr geben; ich hoffe aber bald ihm 200 geben zu können; das ist dann doch schon eine vollere Unterstützung. Ich werde mich nun bemühen ihn zu recht strenger und zusammenhangender Arbeit zu gewöhnen; er scheint mit etwas hierin verwöhnt zu sein, u[nd] weniger planmäßig als zu seinem Genusse studirt zu haben. Auf dem Kloster hat er sich schon viel Achtung und Freundschaft erworben. Es ist mir ein sehr lieber Gedanke, grade mit einem Bruder eines so theuren Freundes in diesem Verhältniß zu stehn, und etwas zu seiner Vervollkommnung u[nd] seinem künftigen Wohl beitragen zu können.

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 533–535.

<sup>2</sup> “daß” rayé dans le ms.

<sup>3</sup>Noch ist es doch wohl nicht zu spät, auf Deine Anfragen wegen des jungen Juristen, der hierher kommen soll, zu antworten? Ich wollte Dir gern den neuen Lektionskatalog mitschicken, der schon längst fertig sein sollte; es geht aber dies Jahr etwas unordentlich bei uns. Es ist wahr, daß wir durch Eichhorns Abgang viel verlieren, und ich glaube, er ist schwer zu ersetzen für das Deutsche Recht u[nd] seine Geschichte. Indessen wird doch das Fach bis Isteru wieder besetzt, u[nd] zwar durch den Professor Spickmann aus Breslau, der früher in Münster war, u[nd] Dir vielleicht von daher bekannt ist. Er wird hier allgemein als ein geistreicher Mann u[nd] tüchtiger Germanist gerühmt. Auch müßte ich nicht, daß Göttingen jetzt hierin vorzüglicher wäre. Im Römischen Rechte haben wir wohl an Savigny einen Mann, bei dem ein jeder, welcher dieses Fach schon kennt, noch recht tüchtig lernen kann. Sollte Dein Freund aber für seinen Sohn besonders practica<sup>4</sup> u[nd] dergleichen wünschen, so wird darauf hier wenig gehalten, u[nd], wie ich glaube, mit Rechte, da die praktische Bildung auf die Universität folgen muß. Savigny wird um so nützlicher für den schon gut vorbereiteten Juristen sein, weil vielleicht wenigen einen solchen Reichtthum an litterarischen Kenntnissen besitzen und mittheilen, und so gut zum ferneren Selbststudium ausdrücken müssen. Rechnet er zur wissenschaftlichen Bildung der Juristen auch die philosophische Begründung der Wissenschaft, welche ich immer lieber in dem Schluß als in den Anfang des Studiums setzen möchte, so lese ich diesen Sommer philosophische Rechtslehre, ein Collegium, das ich mit großem Fleiß ausgearbeitet<sup>5</sup>, und worin ich wie ich glaube das Räthsel dieser Wissenschaft auf einem neuen u[nd] vielleicht befriedigenderen Wege als meine Vorgänger gelöst habe. Indessen schreibe ich dieses mehr für Dich, u[nd] wünsche nicht mich auszubreiten. Was die Vorbereitung zu einer Reise nach Italien betrifft, so ist zu bedauern, daß unsre Kunstsammlungen noch nicht vollständig und noch nicht ganz zugänglich sind. Die hierher gehörigen Kupferwerke möchten aber wohl nicht leicht vollständiger angetroffen werden, als auf der hiesigen königl.[ichen] Bibliothek verbunden mit der Bibliothek der Bauakademie, deren Gebrauch ich ihm nicht leicht würde verschaffen können. Auch haben wir hier den Professor Tölken für das antiquarische Fach, von dessen Unterweisung ich ihm sehr viele Nutzen versprechen kann, da er einige Jahre in Italien zugebracht hat, und mit den Monumenten u[nd] Alterthümern vollkommen bekannt ist, auch gewiß einen sehr fruchtbaren Plan zur Benutzung einer solchen Reise vorschreiben können. Noch will ich nur bemerken, daß die Abgüsse von

---

<sup>3</sup> Crochet ouvrant au crayon; toute le paragraphe (p. 2 et 3) est rayé d'un trait au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>5</sup> "habe" rayé dans le ms.

Antiken, die jetzt in Monbijou stehn zwar noch nicht öffentlich zu sehn sind, aber doch für ein geringes Geschenk an den Kastellen, <sup>6</sup>u[nd] mit Tölkens Empfehlung vielleicht umsonst, so oft man will, gesehn werden können.

<sup>7</sup>Du studirst jetzt den Demosthenes, u[nd] ich wundere mich nicht, daß er Dich so anzieht. Denn<sup>8</sup> hier lernet man doch eigentlich erst, was praktische Reden <sup>9</sup>sind. Es ist doch etwas ganz anders, als der meist so rhetorische Cicero. Ich muß aber  
p 4 gestehn, daß ich mich sehr lange nicht mit ihm beschäftigt habe, da mich meine übrigen Studien ganz davon abgeführt,– das letzte Mal, als ich Raumers Übersetzung durchsah<sup>10</sup>, die ich in Rücksicht der Sprachrichtigkeit ganz durchcorrigirt<sup>11</sup> habe, als sie gedruckt werden sollte. Es ist dieses die Rede des Demosthenes um die Krone, <sup>12</sup>nebst der gegen ihn gerichteten des Aeschines. Ich rathe Dir diese Übersetzung, besonders aber die Einleitung zu lesen, worin sehr viel Schönes über den Demosthenes u[nd] den Charakter der damaligen Zeit gesagt ist. Ich <sup>13</sup>stimme übrigens ganz mit denen überein, die den Demosthenes vertheidigen, obgwohl<sup>14</sup> ihm nicht allein Bestechlichkeit in den politischen Sachen<sup>15</sup>, sondern auch in Privatsachen ein ähnliches gemeines Betragen, wie z.B. in der Geschichte mit dem Midias, vorgeworfen wurde, u[nd] zwar auch vom Aeschines in jener Rede. Mich dünkt auch, der sicherste Maßstab zu seine Beurtheilung sind die Reden selbst, u[nd] außer dem, was Raumer darüber gesagt, wüßte ich Dir eben nichts weiter vorzuschlagen.

Sehr interessant waren mir Deine Nachrichten von der Spanischen Schrift über Calderon. Den Magus habe ich natürlich gleich gelesen. Es wäre viel über seine hohe Trefflichkeit zu sagen, u[nd] auch über die her[r]liche Uebersetzung. Das andre Stück in diesem Theile ist weit<sup>16</sup> nachlässiger behandelt. Auf meiner Reise im letzten Herbste war ich auch in Jena, u[nd] besuchte Gries. Es ist recht schade, daß er jetzt stehen bleiben muß im Calderon, weil der Verleger sagt, er habe nicht Absatz genug. Was mag wohl das deutsche Publikum jetzt lesen? Vielleicht nichts als politische Deklamationen und patriotisches<sup>17</sup> Gewäsch! Hast Du aber schon Tiecks 3ten Theil

---

<sup>6</sup> “zu erreichen” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 533.

<sup>8</sup> “: denn” dans *NS*, vol. 1, p. 533.

<sup>9</sup> “ist” rayé dans le ms.

<sup>10</sup> “durchlas” dans *NS*, vol. 1, p. 533.

<sup>11</sup> “durchgesehen” dans *NS*, vol. 1, p. 533.

<sup>12</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>13</sup> “set(?)” rayé dans le ms.

<sup>14</sup> “obgleich” dans *NS*, vol. 1, p. 534.

<sup>15</sup> “in der politischen Sache” dans *NS*, vol. 1, p. 534.

<sup>16</sup> “viel” dans *NS*, vol. 1, p. 534.

<sup>17</sup> “politisches” dans *NS*, vol. 1, p. 534.

des Phantasmus gelesen, der den Fortunat enthält? Den empfehle ich Dir: es ist eins seiner trefflichsten Werke.

Ueber Vossens Untrenehmung mit dem Shakespeare bin ich ganz Deiner Meinung. Ich würde wenigstens die Stücke, die Schlegel schon übersetzt hat, aus dem Spiele gelassen haben, u[nd] ich habe ihm dieses bei meinem Besuche auf derselben Reise auch ehrlich gesagt. Der alte Voß gab mir ein Stück von seinem Aristophanes (die Ritter) zu lesen, u[nd] ich fand es weniger hart als ich geglaubt hatte.<sup>18</sup> Wie hat sich aber Heinrich Voß verändert! Er sieht aus, wie ein dicker Pächter, und das Gehn wird ihm ordentlich sauer.<sup>19</sup> Auch die Bemerkung habe ich schon gemacht, die Du also doch auch machst, daß sie viel zu viel auf das geben, was Du die Begriffstellung<sup>20</sup> nennst. Dies hängt alles so sehr davon ab, wie der Geist eines Ganzen gefaßt wird, daß man solche kleine Regeln gar nicht darüber geben kann.<sup>21</sup>

Was Du mir über die ferneren Schicksale Deines Räthsel schreibst, ht mich sehr ergötzt. Erzähle mir ja, was es noch etwa erlebt. Weißt Du denn, daß ich es einmal, als ich noch in Frankfurt an der Oder war, im dortigen Wochenblatt anony[m] abdrucken ließ,<sup>22</sup> u[nd] dadurch beinah eine Revolution dort erregt habe? Die unsinnigsten Auflösungen strömten dem Redacteur zu, einer rieth die *Nahe*, einer die *sieben* Elemente. Zulezt sollte der Redacteur mit Gewalt die Lösung geben, u[nd] da er sie nicht wußte, wurde er genöthigt in seinem Blatte dem Publicum feierlich zu versprechen, nie wieder ein Räthsel, dessen Lösung er nicht wußte, aufzunehmen.

Lebe wohl, theurer Freund. Tausend Grüße Deiner Frau u[nd] Kindern. Schreib bald wieder

Deinem

treuen Solger

Krause u[nd] Toll (jetzt Grunewalds-Auditor) grüßen, u[nd] befinden sich wohl.

---

<sup>18</sup> Signe au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 535.

<sup>19</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage manquant dans *NS*, vol. 1, p. 535.

<sup>20</sup> "geb" rayé dans le ms.

<sup>21</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>22</sup> La fin de la lettre dans la marge.

**1.3.11. Solger à Dümmler, du 3 mars 1817 (Berlin)** *SBBln, Nachl. Solger*

p 1

Berlin, den 3. März 1817

Sie versprachen mir, werthester Freund, sich bald zu entscheiden, ob Sie meine Schrift über Recht u[nd] Staat in Verlag nehmen wollen. Wie ich Ihnen gesagt hatte, fodre ich für den Bogen 2 Louisd'or, u[nd] gedenke mich so einzurichten, daß um Johannis der Druck beginne, u[nd] zur Michaelismesse der erste Theil, dem der andere wohl erst später folgen wird, fertig sein kann. Zum Abgange des Kaufs wird es gewiß beitragen, daß ich jährlich über diese Wissenschaft ein Collegium lese, welches auf die darin aufgestellten Ideen gegründet ist. Es würde mir sehr lieb sein, wenn wir einig würden, u[nd] ich bitte Sie mich, so bald es sein kann, zu bescheiden.

Ihr  
ganz ergebener  
Solger

Lieber Solger,

Ich habe Dein Buch sehr schnell gelesen, weil es mich ungemein erfreut, und wirklich fortgerissen hat ; was ich Dir daher darüber sage, kann nicht als ein Urtheil gelten, sondern nur als eine Beschreibung des Eindruckes den es auf mich gemacht hat. Wer Dich auch nicht kennt, muß dich durch das Buch achten und liebenlernen ; ein so lauterer und von aller Selbstsucht freies Streben nach Wahrheit als bey Dir, habe ich wenigstens noch nirgend gefunden. Deine große philosophische Gewandtheit erkennt man schon an der Leichtigkeit womit Du die verschiedensten und die fremdsten Meinungen aufstellst und ohne Beeinträchtigung, ausbildest ; Deine Vorstellung ist in gleichem Grade fließend, anmuthig, klar und erschöpfend. Es ist gewiß ein sehr großer Reiz zum Selbstdenken, wenn so viele Ansichten nach einander auftreten, bey deren keiner man sich beruhigen darf, weil man ahnden muß, daß sie gar bald weit untergraben werden. Deine Schilderung der jeztigen Zeit und ihrer Tendenzen ist vortrefflich, man erkennt daran Dein hohes Talent zur Auffassung des Wirklichen und zu philosophischen Sätzen. Das wichtigste in Deiner Schrift, wie Du es selbst gewünscht hast, ist für mich das daran aufgestellte Verhältniß der Philosophie zur Religion gewesen. So viel fühle ich wohl, daß wir einander hier sehr nahe stehen, ob ich gleich noch immer mehr geneigt bin, Deinem Theodor als Deinem Adelbert Recht zu geben. Es wird mir nur schwer werden mich hierüber verständlich zu machen, denn das eigentliche Philosophieren ist nie recht meine Sache gewesen, und meinen Gedanken und Ausdrücken wird es daher gewiß an der nöthigen Bestimmtheit fehlen. Ohne von meinem einseitigen Anfangspunkt auszugehen, soll nach Dir, so

p 2 scheint es, die Philosophie, überall, in und außen uns, das Göttliche erkennen. Dies geschieht durch Selbstthätigkeit der Vernunft ; geschieht aber auch durch Einwirkung Gottes, welches letztere Du Religion nennst ; wonach die Sujets zwar nicht ganz sich durchdringen, aber doch grösstentheils zusammenfallen würden. Nach meiner Ansicht hingegen, kann Glaube und Religion nicht mit einer solchen unmittelbaren Einwirkung der Gottheit auf unser Inneres beginnen ; sondern ihr Anfang muß immer seyn, daß man eine Reihe historischer Thatsachen für wahr halte, und die Gottheit, die sich darin offenbart hat, erkennen. Ein Zusammentreffen der Religion und Philosophie in ihrem Ursprung kann ich daher nicht annehmen, sondern ich muß dabey bleiben, wie ehe in der Vorrede zu meinen Predigten gesagt habe, daß wir eine Offenbarung haben, die etwas anders sey als Vernunfterkentniß, in ihrem Ursprung

---

<sup>1</sup> Le manuscrit original est propriété du Dr. Erich Ruch, qui a eu l'amabilité de m'en faire parvenir une copie.

nämlich. Was uns zur Annahme jener Thatsachen bewegt, ist auch nicht allein die speculative Vernunft, sondern <sup>2</sup>auch und vornehmlich ein sittliches Bedürfniß; ja ich weiß gar nicht einmal, ob ein Gefühl wie die Liebe Gottes, das doch das Wichtigste ist was <sup>3</sup>er uns offenbart hat, ein Gegenstand für die Speculation seyn kann. Freilich giebt es auch für mich einen Punkt, wo Religion und Philosophie zusammentreffen. Die Philosophie nämlich entsteht, so scheint es mir, ganz für sich allein, aus dem Bedürfniß alle jene Widersprüche, von denen Du einige aufgezählt hast, zu vereinigen; nun muß sie aber sehen, daß jene Widersprüche schon im Christenthum vereinigt sind; nämlich durch Thatsachen, und nun wird es ihr Geschäft diese Thatsachen zu interpretieren, welches wie es mir scheint kein Allegorisieren mehr ist, wenigstens kein  
p 3 Verwerfliches, so bald man nur die Thatsachen als wirklich und wahrhaft feststellt. Es scheint mir, als müßte Z. B. in dem einen Factum, daß Christus wahrhafter Gott und wahrhafter Mensch ist, die Vereinigung der wahrsten Gegensätze, Sein und Erkennen, Freiheit und Nothwendigkeit liegen; aber es ahndet mir mehr als daß ich es entwickeln kann. Nimm überhaupt das gesagte nun für eine Ergießung, wozu mich der Wunsch bewogen hat, Dir für dein vortreffliches Buch zu danken, und das Vertrauen daß Du mit meinen unphilosophischen Mittheilungen Nachsicht haben wirst. Wie viel ich von Dir lernen könnte, und wie gern ich von Dir lernen möchte, habe ich beym Lesen Deiner Schrift aufs neue gefühlt und ich wünsche nichts mehr, als mich häufiger wie beiher, Deines<sup>4</sup> Gespräches erfreuen zu können. Lebe wohl.

Theremin

24sten Mai 1817

---

<sup>2</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>3</sup> “sie” rayé dans le ms.

<sup>4</sup> ?

### 1.3.13. Humboldt à Solger, du 31 octobre 1817 (sans lieu)

*SBBln, Nachl. Solger*

Ich tue so hier<sup>1</sup>, Ew. Wohlgeborenem einen Prospecten zuzuschicken, dessen Verbreitung wie die Asiatische Gesellschaft in Berlin sehr dringend empfohlen hat. Vielleicht unterschicke das Ministerium für die Bibliotheken unserer Wissenschaften noch einige Exemplare. Diese angekündigte Werk gehört auf alle Fälle zu den verkündigsten. Besonders bin ich begierig zu sehen, ob die Pali Sprache, in der das eine der drei Werke verfaßt ist, dieselbe, erst neulich durch Laßen u.[nd] Brunert bekannt geworden, oder ein späterer Dialect ist?

Darf ich mir zugleich erlauben, Ew. Wohlgeborenem an den armen Böckh zu erinnern? Sein letzter Brief war sehr traurig. Er ist noch nicht des Oberlichen<sup>2</sup> angestellt, ist krank gewesen, scheint hÿpochondrisch, u.[nd] bildet sich ein, daß ihm das Berliner Carrièrren, weil er kein Schlesier ist, nicht wohl will. Ich kann mir nicht denken, daß das Senden<sup>3</sup> auch so lange sollte. Sonst würde ich, wenn Ew. Wohlgeborener das für nöthig hielte, Masal<sup>4</sup> schreiben. Aber das Ministerium kann ja geradezu bestimmen. Den unempfundeste<sup>5</sup> würde ihm freilich eine Versetzung seÿn.

Ich hoffe bald in der Stadt das Vergnügen zu haben, Ew. Wohlgeborenen zu sehen, und bitte Sie bis dahin die Versicherung meiner ausgezeichneten Hochachtung anzunehmen.

Den 31. October, 1817

Humboldt

---

1 ?  
2 ?  
3 ?  
4 ?  
5 ?

### 1.3.14. Solger à Abeken, du 15 novembre 1817 (Berlin)

GSA Wei 01/140<sup>1</sup>

p 1

Berlin, den 15ten November 1817

Vielen Dank, mein theurerer Abeken, sage ich Dir für den lieben Bruef, den mir der junge Struckmann mitgebracht hat. Wäre er nur etwas ausführlicher gewesen! Ich wünsche immer recht genau zu erfahren, wie es Dir innerlich und äußerlich geht, und was Du treibst. Zumal bei der Entfernung, in welcher wir leider von einander leben, müssen wir uns immer recht in Kenntniß von eines jeden Leben und Treiben erhalten, und der schöne und rühmliche Vortheil ja fest halten, daß der alte Freitag, auch in seiner Zerspaltung noch immer zusammenhält. Es ist mir sehr erfreulich, daß Du Deine jungen Osnabrücker an mich adressirst; nur muß ich gestehn, daß ich mich etwas schäme, nicht mehr für sie thun zu können. Du weißt, wie es in Berlin zugeht, wie viele zerstörende Verhältnisse man nicht entgehn kann, weshalb man dann seine Zeit sehr zusammenhalten muß. Dazu kommt, daß hier die Theuerung ganz unerträglich zunimmt, so daß ich jetzt, da meine Einkünfte sich verhältnismäßig bedeutend vermehrt haben, doch fast beschränkter leben muß, als im Anfang meines Hauswesens. Dieses alles macht, daß man den Leuten weniger zu Gute thun kann, als man wohl möchte. Verstehe mich auch nicht so, als sähe ich es nicht gern, wenn Du mir junge Männer zuschickst! Ich freue mich vielmehr, wie gesagt, herzlich darüber, u[nd] einen oder den andern Weg giebt es immer, auf dem ich ihnen nützlich sein kann.

p 2 <sup>2</sup>Es ist<sup>3</sup> mir recht verdrüßlich, daß Du mein Buch, als Du Deinen Brief schriebst, noch nicht erhalten hattest. Fast möchte ich deshalb ein wenig auf Deinen Bruder zürnen.<sup>4</sup> Im Vertrauen sage ich Dir, daß er mir überhaupt zuweilen weniger thätig und prompt ist, als ich wünschte. Zum Theil schreibe ich das wohl aus seine Hÿpochondrie, aber er könnte und sollte sich mehr herausreißen. Es ist wahr, in seinen Stunden auf dem Gymnasium ist er ordentlich und tüchtig; auch scheint er mit Vergnügen an der neuen Uebung Theil zu nehmen, die ich beim Seminar eingeführt habe, indem ich mit den Mitgliedern halbjährlich abwechselnd einen Griechischen oder Lateinischen Schriftsteller lese, und sie lateinisch interpretiren und darüber concersiren lasse. Aber in seinen eigenen Arbeiten scheint er mir nicht Stetigkeit

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 572–575.

<sup>2</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 572.

<sup>3</sup> "war" dans *NS*, vol. 1, p. 572.

<sup>4</sup> Crocher fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin de passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 572.

genug zu haben, und doch möchte ich ihn so gern an ein zusammenhängendes und kräftiges Studium ermahnen. Doch bitte ich Dich, ihm Deinerseits darüber nichts zu sagen. Ich habe ihn sehr lieb, und hoffe, er soll recht tüchtig werden. Auch will ich es gern so einzurichten suchen, daß er, wenn er nach Italien geht, nach seiner Rückkehr seinen Platz hier wieder offen finde.

<sup>5</sup>Wenn Du mein Buch jetzt hast, so lies es bald, und <sup>6</sup>schreib recht ausführlich darüber, und das ohne allen Rückhalt. Es ist wahrlich nicht meine Absicht dabei, mich loben zu hören; aber der Wunsch mit demjenigen, was die Hauptbeschäftigung meines Lebens ausmacht, auf meine Freunde einzuwirken, ist gewiß nicht bloß verzeihlich, sondern löblich. Die Deutsche litterarische Welt hat bis jetzt noch wenig Notiz von meinen philosophischen Schriften genommen. Meine Hoffnung, daß sie es einst müssen wird, stehet fest. Meine Philosophie hat sich jetzt so weit ausgebildet<sup>7</sup>, daß ich sie mit voller Sicherheit öffentlich<sup>8</sup> entwickeln kann. Sie ist nicht die Fichtische, noch, wie einige zu glauben scheinen, die Schellingische, sondern nach meiner Ueberzeugung eine neue und eigenthümliche Entwicklung der deutschen Philosophie. Der Band, den Du erhalten wirst, ist, wie Du gewiß bald siehst, bloß propädeutisch und protreptisch; weil aber doch die Deutschen nicht warten können, bis sie zu wissen glauben, woran sie sind, so will ich demnächst<sup>9</sup> mit einem Gespräche anfangen, worin sich der Kern meiner Lehre mit Einem<sup>10</sup> Male enthüllen soll, freilich unter dem Vorbehalt künftiger vielseitiger Begründung und Entfaltung.

In diesem Herbst hatte ich hier eine sehr angenehme und interessante Periode; Tieck und Burgsdorff kamen aus England, Hagen und Raumer aus <sup>11</sup>Italien zurück. Alle trafen hier zusammen; auch Oehlenschläger kam zufällig dazu. Wir haben sehr schöne und erquickliche Tage mit einander verlebt. Tieck hat wohl eben nicht viel neues über Shakespeare in England entdeckt, aber doch eine Menge Bestätigungen seiner schon erfaßten Ansicht. Es läßt sich in der Kürze nur wenig darüber sagen. Er schreibt dem Shakespeare alle bisher bezweifelten Stücke, u[nd] noch manche andre zu, er stellt sein Verhältniß zu seinen Zeitgenossen, Marlow, Ben Johnson, Decker<sup>12</sup>

---

<sup>5</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 572.

<sup>6</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>7</sup> "ausgedehnt" dans *NS*, vol. 1, p. 573.

<sup>8</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 573.

<sup>9</sup> "denn nächsten" dans *NS*, vol. 1, p. 573.

<sup>10</sup> "einem" dans *NS*, vol. 1, p. 573.

<sup>11</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>12</sup> Tous les noms en lettres latines dans le ms.

u. s. w., fest und zieht daraus höchst wichtige Resultate. Von dieser Kritik halte ich allerdings sehr viel, aber noch wichtiger ist mir die Anordnung der uns bekannten Hauptwerke nach der Zeitfolge, in der sich 3 Hauptperioden deutlich unterscheiden. In die höchste Blüthe fallen die wichtigsten historischen Stücke (doch ist Heinrich VI. aus der ersten Periode), und die gebildetsten <sup>13</sup>romantischen, unter welchen Love's labours lost die Hauptstelle einnimmt, welches ich von jeher als die reifste Frucht dieses großen geistes angesehen habe.— Tieck geht nun fleißig an die Ausarbeitung, u[nd] ich hoffe und wünsche, daß er bald fertig werden wird. Ich haben ihn oft ermahnt, sich nur den Shakespeare erst aus dem Leibe zu schreiben, um selbst wieder an größere Compositionen gehn zu können.—<sup>14</sup> Raumer hat für seine Geschichte der Hohenstaufen viel in Italien gefunden; in Rom hat er Begünstigungen erfahren, deren sich fast kein anderer rühmen darf; sogar einen Theil des vaticanischen Achivs hat er benutzen können. Auch Hagen hat reiche Gemmen von seiner Reise. In Florenz hat er einen ganz unbekanntes Tristan u[nd] in Schwaben einen bisher auch unbekanntes, u[nd], wo er meint, den ältesten Codex der Nibelungen gefunden.

<sup>15</sup> Der wunderthätige Magus, nach dem Du mich fragst, ist mir ein äußerst wichtiges Stück. Ich finde den Charakter des spanischen Drama recht bedeutend darin. Vieles, was nach unserer Ansicht, im Innern der dramatischen Haltung liegen muß, ist hier entfaltet, u[nd] gleichsam dogmatisch entwickelt. Es ist ein her[r]liches Stück. Die spanischen Dramen haben imme eine epische Richtung, oder vielmehr ein Schwanken zwischen dem Epischen u[nd] Lyrischen. In dieser Hinsicht bleibt mir immer "Das Leben ein Traum" das Tiefste von Calderons Stücken, obgleich auch hier das Räthsel gelöst ist. Gern sagte ich Dir mehr hierüber. Vielleicht bald bei anderer Gelegenheit. Den König Yngurd habe ich nicht gelesen, und möchte mich auch wohl so bald nicht dazu entschließen. Ich habe genug an der Schuld. Der gleichen Erscheinungen sehe ich als die traurigen Vorboten herandringender Barbarei an.<sup>16</sup>

Zwei Hauptgegenstände haben uns die letzte Zeit hier beschäftigt, das Reformationfest und die Ministerialveränderung. Ueber beides ließe sich sehr viel sagen. Das erste würde in unseren Kirchen nich so schön und würdig gefeiert als bei uns im Universitätsgebäude. Schleiermachers Rede über die aus der Reformation herrührende Frieheit der deutschen Universitäten war sehr schön. Durch die Ministerialveränderung haben wir einen neuen Chef bekommen. Daß die Religions-

---

<sup>13</sup> "Romantischen" rayé dans le ms.

<sup>14</sup> Fin de passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 574.

<sup>15</sup> Début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 574.

<sup>16</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

und wissenschaftlichen Angelegenheiten wieder einen einzigen Minister haben, ist auf jeden Fall sehr vortheilhaft.<sup>17</sup>

Meine Frau, Schwiegermutter u[nd] Kinder sind, Gott sei Dank, gesund. Die beiden kleinen Mädchen gedeihen zu meiner Freude. Viele Grüße an Deine liebe Frau. Behalte mich lieb u[nd] schreib mir bald.

Dein

treuer Solger

Krause u[nd] Toll lassen vielmals grüßen.

---

<sup>17</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

Berlin, den 23sten Januar 1818

<sup>2</sup>Nichts, mein theurer Abeken, erfreut und stärkt uns wohl mehr als die Theilnahme unserer wahren Freunde an unseren höchsten und liebsten Bestrebungen, und dieses Gute hat mir Dein lieber letzter Brief in reichem Maße gewährt. Es ist so eine Zeit, in der man wohl recht sehr angehalten wird, das Gute ohne Aufmunterung und ohne Unterstützung, rein um sein selbst willen zu thun. Auch darauf ist man vorbereitet, daß alte<sup>3</sup> Freunde sich auch durch die herrschende Gleichgültigkeit gegen alles, was nicht einem Partei- oder Modeinteresse fröhnt, hinnehmen<sup>4</sup> lassen. Desto größer ist aber auch die Freude, wenn man einmal wieder ein Wort des Einverständnisses vernimmt. Ich hatte neulich auf Keßler etwas gescholten, weil er nach langem Besitze meines neuesten Buches noch an gemeinschaftliche Freunde schrieb, er habe noch nicht Zeit gehabt es zu lesen, eine Antwort, die mir schon öfter für meinen Fleiß und meine Mittheilung des Besten, das<sup>5</sup> ich bieten kann, zum Lohne geworden war; nachher hat er mich aber wirklich zu meiner Freude recht sehr<sup>6</sup> beschämt,<sup>7</sup> so lebendig ist er auf meine Arbeit eingegangen.

Dein Verständniß meines Buches macht mir viel Freude, Du hast die Absicht des Ganzen sehr richtig eingesehn. Einige haben mir vorwerfen wollen<sup>8</sup>, ich widerlege zwar eine Menge fremder Meinungen durch einander, scheine aber selbst keine bestimmte zu haben, und komme zu keinem Resultate. Wer das freilich nicht sieht, daß alle jene Gegensätze dort von einem Standpunkte aufgefaßt sind, in welchem es anders aussehn muß, für den möchte wohl die Philosophie nicht sein. Ich wollte überall nur aufregen, aufschütteln, dabei ein recht lebendiges Bild der Zeit geben, u[nd] Erwartungen erregen; denn auch der Schluß des letzten Gesprächs enthält nur Räthsel, und soll nichts anders enthalten. Dies alles scheinst Du, liebster Freund, ganz verstanden zu haben. Ich hatte auch wirklich nicht übel Lust mir einige Feinde zu machen, durch manche ziemlich ins Individuelle spielende Charakterzüge der Zeit; aber man findet es denn doch bequemer u[nd] vortheilhafter, mich so lange wie möglich zu ignoriren. Sehr treffend finde ich Dein Urtheil über die Rolle, die mein

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 596–607.

<sup>2</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 596.

<sup>3</sup> "alle" dans *NS*, vol. 1, p. 596.

<sup>4</sup> "einnehmen" dans *NS*, vol. 1, p. 596.

<sup>5</sup> "was" dans *NS*, vol. 1, p. 596.

<sup>6</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 596.

<sup>7</sup> "·" dans *NS*, vol. 1, p. 596.

<sup>8</sup> "vorgeworfen" dans *NS*, vol. 1, p. 596.

Adelbert spielt, obwohl es ihm nicht ganz vortheilhaft ist. Solche Bemerkungen sind mir recht willkommen, weil sie mich auf Seiten meiner Arbeit aufmerksam machen, die ich weniger vor Augen hatte; so etwas hilft und fördert, und giebt auch erst dem Lobe seinen wahren Werth. Du hast vollkommen Recht, daß dieser Adelbert nicht selten etwas steif dasteht zwischen allen den verschiedenen Richtungen, und daß seine Scheu mit etwas positivem in das Gewirre zu treten zu weit getrieben ist. Die Vergleichung mit dem Platonischen Sokrates könnte wohl leicht zu einiger Ungerechtigkeit verleiten, besonders wenn man die Vortheile dieser wirklichen Person in Anschlag nimmt, dagegen ich im Adelbert immer meinen eignen Standpunkt halte, u[nd] ihn doch wieder ganz außer mir du individualisieren suchen mußte. Ueberdies wirst Du einsehn, daß ich bei so ganz verschiedenen Verhältnissen u[nd] selbst verschiedene Grundlagen den Platon gar nicht nachahmen darf, u[nd] ich glaube, Du wirst mich von <sup>9</sup>der Anschuldigung dieser Nachahmung, die mir auch von Halbkennern gemacht worden ist, völlig frei sprechen. Den Adelbert, über den mir Deine Worte recht erwecklich gewesen sind, werde ich gewiß in der Folge auf meine eigene Weise verbessern, wenn ich es nur bei<sup>10</sup> dem blödsinnigen Publikum erst wagen darf, mich selbst ein wenig zu ironisiren, was man mir jetzt vielleicht vollends als Uneinigkeit mit mir selbst auslegen möchte.

p 3        Deiner günstigen Stimmung für den inneren Sinn meines Werkes erfreue ich mich ebenfalls sehr. Dir ist also doch auch dieses moderne Treiben herzlich zuwider, diese Kälte gegen die Wahrheit, diese scheinbar begeisterte Verdammng der Einsicht und Wissenschaft, bei innerer Leere an Glauben, diese affektirte Demuth, die nur<sup>11</sup> aus dem verschrobensten Hochmuth hervorgeht! Ich will Dir im Vertrauen eröffnen, daß ich mit Tieck gemeinschaftlich ein Journal vorbereite, welches wir zusammen herausgeben wollen. Für dieses habe ich eine Reihe von Briefen über Religion, Philosophie und Geschichte begonnen und schon ziemlich weit fortgeführt, worin ich populär und polemisch die wahren Verhältnisse dieser 3 Erkenntnißarten gegen die jetzigen Mißverständnisse entwickle. Besonders variire ich darin den Satz, der eine Angel meiner Philosophie ist, daß es nur Eine wahre Religion giebt, und auch nur Eine Philosophie, die mit dieser ganz Eins<sup>12</sup> und daselbe ist, nur das höchste Bewußtsein oder vielmehr die deutliche Einsicht dessen, was sich in der Offenbarung als gegenwärtiges Leben äußert; daraus<sup>13</sup> folgt schon von selbst, daß die Philosophie

---

<sup>9</sup> "dieser" rayé dans le ms.

<sup>10</sup> "vor" dans *NS*, vol. 1, p. 598.

<sup>11</sup> "doch nur" dans *NS*, vol. 1, p. 598.

<sup>12</sup> "eins" dans *NS*, vol. 1, p. 599.

<sup>13</sup> ".Daraus" dans *NS*, vol. 1, p. 599.

nicht schaffen und nicht selig machen kann<sup>14</sup>, so wenig wie die Kenntniß der Geschichte Behgebenheiten hervorbringen kann<sup>15</sup>, aber wohl Einsicht <sup>16</sup>verschaffen über das, was in unserem Leben das Wahre, das Ewige, das eigentliche Leben u[nd] die Gegenwart Gottes sei, damit wir dieses nicht unter die gemeine Wirklichkeit mischen. Fast von jeher haben die Philosophen beides verwechselt, und entweder die Religion als eine äußere Grenze der Philosophie angesehen, oder diese an die Stelle jener setzen wollen,<sup>17</sup> beides gleich verkehrt. Ich kann und werde aber durch streng wissenschaftliche Construction beweisen, daß und wie alle menschliche Erkenntniß im Glauben ihren einzigen Schlußstein findet, und daß alles, was wahrhaft ist nichts wäre, wenn nicht die Gegenwart und das Wirken Gottes; welche Einsicht aber keineswegs (wie etwa bei Spinoza u. a.) an die Stelle des Glaubens treten kann, indem sie bloß aus den Gegensätzen hervorgeht, in welchen sich das göttliche Wesen durch seine Offenbarung für uns entwickelt<sup>18</sup>. Das Verständniß dieser Gegensätze u[nd] Beziehungen ist durchaus nicht mit der unmittelbaren Erfahrung der Thatsache dieser Offenbarung zu verwechseln, obwohl gegenseits diese Thatsache ohne Philosophie nicht in ihrer Unbedingtheit und Ewigkeit erkannt wird, sondern sich immer nur an individuelle Bedürfnisse anknüpft, und für uns zeitliche Menschen mit diesen in unserer <sup>19</sup>zeitlichen Unvollkommenheit und Unvollständigkeit einget. Damit ist gar nicht gesagt, daß nicht auch der Nichtphilosoph<sup>20</sup> ein Organ habe, mit welchem er die Wahrheit erfassen kann; aber er erfaßt sie immer nur für seinen besonderen Standpunkt, u[nd] kommt nur in diesem zur Erkenntniß, die immer zugleich Wissenschaft, Auflösung in das Allgemeine sein muß. Dagegen ist für den Philosophen die Wissenschaft todt, wenn er sie nicht richtig schätzt, d. h. sie nicht in die Anschauung seines individuellen Zustandes verwandeln kann.

Daß wir immer nicht begreifen können, wie eine wirkliche Thatsache (d. h. eben die Offenbarung Gottes) zugleich eine ewige Wahrheit sein könne, das rührt bloß von unserer Befangenheit in dem irdischen Wechsel des Endlichen und Unendlichen her. Aber das Endliche, die gemeine Thatsache, ist eben so wenig die wahre Wirklichkeit, wie das Unendliche, die Beziehung auf Begriffe und wechselnde Gegensätze, das Ewige ist. Die wahre Wirklichkeit ist ein Moment der Anschauung, in welchem Endliches und Unendliches, das unser gemeiner Verstand nur in Beziehung auf einander erkennt,

---

<sup>14</sup> "könne" dans *NS*, vol. 1, p. 599.

<sup>15</sup> "hervorbringt" dans *NS*, vol. 1, p. 599.

<sup>16</sup> "schafft" rayé dans le ms.

<sup>17</sup> "·:" dans *NS*, vol. 1, p. 599.

<sup>18</sup> "entwickelte" dans *NS*, vol. 1, p. 599.

<sup>19</sup> "Zeitlichen" rayé dans le ms.

<sup>20</sup> "Philosoph" dans *NS*, vol. 1, p. 600.

völlig aufgehoben werden, indem sich darin Gott, oder das Ewige offenbart. Gott als einen bloßen Begriff oder eine allgemeine Substanz oder Voraussetzung betrachten<sup>21</sup>, ist der Grundirrtum aller unvollkommenen Philosophie. Er ist für uns nur in seiner Offenbarung durch eine ewige Thatsache, die zugleich wahre Wirklichkeit ist. Was wir gewöhnlich Wirklichkeit nennen, ist nur eine Erscheinung; oder in Beziehung auf Gott, ein bloßer Schein, ein reines Nichts. Als Erscheinung erfassen wir sie in der Erkenntniß der Dinge um uns her, wie sie als besondere ihren Begriffen entgegengesetzt sind und auf diese bezogen werden, welches durch den gemeinen Verstand geschieht. Aber ihren wahren Werth erkennen wir nur durch das höhere Selbstbewußtsein, welches die gesammte Erkenntniß der uns umgebenden Welt, oder eben dieser Erscheinung in sich vereinigt. In diesem hebt sie sich mit allen ihren Gegensätzen auf, ja dieses Selbstbewußtsein vernichtet dadurch<sup>22</sup> sich selbst, und das Einzige, was als das wahrhaft da seiende<sup>23</sup> in uns bleibt, ist die Gegenwart Gottes. Ein wahres Selbstbewußtsein oder eine wahre Einheit der Erkenntniß ist nur durch diese Anschauung möglich, in welcher wir unser eignes Ich nur in so fern als etwas Wahrhaftes erfassen, als es in Gott ist, es aber als Erscheinung völlig aufgeben, und als ein daseiendes Nichts von unserer ewigen Natur scheiden. In diesem positiven oder existirenden Nichts finde ich das Prinzip des Bösen, welches die Philosophie eigentlich noch nie rein aufgestellt, sondern immer nur, bald in einer Privation, bald in einer Absonderung vom Guten gesucht hat, da es doch in Wahrheit das Wirkliche<sup>24</sup> Gegenteil derselben, aber eben deshalb nur für uns etwas, vom göttlichen Standpunkte betrachtet aber das reine Nichts ist. Von diesem Gegensatz geht meine ganze Ethik aus. Ohne Offenbarung ist kein wahres Selbstbewußtsein; man verkennt dies nur, weil allerdings das Ich dabei als erscheinendes<sup>25</sup>, ja als Prinzip der Erscheinung<sup>26</sup> verloren geht. Das Schwierige ist nun freilich, dieses System dialektisch darzulegen, u[nd] dadurch, daß es den Bedingungen unseres Denkens einzig vollkommen angemessen ist, als Philosophie zu beweisen. Hiermit bin ich aber im Wesentlichen auf dem Reinen; alle meine Darstellungen in jenen Gesprächen gehn stillschweigend von diesem Mittelpunkt aus, und ich habe nicht unüberlegt die künftige positive Darlegung und Entwicklung versprochen.

Du wirst, mein theurer Abeken, aus dem bisher Gesagten wenigstens so viel sehen, daß mir die Religion und insbesondere die christliche, von der höchsten

<sup>21</sup> "zu betrachten" dans *NS*, vol. 1, p. 600.

<sup>22</sup> "sie durch" au lieu de "dadurch" dans *NS*, vol. 1, p. 601.

<sup>23</sup> "Daseyende" dans *NS*, vol. 1, p. 601.

<sup>24</sup> Sic dans le ms.

<sup>25</sup> "Erscheinendes" dans *NS*, vol. 1, p. 602.

<sup>26</sup> "ja als Prinzip der Erscheinung" rajouté au-dessus dans le ms.

Bedeutung, oder vielmehr alles<sup>27</sup> ist, und wie sehr mir die ganze neuere Art und Weise, sie bloß als einen Reflex gewisser Ideen darzustellen, oder sie als ein allegorisches Vehikel einer auf etwas ganz anders gegründeten Ethik zu gebrauchen zuwider sein muß. Ich sehe darin das größte Verderbniß der Zeit, und wenn dieses Gift auch beim ersten Anblick ganz unschuldig, ja sanft und wohlthätig erscheint, so wird die nahe Zukunft seine Wirkungen schon besser offenbaren. Sehn wir nicht täglich den ungemessensten, innern, recht tiefen Hochmuth sich mit gleißnerischen Floskeln der Religiosität schmücken? Diese modische Frömmigkeit kann mich recht innerlich betrüben. Sehn wir nicht die kurzsichtigste Willkür auf Freiheit und gesetzliche Verfassung dringen, ganz ohne allen Sinn für die Hingebung an die sich von selbst und nach einem göttlichen Plan <sup>28</sup>entwickelnden Ideen, welche jedem wahrhaft patriotischen Bestreben zu seinem Gelingen unentbehrlich ist? Das alles kommt doch zuletezt daher, wenn man das Handeln nach gewisser untergeordneten und einseitigen Verhältnissen, ja überhaupt das Streben nach irgend einen dieser Zeitlichket angehörigen und ihr<sup>29</sup> allein verständlichen Zweck als die höchste Bestimmung der Menschen ansieht.

Trachtet am ersten nach dem Reiche Gottes!<sup>30</sup> Dieses ist der wahre Spruch, von welchem alle <sup>31</sup>wahre Ethik und Politik ausgehn muß. Haben wir nicht unser absolutes und ewiges Verhältniß zu Gott gefaßt, so ist alle übrige nicht allein vergeblich, sondern schädlich. Hierin, als im Hauptpunkte, bin ich der strengste Lutheraner. Sobald wir aber in dieses Verhältniß aufgegangen sind, so werden wir auch klar und ohne alles Wanken einsehen, daß alles was in unserem Treiben und  
p 7 Leben wahr und gut ist, nur Gott selbst sein kann, denn außer ihm ist ja nichts; nur für uns scheint noch etwas anders zu sein, es ist aber auch nichts als der bloße Schein, und in so fern es doch ist, das Böse. Indem Gott in unserer Endlichkeit existirt oder sich offenbart, opfert er sich selbst auf und vernichtet sich in uns; denn wir sind nichts. Und so ist unser ganzes Verhältniß zu ihm fortwährend dasselbe, welches uns in Christus zum Typus aufgestellt ist. Nicht bloß daran erinnern sollen wir uns, nicht bloß daher Gründe für unser Verhalten schöpfen, sondern wir sollen diese Begebenheit der göttlichen Selbstopferung in uns erleben und wahrnehmen. Das übrige<sup>32</sup> folgt daraus von selbst. Was so in einem jeden von uns vorgeht, das ist in

---

<sup>27</sup> "Allesé dans *NS*, vol. 1, p. 602.

<sup>28</sup> "ser(?) rayé dans le ms; "Princip" au lieu de "Plan" dans *NS*, vol. 1, p. 603..

<sup>29</sup> "ihm" dans *NS*, vol. 1, p. 603.

<sup>30</sup> Entre guillemets dans *NS*, vol. 1, p. 603.

<sup>31</sup> "W" rayé dans le ms.

<sup>32</sup> "; das Übrige" dans *NS*, vol. 1, p. 604.

Christus für die ganze Menschheit geschehn, damit wir gewiß wissen, es sei nicht bloß ein Reflex unserer Gedanken, was wir davon haben, sondern die wirklichste Wirklichkeit. Christus ist der Wendepunkt der Geschichte. Was vor ihm hervorgeht, deutet auf ihn, was nach ihm folgt, fließt aus ihm her. Die Naturbedeutung des menschlichen Geschlechts mußte erst ganz entwickelt, in allen ihren Gegensätzen zum Nichtigten aufgelöt sein, ehe für uns Menschen die Offenbarung möglich war; und es läßt sich zeigen, daß für das Menschengeschlecht im Ganzen durch Christus objektiv geschehen ist, was in einem jeden subjektiv durch den Glauben geschieht.

Wenn diese Philosophie mÿstisch genannt werden sollte, so werde ich nichts dagegen haben, nur muß man das Wort nicht nach den neueren Schmähungen deuten. Viele werden sie aber gewiß nicht Philosophie nennen wollen, sondern etwa ein Werk der Phantasie, des Glaubens, der Dichtung, oder wie sonst. Und doch ist es zuverlässig das, was alle Philosophie suchen muß, und gesucht hat, und es läßt sich durch strenges Denken zeigen, daß es so sein muß, wenn ein vollständiges Bewußt sein existiren soll. Es spricht sich vornehm und bequem von der Realität der Ideen nach Platon, wenn man nur nicht im Ernst daraun zu glauben braucht, daß das Wesen aller Dinge mitten unter uns ist, und daß es überhaupt keine andre wahre Realität giebt als diese. Was suchte aber Platon anders, obwohl er genöthigt war, dieses daseiende Wesen in einen himmlischen, ja überhimmlischen Ort zu versetzezen, weil er nicht wußte, was Offenbarung sei? Eben so spricht sich gut von Spinozas Pantheismus, welcher zwar behauptete, daß Gott in allem sei, ihn aber doch immer nur im Begriffe der Existens eines jeden Dinges denken konnte, dadurch zum Fatalisten ward und<sup>33</sup> nicht dahin kam, seine Wirklichkeit im persönlichen Selbstbewußtsein anzuschauen. Dieser Intellectualismus (denn nichts anders ist Spinozas Philosophie) hat die ganze neuere Philosophie von Cartesius an beherrscht, und kommt noch heute immer wieder in andern Gestalten<sup>34</sup> zum Vorschein. Noch immer scheut man eine Philosophie, die im Glauben schlösse, und möchte diese nicht gern Philosophie nennen, weil man einmal doch mehr oder weniger sich daran hält, daß sie nur in Gedankenformen bestehn müsse; und die Religiosität fürchtet wieder die klare Einsicht, weil sie dadurch an<sup>35</sup> ihrer Lebendigkeit zu verlieren glaubt. Dennoch ist es gewiß, daß es nicht zwei solche verschiedene gar nicht zusammenhangende Arten des Bewußtseins geben kann, und daß die Wissenschaft, wenn sie sich vollenden soll, nothwendig zum Punkte ihrer Uebereinstimmung gelangen muß.

---

<sup>33</sup> "ward," dans *NS*, vol. 1, p. 605.

<sup>34</sup> "immer in anderen Gestalten wieder" dans *NS*, vol. 1, p. 605.

<sup>35</sup> "von" dans *NS*, vol. 1, p. 605.

Sehr gern, liebster Abeken, ließe ich mich noh auf manches näher ein, was Du in Deinem letzten Briefe berührst, aber dieser meinige ist schon so lang geworden, und so lange aufgehalten, und ich konnte dem Anlaß nicht widerstehn, Dir einmal etwas näheres über meine Philosophie zu sagen. Nächstens will ich auch unserm Keßler ausführlich<sup>36</sup> antworten, doch wäre es mir lieb, wenn Du ihm vorläufig diesen Brief p 9 mittheilen wolltest. Gegen Tiecks Fortunat scheinst Du mir doch nicht ganz gerecht zu sein. Er hat <sup>37</sup>im 2ten Theile freilich etwas neues gewagt, aber, wie mich dünkt, mit Glück, nämlich den 4 ersten komischen Akten im 5ten einen herben tragischen Schluß zu geben. Ich leugne nicht, daß dieser Schluß etwas zu bitter ist, und habe dem Dichter auch schon<sup>38</sup> selbst meine Bedenken darüber mitgetheilt, doch läßt sich viel darüber sprechen.

Was den Shakespeare betrifft, so muß Du das, was ich von Love's labour's lost<sup>39</sup> gesagt habe, nicht in dem Sinne, wie Du gethan, Tieck zurechnen. Ich erinnere mich in diesem Augenblicke nicht genau, an welche Stelle er historisch das<sup>40</sup> Stück setzt, doch glaube ich selbst, daß es zu den jüngeren gehört. Auch weiß ich nicht mehr die Ausdrücke, die ich Dir geschrieben. Nur das ist immer meine und auch wohl Tiecks Meinung gewesen, daß sich in diesem Stücke<sup>41</sup> unter den komischen am bestmtesten die Reife<sup>42</sup> der Poesie in diesem Dichter ausdrückt, weil es am wenigsten durch irgend eine specielle Richtung bestimmt und auf die reinste Ironie gegründet ist.

Auf den neuen Band vom Calderon freue ich mich, wie nicht leicht auf etwas anders. Verleide es dem trefflichen Uebersetzer ja nicht, das Werk so fortzufahren<sup>43</sup>, obwohl ich gern zugebe, daß es ihm viel Mühe u[nd] Zeit kosten mag; aber er arbeitet auch gewiß recht in seinem Berufe. Durch Deine Lösungen schwerer Räthsel machst Du Dich sehr um sein Publikum verdient.<sup>44</sup>

Die Anekdoten, die Du mir schreibst, haben mich höchlich ergötzt, besonders die von Fichte; da kann ich mir ihn und Bischof recht lebhaft denken. Deine Zufriedenheit mit Deiner Lage ist mir sehr erfreulich, und auch, daß der wackere Rath der guten Stadt so liberal für die Schule gesorgt, und Dich so anständig belohnt hat. Leider kenne ich noch immer Deine liebe Frau nicht persönlich, u[nd] so auch

---

<sup>36</sup> "ausführlicher" dans *NS*, vol. 1, p. 606.

<sup>37</sup> "gegen" rayé dans le ms.

<sup>38</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 606.

<sup>39</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 606.

<sup>40</sup> "dieses" dans *NS*, vol. 1, p. 606.

<sup>41</sup> "an" rayé dans le ms.

<sup>42</sup> "dieser" rayé dans le ms.

<sup>43</sup> "fortzusetzen" dans *NS*, vol. 1, p. 606.

<sup>44</sup> Crochet fermant (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

p 10 nicht Deine Kinder, u[nd] es hilft doch sehr dazu, sich den Freund recht lebhaft in seiner glückliche Häuslichkeit <sup>45</sup>vorzustellen. Mit Recht rühmst Du das Glück Kinder von beiden Gesellschaften zu haben und ich weiß es um so mehr zu schätzen, da ich meinen Knaben, wiewohl noch ehe ich den rechten Genuß von ihm haben konnte, verloren habe. Vielleicht wird er mir ersetzt, wenn so etwas zu ersetzen ist; denn in 3 bis 4 Wochen erwartet meine liebe Frau wieder ihre Niederkunft. Sie hat sich diesmal in ihrer Schwangerschaft sehr unwohl befunden, und mir manche Besorgnis erregt; doch ist sie jetzt wieder kräftiger, u[nd] ich hoffe, die Entbindung wird sie ganz wiederherstellen. Meine Wohnung ist jetzt noch Behrenstraße N. 20. In diesem Sommer muß ich aber ausziehen. Ich habe vorläufig eine recht hübsche Sommerwohnung in einem abgelegenen <sup>46</sup>Garten vor dem Postdamer Thor gemiethet, wo ich von der frischen Luft heilsame Wirkung für meine teuren erwarte. Schreibst Du zwischen Mai u[nd] October, so adressire nur: "auf dem Wissenschaftsgebäude abzugeben".

Arbeitest Du nicht einmal wieder etwas für den Druck? Noch immer steht das Fragment aus dem heiligen Herd bei mir und meiner Frau u[XXX]listen Andenken, u[nd] ich möchte Dich recht dringend auffordern, diesen schönen Plan nicht fahren zu lassen.

An den Nachrichten von Verlegung der hiesigen Universität ist nur soviel, daß es hier eine starke Partie gibt, der<sup>47</sup> sie ein Dorn im Auge ist, und die durch solche ausgesprengte Zeitungartikel gern an den Gedanken, daß man ihr loswerden könnte, gewöhnte. Unser neuer Minister, H. von Altenstein, hat uns dagegen die Versicherung gegeben, daß nichts dergleichen im Werke sei, und uns autorisirt, förmlich und öffentlich zu widersprechen.

Dein Bruder leidet oft sehr stark an Kopfschmerz und hypochondrischen Stimmungen; ich rede ihm zuwider recht eindringlich zu, solchen Anfechtungen einen ernstlichen Willen entgegen zu setzen. Was Du mir über ihn sagst, ist sehr wahr, das Beste ist, daß ein so reines Gemüth, wie das seinige, unterstützt von einer so kräftigen wissenschaftlichen Grundlage, sich gewiß durcharbeitet.

Viele herzliche Grüße an Deine liebe Frau, und für Dich u[nd] Sie<sup>48</sup> u[nd] alle was Dir angeht die innigsten Wünsche!

Dein teurer

Solger

NB. Krause u[nd] Toll grüßen Dich bestens. Der Freitag beschäftigt sich jetzt mit

---

<sup>45</sup> "bildlich" rayé dans le ms.

<sup>46</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>47</sup> "deren", le "en" rayé dans le ms.

<sup>48</sup> Sic dans le ms.

Lesung altdeutscher Gedichten u[nd] zwar gegenwärtig des Parsifal. Noch fällt mir ein, daß Du nach der Wartburggeschichte fragtest. Es wurde allerdings von uns eine offizielle Vernehmung aller dabei gewesenen Studenten verlangt. Wir mußten die Protokolle allerhöchsten Orts einreichen, darauf ist aber nichts weiter erfolgt, und wird hoffentlich auch nichts weiter erfolgen.<sup>49</sup>

---

<sup>49</sup> Le dernier paragraphe (“NB...”) dans la marge, dans le ms.

### 1.3.16. Solger à Raumer, du 28 janvier 1818 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 169*<sup>1</sup>

p 1 Berlin, den 28[s]t[en] Jan.[uar] 1818.<sup>2</sup>

Lieber, theurer Freund! Wenn ich nicht so schon in einem Gewissen beunruhigt genug<sup>3</sup> gewesen wäre, daß ich Ihnen so lange nicht geschrieben, so würde Ihr letzter Brief es geweckt haben; besonders der Ausdruck, “beharrliches Stillschweigen” hat mich gerührt und beschämt. Ich müßte ja ein wahrer gefühlloser Klotz seyn, wenn Ihre herzliche liebevolle Theilnahme an meinem Treiben nicht meinen Sinn, u[nd] wäre er noch so hart erweichte. Auch will ich mich über mein langes Stillschweigen gar nicht entschuldigen. Weiß Gott wie man so Manches gegen Neigung u[nd] Trieb thut und unterläßt usw.<sup>4</sup> — Man wird freilich auch gar zu wenig von außen ermuntert. Ich lebe in dieser großen Stadt fast wie auf einer wüsten Insel. Selbst derer die ein beschränktes Partieinteresse bewegt, sind doch nur Wenige; alles Übrige ist wo es nicht auf das tägliche Brot u[nd] die täglichen Austern ankommt, ein weiter stehender Sumpf. So sieht es in dieser “großen” Zeit aus. Sie wissen ja selbst wie es thut, wenn man auf seine Begeisterung, seine Mühe u[nd] seine Liebe nur trocknes u[nd] kaltes Stillschweigen zum Lohn empfängt. Was dieses Geschlecht etwa noch mag, das sind: Müllnersche Rabensteins-Tragödien, philosophisch-, historisch-, patriotisch, parteiische<sup>5</sup> Declamationen, frömmelnde, gedankenlose Beispielsammlungen darüber, daß es einen Gott giebt, u[nd] dgl. Wenn sie noch durch so etwas hingerissen und erregt würden, so wäre doch ein Keim da, woraus vielleicht noch etwas getrieben werden könnte. Aber nein! Diese Dinge wirken in Wahrheit so wenig wie unsere guten Sachen. Man hat sich willkürlich vorgenommen, daß sie wirken sollen. Es steht ja darüber geschrieben, daß darin vortreffliche, tugendhafte Modegesinnungen enthalten seien; diese muß man doch auch haben wollen u[nd] das ist der einzige Grund, warum man sich selbst vorschwatzt davon begeistert zu seyn! So sieht es in dieser hoffnungsreichen<sup>6</sup> Zeit aus!<sup>7</sup>

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 607–614.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la page (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”. Les deux premières lignes du ms sont rayées, quasiment illisibles: “ich ihn beruhigen wollte: ich fände es doch nicht sorgengeflecht(?), wie er jetzt, nachdem er es gemacht, [XXX] ich glauben möchte”. A la place, très long passage ajouté en marge, commençant par la date, figurant dans *NS*, vol. 1, p. 607. Crochet ouvrant au crayon dans le ms.

<sup>3</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>4</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 607.

<sup>5</sup> “patriotisch-parteiisch” dans *NS*, vol. 1, p. 608.

<sup>6</sup> Entre guillemets dans *NS*, vol. 1, p. 608.

<sup>7</sup> Fin du passage en marge dans le ms.

Bei so bewandten Umständen ist die einzige Hülfe, die einzige Stütze und der einzige Trost, der Besitz solcher Freunde, wie Sie, Tieck, Krause und wenige andere. Wahrhaftig nicht, liebster Raumer, weil Sie mich loben! Ich kann Sie versichern, daß mich dieses Lob <sup>8</sup>eben so niederschlagen würde, wenn Sie mich nicht auch tadeln könnten oder getadelt hätten, weil ich dann nicht wüßte, ob ich ihm auch trauen dürfte. Ihr Urtheil über meine letzten Gespräche ist mir wahrhaft aufrichtend; denn auch bei Tieck bin ich manchmal bange, daß eine gewisse Vorliebe ihn mir zu günstig stimmen möchte. Mir selbst aber kommen diese Gespräche, wenn ich sie wieder lese, oft trocken und langweilig vor. Einen Einwurf hat mir auch schon Abeken gemacht, den ich sehr gegründet finde, daß nämlich Adelbert etwas zu schroff allen übrigen Personen und Partien gegenüber steht. Indessen wird das in der Folge auch wohl besser werden, wenn ich mir nur den Widerwillen über manches erst ganz aus der Seele herausgeschrieben habe, und dann mit mehr Behagen fortfahren kann. In der 2ten Sammlung denke ich zweierlei zu vereinigen, mehr Positives zu geben, u[nd] zugleich im Contrast die Zeitverwirrungen noch bunter, aber auch desto leichter darzustellen.<sup>9</sup> – Von dem Journal, das ich mit Tieck gemeinschaftlich vorbereite, habe ich Ihnen ja wohl schon mündlich erzählt? Ich habe nun schon eine Reihe Briefe über Religion, Philosophie u[nd] Geschichte dafür ausgearbeitet, die jetzt bei Tieck sind. Ich nehme darin die Leute etwas in die Schule und sage Ihnen, was diese 3 Dinge bedeuten wollen, und in welchen Verhältnissen sie mit einander stehen.<sup>10</sup>

p 2 Daß Sie einige Theile Ihrer Geschichte beim Ueberlesen unter Ihrem Wunsche gefunden haben, das wundert mich gar nicht. Mir geht es jedesmal so, wenn ich meine auch schon gedruckten Sachen wieder überlese. Und ich glaube, es muß jedem Schriftsteller, dem es mehr um die Sache als um seine Eitelkeit zu thun ist, so ergehn.<sup>11</sup> Ihre her[r]liche Darstellungsgabe, wie sie sich fast überall in dem zeigt, was ich von dieser Geschichte gelesen habe, beurkundet wohl am schönsten Ihren Beruf, nicht bloß zum Historiker, sondern zum Geschichtschreiber. Lassen Sie sich nur ja nicht abschrecken, sondern schreiben Sie der Gemeinde, welcher auch ich schreibe, der unsichtbaren, deren Repräsentanten edle Freunde einander sein müssen. Die Seite, welche mir an Ihren Darstellungen noch am meisten der Ausbildung zu bedürfen scheint, habe ich Ihnen nicht verhehlt. Es ist die reflektirende. Über Ihr Quellenstudium und Ihre Kritik bin ich freilich kein gültiger Richter; aber in solchen

---

<sup>8</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>9</sup> Saut de ligne dans *NS*, vol. 1, p. 609.

<sup>10</sup> “Von dem. . . stehen” est rayé de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>11</sup> Puis “–” dans *NS*, vol. 1, p. 609.

Sachen giebt es eine Physiognomie des Richtigen, die selten trügt, und die bemerke ich an dem Ihrigen fast überall.

Ueber eine Sache möchte ich mit Ihnen einmal ausführlich sprechen, über die Hierarchie und den Katholicismus. Ich wünschte wohl, daß Sie mir einmal recht bestimmt darlegten, was Ihnen eigentlich darin die hohe Bedeutung zu haben scheint, die Sie diesen Dingen geben<sup>12</sup>. Man muß, wie es mir scheint, die Religion von der Kirche unterscheiden; die letzte als die politische Erscheinung der religiösen Macht betrachtet. Nun ist es<sup>13</sup> wohl nicht zu leugnen, daß eine solche Universalkirche wie die Römische fast nur möglich ist, wenn die Religion, wie im Katholizismus, so überwiegend in die äußere Erscheinung übergegangen ist. <sup>14</sup>Dabei ist es mir ausgemacht, daß dies, von Seiten der Religion betrachtet, etwas verkehrtes ist. Von der politischen Seite kann und wird eine solche Universalkirche, wenn sie blühend ist, immer reich an Früchten der höchsten Ideen sein, und selbst aus dem Staate den Mechanismus und das bloße äußere Verhältniswesen sehr verbannen; dennoch p 3 scheint es, als würde der Staat dadurch zu sehr an seiner Selbständigkeit gefährdet. Lassen Sie mich einmal kurz sagen, wie ich mir dies Verhältniß ganz im Allgemeinen denke, nur müssen Sie meine kurzen Formeln nicht mißverstehen.<sup>15</sup> Nach meiner Lehre ist alles wahrhaft Gute in der Welt unmittelbare Offenbarung und Einwirkung Gottes, so auch der Staat, nur daß diese Wirkung hier in Beziehungen erscheint, wie sie sich an die verschiedenen Gegensätze des irdischen Lebens gleichsam vertheilt hat. Doch darf man den Staat nie in ein bloßes Verhältniß oder Gleichgewicht der Kräfte u.[nd] dgl. setzen. So etwas ist immer nur äußerlich, ist Mechanik für Politik, die nie zureicht und alles entwürdigt. Wenn diese Beziehungen nicht gedacht werden als lebendige, als solche in welchen die höhere Harmonie der Äußerung Gottes mit sich selbst sich entfaltet, so sind sie nicht politisch. Nun giebt es verschiedene Stufen und Standpunkte, auf welchen ihre Entwicklung für uns allein möglich ist. Zuerst müssen alle Verhältnisse unter Menschen erkannt werden als liegend im Begriffe des menschlichen Handelns, und sich unter solchen Gegensätzen entwickeln, daß darin der Begriff überall sich selbst wiederfinde, und immer in den entgegengesetzten Elementen zugleich und mit sich im Gleichgewichte sei. Dieses ist der Standpunkt des Rechts, welches im Allgemeinen die Möglichkeit oder den Begriff des vernünftigen Handelns in der Wirklichkeit begründet. Zweitens muß aber auch das Handeln selbst als ein wirkliches und <sup>16</sup>individuelles ein der Idee

---

<sup>12</sup> “beilegen” dans *NS*, vol. 1, p. 610.

<sup>13</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 610.

<sup>14</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>15</sup> Passage à la ligne dans *NS*, vol. 1, p. 611.

<sup>16</sup> “In” rayé dans le ms.

angemessenes sein, und das wird es durch den Staat, oder die Politik. Im Staate sind nun entgegengesetzte Ideen in der Beziehung auf einander, folgendermaßen. Zuerst ist kein Handeln nach Ideen möglich, wenn die Menschen nach gemeinen Antrieben handeln, u[nd] nicht überall den Begriff anerkennen, und daß sie immer diesem Begriffe gemäß bleiben, der sich im Rechte ausdrückt, dafür sorgt die Justiz.

p 4 Diese ist die eine Function des politischen Gegensatzes, in welcher alles nach Begriffen beurtheilt wird, und also die Seite der Möglichkeit des politischen Lebens. Ihr gegenüber steht die Function, wonach alles individuelle und im Besonderen bedingt ist. Aber auch in dieser Gestalt muß es nur die individualisierte Idee sein, sonst wird es sich absonderndes gemeinsames Leben. Daß nun diese Idee unter allen gegebenen individuellen Verhältnissen eine bleibende und selbstbestehende sei, dafür sorgt die Verfassung, welche die individuelle, scheinbare Zufälligkeit des Staats durch die darin ausgedrückte Idee zur Nothwendigkeit erhebt. So wie in der Justiz fortwährend die Möglichkeit des Staats durch den allgemeinen Begriff geschaffen wird, so in der Verfassung durch vollständige Individualisierung der Staatsidee die Nothwendigkeit. Die Verfassung hängt deshalb durchaus vom gegebenen historischen Zustande ab, stellt aber diesen als einen nothwendigen dar, u[nd] ist keineswegs, wie man jetzt glaubt, auf allgemeine Begriffe zu gründen.<sup>17</sup> Das dritte ist nun die eigentliche Wirklichkeit des Staats oder die Politik im engeren Sinne, welche auch zwei Seiten hat, eine allgemeine und eine besondere, Gesetzgebung und Verwaltung. Unter beiden ist freilich in vieler Rücksicht<sup>18</sup> auch etwas ganz anders zu verstehen, als was gewöhnlich darunter verstanden wird; doch wollen wir uns jetzt darauf nicht weiter einlassen. Diese eigentliche Wirklichkeit ist nun in der Politik die Hauptsache, wohin alles strebt, u[nd] wovon zuletzt wieder Justiz und Verfassung abhängig sind. Das Rechtsverhältniß an sich ist dagegen die Möglichkeit. Nun fehlt also noch die Nothwendigkeit, welche im Innersten alles zusammenhält, und in welcher sich die Idee offenbart, nicht in so fern sie sich in das äußere Handeln aus einander zieht, sondern in so fern sie<sup>19</sup> sich als das Wesen von allem unmittelbar offenbart. Diese ist

p 5 nun, in so fern sie im Äußeren mannigfaltig erscheint öffentliche Meinung zu nennen, in so fern sie aber auf absoluten Gründen beruht, offenbart sie sich wieder zwiefach: als Einheit von allem in der Kirche, als mannigfaltige aber gesetzmäßige Erkenntniß in der Wissenschaft. Beide zusammen in ihrer Durchdringung, die schlechterdings erreicht werden muß, bilden den eigentlichen Schwerpunkt des Staats. Hieraus läßt

---

<sup>17</sup> Passage à la ligne dans *NS*, vol. 1, p. 612.

<sup>18</sup> “in vieler Rücksicht” manque dans *NS*, vol. 1, p. 613.

<sup>19</sup> “das” rayé dans le ms.

sich nun, wie ich glaube, <sup>20</sup>ableiten, daß die Kirche von einer Seite über dem Staate stehn muß, aber bloß als innere Garantie, welche das ganze politische Wirken in Ansehung seiner wahren Idealität richtig erhalten muß; untergeordnet muß sie aber wieder sein, in so fern sie weltliche Mittel gebraucht, um ihre Zwecke zu erfüllen, mit welchen sie nie in das eigenthümliche einzelne Handeln des Staats eingreifen muß, um nicht in Sophisterei<sup>21</sup> u[nd] Trug auszuschweifen, wie sie oft gethan hat. Danach würde auch gegen eine ökumenische Kirche nichts einzuwenden sein, insofern sie sich auch auf die völkerrechtliche Verhältnisse beziehen muß, wenn man sie nur so stellen könnte, daß sie keine äußere politische Macht ergriffe.<sup>22</sup>

Diese kurzen und freilich nur mageren Andeutungen werden Ihnen vielleicht sehr unklar sein. Wo nicht, so schreiben Sie mir, was Sie davon halten.<sup>23</sup>

<sup>24</sup>Das Bericht der Breslauer Universität haben wir in Abschrift erhalten. Ich muß aber gestehn, daß ich ihn nicht der Sache angemessen finde. Abgesehen von der rasonnirenden Weitläufigkeit selbst, die gar nicht unsere Sache sein konnte, u[nd] die auch gewiß sehr anstoßen wird. Die Vorschläge, zB. aus den Studenten eigne Corps zu bilden, und ihnen sogar Offizire aus ihrer Mitte zu geben, werden gewiß nicht genehmigt. Vermuthlich haben in dem Bericht mehrere hineingearbeitet.

p 6

Nun trete ich aber vor Sie mir Bangigkeit, indem ich sagen muß, daß ich höchst schwerlich zu Ostern werde zu Ihnen kommen können. Erstlich fehlt es mir an Geld, zweitens kommt es noch darauf an, wie sich meine Frau befinden wird, u[nd], was das wichtigste ist, drittens muß ich leider zu Ostern ausziehen. Das Haus, wo ich jetzt wohne, ist verkauft, u[nd] ich habe mir in dem Wirthscontract, nach welchem ich sonst noch 2 1/2 Jahr darin wohnen könnte, gefallen lassen, auf diesen Fall auszuziehn. Nun ist es eine schreckliche Sache, mit Büchern, Scriptum, u. s. w. zu ziehn, zumal da ich nicht weiß, was meine Frau nach ihrem Wochenbette dann wird leisten können. Ich werde mir also wohl diese Freude, die ich mir schon so herrlich ausgemalt hatte, versagen müssen. Fast möchte ich Ihnen vorschlagen, daß wir uns in Ziebingen ein rendezvous<sup>25</sup> gäben, oder daß ich die Reise, bis in die Herbstferien, wenn die Umstände alsdann günstiger sein sollten, verschöbe.

---

<sup>20</sup> "daß der" rayé dans le ms.

<sup>21</sup> "Sophistereien" dans *NS*, vol. 1, p. 614.

<sup>22</sup> "—" au lieu du passage à la ligne dans *NS*, vol. 1, p. 614.

<sup>23</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>24</sup> Toute la fin de la lettre est rayée de divers traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>25</sup> En lettres latines dans le ms.

Grüßen Sie die Ihrigen unbekannterweise. Die Meinigen lassen Sie herzlich grüßen. Unsere lieben Hagen, Steffens, u[nd] wer sich sonst meiner erinnert, grüßen Sie gleichfalls. Hagen hat mich<sup>26</sup> mit Recht einmal an Lindau zu schreiben. Wenn Sie etwa mit <sup>27</sup>diesem zusammenkämen, so sagen Sie ihm, daß ich es bald thun werde.

Leben Sie wohl u[nd] behalten Sie lieb

Ihren

treuen Solger

---

<sup>26</sup> ?

<sup>27</sup> "dse" rayé dans le ms.

### 1.3.17. Solger à Raumer, du 21 juin 1818 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 172*

Berlin, den 21ten Juni 1818.<sup>1</sup>

p 1

<sup>2</sup>Sie schweigen, erzürnt, lieber Raumer, und pochen auf Ihr Recht, und ich kann Ihnen dieses freilich auch nicht abstreiten. Längst hätte ich Ihnen schreiben sollen, u[nd] zwar besonders gleich nach dem Besuche, <sup>3</sup>den ich <sup>4</sup>in diesem Frühjahre in Ziebingen gemacht habe, und den Sie uns durch die Fortsetzung Ihrer Geschichte der Kreuzzüge sehr verschönerten. Ich will mich auch grade nicht entschuldigen, aber Ihre Theilnahme will ich dafür in Anspruch nehmen, daß ich immer noch sehr viel an Rheumatismus, und besonders an dem Verdruß über die dadurch verursachte Unthätigkeit gelitten habe, und noch immer nicht ganz von diesen Uebeln frei bin. Alle meine Arbeiten sind dadurch zu meinem größten Betrübniß zurückgehalten worden. In den letzten Monaten bin ich beinah von einem ununterbrochenen Kopfweh geplagt gewesen, das mich oft zu allem unthätig machte, u[nd] auch dies quält mich noch immer, obgleich es sich im Ganzen gebessert hat. Ich wohne in einer sehr angenehmen Gartenwohnung, bade, trinke Karlsbader Wasser u. s. w., um endlich wieder ganz Herr meiner Kräfte zu werden. In den Herbstferien werde ich reisen, u[nd] dann gedenke ich, wenn nicht besondere Hindernisse eintreten, Sie zu besuchen. Richten Sie sich nur so ein, daß Sie Anfangs oder Mitte Septembers zu Hause sind; oder noch besser: lassen Sie uns im Gebirge zusammenkommen! Denn ich gedenke durch Böhmen und Glaz zu kommen. Dann hoffe ich mündlich und bei besserem Befinden mit Ihnen nachzuholen, was ich schriftlich und beim schlechten versäumt habe.

p 2

<sup>5</sup>Ueber den Abschnitt Ihrer Geschichte, den wir in Ziebingen lasen, wird Ihnen wohl Tieck als Redacteur unserer Bemerkungen geschrieben haben. Wären Sie doch da gewesen! Wir hatten uns jeden Morgen einige Stunden dazu ausgesetzt, wo wir ordentlich Sitzung hielten, und Tieck Ihr Manuscript vorlas. Schütz, Kadach u[nd] ich, auch wohl von den Damen eine oder die andere, hörten zu. Wir waren ziemlich darin einig, daß Sie die Sachen diesmal zu fragmentarisch dargestellt hätten, aus ungerechter Furcht, diese etwas durcheinander gewirkten Begebenheiten würden den

---

<sup>1</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: "Solger an Raumer".

<sup>2</sup> Toute la première page est rayée de deux grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>3</sup> "denen", le "en" est rayé dans le ms.

<sup>4</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>5</sup> Tout le premier paragraphe de la page 2 est rayé de trois grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

Leser zu wenig interessieren. Dieses ist das Hauptvorurtheil, welches Ihnen geschadet hat. Man ist ja durch das Vorhergehende so bekannt mit den Hauptfäden der Begebenheiten, auch um so begierig auf das Fernere, daß man ungerne den vollen Zusammenhang vermißt. <sup>6</sup>Vorzüglich wünschte ich immer über die Sarmaten<sup>7</sup> mehr zu erfahren. Wir stoßen gar zu oft auf deren Heere und Anführer, ohne zu erfahren, wem sie dienen, noch in welchem Zusammenhange sie sich bewegen. Wenn es gleich unnütz u[nd] zu weitläufig sein würde, ihre Geschichte vollständig zu <sup>8</sup>erzählen, so ließe sich doch gewiß manches beiläufig erklären, und dadurch immer das Bilde der gegenwärtigen Begebenheiten vollständig erhalten. Unsere einzelnen Bemerkungen hat Tieck, wie ich hoffe, überarbeitet, u[nd] Ihnen gesandt.

<sup>9</sup>Tieck wollte nun die gegenwärtige Zeit herkommen, ist aber noch nicht hier. Auch er leidet dies Jahr ganz vorzüglich an seiner Gicht, u[nd] ist sehr melancholisch. Manchmal geht doch alles schlecht. Abgesehn davon, wie sehr es mich überhaupt betrübt, daß Tieck leidet, und wie sehr wir alle jede Unternehmung seiner schriftstellerischen Thätigkeit zu beklagen haben, bin ich noch besonders verdrießlich über den immer wiederkehrenden Aufschub unseres Journals. Ich hatte mir in meinen Gedanken so viel davon abhängig gemacht, ich hoffte so manches auszusprechen, wodurch das Publicum endlich angeregt werden sollte, und das alles erlahmt mir nun durch die Verzögerung. Daran ist mir aber vorzüglich Tiecks Kränklichkeit schuld; denn mein eignes Uebelbefinden konnte ich wohl so weit besiegen, um in dieser Sache das Nöthigste zu thun, auch hatte ich vorgearbeitet.<sup>10</sup> Wie geht man aber mit Tieck um? Schon vor einem Jahr war die Rede davon, ihm eine Pension zu geben, wie Sie wissen werden. Es ist hin und her darüber geklatscht worden, und es ist beim Klatschen geblieben. Noch heute steht es damit wie vor einem Jahre. Wäre es nur ein neumodischer Charlatan oder ein politischer Verhetzer, längst hätte er Gehalt und Titel.

<sup>11</sup>Bei der Universität haben wir auch jetzt ziemlich unruhige Zeiten. Die Studenten schlagen sich in Masse, u[nd] zwar liegen diese Spaltungen zum Grunde, die auf anderen Universitäten solche Händel verursacht haben. Mein Rath ist immer, von den Gründen solcher Bewegungen gar keine Notiz zu nehmen, man weiß ja, wo

---

<sup>6</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>7</sup> ?

<sup>8</sup> "erklären" rayé dans le ms.

<sup>9</sup> Crochet ouvrant au crayon; un trait vertical au crayon en face des deux lignes suivantes (jusqu'à "...an seiner"), de deuxième main, dans la marge du ms.

<sup>10</sup> Peut-être crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>11</sup> Crochet ouvrant au crayon, la fin est rayée de grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

es damit geht u[nd] gehn muß, jeden Excurs aber, der daraus erfolgt, unerbittlich streng zu bestrafen. Statt dessen wird aber die ganze Sache hier mit einer Schlaffheit und Ungeschicklichkeit behandelt, die uns lächerlich machen werden; und am Ende wirken gar noch gewisse Lieblingsmeinungen der Zeit ein.

Ueber wie Vieles möchte ich gern noch mit Ihnen sprechen. Ueber die Kirchenvereinigung, den Harensischen<sup>12</sup> Thesenstreit, u. s. w. Auch über die Bairische Constitution. So läßt man sich in der öffentlichen Meinung den Rang ablaufen um nichts und <sup>13</sup> wieder nichts.<sup>14</sup> Antworten Sie mir nur, besser Freund, und strafen Sie mich nicht zu hart. Empfehlen Sie mich Ihrer Frau! Grüßen Sie alle Freunde. Meine Frau hat mir eben aufgetragen, Sie zu grüßen. Meine ganze Familie ist, Gott sei Dank, gesund u[nd] munter. Mit froher Hoffnung denke ich an unser Wiedersehn.

Der Ihrige

Solger.

---

<sup>12</sup> ?

<sup>13</sup> “wed” rayé dans le ms.

<sup>14</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

### 1.3.18. Solger à Raumer, du 22 octobre 1818 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 174*<sup>1</sup>

Berlin, den 22sten Oct.[ober] 1818.<sup>2</sup>

p 1

Theuerster Raumer!

<sup>3</sup>Endlich komme ich dazu, Ihnen zu schreiben, und damit eine Pflicht zu erfüllen, deren Verzögerung mir schon schwer auf dem Herzen lag. Indessen sollte es ja kein bloßer Komplimentenbrief sein, und so war es am Ende besser, daß er etwas später, aber mit etwas mehr Ruhe und Muße geschrieben würde. Nun sind die ersten Unruhen, die ich hier zu überstehn hate, vorbei, ich bin mit Mann und Maus in das Winterquartier eingezogen, und sehe mich nun erst als wirklich hier seßhaft an.

Zuvörderst sage ich Ihnen meinen herzlichen Dank für Ihre freundliche und herzliche Aufnahme, und ganz besonders sage ich ihn auch Ihrer lieben und gütigen Frau, deren freundschaftliche Sorgfalt mir den Aufenthalt in Breslau zum Gegenstand des angenehmsten Andenkens gemacht hat. Möge ich nur, zumal als Halbpatient, nicht zu beschwerlich gefallen sein! Es war mir unbeschreiblich wohlthuend, bei meiner immer noch kränklichen Stimmung, nach dem unerfreulichen Aufenthalt in Karlsbad und der späteren einsamen Reise, mich so ganz unter lieben Freunden zu fühlen, wie es mir bei Ihnen wurde. Sagen Sie Ihrer lieben Frau, daß ich mich sehr glücklich schätze, <sup>4</sup>ihre Bekanntschaft gemacht und ihr Wohlwollen erworben zu haben, und daß ich sie<sup>5</sup> bitte mir dieses zu erhalten.<sup>6</sup>

p 2

Auf der Reise von Breslau hierher hatte ich meistens sehr schönes Wetter und habe sie auch ganz glücklich zurückgelegt. In Liegnitz kam ich zwar noch ziemlich früh an, wollte aber doch Ihrem Bruder in Kaltwasser, da mir ein längerer Aufenthalt nicht möglich war, nicht beschwerlich fallen. Den zweiten Tag reiste ich bis Wartenberg. Am dritten mache ich in Crossen noch einen Besuch beim Superintendenten Schulz, u[nd] kam gerade zum Thee in Ziebingen an, wo ich bis Montag Abend blieb. Tieck fand ich in vieler Rücksicht besser. Er geht nicht mehr so schief, und machte ohne

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 681–682.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> En marge: “Alles, was ich bei mir hatte, habe ich ohne Anstoß hiehergebracht, u[nd] alles hat viel Beifall gefunden, besonders auch, was Ihre liebe Frau so gütig war einzukaufen, wofür ich noch danke.” Crochet ouvrant au crayon; le premier paragraphe est rayé de deux grands traits verticaux au crayon dans le ms; début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 681.

<sup>4</sup> “Ihre” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 681.

<sup>6</sup> Crochet fermant au crayon et grands traits au crayon (de deuxième main) sur la fin de la page 1 et sur les pages 2 et 3; fin de passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 681.

Stock weite Spaziergänge mit mir, aber seine rechte Hand war noch geschwollen und zum Schreiben unbrauchbar. An dem Medicinalrath Hartmann in Frankfurt hat er jetzt einen Arzt gefunden, dessen Behandlung ihm zusagt, und der ihm Vertrauen und selbst die Hoffnung eingeflößt hat, noch einmal ganz wieder hergestellt zu werden. Daß er Ihnen nicht geschrieben, und so manches andere unterlassen, was wir von ihm erwarteten, entschuldigte er mit seiner Hand, und man kann freilich nicht viel dazu sagen.

Als ich am Dienstag, den 6ten, Abends hierin unserer Gartenwohnung ankam, fand ich nicht alles, wie ich erwartet hatte. Meine arme Frau ist während meines Aufenthalts in Karlsbad recht sehr krank gewesen an einer Zahnfistel. Sie hat sogar liegen müssen, Fieber gehabt, und überhaupt viel ausgestanden, aber dabei ihre gewöhnliche wirklich heroische Standhaftigkeit bewiesen. So hat sie sich einen Zahn, den ihr Leutenschläger, weil der ganze Mund geschwollen war und nicht einmal weit genug geöffnet werden konnte, nicht hatte ausziehen wollen, durch den ersten besten Barbier ausziehen lassen, und da dieser den unrechten Zahn gegriffen, aber sonst seine Sache gut gemacht, hat sie sich auf der Stelle zur Wiederholung der Operation an dem rechten entschlossen. Dabei ist sie draußen ganz allein gewesen, da ihre Mutter noch in Frankfurt war. Diese Fassung und Kraft beweist sie bei jedem schwierigen Falle, was in der That bei ihrem zarten Körperbau zu bewundern ist. Ich fand sie zwar völlig  
p 3 wiederhergestellt, aber doch noch angegriffen, was mich um so mehr schmerzte, da ich sie so gesund und blühend verlassen hatte. Jetzt hat sie sich aber schon ziemlich wieder erholt. Die ersten 8 Tagen blieben wir noch draußen im Garten, wo wir die tiefe Stille und Ruhe nach der vielen Zerstreung und Bewegung sehr wohl that. Seit meiner Rückkehr fühle ich, Gott sei Dank, erst deutlich, daß mir Brunnenkur und Reise von Nutzen gewesen sind. Mein Befinden hat sich seitdem recht wirklich verbessert, damit hat sich auch die Hoffnung wieder in mir fest gesetzt, und ich denke jetzt wirklich, zum Frühjahr werde ich wieder im alten Stande sein. Den Winter über will ich mich noch recht schonen, und besonders nicht zu viel studiren. Muß ich manches, was mich freilich drängt, aufschieben, so wird es ja wohl nachher auch desto besser gehn. Mit meiner neuen Wohnung bin ich bis jetzt auch zufrieden, sie scheint wenigstens, was die Hauptsache ist, nicht die meiner Gesundheit nachtheiligen Eigenschaften der vorigen in der Bohmenstraße zu haben.

Von Ludolf werden Sie wohl schon benachrichtigt sein, daß ich ihm 200 rl # nach Ihrer Berechnung ausgezahlt <sup>7</sup>habe. Auch hat er Ihnen wohl geschrieben, daß er den Ducaten nicht zu 3 rl #, sondern nur zu 2 rl. 18 gl. anbringen kann, was ich

---

<sup>7</sup> "haben", le "n" est rayé dans le ms.

auch nicht gewußt habe. Bei dem Golde, wie Sie es mir gaben, waren 95 Ducaten u[nd] eben so habe ich es ihm auch überliefert. Ihren Brief mit der Quittung vom Bankier Lübke habe ich auch durch Herrn Dronke<sup>8</sup> erhalten. Aus dieser Einlage dürfen Sie nicht schließen, daß ich längeren Urlaub hatte, sie hatten mich nur nicht für so pünktlich gehalten, und auf gut Glück noch einmal geschrieben. Uebrigens habe ich Ihren letzten Brief an mich nach Karlsbad auch erst hier gefunden. Dem p 4 Herrn Dronke<sup>9</sup> sah ich es anfangs auch gar nicht an, daß er von Ihnen kam, der so trauermäßig aussah.<sup>10</sup>

<sup>11</sup> Wie steht es denn mit diesen Streitigkeiten? Erzählen Sie mir doch davon etwas! Die Schließung der Turnplätze in Breslau und Leignitz hat hier eine gewisse Sensation gemacht. Mir scheint sie auch wieder eine schiefe Maaßregel, aber ganz in der gewöhnlichen Art. Kann man denn nicht eine ordentliche vernünftige Einrichtung treffen, und muß man die Jugend wie eine Macht behandeln? Was noch schlimmer ist, so hat diese Sache die alte Wartburggeschichte wieder aufgeregt, und Herr Maßmann soll wegen dieser noch einmal zur Untersuchung gezogen werden.<sup>12</sup>

<sup>13</sup> Hegel ist kurz vor meiner Rückkehr hier angekommen, hat mich aber, weil ich mit Umziehen beschäftigt war, erst vor kurzem besucht. Er gefällt mir sehr wohl, und ich hoffe und wünsche ihn näher zu kennen.<sup>14</sup> Krause hat einen Brief von Hagen bekommen, woraus ich ersah, daß er bald nach meiner Abreise von Breslau zurückgekehrt ist. Ich kann mich immer noch nicht darüber trösten ihn verfehlt zu haben. Grüßen Sie ihn herzlich von mir!

Wie geht es mit dem Rectorat? Der Bericht unserer Facultät über die Professur der Staatswissenschaft ist, wie ich jetzt erfahre, noch gar nicht abgegangen, weil Schütze neue Zweifel entstanden sind, wen man Ihnen zugesellen sollte. Sie bleiben aber darin.

Ueber manches andere schreibe ich bald besonders und ausführlich.<sup>15</sup> Beiläufig: verschaffen Sie sich doch den *Schicksalsstrumpf*<sup>16</sup>, eine nicht schlechtgelungene

---

<sup>8</sup> ?

<sup>9</sup> ?

<sup>10</sup> "der... aussah" rayé d'un trait horizontal au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>11</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>12</sup> "und Herr... werden" rayé au crayon; [XXX] au crayon en face dans la marge de droite (de deuxième main) dans le ms.

<sup>13</sup> Début d'un passage figurant dans *NS*, vol . 1, p. 681.

<sup>14</sup> Crochet fermant au crayon dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol . 1, p. 682. La suite est rayée de divers traits au crayon dans le ms.

<sup>15</sup> Fin du passage rayé au crayon, crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol . 1, p. 682.

<sup>16</sup> Sans italique dans *NS*, vol . 1, p. 682.

Parodie der neuesten Tragödien, über die Sie gewiß herzlich lachen werden. Rhode sollte sie spielen lassen.<sup>17</sup>

<sup>18</sup>Nochmals viele Grüße an Ihre liebe Frau. Meine 3 Kinder sind, Gott Lob, frisch und gesund. Grüßen Sie alle Freunde, als wenn sie hier namentlich ständen, u[nd] antworten Sie bald

Ihrem herzlich ergebenen

Solger.

<sup>19</sup> Das Unglück, was Ihr Onkel hier an seinem ältesten Sohn erlebt, hat mich sehr geschmerzt. Sie wissen es doch vermuthlich schon. Er ist in der Charité<sup>20</sup>.

---

<sup>17</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol . 1.

<sup>18</sup> Toute la fin est rayée de divers traits de crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>19</sup> Ce qui suit se trouve dans la marge de gauche, verticalement, dans toute la longueur de la page, dans le ms.

<sup>20</sup> En lettres latines dans le ms.

### 1.3.19. Solger à Raumer, du 6 décembre 1818 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 176*<sup>1</sup>

Berlin, den 6ten Dez.[ember] 1818.<sup>2</sup>

p 1

Mein theuerster Raumer!

<sup>3</sup>Auf Ihren Brief vom 1ten v.[om] M.[onat] wollte ich Ihnen nicht gern eher antworten, als bis ich über manches bestimmte Auskünfte geben konnte, besonders über die Ihnen zugedachte hiesige Professur. Es war mir anfänglich doch etwas bedenklich, daß Sie des Vorschlages der Fakultät in Ihrem Schreiben an den Staatskanzler erwähnt hatten, da man allzuleicht darauf fallen konnte, von wem Sie diesen erfahren hätten. Der Bericht der Facultät ist nun schon vor einiger Zeit abgegangen, und Sie sind nicht allein darin genannt, sondern auch so daß wir eigentlich nur für Sie stimmen, wobei wir ausdrücklich zugesagt haben, daß es nur um einen Professor der historischen Politik zu thun sei, und nicht um einen sogenannten Kameralisten, als welche in der Regel eine zu unwissenschaftliche Richtung für die Universität hätten.<sup>4</sup>Mir wäre es unschätzbar, wenn Sie herkämen, das brauche ich wohl kaum zu sagen.<sup>5</sup> Ihnen aber sage ich, daß Sie sich auch<sup>6</sup> auf manches Unangenehme und Beschwerliche würden gefaßt machen müssen, wovon wir auch wohl schon sonst gesprochen haben. Ueber viele Gegenstände würden Sie immer nur wenig Gleichgesinnte hier finden, u[nd], wie ich glaube, sich, so wie ich, oft das Ansichhalten zur Regel machen müssen. Dieser Gedanke wurde mir wieder recht lebhaft bei der Breslauer Turnsache, worüber hier sehr verschieden geurtheilt wird. Schleiermacher<sup>7</sup> meinte, es gebe sich darin nur die alte Opposition der Philisterei gegen das Gegentheil kund, und Andere habe ich gewaltig über Menzel<sup>8</sup> herziehen hören.

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 689–692.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms : “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Tout le début est rayé de trois grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> Fin du passage rayé au crayon ; crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms. Début du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 689.

<sup>5</sup> Trait vertical au crayon (de deuxième main) dans la marge en face de cette dernière phrase dans le ms.

<sup>6</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 689.

<sup>7</sup> Rayé au crayon, “S” rajouté au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms. “S.” dans *NS*, vol. 1, p. 689.

<sup>8</sup> Rayé au crayon, “M” rajouté au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms. “M.” dans *NS*, vol. 1, p. 690.

Menzels<sup>9</sup> Schrift habe ich gelesen. Es ist unstreitig viel Wahres u[nd] Gutes darin, und im ganzen ein richtiger Gesichtspunkt darin gefaßt; aber er hat gar zu sehr ab ovo<sup>10</sup> angefangen, u[nd] überhaupt die Sache etwas zu geschmacklos behandelt.<sup>11</sup> Dies schadet ihm besonders in diesen genialen Zeiten bei den meisten<sup>12</sup>, und dann auch, daß sein und Menzels<sup>13</sup> Benehmen jedem Gegner zuviel Beweise darbietet, daß er nicht bloß die Mißbräuche, sondern auch die Sache selbst ungerechter Weise bekämpfte. Von den Gegnerschriften habe ich nur Passows Rechtfertigung gelesen, die ganz schlecht, und deren Schluß insbesondere recht niedrig ist.<sup>14</sup>

Wie geht es mit dem Rectorat? Nehmen Sie mir es nicht übel, daß ich, so oft ich dessen gedenke, die Regel wiederhole, so wenig wie möglich an das Ministerium zu bringen, und die Autonomie der Univeristäten auf alle Weise festzuhalten.<sup>15</sup> Unsere Bemerkungen zu den Universitätsstatuten kann ich nicht gut verschaffen, und ich glaube kaum, daß es gut sein würde, wenn Sie dort dieselben machten: wir haben darauf vielfältige Contestation mit dem Ministerium gehabt, und einige derbe Antworten bekommen. Je mehr die Schwächen einleuchten, desto mehr macht man sich eine Ehrensache daraus, <sup>16</sup>sie nicht einzugestehn.<sup>17</sup> Was die Fakultätstatuten betrifft, so werden wir sehr bald die Bestätigung derselben erhalten, u[nd] es wird passender sein, <sup>18</sup>sie Ihnen dann mitzutheilen. Fast der ganze Entwurf ist genehmigt worden. Eine Hauptsache aber hatten wir in unserem Begleitungsberichte zur Sprache gebracht, und sind bis jetzt damit noch nicht<sup>19</sup> durchgedrungen. Es sind dies die Regeln bei der Habilitation der Privatdocenten. Diese wurde nach unserer bisherigen Observanz so gehalten, daß der Aspirant in consessu facultatis<sup>20</sup> eine deutsche Vorlesung über ein gegebenes, oder von ihm vorgeschlagenes, von der Facultät aber genehmigtes Thema hielt, und darüber mit ihm ein colloquium<sup>21</sup>

---

<sup>9</sup> Rayé au crayon, "M" rajouté au-dessus du nom (de deuxième main) dans le ms. "M-s" dans *NS*, vol. 1, p. 690.

<sup>10</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 690.

<sup>11</sup> "u[nd] überhaupt... behandelt" rayé d'un trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms, ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 690, où la coupure est signalée par "—".

<sup>12</sup> Début d'un passage rayé de divers traits au crayon (de deuxième main) dans le ms et ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 690.

<sup>13</sup> ?

<sup>14</sup> Fin du passage rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 690.

<sup>15</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 690.

<sup>16</sup> "mit" rayé dans le ms.

<sup>17</sup> Début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 690, après "—", indiquant la coupure.

<sup>18</sup> "Sie" rayé dans le ms.

<sup>19</sup> "noch nicht damit" dans *NS*, vol. 1, p. 690.

<sup>20</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 690.

<sup>21</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 690.

gehalten wurde; sodann aber folgte seine öffentliche <sup>22</sup>Vorlesung lateinisch. In den Universitätstatuten soll danach im freien<sup>23</sup> Vortrage gehalten werden, u[nd] zwar als specimen<sup>24</sup> seines wirklichen Vortrags vor den Studenten. Dies ist besonders eine Erfindung von Schleiermacher, aber<sup>25</sup> meines Erachtens eine wahre Schulfuchserie und ganz unzweckmäßig. Wie kann man von Einem, der noch nie vorgetragen hat, verlangen, er solle vor einer öffentlichen Versammlung von Professoren u[nd] Studenten so vortragen, wie er es in einem wirklichen Collegium thun würde? Ich möchte sagen: je besser er ist, je weniger wird es ihm gelingen. Und wie kann man auch nur von allen Docenten verlangen, daß sie frei vortragen sollen, da hierzu eine eigene Gabe gehört, u[nd] die meisten mit mehr Frucht ganz oder zum Theil ablesen?<sup>26</sup> Es wäre gewiß sehr gut, wenn Ihre Facultät auch gegen diese Verfügung der Universitätstatuten protestirte.<sup>27</sup>

Hagens Reisebriefe lese ich jetzt und möchte sie wohl selbst besitzen. Ich wünschte, sie gingen über ganz Deutschland. Die Genauigkeit und Vollständigkeit, die beständige Erwähnung alter Sagen und Geschichten ist äußerst lehrreich und fruchtbar. Er kommt mir vor wie ein Deutscher Pausanias. Doch würde ihm eine geschmeidigere Form mehr Leser gewinnen. Es ist doch eigen, daß der Stil eines solchen Deutschgelehrten so schwerfällig, ja oft undeutsch<sup>28</sup> ist. Ich habe Lust, ihm einmal darüber Remonstrationen zu machen; es ist sehr viel ganz ungrammatisch darin.<sup>29</sup> Grüßen Sie ihn herzlich von mir, u[nd] sagen Sie ihm, daß ich mich noch immer nicht darüber trösten kann, ihn nicht angetroffen zu haben.<sup>30</sup>

Nun habe ich noch einen Auftrag für Sie an Büsching, u[nd] bitte Sie ihm bald zu besorgen. Wenn die von mir bei ihm bestellten Kupferstiche noch vor Weihnachten zu mir gelangen können, so bitten Sie ihn, sie mir dazu noch zukommen zu lassen. Wo nicht, so möchte er mir, das, was er davon vorrätzig hat, ungesäumt schicken, und auch noch einiges nach Ihrer Wahl dazu. Ich bitte dabei vorzüglich darauf zu

---

<sup>22</sup> "lateinische" rayé dans le ms.

<sup>23</sup> "mit freiem" dans *NS*, vol. 1, p. 690.

<sup>24</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol. 1, p. 690.

<sup>25</sup> "besonders. . . , aber" rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms, ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 691.

<sup>26</sup> "." dans *NS*, vol. 1, p. 691.

<sup>27</sup> Puis "—" dans *NS*, vol. 1, p. 691.

<sup>28</sup> "undeutlich" dans *NS*, vol. 1, p. 691.

<sup>29</sup> "; es. . . darin." rayé au crayon (de deuxième main) dans le ms; ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 691.

<sup>30</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 691. Toute la fin de la page (ainsi que le début de la page 4) est rayée de grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

sehn, daß nicht zu viel Madonnen darunter seien, deren ich schon viele habe, und allenfalls auch einige schöne Landschaften, u[nd] besonders darauf, daß sie nicht für Mappen, sondern für Glas und Rahmen an der Wand bestimmt sind. Gern möchte ich sie etwa 8 Tage vor Weihnachten haben, um nicht anderweit sorgen zu müssen.  
p 4 Die Rechnung bitte ich ihn mitzuschicken, u[nd] er soll alsdann sogleich das Geld erhalten.

<sup>31</sup>Dem Herrn Prof. Rhode sagen Sie doch gefälligst, ich übernehme gern die Revision seiner Schrift vor dem Druck, u[nd] habe schon einen Bogen davon gehabt. Was er da über Creuzers u[nd] Hermanns Briefe sagt, hat sehr meine Beistimmung.<sup>32</sup> Er möge es mir verzeihen, daß ich ihm nicht sogleich antworte, ich bin überhäuft mit Nebengeschäften, und muß mich bedächtig schonen. Mein Decanat ist sehr fruchtbar; ich habe schon 2 Doctoren orrirt und noch einen in petto<sup>33</sup>

Mit meiner Gesundheit geht es im Ganzen nach Wunsch vorwärts. Kleine Rückfälle können mir nicht unerwartet sein, u[nd] mich auch eben nicht besorgt machen, da es über meiner Erwartung rasch besser geworden ist. Dem armen Rühs geht es nicht so gut. Er darf nicht collegia<sup>34</sup> lesen, u[nd] fast gar nicht ausgehn. Ich mache nie starke Bewegungen, u[nd] gehe zB. oft nach Charlottenburg hin u[nd] zurück. In meinem Hause ist, Gott sei Dank, auch alles im besten Wohlsein, Frau u[nd] Kinder frisch u[nd] munter. Mein Junge ist erst 3/4 Jahr u[nd] kriecht schon; überhaupt ist er so kräftig, daß er gar nicht mehr in der Wiege zu halten ist. Damit hat er uns neulich einen rechten Schreck gemacht, indem er ordentlich herausgeklettert ist, u[nd] aus der ziemlich hohen Wiege heruntergefallen ist. Doch hat die sorgfältigste ärztliche Untersuchung keine böse Folge ergeben, u[nd] er ist so lebhaft u[nd] fröhlich wie zuvor.

Meine Frau läßt Sie vielmals grüßen u[nd] unbekannterweise auch Ihre Frau, der ich ebenfalls meine herzlichen Grüße zu bestellen bitte, so wie an Ihre beiden Kinder.

Alle Freunde grüßen Sie bestens. Das Buch von Steffens habe ich noch nicht lesen können. Mich dünkt, er wollte es mir schicken. Mansos Programme, die er mir mitgab, habe ich mit vielem Vergnügen gelesen. Versichern Sie ihm meine Hochachtung! Bald ein mehreres, u[nd] antworten Sie bald.

Ganz der Ihrige

Solger.

Kleine Wallstraße Nr. 7

<sup>31</sup> Crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 691.

<sup>32</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>33</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>34</sup> En lettres latines dans le ms.

### 1.3.20. Solger à Raumer, du 21 avril 1819 (Berlin)

SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 178<sup>1</sup>

Berlin, den 21sten Apr.[il] 1819.<sup>2</sup>

p 1

Mein theuerster Raumer!

<sup>3</sup>Sie haben ganz Recht, ich hatte wirklich eine Zeit lang geschwiegen, weil ich Sie bald zu sprechen glaubte, indem ich Ihre ganze Sache für abgemacht hielt. Und nun erfahre ich sowohl hier als durch Sie, daß es damit noch nicht gewiß ist. Treiben Sie nun den Staatskanzler, damit es noch etwas wird, denn die Hindernisse liegen ohne Zweifel im Ministerium.<sup>4</sup> Ein Hauptgrund mag wohl wirklich sein, daß Sie schwer zu entschädigen sind; u[nd] ich habe mir dieses gleich gedacht; manche glauben auch wohl, daß Sie wieder Einfluß auf die Geschäfte haben, oder suchen werden; und manchen sind Sie in Ihren Gesinnungen und Bestrebungen nicht modern genug, u[nd] dieses letzte scheint mir das wichtigste. Sehn Sie, das erzähle ich Ihnen alles als wenn Sie auf dem Moquirstuhl säßen.<sup>5</sup> Leider kann ich außer der Facultät am allerwenigsten für Sie wirken. Ich habe bei niemand Einfluß, und nur in solchen Fällen kommt es mir bei, daß ich ihn haben möchte. Meinen Wunsch kennen Sie. Wie schön hatte ich es mir gedacht, daß wir doch wenigstens eine kleine Zahl von Menschen bilden würden, die sich verständen, und nicht so gern mit dem Strome der Zeit schwärmen! Meine Frau nimmt an diesen meinen Wünsche den innigsten Antheil. Die Besorgnisse, die Sie einmal äußerten, sind gewiß ganz unnütz.— uebrigens ist von jenem Gerüchte, wovon Sie mir einmal schrieben, wenigstens in *meiner* Gegenwart nie die Rede gewesen, außer daß ich einmal mit Schultz darüber gesprochen habe.

p 2

Die Gründe, warum Sie sich herwünschen, leuchten mir vollkommen ein.<sup>6</sup> Es wird überhaupt schlecht<sup>7</sup> auf den Universitäten; wir haben lange auf einer glücklichen Insel gelebt, an die aber jetzt das Verderben auch herandringt. Man ist schuld daran von beiden Seiten. Aber wir selbst müssen jetzt die Sache nicht auf die

---

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 723–726.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms: “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Demi-crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 723.

<sup>4</sup> La phrase “Treiben Sie... Ministerium” est rayée au crayon (de deuxième main) dans le ms. Elle ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 724, où elle est remplacée par “—”.

<sup>5</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms. La suite, rayée au crayon dans le ms, ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 724.

<sup>6</sup> Fin du passage rayé au crayon, crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms. Début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 724 (la coupure est signalée par “—” dans *NS*, vol. 1, p. 724).

<sup>7</sup> “schlimm” dans *NS*, vol. 1, p. 724.

Spitze stellen, niemand beschuldigen, sondern nur dafür sorgen, daß die jetzige<sup>8</sup> Verwirrung geschickt vorübergehe. Jede Veränderung, die jetzt in der Einrichtung<sup>9</sup> der Universitäten bewirkt würde, schließe zuverlässig zu ihrem Verderben aus. Gegen die Quellen der Uebel müssen wir im Großen und Ganzen wirken, auf dem großen wissenschaftlichen Wege. Den Universitätseinrichtungen müssen wir durch ruhige Handhabung ihre Würde erhalten, und würde<sup>10</sup> sie einmal offen antgetastet bis aufs<sup>11</sup> äußerste protestiren. Aber die Streitfragen des Tages müssen wir ganz unberührt lassen; jede<sup>12</sup> Einmischung in diese vermehrt nur die Verwirrung und mindert unser Ansehn. Denn in diesem Streit über dies und jenes führen nur die Nichtsnutzigen<sup>13</sup> das öffentliche Wort<sup>14</sup>, und sie selbst sind sich bewußt, ja die Welt ist es sich im Stillen bewußt, daß sie die Nichtsnutzigen sind.

Die Sand'sche Geschichte hat uns einen gewaltigen Schaden gethan, u[nd] ich muß gestehen, dies war das Erste, war mir dabei zu Herzen ging. Aber es ist wahr, einen traurigen Blick gewährt sie uns in den Zustand so vieler junger<sup>15</sup> Gemüther. Es zeigt sich hier eine Mischung von ursprünglicher Gutartigkeit, mit einer Beschränktheit, Dummheit möchte ich es nennen, einem Hochmuth, einer unbewußten religiösen Heuchelei vor sich und Andern, daß Einen schaudert. Können Sie glauben, daß es hier Professoren giebt, die den leeren coquetten Bombast, den der junge Mensch an die Seinigen geschrieben hat, bewundern? Welch ein blödsinniger Gedanke, durch den Tod des alten Waschlappens Deutschland befreien zu wollen! und wovon befreien? Doch darüber zu sprechen, ist nicht der Mühe werth. Schon etwas so dummes wäre uns, als wir studirten, wohl nie eingefallen. Dabei erinnert man sich recht an das treffende Bild, welches Steffens in seinen Caricaturen von unsern achtzehnjährigen Catonen entwirft. Nur allzusehr erinnert man sich aber auch  
p 3 an das Gewäsch der Wartburgsredner, und an so vieles Aehnliches<sup>16</sup>. Doch, wie ich sagte, wir wollen niemand beschuldigen, als etwa den beliebten Zeitgeist, und diesem kräftiger entgegenwirken als Eylert<sup>17</sup>. Schon lange nimmt alles diese verderbliche Richtung auf das muthwillige Weltverbessern und den leeren Hochtmoth, und viele

---

<sup>8</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 724.

<sup>9</sup> "Einrichtungen", le "en" est rayé dans le ms.

<sup>10</sup> "und sollte man" dans *NS*, vol. 1, p. 724.

<sup>11</sup> "antasten, auf's" dans *NS*, vol. 1, p. 724.

<sup>12</sup> ". Jede" dans *NS*, vol. 1, p. 724.

<sup>13</sup> "Richtsnutzigen (?)" dans *NS*, vol. 1, p. 724.

<sup>14</sup> "das große Wort" dans *NS*, vol. 1, p. 724.

<sup>15</sup> "jungen" dans *NS*, vol. 1, p. 725.

<sup>16</sup> "Ähnliche" dans *NS*, vol. 1, p. 725.

<sup>17</sup> ? Biffé au crayon (de deuxième main) dans le ms. Toute la fin de la phrase "und diesem... Eylert" manque dans *NS*, vol. 1, p. 725.

ganz verschiedene Lehren haben sie immerfort befördert. So würden Schleiermacher<sup>18</sup> und Fries<sup>19</sup> wohl sonst einander sehr unähnliche Philosophen sein, und einander wohl gar bekämpfen; jetzt will das Unglück der Zeit, daß sie doch gewissermaßen gemeinschaftliche Sache<sup>20</sup> machen, u[nd] sich sogar in einem Dritten, dem schwachen de Wette<sup>21</sup> berühren müssen. Die unselige intellectuelle Aufklärung, die so viele<sup>22</sup> im Leibe haben, die frevelhafte Lehre, daß die sogenannte Besseren alles sein und thun müssen, und daß jeder, der an nichts glaubt, als an die leere Weltverbesserung, einer von diesen Besseren sei, ist die rechte Schule des aufgeblasenen dummen Hochmuths. Man muß diesem aus allen Kräften entgegenarbeiten, und wenigstens sein Gewissen salviren.

Sie können mir nichts Angenehmeres sagen, lieber Raumer, als daß meine Gespräche sich auch bei wiederholter Lesung in Ihrer Gunst erhalten. Jetzt will ich rasch daran gehn, auch das größere Publicum mehr anzulocken, und zuvörderst meine Schrift über meinen Standpunkt in der Philosophie, und meine Ueberzeugung von ihrem gegenwärtigen Berufe auszuarbeiten. Sie soll ein Schlüssel zum Verständniß meiner übrigen, auch noch zukünftigen Schriften werden, besonders für die Leute, die in den Gesprächen immer nicht herausfinden können, was denn nun eigentlich des Autors eigene Meinung sei. Ich fange die Ausarbeitung sogleich an, wie ich mir einer Recension von Schlegels Vorlesungen über dramatische Kunst und Litteratur fertig bin, die ich jetzt für Collin schreibe.<sup>23</sup> Ich hatte mich schon auf dessen ersten Brief an mich über meine Theilnahme an den Wiener Jahrbüchern erklärt, er hat aber, ich weiß nicht, durch welchen Zufall, meine Antwort nicht erhalten. Jetzt habe  
p 4 ich ihm auf eine neue unmittelbare Aufforderung nochmals geantwortet, und er wird auch diese meine erste Recension baldigst erhalten. Ich lese diesmal 3 Collegia, was mich freilich etwas belästigt, aber doch wieder ein gutes Zeichen ist, und mich in so fern erfreut. Ich hatte nur 2 Prinzipien der Philosophie und Politik angekündigt; da aber durch eine Subscription die Bitte an mich erging Aesthetik zu lesen, so konnte ich dies nicht abschlagen, und glaubte eins der beiden andern aufgeben<sup>24</sup> zu können. Aber auch zu diesem hat sich eine unerwartet gute Anzahl von Zuhörern gefunden.

---

<sup>18</sup> “S—r” dans *NS*, vol. 1, p. 725.

<sup>19</sup> “F—s” dans *NS*, vol. 1, p. 725.

<sup>20</sup> “Sachen”, le “n” est rayé dans le ms.

<sup>21</sup> “d. W.” dans *NS*, vol. 1, p. 726.

<sup>22</sup> “sie alle” dans le ms, rayé à l’encre; “so viele” rajouté à l’encre (de deuxième main) dans le ms.

<sup>23</sup> Crochet fermant au crayon, toute la fin de la lettre est rayée de grands traits de crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1.

<sup>24</sup> “aufzugeben” corrigé en “aufgeben” (le “zu” est rayé) dans le ms.

Besonders in Ansehung der Politik wäre es mir unendlich viel werth gewesen, Sie schon in diesem Sommer hier zu haben, und ich behalte mir auch vor, darüber künftig noch gründlich mit Ihnen zu conferiren. Besonders möchte ich über das Steuerwesen und über die Militärverfassung gern Ihren Rath haben; und zunächst sagen Sie mir nur, was Sie von der Grundsteuer halten, und ob Sie auch deshalb glauben, daß sie keine richtige sei, weil sie eigentlich nur der erste Besitzer bezahlt, indem sie den Kapitalwerth des Grundstücks vermindert.

Wo ihre<sup>25</sup> Briefe sind, ist mir noch immer nicht möglich gewesen auszumitteln; ich hätte sie so gern gehabt. Für die Gesetzgebung Friedrichs II danke ich herzlich, aber noch habe ich sie nicht lesen können, doch soll es bald geschehn, und ich denke, sie soll mir auch bei der Politik helfen. Die Decanatsgeschäfte haben mir viel Zeit gekostet. In den Osterferien bin ich auf 8 Tage noch in Ziebingen gewesen, Tieck wird auch bald hieherkommen. Wie herrlich sollte es sein, wenn Sie dann auch hier wären! Ich wohne jetzt schon wieder in der Gartenwohnung vor dem Potsdammer Thor; Sie können aber Ihre Briefe wie gewöhnlich adressiren, da sie in der Wohnung in der Stadt angenommen werden. Gesund sind wir, Gott Lob, alle. Meine Frau läßt Sie grüßen, u[nd] grüßen Sie auch die Ihrigen herzlich von mir. Was macht denn Marnig<sup>26</sup>. Ich hoffe, er wird sich bald wieder erholen. Behalten Sie mich lieb, u[nd] antworten Sie mir bald.

Der Ihrige

Solger.

---

<sup>25</sup> Sic dans le ms.

<sup>26</sup> ?

### 1.3.21. Collin à Solger, du 30 avril 1819 (Vienne)

*Stadt- u. LB Dortmund Atg Nr 3942*

Wien den 30ten April 1819

p 1

Hochzuehrender Herr Professor!

Mit nicht geringer Freude habe ich Ihre gütige Zuschrift vom 14ten d.[es] M.[onats] erhalten, welche mir Ihrem Beytritt zu den Jahrbüchern zusichert. Wie Sie nun bald eins der angedeuteten Klassiker anzeigen wollten! Es wäre für den Zweck der Zeitschrift sehr erwünscht, wenn Sie sich von Zeit zu Zeit zu philosophischen Arbeiten herbeylassen könnten. Es ist bis jetzt in dieser Hinsicht weniger, als mit Recht gewünscht wird, geleistet werden, weil es so schwer ist, Männer zu finden, die, frey von Sectengeiste und pedantischem Schulprogramm, auf sich selbst begründete philosophische Untersuchungen durchzuführen geeignet wären. Im dünkenden Gefühle dieses Mangels habe ich, was eigentlich meines Amtes nicht ist, um diese Lücke einigermassen zu bedecken, die Rezension der Lotosblüthen und Gräkrees<sup>1</sup> im 4ten Bande geschrieben. Ich bitte aber auf jeden Fall überzeugt zu seyn, daß man auch in diesem Fache keineswegs die Absicht habe, das freye Denken in Fesseln zu schlagen; und welche Ansichten Sie immerhin aussprechen werden, so dürfen Sie überzeugt seyn, daß sie weder bey der Zensur noch irgendwo Anstand finden werden. Die Abhandlung über A. W. Schlegels Vorlesungen über dramatische Literatur, erwarte ich mit Sehnsucht und großer Neugierde. Tieck hatte mir öfter eine Beurtheilung Ihrer phil.[osophischen] Gespräche und Bouterweks Geschichte der schönen Federkünste auch eine Kritik des Voßischen Shakespeare versprochen. Seit im Hermes eine so sonderliche Rezension des letzteren erschien, wäre mir diese Arbeit besonders willkommen gewesen; allein ich warte seit einem Jahr bereits vergeblich. Friedr.[ich] Schlegel hatte mir auch allerley besonders im Fache der Philosophie zugesagt, aber nicht eine Zeile geliefert. In diesem Falle bin ich mit Mehreren, und ich kann sagen, daß gerade diejenigen, auf deren Beyhülfe ich bey Gründung des Instituts am meisten erhalte, das wenigste gethan haben. Meinen Vorschlag wegen einer Uebersicht der neusten dramatischen Literatur nehme ich gern zurück, wie ich den wie gütigst zusicherten Arbeiten entgegen sehen darf. Es wäre mir nun sehr lieb gewesen, diese Uebersicht nicht selbst übernehmen zu müssen, damit ich keiner Partheylichkeit beschuldigt würde.

p 2

So lange ich Redakteur der Jahrbücher bin, werden Sie immer den Gang ruhiger Untersuchung beybehalten, der Sie jetzt charakterisiert; denn es haben sich

---

<sup>1</sup> ?

glücklicher Weise zu dieser Anstalt zusammen gefunden, die diesen Geist standhaft festhalten wollen. Sollte durch nicht herzusehende Umstände oder Ereignisse dies einst anders werden, so werde ich von der Redaktion zurück treten. Uebrigens leugne ich nicht, daß es mich ärgert, wenn redliches Bemühen und ein ganz ungeduldiges Verfahren der Haller-Literaturzeitung Berthaus erlaubte, welcher letzterer ganz ohne Umstände auch die Arbeiten der drey ersten Bände der Jahrbücher sich bemüht, um zu beweisen, daß man dort nun unter Zwang und nach fremden Einflüssen arbeite. Wie müssen aber derley Dinge in Deutschland erst gewohnt werden. Erlauben Sie, mich mit dem Ausdruck der tollkühnsten Hochachtung zu nennen

herrlichster Herr

Ihren ergebensten Diener  
Collin

### 1.3.22. Solger à Raumer, du 12 juin 1819 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Raumer, K. 1, p. 180*<sup>1</sup>

Berlin, den 12ten Juni 1819.<sup>2</sup>

p 1

<sup>3</sup>Ihren letzten Brief, mein theuerster Freund, wollte ich auf der Stelle beantworten ; aber eine Menge Zerstreungen, die besonders durch Tiecks noch wachsende Anwesenheit veranlaßt wurden, haben mich in der That auf das Nothwendigste an schriftliche Arbeit beschränkt. Es ist sehr schlimm, daß es sich damit so verhält, wie ich immer gesagt habe. Es sind Persönlichkeiten, oder, was hier gleich viel sagen will, Parteiungen dahinter. Ich glaube, daß die Facultät an ihre Wahl halten, und, wenn ein anderer hergesetzt werden sollte, den gebührenden Widerstand leisten wird ; aber versprechen kann ich als ein einzelner es nicht ; es könnte doch sein, daß ich damit zu Schanden würde. Sie meinen es auch wohl gewiß nicht so. Grade die letzten Breslauer Geschichten haben auch wieder dazu beigetragen, die Sache schwieriger zu machen. Man erzählt sich nur hier, Sie hätten den Studenten die Erklärung über die Sandsche Sache abgefordert. Was enthält denn diese Erklärung, und wie wurde sie veranlaßt ? Das gestehe ich Ihnen, obgleich man, wie Sie sagen, aus der Ferne nicht genügend urtheilen kann, so scheint es mir doch immer, als hätte man zu sehr in die Stimmung des akademischen Publikums absichtlich eingegriffen, u[nd] ich bin immer der Meinung, daß man vielen Einwirkungen anderer bloß privatim entgegen arbeiten muß, weil jeder öffentliche Brief die Sachen nur schlimmer macht. Zu Scenen ist es hier fast noch nie gekommen, und ich danke Gott dafür. Sind wir nicht eines Sinns, so beobachten wir doch das Aeußere, und so wird wenigstens dem gefährlichen Meistern von oben vorgebeugt. Der Staatskanzler wollte uns neulich offiziell kund thun, daß man uns doch noch hier honette Leute hätte. Er gab ein großes Mittagmahl, wozu etwa 15 Professoren, worunter auch ich, geladen waren, und da war die einzige Gesundheit die der Berliner Universität, die er selbst ausbrachte.— Doch ich wollte von Ihrer Sache sagen, was mir da jetzt <sup>4</sup>räthlich scheint, nämlich gradezu an den Kanzler zu schreiben, und ihm so dringend und kräftig wie möglich zu sagen, er müsse Sie jetzt her versetzen, und die ökonomischen Schwierigkeiten ausgleichen. Dies, glaube ich, ist jetzt das Einzige, was zu thun ist, und anderer Freunde, wie Ludolff, sind auch dieser Meinung. Uebrigens hat mir Frau von Bassewitz gesagt, daß Ihnen Ludolff einen Ekath für Ihre hiesige Oekonomie gemacht hat, der, nach meiner Einsicht,

p 2

<sup>1</sup> Cf. *NS*, vol. 1, p. 729–730.

<sup>2</sup> Au crayon à gauche de la date (de deuxième main) dans le ms : “Solger an Raumer”.

<sup>3</sup> Toute la première page, ainsi que le premier paragraphe de la page 2, rayée de trois grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>4</sup> “de” rayé dans le ms.

ganz unpraktisch ist. Es ist ganz unmöglich, in unserer Lage und mit einer Familie, wie die Ihrige ist, hier mit 600 rl. für die Hauswirtschaft auszukommen. Ludolffs Haus ist zu groß eingerichtet, als daß er hier ganz aus Erfahrung Auskunft geben könnte. Vielleicht kann ich das machen, wenigstens zur Vergleichung.— Noch Eins: wenn Sie an den Staatskanzler <sup>5</sup>schreiben, nehmen Sie sich nur ja in Acht, Blicke auf die inneren politischen Stimmungen zu werfen. Es fruchtet <sup>6</sup>nichts, kommt sogleich aus, und macht Ihnen um mehr Feinde.

<sup>7</sup> Ihre Gesetzgebung Kaiser Friedrichs II hat mir wahre Freude gemacht. Ich bedarf es recht, über diese Zeiten so speciell belehrt zu werden, und wünschte mir nur mehr solche Ausführungen. Es ist mir auch wieder eine Gelegenheit, Ihren Fleiß und Ihre Kunst zu lesen und zu verarbeiten anzustaunen. So kommt eine Probe zur andern, um die schönste Erwartung von dem Hauptwerke zu erregen. Bei meiner Politik könnten mir viele solche Monographien recht helfen; es kam mir vieles ganz überraschend. Man sieht doch, daß gewisse Einrichtungen der Civilisation gar keine neuen Erfindungen sind, sondern stellenweise schon durch das ganze Mittelalter hindurchgehn.<sup>8</sup> Ueber das Material kann ich natürlich nichts sagen, was Ihnen helfen könnte; sonst hätte ich wohl noch manches Bedürfniß. So scheint es mir doch nicht immer genug auseinandergesetzt, was von jenen Einrichtungen ganz Friedrich angehört, u[nd] was dem Zeitalter gemein war. Bei dem Urtheile über die Einrichtungen wäre es wohl gut gewesen, den ganz verschiedenen Zustand in Deutschland einigermassen zu vergleichen. Das Bestreben des Kaisers ging in Italien doch wohl sehr auf absolute Gewalt, u[nd] wurde wohl der Form nach sehr begünstigt, theils durch den Mangel eines solchen durchgeführten Lehns- und Ritterwesens, wie es in Deutschland war, theils durch die alte<sup>9</sup> Beschaffenheit der dortigen Städte. Doch ich sage alles dieses natürlich nur, um Ihnen zu zeigen, wo es mir noch am meisten fehlt, und <sup>10</sup>weshalb ich also diese Punkte am meisten ferner erklärt wünschen muß.

p 3 Mit meiner Politik, die ich vor einer ganz guten Zahl von Zuhörern lese, geht es sehr zu meiner Zufriedenheit. Wenn ich am Schlusse ein gutes Heft davon bekommen kann, möchte ich gern, daß Sie es durchläsen, u[nd] dabei alles, was Ihnen beiläufig zur Berichtigung oder Vervollständigung aus dem Historischen nöthig scheint, bemerkten. Das ist freilich ein starker Freundschaftsdienst; aber ich glaube, Sie würden ihn mir

---

<sup>5</sup> "Schreiben" rayé dans le ms.

<sup>6</sup> "je" rayé dans le ms.

<sup>7</sup> Fin du passage rayé de grands traits verticaux au crayon, crochet ouvrant au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 729.

<sup>8</sup> Puis "—" dans *NS*, vol. 1, p. 729.

<sup>9</sup> "alten", le "n" est rayé dans le ms.

<sup>10</sup> "wie (?)" rayé dans le ms.

nicht abschlagen. Meine Recension Schlegels ist schon nach Wien abgegangen. Sie ist sehr ausführlich, u[nd] wie ich hoffe, philosophisch gründlich geworden; ich bin sehr begierig, was Sie dazu sagen werden. Nun arbeite ich an meiner Schrift über den Standpunkt der Philosophie. Tieck ist nun<sup>11</sup> schon 4 Wochen hier. Er kam sehr kränkend an, ist aber jetzt recht munter. Es ist doch jetzt eine ziemliche Hoffnung da, daß er auf irgend eine Art hier angestellt werden wird. Denken Sie sich, wenn wir alle drei hier beisammen lebten!<sup>12</sup>

Ihren Bruder Karl habe ich hier bei Albertis gesehn, ich vermied aber absichtlich mit ihm über die Breslauer Geschichten zu sprechen. Wo Ihre Briefe sind, muß der Teufel wissen. Kein Mensch bringt es heraus. Sie leben wohl jetzt des haklens<sup>13</sup> garcon<sup>14</sup>? Es ist aber doch um alles wohl bei Ihnen? Grüßen Sie Frau u[nd] Kinder von Herzen. Bei mir ist, Gott sei Dank, alles gesund: uns allen bekommt der ländliche Aufenthalt vortrefflich. Grüßen Sie auch Hagen, Büsching, Krause, u[nd] alle Freunde! Werden Sie nun nicht unmuthig, sondern bleiben Sie wacker, behalten Sie mich lieb, u[nd] schreiben Sie mir bald!

Der Ihrige

Solger.

---

<sup>11</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 730.

<sup>12</sup> Crochet fermant au crayon (de deuxième main) dans le ms; fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 730. La fin de la lettre est rayée de trois grands traits verticaux au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>13</sup> ?

<sup>14</sup> En lettres latines dans le ms.

**1.3.23. Solger à Dümmler, du 16 juin 1819 (Berlin)** *SBBln, Nachl. Solger*

p 1

Es ist mir nicht gelungen, werthster Freund, mein Buch über die Philosophie des Rechtes und Staats für diesen Sommer anzubringen. Ich entschließe mich daher, es Ihnen auf einmal anzutragen. Vielleicht können Sie es im nächsten Winter drucken lassen. Meine Bedingungen wissen Sie. Ich wünschte es um so mehr, es bald herausgeben zu können, da so viele Erscheinungen der Zeit in diesem Laufe auffordern, das Rechte lebhaft zu vertheidigen und durchzusetzen, wohin ich zB. das neulich erschienene Buch des H. von Gallen rechne, gegen welches ich nicht ordentlich getrieben habe recht laut u[nd] nachdrücklich zu sprechen.

Haben Sie die Güte, mich über meinem Antrag baldigst zu bescheiden. Verzeihen Sie mir auch, daß ich Ihnen meine Rechnung noch nicht bezahlt habe. Gleich nach dem 1ten Juli denke ich mich dieser Schuld zu entledigen.

Berlin, den 16ten Juni 1819

Ihr  
ergebenster  
Solger

### 1.3.24. Solger à Hagen, du 11 septembre 1819 (Berlin)

*SBBln, Nachl. Solger*

Berlin, den 11ten September 1819

p 1

Mein theuerster Freund,

<sup>1</sup>Zunächst, mein alter Hagen, veranlassen mich Deine neuesten Schriften Dir zu schreiben, und ins besondere Dein Büchlein über die Bedeutung der Nibelungen, welches ich durch Krause zu vielem Dank erhalten habe. Freilich hätten wir von jeher mehr correspondiren sollen, besser wäre es in jeder Rücksicht gewesen; indessen scheint es nun einmal heutiges Tages so gehn zu sollen, daß alles Einen großen Strom hinabfließe, und sich die alte Treue höchstens noch an der modernsten Einseitigkeit festhalte. Ich will darüber nicht klagen, obwohl es mir oft nahe genug geht; das Klagen geht ja doch immer nur von unserem eigenen, persönlichen Gefühle aus, welches der Erwägung des Ganzen und der Thätigkeit für den erkannten Beruf nachstehn sollte. Was mir besonders leid gethan hat, war, daß ich Dich im vorigen Jahre nicht in Breslau antraf: wir hätten uns doch manches mitgetheilt, und die alte Liebe wieder angehaucht.

p 2

Darin kennst du mich, lieber Hagen, daß ich es treu und redlich meine, und so denke ich denn auch noch immer, wie in den schönen Tagen unseres vertrauten Umgangs, mit einer Innigkeit und Liebe an Dich, die mich selbst rührt. Dieses Brudergefühl, das die jugendliche Freundschaft erzeugt, geht doch nie im Leben aus; Du bist mir noch immer wie ein untrennbarer, unveräußerlicher Theil meiner innigsten Gefühle. Eben deswegen fühle ich mich gedrungen, Dir über Deine neuesten Schriften die offenherzigsten Geständnisse zu machen, solltest Du damit auch nicht zufrieden sein, ja wohl gern dadurch verletzt werden.

In Deiner Reise erkannte ich oft Deine alte Unbefangenheit und liebenswürdige Sorglosigkeit wieder, woran ich mich dann sehr ergötzt habe; und sehr erfreulich war mir auch die Genauigkeit und die Fülle Deiner Nachforschungen über die Kunstwerke und ihre Geschichte. Ich habe schon an Raumer geschrieben, Du solltest ganz Deutschland durchreisen, und der deutsche Pausanias werden. Aber was mir und sonst allen, die das Buch gelesen haben, sehr aufgefallen ist, das sind viele Kunsturtheile darin, besonders über die italienischen Maler,<sup>2</sup> ja eigentlich fast alle Ansichten über die Kunst. Du hast Dich darin, liebster Freund, ganz von den modernsten, schwachen Vorurtheilen leiten lassen, und darüber wirklich den innern

---

<sup>1</sup> Début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 741.

<sup>2</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 743.

Grund und Boden für diese Beurtheilung verloren.<sup>3</sup> Es ist leider jetzt herrschende Lust geworden, so viel Schönes und Großes der Kunst und Geschichte herabzusetzen, oder gar zu schmähen, weil es für einen Augenblick vielleicht mit der neuesten politisirenden oder frömmelnden Laune collidirt.

Auf welche Art mögt z.B. Ihr Leute für das Griechenthum schwärmen<sup>4</sup>, deren Correggio<sup>5</sup> so völlig<sup>6</sup> unverständlich ist! Glaubst Du denn wirklich, daß ein solcher Maler die Erbauung so vieler tieffühlenden und geistreichen Menschen hätte ausmachen<sup>7</sup> können, wenn er solche Fratzen gemacht hätte, wie Du ihm unterschieben willst? Einen Grund hat doch das Schöne und auch einen Grund der Beurtheilung; man ist verbunden es zu fühlen, wenn man aus diesem nicht kommen kann;<sup>8</sup> und wenn man es fühlt, so muß man lieber fragen oder schweigen, als sich so unnützer Weise bloß geben.<sup>9</sup> Aber noch mehr, ich kann wohl sagen, betrübt, hat mich Dein Büchlein über die Nibelungen. Wir haben wohl schon sonst über Kanne und was dahin gehört, gesprochen. Seinen Glauben will ich einem jeden lassen. Kann sich z.B. jemand wie Kanne und Schubert, das Christenthum nicht anders zubereiten, als auf diese kränkliche und spielende Art, gut, so mag es wohl für ihn gut sein, und falls er sich damit nicht selbst etwas vorlügt, so wird es ihm auch so zum Segen<sup>10</sup> reichen. Fühlt sich jemand so leer in seinem Innern, so fremd den Gedanken an die Erlösung und an die Offenbarung Gottes, deren wir zum Guten als unmittelbare Einwirkung offenbar bedürfen, so möge er sich einzelne Fälle merken und aufzeichnen, wo es ihm schien, als ob Gott<sup>11</sup> besonders deutlich einwirkte, um daran seinen schwachen, krankenden Glauben zu stützen, wiewohl es gewiß besser wäre, wenn er sich solche Fälle recht tief und still zu Herzen nähme, und sich daran belehrt über sein gesamtes Leben, und mit dem Sinne, der vielleicht dadurch geweckt war, nun die ganze Welt, und alles was darin geschieht<sup>12</sup> betrachtete, auch wenn er sich berufen fühlt zu lehren, diesen Sinn lehrte, nicht aber stehen bliebe bei den einzelenen Erschütterungen, die er erfahren hat. Denn diese können doch wirklich noch wenig durchdrungen sein, wenn sie immer wieder als die Hauptsache betrachtet werden. Die Verbreitung einer

---

<sup>3</sup> Fin du passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 743 (la coupure est signalée par “-”).

<sup>4</sup> “begeistert seyn” dans *NS*, vol. 1, p. 743.

<sup>5</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>6</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 743.

<sup>7</sup> “werden” au lieu de “ausmachen” dans *NS*, vol. 1, p. 743.

<sup>8</sup> Début d’un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 743.

<sup>9</sup> Fin du passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 743; la coupure est signalée dans *NS*, vol. 1, p. 743 par “-”, un passage à la ligne et une indentation.

<sup>10</sup> “Sehgen”, le “h” est rayé dans le ms.

<sup>11</sup> “un” rayé dans le ms.

<sup>12</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

solchen schwachen Meinung durch Schriften ist gewiß auch höchst nachtheilig; denn die Menschen sind nur allzu gewohnt, ihre Schwäche für ihre Stärke anzusehn und mit ihrer Leerheit zu prunken, und so kommt es zuletzt dahin, daß diese wahre Glaubensschwäche<sup>13</sup> für Kraft des Glaubens gilt, und die sich und andere ängstende Leere des Gemüths für Fülle, und so verbreitet sich denn diese Leere immer mehr, und wird zuletzt die abscheulichsten Spuckgestalten aushecken.<sup>14</sup> Von Dir hätte ich kaum gedacht, daß Du diese frömmelnde Mode mitmachen würdest, indessen möchte das auch sein, wenn Du sie nur leicht nähmest, wie so manche andere, und wenn  
p 4 nicht gerade in Kanne diese Meinung den unglücklichen Bund mit einer aushöhlenden Scheinwissenschaft, ja ich möchte sagen mit einer wissenschaftlichen Lüge geschlossen hätte, der Du Dich allzu willig hinzugeben scheinst.<sup>15</sup>

Ich kann Dir nicht bergen, was mich von jeher wichtig geschienen hat, wovon ich aber durch meine eigenen Beschäftigungen mit gleichartigen Gegenständen nach und nach zu festesten und klarsten Ueberzeugung gekommen bin, daß die Art und Weise, wie schon Creuzer, noch mehr aber Görres, Kanne und ähnliche die Geschichte der Religionen, und die damit zusammenhangende Weltgeschichte behandeln, auf der absoluten Unfähigkeit beruht, die wahre Natur dieser Gegenstände zu begreifen. Creuzer hat doch wenigstens wahre Gelehrsamkeit, und philologische, wenn auch nicht historische Kritik, und so wird er immer lehrreich, wiewohl er, wenn er auf die Erklärung und den innern Zusammenhang kommt, allemal vom falschen Gesichtspunkt ausgeht, und so gut wie ganz verworfen werden muß.<sup>16</sup> Wie Du aber Kanne grundgelehrt nennen kannst, das ist mir unverständlich. Dieses Mischmasch von halbverstandener,<sup>17</sup> meist unbegründeter Sprachkunde, diese Etymologia nach der bloßen Aehnlichkeit ist wahrlich ein Besitz, den sich jeder, der ihn nicht verschmäht, mit nicht allzu großer Mühe verschaffen kann. Ich leugne nicht, daß er dabei eine Menge guter Einfälle hat, nur die ganze Methode ist unwissenschaftlich. Und lebendig ist sie noch viel weniger; denn sie geht von einem Phantom aus, daß keinen Menschen wahrhaft begeistern, sondern ihn nur in eine unbelebende Träumerei einwiegen kann.<sup>18</sup>

---

<sup>13</sup> "als" rayé dans le ms.

<sup>14</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 745.

<sup>15</sup> Fin du passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 745. La coupure est signalée par "–" dans *NS*, vol. 1, p. 745.

<sup>16</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 745.

<sup>17</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>18</sup> Fin du passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 745 (la coupure est signalée par "–" dans *NS*, vol. 1, p. 745.

Was ist denn nun am Ende der tiefe Inhalt, den diese Leute in allen Religions-  
systemen finden? Doch nichts weiter, als daß in alten Religionen am Ende die  
p 5 Hauptgedanken zu einer gewissen Einheit des göttlichen Wesens zusammenstreben,  
daß in allen die Rede ist vom Guten und Bösen, von den Banden des Körpers und der  
Freiheit der Seele u[nd] dgl. mehr. Alles dieses kann man aber eben so gut wissen,  
ohne sich je im geringsten um die Geschichte der Religionen bekümmert zu haben.  
Denn dies sind lauter Abstraktionen, die sogar in der sogenannten Vernunftreligion  
vorkommen, und wozu es durchaus nichts Positives bedarf. Das zweite ist, daß diese  
Abstraktionen sich an gewisse Erscheinungen der sichtbaren Natur anschlossen, daß  
der Umlauf der Sonne u.[nd] der Gestirne, die Jahreszeiten u. s. w. dienen mußten jene  
Begriffe umzudeuten u.[nd] zu versinnlichen. Wie dies aber möglich war, wie mit dem  
Absoluten und Ewigen diese Naturgesetze in <sup>19</sup>einen<sup>20</sup> religiösen<sup>21</sup> Zusammenhang  
gebracht werden konnten, das sagt niemand, weil sie weder wissen was Religion,  
noch was Mÿthologie ist. Daher schwanken sie beständig zwischen der leersten  
Abstraktion, und zwischen den sinnlichen Bildern, <sup>22</sup>oder vielmehr Sÿmbolen, an  
die sie sich, als an etwas Selbständiges anheften müssen, weil sie den Zusammenhang  
nicht einsehn. Daher, wenn sie auf das Moralische in der Religion kommen, das schale  
und wirklich zuletzt widerliche Scheinphilosophiren mit der Sinnlichkeit u[nd] der ihr  
entgegengesetzten reinen Geistigkeit, das besonders Creuzer immer fort treibt, und  
das eigentlich allem religiösen Gefühl der Völker Hohn spricht, und sich höchstens  
an spätern Sophisten anschließt, die erst die alte Religion tödten mußten, welche  
sie wieder beleben wollten, um sie sich begreiflich zu machen. Wenn Sie aber  
auf die Sÿmbole kommen, so nehmen sie den ganz materialen Stoff derselben, und  
wollen dann beweisen, daß durch alle Religionen dieselben Ideen hindurchgegangen  
p 6 seien. Das ist dann kein Wunder, da die sinnlichen Objekte auf der Erde überall  
dieselben sind. Ueberall leuchtet die Sonne u[nd] die Gestirne, überall sind hohe  
Berge (Meru, Olymp, u. s. w.), überall Flüsse, überall die Jahreszeiten u[nd] ihr  
Wechsel. Es ist ungefähr eben so, als wollte man sagen, Homer, Claudian, Gleim,  
Shakespeare u. s. w. gingen alle von derselben Weltanschrift aus. Denn bei diesen  
allen bedeuten<sup>23</sup> wunderbarer Weise Licht, Blumen, Nachtigallen, etwas angenehmes,  
Gift etwas Böses, Felsen etwas Festes, u. s. w. Auf die Art geht dann die müßige  
Lust ins Unendliche, mit der man dem Berg Meru, und Nysa, u[nd] Montsalvaz und

---

<sup>19</sup> “zu” rayé dans le ms.

<sup>20</sup> “einem” dans *NS*, vol. 1, p. 747.

<sup>21</sup> “religiösen” dans *NS*, vol. 1, p. 747.

<sup>22</sup> “an” rayé dans le ms.

<sup>23</sup> “bedeute”, le “n” est rajouté entre les lignes dans le ms.

den Blocksberg<sup>24</sup> zusammenbringen kann. Der Zusammenhang aber zwischen diesen Symbolen und den religiösen Ideen wird auch nicht einmal berührt, sondern dreist, und man möchte manchmal sagen, frech vorausgesetzt. Derselbe Spuck wird mit der Geschichte getrieben. Wishnu und Bacchus u[nd] Herkules u.[nd] am Ende gar der gute hörnerne Siegfried sind Jahresgottheiten. Ich sehe völlig nicht ein, warum sie nicht eben so gut Heilande u[nd] Erlöser sind.<sup>25</sup> Oder warum sind sie nicht Wein- und Ackergötter? Siegfried muß sterben, weil er nichts zu trinken bekommt, u[nd] dafür müssen die andrn nachher Blut trinken.<sup>26</sup> Daß gewisse allgemeine mythische Gedanken durch alle Poesie in der Welt hindurchgehn, wer<sup>27</sup> kann das bezweifeln? Aber es heißt doch wahrhaftig alle Poesie tödten, wenn man diesen Gedanken erst eine ganz particuläre Bedeutung giebt, wodurch sie schon selbst verfälscht werden, und dann gar die lebendige gegenwärtige<sup>28</sup> Gestalt der Poesie selbst in eine solche Fratze auflösen will.<sup>29</sup> Wäre ich verbunden, mir unter den Nibelungen das alles mit zu denken, von der Götterdämmerung und dem Jahrgott, und dem Lande der Finsternis u. s .w., so wollte ich lieber auf ZeitLebens verschwören, das göttliche Gedicht in die Hand zu nehmen.<sup>30</sup> Diese Art Poesie zu verstehn ist um nichts besser, als wenn ein Griechischer Scholiast uns der Athene im Ajax des Sophokles erklären wollte, sie sei die *νοησις δημιουργικη*, und sie sei als das Wort aus dem Munde des Zeus hervorgegangen, und was des Zeuges mehr ist<sup>31</sup>.

So sollten wir denn allzu früh auf den Punkt gebracht werden, wo die unglücklichen Griechen etwa im dritten oder 4ten Jahrhundert christlicher Zeitrechnung standen? Viele und jammervoll sind diese Zeichen und Wunder. Soll nicht am Ende gar<sup>32</sup> das Christenthum wiederbelebt<sup>33</sup> werden durch Brahma und die Götterdämmerung und den heiligen Gral? <sup>34</sup> Dahin deutet wohl die leidenschaftliche Ungerechtigkeit gegen den armen Homer, und die sonst mit angebetete Griechische Mythologie. Bei dem, was ich bei Dir über den Homer las, war ich wirklich wie aus den

---

<sup>24</sup> "als" rayé dans le ms.

<sup>25</sup> Puis "—" dans *NS*, vol. 1, p. 747.

<sup>26</sup> La phrase ("Siegfried. . . trinken") ne figure pas dans *NS*, vol. 1, p. 747; la coupure est signalée par "—" dans *NS*, vol. 1, p. 747.

<sup>27</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>28</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 747.

<sup>29</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 747.

<sup>30</sup> Fin du passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 747; la coupure est signalée par "—" dans *NS*, vol. 1, p. 747.

<sup>31</sup> "u. dgl. mehr" dans *NS*, vol. 1, p. 748.

<sup>32</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 748.

<sup>33</sup> "wieder belebt" dans *NS*, vol. 1, p. 748.

<sup>34</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 748.

Wolken gefallen. Schon daß die Ilias aus einem größeren Ganzen herausgenommen sein soll, ist ein monströser Gedanke. Wenn ich vergleiche, was Du in Deiner ersten <sup>35</sup>Erneuerung der Nibelungen dem damals noch hochverehrten Wolf sagtest, und was Du jetzt über den Homer gesagt hast, so möchte ich mit begründeter Kritik zwei ganz verschiedene Schriftsteller in Dir vermuthen. Von Göthe dagegen läßt sich noch alles verdauen, und ich muß staunen, wie sich ihn jemand so accomodiren kann, den der Enthusiasmus für Deutsches Uralterthum und für positive Weltreligion so weit führen konnte. Aber ich kann gegen den Schluß überhaupt gar nicht mehr mit, u[nd] wie z.B. die heilige Allianz und die Kirchenunion hineingeflochten <sup>36</sup>sind, das ist auf eine Art geschehen, die mir ewig fremd bleiben wird.<sup>37</sup>

Glaube nicht, mein lieber, theurer Hagen, daß ich Dich angreifen oder gar<sup>38</sup> anfeinden will. Ich weiß, alle diese Dinge berühren Dich nicht so tief. Doch muß ich ehrlich meine Meinung sagen, u[nd] ich kann mich nicht zu der heutigen Gleißnerei oder Gleichgültigkeit bequemen. Was Du über Deine Liebe zu den Nibelungen, und Dein ihnen geopfertes Leben sagst, das ist rührend und schön. Gott erhalte Dich in der festen Richtung nach diesem Ziel, aber laß Dich nur ja nicht durch die thörichten Possen der Zeit so um dasselbe herumführen. Ganz Deutschland erwartet von Dir eine historisch-philologische Grundlage dieses uns so heiligen und theuren Studiums. Nur dadurch, daß Du uns dieses tüchtig legst, kannst Du Deinen wahren Beruf erfüllen, und ich glaube auch gewiß, Du arbeitest mit Ernst und Gründlichkeit daran. Das Herumschweifen in hohlen Sophistereien und das Anschließen an alle bunte Oberflächen der Zeit überlaß Du denen, die einen solchen Lebenslauf nicht finden können. Du würdest nur Dir selbst u[nd] der Sache damit schaden; denn was heute verehrt wurde, ist morgen lächerlich, und die wenigen, die es redlich meinen, müssen durch diesen Modeputz bedenklich gemacht werden.

Sei mir nicht böse, alter treuer Bruder, wenn ich im Eifer meine Worte nicht genug abgewogen habe. Grüß Deine Frau, u[nd] behalte mich lieb! Bei mir ist, Gott sei Dank, alles gesund, und in wenigen Tagen oder Wochen wird sich mein Haus wieder um ein Kleines vermehren. Nochmals, behalte mich lieb

Deinen

Krause u[nd] Toll grüßen Dich herzlich. Der erste denkt  
in der Hauptsache ganz gleich mit mir.

ewig treuen  
Solger

---

<sup>35</sup> “Ver” rayé dans le ms.

<sup>36</sup> “ist” rayé dans le ms.

<sup>37</sup> Fin du passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 748; la coupure est signalée par “—” dans *NS*, vol. 1, p. 748.

<sup>38</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 748.

### 1.3.25. Tieck à Raumer, du 6 octobre 1823 (Dresde)

SBBln, Nachl. Tieck, p. 224

p 1

Mein geliebter Freund,

Sie sollen doch gewonnen haben, u[nd] die 3 Flaschen Champagner erhalten, sobald Sie nur wieder hier sind, denn auch den Buchstaben haben Sie gewonnen, u[nd] Ihr Ausspruch ist nach diesem wahr geworden. Meiner vielleicht nach dem Geist. Ich schicke Ihnen nemlich zugleich in Einem Paket *Alles* was von der Correspondenz und aus den Tagebüchern mir zum Bekanntmachen geeignet schien, und sie werden auf diesem weiter Recht haben, daß es nur für einen Band, aber gewiß für einen starken, über 30 Bogen M[anus]c[ri]pt<sup>1</sup> liefert.

<sup>2</sup>Im *Ersten* Band <sup>3</sup>also erscheinen: 1) die Rechtslehre, 2) die philosophischen Briefe, 3) über die Mythologie, 4) die Rezension über Schlegels Werk, so wie die Hälfte der Vorrede zum Sofokles, imgleichen ein kleinerer Aufsatz im Pantheon (die Recension über Werner wird wohl verlohren gegangen sein) dazu müßte wohl der Aufsatz über die Wahlverwandtschaften kommen, von dem hier gesprochen wurde, u[nd] 5) einige metrischen Uebersetzungen, die ebenfalls im Pantheon stehn, denen ich hier noch einige abgeschrieben beilege für den Ersten Band. Ich weiß nicht, ob Ihnen <sup>4</sup>beiden die [XXX] ebenfalls so schwach vorkommen werden, wie sie mir erschienen sind, ist dies der Fall, so können diese wohl zurück gelegt werden. Sie beide Freunde sollen also nun das Recht über Leben u[nd] Tod haben, d. h. worüber Sie beide einig sind, das es ausgestrichen und zurückgelegt werde, dabei soll es alsdann drei Bewandten haben. Nun mache ich Sie auf Folgendes aufmerksam, um Ihre Gemüther neben der Gerechtigkeit zu der eben so nöthigen Milde zu lenken.

p 2

1) Es kommen Wiederholungen vor, die ich mit Bewußtsein habe stehn lassen, und besonders schienen sie mir über den *Erwin* und die phil.[osophischen] Gespräche fast nothwendig, denn jedesmal sagt Solger, wenn er auch einiges rekapitulirt, doch etwas Neues über diese merkwürdige Arbeiten, die, wie wir uns gestehn müssen, sonst gar nicht beachtet sind; vielleicht daß man aber aus diesen Briefen heraus, in welchen er meist seine Absicht so verständlich darlegt, die Bücher mehr gelesen und verstanden <sup>5</sup>werden. Hier thun die Wiederholungen nur gut, um die Aufmerksamkeit, wo möglich, das Verständnis heran zu bringen.— Aber Wiederholungen, in Briefen

---

<sup>1</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>2</sup> [XXX] en marge dans le ms.

<sup>3</sup> “als” rayé dans le ms.

<sup>4</sup> “allen” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> “fe” rayé dans le ms.

an den Bruder, können vielleicht verkürzt, oder weggestrichen werden, doch ließen sich von diesen weniger finden, u[nd] ich hätte auch nicht gern

2) jenen häuslichen Ton über unbedeutende Gegenstände ganz vertilgt, weil ich manches aufgenommen habe, welches die äussere Geschichte fortrückt, so daß ich dadurch manche Anmerkungen aus dem Wege gegangen bin. Mir deucht es thut gut, auch den Menschen, den Gatten, den Vater, besonders in den Briefen an die Frau zu vernehmen, man lernt Solger dadurch näher kennen, als durch alle Schilderungen, auch kontrastiren diese Briefe so schön mit vielen, die rein philosophisch und tiefsinnig sind.

p 3 3) Die Briefe der Freunde schienen mir eben deshalb gut dazwischen zu stehn, auch sind die meisten, wenn auch nicht alle, nothwendig, um die Solgerschen zu verstehn. Verkürzen Sie an Ihre eigenen nicht zuviel, vielleicht nur einige dubiose Stellen.— Aber — wo ist der Brief an Hagen über die Nibelungen?— Es ist zu vermerken, daß gar keine Briefe an Krause dabei sind.

Jetzt ist nur mein Wunsch und meine Bitte:— daß Sie beide, sobald als möglich das Paket absalisiren — die Sache mit Brockhaus ganz wichtig machen,— und daß ich denn hier die beste [XXX] besorge, weil Dresden an Leipz.[ig] so viel näher liegt, als Berlin. Es wäre auch gut eben bei den Seiten Jahr u[nd] Monat beizudrucken, wie ich es im M[anus]c[ri]pt<sup>6</sup> gethan habe.

Von mir erhalten Sie nun auch zweierlei. 1) Einen Epilog, eine Nachrede, von Solgers Krankheit u[nd] Tod, Schilderung seines Charakters u[nd] seiner Person, aber umkurz<sup>7</sup>, u[nd] 2) die Vorrede, die über seine Werke, u[nd] über die Absicht dieser Herausgabe sprechen soll. Dazu müssen Sie u[nd] Krause mir aber Einiges über seine Rechtslehre mittheilen, weil ich über diese sonst nicht sprechen kann.

Ich hoffe, Sie sollen meinen Fleiß loben, denn ich habe in diesen Tagen kaum Zeit zum Essen genommen: Sie werden auch schon eine Art von historischer Einleitung finden, u[nd] kleine zwischengeschobene Nachrichten: selbst einzelne Blätter, die von dem Abschreiben waren vergessen worden, habe ich nachgehabt. Ich kann Ihnen nicht sagen, welche Lust, Aufklärung u[nd] Erfahrung, mir diese Arbeit gegeben hat, aber auch welchen tiefen Schmerz, besonders als sie gegen das Ende ging. Ich habe mich der Thränen nicht enthalten können. Unendlich bin ich bewegt worden, u[nd] habe mich endlich mit Gewalt von diesen Kopien losreissen müssen — 1000Rtl, wenigstens 800 müssen wir wohl für die beiden Bücher zum Besten der Witwe u[nd] Kinder verlangen.—

---

<sup>6</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>7</sup> ?

Wie danke ich Ihnen für die schnelle Hülfe! Sie sind ein wahrer Freund. Ich wünsche nur, daß meine Verlegenheit Sie nicht gegen mich verstimmt. Kann Krause, dem ich vorläufig auch herzlich danke, uns auch irgend mit den Erbactionen sichern, so bin ich in diesem Fach u[nd] über alle Sorgen hinüber.— Ich werde Ihnen mit nächster Post meine Schuldverschreibung für Geheimrath von Ludolff senden.— Meine Meinung war eigentlich, daß Ihr Contract, oder durch Krausens, von irgend einem Banquier als Krausen von dieser Sache aufzunehmen; ich hielt u[nd] bot einen der grössern Stadt für leichter, als hier. So weiß ich nur nicht, wie ich Ihnen genug danken, wie ich da irgend bei Ihnen u[nd] Krause viel gut machen kann.—

Die Hohenstaufen habe ich jetzt erhalten, zu meiner grossen Freude.

Meine Grüßen Ihrer Frau u[nd] Kindern, Krause meinen herzlichen Dank.

Nächstens schreibe ich Ihnen viel diese Arbeit hat mir alle Zeit bis jetzt genommen. Ich [XXX] mit der herzlichsten Freundschaft.

Ihr

L. Tieck

**1.3.26. Solger à un destinataire effacé, sans date ni lieu**

*ULB Bonn*

Liebster [XXX], vielen Dank! Ein böses Schicksal hat nicht gewollt, daß ich noch zu Ihnen kommen sollte. Aber ich möchte Sie gar gern noch sprechen. Entweder komme ich heute gegen Abend, oder Morgen gegen Mittag. Zugleich bitte ich Sie, wie Ihrem gütigen Versprechen gemäß, noch einige Exempl.[are] vom Soph.[okles] zukommen zu lassen

Solger

**1.3.27. Inscription dans le livre de famille de Schlosser, 24 mars 1802**

*Frankfurter Goethe-Museum*

*Ἰὼ βροτεία πραγμᾶσ'. εὐτυχουνεᾶ μὲν  
σκία τις ἀνσρεψείεν, εἰ δὲ δυσλυχη  
βολαῖς υἱρωσῶν σπογγῶς ὠλισε γραφῆν  
καὶ ταυτ' ἐκείνου μαλλοῦ οἰκτεῖρω πολυ*

*Αἰσχ. Αἰγᾶμ.*

Jena, den 24sten März  
1802.

Zum Andenken an  
Deinen treuen Freund  
K. W. F. Solger  
aus der Ukermark

## Deuxième Partie

Journaux et notes



**Avertissement :** Les pages suivantes (deuxième et troisième parties des transcriptions de manuscrits), qui jouent un rôle secondaire dans notre travail, n’offrent pas le degré d’achèvement (en particulier dans la présentation que nous en proposons) de la première partie.

## 2.1. Journaux intimes

### 2.1.1. Notes de lecture, février–août 1800 *SBBln, Nachl. Solger, K. 1, M. 5* *Magazin*

p 1

Angefangen im Februar 1800

K. W. F. Solger

p 2

1800

Februar

<sup>1</sup> *Andreas Tierequell*, ein berühmter Jurist, schrieb zugleich ein Buch u[nd] zeugte ein Kind, so daß er zusammen 15 Bücher u[nd] 15 Kinder das Licht gebracht hat.

*Petrus Rebussus*<sup>2</sup> war derjenige, der <sup>3</sup>in der Lehre von der *vocatio conductis*<sup>4</sup> die falsche Meinung ausbrachte, daß in der Ruhe eines Gelehrten kein lärmender Handwerker zur Miethe aufgenommen werden dürfte.

*Hajns Geschichte des röm.[ischen] Rechts*, neu umgearbeitet 1799. 8. Nach Tübing.[er] Anz.[eigen] 2. Stück. 1800: sehr verbessert, mit weniger Eitelkeit u[nd] wichtigen Änderungen.

*Materialien zur wissenschaftlichen Erklärung der neusten allg.[emeinen] preuß.[ischen] Landesgesetze* Halle. Rengen 1800. Tübing.[er] Anz.[eigen] 2. St.[ück] 1800 loben es außerordentlich.

<sup>5</sup> *Prinz Zerbino* von Tieck. Ueber die Fabel d.[es] Argivolus Sprichwörter. Tübing.[er] Anz.[eigen] 3 St.[ück] 1800 lobt das Genie des Verfassers u[nd] tadelt die Ausgelaßenheit der Laune.<sup>6</sup>

Ob man so etwas unter die Werke des guten Geschmacks zählen könne, daran zweifle ich selbst sehr; aber die außerordentliche Fülle der Phantasie, die ächte Laune,

---

<sup>1</sup> En marge en face: *Rechtsgelehrs.*, dans le ms.

<sup>2</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>3</sup> “die” rayé dans le ms.

<sup>4</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>5</sup> Début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 1. Un trait au crayon vertical en face de ce passage, et l’indication au crayon: “I, 1ff” (de deuxième main) dans le ms.

<sup>6</sup> Tout le passage “Ueber... Laune” manque dans *NS*, vol. 1, p. 1.

die muthvolle Poesie in diesem Werkchen<sup>7</sup> macht gewiß das alles wieder gut. Und  
p 3 dieser Originalität kann man kaum solche Ausschweifungen verargen, ja <sup>8</sup>sie liegen  
in dem muthwilligen Charakter wahrer Laune, die schwer, ja fast unmöglich in die  
Regeln der Correctheit gebracht werden kann. Classisch ist nach meiner Idee ein  
solches Werk nicht zu nennen, wie fast keins, worin die Laune keine Regeln duldet;  
aber deswegen ist es durch die schöne Poesie und selbst durch diesen Muthwillen  
nicht weniger schätzbar.

<sup>9</sup>Es giebt aber wohl nicht leicht eine regellosere Dichtung als diese hier. Die  
lyrischen, sentimentalischen<sup>10</sup> Stellen sind die reinste und oft correcteste Poesie. Die  
comischen sind im ächten Geist der Comödie, u[nd] zuweilen im alten aristophani-  
schen, besonders wo sie persönliche Satire enthalten. Diese ist an den meisten Orten  
gutartig genug, u[nd] häufig eben so witzig, an manchen aber besonders in der letzten  
Rücksicht schwächer. Die Stellen wo die Personen reden, als wüßten Sie, daß sie nur  
Schauspielpersonen sind, ja wo sie Lust bekommen, sich durch das ganze Stück wieder  
zurückzudrehen, um <sup>11</sup>ganz hinauszugehn, u[nd] erst vom Verfasser selbst, dem Leser,  
Setzer u. s. w., wieder in Ordnung gebracht werden müssen, sind wohl unerhört, haben  
aber auch einen großen Reiz<sup>12</sup> durch ihre sonderbare Abenteuerlichkeit.

Vom getreuen Eckart und dem Tannenhäuser sagt die ausgeführte Recension  
nichts. Beide Stücke sind ernst<sup>13</sup> u[nd] im altdeutschen Rittertone, versteht sich,  
wenn von Tieck die Rede ist, nicht der cramerschen u[nd] spießischen Ritter. Auch  
hier ist wenig Regelmäßigkeit, aber die schönste Blume der ernsten u[nd] besonders  
wehmüthigen Poesie. Wie alt, rein u[nd] <sup>14</sup>edel der Ausdruck! Wie wahr u[nd] groß  
p 4 die Empfindung! Diese Gattung, glaube ich, müßte das Hauptfeld des Verfassers  
werden. Die altdeutschen Verse sind unverbesserlich; ich glaubte so schöne Lieder  
aus den Zeiten der Minnesänger zu hören, wie sie uns noch<sup>15</sup> von Walter von der  
Vogelweide, u[nd] besonders vor<sup>16</sup> Jakob von der Warte übrig sind.<sup>17</sup>

---

<sup>7</sup> "Werke" dans *NS*, vol. 1, p. 1.

<sup>8</sup> "es" rayé dans le ms.

<sup>9</sup> "Jedem giebt es" rayé dans le ms.

<sup>10</sup> "sentimentalen" dans *NS*, vol. 1, p. 1.

<sup>11</sup> "nur" rayé dans le ms.

<sup>12</sup> "Witz" dans *NS*, vol. 1, p. 2.

<sup>13</sup> "*Der getreue Eckart und der Tannenhäuser sind ernst*" dans *NS*, vol. 1, p. 2.

<sup>14</sup> "E" rayé dans le ms.

<sup>15</sup> "uns noch" manque dans *NS*, vol. 1, p. 2.

<sup>16</sup> "von" dans *NS*, vol. 1, p. 2.

<sup>17</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 2.

<sup>18</sup> *Neue Ideen zur Begrenzung des Naturrechts, so wie zur genauen Bestimmung der richtigen Lehre vom Eigenthumsrechte überhaupt.* Von M. J. D. Westapfel Rostock 1799. 31 S.[eiten] 8. (4 gl.) Allg.[emeine] Litter.[atur] Z.[eitung] N. 117. Apr[il] 1799. – Diese neuen Ideen sind höchst elende Ideen. Rec. Die gegebenen Proben scheinen dies Urtheil nicht zu bestreiten. Und wie ist es dann mit dem Titel? Es klingt ja, als wäre das Naturrecht ein Theil von der Lehre vom Eigenthumsrechte.

---

Paul Joh. And. Feuerbach *Diss.[ertation] mang. jurid. de causis mitgendi scripte Ubertatis impedita*<sup>19</sup> 1798 30 S. 4.– Allg.[gemeine] Litt.[eratur] Z.[eitung] N. 121. Apr.[il] 1799. Sehr vortheilhaft. Der Verfasser verweist die Mildrungen, wogegen der Recensent Einwürfe macht.

<sup>20</sup> *Kants Anthropologie* Königsb.[erg] Nicolovius. 1798. 334 S.[eiten] 8. Gött.[inger] Anz.[eigen] St.[ück] N. 3. 20 Apr.[il] 1799. Vortrefflich; jedoch mit einigen Erinnerungen des Rec.[ensenten], der mit den frommen Wunsche schließt, daß es nun doch nicht Anthropologien nach kantschen Grundsätzen erregen möchte.

---

<sup>21</sup> *Handlung einer allg.[emeinen] Statistik des preuß.[ischen] Staaten* von Joh.[ann] Andr.[eas] Orthoff Erste Abth[eilung]. Vorrede von Mensel. Erlangen. Jabter. 1798. 160 S[eiten]. gr 8. — Gött.[inger] Anz.[eigen] St.[ück] 63, 20. Apr.[il] 1799. Sehr vorteilhaft. Besonders scheinen die Tabellen wichtig zu seyn.

p 5 *Ueber die Universitäten in Deutschland, besonders in den preußischen Staaten, mit ausführbaren Vorschlägen, wie sie von Grunde aus verbessert werden können, von einem sachkundigen Manne.* Berlin 1798. 259 S[eiten]. 8.– Tübing.[er] Anz.[eigen] St.[ück] 31., 15. Apr[il] 1799. Sehr vortheilhaft.

---

<sup>22</sup> *Der Streit der Fakultäten in 3 Abschnitten, von Kant.* Königsb[erg]. Nov.[ember] 1798. 205 S[eiten]. gr. 8.– Enthält ein königl.[iches] Rescript wegen Herabwürdigung der Bibel von 1794, u[nd] Kants vortreffliche Antwort, u[nd] zeigt besonders das wahre Verhältniß der philos.[ophischen] Fakultät mit den 3 übrigen.– Gött.[inger] Anz.[eigen] St.[ück] 68. 28 Apr.[il] 1799. Fast nur Darlegung des Inhalts, mir einigen Lobsprüchen.

---

<sup>18</sup> En marge en face: “*Rechtsgelehrs.*” dans le ms.

<sup>19</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>20</sup> En marge en face: “*Philosophie*”, dans le ms.

<sup>21</sup> En marge en face: “*Statistik*” dans le ms.

<sup>22</sup> En marge en face: “*Philosophie*”, dans le ms.

---

<sup>23</sup> *Philosophisch-juristische Untersuchung über den Hochverrath von Feuerbach*. Erfurt. Hemings. 1798. S. 8. b. 8.– Gött.[inger] Anz.[eigen] St.[ück] 68. 29. Apr.[il] 1799. Im Ganzen sehr vortheilhaft. Nur scheint der dargelegte Plan das Urtheil des Rec.[ensenten] zu bestätigen, daß es für die Philosophie des Criminalrechts im Anfange zu positiv u[nd] willkürlich, für das deutsche Criminalrecht im Fortgange zu philosophisch u[nd] abstrakt sei.– Die angehängte Geschichte der Gesetzgebung über den Hochverrath ist sehr schätzbar, aber die deutsche ist zu kurz abgehandelt.

---

*Juristische Encyclopädie u[nd] Methodologie für Anfänger u. s. w. von Chiburt*. Altona. Hammerich 1797. 400 S[eiten]. gr. 8. (1 rl. 11 gl.)– Allg.[emeine] deutsch.[e] Bibl[iothek]. B.[and] 44. St.[ück] 1. H.[eft] 1. Intell.[igenzblatt] 17. 1799. Sehr vortheilhaft. Besonders scheint über den Begriff der Encyclopädie selbst sehr viel Gutes gesagt zu sein.

p 6

---

<sup>24</sup> *Oberon, poëme en douze chants par Mr. Wieland, traduit par M. le comte de Borth*. Baste. Decker<sup>25</sup> 1798. 20 Bogen. gr. 8. (1 rl. 8 gl.) — Allg.[emeine] d.[eutsche] Bibliothek]. B. 44 St.[ück] 1. H.[eft] 1. Intellig.[enzblatt] 17. 1799. In einzelnen Stellen soll die Uebersetzung recht gut sein.– Den in der Recension abgedruckten Anfang tadelt auch Rec.[ensent] als steif, oft matt, u[nd] an manchen Orten selbst dem Sinn des Originals zuwider.

---

<sup>26</sup> *Mann u[nd] Weib von Heidenreich*. Leipz[ig]. Martin. 1798. 198. S[eiten]. 8. (16 gl.) – Allg.[emeine] d.[eutsche] Bibl[iothek]. B.[and] 44. St.[ück] 1. H.[eft] 1. Intell.[igenzblatt] 17. 1799. In jeder Rücksicht vortrefflich.

---

*Versuch einer Charakteristik des weibl.[ichen] Geschlechts von Podels*. Hannover. Ritscher. 1798. gr. 8. (1 rl u 6 gl.)– Allg.[emeine] d.[eutsche] Bibl[iothek], B.[and] 44. St.[ück] 1. H.[eft] 1. Intellig.[enzblatt] 17. 1799. Sehr vortheilhaft.

---

<sup>23</sup> En marge en face: “*Rechtsgelehrs.*”, dans le ms.

<sup>24</sup> En marge en face: “*Schöne Wiss.[enschaften]*”, dans le ms.

<sup>25</sup> Tout le titre, ainsi que le nom de l’auteur et celui de l’éditeur, sont en lettres latines, dans le ms.

<sup>26</sup> En marge en face: “*Philosophie*”, dans le ms.

---

<sup>27</sup> *Die Verschwörung Catilinas bearbeitet von Hernici.* Jena. Voigt. 1798. 13 B.[ogen] gr. 8. (16 gl.)– Oberd.[eutsche] Litt.[eratur] Z.[eitung] St.[ück] 18. 8. Febr. 1800. Sowohl <sup>28</sup>aus den besten Quellen sorgfältig <sup>29</sup>geschöpft, als vortrefflich dargestellt in Sallusts Manier.

---

<sup>30</sup> *Auszug um  
Hoffbauers Abhandlungen über das Naturrecht  
Analytischer Versuch über den Begriff des Rechts.*

Nichts ist wichtiger im Naturrechte, als Feststellung dieses Begriffs. Dies fühlte auch H. Hufeland; es gelang aber so wenig ihm als andern Naturrechtslehrern, ihn gehörig  
p 7 zu bestimmen.– Einen Begriff zu finden, giebt es 2 Wege. Man leitet ihn aus andern Begriffen her, oder man sondert in den unter ihm enthaltenen Objekten die Merkmale ab, die ihn bilden. Dies muß geschehn, wenn der Begriff schon klar gedacht ist, also bei diesem.–

[Ich weiß nicht, ob man so sagen kann, der Begriff sei auf eine philosophische Art, oder vielmehr, aus dem Sprachgebrauche entwickelt worden.]

Um die verschiedenen Bedeutungen des Wortes “Recht” nicht zu verwechseln, muß man bedenken, daß es hier in dem Sinne genommen sei, wie wenn man sagt: “jemand habe ein Recht u. s. w.” Hier ist also Recht Merkmal, Prädikat eines Subjekts.– Von einem andern Prädikate unterscheidet sich das Recht, indem es bezeichnet, daß einem andern eine Verbindlichkeit, die <sup>31</sup>sich darauf bezieht, zu stehn. Dies fällt in die Augen bei relativen Rechten.– Bei absoluten Rechten könnte man sich täuschen; aber die Verbindlichkeit ist hier nur allgemein.– Jedoch nicht jede Verbindlichkeit setzt ein Recht voraus, sondern nur eine Zwangsverbindlichkeit.–

Ein Recht ist also ein Prädikat, welches einem Subjekte in sofern zukommt, als eine Zwangsverbindlichkeit dagegen vorhanden ist. Die in dieser Definition gegebenen Merkmale kommen alle dem Rechte zu, sind ihm eigenthümlich, u[nd] kein ist im andern enthalten: sie ist also richtig.–

Die Einwürfe dagegen, daß der Begriff der <sup>32</sup>Verbindlichkeit unter den Rechtslehren noch nicht bestimmt sei, u[nd] daß das Subjekt <sup>33</sup>des Rechts nicht näher in der

---

<sup>27</sup> En marge en face: “*Schöne Wiss.[enschaften]*”, dans le ms.

<sup>28</sup> “nach” rayé dans le ms.

<sup>29</sup> “dargestellt, a” rayé dans le ms.

<sup>30</sup> En marge en face: “*Rechtsgelehrs.*”, dans le ms.

<sup>31</sup> “ihm” rayé dans le ms.

<sup>32</sup> “Zwe” rayé dans le ms.

<sup>33</sup> “nicht” rayé dans le ms.

Definition angegeben sei, fallen weg. Nähere Angabe des Subjekts hätte der Präcision geschadet.—

p 8 *Widerlegung anderer Definitionen.* *Stachl* sagt: “das Recht ist ein moralisches Vermögen zu handeln.” zu eng. Denn 1.) braucht der Gegenstand des Rechts keine Handlung zu sein. Verletzung desselben von Seiten anderer giebt zwar ein Recht zum Zwange, aber dies ist ein anderes, als das verletzte,— 2.) kann man ein Recht zu moralisch unmögliche Handlungen haben.—

*Mendelssohn*, indem er sagt: “Ein Recht ist die Befugniß, sich eines Dings zu seiner Glückseligkeit zu bedienen”, u[nd] Befugniß durch sittliches Vermögen erklärt, und *Höchfner*, der das Recht definirt durch “eine moralische Befugniß, das heißt eine Möglichkeit zu handeln, ohne das Gesetz zu übertreten,” kommen der mohlichen Definition nahe.—

*Hufeland* sagt: “ein Recht ist das durch sittliche Gesetze bestimmte Vermögen des Handelnden, eine Handlung vorzunehmen, welche erlaubt, u[nd] wozu der Handelnde befugt ist”. Hier ist 1.) das durch das Sittengesetz bestimmte Vermögen undeutlich; 2.) das Recht wieder nur auf erlaubte oder moralisch mögliche Handlungen eingeschränkt, 3.) in den Worten “erlaubt” u[nd] “befugt”. Ein Merkmal doppelt angegeben.

*Reinhold* sagt: “das Recht in weiterer Bedeutung ist das sittliche Vermögen”, worin er mit Recht übereinstimmt, “das Recht in engerer Bedeutung die durch das Gesetz des uneigennütigen Treibes bestimmte Möglichkeit der freiwilligen Befriedigung des eigennütigen Treibes”, also das Vermögen, dem Sittengesetze gleichgültige Handlungen vorzunehmen. Aber wir haben auch Rechte auf Handlungen, die dieses Gesetz gereitet, und es <sup>34</sup>solche gleichgültige Handlungen gebe, ist noch zweifelhaft.

p 9 *Heiderich* sagt: “Recht ist das Verhältniß, gewisse Handlungen zur moralischen Vernunft, nach welchen sie durch diese zugelassen werden, u[nd] moralisch möglich sind”, d. h. wie sich aus dem Folgenden ergibt: das Verhältniß der Handlung, wonach sie andre moralisch möglich nicht finden können, welches länglicher u[nd] deutlicher gewesen wäre. Hier ist das Recht Bestimmung einer Handlung, nicht einer Person, u[nd] sein Gegenstand nur eine Handlung. Doch sondert sich in dieser Definition schon mehr Recht von Moral.—

*Mehrere andere* erklären das Recht durch “die Freiheit, das zu thun, was niemand mit Gewalt hindern darf.”<sup>35</sup>Das Wort Freiheit ist hier dunkel. Moralische Freiheit läßt sich mit der gesteckten physischen Grenze vereinigen. Physische Freiheit paßt gar nicht. <sup>36</sup>Ist es die Freiheit sich von andern unabhängig zu bestimmen, so ist ein

<sup>34</sup> ”dergl.” rayé dans le ms.

<sup>35</sup> “Re” rayé dans le ms.

<sup>36</sup> “Soll die’ rayé dans le ms.

Zirkel da. Ist es die Freiheit, welche aus Uebereinstimmung mit dem Sittengesetz entsteht, so ist es die verthische<sup>37</sup> Definition.

Die Schwierigkeit bei der Definition war, daß alle <sup>38</sup>rechtmäßigen Handlungen in gewisser Rücksicht moralisch erlaubt sind.— Und zwar äußerlich, wogegen sie im engeren Sinne unerlaubt sein können.

[Ich halte die Definition des Verfassers für richtig. Aber ich glaube nicht, daß man auf diesem Wege Definitionen suchen sollte, weil der Sprachgebrauch leicht irre führt. Und wirklich läßt sich der subj.[ektive]<sup>39</sup> Begriff des Rechts philosophische u[nd] ganz präcis aus andern entwickeln. Das Rechtsverhältniß ist dasjenige, worin jeder seine Freiheit durch die Freiheit des andern einschränkt, jeder <sup>40</sup>gewisse Gegenstände der Sinnenwelt als von der Willkühr des andern abhängig betrachtet. Wer in diesem Verhältnisse steht, hat Verbindlichkeiten u[nd] Rechte. Ein Recht ist sein Merkmal einer Person<sup>41</sup>, wonach andere etwas als von <sup>42</sup>ihrer Willkühr abhängig betrachten müssen. Dazu haben sie eine Zwangsverbindlichkeit.]

## *II. Analytischer Versuch über den Begriff der Zwangsverbindlichkeit*

Dieser Begriff ist nothwendig zum Verständniß der Definition vom Rechte.

p 10 Gewöhnlich sagt man “eine Zwangsverbindlichkeit ist eine Verbindlichkeit, deren Erfüllung erzwungen werden darf.” d. i. erzwungen wird, ohne dem Sittengesetze Eintrag zu thun. Und doch zeigen heutige Beispiele das Gegentheil.— Besser wäre also: “eine Verbindlichkeit, deren Erfüllung zu erzwingen man ein Recht hat.” Diese Erklärung ist nicht zu eng, da jede Zwangsverbindlichkeit von dieser Beschaffenheit ist, u[nd] nicht zu weit, weil die Zwangsverbindlichkeit sich durch diese Merkmale so unterscheidet, daß sie keine andere Verbindlichkeit hat. <sup>43</sup>Dennoch muß sie hier aufgegeben werden, da sie den Begriff des Rechts enthält, den sie erklären soll.— Die Definition durch “eine solche Verbindlichkeit, deren Erfüllung äußerlich erzwungen werden darf”, ist ein Zirkel. Denn äußerlich erlaubt<sup>44</sup> heißt: ohne eine Zwangsverbindlichkeit zu widerstreiten.—

Den besten Ausweg giebt die erste Erklärung, mit einigen Veränderungen. Obgleich nämlich das Sittengesetz oft den Zwang zur Erfüllung einer Zwangsverbindlichkeit verbietet, so <sup>45</sup>erlaubt es doch nie den Verpflichteten, einem solchen

---

<sup>37</sup> ?

<sup>38</sup> “H” rayé dans le ms.

<sup>39</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>40</sup> “etw” rayé dans le ms.

<sup>41</sup> ”einer Person” rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>42</sup> “seiner” rayé dans le ms.

<sup>43</sup> “Aber m” rayé dans le ms.

<sup>44</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>45</sup> “verbietet” rayé dans le ms.

Zwange zu widerstehn. Eine Zwangsverbindlichkeit ist also eine solche, die jemandem so obliegt, daß er zu ihrer Erfüllung gezwungen werden kann, ohne diesem Zwange widerstehn zu dürfen.— Diese Erklärung ist also enger als die erste —

Die Gewissensverbindlichkeiten sind von den Zwangsverbindlichkeiten dadurch sehr unterschieden, daß <sup>46</sup>die Erfüllung jener in keinem Falle erzwungen werden darf.

[Auch diese Erklärung ist aus der Erfahrung u[nd] dem Sprachgebrauche abstrahirt.]

p 11 *III. Ueber den Grund des Unterschiedes zwischen Zwangsverbindlichkeiten u[nd] Gewissensverbindlichkeiten*

Beide Arten liegen im Sittengesetze. <sup>47</sup>— Die Forderungen des Sittengesetzes widerstreiten zuweilen einander.— Dieser Streit ist aber nur scheinbar. Denn das Sittengesetz fordert nur etwas absolut mögliches, das also bedingt, unmöglich werden kann, u[nd] dann nicht mehr von ihm gesondert wird.— Bei einer Collision ist es nicht gleichgültig, welche Pflicht erfüllt wird.— Einige Verbindlichkeiten können also durch Kollision nicht aufgehoben werden, vollkommen, andere können es <sup>48</sup>, unvollkommen.—

Schon die gemeine moralische Vernunft, hält die Verbindlichkeiten anderer vernünftiger Wesen nicht als willkührliche<sup>49</sup> Mittel seiner Zwecke zu behandeln, für vollkommen, die, zu den Zwecken andrer vernünftigen Wesen mitzuwirken, für <sup>50</sup>unvollkommen.— Und sie hat darin Recht, bei <sup>51</sup>jenen, weil eine Collision nur unter ihrer Voraussetzung da, folglich nicht stärker sein können,— bei diesen, weil sie aus dem letzten Grunde schwächer sein müssen, als jene.— Und zwar ist jede vollkommene Verbindlichkeit so, wie sie bestimmt worden ist, weil sie sonst unvollkommen, u[nd] jede unvollkommene so, wie sie erklärt worden ist, weil sie sonst vollkommen sein müßte.— Collisionen vollkommener Verbindlichkeiten sind übrigens nur scheinbar, weil die Erfüllung der einen, die andern nicht aufhebt, welches bei den unvollkommenen der Fall ist.—

Da der <sup>52</sup>Niederhand, da man <sup>53</sup>dem Zwange zur Erfüllung einer vollkommenen Verbindlichkeit entgegengesetzte, nur dazu abgewecken wurde, ein vernünftiges Wesen als bloßes Mittel zu gebrauchen, sogleich moralisch unmöglich ist, so müssen alle

p 12

---

<sup>46</sup> "jene gar" rayé dans le ms.

<sup>47</sup> "Der" rayé dans le ms.

<sup>48</sup> "nicht" rayé dans le ms.

<sup>49</sup> "willkührliches", le "s" est rayé dans le ms.

<sup>50</sup> "eine" rayé dans le ms.

<sup>51</sup> "der vollkommnen" rayé dans le ms.

<sup>52</sup> "Zwang" rayé dans le ms.

<sup>53</sup> "der Erfüllung" rayé dans le ms.

vollkommenen Verbindlichkeiten Zwangsverbindlichkeiten sein. Da der Zwang zur Erfüllung einer unvollkommenen Verbindlichkeit nur dazu dient, jemand als Mittel zu seinen Zwecken zu gebrauchen, <sup>54</sup>man ihm folglich moralisch möglicherweise widerstehn kann, so sind alle solche Verbindlichkeiten Gewissensverbindlichkeiten. Diese Sätze, gelten auch umgekehrt.—

Eine Verbindlichkeit, von der in einem bestimmten Falle nur der Mensch selbst erkennen kann, ob sie ihm obliegt, ist eine <sup>55</sup>innere, eine, bei der jeder andre außer ihm dies kann, eine äußere.—

<sup>56</sup>Das Dasein einer Collision, wodurch <sup>57</sup>eine unvollkommene Pflicht aufgehoben wird, kann nur der Mensch selbst wissen, dem sie zukommt; eine solche Verbindlichkeit ist also eine innere, u[nd] umgekehrt:— Daß eine vollkommene auch eine äußere sein muß, u[nd] umgekehrt, fällt in die Augen.—

Zwangsverbindlichkeiten, vollkommene u[nd] äußere haben also ein gemeinschaftliches, u[nd] Gewissensverbindlichkeiten, unvollkommen u[nd] immer ein gemeinschaftliches Prinzip.

[Auf diese Weise ist allerdings der Unterschied von Zwangs- u[nd] Gewissensverbindlichkeiten richtig u[nd] genau bestimmt, aber ob <sup>58</sup>davon der wirkliche erste<sup>59</sup> Grund angegeben sei, daran zweifle ich noch. Allerdings muß der Grund beider Arten im Sittengesetze gesucht werden. Aber auf welche Art sie sich daraus theilen, das scheint hier nicht auseinandergesetzt zu sein<sup>60</sup>.

Das Sittengesetz gebietet: nach Maximen zu handeln, die vernünftigerweise allgemeine Gesetze werden könnten. Die praktische Vernunft fordert, durch seine Handlungen jedes andre Vernunftwesen als solches anzuerkennen. Diese Pflicht ist unerläßlich, weil <sup>61</sup>sie allgemein nothwendig in der Vernunft liegt. Ihr zufolge müssen wir jedem seine Persönlichkeit laßen, d. i. ihn nie als Mittel zu unseren Zwecken gebrauchen. Dies ist die erste Bedingung aller übrigen Pflichten, die eben darum <sup>62</sup>ihn in Collisionen erreichen müssen, weil sie, ohne ihn vorauszusetzen, keinen Sinn haben. <sup>63</sup>Man kann daher wohl die unter jener begriffenen Pflichten vollkommen, die <sup>64</sup>übrigen unvollkommen nennen.

---

<sup>54</sup> “folglich” rayé dans le ms.

<sup>55</sup> “äußere” rayé dans le ms.

<sup>56</sup> “Eine” rayé dans le ms.

<sup>57</sup> “de” rayé dans le ms.

<sup>58</sup> “ihn” rayé dans le ms.

<sup>59</sup> “wirklicher erster”, les deux “r” sont rayés dans le ms.

<sup>60</sup> “seyn” corrigé par “sein” dans le ms.

<sup>61</sup> “ihr” rayé dans le ms.

<sup>62</sup> “nicht” rayé dans le ms.

<sup>63</sup> “Jene” rayé dans le ms.

<sup>64</sup> “unter” rayé dans le ms.

Ferner fordert<sup>65</sup> die praktische Vernunft, daß jeder Mensch in der Sinnenwelt sich ungestört in seiner Persönlichkeit zeige, daß also keiner die Persönlichkeit des andern durch äußere Handlungen störe. Die Verbindlichkeit, dieser Forderung Genüge zu leisten, umfaßt die Zwangsverbindlichkeiten, die eben darum Zwang mit sich führen, weil der an seiner Persönlichkeit gekränkte dieselbe nur dadurch geltend machen kann. Hier geht die Vernunft nicht weiter, weil durch diese Verbindlichkeiten der Mensch schon als Vernunftwesen bestehen kann.

Nun ist nothwendig zu bemerken, daß die Zwangsverbindlichkeiten keinesweges zugleich jene vollkommenen Pflichten, u[nd] den unvollkommenen coordinir sind, sondern daß vollkommene u[nd] unvollkommene Pflichten Eine Klasse ausmachen u[nd] die Zwangsverbindlichkeiten die andere. Denn jene gehn bloß auf innere Verhältnisse der Seele, u[nd] Unterthänigkeit derselben unter dem<sup>66</sup> Sittengesetze, diese erfordere einzig u[nd] allein äußere Handlungen, aus welchen man<sup>67</sup> Anerkennung fremder Persönlichkeit schließen kann,<sup>68</sup> aus welchen inneren Beweggründen sie entstehn davon ist nicht die Rede. Man sieht dies sehr deutlich daran, daß man einen Menschen (z. B. indem man durch seine Leidenschaften seine Vernunft verblendet) sehr wohl zum bloßen Mittel<sup>69</sup> brauchen kann, ohne<sup>70</sup> eine Zwangsverbindlichkeit gegen ihn zu verletzen. Die Erfüllung einer Zwangsverbindlichkeit bekommt freilich erst moralischen Werth, wenn dadurch zugleich eine vollkommene Pflicht erfüllt wird.— Der Kürze wegen sollte man die Zwangsverbindlichkeiten bloß Verbindlichkeiten, u[nd] die übrigen Pflichten nennen.

Noch bemerke ich, daß auch bei der Collision<sup>71</sup> unvollkommener Pflichten die Erfüllung der einen die andre nicht aufhebt. Die Erfüllung dieser war freilich für itzt unmöglich; ob sie es aber bleiben soll, hängt ja bloß von den Umständen ab.]

#### *IV. Ueber verschiedene Eintheilungen der Rechte. Vollkommene u[nd] unvollkommene Rechte.*

Man unterschied sonst die Rechte so nach den Verbindlichkeiten, die ihnen entsprechen.— Dies wird durch die Definition des Rechts in der ersten Abhandlung widerlegt.— Mit der wolfischen Definition kann sich dies auch nicht vertragen, da sie noch enger ist.— Auch werden diese Arten von Rechten ganz unstatthaft erklärt.— Wolf sagt: mit dem vollkommenen sei ein Recht, zur Erfüllung der entsprechenden

---

<sup>65</sup> “erfordert”, le “er” est rayé dans le ms.

<sup>66</sup> “des” corrigé en “dem”; “Ver” rayé dans le ms.

<sup>67</sup> “selber” rayé dans le ms.

<sup>68</sup> “ob aber diese aus Furcht vor Strafe, oder” rayé dans le ms.

<sup>69</sup> “se” rayé dans le ms.

<sup>70</sup> “ihr” rayé dans le ms.

<sup>71</sup> “von” rayé dans le ms.

Verbindlichkeit zu zwingen, verbunden. Aber von welcher Art ist denn dies Recht zu zwingen? ist es vollkommen, so ist ein Cirkel da, unvollkommen, so giebt es gar kein vollkommenes.—

Will man das unvollkommene Recht gelten laßen, so muß man das Recht definiren als ein Merkmal, das einem vernünftigen Wesen in so fern zukommt, als eine Verbindlichkeit gegen dasselbe vorhanden ist.— Allein der Begriff des unvollkommenen Rechts ist fruchtlos, da es aus dem Rechte ganz wegfällt, und in der Moral überflüssig ist.—

Man hat die vollkommenen auch Zwangsrechte genannt.

p 15 *Zwangsrechte u[nd] andere Rechte.*

Besser verstehn Kohler, Hufeland u[nd] Reinhold unter Zwangsgrecht ein Recht zum Gebrauche von Zwangsmitteln. Es entsteht nur, wenn ein anders Recht verletzt wird.— Auch aus der Verletzung eines Zwangsgrechts, der Hinderung es auszuüben, entsteht ein Zwangsgrecht.—<sup>72</sup>

Dennoch erklärt Baumgarten alle Rechte für Zwangsrechte, u[nd] Achenwall jedes Recht durch ein moralisches Vermögen zu zwingen.

*Innere u[nd] äußere Rechte*

Jenes ist nach Achenwall ein Vermögen zu handeln ohne ein sittliches, dieses ohne ein Zwangsgesetz zu verletzen. Diese Unterscheidung ist überflüssig. Die Sittlichkeit einer Handlung ist dem Rechte gleichgültig.

Schmalz sagt: nach einem innern Recht könne man handeln, ohne einen gegen andern zu verletzen. Auch diese Eintheilung ist überflüssig.

[Ein Zwangsgrecht kann kein besonderes Recht sein. Jedes Recht ist eins, weil ihm sonst keine Zwangverbindlichkeit entsprechen könnte, u[nd] äußert sich nur als solches, wenn es verletzt wird.]

*Ueber den Grundsatz der Sittlichkeit.*

Sittengesetze gelten für ein Vernunftwesen nicht unter willkührlichen Voraussetzungen, sondern unter der nothwendigen, daß es Vernunftwesen ist.— Der Grund derselben ist die praktische Vernunft. Auch sie stellt 3 Sätze auf, die dem Satze des Widerspruchs, der Identität u[nd] der Ausschließung entsprechen.— Was bei Erkenntniß Wahrheit ist, das ist bei freien Handlungen absolute Güte. Ebenso verhalten sich Consequenz u[nd] relative Güte oder Zweckmäßigkeit.— Beides ist zur Güte der Handlungen erforderlich, sie müssen weder mir vorgesezten Zwecken im

p 16 Widerpruch sein, noch <sup>73</sup>mit solchen, die man wollen muß, wenn man nicht mit sich

---

<sup>72</sup> “Denn” rayé dans le ms.

<sup>73</sup> “Widers” rayé dans le ms.

selbst im Widerspruch steht. Wir müssen nothwendig wollen, übereinstimmig mit uns zu handeln.— Dies geschieht durch Maximen.— Sittengesetze können Maximen u[nd] als solche allgemein sein.— Aber nicht jede Maxime, die allgemein sein kann, verlangt das Sittengesetz.— Sittliche Gesetze sind als Maximen gedacht, nur solche, <sup>74</sup>die Handlungen vorschreiben, deren Gegentheil man unter der Vorraussetzung, unter welcher man handelt, <sup>75</sup>ohne Widerspruch nicht allgemein wollen kann.— Diese Beschaffenheit hat das Gesetz: “Behandle jedes vernünftige Wesen als Person”, u[nd] da dies die Zwecke jedes einzelnen scheint, u[nd] Sittengesetze nur in Rücksicht auf Zwecke Statt finden, so ist es ein Ausdruck des höchsten Sittengesetzes.—

Der Proberstein einer Handlung ist also die Untersuchung, ob man <sup>76</sup> die Befolgung der allgemeinen Regel, aus welchen sie entspringt, <sup>77</sup>ihrer Folgen wegen wollen könnte.

[Offenbar hat sich der Verfasser durch die Analogie der theoretischen Vernunft auf diesen Abweg leiten laßen. Ein solches Sittengesetz hängt ja auch von subjektiven Zwecken ab <sup>78</sup>, u[nd] ist, wenn man es recht betrachtet, nichts, das die äußerste Behutsamkeit u[nd] Consequenz des eigennützigem Triebes. Ob die Vernunft die allgemeine Befolgung einer <sup>79</sup>Regel von jedem Vernunftwesen, weil es das ist u[nd] als solches handeln muß, billigt (nicht weil die Folgen nützlich oder schändlich sind) das ist der Proberstein.]

#### *VI. Ueber den ersten Grundsatz der Rechte.*

Ein Rechtsstaat ist ein Satz, der aussagt, daß jemandem ein Recht zustehe.— Ist er von aller Willkühr unabhängig gültig, so ist er ein natürlicher; liegt der Grund seiner Gültigkeit in der Willkühr vernünftiger Wesen, <sup>80</sup>ein politischer.— Der höchste p 17 Rechtssatz ist der, welcher aus keinem andern mehr abgeleitet werden kann.— Er muß der Grundsatz aller Rechte sein.

Jedes Recht entspricht einer Zwangsverbindlichkeit: Eine solche hat man nur in so fern gegen den Beachtigten, als man ihn nicht als willkührliches Mittel seiner Zwecke brauchen darf. Der oberste Rechtssatz ist also: “jeder hat ein Recht auf etwas, in so fern er ohne dasselbe als willkührliches Mittel zu seinen Zwecken gebraucht werden dürfte.”— <sup>81</sup>Daß übrigens, um daraus wirklich Recht zu erkennen, Voraussetzungen gegeben sein müssen, vermittelt denrn die aus ihm folgen, fällt in die Augen.—

<sup>74</sup> “deren” rayé dans le ms.

<sup>75</sup> “nicht” rayé dans le ms.

<sup>76</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>77</sup> “se” rayé dans le ms.

<sup>78</sup> [XXX] rayé, dans le ms.

<sup>79</sup> “jedes V” rayé dans le ms.

<sup>80</sup> “po” rayé dans le ms.

<sup>81</sup> “Um” rayé dans le ms.

Es könnte scheinen, als ließe sich hieraus ein Recht zu widerrechtlichen Handlungen herleiten. Denn indem man einem solchen entgegen handelt, scheint man den Handelnden als bloßes Mittel zu gebrauchen. Dies ist aber nicht der Fall: man will sich selbst nur nicht als Mittel gebrauchen laßen.—

(Die Fortsetzung folgt.)

---

<sup>82</sup> *Gemeinfaßliche Darstellung der kantischen Lehre über Sittlichkeit, Freiheit, Gottheit u[nd] Unsterblichkeit von Bernhardi.* Freiberg. Kranz.— Jen.[aer] Lit.[eratur] Z[eitung] N. 48. 1800. Sehr vortheilhaft. Nur die Darstellung sei allzu trocken.

---

<sup>83</sup> *De ratione poenarum Forensium Diss. Gros.*<sup>84</sup> Erlangen. Junge. 1798. 39 S[eiten]. 4.— Jen.[aer] Lit.[eratur] Z[eitung]. N. 48. 1800. Sehr vortheilhaft.

---

*Hejderichs Grundsätze des natürlichen Staatsrechts.* Leipzig. Märzgrund. 1795. (1 rl. 16 gl.)— Jen.[aer] Lit.[eratur] Z[eitung]. N. 49. 1800. Sehr gut; nur zu flüchtig, zu große Abschweifungen u[nd] Mangel an Ordnung.

---

<sup>85</sup> *Die Verschwörung, Trauerspiel von Klinger.*

Die meisten Charaktere in diesem Stücke sind gut <sup>86</sup>gehalten; aber<sup>87</sup> die vornehmsten darunter, als Brankas und Diego, verschlingen<sup>88</sup>, so zu sagen, die übrigen. Der Dialog gefällt mir aber gar nicht. Die Reden sind zu lang und in den höchsten Stellen zu deklamatorisch. Ueberhaupt scheint das, wenn gleich ohne Zweifel nicht zu verachtende Genie des Verfassers, doch noch höher geschraubt, u[nd] ich fürchte sehr, er will Shakespear nachahmen, eine Idee, die, glaube ich noch niemand gefaßt hat, weil sich das, was eigentlich Genie an dem Dichter ist – u[nd] Shakespear besteht aus nichts anderm – nicht nachahmen läßt.

---

<sup>82</sup> En marge en face: “*Philosophie*”, dans le ms.

<sup>83</sup> En marge en face: “*Rechtsgelehrs.*” dans le ms.

<sup>84</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>85</sup> En marge en face: “*Schöne Wiss[enschaften]*”, ainsi que, au crayon, de deuxième main, un trait vertical et l’indication: “I, 2f”, dans le ms; début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 2.

<sup>86</sup> “, ab” rayé dans le ms.

<sup>87</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 3.

<sup>88</sup> “jedoch” dans *NS*, vol. 1, p. 3.

<sup>89</sup> *Figaro in Deutschland, Lustspiel von Iffland.*

ist erstaunlich lang, u[nd] fast eben so langweilig. Die 3 Grafen sind das beste darin, besonders Hÿazinth, der sich alle seine Regierungsentschlüsse an den Knöpfen abzählt. Im übrigen glaube ich, war die Idee eines solchen Stücks für Iffland zu genialisch. Man weiß gar nicht recht, warum man sich für diese Leopoldine interessiren soll. Ihr Liebhaber scheint ein recht braver Mann zu sein, aber die Liebe hat auf ihn die Wirkung nicht, ihn ein wenig scharfsinniger zu machen, um die Plane seines Freundes einzusehn. Figaro hat allerdings die Sache nicht übel angelegt; aber mich dünkt, er ist ein sehr trockner Figaro. Die alte Baroness läßt sich etwas stark anführen. Den Rath Greif aber<sup>90</sup> kann man durch alle iffländische Stücke verfolgen, u[nd] findet allenthalben diesen alten Bekannten wieder.

---

<sup>91</sup> *Amathonte, persisches Märchen von Anton Wall.*

Schon die Zuschrift ist liebenswürdig naiv. Das Ganze ist<sup>92</sup> tändelnd komisch, u[nd] sehr gut zur Erholung. Am besten ist Hassans Geschichte durchgeführt. Nur zuweilen ist<sup>93</sup> die Naivität übertrieben, u[nd] also nicht naiv. Zu lang ist aber fast alles, u[nd] der Verfasser<sup>94</sup> gefällt sich zu sehr in der Ausmalung mancher Scenen, die doch an sich zu wenig interessiren, als daß man so lange dabei zu bleiben wünschen sollte.

Die Zugabe: *Das Lamm unter den Wölfen* ist in der That noch weit naiver, interessanter u[nd] lebhafter, hat aber auch die oben bemerkten Fehler noch in höherem Grade. Die Rolle, die der Verfasser selbst spielt, schweift etwas zu sehr aus den Grenzen natürlicher Einfalt und Naivität. Aber voll ist dieses kleine Stück von ächt komischen Zügen, die alle den Vortheil haben, daß sie Phantasie u[nd] Herz zugleich auf die angenehmste Art spielend anziehen. Wenn's nur nicht zu lang wäre!<sup>95</sup>

---

<sup>96</sup> *Revision der Grundsätze u[nd] Grundbegriffe des peinlichen Rechts von Feuerbach.* Erfurt. Henings.– Chemnitz. Tasché. 1799.– Jen.[aer] Lit.[eratur] Z.[eitung] N. 50–52. 1800. Ganz ausgezeichnet.

---

<sup>89</sup> En marge en face au crayon (de deuxième main) : “I, 3f”, et un long trait vertical, dans le ms.

<sup>90</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 3.

<sup>91</sup> En marge en face, au crayon : “I, 3f”, et un long trait vertical (de deuxième main) dans le ms.

<sup>92</sup> Manque dans *NS*, vol 1, p. 4.

<sup>93</sup> “erscheint” dans *NS*, vol 1, p. 4.

<sup>94</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>95</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol 1, p. 4.

<sup>96</sup> En marge en face : “*Rechtsgelehrs.*”, dans le ms.

*Geist des Grotius, oder Beichte u[nd] zusammenhangende Darstellung des natürl.[i-  
chen] Kriegs- u[nd] Friedensrechtes einzelner Menschengesellschaften u[nd] Völker  
von Tittel. Zürich. Orell, Geßner, Füßli, comp. 1799.– Jen.[aer] Lit.[eratur] Z.[eitung]  
N. 52. 1800. Höchst elend.*

p 19	<i>Auszug aus</i>	S.
	<i>Hoffbrauns Abhandlungen über das Naturrecht (Anfang)</i>	5.
	<i>Eigene Bemerkungen über</i>	
	<i>Amathonte</i> von Anton Wall.	17.
	<i>Figaro in Deutschland</i> von Iffland	17.
	<i>Prinz Zerbino</i> von Tieck (nebst dem getreuen Eckart u[nd] den Tannenhäuser)	1.
	<i>Die Verschwörung</i> Trauerspiel von Klinger.	17.
	<i>Rezensionsanzeigen von</i>	
	<i>Bernhardis</i> Darstellung der wichtigsten kant.[ischen] Lehren	16.
	<i>Borck</i> (comte de) Oberon traduit <sup>97</sup>	5.)
	<i>Feuerbachs Diss[ertationis] inaug.[uralis] de poenas mitigandis di</i> <sup>98</sup>	3.)
	<i>Revision</i> der Grunds.[ätze] des peinl.[ichen] Rechts	18.)
	<i>Untersuchung</i> über den Hochverrath	4.
	<i>Gros</i> , Diss[ertationis] de notione poenarum forensium <sup>99</sup>	16.
	<i>Henrici</i> , Verschwörung des Catilina	5.
	<i>Heijderichs Grundsätze des natürl.[ichen] Staatsrechts</i>	16.
	<i>Mann u[nd] Weib</i>	5.
	<i>Hugos</i> Gesch.[ichte] des röm.[ischen] Rechts, neu umgearbeitet	1.
	<i>Kants Anthropologie</i>	3.
	<i>Streit</i> der Fakultäten	4.
	<i>Orloffs</i> Statistik der preuß.[ischen] Staaten	3.
	<i>Pockels</i> Charakteristik des weibl.[ichen] Geschlechts	5.
	<i>Thibauts</i> juristische Enzyklopädie	4.
	<i>Tiecks</i> Prinz Zerbino	1.
	<i>Tittels</i> Geist des Grotius	18.
	<i>Westphals</i> Neue Ideen zur Begrenzung der Natur	3.

p 20

<sup>97</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>98</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>99</sup> Le nom et le titre sont en lettres latines dans le ms.

<i>Materialien zur Erklärung der neuesten preuß.[ischen] Landesgesetze</i>	1.
<i>Ueber Universitäten in Deutschland</i>	4.
<i>Kleine Bemerkungen</i>	
<i>Andreas Tierquell</i>	1.)
<i>Peter Rebuffens</i>	1.)

<sup>100</sup>*Rinnar und Adelheid von Anton Wall.*— Kaum konnte ich begreifen, als ich diesen Roman zu lesen anfang, wie er von dem Verfasser der *Fee Amathonte* sein könnte. So sehr ist er im Geiste der gewöhnlichen Ritterromane, wiewohl er bei weitem nicht zu den schlechtesten gehört. Die Charaktere sind meistens falch u[nd] einseitig gefaßt. So ist der des Helden, Rinnars, wie gewöhnlich solcher Hauptritter, ein wahrer Spiegel aller menschlichen Vollkommenheiten. Erst bei der Bekanntschaft mit Adelheid im Schlosse des Grafen von Forcalquier gewinnt <sup>101</sup>die Geschichte durch den <sup>102</sup>naïven Ton wieder einigen Reiz. Ich mag aber nicht weiter lesen.<sup>103</sup>

*Schach Nameh.* Deutscher Merkur Febr.[uar] 1800.

Das persische Heldengedicht<sup>104</sup> des Abdel <sup>105</sup>Cassem Mansur'l Ferdussi, betitelt Schach Nameh, d. i. Spiegel <sup>106</sup>oder Jahrbücher der Könige, in 60000 Distichen enthält nebst vielen schönen Episoden die Geschichte Perseus von den fabelhaften Zeiten der Pischladier<sup>107</sup> bis auf die Eroberung der Araber unter den unglücklichen Yedesdgherd<sup>108</sup>. William Jorms gab Bruchstücke u[nd] Auszüge davon heraus. Champson<sup>109</sup> übersetzte den ersten Gesang schlecht ins Englische. Jetzt hat der <sup>110</sup>kaiser.[lich-]königl.[iche] Gesandte <sup>111</sup> zu Kopenhagen, Graf von Ludolff, das erste Hauptstück u[nd] den größten Theil des 2ten <sup>112</sup>ins Deutsche fast wörtlich übersetzt.— Die Probe von dieser Uebersetzung im Merkur zeigt in der That, daß dies ein vortreffliches poetisches Stück sein muß, u[nd] daß die Vollendung u[nd] Herausgabe der Uebersetzung sehr zu wünschen ist.

<sup>100</sup> En marge en face: “*Schöne Künste*”; au crayon: “(I, 4)”, et un trait vertical (de deuxième main) dans le ms. Passage figurant dans *NS*, vol 1, p. 4.

<sup>101</sup> “d” rayé dans le ms.

<sup>102</sup> “Ton” rayé dans le ms.

<sup>103</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol 1, p. 5.

<sup>104</sup> “HeldenGedicht” corrigé dans le ms.

<sup>105</sup> “ka” rayé dans le ms.

<sup>106</sup> “der Könige” rayé dans le ms.

<sup>107</sup> ?

<sup>108</sup> ?

<sup>109</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>110</sup> “königl.[iche] k” rayé dans le ms.

<sup>111</sup> “Graf” rayé dans le ms.

<sup>112</sup> “überse” rayé dans le ms.

---

1800

---

April<sup>113</sup>

<sup>114</sup>*Ideen zur Rechtswissenschaft, Moral u[nd] Politik von Buhle.* Göttingen. Schröder. 1799. 15 Bogen. 8. (14 gl.). Enthält: 1.) Ueber das Verhältniß des Rechtsprinzips zum Sittengesetze, 2.) Vom Grundtriebe der Vernunft nach Harmonie, 3.) Ueber den Unterschied des Naturrechts u[nd] der Philosophie des positiven Rechts, durch Hugos Naturrecht veranlaßt; 4.) Etwas über die Lehre von Gott.— Erlang.[er] Lit.[eratur] Z.[eitung] N. 34. 1800. Im Ganzen gut, nur zu flüchtig. Am besten N. 1 u[nd] 3, jedoch sehr weitschweifig.

---

<sup>115</sup>*Methodologie des deutschen Staatsrechts, nebst der ältesten sehr seltenen Abhandlung über juristische Methode im 15ten Jahrhundert von Hartleben.* Salzburg. Maÿer. 17 B[ogen]. in 8 — Oberdeutsche allg.[emeine] Lit.[eratur] Z.[eitung]. St.[ück] 25. 1800. Sehr gelobt, besonders der Theil für Kennende.

---

<sup>116</sup>*Prüfung der herderschen Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft von Kiesewetter.* Berlin. 1799. 256 S[eiten]. klein 8.— Obder.[eutsche] allg.[emeine] Lit.[eratur] Z.[eitung] St.[ück] 23. 1800. Sehr gelobt.

---

p 23 <sup>117</sup>*Die unsichtbare Loge von Jean Paul.*

Ganz in des Verfassers gewöhnlicher Manier, nur etwas gemäßiger, u[nd] hin u[nd] wieder sehr komisch. Die Szenen zwischen Gustav u[nd] Amandus sind gewöhnlich vortrefflich. Ein herrliches Verhältniß zwischen dem schwachen<sup>118</sup>, untergeordneten Charakter des Zweyten, u[nd] dem starken, freier des ersten. Der Hofmann Rusel ist trefflich durchgeführt.

---

<sup>113</sup> “April” figure également dans la marge, où “Mai” est rayé, dans le ms.

<sup>114</sup> En marge en face: “*Philosophie*”, dans le ms.

<sup>115</sup> En marge en face: “*Rechtsgelehrs.*”, dans le ms.

<sup>116</sup> En marge en face: “*Philosophie*”, dans le ms.

<sup>117</sup> En marge en face: “*Schöne Wiss[enschaften]*”, dans le ms.

<sup>118</sup> “Schwachen” corrigé en “schwachen”, dans le ms.

<sup>119</sup> *Versuch einer Auslegung wichtiger Gesetze von Reichhern.* Halle. Rengens. 1799. Gött.[inger] Anz.[eigen] 1800. St.[ück] 71. Der Recensent nennt dies Werkchen überladen mit falsch combinirten Dingen, von einer schlechten Ideenfolge; viel müsse durch viele Krümmungen, wo man nach den Resultaten noch gar keine Aussicht habe, auf sie kommen, u[nd] sehe am Ende doch mit Reue auf den zurückgelegten Weg.

---

1800

---

Mai

---

<sup>120</sup> *Lucinde von Friedrich Schlegel.* Berlin. Fröhlich. 1799. — Jen.[aer] Lit.[eratur] Z.[eitung]. 1800. N. 130.— Der Recensent schont den Verfasser nicht im Geringsten. Er wirft ihm eine zu üppige Phantasie, eine durch Jagd auf Paradoxien verkehrte Beurtheilungskraft, schwache moralische Grundsätze vor, u[nd] hält nur darum die Welt vor üblen moralischen Folgen diese Thras<sup>121</sup> wilder Phantasie sicher, weil die zu <sup>122</sup>große Schamlosigkeit den Jüngling mehr abschrecken, als locken würde.

p 24 <sup>123</sup> *Grundriß der ersten Logik von Bardidi.* Stuttgart. Löslund. 1800.— — Jen.[aer] Lit.[eratur] Z.[eitung]. 1800. N. 127 seqq<sup>124</sup>.— Der Verfasser ist ein äußerst feiner speculativer Kopf. Er reinigt die Logik von aller Materie des Denkens, die bisher immer noch mit der Form vermischt, u[nd] häufig als ein Theil derselben angesehen wurde. Dadurch eröffnet er eine neue Ansicht der ganzen speculativen Philosophie, u[nd] ihm<sup>125</sup> wird, wie es scheint, mit Recht von dem Recensenten, ein <sup>126</sup>höherer Gesichtspunkt zugeschrieben, als Kanten selbst. Aber mit innigem Bedauern muß man lesen, daß ein Mann, der so glücklich gewesen ist, seinen Geist zu dieser Höhe zu erheben, auf der andern Seite die aller gemeinste Schwäche verräth, indem er den verehrungswürdigen Kant so unbeschieden behandelt, ohngeachtet er doch wohl erst auf der Grundlage weiter baut die Kant gelegt hat.

---

<sup>119</sup> En marge en face: “*Rechtsgelehrs.*”, dans le ms.

<sup>120</sup> En marge en face: “*Schöne Wiss.[enschaften]*”, dans le ms.

<sup>121</sup> ?

<sup>122</sup> “Gr” rayé dans le ms.

<sup>123</sup> En marge en face: “*Philosophie*”, dans le ms.

<sup>124</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>125</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>126</sup> “höchster” rayé dans le ms.

---

<sup>127</sup> *Das Athenäum von F. u[nd] A. W. Schlegel* recensirt im Archiv der Zeit u[nd] ihres Geschmacks. Der <sup>128</sup>Recensent (wahrscheinlich Bernhardi) rechtfertigt von vielen Seiten die beiden Brüder sehr gut. Aber er ist auch allzu parteiisch. So bin ich überzeugt, daß der Commentar zu den so oft mißverstandenen Fragmenten von den 3 größten Tendenzen des Zeitalters, von den Verfassern selbst nicht unterschrieben werden kann, am wenigsten, die Erklärung, daß die französische Revolution bewiesen habe, wie wenig unserer Bildung eine rein vernünftige Regierungsform angemessen sei. Vielleicht sehn sie jetzt abgekühlt die Sache auch von der Seite an.— Uebrigens kann man nur lächeln, <sup>129</sup>wenn man ansieht, wie ängstlich sich Bernhardi abarbeitet, um sich als vierten Mann zu den Schlegels u[nd] Tieck zu drängen. Er zeigt sich gar zu sehr, genialisch zu sein, u[nd] weil ihm Tieck noch am nächsten steht, ihn in den Ausschweifungen seiner Laune nachahmen. S.[iehe] den Schluß der Recension über das Schauspiel: die Höhen in demselben Stück des Archivs.

---

1800

—  
Juni  
—

<sup>130</sup> *Die Lehre von der Zahlung u[nd] Angabe an Zahlungs Statt von Wiedar*. Jena.[er] Akad.[emische] Buchhandl[ung]. 1799. 12 1/2 B[ogen]. 8. (12 gl.)

Nach dem Geständnisse des Verfassers selbst Compilation aus mehreren Dissertationen über diesen Gegenstand, aber ohne <sup>131</sup>große <sup>132</sup>Selbstthätigkeit, Beurtheilung und Vollständigkeit.

---

<sup>133</sup> *Vorlesungen über die Bestimmung des Menschen zur Sittlichkeit von Manderbach*.

<sup>134</sup>1 Tl. Frankfurt a. M. Eßlangier. 1799. 2 1/2 Bogen. gr. 8 (1 rl. 8. gl.).

Recht gut, aber mehr Resultate des gem.[einen] Menschenverstandes als tief philosophisch.

---

<sup>127</sup> En marge en face: “*Schöne Wiss.[enschaften]*”, dans le ms.

<sup>128</sup> “Verfasser” rayé dans le ms.

<sup>129</sup> “s” rayé dans le ms.

<sup>130</sup> En marge en face: “*Rechtsgelehrs.*”, dans le ms.

<sup>131</sup> “Gr” rayé dans le ms.

<sup>132</sup> “V” rayé dans le ms.

<sup>133</sup> En marge en face: “*Philosophie*”, dans le ms.

<sup>134</sup> “Recht” rayé dans le ms.

---

<sup>135</sup> *Kindermachers Uebersetzung des Tranz 2. Theil, wie der erste, oft platt u[nd] gemein.*

---

<sup>136</sup> *Repertorium für empirische Psjchologie u[nd] verwandte Wissenschaften. Mit Unterstützung meherer Gelehrten, von Mamhart. 2 1/2 B[ogen]. 1799. 311 S[eiten]. 8. Auch unter dem Titel Allg.[emeines] Repertorium für ang.[ewandte] Ps.[jchologie] u. s. w. 5ter B[ogen].*

Es ist nicht viel merkwürdiges darin, außer etwa einer moralischen Schrift von Bandidi.

---

p 26 <sup>137</sup> *Blumen, gesammelt von Ludwig Klein. 1799. 229 S[eiten]. 8. (1 rl.) Mit unter recht gut, besonders die Stücke vom Herausgeber u[nd] von Anton Wall. Unter dem übrigen ist auch viel sehr schlechtes.*

---

<sup>138</sup> *Il Decamerone del Boccaccio* habe ich eigentlich schon im Mai in Schwedt ganz durchgelesen. Die außerordentliche Mannigfaltigkeit dieser 100 kleinen Romane, die Lieblichkeit der ganzen Umgebung u[nd] Einkleidung machen, daß man ein<sup>139</sup> ganzes Leben voll wechselnder poetischer Begebenheiten zu durchleben glaubt. Ob ich die Wahl des Stoffs immer so unbedingt loben möchte, wie manche thun, weiß ich nicht. Fast ist zu viel Muthwillen u[nd] oft Obscönität darin, zumal wenn man denkt, daß sich Jungfrauen diese Schwänke erzählen lassen, ja selbst lachend erzählen. Diese alte Treuherzigkeit ist wohl allerdings liebenswürdig, aber hier doch auch wohl<sup>140</sup> ein wenig mit alter Roheit gemischt.

Sehr viel gewinnt auch die üppigste, wollüstigste Dichtung, durch den klaren Krjstall der italiänischen Sprache gesehn. Eine so edle und reine, wiewohl oft zu weiche, spielende Eleganz, wie in den hellen Tönen dieser lieblichen Sprache herrscht, muß über alles einen zauberischen klaren Schein ausgießen. Und wenn sie nun gar

---

<sup>135</sup> En marge en face: “*Philologie*”, dans le ms.

<sup>136</sup> En marge en face: “*Philosophie*”, dans le ms.

<sup>137</sup> En marge en face: “*Schöne Wiss.[enschaften]*”, dans le ms.

<sup>138</sup> En marge en face, au crayon: “I, 5f”, et un trait au crayon vertical, (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *NS*, vol 1, p. 5 (*Il* manque dans *NS*, vol. 1, p. 5).

<sup>139</sup> “eine”, le “e” est rayé, dans le ms.

<sup>140</sup> “auch wohl” manque dans *NS*, vol 1, p. 6.

das Organ eines Boccaccio<sup>141</sup> ausgesprochen<sup>142</sup> wird! Sie bekommt eine Vollendung, eine Rundung, eine Numerosität, wie sie keine <sup>143</sup>neuere Sprache hat, wie sie nur bei den alten gefunden wird. Ich glaube, es könnte ein so (in Rücksicht auf den Numerus) schönes Werk darin geschrieben werden<sup>144</sup>, wie Isokrates Panegyrikus. Aus diesem Schriftsteller lernt man sie aber auch von dieser Seite erst recht kennen, wenn man  
p 27 ihn ganz durchstudirt hat, jedes italiänische Buch lesen kann.— Ich möchte mich über die Sprache ausdrücken:<sup>145</sup> Wenn man Dichtungen <sup>146</sup>darin liest, so sieht man sich sogleich<sup>147</sup> in die schönen Gegenden, unter den reinen, schönen Himmel Italiens gezaubert, u[nd] kann sich unter keinen andern Himmelstrich hindenken.<sup>148</sup>

---

*Schlegels Uebersetzung des Shakespear*, die ich, so weit sie da ist, im Winter u[nd] Frühling gelesen habe, ist, glaube ich, ein einziges Werk, ein edles, großes, redliches möchte ich sagen, wo der Verfasser einmal herrliche Kunstgrundsätze angemerkt hat, statt, wie an andern Orte, um immer <sup>149</sup>vor der Welt auszukommen, wie herrliche Grundsätze er habe.

---

<sup>150</sup> *Von Thümmels Reisen* habe ich 2 Bände in Schwedt, u[nd] die 2 letzten hier noch gelesen. Sein liebenswürdiger Leichtsinn und seine feine Schlüpfrigkeit dauern bis <sup>151</sup>durch den vorletzten Band<sup>152</sup>. Im letzten bringt ein hitziges Fieber eine Art von Besserung bei ihm hervor. Er wird reiner, u[nd] züchtiger, ohne etwas von seiner Liebenswürdigkeit u[nd] Empfänglichkeit für die Liebe zu verlieren. Daß ein großer, edler Geist in seinen Erzählungen lebte, kann man eben nicht sagen; sie sind aber recht gut, sich auf eine angenehme, leichte, u[nd] doch genievolle Art zu unterhalten.<sup>153</sup>

---

<sup>141</sup> En lettres latines dans le ms et dans *NS*, vol 1, p. 6.

<sup>142</sup> “gesprochen” dans *NS*, vol 1, p. 6.

<sup>143</sup> “alte” rayé dans le ms.

<sup>144</sup> “ein so schönes Werk darin geschrieben werden (in Rücksicht auf den Numerus)”, dans *NS*, vol 1, p. 6.

<sup>145</sup> Tout le passage “Aus diesem... ausdrücken” manque dans *NS*, vol 1, p. 6.

<sup>146</sup> “de” rayé dans le ms.

<sup>147</sup> Manque dans *NS*, vol 1, p. 6.

<sup>148</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol 1, p. 6.

<sup>149</sup> “sein” rayé dans le ms.

<sup>150</sup> En marge en face, au crayon: “I,6”, et un grand trait vertical (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *NS*, vol 1, p. 6.

<sup>151</sup> “zum” rayé dans le ms.

<sup>152</sup> “Bande”, le “e” est rayé, dans le ms.

<sup>153</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol 1, p. 7.

---

*Schattenspiele 1ten u[nd] 2ten Theil* habe ich auch in Schwedt gelesen. Im ersten ist: die Ruinen des Schlosses Mögencourt, <sup>154</sup>u[nd] endigt im zweiten. Eine recht niedliche, interessante Dichtung zur Unterhaltung, u[nd] von Genie zeigend, wenn es wahr ist, daß dem Verfasser, wie er sagt, die Ueberschriften der Kapitel gegeben wurden. Das *Götterstündchen am Cantin[.]* Der 2te Theil ist nur der hübschen Eintheilung wegen merkwürdig. Ein alter Obrist, der auf seinem Gute lebt, seine Schwester, seine Tochter u[nd] der Prediger versammeln sich des Abends, um gemeinschaftlich einen Roman zu machen, worin jeder sein Departement von Gegenständen bekommt.— Alles übrige ist nichts werth.

---

<sup>155</sup>*Macbeth, von Schiller bearbeitet*, habe ich in Lauchstädt gesehn. Ich muß gestehn, daß nach meiner Einsicht das Stück durch die Bearbeitung eben nicht gewonnen hat. Daß der König aufs Theater gebracht ist, mag gut sein. Aber die Hexenscenen sind sehr abgekürzt, u[nd] wie ich fürchte, nicht zu ihrem Vortheil. Ueberdies sind aus den Hexen große, kolossale Figuren geworden, von männlichem Ansehn, die sich langsam u[nd] feierlich bewegen. Außer dem daß nach meinem Gefühl immer mehr phantastisches in den alten Weibern liegt, also in so edlen Gestalten, daß ferner <sup>156</sup>mit diesen auch die <sup>157</sup>volksmäßig schauerlichen Gesänge nicht recht stimmen, finde ich auch im Original, daß die <sup>158</sup>Ausdrücke *withered*, u[nd] *shappy fingers*<sup>159</sup> offenbar auf alte eingeschrumpfte Weiber deuten.<sup>160</sup>

---

*Schillers Maria Stuart*, die ich in Lauchstädt gesehn habe, ist nach dem ersten Eindruck, den es auf mich machte, ein treffliches Werk. Maria, edel stolz, aber leichtsinnig, u[nd], wie es scheint, durch die unüberwindliche Macht der Liebe durch ihr ganzes Leben verfolgt. Elisabeth, stolz, eitel, kalt, herrschsüchtig, u[nd] falsch. Leicester ein zweigängiger, eigennütziger, minderträchtiger Heuchler. Talbot ein würdiger, alter, rechtschaffener Mann; so auch Paulet. Sein Sohn p 29 Mortimer, ein Jüngling von edlen Anlagen, die ein zu rasches Blut, wie an Raserei

---

<sup>154</sup> “geht bis um” rayé dans le ms.

<sup>155</sup> En marge en face, au crayon: “I, 7”, et un trait vertical (de deuxième main) dans le ms; début d’un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 7.

<sup>156</sup> “auf diese” rayé dans le ms.

<sup>157</sup> “be” rayé dans le ms.

<sup>158</sup> “mehrere” dans *NS*, vol. 1, p. 7.

<sup>159</sup> Les expressions anglaises en lettres latines dans le ms.

<sup>160</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 7.

grenzende Stärke aller Empfindungen, u[nd] die Stutze des Pfaffen <sup>161</sup>fast verderbt <sup>162</sup>haben. Bückingh[am] ist der kalte, erhabene u[nd] ruhig böse Staatsmann, der alles Menschliche zertritt, um den politischen Zweck zu erreichen.

Ueber die Behandlung der Religion ließe sich nichts sagen. Kein Katholik hat je das Poetische, das für die Phantasie Edle u[nd] Gorße seiner Religion so gefaßt, so dargestellt, wie Schiller, der Protestant. Nichts ist in dieser Rücksicht schöner als die <sup>163</sup>Abschiedsscene der Maria u[nd] ihre Beichte bei [XXX].

---

1800

---

Juli

---

<sup>164</sup>*Jean Pauls Titan* habe ich gelesen; vielleicht das schönste Werk des vortrefflichen Dichters, voll <sup>165</sup>herrlicher Poesie, voll edler, schöner Charaktere. Noch habe ich bei ihm keinen so reinen u[nd] hohen gefunden, wie des Albanos; fast noch keinen so edelen u[nd] sanften Roquairol, den ein heftiges inneres Feuer verzehrt! Der kluge, aber bürgerliche, satirische Schoppe! Der Charakter des alten Grafen ist <sup>166</sup>einer von jener kalten, politischen, ohne alle Poesie.

Die Handlung geht sehr langsam, aber durch lauter schöner u[nd] mit hoher Poesie ausgemalte Situationen. Schön wechseln die erhabenen, die Albanos höherer Geist hervorbringt, mit den nähernden, wie die, welche aus Träumers Blindheit entstehn.

Der komische Anfang ist voll treffenden Witzes.

p 30 *Horazens Satjren übersetzt von Harmesen mit Anm.[erkungen]* VIII. 256 S[eiten]. gr. 8. (16 gl.[.]) — <sup>167</sup>deutsch.[e] Fama. Jul.[i] 1800. Sehr gelobt. Der Verfasser habe ganz die horazische Freiheit u[nd] Gewandtheit gefaßt. Auch Wieland ist sehr zufrieden damit.

---

<sup>161</sup> “verd” rayé dans le ms.

<sup>162</sup> “gemacht” rayé dans le ms.

<sup>163</sup> “Scene” rayé dans le ms.

<sup>164</sup> En marge en face: “*Schöne Wiss.[enschaften]*”, dans le ms.

<sup>165</sup> “b” rayé dans le ms.

<sup>166</sup> “wie der” rayé dans le ms.

<sup>167</sup> “Erb” rayé dans le ms.

<sup>168</sup> *Beiträge zu den deutschen Rechten des Mittelalters aus den Handschriften u[nd] alten Drucken der nord.[ischen] Bibl.[iothek] zu Helmstädt, von Barus., Jenaer Lit.[eratur] Z.[eitung] 191 Jul.[i] 1800. Sehr gelobt.*

---

<sup>169</sup> haben mir sehr gut gefallen. Den Verfasser kann ich nicht entdecken. Sie haben mich erst eigentlich in den wahren Gesichtspunkt gesetzt. Der Aufsatz über die Schamhaftigkeit gefällt mir vorzüglich<sup>170</sup>. Manche jetzt herrschende üble Denkungsart wird dadurch angefochten.

---

<sup>171</sup> *Tiecks romantische Dichtungen, zweiter Theil.*

<sup>172</sup> *Genoveva*. Der Dichter nennt dies Stück eine Tragödie. <sup>173</sup> Es weicht aber sehr von der gewöhnlichen Form ab. Der heil.[ige] Bonifacius hält einen Prolog u[nd] Epilog, ja selbst 2 Haupttheile des Stücks verbindet er durch eine historische Ausfüllung. Uebrigens ist die Poesie die schönste, die Tieck jemals hervorgebracht hat. Besonders schön ist das Poetische in der katholischen Religion auch hier sehr schön benutzt<sup>174</sup>.  
p 31 Sehr schön ist das Kriegsgetümmel u[nd] die Verwirrung; noch schöner<sup>175</sup> fast die vortrefflichen Szenen zwischen Golo und Genoveva. Im Ganzen finde ich wieder die Sprache des Alterthums <sup>176</sup> nachgeahmt, oft aber wohl wirklich<sup>177</sup> mehr, als schön ist<sup>178</sup>.

*Melusina*, eine Erzählung mit dem Inhalte u[nd] im Tone der bekannten Volkssage. Das Hauptverdienst dieses Stücks ist der alte Ton, der gar nicht besser getroffen werden kann. Aber er führt auch hier gar zu viel Schlimmes mit sich, die größte Weitschweifigkeit u[nd] tausendfache Wiederholungen. Kurz das ganze Stück hat mir nicht im geringsten <sup>179</sup> gefallen.

---

<sup>168</sup> En marge en face: "*Rechtsgelehrs.*", dans le ms.

<sup>169</sup> En marge en face: "*Schöne Wiss.[enschaften]*", dans le ms.

<sup>170</sup> "sehr" rayé dans le ms.

<sup>171</sup> En marge en face, au crayon: "I, 7" et un trait vertical (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 7.

<sup>172</sup> Le passage à la ligne manque dans *NS*, vol. 1, p. 7.

<sup>173</sup> "Mit welchem Recht, weiß ich nicht." rayé dans le ms.

<sup>174</sup> "Religion gut benutzt" dans *NS*, vol. 1, p. 8.

<sup>175</sup> "mehr" dans *NS*, vol. 1, p. 8.

<sup>176</sup> "beibehalten" rayé dans le ms.

<sup>177</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 8.

<sup>178</sup> "mehr als rätlich" dans *NS*, vol. 1, p. 8.

<sup>179</sup> "Gef" rayé dans le ms.

*Das Rothkäppchen.* Ein sehr hübsches Stückchen, <sup>180</sup>das mir schon viel Vergnügen gemacht hat. Ich weiß grade<sup>181</sup> nicht, warum der Recensent im Archiv der Zeit (H. Bernhardi) empfiehlt, dies Stück nicht so leicht zu nehmen. Etwas tiefes sehe ich nicht dahinter.<sup>182</sup>

---

*L'orlando furioso di Ludovico Ariosto* habe ich in diesem Monate glücklich beendigt, nachdem ich beinah <sup>183</sup>3/4 Jahr <sup>184</sup>mit dem größten Vergnügen daran gelesen hatte.

---

*The life and opinions of Tristram Shandy* ist auch in diesem Monate von mir beendigt worden. Diese einzige Laune, diesen unerschöpflichen Witz kann nicht anders, als die vortrefflichste Unterhaltung gewähren. Nur muß ich gestehn, daß ich manches nicht verstanden habe.

---

*M. J. Ciceronis orationem pro S. Quinctio*<sup>185</sup> melde ich nur hier an, um zu sehn, wann ich sie gelesen habe.

---

p 32 *Jean Pauls biographische Belustigungen*, eins seiner älteren Werke, das ich mit vorzüglichem Wohlgefallen gelesen habe. Schade, daß nur der erste Theil da ist. Die Scene mit dem Echo auf dem See werde ich nie vergessen.— Auch der satirische Anfang ist sehr artig u[nd] witzig. Es ist bewundernswerth, wie der erhabene Dichter eine so außerordentliche Geschicklichkeit hat, kleine u[nd] gewöhnliche Charaktere zu zeichnen.

---

*Friedrich Schlegels Lucinde* recensirt in dem Archiv der Zeit, u[nd] zwar, wie man versichert, nicht von Bernhardi. Die Rec.[ension] fällt sehr zum Vortheil des Romans aus, u[nd] <sup>186</sup>theilt ihn in gewisse Abschnitte, um zu zeigen, wie nach u[nd] nach verschiedene Stimmungen herrschend sind. Sie hat mir sehr gefallen, außer daß sie wohl ein wenig zu parteiisch sein mag. Auch die *Briefe* über dies Werk sind hinten angezeigt, aber von einem andern, u[nd] mit sehr vortheilhaften Bemerkungen.

---

<sup>180</sup> “Ich” rayé dans le ms.

<sup>181</sup> “indeß” dans *NS*, vol. 1, p. 8.

<sup>182</sup> Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 8.

<sup>183</sup> “ein” rayé, remplacé par “3/4”, rajouté au-dessus, dans le ms.

<sup>184</sup> “daran” rayé dans le ms.

<sup>185</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>186</sup> “sehr” rayé dans le ms.

---

Ein Büchlein unter dem Titel *pag. 58 des hyperboreischen Esels u. s. w. Gustav Staser* ist voll Witz u[nd] Laune, u[nd] züchtigt eine Menge Leute aus der gelehrten Welt. Ich habe aber vieles nicht verstanden, weil viele unbekannte Leute aus Weimar darin vorkommen, wo Kotzebues Gustav Staser gegeben wird. In Wortspielen ist der Verfasser sehr stark. Es thut mir am meisten leid, daß ich die übrigens schöne poetische Stille von der großen Fichte gar nicht verstanden habe.

---

*Heinrich IV von Shakespear übersetzt von Schlegel* hat uns einen recht glücklichen Abend gemacht, mit seinem vortrefflichen Falstaff. So sind seitdem nicht minder  
p 33 komische Personen gemalt worden.

---

*Schillers Wallenstein.* Jetzt habe ich mir den Genuß, der mich bei der Vorstellung im Ganzen überströmte, zusetzt, um ihn desto mehr zu erhöhen. Das Lager las ich zum erstenmal, denn es wird nicht gegeben. Und wie schön leitet es ein! Ein<sup>187</sup> kriegerisches, freilich etwas rohes Leben herrscht darin. Die Kapuziner Rolle hat Göthe gemacht. Das Reiterlied ist herrlich. Die Abtheilung der Akte ist verändert, da Wallensteins Tod bei den Vorstellungen mit seiner jetzigen Anfangsscene des 3ten anfang. Für den schönsten Karakter halte ich den edlen, reinen Max. Ich werde es noch vielmals lesen.

---

*Kotzebues Octavian* recensirt im Archiv der Zeit. Der arme Kotzebue! Man beschuldigt ihn, seinen Namen verborgen zu haben, um desto glänzender zu zeigen, daß <sup>188</sup>die <sup>189</sup>üble Meinung von ihm nur Vorurtheil sei. Es hat ihm aber wenig gehalten; denn diese Recension ist <sup>190</sup>ziemlich ungünstig ausgefallen. Die Idee, Hexameter anzubringen ist in der That überseltsam.

---

<sup>191</sup> *Ueber die beiden höchsten Würden des heil.[igen] röm.[ischen] Reichs, die Pabst- u[nd] Kaiserwürde von Joh. Chr. Major.* Hamburg u[nd] Keil. Bohm 1798. 93 S[eiten]. 8[.] (8 gl.).— J.[enaer] A.[llgemeine] L.[iteratur] Zeit.[ung] N. 198. Jul.[i]

---

<sup>187</sup> "Eine", le "e" est rayé dans le ms.

<sup>188</sup> "sie" rayé dans le ms.

<sup>189</sup> "S" rayé dans le ms.

<sup>190</sup> "sehr" rayé dans le ms.

<sup>191</sup> En marge en face: "*Rechtsgelehrt*", dans le ms.

1800[.] Der Hauptinhalt ist, der Pabst habe das Kaiserthum gestiftet, nicht als Fortsetzung des alten, sondern um das weltliche Schwert <sup>192</sup>über die ganze Christenheit zuhandhaben.

---

<sup>193</sup>*Blüthen griechischer Dichter übersetzt vom Fr[ei]h.[err] von Seckendorf.* Weimar. Gödike. 1800. 8. Schreibs. 1 rl. Deutsch. 26. gl.— Erl.[anger] Lit.[eratur] Z.[eitung] N.[ummer] 136. Jul.[i] 1800. Der Recensent theilt die deutschen Uebersetzungen  
p 34 aus dem Griechischen in mehreren Perioden: 1.) vom 1ten Viertel des 17ten Jahrhunderts, da Spreng die Ilias in Form u[nd] Geist des<sup>194</sup> Meistergesangs zuerst übersetzte. Trill u[nd] Philander von der Linde folgten ihm.— 2.) um die Mitte des 18ten Jahrhunderts, Utz, Götz, Bodmer.— 3.) Bürger, Bodmer, Stolberg, Wobser, der in der Mitte zwischen Original- u[nd] Muttersprache blieb. 4.) Die vossische meint er die gewaltsame u[nd] sprachfolternde.— Diese Uebersetzungen sind ihm zu sehr vossisch, mir zuwenig, u[nd] das ist eben ihr Fehler.

---

*Drei Briefe an ein humanes Berliner Freudenmädchen über Friedrich Schlegels Lucinde.* In der That, ich traue ihm zu, daß sein Zweck groß u[nd] edel ist; wenigstens kann ich mir sehr gut einen solchen dabei denken.

Er will eine vollkommene Liebe darstellen; eine Liebe, die für das Geistige u[nd] Sinnliche gleich, die harmonisch ausgebildet ist. <sup>195</sup>Hat der Zweck etwas tadelhaftes? Und hat er es nicht, ist er gut ausgeführt?

Eben weil die Zusammensetzung des Menschen so wunderbar ist, wird sein ganzes Wesen so selten u[nd] so schwer begriffen. Der größte Theil der höhren, die speculirenden Menschen hält den Geist für das Wesen, den Körper u[nd] die Sinnlichkeit für nothwendige Uebel u[nd] Zugaben für diese Welt. Die große Menge aber, die gar nicht über sich nachdenkt, versinkt ganz in die Sinnlichkeit, u[nd] ahnt kaum den Gott in sich.

Das höhere ist der Geist; <sup>196</sup>wir sehn es daraus, daß wir durch ihn alle übrigen Gegenstände in der Welt, uns selbst begreifen, daß wir durch ihn die [XXX] Gesetze, <sup>197</sup>bestimmen u[nd] erhalten, welche Leute von weniger Bewußtsein Naturgesetze nennen. Körper u[nd] Sinnlichkeit scheinen freilich nur Bindemittel an diese Welt.

---

<sup>192</sup> “zu” rayé dans le ms.

<sup>193</sup> En marge en face: “*Schöne Wiss.[enschaften]*” dans le ms.

<sup>194</sup> “Mittelalters zuers” rayé dans le ms.

<sup>195</sup> “I” rayé dans le ms.

<sup>196</sup> “sc” rayé dans le ms.

<sup>197</sup> “die Leute, weil” rayé dans le ms.

Aber sind sie denn nicht das einzige jetzige Mittel, dem Geiste seine Nahrung zuzuführen. Hier könnten sie nur nothwendige Uebel scheinen; sind sie denn nicht auch das einzige, das den Grund zum Kunstsinn legt? Und stehn sie in dieser Rücksicht nicht beinah im umgekehrten Verhältnisse mit der Vernunft, als in der<sup>198</sup> verringern?

p 35 <sup>199</sup> Es kommt ja nur auf die Macht unserer Vernunft an, unserer Sinnlichkeit <sup>200</sup>eine höhere Tendenz zu geben, als die thierische, die freilich bei weniger Gebildeten zuerst in die Augen fällt. Und eine solche höhere Tendenz liegt uns sehr nahe, die, die edelsten u[nd] reinsten Gefühle zu werden, die über wichtige Gegenstände die Vernunft zum Bewußtsein bringen, worüber sie sonst gewiß immer geschlummert hätte.

Ich glaube, daß dieses Leben eine Vorbereitung zu einem künftigen sei. Aber ich glaube nicht, daß wir immer über dieses hinweg auf jenes hinsehn müssen. Laßt uns dieses erst ganz u[nd] völlig auffassen, durchschauen u[nd] von allen Seiten genießen und durch gehn. Denn sonst sehe ich den Zweck der großen Antsalten für dieses jetzige Leben in uns nicht ein.

Unsere Sinnlichkeit spielt aber hier eine zu große Rolle, als daß wir sie nicht als einen großen Theil jener Anstalten in uns ansehen sollten. Sie ist der Weg zum Kunstsinn, u[nd] zur Liebe, erst des ganzen Menschengeschlechts u[nd] dann der höhern des Geschlechts. Wer diese beide Tendenzen verächtlich ansehen kann, der, behaupte ich, kann auch seinen Geist wie auf einen hohen, dem Ideale näheren Gesichtspunkt stellen. Wie steht uns dafür, daß wir, wenn wir unser jetziges Körperbild genug getragen haben, im nächsten Leben, ein besseres, schon weniger thierisches bekommen, u[nd] daß sich unsere Sinnlichkeit, so von <sup>201</sup>Leben zu Leben immer höher <sup>202</sup>ausbildet, ohne deshalb je in Vernunft <sup>203</sup>über zu gehn, bis am Ende diese die Ausübung ihres vergetativen Amtes gar nicht mehr nöthig hat.

p 36 So wäre also die Sinnlichkeit an sich gar nichts unedles. Nur dadurch ist sie in so üblen Ruf gekommen, daß sie so höchst selten schön u[nd] groß ausgebildet, u[nd] mit der Vernunft in ein verträgliches Verhältniß gesetzt wird; <sup>204</sup>dadurch, daß sie bei den meisten Menschen, die ihr Herrschaft zugestehn, in thierische Begierde ausartet.

---

<sup>198</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>199</sup> Trait vertical au crayon dans la marge (de deuxième main) dans le ms.

<sup>200</sup> "höher" rayé dans le ms.

<sup>201</sup> "Ster[ben?]" rayé dans le ms.

<sup>202</sup> "Aus" rayé dans le ms.

<sup>203</sup> "überge[hen]" rayé dans le ms.

<sup>204</sup> "D" rayé dans le ms.

Hier zeigt sich auch der Fehler derjenigen, welche überall, auch in der Liebe bloß das Geistige herrschen laßen wollen. Ich rede aber von denen, bei denen dies <sup>205</sup>wirklicher Ernst, nicht Ziererei ist. Diese bilden natürlich die Sinnlichkeit, die sie machten, nicht zu etwas höherem aus. Sie bleibt bei ihnen völlig von der Vernunft gesondert. So sind sie zerrissene u[nd] getheilte Wesen, u[nd] wenn sie einmal, was auch in ihren Grundsätzen liegen kann, den natürlichen Trieben der Sinnlichkeit folgen, so halten sie, was sie auch dagegen sagen mögen, von ihrem Vernunftthron in die Welt thierische Begierde.

Harmonische Bildung des Geistes u[nd] der Sinnlichkeit zugleich wäre also die wahre Aufgabe für diese Welt. Und das Medium dieser edlen Bildung, worin beide Theile zusammenschmelzen, sollte die Liebe sein. Ist sie auf diese Art gebildet, so werden die äußersten Grenzen der Vernunft u[nd] Sinnlichkeit, die noch so weit von einander getrennt scheinen, durch sie zusammengehalten, u[nd] der Mensch wird ein Ganzes. Ist diese Bildung der Liebe bis auf den für uns höchst möglichen Punkt gekommen, so wird die Vernunft schon hier selten ihr regulatives Ansehn nöthig haben, u[nd] fast nur in solchen Fällen, die <sup>206</sup>entfernter von dem Gebiete der Liebe liegen, u[nd] <sup>207</sup>wo die Vernunft, wenn sie schlummert, bei Schwachen durch die allgemeine Menschenliebe geweckt wird, als bei allerlei egoistischen Zwecken, außer den wollüstigen.

Der Zweck der Lucinde wäre also groß u[nd] edel. Ist <sup>208</sup>es aber auch noch nöthig, danach zu streben? Höchst nöthig. Sehr wenig Menschen sind auf diese  
p 37 Art harmonisch gebildet, oder streben auch nur noch diese Bildung. Der größte Theil hat nöthig thierische Begierde, u[nd] eben deshalb läßt er Gegenstände der Liebe nicht gern zur Sprache kommen, welches man höflich Schamhaftigkeit nennt, weil er dadurch sogleich in seiner Torheit zurückfällt. Das soll aber nicht sein. Ja auch bei denen, die sich schon zu der Höhe erhoben haben, bloß den Geist zu bilden, trifft jede Berührung der Sinnlichkeit eine Begierde des Thiers. Daher scheuen auch sie die Gespräche über Liebe aus solcher Scham. Dieser ganze schlechte Zustand des Menschengeschlechts in dieser Rücksicht ist aber nach meiner Einsicht im Allgemeinen mehr der herrschende Vorurtheil, den Mangel an Kraft zur Bildung, als der moralischen Verderbtheit zuzuschreiben, ohngeachtet ich gar nicht leugnen will, daß bei sehr vielen eben die recht große sogenannte Schamhaftigkeit eine recht große moralische Verderbtheit sei, nur mit <sup>209</sup>innerlicher Furcht u[nd] Scheu davor

---

<sup>205</sup> “g” rayé dans le ms.

<sup>206</sup> “außer dem Gebiet” rayé dans le ms.

<sup>207</sup> “nur” rayé dans le ms.

<sup>208</sup> “s” rayé dans le ms.

<sup>209</sup> [XXX] rayé dans le ms.

aus Schwäche verbunden. Da ist Schamhaftigkeit nur Furcht vor Scham. Denn ich stimme im Begriff der Schamhaftigkeit vollkommen mit dem Verfasser der Briefe über die Lucinde überein. Wenn ich ihn recht verstehe, so ist <sup>210</sup>sie nach ihm die Achtung vor dem Menschen (einen andern u[nd] sich selbst) die uns abhält, ihn wider seinen Willen, gleichsam wider seine Einwilligung, plötzlich in eine von seiner herrschenden völlig dissonirenden Stimmung zu setzen. Ist diese <sup>211</sup>neue Stimmung noch dazu unangenehm oder verächtlich, so wird die Schamlosigkeit noch größer, u[nd] am auffallendsten ist sie, wenn diese neue Stimmung die die thierische Begierde wird, in welche durch plötzliche Ueberraschung mit solchen Bildern auch ein sehr fest Gebildeter gerathen kann. Man sieht leicht, daß je höher wir in der harmonischen Bildung gestiegen sind, unsere Schamhaftigkeit desto weniger Bilder zu fürchten hat.

p 38

<sup>212</sup> Aus der vorigen Anmerkung, daß der größte Theil der Menschen nur aus herrschendem Vorurtheil, u[nd] Mangel an Kraft zur Bildung diese falsche Schamhaftigkeit habe u[nd] schätze, glaube ich, ergibt sich, daß Schlegel nicht ganz den rechten Weg eingeschlagen hat. Er hat die Schamhaftigkeit, sei sie auch falsch, zu hart angehalten, um sie nicht noch hartnäckig u[nd] widerspenstig zu machen; er hat sich zu vielen Mißverständnissen ausgesetzt, es sich zuweilen selbst ein wenig zu einseitig der Sinnlichkeit ergeben. Für eine Gesellschaft<sup>213</sup>, die in der harmonischen <sup>214</sup>Bildung schon so weit gediehen ist, wäre die Lucinde, wenn ich den letzt genannten u[nd] einige andern Fehler abrechne, ein vortreffliches u[nd] edles Werk; so ist es aber nicht für die Welt, für die es noch zu paradox ist, um sie nicht weniger zu bilden, als hartnäckig zu machen u[nd] abzuschrecken. Wer aber nur im geringsten edle Bildung u[nd] Anlage genug dazu hat, um ja nur das Ideal u[nd] die Wünschenswürdigkeit der harmonischen Bildung der Liebe fassen zu können, dem werden die Briefe einen großen Theil seiner Vorurtheile wegräumen, u[nd] ein Schlüssel sein.

---

<sup>215</sup> Vor Kurzem habe ich einen gewissen jungen Mann kennen gelernt, dessen Sitten u[nd] Unterhaltung mir sehr wohl gefallen haben. Er ist ein <sup>216</sup>eifriger Anhänger der Schlegel, u[nd] hat mit Bernhardi die Wissenschaftslehre gelesen. Die

---

<sup>210</sup> "Schamhaftigkeit" rayé dans le ms.

<sup>211</sup> "jetzige" rayé dans le ms.

<sup>212</sup> Tout le premier paragraphe est marqué d'un trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>213</sup> "von" rayé dans le ms.

<sup>214</sup> "Gesellschaft" rayé dans le ms.

<sup>215</sup> En marge en face: "den 18ten", dans le ms.

<sup>216</sup> "A" rayé dans le ms.

Lucinde habe dieser nicht mit ihm lesen wollen. Uebrigens ist der junge Mann sehr absprechend in seinen Urtheilen, sehr verachtend gegen jeden Mann der nicht in den Canon der großen Genien gehört, will in 3 Jahren 12 Sprachen <sup>217</sup>studiren, u[nd] 3 Universitäten besuchen. es soll mich wundern, ob ich ihn bei näherer Bekanntschaft noch so finden werde.

---

p 39 Eine sehr hübsche Art von Thorheit wäre es, wenn jemand, der den Shakespear sehr bewundern gehört hätte, u[nd] daß dieses originale Genie oft Anachronismen begeht, u[nd] das Costüm verletzt, um nur auf einen rechten genialisch heroischen Anachronism zu begehn, eine ganz neue kaum bekannte Erfindung, in einem <sup>218</sup>Werke der schönen Kunst in den frühesten Zeiten vorkommen ließen.

---

Es ist sonderbar, daß manche Freunde schlechterdings keinen Sinn für Witz u[nd] Laune [haben]. Ich habe einen braven Freund, der einem oft die gute Laune recht verbittert. Mitten in einem witzigen Gespräche weist er skeptische <sup>219</sup>Zweifel auf, u[nd] da er im disputiren sehr stark ist, so verfolgt er diese bis auf das äußerste. Dabei verliert man dann allen Muth. Trifft ihn einmal ein Witz, so lacht er überlaut, läßt sich weitläufig über ihn aus, oder versucht wohl gar ihn auf allgemeine Prinzipien zurückzuführen. Ich glaube ein solches Uebel hat auch sehr seinen Grund in dem Mangel an feineren, witzigen Umgange, u[nd] überhaupt in der Einseitigkeit des Umgangs u[nd] der Beschäftigung, wo man nur in ordentlichen Disputationen Unterhaltung findet.

---

#### August

<sup>220</sup> Heute nahm der gute Klein Abschied von mir, u[nd] ich ging noch zu ihm, ließ mir seine Silhouette geben, u[nd] nahm Abschied von ihm. Er schien recht ungern von hier zu gehn. Ich trug ihn auf mir eine vollständige Relation von seinem Examen zu schicken. Morgen früh reist er.

p 40 <sup>221</sup> Endlich bin ich <sup>222</sup>Gottlob mit meinem schweren Civilrechte fetig, kann ich wohl sagen, wie Gottschling von seinem Horaz. Es war eine langwierige, saure, lohnlose

---

<sup>217</sup> “tre” (?) rayé dans le ms.

<sup>218</sup> “Geiste” rayé dans le ms.

<sup>219</sup> “Gespräche” rayé dans le ms.

<sup>220</sup> En marge en face: “Dienstag. Den 19ten”, dans le ms.

<sup>221</sup> En marge en face: “Mittwochs den 23ten”, dans le ms.

<sup>222</sup> “mit me” rayé dans le ms.

Arbeit. Nun hoffe ich aber auch durch meine tabellarischen Uebersichten viel gethan zu haben ; alles was ich lese u[nd] finde kann ich darauf erfeieren. Ich denke es auch mit meinen übrigen Wissenschaften nach u[nd] nach so zu machen.

---

<sup>223</sup>In Happiels Lebenslaufe in aufsteigender Linie bin ich nur bis zum Ende des 2ten Theils gekommen, u[nd] mag nun auch <sup>224</sup>nicht weiterlesen. Es ist gar zu theologisch u[nd] predigend, u[nd] die philosophischen Predigten des H. Vaters sind grausam in die Länge gezogen. Am besten gezeichnet sind eigentlich Wilhelmin u[nd] Hermann. Und wenn Mine ein klein Steig weniger, ich will nicht sagen religiös, sondern theologisch wäre, so wäre sie unvergleichlich. Bei ihrer Geschichte kommen auch die rührendsten Stellen wohl ächter naher Empfindung vor. Die Philosophie hätte wohl anders angebracht werden können.

---

*September*

<sup>225</sup>Schlegels Gedichte enthalten noch vortreffliche Sachen. Die mythologischen, möchte ich sagen, wären die besten, als Prometheus, Pögmalion.— Die Erfindung des Kusses ist liebenswürdig. Das schönste ist aber fast Sikan u[nd] Heliodora. Wie sanfte Wellen geleitet der Styl, u[nd] wogt so schön hin, indem die folgende Strophe  
p 41 immer das Ende der vorhergehenden anfängt. Die Sonette sind mir zu litterarisch, u[nd] also sehr oft zu kalt u[nd] zu künstlich.

---

<sup>226</sup> Eine der hübschesten Dichtungen, die Jean Paul uns je geschenkt hat, sind seine Blumenstücke<sup>227</sup>, die ich jetzt erst gelesen habe. Die Geschichte eines nach und nach sich einander hinärgenden Ehepaars, herzlich guter Leute, die aber schlechterdings nicht für einander passen, ist mit bewundernswürdiger Menschenkenntniß u[nd], wie ich denke, mit sehr richtiger Succession geschildert. So aufgeklärt u[nd] über alle Vorurtheile erhaben Siebenkäs ist, so voll von Volksmeinungen u[nd] Aberglauben steckt Lenette; so verächtlich er über Geld und Gut hinwegsieht u[nd] so wenig er seine äußere Armuth, bei seinem innern Reichthum<sup>228</sup> achtet, so sehr hängt

---

<sup>223</sup> En marge en face: "Sonntags den 31ten", dans le ms.

<sup>224</sup> "weiter l" rayé dans le ms.

<sup>225</sup> En marge en face: "Sonntags den 7ten." dans le ms.

<sup>226</sup> En marge en face, sur toute la page, "I, 8 ff", et un grand trait vertical au crayon (de deuxième main) dans le ms; début d'un passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 8.

<sup>227</sup> "*seine Blumenstücke*" dans *NS*, vol. 1, p. 8.

<sup>228</sup> "Reichthume" dans *NS*, vol. 1, p. 9.

Lenette am Zeitlichen, u[nd] wird durch kleine Unglücksfälle, die aber <sup>229</sup>das in ihren Vorurtheilen Wichtige treffen, mehr geschreckt, als durch wirklich große; so humoristisch sich alles bei ihm formt, so schlicht und unempfänglich für alles, was Laune heißt, ist ihr gemeiner Sinn. Samen<sup>230</sup> genug zum stillen Zwiespalt, käme auch nicht dazu:<sup>231</sup> die äußerste Armuth, die H. von Meyern Niederträchtigkeit, u[nd] endlich, der schlimmste <sup>232</sup>Feind, die stille, gefährliche Liebe des Schulraths Stiefel u[nd] Lenettens, deren Hauptfrüchte ich, wie ich glaube, noch im 3ten Theile<sup>233</sup> zu erwarten habe.

p 42 Es ist bekannt, daß Jean Paul, außer den großen erhebenden Ansichten <sup>234</sup>der ganzen Menschheit, die er uns so oft zeigt, auch das kleine <sup>235</sup>Leben aller Arten von eigentlichen Erdenmenschen mit eben so viel tiefer Kenntniß, als ächter Laune zu beschreiben weiß. Schon die nach u[nd] nach <sup>236</sup>wachsende Trennung der siebenkäsischen Eheleute, die oft durch nichtssagende Kleinigkeiten zunimmt, bloß, weil sie da ist<sup>237</sup>, führt uns, leider!<sup>238</sup> in so manche Ehebündnisse ein. Er steigt noch einige Schritte tiefer in die gemeine Natur u[nd] seine ganze tiefe Kenntniß derselben liegt im Friseur<sup>239</sup>, u[nd] zwar am meisten bei dem Vogelschießen. Dies ganze Fest ist überhaupt unvergleichlich. Der burleske<sup>240</sup> Ernst, womit die ganze<sup>241</sup> Sache betrieben wird, wäre an sich schon unvergleichlich; aber wir werden vor der bei solchen Schilderungen immer noch möglichen Ermüdung durch den beständigen Gedanken gesichert, daß hier für unsern Helden wirklich etwas sehr wichtiges von der Vogelstange zu holen ist.

<sup>242</sup>Hierbei fällt mir ein, wie es doch kommen mag, daß es so viele Menschen giebt, die sich so gern das gemeinste Leben der <sup>243</sup>gemeinsten Menschen in Schilderungen vorführen lassen u[nd] <sup>244</sup>doch Szenen, wo sie selbst lernen und mit eignen Augen

---

<sup>229</sup> "ihr" rayé dans le ms.

<sup>230</sup> "Saamen", le deuxième "a" est rayé dans le ms. "Saamen" dans *NS*, vol. 1, p. 9.

<sup>231</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 9.

<sup>232</sup> "Freund" rayé dans le ms.

<sup>233</sup> "Theil" dans *NS*, vol. 1, p. 9.

<sup>234</sup> "des" rayé dans le ms.

<sup>235</sup> "Enden" rayé dans le ms.

<sup>236</sup> "steigen" rayé dans le ms.

<sup>237</sup> "daist" dans *NS*, vol. 1, p. 9.

<sup>238</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 9.

<sup>239</sup> "und zeigt seine Kenntniß derselben im Friseur" dans *NS*, vol. 1, p. 9.

<sup>240</sup> Souligné de deux traits au crayon (de deuxième main) dans le ms.

<sup>241</sup> Manque dans *NS*, vol. 1, p. 9.

<sup>242</sup> Le passage à la ligne manque dans *NS*, vol. 1, p. 10.

<sup>243</sup> "Menschen" rayé dans le ms.

<sup>244</sup> "S" rayé dans le ms.

sehn könnten, wie das Feuer fliehen. Ja, ich glaube, die meisten Gebildeten sind so. Sie scheinen ihrer Würde durch dies eigne Durchsuchen der abgelegenen Winkel der Menschheit Eintrag zu thun,<sup>245</sup> sie scheinen den Geringen so zu verachten, daß sie sich zu beflecken glauben, wenn sie sich nur <sup>246</sup>um ihn bekümmern, u[nd] immer die Bekleidung eines gewissen feinen Gefühls zu fürchten, daß <sup>247</sup>manche doch selbst <sup>248</sup>bei andern tausendmal verletzen. Manchmal<sup>249</sup> muß man doch<sup>250</sup> wirklich auf den Gedanken kommen, daß es zu wenige giebt, die die ganze Menschheit nur<sup>251</sup> zu erblicken vermögen, daß zu viele in ihrem Stande, in ihrem Kreise, ja, leider! oft in sich selbst ihre<sup>252</sup> Menschheit finden, für die ihr Herz schlägt, an der ihr Verstand Nahrung findet. Aber wahrlich, je mehr sich die Menschheit um sie verengt, desto mehr nimmt sie auch<sup>253</sup> in ihnen ab. Der hat ein wahres Menschenherz, der es allen Nationen, allen Ständen zuwenden kann, der es vor einem Menschen nicht voll falscher Scham verschweigt, daß er sich um den andern bekümmert, der bis in die tiefsten Hütten des Pöbels hinabsteigt, dem er doch wahrlich immer noch mehr gleicht, als seinen hohen Idealen,<sup>254</sup> um Menschen zu sehn, u[nd] schöne Hoffnungen für sie zu fassen, oder über sie zu weinen, aber immer sie zu lieben.

Und ein solcher Mensch schien mir Leibgeber; aber sein letzter Brief bekümmert mich um ihn. Die Menschen scheinen ihn halb von sich abgewendet zu haben.<sup>255</sup>

---

Ich habe Sakontale noch einmal gelesen, u[nd] sie nun erst recht lieb gewonnen, so lieb, daß ich sie für eine der schönsten Dichtungen halte die ich kenne. Wie habe ich mir den Orient <sup>256</sup>so zart, so fein, in besonders im Punkte der Liebe so äußerst reizend gedacht. Diese Liebessamen sind mir auch die liebsten im ganzen Gedichte.

---

Vermehrens Briefe <sup>257</sup>über die Lucinde enthalten nach meiner Einsicht viel wahres u[nd] wichtiges; aber mich dünkt, sie sind nicht so philosophisch, wie die andern, die ich gelesen habe.

---

245 “;” dans *NS*, vol. 1, p. 10.

246 “so sehr” rayé dans le ms.

247 “sie” rayé dans le ms.

248 “zuweilen” rayé dans le ms.

249 “Bisweilen” rayé dans le ms.

250 Manque dans *NS*, vol. 1, p. 10.

251 Manque dans *NS*, vol. 1, p. 10.

252 “die” dans *NS*, vol. 1, p. 10.

253 Rajouté au-dessus dans le ms.

254 “(dem. . . Idealen)” dans *NS*, vol. 1, p. 10.

255 Fin du passage figurant dans *NS*, vol. 1, p. 10.

256 Plusieurs corrections dans le ms: “recht so weich [/nicht so weich] u[nd] so üppig”.

257 “ent” rayé dans le ms.

---

Jean Pauls Langwerthal ist das philosophische Werk von ihm, das ich kenne; denn die clavis Fiktiana<sup>258</sup> habe ich nicht gelesen. Ich habe mir aber doch durch den Ruf mehr davon vorgestellt, als ich daran gefunden habe. Die Erklärung der Holzschnitte ist allerliebste.

---

Romane im Roman von Klingmann soll in die schlegelsche u[nd] [XXX]sche Fußstufen treten; aber es gelingt ihm schlecht. Der Ton dieser Vorgänger ist recht ängstlich darin gesucht, ihre Sonderbarkeiten schief u[nd] ohne Sinn gebracht; was aber das schlimmste ist: ich u[nd] die Freunde, mit welchen ich ihn las, fanden auf jeder Seite viele Stellen, bei denen einer immer die Bücher anzeigen konnte, wo wir sie sonst schön gefunden hatten.

---

<sup>258</sup> En lettres latines dans le ms.

Variantes principalement orthographiques, peu nombreuses et peu significatives par rapport à *NS*, vol. 1, p. 87–91 sur les pages 1–3 du ms ; indication systématique dans le ms des pages correspondantes dans les *NS*, en marge, de deuxième main.

p 4 <sup>1</sup> *Kallius Regulus* ist ganz eigentlich ein practisches, <sup>2</sup>rhetorisches, antiquarisches, besonders aber moralisches Exercitium, eine <sup>3</sup>rechte Schularbeit. Die Pose ist am schlimmsten dabei weggekommen. Der Held u[nd] die Uebrigen überlegen vielfach, ob sie die Hauptbegebenheit thun und leiden wollen, sie entschließen sich endlich dazu, u[nd] thun es. Einige rhetorische Stellen sind nicht ganz übel gerathen. Die Charakterzeichnung ist beinah <sup>4</sup>das schlechteste. Die Römerheit ist so recht dick aufgetragen. Allenthalben sollten Hände am Rande stehn ; denn allenthalben blickt der Verfasser durch, u[nd] sagt ; seht, <sup>5</sup>was das für Römer sind ? Einmal kleidet er sich in Badostow u[nd] zeigt ganz deutlich darauf. Diese Römer bewundern sich auch unter einander ganz außer ordentlich, u[n]) können sich gar nicht drüber zufrieden geben, daß sie solche Römer sind. <sup>6</sup>Die Worte Römer u[nd] römisch kommen bis zum Uebelklang oft vor. Von Versen kann gar nicht die Rede sein ; es ist nicht daran zu denken. Die Sprache möchte zuweilen recht ganz tragisch u[nd] erhaben sein, aber es will doch ganz u[nd] gar nicht angehn. Attila ist fast am elendsten gezeichnet, besonders am Schluß. Das Lustigste ist eigentlich die höchst langweilige Dialektik, womit sich diese guten Römer quälen einander zu beweisen, daß die in Frage stehende That wirklich in ihrem Nationalcharakter liege, und also geschehen müsse. Lieber Collin, ein Wenig mehr Geist für die alte Welt ! Mit Formeln u[nd] Redensarten, die freilich in gehöriger Menge angebracht sind, ist es da noch nicht gethan. Shakespeare läßt in Rom die Glocke schlagen, u[nd] ist mehr in Kostum als Sie mit ihren Favoriten<sup>7</sup> u[nd] <sup>8</sup>Senatssitzungen u[nd] Komition.

**Version manuscrite, différences par rapport à *NS*, vol. 1, p. 91 :**

p 5 ... Ηαζ... : “I, 91” au crayon dans la marge en face, dans le ms.

<sup>1</sup> Croix au crayon dans la marge en face dans le ms.

<sup>2</sup> “rh” rayé dans le ms.

<sup>3</sup> “R” rayé dans le ms.

<sup>4</sup> “am Schlechtsten” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> “da” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> “Das” rayé dans le m.

<sup>7</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>8</sup> “u” rayé dans le ms.

... , daß sie sich selbst für *σωφρονας* hielten.

Indessen giebt es doch 2 Classen.

Début du paragraphe suivant : Eigentlich fiel mir das Obige bei Folgendem ein. Es ist interessant die Handlungsweise <sup>9</sup>der Empiriker zu betrachten, welche fast alle nicht wissen, auf welchem Standpunkte sie stehn oder stehn sollten.

... , u[nd] Achenwall, in der Vorrede zu seiner Politik, um eine recht leere Grille zu bezeichnen, sagt, er werde...

... Nun ist es lustig anzusehn, wie sie doch alle gern philosophische Gelehrte sein, u[nd] ihre philosophischen Kollegia...

**Version manuscrite, différences par rapport à NS, vol. 1, p. 92 :**

Nach Suckow hat Darjes “die Kameralwissenschaften mit philosophischen Augen angesehen”. Das kann nicht <sup>10</sup>weniger lustig sein, als die Philosophie mit kameralistischen Augen anzusehn, wie so Viele thun. In seiner eigenen Ausgabe des darjeschen  
p 6 Werkes ist es eine Lust, wie er im Anfange fast mathematisch einen Satz aus dem andern...

Der *Titan* sollte Jean Pauls bestes Werk sein? Ich möchte ihn für sein schlechtestes halten. Nun darf ich gar nicht mehr die Augen hineinschlagen, so quellen...

... Aber sie sind insgesamt krank; ja <sup>11</sup>es ist...

**Version manuscrite, différences par rapport à NS, vol. 1, p. 93 :**

... Die Gesundheit überlaßen sie den Alltagsmenschen, z. B. Rabatten. Ich bin freilich kein Alban. Indessen habe ich doch wohl gewagt, mir einmal recht vorzustellen, ob ich mich wohl in eine solche Linda verlieben könnte. Ich könnte es nicht...

... In dessen Schilderungen ist zuweilen reiner Kramer. Ein wunderlicher alter Herr ist der alte Spener, der Gespenster sieht, u[nd]...

... Der Weg nach Blumenbühl ist mir so bekannt, als ob ich alle 2 Tage hinginge,  
p 7 und in Lilar kenne ich alle Fußsteige.

Es giebt irdische Naturen, die sich mit aller Gewalt nach dem Höhern abquälen, u[nd] das Schönste u[nd] Beste...

**Version manuscrite, différences par rapport à NS, vol. 1, p. 94 :**

... aus der Welt der uralten deutschen Gedichte, des Heldenbuches, des Liedes der Nibelungen nehmen, worin <sup>12</sup>ich mehr heroischen als romantischen Geist finde.

---

<sup>9</sup> “aller” rayé dans le ms.

<sup>10</sup> “lust” rayé dans le ms.

<sup>11</sup> “S” rayé dans le ms.

<sup>12</sup> “wir” rayé dans le ms.

Nach dem, was ich bis jetzt von der neuen *stolbergischen Uebersetzung des Aeschijlos* gelesen habe, kann ich sie nicht anders als sehr schlecht finden.

In den *Wunderbildern u[nd] Träumen* von Sophie Bernhardi...

p 8

... Nur Eins zeichnet sich besonders durch eine fast mehr als weibliche Stärke der Phantasie aus, das, worin das Unglück eine so große Rolle spielt. <sup>13</sup> Auch hier, wie in meinem ganzen Leben, hat der Tod meiner Schwester eine Stockung hervorgebracht. Was habe ich eben da zu bemerken, wenn ich ganz von Einem unglücklichen Gedanken angefüllt bin?

---

März

### Version manuscrite, différences par rapport à *NS*, vol. 1, p. 95:

Eine ganz neue, wunderbare, u[nd] wichtige Erscheinung ist ohne Zweifel der von Novalis angefangene *Heinrich von Ofterdingen*. An diesem vortrefflichen jungen Manne haben wir <sup>14</sup>gewiß unendlich viel verloren.

..., u[nd] so viel man <sup>15</sup>jetzt sehn<sup>16</sup> kann...

p 9

..., u[nd] je mehr H.[einrich] selbst nach u[nd] nach in die Poesie über ging auch sein irdisches Leben darin übergehn. Es würde also dies eine myätische Geschichte, eine Zerreißung des Schleiers...

... Über das Einzelne muß ich noch nähere Beobachtungen anstellen. <sup>17</sup> Das philosophische Gedicht, glaube ich, muß in Terzinen geschrieben werden. Die Terzinen ist unter den neueren Versarten das, was unter den alten der *Hexameter*, die Ehrwürdigste. Der Hexameter scheint mir zum seriösten Ausdrucke der Objektivität zu dienen; der Einfachheit seines Gesetzes wegen. Auch, glaube ich, ist er unter allen antiken Sylbenmaßen das einfachste im Ganzen. Die jambischen sind weit mehreren Veränderungen fähig, u[nd] noch mehreren die lyrischen. So ist wohl das aller beweglichste u[nd] Veränderlichste das beste für die größte Subjektivität. Die innere Bildungsfähigkeit des Hexameters ist nur um sich den innern Abwechslungen des Objekts anzuschweigen, dessen ganzes so einfach stehn bleibt, wie das Ganze des Hexameters selbst.

---

<sup>13</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 94. L'encre est plus claire dans le ms.

<sup>14</sup> "ehr" rayé dans le ms.

<sup>15</sup> "bis" rayé dans le ms.

<sup>16</sup> Rayé, puis rétabli par des points sous le mot, dans le ms.

<sup>17</sup> Début d'un passage ne figurant pas dans *NS*, vol. 1, p. 95. Une croix en face au crayon (de deuxième main) dans le ms.

Die Terzine ist noch einfacher als der Hexameter, u[nd] das einfachste, also Objektivste aller romantischen Versarten. Mit dem Hexameter verglichen scheint sie subjektiver zu sein, eben weil sie romantisch ist, u[nd] das Romantische den Begriff einer größten Subjektivität einschließt. Indessen besteht die ganze Verschiedenheit der romantischen Versarten fast nur in der Veränderung des Reims, der Länge der Verse, u[nd] der Größe der Absätze. Die Cäsuren<sup>19</sup>, oder vielmehr Abschnitte, sind wohl mitzumachen; aber die Quantität fehlt. Gegen die übrigen romantischen Inhalten möchte wohl also die Terzine nichteinmal einfacher sein, als den Hexameter im Vergleich mit den übrigen alten.

Es fragt sich nur noch, ob <sup>20</sup>bei einer erhabenen u[nd] sehr einfachen Subjektivität, die bloß in dem Streben nach Objektivität besteht, nicht noch ein einfacheres Versmaß schicklicher wäre, als das rein objektive, indem dieses immer noch die Nüancen des Objekts selbst ausdrückt, jenes aber nur ein hohes einfaches Streben, das Objekt zu bemeistern. So wäre jenes zugleich bescheidener, u[nd] ausdrucksvoller für die Tiefe eines ernstesten Gemüths, das nur Einen Gedanken denkt, u[nd] das All zu umfassen strebt.

Dieses erwägt, stimme ich für die Terzine, welches<sup>21</sup> die tiefe Sehnsucht nach dem All ausdrückt. Der Hexameter würde ein Gemüth bezeichnen, das in seiner erhabenen Heiterkeit u[nd] Ruhe gleichsam nur das durchsichtige medium<sup>22</sup> der Anschauung wäre. Könnte also ein Sterblicher zu dieser Durchsichtigkeit gelangen, d. i. Gott sein, so müßte er sich in Hexameter, oder vielleicht in einem unbekanntem göttlichen Versmaße aussprechen; da er aber immer auf dem Standpunkte des Endlichen bleibt, so wähle er die Terzine.

So, möchte ich sagen, muß er eben <sup>23</sup>darum in Terzinen singen, warum er das Ewige nur sýmbolisch aussprechen kann, u[nd] nicht unmittelbar. Denn sonst wäre er Gott u[nd] die Welt, u[nd] sein Ausdruck, der Ausdruck des Selbstentkommens Gottes in der Welt.

---

*April*

**Version manuscrite, différences par rapport à NS, vol. 1, p. 96 :**

---

<sup>18</sup> “Saz” rayé dans le ms.

<sup>19</sup> “sind” rayé dans le ms.

<sup>20</sup> “nicht” rayé dans le ms.

<sup>21</sup> Le “s” est peut-être rayé à la fin de “welches”, dans le ms.

<sup>22</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>23</sup> “dadurch” rayé, “die” rayé dans le ms.

*Baggesens Parthenäis* ist auch ein Versuch zu homerisieren, der aber nicht <sup>24</sup> ganz gelungen ist. Es schwebt...

..., u[nd] bald scherzhaft bald ernsthaft gebraucht werden. Dadurch werden fast...<sup>25</sup>

---

<sup>24</sup> “Bagg” rayé dans le ms.

<sup>25</sup> Le manuscrit continue ainsi.

### 2.1.3. Notes sur la mythologie grecque

*Historical Society of Pennsylvania, Gratz Collection*

p 1 heimlich den *Jamos*. <sup>1</sup>Dieser erhielt von seinem Vater für sich u[nd] sein ganzes Geschlecht die Gabe der Weissagung u[nd] das gedachte Priesterthum, als *Herakles* die olÿmpischen Spiele, seinem Vater *Zeus* zu Ehren, stiftete.<sup>2</sup>

V. 17. *Solcher Schuh*. Der dreifache Preis paßt dem *Argesias*, wie ein Schuh.

V. 19. *Dem Sohn Oïklus* u. s. w. Unter die sieben Herrführern, die von *Adrastos*, dem Sohn des *Talmos*, Könige von *Argos*, gegen *Thebe* geführt wurden, war auch *Aneppieros*, der Sohn des *Oïklus*, der zugleich Held u[nd] Weissager war, weswegen *Agesias* hier mit ihm verglichen wird, u[nd] der mitten in der Schlacht lebendig mit Rossen u[nd] Wagen von der Erde verschlungen wurde.

V. 37. *Phintis*, der Wagenführer der *Agesias*.

V. 56. *Alphers*, der Hauptstrom in Arkadien.

p 2 <sup>3</sup>V. 140. *Der Stein*, <sup>4</sup>welcher die *Junge* <sup>5</sup>schärft eine neue Phantasie, die den Gesang, wie ein Schleifstein, von neuem anschärft.

V. 143. *Metopa*, Tochter des Flußgottes *Ledon*, gebar dem Flußgotte *Asopos* die Nÿmpe *Thebe*, von der *Thebe*, *Pindaros*' Geburtsstadt, bennant war. Da nun *Metopa* auch eine *Arkaderin* war, so hält sich der Dichter für einen Stammgenossen des Siegers. *Stÿmphalos* war eine uralte Stadt in Arkadien, an deren gleichnamigen See, *Stÿmphalidien* heißt also hier so viel als *Arkadien*.

V. 149. *Arenas* der Chorführer des *Pindaros*.

V. 150. *Der parthenische Have*, von dem arkadischen Gebirge *Parthenion*, wo *Have* geehrt wurde.

V. 132. *Bövtias Sau*, ein Schimpfwort, womit besonder die *Athener* die *Bövtier* zu belegen pflegten, die im Ganzen für dumm u[nd] roh galten.

---

<sup>1</sup> “doch” rayé dans le ms.

<sup>2</sup> Tout ce paragraphe est marqué par une accolade dans la marge de gauche.

<sup>3</sup> En haut à gauche de la page, “12”, correspondant sans doute au numéro de la page elle-même.

<sup>4</sup> “fällt über den (?)” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> “scheint wie die Frier (?) zu stehen”, rayé, gribouillé, remplacé par “schärft eine neue Phantasie”, rajouté au-dessus dans le ms.

## 2.2. Journaux de voyage

### 2.2.1. Journal de voyage, avril 1799

SBBln Nachl. Solger, K. 1, M. 8

p 1

Zur  
angenehmen Erinnerung,  
K. W. F. Solger

—

Erster Theil  
1799

—

p 2

Erster Theil  
1799

—

Erstes Tagebuch

—

Reise<sup>1</sup> von Halle nach Leipzig

*Mittwoch den 17ten April*

Unsre Reisegesellschaft bestand aus 8 Personen. Außer mir waren es Strühter, Hagen, Haindorf, Lang Heinrich, Metzling, Mauwer u[nd] Straube. In Schkeuditz, dem ersten sächsischen Städtchen, stärkten wir uns durch ein Frühstück, u[nd] tranken alle Bruderschaft. Von da wanderten wir an der goldenen Aue, der schönsten u[nd] fruchtbarsten Gegend, hin, durch eine fast an einander hängende Reihe von Dörfern bis Goliz, welches sich zu Leipzig verhält, wie Charlottenburg zu Berlin. Hier ließen <sup>2</sup>wir einen Regenschauer vorübergehn, u[nd] gingen dann durch das Rosenthal, ein angenehmes Lustwäldchen in die Stadt hinein. Mauwer, der uns im großen Joachimsthal Quartier zu machen versprochen hatte, führte uns dahin, ärgerte sich aber sehr, da wir dort nicht mehr unterkommen konnten. Man brachte uns in ein anders Haus hinter Lessings Kaffehaus, wo man uns ein Stube anwies, in der wir kaum Platz hatten, u[nd] nicht aufrecht stehn konnten. Dies Haus, welches uns bei näherer Untersuchung verdächtig vorkam, verließen wir bald, u[nd] gingen in das Horn, wo man uns aufnahm.

p 3

Als ich zuerst durch die Stadt kam glaubte ich<sup>3</sup> in Berlin zu seyn, aber die ungeheure Höfe der Häuser, u. [nd] das Meßgerücht machten mir noch weit stärkern

---

<sup>1</sup> “nach” rayé dans le ms.

<sup>2</sup> “S” rayé dans le ms.

<sup>3</sup> “mich”, le “m” est rayé dans le ms.

Eindruck, als ihn Berlin auf den Fremden macht. Die Ecken verunstalten die schönsten Straßen.

Die Spaziergänge um <sup>4</sup>die Stadt, die wir Nachmittag besuchten, sind über alles reizend. Vorzüglich gefiel uns das schöne lehrsche<sup>5</sup> Haus zwischen den hallischen u[nd] vorstädtischen Thore.

Im Schauspielhause sahen wir Kabale u[nd] Liebe. Die Rolle des Präsidenten, seins Sohns, welchen der hier so berühmte Opitz vorstellte, u. a. wurden schlecht p 4 gemacht. Lady Milford zwang uns manchmal <sup>6</sup>zum Lachen, wobei uns unsre Leipziger Nachbarn jedesmal mit kunstverständigen, strafenden Blicken ansahen. Mit dem alten Musikus u[nd] seiner Tochter war ich zufrieden.<sup>7</sup>

Heute aßen wir im Horne, herzlich ermüdet von der Reise, vom Spaziergange u[nd] vom Stehn im Schauspiele.

*Lepizig Donnerstag den 18ten April.*

Unser Cicerone Mauwer führte uns heute früh nach der Nicolaikirche, einer der prächtigsten Kirchen, die es vielleicht giebt. Man sollte es fast für unmöglich halten, aus einem alten gothischen Gebäude ein solches Kunstwerk hervorzubringen. Die Kirche ruht auf 4 Reihen prächtiger Säulen, die aber auf eine eigne Art, welche das gothische Gebäude nothwendig machte, sich in langen Blättern am Gewölbe hinschwingen. 6 der schönsten Gemälde von Veser, unter welchen sich Christus mit den Weibern am Brunnen am meisten auszeichnet, zieren den Altar.

Ein Versuch die Rathsbibliothek zu sehn war unnütz. Aber auf dem großen Saale des Rathhauses sahen wir wieder alte deutsche Kaiser u[nd] Fürsten u[nd] Kuhrfürsten von Sachsen abgebildet.

Wir frühstückten in Treibers Keller, einem unterirdischen Vergnügungsort der p 5 Leipziger, mit 7–8 großen, prächtigen Zimmern. Im goldenen Schiffe aßen wir den Mittag.

Nachmittag besahen wir ferner die vortrefflichen Spaziergänge. Auf dem Johanniskirchhof von dem Peterthore sahen wir Gellerts Grab, u[nd] sein Denkmal in der Kirche. Seine Büste ist aber zu stark vergoldet, so daß man sie nicht recht erkennt. In einem Gewölbe fand ich dort einen Christus in menschlicher Größe, der ein hölzernes Band in beiden Händen hielt, mit der Aufschrift :

Renovatum Anno<sup>8</sup> 1730, u[nd] dazu den Namen des Besitzers.

---

<sup>4</sup> “den” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> ?

<sup>6</sup> “be” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> “Heute aßen wir” rayé, passage à la ligne dans le ms.

<sup>8</sup> En lettres latines dans le ms.

Vorzüglich gefiel mir diese Grabschrift :

1669. p. agr. In Scheibenberg geb.[oren]

Auf Friedrich August Blechschmidts bestimmten Sterbetag Anno 1700 den 21ten 8br. gelobe ich, Jesus Christus, Bürge, zu bezahlen diesen meinen Sold<sup>9</sup> Wechselbrief an denselben, dessen Werth ich selbst verdient. Bin mit seinem Konto u[nd] Leben vergnügt, schenke ihm daher die ewige Seligkeit aus Gnaden. Jesus Christus

p 6 Capital Konto :

Für des Christus unschätzbare Lösegeld u[nd] Sanzion 100000.

Gewinn u[nd] Verlust Konto :

An glükseligen Sterbegewinn — wohl gestorben ist der beste Gewinn — 100000.

Auf meinen Antrieb zwang ich die übrigen durch die Lustigsten der Gesellschaft, Hagen u[nd] Straube, mit nach der Funkenburg zu gehn. Dies ist ein öffentlicher Ort, mit einem eben nicht sehr schönen Garten, aber einem ganz vortrefflichen Tanzsaal. Im Garten machte die Gesellschaft des H. Chairini, die ich schon von Berlin aus kannte, ihre Kunststücke. Meine Begleiter waren entzückt über seine liebeswürdige Tochter, u[nd] dankten mir, daß ich sie überredet hatte.

Diesen Abend aßen wir in Treibers Keller, u[nd] zwar recht glänzend, u[nd] hielten uns wacker an die Flasche. Mich machte das Schicksal auf der einen Seite zum Nachbar Straubens, auf der anderen einer schönen Hallenserin, die anträglich so artig war, mir ihre eben nicht günstigen Gedanken von den Studenten mitzutheilen, nachher aber, da ich ihr Zutrauen erworben hatte, auf meiner <sup>10</sup>Rede noch manches vertrauliche Ja u[nd] Nein antwortete. Straube kann nicht viel vertragen, u[nd] konnte, als wir aufstanden, nicht recht grade gehn. Ueberhaupt waren wir ziemlich lustig, als wir von Treibers Keller in das Hotel de Saxe<sup>11</sup> gingen. Das thaten wir bloß um Spiele zu sehen. Zuerst sahen wir in dem großen Eßsaale eine sehr glänzende Gesellschaft, worunter ich einige Berliner fand. Dann gingen wir in die Spielzimmer, wo<sup>12</sup> Hanibal Bank hielt. Ich würde das Grab erträglicher finden, als die Todesstille, die gespannten geängstigten Gesichter, die mißtrauischen <sup>13</sup>u[nd] gierigen Blicke des Banquiers in einem solchen Spielzimmer.

p 7

*Leipzig* <sup>14</sup>*Freitag den 19ten April*

Heute früh wurden die Kassen untersucht. Sie standen so, daß ich Brohm den Auftrag gab, uns von Mauwer, der hier studirt, u[nd] den ich kenne, nicht unserem

---

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>10</sup> “Fre” rayé dans le ms.

<sup>11</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>12</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>13</sup> “B” rayé dans le ms.

<sup>14</sup> “Mittwoc” rayé dans le ms.

Begleiter, Geld zu schaffen. Kaum war er fort, so entdeckte Straube, daß Brohm eine Schulforderung an ihn habe, die alles, was <sup>15</sup> noch in seiner Tasche befindlich war, herauszwingen würde. Brohm hatte auch nicht mehr viel. Sollten wir ihn<sup>16</sup> nun <sup>17</sup>suchen oder vermeiden? Nur Straube, Hagen u[nd] ich waren in solchen Umständen. Und doch durften wir die andern, welche die Altklugen gespielt hatten, nichts davon wissen laßen, wenn wir nicht ausgelacht seyn wollten. Nachdem wir also gefunden hatten, daß wir uns<sup>18</sup> doch noch<sup>19</sup> mit Mühe durchwinden könnten, so sagten wir ihnen ganz prahlend, wir würden heute Abend ins Schauspiel gehn u[nd] in Treibers Keller speisen. Sie waren ganz <sup>20</sup>bestürzt, daß sie uns nicht auslachen konnten, u[nd] wollten zu Hause bleiben.

Wir besuchten mehrere Gärten. Am meisten fiel uns die Place de repos<sup>21</sup> auf. Ein kaufmännisch reich u[nd] bunt verzierter Saal fesselte uns nicht lange, desto mehr aber eine mit ganz vortrefflichen Gemälden geschmückte — Kegelbahn.

Heute Mittag aßen wir im Schiff. Wie war uns zu Muthe, als wir Brohm an einem andern Tische Platz nehmen sahen! Er hatte nichts ausgerichtet, u[nd] Straube entschuldigte sich bei ihm mit seiner Armuth.

Nachmittag gingen wir um die Stadt spazieren.

Ungeachtet unserer Armuth ging ich mit Straube u[nd] Hagen ins Schauspiel. Man gab Kotzebues Schreibpult, ein wenigstens recht <sup>22</sup>amüsantes Stück, <sup>23</sup>das auch recht gut gespielt wurde. Am meisten gefiel mir Msl. Koch, ein sehr hübsches Mädchen, veilleicht nicht sehr gebildet, aber grade für die Rolle der Msl. Lützer gemacht.

Wir 3 aßen in Treibers Keller, wo ich meine gestrige Nachbarin wieder fand. Da sie aber noch nicht beredter geworden war, so entfernte ich mich bald von ihr.

*Halle Sonnabend den 20ten April*

Morgens um 6 Uhr rückten wir alle, außer Lang Heinrich u[nd] Metzging, die schon gestern gegangen waren, wieder aus, u[nd] kamen ohne einen Pfennig um Mittag in Halle an.

---

<sup>15</sup> “er” rayé dans le ms.

<sup>16</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>17</sup> “neu” (?) rayé dans le ms.

<sup>18</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>19</sup> “genug hätten” rayé dans le ms.

<sup>20</sup> “reservirt” rayé dans le ms.

<sup>21</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>22</sup> “unter[haltendes]” rayé dans le ms.

<sup>23</sup> “daß” rayé dans le ms.

## 2.2.2. Notes prises à la galerie de peintures à Dresde, été 1812

SBBln, Nachl. Solger, K. 1, M. 10

p 1

### Dresdner Galerie

*Giotto*<sup>1</sup> 1276–1336.

#### *Geburt Christi*

Länglich schmale Form des Ganzen. In der Mitte der Stall, <sup>2</sup>der recht absichtlich zerbröckelt u[nd] elend aussieht. In der Mitte des Stalls liegt das Kind. Zur Rechten (des Beschauers) Maria <sup>3</sup>kniend, zur linken sitzt Joseph, halb mit dem Rücken nach dem Beschauer. Rechts neben dem Stall <sup>4</sup>Ochs u Esel, und rohe, aus über einander gepackten Steinen bestehende Architektur, wozwischen in der Ferne Kamele u.[nd] dgl. Links neben dem Stall eine roh skizzierte Gegend, und <sup>3</sup><sup>5</sup> tanzende u[nd] schäkende junge Bauer. Ueber der Hauptgruppe fliegen Engel fast s[ym]metrisch heran, nicht schwebend, sondern mit fast senkrechten Leibern, u[nd] mit den Flügeln fast wie Vögel schlagend. Auch ist in der Mitte ein geflügelter Engelskopf in der hölzernen Stallwand und darüber noch einige rund gruppierte Engelsköpfe. – Harmonie in der *Gruppierung* ist gar nicht. <sup>6</sup>Das Kind, Joseph u[nd] Maria sind verloren neben einander. Die *Köpfe* sind meistens *dick* u[nd] dagegen der Leib der Maria zu <sup>7</sup>dünn. Ihr Kopf ist etwas bäurisch, sie hat runde Backen, u[nd] eine etwas zu dicke Nase, u[nd] schlägt die Augen nieder, wie in Verlegenheit, gewiß nicht ohne Absicht, den Ausdruck zu verstärken. Es ist überhaupt im Ganzen weniger Idealität der Form, als <sup>8</sup>der Ausdruck gesucht ; jene kann erst Statt finden bei genauer Kenntniß des Einzelnen. Die Engelsköpfe sind auch sehr dick, pausbäckig, aber dabei mit ernsten Mienen ; sie sehn fast aus wie Pfaffen. *Joseph* hat den besten Kopf, einen sehr gebildeten Greiseskopf. Die Drappiere, bes.[onders] an der Maria ist auffallend besser als das übrige, nicht bloß natürlich, sondern reich u[nd] mannigfaltig, u[nd] mit sehr wenigen harten Kniffen u[nd] Ecken. Die ganze Gegend ist ohne Zweifel der Vollständigkeit wegen mit hineingezogen.

p 2

---

<sup>1</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>2</sup> “das” rayé dans le ms.

<sup>3</sup> “kni” rayé dans le ms.

<sup>4</sup> “P[ferd ?]” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>6</sup> “Die” rayé dans le ms.

<sup>7</sup> “schlank” rayé dans le ms.

<sup>8</sup> “des” rayé dans le ms.

*Mantegna*<sup>9</sup> 1451–1517

Eine Verkündigung. Die Scene in einem hohen gewölbten Saal mit prächtiger, aber nicht sehr graziöser Architektur. Die Madonna sinkt sehr demüthig, u[nd] bescheiden zusammen. Das Gesicht hat Aehnlichkeit mit dem des Giotto<sup>10</sup>, aber ist schon bei weitem gemildeter. Auch hier ist jedoch weit mehr Ausdruck gesucht als Adel der Form. Der Engel hat auch ein dickes, aber kräftiges Gesicht, u[nd] große Flügel mit Pfauenaugen, dabei ein sehr sorgfältig um die Armen zugelangtes Gewand. Das der Maria sinkt in ihrer halben Beugung in schöne Falten zusammen, die aber häusig, u[nd] etwas hart gelegt sind. Die <sup>11</sup>Gruppierung wird sehr gestört durch eine Säule, die gerade in der Mitte zwischen beiden Personen steht. Der Engel steht außen in der Vorhalle, Maria in der inneren Wölbung. Das Colorit ist hart u[nd] fett aufgetragen, in großen Massen, die aber nicht mit besonderer Kunst in Harmonie gesetzt sind. In dem einen obern Winkel des Gemäldes ist Gott der Vater bis an die Brust zu sehn, über ihm einen  $\Delta$ , unter ihm eine fliegende Taube. Bei aller ruhigen Tenue dieser alten Gemälde, der sie dem deutschen Charakter nähert, sieht man doch immer schon darin ein freieres Bestreben nach Idealisierung, mehr Keckheit u[nd] Thätigkeit. Auf Mantegnas Bilde steht sein Name u[nd] die Jahreszahl MCCCCL.

*Ercole Grandi di Ferrara*<sup>12</sup> 1491–1531; 2 Gemälde

jedes von der länglichen Gestalt, <sup>13</sup>wie das von Giotto<sup>14</sup>, aber noch länger. Das Eine wie Christus zum Calvarienberge geschleppt wird, das andere, wie er im Oelgarten gefangen wird durch den Judaskuß. Beide<sup>15</sup> sind von längl.[icher] Gestalt, noch mehr als das von Giotto<sup>16</sup>. Sie haben das Ansehn von Reliefs<sup>17</sup>; denn Perspektive ist beinahe gar nicht darin. Der Ausdruck darin ist höchst übertrieben, die Körper in gewaltiger Anspannung lang gestreckt, die Gesichter heftig leidenschaftlich. Die Körper sind mager, u[nd] nur in der Anspannung über der Wirklichkeit. Gruppierung ist beinahe gar nicht darin. Im rechten Stük <sup>18</sup>sitzt Simon von Cÿrene, der <sup>19</sup>das Kreuz trägt, bedeutender hervor als Christus.<sup>20</sup>

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>10</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>11</sup> “An” rayé dans le ms.

<sup>12</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>13</sup> “die” rayé dans le ms.

<sup>14</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>15</sup> “Jedes” rayé, remplacé par “Beiden”, le “n” est rayé dans le ms.

<sup>16</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>17</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>18</sup> “ist” rayé dans le ms.

<sup>19</sup> “be” rayé dans le ms.

<sup>20</sup> En marge dans le ms: “Auf dem 2ten Stücke sind im Gewande des Christus sehr harte, ekige u[nd] gehäufte Falten, fast wie bei Dürer.”

*Giovanni Bellino*<sup>21</sup> 1476–1514

Er wird Stifter der <sup>22</sup>vorigen Schule genannt, unterscheidet sich aber sehr von ihr, wie sie später war. Von ihm sind 2 Gemälde hier. Nur Eins hat ein solches Licht, das man es sehn kann. Christus in seinem Kohlmente: ganze Figur, in schmaler langer Form. Hier ist fast eine ruhige Stellung u[nd] mehr ideale Form. Die Gesichtsbildung ist edel, ruhig gefalten, aber mehr kräftig u[nd] verständig, als heilig, u[nd] begeistert. Das Colorit ist bräunlich, u[nd] in der Falte des Gewandes schon die schönen gehaltenen Schatten. Alles ist kräftig, scharf, u[nd] edel, aber von sehr mäßigem Ausdruck.

*Giorgione (Barbarelli) da Castelfranco*<sup>23</sup>

1478–1511

2 Stück. Jakob umarmt die Rahel auf freiem Felde, u[nd] die Anbetung der Hirten. Die Figuren sind schlank, dünn u[nd] etwas steinern, die Gesichter alle graulich  
p 5 ähnl(ich), ohne bedeutenden Ausdruck. Die Gewandtheit der Darstellung ist aber schon ziemlich groß; u[nd] im braunlich röthlichen Colorit etwas Manier.

*Pietro Perugino*<sup>24</sup> 1446–1524

Die *Anbetung der Könige*. Maria sitzt mit dem Christkinde ganz auf der linken Seite (vom Beschauer), neben ihr, etwas tiefer Joseph. Hinter ihr stehn 2 Hirten die in ihren Mienen zugleich Staunen u[nd] Frömmigkeit ausdrücken. Die Könige vor ihr, hinter diesen Diener, die Pferde halten, u[nd] viele zu Pferde. <sup>25</sup>Den Hintergrund bildet eine weite Landschaft, in der man noch allerlei Staffierungen sieht. Ueberhaupt scheint mir erst seit Raphael die Landschaft bei histor.[ischen] Gemälden so vernachlässigt worden zu sein; bei den ältern ist die Umgebung immer weitläuftiger u[nd] vollständiger. Alle Figuren in diesem Gemälde sind äußerst niedlich, sauber u[nd] ausdrucksvoll, schöne Gestalten u[nd] Stellungen. Das Gesicht der Maria hat noch etwas von jener stärkeren Rundung nach unten, neigt sich aber schon sehr dem Oval zu, u[nd] ist sehr lieblich; selbst das Kind hat Ausdruck. Auch Joseph ist hier bedeutender; er sitzt ernst u[nd] nachsinnend da. Der schöne Jüngling im Gefolge <sup>26</sup>der Könige ist ganz im Anschauen der heil.[igen] Gruppe versunken, u[nd] scheint sie in höherem Sinne zu verstehn, als die Könige selbst. Die Gruppierung ist nicht  
p 6 harmonisch; die Figuren sind wie von einander gesondert, wie für sich bestehend.

---

<sup>21</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>22</sup> “t” rayé dans le ms.

<sup>23</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>24</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>25</sup> Rayé: “ So klein das Bild” dans le ms

<sup>26</sup> “des” rayé dans le ms.

Die Farben sind trocken, aber lebhaft, u[nd] sehr gut erhalten. Das Helldunkel ist noch sehr unvollkommen.

*Leonardo da Vinci*<sup>27</sup> 1445–1520

Von dem alten Herzog von Mailand kann man gar nichts, oder nicht genug sagen. Hier ist das erste und letzte der Kunst. Dieser Tiefe des Verständnisses u[nd] der damit verbundenen unendlichen Ausführung des Einzelnen ist kein Maler mehr fähig. Im Gesichte ist die einfache Behandlung der Farben, wie bei Holbein. Der Ausdruck ist fast ganz allgemein, aber man sieht zugleich den staateklugen Italiäner, u[nd] den tüchtigen, kräftigen u[nd] würdigen Mann darin. Die eine, entblößte Hand bewundert Schlegel mit Recht. Die *Herodias* steht zwar weit unter diesem Bilde, aber nach Leonardo<sup>28</sup> ist sie doch gewiß, wie Colorit u[nd] fleißige Ausführung beweist. Der Ausdruck ist nicht ganz angemessen.

*Paris Bordone*<sup>29</sup> 1465–1540

Diana sitzend, u[nd] 2 ihre Gefährtinnen, deren eine ihr einen Rehkopf bringt. Keimstück. Merkwürdig aus verschiedenen Gründen. Der Ausdruck ist flach, u[nd] wenn nicht gemein, doch auch nicht idealisch. Die Personen sehn aus wie frische Bauernmädchen. Auch das Colorit ist flach, aber absichtlich üppig. Das Helldunkel ist noch sehr schwach.

*Raphael da Urbino*<sup>30</sup> 1483–1520

Die *große Madonna* übertrifft doch wohl alles.

---

<sup>27</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>28</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>29</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>30</sup> En lettres latines dans le ms.

### 2.2.3. Journal de voyage de l'automne 1816

SBBln, Nachl. Solger, K. 1, M. 11

p 1 Des

Königl.[ichen] Professors an der hiesigen Universität

Herrn Solger

Wohlgeboren

hier

kleine Wallstraße

No 7.

p 4

#### *Reisebemerkungen*

Herbst 1816

*Abgereist*<sup>1</sup> Donn[erstag] den <sup>2</sup>15ten Aug[ust]: Nachm[ittags] 5 bis *Postdamm*,  
angek.[ommen] 8 Uhr. Besuche bei Knobels u[nd] Bassewitz.

16t. Aug.<sup>3</sup> abg.[ereist] M.[orgens] halb 5 U.[hr] bis *Wittenberg*, Ab.[ends] <sup>4</sup>7. Luthers  
Zimmer, die Schloßkirche, Prof. *Häupter*.

– 17. A. abg. 5. U. M., – <sup>5</sup>über *Jeßnitz*, u[nd] über die Mudte bis *Halle*, ang. Ab. 1/2  
8. im Ring. Später Spazierf. nach der hohen Brücke.

– *Sonnab. 18. A.* – Vorm. Giebachenstein. Sprengel. Nachmitt. Wilhelm Bassewitz.  
die Halle. Hallone.

abg. 5. U. Ab. bis *Merseburg*, 1/2 8 Uhr. Altensteins

– *Mont. 19. A.* – Altensteins. Dom. Schloßgarten. Gemalin Kleist. Spazierfahrt.

– *Dienst 20. Aug.* abg. 1/2 8 M.<sup>6</sup> mit Altensteins Pferden in *Naumburg* 1/2 12.  
Dom.– Abg.<sup>7</sup> Nachm. in *Schulpforte* 1/2 3. Iligen. Abg. 5. U. Ab. über Ettersberge,  
bis *Weimar* 1/2 12 Ab.

– <sup>8</sup>*Mitt. 21. Weimar* Vorm. Ortelli<sup>9</sup>. Bibliothek. Nachm. Park. Göthe nicht hier.  
Riemer nicht zu Hause. Schauspiel nicht hier.

– *Donn. 22. Jena.* Um 8 abg., um halb 11 in Jena angek. um halb 6, wieder abg.,  
nach 8 wieder in Weimar. Wedels. Luden. Gries.

---

<sup>1</sup> “Mittw[och]” rayé dans le ms

<sup>2</sup> “14” rayé dans le ms.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>4</sup> “8” rayé dans le ms.

<sup>5</sup> “bis” rayé dans le ms.

<sup>6</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>7</sup> “1/2” rayé dans le ms.

<sup>8</sup> “Dienst” rayé dans le ms.

<sup>9</sup> En lettres latines dans le ms.

p 5 – *Freit. 23.* von Weimar abg. 6. M., in Erfurt um 9 Uhr (Röm. Kaiser) Dom. Kloster der Ursul. Frühstück; abg. 1. U.<sup>10</sup>, in *Gotha* nach 3 U. Kaffee. Terrasse des Schlosses. Komödie.

*Sonnab. 24.* <sup>11</sup>Terrasse des Schlosses. Kammerrath Kästner. Abg. halb 12 U., in Eisenach 3. U. Rösels Garten. Wartburg.

*Sonnt. 25.* Von Eisenach abg. 7. U. M. nach Liebenstein 2 1/2 M., Hohe Sonne, Hellsteine, Wilhelmsthal. Liebenstein, angek. nach 1 Uhr. In Liebenstein Erdfall, Burg. Abends Major Kedel. Musik. Instrumentenmacher Vogt.– Doktor Haim.

*Mont. 26.* Morgens gebadet. Dann die *Höhle*. Altenstein. Rittercapelle, Wasserfall, Blumenkorb, Häuschen auf den Spitzen Fels. Aussicht von Liebenstein. Kenlsharen.– Table d'hôte<sup>12</sup>. Nachm. halb 5 abgereist. Sehr schöner Weg an der Werra mit vielen Aussichten auf die Gebirge. Nasungen. Um <sup>13</sup>10 Uhr in Meiningen,<sup>14</sup> 3 1/2 M.– Sächs. Hof. Wasserfall.

*Dienst. 27.* Von Meiningen Post genommen, 2 Pferde abg. halb 8. U., in Weneck 10 1/2 M., angek. halb 8 Ab.– Aussicht auf das Rhöngebirge. Schloß Hanneberg Malerstadt<sup>15</sup>. Neustadt mit den weitläufigen Ruinen des alten Schlosses Salzburg auf einem hohen Berge. Minnerstadt: Augustiner Kloster.— Von da die Gegend zwar p 6 bergig, aber wenig abwechselnd. Weneck.– Im Baierschen gilt die Post, <sup>16</sup>2 Pferde auf die Meile 1 1/2 leichte Gulden; die Chaussee trefflich; sehr rasch gefahren. Herrliches Wetter.

*Mittwoch 28.* Um 6 Uhr von Weneck ab, um halb 11 in Würzburg, 3 Meilen.+ [+ Zauberhafte Ansicht von Würzburg von den bergigen Wegen von Weneck her, u[nd] der Festung u[nd] Capelle.] Vormittag der Dom, der höchst prächtig, aber im Geschmack des 17. Jahrh. Das Schloß, das große Deckengemälde des Treppengewölbes, den Schloßgarten besehn.– Nachmittag ich allein auf die Festung, dann mit Jettchen ins Schauspiel. Die Theatersucht von Schall. Schönes Sommerwetter.

*Donnerstag 29.* Morgens 5 Uhr abgereist, um 7 Uhr Ab. in Neckarelz. Kalter Morgen, schöner klarer Tag. Der Weg geht immer über hohe Berge, u[nd] man hat die Aussicht auf den Oderwald, rechts sehr schön; im Ganzen ist aber der Weg öde, obwohl das Land fruchtbar. Kapelle im *Hartherin*, wo eine Abbildung des wunderthätigen Marienbildes von Stamberg. In *Wallthüren* die Kirche des *heil. Blutes*. Dasselbe wurde uns gezeigt; u[nd] es waren dort viele ex voto<sup>17</sup>.– Der Postillion zeigte uns ein von den

---

<sup>10</sup> “M” rayé dans le ms.

<sup>11</sup> “Abg.” rayé dans le ms.

<sup>12</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>13</sup> “halb” rayé dans le ms.

<sup>14</sup> “Sächs. Hof.” rayé dans le ms.

<sup>15</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>16</sup> “das” rayé dans le ms.

<sup>17</sup> En lettres latines dans le ms.

Wallthürischen steifen, verfluchtes Stück Land. Wunderschöne Gegend bei *Moßbach*.

p 7 *Freitag*. 30. Abg. M. halb 7, in Heidelberg halb 11. Einzig schöner Weg, besonders wenn man sich *Neckargemünd* nähert, u[nd] dann von da im engen Neckarthale.– Voß besucht. Nachm. mit H. Voß auf dem Schlosse. Thee bei Vossens.

*Sonnab.* 31. Vormittag bei Wilken, Creuzer, Fries.– Nachm. von Wilken abgeholt zur Bibliothek, während Jettchen mit Voß zu Emilie Hainse. Der Vetter Kropff. Zuner. Spaziergang mit Kropff. Abendessen bei Vossens. Senator Hart aus Lübek.

*Sonntag* 1. *Sept.* Vormittag bei *Boisserées*<sup>18</sup>. N. Schoppenhauer. Nachm. nach dem Volksbaum zu u[nd] über das Schloß zurück. Abschied bei Vossens, bei Schoppenhauers. Letzter Besuch von H. Voß.– Das Wetter in diesen Tagen zweifelhaft, aber wenn wir es brauchten, gut.

*Montag*. 2. *Sept.* Um 6 Uhr M. von Heidelberg abgereist. Auf der Bergstraße leider schlechtes Wetter. Um 1 in Darmstadt. Höchst modernes, flaches, despotisches Ansehn. Widerliches Französiren des Militärs. Table d'hôte<sup>19</sup>. Um 3 Uhr fort, um halb 7 in Frankfurt. Trauriger Abend.

*Dienstag*, 3. *Sept.* Den Vormittag vertrauert. Nachm. auf der Post u[nd] bei Bethmann. Abends Spaziergang mit Jettchen in den schönen Promenaden um die Stadt.

p 8 *Mittw.* 4. Vorm. ging Jettchen aus um einzukaufen, ich bei Fritz Schlosser. Nachm. Jettchen eben so; ich bei Pred. Spieß, Franz Brentano, Fr. Schlegel. Abends Besuch von den jungen Sacks u Fr. Schlosser.

*Donnerst.* 5. Um halb 7 von Frkf. abgefahren, um <sup>20</sup>11 in Wiesbaden. Strenge Kälte. Die röm. Mauer. Heiße Quelle, Badeanstalt. Mittagessen. Um 4 Uhr abgefahren, <sup>21</sup>nach 6 in Mainz. Kleiner Spaziergang.

*Freitag* 6. Besseres warmes Wetter. Ich allein Vorm. auf der Bibliothek, wo Prof. Lehm sehr artig. Nachmittag halb 5 abgefahren nach *Saudesheim* über Bibrich; sehr schöner Weg am Rhein. Nach 7 Uhr in Rüdesheim angelangt. Herrliche Aussicht.

*Sonnab.* 7. Morgens genossen wir die schöne Aussicht nach Bingen, der Rochuskapelle u[nd] Kempten. Dann besahen wir die Burg, worin der Graf Imgelheim hübsche Zimmer angelegt hat. *Halb 10* fuhren wir über den Rhein nach Bingen, u[nd] dann zu Lande von da weiter. In *Bacharach* bestieg Jettchen die Burg. Schöne bacharache Elster. Die schönsten Ansichten sind Bach, Kaub, Oberwesel, u[nd] die eigenthümliche

<sup>18</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>19</sup> En lettres latines.

<sup>20</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>21</sup> “um” rayé dans le ms.

Gegend in der großen Windung des Rheines hinter Boppard. Abends nach 7 Uhr in Coblenz.

p 9 *Sonntag. 8.* In Coblenz gingen wir in der einen lutherischen Kirche (besser ist die Schloßkapelle zur Garnisonkirche eingerichtet), wo ein elende Predigt. Spaziergang am Rhein, bis zur Mosel. Ehrenbreitstein. Besuch bei Fr. von Dobschitz. Rosch. Nachmittags das Rathaus u[nd] noch höher. Herrliche Aussicht. Abends bei Fr. v. Dobschitz, an Ingerslebers u[nd] Wäfflings.

*Montag. 9.* Um 8 Uhr von Coblenz ab mit Steffens Pferden. Um halb 10 in *Neu Wied*. Herrenhuter. Schloß.– Nach 1 abgefahren zu Wasser. Andernach. Schöne Felsen u[nd] Ruinen. Linz. Siebengebirge mit Drachenfels, Rolandseck u[nd] Sonnenröth. Godesberg. Nach 6 in Bonn. Der Wagen kam erst gegen 8. Graf Baust war verreist. Abends gute Unterhaltung an table d'hôte<sup>22</sup>.

*Dienstag 10.* Um 8 Uhr mit Jettchen nach der Terrasse des Schlosses, wo die herrliche Aussicht auf den Rhein, das Seitengebirge, <sup>23</sup>Godesberg, die Kapelle u.s.w. Dann im Münster. Um 10 abgereist, gegen 3 in Cöln. Briefe von Hause. Sotzmann besucht.—

*Mittwoch 11.* Vormittag geschrieben. Dann ich allein nach dem Hafen u[nd] Dom. Mittags bei Sozmanns. Nachmittags dessen Kunstsachen besehen, u[nd] auch dort Thee. Abends gelesen in Fiorilles u[nd] Schreiben.

*Donnerst. 12.* Vorm. 10. zu Sotzmanns, u[nd] mit ihnen nach S. Serezin u zu Fochem. <sup>24</sup>Bei ihnen gegessen, u[nd] Nachm. nach Duÿtz. Dann mit Sotzmann zu Wallraff. p 10 Dom, Rathhaus, Jesuiten Thee bei S., dann zu Haus.

*Freit. 13.* Vorm. halb 10 zu Wallraff, u[nd] mit ihm zu den Jesuiten. Dann Mittag bei Sotzmann. Nachm. mit Sotzm. zu Kunibert, Maria Capitol, den Schutzposten u.s.w., mit Jettchen zu Graßhoff.

*Sonnab. 14.* Vormittag mit Wallraff durch einige Kirchen, u[nd] dann von ihm allein gelassen bei den Jesuiten. Dann in dem *Dom* mit Sotzmanns; Dombild. Mittag bei Sotzmanns. Nachm. mit ihm nach Kunibert, dem Schutzhafen u.s.w. Abends bei Graßhoffs.

*Sonntag. 15.* Morgens ich allein in der Apostelkirche u St. Geron, u auf dem Thurm des Gasthofes. Dann mit Jettchen u der Sotzmann zu Linensberg. Von da in den Dom. Mittag bei Sotzmanns. Nachm. mit Sotzmann zur Post u[nd] St Peter. Abends ihm vorgelesen u[nd] dann gespeist.

---

<sup>22</sup> En lettres latines.

<sup>23</sup> “kap” rayé dans le ms.

<sup>24</sup> “Nach” rayé dans le ms.

*Montag 16.* Morgens nach 8 Uhr ich allein im Dom. Die Firmenlung. Abgereist gegen 11, <sup>25</sup>in Langenfeld gegessen; in Düsseldorf, 5 M., angek. halb 5. Kohlrausch. Spaziergang im Hofgarten. Delbrück.

*Dienstag 17.* abg. um 5. U. in *Elbersfeld* 4. M., um halb 10 Weg dahin angenehm, zerstreute Höfe, jedes auch mit kleinem Gehölz. Fabriken. Bawen, Gemalk.– Von Elb. nach Schwelm 1 1/2 M., wo 11–1, dort Mittag; nach Hagen 2 M., von 2–4, dort 1 Stunde Ruhe, von da nach Unna, 4 1/2 M, von 5–halb 11.

p 11 *Mittwoch 18.* Von Unna ab gegen 6 Uhr, Salzwerkenben aber doch lebhaftige Gegend; in Hamm, 3. M., nach 9; Frühstück; von da nach Heildrung, schlechter Weg 2 1/2 M., von halb 11–3/4 auf 2, dort Mittag. Von da bis Lippstadt, 2 1/2 M., von 3 bis 8. Sehr schlechter Weg, einförmige Gegend. Gewitter u Regen, nach dem es seit dem vorigen Mittag ganz klar u heiß gewesen. Seit Hamm die Eberfelder Fabrikanten Schwäbe und Blank.

*Donnerstag. 19.* Von Lippstadt nach Paderborn, 4 1/2 M., von 6–12. Der Weg schlecht, u[nd] meist öde, theilweise Wald und Haide. In Pad. Mittag. Von da bis Ochsendorf 5 M. <sup>26</sup>2 bis halb 7. Dieser Weg Chaussee. Die Fabrikanten fahren weiter. In *Paderborn* ein uralter, seltsamer Dom, in dessen Thurm viele kleine Säulen in den Fensterhöhlen, die in abnehmenden Reihen pyramidalisch über einander stehn.– In Ochsendorf abends Nachtquartier.

*Freitag 20.* Von Ochsendorf bis Kassel, 5 M., von halb 6–12. König von Preußen. Nachmittag Wilhelmshöhe u[nd] Auegarten.

*Sonnabend 21.* Von Cassel bis Göttingen, 6. M., von 6–halb 1.– Geh. Teolh. Eichhorns, gute Nachrichten. Bibliothek.

p 12 *Sonntag 22.* Morgens mit Eichhorns im Botan. Garten. Mittag bei Eichhorns. Nachm. Bibliothek u Museum. Thee bei Eichhorns.

*Montag 23.* Von Göttingen nach Goslar über Seesen u Luther am Barenberge, 9. M, von 6 Uhr M. bis 7 Ab.

*Dienstag 24.* Morgens 7 nach dem Rannelsberge, zurück und abgereist nach 11.– Die Hütten in der Ocker besehn. Von da um 1 ab; über Abbenrode, u[nd] Wernigerode nach Halberstadt; 6 3/4 M. Um 7 von Wernigrode ab, umgeworfen, dann mit der Laterne um halb 12 in Halberstadt (2 3/4 M).

*Mittwoch 25.* Von Halberstadt nach Magdeburg, 6 3/4 M., von halb 7 bis halb 2. (über <sup>27</sup>Haiersleben u[nd] Warzleben). Nachmittag Dom, Jahrmarkt, Fürstenwall, Altmarkt mit Otto dem Großen, breiter Weg.

---

<sup>25</sup> “nach D” rayé dans le ms.

<sup>26</sup> “Chau[ssee]” rayé dans le ms.

<sup>27</sup> “Heim” rayé dans le ms.

*Donnerstag 26.* von Magd. nach Brandenburg 11 M., von 5 bis halb 8 Abends (über Hofenzierg) u[nd] Zinsar. Öde, sandige Haidegegend.

*Freitag 27.* Morgens in Brandenburg Dom u[nd] Roland. Dann von da noch nach Berlin über Postdamm, 9 M., von 9 bis 6. Ab. Bei Werder die Gegend besser.

Herbst 1816

Wittenberg. *Luther, Melanchthon, Friedrich d. Weise* von *Lukas Kranach*. Luther viel geistreicher u[nd] bedeutender, u[nd] lange nicht so plump als sonst.

Merseburg. *Dom*. Kreuzigung von *Kranach*, satirisch, geschickter als vieles andre, auf der andern Seite Grablegung.— *Himmelskönigin mit dem Kinde* angebl. von Mich. *Wohlgemüth*. Volles Gesicht, schwarze Augenbrauen, in blauem Gewande sehr geschickt drappirt; das *Kind* in den Proportionen eines Erwachsenen, mit etw Haar[.] Goldgrund.— *Hochzeit der heil. Katharine* angebl. von *Albrecht Dürer*. Nicht ganz wahrschl. Mutter u[nd] Kind sehr schön, zudem auffällige Gesichter. Katharine verzeichnet.

— Sehr *altes Bild*, die *Dreieinigkeit*, sehr gut gemalt, nur etwas trocken u[nd] hart. Gott d. Vater hat Christen Kreuz im Schoße, u[nd] über ihm flattert vor der rechten Brust des Vaters die Taube. Auf beiden Seiten treten aus gewölbter Architektur sehr schön geendete Schaaren von Heiligen.— Ein *anders, sehr altes* allegorisches, wo neun Bischöfe an einer Tafel, u[nd] über derselben Christi Leidensinstrumente nebst Köpfen u[nd] Gliedern einzeln schweben.— Ein hübsches altes Portät eines Hoffräuleins.

Der Dom ist von *Heinrich II* gebaut, wenigstens ist sein Bild oft angebracht nebst Königseulen. Die Bogen gehn spitz aber die Wölbung ist sehr weit u[nd] gerundet, die Säulendükel noch nicht sehr schlank, ihr Gezweige flach.

p 15 *Naumburg*

*Dom* sehr alt, von Sandstein. Die kleinen Bogen am Gesimse ganz rund u[nd] fast Hufeisen. 2 *Thürme* fast rund in die Höhe, u[nd] oben kuppelartig mit Kupfer gedeckt. Der 3te am andern Ende mit 3 Stück Nebenthürmchen, mit freistehenden Säulen, mit gerundetem u[nd] geblätterttem Knauf, oben auch kuppelartig mit Kupfer. Die Gewölbe im Innern, auch in weitgerundetem, wenig zugespitztem Bogen.

Schönes *Schnitzwerk*, die Landesgesch. vorstellend, soll aus dem 16. Jahrh. sein. Einige Portäts *von Bischöfen* auf *kupferner Platte*, theils gestochen, theils Relief aus dem <sup>28</sup>15. Jahrh. Von *Cranach* vorzügl. der Altar der schöne Schlußstein auf dessen <sup>29</sup>Deckeln außerhalb Petrus u[nd] Paulus; der letzte vorzügl schön u[nd] bedeutend. Das Mittelbild die Verfolgung <sup>30</sup>Sauls. Tragesstein Säulen in der unterirdischen Kirche.

*Schulpforte*. Auch die innere Einrichtung des Hauses vortreffl. In jeder Zelle 13 bis 15, immer 3 an einem Tische, ein Ober-, Mittel- u[nd] Untergeselle, u[nd] dabei

---

<sup>28</sup> "16" rayé dans le ms.

<sup>29</sup> "Reck" rayé dans le ms.

<sup>30</sup> "Pau" rayé dans le ms.

ein Stübchen für den Collaborator. Alles sehr heiter, musterhaft reinlich u[nd] luftig. Eben so die Schlafsäle, worin ungefähr immer eben so viele, u[nd] die geräumig genug sind. Das große Auditorium sehr schön für den Zweck. Die Klassen etwa zu 30–40. Sie rangiren nach dem Latein, u[nd] sind 6 an der Zahl. Abgangsexamen ist gar nicht, p 16 Ilgen meint, er kenne seine Schüler genug um ihnen soche Zeugnisse zu geben, u[nd] wenn er ein Examen vor einer Behörde halten sollte, würde er schon wissen, sie zu präparieren. Zum Turnen sei keine Zeit. Der Spielplatz hinten ist grau, mit einigen Bäumen, u[nd] von sehr großem Umfange.—

Die Kirche ist aus dem 14. Jahrh., aber wahrscheinl nach älteren Mustern. Das Portal ist sehr schön, im obern Felde die Kreuzigung in Hautrelief<sup>31</sup>, daneben 2 hohe Spitzsäulen, mit Bildsäulen, wovon aber nur noch eine steht.

*Weimar. Bibliothek*, von sehr mäßigem Umfange. Schöne Gemälde von *Kranach*, Friedrich der Weise u[nd] seine beiden Nachfolgern; Jungfrau Maria, die Entbindung erwartend mit grünem Kleide voll Anhare; sehr schön gemalt; das Gesicht etwas gedrückt. Einige schöne alte Gemälde aus einer Dorfkirche der neu acquisirten<sup>32</sup> Länder. <sup>33</sup> Drunter die *Apostel*; tiefer, nachdenklicher, aber trockner Ausdruck. Die Gestalten etwas flach. In einem Nebenkabinet der Bibl. die Ehrenbrecherin von *L. Kr.*, in seiner gewöhnl Manier, die Gruppen halbmondförmig, mit den Hörern nach oben. Die Charakteristik etwas Carikatur. Auch *Adam u[nd] Ewa* von ihm. Im Bibl. Saal Büsten berühmter Männer, Schillers Kolossals. Porträts Göthes, des p 17 Großherzogs, Wielands, von Jagemann, sehr gut (lebendig)].

*Jena*. Mit Luden über die *Weimar-Verfassung*. Er nannte es eine Hofkomödie; seine größten Einwürfe waren, daß die sehr ansehnlichen verpachteten Domänen den Großherzog ganz unabhängig machen, daß über die Verhältnisse der Bauer nichts festgestellt ist, u[nd] sie alle noch hörig sind, u[nd] dennoch repräsentiert werden, u[nd] endl. daß überhaupt kein Ernst, u[nd] gar keine Theilnahme beim Publikum.

*Erfurt*. Der *Dom* von außen herrlich über dem Unterbau u[nd] mit der großen u[nd] kleinen Treppe, u[nd] daneben die andre Kirche mit den 3spitzen Thürmen: der *Chor des Doms* ist vorzügl schön u[nd] herrlich, besonders da die Fenster noch ganz gemalt. Unter den Gemälden ist das schönste die Vermählung d. heil. Kath. von *Kranach*, u[nd] eins der schönsten von diesem Meister, besonders wegen der Gruppierung, die ganz pyramidalisch, u[nd] sehr graziös, dies besonders die Stellung

---

<sup>31</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>32</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>33</sup> [XXX] rayé dans le ms.

des sehr liebl Kindes. Den Grund macht ein grüner Teppich, den 2 oben schwebende kleine sehr schöne Engel halten. Es ist eins der reichsten von Kr. Die heil. Kath. ist gewiß Porträt, das Gesicht ist etwas gedrückt, u[nd] fast wie das der Mutter Gottes in Weimar von ihm.— Die andern Gemälde nicht viel besonders. Nur ist auch hier wieder eine ganz ähnl *allegor. Vorstellung* wie die in Straßburg, u[nd] Christus steht mit seinen blutsprützenden Wunden auf dem Tisch oder Altar.—

*Ursulinerinnen.* Mehrere gute Gemälde, vorzügl aber 4, welche Thüren von 2 in Zusammenhang stehenden Altären gewesen sein müssen, auf dem oberen Chor, von außerordentl Werth. Jedes hat 3 Hauptfiguren — 1., Christ am Kreuze, zu den Seiten Maria u[nd] Joseph stehend, am Stamm des Kr. wahrscheinl Magdalena ihn mit Inbrust umfassend, u[nd] hinaufblickend mit gelöstem, herabwallendem Haare. 2., Eine heil., auf ein Rad tretend, zu<sup>34</sup> Seiten 2 männl. Heilige.— 3., wieder 3, die beiden Seiten: Paulus u[nd] Petrus, treffl., 4., unbekannte.— Die Kunst ist ganz vortreffl., eine Innigkeit, Lieblichkeit u[nd] höchst gebildete Milde. Im schönsten Stil der deutschen Kunst. Unten in der Kirche sind auch noch einige recht gute Gemälde.

*Gotha.* Auch hier sind die Hoffnungen niedergeschlagen. Unzufriedenheit mit Preußen, aber weniger mit der Regierung als mit einzelnen, bes. vom Militär. Was durch das Erfurdtische geht, muß plombiert werden.

*Eisenach.* Neuer Ausbau der Wartburg; großer Rittersaal, wo der Krieg von der Wartburg gewesen, u[nd] die Bildnisse des Landgrafen von Thüringen u[nd] anderer berühmten Fürsten.

p 19 *Würzburg.* Alles hat das Ansehn des 17ten u[nd] Anfangs des 18ten Jahrh. Viele Aehnlichkeit mit Dresden.

### *Heidelberg*

In der *Bibliothek* die aus Rom zurückgekehrten deutschen Handschriften, die meist sehr deutlich geschrieben. <sup>35</sup>Die Handschrift vom Titurel hat Strophen, die sich schon mehr den von Doren edirten nähern. Luthers Handschrift.

*Fries* scheint sich besonders um politica<sup>36</sup> zu bekümmern. *v. Haak*, der die auswärtigen Ausgelegenheiten dirigirende Minister (!! ) ist eine Art von Staatskanzler; *v. Sensburg*, ein getäufter Jude, Finanzminister. Schändliche Verschwendung u[nd] Erkaufung niederträchtiger Menschen. <sup>37</sup>Der Adel sucht aller

<sup>34</sup> “zur”, le “r” est rayé dans le ms.

<sup>35</sup> “Auch” rayé dans le ms.

<sup>36</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>37</sup> [XXX] rayé dans le ms.

besseren Einrichtung zu hintertreiben. Besonders greifen die katholischen Proseljtenmacher um sich, wovon der alte Voß vieles (u[nd] mitunter wohl übertriebenes) erzählt. Friedrich Schlegel, Stolberg u[nd] die beiden Schlosser haben eine ordentl. Propaganda gestiftet. Der Oberfriedhofprediger Stark in Darmst. ist doch ein heimlicher Katholik gewesen, u[nd] in gemeister Erde begraben worden. Sie zeigen  
p 20 auf das Proseljtenmachen. Nach dem Senator Hart aus Lübek, sind sie es besonders die in Frankfurt Widerspruch gegen die neue Verfassung erregen. Dieser erzählte auch schöne Stücke von der Art, wie die Minister der großen Mächte die Juden in den Hansastädten unterstützen.

*Boisseresche Samml.* Bertram<sup>38</sup>.

Wir sahen wenig, aber in Reihenfolge. Die ältesten *bjzantinischen Sachen* steif, u[nd] sichtlich nach *Einem Tjpus*. Dann die Heiligen in Architektur eingefasst, wie sie Göthe beschreibt. Mit *von Eyk* hört der Goldgrund u[nd] der Tjpus auf. Von ihm *Verkündigung*, sinnreich u[nd] lieblich, höchst gebildet, voll Geist in allen Motiven u[nd] allegor. Nebendingen. Süße Lieblichkeit u[nd] Stille des jungfräul. Schlafzimmers. Die Schrift, die die Worte des Engels enthält ist in Gold, u[nd] bildet mit dessen Stabe fast ein Kreuz, worin eine großartige, tiefsinnige Vorbedeutung liegt. Das Gesicht Mariens ist äußerst still u[nd] lieblich, das des Engels bedeutender  
p 21 u[nd] charakteristisch.— 2., *Bescheidung Christi* Höchst weise u[nd] sparsame, u[nd] dennoch reiche Composition. Einige Gesichter nähern sich denen der <sup>39</sup>Danziger Bilder, aber hier ist alles weit vollkommener, nicht bloß in der Ausführung, sondern selbst in der Erfindung u[nd] der unergründlich tief durchdachten Composition. Eine weibl. Figur fast raphaelisch. Besonders die alten Männerköpfe tief gedacht. Die Architektur im Hintergrunde bildet eine sehr zsgesetzte Perspektive, worin noch viele bedeutsame Figuren. Die Ausführung des Einzelnen geht über alles.— 3., die *Anbetung der Könige*, das schönste u[nd] reichste. Der eine alte König <sup>40</sup>(Philipp der Gute von Burgund) betet an, der andere nähert sich gläubig, der 3te (Karl der Kühne) steht in trotzigem Zweifel da. Der Stall besteht aus Ruinen eines alten Tempels. Das Ochs sieht sich neugierig um, der Esel frißt still fort. St. Joseph steht mit bäuerischer Bescheidenheit, den runden Hut in der Hand da, u[nd] ähnelt dem Petrus am Himmelsthor auf den Danz[XXX]. Das Gefolge zieht sich auf einem Wege  
p 22 hinterwärts hin. Unbeschreibliche Vollendung in allem. Der Schleier der Maria hat ein Dreieck. Hintergrund sehr reich, eine große weitläufigte Stadt, u[nd] das Gefolge

---

<sup>38</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>39</sup> "Dresdner" rayé dans le ms.

<sup>40</sup> "be" rayé dans le ms.

der Könige zieht sich weit nach (Auf den beiden Seitenflügeln sind die Donatoren<sup>41</sup>, 2 Frauen auf der einen, u[nd] 2 gepanzerte Ritter auf der andern, knieend, über jeder Figur steht ihr Namensheiliger. Die Heiligen sind sichtbar gegen die Porträts zum Idealen erhoben, u[nd] von unbeschreibl Schönheit, bes die heil. Christine.)

*Johann Memmling*, sein Schüler, im Kolorit fast noch trefflicher, u[nd] auch von göttl. Tiefe. Von ihm 2 längl. Stücke, wahrscheinl ursprüngl Seitenflügel. 1., *Johannes* mit dem Lamm auf einem Buche an einem hellen schönen Quell. Seitwärts eine Eidechse, der eine Schlange folgt. Die Eidechse soll vor der Schlange warnen.– 2., der *heil. Christoph*, wie er das Christuskind durchs Wasser trägt, u[nd] ihm dies mitten im Wasser sagt, “du trägst den Q[XXX] der Welt”, indem die Sonne aufgeht, u[nd] auf einer Hälfte der Eremit, der ihn wohl sonst belehrt, mit seinen kleinen Laternen (die Vernunft) heraustritt. Das Wasser ist göttlich gemalt, von einer Herrlichkeit u[nd] Lebendigkeit, wie nicht bei Vernet<sup>42</sup>.

*Schorel*, soll schon mehr den Italiänern gefolgt sein. *Marias Tod*, eine große kunstreiche Komposition, wo wirklich viel in die äußere Harmonie gelegt ist. Auch Abstufung des Gefehls von der heil. Fassung der Bischöfe oben, bis unten zur ungemessenen Trauer der Diener. Das Kolorit ist hell u[nd] bunt, u erinnert an den Johann von Mabuse, dessen Schüler er sein soll.+["+Hierher gehören die Seitenflügel unter+"]<sup>43</sup>

Dann sahen wir noch das Porträt eines Staatsmanns von *Holbein*, von außerordentl. Vollendung *im Colorit*, erinnernd an Julins II von Jüb. Roman.–, u[nd] eine Maria von *Wohlgemüth*, unter deren Mantel sich Könige u[nd] Staatsmänner u.s.w. verstecken. Man sieht hier recht die ungeheuer scharfen u[nd] groben Umrisse. Wenn doch Schand[XXX] dies gesehen hätte!

### *Mainz*

Bibliothek. Prof. Lehm. Sehr merkwürdige Samml. von Röm Denkmalen. Grabsteine von Soldaten aus allen Legionen, die hier gestanden mit sehr deutl. Inschriften. Jedesmal dabei IN. H. d. d., in honoren domus divina<sup>44</sup> (des kaiserl. Hauses): Dann auch Libetorum, civium Tauniensium<sup>45</sup>, Germaner, die hier wohnten, u.s.w. Auch Namen, Motivdenkmale, Altäre, Götterbilder, ungeschickt von Gallischen Künstlern gemacht, eins verpacht die Götter der Wochentage, tunckard<sup>46</sup> u[nd] dgl.

<sup>41</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>42</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>43</sup> En marge dans le ms.

<sup>44</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>45</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>46</sup> En lettres latines dans le ms.

—*Grünwalde*, großes Stück, Darstellung Christi im Tempel von Rubens u[nd] Jordanus, Heil Familie, von Hanib. Caracci<sup>47</sup>; Aufwachen Mariens in dem Himmel von Agostino Caracci<sup>48</sup>; dies etwas bunt, aber von zarter trehaischer Vollendung. Gott der Vater u[nd] Christus krönen sie. Adam u[nd] Ewa von *Albr. Dürer*. Die Gesichter sind Portät, u[nd] etwas gemeines. Die Figuren, bes. Adam, stehen p 24 <sup>49</sup>ungeschickt u[nd] ängstlich, als wären sie blöde, sich hervorzuwagen. Wie soll man solche Erscheinungen vereinigen mit der hohen Vollkommenheit der Zeichnungen in seinen Holzschnitten u[nd] Handzeichnungen? Gegen die Niederrheinischen spricht es zu seinem größten Nachtheil ab.— Mutter Gottes mit dem Kinde von *Mantegna*<sup>50</sup>. Fast den schönsten, den ich gesehn, nähert sich dem Kranachschen. Trocken, u[nd] in der Maria noch wenig Ideal, aber die Formen schon sehr gerundet. Der Fußboden ist merkwürdig reich an Kräuter u[nd] Blumen, u[nd] schön u[nd] sorgfältig ausgeführt.— Sonst noch eins von einem ältern Franzosen, worin doch schon viel theatralisches. Auch vom Rottenhammer und Frank, u.s.w.

Der *Dom* ist unförmlich, und so erbaut, daß man fast nur durch kleine Straßen Zugänge zu seinen Thüren hat. Er hat hinten u[nd] vorn halbkreisförmigem Ausbau, die dünnen Säulen mit kleinen Kapitalien, u[nd] darauf gesetzten runden Bögen deuten auf hohes Altar. Der Thurm ist dick, u[nd] mit vielen Säulen rund herum oben stumpf; der andre Thurm am andern Ende, im Kriege abgeschaffen.

#### *Koblenz.*

Die *Kastorkirche* ist nur klein, aber sehr alt; sie soll aus dem 9ten Jahrh. sein. Sie hat ein regelmäßiges Schiff, über dem Eingange zwei 4eckige oben mit zugespitzten Dächern versehenen Thürmen(.++über dem Chor 2 kleinere)<sup>51</sup> Sie ist neu abgeweißt, man sieht aber die alte Bauart noch in den Fenstern der Thürme; mit den kleinen p 25 dünnen Säulen u[nd] gerundeten Bögen. Die Gewölbe im Innern sind weit und in anderen herabgesenkten Bögen verbunden.

#### *Neu Wied.*

Sammlung *Römischer Alterthümer* auf dem Schlosse. Der Hauptmann Hofmann konnte uns nur das Wichtigste zeigen, was er auf seiner Stube hatte, weil die Schwindsucht ihn abhielt in die eigtl. Sammlung zu gehn; indessen hat der alles eigtl. historisch merkwürdige bei sich. Ein silberner Fahnschild worauf die Figur

<sup>47</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>48</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>49</sup> “da” rayé dans le ms.

<sup>50</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>51</sup> Ajouté en marge dans le ms.

mit röm. [XXX], dem personifizierten Stein mit Füßtritt, in getriebener Arbeit. Diese ist sehr schön, u[nd] kann kaum von barbar. Künstlern sein. Votivbilder, den Genie der vexillarionem<sup>52</sup>, oder andern dem [XXX] gewidmet. Die letzte Inschrift hat bewiesen, daß die ziemlich große Stadt die hier stand Victoria<sup>53</sup> hieß, denn es steht darauf Victorienses<sup>54</sup>. Auch kommen auf einer andern Harebritones vor, eine bis jetzt unbekannte Nation u[nd] mehr dgl. Eine Menge Ueberreste von kleinen Bildsäulen, von Putz u dgl., Agraffen, Schlösser mit ordentl. Schlüsseln, in einem sogar eine Feder; Meißel u. a. Werkzeuge, den unsrigen ganz ähnl. Eine Thür zu einer toilette<sup>55</sup>, die schon in sehr spätem Geschmack, <sup>56</sup>getriebene Arbeit, kleine gründen Säulen mit spitzen Dächern, u.s.w. Die Stadt ist von bedeutender Größe gewesen, Hofmann kann alles aufweisen, wo das pratorium<sup>57</sup> gestanden, u.s.w. Ein Bad hat er so zusammengefunden, das er einen vollständigen Grundriß davon entworfen; es war alles <sup>58</sup>im kleinen, wie zu Rom.

Auf der einen Inschrift weihen die *Bajadi* in Votivgeschenk, die er aus einer Stelle des Emmian für Offiziere des Generalstabs halten will.— Er will bemerkt haben, daß die Deutschen bei der Einnahme dieses Orts mit überlegtem Gewinn alles zerschlagen u[nd] zerstreut haben; von den Bildsäulen haben sie absichtlich alle Köpfe heruntergeschlagen u.s.w. Aus den Ueberresten der Gebäude sind grossentheils Burge u Kirchen u. s. w. der benachbarten Gegend erbaut. Man könnte bei größeren Ausgrabungen noch eine ungeheure Menge Sachen finden.

### *Bonn*

Der *Münster* ist ein schönes altes Gebäude, mit 5 Thürmen, 2 kleinen über dem Chor, <sup>59</sup>den höchsten 3 in der Mitte des Kreuzes, u[nd] 2 <sup>60</sup>weniger schön über dem Eingange. Die Seite des Chors ist ebenfalls rund aufgebaut, mit 2 übereinander liegenden Absätzen, die Gallerien oder Kolonnaden, von zwiefachen kleinen Säulen mit runden Bögen haben. Das Innere ist fast wie bei der Kastorkiche in Coblenz.— In Cöln sind mehrere Kirchen so, u[nd] es scheint eine sehr alte Bauart zu sein.

---

<sup>52</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>53</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>54</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>55</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>56</sup> “mit kl” rayé dans le ms.

<sup>57</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>58</sup> “wie es” rayé dans le ms.

<sup>59</sup> “wenn” rayé dans le ms.

<sup>60</sup> “über” rayé dans le ms.

## Cölln

Die Stadt macht einen wundersamen alterthümlichen Eindruck, wie ich noch nirgend gefunden. Die Häuser meistens mit sehr schmalen Giebeln nach der Straße, in  
p 27 halbkreisförmig gerundeten Absätzen. Sie scheinen meistens aus dem 16ten oder 17ten Jahrh.

Zwischen Coblenz u[nd] Bonn fängt alles an sich dem *Niederländischen* zu nähern. Die Dörfer kleiner u[nd] schlechter; die Gebäude aus Backsteinen, u[nd] oft schon mit weiß angestrichenen Fugen. In der Sprache geht der Rheinische Dialekt in den platten Niederländischen über, woraus eine große Unverständlichkeit entsteht.

[XXX]

Der Rektor Fochem, in Elend wohnend, hat eine treffl. Sammlung. In dem einen Zimmer waren meist italiänische u[nd] neuere Sachen. Darunter eine höchst merkwürdige *Maria mit dem Kinde* höchst wahrscheinlich aus Raphaels Schule, erinnernd im Gesicht der Maria u[nd] im Kinde an Raphael. Einige wollen es für spanisch halten, aber dazu der Kopf nicht rund u[nd] die Schatten nicht stark genug. Um Augen u[nd] Nase Aehnliches mit der Dresdner Madonna. Sehr süßer Mund. Das Ganze trübe gehalten. Treffliche *Skizzen* von *Rubens*, worunter Mariä Verklärung, wie sie groß ausgeführt in Berlin ist. Auch schöne Rembrandts u[nd] aus seiner Schule. Einiges schöne von *Beckenckam*, worunter Fochem selbst, darin der heil. Hieronýmus  
p 28 von *Geldorste*, einen Kölner aus Rubens Schule, aber weit gehalten. Herrliche kleine Landschaft von *Ruisdel*<sup>61</sup>, u.s.w.— Das altdeutsche Zimmer noch schöner.

*Maria u[nd] Joseph*, betend von *van Eyk*, eines seiner weniger schön aber doch herrl.— *Grablegung*, angebl. von Schorel, u[nd] wirklich im Charakter der sterbenden Maria bei Boisseree. Aber Fochem hat eine Landschaft gefunden, u[nd] jetzt an Boiss. geschickt, die notorisch von Schorel ist, u[nd] ihm beweist, diese Gemälde können nicht von ihm sein. Die Composition ist wieder reich, mild u[nd] leblich aber nicht so symmetrisch u[nd] pyramidalisch wie in der sterbenden Maria. Sonst ist alles von der gleichen Vollendung, besonders das Reichthum u[nd] der Glanz des Colorits. Die Seitenthüren sind vortreffl., bes. die heil. Veronica auf der einen Seite, mit einem äußerst liebl., sanften Gesicht, ganz erinnernd an die sterb. Maria auf der andern Seite ein anderer kräftiger Heilige. Auf dem äußern Thurm eine herrl. Verkündigung, weiß u[nd] Grau, wo besonders der Engel von außerordentl. Schönheit.— *Memmling, Die Gefangennehmung Christi*, ein außerordentl. Werk, das manche dem St. Christoph vorziehn. Die Composition sehr reich u[nd] doch ganz klar; viel Leben u[nd] Thätigkeit, außerordentl. Farbenglanz, dem Hintergrund

---

<sup>61</sup> En lettres latines dans le ms.

p 29 weniger sorgfältig. Etwas Eigenthümliches bei ihm u[nd] van Eÿk ist die ganz natürl, an keinen Tÿpus gebundene, u[nd] doch höchst kunstreiche Gruppierung.— Eine *Maria* von *Johannes von Mabuse*, der schlechteste Marienkopf, den es geben kann, höchst zart gerundet u[nd] Liebl, sonst von schwächeren, matteren Farben.— *Aldengrewer* sehr merkwürdig, *Anbetung der Könige*. Man sieht hier recht den Unterschied der Schulen. Die Figuren stehn alle viel einzelner, alles ist barocker, die Trachten, Karnavalisch in damaliger Art, zum Theil, bes. die weibl., andere sehr barock, es ist alles wie geschrieben u[nd] zum Holzschnitt gezeichnet. Auf einer Seitenflügel die Königin von Saba vor Salomo. Hier sind ganz die <sup>62</sup>Gestalten des Dürer, u[nd] wie sie auf Holzschnitten zu sein pflegen.— Mehreres von unbekanntem Meistern, worunter ein heil. *Sebastian*. An der Hauptfigur ist eine Anatomie u[nd] plastische Behandlung des Nackten zu bewundern, als wäre es Michel Angelo. Er ist unglaublich schön: Gewiß später als die Eÿksche Schule, <sup>63</sup>man möchte sagen raffinirter, u[nd] nicht so innig, aber in der Ausführung der Gestalt klassisch, u[nd] doch gewiß deutsch. Auf einer Thürflügel der heil. Rochus, sehr wacker, u[nd] höchst kräftig u[nd] lebendig dargestellt, auf der andern Seite der heil Pachomus, ganz rauh.— Ein Christus, wie er nebst Moses u[nd] Elias den 3 Jüngern verklärt erscheint

p 30 auf Goldgrund. Moses u[nd] Elias *bloß* Büsten. Christus groß gedacht, das Gesicht in der Manier von Memmlings Christus, aber technisch <sup>64</sup>ungeschickter, Christi Füße spitzig; soll aus der Eÿkschen Schule sein.

— *Verkündigung von Lukas von Leijden*, sehr viel mehr Umgebungen wie bei Joh. v. Eÿk; man sieht schon die Annäherung an der Holzschnittmanier, der Engel schon geschweiter u[nd] gekünstelter.— Eine *Maria*, die unter ihrem Mantel eine [XXX] hält, hinter ihr ein Tuch ausgespannt, mit Engeln u[nd] allen Beiwerken höchst symmetrisch, fast wie die heil *Veronica*<sup>65</sup> bei Boiss., aber scheint doch oberdeutsch.— Vieles was ich vergessen habe.— Ein Reliefs von *Marmor*, Christi Geißelung, sehr schön, u[nd] den Antiken nachgeahmt.— *Gebetbuch*, welches Maria von Tredus<sup>66</sup> besessen haben soll. Die Ständer alle bewolkt, u[nd] auf ganze Blätter als Titel. Soll von van Eÿk u[nd] Memmling sein; von der höchsten Vortreffl. Merkwürdig im Vergleich mit denen von Dürer. Höchst graziöse Verzierungen mit Blumen, aber nicht so zusammenhangend, wie bei diesem.

---

<sup>62</sup> "selt" rayé dans le ms.

<sup>63</sup> "aber" rayé dans le ms.

<sup>64</sup> "etwas" rayé dans le ms.

<sup>65</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>66</sup> En lettres latines dans le ms.

*Maria Kapitol.*

Von Placteur, Gemahlin Pipin v. Haistell, u[nd] Mutter Karl Martells erbaut. Ihr Bild außen in der Mauer. Die Säulen sehr roh, kleine Pfeiler, u[nd] statt der Kapitälen, unten verengte Klötze mit abgestumpften Ecken. Besonders merkwürdig das Schnitzwerk der hölzernen Thüre, sehr erhaben u[nd] wohl roh, aber doch lebendig; nur sehr abgenutzt u[nd] zerstört; ferner steinernes, vielleicht marmorenes Schnitzwerk in einem Fries über dem Gitter des Chors, von großer Geschicklichkeit, u[nd] Gewandtheit, <sup>67</sup>Scene uns Christi Gesch. vorstellend. Auch einige schöne Gemälde, aber doch wenig recht bedeutende.

*Kanibert*

Auch schon von Pipin gebaut, u[nd] öfter erneut; die Säulen schon geschickter, mit etwas verzierten Kapitälern. Schöne Glasfenster, wie ein reicher Teppich. Besonders merkwürdig eine Reihe von Heiligen in Gruppen u[nd] einzelne auf Goldgrund, sehr schön, u[nd] wohl aus dem Anfang des 15ten Jh. Auch einige andere ähnl. Gemälde aus der Zeit Lukas von Leyden, u[nd] mehrere neuere. Eine mystische, aber sonst nicht sehr künstl. Vorstellung, Maria mit dem Kinde auf einem Schiffe mitten auf der See. Die Bauart ist <sup>68</sup>hinten mit einer halben Rotunde nebst Säulengänge, wie viele hiesige Kirchen, 3 viereckige Thürme, der eine gewiß nicht fertig.

*Semin.*

Wenig besonderes. Merkwürdig die Platten mit sehr schlechter byzant. Mosaik, wo der Kaiser Syllvan ermordert worden.

*Das Rathaus*

Besonders der Hof höchst seltsam u[nd] merkwürdig, mit dem Vorbau mit Balcon in später italiänischer Bauart, u[nd] dem ungeheuren sehr reich verzierten Thurm.

*Wallraff.*

Sehr viel, woraus nur das auffallendste. Die *sterbende Maria* (die Boisserees dem Sch[XXX] zu schenken) im kleinen, aber im Profil gesehen, u[nd] mit denselben sehr schönen Seitenflügeln. Die Hauptgruppe ist aber auch lange nicht so reich componirt, u[nd] im Ausdruck nicht so schön. <sup>69</sup>*Christus u[nd] Johannes* als Kinder von Luk. Kranach, sehr schön.— Ein *uraltetes Bild auf Goldgrund*, oder vielmehr ganz Gold; denn nur die Umrisse waren darauf ausgedruckt, einzelne Heilige neben einander, u[nd] nur die Köpfe auspfüstet, aber ganz braun, vielleicht vor Alter. Er meint, es sei ums Jahr 1000. Sie haben sehr den byzant. Typus.—

---

<sup>67</sup> “der G” rayé dans le ms.

<sup>68</sup> “mit” rayé dans le ms.

<sup>69</sup> “Ein Per” rayé dans le ms.

Ein Hauptstück von *Ludovico Caracci*<sup>70</sup>, die Kreuzesabnehmer, sehr poetisch gedacht, u[nd] lebendig ausgeführt, besonders die kleinen<sup>71</sup> Engel, die sich innig an dem Heiland, an den<sup>72</sup> Händen, aufschwingen, Maria hat ihn im Arm; Magdalena weint sehr. Sein Körper ist klassisch. <sup>73</sup>*Maria u[nd] die heil Anna* mit dem Christuskinde in einer Taufe nicht mehr auf Goldgrund, aber mit goldner Architektur, u[nd] merkwürdig durch die höchst ängstliche Sýmmetrie der Composition, bei so reicher Fülle an Figuren. Selbst Maria u[nd] Anna divagieren sýmmetrisch; auf jeder Seite sieht ein Mann zwischen Säulen durch, auf jeder stehn die äußersten Personen gleich<sup>74</sup> weit von u[nd] über einander, selbst die Engel u[nd] Kinder in den Ecken im Vordergrunde [XXX]. Ein Gegenstand ist darin, der nicht sein pendant<sup>75</sup> hätte.— Ein *Trommler u[nd] ein Pfeifer* von *Albr. Dürer*, mit seiner barocken Art.— Sonst bei ihm noch vorzügl: —*Maria das Kind anbetend u[nd] Joseph* mit einer Kerze dabei, mit 2 Klappen worauf die Stifter u[nd] ihre Heiligen, sehr schön, scheinbar aus schon späterer Zeit.

*St. Christoph*, schon gewaltsam, mit künstl fliegender Mantel, aber technisch sehr vollendet u[nd] glatt.

#### *Sammlung Wallraffs bei den Jesuiten*

Zweimal bin ich dagewesen. Großer altdeutscher Saal, der eine eigene Kunstgeschichte für sich. Auch hier *Reihen von Heiligen* ganz einzeln hinter einander, wie bei <sup>76</sup>Boisserée<sup>77</sup>. Aber ganz auffallend ist darin die unbestimmte Zeichnung, wobei in die Augen, u[nd] die Stimmung des Gesichts das Hauptinteresse gelegt ist; die Zeichnung ist matt u[nd] fast nur angedeutet; dagegen schwere, plastische u[nd] antike Drappire. Es ist als hätte sich in den Gesichtern die Maler ganz von dem Steine los machen wollen. In der klass. Zeit ist weit tiefer Innigkeit des Ausdrucks bei weit größerer technischer Vollendg.

Das älteste vielleicht der großen viereckigen Tafeln, auf welchen im Mittelfelde die Kreuzigung war sonst Hauptgeschichte; u[nd] in den übrigen quadirten<sup>78</sup> Feldern rings herum die übrigen Momente einzeln dargestellt, auf Goldgrund in sehr steifen

---

<sup>70</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>71</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>72</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>73</sup> “Die Heil” rayé dans le ms.

<sup>74</sup> “gleicher”, le “er” est rayé dans le ms.

<sup>75</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>76</sup> [XXX] rayé dans le ms.

<sup>77</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>78</sup> En lettres latines dans le ms.

dürftigen u[nd] mageren Figuren, aber doch schon mit größerm Farbenglanze. Die übrigen Hauptsachen beschreibe ich ohne Anordnung.

*Verkündigung*, klein, fast Vorbild der Eykischen mit dem behagl. Schlafkammerlein, u[nd] hinten einen Nachttische. Große Innigkeit im Ausdrucke des Engels und der Maria. Aber durch das Finstere sieht man noch im Hintergrunde Gott d[er] Vater, aus seinem Munde Strahlen ausgehend, u[nd] die Taube in einem großen vierulnen hellen Schein sich Marias Haupte nähernd. <sup>79</sup>Ohne Goldgrund u[nd] die Falten vielfach u[nd] ruhig, so daß ich nicht weiß, ob vor oder nach Eyk.

*Anbetung der Könige*, sonderbar gruppiert. Vorne Maria mit dem Kinde u[nd] 1 König, der ihr Weihrauch bringt, u[nd] hinter oder über ihm, wie einfassend, die beiden andren Könige u[nd] Joseph in bescheidner Stellg den Hut ziehend, fast pyramidal. Das ganze rund <sup>80</sup>medaillonartig; nicht auf Goldgrund, aber alle mit großen goldnen Heiligschein; die Gesichter nach altem Stil u[nd] Tÿpus.

p 35

*Heil. Sebastian*, sehr großes weites Bild mit 2 Flügeln. In der Mitte sein Märtyrertod, auf der einen Seite seine Geißelung; auf der andern er predigend. <sup>81</sup>Alles auf Goldgrund. In den beiden ersten die Figuren sehr einzeln, das Kolorit zieml flach, aber doch die Zeichnung sehr bestimmt, die Hauptfigur in jedem ist steif u[nd] grad, aber das nackte darin mit viel Kenntniß u[nd] Fülle. Dem Ausdruck nach ist das am schönsten, wo er ein schöner Jüngling in Kriegestracht predigt; besonders der tiefe Ausdruck in der Andacht in s[einen] Zuhöreren, u[nd] vorzügl in einer jungen Frau, die ihm mit Innigkeit u[nd] Ueberzeugung zuhört, u[nd] auch von schöner harmonischer Gestalt u[nd] Stelierung, Kleidern u[nd] Falten sind schon individueller u[nd] eckiger.

*Weltgericht*, Goldgrund<sup>82</sup> schön zur Vergleichung mit dem Danziger. Alles viel kleiner u[nd] enger. Christus auf 2 Regenbogen sitzend (ohne Schwert u[nd] Belier), zu<sup>83</sup> der Seite Maria u[nd] Joseph. Rechts die Guten, links die Bösen. Sehr viel Charakteristik, viel Spiel u[nd] auch Satire. Die Gesichter Christi, Peter u. s. w. ähnl den Aposteln auf den ältesten Bÿzantinnern; die anderen bestimmter u[nd] charakteristisch u[nd] mannigfaltig. Wassersüchtige u[nd] andere dicke Schlemmer. Die Körper weit vollkommener u[nd] mannigfaltiger als auf dem <sup>84</sup>Danziger. Wiedererkennung der Seligen, Empfang durch freundl Engel. Die Pforten

---

<sup>79</sup> "Die" rayé dans le ms.

<sup>80</sup> "M" rayé dans le ms.

<sup>81</sup> "In der andern ersten stehn " rayé dans le ms.

<sup>82</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>83</sup> "zur", le "r" est rayé dans le ms.

<sup>84</sup> "Dombild des" rayé dans le ms.

p 36 des Himmels auch mit Architektur, aber nicht so reich, wie im Danziger. Die Engel, die oben fliegen in dunkelblauen, hinten spitz flatternden Geweiden, mit dunkelblau spitzen Flügeln, wie Vögel. Wie auch auf dem Dombilde.

*Christustodte*<sup>85</sup> *in den Armen der Maria* u[nd] mit Johannes, höchst graziös, sein Körper höchst Liebl u[nd] sanft, u[nd] schön ausgeführt, die Gruppierung äußerst mild. Auf der Seite ein alter u[nd] eine junger Heilige, die letzte bes. äußerst graziös, auch in ihrer Stellung. Dieses höchst gebildete Werk ist gewiß aus der Zeit des sog. Schramel.

*Maria mit dem Kinde*, hinten mit Architektur u[nd] schöner Gartenaussicht, mehr in der trockenen Manier der Oberdeutschen aber sehr schön u[nd] bedeutend, sie ist mehr als Hausfrau, das Gesicht weiß u[nd] tüchtig das Kleid in vielen gebrochenen Falten. Zu den Seiten 2 sehr schöne weibl Heiligen.

Dann noch unzähliges anders, u[nd] mit unter sehr auch<sup>86</sup> große Kreuzigungen, u[nd] dgl.,<sup>87</sup> in denen allerlei von diesen Eigenschaften zerstreut, aber der Mangel der Perspektiven, Helldunkel u[nd] Gruppierung manirt alles; zugleich oft mehrere nach einander folgende Szenen auf Einer Tafel.

Nun kommt dazu das

*Dombild*,

p 37 welches offbar den Uebergang macht, u[nd] d[en] Mittelpunkt zwischen der ganz alten u[nd] der neuen Eÿkschen Periode. Der Kopf der Maria weit runder als auf den Kopien. Aber die Zeichnung auch so leicht, wie auf den ganz alten, besonders in den weibl Köpfen, u[nd] dem Gefolge der Ursulet. Auch das Colorit in den weibl Köpfen weiß u[nd] wenig geröthet braun, u[nd] charakterist. in dem männl. wie überhaupt die Nebenpersonen charakteristischer u[nd] leblicher als die göttl. Man erkennt noch immer den Tÿpus der alten byzant. Sache, bes. in den Köpfen die lose Zeichnung, die Augen, wie in den Kopf eingedruckt, u.s.w.,<sup>88</sup> das dünne Kolorit. Die Füße noch ungeschickt, u[nd] spitz geschmälert; es macht recht den Uebergang aus der ganz alten, in die klass., van Eÿkschen Periode. [Das *Dombild* in 8 Haupteingängen aber klein oder Samml bei d. Jesuiten.]<sup>89</sup>

---

<sup>85</sup> "todte" est rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>86</sup> Rajouté dans la marge dans le ms.

<sup>87</sup> "auf" rayé dans le ms.

<sup>88</sup> En marge: "Auch solche dunkelblaue flatternde Engel" dans le ms.

<sup>89</sup> Rajouté en marge dans le ms.

*Andere Gemälde in der*<sup>90</sup> *Jesuitensammlung*<sup>91</sup>

Kreuzigung Petri von *Günde*, die Tochter die ihm Worte hängt, von demselben; beides in seiner dunklen Manier. Christustodt, zwischen Maria u[nd] einem Engel; soll von *Faloisti*<sup>92</sup> sein; sehr ähnl in der Manier mit dem von V. Veronese<sup>93</sup> in der Christin. Samml., bes. d Engel. *Guidos* Skizze von der Amora.

*Linensberg*

Sein altdeutscher Saal, sehr merkwürdig. Seiten von *8 Stücken, die Gesch. Christi* vorstellend, auf Goldgrund. In den Gesichtszügen der heil Personen noch mehr der<sup>94</sup> uralten Art; bei andern sehr charakt. u[nd] z Theil Caricatur. Es ist als hätte sich der Meister mit Gewalt vom alten Tÿpus losreißen wollen. Die Gruppe scherzhaft u[nd] schön, aber ohne Perspektive u[nd] Helldunkel. Es nähert sich dem Dombilde, Stoffe u[nd] dgl. sehr sorgfältig, die Zeichnung der untergeordneten Gesichter öfters übertrieben, aber doch selten so barock wie bei Albr. Dürer.

Einige *ganz ideale* Sachen, wieder *Erzengel Michael mit der Stange*, ganz im klassischen Stil. Hoheit der Zügen u Mienen, erhaben niedergeschlagenes Auge, ovale, etwas zu längl Form; strenge der Zeichnung, u[nd] etwas Schroffheit darin. Sehr schönes dunkles u[nd] gedämpftes Colorit.

So noch einige Heil. auf langen gewesenen Seitenthüren, Maria u[nd] Johannes, ein männl. u[nd] eine weibl. Heil., in ähnl Stil aber bunter.

*Lukas von Leyden*, mehrere größere Stücke, bunt, etwas unzusammenhängend, aber zielr. u[nd] künstl. Angeordnet.— *die Dreieinigkeit*, großes Bild. Unten ist Christus u[nd] Thomas; oben etwas höher Gott der Vater in ganzer Figur, von der Brust die Taube schwebend. Umkreis wie ein Kranz musicirender Engel. Sehr mannigfaltig, gebrochen, u[nd] geschnödelt. Colorit etwas flach u[nd] bunt.— *Mutter Gottes, mit einer versamml.*<sup>95</sup> weibl. Heiligen, die sie auf jeder Seite im Halbkreis umgeben, dahinter musirende. Sÿmmetrisch zielr., wie ein Blumenkranz, u[nd] so auch etwa colorirt. Merkwürdig noch ein außerordentl. *schönes weibl. Porträt* fast Keimstück, von *Holbein*.

Sonst sehr viel mannigfaltiges u[nd] schönes aus der alten Zeit, das sich zwischen jener Merkwürdigkeiten reiht.

<sup>90</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>91</sup> “collegien” rayé, remplacé par “sammlung” dans le ms.

<sup>92</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>93</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>94</sup> “U” rayé dans le ms.

<sup>95</sup> Sic dans le ms.

Oben *bei Linensberg*. Madonna Lisa del Giocondo<sup>96</sup> von *Leonardo*; Liebl. rundes Gesicht, mit sanftem Lächeln; schöne Hände, röther als das übrige. Mutter mit dem Kinde von *Hanib. Caracci*<sup>97</sup>, klein u[nd] sehr hübsch.— Verspottung Christi von *van Dÿck* eins seiner vorzüglichsten.— Von *Geldorf* Maria mit dem Kinde, u[nd] die heil. Anna, die ihm Kirschen giebt, sehr hübsch, nur zu glatt u[nd] Liebl., hier u[nd] in einem Porträt, das sonst schön, sein gewöhl. röthl. Kolorit. Sonst große Menge Niederlande, 2 Vernet<sup>98</sup> u. s. w.

#### *Rubens*

in dem Jesuitencollegium, im großen Auditorium<sup>99</sup>: *Vision des heil Franziskus*, wo der Laienbruder unten geblendet steht; eins seiner ausdrucksvollsten, u[nd] schönsten — in *St Peter*, die große *Kreuzigung Petri*. Die Anatomie wunderschön, u[nd] die Körper besser als irgendwo bei ihm. Das Bild ist zum Drehen, u[nd] gewöhl. die Kopie außen.

#### *Glasgemälde*

Die vorzüglichsten waren im Dom von St. Peter.

p 40

#### *St. Andreas*

aus 1100. Die Säulenkapitäle in wunderbaren griech. Ordnungen aber mit zierl. Blätter<sup>100</sup> vergoldet. Die vergoldeten Arabesken sind sehr graziös u[nd] mannigfaltig.

#### *Jesuitenkirche*

Schön u[nd] groß, nach der gewöhl. neuen Bauart; aber in der Hauptfasade, u[nd] in den Fenstersäulen viel von uraltem Charakter. Merkwürdig die Kommunionbank, mit schöner Skulptur in weißem Marmor von einem Laienkunde der Jesuiten, wo Engel die auf einer Seite Getreide treten, auf der anderen Wein pressen. In der Mitte schöne volle Arabesken mit Trauben u[nd] Garben. Alles leicht u[nd] rund nach moderner Art, aber sehr geschickt.

#### *St. Ganon.*

Merkwürdiges Gebäude. Beim Eintritt ein [XXX], mit 8 Seitenkapellen, die in den Ecken aufschießenden Säulen gehn schlank in die Höhe, u[nd] das Gewölbe in einem Mittelpunkt spitz zusammen. Da es sehr hoch ist, so ist der Eindruck sehr großartig. Die Säulen des [XXX] mit Blau (ultramarin<sup>101</sup>) u[nd] Gold umwunden, u[nd] dazwischen schöne u[nd] mannigfaltige vergoldete Arabesken. Auf das [XXX]

<sup>96</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>97</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>98</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>99</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>100</sup> "Blättergold", "gold" est rayé dans le ms.

<sup>101</sup> En lettres latines dans le ms.

folgt, mit Stufen erhöht, das Schiff der Kirche, u[nd] dann wieder mit Stufen, der Hochaltar.

p 41 *Apostelkirche*

Merkwürdige Bauart. Am Eingang halbe Rotunde, oben mit Säulengang, u[nd] eben so auf jeder Seite auch eins. Ueber der mittleren im Spitz doch dem Achtel, aber so mit christlichen Säulen, u[nd] oben ein kleines Achtel. Das Achtel ist auch im Innern sehr imposant.

## 2.2.4. Carnets du voyage à Karlsbad, automne 1818

SBBln, Nachl. Solger, K. 1, M. 12

p 1

Kurreise, Herbst 1818

*Sonntag, 9. Aug.* Abegreist um 6 Uhr, halb 9 in *Potsdamm*. – *Belitz* 2 3/4 M.; – *Tauenbriezen* 2 1/4 M., – *Jüterbok*, ohne Chaussee, aber guter fester Weg, 2 M. Äußerst öde Gegend. Ang. halb 7. In *Belitz* Mittag gemacht, in *Tauenbriezen* sehr lange aufgehalten.

*Mont.* 10.<sup>1</sup> Abg. halb 5. – *Annaberg* 4. M., öder Weg, aber gut u fest. Von *Jüterbok* aus *Schlachtfeld* von *Donnewitz*. In *Annab.* um 9. Dort das *Militärwaisenhaus* im alten Schlosse. Fast 2 Stunden, bis 3/4; auf 11 gewartet. – *Koßdorf* 3 M., um 3 Uhr. Mittagessen, abg. um 4. – *Großenhajn* 3 M., ang. um halb 8. An *Coßdorf* ist der Weg sonst gut, aber schmale Spur.

*Dienst.* 11. abg. halb 6. *Dresden* 4. M., ang. um 10.

—

*Freit.* 14. von *Dresden* ab um 6 U. M. – *Tharand* 2 M. um 8. [XXX] U., – *Freiberg* 2. M., um 11 1/2 U., keine Chaussee, bis kurz von Fr., wo die <sup>2</sup>Straße von *Herzogswalde* kommt. In *Freib.* Mittag gegessen. Abg. 1. U., – *Sedran* 2. U., um halb 5 U., — *Chemnitz* 2 M., von [XXX] bis 3/4 auf 8. U. Von *Freib.* geht ein Weg über *Marienberg*, der uns aber, wegen der sehr schlimmen Gebirgswege abgerathen wurde, u den die Post nicht gern fährt. Doch ist er weit näher, u Fahrleute fahren ihn. Von *Freib.* über *Marienb.* nach *Annab.* sind 4 M.

p 2

*Sonnab.* 16. Morgens 3 Uhr abg., sehr schlimmer, schwachspuriger u steiniger Gebirgsweg, um 8 1/4 in *Thum*, um 10 U. in *Annaberg*, 4 M., Eine Station. Das Gebirge ähnlich dem *Thüringischen* bei *Liebenstein*, aber weit öder. Ganz oben erheben sich einzelne große Kupper, wie der *Bielsberg* bei *Annaberg*. In *Annab.* warmes Frühstück. Schmale Spitzen gekauft, 1 Stück zu 1 rl. 8 gl. u 1 St. zu 1 rl. 19 gl. –

Um 11 U. abg. Die *Wolken* hingen tief an den *Bergen*, dann *Regenwetter*, u wieder böse Wege. *Weipert* böhm. Grenze. Hier *plombiert*, u *tollette*<sup>3</sup> bekommen. *Wiesenthal* 3 1/4 Uhr. Kaffee. *Joachimsthal*, schön mit einer alten *Burg* zwischen schönen *Bergen*. Von hier der Weg besser. *Schlackerwerth* mit einem *Garten*. – *Karlsbad.* von *Annab.* bis *Karlsb.* 6 M. 1 Station, u also ganz sächs. Post. Ang. um 9 Uhr.

---

<sup>1</sup> “7” rayé dans le ms.

<sup>2</sup> “W” rayé dans le ms.

<sup>3</sup> En lettres latines dans le ms.

---

Von Sonntag dem 17 Aug. bis Mittwoch, dem <sup>4</sup>9ten Sept. in Karlsbad die Kur gebraucht.

---

*Mittwoch. 9. Sep.* von Karlsbad abg. nach 9 Uhr Morgens. mit Miethspferden. Erst die Chaussee steif hinauf, dann war der schöne Veste *Engelhaus*, auf einem einsamen steilen Felsen vorbei, dann durch das kleine schlechte Städtchen *Buchau*. In dem Dorfe *Libenz* recht gut zu Mittag gegessen. Auf dem Dorfe *Rentsch*, 10 Meilen von Karlsb., angekommen <sup>5</sup>gegen 8 Uhr. – Die Gegend ganz merkwürdig. Man fährt immer auf hohen Plateaus, die durch Gebirgsschluchten getrennt sind, überall Wald, meist Tannen, u[nd] dazwischen der schönste Getreideboden, Lehm, oder schwärzlicher, dann aber röthlicher Thon. Das Gestein erst Basalt, wovon auch  
p 3 die Chaussee schwarz, dann Kalk. Die Dörfer sind sehr klein, die Wirtshäuser gut, aber wohl nur an der sehr befahrenen Straßen. Die meisten Leute sprechen noch bloß Böhmisches.

*Donnerst. 10. Sept.* Morgens 6 Uhr abgefahren, starker Nebel. Die Gegend bleibt sich ähnl. nur daß wenig Wald, u der Boden noch fruchtbarer. Man sieht zu den Seiten mehrere große Palläste u Parks, wie auch schon gestern. Das Städtchen *Schlan*. Auf einem Dorfe Mittag gegessen. Nah an Prag kommt man, an dem Kloster auf dem *weißen Berge* vorbei. Beide Tage war das Wetter windig, der Himmel zum Theil bewölkt. Bei der Einfahrt in Prag, nach 9 Uhr (7 Meilen) Regen.–

*Freit– Sonntag, 13, in Prag.*

*Montag. 14 Sept.* Mit Extrapost abg. gegen 7 Uhr, weil die Miethspferden viel theurer. Auf die Post kostet die Station (2 Meilen) 6 Papiergulden, für 2 Pferde, u das Trinkgeld ist vorgeschrieben 2 P. Gulden, aber gewöhnl noch etwas mehr. Wir mußten wieder über *Sterzdokleb* u *Schlan*. Dann *Jungfernthainig*, ein Dorf., u hinauf das Städtchen *Laur*, wo Mornau gestorben. Schon von Schlan an hat man immer das Mittelgebirge mit den schönen Formen seiner Kuppen in der Ferne im Augensicht. Bei Laun wird die Gegend sehr schön. Liebliches u lebhaftes Thal der Eger, woran es liegt, u schöne Berghöhen gegen Norden, besonders ein Haufen ganz kegelförmiger Höhen. Die letzte Station ein *Dorf*, wo gerade Kircheih war, u getantzt wurde. Der Mond ging auf; schöne Fahrt durch Felsen u schöne Berggestalten, u durch das Städtchen *Bilin*. Um halb 10 in *Töplitz*. Man fuhr sehr verschieden, einige Stationen  
p 4 sehr schlecht.

---

<sup>4</sup> Différents chiffres rayés dans le ms.

<sup>5</sup> “nach” rayé dans le ms.

<sup>6</sup>*Dienstag* 15. Sept. Vorm. in Töplitz. Der *Schloßberg*. Herrliche Aussicht über das schöne Bergthal, nach dem Heýnsberge, nach Kalm, u in Erzitagunde Außig zwischen Felsen eingeklemmt. Die schöne Berggruppe, die den Horizont begrenzt, schon jenseit der Elbe. Fürstl. Klarýsches Schloß, u schöner *Garten*. *Die Bäder*, der Trinkbrunnen. In Salan sehr gut gespeist. Auch Stänzberger mitgenommen. Nachmittag gegen 3 abgefahren nach Außig mit Miethspferden. Erst Chaussee, dann sehr schlechter Gebirgsweg, aber herrliche Aussichten des Heýnsbergs, u des ganzen schönen Bergkessels. Gegen 6 Uhr in *Außig*. Man kann auch über Kulm fahren, u viel besser, aber etwas um herrliche Fels u Berggegend um Außig an der Elbe. Noth um Pferde u um Schützes Wagen. Der heutige Tag klar u warm aber windig. Später Spaziergang mit Schütz an der Elbe.

*Mittwoch*, 16. Sept. Postpferde kommen um 8 Uhr, Schützens Kutsche noch nicht da. Ich reise ab um halb 8. Von Außig nach *Lomositz* 3 M. Herrliche Gegend an der Elbe, Schwankenstein, der Weg engspurig u steinig, fast ganz zu Fuß gegangen. 1/2 M. vor Lomositz wird die Gegend weiter u der Weg besser. Man sieht überall herrliche Bergspitzen. Man kann auch von Töplitz über die Baschkopole, einen hohen Berg, nach Lom., aber sehr schlechter Weg. In Lomositz ang. bei etwas Regen um halb 12. Im Wirtshaus Mittag gegessen. Um halb 2 abg. nach *Auscha*, 3 M.; Von Lomositz bis *Leitwirtz* 1/2 M. an der Elbe. Leitwirtz jenseits, auf einer Fahre hinüber. p 5 Hübsches Städtchen mit Bischöfl. Schloß. Die steinerne Brücke hat im J. 14 das Eis weggerissen. Von Leiwitz geht Chaussee bergan, von der Höhe herrl. Aussicht nach der Stadt zurück, u den hohen Bergen, nach Südwesten sieht man Therensienstadt u weiter hinten einen schönen Berg bei Rautitz, welches dem Fürsten Lobkowitz gehört. Chaussee bis Ausfr. Links immer herrl. Berge u zum Theil Schlösser oder Ruinen. Bei Auscha eine Kirche mit 2 Thürmen auf hohen Bergen. In Auscha <sup>7</sup>um halb 5. U. Kaffee getrunken, fort um 5 bis *Heinsen*, 3 M., ang. um <sup>8</sup>halb 8. Die Chaussee geht nur bis Neuschloß, von wo noch 1/4 m. bis Hinsen, ein Dorfe.

*Donnerstag*, 17. Sept. Abg. von Hinsen um halb 6. Chaussee bis *Hirschberg*. Man sieht das alte<sup>9</sup> Schloß Bösig auf einem hohen Berge. Von da Wald, u der Postillon weiß den Weg nicht; es hatte Nachts geregnet. Endlich durch Hülfe eines Wegweisers wieder auf die Chaussee, die noch 1/2 M. geht bis *Hünerwasser*, 4 M. von Hinsen. Ang. halb 11. Schlechtes Dorf. Kaffee getrunken. Von da abg. gegen 12, nach *München*. *Graz*. <sup>10</sup>2 M. Der Postillon weiß wieder nicht den Weg. Sehr schlimmer,

---

<sup>6</sup> "Töplitz" rayé dans le ms.

<sup>7</sup> "K" rayé dans le ms.

<sup>8</sup> "8" rayé dans le ms.

<sup>9</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>10</sup> "Der" rayé dans le ms.

gefährl. Bergwege. Meist zu Fuß. Bei *Kloster*, 1/4 M. v. Münch. Chaussee bis hin. Das Städtchen hübsch mit einem schönen Schloß dem Grafen Waldstein gehörig, wie die ganze Gegend mit vielen Waldungen. Ang. gegen 3. Mittag gegessen. Abg. gegen 4 nach *Sobotka*, 3 M. Nur zum Theil Chaussee, doch der Weg erträgl. Starker Regen. Ang. um 6. Abg. halb 7 nach *Gitschin* 2 M. im Finstern, ganz Chaussee. Ang. halb 9. Röm. Kaiser, großes Wirtshaus, aber voll Generale. Die Stadt, Kreisstadt, u zieml. ansehnlich.

p 6 *Freitag 18.* Abg. von Gitschin um halb 7. Von da schöne Gegend wegen des trüben Wetters wenig gesehen. Des Wetters wegen, u weil der Weg in Böhmen kürzer u besser, nicht <sup>11</sup>auf Glatz, sondern auf Landshut. Nach *Neu Paka*, 2 M., ganz Chaussee, ang. um 9. Kaffee getrunken. Von da <sup>12</sup>abg. um halb<sup>13</sup> 10, sehr schlechter Weg, ohne Chaussee, aber doch breiter, in *Arнау*, 2 M., nach 12. Dort mit dem Postmeister Mittag gegessen u Kaffee getrunken. Abg. um halb 2. nach *Trautanaу*, 2 M., sehr schlechter Gebirgsweg. Anblick des Riesengebirgs, aber im trüben Wetter. meist zu Fuß gegangen. 1/2 M. vor Trautanaу, ein Stück Chaussee, das bald wieder aufhört. Ang. nach 5 Uhr, u den Abend da geblieben.

*Sonnabend 19.* Abg. nach 6 Uhr, bei äußerst kaltem u stürmischem Wetter. Böhm. Grenze in Königshajñ, Preuß. in *Liebau*. Dort vergebl. Unterhandl. wegen der Fahrt nach Aderslach. Ang. um 10 Uhr in *Landshut* (4 M.), u bei Schöning geblieben.

*Sonntag 20.* Abg. halb 6 Uhr nach Aderslach, auf einem schmalspurigen Plan wagen, um einen nach Waldeburg geschickt. Kloster *Geissau*, *Schönberg*. In *Aderslach* um 10. Die seltsamen Sandsteinfelsen, aber keine Gegend. Das Wetter wird besser. Abg. <sup>14</sup>halb 1 Uhr, *Friedland*, in *Waldenburg* um 5 Uhr. Abend bei Alberti. Schöne Gegenden giebt's hier gar nicht. Die Berge sind nicht hoch, mit Tannen bewachsen, u die Thäler einförmig.

p 7 *Montag 21.* Vormittag der Schifflamm Stollen u H. Margens Gemälde besehn. Um 1 abg., gegen 3 in *Fürstenstein*. Seltsame Felsenschlucht, u weite aber nicht sehr reiche Aussicht ins Land. Kaffee getrunken. Um 5 abg., um 7 in *Schwieditz* (im Ganzen 3 Meilen) Festung u hübsche, ansehnl Stadt.

*Dienstag 22.* Um 6 Morgens vor Schwieditz abg., um 1 1/2 in Breslau, 7 M.

*Dienst. 22, bis Mittwoch d. 30. in Breslau.*

*Donnerstag, den 1ten Okt.* Abg. 3/4 auf 7, in *Neumark* 4 M., um 11 Uhr, Mittag gegessen., abg. um 12 1/2, unterwegs in Röge beim Wunderdoktor *Richter* Kaffee

---

<sup>11</sup> “üb[er]” rayé dans le ms.

<sup>12</sup> “sehr schlechter” rayé dans le ms.

<sup>13</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>14</sup> “gegen” rayé dans le ms.

getrunken. Er hat die Gabe durch Trauen bekommen, aus Kluges u Wohlfahrts Brühen nichts schöpfen können. Um 5 in *Liepnitz*, i. Ganzen 8 Meilen. Bis Neumark Chaussee, aber noch nicht überall fertig. Der Weg überall vortrefflich, der Boden zum Theil sandig, meist aber Lehm mit Sand. Die Gegend nicht leblos, aber auch nicht bedeutend. — Abends durch die Stadt, u um sie herum spaziert.

p 9

### Prag

Herrlicher Anblick der Gradschin von der Stadt, u besonders umgekehrt. In der Architektur ist wenig recht eigenthümliches; denn die meisten großen Gebäude rühren aus den deutschen Zeiten her. Nur die Thürme, deren Hauptspitze noch 4 kleine Spitzen um sich herum hat, scheinen national. Das eigenthümlichste Gebäude ist der alte Schwarzenbergsche Pallast auf dem Gradschin, dessen Mauer oben herausgeschweift ist, wie eine sehr weite Hohlkehle, fast orientalisches, u in Viranken durch Riem abgetheilt.

Unter den *Kirchen* zeichnet sich aus

die *Domkirche* auf dem Gradschin. Sie ist unter Karl IV angefangen, u unter seinen Nachfolgern hochgebaut. Auch von ihr ist eigtl nur der Chor ganz vollendet, der Anlage nach hätte aber das Schiff der Kirche sehr kurz werden müssen. Auch steht nur Ein Thurm, u von den andren bloß Theile der unteren Mauer. Thurm u Kirche sind nicht von außerordentl. Höhe u. Größe. Der Thurm ist schon sehr massiv, <sup>15</sup>jedoch an den Ecken mit frühromanischen aufsteigenden Thürmchen geziert. <sup>16</sup>Oben läuft er fast ohne Zierde spitz zusammen, was wohl auf eine übereilte u dem Plan nicht gemäße Vollendung deutet. Das Dach hat auf jeder Seite zwiefache Schreiebögen zu Stützen, mit emporstrebenden Pfeilerspitzen, <sup>17</sup>wie die <sup>18</sup>des Köllner

p 10 Doms, welche sie aber an Schlankheit u Reichthum nicht erreichen. Vorne ist der Giebel durchschnitt des Dachs neben der Seite des Thurmes, mit dem nächsten Schmiebbogen verankert, u diese Mauer von Maria Theresia durch ein großes nicht bedeutendes Gemälde geziert, oder veranstaltet. In einer freistehenden Vorkappelle ist ein altes Gemälde, Maria mit dem Kinde, beide mit Krone, wird ausgegeben von Brandel<sup>19</sup> aber unmögl. so neu, ist hart, aber viel schönes darin.

Das Innere der Kirche ist nicht sehr imposant, bunt, u nur der Chor. Merkwürdiges *marmorenes Grabmal Rudolfs II* nebst seiner Gemahlin, u mehrerer anderer

---

<sup>15</sup> "mit" rayé dans le ms.

<sup>16</sup> "Das Dach der" rayé dans le ms.

<sup>17</sup> "die aber" rayé dans le ms.

<sup>18</sup> Rajouté au-dessus dans le ms.

<sup>19</sup> En lettres latines dans le ms.

Könige u Kaiser in Nürnberg gemacht, Ende des 16ten Jh., besonders einige Reliefs sehr schön. Unter den vielen Gemälden ein *Christuskopf* auf dem Tuch der heil Veronica<sup>20</sup>, der 1366 hergekommen sein soll. Höchst imposant, starr u furchtbar, dunkles Kolorit, wie ein Vision. Taufe im Jordan von *Brandel*, einem Prager der 1739+. Nicht schlecht gezeichnet, aber im Kolorit u dgl. modern; sonst noch viele u z Theil merkwürdig altdeutsche Gemälde.

Beim Suchen nach der ständ. Gallerie kamen wir zum *Kanonikus Ven[XXX]us*, einen sehr artigen u geselligen Mann; <sup>21</sup>in seinem Hause sahen wir die Altmannsche Gemäldesamml. Darunter ein altdeutsches, wo Gott nach den Menschen schimpft mit einem Bogen u Maria sie unter ihrem Mantel nimmt; auch ein schönes männl. u ein solches weibl. Porträt, wahrscheinl von Kranach, sonst noch gute Landschaften u dgl.

p 11 Beim Hofrath *Merkosch* sahn wir wenig vorzügliches, doch hübsche Landschaften, Rottenhammers u dgl.

In der *Ständ. Gallerie* einige vorzügl. Bilder. *Heil. Sebastian* von *Guido Reni*, von einer Kraft der Zeichnung u des Kolorits, die selten ist. Eine heil *Familie mit 2 Engeln* angebl. von *Michel Angelo*<sup>22</sup>., ein göttl. Gemälde, braunes Kolorit, kräftige Zeichnung u kompakte Karnation, u ein höchst kräftiger Ausdruck, doch ein wenig starr. *Maria mit dem Kinde* das eine Weinbeer in der Hand hat, von *Lucas Kranach*, einer<sup>23</sup> seiner schönsten, u sehr milde u zart, das Kind wieder etwas alt im Gesicht, u im Leibe wie gebrochen. Die *Mutter mit dem Kinde u dem kleinen Johannes u 2 Engel* zur Seite, von einem unbekanntem Italiäner, man meint *Luir*<sup>24</sup>, aber für den nicht weich genug. Ausdruck u Physiognomien wie *Correggio*<sup>25</sup>, aber dunkles u bräunl Colorit.– *Grablegung vom jungen Palma* sehr schön. *Christuskopf mit der Dornenkrone* von *Guido Reni*<sup>26</sup>, Ausdruck schimmernd, u das ganze matt, wird aber vorzügl. bewundert. So auch eine *Madonna*<sup>27</sup> von *Guido Reni* – *Christus mit den Pharisäern* vielleicht nach *Dürer*, aber merkwürdig gruppirt, die Personen in verschiedenen fast gradlinigen Reihen, wie bei manchen alten Italiänern. *Christus an die Säule gebunden* von *Van Dyk*<sup>28</sup>, sehr schön. <sup>29</sup>*Bartolomeo Vivarino*<sup>30</sup>, sein

<sup>20</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>21</sup> “er ha” rayé dans le ms.

<sup>22</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>23</sup> “Einer” corrigé par “einer” dans le ms.

<sup>24</sup> ? En lettres latines dans le ms.

<sup>25</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>26</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>27</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>28</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>29</sup> “2” rayé dans le ms.

<sup>30</sup> En lettres latines dans le ms.

eignes Porträt.— 2 *Altardecken*, die eine mit mehreren Heiligen, die andre mit *Marias Tod*, von Holbein, grau in grau, sehr schön, aus einer Dorfkirche bei Prag. *Befreiung der Erzväter von Bosch*. Landschaft mit Mönchen u *einer Einsiedlerei* von *Roland Savary*<sup>31</sup>.— Von Prager Malern: *Heil Martin von Faretta*<sup>32</sup> + *Vory*<sup>33</sup>, *Taufe im Jordan* von demselben; ein schönes *Porträt von Brandel*, ein anders von *Grafenstein* u noch ein recht schönes, näml ein alter Mann mit einer Brille von *Wettendeiter*, der noch in Petersburg lebt.

### Breslau

---

Die *Gemäldesamml. der Universität* ist sehr unbedeutend, u enthält nur äußerst wenig gutes; fast lauter Altdeutsche Sachen, u *Veilmanns*. Eins von 1206. Ueberhaupt zeigt sich eine deutsche Schule lange vor dem 16ten Jahrh. u in den Werken des 15ten ist Zeichnung, Anordnung, Drappire einfacher, erbaulicher, edler. Doch ist in den meisten die Geschicklichkeit nicht so groß, wie in der Dürerschen Schule. Einige gute Landschaften sind sonst noch da. *Veilmann* ist ein Schlesischer Maler aus der Mitte des vor. Jh., aber sehr schlecht. Auch Schwarz ist ein besserer einheimischer Maler.

In den Kirchen auch hin u wieder gutes, besonders in der *Elisabethkirche* einige <sup>34</sup>Kranachs, vorzügl. ein Porträt Luthers, der beste existirende, u überhaupt eins der schönsten Kranachs, das wir erst entdeckten. Auch eine herrl. Verkündigung in der Bernhardskirche, u v. schöne erbdeutsche Sachen.

Bei Hofrath *Bach* ein vortreffl. *Breugkel*<sup>35</sup>, Lachaff Opfers mit alle Thieren; die <sup>p 13</sup> *Madonna della Ledia*<sup>36</sup>, 4eckig, u wunderschön um den Preis des Aechtheit streitend mit der Florentiner. Die *Mutter mit d. Kinde* von *Bagnacavallo*<sup>37</sup> außerordentl schön, besonders die sehr jugendl. Mutter. Herrl. *Kopf* von *Raphael*. *Christus mit der Dornenkrone* von *Guido Reni*; von unaussprechl. ganz eigenthüml Ausdruck. Ein *Pabst* von *Velasques*<sup>38</sup> ganz eigenthml. Ein Kopf *Holbeins*.

In der Sammlg des *Magdaleneum*. viele Lehkter. Von *Platzow*, worunter eine recht schöne, aber eine ganz vorzügliche von *Orient*<sup>39</sup>, Anfang des 18. Jh. *Venus u Adonis* wahrscheinl von *Aloirs*<sup>40</sup>, recht schön. Herrliche *junge Madonna* wahrscheinl.

---

<sup>31</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>32</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>33</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>34</sup> "Dürers" rayé dans le ms.

<sup>35</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>36</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>37</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>38</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>39</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>40</sup> En lettres latines dans le ms.

von *Lapoferrato*<sup>41</sup> Einige herrl. altdeutsche Porträts.

---

<sup>41</sup> En lettres latines dans le ms.

## Troisième Partie

Sur Solger



### 3.1. Oraison funèbre de Solger, par F. D. E. Schleiermacher

*SBBln, Nachl. Solger, K. 1, M. 16*

p 1

Rede

gesprochen am offenen Grabe

des seligen Professors der Philosophie

an der Universität zu Berlin

Herrn Dr. Carl Wilhelm Ferdinand Solger

den 28sten October 1819

vom

Professor der Theologie Dr. Schleiermacher

p 2

Wie plötzlich und wider alles menschlichen Erwartens finden wir uns hier vereint an der offenen Ruhestätte, die Feier eines theuren Angehörigen und Freundes, wie eines werthen und geliebten Amtsgenossen, und Ihr wie Lehrlinge an der eines verehrten Lehrers. Wie sind wir alle gewiß in diesem Augenblicke tief durchdrungen von dem Gefühle, daß des allwaltenden göttlichen Willens Rathschlüsse über das menschliche Leben, dann am unerforschlichsten sind, wenn sie es mitten in seinem fröhlichen und gesegneten Lauf unterbrochen. Denn wenn, wie es in fast beständiger Ordnung häufig geschieht, ein Kind in den ersten Entwicklungen des Lebens vom Tode überwältigt wird: so beklagt ein leichter Schmerz nur die Unvollkommenheit der irdischen

p 3

Welt, die nicht alles Leben, was sich auf ihn erzeugt, zur Reife und Vollendung seiner Natur zu fördern vermag. Und wenn ein Greis den Schauplatz verläßt, der alle Verhältnisse des Lebens zu ihrem natürlichen Ende gebracht hat; so werden alle Einwendungen, auch der treuesten Anhänglichkeit, gegen den göttlichen Spuch gemildert durch das vorherrschende Gefühl, daß das Ziel erreicht sey, der Lauf sey erfüllt, das innere Wesen habe sich nun nach allen Seiten in der irdischen Erscheinung entwickelt, der Diener Seines Herrn habe gewirkt was und wie er gekonnt. Aber wenn die Zeit des menschlichen Lebens nicht erreicht ist, sondern der Tod es mitten in seiner Entfaltung bricht; wenn eine heitre Aussicht auf eine lebendige und reiche Zukunft plötzlich verfinstert wird und verschwindet; dann können wir uns nur beugen unter das unerforschliche Walten des Höchsten.

p 4

So hier in Bezug auf unsern Vollendeten, dessen ganzes Schaffen und Wirken uns unvollendet erscheinen muß. Zeitig hatte er sich dem bereits angetretenen Geschäftleben entwunden, um ungetheilt seine Kräfte und seine Zeit den tiefsten Forschungen des menschlichen Geistes zu weihen; er trat auf, als öffentlicher Lehrer,

weil aber diese Forschungen nur im Vereine mit der lebendigen Mittheilung am kräftigsten gedeihen. Immer zahlreicher sammelte sich die wißbegierige Jugend um seinen Lese[XXX] – und plötzlich verstummt er ihr. Mehrere Werke haben den Kennern einzelne Aussichten in den Zusammenhang seiner Gedanken eröffnet; aber vieles war noch zurück, was erst zusammen genommen, ihm völlig würde aufgeschlossen haben und – er kann es nicht mehr darstellen. Seiner besonderen  
p 5 Leistung waren diejenigen, anvertraut welche sich den öffentlichen Unterricht auf unserer höheren Schulen zu ihrem Beruf erwählt hatten, und wir hofften, er sollte noch manchem Geschlechte den Weg, in dieses richtige Geschäft zeigen und den Eintritt erleichtern; aber schon läßt er die Stelle leer. Einmal hatte er uns den Wunsch<sup>1</sup> geleistet, sich an die Spitze der Angelegenheit dieser hohen Schule stellen zu lassen; und die weiche Mäßigung, die besonnene Fähigkeit, die er dabei bewiesen hatte er uns noch wünschenswerther gemacht, uns noch recht lang, Zumal<sup>2</sup> in schwierigen Zeiten an seiner erlauchteten Mitberathung zu erfreuen, und er läßt uns allein.– Freunde hatte er sich erworben, vertraute Freunde in dem edelsten engen Sinne des Wortes, wie sie nicht jeder Ausgezeichnete auf seinem Lebenswege findet, und solche die selbst genannt und ausgezeichnet sind in unserm ganzen Volke;  
p 6 sie hofften noch lange sich seiner Ermunterung und seines Rathes, seiner Teilnahme und seines Herzens:Ergießungen zu getrösten, aber vergeblich. Doch was mehr als Alles andre sagen will, denn es betrifft nicht die Außenwerke, sondern das innerste Heiligthum des menschlichen Daseÿns, seine noch jugendliche Gattin, mit der er in jenen bedenklichen Zeiten, als das Schicksal des Vaterlandes auf dem Spiele stand, den Bund der Liebe und Treue besiegelt hatte; sie hatte die natürlichsten Ansprüche, die zuversichtlichsten Hoffnungen, einen lange Standen des beruhigsten Lebens an seiner kräftigen und freundlichen Hand zu wallen:– und schon hat er ihr Lebewohl gesagt. Seine zarten Kinder – er wartete darauf, daß sie den unmittelbaren Einflüssen der Väterlichen<sup>3</sup> Liebe entgegen reifen möchten: aber ehe sie die Jahre hinter sich haben, wo fast nur die mütterliche Zärtlichkeit sie schützen, beleben und leiten kann, wird er ihnen entrissen. Wie mit Ursache von allen Seiten her zu fragen: Herr  
p 7 warum hast Du uns das gethan! so viel, daß demjenigen, der noch fragt, der sich nicht bei der stillen Ergebung in den göttlichen Willen beruhigen kann, kaum ein anderer Trost übrigbleibt, als jener dürfthige, mit dem <sup>4</sup>unsere Kurzsichtigkeit uns beschenkt, wenn wir etwa sagen: wer weiß, wie dieses reiche und glückliche Leben,

---

1 ?

2 Sic dans le ms.

3 Sic dans le ms.

4 “sich” rayé dans le ms.

wäre es nicht plötzlich abgebrochen worden, sich noch traurig würde gewendet haben! wer weiß durch was für herbe Hindernisse – und es giebt ja davon, die bitterer sind als der Tod – die so eine ruhige Thätigkeit noch würde gelähmt worden seyn! ein ärmlicher Trost, wie gesagt, und der nur da fechten kann, wo es nicht die Fästigkeit der Grundsätze, nicht die Kraft des Willens, nicht der Adel der Gesinnung ist, deren frühes Hinscheiden wir beweinen.

Doch eines bleibt auch uns übrig, worauf wir, um uns zu beruhigen, einen heitern Blick haften können. Darin stimmen die tiefste Weisheit des verlauchteten Geistes und der einfältige Glaube des frommen Herzens überein, daß das beste Leben eine  
p 8 Uebung ist, *Sterben*. Der Lehrer der Weisheit also wie der Schüler des Glaubens haben ihren Beruf nur ganz erfüllt, wenn ihr Tod beweiset, daß sie sterben gelernt haben, und wenn sie sterben durch die That lehren, worauf Wort und Lehre im Leben immer hinweisen. Dieses höchste Vollendung des Berufs aber kann fast nur um den Preis eines frühen Todes erkaufte werden. Denn so wie das Kind, welches unwissend, was ihm begegnet, seinen letzten Athem aushaucht, uns nicht sterben lehrt durch sein Beispiel, die wir wie die Zukunft, nicht mehr aus den Augen verlieren, weil wir die Vergangenheit schon festzuhalten vermögen: so auch lernen wir dieses nicht von dem Greise, dem schon die Zunehmende<sup>5</sup> Schwachheit eine unfreiwillige Gewöhnung war an das Sterben, und den die Nothwendigkeit der Natur selbst drängt und einladet, daß der Geist nicht unwillig die zerfallende Wohnung verlasse. Nur der Mann, der mitten von dem Gastmahle des Lebens heiter und ruhig aufsteht, wenn sein Stündlein schlägt, von dannen zu gehen; nur dessen Beispiel lehrt uns den Kelch  
p 9 des Todes aus der Hand des Höchsten würdig empfangen, und unverzogenen Antlitzes lernen. Dazu nur war auch unser vollendeter Freund bestimmt und hat aber dadurch die Aufgabe seines irdischen Lebens völlig gelöst, und auf das schönste, wie es möglich war, seinen Beruf erfüllt. Eher fast, als die Aerzte, ahndete er, daß ihm dieses Lager zum letzten bestimmt seÿ, und legte gegen die mütterliche Pflegerin das Zeugnis ab, wie ihm vorzüglich gezieme, heitern Muthes zu sterben, da er das reine Glück des Lebens kurz zwar, doch in schöner Stille genossen habe. Von seinem Lehramte und seinen Werken schied er mit dem ruhigen demüthigen Gefühle, daß keiner unentbehrlich seÿ, und daß auch bei dem längsten Leben kein Würdiger, was er sich aufgegeben, vollende. Der Freunde gedachte er in unveränderter Treue, aber ohne ein Verlangen, sie zu sehn, um nicht durch unruhig störende Bewegungen etwa nachtheilig in den Lauf der Krankheit einzugreifen. Aber als ihm gewiß ward, was der Himmel beschlossen, als ihn der Tod immer näher vor Augen trat, da verabschiedete

---

<sup>5</sup> Sic dans le ms.

p 10 er sich mit besonnener Egebung von der Geliebten seines Herzens, und gab in dem letzten Liebesblick des scheidenden Vaters seinen kleinen Lieblingen einen Segen mit, dessen Kraft sie erst später erfahren werden. Ja, als ihn schon die Sprache verlassen hatte, gab er noch durch unzweideutige Zeichen zu erkennen, in dem einen Augenblicke, wie sein Herz von der Liebe erfüllt sey, der er das schönste Glück seines Lebens verdankte; in dem andern, wie auch er das Kreuz unsers Herrn und Heilandes im Herzen trage, der im Tode wie im Leben die gläubigen Seelen nach sich zieht. Wie beschwichtigend wirkt nicht dieses Bild eines heiteren Todes nach einem würdigen Leben, und erhebt uns von den [XXX]en Stannen über die Unerforschlichkeit der Wege Gottes so, daß uns diese Trauer eine höchst gesegnete wird. Mögen seine Freunde und Angehörigen dieses Bild als sein Vermächtniß hinzufügen, zu allem Guten, was sein Leben ihnen gebracht hat! Und uns, theure Amtsgenossen  
p 11 des Entschlafenen möge die Erinnerung an diesen schön geschlossenen Beruf in dem ruhigen stärken, wenn uns das Leben mit seinen eitlen Sorgen verwirren, oder mit seinen vergänglichen Erfolgen an sich ketten will. Und Ihr, geliebte Säuglinge, die ihr wie leer von ihm ginet, sey es, daß er auch gemeinsam belehrte, oder daß er auch einzeln berieth und väterlich ermahnte: nehmt ihn noch die letzte und schönste Lehre von ihm hin, daß die *menschliche Weisheit nur wenn sie vom Glauben geheiligt ist, sich am sichersten im Tode noch, wie im Leben bewährt.*— Sie aber, die er trauend zurückgelassen hat, wie es fortan das liebste Geschäft ihres Lebens seyn wird, der Pfändenen ihrer Liebe das Bild des vorangegangenen Vaters, das sonst ihnen noch flüchtige Bewußtseyn leicht entschwinden mögte, immer tiefer ins Herz zugraben:—  
p 12 wie er ein Gefühl des genossenen Guten voll Vertrauen, die Ewigkeit der Liebe und Treue verkündend, das Zeitliche gesegnet hat; denn dadurch erste wurden sich alle andern Züge seines Bildes vollenden und erklären!

---

Ja Du immer gnädiger Gott, Herr des Lebens und des Todes! Das ist der erste Lohn der Gottseligkeit, die aus dem Glauben kommt, daß sie das Grauen des Todes von uns nimmt, ein Vertrauen auf den, der uns alle nach sich ziehen will von der Erde! Herr, lehre uns bedenken, daß wir sterben müssen, damit wir weise werden. Diesen Segen laß uns Alle mitnehmen von der Ruhestätte dieses Vollendeten, dessen Geist, in dem wir sein irdisches Theil hier der Erde wiedergeben, Wir freudig Deiner Obhut empfehlen.

### 3.2. Notes de Fr. Th. Vischer sur les *Cours d'esthétique*

BU Tübingen

p 1

*Bemerkungen zu Solgers Vorlesungen über Aesthetik*

#### *Namen u[nd] Begriff der Aesthetik*

Solger steuert hier v[on] Anfang an darauf los, daß d[as] Schöne nichts (in der Natur) gegebenes ist, sond[ern] erst durch Kunst hervorgebracht wird. Dadurch entsteht [e]i[ne] Schönheit in der Darst[ellung] v[on] Baumgarten u[nd] Kant, u[nd] es sieht nehmlich aus, als herrsche beÿ d[ie]sen die *Objectivität* zu sehr vor, währ.[end] doch das Characteristische der Periode der Subjektivismus ist. Freÿlich kann man jenen Tadel auch vorbringen: denn daß die Kunst nach *Ideen hervorbringt* u.[nd] d[ie] Aesthetik diese *Verwirklich[un]g* darstellt: dieß blieb freÿlich beÿ jenem Standpunkte auf der Seite liegen. Indem es sich immer blos um [e]i[n] *Auffaßen* handlte, schien alles Schöne schon *gegeben*. Allein d[ie]ser Fehler ruht eben wieder in dem *sub[jectiven]* Standpunkte u[nd] dieser ist <sup>1</sup> als Hauptgars[un]g hier n[icht] gehörig hervorgehoben.

Der Hauptgedanke, der v[on] vornherein verfolgt wird, ist p. 3: *n[icht] als Lehre von der Empfindung äußerer Gegenstände können wir d.[ie] Aesth.[ethik] betrachten*. Schön ist nur, was [e]i[n]en höheren Gedanken in sich enthält. In d[er] Natur ist eig[en]tl[ich] die Schönheit n[icht] zu suchen— wir betrachten sie bereits als *Kunst*, wenn wir sie schön finden. Die Aesth.[etik] ist daher [e]i[ne]  $\varphi$ [iloso] $\varphi$ [ische] *Kunstlehre*[.]

*Gehört das Schöne zur pract.[ischen]  $\varphi$ ?* Nach Hegel nicht. Ueber das *Handeln* ist man im Schönen schon hinaus.<sup>2</sup>

#### *Historische Einleitung*

Hier fehlt alle  $\varphi$ [ilosophie] der Geschichte; alles ist durcheinander geworfen, Baumgarten u.[nd] bes.[onders] Kant sind höchst unklar dargestellt.

Ueber Kant cf. Erwin i gs ff<sup>3</sup>.

#### I Theil. *Vom Schönen*

##### i. Abschnitt. Ableitung der Idee des Schönen

Der Begriff des Schönen entsteht hier n[icht] practisch, sond[ern] ist nur ganz abgerißen hingestellt: Ganz sich durchdringende Einheit des Allgemeinen u[nd] eines sinnl.[ichen] Wahrnehmbaren[.] D[ie]ses Eine Element: das Allgemeine, darf n[icht] der *abstracte* Begr.[iff] seÿn, denn d[ie]ser ist mit der besonderen Vorst.[ellung]

<sup>1</sup> Une croix à cet endroit du ms, ne renvoyant apparemment à rien.

<sup>2</sup> La fin de cette phrase se prolonge dans la marge.

<sup>3</sup> I. e. "erstes Gespräch ff". Cette remarque se trouve en marge en face de la précédente.

unvereinbar. “der Begriff ist von der Ersch.[einung] ins Unendl[iche] geschieden”. Aber nach p. 50 [Vorher schien es, als ob das Allg[emeine] u[nd] Besondere n[icht] nur in d[er] gemeinen Verstandes-Ansicht, sondern absolut unvereinbar seyn.]<sup>4</sup> *nur* in der gemeinen Verstandes-Ersch[einung], weil hier das Allgemeine nur *formal* gefaßt wird. p 2 D[ie]ser Standp[unkt] hat sich z[um] Prinz[ip] der Schönheit. Schönheit machen wollen: *Nachahmung der Natur*<sup>5</sup>

oder aber

*Idealisiren*

d[as] Ideal wird aber hier nun abstract genommen – wodurch blos Allegorien entstehen können.

Hierher gehört der Streit über *Characterisirk*, oder *Vorwiegen d[es] Ideals*. Beÿdes ist gleich schlimm.

Höherer u[nd] einzig wahrer Standp[unkt] der, wo das Eine u[nd] Mannigfaltige urspr.[ünglich] Eins sind– der *Idee* (höheres Selbstbewußts.[ein])

Fatale Bem[erkung] p. 55 –: “Man könnte fragen: wie ist es mögl[ich], daß Allgemeines u[nd] Besonders dasselbe sind? etc– Solche aus d[em] gemeinen Standp[unkt] herrührende Fragen aber müßen ganz abgewiesen werden.” – das ist ganz Schellingisch im übeln Sinn.

<sup>6</sup> D[ie]ser Standp[unkt] wird hier sehr mangelhaft in s[einer] Nothw[endigkeit] nachgewiesen. D[er] Beweisgang ist folg.[ender]: weil es [e]i[ne] niedere Ersch.[einungs]Weise giebt, in welcher die Geg[en]s[ät]ze n[icht] verl[oren] sind, muß es auch [e]i[nen] höheren geben.

Statt d[ie]ser Entw[icklung] sollte vielmehr *obj[ectiv]* dialectisch nachgewiesen seyn, daß Allgem.[eines] u[nd] Einz[e]l[nes] Eins sind. Solger leidet doch noch sehr an H.[egel?].

<sup>7</sup>In der *Natur* zeigt sich d[ie] *Idee* in ihrem Gegensatze auseinandergezogen. D[ie]se aber beweisen dadurch d[ie] urspr.[üngliche] Einheit, daß sie sich geg[en]seitig erschöpfen. Bewußte Einheit derselben ist im *höheren Selbstbewußts*. In d[er] Natur erscheint d[ie] Idee nie ganz, denn Alles Einz[e]l[ne] hat nur Bed[eutung] durch das Entgegengesetzte[,] worauf es sich bez[ieht] (z. B. Mann u[nd] Weib). Da das *Schöne* eine Art jener Offenbar[un]g ist, wo d[as] Wesen mit der Erscheinung identisch ist, so kann es in der Natur n[icht] zu finden seyn.

---

<sup>4</sup> En marge en face.

<sup>5</sup> Rayé en marge en face de cette ligne: “Was über Naturnachahmung gesagt wird, ist sehr dürftig.”

<sup>6</sup> Les deux paragraphes suivants sont rajoutés en marge en face du précédent.

<sup>7</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>8</sup> Daß<sup>9</sup> ist halb wahr – giebt es k[eine] schöne Körper? Ist nur [e]i[n] Hermaphrodit schön?

<sup>10</sup>Die *gedachte Einheit* des Allgem[einen] u[nd] Besonderen ist die des *Wahren*. Hier wird das Erscheinende aufgelöst in s[einem] reinen Gedanken Inhalt.<sup>11</sup> Das Schöne dageg[en] stellt d[ie] Idee als *gegenwärtig* in der *Erschein[un]g* dar– n[icht] bloß sinnl[ich], sond[ern] auch durch [e]i[n] Denken, aber durch [e]i[n] *pract.[isches] Denken* dar

<sup>12</sup> Gute Bem[erkung] über d[as] Verh[ältnis] des Schönen zum Wahren p. 60.

<sup>13</sup>Verh[ältnis] zum Guten: (Ueber das Verh[ältnis] des *Wahren*, Guten od[er] vielmehr über den Untersch[ied] zwi[schen] beÿden wird Gutes gesagt, aber n[icht] erklärt, warum d[ie] Idee w[ei]ther sich durch d[en] Willen z[ur] Verwirklichung drängt) d[ie] Idee des Guten ist die Idee der *ausgeführten* Einheit oder Versöh[nun]g zw[ischen] d[em] Allgem.[einen] u[nd] Bes.[onderen] im *Selbstbewußts[ein]* (Geist u[nd] Trieb.) Unterschied zw[ischen] d[em] Guten u[nd] *Schönen*<sup>14</sup>–: im Schönen schon *vollendete* Verschmelzung der Wirklichkeit mit dem Wesen – im Guten *soll* erst die Einheit d[es] Geistes u[nd] Triebes errungen werden im *Sollen*: die Wirklichk[ei]t wird als seÿend vorausgesetzt, d[ie] Idee als seÿn *sollend*.<sup>15</sup> D[ie] Idee des Guten wird auch als *ausgeführt* gedacht *v[on] Gott*. Freÿlich aber ist d[er] Unters[u]ch[un]g v[om] Schönen dennoch deutlich: d[ie]ses enthält die Ausfüh[un]g i[n] [e]i[nem] *einzelnen* *sinnlichen* Gegenstande.

<sup>16</sup>Im Schönen soll sich also d[ie] *Idee* in der *Existenz* offenbaren. Hier genügt sich d[as] Bewußtseÿn als Eins mit sich selbst, im Guten sucht es erst d[ie]se Einheit.  
<sup>17</sup>Neuer Begriff in d[er] Bem[erkung] p. 369: Beÿm Schönen ist d[ie] *Ersch[einung]* d[ie] Hauptsache, beÿm Guten d[ie] *Absicht* beÿ d[em] Handeln.

(Hier wird d[ie] Religion eingeschoben, aber n[icht] deutlich gemacht, wie sie sich v[on] d[em] *Wahren* unterscheidet)<sup>18</sup>.

---

<sup>8</sup> La phrase suivante en marge en face de la précédente.

<sup>9</sup> Sic dans le ms.

<sup>10</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>11</sup> En marge en face de la phrase suivante: “c. 59”.

<sup>12</sup> En marge en face du paragraphe précédent.

<sup>13</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>14</sup> Un rond est dessiné au crayon de papier, en face, dans la marge.

<sup>15</sup> En marge en face de la phrase précédente.

<sup>16</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>17</sup> la phrase qui suit est écrite plus petit (manifestement rajoutée ultérieurement).

<sup>18</sup> En marge en face de cette phrase: “Religion – sich *versenken* in d[en] Abgrund 66. *Selbstvernicht[un]g* 67”.

<sup>19</sup>Im Schönen versenken wir d[ie] existirende Welt wie in d[er] Religion *uns selbst*: d[ie] Ansch[auung] der göttl[ichen] G[e]g[en]w[art] 68 u[nd] 69 o.[ben]<sup>20</sup>.

Wie in der *Religion* uns.[er] einz.[elnes] Selbstbewußts[eÿn], so geht in der Schönheit die Wirklichkeit der Welt in den göttl[ichen] Gedanken als bloße<sup>21</sup> Offenbar[un]g d[e]sselben auf. <sup>22</sup>In diesem Sinn steht das Schöne über *dem Practischen* da es schon d[ie] *vollendete Idee* enthält. Aber es ist dennoch practisch, weil d[ie] Idee erst dem Künstler wirkl[ich] aufgegangen seÿn muß. Er ist d[as] Geschäft d[er] Idee[.]

d[as] Schöne<sup>23</sup> ist n[icht] Mittel z[um] Guten, aber des vollk[ommenen] Bewußtseÿns der Idee des Guten können wir n[icht] habhaft werden, ohne zugl.[eich] d[ie] Idee des Schönen zu haben.

<sup>24</sup>Nachgel.[assene] Schr.[iften] B[and] II p. 94. d[ie] Idee ist in

d[er] Natur – *Nothwendigk[eit]*

im Organismus – *Leben*

im Wissen das *Wahre*

im Handeln das *Gute*

im Hervorbringen d[as] *Schöne*– Bem.[erkung] des Erwin p. 370 sehr treffend

im Selbstbewußts.[eÿn] d[ie] *Religion*.

2. Abschnitt. V.[on] d.[en] Geg[en]sät[zen] u.[nd] Beziehungen,  
durch welche d[ie] Idee des Schönen wirklich wird.

Bedingungen des Schönen. das Schöne muß auf d[er] Einen Seite etw[as] ganz *Endliches*, auf d[er] and.[eren] zugl[eich] d[ie] *unmittelb[are] Geg[en]w[art] d[er] Idee* seÿn. daher kann d[ie] gemeine Natur – bloßes Portait<sup>25</sup> – n[icht] Geg[en]st[and] der Kunst seÿn. d[ie] Idee darf k[ein] *abstractes* seÿn, sond[ern] muß ihre Besonderh[eit] mit sich bringen.

<sup>26</sup>Erwin. 160: der Begriff der ganz in dem Dinge ist.

<sup>27</sup>d[ie] Idee darf k[eine] *abstrairte* seÿn, sond[ern] muß ihre Besonderh[eit] mit sich bringen.

<sup>28</sup>Einh.[eit] d.[es] Wesens u.[nd] der Ersch[einung] *in* d.[er] Ersch[einung], wenn sie z[ur] Wahrn.[ehmung] kommt 161.

---

<sup>19</sup> La phrase suivante en marge en face de la précédente.

<sup>20</sup> En marge en face de cette phrase, un rond est dessiné au crayon.

<sup>21</sup> Sic dans le ms.

<sup>22</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>23</sup> “Schöne” rajouté au-dessus de la ligne en correction de “Religion”, rayé.

<sup>24</sup> En marge en face du paragraphe précédent.

<sup>25</sup> En lettres latines.

<sup>26</sup> En marge en face du passage précédent.

<sup>27</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>28</sup> En marge.

Einh.[eit] d.[er] Idee u[nd] Besonderh.[eit] d[es] Dinges 167 179 Ganz auf d.[er] Oberfläche 168. ganz in d[er] endl.[ichen] geg[en]w.[ärtigen] Ersch.[einung] 39. 0. – durchaus [e]i[ne] Einzelnes besonders. 134. 1.

<sup>29</sup>[soll wohl heißen: [e]i[ne] Bildsäule kann n[icht] der Begriff [e]i[ner] Schauspiel<sup>30</sup> enthalten, sondern es ist schon [e]i[ne] bes[ondere] Art v[on] Mensch[.] Heros, Gott, Stärke, etc<sup>31</sup>. oder<sup>32</sup>: [e]i[n] Daimon stellt n[icht] dar, wie d[er] Mensch überh[aupt] untergeht, sond.[ern] wie [e]i[ne] bestimmte einseitige Tendenz untergeht.]

Wirk[ung] d[ie]ser Vereinigung. Gefühl der vollkommensten Harmonie.

In der *Natur* kann d.[ie] eig[en]tl[iche] Schönh.[eit] n[icht] seyn, denn hier fällt das Allg[emeine] im Einz[e]l[nen] nirgends zusammen, nur im *Menschen*, nur beÿ ihm ist Begriff u[nd] Existenz vereinigt.– Seele u[nd] Leib. Nur er ist der Schönheit theilhaftig.

1. *Geg[en]satz*<sup>33</sup>. Beÿde laßen sich aber auch trennen. *geistige* u[nd] *körperl.[iche]* Schönheit. Geistige Schönheiten: wenn jede einz[e]l[ne] Wirk[un]g,[()] od[er] Aeüß[erung] d[es] Gemüths) *den allg[emeinen]* Bestimm[un]g.[en] adäquat<sup>34</sup> ist.<sup>35</sup> d[as] Hervorstehen [e]i[ner] einz[e]l[nen] außerordentl[ichen] Ersch.[einung] [e]i[nes] Geistes macht noch n[icht] d[ie] Schönheit. Das Interessante, Merkw[ürdige], Außerordentl[iche] ist noch n[icht] schön. Körperl[iche] Schönheit ist mit geistiger unvereinbar<sup>36</sup> – schöne Menschen pflegen uns als geistlos zu erscheinen.<sup>37</sup> So wie geistige Bedeutsamk[eit] hervortreten soll, so leidet d[ie] reine Harmonie d[es] Körpers<sup>38</sup>.

Danach ist *Characterbestimmth[eit]* allerdings mit reiner körperl[icher] Schönh[eit] unvereinbar, das eben, was S.[olger] so eben geistige *Schönheit* genannt hat, ist wohl damit vereinbar.<sup>39</sup>

*Freÿheit* u[nd] *Nothw.[endigkeit]* Eig[en]tl[ich] ders.[elbe] *Geg[en]s[atz]* denn Freÿh[eit] hier = Geist.[ige] Nothw[endigkeit]: <sup>40</sup>2. *Gegensatz*.

---

<sup>29</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>30</sup> ?

<sup>31</sup> En lettres latines dans le ms.

<sup>32</sup> “was?” rayé.

<sup>33</sup> “1. Gegensatz” en marge en face.

<sup>34</sup> En lettres latines.

<sup>35</sup> En marge en face: “Göthes Natalie, Iphigenia”.

<sup>36</sup> En marge en face: “p. 80”.

<sup>37</sup> “?” en face dans la marge.

<sup>38</sup> En marge en face: “374”.

<sup>39</sup> Phrase intégralement indentée, mais débordant dans la marge.

<sup>40</sup> En marge en face de cette ligne:

3t. Geg[en]s[atz] Individualität u[nd] Natur. Subj[ectivität] u[nd] Obj[ectivität]  
Naiv u[nd] sentimental.

<sup>41</sup> durchaus unklares, holperiges, unentwickeltes Zeug

Aber d[ie]se 3 Geg[en]s[ät]z[e] führen n[icht] zum Schönen, weil sie noch [e]i[ne] einseitige Trennung enthalten. Es kann auf keinem v[on] d[ie]sen Wegen eig[en]t[lich] Schönh[ei]t zu Stande kommen.

4t[er] Geg[en]s[atz]: *Idee u[nd] Wirklichkeit*. Göttliches u[nd] Irdisches. <sup>42</sup>  
Hier entsteht der Geg[en]s[atz] zw[ischen] dem *Erhabenen* u[nd] *Schönen*<sup>43</sup>, u[nd] d[ie]ser führt zu der wahren Verbindung zw[ischen] Göttlichem u[nd] Irdischem.<sup>44</sup>  
d[ie]se Geg[en]s[ät]z[e] beruhen auf dem Uebergang des Göttl[ichen] u[nd] Irdischen ineinander. das *Erhabene* ist das erst *werdende Schöne*: d[ie] Idee erscheint hier als diej[enige] Seite, v[on] welcher d[ie] Thätigkeit ausgeht, sie ist das Bestimmende. Das Mannigfaltige als in seinem Geg[en]s[atz] der Idee unmittelbar theilhaftig ist das Schöne.

<sup>45</sup> *Würde* ist wohl v[on] d[em] Erhabenen anders zu untersch[eiden], als Solger thut. *Würde ist menschl[ich]*, u[nd] Erhabenh[ei]t ist k[eine] menschl[iche] Ersch[einung] Auch ist <sup>46</sup> d[ie] *Würde* ganz vom Schönen unterschieden.

p 4 Das Erhabene erscheint uns immer als *Thätigkeit*, in der Form [e]i[nes] *Aktes*, [e]i[ner] *Wirksamk[ei]t*, daher wir uns im gemeinen St[an]dp[unkt] geg[en] dass[elbe] klein fühlen hat aber d[ie] Idee d[ie] Ersch[einung] ganz durchdrungen, so nennen wir dieß d[ie] *Würde* z. B. [e]i[n] Mensch, beÿ welchem d[ie] Erhabenh[ei]t Zustand d[es] gemeinen Lebens geworden ist.

Das *Schöne* dageg[en] muß uns zunächst erscheinen als das, was mit uns als erscheinende Wesen auf Einer Stufe steht. Wir gehen hier n[icht] v[on] d[er] Idee aus, aber wir können es in der Idee auflösen. *Melancholie des Schönen*[.] <sup>47</sup>  
*Anmuth od[er] Grazie* – wenn das Schöne ganz in den einz[e]l[nen] Moment der Ersch[einung] aufgegangen ist. Ruhe u[nd] Selbstgenügen der Schönheit, weil sich hier die Ersch[einung] mit der Idee *gefrüchtigt* hat. Verh[ältnis] v[on] Anmuth, Schönheit, Würde, Erhabenes p. 90.

---

<sup>41</sup> En marge en face de cette ligne: “3. — [Trait pour “Gegensatz”, juste au-dessus]” et, reliant “2. Gegensatz” et “3.”, et à droite dans la marge. La phrase suivante est donc un commentaire, en marge, portant sur 2. et 3. Gegensatz.

<sup>42</sup> “da mehr” rayé.

<sup>43</sup> “84” en face dans la marge.

<sup>44</sup> En marge en face de ce passage: “Schönes u[nd] Erhabenes”.

<sup>45</sup> En face du passage précédent, dans la marge, le paragraphe suivant.

<sup>46</sup> “das Schöne u[nd]” rayé.

<sup>47</sup> “p 89” dans la marge en face de cette phrase. “die Ersch[einung]” rayé à cet endroit.

<sup>48</sup>Lessing sagt: Grazie ist das Schöne in der *Bewegung*, er renget<sup>49</sup>: “da siehe S” u[nd] Soger tadelt daß<sup>50</sup>, aber mit Unrecht.

“Aber auch in d[ie]sem Geg[en]s[at]z kann das Schöne n[icht] als wirkl[ich] gefunden werden”, warum, weiß d[er] Teufel.<sup>51</sup> p 91. 92

4t[er] Geg[en]s[at]z– *Tragisch* u[nd] *Komisch*. Dort verschwindet die Erscheinung ganz in der Idee. Hier löst sich die Idee in die Ersch[einung] auf.

Schöne Bem[erkung] über d[as] Ver[hältnis] d[er] Religion u[nd] der] Kunst. 93 – über das Tragische 95fgen. Es wird nun [i]n Bez[ug] auf das Tragische wohl gesagt, daß d[ie] göttl[iche] Idee, eben indem sie als Ersch[einung] untergeht, erst sich wahrh[aft] off[en]bart, u[nd] daß darin die Erheb[un]g der tragischen Schmerze liegen. Aber wie? ist n[icht] gefragt. Es muß <sup>52</sup> doch auf irg[end] [e]i[n]e Weise *practisch* die Ueberzeit[un]g bleiben, daß der Untergang enger in [e]i[n]em wenn auch untergeordneten Sinne *Recht* hätte, etc. Daß<sup>53</sup> ist n[icht] ausgeführlich. Eig[en]tl[ich] hat Solger gar n[icht] bewiesen, daß in d[em] Trag[ischen] n[icht] blos d[as] Zeitl[iche] untergehe – auch *nach* s[einer] Entw[icklung] bleibt d[er] Gedanke: nur d[ie] zeitl[iche] Hülle d[er] Idee geht unter.<sup>54</sup>

Verhältnis des Schönen zum Trag[ischen] u[nd] Com[ischen] p. 100.

*das Häßl[iche]* <sup>55</sup> erscheint, wenn d[ie] Idee in der That fehlt u[nd] die blose Erschein[ung] sich für das Wesentl[iche] ausgiebt.

In der Darst[ellung] des Com[ischen] p. 100<sup>56</sup> fehlt wesentl[ich] d[er] Begr[iff] d[es] *Contrastes*. <sup>57</sup>Viel besser ist d[ie] Stelle aus Erwin, p. 383 u[nd] 384.

Aber auch durch den Geg[en]s[at]z des Komisch[en] u[nd] Trag[ischen] läßt sich das eig[en]tl[iche] Schöne n[icht] finden. Denn hier löst sich ja entw[eder] die Ersch[einung] oder die Idee auf. Das Schöne wäre vielmehr da, wo Com[isches] u[nd] Trag[isches] Eins sind.

---

Alles Bisherige beweist, daß es eig[en]tl[ich] in der Wirklichk[ei]t k[ein] Schönes giebt. Es läßt sich n[icht] denken, ist immer in der Auflös[un]g begriffen. Möglich

---

<sup>48</sup> Dans la marge face à ce paragraphe :

<sup>49</sup> ?

<sup>50</sup> Sic.

<sup>51</sup> Phrase débutant dans la marge.

<sup>52</sup> “sich” rayé.

<sup>53</sup> Sic.

<sup>54</sup> Tout ce paragraphe est rédigé autant dans la marge que dans le corps du texte.

<sup>55</sup> “sch[eint]” rayé.

<sup>56</sup> “p. 100” rajouté au-dessus.

<sup>57</sup> Phrase à moitié en marge, à moitié dans le corps du texte, juste en-dessous de celle qui précède.

ist das Schöne nur durch d[ie] *Kunst*, denn nur im menschl[ichen] Bewußts.[e]yn sind beyde widerspr.[üchliche] Bestandth[e]ile *Eins*.

p 5

## II Theil. Von der Kunst

### 1t[er] Abschnitt. Construction der Kunst, d[es] Künstlers u[nd] des Kunstwerks

Die Schönheit muß durch [e]i[n] *Handeln* gerettet werden. Das *gewöhnlich* pract[ische] Handeln hat [e]i[nen] einz[e]l[nen] *bestimmten* Zweck. In dem künstlerischen Handeln dageg[en] ist k[eine] *Zweckmäß[ig]keit*, denn in d[ie]sem sondert sich das Allg[emeine] u[nd] Besondere (Grundsatz [e]i[nes] einz[e]l[nen] Entschluß od[er] Geg[en]s[at]z) Hier [e]i[n] Handeln aus *der Idee*. Durch die Idee ist hier n[icht] Abs[olutes] wie dort, die zu Grunde liegende Regel, sond.[ern] sie wird ganz *Wirklichkeit*.

D[ie]se Idee muß <sup>58</sup> dem Künstler schon ehe er handelt gegenw[ärtig] seyn. D[as] *Ideal*.<sup>59</sup> Weil nur in dem Künstler die Einheit <sup>60</sup> der Idee ist u[nd] er aus d[ie]ser heraus handelt, so hören jene Geg[en]sätze, die das Schöne in der Natur unmögl[ich] machen, hier auf, es zu vernichten. Der Künstler kann mehr vom Besonderen oder mehr vom Allgemeinen ausgehen. d[ie] Idee zersetzt sich hier selbst, u[nd] sie ist in s[einem] Geiste doch als Einheit vorhanden. In jedem einz[e]l[nen] Kunstwerke liegt [e]i[n] *Universum*.

Die 2 Hauptseiten der Kunst sind 1.) subjectiv – d[ie] Idee v[on] d[em] Geiste des Künstlers. 2.) obj[ectiv] – d[as] Kunstwerk wodurch jene wirkl[ich] wird u[nd] sich mit sich selbst abschließt. d[er] Künstler lernt s[eine] Idee selbst erst recht kennen, wenn d[as] Kunstwerk vollendet ist.

Ad 1.) – d[ie] Idee verwandelt sich in die Individualität d[es] Künstlers, wobe] er n[icht] bloß leidend, sond[ern] selbstbewußt ist. – *Genie* – d[ie]ß ist n[icht] bloß [e]i[n]e anhängende Eig[en]schaft, die zu *besonderen* Handl[un]gen geschenkt muß (Talent). Talente muß der Künstler außer dem Genie für bes.[timmte] einz[e]l[n]e Aeufferungen s[einer] Thätigkeit haben. schöne Bem p. 119 –<sup>61</sup>

Ad 2., d[as] Kunstwerk ist [e]i[n] *Object*, aber k[ein] gemeines, sond.[ern] es enthält d[ie] Idee. Man kann es daher auch n[icht] richtig betrachten, ohne auf d[ie] künstlerische Thät[i]gk[e]it Rücks.[icht] zu nehmen, die es hervorgebracht hat. Ein

---

<sup>58</sup> “hier” rayé.

<sup>59</sup> A partir d’ici et jusqu’à la fin du passage en italique, un trait au crayon dans la marge semble indiquer un passage important.

<sup>60</sup> “jen[er ?]” rayé.

<sup>61</sup> “Bem p. 119 –” dans la marge à la suite du corps du texte.

<sup>62</sup> Object, in welchem wir unmittelbar jene Thät[i]gk[ei]t wahrnehmen, ist [e]i[n] Kunstwerk. D[as] wahre Werk ist nur Mittel z[um] Zweck, also Allgemeines u[nd] Besonderes fallen hier auseinander. Daher ist es todt. in d[em] Kunstwerk hingeg[en] ist unmittelbar *Leben u[nd] Thätigkeit. es spricht*<sup>63</sup>

D[ie] Thätig[ei]t d[es] Künstlers hat also 2 Seiten 1.) subjectiv sofern sie dem Künstler zukommt. 2.) sofern aus ihr das Schöne entsteht. Daher

a.) Vom Schönen als Stoff der Kunst

b.) v[on] d[er] künstlerischen Geistesthätigkeit.

Ad a. 2 Gesichtspunkte. d[ie]ses Product d[er] Kunst für sich, d[ie] Idee enthaltend – *Symbol*. β.) nur aus d[er] subj[ectiven] Thät[i]gk[ei]t d[es] Künstlers erklärbar – *Allegorie*.

p 6 Ad b.) [e]i[n] dopp[elte] Seite der künstl[erischen] Thätig[ei]t sey d[ie] *Begeisterung*, wodurch er die <sup>64</sup> ideale für die wahre hält. β.) *negativ* – Auflösung der wirklichen Welt in jener höher[e]n Anschauung – *Ironie*.

## 2ter Abschnitt. *Vom Schönen als Stoff der Kunst*

### A. *Vom allgemeinen Verhalten des Schönen als Stoff der Kunst*

<sup>65</sup>D[ie]se Einführ[un]g des Begriffs der Allegorie u[nd] d[es] Symbols gründet sich auf Schelling Meth[ode] des Ak[ademischen] St[udiums] 171.

<sup>66</sup>Ein ganz willkührl[icher] Gebrauch d[es] Wortes Symbol. Demnach wären eig[en]tl[ich] allein die griech[ischen] Götterbilder Symbole, währ.[end] vielmehr d[ie] Täfelchen d[er] Gastfreunde etc. Symbole liefern.

a.) *Das Symbol* (im engeren Sinn)<sup>67</sup> – das Schöne als fertiggewordenes Kunstwerk, worin die Idee liegt. D[as] Symbol ist k[ein] bloßes Bild d[er] Idee, es ist d[ie] Idee selbst in der Existenz erkannt n[icht] im Bild, denn Bild ist bloße Wiederhol[un]g (Nachahm[un]g) einer *Erschein[un]g*. Daher ist das Schöne nie bloße Abbild[un]g n[icht] im Zeichen, denn d[ie]ses bez[ieht] sich *bloß auf* Begriffe. <sup>68</sup>Es folgen hier 2 Sätze, die ganz unentwickelt, <sup>69</sup> als bloße Behaupt[un]g hingestellt sind. “Es

---

<sup>62</sup> “he” rayé.

<sup>63</sup> “esspricht” en marge.

<sup>64</sup> “gemeine Welt aufhebt u die” rayé.

<sup>65</sup> Le premier paragraphe se trouve en marge, dans l’espace marginal en regard de l’espace laissé entre le titre et le début du corps du texte de ce chapitre.

<sup>66</sup> En marge, relié par un trait à a.), c’est-à-dire à la question du symbole, paragraphe suivant.

<sup>67</sup> La parenthèse est rajoutée au-dessus, en tout petits caractères.

<sup>68</sup> En marge, relié d’un trait à “bloß auf” :

<sup>69</sup> “eher” rayé.

ist nothwendig, daß das Denken dem Symbole die *reine Thätigkeit* als rein und stofflos entgegengesetzt. etc – kein Stoff ist” u. nachher: “Die Gestalten der griech. Götterwelt – erklärt wird”.<sup>70</sup> Daraus wird dann gefolgert, daß in der griech. Kunst<sup>71</sup> neben den schönen Gestalten immer “noch die Idee des Schicksals unentbehrlich sey”. Hier ist<sup>72</sup> der Ausdruck “reine Thätigkeit”, unglücklich.<sup>73</sup> Gemeint ist<sup>74</sup> die ganze Tiefe der Idee. Die Griechen hatten die Idee nicht tief genug gefaßt, darum konnten sie dieselbe ganz in der Erscheinung ausdrücken — das Bedürfnis aber, auch das Absolute zu faßen, erzeugte dann daneben die Idee des leeren, hohlen Schicksals. Dieß ist hier gar nicht entwickelt, es müßte frei von der Religion ausgegangen werden.

<sup>75</sup> d. Symbol ist<sup>76</sup> das, was es bedeutet.

b.) Allegorie. das Schöne als Stoff steht zur<sup>77</sup> Thätigkeit (Idee) noch in der bloß werdenden Beziehung. Hier schauen wir vorherrschend das Wirken der Idee an. die sinnliche Erscheinung strebt, die Idee auszudrücken (die gemeine Allegorie verhält sich dagegen zur Idee ganz zufällig, als zu etwas Anderem).

Der -X ist wesentlich allegorisch – Christus u. sein Leben. Dieser Einzelne und dieser<sup>78</sup> einzeln[e] Factum<sup>79</sup> bedeutet hier immer das Absolute Göttliche. Die wahre Allegorie ist auch das, was sie bedeutet, nur kann sie es nicht ganz erschöpfen. dagegen die gemeine Verstandes-Allegorie, z.B. die Maschinerie im franz. Epos ist dieser Verhältniß bloß äußerlich.

Die ganze Ausführung des Begriffs der Allegorie ist höchst unbefriedigend und mangelhaft, der Verfasser versteht es gar nicht, den einfachen passenden Ausdruck zu finden.<sup>80</sup>

Symbol und Allegorie retten nun das Schöne, das durch die Gegensatz im Chore<sup>81</sup> vernichtet wird. Hier haben wir immer beides wirklich gegenwärtig – das Allgemeine und Besondere, Individualität und Natur. Von dieser geht die classische, von jener die christliche Kunst aus.<sup>82</sup> Symbol und Allegorie

<sup>70</sup> “daher” rayé.

<sup>71</sup> “eben” rayé.

<sup>72</sup> “1.” rayé.

<sup>73</sup> “W” rayé.

<sup>74</sup> Virgule rayée.

<sup>75</sup> Reprise du corps du texte

<sup>76</sup> “d Ein” rayé.

<sup>77</sup> “Z” rayé.

<sup>78</sup> Relié à un cercle barré tracé au crayon dans la marge.

<sup>79</sup> En lettres latines.

<sup>80</sup> Ce paragraphe est à cheval sur la marge et le corps du texte, indistinctement.

<sup>81</sup> ?

<sup>82</sup> “Nat” rayé.

muß entw[eder] vorzugsw[eise] göttl[ich] od.[er] vorzugsw[eise] *irdisch* erscheinen. Daher v[on] göttl[ichem] u[nd] irdischem Schönen – u.[nd] beÿde nach d[en] Momenten d[er] Natur u[nd] Individualität

<sup>83</sup>göttl[ich] u[nd] irdisch – fatale termini<sup>84</sup>.

p 7 B. *Von dem göttlich[en] Schönen*

Das göttl[iche] Schöne muß sich entw[eder] *mÿthisch*, od.[er] *mÿstisch* gestalten, entprechend dem Sÿmbol u.[nd] der Allegorie. *Mÿthisch* – d[ie] Gottheit ist wirklich da, n[icht] bloß sich herablaßend zu unseren Schwachheiten. Aber d[ie]ses Daseÿende ist k[ein] besonder[e]s, Zufälliges. es ist das Wesen überhaupt, ganz Off[en]b[arung] u[nd] Höheren, worin alle <sup>85</sup> Wirklichkeit verschwindet u[nd] untergeht – *mÿstisch* *Erst, daß uns.[ere] ganze Existenz nur dadurch etwas seÿ, daß sie in Gott ist, ist d[ie] wahre Mÿstik.* das Mÿth[ische] u[nd] Mÿst[ische] entspr.[echen] dem Sÿmbol u[nd] der Allegorie, sind aber n[icht] gleichbed.[eutend] mit d[ie]sen p. 138

Naturnothwendigkeit — *sÿmbolisch mÿthisch – Griechen.* <sup>86</sup> Es tritt aber hier [ei]n[en] Geg[en]s[atz] im Begr[iff]. der Nothw[endigkeit] auf. a.) Abschließen ders.[elben] in einz[e]l[en] Gestalten in Sÿmbolisches, Mÿthisches. b.) d[er] bloße leere Begr[iff] der Nothw[endigkeit], der das Einz[e]l[ne] vernichtet. *Schicksal* = Idee der Nichtigkeit des Wirklichen.

Standp[unkt] der *Individualität* – mÿthisch – allegorisch — X. Chr[istus] *bedeutet* in jedem Momente s[ei]n[es] Lebens etwas.

Am besten sind hier die Bem[erkungen] über das *Wunderbare* 153. ff.

C. *Vom irdischen Schönen*

<sup>87</sup>Wie unterscheidet sich denn dann d[as] göttl[iche] u[nd] irdische Schöne? d[ie] ganze Eintheilung ist verfehlt.

<sup>88</sup>Das Natur<sup>89</sup>Schöne muß <sup>90</sup> in der Kunst auch Sÿmbol seÿn, dh. n[icht] Nachahmung der gemeinen Natur, sond[ern] sofern sich in ihr d[ie] Idee offenbart.

<sup>83</sup> Cette ligne en marge, en face de la précédente.

<sup>84</sup> “fatale termini” en lettres latines.

<sup>85</sup> “Wir” rayé.

<sup>86</sup> Rayé (plusieurs strates de corrections, difficiles à distinguer, mais au final l’ensemble est rayé): “die Nothwendigkeit [fand] hat aber d[ie] Idee d[es] Schicksals – hebt alle Individualität auf”.

<sup>87</sup> La phrase suivante se trouve en marge, en face du premier paragraphe (qui vient donc après ici).

<sup>88</sup> Dans le corps du texte :

<sup>89</sup> Rajouté au-dessus.

<sup>90</sup> “auch Sÿ[mbol]” rayé.

Daher ist Hauptgeg[en]st[and] *der Mensch*. Die ebe<sup>91</sup> Natur soll nur dargestellt werden 1.) sofern sie sich auf d[as] menschl[iche] Selbstbewußts[eÿn]<sup>92</sup> bez[ieht]<sup>93</sup>. 2.) sofern ihre bes.[onderen] Stufen das Weltganze ahnen laßen.

Soll der Mensch schön dargestellt werden, so handelt es sich hier wieder um die Vereinigung v[on] Idee u[nd] Wirklichkeit.<sup>94</sup> Hier entsteht d[ie] Streitfrage über *Characteristik* u[nd]<sup>95</sup> *Idealität*.

<sup>96</sup> Ueber *Characteristik* u[nd] *Idealität*: d[as] Athenäum, d[ie] Propyläen, Fernow.

<sup>97</sup> d[ie] moderne Kunst ist mehr charakteristisch, daher *allegorisch*. d[ie] Alte mehr sÿmbolisch, geht aber n[icht] in die Tiefe der Idee.

<sup>98</sup> Schöner Satz p. 162 oben.

<sup>99</sup> *Natur* u *Individualität* – Standpunkt der Natur – antike Plastik Darst[ellung] des *Regelmäßigen* in der Natur-Ersch[einung]. Individualität allegorisch, moderne Kunst. Hier das Auffallende, Außerordentl[iche], statt des Regelmäßigen. Daher die falsche Ausartung in das *Interessante*. d[as] Interessante ist, wenn was nur seine bes.[ondere] Gemüthsstimmung erziehen ist. Es ist nur subjectiv.

<sup>100</sup> Ist dadurch das Interessante ganz bestimmt?

<sup>101</sup> Der Untergang des <sup>102</sup> göttl[ichen] u[nd] irdisch.[en] Schönen ineinander <sup>103</sup> bez[eichnen].

D. *Die Begriffe v[om] Erhabenen u[nd] Schönen*

<sup>104</sup> Es gibt k[ein] Natur-Erhabenes Erwin 236.

Erwin 240

d[as] Komische 25i.

---

<sup>91</sup> ?

<sup>92</sup> “ahnen läßt” rayé.

<sup>93</sup> Rajouté au-dessus.

<sup>94</sup> En face de cette phrase, dans la marge (gauche), deux petits traits au crayon verticaux, pour indiquer un passage particulièrement intéressant.

<sup>95</sup> “*Individualität*” rayé, gribouillé.

<sup>96</sup> Le passage suivant est en marge, immédiatement en face de ce qui précède.

<sup>97</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>98</sup> La phrase suivante est en marge en face de la précédente.

<sup>99</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>100</sup> La phrase suivante se trouve en marge en face de la précédente.

<sup>101</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>102</sup> “Einzelnen” rayé.

<sup>103</sup> “zeigen” rayé.

<sup>104</sup> Phrase à moitié en marge, commençant sur la ligne du titre.

Das künstlerische Genie<sup>105</sup> u.[nd] d[as] Kunstwerk stehn als Subject u.[nd] Object einander gegenüber. In d[er] Mitte steht d[ie] *Thät[i]gk[ei]t*. In d[ie]ser läßt sich wieder d[ie] *geistige* Production u.[nd] d[ie] *ausführende*<sup>106</sup> unterscheiden. Jene ist *Poësie* – zu jeder Kunst nothw[endig]. D[ie]se d[ie] *Kunst*, sofern sie d[ie] Idee in ihrer Ersch.[einung] vollendet. daher

A. *V[on] d[er] Poësie im Allgemeinen u.[nd] v[on] ihrer Eintheil[un]g*

185 Inneres<sup>107</sup> Wirken der künstlerischen Idee im Geiste – *Phantasie* (*Einbildungskr[aft]* ist blos [e]i[ne] empir[ische] Thät[i]gk.[ei]t, n[icht] mit Phantasie zu verwechseln.) 186

<sup>108</sup> Einbild[ungs]kr[aft]: d[ie] mensch[liche] An[schauung]<sup>109</sup>, sofern es d.[er] urspr.[ünglichen] Ansch.[auung] im zeitl.[ichen] Zusam[men]h[ang] ins Unendl[iche] wiederherstellt – unter verständigen Kategorien. d[ie] Ph[antasie] dageg.[en] vereinigt Begriff u.[nd] Vorst.[ellung] vollständig. 186.

<sup>110</sup>1.) Phantasie im engeren Sinne. Die Thätigkeit geht hier v[on] d[er] *Idee* aus, die *sich Wirklichkeit, Gestalt giebt*. 187<sup>111</sup> 2.) *Sinnlichk[eit]* der Phantasie. d[ie]se geht v[on] d[er] *Erscheinung* aus u.[nd] entwickelt in ihr d[as] Leben d[er] Idee. 3.) *Verstand* der Phantasie – Der Künstler faßt Idee u.[nd] Wirklichkeit so, daß sie beyde ineinander aufgehen. Unterabth[ei]lungen p. 188<sup>112</sup> unten.

<sup>113</sup> *Menschl.[iche] Stiftungen müssen seyn, sonst fällt d[ie] Phant.[asie] in die absol[ute] Einh.[eit] der Beweis zurück* 189.

<sup>114</sup>Ad 1.) ist<sup>115</sup> symbol[ische] u.[nd] allegor.[ische], oder bildende u.[nd] sinnende Phantasie 188<sup>116</sup> In beyden Fällen ist auch [e]i[n] *Denken* vorhanden, denn *dort* muß [e]i[n] *bestimmter* Begriff gegeben seyn, hier [e]i[n] *Begriff* eines Besonderen auf [e]i[n] Allgemeines. Das Denken ist die innerste, *wesentlichste Kraft der Kunst*.

<sup>105</sup> En lettres latines.

<sup>106</sup> “Ausführende” corrigée en “ausführende”.

<sup>107</sup> “185 Inneres” rajouté au-dessus, à moitié dans la marge.

<sup>108</sup> Le paragraphe suivant est dans la marge en face du précédent.

<sup>109</sup> ?

<sup>110</sup> Reprisedu corps du texte.

<sup>111</sup> Rajouté au-dessus.

<sup>112</sup> “178” corrigé en “188” (ou l’inverse?).

<sup>113</sup> En marge, un trait vertical un crayon indique le 3); en face du même passage, la phrase suivante.

<sup>114</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>115</sup> Rajouté au-dessus.

<sup>116</sup> Rajouté au-dessus.

<sup>117</sup>1. geht v[on] d[er] Idee aus, aber so, daß d[ie] Idee gefaßt wird als solche, die sich selbst v[on] Allg.[emeinem] zu Besonder[e]m bewegt. D.[as] S[ymbol]ische unmittelbar; d[as] allegor.[ie] dageg.[en] geht v[om] Geg[en]s[at]z d[er] Idee u[nd] Meinungen aus u[nd] versenkt sie in die Einheit 190.

118 \_\_\_\_\_

*Bilden* a.<sup>119</sup> *Bildende* Phantasie – die griech.[ischen] Götter: individualisierte Begriffe. es sind n[icht] *allgem[eine]* Ideen, sond.[ern] bestimmte 191–192

<sup>120</sup> schöne Bem.[erkung] p. 192. d[ie] Götter haben wenig Individualität.

<sup>121</sup>b.) *sinnende* Phantasie – Dante. Begeisterung u[nd] Ironie <sup>122</sup>D[ie] sinnende Ph.[antasie] geht v[om] Bes.[onderen] aus 195. Versetzt es in d[en] Begr[iff] zurück. *Universell* Begriff. <sup>123</sup> *Sentimentalität* mangelhaft bestimmt.

<sup>124</sup>Gleichgültigt d[er] alten Kunst p. 199.

Ad 2.) 202<sup>125</sup> a.) *sinnl[iche]* Ausführung b.) Empfindung Humor *treffend* p. 216 f[ol]g[e]n[de]. Eb[en]s[o] in der Anmerkung hinten.

Ad 3.) Hier wird weder vom Allg.[einen] noch [von] Besonderem ausgegangen, sond[ern] beides in Einem gewußt. D[ie] tiefste Fülle in der *Erkenntniß* der Idee u[nd] doch d[ie] vollkommenste Entw[icklung] der *Erschein[ung]*. Sophocles u[nd] Shakespeare<sup>126</sup> Am deutlichsten unten p. 225.<sup>127</sup> Höchste Besonnenheit in der [d<sup>128</sup>]erbsten Sinnlichkeit. Das Göttl[iche] in d[er] Idee erscheint n[icht] mehr besonders neben dem Irdischen u[nd] d[ie]ses n[icht] mehr gelöst u[nd] verlassen v[on] d[er] Idee. d[as] Göttl.[iche] ist ganz Geg[en]w[art] im wirklichen Leben. höchste Klarheit. a.) betrachtende od.[er] *contemplative* Richt.[ung] – [e]i[ne] Idee wird in ihr[e] versch.[iedenen] Momente *zerlegt* – es entsteht [e]i[n] Kunstwerk mit [e]i[ner] Menge einz[e]l[ner] Theile, die aber alle harmonisch v[on] d[er] Idee durchdrungen sind. Zerlegung d[er] Idee in ihre einz[e]l[nen] Seiten z. B. in die Antigone auf d[er] Einen Seite d[as] Schicksal, auf der and.[eren] d[er] Staat

---

<sup>117</sup> La phrase suivante se trouve en marge, en face du paragraphe Ad 1.).

<sup>118</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>119</sup> Rajouté au-dessus.

<sup>120</sup> Le paragraphe suivant est en marge, en face du précédent.

<sup>121</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>122</sup> Toute la fin du paragraphe est manifestement rajoutée après coup, écrite beaucoup plus petit, et terminée dans la marge avec renvoi par une croix.

<sup>123</sup> Fin de la phrase en marge, indiquée comme telle par le renvoi à un croix.

<sup>124</sup> En marge, à gauche des deux annotations marginales précédentes, la phrase suivante.

<sup>125</sup> Rajouté au-dessus.

<sup>126</sup> En lettres latines.

<sup>127</sup> Cette dernière phrase en marge.

<sup>128</sup> ?

p 9 b.) *Witz*. Das Allgemeine sow.[ohl] als das Besondere (Ideelle u[nd] gemeine) werde den Beiden als Gegensätze vernichtet, u[nd] stellen dadurch d[ie] Idee *negativ* dar. d[er] Witz ist daher nur durch Widerspr.[uch] mögl[ich]. <sup>129</sup>Wo bleibt d[ie] erste Untersuchung vom Humor? Witz wird hier so gefaßt, daß der Humor ihm subordinirt seyn muß. Witz ist nur das, was hier *gemeiner Verstandeswitz* heißt. Solger beschreibt den *Humor* – d[ie] *Ironie*<sup>130</sup>

[e]i[n] Widerspr[uch] *zwischen Idee u[nd] Existenz* wird aufgewiesen, wobei aber doch d[as] Gefühl ihrer wesentl[ichen] Einheit zu Grunde liegt, k[eine] bloß willkührl[iche] Trennung u[nd] Verbindung v[on] d[en] äuß.[eren] Merkmale.

*Hörer* u[nd] *niederer Witz*. Jener ist d[as] Prinzip ganzer Kunstwerke, zB des Don Quixote<sup>131</sup>. d[er] niedere sieht nur einz[e]l[ne] Widersprüche in der Ersch.[einung] auf.

Der Verstand d[er] Phantasie u[nd] Witz. d[ie] höhere Besonnenheit muß auch mit allen früheren Stufen verbunden seyn, damit d[ie] Phantasie sich n[icht] in ganz *einzelne* Geg[en]stände verliere. Nun erscheinen sie auf d[ie]sen Stufen oft nur wie v[on] außen her u[nd] mehr abgesondert als Refl[exion].

Durch alle d[ie]se Stufen gehen 2 Hauptrichtungen durch.– d[ie] Standp[unkte] d[er] *Natur* u[nd] der *Individualität*. *Naturpoësie* – Poësie d[er] Alten. Die der Neuen ist vorherrschend Poësie der *Betracht[un]g*. *Schildern* (moderne Malerey) *Darstellen* (objectiv-antike Bildhauerey).

<sup>132</sup>schöne Bem[erkung] über d[ie] naive nationale Dichtkunst der Alten u[nd] d[en] Geg[en]st[and] des Modernen 237 fgn. Treffl[icher] Satz 240 *oben*.

<sup>133</sup>*Künstlerische Ironie* p. 241. D[ie] Idee wird durch ihre *Entfalt[un]g* in d[er] Betracht[un]g, u[nd] durch d[ie] Aufhebung ihrer Geg[en]s[ätze] im *Witze* selbst aufgehoben.

Schlechte Ironie – Frivolität p. 276.

#### B. V.[on] d[er] Kunst im engeren Sinne

Hier ist v[on] d[er] künstlerischen Thät[i]gk[ei]t als [e]i[n] im Kunstwerke bereits *niedergelegte* die Rede wieder die 3 Standpunkte: *Phantasie*, *Sinnlichkeit* u[nd] *Verstand*.

<sup>129</sup> La phrase suivante en marge face au paragraphe précédent.

<sup>130</sup> Fin du passage ajouté en marge; reprise du corps du texte.

<sup>131</sup> “Don Quixote” en lettres latines.

<sup>132</sup> Le paragraphe suivant en marge, en face du précédent.

<sup>133</sup> Reprise du corps du texte.

1.) ad Phantasie<sup>134</sup>: Bedeutung u.[nd] Wahrheit.<sup>135</sup> Bild sollen Eins seÿn. d[as] Bild darf n[icht] gemeine *Natur* seÿn.

2.) ad Sinnlichkeit. An der Stelle der “Bedeutung” tritt hier: d[as] künstlerische<sup>136</sup> *Gefühl. Stimmung* (durch Objecte) an die Stelle der “Wahrheit” Treue. *Costume*<sup>137</sup> – Falschheit einer slavischen Treue. Der Künstler muß das *Costume* nach s.[einer] Gemüthsstimm[un]g auffaßen.

3.) ad Verstand –: Einheit in der Mannigfaltigkeit, *Anordn[un]g, Deutlichkeit*. Der Begriff muß das Ganze durch u[nd] durch beleben. d[as] Ganze muß [e]i[ne] *Mittheil[un]g* haben – cf. d[ie] Gemälde[.] Von Regeln kann nur im Technischen d[ie] Rede seÿn. Verfängl[icher] Begr.[iff] der *Correctheit. Stÿl – Manier*.

p 10

### III Theil.

#### Besondere Kunstlehre

##### 1. Abschn.[itt] *Eintheilung der Künste*.

Solche gener.[elle] Einth[eil]l[un]g nach d[en] Darst-[ellungs-] Mitteln: hier konnte man auch d[ie] Musik n[icht] unterbringen. <sup>138</sup> Haupteinth[eil]l[un]g in *Poësie* u[nd] *Kunst*[.] d[ie] Poësie *ideale* Kunst, v[on] d[er] Idee ausgehend, als *innere* Einheit das Mannigfaltige aufhebend u.[nd] wieder erzeugend. *Reale* Kunst – spaltet sich in den Geg[en]sätzen der Wirklichkeit; es entstehen versch[iedene] Künste, dort nur *Arten*.

<sup>139</sup>Die wirkl[ichen] Künste kann man gar n[icht] <sup>140</sup> anders eintheilen[.] Die Poësie im engeren Sinne ist [e]i[ne] *besondere* Kunst. Durch ihre Mittel dagegen ganz wichtig (s. auch p. 431)

<sup>141</sup> d[ie] *Sprache ist n[icht] wie bey d[en] and.[eren] Künsten, [e]i[n] äuseres Mittel*, sond[ern] d[ie] Existenz u[nd] Thätigk[eit] d[er] Idee<sup>142</sup> selbst[.] Der Urspr.[ung] der Sprache ist mit d[em] Denken Eins.

Da die Poësie nur *Thätigkt* der Idee ist, so kann sie nie abgeschlossene G[e]g[en]stände, sond[ern] immer nur Thät[i]gk[eit] darstellen.

---

<sup>134</sup> La même expression figure une ligne plus haut, au bout de la ligne, rayée.

<sup>135</sup> Rajouté au-dessus.

<sup>136</sup> Sic.

<sup>137</sup> En lettres latines.

<sup>138</sup> “(ideal.” rayé.

<sup>139</sup> Le paragraphe suivant est ajouté en marge, et relié par un trait au paragraphe suivant.

<sup>140</sup> “eintheilen” rayé.

<sup>141</sup> Reprise du corps du texte; relié à ce qui précède par un trait.

<sup>142</sup> “d[er] Idee” rajouté au-dessus.

Reale Künste entw[eder] *symbolisch* – Plastik [oder] *allegorisch* – Malerey. Denn hier verschmilzt die Idee n[icht] ganz in einen einz[e]l[nen] Körper, sond[ern] sie wird vorausgesetzt, u[nd] das *Besondere* im Gemälde erscheint als *Bestandth[eil]* [e]i[nes] *Zusammenhangs*. Licht, Färb[un]g ist d[ie]se allg.[emeine] Beziehung, die dem Einzelnen blos d[as] Daseyn des *Scheines* giebt – 261–262.

<sup>143</sup>Ist dass[elbe] n[icht] auch bey d[en] einz[e]l[nen] Bildsäule[n] d[er] Fall?

<sup>144</sup>Charikatur – Musik (Gezwungen abgeleitet)

## 2. Abschn.[itt] *Poësie*.

Da die Poësie den Gedanken n[icht] wirklich verkörpert, so daß er als sichtbares Obj.[ect] ruhig für uns dastände: so <sup>145</sup> ist ihr Wesen, als [e]i[n] geistiges, *Thätigkeit*, *Beweg[un]g*, so kann ihr Bilden nur *Thät[i]g[kei]t* zeigen. D[ie]se Thät[i]gk[ei]t muß auch individualisiren, Objecte darstellen,<sup>146</sup> sonst entstände *Musik* – aber sie [kann] nur als *lebendig* in der Beweg[un]g begriffen [werden]. Daher der Unsinn [e]i[n]er *beschreibenden* Poësie.

Die Sprache muß [e]i[n]e Kunstform haben. Daß<sup>147</sup> wird p 270 oben *richt[ig]* bewiesen. Rhythmus, Quantität, Qualität, Reim.

Eintheilung der Poësie. D[ie] Haupteintheilung dazu ist, ob mehr d[ie] *Thät[i]gk[ei]t*, oder mehr der *Geg[en]st[and]* vorherrscht. Das letzte ist der Fall im Epos u[nd] der Lÿrik, denn dann es kommt beÿ beÿden vorzugsw[eise] auf den Stoff an. Nur daß beÿm ersten der Begr.[iff] ganz in den Stoff übergeht – obj.[ectiv] wird–, während in d[er] Lÿrik d[er] Stoff nur so viel gilt, als er auf d[as]<sup>148</sup> *r[ein] Subj[ective]* wirkt,– also symbolisch – Epos. Lÿrik – allegorisch

p 11 In Dramen dageg[en] ist d[ie] Idee d[ie] Hauptsache. Es kommt auf den Stoff n[icht] an. Die kerp<sup>149</sup> Idee <sup>150</sup> ist d[ie] Hauptsache, es handelt sich n[icht] um d[as] Interesse an Individuen.

daher 1.) symbol.[ische] Poësie — *Epos* Einheit des Urbildes u[nd] Abbildes.

2.) alleg.[orische] Poësie — *Lÿrik* Verschiedenh.[eit] des Ideals u[nd] des Einz[e]l[nen]. Sehnsucht nach d[em] Ideal.

<sup>143</sup> En face du paragraphe précédent, dans la marge, le paragraphe suivant.

<sup>144</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>145</sup> “sind” rayé.

<sup>146</sup> En marge; une croix indique qu’il faut insérer le groupe “sonst. . . Musik” à cet endroit.

<sup>147</sup> Sic.

<sup>148</sup> “auf d” rajouté au-dessus.

<sup>149</sup> ?

<sup>150</sup> “Penn” rayé.

3.) Symb[ol] u[nd] Allegorie sind bloße Mittel. D[ie] Idee ist reine Thätigk[eit]  
*Drama.*

<sup>151</sup>D[as] Drama faßt d[as] Epos u[nd] d[ie] Lyr[ik] in sich[.]

<sup>152</sup>d[ie] Idee d[es] Schicksals hebt den Stoff auf. p. 274.

a. *Epische Poësie.*

D[er] Stoff ist ganz *symb[olisch]*, d[ie] Idee ganz in [e]i[n] geg[en]w[ärtiges] Obj[ect] übergegangen. Ders[elbe] erscheint hier immer als: *Gegebenes*, daher Vergangenes, u[nd] zwar als absol[ut] vergangen – *m[ythisch]*.

Das Handeln im Epos muß Handeln der Idee seyn, also wie [e]i[n] göttliches d. h. [e]i[n] menschliches mit [e]i[nem] göttl[ichen] Ursprunge.

Außer d[ie]sem symb[olisch]en Kerne kann aber freyl[ich] d[as] Epos auch allegorisch werden. D[as] alleg[orische] Epos kann wieder mehr v[om] allg[emeinen] Begr[iff] od[er] v[on] d[er] bes[onderen] Ersch[einung] ausgehen. Jenes: Cosmogonien, Theogonien. d[ie]ses: Idylle. Der allgemeinere Geg[ensatz] aber ist das d[er] Natur u[nd] Individual[ität] – antikes u[nd] christl[iches] Epos. D[ie]ses ist immer allegorisch

1. Antikes Epos. k[ein] *streng symb[olisches]*. Regel im Homer. Stoff: das ganze menschl[iche] Geschlecht, nur in besonderer Gestalt[un]g aufgefaßt. Göttliches u[nd] Menschliches in geg[enseitiger] Wirk[un]g. Die Handlung muß [e]i[n]e absolute seyn. Der Dichter schweigt. alles *objectiv*. Das Metrum<sup>153</sup> ist thätig als Product [e]i[n]er gleichmäßigen Stimmung. <sup>154</sup>Treffl[iche] Bem[erkung].

<sup>155</sup>Es giebt eig[en]tl[ich] k[ein] komisches Epos, sond[ern] nur [e]i[n]e Parodie des Epos. Hierüber zu magere Bem[erkung].

B) *allegor[ische]* Arten: X vom Begr[iff] ausgehend. *didactisches* Epos. D[ie]ses ist etwas ph[ysicalisches] <sup>156</sup> (Cosmogonie, Theogonie) oder ethisches Epos (germ[anische]<sup>157</sup> Poësie.<sup>158</sup> äsop[ische] Fabel.) v[on] d[er] Wirklichkeit ausgehend.– <sup>159</sup> d[ie]se wird entw[eder] dargestellt, als v[on] d[er] Idee angefüllt. mimische Poësie (?) – *Idylle* die Idee verbreitet sich in den äußersten Enden d[es] gemeinen Lebens. oder: die Wirklichkeit wird zu ihrem Nachth[eil] mit d[er] Idee vergl[ichen] *Satyre*.

<sup>151</sup> Cette phrase en marge à la suite de la précédente.

<sup>152</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>153</sup> En lettres latines.

<sup>154</sup> En marge, en face de la phrase précédente.

<sup>155</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>156</sup> “oder” rayé.

<sup>157</sup> ?

<sup>158</sup> “Aesops Fab[el]” rayé.

<sup>159</sup> “mimische Poësie” rayé.

2. *Neues Epos*. Mehr allegor.[ischer] Character. D[as] Innerste der Individualität ist d[as] Motiv. Man kann aber auch hier [e]i[n] reines u[nd] [e]i[n] allegor.[isches] Epos unterscheiden. Das symbolische Epos ist entw[eder] *göttl[ich]* od.[er] *irdisch*. Göttl[ich]: *mystisches* Epos. alle Handlung ist *göttl[ich]*– Gedichte vom H[eiligen] *Graal*. Titurel, Parciwal, Lohengrin

Irisches Epos – *menschliches* Handeln, daher untergehend – *Nibelungen*.

Allegorische Arten–: <sup>160</sup> *v[om] Begriff ausgehend* i.) d[as] *universelle Epos*. *sittlich* Dante<sup>161</sup>. 2.) mehr ph[ysicalisch] – d[as] *Mährchen*.

Von der *Wirklichkeit* ausgehend  $\alpha$ .) der *Character* herrscht vor: *Kom[isches]*

Der Character ist d[as] Schicksal des Menschen. Verwandtsch[aft] mit d[em] alten Epos[.]

p 12  $\beta$ .) d[ie] Situation die Begebenh[eit] herrscht vor – *Erzähl[un]g, Novelle*<sup>162</sup>, Entwicklung der Characteren– d[ie]se müssen durch d[ie] Situation entstehen[.]

### B. *Lyrische Poësie*

Hier fließen die Gattungen mehr ineinander.

D[ie] L[yr]ik setzt Allgemeines u[nd] Besonderes einander entgegen u[nd] h[il]ft die Entgeg[en]gesetzten durch wirkl[iche] Thätigk[ei]t aufeinander zu be[ziehen]. Nothw.[endigkeit] der *Musik* als ihrer Begleiterin – sie soll offenbaren, daß d[ie] Idee immer als innere Einh.[eit] geg[en]w[ärtig] se[ie].<sup>163</sup>

Die l[yr.]ische Poësie ist am meisten musicalisch.

*Eintheil[un]g* – Hauptgeg[en]s[atz] – antik u.[nd] modern. InhaltsEintheil[un]g —: <sup>164</sup>i.) Auffaß[un]g eines Einzelnen in der Wirklichk[ei]t, worin sich d[as] Gefühl vertieft: einziger Affect erscheint als etw.[as] Göttl[iches] Universelles – *Lied*, Liebe. In d[er] *Elegie* dagegen herrscht n[icht] d[ie] Eine Empf[indung] vor, sond[ern] d[as] ruhige Ich erhält sich im Wechsel der Empf[indungen] *Elegie*. ist es mehr Betracht[un]g als Empf[indung] – *Epistel*.

*Epigramme*: die äuß.[ere] Ersch[einung] wird durch *Witz* in die Idee zurückgeführt.

2.) Der Dichter schwebt zw.[ischen] dem Allgem[einen] u[nd] Besonderen u[nd] verbindet sie durch Refl[exion].<sup>165</sup> mehr v[on] d[er] Wirklichk[ei]t ausgehend – heroischer H[ymnus], *Pindar*. D[ie] Darst[ellung] ist episch, aber auf Betrachtung gegründet. Mehr v[om] Begr[iff] ausgehend – *Ode*.

<sup>160</sup> “1.)” rayé.

<sup>161</sup> En lettres latines.

<sup>162</sup> En marge en face: “Nichts”.

<sup>163</sup> En face dans la marge: “Dummheit”.

<sup>164</sup> Dans la marge, un grand trait embrasse tout le 1., 2. et 3., avec l’indication: “Antik”.

<sup>165</sup> En lettres latines.

3.) <sup>166</sup> Der Begriff als d[as] Göttl[iche] wird in die Wirklichk[e]it übergeführt, relig.[iöse] Lÿrik. Entw[eder] d[as] Gemüth fühlt d[as] Göttl[iche] als Affect in sich. Dithÿrambus, Pean od.[er] d[er] göttl[iche] Gedanke wird obj[ectiv] dargestellt <sup>167</sup>religiöser Hÿmnus.

<sup>168</sup>Alles mehr Refl.[exiv]<sup>169</sup> d[ie] Gattungen fließen hier weit mehr ineinander, weil Alles Bez.[iehung] u.[nd] Vermittlung ist.

ad 1.) D[as] Lied viel universeller, schildert n[icht] bloß [e]i[ne] einz[e]l[ne] Empf[indung], sond[ern] d[as] Gemüth in s.[einer] ganzen Tiefe.

Ad 2.) Erzählende Darst[ellung] *Romanze*. Sie gehört n[icht] z[um] Epos, denn sie vertauscht d[ie] Härte durch d[ie] Betrachtung u.[nd] Stimmung d[es] Dichters. *Romanze*. Philosophiren: *Canzone*. *Sonett*

Ad 3.) Geistl[iches] Lied. Choral.

p 13

### C. Dramat.[ische] Poësie

Hier wird Begriff u[nd] Erscheinung nie getrennt – daher *Gegenwart*. Reine Thät[i]gk[e]it der Idee. Man darf es n[icht] nach s[einem] bes.[onderen] Stoffe beurth[ei]len[.]

d[ie] ganze Wirklichk[e]it als d[ie] Idee enthaltend widerspr.[icht] sich — *Tragödie* d[ie] Wirkl[ichkeit] mit allen Unvollkommenheiten enthält doch d[ie] Idee. *Komisch* Man fühlt d[as] Behagen, daß in d[er]<sup>170</sup> gemeinen Wirklichk[e]it dennoch d[ie] Idee enthalten ist. Entstellte, verkehrte Geg[en]w[art] der Idee.

<sup>171</sup>p. 309 oben u[nd] 310 unten soll erkl[ärt] werden, warum in d[em] modernen Drama Trag[isches] u[nd] Comisches sich vermischen, aber sehr karg u[nd] undeutl[ich][.] Etwas mehr p. 314.

### 3. Abschnitt. Von den einzelnen Künsten

Hier muß die Kunst=*Gesch* zu Hülfe genommen werden

#### A Plastik.

eig[en]tl[ich] sÿmbolische Kunst, in welcher der Begr.[iff] sich selbst s.[eine] Gestalt recht schafft, so daß diese als Resultat d[es] Begriffes erscheint, der durch sie unmittelbar wirklicher wird.

<sup>166</sup> “d[ie] I[dee]” rayé.

<sup>167</sup> “reili” rayé.

<sup>168</sup> En marge, face a ce paragraphe (jusqu’a “... ganzen Tiefe”): “Neuere Lÿrik”, et un grand trait vertical.

<sup>169</sup> En lettres latines.

<sup>170</sup> “ind[er]” attaché par erreur et séparé par un trait vertical.

<sup>171</sup> Ce paragraphe en marge face à la fin du précédent.

<sup>172</sup>Vortreffl[iche] Bem[erkung] p. 464.

<sup>173</sup>Das *Auge* läßt sich durch die <sup>174</sup> *plastische* Kunst n[icht] darstellen, weil es die Bez.[iehung] auf [e]i[ne] Welt *außer der Gestalt* ausdr.[ückt] u.[nd] mithin d[as] Kunstwerk aus der Sphäre d[es] reinen Symb[ol]s ins *Allegorische* hinüberführen würde.

Uebergang in der Malerey durch d[as] *Relief*<sup>175</sup>, in w[el]chem d[as] Symb[ol]ische zurücktritt u[nd] [e]i[n] äußerl[icher] Zusammenh.[ang] v.[on] Gedanken dargestellt wird.

### B. Malerey

Allegorisch. der Sinn liegt nie practisch geg[en]w[ärtig] in dem Gegebenen vor uns, wir müßen ihn erst dahinter suchen. Daher kann <sup>176</sup> auch d[ie] Malerey nie ihren Begr[iff] durch [e]i[ne] einz[e]l[ne] Gestalt erschöpfen, die keine äuß.[ere] *Beziehung* hat. Es muß [e]i[ne] Situation<sup>177</sup> da seyn.

Auf der Seite des Begriffs fällt die *Zeichnung*. diese muß ganz v[on] der inneren Einheit des Begriffs ausgehen.

Wichtige Bed.[eutung] d[er] *Perspective*. durch sie wird d[ie] ganze Beziehung der sinnl[ichen] Gegstände in [e]i[nem] Begr.[iff] vereinigt.

Christl[iche] religiöse Geg[en]stände machen den<sup>178</sup> Mitt[el]p[un]kt der Malerey aus. Esel!

Interessante Bem.[erkung] über [die] histor.[ische] Malerey p. 331 oben. Sie darf niemals d[as] blosse Portrait [e]i[nes] Factums seyn. es muß [e]i[n] nationaler, religiöser, oder sonst allgemeiner Standpunkt seyn.

p 14 das Portrait<sup>179</sup> – k[eine] bloße Naturnachah[mun]g

2 Extreme. Landschaft u[nd] Stilleben. Jene ist ganz auf der Seite der Allg.[emeinheit], denn d[ie] Geg[en]stände werden n[icht] um ihrer selbst willen dargestellt, sond[ern] d[er] Sinn liegt nur im Zuschauer. Ganz auf der Seite des Besondern steht dieses. Der Gedanke muß noch füzgl<sup>180</sup> werden.

### C. Architektur

---

<sup>172</sup> Cete remarque en marge à la suite du paragraphe précédent.

<sup>173</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>174</sup> “P” rayé.

<sup>175</sup> En lettres latines.

<sup>176</sup> “sich” rayé.

<sup>177</sup> En lettres latines.

<sup>178</sup> Sic.

<sup>179</sup> En lettres latines.

<sup>180</sup> ?

Hier ist der Geg[en]st.[and] bloßer Stoff u[nd] das Geistige besteht bloß in der Versch.[iedenheit], in welcher ders[elbe] mathematisch gebracht wird. Das *Verhältniß* d[es] Schema der Einbildungskraft führt den bloßen Stoff auf den Begr[iff] des Raumes zurück. d[ie] Architectur enthält d[ie] Grundform u[nd] Idee d[es] *Weltgebäudes*, daher ist ihre wesentl[iche] Bez.[iehung] die auf d[ie] *Gottheit*.

Alte u[nd] neue Baukunst – *Symbol* u.[nd] *Allegorie*[.] In der alten Baukunst ist d[er] ganze Begriff in dem<sup>181</sup> räuml[ichen] Verh.[ältnis] erschöpft.

Altdeutsche Baukunst charakteristisch u[nd] neu [-] der *Thurm*.

#### D. Musik

<sup>182</sup> Universelle Bedeutung d[es] *Lauts*[.]

<sup>183</sup> Treffl[iche] Worte über d[ie] Musik Erwin 67–68.

<sup>184</sup> d[er] Laut wird z[um] *Tone*. d[ie]ser hat 2 Bestimmungen. 1.) d[as] quantitative Zeitmaas – d[ie]se dr.[ückt] den reinen Begr.[iff] aus; 2.) d[as] qualitative – der innere Untersch.[ied] d[er] Töne, wodurch d[ie] bestimmte Empf.[indung] ausgedr.[ückt] wird. In d[ie]ser <sup>185</sup> bes.[onderen] Empf.[indung] muß sich aber d[ie] *ganze* Tiefe d[es] menschl[ichen] Geistes zeigen. So wird die Empf.[indung] in das Göttl[iche], in d[ie] Einheit der lebendigen Idee zurückgeführt.

d[ie] Baukunst macht d[as] göttl[iche] Wesen obj[ectiv] in Raum; die Musik löst uns.[ere] eig[ene] Bewußts. in die Wahrnehmung des Ewigen auf. Daher ist d[er] eig[en]tl[iche] wesentl[iche] Gebrauch d[er] Musik der *religiöse*.

#### *Zusammenhang u.[nd] Verhältniß der Künste*

Sehr unvollk[ommene] Ausführung. Was über d[ie] neuere Kunst gesagt ist, sie könne nur religiös seyn, ist d[er] Geg[en]th[ei]l v[on] d[er] Wahrheit. Dieß führt dahin, daß wir wieder cath.[olische] Götzenanbeter werden. Sieht denn Solger n[icht] ein, daß d[ie] Verbind[un]g d[er] Künste im *GottesDienst* k[eine] *Kunstempfind[un]g* hervorbringt, daß man hier an d[ie]se Sachen *glaubt*, v[on] Geg[en]ständen befangen ist? d[ie] Kunst muß *frei* seyn, d. h. sich v[on] d[er] Religion *trennen*.

p 15 Die Aesthetik bewegt sich hier zum erstenmal auf d[em] freyen Gebiete d[er] Idee, [s]i[e] hat Alles Psychologische, Subjective, Ausgehen v[on] kleinen, einseitigen Standpunkt[e]n aufgegeben, u.[nd] stellt diese v[or] ihrer übergreifenden Total-idee mit an d[em] rechten Platze. D[as] Prinzip, das durch d[as] ganze Lehrbuch

<sup>181</sup> “indem” attaché, séparé par un trait vertical dans le manuscrit.

<sup>182</sup> “Bed” rayé.

<sup>183</sup> Cette ligne en marge en face de (donc juste avant) la suivante.

<sup>184</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>185</sup> “Bes” rayé.

syst[ematisch] in Einem Geiste durchgef[ührt] ist, ist dieses: Einheit der Idee u[nd] der Ersch[einung], des Allg[emeinen] u[nd] Besonderen im *Schönen*. durch die versch.[iedenen] Stellungen, in welche d[ie]se 2 Elemente vermöge d[ie]ser Natur treten, entsteht d[ie] Eintheilung.

Ein besonderer Vorzug ist d[er] tiefe Blick in die antike Kunst.

d[er] Große Hauptgeg[en]s[at]z in d[er] Kunst – classisch u[nd] romantisch – wird hier bekanntl[ich] bezeichnet durch S[ym]bol u[nd] Allegorie. Man muß gestehen, daß dadurch d[er] Geg[en]s[at]z tiefer in in<sup>186</sup> s[ein] inneres Wesen verfolgt wird, als durch d[en] ganz[en] Ausdruck, auch als d[er] Ausdruck subj.[ectiv], obj.[ectiv], naiv u[nd] sentim[ental] etc. Dagegen hat d[er] Aus.[druck] Allegorie etw[as] Unbequemes, weil wir einmal gewohnt sind, d[en] Begr[iff] des unpoëtischen, trockenen, überh[aupt] [e]i[n]er] Emphase damit zu verbinden, was bey [e]i[n]em<sup>187</sup> terminus<sup>188</sup> niemals seyn sollte.

Bekannt ist d[ie] hohe Bed[eutung], welche Solger der Ironie einräumt, u[nd] man kann geg[en] s.[eine] Ansicht nie so viel einwenden, daß er Ein Merkmal ausgelassen hat. daß nehml[ich] d[er] Dichter u[nd] Künstler das Schönste was er darstellt, als [e]i[n] dem Untergang Verfallener kennen braucht u[nd] s[ein] eigenes Gebilde n[icht] schonen darf ist n[icht] zu leugnen; aber d[ie]sen Untergang faßt Solger so, daß es scheint, er seÿ [e]i[n] absoluter: währ[end] doch vor allem wo<sup>189</sup> das Einseitige untergeht, u[nd] das Wesen bleibt. Solger sagt: n[icht] nur d[ie] Ersch[einung], sond[ern] auch d[ie] in ihr offenbarende Idee geht unter, u[nd] das Absolute allein steht triumphierend da.<sup>190</sup> Dieß ist wenigstens schief ausgedr[ückt]. Jede Idee als besondere ist noch einseitig u[nd] muß ihr Unrecht erfahren: dadurch stellt<sup>191</sup> sie sich aber eben erst an ihrem Platz u[nd] erhält sich. D[ie]se *positive* Seite ist n[icht] ganz hervorgehoben, wiewohl Solgers Ironie d[em] Wesen nach mit d[er] v[on] Hegel gemeÿnten n[icht] verwandt ist.

Ein entschiedener Irrthum ist, daß Solger auch v[on] d[er] modernen Zeit<sup>192</sup> [e]i[n]en] durchaus *relig.[iösen]* Gebrauch d[er] Kunst verlangt. d[er] wichtige Moment, daß v[on] d[er] Reformation an Kunst u[nd] Rel[igion] sich getrennt haben, daß damit [e]i[n] neue Aera<sup>193</sup> f[ür] d[ie] Kunst begonnen hat, welche d[ie]ser nur

---

<sup>186</sup> Sic.

<sup>187</sup> “Kunst” rayé.

<sup>188</sup> En lettres latines.

<sup>189</sup> ?

<sup>190</sup> En marge en face: “s. Hegels Rechtsφ”.

<sup>191</sup> “sich” rayé.

<sup>192</sup> “er” rayé.

<sup>193</sup> En lettres latines.

heilsam seyn kann, ist ganz übersehen u[nd] Solger kennt statt 3, nur 2 Weltalter der Künste.

<sup>194</sup> An d[er] Eintheil[un]g ließe sich recht Manches ausfolgern – z. B. v[om] göttl[ichen] u[nd] irdischen Schönen, ob hier [e]i[ne] gehörige Einth[e]il[un]g zu ist. d.[ie] einz[e]l[nen] Künste sind zu kurz weggekommen. Es ist dieß [e]i[n] Mangel, da [e]i[n] tieferer[.]

p 16

Die *Form* ist nicht musterhaft sow.[ohl] als *Methode*, wie auch als *Styl*. die Methode ist durchaus practisch. Diese ist an sich nun zu loben, denn so einer kann d[ie] Aesth.[etik] als philos.[ophische] Wissenschaft auftreten.

<sup>195</sup>Gru[n]dsatz[z:] Solger betrachtet d[ie] *endliche* Seite der Kunst zu wenig, d[ie] Bestimmth[eit], die Ausführung. daher auch der Fehler.

<sup>196</sup>Dagegen verlangt es d[ie] Natur d[es] Stoffes u.[nd] d[as] <sup>197</sup> subj.[ective] Bedürfniß, daß, wenn aus der Idee der Grundgedanke f[ür] jedes einz[e]l[ne] Gebiet richtig abgeleitet ist, dann innerhalb der Arbeiten mehr indirectorisch verfahren, v[on] Beyspielen ausgegangen, u.[nd] durch Zerlegung <sup>198</sup> derselben auf den Begr[iff] eingegangen werde.

Der *Styl* ist spröde. Das Buch ist sehr schwer lesen[.] daß es Vorlesungen sind, ist wohl n[icht] d[ie] Ursache, Solger hat überh[aupt] n[icht] recht sprechen können, s[eine] Rede ist wie [e]i[n] Fisch, der k[ein] warmes Blut hat.

---

#### Zur Deduction des Schönen im Erwin

Trennung 2er Erkenntnißweisen: *Mannigf[altigkeit]* u.[nd] *Einheit*. (begriff.[liche]). d[er] Begriff liegt aber im Mannigfaltigen selbst 58. d[as] Ding ist zugl[eich] Eins u[nd] [e]i[n] Mannigfaltiges.

Etwas ist in d[em] Ding, was n[icht] in dem Begriff aufgeht, das nämlich, wodurch es dieses Bestimmte ist. 58. Aber trotzdem bleibt z. B. d.[er] Baum doch ganz Baum, Alles Einz[e]l[ne] stimmt zu d[em] Begr[iff] Baum zus[ammen].

<sup>199</sup> Ist hier [e]i[ne] Lösung?

<sup>200</sup>d[er] Gegensatz des göttl[ichen] u[nd] irdischen Schönen ist eb[en]f[alls] Beweis [e]i[ner] Unklarh.[eit] denn dieser Geg[en]s[atz] ist k[ein] bleibender, sond[ern] gehört nur zu d[er] Gesch[ichte] d[er] Ideen

---

<sup>194</sup> Ajouté en marge au bout de ce paragraphe :

<sup>195</sup> Ce paragraphe en marge, relié par un trait au paragraphe suivant.

<sup>196</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>197</sup> “Be” rayé.

<sup>198</sup> “der Sache” rayé.

<sup>199</sup> Dans la marge face au paragraphe immédiatement précédent.

<sup>200</sup> Toujours dans la marge, un peu plus bas, indiqué par une croix entourée d’un losange (particulièrement important?).

---

<sup>201</sup> *Das Schöne* der allg.[emeine] Begriff, in [e]i[nem] einz[e]l[nen] Wesen erscheinend  
6i. u. 62.

137–139 [e]i[n] Einzelnes ist d.[as] Wesen d[er] ganzen Welt

d[as] Einzeln.[e]: *Weltall* 154.

16i.

*Menschl.[iche] Besonderheit* 205

*Hauptdefinition* — “welche selbst erscheint” 170 *Zufall* 180.189

<sup>202</sup> Wesen Gottes v[on] d[er] Ersch[einung] *gedeckt* 175.

---

<sup>203</sup> Wie ist es möglich ?

Idealisieren 108ff. – d[as] Urbild verliert s.[eine] Urbildlichk[ei]t, wenn es wirkli[ch] wird.

109.– Hier geht Alles ins Blaue. Es tritt gleichf[alls] d[ie] Religion herein. i50

K.[ein] Ding ist in <sup>204</sup>ig i<sup>205</sup> Aug[en]bl[ick] Alles das, was es s[einem] Begr[iff] nach seÿn sollte. 125

<sup>206</sup> d Transierende wird aufgelöst v[on] S. 127. d.[as] Muster ist, was das Abbild ist.

d[as] Muster drückt sich selbst in s.[einem] Abbild ab 129

Grund: — Zuflucht zu Gott? 129.

---

<sup>207</sup> Soll nun d[ie] Lösung p. 130 seÿn ? Einiges ist reines Abbild, Anders n[icht] ?<sup>208</sup>  
Am Ende nun wieder d[ie] Frage: warum erscheinen einige Dinge schön, and[ere] n[icht] ? 189  
Alles aus zweiseit[iger] Erk[enntniß]=Weise erklärt. 188 *Phantasie*  
190. u[nd] 224 /Religion 212.213./

<sup>209</sup> Näherer Schritt z[ur] Lösung 136. D.[as] Schöne hat 2 Urs[prünge] i.) d.  
allg.[emeine] Stepus. 2.) das allgem.[eine] u.[nd] ewige Wesen d[er] Idee 137.– i. u.[nd]  
2. scheint Widerspruch.<sup>210</sup>

---

<sup>201</sup> Reprise du corps du texte ; un cercle au crayon en face du début de ce paragraphe.

<sup>202</sup> Dans la marge en face du paragraphe précédent :

<sup>203</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>204</sup> “jedem” rayé.

<sup>205</sup> “ig i” rajouté au-dessus de “jedem”, rayé.

<sup>206</sup> Cette phrase en marge en face des lignes précédentes (je suis l’ordre des pages indiquées).

<sup>207</sup> Reprise du corps du texte (suivant les numéros de pages).

<sup>208</sup> Croix dans le corps du texte indiquant le renvoi aux ligne suivantes, ajoutées en bas de la page.

<sup>209</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>210</sup> En marge, en face de ces dernieres lignes (je suis autant que possible les indications de pages) : “Göttl[iche] u.[nd] irdische Schönheit. Ist dennoch nicht [e]i[ne] tiefere S[chönheit] zu erwägen ? Ueberall d[er] Begr[iff] d[er] Schöpf[un]g ? Dag[e]g[en] cf 136 247 [“137” rayé] 138 *doch* 160 167 186” ; puis une croix ne renvoyant à rien.

Antwort: das *Ganze* ist jetzt [e]i[n] Besonders 137–138.

das Einz[e]lne wird [e]i[n] Weltall d[er] ganzen Welt 154

*Absage* [e]i[ner] vollk[ommenen] Welt 155

<sup>211</sup>d[as] Idealische ist ganz überfl.[üßig], denn d[ie] Bes.[timmung] des Schönen p  
134 ist d[ie]selbe wie p. 58. ff.

Neue Einführ[un]g [e]i[ner] absoluten *Erkenntniß* in d.[er] idealen vollk[ommenen]  
Welt: 146 ff. [e]i[ne] and[ere] Welt tritt in uns.[ere] geg[en]w[ärtig] herein 165.

*Wunder* 165–167 180.0

<sup>212</sup>*Zufälligkeiten* d[es] einz[e]l[nen] Ding[e]s. i60. *Gott* bestimmt auch d[ie] *Zufälligkeit*  
160

doch wider Gott! In d[er] vollk[ommenen] Welt ist *Alles* schön 16i

Einheit d[es] Wesens u[nd] d[er] *Ersch[einung]* in d[er] *Ersch[einung]* 16i

<sup>213</sup>Begrenztheit, Besonderheit 179

<sup>214</sup>*Zufall* d[er] Eigenth[ümlichkei]t. 180.

---

<sup>211</sup> Ce paragraphe en marge.

<sup>212</sup> Reprise du corps du texte.

<sup>213</sup> Ajouté à droite, au bout des lignes précédentes.

<sup>214</sup> De même.